

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

OM — PARK.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

TOME TRENTE-DEUXIÈME.





A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE CLÉRY, N°. 13.

1822.

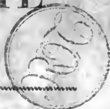
SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.

MM.	
A. B—t.	Beuchot.
A—D—r.	Amar-Durivier.
A—g—r.	Auger.
A. P.	Péricaud aîné (Ant.)
A—r.	Allier-d'Hauteroche.
A. R—t.	Abel-Rémusat.
A—t.	H. Audiffret.
B—p.	De Beauchamp.
B—r j.	Barbier neveu.
B—s.	Bocous.
B—ss.	Boissonade.
B—u.	Beaulieu.
C—au.	Catteau-Calleville.
C. M. P.	Pillet.
C—n.	Castellan.
D—b—s.	Dubois (Louis).
D—g.	Depping.
D—g—s.	Desgenettes.
D—l—e.	Delambre.
D—u.	Duvau.
D—x.	Decroix.
D—z—s.	Dezos de la Roquette.
E—s.	Eyriès.
F—a.	Fortia-d'Urban.
F—r.	Fournier-Pescay.
F—t.	Foisset aîné.
F—t j.	Foisset jeune.
F—z.	De Féletz.
G—ce.	Gence.

MM.	
G—y.	Gley.
H. A.	d'Hesmivy d'Auribeau.
H—q—n.	Hennequin.
L.	Lefebvre-Cauchy.
L—b—e.	Labouderie.
L—ie.	Lasteyrie.
L—p—e.	Hippolyte de Laporte.
L. R—e.	La Renaudière.
L—u.	Ledru.
L—y.	Lécuy.
M—d j.	Michaud jeune.
M—é.	Monmerqué.
M—i.	Mostowski.
M—s—t.	Monseignat.
P—c—t.	Picot.
P. et L.	Percy et Laurent.
P—s.	Périès.
R—d—n.	Renauldin.
S. d. S—y.	Silvestre de Sacy.
S. M—n.	Saint-Martin.
S. S—i.	Simonde Sismondi.
S—v—s.	De Sevelinges.
S—y.	De Salaberry.
T—d.	Tabaraud.
T—nn.	Tann (Le baron de).
V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
V—ve.	Villenave.
W—s.	Weiss.
Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.



O

OMAR Ier. (ABOU-HAFSA IBN AL KHATTAB), second khalyfe ou successeur de Mahomet, était cousin, à la 3e. génération, d'Abdallah, père de ce célèbre législateur, dont il fut d'abord l'un des plus ardents persécuteurs. Il voulut même l'assassiner; mais ayant rencontré sa propre sœur, qui lisait le Coran, et l'ayant frappée de son épée, pour la forcer de lui montrer ce livre qu'elle cachait afin de le dérober à ses outrages, il l'ouvrit, et les premiers mots qu'il lut le convertirent tout-à-coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, fit entre ses mains la profession de foi musulmane, et devint dès-lors (vers l'an 615 de J.-C.) un de ses plus zélés disciples. Il fut de plus, son ami, son beau-père, et c'est à cause de Hafsa, sa fille, l'une des femmes du prophète, qu'il fut nommé Abou Hafsa (*V.* MAHOMET, XXVI, 186). Il poussa le fanatisme jusqu'à soutenir que le corps de Mahomet n'était pas mortel; lors même qu'il tombait déjà en putréfaction. Omar fut chancelier d'Abou-Bekr, qui le désigna pour son successeur, en prenant possession du khalyfat, l'an 13 de l'hég. (634 de J.-C.) Il joignit à l'humble titre de khalyfe (vicaire, lieutenant), celui d'*Emyr al Moumenyn* (prince des fidèles); mais il parut d'ailleurs ce qu'il fut dès lors, un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Son premier acte d'autorité fut d'ôter le commandement de l'armée de Syrie, au fameux Khaled, dont il désapprouvait la cruauté, et de le donner à Abou-Obeidah, capitaine humain et modeste, mais moins habile que Khaled, qui, sacrifiant toutefois sa fierté naturelle à la gloire de l'islamisme, consentit à céder le premier rang à son rival (*V.* ABOU-OBEIDAH, I, 98, et KHALED, XXII, 345). Sous ces deux généraux, la conquête de Damas, qui avait eu lieu le jour même de la mort d'Abou-Bekr, fut suivie de celle de Kennesrin, d'Hémesse, de Hamah, etc. L'empereur Héraclius, s'étant rendu d'Édesse à Antioche, fut témoin des progrès des Arabes; et prévoyant que Jérusalem ne tarderait pas à tomber en leur pouvoir, il alla y prendre le bois de la vraie croix, dit un éternel adieu à la Syrie, qui devait bientôt subir le joug du Coran, et partit pour Constantinople. Pendant cette campagne, les Musulmans avaient appris à boire du vin. Omar ordonna que les délinquants fussent punis de quatre-vingts coups de bâton sous la plante des pieds. L'ordre fut exécuté; et l'on

vit plusieurs des coupables avouer leur faute, et se soumettre au châtiment. Djabalah, prince arabe de la tribu de Ghassân, tributaire des Grecs, ne pouvant plus résister aux Musulmans, alla visiter le khalyfe à Médine, et reconnut son empire et sa religion. Omar le conduisit en pèlerinage à la Mekke. Tandis que le néophyte faisait les sept circuits autour de la Caabah, un homme de basse extraction ayant par hasard fait tomber de dessus les épaules de ce prince, l'*ihram* ou manteau de pèlerin, Djabalah lui donna un soufflet. Cité devant le khalyfe, et menacé de la peine du talion, il répond qu'il est roi, et que le misérable qui a osé lui manquer, mérite la mort. « Mon » ami, lui dit Omar, la religion que » nous professons tous deux, ne » laisse plus de distinction entre le » prince et le sujet. » Djabalah, plus révolté de cette doctrine que de l'injure, se retire chez les Grecs, embrasse, avec toute sa suite, le christianisme, et devient l'ennemi le plus acharné des Musulmans. Omar ayant chargé Saïd, fils d'Amer, de conduire des renforts à ses troupes en Syrie, ce capitaine en prenant congé du khalyfe, lui donna des conseils pour bien gouverner. « O Saïd, dit Omar, » je bénis ton zèle; et je souhaite à » mes successeurs des sujets qui leur » rappellent ainsi leurs devoirs. » Les Grecs ayant perdu la célèbre bataille d'Yarmouk, dans laquelle Abou-Obeïdah avait cédé le commandement à Khaled, ces deux généraux assiégèrent Jérusalem, objet de la vénération des Chrétiens, des Juifs et des Musulmans. Après une vive résistance, le patriarche Sophronius consentit à capituler, mais seulement avec le khalyfe en personne. Omar part aussitôt de Médine, suivi d'un cortége peu nombreux. Il monte sur un chameau chargé d'une outre pleine d'eau, d'un grand plat de bois, et de deux sacs, l'un de fruits, l'autre d'orge, de riz et de froment bouilli. Sur sa route, il administre la justice, et réforme les abus. A son arrivée au camp, il fait traîner dans la boue quelques soldats qu'il aperçoit vêtus de soie. Assis par terre, sous une tente de poil de chèvre, et mangeant à la gamelle avec ses gens, ce fut dans cette imposante abnégation qu'il reçut les députés de Jérusalem, au commencement de l'année 638. On a souvent cité la capitulation qu'on lui attribue, comme ayant servi de règle à la plupart des princes Musulmans; en voici la substance: « Les habitants » conserveront la vie et les biens. Ils » auront seuls la jouissance de leurs » églises; mais ils n'en bâtiront point » de nouvelles: ils n'y élèveront pas » de croix à l'extérieur; et l'entrée » en sera permise nuit et jour » aux Musulmans; ils ne sonneront » point les cloches, et se contenteront » de les tinter. On ne les forcera » point d'enseigner le Coran à » leurs enfants; mais ils ne chercheront » point à faire des prosélytes » parmi les Mahométans. Ils leur » témoigneront du respect, leur céderont » partout le pas, et porteront » des turbans, des chaussures et des » noms différents. Ils iront à cheval » sans selle et sans armes, ne quitteront » jamais leur ceinture, ne vendront » point de vin, reconnaîtront » le khalyfe pour leur souverain, et » lui paieront tribut (1). » Omar fit ensuite son entrée dans Jérusalem,

(1) Cette prétendue capitulation, qu'on peut voir en entier dans les *Mines de l'Orient*, tom. V, p. 67, est aujourd'hui reconnue pour une pièce supposée et fabriquée à une époque bien plus récente. Voyez le *Journal des savants*, de 1818, p. 168.

vêtu d'un habit de poil de chèvre, sale et déchiré. Il s'entretint familièrement avec le patriarche, le questionna sur les antiquités de cette ville, vint dans l'église de la Résurrection, fit sa prière sur les marches du portique, visita Bethléem, et ordonna la construction d'une mosquée sur l'emplacement du temple de Salomon. Quelle différence entre la noble et généreuse simplicité du modeste conquérant de Jérusalem, et les actes d'orgueil, d'intolérance et de férocité commis huit siècles après, par le barbare vainqueur de Constantinople et de Trébizonde! (*V.* Mahomet II, xxvi, 214.) La prise de la cité sainte entraîna celle de Baalbek, de Laodicée, d'Alep, d'Antioche, la réduction enfin de toute la Syrie. Khaled pénétra même jusqu'à Marasch. Omar, sans paraître à la tête de ses armées, savait leur donner de bons généraux, et dirigeait leurs opérations. Dès la première année de son khalyfat, il avait fait une tentative malheureuse contre l'empire persan. L'an 14 de l'hég. (635 de J.-C.), la ville de Basrah ou Bassora lui dut sa fondation, et fut d'abord un lieu de repos et d'hivernement pour les Arabes qui marchaient à la conquête de la Perse. L'année suivante, Saad ibn Abou-Wakkas remporta la fameuse victoire de Cadesiah, sur les Persans, s'empara de Nakh-Chyr, partie occidentale de la ville de Madaïn, capitale de leur empire, fonda celle de Koufah, près de l'Eufrate, l'an 17 (638), traversa le Tygre, et prit enfin Madaïn. D'autres armées arabes envahirent la Perse sur plusieurs points; et le malheureux roi Iezdedjerd, luttant contre sa destinée, fut poursuivi par les vainqueurs, de retraite en retraite (*V.* Iezdedjerd III et Saad ibn Abou-Wakkas). Le célèbre Amrou, qui avait contribué à l'entière réduction de la Phénicie, par la prise d'Ascalon, Acre, Yaffa, etc., fut chargé par Omar de la conquête de l'Égypte, l'an 20 (641), et la termina dans l'espace de deux ans (*V.* Amrou ben el-Ass, II, 65). On a reproché à Omar d'avoir ordonné à son lieutenant d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile, si les volumes qu'elle contenait s'accordaient avec le Coran, et comme dangereuse s'ils étaient contraires à ce livre divin. Ce fait, contesté de nos jours, ne paraît malheureusement plus être un problème historique; mais il faut moins en accuser le caractère d'Omar, que les mœurs du siècle d'ignorance et d'enthousiasme religieux où il vivait. N'avons-nous pas vu, dans le XVIIIe. siècle, un peuple civilisé livrer à la destruction, les derniers restes des littératures tartare et thibétaine conservés dans la bibliothèque d'Ablaikit (*V.* Muller, XXX, 391)? Amrou, après avoir soumis l'Égypte, poussa ses conquêtes en Afrique jusqu'à Barkah et Tripoli. Omar avait aussi envoyé des troupes en Arménie: elles y remportèrent divers avantages, mais elles ne purent s'y maintenir long-temps; et ce pays, qui venait de s'affranchir de la domination persane, demeura plusieurs années encore sous la protection des empereurs grecs. L'an 21 (642 de J. C.), eut lieu la bataille de Nehavend, qui décida du sort de la Perse; et l'année suivante, les armées musulmanes pénétrèrent dans le Khoraçan. Dans ce temps-là, Médine et la province de Hedjaz étaient exposées au fléau de la famine, Omar, pour faciliter les convois de blé de l'Égypte pour l'Arabie, fit rouvrir

le canal qu'Adrien avait fait creuser du Nil à la mer Rouge (*Voy.* Necnos, XXXI, 7). Djabalah, ennemi juré de l'islamisme et d'Omar, avait envoyé à Médine, en 638, pendant le siége d'Antioche, un homme de sa tribu, pour se défaire de ce prince. L'assassin était monté sur un arbre, sous lequel le khalyfe, suivant sa coutume, vint se reposer, au retour de la prière. Il descendit pour le percer de son poignard; mais saisi tout-à-coup de respect, il avoua son dessein criminel, obtint sa grâce, et embrassa l'islamisme. Échappé à ce danger, Omar succomba six ans plus tard sous le fer d'un autre assassin. Un esclave persan, nommé Firouz, pour se venger de ce que le khalyfe lui avait refusé une diminution de tribut, le perça de trois coups de poignard dans la mosquée, le 24 dzoulhadjah de l'an 23 (1er. novembre 644), et se tua lui même, afin de se dérober au supplice. Omar mourut de ses blessures, cinq jours après, et fut enterré le lendemain auprès de Mahomet et d'Aboubekr, dans la grande mosquée de Médine, qu'il avait fondée, et où l'on voit encore son tombeau. Avant d'expirer, il refusa de désigner son successeur; et quelqu'un l'ayant engagé à laisser le khalyfat à son fils Abdallah : « Non, répondit-» il ; c'est assez pour les enfants » d'Al Khattab (père d'Omar), qu'un » d'entre eux ait été chargé de ren-» dre compte à Dieu du gouverne-» ment des fidèles. » Il se contenta de nommer six commissaires, et leur donna trois jours pour choisir son successeur (*V.* Othman ibn-Affan). Omar était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné dix. Il avait la taille élevée, le teint brun et la tête chauve; il fut la gloire de sa nation, et le modèle de sa religion, aux progrès de laquelle il a plus contribué que Mahomet lui-même. Il se rendit maître, suivant Khondemir, de trente-six mille villes ou châteaux, détruisit quarante mille temples de chrétiens, juifs, mages ou idolâtres, et fonda quatorze cents mosquées. Il introduisit le premier l'ère si célèbre de l'hégire, qui commence au 16 juillet 622 de J.-C. et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il fut le premier qui établit des registres où l'on inscrivit les noms de tous ceux qui servaient dans les armées, afin qu'ils reçussent de l'État une solde régulière. Il défendit qu'une femme qui aurait eu un enfant pût être vendue comme esclave. Mahomet portait à Omar une affection particulière, et témoignait la plus haute estime pour son mérite et ses vertus. Il disait que si Dieu avait voulu donner après lui un autre prophète au monde, son choix serait tombé sur Omar. Afin de se conformer au précepte du Coran, qui ordonne de vivre du travail de ses mains, ce khalyfe exerçait l'état de corroyeur. L'accroissement de sa puissance ne changea rien à sa manière de vivre : il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que du pain d'orge, le plus souvent sans sel. Pauvre pour lui-même, riche pour les autres, il distribuait tous les vendredis l'argent du trésor; mais au lieu de proportionner ses largesses au mérite, comme avait fait Aboubekr, il ne considérait que le besoin. « Les biens de ce monde, di-» sait-il, ne nous sont accordés par la » Providence, que pour secourir le » malheur, et non pour récompenser » la vertu, qui ne doit être couron-» née que dans l'autre vie. » Grave et pieux, il fit neuf fois le pèlerinage

de la Mekke, pendant son règne. Il chassa de l'Arabie tous les juifs et tous les chrétiens. Son impartialité était extrême dans l'administration de la justice : il l'avait prouvée du vivant de Mahomet, en coupant la tête à un musulman qui plaidait contre un juif. Sa sagacité à discerner le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, lui valut le surnom *d'al farouk* (le judicieux). La fermeté, et plus encore l'exemple d'Omar, empêchèrent les mœurs des Arabes de s'amollir et de se corrompre par leurs communications avec les peuples voluptueux qu'ils avaient subjugués ; et la sagesse de son gouvernement rendit leurs conquêtes solides et durables. « Le bâton d'Omar, dit l'historien Al Wakedy, inspirait plus de terreur que l'épée de ses successeurs. » En un mot, ce khalyfe aurait peut-être passé pour le plus grand des héros, s'il eût régné sur une nation aussi capable de célébrer ses vertus qu'elle sut les apprécier. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les Musulmans *sunnites* ou traditionnaires; mais elle est en horreur parmi les *Chyites* ou hétérodoxes qui regardent les trois premiers khalyfes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du khalyfat, lequel devait, suivant eux, appartenir, sans intermédiaires, à Aly, gendre et cousin de Mahomet. (*V.* ALY, I, 569.) A—T.

OMAR II, 8e. khalyfe omayade, fils d'Abdel Aziz, neveu du khalyfe Abdel Melek, fut fait gouverneur de Médine par Walid Ier., son cousin germain. Il était, par sa mère, arrière-petit-fils d'Omar Ier., dont il imita les mœurs et l'austérité. Ayant succédé, l'an 99 (717), à son cousin Soléiman, qui l'avait déclaré son successeur; Omar se rendit à pied à la mosquée où il devait être inauguré, donna aux pauvres les riches vêtements qui lui avaient servi pour cette cérémonie, et retourna dans la maison qu'il occupait auparavant, ne voulant pas incommoder les parents et les officiers de son prédécesseur. Il fallut que ceux-ci joignissent leurs prières à celles des grands de l'empire, pour forcer l'humble khalyfe à s'installer dans le palais. Omar fut simple, modeste et frugal, dans un siècle où les conquêtes et le luxe avaient déjà corrompu les Arabes. Il aima la justice au point de lui sacrifier les intérêts de sa propre famille. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées contre Aly et ses descendants, depuis le règne de Moawyah. (*V.* ALY, I, 569, et MOAWYAH Ier.). « Laissons, disait-il à ce sujet, re» poser les cendres des morts, et ne » punissons pas les innocents des » fautes de leurs pères. » A ces anathèmes, il substitua ce verset du Coran : *Seigneur, pardonnez-nous nos fautes, et pardonnez aussi à nos frères qui professent la même foi que nous.* Il restitua aux Alydes une terre dont Mahomet avait gratifié Aly, en le prenant pour gendre, et voulut que les revenus en fussent partagés également entre tous les descendants du prophète. La simplicité, le désintéressement d'Omar, avaient déplu à ses courtisans. Sa conduite envers les Alydes alarma les princes omayades, et particulièrement son cousin Yezid, qui devait lui succéder. Ils craignirent que le khalyfe ne rendît l'empire à la postérité d'Aly, et ils lui donnèrent un poison lent, dont il mourut, en redjeb 101 (février 720), après un règne de deux ans et cinq mois, dans la quarante-unième année de

son âge. Zélé partisan du fatalisme, Omar refusa obstinément tous les remèdes. Son cousin Moslemah, étant venu le voir, le trouva couché sur un lit de feuilles de palmier, la tête appuyée sur des peaux, et vêtu d'une chemise sale, la seule qu'il possédât. Omar tenait son divan dans un lieu peu éclairé, où il s'asseyait par terre, sans tapis. Il ne prenait dans le trésor que 2 dinars par jour (20 francs) pour l'entretien de sa personne et de sa maison. Après sa mort, on ne trouva chez lui qu'une veste grossière, qu'il portait quand il allait à cheval, et une corde suspendue, sur laquelle il se balançait, lorsque ses esprits étaient épuisés par ses longues et ferventes prières. Malgré la douceur et l'humanité de ce khalyfe, les historiens grecs l'accusent d'avoir persécuté les chrétiens, et condamné à mort ceux qui refusaient d'apostasier. Ils prétendent aussi qu'Omar écrivit à l'empereur Léon l'Isaurien, pour le convertir à l'islamisme. Il eut pour successeur Yezid II. A—T.

OMAR (Abou-Hafs al Galedh, ben-Schoaib), capitaine arabe, conquérant de l'île de Crète, naquit dans les environs de Cordoue, vers la fin du second siècle de l'hégire. Ayant pris le parti d'Abdallah, gouverneur de Valence, qui s'était révolté contre son neveu Abderame II, roi de Cordoue, l'an 206 (822), et redoutant la vengeance de son souverain auquel il refusa de se soumettre après la défaite du prince rebelle; il s'embarqua suivi de sa famille et des troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerranée en pirate, ravagea les Cyclades, et aborda dans l'île de Crète. Charmé de la beauté du climat et de la fertilité du sol, mais trop faible pour s'en emparer, il se borna cette fois au pillage des côtes. Il revint l'année suivante (823), avec des troupes plus nombreuses; et lorsqu'il les eut débarquées, il incendia, dit-on, sa flotte, afin de les forcer de s'établir dans l'île, qui opposa peu de résistance. Omar battit deux armées grecques qui entreprirent de la lui disputer. Il fonda une forteresse qui devint sa capitale; et c'est du nom d'*al Khandak*, qu'il lui donna, et qui signifie en arabe *retranchement*, que s'est formé par corruption le nom de Candie, devenu commun à toute l'île. C'est sans doute par une erreur typographique que la conquête de l'île de Crète n'est rapportée qu'à l'an 220 (835) dans Casiri. Tous les auteurs conviennent que cet événement eut lieu sous le règne du khalyfe al Mamoun et de l'empereur Michel-le-Bègue, morts l'un et l'autre avant cette année. Hadjy Khalfah nous apprend d'ailleurs qu'Abdallah, fils de Thaher, gouverneur d'Egypte, exila en Crète plusieurs rebelles, l'an 211 (826). Abou Hafs Omar fut le premier prince ou gouverneur mahométan de l'île de Crète, ce qui le fit surnommer le *Crétois*. Il y mourut, suivant Casiri, l'an 240 (854-55); mais Nowaïry le fait vivre plus long-temps, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un successeur de ce prince. Suivant cet historien, Omar se mit en mer avec quarante voiles, l'an 244 (858-59); il rencontra la flotte des Musulmans de Sicile, lui livra bataille, fut vaincu et perdit dix vaisseaux. L'île de Crète demeura 135 ans sous la domination des Arabes, et leur fut enlevée l'an 350 (961), par Nicéphore-Phocas, depuis empereur. A—T.

OMAR al MOTAWAKKEL al-ALLAH (Abou-Mohammed),

vulgairement surnommé *al Aftas*, cinquième et dernier roi maure de Badajoz, dont les états renfermaient la plus grande partie du Portugal, disputa long-temps le trône à Yahia, son frère aîné, qui avait commencé de régner l'an 460 de l'hég. (1068 de J.-C.), et il y monta après lui. Omar avait gouverné successivement Baëza et Tolède, du vivant de son père Mohammed, et s'y était conduit avec beaucoup d'habileté. Devenu roi, il se rendit célèbre par ses richesses, sa prospérité, et son goût pour les arts. Il se joignit à Yousouf ben Taschfyn, roi de Maroc, et fut un des princes Maures qui se distinguèrent le plus à la bataille de Zalaka, remportée l'an 479 (1086) sur Alphonse VI, roi de Léon et de Castille. Cependant son alliance avec le monarque africain lui devint funeste. Ayant suivi ce prince au siége de Grenade, en 483 (1090), il se repentit bientôt de contribuer à l'accroissement de sa puissance aux dépens des Musulmans d'Espagne, et abandonna secrètement son camp. Mais déjà la crainte et la séduction lui avaient aliéné ses sujets. Lisbonne, Santarem, et plusieurs autres places, s'étaient données aux Almoravides. Il ne restait plus à Omar que sa capitale, où il fut bientôt assiégé par Saïr ou Sirin, lieutenant du roi de Maroc, lequel venait de détrôner le dernier roi de Séville. (*V.* Abad III.) Après une longue résistance, Omar, trahi par ses sujets, fut livré au général africain, qui le fit renfermer dans la prison publique, ainsi que ses deux fils. On conduisit ensuite ces trois princes hors de la ville; on les battit de verges, et on trancha la tête aux fils en présence de leur père, qui subit le même sort, en 487 (1094). Tous les poètes contemporains déplorèrent la catastrophe d'Omar; et l'on a conservé des vers que ce malheureux roi composa dans sa prison. A—t.

OMAR ben FAREDJ. *Voy.* Ibn Faredj.

OMAR (Nadjm-eddyn Abou-Hafs), fils de Mohammed, surnommé Al-Nasafi, célèbre docteur musulman, de la secte orthodoxe des Hanéfites, naquit, en l'année 461 de l'hégire (1068-9 de J.-C.), dans la ville de Nakhscheb, nommée aussi Nasaf, et mourut à Samarcand, en 537 (1142-3), comme on le voit dans les Tablettes chronologiques de Hadji Khalfa. Le surnom ou titre honorifique de *Nadjm-eddyn* signifie l'*Astre de la religion*; et les écrivains qui ont cité ou commenté les ouvrages d'Omar Al-Nasafi, l'appellent souvent l'Astre de la loi et de la religion, le mufti des génies et des hommes. On lui attribue, selon d'Herbelot, plus de cent ouvrages, tant sur le droit musulman que sur les traditions. Il est singulier pourtant qu'il ne soit fait aucune mention de ce docteur, ni dans les Annales d'Abou'l féda, ni dans les Chroniques manuscrites d'Abou'l-mohasen, ni dans les Vies des hommes illustres, d'Ibn Khilcan. Nadjm-eddyn Omar a composé, sur toutes les questions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes, un ouvrage en vers, connu sous le nom d'*Almandhouma*, qui est à Paris dans la bibliothèque du Roi, parmi les manuscrits arabes, sous le n°. 1385, et, dans la bibliothèque bodléienne, n°. 1243 des manuscrits arabes du Catalogue d'Uri. L'auteur se nomme lui-même Abou-Hafs Omar, au commencement et à la fin de ce poème didactique; et il nous apprend qu'il l'a terminé en

l'année 504 de l'hégire, et que cet ouvrage contient 2669 distiques. Ce poème a été commenté par plusieurs docteurs entre autres, par Mahmoud, fils de Daoud, surnommé Alloulouï Al-Bokhari Alfoulchandji, dont le Commentaire fait partie des manuscrits arabes de la bibliothèque du Roi, sous le n°. 1387. Mahmoud observe que le *Mandhouma* contient des vers difficiles à entendre, et dit qu'il a employé sept ans à composer ce Commentaire, pour lequel il a consulté plusieurs docteurs célèbres et un très-grand nombre de traités, dont il donne la liste. Il acheva ce commentaire en 666. Un autre Commentaire du même poème a pour auteur un docteur qui porte aussi le surnom d'Al-Nasafi, mais dont les noms sont Hafedh-eddyn Abou'l-baracat Abdallah, fils d'Ahmed. Le Commentaire de celui-ci est intitulé: *Almasfi* ou *Almosaffi*, et se trouve dans la bibliothèque du Roi, sous le n°. 1386. Abou'l-baracat Al-Nasafi, qui mourut à Baghdad, en l'an 710 de l'hégire, et dont la Vie se lit dans le Dictionnaire bibliographique d'Abou'l-mohasen (Mss. ar. de la bibl. du Roi, n°. 750), a composé beaucoup d'ouvrages, et entre autres, le *Kenz alhakaïk*, Traité de jurisprudence, que possède la bibliothèque du Roi (Mss. ar., n°. 473), et le *Omdat alakaïd*, Traité de métaphysique et de théologie dogmatique, qui existe pareillement dans cette bibliothèque (Mss. ar., n°. 412), et qu'il faut bien se garder de confondre avec le petit ouvrage de Nadjm-eddyn Al-Nasafi, intitulé: *Akaïd*, dont nous parlerons tout-à-l'heure. La bibliothèque de l'université de Leyde possède aussi un Commentaire sur le *Mandhouma* (man. 359, *olim* 301). Nadjm-eddyn Omar Al-Nasafi est encore auteur d'un Traité très-court des principaux dogmes de la religion musulmane, intitulé *Akaïd*, conservé dans la bibliothèque du Roi, n°. 407 des manuscrits arabes, avec un Commentaire de Saad-eddyn Mas'oud, fils d'Omar Al-Taftazani. Enfin nous ne devons pas oublier de dire que, parmi les manuscrits arabes de cette même bibliothèque, il y en a un (n°. 1418) qui contient, entre autres choses, un petit poème moral *sur la vanité du monde* et sur la nécessité de s'en détacher; poème qui, si l'on doit en croire une note qu'on lit en marge du manuscrit, a pour auteur Nadjm-eddyn Abou Hafs Omar Al-Nasafi. Ce poème, d'une versification facile, est composé en stances de cinq vers, ou plutôt de cinq distiques. Les vers de chaque stance sont sur une même rime, et la rime parcourt successivement toutes les lettres de l'alphabet; la première stance ayant pour rime la lettre *A*, la seconde la lettre *B*, et ainsi de suite.—Sans doute il faut encore distinguer des deux écrivains surnommés Alnasafi, dont nous avons parlé, Avhad-eddyn Al-Nasafi, auteur qui m'est d'ailleurs inconnu, et dont Uri a publié à Oxford, en 1770, avec une traduction latine, un petit poème arabe de soixante-seize vers, sous ce titre: *Carmen arabicum, sive verba doctoris Audeddini* (Mss. *Ahuadeddini*) *al Nasaphi de religionis sonniticæ principiis*, etc. Uri n'a pas indiqué le manuscrit duquel il a tiré ce poème, qui n'a rien de commun avec le *Mandhouma* de Nadjm-eddyn Omar Al-Nasafi. Il est bon d'observer, en terminant cet article, que le docteur célèbre qui en est l'objet, est souvent cité sous le seul nom d'Alnasafi.

S. D. S—Y.

OMAR ben Hafsoun, ben Djafar, fameux rebelle en Espagne, était chrétien d'origine, et naquit à Ronda, vers le milieu du troisième siècle de l'hégire. Il exerça d'abord la profession de tailleur; mais son courage et son ambition le portant à sortir de cette honteuse obscurité, il se rendit à Truxillo, y prit le parti des armes, et se fit une grande réputation par ses exploits et par son audace. Il médita des entreprises importantes, enrôla sous ses étendards une troupe de bandits et de vagabonds, et, profitant des troubles qui agitèrent le règne de Mehemed, roi de Cordoue, il commença dès-lors à se livrer aux plus affreux brigandages, et battit les troupes qui lui furent opposées. Forcé de céder aux armes de ce prince, il reparut lorsqu'il le sut mort, l'an 273 de l'hégire (886 de J.-C.), et fut assez puissant pour s'emparer de Tolède, dont les habitants étaient toujours disposés à la révolte. Par une feinte soumission, il se joua de la bonne-foi d'Almoundar, fils et successeur de Mehemed, et soutint un siége dans cette place, devant laquelle le roi de Cordoue mourut l'an 275. Abdallah, frère de ce prince, ayant aussitôt levé le siége pour aller prendre possession du trône à Cordoue, son départ fut, dans les autres provinces, le signal d'une révolte générale, mais dont les chefs étaient unis ou divisés suivant leurs intérêts respectifs. On voit Omar faire la guerre à Sohar ben-Hamdoun, qui s'était rendu maître de l'Andalousie orientale, et le tuer dans la ville d'Illiberis, l'an 277. On le voit se joindre à son parent Obéid-Allah, et à Mohammed, fils du roi de Cordoue, révolté contre son père, et tué l'an 282, à l'âge de vingt-sept ans. Il semble même qu'Omar se soumit à son souverain, qu'il revint à Cordoue, qu'il y excita une sédition parmi les troupes, qu'il fut vaincu par le roi Abdallah, et réduit à prendre la fuite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Omar ben Hafsoun fut long-temps le fléau de l'Espagne musulmane; qu'il sut résister à quatre rois de Cordoue, ses souverains, et qu'il mourut sous le règne d'Abderame III, l'un d'eux, l'an 306 (919 de J.-C.) dans la ville d'Huescar, après avoir fondé, dans les monts Alpujarras une principauté qui comprenait cette ville, et celles de Jaën, Archidona, Illiberis, Ubeda, Baëza, etc., jusqu'à vingt milles de Cordoue, et qui subsista soixante et dix ans sous lui et ses trois fils, Djafar, Soléiman et Hafs. Rodrigue de Tolède dit qu'Omar, après avoir été totalement défait par Abdallah, se retira chez les chrétiens, et se fit baptiser. On trouve beaucoup de confusion dans tout ce que les historiens espagnols, et même les auteurs arabes extraits par Cardone et Casiri, nous apprennent de ce célèbre factieux. Casiri l'appelle tantôt Omar, tantôt Khaled; ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille. Trompés par un passage de Cardone, nous avons dit (Art. Mehemed, roi de Cordoue, XXVIII, 121), qu'Omar s'était emparé de Huesca, et avait fondé une principauté dans l'Aragon. Il s'agit, au contraire, de Huescar, et d'une partie des royaumes de Jaën et de Grenade. A—t.

OMAR PACHA, fut proclamé dey d'Alger, le 7 avril 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de quinze jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était agha ou commandant des troupes,

avant son élévation. Son règne, qui a duré deux ans et demi, est un des plus célèbres qu'offrent les annales de cette régence, par les grands et nombreux événements qui l'ont signalé. Alger était alors en guerre avec les États-Unis d'Amérique. Une escadre américaine, sous les ordres du commodore Decatur, ayant battu, dans la Méditerranée, une escadre algérienne, dont l'amiral fut tué, se présenta devant Alger, dans le dessein d'en bloquer le port. Après diverses négociations, un traité de paix fut conclu le 3 juillet. Tous les bâtiments et les prisonniers furent rendus de part et d'autre: les Américains furent affranchis de tout tribut envers la régence, et obtinrent la permission de venir vendre à Alger les prises qu'ils feraient, en temps de guerre, sur les autres nations. En avril 1816, l'amiral anglais lord Exmouth fut chargé de négocier avec les puissances barbaresques, pour les obliger à reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises; à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Il se rendit à Alger avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates, 4 bâtiments de transport et quelques chaloupes canonnières. Omar reconnut les îles Ioniennes, promit de relâcher tous les esclaves sardes et génois, moyennant 500 dollars par tête, et les napolitains pour 1000 dollars. Il s'obligea de ne jamais faire la guerre contre le royaume de Sardaigne, tant que la paix subsisterait entre Alger et l'Angleterre; mais il refusa d'abolir l'esclavage. Lord Exmouth, ayant obtenu cette clause importante des régences de Tunis et de Tripoli, revint devant Alger, pour déterminer le dey à la même condescendance. Omar persista dans son refus, sous prétexte qu'étant sujet du Grand Seigneur, il ne pouvait, sans sa permission, consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour la demander; et une frégate anglaise porta son ambassadeur à Constantinople. Après le départ de lord Exmouth, les Algériens ayant massacré, vers le 20 mai, des pêcheurs de corail, français, anglais, et espagnols, dans une église de Bona, pendant l'office divin, l'Angleterre prépara un armement plus considérable, et en donna le commandement à lord Exmouth, qui reparut devant Alger, le 26 août, avec 13 vaisseaux de ligne, quelques frégates et corvettes, 5 chaloupes, un brûlot et un bâtiment chargé de fusées à la congrève: six frégates hollandaises sous les ordres du vice amiral Van Capellen, s'étaient jointes à cette expédition. Le dey fut sommé le lendemain de délivrer immédiatement sans rançon les esclaves chrétiens; de restituer tout l'argent qu'il avait reçu pour celle des captifs sardes et napolitains; de déclarer qu'à l'avenir il traiterait tous les prisonniers de guerre, suivant l'usage des nations européennes, et de faire la paix avec le roi des Pays-Bas, sur les mêmes bases qu'avec l'Angleterre. Omar répondit à ces propositions par l'ordre de tirer sur la flotte anglaise. Aussitôt lord Exmouth, se plaçant à l'entrée du port, commença le bombardement de la ville et de la flotte d'Alger. Le feu durait depuis six heures, lorsqu'une chemise soufrée, attachée à la première frégate algérienne qui barrait le port, communiqua l'incendie à toute l'escadre barbaresque: 5 frégates, 4 corvettes, et 30 chaloupes canonnières furent la proie des flammes. Après la destruction

de la marine et du môle d'Alger, lord Exmouth se retira dans la rade; et, le lendemain, il entra dans le port en vainqueur. Il écrivit au dey pour le menacer de recommencer le feu, si dans deux heures il n'acceptait les conditions qu'il avait refusées la veille. Omar, qui, aux deux apparitions des Anglais, et surtout dans cette dernière circonstance, n'avait négligé aucun moyen de défense, et s'était constamment tenu sur le rivage, se vit néanmoins forcé de céder à la nécessité. Le traité fut conclu, aux conditions suivantes : 1°. L'abolition perpétuelle de l'esclavage; 2°. la liberté des captifs chrétiens de toutes les nations; 3°. la restitution de toutes les sommes reçues par le dey, depuis le commencement de cette année, pour le rachat des esclaves; 4°. des indemnités au consul britannique pour ses pertes et sa détention; 5°. des excuses publiques du dey à cet agent, en présence de ses ministres et de ses officiers; 6°. la paix avec le royaume des Pays-Bas, qui avait pris part à cette expédition. Le dey remplit toutes ces conditions, et rendit 357 mille piastres pour Naples, et 25,500 pour le roi de Sardaigne. Omar ne se laissa point abattre par ces revers, et sut bientôt les réparer. C'était un homme plein de sens, de prévoyance et de fermeté. Par ses soins les fortifications d'Alger furent relevées, et sa marine renaquit de ses cendres. Dès le commencement de 1817, elle comptait onze corsaires, dont un de 44 canons. Le grand-seigneur l'augmenta d'une flotille, dont il fit présent au dey. Les pirateries des Algériens recommencèrent. Un navire russe, un hambourgeois et trois espagnols tombèrent en leur pouvoir. Les équipages furent faits esclaves, comme par le passé : seulement on ne les mit pas à la chaîne. La régence déclara la guerre aux Prussiens, et fit de grands préparatifs pour la soutenir. Mais sur ces entrefaites la peste se déclara dans Alger, dès le mois de mai, et trois mois après elle étendait ses ravages sur toutes les côtes jusqu'à Tunis et Tanger. Vainement le dey défendit, sous peine de mort, d'annoncer que ce fléau désolait la capitale. Le découragement s'empara de la milice, qui, attribuant à la mauvaise étoile d'Omar les malheurs qui avaient accablé Alger sous son règne, conspira sourdement contre lui. Le 3 septembre 1817, six cents soldats turcs marchèrent en tumulte vers le palais du dey. Ce prince, qui tenait alors son divan, fit prendre les armes à ses gardes, et manda au grand wekil-ardjy, qui se trouvait à son poste à la marine, de venir le dégager; mais il était trop tard : la garde n'avait pu résister aux rebelles. Ils franchirent les premières portes; en vain leurs officiers, en vain les ministres, essayèrent de les adoucir: ils répondirent qu'ils ne voulaient plus d'Omar Pacha. Le dey ordonna de les laisser entrer, et les attendit avec calme, dans l'espoir de les apaiser; ils refusèrent de l'entendre. Alors il tira son sabre, et tenta de se défendre; mais, accablé par le nombre, il fut traîné du haut de son palais jusque dans les cours, où on l'étrangla. Son corps fut enterré sans pompe, mais sans outrage. Omar Pacha réunissait au courage et aux talents la justice et l'humanité. Pendant le bombardement d'Alger, son premier ministre avait ordonné d'égorger à son insu, quinze cents captifs chrétiens, qu'on avait renfermés dans une caverne; Omar, informé à temps, fit suspen-

dre l'exécution, qui n'avait encore coûté la vie qu'à trente-deux victimes. Aly Khodja fut proclamé dey, et porté en triomphe dans le palais, peu de moments après la mort de son prédécesseur. A—T.

OMAYAH ou OMMYAH, tige de la célèbre dynastie des Omayades ou Ommyades, était fils d'Abd-schems, et petit-fils d'Abd-Menaf, prince de l'antique tribu arabe de Coraïsch ou Koreïch, qui dominait à la Mekke. Il était neveu de Haschem. et cousin germain d'Abd-al-Mothalleb, bisaïeul et aïeul de Mahomet, prophète et législateur des Arabes. On ne sait rien de ce personnage, qui fut sans doute un des décemvirs de la Mekke, et qui mourut probablement au commencement du septième siècle de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût commencé sa prédication (*Voy.* MAHOMET, XXVI, 186). Omayah eut pour petit-fils Abou Sofyan, qui fut un des persécuteurs les plus acharnés de Mahomet, et qui, à la tête des Coraïschites, combattit souvent le prophète et ses disciples. Il embrassa l'islamisme, l'an 8 de l'hég. (630 de J.-C.), lorsque la Mekke fut tombée au pouvoir des Musulmans; et il mourut vingt-deux ans après. C'est d'Omayah qu'ont pris leur nom les khalyfes Omayades, qui ont formé deux branches: l'une fut fondée en Syrie, par son arrière-petit-fils Moawyah, qui usurpa le pouvoir spirituel et temporel sur le gendre et le petit-fils de Mahomet (*V.* ALY, I, 569, MOAWYAH I, XXIX, 184, et HAÇAN, au Supplément): la deuxième commença l'an 139 (756) en Espagne, où s'était retiré Abdel Rahman, l'un des derniers rejetons de cette famille, sur les ruines de laquelle les khalyfes Abbassides, issus d'Abbas, oncle de Mahomet, venaient d'établir leur puissance (*V.* ABDÉRAME I, ABOUL ABBAS et MERWAN II). Cette seconde branche des Omayades fut détruite par la révolution qui éleva plusieurs royaumes sur les débris du trône de Cordoue, au commencement du onzième siècle.
A—T.

OMEIS (MAGNUS-DANIEL), philologue allemand, fils d'un diacre de l'église protestante de St.-Sébald à Nuremberg, et petit-fils du prédicateur Saubert, de cette ville, y naquit en 1646. Il débuta au gymnase de sa ville natale, par un éloge latin de la fourmi; et à l'université d'Altdorf, où il acheva ses études, il prononça son discours : *Mausoleum integritatis germanicæ*, Altdorf, 1666. Il s'y distingua tellement, qu'on lui accorda le titre de docteur en philosophie, et la couronne poétique : il soutint un grand nombre de thèses latines, et s'exerça aussi avec succès dans la prédication. Chargé, en 1668, de l'éducation d'un fils du ministre de Prusse à Vienne, il eut occasion de visiter les états autrichiens, et de s'y lier avec plusieurs savants. De retour à l'université d'Altdorf, en 1674, il y fut appelé à la chaire d'éloquence, à laquelle on joignit, trois ans après, celle de morale. Depuis il fut obligé de faire, chaque année, de ces programmes par lesquels les chefs des universités allemandes célèbrent les réunions académiques. Deux panégyriques qu'il adressa aux empereurs Joseph et Léopold, lui valurent le titre honorifique de *comte curial et palatin*. Une société littéraire, instituée sur le modèle de celle des Arcadiens de Rome, subsistait alors, sous le nom des *fleurs de la Pegnitz*;

il en fut nommé président, et sa femme, espagnole de naissance, et appelée Rostia, dont divers auteurs du temps vantent le savoir, fut reçue membre de la même réunion. Après avoir été élu huit fois doyen de la faculté de philosophie, cet érudit mourut le 23 novembre 1708. Ses poésies allemandes sont oubliées depuis long-temps; mais il faut lui savoir gré d'avoir contribué à perfectionner la poésie de sa nation, dont le langage se dépouillait à peine de son ancienne rudesse. Il avait publié, à cet effet, une *Instruction fondamentale sur l'art poétique et la mythologie allemandes*, Altdorf, 1704, in-8°. Il a laissé une centaine de petits traités latins, de thèses, de programmes, etc., sur des sujets de théologie, de philosophie, de morale, et de philologie; Reusch a publié, en 1710, *Juvenci histor. evangel.*, *libri 4*, avec les notes d'Omeis et de quelques autres savants, et une Notice sur Omeis, sous le titre de *Memoria Omeisiana*. G. Ch. Gebauer a inséré, en 1730, dans son *Collegium anthologicum*, la curieuse dissertation *De symbolo heroïco Italis IMPRESA, Gallis DEVISE dicto*, soutenue, en 1686, sous la présidence d'Omeis, par Herm. Brever. D—G.

OMMYAH. *V.* OMAYAH.

ONESICRITE, historien, né dans l'île d'Égine, ou, suivant d'autres écrivains, à Astaphilée, était disciple de Diogène le Cynique. Il s'insinua dans les bonnes grâces d'Alexandre, qui lui confia le commandement de ses trirèmes, et le chargea d'écrire son histoire. Il accompagna ce prince dans son expédition aux Indes (*V.* NÉARQUE), et composa sur ce sujet un ouvrage calqué sur le plan de la *Cyropédie* de Xénophon. Mauvais imitateur d'un si excellent modèle, ce philosophe cynique, dit Ste.-Croix, est reconnu pour un auteur fabuleux qui a surpassé tous les historiens du monarque macédonien par son impudente démangeaison de rapporter les choses les plus étranges et les plus absurdes (*Exam. critiq. des anc. histor. d'Alexandre*, *chap.* 1er.) Strabon dit qu'on pourrait à plus juste titre le nommer *maître menteur* que *maître pilote* (1) d'Alexandre. Cependant, ajoute-t-il, il rapporte aussi parfois des choses vraisemblables et même assez remarquables pour qu'on les répète après lui, quoiqu'on doute encore de leur réalité (*Strabon*, *liv. XV*, tom. v, 36, de la traduct. de Du Theil). Un jour qu'il achevait la lecture d'un fragment de son ouvrage à Alexandre: « Je voudrais bien, dit ce prince, revenir au monde dans quelque temps, pour savoir comment les hommes jugeront cette histoire. S'ils louent aujourd'hui mes actions, s'ils me font la cour, n'en sois pas étonné, chacun d'eux pense qu'avec l'appât attrayant des louanges, il s'attirera mon amitié » (*Lucien*, *De la man. d'écrire l'histoire*, trad. de Ballu). Onésicrite survécut à Alexandre; on apprend, par un passage de Plutarque, qu'il lut à Lysimaque le quatrième livre de son histoire: elle est perdue; mais Strabon, Elien et Pline rapportent, d'après cet auteur, un grand nombre de faits relatifs à la géographie et à l'histoire naturelle des Indes. Onésicrite eut deux fils, Androsthène et Philisque, disciple de Diogène, à qui l'on at-

(1) Le savant rédacteur de l'art. NÉARQUE a essayé de justifier Onésicrite du reproche que lui fait Strabon.

tribue les *tragédies* qui portaient le nom de son maître. W—s.

ONIAS, grand-prêtre des Juifs, était fils de Simon II, et lui succéda vers l'an 200 avant J.-C. Il fit jouir la Cité sainte d'une paix parfaite, et fit observer les lois du Seigneur avec tant d'exactitude, que les rois et les princes étrangers le vénéraient. Simon, de la tribu de Benjamin, qui commandait la garde du temple, irrité de la fermeté avec laquelle Onias s'opposait à ses malversations, fit avertir Seleucus, roi de Syrie, que le temple renfermait d'immenses trésors, que le grand-prêtre employait suivant son caprice. Trompé par cet avis, le roi de Syrie chargea Héliodore, son premier ministre, de s'emparer de tout l'argent monnayé qui serait trouvé dans le temple. Onias reçut avec respect l'envoyé du roi; et ayant appris le motif secret de son voyage, il lui représenta que le trésor du temple était le patrimoine des veuves et des orphelins; et que d'ailleurs la plus grande partie de la somme appartenait à un des citoyens les plus considérés de Jérusalem, qui avait cru la déposer dans un lieu de sûreté pour la reprendre quand il en aurait besoin. Héliodore insista sur la nécessité où il était de remplir la volonté du roi; et le grand-prêtre ne put se dispenser de lui faire ouvrir les portes du temple. Mais à peine y fut-il entré, qu'un cavalier revêtu d'une armure brillante, se précipita sur lui, et le foula aux pieds de son cheval, tandis que deux jeunes gens le frappaient de verges. Héliodore ne dut la vie qu'aux prières d'Onias. Simon ne manqua pas d'accuser le grand-prêtre des troubles qui avaient éclaté à Jérusalem, pendant le séjour d'Héliodore; et Onias crut devoir aller trouver Seleucus pour se justifier. Sur ces entrefaites, le roi de Syrie mourut; et Jason, frère d'Onias, parvint à lui enlever la grande sacrificature, en promettant, pour prix de cette faveur, de verser, chaque année, au trésor royal, une somme considérable. Jason fut dépouillé à son tour de cette charge par son frère Ménélaus, qui en offrit plus d'argent, et qui vendit une partie des vases du temple pour acquitter sa promesse. Onias, retiré dans le bois sacré de Daphné, près d'Antioche, fut saisi d'une vive douleur en apprenant cette honteuse profanation des choses saintes : il éclata en reproches contre Ménélaus, et le menaça de toute la colère du Seigneur, s'il persistait à marcher dans les sentiers de l'impiété. Ménélaus, loin de reconnaître sa faute, resolut de se débarrasser d'un censeur importun, et chargea de ce soin Andronique, gouverneur d'Antioche. Celui-ci vint trouver Onias dans sa retraite, et, l'ayant fait sortir, le poignarda, quoiqu'il se fût engagé par serment à ne lui faire aucun mal. Un crime si odieux ne pouvait rester impuni. Le roi Antiochus fit saisir le meurtrier, et, ayant commandé qu'on le dépouillât de la pourpre, le fit conduire par les rues d'Antioche, au lieu même où il avait commis ce sacrilège, afin que sa punition fût plus éclatante. Quelque temps après, l'impie Ménélaus fut mis à mort. On doit avertir qu'il y a quelques différences entre le récit de l'historien Josèphe, et celui que nous avons emprunté à l'auteur du livre des Macchabées. (Voy. les *Macchabées*, liv. II, chap. III, IV et XIII, et le *Dict. de la Bible*, par D. Calmet.) — Onias laissait un fils, qui, se voyant privé de la grande sacrificature, se retira en

Égypte, où il fut accueilli favorablement par le roi Ptolémée-Philométor. Il sut mériter la confiance de ce prince, et s'éleva, par ses talents, aux premières dignités. Il profita de la faveur dont il jouissait, pour obtenir la permission de bâtir un temple au vrai Dieu, sur le plan de celui de Jérusalem. Il choisit, pour accomplir ce pieux dessein, un lieu de la province d'Héliopolis, où il y avait eu un temple à Bubastis, dont les ruines se voyaient encore; et il n'épargna rien pour assurer la durée d'un édifice destiné à réunir les Juifs qui viendraient chercher un asile en Égypte. Il s'éleva, au voisinage du temple, une ville qui prit le nom d'*Onion;* mais et le temple et la ville furent détruits, peu après la prise de Jérusalem par les Romains. Onias ne survécut que quelques mois au roi Ptolémée, son bienfaiteur; on croit même qu'il périt victime de la cruauté de Ptolémée-Physcon, frère et successeur de Philométor. Chaufepié a recueilli quelques détails sur cet Onias et sur le temple dont il était fondateur. (Voy. son *Dictionn.*, au mot *Onias*). W—s.

ONKELOS, fameux rabbin, était seulement prosélyte, suivant le Talmud, et comme son nom l'indique suffisamment. On ignore dans quel siècle il a vécu. Parmi les écrivains juifs et chrétiens, les uns prétendent qu'il était disciple de Gamaliel, condisciple de saint Paul, et par conséquent contemporain de Jésus-Christ; les autres le confondent avec Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien-Testament, sous l'empire d'Adrien, ou même reculent son existence jusqu'à la fin du troisième siècle. Ce dernier sentiment est combattu par Jahn, comme ne portant sur aucun fondement solide (*Introductio ad Lib. sac. vet. fœd.*, pag. 60). La seconde opinion, qui confond Onkelos avec Aquila, quoique adoptée par de très-savants hommes, ne paraît pas vraisemblable à Huet et à d'autres critiques. La première opinion est la plus accréditée, mais avec quelques modifications; c'est-à-dire que, quand même Onkelos n'aurait pas vécu à l'époque où vivait Jésus-Christ, il faudrait le placer très-peu de temps après. Cette opinion est celle de Bochart, de Capell, de Wolf, de Bossuet, de Richard Simon, de Jahn et de Rossi. On attribue à ce rabbin le *Targum* ou la paraphrase chaldaïque sur le Pentateuque, qu'il composa des diverses explications recueillies de la bouche de ses maîtres, Gamaliel, Hillel, Schammai ou autres. Cette paraphrase est assez exacte, et faite presque mot à mot sur l'hébreu; de sorte qu'on pourrait, en quelque façon, lui donner le nom de version. Les Juifs en lisent tous les samedis un chapitre, avec un chapitre du texte de la loi; tant est grand le respect qu'ils lui portent. Le style en est très-pur, et il approche du chaldéen du livre de Daniel. C'est le seul ouvrage de ce genre, avec celui de Jonathan, qui puisse être de quelque utilité pour l'intelligence des Livres-saints. Les Chrétiens y ont cherché des armes pour combattre les Juifs, et pour défendre leurs dogmes. Galatin, Raymond Martin et plusieurs modernes, entre lesquels on distingue Bossuet, en ont fait un fréquent usage. Mais, nous l'avouerons franchement, avec Richard Simon, bien que les preuves tirées du Targum d'Onkelos, en faveur du Messie paraissent concluantes à des Chrétiens; comme elles ne consistent, pour la plupart, que dans des

allégories, il ne serait pas mal-aisé aux Juifs de les détourner, parce qu'on ne peut pas prouver invinciblement la vérité de nos mystères par des allégories. Le *Targum* a été inséré dans toutes les polyglottes, malgré les réclamations de plusieurs docteurs, qui ne voulaient pas qu'on autorisât les rêveries et les superstitions des anciens rabbins, rapportées par Onkelos, en les imprimant dans nos Bibles. La ponctuation qu'on a suivie dans ces diverses éditions, est très-vicieuse; et Buxtorf père, qui a tenté d'en faire disparaître les vices, n'a point entièrement réussi. Les Juifs ont imprimé un grand nombre de fois le *Targum*, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions que l'on connaisse, est celle de Bologne, 1482 (Voy. les *Annales hebr. typ.* de Rossi). Les manuscrits de cet ouvrage sont si communs, que l'abbé de Rossi en possédait cinquante-huit, et qu'on en trouve un long catalogue dans Wolf, *Bibliot. hebr.*, tom. II. Cependant, dit Richard Simon, dont les jugements ont généralement force de loi pour les Allemands et les Italiens, qui ne font que le copier, les exemplaires de ces paraphrases, soit manuscrits, soit imprimés, sont fort différents entre eux, principalement dans ce qui regarde les voyelles et la ponctuation. Il existe au moins trois traductions latines du *Targum* d'Onkelos : celle d'Alphonse de Zamora, dans les Polyglottes d'Alcalà, d'Anvers, de Paris et de Londres; à la suite de la Vulgate, Venise, 1609, in-fol. Anvers, 1616, in-fol.; et séparément, Anvers, 1539, in-8°.; celle de Paul Fagius, Strasbourg, 1546, in-fol.: ce savant critique a joint des narrations à chaque chapitre; enfin celle de Bernardin Baldi, qui est restée inédite, dans la bibliothèque Albani. Quelque exactitude qu'ait mise Onkelos à suivre le texte hébreu, Elias Levita a néanmoins relevé plusieurs fautes qui lui sont échappées. Ce grammairien remarque avec raison que le paraphraste s'émancipe quelquefois, en mettant des prétérits pour des futurs, et des futurs pour des prétérits; qu'il oublie des mots ou leur donne des sens contraires au texte hébreu, et qu'il fait d'autres changements de cette nature. L-B-E.

ONOSANDER, philosophe de l'école de Platon, commenta les Traités de politique de son maître. Ce travail s'est perdu; et c'est par le livre intitulé, Στρατηγικὸν λόγον, ou la *Science du chef d'armée*, que s'est perpétuée la réputation d'Onosander. On ne peut lui faire le reproche qu'adressait Annibal au rhéteur Phormion, qui s'avisait de plier les opérations militaires à ses idées spéculatives. Onosander s'est borné à recueillir, dans un ordre suivi, les traditions de l'expérience guerrière des Romains. Il dédia son ouvrage à Quintus Veranius; et, comme il est parlé, dans Tacite, d'un consul de ce nom, les traducteurs du stratégiste grec ont pensé qu'il vivait sous l'empire de Claude. Onosander s'était attaché à imiter le style de Xénophon. L'empereur Léon s'est étendu avec complaisance sur l'analyse du Traité de la *Science du chef d'armée*; et le maréchal de Saxe jugea que les préceptes en étaient dignes d'une étude particulière. La première version latine qu'en ait fait éclore la renaissance des lettres, est celle de Nicolas Sagundino, à la suite des *Institutions militaires de Végèce*, Rome, 1493. Camerarius reproduisit l'original grec sur des manuscrits peu exacts, Nuremberg,

1595, in-8°. Enfin Rigault épura le texte, en puisant à des sources meilleures, et l'accompagna d'une traduction latine estimée, Paris, 1599, in-4°. Cette édition servit de modèle à toutes les suivantes jusqu'à celle de Schwebel. Ce savant rassembla de nouvelles corrections; et, s'aidant de notes inédites de Joseph Scaliger et d'Isaac Vossius, conservées à la bibliothèque de Leyde, il donna l'édition la plus complète et la plus soignée d'Onosander, Nuremberg, 1761, in-fol. Il y ajouta la traduction française de Zurlauben, et des gravures représentant les armes et machines de guerre dont se servaient les Romains. La version de Zurlauben avait paru d'abord en 1754, et fit ensuite partie de la *Bibliothèque militaire* du même écrivain, 1760, 3 vol. in-8°. On trouve une autre traduction d'Onosander, dans les *Mémoires militaires sur les Romains*, par Guischard. Vigenère en publia une, en 1605, in-4°., avec un fastidieux Commentaire. Plus anciennement, Jean Charier, provençal, avait traduit Onosander en notre langue, avec Frontin, Modeste, Elien et Machiavel, Paris, 1546, in-fol. F—T.

ONS-EN-BRAY (Louis-Léon Pajot, comte d'), mécanicien, né à Paris, en 1678, était fils d'un directeur-général des postes. Pendant sa rhétorique, il fut attaqué d'un mal d'yeux si considérable, qu'on fut obligé de le retirer du collége. Cet accident, qui semblait devoir ralentir ses progrès, fut au contraire très-favorable au développement de ses dispositions; car le précepteur qu'on lui choisit, grand partisan de Descartes, lui fit suivre un cours de philosophie, bien supérieur à ceux de l'école. Dès qu'il fut guéri, il visita la Hollande, où il se lia avec Huyghens, Ruysch, Boerhaave, etc., et puisa dans la conversation de ces grands hommes un goût très-vif pour l'histoire naturelle et pour les mécaniques. Il succéda, en 1698, à son père, dans la charge de directeur-général des postes; mais, au milieu des occupations que lui donnait cet emploi, il trouva le loisir de se livrer à ses goûts, et commença la formation d'un cabinet, dont il avait conçu l'idée en voyant celui de Ruysch. Sa probité, et l'exactitude avec laquelle il remplissait ses devoirs, lui méritèrent la bienveillance de Louis XIV. Ce grand prince l'employa dans plusieurs affaires secrètes et délicates, et lui donna une dernière preuve de confiance en le faisant appeler pour cacheter son testament avant de le déposer au parlement. D'Ons-en-Bray, maître de sa fortune, renonça à tout ce que le commun des hommes appelle les agréments de la société; et décidé à partager son temps entre son administration et l'étude des sciences, il se retira dans sa maison de campagne de Berci, où il établit des laboratoires de physique et de chimie, et transporta son cabinet, qui s'accroissait, chaque année, d'objets rares et précieux. Il avait toujours avec lui un secrétaire et un dessinateur; et il cherchait à retenir à Berci quelques hommes de mérite. Le P. Sébastien, si connu par ses talents en mécanique, Geoffroy, etc., y passèrent plusieurs années. Admis, en 1716, à l'académie des sciences, comme honoraire, d'Ons-en-Bray justifia cette faveur en se livrant à l'étude, avec plus de zèle encore, et en se montrant assidu aux séances de l'académie, qui l'adjoignit à la commission chargée de l'exa-

men des machines soumises à son jugement. Il travaillait aussi, sans relâche, à enrichir son cabinet, devenu si intéressant qu'aucun étranger de distinction ne quittait Paris sans l'avoir visité. Le czar Pierre-le-Grand en fut tellement satisfait, que, de retour dans ses états, voulant donner à d'Ons-en-Bray une preuve de son estime, il lui envoya des ouvrages de tour, travaillés de sa propre main, et le tour sur lequel il les avait exécutés. Ce cabinet était alors le plus curieux de l'Europe, par l'immense collection de machines que d'Ons-en-Bray y avait rassemblées, et dont plusieurs étaient de son invention, tels qu'un métromètre (machine à battre la mesure d'une manière fixe et indépendante du caprice des musiciens); une *rape à tabac*, un *anémomètre*, ou mesure-vent, très-ingénieux, etc., qui marque, de lui-même, sur le papier la direction et la force des vents qui ont soufflé pendant vingt quatre heures, etc. D'Ons-en-Bray légua toutes ses collections à l'académie, à des conditions qui devaient en assurer la jouissance au public; et il mourut en philosophe chrétien, le 22 février 1753. Fouchy prononça son *Éloge* à l'académie. Outre la *Description* des différentes machines de son invention, on a de lui; *Méthode facile pour faire tels carrés magiques que l'on voudra*, dans le Recueil de l'acad., année 1750, et un Mémoire *sur les Moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différentes mesures*, ibid., 1739. W—s.

OOST (Jacques Van) surnommé le *Vieux*, peintre d'histoire et de portraits, naquit à Bruges en 1600. Annonçant pour la peinture le talent le plus décidé, il se fit connaître à l'âge de vingt-un ans, par un tableau qui fut regardé comme un chef-d'œuvre. Mais sans se laisser aveugler par un pareil succès, il résolut de perfectionner son talent en Italie. Arrivé à Rome, il prit pour guide et pour modèle Annibal Carrache, et sut tellement imiter ce maître, qu'il étonna tous les artistes de Rome. L'amour de la patrie le rappela en Flandre. De retour à Bruges, il fut chargé de travaux considérables. Une longue pratique, une grande assiduité, lui avaient donné une telle facilité, que le nombre de ses ouvrages est à peine croyable. La plupart des églises des Pays-Bas en sont enrichies; nous nous bornerons à citer les plus remarquables: I. Le *Baptême de J.-C.*, dans l'église de Saint-Sauveur, à Bruges. II. L'*Adoration des Bergers*, dans l'église de N.-D. de Gand. III. Trois belles copies d'après Van-Dyck, placées dans l'abbaye des Dunes. IV. Une copie du beau tableau de Rubens, représentant *Saint François qui reçoit les stygmates*. V. *Une descente de Croix*, chez les Jésuites de Bruges. VI. Enfin le tableau qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, et qui est l'un des neuf dont il a orné l'abbaye de Saint-Tron: c'est la *Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres*, peint en 1658. L'artiste y a figuré le péristyle d'un temple de la plus belle architecture, construit en marbre noir et blanc; l'entrée est masquée par un rideau noir, que soulève un jeune homme, sous les traits duquel l'artiste a représenté son fils. On aperçoit par cette ouverture le Saint-Esprit qui descend sur la Vierge et les Apôtres. La grande lumière produite par les rayons qui tombent du ciel, soutenue par les oppositions des ombres du portique

et de la draperie, en rend les effets surprenants. L'exactitude de la perspective ne le cède en rien à la vigueur et à l'harmonie de la couleur. Le Musée du Louvre possède une des plus belles productions de cet artiste. C'est *Saint Charles Borromée administrant le sacrement de la communion aux pestiférés de Milan*. Quoique Van Oost n'ait exécuté que de grands tableaux, ses compositions ne renferment jamais qu'un petit nombre de figures; elles sont disposées avec tant d'art et d'habileté, que l'œil n'en exige pas davantage: la pose en est noble, et les draperies sont jetées avec adresse. Ses chairs sont fraîches et naturelles; son dessin, d'un plus grand goût qu'il n'appartient aux peintres de son pays, se rapproche beaucoup de celui des Carraches. On distingue plusieurs manières dans ses ouvrages. A son retour d'Italie, il avait coutume de hacher ses lumières; il sentit bientôt que cette pratique était peu favorable, surtout pour les portraits, genre dans lequel il excella. Ses ouvrages, en ce genre, tiennent encore de l'histoire; ce sont des compositions, et non de simples imitations individuelles. Son chef-d'œuvre, en fait de portraits, est dans une des salles de la juridiction de Bruges; il représente les *Magistrats condamnant à mort un criminel auquel on lit sa sentence*. Comme il n'avait pas un grand talent pour peindre le paysage, il confiait ordinairement cette partie de ses tableaux à une main étrangère, ou bien il tâchait d'y introduire des fonds d'architecture, dans lesquels il brillait. On ne connaît de lui d'autres morceaux de chevalet que des esquisses très-heurtées. Quelques-uns de ses tableaux sont peints avec une finesse de ton et une fonte de couleurs vraiment admirables, tandis que d'autres, au contraire, sont traités de manière à ce que de près toutes les teintes paraissent se confondre, et que de loin elles font le plus grand effet. Une particularité remarquable dans l'histoire de ce peintre, c'est que ses dernières productions sont les meilleures. Il mourut à Bruges, en 1671. — Jean-Jacques Van Oost, surnommé *le Jeune*, fils du précédent, et son élève, naquit à Bruges, en 1637. Presqu'au sortir du berceau, il manifesta son goût pour l'art paternel: son père s'empressa de cultiver ses heureuses dispositions, et l'envoya ensuite se perfectionner en Italie. Après une absence de plusieurs années, Jean-Jacques revint à Bruges, et y exécuta plusieurs tableaux, qui établirent solidement sa réputation. Cependant il résolut d'aller se fixer à Paris, où il avait déjà séjourné deux années avant son voyage de Rome, et où il se sentait attiré par l'éclat que jetaient les arts à cette époque dans cette capitale. En passant par Lille, il s'arrêta pour y voir quelques artistes de ses amis: on lui demanda plusieurs portraits, qu'il exécuta d'une manière tellement supérieure, qu'on lui en commanda un grand nombre d'autres; et il se fixa dans cette ville, et s'y maria. Presque toutes les églises de Lille furent ornées de ses tableaux. Parmi les plus remarquables on citait celui du chœur des Capucins, représentant l'*Enfant Jésus, auquel on présente les instruments de la Passion*; la *Résurrection du Lazare*, au grand autel de la Madelène, et enfin le *Martyre de sainte Barbe*, qui se voyait dans l'église de Saint-Étienne, et qui passait pour le chef-d'œuvre de ce maî-

tre. Sa manière se rapproche beaucoup de celle de son père; mais son coloris est plus pâteux, et sa touche plus franche: il drapait de la plus grande manière. Ses compositions, quoique peu abondantes, sont réfléchies, mais jamais froides; ses figures ont beaucoup d'expression, et son dessin, toujours correct, tient du goût de la grande école: sa couleur, pleine de vigueur, produit souvent les plus brillants effets. Il peignait le portrait avec un rare talent; et quoiqu'il y ait eu de l'exagération dans ceux qui ont dit qu'il égalait Van Dyck, on ne peut disconvenir qu'aucun de ses contemporains ne lui est comparable dans ce genre. Après un séjour de quarante-un ans à Lille, Van Oost quitta cette ville qui lui était devenue odieuse depuis la mort de sa femme; il mourut à Bruges, le 29 déc. 1713. P—s.

OOSTERWICK (Marie Van), peintre de fleurs, naquit à Nootdorp, près de Delft, en 1630. Son père, ministre de la religion réformée, se plut à cultiver les dispositions qu'elle montrait pour la peinture, et la plaça dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre de fleurs. Il n'y eut presque pas d'intervalle entre ses premiers essais et ses productions les plus remarquables. Ses tableaux se répandirent bientôt dans l'étranger, où ils obtinrent le plus grand succès, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Louis XIV desira obtenir des ouvrages de cette artiste: l'empereur Léopold, Guillaume III, roi d'Angleterre, et le roi de Pologne, ne furent pas moins empressés d'en posséder. Marie Oosterwick peignait avec le fini le plus précieux, et une propreté exquise; elle avait appris de son maître l'art d'assortir les fleurs avec goût, et de les grouper de manière à faire valoir mutuellement leurs nuances. Ses tableaux étaient pleins d'harmonie, d'éclat et de fraîcheur. Passionnée pour son art, elle travaillait sans relâche: néanmoins le soin qu'elle donnait à ses tableaux, ne lui permit pas d'en produire un grand nombre. Ceux qui existent, sont du plus grand prix pour les amateurs. Douée de tous les charmes de son sexe, et de l'esprit le plus aimable, elle n'avait d'autre distraction que la société des personnes les plus distinguées de Delft, qu'elle se plaisait à recevoir dans son atelier. Guillaume Van OElst rechercha long-temps sa main; mais le caractère de ce peintre, et son inconduite, la détournèrent toujours de céder aux instances qu'il lui faisait. Voyant qu'elle aurait bien de la peine à l'éloigner, elle lui imposa l'obligation de travailler chaque jour deux heures de suite pendant un an. L'atelier de ce peintre était situé vis-à-vis celui de sa maîtresse; elle pouvait voir tout ce qu'il faisait, et ne manquait pas de marquer les jours où il ne travaillait pas. Au bout de l'année, il vint la sommer de tenir sa promesse: elle lui prouva, en lui montrant son registre, que lui-même, par sa conduite, l'avait dégagée de sa parole; et Van OElst confondu n'osa plus revenir. Elle mourut à Eutdam, en 1693. P—s.

OPIE (John), peintre, naquit, en 1761, dans un village du comté de Cornouailles. Son père, simple charpentier, le destinait au même metier; mais Opie manifestait des dispositions plus élevées. Après avoir reçu quelque instruction par les soins du docteur Wolcott, il partit pour Exeter, et y gagna sa vie en faisant des tableaux: en 1780, il se rendit

à Londres, où Wolcott le produisit dans le monde. Opie obtint d'abord une vogue extraordinaire, qu'il dut au zèle de ses amis et à la singularité de son éducation. Cependant son goût, plus solide qu'élégant, ses manières dénuées de politesse, détruisirent bientôt cet engoûment, surtout auprès des femmes et de ces hommes que les manières extérieures frappent plus que le véritable talent; et il demeura seulement le peintre des connaisseurs et de ceux qui n'apprécient que la ressemblance, le fini, la vérité, et la solidité des principes. Il ne se bornait pas au portrait; il a retracé avec succès, des scènes familières et villageoises, et il s'est fait connaître de la manière la plus avantageuse, aux expositions publiques de Londres, par une suite de sujets sacrés et dramatiques, qu'il a peints pour les galeries de Boydell, de Woodmason et de Macklin. Simplicité, chaleur, fermeté, voilà ce qui caractérise ses ouvrages; mais ces qualités y dégénèrent quelquefois en manière. Mettant peu de choix dans son dessin, il se contente de copier scrupuleusement son modèle, et n'a rien de ce beau idéal qui distingue les peintres de l'école romaine. Plus heureux comme coloriste, il rappelle souvent la finesse des tons et la beauté du coloris du Titien. Aucun de ses contemporains n'a rien de comparable en ce genre à son tableau représentant l'*Assassinat du roi Jacques Ier*. En général, son expression pèche par la monotonie. Ses Madelènes, ses Madones, ses Judith, ses bouquetières, se ressemblent toutes; on dirait que ce sont des sœurs. Il a peint les scènes familières dans de grandes dimensions; mais, si l'on peut en reprendre le dessin, le caractère et le manque de noblesse, il sait, comme Murillo, racheter ces défauts par la vérité et la perfection de l'exécution. On estime les Discours sur son art, qu'il a prononcés à l'académie royale de Londres, en qualité de lecteur de cette institution, et de professeur de peinture. On cite aussi de lui une *Vie de Reynolds*: ses *Leçons sur la peinture* ont été publiées en 1809. Opie, que l'on regarde comme un des meilleurs peintres de l'école anglaise moderne, est mort à Londres, le 9 avril 1807. — Sa femme, Mme. Opie, est auteur de plusieurs romans estimés. P—s.

OPIMIUS (Lucius), consul romain, dévoué aux intérêts du patriciat avec toute l'impétuosité d'un caractère violent et plein d'audace, jura une haine implacable aux Gracques. Le premier de ces turbulents tribuns avait proposé au peuple d'accorder le droit de cité à ses alliés d'Italie. Quelques années après, cette prétention aux privilèges de citoyens romains, excita une révolte dans la ville des Frégelles. Opimius, alors préteur, marcha contre les rebelles, et étouffa la conspiration qu'ils avaient tramée. Dans le rapport qu'il fit au sénat, il incrimina fortement Caïus Gracchus, alléguant que sa puissance et ses manœuvres avaient seules provoqué au dehors ce mouvement séditieux. L'an de Rome 622, Gracchus éprouva la double joie de porter au consulat Fannius, son ami, et d'en écarter Opimius: mais celui-ci parvint, l'année suivante, à ressaisir les suffrages. Son élection fut le signal d'une lutte à outrance. Le nouveau consul, uni aux collègues de Gracchus, l'éloigne du tribunat, et attaque les lois rendues sous son influence. Un mi-

sérable licteur, tué par les amis de Gracchus, qu'il avait insultés, sert de prétexte au sénat pour revêtir Opimius de pouvoirs illimités. Le sang coule: une amnistie est promise à ceux qui abandonneront Gracchus; sa tête est mise à prix, et bientôt apportée au consul (*V.* Gracchus, XVIII, 247). Opimius, en mémoire de cet événement, éleva un temple à la Concorde. Accusé de meurtre illégal devant le peuple, il dut à l'éloquence de Carbon d'être renvoyé absous. Cicéron, qui suivit, dans son consulat, les traces d'Opimius, l'a loué comme un excellent citoyen. Ce titre fut démenti par la conduite postérieure d'Opimius. Flétri par un jugement pour s'être laissé corrompre par Jugurtha, il traîna une vie odieuse et méprisée. Une récolte de vins exquis avait marqué l'année de son consulat: on conserva sous son nom jusqu'à une époque extrêmement reculée des amphores de cette précieuse liqueur. L'historien Velleius présumait qu'il n'en existait plus de son temps: cependant nous apprenons de Pline l'ancien (livre XIV, ch. 4) qu'au moment où il écrivait, c'est-à-dire, après deux siècles, on gardait encore des restes du vin d'Opimius; mais ce vin avait pris la consistance du miel, et avait contracté un goût d'amertume assez prononcé. On n'en faisait usage que comme d'un ingrédient qui, ménagé en petites quantités, pouvait donner de la qualité à d'autres vins. F-t.

OPITZ (Martin), poète et littérateur allemand, né, en 1597, à Bunzlau, en Silésie, de parents luthériens, montra, dès ses premières années, du goût et du talent pour la poésie. Néanmoins, au gymnase de Breslau, où il se rendit en quittant l'école de sa ville natale, il s'adonna plus spécialement à la jurisprudence; et il y joignit l'étude de la philosophie, de l'art oratoire et de l'archéologie. En 1616, il publia un recueil de poésies latines, intitulé: *Etrennes* (*Strenarum libellus*); elles étaient toutes adressées à ses premiers maîtres et à d'autres savants. Il passa, en 1617, au gymnase de Beuthen sur l'Oder, où il fut chargé de diriger l'éducation des fils d'un grand seigneur. Il y publia, outre de nouvelles Poésies latines, son *Aristarchus, sive de contemptu linguæ teutonicæ*, in-4°. Il poursuivit ses études, l'année suivante, à Francfort-sur-l'Oder, où il abandonna la jurisprudence pour la philosophie. Nous ne suivrons pas Opitz dans ce qu'on appelle ses pèlerinages. Il visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tubingue, le Holstein et la Hollande, surtout Leyde, où le commerce d'Heinsius contribua beaucoup à former son goût. Appelé à la cour du duc de Liegnitz en 1621, il n'y resta qu'une année au plus, et se rendit à l'invitation de Bethlem-Gabor, prince de Transsylvanie, qui lui avait offert une chaire de professeur de philosophie et d'humanités, à la nouvelle université de Weissenbourg. Aimé et recherché par le prince, se livrant librement et avec succès à ses goûts favoris, il ne put toutefois supporter les habitudes de ce pays et l'éloignement de sa patrie. De retour à Bunzlau, puis à Liegnitz, où il retrouva la faveur de son premier protecteur, il oublia bientôt ses projets de vie sédentaire; et, en 1624, il recommença ses voyages. Il passa quelques mois à Vienne. Une Élégie sur la mort de l'archiduc Charles le fit connaître de Ferdinand II, qui

l'honora d'une couronne poétique. Deux ans plus tard, il reçut de ce même prince des lettres de noblesse, et fut autorisé à joindre à son nom celui de Boberfeld, tiré de Bober, petite rivière qui baigne les murs de Bunzlau. Il revint en Silésie, où le bourggrave de Dohna le prit pour secrétaire. Cet emploi, qui l'occupait fort peu, lui procura une honnête aisance et les moyens de se livrer sans réserve au culte des muses. Opitz passait la plus grande partie de son temps à Breslau; mais il fit plusieurs petits voyages en Silésie, et parcourut, pour les intérêts de son patron, une grande partie de l'Allemagne : le même motif le conduisit à Paris, en 1630. Il séjourna environ un an dans cette ville, et y profita des nombreuses ressources qu'elle offrait, sous le rapport des hommes et des choses. Il s'y lia surtout intimement avec le célèbre Grotius, et traduisit en vers allemands son poème populaire, *De la vérité de la religion chrétienne*. Rappelé par le bourggrave, il revint à Breslau, où il vécut fort paisible pendant deux ans. La mort de son bienfaiteur, en 1633, lui ayant enlevé ses moyens d'existence, il réussit à se rattacher aux cours de Liegnitz et de Brieg. En 1634, le duc de Brieg ayant cru devoir se retirer en Prusse, Opitz l'y accompagna, mais avec la faculté de choisir le lieu de sa résidence. Il se décida pour Dantzig, où il passa les cinq dernières années de sa vie. La place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne le mit dans une situation très-avantageuse. Son opéra de *Judith*, sa Traduction de l'*Antigone* de Sophocle, celle des *Psaumes*, la publication de ses *Poésies sacrées et profanes*, et beaucoup d'autres ouvrages, datent de cette époque. Chéri et considéré de tous ceux qui le connaissaient, jouissant d'une grande influence littéraire, Opitz eût pu exercer encore une utile influence sur la langue allemande, lorsqu'il fut atteint de la peste qui régnait à Dantzig, et mourut victime de ce fléau, le 20 août 1639, dans la quarante-deuxième année de son âge. Les Allemands nomment Opitz le *Père* et le *restaurateur* de leur poésie. Il faut choisir entre ces deux qualifications. Il mérite incontestablement la première : on peut dire qu'avant lui la poésie allemande n'existait point. Pendant la période écoulée depuis la moitié du douzième siècle jusqu'à la moitié du quatorzième (1138-1347), sous les empereurs de la maison de Souabe, la langue allemande, qui avait fait peu de progrès depuis Charlemagne, reçut un nouveau développement. Le goût de la littérature, que les Européens avaient pris dans les croisades, la lecture des poètes français et provençaux, le ton et les manières de la cour des empereurs, la protection signalée qu'ils accordaient aux lettres, ces différentes causes produisirent ce qu'on peut appeler, avec Ginguené, « une espèce d'épidémie poétique, si générale qu'elle atteignit jusqu'aux plus grands seigneurs et jusqu'aux rois. » On nomme tous les poètes de cette époque remarquable, *minnesinger* (chantres d'amour); dénomination impropre, puisque l'amour n'était pas le seul sujet de leurs poésies. (*V.* ESCHENBACH et OFTERDINGEN). Faibles, et dénués de goût dans leurs poèmes sérieux, ils attachent par une originalité piquante et une naïveté souvent pleine de grâce, lorsqu'ils chantent l'amour et les beau-

tés de la nature. Quant aux formes poétiques en particulier, elles sont empruntées des troubadours, telles que l'emploi des différentes dispositions de la rime, quelle que soit son origine, de même que l'usage des combinaisons et les diverses mesures de vers. La langue allemande dut à ces *poètes souabes* (dénomination sous laquelle ils sont également connus) un grand perfectionnement et des formes nouvelles, qu'elle conserva jusqu'à sa restauration. Si Opitz eût paru à cette époque tel que nous le voyons au dix-septième siècle, il est possible que la langue allemande fût devenue, aux quatorzième et quinzième siècles, ce qu'était déjà la langue italienne. L'extinction de la maison de Souabe, les guerres privées, l'invasion du mauvais goût, compagnon ordinaire de l'anarchie, l'influence de la théologie scolastique, firent disparaître les bons effets produits par les *Minnesinger*. Les *Meistersænger* (maîtres chanteurs), qui leur succédèrent, signalent cette époque de décadence (*V.* Hans Sachs). Manquant des qualités de leurs devanciers, ayant tous leurs défauts et plusieurs autres, ils peuvent être regardés comme la caricature des *minnesinger*. Tel était l'état de la langue et de la littérature allemandes, quand Opitz parut; tels étaient les obstacles qu'il eut à combattre. Ce poète s'est exercé dans presque tous les genres de littérature. Le premier, dans l'ordre de date, des ouvrages qui ont fondé sa réputation, est *Zlatna* ou *Sur le repos de l'ame* (*Von Ruhe des Gemuths*), de 533 vers. Zlatna est un village de Transsylvanie, remarquable par plusieurs beautés naturelles et par des mines d'or. Opitz pense que ce lieu peut procurer le bonheur à celui dont l'ame est tranquille. Ce poème est, pour ainsi dire, une suite de réflexions morales sur les causes et les effets du repos de l'ame. L'auteur était loin d'en jouir lui-même: il vivait alors à Weissembourg. Il publia, la même année, l'*Eloge de la vie champêtre* (*Lob des Feldlebens*); ce petit poème, composé de 150 vers, paraît, d'après ce qu'il dit dans la préface, lui avoir été inspiré par les *Géorgiques*, le *Culex*, et l'ode, *Beatus ille*, etc. — *Vielguet* (qu'on peut traduire par *Souverain bien*), poème d'environ 170 vers, parut en 1629. Le poète y passe en revue les différentes sources de jouissances mondaines, et cherche à en démontrer la vanité. La vertu seule donne le bonheur, et il le trouve à *Vielguet*, château du duc de Munsterberg, grand seigneur de Silésie, auquel est dédié ce poème. Nous avons présenté, l'un après l'autre, ces trois morceaux, qui ont la plus parfaite analogie entre eux. Dans tous les trois, il y a des sentiments nobles, des pensées naturelles, de la simplicité, et plus de talent poétique qu'on n'en avait encore rencontré dans les poésies sérieuses (excepté quelques petites pièces de Luther et d'autres auteurs très-peu nombreux), mais en même temps beaucoup de diffusion dans le style, et souvent de la faiblesse dans le coloris. Le troisième renferme plus de tableaux: c'est un vrai poème didactique, qui offre un plan mieux coordonné que les deux premiers, une exécution plus soignée dans ses parties. Au surplus, ces trois poèmes peuvent être considérés comme de longs commentaires de la fin du second livre des Géorgiques et de plu-

sieurs odes d'Horace, ou comme des extraits de Sénèque, mis en vers. Le *Vésuve* fut publié en 1633. Le poète, après avoir décrit les beautés de la ville de Naples, fait le tableau de la première éruption connue, celle de 79, et de ses terribles effets. Il reproduit les explications des volcans, données par les anciens, et termine en disant que les désastres physiques sont les moyens dont la Divinité se sert pour punir les excès des hommes, excès bien autrement terribles que les feux du Vésuve, témoin ceux qui accompagnent les guerres auxquelles l'Allemagne est en proie. Ce poème, presqu'entièrement descriptif, contient aussi de nombreuses imitations des anciens, entre autres de la fameuse lettre de Pline le jeune sur cette même éruption, dont son oncle fut une des victimes. Il abonde, comme tous ses autres poèmes, en idées morales; et le tableau de l'éruption est coupé par un épisode touchant, celui des flammes qui s'ouvrent pour laisser un passage à deux frères emportant leur père et leur mère sur leurs épaules, héroïsme d'amour filial, célébré par les auteurs du temps. — *Consolation sur les malheurs de la guerre* (*Trostgedicht in Widerwertigheit des Kriegs*) en 4 chants. Description générale de ces malheurs; ils sont mérités par l'immoralité des hommes; il faut se soumettre aux décrets de la Providence; cette résignation est facile pour celui dont la conscience est pure; les malheurs ne s'étendent pas au-delà de la mort, qui n'est que le passage à une meilleure vie: telles sont les idées principales de ce poème, un des plus estimés de ceux d'Opitz. On peut citer encore avec éloge son épître au roi de Pologne Wladislas IV. — L'*Éloge du dieu de la guerre* ne manque point d'un certain mouvement poétique; mais, malgré les efforts du poète, il est presque totalement dépourvu de *vis comica*, et il y a souvent du mauvais goût: Opitz avait méconnu son talent. Ses *Poésies profanes* (*Weltliche poemata*) se composent de pièces de tous les genres. Un assez grand nombre ont été faites à l'occasion de mariages et de décès. Il réussit peu dans les premières: il est moins faible dans les secondes. Ses *Odes*, ses *Chansons*, ses *Sonnets*, mériteraient à peine d'être mentionnés, s'il n'était pas juste de remarquer combien, quelque froids qu'ils soient, ils sont supérieurs à ce qui avait paru avant lui. Ses *Épigrammes* sont presque toutes imitées des anciens et des modernes. Opitz a fait aussi un poème en prose entremêlée de vers, intitulé *Hercinie*. Il s'entretient avec trois de ses amis dans un vallon de Silésie, lorsque la nymphe *Hercinie* leur apparaît, et leur montre les sources des rivières de ce pays: c'est une longue et lourde composition. Dans ses traductions des distiques de Caton et des quatrains de Pibrac, il lutte avec succès contre la concision des originaux. On a de lui deux opéras, *Daphné* et *Judith*, tous deux tirés presqu'en entier de l'italien. Le premier, traduit du Rinuccini, a cela de remarquable que ce fut la première composition de ce genre représentée en Allemagne; ce qui eut lieu à Dresde. Opitz a encore traduit l'*Antigone* de Sophocle et les *Troyennes* de Sénèque. Mais ces ouvrages, qui produisirent peu de sensation, ne lui ont pas fait beaucoup d'honneur, soit comme philologue, soit comme poète. Enfin, il a traduit en allemand le roman anglais inti-

tulé, *Arcadie*, par Philippe Sidney. Quelques-unes de ses préfaces latines, par exemple l'épître dédicatoire de son poème au roi de Pologue, et celle du *Vésuve*, annoncent un homme exercé à écrire dans cette langue, mérite assez commun à cette époque de la prééminence du latin sur presque toutes les langues modernes. Ses *Poésies sacrées* (*Geistliche Poemata*) ne sont pas sans mérite. Toutefois, il y a, dans les pièces originales, beaucoup de longueurs et peu de mouvement poétique. Il a mis en vers le *Cantique des cantiques*, les *Lamentations de Jérémie*, plusieurs Psaumes, et les Épîtres des dimanches et jours de fêtes, à l'imitation des Psaumes de Marot. Ces différentes traductions furent accueillies de son temps avec une grande faveur. Il est à regretter qu'Opitz n'ait pu terminer un ouvrage fort important, dans le genre du *Corpus inscriptionum* de Gruter, intitulé *Dacia antiqua*, et dans lequel il rassemblait les inscriptions relatives à ce vaste pays, dont il donnait l'explication ou remplissait les lacunes : son travail, attendu avec impatience par le public, a été perdu en entier. Cet exposé succinct suffit pour donner une idée du mérite d'Opitz. Ses pensées en général sont morales, et ses sentiments nobles; il ne manque aucune occasion de déplorer les malheurs de la guerre, de fronder les vices des hommes, et de chanter les charmes et les heureux fruits de la vertu. Une étude très-soignée des anciens avait beaucoup contribué à former son goût; indépendamment des imitations fréquentes, on voit, par ses tournures, qu'il était nourri de leur esprit. A ces avantages qu'il a sur ses prédécesseurs, il joint plus de régularité dans ses compositions. Il a de la facilité, du naturel, et rarement du mauvais goût. Enfin, quoique Opitz ne soit plus un auteur populaire en Allemagne, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses ouvrages des beautés de tous les temps. Il faut avouer, en revanche, qu'il est souvent prolixe, qu'il manque de gaîté et de grâce, et qu'il n'avait point reçu du ciel le don de la plaisanterie; enfin, que son génie n'a pas un essor très-élevé, on plutôt qu'il ne fut guère qu'un bon versificateur plus sage et plus habile que les auteurs qui l'avaient précédé. Sous le rapport des formes matérielles du langage, il rendit d'éminents services. Il perfectionna la prose allemande, qui avait déjà de grandes obligations à Luther. Il fit encore plus pour la poésie. Sa *Prosodie allemande* (*Buch von der deutschen Poëterei*), Breslau, 1624, in-8°., 160 pag., qui eut dix éditions jusqu'en 1668, fut un ouvrage étonnant pour cette époque. Avant même d'avoir, par ses préceptes, révélé à ses compatriotes les ressources qu'offrait leur langue, il en avait présenté l'application : jusqu'à lui, les Allemands ne semblaient pas soupçonner dans cette langue l'existence de la quantité. Les différentes syllabes étaient employées sans égard à leur valeur, comme dans la versification française ordinaire. Opitz, dont tous les vers sont rimés, fit usage le premier des brèves et des longues, et employa constamment des iambes et des trochées. Les premiers se présentent beaucoup plus fréquemment que les autres, et toujours sans mélange; c'est le seul pied qui compose ses alexandrins. Mais plusieurs pièces sont en vers trochaïques. Le premier tiers du *Cantique des cantiques*, est en vers de cette mesure; le

reste est en vers iambiques. Les iambes et les trochées sont employés par Opitz avec une rigueur que ses successeurs ont souvent négligée, et qui n'a été surpassée que par les poètes qui ont le plus soigné leur versification, tels que Wieland, Ramler, Voss, Baggesen, etc. Nous avouerons en même temps que les vers d'Opitz pèchent par la monotonie, parce qu'il ne se permet que peu de repos avant ou après l'hémistiche. En résumé, il peut être vrai de dire qu'aucun auteur n'a eu autant d'influence sur sa langue, qu'Opitz en a eu sur la sienne, tant par ses préceptes, et l'indication des ressources qu'elle contenait, que par l'emploi qu'il en fit lui-même. Nous terminerons cet article par une observation importante, c'est qu'Opitz, assisté de Logau, Flemming et Canitz, qui le surpassèrent sous quelques rapports, mais qui durent leurs succès à sa réforme, est, comme l'avaient été les *Minnesinger*, le représentant d'une époque, pour ainsi dire, isolée entre les *Meistersänger* et les écoles de Lohenstein et de Gottsched. Il y a eu douze éditions des OEuvres d'Opitz. La 1re. est de 1624, Strasbourg, un vol. in-4°.; peu estimée. La 12e. parut en 1746, à Francfort sur le Mein, 4 vol. in-8°. La meilleure est la 10e., Breslau, 1690, 3 vol. in-8°. Un assez grand nombre de ses Odes, Chansons, Sonnets, etc., ont été insérés dans les recueils de Ramler, Matthisson, Gramberg, etc.; enfin l'on trouve dans Jördens des détails abondants sur sa personne et ses écrits. D-U.

OPITZ (HENRI), orientaliste allemand, et président du grand consistoire de Kiel, naquit, en 1642, à Altenbourg, en Misnie : il fit une partie de ses études à Iéna. En 1672, il était agrégé à la faculté de philosophie. Ses vastes connaissances dans les langues orientales et dans la théologie, lui méritèrent l'estime de tous les savants. Il occupa successivement la chaire d'hébreu et celle de théologie, à l'université de Kiel, et mourut dans cette ville, le 24 janvier 1712. Mathias Wasmuth, célèbre hébraïsant, avait cru apercevoir une étroite liaison entre tous les dialectes de l'Orient, et avait consigné ce qu'il appelait ses *Découvertes*, dans l'ouvrage intitulé : *Hebraïsmus restitutus*. Opitz adopta ce système en sa totalité, et le poussa même plus loin. Il prétendit trouver une analogie entre le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque, etc. Il développa ses opinions dans plusieurs traités ou dissertations. Les philologues les repoussèrent vivement; et tout en rendant justice à la profonde érudition d'Opitz, ils le traitèrent d'homme *singulier* et de *visionnaire*. Rotermund, dans son Supplément à Joecher, a donné le Catalogue de ses ouvrages, au nombre de 33; voici les plus importants: I. *Satellitium Davidis et Salomonis*, Iéna, 1672, 1684, in-4°., et dans le recueil de Crenius, *Fascic. Ims.*, 1691, in-8°. II. *Dissertatio de interno Spiritûs sancti testimonio*, Kiel, 1701, in-4°. III. *Græcismus facilitati suæ restitutus methodo novâ, eâque cum Orientalibus suis quàmproximè harmonicâ*, ibid., 1676; Leipzig, 1687, 1697, in-4°. Cet ouvrage renferme tout le système d'Opitz. IV. *Institutiones accentuationis hebrææ tabulis mnemonicis hinc et indè illustratæ, et variis Scripturæ exemplis comprobatæ*, Iena, 1674, in-4°. V. *Atrium linguæ sanctæ*, Hambourg, 1671, in-4°., souvent réimprimé.

C. Ch. Degenkolb en a publié à Leipzig, une nouvelle édition, 1769, in-4°. Ce volume, quoique très-mince, contient beaucoup de choses. Opitz analyse très-bien le *système grammatical* de Wasmuth, qu'il se fait gloire de suivre pas à pas. VI. *Atrium linguæ arabicæ*. L'auteur ne s'écarte pas du plan qu'il s'était tracé dans l'ouvrage précédent. VII. *Lexicon hebræo-chaldæo-biblicum*, Leipzig, 1692; Hambourg, 1705, 1714, in-4°. VIII. *Synopsis linguæ chaldaïcæ*, Iéna, 1674, in-4°. IX. *Dicta difficiliora veteris Testamenti enucleata*. X. *Grammatica linguæ persicæ*. XI. *De Hebræorum jejuniis*, Kiel, 1680, in-4°. XII. *De Messiâ, capitis* 53 *Isaïæ scopo unico*, Kiel, 1702, in-8°. Cette dissertation, où il réfute Grotius et les Juifs, n'est pas sans intérêt. XIII. *Biblia hebraïca ex optimis impressis et manuscriptis codicibus, itemque Massorâ, aliisque principiis criticis accuratissimè emendata, charactere illustri expressa, notis hebraïcis ac lemmatibus latinis instructa*, Kiel, 1709, 2 vol. in-4°. Cette édition de la Bible a fait la réputation d'Opitz: elle est regardée comme plus ample et plus exacte que toutes celles qui l'avaient précédée. L'auteur y avait travaillé trente ans, et avait revu les épreuves de chaque feuille, jusqu'à six fois: cependant il s'y est glissé des fautes, que Reineccius a relevées dans sa préface de la Bible hébraïque de 1725, in-8°. Le père Fabricy estimait beaucoup cette édition, sans s'aveugler néanmoins sur ses défectuosités (*Fondements primitifs de la révélation*, tom. II). XIV. *Novum Testamentum syriacum cum versione latinâ*, Hambourg, 1694, in 8°. XV. *Theologia exegetica tabulis decem comprehensa, seu hermeneutica sacra*, Kiel, 1704; Leipzig, 1708, in-fol. Le docte Jahn faisait beaucoup de cas de l'Herméneutique d'Opitz. XVI. *Biblia parva hebraïca, in quibus dicta insigniora omnia ex codice hebræo exhibentur*, Iéna, 1673, in-12; souvent réimprimée, jusqu'en 1772. XVII. *Psalmodiæ David exercitatio* 1re., *de Psalterio ejusque nominibus, psalmorum numero, divisione, chronologiâ, usu et abusu; exercitatio* 2e. *de Titulis psalmorum in genere et auctoribus psalmorum*, Iéna, 1673, in-4°. Opitz s'est montré, dans ses ouvrages, un des plus savants hommes qu'ait eus l'église protestante. *Voyez*, pour plus de détails, les articles que lui ont consacrés Chaufepié et Hirsching. L—B—E.

OPMEER (Pierre), chroniqueur, né, en 1526, à Amsterdam, d'une famille patricienne, fit ses premières études avec succès, sous les yeux de ses parents, et alla les continuer à Louvain. Sa mère, qui l'aimait tendrement, ne pouvant supporter son absence, le rappela au bout d'un an, et, pour le fixer tout-à-fait, se hâta de le marier. Opmeer, jouissant d'une fortune qui le rendait indépendant, ne cessa pas de se livrer à son goût pour l'étude; et il s'appliqua successivement à la jurisprudence, à la médecine et à la théologie. Il possédait les meilleurs auteurs latins, au point de pouvoir encore, à l'âge de 70 ans, réciter de mémoire les comédies de Térence ou les odes d'Horace. Quoiqu'il eût plus de quarante ans quand il se mit à étudier le grec, il en acquit en fort peu de temps une connaissance assez étendue. Les talents et l'érudition d'Opmeer n'égalaient pas la bonté de son cœur. Sa maison était l'a-

sile des malheureux; et les troubles qui désolèrent la Hollande, ne lui fournirent que trop souvent l'occasion de montrer sa générosité. Il aida, tant qu'il le put, de son crédit et de sa bourse, les victimes de leur attachement à la foi catholique, dont il était un zélé défenseur; mais dénoncé à son tour, il se vit obligé de se retirer à Leyde, puis à Delft, où il mourut, le 10 novembre 1595. Outre un opuscule ascétique en langue hollandaise, qu'il composa pour la consolation de ses compatriotes persécutés, on a de lui : I. *Assertio historica de officio Missæ*. Opmeer y établit que la messe se célébrait déjà à l'époque des premiers conciles généraux. Cet ouvrage fut attaqué par Léon Empacius, fameux apostat; et Opmeer lui répondit en s'attachant à démontrer l'insuffisance et la mauvaise-foi de ses objections. Cette *Réponse* parut à Anvers, 1570, in-8°. II. *Opus chronographicum ab orbe condito continens historiam, icones et elogia summorum pontificum, imperator., regum et viror. illustrium*, Anvers, 1611, 2 tom. in-fol. Le premier, qui contient la chronique d'Opmeer, finit à l'année 1582; le second renferme la continuation de Beyerlinck jusqu'à 1611. Ce n'est qu'une compilation assez superficielle; mais on doit savoir gré à l'auteur d'y avoir rassemblé des notices sur les écrivains les plus célèbres depuis la renaissance des lettres, avec leurs médailles gravées sur bois. La réimpression de Cologne, 1625, in-8°., ne contient pas la suite de Beyerlinck; mais on y trouve, III. *Historia martyrum Gorcomensium Hollandiæque*. Chaufepié a consacré à Opmeer un article, où il est entré dans de grands détails sur les factions des *Cabelliaux* et des *Hoeckens* (*V.* Jacqueline), à raison du rôle honorable que les ancêtres d'Opmeer y ont joué. W—s.

OPORIN (Jean), l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres, naquit à Bâle, le 25 janvier 1507. Il était fils d'un peintre médiocre, nommé Jean Herbst (1), qui lui enseigna les premiers éléments de la grammaire. Son père l'envoya ensuite à Strasbourg, où il avait des parents, qui le firent admettre dans une école gratuite; et il y demeura quatre ans, employés à l'étude des langues anciennes. Il en sortit avec une connaissance assez étendue du latin et du grec; et, comme il était obligé de chercher dans ses talents des moyens de subvenir à ses besoins, il se rendit à l'abbaye de Saint-Urbain, près de Lucerne, où il fit les fonctions de répétiteur. Il revint à Bâle, avec son ami Xylotectus (2), qui avait embrassé les nouvelles opinions; et, s'étant fait connaître du célèbre Froben, il se chargea de transcrire et de collationner les ouvrages des Pères grecs, que ce célèbre imprimeur se proposait de publier. Il épousa, en 1527, la veuve de son ami Xylotectus, dont l'humeur impérieuse lui causa mille chagrins. Il supportait ses caprices avec assez de patience; et il disait plaisamment que cette nouvelle Xantippe lui apprenait aussi à philosopher. On lui confia, en 1530, la direction du gymnase; mais il y renonça par le conseil de quelques amis, pour s'appliquer

(1) *Herbst* est un mot allemand qui signifie *Automne*; il changea dans la suite ce nom contre celui d'*Oporin*, qui a la même signification en grec.

(2) C'est le nom grec sous lequel, suivant l'usage des pédants de ce temps là, s'était déguisé l'apostat Jean Zimmerman de Lucerne, chanoine de Munster, mort en 1526.

à l'étude de la médecine. Il s'attacha au fameux Paracelse, qui lui promettait de le mettre en état, dans un an, de recevoir le doctorat; et, quoiqu'il eût beaucoup à souffrir des extravagances (1) de ce thaumaturge, il consentit à le suivre dans ses excursions en Alsace, espérant apprendre de lui à préparer le *laudanum*, dont la composition était alors un secret (*V.* PARACELSE). Fatigué de perdre son temps avec un tel maître, il sollicita un emploi dans l'enseignement; et le savant Grynæus lui fit obtenir à l'académie, la chaire de langue grecque qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Les magistrats de Bâle décidèrent, en 1539, que les professeurs de l'académie seraient tenus de prendre au moins le grade de maître-ès-arts. Oporin n'ayant pas voulu, à raison de son âge, se soumettre à subir un examen, se démit de sa chaire, et forma une société avec Robert Winter, son parent, pour l'établissement d'une imprimerie, qui acquit bientôt une grande célébrité. Il avait épousé, en secondes noces, une femme aussi douce que la première était acariâtre, mais qui s'occupait malheureusement bien plus de ses plaisirs que des affaires, dont Oporin ne pouvait suivre les détails. Il avait d'ailleurs emprunté, pour son établissement, une somme considérable, à des intérêts si onéreux, qu'il pouvait à peine les couvrir par ses bénéfices. Il fut obligé de rompre sa société avec Winter; et, avec le secours de quelques amis qui lui ouvrirent leur bourse, il paya ses dettes usuraires, et recommença à travailler avec une nouvelle activité. Il passait les journées entières, dans son atelier, à corriger des épreuves ou à collationner les manuscrits des anciens auteurs, dont il publia des éditions qu'on recherche encore pour leur fidélité et pour les notes dont il les a enrichies. Malgré son assiduité au travail, Oporin fut toujours pauvre, parce qu'il ne voulut pas faire partager à une femme qu'il chérissait, les privations qu'il s'imposait à lui-même. Il eut le chagrin de la perdre, après trente ans d'une union qui eût été heureuse, s'il eût éprouvé moins d'embarras par le désordre de ses affaires. Il prit alors pour épouse la veuve d'Hervagius, imprimeur fort considéré: elle était elle-même une femme de mérite; mais il la perdit encore au bout de quelques mois, et épousa une fille du jurisconsulte Amerbach, qui l'obligea, par ses prières, à vendre son imprimerie, et à se retirer entièrement du commerce. Oporin survécut peu à ce sacrifice; il mourut le 6 juillet 1568, fut inhumé près d'Érasme et de Grynæus, avec une épitaphe honorable. Le jour de ses obsèques, qui furent faites aux frais de l'université, Simon Sulcer prononça son *Oraison funèbre*. La marque d'Oporin est un Arion assis sur un dauphin, au milieu des flots agités; c'est une allusion touchante aux tempêtes qui troublèrent sa vie (1). On trouve le *Catalogue* des ouvrages sortis de ses presses, à la suite de la Harangue d'André Jockisch (*Jociscus*), professeur de morale à l'académie de Strasbourg: *De ortu, vitâ et obitu J. Oporini*, Strasbourg, 1569, 1571, in-8°., et dans les *Vitæ*

(1) Paracelse, qui était souvent pris de vin, se plaisait alors à effrayer son élève; il rentrait dans sa chambre, la nuit, une épée à la main, et conjurait à haute voix les larves, les fantômes dont il se disait obsédé.

(1) Oporin a employé quelquefois, à la tête de ses ouvrages, la marque de Winter; c'est une *Pallas cuirassée*, et tenant une lance à la main.

selectæ eruditissimorum virorum de Ch. Gryphius, Breslau, 1711, in-8°. Outre un grand nombre de *Préfaces* et d'*Epîtres dédicatoires*, on a d'Oporin des *Notes* sur le *Polyhistor* de Solin, sur les *Tusculanes* de Cicéron, sur quelques *Harangues* de Démosthène, l'*Histoire naturelle* de Pline, les *Vies* de Plutarque, les *Poésies* d'Hésiode, etc. On peut consulter, pour plus de détails, les *Vitæ philosophor. Germanor.* de Melch. Adam; Teissier, *Eloges des hommes savants*; les *Mémoires* de Niceron, tome XXVII; Zeltner, *Theatr. viror. eruditor.*; le *Dictionn.* de Chaufepié et l'*Athenæ rauricæ*. J. J. Boissard a consacré une courte Notice à Oporin, dans la IIe. part. de sa *Biblioth. calcograph.*, pour accompagner son *Portrait*, gravé par Théod. de Bry. Maittaire a recueilli, dans le tome III des *Annal. typograph.*, p. 205-28, à la suite de sa *Vie*, tirée de Melch. Adam, des *Lettres* de plusieurs savants à sa louange, et un extrait des *Pandectes* de Conrad Gesner, qui lui a dédié un des livres de cet ouvrage, destiné à constater l'état des connaissances à l'époque où il a été mis au jour. G. Matthæi a donné sur cet imprimeur une Notice détaillée, dans l'Indicateur littéraire d'Hanovre, 1754, n°. 15-25, pag. 163-204. W—s.

OPPÈDE (JEAN MEYNIER, baron D'), premier président du parlement d'Aix, et né dans cette ville, en 1495, d'une famille du Comtat, qui a donné plusieurs magistrats à la cour souveraine de Provence, fut reçu conseiller en 1522. Il succéda dans la charge de premier président, à Barthélemi Chasseneux (*V.* ce nom, VIII, 258). D'Oppède a marqué sa place dans l'histoire par ses barbaries contre les Vaudois. Les débris de ces sectaires, échappés aux croisades formées contre eux au treizième siècle, s'étaient cachés dans les montagnes qui séparent le Dauphiné du Piémont. Cultivateurs laborieux, ils s'étaient multipliés, enrichissant par leur industrie les seigneurs de cette contrée qui les avaient accueillis, et qui leur avaient distribué des terres. Satisfaits d'avoir échappé dans cet asyle à la proscription, ils avaient atteint le seizième siècle, sans que leur repos eût été troublé, si ce n'est par quelques procédures que le parlement de Grenoble avait intentées, et que le bon roi Louis XII s'était empressé d'anéantir, en considération de l'utilité de cette population paisible. La nouvelle, répandue parmi eux, des progrès d'une réforme religieuse qui, formidable en Allemagne et en Suisse, venait de pénétrer en France, les arracha malheureusement à leur obscurité. Ils cherchèrent à fraterniser avec les églises qui se ralliaient aux doctrines nouvelles, et pressés entre plusieurs points de dissentiment et les instances de Bucer et de Calvin, ils se déterminèrent à signer un traité d'union. A cette imprudence, ils joignirent celle de faire imprimer leur profession de foi et leur liturgie, de donner plus de solennité à leurs réunions, et de mettre leur nombre au grand jour. Ils n'étaient plus réduits à leurs anciennes vallées; ils remplissaient la petite ville de Cabrière dans le Comtat Venaissin, le bourg de Mérindol, et environ trente villages dans la Provence. En 1535, François Ier. ayant rendu contre eux un édit sévère, ils prirent les armes, ravagèrent les campagnes environnantes, et se saisirent de quelques châteaux pour se défendre. Le parlement d'Aix condamna par

contumace, au bannissement perpétuel, dix-huit habitants de Mérindol, et ordonna que ce bourg, les châteaux, retraites et bois, compris dans un rayon de deux cents pas, fussent rasés et livrés aux flammes. Cet arrêt, rendu le 18 novembre 1540, demeura sans exécution pendant la présidence de Chasseneux. En 1542, le roi fit expédier des lettres-patentes par lesquelles il pardonnait aux rebelles, pourvu qu'ils abjurassent leurs erreurs; mais, loin de se soumettre, ils parcoururent la Provence, renversant et profanant les autels; on assure même qu'ils tentèrent de surprendre Marseille. François Ier. ayant ordonné d'exécuter l'arrêt de 1540, le président d'Oppède se chargea de cette commission. On prétend que des ressentiments particuliers communiquaient une nouvelle ardeur à son caractère violent. La comtesse de Cental, veuve belle et opulente, qui devait la grande augmentation de ses revenus aux Vaudois, dont elle occupait les bras, avait, dit-on, reçu avec répugnance la proposition de l'épouser. Quoi qu'il en soit, lorsque le roi eut levé le sursis par lequel il avait enchaîné le zèle impatient des parlementaires de Provence, d'Oppède attendit, pour communiquer à sa compagnie les ordres de la cour, qu'il fût en état de ne partager avec personne l'honneur de l'exécution. L'absence du comte de Grignan, lieutenant du roi dans la province, lui ayant permis, en 1545, de cumuler avec ses fonctions de magistrat le commandement militaire, il ordonne une levée extraordinaire de milices : il y joint deux mille hommes des vieilles bandes du Piémont, que laisse à sa disposition le baron de La Garde (*V.* Garde, XVI, 453). Muni de l'arrêt fatal, et accompagné du président de La Fonds, des conseillers Badet et de Tributs, et de l'avocat-général Guérin, il envahit le territoire des Vaudois. Fuir est la seule ressource qu'embrasse leur désespoir. Taudis qu'une soldatesque avide de pillage dévaste leurs demeures et y promène ses torches, ils arrivent au pied des montagnes où ils espèrent trouver un asyle; mais des feux allumés leur annoncent qu'ils ne tarderont pas à être enveloppés. D'Oppède a trouvé Mérindol désert; mais il craint d'être arrêté devant Cabrière, malgré le canon que le vice-légat d'Avignon lui amène avec un renfort. Cabrière n'a que soixante défenseurs, entourés de leurs faibles familles. Grâce à l'ignorance où est leur ennemi de ce petit nombre, ils obtiennent une capitulation; mais pouvaient-ils espérer qu'elle fût respectée? On les égorge; leurs femmes sont livrées à de brutales jouissances. Celles que leur âge avancé soustrait aux desirs de furieux qui ne connaissent point de frein, sont enfermées dans une grange pleine de paille, qui est bientôt la proie des flammes : plusieurs essaient de se précipiter par une fenêtre; mais leurs assassins se font un plaisir atroce de les repousser avec leurs piques. Trois mille hommes ont péri; l'incendie a été porté dans vingt-quatre villages différents : la plupart de ceux qui ont échappé, succombent à la misère, dans les bois, ou bien sont réservés aux galères. Le nom de Vaudois disparut : ce qui en restait, se confondit parmi les Calvinistes. La France, depuis long-temps étrangère aux horreurs des guerres civiles, apprit avec stupeur les cruautés auxquels avait présidé d'Oppède. La comtesse de Cental et les autres

nobles dont les possessions avaient été ravagées, firent retentir leurs plaintes à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le voir. Il inclinait à livrer aux tribunaux les auteurs des sanglantes exécutions qui avaient souillé son règne; mais le cardinal de Tournon lui persuada que faire le procès à un zèle coupable, c'était donner à l'hérésie une nouvelle audace. Une des pensées qui occupèrent François Ier, mourant, fut de recommander au Dauphin (depuis Henri II), de faire examiner la conduite que les chefs du parlement de Provence avaient tenue à l'égard des Vaudois. Le connétable de Montmorenci saisit cette occasion d'inculper l'administration du cardinal de Tournon, dont il remplaçait l'influence dans le ministère. En 1551, d'Oppède et les quatre parlementaires qui s'étaient associés à ses fureurs, et avec eux le baron de La Garde, furent traduits devant le parlement de Paris. Cinquante audiences furent consacrées aux débats. L'avocat-général Séguier, récusé pour avoir assisté au conseil des parties, céda la parole au lieutenant-civil Aubery, dont on a le plaidoyer, imprimé en 1645. Celui de Pierre Robert, pour d'Oppède, remplit sept audiences. L'accusé se chargea lui-même de compléter sa défense : il s'exprima en homme sûr de trouver dans le parlement qui le jugeait, des sentiments conformes à ceux qui avaient dirigé sa conduite. Son discours portait cette épigraphe : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sanctâ.* Il y alléguait les ordres du roi, auxquels il avait obéi, et comparait sa position à celle de Saül, choisi par Dieu pour être l'instrument de l'extermination des Amalécites. D'Oppède fut déclaré innocent des cas à lui imputés, et rétabli dans ses fonctions de premier président. Ses coaccusés furent renvoyés absous, à l'exception de l'avocat-général Guérin, qui fut condamné à être pendu, non comme provocateur des fureurs de la soldatesque, mais comme faussaire. On prétend que celui-ci ne succomba que parce qu'il n'avait pas de protection à la cour, et surtout parce qu'il avait eu l'imprudence de se rendre partie contre d'Oppède dans le cours du procès. La justice du Ciel suppléa, dit l'historien de Thou, à celle de la terre. D'Oppède mourut, peu d'années après (le 29 juillet 1558), d'une maladie assez semblable à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. Les douleurs atroces qu'il éprouva dans ses derniers moments, ont été attribuées, par le jésuite Maimbourg, à la sonde empoisonnée qu'employa un opérateur protestant, dans le dessein de venger sa secte. Cette assertion est demeurée sans preuve : on ne croira pas facilement que d'Oppède eût confié ses jours à la main d'un de ses ennemis. Il était conseiller au parlement, lorsqu'il publia la traduction en vers des *Triomphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8°., rare. F—T.

OPPENHEIMER (DAVID BEN ABRAHAM), rabbin du dix-huitième siècle, né à Worms, fut élevé à Nicolsburg en Moravie, et présida la synagogue de cette dernière ville. Il devint ensuite président de celle de Prague, où il mourut, en 1737, à l'âge de soixante-dix ans. Il s'est fait une grande réputation, dans sa nation, par son savoir, et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédées en livres et en ma-

nuscrits hébreux. Wolf en a tiré des secours immenses pour sa *Bibliothèque hébraïque ;* on s'en aperçoit à chaque page. Il dit, dans son premier volume, imprimé en 1714, qu'à cette époque, Oppenheimer possédait plus de sept mille ouvrages, dont mille manuscrits ; que Rabbi Schabtai ne parlait d'aucun livre hébreu, dans son *Catalogue rabbinique*, qui ne se trouvât dans la bibliothèque d'Oppenheimer, et que ce savant bibliophile se proposait de l'augmenter encore. En effet, Wolf, qui la visita souvent jusqu'en 1733 que parut son dernier volume, y découvrait chaque fois de nouvelles richesses. Elle était d'abord à Hanovre ; elle fut ensuite transportée à Hambourg. Isaac Seligman, qui en avait la direction en 1782, publia, en 176 pag. in-4°., un fort bon Catalogue, qui avait été rédigé par Oppenheimer, sous le titre de *Vaïquan David* (Achat de David). Ce rabbin a composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, principalement néanmoins sur le droit judaïque et le Talmud : la plupart sont inédits. Wolf donne la liste de quelques-uns ; mais elle n'existe complète que dans le Catalogue même de sa bibliothèque. Le plus étendu, sans contredit, est le commentaire du Talmud et des Livres Saints, intitulé : *Jad David* (Main de David). Rossi en fait l'éloge, d'après Voigt et Azulai ; car il ne paraît pas qu'il l'ait vu. Parmi les ouvrages imprimés d'Oppenheimer, on distingue : I. *Une Préface pour le Pentateuque*, dans la Bible des rabbins, Berlin, 1705, in-8°. II. *Quelques pièces* dans le *Beth Juda*, de rabbi Juda ben Nissan. III. *Formule de Prière pour être récitée en temps de peste*, Prague, 1713, in-4°. (*V.* Wolf, J. B. de Rossi, et surtout Voigt, *Traité des Savants qui ont illustré la Bohême et la Moravie*, Prague, 1773.) L—B—E.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, naquit à Paris en 1672. Son père, ébéniste du roi, pour seconder les dispositions qu'il manifestait en architecture, lui fit apprendre les mathématiques, et le plaça chez Mansart. L'élève sut gagner l'amitié de son maître, et fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. Après un séjour de huit ans en Italie, il revint en France, riche des études qu'il avait faites dans la patrie des arts. L'ouvrage par lequel il se fit connaître à son retour à Paris, fut le maître-autel de l'église de Saint-Germain-des-Prés ; on éleva également sur ses dessins, quelques années après, le maître-autel de l'église de Saint-Sulpice. Le régent, frappé de l'effet de ces deux ouvrages, le nomma directeur des manufactures, et intendant des Jardins des maisons royales. C'est lui qui dirigea la fête donnée au roi par ce prince, dans sa terre de Villers-Cotterets, lorsque ce souverain revint de se faire sacrer à Reims. Le passage de Louis XV, par ce bourg, ayant été déterminé, Oppenord eut ordre de mettre le château en état de recevoir le monarque et sa suite. Les travaux furent poussés avec une telle activité, qu'au bout de quatre mois ce château fut entièrement rétabli, et augmenté de logements assez vastes pour loger toute la cour, et le nombreux cortége qui devait accompagner le roi. On devait à Oppenord la décoration des appartements de l'ancien Palais-royal, et de ceux de l'hôtel du grand-prieur de France. C'est surtout dans ce genre qu'il

avait un talent réel et distingué; mais comme architecte il avait outré les défauts qu'il tenait de son maître. On lui a reproché la lourdeur de ses plans, et son goût pour les contours singuliers. On peut même dire que c'est à lui que l'on doit attribuer l'état de dégradation où l'architecture était tombée sous le règne de Louis XV. Comme dessinateur, il possédait un talent rare. La touche hardie et séduisante de ses dessins empêchait qu'on s'aperçût qu'ils ne faisaient pas le même effet dans l'exécution. Plus d'un peintre a dû aux compositions qu'il obtenait de lui à prix d'argent, une partie de sa célébrité. Ses dessins sont recherchés des amateurs. Son *OEuvre*, contenant différents fragments d'architecture, grand in-folio de 120 planches, a eu peu de succès. Huquières a aussi gravé d'après lui, plusieurs morceaux d'ornement pleins de noblesse et de goût; ce Recueil, composé de six feuilles in-4°., est intitulé: *Dessins, couronnements et amortissements convenables, pour dessus de porte, voussoires, croisées, niches*, etc., Paris. Oppenord mourut dans cette ville, en 1742. Le seul élève qu'on lui connaisse est Jacques-François Blondel. P—s.

OPPIEN, poète grec, était de Corycée ou d'Anazarbe, en Cilicie, et naquit vers la fin du règne de Marc-Aurèle. Son père, Agésilas, tenait un rang distingué dans le sénat, moins encore par le crédit que procurent la naissance et les richesses, que par l'étendue de ses connaissances, et son amour pour la philosophie, qui était l'objet de toutes ses études et la règle de sa conduite. Il eut soin de donner à son fils une éducation conforme à ses principes. Il lui fit apprendre la musique, la géométrie, et surtout les belles-lettres. A peine le jeune Oppien terminait avec succès ses études, qu'un revers imprévu vint arrêter son essor, et détruire toutes ses espérances. Monté récemment sur un trône qu'il venait de conquérir, Septime-Sévère arrive à Anazarbe; et déjà le sénat est à ses pieds. Le seul Agésilas crut devoir se dispenser de rendre à l'usurpateur les honneurs dus au légitime souverain; et l'usurpateur, irrité, dépouilla le philosophe de tous ses biens, et le relégua dans l'île de Mélite (aujourd'hui *Meleda*), située dans l'Adriatique. Oppien y suivit son père; et ce fut dans le loisir de cette retraite forcée, qu'il conçut et exécuta ses deux poèmes de la *Chasse* (*Cynegetica*), et de la *Pêche* (*Halieutica*). Lorsqu'ils furent achevés, il vint à Rome, et les présenta au fils de Sévère, Antoninus Caracalla, qui les goûta tellement, qu'il permit à l'auteur de lui demander pour récompense tout ce qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour de son père dans ses foyers; et l'empereur, aussi touché de la piété du fils, qu'il avait été charmé des vers du poète, ajouta à la grâce qu'il lui accordait, le don d'une statère d'or (environ trente francs de notre monnaie actuelle), pour chacun des vers qu'il venait d'entendre. Si, comme le prétend Suidas, ils se montaient à vingt mille, jamais poète n'avait fait une fortune aussi brillante. Mais Oppien n'en jouit pas long-temps : à peine était-il de retour dans sa patrie, qu'il succomba, âgé seulement de trente ans, victime d'une maladie contagieuse qui ravageait la ville d'Anazarbe. Ses concitoyens lui érigèrent un tombeau magnifique, sur lequel on plaça une inscription en vers

grecs, dont voici la traduction latine, par Laurent Lippi :

Oppianus vatum decus immortale fuissem,
Invida ni gelidum rapuisset Parca sub Orcum,
Me juvenem placidæ clarum splendore camœnæ !
Ni livor longæ violasset tempora vitæ,
Non mihi laude parem quemquam terra alma tulisset

Voilà tout ce que nous apprend d'Oppien, l'historien grec anonyme de sa Vie, et ce qu'ont fidèlement répété tous les biographes suivants. Exceptons-en toutefois le savant éditeur Schneider, qui, frappé de la disparité de style qu'il remarque entre le poëme de la Chasse et celui de la Pêche, ne peut se résoudre à donner le même auteur à deux ouvrages, selon lui, aussi différents. Il suppose, en conséquence, deux Oppiens, dont le premier, originaire de Cilicie, et auteur de la *Pêche*, aurait précédé le second de plusieurs années. C'est (toujours dans l'hypothèse de M. Schneider) à ce dernier que nous serions redevables de la *Chasse*, où l'auteur se serait efforcé de reproduire, mais avec une grande infériorité de talent, la manière et quelques-unes des figures de style du premier Oppien. Belin de Ballu a complètement réfuté cette opinion, au moins très-hasardée, dans la préface de son édition grecque des *Cynégétiques*, publiée à Strasbourg en 1786. Comment accorder, d'ailleurs, le sentiment que nous venons d'exposer, avec le concert unanime d'éloges que les critiques anciens et modernes ont constamment prodigués à notre poëte? Jean Tzetzès l'appelle un *Océan de grâces :* J.-C. Scaliger le compare à Virgile, pour le nombre, l'élégance et l'harmonie du style; Casp. Barth, Conrad Gesner, et une foule d'autres ne le citent jamais sans accompagner son nom des plus honorables épithètes. On a peine à concilier tant d'éloges d'une part, et si peu d'empressement de l'autre, pour les ouvrages d'Oppien; et l'on s'étonne qu'il faille franchir l'espace de deux siècles et demi, pour arriver de l'édition *princeps*, publiée par les Juntes à Florence, en 1515, jusqu'à la première édition vraiment critique, donnée en 1777, par Schneider? On vit paraître, il est vrai, dans cet intervalle, mais toujours à des distances éloignées, l'édition des Aldes, Venise, 1517 (Schneider la juge très-défectueuse, et la regarde comme la source de toutes les fautes qui, jusqu'à lui, ont défiguré le texte); celle de Vascosau, Paris, 1549; celle de Rittershusius, avec commentaires, Leyde, 1597. Nous ne trouvons rien dans le dix-septième siècle; rien dans le dix-huitième, jusqu'en 1777, époque où parut, à Strasbourg, celle de Schneider, grec et latin, suivie de la paraphrase en prose, que le sophiste Eutechnius avait faite des *Ixeutiques* ou la *Chasse aux oiseaux*, autre poëme attribué à Oppien, mais qui ne nous est point parvenu : celle de Belin de Ballu, Strasbourg, 1786, ne renferme que les *Cynégétiques*, dont l'éditeur publia, l'année suivante, et aussi à Strasbourg, une bonne traduction française, enrichie de notes critiques, et d'un extrait curieux de la grande histoire des animaux d'El Domaïri, traduit de l'arabe, par M. Silvestre de Sacy, qui ne se nomma point alors, et défendit même à Belin de Ballu de le nommer. Dès le milieu du seizième siècle, Florent Chrestien avait traduit en vers français (et pas mal pour le temps) les *Quatre livres de la vénerie d'Oppian*, dédiés au prince de Béarn (Henri IV), dont Chrestien était précepteur. Un siècle après (en 1690), un illustre conseiller de Toulouse (*V.* FERMAT) publia la

traduction en prose des Traités de la chasse d'*Arrian* et d'*Oppian*; mais elle ne contient que les deux derniers livres du poëme. Tout récemment enfin, M. Limes nous a donné les *Halieutiques*, un vol. in-8°., Paris, 1817. La traduction latine de Laurent Lippi, imprimée en 1478, précéda de trente-sept ans l'édition *princeps* du texte grec. A. D. R.

OPSOPÆUS (VINCENT), savant philologue, né dans la Franconie, vers la fin du quinzième siècle, a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. Il avait ouvert une école à Anspach, pour l'enseignement des langues anciennes; et il employait ses loisirs à la révision des manuscrits qu'il parvenait à se procurer. Il blâmait déjà, à cette époque, les imprimeurs allemands de mettre sous presse tant de productions futiles, et les engageait à suivre l'exemple d'Alde Manuce, qui s'était acquis une gloire immortelle par la publication des classiques grecs et latins. On ignore les détails de la vie d'Opsopæus, qui mourut, vers 1540, dans un âge peu avancé. Il joignait à beaucoup d'érudition, un talent remarquable pour la poésie. Il a traduit de l'allemand en latin des Lettres diverses (*farrago*) de Luther, Hagueneau, 1525, in-8°.; et du grec, outre plusieurs livres de l'*Iliade* (*Voy.* Nicol. VALLA), quelques *Opuscules ascétiques* de saint Marc ou de saint Maxime, dans le *Mycropresbyticon veterum Patrum*, il a publié les premières éditions des *Lettres* de saint Basile et de saint Grégoire de Naziauze, Hagueneau, 1528 (1); — de l'*Histoire* de Polybe, ibid., 1530, in-fol.; — de l'*Explication morale* des voyages d'Ulysse, par un auteur inconnu, avec le *Banquet* de Xénophon, ibid., 1531; — du *Roman* d'Héliodore (les Amours de Théagène et Chariclée), Bâle, 1534, in-4°.; il donna cette édition d'Héliodore sur un manuscrit qu'un soldat avait enlevé de la fameuse bibliothèque de Corvin; — de l'*Histoire universelle* de Diodore de Sicile, Bâle, 1539, in-4°. Cette édition ne contient que les livres XV, XVI. On cite encore d'Opsopæus: I. *Præcationes græcæ*. II. *Castigationes ac diversæ lectiones in Demosthenis orationes vetustissimi cujusdam exemplaris subsidio collectæ, non solùm edit. Aldinæ, sed etiam postremæ Basiliensi accommodatæ*, Nuremberg, 1534, in-4°. III. *De arte bibendi libri tres*, Nuremberg, 1536, in-4°. Ce petit poème fut traduit, l'année suivante, en allemand; et il a été réimprimé un grand nombre de fois, avec quelques autres pièces du même genre. Les curieux recherchent l'édition de Leyde, 1648, petit in-12, parce qu'elle est fort jolie. Le poëme d'Opsopæus a été inséré dans le quatrième volume des *Deliciæ poëtarum Germanor.* IV. *Annotationes in quatuor libros græcor. epigrammat.*, Bâle, 1540, in-8°. Ces Notes ont été reproduites dans l'édition de l'*Anthologie*, Francfort, 1600, in-fol. V. *Traité de rhétorique* en latin, qui a eu plusieurs éditions; Draud (*Bibl. classica*) en cite une de Francfort, 1575, in-8°. VI. Des *Lettres*, dans le Recueil de celles de Bilibald Pirckheimer. W-s.

OPSOPÆUS ou OBSOPÆUS (JEAN), savant médecin, né, en 1556, à Bretten, patrie de Melanchthon, fit ses études avec beaucoup de

(1) Opsopæus donna cette édition des *Lettres* de saint Basile, sur un manuscrit peu correct. *Voy.* la lettre d'Érasme à Bilib. Pirckheimer du 29 mai 1528. C'est la neuf cent soixantième du Recueil.

succès, au collége de Neuhausen, et alla les continuer à l'académie de Heidelberg, d'où il fut exclus, avec la plupart des autres élèves, par l'ordre de l'électeur, qui ne voulut plus admettre dans les écoles que des luthériens. Retiré à Francfort, il entra, comme correcteur, dans l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit en France, lorsque les troubles de l'Allemagne le déterminèrent à transporter son atelier dans un pays étranger (*V.* Wechel). Opsopæus, arrivé à Paris, s'appliqua à l'étude de la médecine, et ses progrès furent rapides. La vivacité avec laquelle il prenait la défense des réformés, lui attira du désagrément; il fut mis deux fois en prison, et ne dut sa liberté qu'à l'intérêt que ses talents avaient inspiré à des hommes puissants. Après un séjour de six ans en France, il visita l'Angleterre et les Pays-Bas, et revint à Heidelberg, où sa réputation l'avait précédé. Il fut nommé, en 1582, professeur de physiologie; et l'on joignit à cette chaire, celle de botanique. L'électeur palatin Frédéric IV l'ayant nommé son médecin, il accompagna ce prince, en cette qualité, à Arnberg. A son retour, Opsopæus mourut à Heidelberg, le 4 juin 1596, à l'âge de quarante ans. Il a publié des éditions, de quelques *Traités* d'Hippocrate, avec des notes et des corrections dans le texte et dans la traduction, Francfort, 1587, in-12 (1);—des *Oracles sibyllins*, avec la traduction de Castalion; —des Oracles magiques, de Zoroastre, avec les Scholies de Pléthon et de Psellus; — des Oracles des dieux de l'antiquité, etc., Paris, 1589, 1599, 1607, in-8°. Ce recueil curieux et recherché a été reproduit en entier par Serv. Gallæus (*V.* Gallé, XVI, 359.) On a encore d'Opsopæus des *Notes* sur le *Traité des aqueducs*, de Frontin; sur le Traité de Macrobe: *De differentiis et societatibus græci latinique verbi*, et sur les *OEuvres* de Sénèque. Enfin, comme médecin, il a donné un Recueil de thèses: *De partibus corporis humani*, Heidelberg, 1595, in-4°. — Simon Opsopæus, frère de Jean, se livra, comme lui, à l'étude de la médecine, et mourut professeur à l'académie d'Heidelberg, en 1629, à l'âge de quarante-trois ans. Melchior Adam, Freher, Niceron et Chaufepié ont donné des Notices sur Jean Opsopæus; mais aucun d'eux n'a fait connaître tous les services qu'il a rendus à la philologie. W—s.

OPSTRAET (Jean), théologien flamand, né à Beringhen, dans le pays de Liége, le 3 octobre 1651, prit beaucoup de part aux controverses qui divisèrent de son temps l'université de Louvain. Il fut fait prêtre en 1680, et licencié en théologie en 1681; mais le parti qu'il avait adopté dans les affaires de l'Église, l'empêcha de recevoir le bonnet de docteur. Il professa cependant la théologie à Louvain, puis au séminaire de Malines, d'où il fut renvoyé par l'archevêque Precipiano. Philippe V, alors maître des Pays-Bas, le bannit, en 1704; mais ces provinces ayant passé peu après sous la domination de la maison d'Autriche, Opstraet revint à Louvain, et fut fait principal du collége du Faucon; place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 29 novembre 1720. Tous ses ouvrages sont en latin; nous citerons les principaux: I. *Dis-*

(1) Franz a publié des Observations inédites d'Opsopæus, dans l'éd. des *Aphorismes* d'Hippocrate, gr. lat., Leipzig, 1779, in-8°.

sertatio theologica de conversione peccatoris, Louvain, 1687; traduite librement par De Natte, sous le titre d'*Idée de la conversion du pécheur*. II. *Dissertatio theologica de praxi administrandi sacramentum pœnitentiæ*, 1692, in-4°. Cet écrit est contre Steyaert, qu'Opstraet accusait de morale relâchée; il publia encore depuis, cinq ou six écrits, pour la défense de cette dissertation. III. *Pastor bonus*, 1687, in-12; traduit en français, par Hermant, 2 vol. in-12. IV. *Theologus christianus*, Louvain, 1692, in-12; traduit librement en français par Saint-André de Beauchesne, et imprimé à Paris, en 1723, sous le titre de *Directeur d'un jeune théologien*, in-12. V. *Institutiones theologicæ de actibus humanis*, 1709, 3 vol. in-12. VI. *Theologicæ dogmaticæ et moralis pars prima*, Louvain, 1726, 3 vol. in-12; la suite n'a point paru. VII. *De locis theologicis dissertationes decem*, 1738, 3 vol. in-12. Il y a de plus, d'Opstraet, un grand nombre d'opuscules contre Mayer, Daelmann, Steyaert, Parmentier, le P. Desirant, Denys, etc., sur les matières alors controversées; on compte entre autres jusqu'à quatorze écrits de lui contre Parmentier. Cette fécondité nuisait moins encore que la vivacité d'Opstraet au soin de la rédaction de ses écrits, et à la modération qui convient dans les controverses de ce genre. Il rédigea la plupart des Mémoires envoyés alors à Hennebel, qui soutenait à Rome les intérêts des théologiens de ce parti. Opstraet était contraire à la doctrine de l'infaillibilité du pape. Arnauld, dans une de ses lettres (la 584e.), lui reproche d'avoir altéré la doctrine de saint Thomas sur l'amour naturel de Dieu. P—c—t.

OPTAT (Saint), évêque de Milève, ville de Numidie (1), ne nous est connu que par le zèle avec lequel il combattit l'hérésie des Donatistes. Il était né en Afrique, dans le quatrième siècle, de parents favorisés de la fortune; on peut conjecturer d'un passage de saint Augustin (2), qu'il fréquenta les écoles les plus célèbres de son temps, et qu'il alla, jusqu'en Égypte, recueillir les leçons des sages. Il ne tarda sans doute pas de reconnaître la fausseté de leurs principes, et embrassa la foi catholique, dont il devait être l'un des plus illustres défenseurs. A des connaissances étendues, il joignait des vertus qui lui méritèrent d'être élu évêque de Milève. Parmenion, disciple de Donat, occupait alors le siége de Carthage. Celui-ci ayant publié l'exposé et l'apologie de la doctrine de son maître (*V.* Donat, XI, 538), saint Optat craignit que quelques esprits faibles ne fussent séduits par un écrit où l'erreur était embellie de tous les artifices du langage, et fortifiée de toutes les ressources de la dialectique, et il se hâta de le réfuter par un traité: *De schismate Donatistarum*. Il en composa les six premiers livres, vers l'an 368, sous le pontificat de Damase: mais ce ne fut que quinze ans après, qu'il ajouta le septième, qui est comme le résumé et le corollaire de tout l'ouvrage. Le style d'Optat est noble, vif, serré, et ses raisonnements sont concluants. Ce traité, le seul écrit qui nous reste de ce prélat, a été publié par Jean Cochlée, Maïence, 1549, in-fol. Cette première édition, faite d'après un manuscrit défectueux, a été suivie

(1) Cette ville est célèbre par les deux conciles qui y furent assemblés au commencement du ve. siècle.

(2) *De doctrinâ christianor.*, II, ch. 40, no. 60.

de celles de Fr. Baudoin, de Gabriel L'Aubespine, évêque d'Orléans, de Méric Casaubon, et de Philippe Le Prieur (*V.* sur ces différentes édit. Oudin, *De Scriptor. ecclesiast.*, I, 582-83): mais la plus belle, la meilleure et la plus complète, est celle que Dupin a publiée, Paris, 1700, in-fol.; reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. Le savant éditeur l'a enrichie d'une préface qui contient des recherches sur la vie et l'ouvrage d'Optat, et sur les différentes éditions imprimées jusqu'alors: il y a joint deux dissertations, l'une sur l'histoire des Donatistes, l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique. Il a aussi ajouté à ses notes celles des premiers éditeurs, et a rassemblé à la fin du volume, le recueil chronologique de tous les actes relatifs à l'hérésie des Donatistes, depuis son origine jusqu'au pontificat de saint Grégoire-le-Grand. L'Église honore la mémoire de saint Optat, le 4 juin. D. Ceillier lui a consacré un long article dans l'*Hist. des auteurs ecclés.*, VI, 625-703. W—s.

OPTATIEN (PUBLIUS PORPHYRIUS OPTATIANUS), poète latin, que l'on a souvent confondu avec un philosophe du même nom, grand ennemi des Chrétiens (*V* PORPHYRE), florissait au commencement du quatrième siècle, sous le règne de Constantin. Il adressa à ce prince quelques poèmes qui ne nous sont point parvenus; mais on a la lettre que l'empereur lui écrivit pour l'en remercier, et dans laquelle il lui donne le titre de très-cher frère (*Charissimus frater*). Optatien fut cependant exilé, vers l'an 325, sur une accusation qui n'était nullement fondée: il réclama de Constantin la faveur de revoir encore une fois sa maison et son fils; et cette grâce lui fut accordée. L'empereur chercha même à réparer l'injustice dont Optatien avait été la victime, s'il est vrai que ce soit le même qui fut désigné préfet de Rome, l'an 329 et l'an 333. Le vénérable Bède, et plusieurs autres écrivains, croient qu'Optatien n'avait point abjuré les erreurs du paganisme; mais Scaliger, Velser et Fabricius démontrent, par plusieurs passages du poème qui nous reste de lui, qu'il était chrétien (Voy. *Bibl. latina*, tome II, p. 204). Ce poème, qui est, à proprement parler, le *Panégyrique de Constantin*, fut retrouvé à Vienne, et publié par Pithou dans les *Poëmata vetera*, Paris, 1590 (*V.* PITHOU). Marc Velser en donna une seconde édition, avec un commentaire, Augsbourg, 1595, in-fol.; et il a été réimprimé, à la suite des *OEuvres* de Velser, Nuremberg, 1682, avec de nouvelles remarques de Christophe Daum. C'est une collection de vers, tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, comme si la poésie n'était pas déjà par elle-même un art assez difficile, et qu'il fallût encore ajouter à ses entraves. Optatien ne manquait cependant, ni d'esprit, ni de quelque talent; et je crois, dit M. Boissonade, qu'il lui en eût beaucoup moins coûté pour être un bon poète, que pour être si ridicule. A la suite du *Panégyrique* de Constantin, on trouve quelques poésies figurées, parmi lesquelles on distingue un *Autel*, une *Syrinx* et une *Orgue hydraulique*. L'*Autel* est composé de vingt-quatre vers iambiques; et c'est par le nombre des lettres, diminué ou augmenté à propos, que le poète produit les irrégularités dont son architecture a besoin. C'est une imitation

de l'*Antel* de Dosiadas; mais le style est un peu moins difficile, un peu moins entortillé que celui du poète grec. Fortunio Liceti a publié cette pièce, avec un commentaire, sous ce titre : *Encyclopædia ad Aram Publii Optatiani*, Padoue, 1630, in-4°. C'est encore par la diminution successive du nombre des lettres, qu'Optatien a figuré la dégradation des tuyaux dont se compose la *Syrinx*. Le meilleur ou le moins mauvais de ces petits poèmes est l'*Orgue*, dont la forme n'est pas tout-à-fait sans intérêt pour nous, puisqu'elle représente exactement l'ancien orgue hydraulique. Aug. Buchner a commenté cette pièce dans ses notes sur l'*Hymne* de Venance Fortunat, *De resurrectione Christi*. On peut consulter, pour plus de détails, la savante *Dissertation* de M. Boissonade *sur les vers figurés*, dans le *Journal des Débats*, novembre 1806, et insérée par M. Peignot, dans ses *Amusements philologiques*, 134-40. Si Optatien avait imité Dosiadas, il eut l'avantage de servir, à son tour, de modèle : à son exemple, Raban Maur, Abbon, moine de Fleury, etc., ont composé des vers figurés en latin : (1) Panard en a composé quelques-uns en français; et, plus récemment, M. Capelle s'est exercé dans le même genre. Fulgence cite, dans le 2me. livre de son ouvrage mythologique, les *épigrammes* d'Optatien; et quelques savants lui attribuent plusieurs pièces publiées sous le nom de Pétrone : mais c'est par erreur que Jonsius assure qu'on trouve des *épigrammes* d'Optatien dans le 5me. livre de l'*Anthologie* (Voy. *De scriptor. Histor. philosoph.*, 290). Celles qu'on y voit, ne sont pas d'Optatien, mais de Christodore de Thèbes, sur Porphyre, cocher qui s'était distingué dans les courses du cirque. W—s.

ORANGZEB. *V.* Aureng-Zeyb.

ORANGE (Philibert de Challon (1), prince d'), l'un des plus grands capitaines de son temps, naquit, en 1502, au château de Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne (2). Il était fils de Jean de Challon, baron d'Arlay, et de Philiberte de Luxembourg. Il n'avait que trois semaines, lorsque son père mourut; mais sa mère, princesse d'un rare mérite, le fit élever avec soin, et il devint bientôt un chevalier accompli. François Ier., ayant ordonné la réunion à la couronne, des domaines qui en avaient été aliénés par Louis XII, prétendit étendre ses droits de suzeraineté sur la principauté d'Orange. Philibert réclama contre cette décision, « et » vint, dit Brantôme, trouver le roi » avec fort belle compagnie, le jour » du baptême de M. le dauphin » (1517); mais le roi n'en fit le cas » qu'il devait; et même le logis » qu'on lui avait marqué et donné, » lui fut ôté et donné à un autre (3), » grande faute certes. » Le prince, irrité, revint dans son château de Nozeroi, attendre l'occasion de se venger de l'affront qu'il avait reçu. Elle ne tarda pas à se présenter. François Ier. ayant déclaré la guerre à Charles-Quint, Philibert alla joindre, devant Tournai, ce prince, qui accepta

(1) *V.* l'art. Lycophron, XXV, 528, note 1.

(1) On trouvera la généalogie de cette illustre maison, dans l'*Histoire du comté de Bourgogne*, par Dunod, tom. II, 300-38.

(2) Ce fut, dit-on, dans l'enceinte de son château, que Philibert donna, en 1519, la dernière fête d'armes qui ait été célébrée en France.

(3) Gollut dit que Philibert étant à Fontainebleau, on le fit partir de son logis, pour faire place à un nonce du pape, qui venait en cour. Voy. ses *Mémoires*, pag. 1005.

ses services avec empressement. Pour le punir de cette défection, le roi confisqua la principauté d'Orange; mais l'empereur dédommagea Philibert, en lui donnant le comté de Saint-Pol et d'autres terres considérables. Celui-ci se signala, en 1523, au siége de Fontarabie, et s'embarqua, l'année suivante, pour passer en Italie, où les Français avaient réuni la plus grande partie de leurs forces. Le vaisseau qu'il montait ayant donné, par la méprise du capitaine, au milieu de la flotte de Doria (*V.* André Doria), Philibert fut fait prisonnier (1525), et conduit au château de Lusignan, en Poitou, où il resta enfermé jusqu'à la conclusion du traité de Madrid. Chargé de prendre possession du duché de Bourgogne, que Charles-Quint s'était fait céder par son royal prisonnier, il reçut en chemin l'avis que François Ier. refusait d'exécuter cet article du traité, et il passa en Italie. Il se trouva, en 1527, au siége de Rome, avec le connétable de Bourbon. Comme lui, il savait imposer le respect à une soldatesque effrénée, qui, ne recevant de son souverain et de ses chefs ni paye ni munitions, ne reconnaissait d'autorité que celle qui tenait à la confiance qu'un général savait lui inspirer. Bourbon ayant été tué à l'assaut, le prince d'Orange lui succéda dans le commandement de l'armée impériale. Il fut blessé d'un coup d'arquebuse, à l'attaque du château Saint-Ange; mais il s'en rendit maître, et obligea le pape de souscrire à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer (*V.* Ch. de Bourbon et Clément VII). A peine rétabli de sa blessure, il se met à la poursuite de Lautrec, « et gagne Naples, tout jeune capitaine et quasi » général sans barbe, à la barbe » d'un des plus vieux routiers et » capitaines renommés de son temps » (Brantôme). » Il est nommé vice-roi de Naples, après la mort de Hugues de Moncade, arrivée le premier juin 1528 (*V.* Moncade, XXIX, 345), force les Français à lever le siége de cette ville, et les réduit bientôt à sortir du royaume. Tous les barons napolitains qui avaient embrassé le parti français, demeuraient alors abandonnés à la vengeance du prince d'Orange, qui les punit de leur partialité, comme de leur faiblesse, avec une excessive cruauté. Tout lui paraissait juste pour fournir de l'argent à ses soldats; et l'armée qui avait pillé Rome, ne se refusait à aucun acte de barbarie. Le prince prend ensuite le commandement de l'armée impériale en Toscane; et tandis qu'il pousse le siége de Florence, où Charles-Quint et le pape voulaient rétablir les Médicis, il vient, avec un détachement, attaquer un corps nombreux de révoltés, qu'il taille en pièces. La ville était déjà réduite aux dernières extrémités, lorsqu'il fut atteint de deux coups d'arquebuse, et mourut, le 3 août 1530, à l'âge de vingt-huit ans. Ce jeune guerrier joignait aux talents du général, la bravoure du soldat. Il avait l'esprit cultivé, et parlait avec une éloquence qui ne fut pas moins utile à Charles-Quint que son épée. « C'était, dit Brantôme, le prince du monde le plus libéral et affable, et, pour ce, fort aimé d'un chacun. On disait que s'il eût vécu, il se serait fait créer duc de Florence, et aurait épousé Catherine de Médicis, que le pape lui avait promise en mariage. » Les restes de ce prince furent rapportés en Bourgogne, avec une

pompe extraordinaire, et déposés dans un caveau de l'église des Cordeliers, à Lons-le-Saulnier. Le vieil historien de la Comté a décrit, dans son langage naïf, la cérémonie des obsèques du prince d'Orange (*V.* les *Mémoires* de Gollut, ch. 58); mais un auteur contemporain en a laissé une relation plus étendue, qui a été publiée, pour la première fois, en 1819, d'après le manuscrit original (1). On y porta cent trente-huit drapeaux ou étendards, que Philibert avait conquis en Italie; et ils furent placés dans le chœur de l'église, en attendant qu'ils pussent orner le tombeau magnifique que Philiberte de Luxembourg se proposait de consacrer à la mémoire de son fils (2): mais ils furent consumés dans un incendie, qui détruisit, en 1536, la ville de Lons-le-Saulnier et ses faubourgs. Le feu s'étant d'abord manifesté dans le couvent même des Cordeliers, on soupçonna deux moines italiens, arrivés depuis peu, de n'être point étrangers à cet accident; et ce qui semble confirmer les soupçons, c'est que les Romains avaient offert des sommes considérables, si l'on voulait leur rendre les drapeaux que Philibert leur avait enlevés. On conserve la cuirasse de ce prince au musée central du département du Jura. Il n'avait point été marié; et ses grands biens passèrent à René de Nassau, fils de sa sœur, qui releva son nom et ses armes. Gilb. Cousin a publié, dans un recueil intitulé, *Consolatoria*, l'Oraison funèbre de Philibert, par Louis Pelletanus d'Asti. La Notice que Brantôme lui a consacrée dans les *Vies des grands capitaines étrangers*, est pleine de détails intéressants.

W—s et S. S—1.

ORANGE (GUILLAUME DE NASSAU, prince D'), le fondateur de la république de Hollande, et l'un des plus grands hommes des temps modernes, naquit en 1533, au château de Dillembourg. Fils de Julienne de Stolberg, et de Guillaume dit le *Vieil*, comte de Nassau, il fut nourri dans les principes de la réforme. René de Nassau, son cousin, tué au siége de Saint-Dizier, en 1544, l'ayant institué son héritier, il prit le titre de prince d'Orange, auquel il devait donner un nouvel éclat. Guillaume fut élevé à la cour de Charles-Quint, et admis à l'intimité de ce monarque, qui, frappé des qualités qu'il annonçait dans un âge si tendre, l'obligeait quelquefois à lui dire son avis sur les matières les plus délicates de la politique, et lui accordait toute sa confiance. En 1554, Charles-Quint le désigna, contre l'avis de son conseil, pour commander l'armée de Flandre, pendant l'absence d'Emanuel Philibert de Savoie; et, malgré son peu d'expérience de la guerre, Guillaume de Nassau tint en échec le duc de Nevers et l'amiral de Coligni, et fortifia sous leurs yeux Philippeville et Charlemont, destinés à défendre le passage de la Meuse. Charles, en résignant à son fils ses états héréditaires, lui recommanda le prince d'Orange, qu'il venait de nommer gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Le jour de son abdication, le vieil empereur se montra en public,

(1) *Relation originale de la pompe funebre de Philibert de Challon, prince d'Orange*, etc., inhume dans l'église des Cordeliers de Lons-le-Saunier, le 25 oct. 1530, in-4°. de 19 pag. L'éditeur, M. le comte de Saix d'Arnans, y a ajouté des notes.

(2) Philiberte était si fière de la gloire de son fils, qu'elle n'a point voulu prendre d'autre titre que celui de sa *mère*, dans l'épitaphe qu'on voit encore dans le chœur de l'église de Lons-le Saunier: *Ci gît dame Philiberte de Luxembourg, mère de Philibert de Challon, prince d'Orange.*

appuyé sur le bras de Guillaume, et le combla de marques de tendresse: il le chargea de porter la couronne impériale à Ferdinand, commission honorable, dont le prince ne s'acquitta qu'avec regret, et il l'envoya en France, comme otage, pour hâter la conclusion du traité de Cateau-Cambresis. Le prince d'Orange s'aperçut bientôt que Philippe n'avait pas pour lui les sentiments de son père. Les Pays-Bas étaient accablés par les troupes étrangères, que la paix rendait inutiles: les États, sur la proposition de Guillaume, en demandèrent le renvoi. Philippe, qui avait besoin de soldats étrangers pour appuyer les changements qu'il voulait faire, promit d'avoir égard à la demande des États, et partit, laissant le gouvernement entre les mains de la duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), à laquelle il enjoignit de ne se conduire que par les avis du cardinal de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé de la préférence accordée à un étranger, fit partager son mécontentement aux seigneurs flamands; et bientôt, des réclamations s'élevèrent de tous côtés contre Granvelle, qui, après avoir essayé de faire tête à l'orage, abandonné par la gouvernante, fut obligé de se retirer (*V.* Granvelle, XVII, 318). Les seigneurs s'étaient flattés qu'en éloignant des affaires un homme aussi habile, ils parviendraient plus aisément à s'emparer de l'autorité; mais ils perdirent cette espérance en apprenant que Philippe lui donnait pour successeur l'inflexible duc d'Albe, chargé d'employer la force pour ramener à l'obéissance ceux qui oseraient encore contrarier les vues du monarque. Les mécontents, assemblés à l'hôtel de Calembourg, rédigèrent une protestation contre l'établissement de l'inquisition dans les Pays-Bas, l'érection des nouveaux évêchés, et la réception du concile de Trente, dont plusieurs décrets blessaient la liberté de conscience, reconnue par la diète d'Augsbourg: cette protestation fut portée à la gouvernante, par quatre-cents gentilshommes, vêtus avec beaucoup de simplicité, et marchant deux à deux dans le plus grand ordre. En les voyant défiler dans la salle d'audience, Berlaimont, l'un des conseillers de la duchesse de Parme, dit tout haut qu'on ne devait avoir aucun égard à la demande de ces *gueux*; dénomination que les mécontents adoptèrent aussitôt avec enthousiasme, et qui servit à rendre leur cause populaire. Des mouvements séditieux éclatèrent dans plusieurs villes, où le peuple se porta aux plus grands excès. Le prince d'Orange était d'avis qu'on profitât de cette disposition des esprits pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas: mais la crainte d'attirer sur ces provinces des maux plus grands encore que ceux qu'on prévoyait, ayant fait rejeter cette opinion, il alla chercher un asile en Allemagne, malgré les représentations de ses amis, qui voulaient lui persuader que son devoir était de rester (*V.* Egmond et Horne). Sommé de comparaître devant une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il refusa d'obéir, et fut condamné à mort: il appela de cette sentence à Philippe, et réclama l'honneur d'être jugé par lui, en sa qualité de chevalier de la Toison d'or, engageant sa parole de démontrer qu'il était innocent de tous les faits qu'on lui imputait, et qu'il n'avait jamais rien entrepris que pour le bien et l'honneur du pays. Cette démarche n'ayant servi

qu'à aigrir davantage Philippe, le prince d'Orange se décida à employer la force pour reprendre les domaines dont on l'avait dépouillé : il leva des troupes, et en confia le commandement à son frère, Louis de Nassau, qui, après avoir remporté quelques avantages sur les lieutenants du duc d'Albe, fut défait par ce grand capitaine. Ce revers n'ébranla point le prince d'Orange. Après avoir rassemblé une nouvelle armée, plus forte que la première, il pénètre lui-même dans le Brabant, espérant que cette tentative sera appuyée par ses nombreux partisans : mais les villes, effrayées des sanglantes exécutions du duc d'Albe, lui ferment leurs portes ; et, sans avoir rencontré une seule fois l'ennemi, il est obligé de licencier son armée, que le pays ne peut plus nourrir. Cette expédition infructueuse avait épuisé toutes ses ressources : il ne garde que douze cents chevaux, et rejoint le duc de Deux-Ponts, qui conduisait des secours au jeune roi de Navarre. Les protestants sont défaits dans le Poitou : Guillaume s'échappe, déguisé en paysan, et regagne avec peine l'Allemagne, où il lève une troisième armée, avec laquelle il rentre dans le Brabant. Il y est reçu comme un libérateur, par les peuples fatigués de la tyrannie du duc d'Albe, et remporte plusieurs avantages sur les Espagnols : mais trompé par la France, qui lui avait promis des secours, il reçoit, sous les murs de Mons, la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemi, et se retire sur le Rhin, avec les débris de ses troupes, qu'il ne pouvait plus solder. Tandis que la fortune semblait prendre plaisir à humilier le prince d'Orange, et à déjouer ses plans les mieux conçus, elle préparait, par une autre voie, la ruine des Espagnols, et leur expulsion des Pays-Bas. Quelques mécontents avaient équipé une flotte pour donner la chasse aux bâtiments ennemis qui paraissaient sur les côtes de Flandre. Les corsaires, expulsés des ports d'Angleterre à la demande du duc d'Albe, furent poussés par les vents du côté de la Hollande, et contraints de relâcher dans le port de Brille, dont ils s'emparèrent sans obstacle. La prise de cette ville ranima le courage des Hollandais : ils chassèrent les garnisons espagnoles, et appelèrent le prince d'Orange pour les gouverner. Guillaume, après avoir reçu le serment de fidélité des habitants, les engagea à proscrire entièrement le culte catholique, voulant ainsi rendre impossible toute réconciliation avec les Espagnols. Le duc d'Albe envoya contre les révoltés son fils D. Frédéric de Tolède, qui leur prit Zutphen, Narden et Harlem, dont il traita les habitants avec une telle cruauté, que les autres villes se déterminèrent à tout souffrir, plutôt que de capituler. La cour d'Espagne rappela enfin le duc d'Albe, et lui donna pour successeur D. Louis de Requesens, l'un des généraux qui s'étaient le plus distingués au combat de Lepante. Ludovic de Nassau, qui amenait des secours au prince d'Orange, fut surpris par un des lieutenants de D. Louis, près de Nimègue, et périt avec le comte Henri, son frère, en combattant vaillamment. Enflés de cette victoire, les Espagnols pénétrèrent dans la Hollande, en 1575, et vinrent mettre le siége devant Leyde ; mais la rupture des digues les força de le lever précipitamment. L'année suivante, ils s'emparèrent de Ziriczée dans la Zélande, que les soldats

mutinés abandonnèrent après la mort de leur général (*V.* Requesens). En se retirant, ils pillèrent les villes qu'ils traversaient, entre autres Anvers, où ils commirent tant d'excès, que les provinces restées fidèles à l'Espagne implorèrent le secours du prince d'Orange, pour qu'il les délivrât de cette armée indisciplinée. Ce fut alors que toutes les provinces dressèrent, d'un commun accord, le traité connu sous le nom de *paix de Gand* (1), par lequel elles se promettaient de s'entr'aider à délivrer le pays de la servitude des Espagnols et des autres étrangers. La cour d'Espagne fut obligée d'approuver ce traité; et en conséquence on fit disparaître tous les monuments de la sanglante domination du duc d'Albe. L'arrivée de D. Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays Bas, ne diminua ni l'effervescence du peuple, ni l'exigeance des Etats qui le forcèrent, en exécution du traité de Gand, de renvoyer les soldats étrangers. D. Juan, qui avait reçu des instructions particulières du roi avant son départ de Madrid, eut l'air de céder; mais il rappela bientôt les Espagnols, et s'empara de vive force de Namur et de Charlemont, où il établit des garnisons étrangères. Les Flamands, furieux d'être joués, appelèrent le prince d'Orange, et le revêtirent solennellement du titre de gouverneur-général du Brabant. Les seigneurs de ce pays ne virent pas sans jalousie l'autorité concentrée entre les mains de Guillaume; ils offrirent la place de gouverneur à l'archiduc Mathias, dans l'espérance de partager le pouvoir avec un prince qui leur serait redevable de son élévation : mais Guillaume, instruit de leurs démarches, alla lui-même au-devant de l'archiduc, et gagna si bien sa confiance, que Mathias lui laissa toute l'autorité avec le titre de son lieutenant-général. Les premiers succès que D. Juan avait obtenus, semblaient lui en promettre d'autres, lorqu'il fut enlevé par une mort prématurée (*V.* D. Juan, XXII, 85). A ce prince succéda Alexandre Farnèse, dont les manières affables et la douceur firent une vive impression sur les Flamands, et qui profita habilement des dissensions occasionnées par la différence des cultes pour ramener plusieurs provinces à l'Espagne. Le prince d'Orange, sentant la nécessité d'attacher, par des nœuds plus forts, celles qui avaient embrassé la réforme évangélique, leur fit adopter, le 29 janvier 1579, le fameux traité connu sous le nom de l'*union d'Utrecht*, qui devint la base fondamentale du droit public de Hollande. Craignant de ne pouvoir exécuter seul le plan qu'il avait conçu pour l'affranchissement de ces provinces, il rechercha l'appui de la France, et fit proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-unies, sous la condition qu'il respecterait leurs priviléges, et y maintiendrait la liberté de conscience. Philippe, informé des projets du prince d'Orange, crut qu'il en empêcherait l'exécution en mettant sa tête à prix, et promit vingt-cinq mille écus à celui qui le lui amènerait mort ou vif. Guillaume répondit aux griefs que le roi d'Espagne lui imputait, par l'*Apologie* de sa conduite, où il fait voir que c'est l'injustice du roi qui lui a mis les armes à la main, et qu'il ne s'est jamais servi de son autorité

(1) La paix de Gand fut signée le 8 novembre 1576, quatre jours après le sac d'Anvers.

que pour repousser l'oppression et affranchir son pays de la tyrannie la plus insupportable (1) : enfin les États, assemblés à la Haye, déclarèrent, en 1581, le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et ordonnèrent qu'on leur prêtât serment de fidélité. L'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée à Anvers, où il fut reçu avec une pompe extraordinaire. Les fêtes de sa réception furent troublées par un attentat contre la vie du prince d'Orange, dont on soupçonna les Français de la suite du duc d'Alençon. On reconnut bientôt que l'assassin était un envoyé d'Espagne (2); et Guillaume, blessé d'une balle qui lui avait traversé les deux joues, écrivit de sa main un billet pour rassurer les magistrats d'Anvers, et calmer le peuple, qui menaçait de faire main-basse sur les Français. La ridicule entreprise du duc d'Alençon sur cette ville (*Voyez* ANJOU, II, 285), diminua le crédit dont avait joui jusqu'alors le prince d'Orange; on le soupçonna d'avoir eu connaissance des projets du duc d'Alençon, et de ne s'y être pas opposé : il jugea prudent de se retirer à Delft, où il se croyait plus en sûreté, au milieu des bons Hollandais, contre les sicaires de la cour de Madrid; c'est cependant en cette ville qu'il fut assassiné par Balthasar Gerard, le 10 juillet 1584, à l'âge de cinquante-un ans (*V.* Balt. GERARD). Se sentant frappé, il n'eut que le temps de dire ces mots : « Seigneur, ayez pitié de mon ame » et de ce pauvre peuple. » Les funérailles du prince d'Orange furent célébrées avec une pompe dont le burin a perpetué le souvenir (1). Son fils, Maurice de Nassau, lui éleva un mausolée en marbre, dans la principale église de Delft. « Guillaume, dit un historien moderne, » avait reçu de la nature tous les talents nécessaires pour faire une » révolution : simple, facile, libéral, accessible, populaire, insinuant, il avait su mériter la confiance et l'estime des Belges, par » toutes les qualités les plus propres » à gagner le peuple. Il savait se » travestir et se multiplier, pour » ainsi dire, sous toutes les formes, » selon les personnes et les circonstances; habileté pour traiter les « affaires, pénétration pour prévoir » les événements, fermeté pour les » maîtriser, finesse et discernement » pour saisir les caractères, souplesse pour les ménager, adresse » pour les manier et les dominer : » il dirigea tous ces avantages vers » les vastes projets que lui suggérait » sa noble ambition (*Abrégé de l'hist. belgique*, par M. Dewez, pag. » 400). » Le prince d'Orange avait été marié quatre fois; sa première femme fut Anne d'Egmond. Il eut d'Anne de Saxe, sa seconde femme, Maurice, qui lui succéda dans la dignité de stathouder (*V.* MAURICE DE NASSAU). La troisième, Charlotte de Bourbon, de la maison de Montpensier, qui avait été abbesse de Jouarre, lui donna six filles. De la quatrième, Louise, fille de l'amiral

(1) Cette pièce, aussi rare que curieuse, a été imprimée sous ce titre : *Apologie ou Défense de Guillaume, prince d'Orange, contre le ban et édit publié par le roi d'Espagne*, Anvers, 1581, in-4°; trad. en lat., ibid., in-8°. Aubery en a donné l'analyse dans l'ouvrage cité à la fin de l'article.

(2) Voyez la pièce intitulée : *Assassinat commis en la personne du prince d'Orange, par Jean Jauregguy, espagnol*, Anvers, 1582, in-4°.

(1) « Les graveurs de Hollande ont représenté ce » superbe convoi du prince d'Orange, Guillaume, sur » plusieurs feuilles qu'on colle ensemble, et qui tiennent tout le côté d'une grande salle, afin que la » mémoire d'un deuil si mémorable se perpétuât. » *Aubery*.

de Coligni, et veuve de Téligni, tué à la Saint-Barthélemi, il eut Frédéric-Henri, prince d'Orange, dont l'article suit. *L'Histoire de Guill. de Nassau*, avec des notes, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, n'est qu'une réimpression des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, par Louis Aubery (*V.* Sepher). Guillaume est le héros de l'ouvrage de Bitaubé, intitulé: *Les Bataves*, et il a été souvent célébré par les muses hollandaises. W-s.

ORANGE (Frédéric-Henri de Nassau, prince d'), stathouder de Hollande, naquit à Delft, le 28 février 1584. Il était au berceau, lorsque son père lui fut enlevé par la main d'un fanatique. Louise de Coligni se hâta de conduire son fils à Lierville, dans le Dunois (1), où elle demeura onze ans, occupée uniquement de son éducation. Au bout de ce temps, elle permit au jeune Frédéric d'aller retrouver son frère Maurice; et ce fut sous ce grand capitaine qu'il fit l'apprentissage de la guerre. Il se trouva à la fameuse bataille de Nieuport, et il contribua au succès de cette journée (*V.* Maurice de Nassau). En 1625, il succéda à Maurice, dans la dignité de stathouder; et, ayant pris aussitôt le commandement général des armées hollandaises, il enleva successivement aux Espagnols Oldensel, Grol, Bois-le-Duc, que Maurice avait attaqués deux fois sans pouvoir s'en rendre maître. En 1629, ayant surpris dans Wesel le magasin et le parc de grosse artillerie des Espagnols, il les força d'ajourner tous leurs plans d'attaque. Les états-généraux lui donnèrent une marque éclatante de leur reconnaissance, en accordant à son fils Guillaume, âgé de cinq ans, la survivance de toutes ses charges. Frédéric prit, en 1632, Ruremonde, Venlo, Strale et Maëstricht, où il entra à la vue de trois armées qui s'avançaient au secours de cette place. L'année suivante, il s'empara de Rhinberg, et battit les Espagnols devant le fort Philippine, dont ils levèrent le siége. Il avait senti la nécessité de s'allier avec la France, pour achever de chasser les Espagnols des Pays-Bas. Mais, piqué contre le cardinal de Richelieu, qui l'avait dépouillé de sa principauté d'Orange, il ne seconda pas, comme il l'aurait pu, nos généraux, qui furent obligés d'abandonner leurs conquêtes, faute de munitions et de vivres. Le cardinal crut devoir dissimuler, et finit par ramener le prince d'Orange, en lui procurant le titre d'*Altesse*, au lieu de celui d'*Excellence* qu'il recevait auparavant. En 1637, Frédéric reprit, dans quatre mois, Breda, qui, douze années plutôt, avait coûté tant de sang et d'argent à l'un des plus grands capitaines de l'Europe (*V.* Ambr. Spinola). Enfin il ne cessa de remporter des avantages sur les Espagnols, tandis que les amiraux hollandais enlevaient leurs plus belles colonies, ou détruisaient leurs flottes (*V.* Tromp). Cette suite continuelle de victoires força la cour d'Espagne de reconnaître l'indépendance des Provinces-unies. Mais Frédéric n'eut pas la satisfaction de jouir d'une paix achetée par tant de travaux. Il mourut pendant la tenue du congrès de Munster, le 14 mars 1647, et fut inhumé avec pompe. Moins ambitieux et plus habile que Maurice, ce prince n'inspira jamais aucune crainte aux Hollan-

(1) Cette terre appartient aujourd'hui à M. le comte de Courtarvel-Peze, membre de la chambre des députés.

dais sur ses projets d'assurer la souveraineté à ses enfants. Moins grand général que son frère, il était plus prudent, et fut plus constamment heureux. Avare du sang des soldats, occupé sans cesse de veiller à leurs besoins, il en était chéri comme un père. Doué d'un caractère modeste, timide même, il avait des connaissances très-étendues, et recherchait la société des hommes instruits. Il a laissé des *Mémoires* estimés (de 1621 à 1646), Amsterdam, 1733, in-4°. Isaac Beausobre en fut l'éditeur (Voy. le *Dict. des anonymes*, par M. Barbier (1). La *Vie* du prince Frédéric-Henri a été publiée en holl., par J. Commelin, Amsterdam, 1651, et traduite en français, ibid., 1656, in-fol. — GUILLAUME, fils de Frédéric-Henri, lui succéda dans la dignité de stathouder; il mourut, le 6 novembre 1650, de la petite vérole, à l'âge de vingt quatre ans. Ce prince avait épousé Henriette-Marie, fille de l'infortuné Charles Ier. Il la laissa enceinte d'un fils, qui monta sur le trône d'Angleterre (*V.* GUILLAUME III, XIX, 129). W—s.

ORBETTO (L'). *V.* TURCHI (Alexandre).

ORCAGNA (BERNARD), peintre florentin, du quatorzième siècle, était fils de Cione, habile orfèvre, connu par les bas-reliefs en argent, d'un fort-beau travail, dont il orna l'autel de St.-J.-B. à Florence. Bernard sortait de l'école de Buffalmaco, dont il égala la renommée. On connaît de lui une fresque représentant l'*Enfer*, qu'il a peinte dans le Campo-Santo de Pise. Mais son plus beau titre de gloire est d'avoir été le maître de son frère André ORCAGNA, qui naquit à Florence, en 1329. Cet habile artiste apprit la sculpture d'André Pisano, la peinture d'Agnolo Gaddi et de son frère, et l'architecture des monuments laissés par le Giotto, Arnolfo di Lapo, et autres architectes italiens célèbres. Il réussit à tel point dans les trois arts du dessin, surtout en celui de l'architecture, qu'il était regardé, de son temps, comme un prodige. Il est connu parmi les architectes pour avoir substitué aux ogives du gothique, les voûtes à plein cintre, ainsi qu'on le voit encore dans la *loge de Lanzi* à Florence, élevée sur ses dessins, et qu'il a ornée de sculptures représentant les *Vertus théologales et cardinales*. Michel-Ange estimait beaucoup cet édifice. Le grand duc Côme Ier. lui ayant demandé un dessin pour le palais des magistrats, Michel-Ange répondit qu'il fallait continuer la loge d'Orcagna autour de la place, attendu qu'il ne connaissait rien de supérieur; mais le prince fut effrayé par la dépense, et ne donna aucune suite à ce projet. En société avec son frère, Orcagna peignit le *Paradis* dans la chapelle Strozzi de Sainte-Marie-Nouvelle, et en face de l'*Enfer*. Ils reproduisirent, dans ces deux vastes compositions, les inventions du Dante, qui jouissaient alors de toute leur renommée. André les répéta encore, et les traita en poète avec plus de succès et d'une meilleure méthode, dans l'église de Sainte-Croix; il mit parmi les réprouvés les portraits de ses ennemis, et ceux de ses bienfaiteurs parmi les élus. Ce furent lui et son frère qui donnèrent les premiers cet exemple, qui fut imité aussitôt à Bologne, à Tolen-

(1) Ces *Mémoires* sont entièrement militaires; on a cru long temps que c'était le prince lui-même qui les avait rédigés, et il était très en état de le faire: mais il paraît qu'il avait remis ses matériaux à un officier de son armée, pour éviter le ridicule attaché alors à la qualité d'auteur.

tino, et à l'abbaye del Sesto, dans le Frioul, ainsi que dans plusieurs autres endroits. Il n'existe plus qu'un petit nombre de ses tableaux : celui de la chapelle Strozzi, où l'on aperçoit encore son nom, abonde en figures et en épisodes. Dans toutes ses compositions, on remarque de la fécondité dans l'invention, et une intention vive et spirituelle, malgré l'irrégularité de l'ordonnance, et la sécheresse de l'exécution. Il sortit de son école une foule de disciples habiles, parmi lesquels on distingue Mariotto, son neveu, Bernardo Nello, et surtout François Traini. Dans la sculpture, il ne s'éleva pas au-dessus de son maître André Pisano ; mais ses ouvrages égalent ceux des meilleurs sculpteurs de son temps. On a vu le cas que Michel-Ange faisait d'Orcagna comme architecte. Le Musée du Louvre possède de ce maître un tableau peint sur bois, et tiré de la cathédrale de Pise ; il représente les *Obsèques d'un saint*, que l'on croit être saint Bernard. Orcagna mourut à Florence, en 1389. — Un troisième fils de Cione, nommé Jacques, cultiva aussi la peinture, et fut de même plus connu sous le nom d'Orcagna. P—s.

ORCHAMPS (CLAUDE D'), général de l'ordre des Minimes, né, en 1595, à Besançon, d'une famille patricienne, embrassa jeune la règle de saint François de Paule, se distingua bientôt par son talent pour la chaire, et prêcha avec applaudissement dans les principales villes de Bourgogne, de Savoie et d'Italie. Il remplit les différents emplois de son ordre, et en fut nommé supérieur-général en 1655. S'étant rendu en Espagne pour faire la visite des établissements que l'ordre y possédait, il tomba malade à Madrid, et y mourut le 11 juin 1658. Philippe III, qui honorait le P. d'Orchamps d'une estime particulière, assista à ses obsèques, une torche à la main. Ce respectable religieux a publié: *Les Perfections royales d'un jeune prince*, Lyon, 1651, in-4°. Le style de ce livre a vieilli ; mais le fonds en est excellent. (V. LALLEMANDET). W—s.

ORCHAN. *V.* ORKHAN.

ORDELAFFI (CECCO), fut souverain de Forli en Romagne, au commencement du XIVe. siècle. Dès la fin du siècle précédent, les Ordelaffi, seigneurs de quelques châteaux dans le voisinage de cette ville, s'étaient distingués à la tête de la faction gibeline, dans les guerres de la Romagne. Trois frères, nommés Scarpetta, Pino et Barthélemi, formés aux armes, à l'école du comte Guido de Montefeltro, furent chargés du gouvernement de la ville de Forli, et de la conduite des armées de cette république. Mais le roi Robert de Naples, s'étant fait donner, par le pape Clément V, l'autorité qu'avait le Saint-Siége sur la Romagne, attaqua Forli, en 1310, en rasa les fortifications, en exila les Gibelins, et retint dans les prisons les trois frères que l'on vient de nommer. Cependant, cette famille parut devenir plus chère au peuple, par la persécution même qu'elle avait éprouvée. Le 2 sept. 1315, Cecco Ordelaffi vint à bout de s'introduire à Forli, caché dans un tonneau. Dès qu'il fut au milieu de la ville, il rassembla ses partisans : à leur tête, il surprit les Guelfes, qu'il chassa de la ville, et se fit déclarer, par le peuple, capitaine perpétuel de Forli. Sous ce titre, il gouverna sa patrie avec assez de bonheur et de gloire, jusqu'en 1331, qu'il mourut d'une chute de cheval. Son frère

François lui succéda. — François Ordelaffi, fut un des plus intrépides et des plus valeureux guerriers qu'ait produits l'Italie. Il fut appelé, dès la première année de son règne, à se défendre contre le cardinal légat Bertrand de Poret, déjà maître de toute la Romagne, de Bologne, et d'une grande partie de la Lombardie. Ordelaffi fut obligé de lui remettre Forli par capitulation, le 26 mars 1332, et de se retirer à Forlimpopoli; mais, après que ce légat eut été défait à Ferrare, le 14 avril 1333, Ordelaffi, qui avait combattu dans son armée, et qui avait été fait prisonnier par les marquis d'Este, fut renvoyé sans rançon par ceux-ci en Romagne. Rentré dans Forli, caché sous un char de foin, il chassa de sa patrie les Guelfes et la garnison pontificale; et, le 19 sept. 1333, il fut de nouveau proclamé capitaine, et son règne dura vingt-deux ans. Ordelaffi conserva glorieusement la souveraineté qu'il avait reconquise, jusqu'en 1355, que le pape Innocent VI résolut de soumettre tous les princes feudataires du Saint-Siége, et qu'il envoya en Italie le cardinal Albornoz avec des forces imposantes. Ordelaffi rechercha aussitôt l'alliance des princes ses voisins, dont jusqu'alors il avait été jaloux. Les Manfredi de Faenza, les Malatesti de Rimini, les Mogliano de Fermo, formèrent avec lui une ligue pour se défendre en commun. Cependant le légat réussit, tantôt par des victoires, tantôt par des négociations, à dissoudre cette ligue. François Ordelaffi resta seul exposé aux attaques du plus redoutable ennemi. Lorsqu'on lui proposa de traiter, il répondit : « Je soutiendrai d'abord un » siége dans Forlimpopoli, dans Cé- » sène, et dans chacun de mes châ- » teaux; quand je les aurai perdus, » je défendrai les murs de Forli, et » ensuite ses rues, ses places, et » mon palais, et la dernière tour de » mon palais, plutôt que de consen- » tir à céder de moi-même rien de » ce qui est à moi. » Non-seulement François Ordelaffi tint parole; il trouva encore dans Cia (ou Marzia) des Ubaldini, sa femme, un courage non moins énergique que le sien; il lui confia la défense de Césène, avec deux cents cavaliers, et autant de fantassins: Cia, attaquée par une armée dix fois supérieure à la sienne, défendit chaque pouce de terrain; elle ne déposa la cuirasse ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'elle fût réduite dans une tour déjà entièrement minée par dessous. Ses soldats la contraignirent alors de se rendre au légat avec ses enfants, qui étaient enfermés avec elle. Cia dressa la capitulation, par laquelle elle assura la liberté des compagnons d'armes qui l'avaient défendue, tandis qu'elle se soumit elle-même à une dure captivité. Elle rendit Césène, le 21 juin 1357. François Ordelaffi, abandonné de tout allié, et dépourvu de tout secours, parvint à se défendre deux ans encore; il fut enfin obligé de rendre Forli au légat, le 4 juillet 1359. Mais il ne put se soumettre à vivre en particulier, après avoir été prince: il recommença la guerre, en condottière, et il commanda plusieurs expéditions des Gibelins en Romagne. De cette manière, s'il ne recouvra pas sa principauté, il sentit du moins le zèle de ses partisans; et lorsqu'il mourut à Venise, en 1374, laissant quatre fils et un neveu, sa famille, quoique réduite à une grande pauvreté, n'avait point perdu l'espérance de régner encore. S. S—I.

ORDELAFFI (SINIBALD), fils aîné du précédent, gouverna pendant dix ans, jusqu'en 1385. Dès l'année qui suivit la mort de François, il secoua la domination de l'Église, rappela les Ordelaffi, et leur rendit la souveraineté. Sinibald fut proclamé capitaine perpétuel et seigneur de sa patrie; et il fut admis dans l'alliance des Florentins, qui, cruellement trahis par Grégoire XI, avaient fait révolter tous les états de l'Église contre le pape. Le grand schisme d'Occident, qui éclata en 1378, donna aux vassaux de l'Église les moyens de s'établir plus solidement dans leurs principautés. Sinibald des Ordelaffi, après avoir épousé Blanche des Malatesti, fut, en 1379, reconnu par le pape Urbain VI, comme vicaire du Saint-Siége à Forli, moyennant un léger tribut. Mais après avoir fait prospérer ses états, il fut enlevé dans son palais par deux de ses neveux, nommés Cecco et Pino, le 13 décembre 1385, et jeté dans une obscure prison, où il mourut; et les deux traîtres qui l'avaient dépouillé, régnèrent ensemble à sa place. — Pino Ier. et Cecco II ORDELAFFI firent oublier leur crime par un gouvernement assez équitable. Pino s'était fait aimer par son affabilité et sa libéralité: il avait aussi acquis une grande réputation de bravoure, soit dans une guerre contre le prince de Rimini, soit en défendant ses états contre les compagnies d'aventuriers qui ravageaient l'Italie. Pino étant mort le 19 juillet 1401, Cecco, son frère, demeura seul seigneur de Forli, jusqu'au 8 sept. 1405, qu'il mourut, laissant un fils en bas âge, nommé Antoine. Dès l'an 1390, les deux Ordelaffi avaient été confirmés dans leur principauté par une bulle de Boniface IX. S. S—i.

ORDELAFFI (GEORGE) fut souverain de Forli, de 1410 à 1422. Antoine était encore enfant, lorsque Cecco II mourut; et le peuple de Forli, qui, selon quelques historiens, avait fait périr ce prince, déjà accablé par une longue maladie, ne voulut pas se soumettre long-temps à son fils: il rétablit l'ancien gouvernement républicain, avec un gonfalonier et des prieurs; et, après avoir soutenu une guerre contre le légat de Bologne, il fit reconnaître son indépendance par l'Église. Mais ensuite ce même légat, Balthasar Cossa, s'empara de Forli par surprise, et y bâtit une forteresse, pour tenir la ville asservie. Les chefs de la maison Ordelaffi furent alors exilés de Forli par l'Eglise. George, le plus distingué d'entre eux, profita des guerres où Jean XXIII était engagé, pour surprendre Forlimpopoli, au mois de janvier 1410, et Forli, le 7 juin de l'année suivante. Il rentra dans ces deux villes, avec Antoine, fils du précédent seigneur, avec lequel il déclara vouloir partager la souveraineté. Mais avant que deux mois fussent écoulés, il regretta d'avoir admis un compagnon sur le trône; il le fit enfermer dans la citadelle, et l'envoya ensuite prisonnier à Imola, chez Louis des Alidosi, son beau-père. Il obtint, le 25 juin 1418, une bulle du pape Martin V, qui le confirmait dans la souveraineté de Forli, qu'il conserva jusqu'au 25 janvier 1422, époque de sa mort. — Son fils unique, Théobald des ORDELAFFI, n'était âgé que de neuf ans, lorsque sa mère, Lucrèce des Alidosi, fut nommée régente. Entourée de ses compatriotes d'Imola, elle leur accorda tous les emplois; elle favorisa aussi les Guelfes, anciens partisans de sa

famille, mais ennemis héréditaires des Ordelaffi, et elle rechercha l'alliance des Florentins. Pendant ce temps, Catherine Ordelaffi, sa belle-sœur, jalouse du pouvoir d'une étrangère, rassembla les anciens partisans de sa famille, et, les excitant à prendre les armes, chassa de Forli Lucrèce Alidosi, avec tous les citoyens d'Imola; elle rendit l'autorité aux Gibelins, et mit Forli sous la protection de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Cette révolution causa une guerre entre le duc de Milan et la république Florentine. En 1424, Imola fut surprise par un général du duc de Milan: Louis Alidosi, prince de cette ville et père de Lucrèce, y fut fait prisonnier; et Antoine Ordelaffi, celui qui, depuis dix ans, était prisonnier dans la citadelle d'Imola, fut remis en liberté. Il revint alors à Forli, et il y fut mis à la tête du gouvernement. Sur ces entrefaites, Théobald et sa sœur moururent tous les deux de la peste, au mois de juillet 1425. Antoine n'avait plus de concurrent dans sa famille: mais la ville de Forli fut livrée au pape par le duc de Milan, le 12 mai 1426, par suite d'une paix entre le duc et les Florentins; et le pape Martin V envoya un lieutenant dans cette principauté.—Antoine Ordelaffi, que nous avons vu déjà trois fois seigneur de Forli, pour quelques semaines, après la mort de son père, en 1405; en commun avec George en 1410; et après Théobald, de 1425 à 1426; se retira dans Lugo, lorsque, le 12 mai de cette dernière année, il fut obligé d'ouvrir sa capitale aux troupes de l'Église. Il y attendit qu'un changement dans les dispositions de ses concitoyens lui donnât le moyen de recouvrer l'état de ses pères. Son attente ne fut pas trompée: le 26 décembre 1433, les habitants de Forli prirent les armes, firent prisonnier l'évêque de Traù, gouverneur de leur ville, et ils rendirent la souveraineté à Antoine Ordelaffi. Ce prince se défendit près de trois ans contre les forces de l'Église. Il fut pourtant contraint de quitter Forli une quatrième fois, le 11 juillet 1436, et de livrer sa ville à l'armée pontificale. Mais Antoine, avec ses deux fils, alla chercher un refuge auprès du duc de Milan et de son général, Nicolas Piccinino. Il y attendit une nouvelle guerre entre le duc et l'Église; et lorsque celle-ci eut éclaté, Piccinino le rétablit, le 26 mai 1438, dans sa principauté. Antoine Ordelaffi n'avait point dû ses fréquentes calamités à ses propres défauts, mais à la disproportion qu'il y avait entre ses forces et la lutte de deux puissantes ligues, qui partageaient toute l'Italie. Il montra du courage à supporter les revers, et de l'habileté comme de la persévérance à vaincre la fortune. Il mourut le 4 août 1448; ses deux fils lui succédèrent ensemble. S. S—i.

ORDELAFFI (Pino II et Cecco III), fils d'Antoine, furent souverains de Forli, de 1448 à 1466 et 1480. Pour conserver leur petite principauté et s'affermir par des alliances avec les princes plus puissants, les Ordelaffi faisaient le métier de condottieri: ils exerçaient ainsi leurs sujets aux armes; ils se formaient une petite armée, et, après l'avoir maintenue aux dépens des états dont ils recevaient la solde, ils pouvaient aussi s'en servir eux-mêmes, s'ils venaient à être attaqués. Cecco des Ordelaffi fut pendant long-temps général des Vénitiens: fait prisonnier au mois d'octobre 1453, dans un combat contre le duc de Milan, il

recouvra sa liberté à la paix, l'année suivante. Il mourut, le 22 avril 1466, après une longue maladie. Son frère Pino, après avoir été de nouveau investi de ses états par le pape Paul II, se mit à la solde du duc de Milan. En même temps, il rappela tous les habitants de Forli qui avaient été exilés par ses prédécesseurs; et, comme les haines de parti étaient enfin éteintes, il voulut mettre un terme aux vengeances. Il rebâtit ensuite plusieurs des bourgades et des forteresses de ses états, qui avaient été ruinées dans les guerres précédentes. C'était l'époque où tous les princes d'Italie rivalisaient entre eux par leur magnificence et par la protection qu'ils accordaient aux beaux-arts. Pino des Ordelaffi ne demeura point inférieur à ses contemporains. Tandis qu'il rebâtissait Forlimpopoli, Saturaco, Rocca d'Ermiée, qu'il relevait les murs de Forli, et qu'il y joignait une citadelle, il fonda aussi dans cette ville un palais, qu'il orna magnifiquement de tableaux et de statues, et donna de brillants encouragements aux artistes les plus distingués de l'Italie. Pino mourut, en 1480, sans enfants légitimes; mais son bâtard, Sinibald II, avait été reconnu par le pape, dès l'année 1473, comme devant être son successeur.—Sinibald II des ORDELAFFI fut le dernier prince de Forli. Quoique son droit à la succession de son père eût été reconnu par le pape, comme suzerain, et par le peuple de Forli, deux neveux de Pino, nés d'un mariage légitime, réclamèrent la succession de leur oncle. Leurs prétentions étaient soutenues par Galeotto Manfredi, seigneur de Faenza, frère de leur mère, et par le roi Ferdinand de Naples. Le comte Jérôme Riario, neveu et favori de Sixte IV, se porta pour arbitre entre eux, et introduisit, sous ce prétexte, des troupes pontificales dans Forli. Il acheta de la veuve de Pino la possession de la citadelle; et, trompant également tous les prétendants, il dépouilla tous les Ordelaffi de leur héritage, et il se fit investir par Sixte IV de la principauté de Forli, qui fut ensuite enlevée à sa veuve, par César Borgia. La famille des Ordelaffi, chassée de Forli et de la Romagne, chercha un refuge à Venise, où elle suivit le métier des armes. S. S—I.

ORDERIC, ORDRIC ou OLDERIC VITAL, naquit en Angleterre, dans l'année 1075. Sa famille était originaire d'Orléans. Son père, qui avait fait de bonnes études chez les Bénédictins, et qui conservait pour ces religieux beaucoup de respect et d'admiration, le conduisit en Normandie, le plaça, à l'âge de dix ans, dans l'abbaye de Saint-Évroul en Ouche (département de l'Orne), et paya pour sa dot et son instruction trente marcs d'argent. Ce père lui-même, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit moine à Saint-Évroul. Orderic prit l'habit monastique à onze ans; il en avait seize quand il parvint au sous-diaconat; et en 1107, à l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre par Serlon d'Orgeres, alors évêque de Séez. Ce laborieux écrivain mourut simple religieux, après l'année 1141, puisqu'il a conduit son Histoire jusqu'à cette époque. Ce fut par ordre de Roger, abbé de Saint-Évroul, qu'Orderic Vital entreprit, au milieu des plus grandes difficultés, d'écrire son *Histoire*, plus *ecclésiastique* que civile, qui commence par la vie de Jésus-Christ, extraite des qua-

tre évangélistes. Il ajouta quelques détails, qu'il tira de sources moins respectées. Sa chronologie diffère en général de celle qui depuis a été adoptée par les auteurs chrétiens. Il a pris principalement pour guides Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, Paul Orose, Isidore de Séville, et surtout le vénérable Bède. L'Histoire ecclésiastique d'Orderic est divisée en trois parties, dont la première contient deux livres, la seconde quatre, et la troisième sept. Le cinquième et le sixième livres renferment beaucoup de détails, souvent minutieux, sur l'abbaye de Saint-Évroul, qu'il habitait, qu'il affectionnait particulièrement, et pour l'histoire de laquelle les matériaux devaient être plus nombreux et plus faciles à exploiter. La partie la plus importante pour nous est la troisième, dans laquelle malheureusement il existe quelques lacunes fort regrettables, telles que la conquête d'Angleterre par les Normands. Dans son neuvième livre, composé vers 1135, il se plaint de ce qu'à soixante ans, il éprouve déjà, les infirmités de la vieillesse; de ce qu'il manque de copistes pour écrire ce qu'il aurait à dicter, et de ce qu'il est forcé de finir brusquement son ouvrage. Son Histoire est terminée par des détails sur sa propre vie. Ce bon religieux cite avec éloge les ouvrages qu'il a consultés; il ne cite jamais ses travaux, si pénibles pourtant, qu'avec la plus grande modestie. « Je parlerai sans flatterie, dit-il, de Guillaume, des Anglais et des Normands. Je n'attends de récompense de qui que ce soit; et je ne brigue pas plus la faveur des vainqueurs que celle des vaincus. » On rencontre quelques pièces de vers latins dans les treize livres d'Orderic Vital: elles sont, comme toute la poésie de ces temps barbares, au-dessous du médiocre. Il est fâcheux que l'auteur n'ait eu à sa disposition que peu de bons documents. Aussi trouve-t-on beaucoup d'inexactitudes, et nulle discussion, aucune critique, dans ses annales, d'ailleurs mal classées. Le style est celui du temps, souvent plat, et quelquefois emphatique. Toutefois l'Histoire ecclésiastique d'Orderic est très-importante, surtout pour les derniers livres, dans lesquels il rapporte plusieurs événements contemporains, et même une foule de faits plus ou moins intéressants, que l'on chercherait vainement ailleurs, et qui sont du plus grand prix pour quiconque veut connaître à fond l'histoire de Normandie, de France et d'Angleterre, à une époque où les historiens étaient rares. Voici le titre de l'ouvrage, copié sur le manuscrit autographe que nous avons eu l'avantage de sauver d'une destruction prochaine: *Orderici Vitalis, Angli, monachi Uticensis, Historia ecclesiastica.* Cet ouvrage a été recueilli en son entier dans la collection latine des écrivains de l'Histoire de Normandie, publiée par Duchesne, qui le fit imprimer à Paris, en un vol. in-fol., 1619. On conservait à Rouen, à l'abbaye de Saint-Ouen, des matériaux précieux, rassemblés par D. Guillaume Bessin, religieux de cette abbaye, pour une nouvelle édition d'Orderic, qu'il préparait, et à laquelle il avait apporté tous ses soins avec François-Charles Dujardin, prieur de Saint-Évroul. Ce dernier fit avec soin (en 1722), la collation du texte imprimé par Duchesne, et celui du texte contenu dans le manuscrit autographe. Behourt, libraire à Rouen, devait publier cette nou-

velle édition des écrivains de l'Histoire de Normandie; et Dujardin avait aussi collationné, sur les vieux manuscrits que possédait alors Saint-Évroul, et qui depuis furent transférés à Paris, les textes de Dudon, doyen de Saint-Quentin, de Guillaume, abbé de Jumiéges, etc., lesquels forment, avec Orderic Vital, la presque-totalité de la collection de Duchesne. Ces travaux, peut-être perdus, ce projet d'édition corrigée, resté sans résultat, sont d'autant plus regrettables que Duchesne lui-même convient qu'il n'a publié son Orderic, que sur une copie que possédait Bigot, dont les manuscrits précieux ont depuis passé à la bibliothèque du roi. Malheureusement Duchesne n'eut pas communication d'un manuscrit d'Orderic Vital, qui était conservé à l'abbaye de Saint-Évroul. Ce manuscrit, du douzième siècle, de proportion in-4°., regardé avec raison comme autographe, parce que l'écriture en est fort médiocre, et le vélin très-commun et sans ornements, et parce que c'était l'opinion de l'abbaye, consignée à diverses époques dans ses catalogues et dans ses annales; ce manuscrit, très-important quoiqu'il soit incomplet, avait été enterré parmi des monceaux de parchemins poudreux, la plupart sans valeur, au fond d'une des salles du ci-devant district de Laigle, dans le territoire duquel l'abbaye de Saint-Évroul était située. L'auteur de cet article l'avait cherché long-temps, et le croyait perdu. Il eut le bonheur, après beaucoup de recherches, de retrouver ce trésor littéraire, que sa mauvaise apparence avait sans doute sauvé; et il s'empressa de le placer, dans l'été de 1799, à la bibliothèque de l'école centrale de l'Orne, dont il était le conservateur. Ce manuscrit fait partie d'une collection fort belle, qui compose aujourd'hui la bibliothèque de la ville d'Alençon. Nous avons dit que ce manuscrit est incomplet: en effet, il n'y en a plus que la moitié; le reste était perdu avant que les moines de Saint Évroul se fussent déterminés à le faire relier. Il a même été relié avec si peu de soin, qu'il y a eu des transpositions de feuillets. Ce volume, de 502 pages, commence à la fin du septième livre, dont il ne reste que 8 pages; la fin du septième, et tout le huitième, manquent; il reprend au commencement du neuvième, qui s'y trouve en entier, et il continue jusqu'au treizième et dernier. Il y a encore une petite lacune à la fin: c'est la perte de deux feuillets qui renfermaient la vie de l'auteur. Ainsi, ce qu'on possède du manuscrit autographe d'Orderic Vital, s'étend depuis l'an 688 jusqu'en 1141; ce fragment considérable renferme donc tout ce qu'il y a de plus important dans l'ouvrage, à l'exception de la conquête de l'Angleterre, puisqu'on y lit l'invasion des Normands en France, leur établissement dans la Neustrie, la défaite des Sarrasins par Charles-Martel, le siècle mémorable de Charlemagne, et les faits les plus remarquables de l'histoire de Normandie. Au commencement du seizième siècle, un moine de Saint-Évroul copia, en 4 vol. in-fol., le manuscrit original, alors complet: ce manuscrit était probablement le même dont parlait un catalogue dressé vers la moitié du douzième siècle, et qui formait 4 volumes, dont l'autographe qui subsiste aujourd'hui est vraisemblablement le quatrième. Les quatre nouveaux volumes in-fol. ont été dispersés. Dujardin, prieur

de Saint-Evroul, en 1717, assure positivement que les deux premiers de ces volumes se trouvaient à Rouen, dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Ouen, et les deux autres dans celle de l'abbaye de Saint-Maur de Glandefeuille ou Glanfeuil sur Loire. Il existait encore une autre copie, incomplète à la vérité, du manuscrit autographe d'Orderic : elle appartenait à Coaslin de Cambout, évêque de Metz, lequel en fit présent, avec quatre mille autres manuscrits, aux religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui le placèrent dans la nouvelle bibliothèque qu'ils firent bâtir au commencement du siècle dernier, et qu'ils appelaient la bibliothèque de la Congrégation. Il y a lieu de croire que ce manuscrit périt dans l'incendie qui dévora une grande partie des richesses littéraires de Saint-Germain-des-Prés, dans la nuit du 19 au 20 août 1794. Indépendamment de la publication entière, quoiqu'incorrecte, faite par Duchesne, M. Brial, ancien bénédictin, a donné un bon extrait de l'Histoire d'Orderic Vital, dans le tome XII du Recueil des historiens de France. L'abbé de Saint-Léger (Mercier) écrivait avec raison qu'il « serait fort à desirer que l'on en donnât une édition plus exacte que celle de Duchesne. » L'auteur de cet article a rassemblé beaucoup de matériaux pour cette nouvelle édition; il a surtout collationné avec le plus grand soin le manuscrit autographe, et les imprimés : mais aujourd'hui les ouvrages d'érudition, surtout en latin, ne sont pas faciles à publier; et un particulier n'en peut plus faire l'entreprise. D—B—S.

ORDINAIRE (CLAUDE-NICOLAS), naturaliste, était né, vers 1736, à Salins, de parents qui remplissaient avec honneur des charges dans l'administration et les tribunaux de cette ville. Après avoir terminé ses études, il fut admis dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa, quelques années, les humanités dans différents collèges. La délicatesse de sa santé l'ayant obligé de renoncer à l'enseignement, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Riom, et rien ne l'empêcha plus de se livrer à son goût pour les sciences. L'Auvergne offrant plus qu'aucune autre province de France, des sujets d'observation au naturaliste, il profita de son séjour à Riom pour former un herbier, et pour recueillir, dans ses excursions sur les montagnes voisines, des échantillons de produits volcaniques, qu'il classa d'une manière lumineuse. Malgré sa modestie, la rapidité de ses progrès le fit bientôt connaître, et il fut choisi pour montrer les éléments de l'histoire naturelle à Mesdames de France, qui le récompensèrent de ses soins par une pension sur leur cassette. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté, en 1793; et, après avoir traversé la Suisse et l'Allemagne, il se retira en Angleterre, où le célèbre Wil. Hamilton l'accueillit avec beaucoup de bienveillance (*Voy.* HAMILTON, XIX, 365). Il profita, en 1802, de la permission qui lui fut accordée de rentrer en France, et fut nommé, peu après, bibliothécaire de la ville de Clermont. Il est mort en cette ville, le 15 août 1809, dans un âge avancé. Il a laissé, en manuscrit, plusieurs ouvrages, entre autres une *Statistique de l'Auvergne*, dont la publication prochaine a été annoncée. Il était déjà connu avantageusement par l'*Histoire naturelle des volcans, com-*

prenant les volcans sousmarins, *ceux de boue et autres phénomènes analogues*, Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage, regardé comme élémentaire dans cette partie, est orné d'une mappemonde volcanique, très-intéressante, gravée par Tardieu. Il avait déjà paru, l'année précédente, à Londres, en anglais; mais l'édition française est augmentée de plusieurs remarques tirées des journaux scientifiques : l'auteur y a conservé la dédicace à Hamilton, mort avant la publication de l'ouvrage en français, comme un témoignage de sa vénération pour la mémoire de cet illustre protecteur des sciences. Ce livre présente une théorie, fondée sur les faits, de la formation des volcans, et des différents accidents qui accompagnent ce terrible phénomène. On y trouve en outre des remarques sur les volcans les plus connus, tirées des voyageurs et des naturalistes qui les ont visités à différentes époques. W—s.

OREFICE (Pierre) peintre, connu sous le nom de *Pietro di Cosimo*, parce qu'il fut élève de Cosimo Rosselli, naquit à Florence vers l'an 1441. Les rares dispositions qu'il montrait pour la peinture engagèrent son maître à l'employer dans l'exécution des fresques de la chapelle de Sixte IV, au Vatican, dont ce pape l'avait chargé. Les preuves de talent que Pierre y donna, le placèrent au premier rang des peintres de cette époque; et le duc de Valentinois, fils d'Alexandre VI, voulut avoir son portrait de sa main. De retour à Florence, il peignit pour quelques particuliers quelques beaux tableaux qui lui obtinrent, du gouvernement, des travaux publics, où il fit briller son génie. Il peignit pour l'église du St.-Esprit une *Visitation*, dans laquelle on remarque plusieurs figures de Saints, dignes des plus grands maîtres; dans celle des Servites, on voit de lui une *Vierge environnée de tous les Saints, qu'éclairent les rayons du Saint-Esprit*, et où brillent sa science du dessin, la beauté de sa couleur et la richesse de ses inventions. C'est dans le dessin surtout qu'il se montre supérieur : il avait une couleur excellente, et ses figures étaient d'un fini qui approchait de celui de Léonard de Vinci, dont la manière le séduisit toujours, et qu'il imitait avec un rare talent. Mais rien n'égalait la fougue de son imagination; et l'on a peine à la concilier avec le soin qu'il donnait à ses ouvrages. D'un caractère sombre et mélancolique, il ne se plaisait que dans les sujets terribles et lugubres, et il excellait à les rendre. Dans sa bizarrerie il ne pouvait souffrir personne autour de lui : quoiqu'âgé de quatre-vingts ans, il se refusait à tous les soins, et on le trouva mort, dans sa maison, en 1521. Il se rendit célèbre par une mascarade qu'il inventa pour le carnaval, et qui représentait le *Triomphe de la Mort*. Mais on prétend que cette bizarre invention, dans laquelle André del Sarto, qui fut son élève, l'aida, était une allusion au retour de la famille des Médicis, qui, à cette époque, était exilée de Florence. Le musée du Louvre possède de ce maître un tableau estimé, représentant le *Couronnement de la Vierge*. Ce tableau, peint sur bois, avait été placé, jusqu'en 1746, dans une chapelle de l'église supprimée de San Girolamo et San Francisco della Costa, à Florence, et depuis dans la Foresteria, ou salle des étrangers de la communauté. Ce n'est qu'en 1814, qu'il a

fait partie, pour la première fois, des expositions du musée du Louvre. P—s.

OREGIO (Le cardinal AUGUSTIN), l'un des plus célèbres théologiens de son temps, ne dut son élévation qu'à sa vertu et à ses talents. Né, en 1577, de parents pauvres, à Sainte-Sophie, bourg situé sur les confins de la Toscane et de la Romagne (1), il fut envoyé à Rome, à l'âge de dix-sept ans, pour y continuer ses études. Il se trouva exposé, dans sa pension, aux mêmes dangers que le patriarche Joseph en Egypte; et, à son exemple, il s'y déroba par la fuite, ce qui l'obligea de passer une nuit d'hiver dans la rue et sans vêtemens. Le cardinal Bellarmin, informé de la conduite qu'Oregio avait tenue dans une circonstance si critique, le plaça dans un collége de jeunes gentilshommes, et l'y soutint par ses libéralités pendant plusieurs années. Oregio embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua bientôt par ses profondes connaissances dans les sciences sacrées. Il fut chargé par le cardinal Barberin, alors légat à Bologne, d'examiner l'opinion d'Aristote sur l'immortalité de l'ame; et ce fut à la prière de son illustre protecteur, qu'il publia une dissertation intitulée : *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia* (Bologne, 1621, in-4°.), dans laquelle il s'efforce de justifier ce philosophe du reproche de matérialisme. Le cardinal Barberin, parvenu au souverain pontificat sous le nom d'Urbain VIII, se chargea de la fortune d'Oregio, dont personne, mieux que lui, ne pouvait apprécier tous les genres de mérite : il lui donna d'abord un canonicat de Faënza; le décora, en 1634, de la pourpre romaine, et le nomma à l'archevêché de Bénévent. Oregio ne jouit que bien peu de temps de ces honneurs; il mourut, en 1635, dans sa ville épiscopale, à l'âge de cinquante-huit ans. On a de ce prélat des traités, *De Deo*, *De Trinitate*, *De Incarnatione*, *De Angelis*, *De opere sex dierum*, etc., imprimés séparément, et qui ont été long-temps suivis dans les séminaires d'Italie. Nicolas Oregio, son neveu, en a publié le recueil, Rome, 1637 et 1642, in-fol. On a reproché au P. Petau d'avoir tiré des ouvrages d'Oregio sa théologie dogmatique; mais le P. Oudin a réfuté solidement cette supposition de plagiat, par une *Dissertation*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1718, et dans le *Journal des Savants*, mars 1719. On trouve une *Notice* sur Oregio dans les Additions d'Oldoini aux Vies des papes et des cardinaux d'A. Chacon (*Voy*. OLDOINI). W—s.

OREILLY (Le comte ALEXANDRE), général espagnol, né en Irlande, vers 1735, de parents catholiques, entra fort jeune au service d'Espagne, et fut sous-lieutenant dans le régiment d'Hibernie. Il fit, en Italie, une partie de la guerre de la succession d'Autriche, et reçut une blessure, dont il resta un peu boiteux le reste de sa vie. En 1757, il alla servir en Autriche, et fit deux campagnes contre les Prussiens, sous les ordres de Lasey, son compatriote. Il passa, en 1759, dans l'armée française, et s'y distingua tellement, que le maréchal de Broglie le recommanda au roi d'Espa-

(1) On a dit qu'il avait été réduit, pendant ses premières études, à mendier son pain, et à passer les nuits sous le banc de son frère, pauvre potier de terre (*Vandæana* et *Pateniana*); mais ce fait est démenti par Allatius (*Apes urb.*, p. 56), et par Nic. Rossi (*Pinacoth.*, p. 40.)

gne, son souverain, lorsqu'il retourna dans ce royaume. Cette recommandation lui valut le grade de lieutenant-colonel. Il servit, en cette qualité, dans la guerre peu glorieuse du Portugal, défendu par les Anglais : il y trouva néanmoins des occasions de se distinguer à la tête d'un corps de troupes légères, qui lui fut confié. Déjà Oreilly avait acquis la réputation de l'un des meilleurs officiers de l'armée espagnole. On le nomma brigadier des armées du roi, et l'on créa pour lui la place d'aide-major de l'exercice. Ce fut dans ces fonctions, qu'il forma l'infanterie espagnole aux exercices des troupes allemandes. A la paix, il fut créé maréchal-de-camp, et nommé commandant en second de la Havane, qui venait d'être rendue à l'Espagne par le traité de Fontainebleau. Il rétablit les fortifications de cette colonie, et revint en Espagne, où le roi le nomma inspecteur-général de son infanterie, et voulut assister aux manœuvres d'un camp dont il lui donna le commandement. Il l'envoya ensuite à la Nouvelle-Orléans, dont les habitants avaient peine à s'accoutumer au joug espagnol. Les moyens rigoureux qu'Oreilly employa pour les y soumettre, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Il revint bientôt en Espagne, et y fut constamment soutenu par la faveur de Charles III, qui connaissait toute sa capacité, et ne pouvait pas oublier que ce général lui avait sauvé la vie dans la sédition de Madrid, en 1765 (*V.* Charles III, VIII, 153). Son crédit parvint ainsi au plus haut degré; et il avait d'ailleurs donné à l'armée espagnole, qui était restée depuis long-temps en arrière des autres nations de l'Europe, une nouvelle impulsion. On le chargea, en 1774, du commandement de l'expédition contre Alger. De grands moyens d'attaque lui furent confiés; et il partit avec une escadre de quarante vaisseaux de ligne, et trois-cent-cinquante bâtiments de transport, qui portaient une armée de trente mille hommes; mais cet immense convoi n'arriva pas en même temps; et ne recevant pas les bateaux plats préparés pour une descente simultanée, Oreilly fut obligé, après quinze jours d'attente, et de peur de voir sa flotte s'échouer, de débarquer un corps de dix mille hommes commandés par le marquis de La Romana. Ce corps avait ordre de s'établir sur le rivage pour protéger le débarquement de l'armée; mais, entraîné par l'ardeur des troupes, il s'avança jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'ennemi, devenu très-nombreux, et qui s'était retranché derrière des haies de nopals et de figuiers. Les troupes espagnoles se battirent avec beaucoup de courage : elles perdirent quatre mille hommes; et leur chef La Romana fut tué. Pendant ce temps, le reste de l'armée débarquait; mais ce premier échec ne permettait plus de former les entreprises que l'on s'était proposées. Il fallut se rembarquer : et le général Oreilly, qui avait conçu un plan que tous les gens de l'art approuvèrent, mais qu'on ne mit point à exécution; qui s'était montré partout avec une extrême bravoure (son cheval avait reçu deux coups de feu), fut réduit à revenir tristement en Espagne, avec son armée, qui rentra, le 24 août de la même année, à Barcelone. Ce contretemps nuisit beaucoup à sa réputation, mais n'ôta rien à sa faveur auprès du roi. Ce prince le mit à la tête d'une école militaire, qui fut établie à Avila, puis au Port-Sainte-Marie.

Lorsqu'Oreilly eut été nommé commandant-général de l'Andalousie, et gouverneur de Cadix, il déploya dans cet emploi les talents d'un bon instituteur et d'un administrateur habile; mais il essuya une disgrace complète à la mort de Charles III (14 déc. 1788), et vécut depuis dans la retraite, en Catalogne. Cependant malgré ses revers il avait conservé une grande réputation dans l'armée espagnole; et après la mort du général Ricardos, en 1794, on ne vit personne qui pût mieux que lui diriger la guerre contre les Français. Il fut nommé au commandement de l'armée des Pyrénées Orientales, et il s'était mis en chemin pour s'y rendre, lorsqu'il mourut presque subitement dans un âge avancé. Les malheurs qu'éprouva ensuite le comte de La Union, le firent regretter. Cependant il est peu probable qu'Oreilly eût été plus heureux. Son âge ne lui permettait plus de supporter le fardeau d'une guerre aussi active; et quoiqu'il fût le maître et l'instituteur des meilleurs officiers de l'armée espagnole, il avait beaucoup d'ennemis et d'envieux, dont toute son habileté, et la flexibilité de son caractère doux et insinuant, n'avaient pu le garantir, auprès d'une nation vaine et toujours ombrageuse à l'égard des étrangers. M—D j.

ORELLANA (Francisco), d'une bonne famille de Truxillo, dans l'ancienne Espagne, accompagna les Pizarre au Pérou, et s'attacha à Gonzalez Pizarre, frère du fameux conquérant. Gonzalez, dans le dessein de se rendre aussi célèbre que son frère, et sur les avis d'un cacique de la province de Conca, qui l'assurait qu'en s'embarquant sur la rivière de ce nom, il pénétrerait dans un pays riche en or et en argent, résolut de conquérir cette contrée non encore parcourue. Orellana suivit sa fortune. Arrêté par une des cataractes de la Conca, Gonzalez construisit un brigantin, dont il donna le commandement à Orellana, avec ordre de mouiller tous les soirs, et de se rendre à terre. Orellana obéit pendant quelques jours; bientôt emporté par le courant, il fit, si l'on en croit Herrera, plus de trois cents lieues en trois jours, ce qui paraît fort exagéré, pour ne rien dire de plus. Ses gens le pressaient de retourner vers son chef, ou du moins de l'attendre; mais, l'ambition parlant plus haut que le devoir, Orellana n'en fit rien. Tourmenté du desir de faire de nouvelles découvertes, et de parvenir dans l'opulente contrée, objet du voyage, il se laissa aller au cours du fleuve. Sa conduite fit des mécontents. Il les réduisit au silence par sa fermeté, et triompha de la révolte, dont les auteurs furent punis. Le chef des séditieux, Sanchez de Vascagas, fut abandonné sur une rive déserte. Orellana avait alors quitté le Napo pour entrer dans l'Amazone. « Voici, dit-il à ses équipages étonnés de la magnificence du fleuve, le grand canal qui joint la mer du Sud à la mer du Nord. Ne redoutons point ses ondes rapides; elles nous conduiront à la fortune. » Promettre de l'or à des aventuriers, c'est s'assurer de leur courage et de leur fidélité; la soumission la plus parfaite régna sur son bâtiment. Il continua de descendre le fleuve, en proie à la famine et aux attaques des sauvages, qui lui disputaient la nourriture qu'il venait chercher sur leurs rivages. Orellana, dans plusieurs rencontres, perdit un grand nombre de ses gens. Les peuplades du Machiparo et de

Saint-Jean se montrèrent les plus acharnées contre les Espagnols. Des femmes armées se présentèrent pour les combattre; et l'imagination romanesque du navigateur lui fit supposer que ces Amazones composaient seules une nation puissante sur les bords de la rivière. Il donna même à son retour un détail très-circonstancié de ce qui les concerne; mais comme cette nation est demeurée invisible pour tous les autres voyageurs, il est vraisemblable qu'elle n'a jamais eu d'existence que dans le cerveau d'Orellana. Les anciens historiens espagnols, qui accueillaient tout, n'ont pas manqué d'ajouter foi au conte merveilleux des Amazones; mais ces peuplades de femmes guerrières sont aujourd'hui reléguées au rang des fables. Après avoir continué de descendre le fleuve, la marée se fit sentir enfin; et, dans le mois d'août 1541, Orellana trouva un passage libre pour gagner la mer: il suivit la côte à sa gauche, doubla le cap du Nord, et arriva à la Trinidade, où il acheta un vaisseau, sur lequel il fit voile pour l'Espagne. Il y parla, en termes si pompeux et si exagérés, des pays qu'il avait parcourus, que Charles-Quint lui accorda des lettres-patentes pour y établir des colonies. Il repartit dans ce dessein, en 1549; mais cette fois la fortune le trahit complètement: une maladie contagieuse lui enleva un si grand nombre de ses gens, que de trois vaisseaux qu'il avait emmenés, il fut obligé d'en abandonner deux; il perdit bientôt après, sur la côte de Caracas, la seule barque qui lui restât, et succomba en peu de jours, dans les mêmes parages, au désespoir que lui causait tant d'infortune. La relation d'Orellana est très-imparfaite; nous ne connaissons que le résultat du voyage, et nullement les détails. Zarate et Herrera les ont négligés; et ces auteurs étaient d'ailleurs peu propres à les tracer au profit de la géographie. Il faut remarquer qu'Orellana ne navigua point sur cette partie de l'Amazone qui est au-delà du 72e. degré de longitude occidentale, depuis le confluent du Napo jusqu'à la source du haut Marañon, dans les Andes; et comme ce haut Marañon, ou l'Amazone occidental, était connu dès 1515, La Condamine a eu raison d'avancer qu'Orellana n'était point le premier qui eût navigué sur ce fleuve; mais il n'est pas moins certain qu'il est le premier Européen qui l'ait parcouru depuis l'embouchure du Napo jusqu'à la mer, et qui ait fait connaître sa marche de l'ouest à l'est, dans une direction presque parallèle à l'équateur: il peut donc, à juste titre, revendiquer l'honneur de cette découverte, honneur qui s'accroît par tous les périls d'une course aussi longue qu'aventureuse; et le voyage d'Orellana, dépouillé de ses ornements fabuleux, n'en doit pas moins être considéré comme un des faits les plus mémorables de cette brillante époque de l'histoire de la navigation. L. R—E.

ORESME (Nicolas), l'un des premiers écrivains du quatorzième siècle, fut toujours classé dans la nation normande, à l'université de Paris; et l'on doit accueillir la conjecture d'Huet, qui désigne Caen comme le lieu de sa naissance, fondé sur ce qu'on trouve fréquemment le nom d'Oresme dans cette ville et à des dates très-anciennes (1). Quoi

(1) C'est à tort que les auteurs du *Gallia christiana* le font naître à Baïeux: suivant la tradition du pays, il était du village d'Allemagne, près de Caen.

qu'il en soit, Nicolas Oresme fut docteur en théologie de la faculté de Paris ; il devint, en 1355, grand-maître du collége de Navarre, où il avait été élevé, et y imprima un mouvement heureux aux études. Successivement archidiacre de Baïeux, doyen du chapitre de Rouen, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, et célèbre au loin par ses connaissances en philosophie et en mathématiques, il fixa l'attention du roi Jean, qui le donna pour précepteur à son fils, en 1360. Trois ans après, Oresme fut envoyé à la cour du pape Urbain V, à Avignon, et prononça en présence de tout le sacré collége, un discours très-hardi sur les déréglements des princes de l'Église. Cette harangue, insérée par Flaccius Illyricus (Mathias Francowitz), dans son livre des *Témoins de la vérité*, et réimprimée à part, à Wittemberg, 1604, par Salomon Gesuer, fit accuser Oresme d'hérésie; mais il fut bientôt disculpé. Son élève, devenu roi, sous le nom de Charles V, le nomma évêque de Lisieux en 1377; ce prince rechercha ses conseils dans les matières d'administration, et y déféra souvent. Les registres de la chambre des comptes déposent de la libéralité du monarque envers son ancien précepteur. Celui-ci mourut dans le chef-lieu de son diocèse, le 11 juillet 1382. Ses ouvrages sont : I. Une Traduction des *Ethiques* ou *Morale* d'Aristote, entreprise par ordre de Charles V, Paris, 1488, in-fol. II. Une Version de la *Politique* d'Aristote, ibid., 1489, 2 vol., in-fol. III. Les Livres du *Ciel* et du *Monde*, traduits du même auteur. IV. Des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune*, traduits de Pétrarque, Paris, 1535. V. Un Traité latin sur la *Communication des idiomes*. VI. Cent quinze Sermons, dont l'un, dirigé contre le changement des monnaies, a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et est attribué, sans fondement, par Gesner, à un Guillaume Oresme, frère ou neveu de Nicolas ; d'autres l'ont cru de Guillaume de St.-Amour (*Voy.* le *Mercure* d'octobre 1750). VII. Un Écrit assez singulier, imprimé par Martène et Durand, dans le neuvième volume de leur Collection des anciens écrivains et monuments ecclésiastiques, sous le titre de *Liber magistri Nicolai Oresme, de Anti-Christo ejusque ministris, ac de ejusdem adventu, signis propinquis simul ac remotis, quatuor continens particulas*. Goujet allègue contre l'attribution de ce livre à Oresme, que l'auteur dit, au chapitre XIV, qu'il s'est écoulé 1230 ou 1240 ans, depuis la promesse que Jésus-Christ fit aux apôtres, lors de l'ascension, ce qui suppose un temps antérieur à la naissance d'Oresme. Celui-ci composa encore, selon Nicole Gilles, un ouvrage où il soutenait l'opinion de l'immaculée conception de la Vierge; un Traité français de la sphère, et différents écrits contre les partisans de l'astrologie, écrits que Pic de la Mirandole honora de son suffrage. Launoy, Huet et Dupin font encore honneur à Oresme d'une Traduction de la Bible; mais rien n'appuie cette assertion, que l'ordre d'entreprendre cette tâche, donné par Charles V à l'évêque de Lisieux. La Bible dont il s'agit existe à la bibliothèque du Roi, et ne porte aucun nom d'auteur. Plusieurs motifs induiraient à croire qu'elle sortit plutôt de la plume de Raoul de Presles, qui nous apprend lui-même qu'il n'avait pas avoué tous ses ouvrages.

R. Simon, dans son Histoire critique des versions du Nouveau-Testament, pense qu'on a bien pu mettre sur le compte d'Oresme, une traduction faite au siècle auparavant, par Guyart des Moulins, chanoine d'Aire: elle était achevée en 1294, mais elle ne fut mise au jour qu'en 1487, par ordre de Charles VIII (*V.* Guyart des Moulins). Au reste, ces versions de la Bible, en langue vulgaire, paraissent avoir été émises dans le but d'opposer un antidote à celles dont se servaient les Vaudois et autres novateurs.

D-b-s et F-t j.

ORESTE, tyran de Rome. *V.* Augustule, Nepos, et Odoacre.

ORESTILLE (Livie). *V.* Caligula.

ORFIREUS, ou plutôt ORFFYRÉ (Jean-Ernest-Elie), mécanicien allemand, dont le véritable nom était Bessler (1), naquit, en 1680, non loin de Zittau, en Lusace, d'une famille pauvre. Il se livra d'abord aux sciences de la théologie et de la médecine; mais les mathématiques, et surtout la mécanique, finirent par lui faire oublier tout le reste: il s'essaya dès-lors dans la pratique de plusieurs arts, tels que la fonderie des métaux, la verrerie, l'art du tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, l'horlogerie, la peinture, etc. Après avoir appris un peu de tous ces arts, il courut le monde pour les mettre en pratique: des aventures de diverses espèces se mêlèrent à ses travaux. Dès sa première jeunesse la débauche faillit ruiner sa santé. Il parut dégoûté de la vie déréglée, et entra dans un couvent en qualité de frère lai; mais un esprit aussi vif, aussi mobile que le sien, ne put se conformer long temps à la règle d'un cloître. Il se battit, fut blessé, jeta le froc, et, enrôlé dans les troupes autrichiennes, il ne fut pas meilleur soldat que moine: ayant déserté, il rencontra par hasard un homme tombé dans un puits, et l'en retira; par reconnaissance, l'homme sauvé, qui était chimiste, le prit chez lui, et l'initia dans ses opérations. Orffyré devint alors empirique, fit des cures merveilleuses, acquit de la réputation, et gagna beaucoup d'argent. Un grand seigneur, voulant se rendre en Italie, le choisit pour son compagnon de voyage. Ce fut dans ce pays, que notre mécanicien, voyant dans la cuisine d'un couvent une broche tournant d'elle-même par l'effet d'un mécanisme, conçut la première idée de son mouvement perpétuel, qui l'occupa tout le reste de sa vie. De retour à Prague, il s'y lia avec un jésuite qui méditait sur le même problème; à ces deux hommes inventifs s'associa en tiers un rabbin: tous trois mirent leurs idées en commun, mais sans rien produire. Cependant il fallait vivre. Orffyré se rendit, en 1703, à Dresde, et y travailla dans la qualité modeste de compagnon, chez des meuniers, des menuisiers et d'autres artisans. Ses goûts inconstants le conduisirent en Hollande et en Angleterre, où il revint à son ancien état d'empirique et de charlatan, qu'il trouvait apparemment plus lucratif. Chemin faisant, il travaillait aussi à l'horlogerie. Retourné en Allemagne, il s'associa d'abord à des chercheurs

(1) Ce nom d'*Orffyré* n'est que le mot *Bessler*, déguisé par un procédé stéganographique assez commun, qui consiste à écrire de suite les 24 lettres de l'alphabet sur deux lignes, et à substituer à chacune des lettres du mot que l'on veut déguiser, celle qui lui correspond dans la ligne opposée. ainsi,

a b c d *e* *f* g h i k l m
n *o* p q *r* *s* t u w x *y* z.

de trésors ; mais s'étant aperçu bientôt qu'il perdait son temps, il reprit son idée favorite du mouvement perpétuel, pour lequel il prétendait sérieusement avoir une vocation divine. En attendant l'exécution de son projet, il construisit des orgues; et au milieu de ce travail, il se livra aux fréquents essais de sou plan secret : mais, comme ses expériences étaient dispendieuses, il eut de nouveau recours à l'empirisme, ressource assurée pour lui dans les cas de besoin. Il fut assez heureux pour guérir dans la ville d'Annaberg la fille du bourguemestre Schulmann, et obtint pour récompense la main de la personne qu'il avait traitée. Orffyré conduisit sa femme à Géra; et, après avoir travaillé pendant quelques années à sa machine merveilleuse, il l'exposa enfin, (1712), aux regards du public. Cette machine, qui excita beaucoup de curiosité et fit grand bruit, n'avait d'abord que deux pieds et demi de haut; il l'agrandit successivement jusqu'à un diamètre de plus de douze pieds. Il s'établit avec ce mécanisme dans diverses villes de Saxe; et comme il le montrait *gratis*, il attira une foule de spectateurs, et fit naître des conjectures de toute espèce : les gens crédules le regardèrent comme un sorcier, tandis que les incrédules l'accusèrent de supercherie. Un mathématicien indiscret de Leipzig, prétendit, dans une brochure, que le mouvement perpétuel d'Orffyré n'était autre chose que la mécanique d'un tournebroche. Un cuisinier qui, probablement à propos de broches, se crut intéressé dans cette querelle, paria, dans les gazettes, la somme de mille écus, qu'Orffyré ne serait pas capable de faire aller sa machine quatre semaines de suite. Orffyré se bornait à répondre dévotement à toutes les insinuations, que sa machine était une inspiration divine. L'affluence allait toujours augmentant, et devenait importune : pour la diminuer, quelqu'un lui conseilla d'exiger des curieux qu'ils déposeraient dans une boîte, un don quelconque au profit des pauvres. Ce moyen produisit son effet : l'importunité cessa; cependant le gouvernement saxon, croyant devoir tirer quelque profit de l'invention d'un de ses sujets, y mit un impôt journalier de vingt sous. Indigné de cette fiscalité, Orffyré brisa sa machine, sans savoir que devenir. Il est à remarquer que, plus de dix ans après, on publia des procès-verbaux contenant les déclarations de sa servante, de sa femme et de six autres témoins, au sujet de son prétendu mouvement perpétuel. Ils déclarèrent tous que cette machine communiquait par des tuyaux ou conduits secrets, avec une roue pratiquée dans une autre chambre, et qu'une personne tournait sans cesse; ils ajoutèrent qu'Orffyré leur avait fait prêter serment qu'ils garderaient le secret : la servante déclara même que son maître l'avait forcée, le pistolet sur la gorge, de lui jurer la plus grande discrétion. Il paraît douteux que ces procès-verbaux soient authentiques : le stratagème eût été trop grossier ; et l'on voit, dans les cabinets des amateurs de mécanique, des apparences de mouvement perpétuel, qui n'ont pas besoin d'un compère. Quoi qu'il en soit, au moment de ses embarras pécuniaires, en 1716, Orffyré appelé à Cassel, par l'électeur de Hesse, reçut le titre de conseiller de commerce, et obtint, au château de Weissenstein, un local pour sa demeure, et pour l'établissement de sa

machine. C'était le cas de publier son *Mouvement perpétuel triomphant*, Cassel, 1719, in-4°., en allemand et en latin. Orffyré ne laissait pas voir l'intérieur de sa machine : il demandait pour son secret 200,000 florins, et il se flattait de les obtenir du parlement d'Angleterre. Le célèbre 's Gravesande, invité par le landgrave à examiner cet appareil, en rendit compte à Newton par une lettre insérée dans le *Mercure historique*, sept. 1721. « Cette » machine, lui dit-il, a quelque cho- » se de surprenant, quand même ce » serait une fourberie..... C'est un » tambour d'environ quatorze pou- » ces d'épaisseur, sur douze pieds de » diamètre ; il est très-léger, étant » fait de quelques planches assem- » blées par d'autres pièces de bois, » de manière qu'on verrait l'inté- » rieur de tous côtés sans une toile » cirée qui couvre le tambour. Il est » traversé d'un axe d'environ six » pouces de diamètre, terminé par » des axes de fer sur lesquels la ma- » chine tourne : j'ai examiné ces » axes, et je suis très-persuadé qu'il » n'y a rien en dehors qui contribue » au mouvement de la machine. » Il était impossible à 's Gravesande, qui n'avait pas vu l'intérieur de la roue, de rendre un témoignage plus honorable à l'auteur. Orffyré n'en fut cependant pas satisfait ; et, redoutant, sans doute, un nouvel examen, il mit une seconde fois sa machine en pièces. Ayant obtenu une maison et des terres à Carlshaven, il s'engagea, en 1722, à reconstruire son mécanisme plus en grand : mais il n'en fit rien. Dans cette retraite il revint à la dévotion, à laquelle il appliqua son esprit naturellement inventif. Il imagina une maison de vertu, appelée le *Gottesburg*, ou château de Dieu, où l'on recevrait des Chrétiens, des Turcs, etc., pour les instruire dans la piété et dans les arts et les sciences, surtout dans les mathématiques. Il publia aussi, sous le titre de l'*Orffyréen orthodoxe*, Cassel, 1723, in-4°., un projet de réunion des sectes religieuses, qu'il reproduisit l'année suivante dans un *Précis de la Religion chrétienne unie*, 1724, in-4°. Le besoin d'argent et d'une occupation analogue à ses goûts, le ramena aux arts mécaniques. Il publia, en 1738, le prospectus de trois inventions nouvelles, savoir un Jet-d'eau perpétuel, un *Orgue d'horloge* et le *Vaisseau Orffyréen*, ou la machine de conservation. Il reproduisit la dernière, en 1739, avec toute l'emphase d'un charlatan, sous le titre de *Neptune rendu impuissant par une merveille toute-puissante*. D'après son annonce, ce vaisseau Orffyréen servirait à sauver corps et biens en cas de naufrage, de tempête, et d'attaque de pirates ; avec cette machine on s'enfoncerait dans la mer, et l'on resterait au fond tant que l'on voudrait. L'auteur ne consentait à traiter de son invention qu'avec des empereurs, des rois ou des puissances maritimes. Mais personne n'en eut envie ; et Orffyré, mu par le besoin se rendit, en 1743, dans le Brunswick, où il voulait construire des moulins, établir une fabrique de polissage de marbre, et une autre de maroquin. Deux ans après, le 30 novembre 1745, il mourut à Furstenberg : ses restes furent déposés, selon sa volonté, dans sa terre de Carlshaven. On conserve à la bibliothèque de Cassel un recueil de planches qu'il avait fait graver sur bois pour un traité des machines, particulièrement du mouvement perpé-

tuel : il contient 141 figures. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta Eruditorum*, 1715, et novembre 1718. Voyez aussi la vie de 's Gravesande par Allamand, les Mémoires de Trévoux de 1717, IV, 2082, et les auteurs cités dans le long article que Hirsching et Rotermund ont consacré à Orffyré.

D-G et W-s.

ORFORD (Le comte D'). *Voy.* WALPOLE.

ORGETORIX (1), le plus riche et le plus illustre des Helvétiens, jouissait d'une grande influence dans le gouvernement. Ayant résolu de s'emparer de l'autorité souveraine, il crut ne pouvoir en venir à bout, qu'en rendant ses talents nécessaires à ses compatriotes; et il leur persuada de quitter le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, par la promesse de les mettre en possession des campagnes de la Gaule, dont il exagérait la fertilité. César a décrit, au commencement du premier livre de ses *Commentaires*, les préparatifs des Helvétiens pour cette grande émigration : ils y employèrent deux années; et le départ général fut fixé à la troisième. Orgetorix s'occupait de son côté à se ménager des alliés puissants chez les Gaulois : il traita avec Caticus, pour le passage des Helvétiens dans la Séquanie, et l'aida à dépouiller de l'autorité son père, qui avait exercé avec honneur la première magistrature des Séquanois. Il donna sa fille en mariage à Dumnorix, et lui promit qu'une fois devenu maître de la Gaule, il le ferait reconnaître roi des Eduens. On découvrit les projets ambitieux qu'Orgetorix cachait sous l'apparence du bien public; et sa conduite devint l'objet d'un examen sévère. Le jour fixé pour l'instruction solennelle de ce grand procès, Orgetorix se rendit sur la place, accompagné de ses parents, de ses amis et de ses clients, qui formaient une armée de plus de dix mille hommes; et il en imposa tellement par son air menaçant, que les juges se séparèrent sans avoir osé prendre une décision. Mais les magistrats, indignés de cet attentat à l'indépendance des tribunaux, invitèrent le peuple à s'armer; et le sang aurait coulé, si Orgetorix ne fût pas mort subitement vers l'an 62 avant J.-C. On le soupçonna d'avoir abrégé lui-même ses jours par le poison (*V.* DUMNORIX, XII, 225).

W—s.

ORIA (D'). *V.* DORIA.

ORIBASE, célèbre médecin grec du quatrième siècle, naquit à Pergame. C'est à tort que Suidas le fait naître à Sardes. Eunape, qui était de cette dernière ville et contemporain d'Oribase, dont il parle fort avantageusement dans ses *Vies des philosophes et des sophistes*, devait mieux le savoir que personne. Élevé à l'école de Zénon de Cypre, Oribase fit de grands progrès dans les sciences, et devint l'homme de son temps le plus habile dans sa profession. La considération dont il jouissait lui ayant attiré la confiance et l'amitié de Julien, surnommé l'*Apostat*, Oribase, qui avait suivi ce prince dans les Gaules, eut assez d'influence pour l'aider à monter sur le trône : le nouvel empereur lui en témoigna sa reconnaissance en le nommant questeur de Constantinople, et en l'admettant dans son intimité. Dans l'expédi-

(1) Ce nom, qui semble si barbare, pourrait bien n'être que la corruption des mots *der Hertzog Heinrichs* (le duc Henri) mal saisis par les Romains. C'est l'opinion de quelques érudits, qui supposent que la langue theotisque, origine de l'allemand moderne, se parlait alors dans l'Helvétie.

tion que Julien entreprit contre Sapor, roi des Perses, Oribase accompagna son maître, et fut témoin de sa mort, causée par une blessure au foie. Privé de son protecteur, en butte à l'envie de ses ennemis, il tomba dans la disgrace de Valentinien et de Valens, qui le dépouillèrent de tous ses biens, le bannirent de l'empire, et l'obligèrent à se réfugier parmi les barbares. Il supporta son malheur avec beaucoup de fermeté et de résignation, exerça ses talents avec de grands succès durant son exil, et s'acquit une telle vénération chez ces peuples, qu'ils le révéraient comme le dieu tutélaire de leur nation. Bientôt les mêmes empereurs, sentant la supériorité de son mérite, non-seulement le rappelèrent de son exil, mais encore le dédommagèrent amplement des pertes qu'il avait essuyées. Oribase vécut jusque vers le milieu du ve. siècle, jouissant paisiblement de la considération que son habileté et sa sagesse lui avaient procurée. Malgré les malheurs, les longs voyages et les occupations diverses qui partagèrent sa vie, il trouva le temps de composer beaucoup d'ouvrages, dont près des deux tiers ne sont point venus jusqu'à nous. Voici ceux qui nous restent: I. *Collectanea artis medicæ, ex Galeni commentariis*, Paris, 1556, in-8°.; Bâle, 1557, in-8°.: la version latine est de J. B. Rasario. Cette collection était en soixante-dix livres; nous n'en possédons plus aujourd'hui que les quinze premiers, le vingt-quatrième et le vingt-cinquième, lesquels traitent de l'hygiène, de la matière médicale, de l'anatomie, et de plusieurs points de la thérapeutique. Il paraît que cet ouvrage, entrepris et exécuté sur l'invitation de l'empereur Julien, renfermait toutes les parties de l'art de guérir, et la somme de toutes les connaissances de ce temps. Oribase en fit un abrégé, qui nous est parvenu en entier, sous le titre de: II. *Synopseos ad Eustathium filium libri novem, quibus tota medicina in compendium contracta continetur, Rasario interprete*, Venise, 1554, 1571, in-8°.; Paris, 1555, in-8°.; Bâle, 1557, in-8°. Certaines parties de cet abrégé font regretter les livres perdus de la grande collection. III. *Euporistorum, hoc est, paratu facilium libri quatuor*, Bâle, 1529, in-fol., avec Cœlius Aurelianus, ibid., 1557, in-8°.; Venise, 1554, 1558, in-8°. Cet ouvrage, qui est adressé à Eunape, contient une classification des médicaments et leurs propriétés: quelques bibliographes doutent qu'il soit d'Oribase. Quant au suivant, il est évidemment supposé, quoi qu'en dise son éditeur, Gonthier d'Andernach. IV. *Commentarii in Hippocratis aphorismos*, Paris, 1533, in-8°.; Bâle, 1535, in-8°.; Padoue, 1658, in-12. V. *De victûs ratione*, avec divers ouvrages de Soranus, Pline, Apuleius et Ant. Musa, Bâle, 1528, in-fol. VI. *Anatomia ex libris Galeni, gr. lat., Rasario interprete*, Paris, 1556, in-8°.; Leyde, 1735, in-4°. Cette dernière édition a été publiée et enrichie de notes, par Guill. Dundass. Enfin le savant Cocchi retrouva, dans la *Collection de Nicétas*, le texte de deux autres livres, qu'il fit paraître sous le titre suivant: VII. *Græcorum chirurgici libri; Sorani unus de fracturarum signis; Oribasii duo de fractis et luxatis, è collectione Nicetæ, ab antiquo et optimo codice florentino descripti, conversi et editi ab Ant. Cocchi*, Florence, 1754, in-fol. L'habile

critique pense que ces deux livres sont le quarante-sixième et le quarante-septième de la grande Collection d'Oribase; que le Traité des *Bandages*, attribué à Galien, en forme le quarante-quatrième, et que les deux livres des *Lacs et des machines*, traduits par Vidus Vidius (Guido Guidi), en sont le quarante-troisième et le quarante-cinquième. Le jugement à porter sur Oribase est assez embarrassant. Certains critiques ne voient en lui qu'un copiste, tandis que d'autres le considèrent comme inventeur à plusieurs égards. On peut les mettre d'accord, en disant qu'Oribase est l'un et l'autre. D'abord la nature de ses ouvrages lui interdisait, pour ainsi dire, les idées originales; car Julien lui avait demandé, non pas un ouvrage de sa façon, mais un résumé général de ce qu'on avait écrit de mieux sur la médecine. Or, on s'aperçoit que ce résumé, quoique tiré de Galien pour le fond des choses, présente dans les matières un ordre très-clair et très-méthodique, et, dans le style, une concision fort étrangère à l'auteur original. Souvent même certains passages de Galien, et de quelques autres médecins grecs, seraient inintelligibles sans les éclaircissements d'Oribase. On peut donc regarder ses compilations comme très-judicieuses et de la plus haute importance pour l'historien, parce qu'elles semblent être, jusqu'à un certain point, les seuls monuments dans lesquels se rencontrent les idées de plusieurs grands médecins de l'antiquité, dont les ouvrages sont perdus. Parmi les choses qui appartiennent en propre à Oribase, on remarque principalement la découverte et la description des glandes salivaires, les préceptes relatifs au régime, et à l'emploi des exercices de la gymnastique : au nombre de ces derniers, il en fait connaître plusieurs absolument nouveaux. Il détermine fort bien, et sans copier personne, les cas dans lesquels est indiquée la saignée, qu'il pratique au bras du même côté que la douleur, et dont il recommande l'emploi, même au vingtième jour de la maladie. Rien de plus sage que ses principes sur l'éducation physique des enfants, et les règles qu'il trace relativement au choix des nourrices. Grand partisan des scarifications dans certaines maladies, il rapporte que, dans son voyage en Asie, lorsque la peste y régnait, il en fut attaqué comme les autres; que, le second jour, il se scarifia la jambe, en tira deux livres de sang, et obtint, par ce moyen, une guérison parfaite, ainsi que celle de plusieurs autres personnes qui usèrent du même remède. C'est dans Oribase que l'on voit la première description de cette espèce de délire mélancolique, qu'il a nommé *lycanthropie*. Malgré la sagacité, on peut même dire le génie qu'Oribase portait dans sa pratique, on doit lui reprocher d'avoir quelquefois sacrifié à la superstition, et trop souvent à la polypharmacie, erreurs du reste fort communes au temps où il vivait. R—D—N.

ORIENT (JOSEPH), peintre de paysages, né sur la fin du XVIIe. siècle, à Buebach, près d'Eisenstadt, dans la Basse-Hongrie, fut élève de Faistenberger, sous la direction duquel il ne tarda pas à devenir l'un des plus habiles paysagistes de l'Allemagne. Épris, dès sa jeunesse, de la plus vive passion pour la chasse, c'est au milieu des forêts et des campagnes, qu'il puisa cette connaissance vive et variée des phénomènes

de la nature, qui contribue d'une manière si puissante à la vérité de ses tableaux. Il se servait, pour copier exactement les sites qu'il voulait peindre, d'une glace un peu convexe, derrière laquelle il appliquait une couche de noir. La facilité que ce procédé lui donna pour représenter, tantôt le fond d'une forêt, tantôt une plaine d'une vaste étendue, tantôt un site pris à vol d'oiseau, lui permit d'imiter avec succès les ouvrages des premiers artistes hollandais en ce genre. On n'estime pas moins les tableaux dans lesquels il a recherché la manière du Guaspre, dont la galerie du prince de Lichtenstein lui offrait les plus beaux modèles. Un des sujets qu'il traitait le plus volontiers, c'étaient des *Orages* et des *Coups-de-vent*. Quelques-uns de ses paysages représentent des forêts dont la cime est courbée par la tempête; le ciel est voilé d'épaisses vapeurs: on voit la pluie tomber à torrents; mais des échappées de lumière font pressentir la fin de la tourmente. Le pinceau séduisant de ce peintre se plaisait à rendre également, ou les montagnes escarpées du Tyrol, couvertes de sombres sapins, ou les bords sinueux du Rhin, bordés de roseaux. Il ressemble quelquefois à Breughel et à Savery, ou à Sachtleveen et à Griffier. Mais, quel que soit le maître qu'il imite, il est toujours piquant par quelques beautés originales. Ses compositions sont vastes et riches, et les différents plans y sont parfaitement sentis et déterminés. Sur la fin de sa vie cependant, il laissait apercevoir un peu de manière dans le feuillé des arbres de ses premiers plans. Au commencement, c'était lui qui peignait les figures qui se trouvent dans ses tableaux de petite dimension; mais comme il les peignait avec difficulté, et que d'ailleurs il sentait que c'était la partie faible de ses ouvrages, il prit le parti d'en confier l'exécution à Ferg, à Janneck, à Querfurt, et à Canton. (*V.* ce nom, VII, 39.) C'est à Vienne qu'Orient a exécuté le plus grand nombre de ses ouvrages. Ce peintre a formé plusieurs habiles élèves, parmi lesquels on remarque Ferg, Lauterer et Thurner. Son portrait a été peint en grand et en petit, par Janneck. Il mourut à Vienne, le 17 mars 1747. P—s.

ORIENTIUS (St. Orient ou), écrivain ecclésiastique, a été souvent confondu avec l'évêque d'Illibéris, qui souscrivit, en 516, les actes du concile de Tarragone. Il nous apprend qu'il était Gaulois; et l'on croit qu'il florissait vers le milieu du cinquième siècle. Les meilleurs critiques pensent que c'est le même que S. Orientius, qui occupa le siége épiscopal d'Auch. Il déploya beaucoup de zèle à instruire les habitants de son diocèse, plongés encore pour la plupart dans les ténèbres de l'idolâtrie, et leur persuada de recevoir le baptême. Sa réputation de sainteté le fit choisir, en 439, par Théodoric, roi des Goths, pour aller auprès d'Aëtius demander la paix (*V.* Théodoric). On conjecture que le pieux évêque mourut, vers 450, dans un âge avancé, regretté des peuples qu'il avait éclairés et consolés. Les villes d'Auch et de Toulouse reconnaissent pour leur patron S. Orient, que l'Église honore, le 1er. mai, d'un culte particulier. On a, sous son nom, un poème intitulé, *Commonitorium;* il est divisé en deux livres, et écrit en vers élégiaques. Cet ouvrage, dont le premier livre, publié par le P. Delrio, Anvers, 1599 ou 1600, in-12, fut réimprimé plusieurs fois

et inséré dans la *Biblioth. maxim. Patrum*, a été enfin mis au jour par D. Martène, d'après un manuscrit de S. Martin de Tours, dans le *Thesaur. anecdotorum*, v, 1-47. Le savant éditeur l'a fait suivre de quelques pièces de poésies d'Orientius sur des sujets pieux; mais on n'a pas recouvré toutes celles qu'il avait composées. Le *Commonitorium* est un recueil d'instructions, digne, par la pureté des principes, du prélat auquel on l'attribue : le style, suivant Dupin, n'a rien de languissant ni de barbare. Le P. Commire a inséré des remarques et des corrections sur les poésies de S. Orient, dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet et septembre 1701. Henri-Léonard Schurtzfleisch en a publié une nouvelle édition, Wittemberg, 1706, in-4°. précédée de recherches sur l'auteur. On doit y joindre le *Supplément* imprimé à Weimar, en 1716, contenant les variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque d'Oxford. Polycarpe Leyser promettait de donner les poésies d'Orientius dans le *Corpus poëtarum latinor. medii ævi*. Les *Actes* de ce Saint, insérés dans la *Nova biblioth.* du P. Labbe, et depuis dans le *Recueil* des Bollandistes, sont plus anciens que le monument de la cathédrale d'Auch, d'après lequel les auteurs du *Gallia Christiana* avancent d'un siècle l'époque où, suivant ces actes, le saint prélat a occupé le siége de cette église. Outre la *Bibl. latin.* de Fabricius, on peut consulter l'*Histoire littéraire de France*, II, 251-56. W—s.

ORIGÈNE, docteur de l'Église, naquit à Alexandrie, vers l'an 185, de Léonide, chrétien fervent, qui éleva son fils avec le plus grand soin. Outre les arts libéraux et les belles-lettres, il l'instruisit dans les Saintes-Écritures, dont il lui faisait réciter chaque jour quelques sentences, avant de commencer la leçon des lettres profanes. Origène, avide d'apprendre, tourmentait son père par des questions sur le sens des Écritures. Léonide, prenant un ton sévère, arrêtait la curiosité du jeune Origène, l'avertissant de ne point dépasser la portée de son âge; mais en effet, ravi de trouver en lui ces heureuses dispositions, il rendait grâces à Dieu de ce qu'il lui avait donné un tel fils. Souvent, lorsqu'Origène dormait, le père, s'approchant du lit, baisait le sein de son enfant avec respect, comme étant le temple du Seigneur. Origène avait dix-sept ans, quand la persécution s'éleva contre les chrétiens, en 202, par suite d'une loi de l'empereur Sévère. Ce prince, ayant vaincu les rois de l'Asie qui avaient pris le parti de Niger, revenant par la Palestine en Égypte, fit punir les Juifs, qui s'étaient de nouveau révoltés. A cette occasion, il défendit aux sujets de l'empire de prêcher et d'embrasser le Christianisme. Cela fut le prétexte d'une persécution générale, qui commença en Égypte, d'où elle s'étendit dans les autres provinces de l'empire. Alexandrie vit un grand nombre de martyrs, parce que l'on y envoyait les Chrétiens des autres contrées de l'Égypte et même de la Thébaïde. Léonide ayant été arrêté, Origène, touché par un ardent desir du martyre, voulut aller se présenter à Lætus, gouverneur de la province. Sa mère, ne pouvant le retenir ni par ses prières, ni par ses larmes, cacha ses habits, afin qu'il ne pût sortir de la maison. Origène, forcé de demeurer, écrivit à son père une lettre très-forte, pour l'encourager au martyre; il lui disait entre

autres : « Tenez bon, soyez ferme, » et sans inquiétude pour nous. » Léonide eut la tête tranchée. Ses biens ayant été confisqués, il laissa sa veuve dans le besoin, chargée de sept enfants, dont Origène, alors âgé de dix-sept ans, était l'aîné. Une dame chrétienne, très-riche, l'avait reçu dans sa maison; mais, comme elle avait adopté pour son fils Paul d'Antioche, homme dangereux par ses erreurs et par son éloquence, il quitta cette maison, qui devenait pour lui un lieu de séduction. Il se mit à enseigner la grammaire, afin de subvenir par lui-même à son entretien et à celui de sa famille. Saint Clément, maître de l'école chrétienne d'Alexandrie, alors si célèbre, s'étant enfui pour se soustraire à la persécution, Origène, quoique si jeune, fut chargé d'instruire les catéchumènes (en 203). Renonçant à l'enseignement de la grammaire, il vendit ses livres sur la science profane à une personne qui lui fournissait quatre oboles par jour; ce qui suffisait à ses besoins. Il menait une vie très-dure, ne buvant point de vin, mangeant peu, marchant pieds nus, même en hiver; se contentant d'un seul habit, et prenant sur la terre le peu de repos qu'il ne pouvait refuser à la nature. Il savait donner à ses discours un tel intérêt, que les savants, les philosophes, les païens mêmes, accouraient pour l'écouter. Le premier de ses disciples, nommé Plutarque, souffrit le martyre pendant la persécution de Sévère. Origène signalait son zèle pour la foi : il visitait les confesseurs de Jésus-Christ, dans la prison; il les accompagnait, pour les encourager, lorsqu'on les conduisait, soit devant les juges, soit au supplice : quand ils étaient près de recevoir le coup de la mort, il leur donnait le baiser de paix. Comme il opérait beaucoup de conversions, il changeait souvent de demeure, pour échapper aux recherches des païens. Il fut plusieurs fois arrêté, traîné dans les rues de la ville, et mis à la question. Les païens, l'ayant un jour rasé comme les prêtres de leurs idoles, le placèrent sur les degrés qui conduisaient au temple de Sérapis, lui donnant des branches de palmier pour les distribuer à ceux qui entraient dans le temple. Origène les ayant prises, disait à haute voix à ceux qui se présentaient : « Venez, recevez ces palmes, » non comme celles de votre idole, » mais comme celles de Jésus-» Christ. » Étant jeune, obligé, par ses fonctions de catéchiste, de converser avec des personnes dont la vue aurait pu jeter de l'agitation dans son cœur, il résolut de se mettre en sûreté contre la tentation et contre les discours de la méchanceté : prenant à la lettre les paroles de l'Évangile, il ne craignit pas de se mutiler. Quoiqu'il gardât la chose fort secrète, le patriarche Démétrius en fut instruit. Surpris de cette hardiesse, forcé cependant de respecter une foi si fervente, si simple, dans un jeune homme, il l'encouragea, l'exhortant à s'attacher de plus en plus à ses fonctions. Dans la suite, Origène condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance. Le desir de visiter et de consulter la mère de toutes les églises, le porta à faire un voyage à Rome. Le pape Zéphirin occupait alors le Saint-Siége. Origène s'empressa de revenir à Alexandrie, pour reprendre ses fonctions de catéchiste, sous les ordres de l'évêque Démétrius. Ne pouvant suffire à la

multiplicité de ses occupations, il s'adjoignit Héraclas, son élève et son ami, et lui confia le soin des classes inférieures, s'étant réservé les élèves plus avancés. Afin de mieux comprendre l'Écriture-Sainte, il apprit la langue hébraïque, quoiqu'il eût déjà près de trente ans, et que les Grecs, en général, fussent peu empressés d'étudier les langues étrangères. Il compara les exemplaires hébraïques avec les versions grecques des Septante, d'Aquila, de Théodotion et de Symmaque. Sa réputation allait toujours croissant; il enseignait non-seulement les sciences sacrées, mais aussi la philosophie et les lettres humaines. Quand il rencontrait un élève qui annonçait d'heureuses dispositions, il commençait par lui apprendre l'arithmétique, la géométrie, et les autres connaissances que les Grecs appelaient préliminaires. De là il le conduisait aux ouvrages des philosophes, qu'il lui expliquait, lui montrant ce qui s'y trouvait de bon ou de mauvais. Le gouverneur de l'Arabie, entendant dire des choses si surprenantes d'Origène, pria l'évêque Démétrius et le préfet de l'Égypte, de vouloir bien le lui envoyer, afin qu'il pût converser avec lui sur les lettres et les sciences. Origène fit ce voyage pour le satisfaire : il revint promptement à Alexandrie, qu'il quitta peu après, cette ville se trouvant alors dans la plus grande agitation. Caracalla y était venu peu de temps après la mort violente qu'il avait fait souffrir à son frère Geta. Les habitants l'ayant tourné en dérision, il exerça contre eux des cruautés que, malgré l'atrocité de son caractère, on aurait peine à croire, si le récit ne nous en avait été conservé par des historiens dignes de foi. C'est sans doute cette circonstance qui porta Origène à fuir Alexandrie, pour se retirer à Césarée (215), où il donna des leçons publiques. Quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, les évêques de ces contrées l'invitèrent à expliquer les Écritures saintes dans les assemblées des fidèles. L'évêque Démétrius s'en étant plaint, ceux de Jérusalem et de Césarée lui répondirent que souvent des laïcs instruits et pieux avaient été chargés par leurs évêques d'annoncer la parole divine au peuple, et ils lui en citèrent des exemples. Cependant, sur les prières instantes de Démétrius, Origène vint reprendre à Alexandrie ses leçons et ses premières fonctions. L'empereur Alexandre s'étant arrêté à Antioche pour pousser les préparatifs de la guerre contre les Perses, l'impératrice Mamméa, qui ne quittait point son fils, envoya des lettres et une escorte à Origène, le priant de venir la trouver. Il ne négligea point une si belle occasion. Ayant annoncé à cette princesse la gloire du Seigneur et la puissance de sa doctrine, il revint à Alexandrie. Alors il se mit à écrire ses Commentaires sur l'Écriture-Sainte, y étant principalement excité par Ambroise, qu'il avait converti et instruit dans les sciences. Ce disciple, très-connu dans Alexandrie par l'éclat de ses richesses, fournissait largement tout ce dont son maître avait besoin pour ses études. Origène avait près de lui sept secrétaires, auxquels il dictait des notes, et sept autres pour mettre ces notes en ordre. Les premiers s'appelaient *notarii*, et les autres, *librarii*. D'autres copistes étaient occupés à transcrire les ouvrages. Origène commenta d'abord l'évangile de saint Jean, ensuite la Genèse, les vingt-

cinq premiers Psaumes et les Lamentations de Jérémie. Obligé d'aller à Athènes, pour secourir les églises de l'Achaïe, il passa de nouveau par Césarée, où l'évêque de cette Église et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre (230) : il avait alors quarante-cinq ans. Démétrius désapprouva vivement cette ordination, et publia la faute commise par Origène, qu'il avait tenue jusqu'alors secrète. Selon lui, Origène était irrégulier, ayant commis un homicide sur lui-même. L'Église, comme on sait, a conservé ce point de l'ancienne discipline. Les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Cependant l'ordination d'Origène occasionna des troubles dans l'Église. Démétrius en vint au point d'assembler un concile contre Origène, qui reçut ordre de quitter la ville d'Alexandrie, où il était revenu. Dans un autre concile, Démétrius prononça une sentence de déposition contre Origène, qu'il excommunia pour ses erreurs, écrivant de tous côtés afin d'engager les églises à l'éloigner de leur communion. Origène s'était retiré de nouveau à Césarée. Les erreurs qu'on lui reprochait, se trouvaient principalement dans son *Traité des principes*. Il paraît en effet contenir des assertions très-répréhensibles ; mais il faut observer que nous n'avons plus le texte grec, et que nous ne connaissons cet ouvrage que par la version que Rufin en a donnée en latin. D'ailleurs Origène, dans tous ses discours, exposait d'abord clairement la foi de l'église catholique. Ensuite il mettait en avant les opinions, les questions problématiques, sur lesquelles il s'expliquait franchement, mais toujours avec une grande modestie, se soumettant en tout au jugement de l'Église. Il se plaint fréquemment que les hérétiques lui ont prêté des sentiments bien contraires à sa pensée, et qu'elle a souvent été rendue infidèlement par ceux qui prenaient des notes lorsqu'il parlait en public. Malgré les persécutions qu'il éprouvait, il continua d'expliquer l'Écriture-Sainte, dans Césarée, sur les instances des évêques, et de porter la parole dans les assemblées des fidèles. On venait de loin en Palestine, pour l'entendre. Firmilien, un des prélats les plus illustres de la Cappadoce, vint le trouver, pour s'instruire près de lui dans la science des choses divines. Le plus illustre des disciples qu'eut Origène, fut sans doute St. Grégoire le Thaumaturge. Dans le discours que ce disciple reconnaissant prononça en l'honneur de son maître, on voit quelle était la méthode d'Origène, et par quels degrés il savait amener ses élèves jusqu'à la science des sciences. La persécution contre les Chrétiens recommença sous l'empereur Maximin, soldat féroce, que les prétoriens avaient élevé sur le trône des Césars. Ceux qui enseignaient étant spécialement désignés dans les édits du prince, Origène fut obligé de quitter la Palestine : il se retira près de l'évêque Firmilien, qui se cacha sans doute avec lui dans la maison d'une veuve pieuse, chez laquelle Origène passa deux ans. Cette bonne femme ayant beaucoup de livres, que Symmaque, celui qui a traduit l'Écriture-Sainte, lui avait laissés en héritage, Origène eut la facilité de conférer entre eux les exemplaires des différentes versions. Ambroise, le disciple et le généreux ami d'Origène, ayant été arrêté, celui-ci lui adressa, du lieu de sa retraite, l'*Exhortation au martyre*.

Non-seulement cette lettre présente les motifs qui devaient animer à la constance les saints confesseurs de la foi; elle leur expose aussi les règles de conduite et de sagesse chrétienne qu'ils avaient à tenir. Les prétoriens ayant mis à mort Maximin, et la persécution ayant cessé avec la puissance de ce prince, Origène revint à Alexandrie. De là il répondit à Jules Africain, qui regardait comme apocryphe l'histoire de Susanne, rapportée par le prophète Daniel. Origène s'appliqua à lever ses doutes. Cependant il ne cessait de travailler à un ouvrage qui lui coûta vingt années de soins et de recherches : c'étaient des éditions de l'Écriture-Sainte, disposées en plusieurs colonnes, afin que l'on pût facilement comparer les différentes versions. Il en fit trois: les Hexaples, les Octaples et les Tétraples. Les Hexaples contenaient, sur la première colonne, le texte hébreu en lettres hébraïques; sur la seconde, le même texte en lettres grecques, pour ceux qui comprenaient l'hébreu sans pouvoir le lire; sur les quatre dernières colonnes, on trouvait les versions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion. Les Octaples contenaient de plus deux versions grecques, qu'Origène avait découvertes depuis, l'une à Jéricho, l'autre à Nicopolis en Épire. Ces deux ouvrages étant d'un haut prix, Origène publia les Tétraples, qui, sur quatre colonnes, contenaient les versions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion. Il fit un quatrième travail, par le moyen duquel les Septante pouvaient tenir lieu des autres versions. Il avait un grand respect pour la version des Septante, que les Apôtres ont citée et qui de tout temps a été en usage dans l'Église grecque. Berylle, évêque de Bosre en Arabie, enseignait des erreurs dangereuses sur les mystères; les évêques de ces contrées n'ayant pu le rappeler à la foi orthodoxe, on fit venir Origène, qui le força publiquement de reconnaître ses erreurs. A l'âge de soixante ans, Origène permit que l'on écrivît ses homélies. Le mot grec *homélie*, et le mot latin *sermo*, signifient un discours familier. On nommait ainsi les discours qui se faisaient dans les assemblées des fidèles, pour montrer que c'étaient des entretiens, comme ceux d'un père à ses enfants, et non des discours préparés avec art, comme ceux des orateurs profanes. Origène parlait d'abondance : quoique les *notarii* eussent recueilli ses discours en notes, à mesure qu'il les avait prononcés, il ne laissa que très-tard mettre ces notes au net. On réunit ainsi plus de mille de ses sermons. Comme on le consultait de toutes parts, sa correspondance était aussi très-active. Une centaine de ses lettres avait été conservée par Eusèbe, entre autres deux, dont l'une était adressée à l'empereur Philippe, et l'autre à l'impératrice Severa, sa femme. Origène écrivit aussi au pape Fabien, et à d'autres évêques, pour repousser des imputations contre sa foi. Avant lui, les auteurs ecclésiastiques avaient expliqué diverses parties de l'Écriture sainte : Origène est le premier qui ait commenté la Bible en entier. On trouve, soit dans ses homélies, soit dans ses commentaires, un zèle ardent, une piété vive et un grand fonds de doctrine. Il y donne, sur les mœurs des premiers chrétiens, sur leur foi, leurs assemblées, sur la discipline en usage parmi eux, sur l'adminis-

tration des sacrements, des détails que l'on ne peut lire sans intérêt et sans attendrissement. Des hérétiques ayant enseigné en Arabie, entre autres erreurs, que les ames, mourant en même temps que les corps, ressusciteront avec eux, les évêques de ces contrées convoquèrent un concile, auquel ils appelèrent Origène. Ce grand docteur parvint à ramener à la saine doctrine ces hommes égarés. Quoiqu'il eût déjà passé par deux persécutions, il était réservé à une troisième; c'est celle que l'empereur Dèce suscita, en publiant, dès le commencement de son règne, un édit sanglant contre les Chrétiens (249). Le nom d'Origène dut attirer sur lui tout le poids de la persécution. Il fut mis en prison, chargé de chaînes, ayant au cou un carcan de fer, et, aux pieds, des entraves qui écartaient ses jambes avec force. On lui fit souffrir d'autres tourments; il fut plusieurs fois menacé d'être livré aux flammes: cependant on ne le fit point mourir, dans l'espoir que le courage l'abandonnerait, et que sa faiblesse entraînerait d'autres Chrétiens. Il trompa l'attente de ses persécuteurs; et même, de sa prison, il ne cessait d'écrire aux confesseurs de la foi, pour les consoler et les encourager. Le dernier, et aussi le plus utile des ouvrages qui nous restent d'Origène, est sans contredit celui qu'il écrivit contre Celse. Ce philosophe épicurien avait composé, sous l'empereur Adrien, un livre rempli de calomnies et d'injures contre la religion chrétienne. Origène, à la prière de son ami Ambroise, se chargea d'y répondre (*Voy.* BOUHEREAU, V, 304). Il cite les passages les plus importants de l'ouvrage impie, qui n'est point parvenu en entier jusqu'à nous. Ne se contentant point de répondre aux objections particulières de Celse, il établit en général la vérité de la religion chrétienne, par les faits, par les prophéties, par les miracles de J.-C., que Celse ne niait point, par la propagation miraculeuse de la religion, par la constance des martyrs au milieu des tourments, par les changements que la religion avait produits, par la vie sainte des Chrétiens. Peu après avoir terminé ce grand ouvrage, Origène mourut en 253, âgé de 69 ans, n'ayant cessé, jusqu'à sa dernière heure, de servir l'Église de J.-C. par ses écrits et par ses discours. S. Jérome, qui, sans doute est ici juge compétent, disait : « Après les » Apôtres, je regarde Origène com- » me le grand maître des Églises ; » l'ignorance seule pourrait nier » cette vérité. Je me chargerais vo- » lontiers des calomnies qui ont été » dirigées contre son nom, pourvu » qu'à ce prix, je pusse avoir sa » science profonde des Écritures. » On peut voir dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius, VI, 216, les différentes éditions des ouvrages d'Origène : on doit remarquer particulièrement celle dans laquelle Huet publia, en grec et en latin, les Commentaires d'Origène sur toute l'Écriture, avec des notes précieuses sur la vie, la doctrine et les écrits d'Origène, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., Paris, 1679, et Cologne, 1685. Il y a plusieurs éditions latines des OEuvres d'Origène, entre autres celle d'Érasme, qui mourut avant de l'avoir achevée : elle parut à Bâle, en 1536. L'édition grecque de Paris, 1759, 4 vol. in-fol., peut tenir lieu de toutes les autres. Les *Hexaples* ont été publiées par le P. Montfaucon, Paris, 1713, 2 vol. in-fol., et de-

puis, par C. F. Bahrdt, Leipzig, 1768-70, 2 vol. in-8°. G—y.

ORIGNY (JEAN D'), jésuite, né à Reims, vers la fin du dix-septième siècle, consacra une partie de sa vie à l'enseignement, et l'autre à la direction des ames. Il est auteur de plusieurs ouvrages historiques, dont les principaux sont : I. *Vie du P. Canisius*, Paris, 1707, in-12, de 438 pag.; traduite en latin par P. Python, Munich, 1710, in-8°. II. *La Vie du P. Ant. Possevin*, ibid., 1712, in-12 : elle est curieuse et recherchée (*V.* POSSEVIN). III. *Vie de S. Remi*, Châlons (Paris), 1714, in-12. L'auteur avertit, dans la préface, qu'il écrit pour ceux qu'une sage et pieuse crédulité met en disposition de prof[illegible]r de son travail : ainsi l'on ne doit pas s'attendre à y trouver de la critique. IV. *Vie du P. Edmond Auger*, confesseur et prédicateur du roi Henri III, Lyon, 1716, in-12. V. *Histoire de l'institution de la congrégation de Notre-Dame*, Nanci, 1719, in-12. W—s.

ORIGNY (PIERRE-ADAM D'), historien, né en 1697, à Reims, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite (1), embrassa de bonne heure la profession des armes, et devint capitaine de grenadiers au régiment de Champagne. Blessé, en 1745, à l'attaque des lignes de Weissembourg, il obtint la croix de Saint-Louis, quitta le service, et chercha des distractions dans l'étude de l'histoire. Il s'appliqua surtout à débrouiller celle des anciens Égyptiens ; mais il mourut, avant d'avoir terminé ce grand travail, le 9 septembre 1774. On a de lui : I. *Mémoire sur la famille des d'Origny*, établie à Reims, vers le commencement du seizième siècle, qu'a publié Anquetil, auteur de l'histoire de cette ville, Châlons, 1757, in-12, de 28 pages. II. *L'Égypte ancienne*, ou Mémoires historiques et critiques sur les objets importants de l'histoire du grand empire des Égyptiens, Paris, 1762, 2 vol. in-12. Le tome premier contient des recherches sur l'étendue de l'Égypte et sur le nombre de ses villes, que d'Origny fait monter à plus de vingt mille; sur la population de cette contrée et sa fertilité, et sur les caractères hiéroglyphiques. Dans le tome second, l'auteur traite de la religion des Égyptiens et de son adoption successive par les peuples de l'Asie, et enfin des obélisques, particulièrement de ceux qui ont été transportés à Rome. Cet ouvrage a été vivement critiqué par Pauw, dans ses Recherches sur les Égyptiens (*V.* PAUW). III. *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens*, ibid., 1765, 2 vol. in-12. D'Origny annonçait ces deux ouvrages comme les prolégomènes de l'histoire des Égyptiens, à laquelle il travaillait avec beaucoup d'ardeur, lorsque la mort de son neveu, jeune officier de la plus belle espérance, vint détruire tous ses projets, et le rendit incapable de toute application (1). — Antoine-Jean-Baptiste-

(1) Pierre d'Origny, écuyer, sieur de Sainte-Marie, publia, en 1559, à Reims, le *Temple de Mars tout-puissant*, poème; et en 1578, le *Hérault de la noblesse de France*.

(1) Nicolas-Pierre d'Origny, enseigne, à l'âge de 19 ans, au régiment de Champagne, fit, avec beaucoup de distinction, la guerre de 1757, comme chef d'un corps de voltigeurs, et reçut un coup de fusil sous les murs du château de Waldek, au moment où il s'avançait, sans défiance, pour faire exécuter la convention conclue avec la légion britannique. Il mourut de cette blessure, le 1er. avril 1761, et fut inhumé dans l'église principale de Waldek, avec une épitaphe rapportée dans l'*Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne*. On trouve l'éloge de ce jeune guerrier, à la fin de la préface de l'*Égypte ancienne*.

Abraham D'ORIGNY, né à Reims, en 1734, acheta une charge de conseiller à la cour des monnaies, et cultiva les lettres par délassement. Il rechercha et obtint l'honneur d'être admis dans un grand nombre d'académies de province, et mourut ignoré, en octobre 1798. On a de lui : I. *Dictionnaire des origines*, ou époques des inventions utiles, des découvertes importantes, etc., Paris, 1776-78, 6 vol. in-8°. L'abbé Sabatier s'empara de cette utile compilation, et en publia un abrégé sous le même titre, en société avec Préfort (*Voy.* le *Dict. des Anonym.* de M. Barbier). II. *Abrégé de l'histoire du Théâtre Français, depuis le mois de septembre* 1780, *jusqu'au* 1er. *janvier* 1783, tome quatrième, 1783, in-8°. ; les trois premiers volumes sont l'ouvrage de Mouhy (*V.* MOUHY, XXX, 305). C'est par erreur que très-souvent on dit que le travail d'Origny est en quatre volumes. III. *Annales du Théâtre Italien*, ibid., 1788, 3 vol. in-8°. W—s.

ORIOL (PIERRE), en latin *Aureolus*, fameux théologien, né à Verberie-sur-Oise, dans la Picardie, jouissait d'une grande réputation au commencement du treizième siècle. Il succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, et mérita le surnom de docteur éloquent (*doctor facundus*). On croit généralement qu'Oriol était cordelier, et qu'après avoir rempli les premiers emplois de son ordre, il fut élevé, en 1321, à la dignité d'archevêque d'Aix. Casimir Oudin prétend que l'épiscopat d'Oriol a été imaginé par les Cordeliers, pour donner plus d'éclat à leur ordre, auquel il enlève ce docteur pour le faire religieux du Val-des-Ecoliers. On peut voir les raisons dont il appuie son opinion dans ses *Commentar. de Scriptoribus ecclesiasticis*, III, 847-59. Il est assez vraisemblable qu'on a confondu Pierre Oriol avec Pierre Desprès, archevêque d'Aix, et créé cardinal en 1320, puisqu'en admettant l'épiscopat du premier, on ne peut lui donner que quelques mois de durée. Suivant les auteurs du *Gallia Christiana*, Oriol mourut le 27 avril 1322 ; mais l'abbé Dutems conjecture qu'il se démit de son évêché pour reprendre ses études théologiques, et il retarde sa mort jusqu'à l'année 1345, date d'un de ses ouvrages que l'on conservait à la bibliothèque des Cordeliers de Tolède (Voy. le *Clergé de France*, par Dutems). Oriol fut l'un des plus zélés défenseurs de l'immaculée conception, et composa, pour soutenir cette opinion, que l'Église a approuvée, un *Traité* imprimé à Toulouse, en 1514. Outre des *Sermons*, un *Abrégé de théologie*, et quelques *Traités ascétiques*, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. Minorum*, par Wading, on cite d'Oriol : I. *Breviarium Bibliorum*, Venise, 1507, 1571 ; Paris, 1565, 1585. Cette dernière édition a pour titre : *Compendiosa in universam sacram Scripturam Commentaria* (*V.* NOUVELLET, Cl.-Et.). II. Des *Commentaires*, en quatre livres, sur le Maître des Sentences, Rome, 1595-1605, 2 vol. in-fol., très-rare. Cette édition a été publiée par le cardinal Constantin Sernano, qui l'a fait précéder d'une *Vie* de l'auteur. W—s.

ORISSON, prince des Celtibériens, allié des Carthaginois, se mit en campagne à la tête de ses troupes, sous prétexte d'aller renforcer ses alliés qui faisaient le siége d'Hélicie,

ville au-delà de l'Ebre, mais au contraire pour contribuer à la délivrance des Héliceens, avec lesquels il avait fait un traité secret. Arrivé à la vue de l'armée d'Amilcar Barca, Orisson attaqua ce général avec furie, de concert avec les assiégés, le défit et le tua. Mais Asdrubal, gendre d'Amilcar, ne tarda pas à venger sa mort. A la tête de cinquante mille hommes, il mit tout à feu et à sang dans les états d'Orisson; et, l'ayant fait prisonnier, il le fit périr dans les tourments, l'an 229 avant J.-C.
B—P.

ORKHAN GHAZY, second sulthan des Turcs othomans, venait de s'emparer de Brousse, lorsque la mort de son père Othman Ier. lui laissa le trône, l'an 726 de l'hég. (1326 de J.-C.). Il transféra sa résidence dans cette ville; et poursuivant ses conquêtes, il prit Nicomédie, Nicée, la Bithynie entière, et tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie. Il effaça, par mille actions de valeur, les exploits de son père; mais sa justice et son humanité ne contribuèrent pas moins que ses armes à reculer les bornes de sa domination. Comme il n'exigeait des vaincus qu'un léger tribut, et qu'il leur laissait le libre exercice de leur religion, plusieurs villes s'empressèrent de le reconnaître pour souverain, préférant le joug des Musulmans aux vexations de leurs gouverneurs. Sa politique profonde était bien au-dessus de celle des empereurs grecs ses ennemis, qui n'avaient de motifs que leurs craintes, et de moyens que leur fourberie. Ce prince, à qui les Othomans doivent leurs premiers réglements civils et politiques, guidé par les conseils de son frère Ala-eddyn Pacha (*V.* ALA-EDDYN), établit des distinctions entre les citoyens et les soldats, et ordonna, l'an 729 (1329), que ceux-ci porteraient exclusivement le turban blanc. L'année suivante, il fit élever dans la religion musulmane les jeunes esclaves chrétiens, et en forma un corps de troupes, qui, sous le règne suivant, devint la fameuse milice des janissaires, tour-à-tour soutien et fléau de la dynastie othomane. La discipline qu'il établit dans son armée, et les divisions qui régnaient entre l'empereur Andronic III et les princes feudataires de l'empire grec, favorisèrent les projets d'Orkhan. Son fils Soleiman, arrivé à Abydos, sur les bords du Bosphore, en 1338, suivi de quatre mille hommes, et manquant de navires pour les transporter en Europe, traversa le détroit avec quatre-vingts soldats déterminés, sur trois radeaux, soutenus sur des outres de cuir, et gouvernés avec des bâtons. Il aborda de nuit devant Sestos, dont il s'empara, et y trouva des bâtiments qui servirent à lui amener le reste de ses troupes, à la tête desquelles il se rendit maître de Gallipoli, regardé alors comme la clef de Constantinople et de l'Europe. Les empereurs Jean Cantacuzène et Manuel Paléologue, ayant réclamé chacun le secours du sulthan, il se déclara en faveur du premier, dont il épousa la fille Théodora; et il envoya de nouveau son fils, qui ravagea la Thrace, défit les Serviens et les Bulgares, alliés de Manuel, et ne revint en Asie qu'après s'être emparé de plusieurs places qui tenaient pour Paléologue, et s'être fait ouvrir, comme allié, celles qui reconnaissaient Cantacuzène: ce fut ainsi qu'il forma comme la première ligne du blocus de Constantinople, qu'achevèrent ses suc-

cesseurs. Maître du Bosphore, Orkhan fit passer en Europe des forces plus imposantes, sous les ordres de ses deux fils, Soléiman et Mourad, qui portèrent la désolation dans la Thrace et dans la Grèce. Ce fut alors qu'un grand nombre de Grecs allèrent, pour la première fois, chercher un asile en Italie, et y portèrent le goût des sciences et des arts, qui de là se répandirent dans le reste de l'Europe. Soléiman ayant péri d'un accident, peu de temps après avoir pris Adrianople, Orkhan ne survécut que deux mois à la douleur d'avoir perdu ce jeune héros. Il mourut à la fin de l'an 761 (1360), âgé d'environ quatre-vingt-une années lunaires, dont il en avait régné trente-cinq, et fut enterré auprès de son père, à Brousse, où il avait fondé une académie, une mosquée, un hôpital et d'autres établissements pieux. Il eut pour successeur Mourad, son second fils (*V.* AMURAT Ier.)

A—T.

ORLANDI (PELLEGRINO-ANTONIO), carme de la congrégation de Mantoue, et membre de l'académie Clémentine, naquit à Bologne, en 1660. Religieux d'une piété profonde, savant d'une activité infatigable, à peine était-il sorti de l'enfance, qu'il s'adonna aux études avec une ardeur que l'âge ne fit qu'accroître. Les différents ouvrages qu'il a publiés prouvent de grandes recherches; mais ils manquent de méthode et d'exactitude: ils sont peu consultés aujourd'hui, les mêmes sujets ayant été traités depuis d'une manière plus complète. Ce sont : I. *Notizia degli scrittori Bolognesi e dell' opere loro stampate e manoscritte*, Bologne, in-4°., 1714. II. *Origine e progressi della stampa, ossia dell' arte impressoria e notizia dell' opere stampate dal 1475, sino al 1500*, Bologne, in-4°., 1722. III. *Abecedario pittorico de' professori più illustri in pittura, scultura ed architettura*, Bologne, 1704, 1719 et 1731, avec des additions de l'auteur. Ce Dictionnaire des peintres, sculpteurs et architectes, utile à tous ceux qui cultivent les arts, a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à Venise, en 1753, avec des additions de Guarienti; et à Florence, en 1776 et 1778, sans ces additions, mais augmenté de plusieurs Vies de peintres modernes, par F. Fuga. Cet ouvrage a été traduit en anglais, et publié à Londres, en 1730. Cependant il faut plutôt attribuer la réputation dont il jouit encore, à la commodité d'avoir dans un seul volume la vie de tous les artistes, qu'au mérite même du travail. On peut voir, dans le tome VI des *Notizie degli scrittori Bolognesi* du comte Fantuzzi, un article sur ce savant, auquel est jointe la liste de toutes ses Œuvres publiées et inédites. Il mourut à Bologne, le 8 novembre 1727. — Clément ORLANDI, habile architecte, naquit à Rome, en 1694. Tous les ouvrages qu'il a exécutés dans cette ville, manifestèrent son goût et son habileté. On lui doit quelques églises et quelques palais qui lui ont mérité aussi bien que son talent, les suffrages du public. Il a aussi restauré plusieurs anciens édifices d'une manière remarquable. Il mourut à Rome, en 1775.

P—s.

ORLANDINI (NICOLAS), premier historien de l'institut des Jésuites, naquit, en 1554, à Florence, d'une famille patricienne, et fut admis dans la Société à l'âge de dix-huit ans. Destiné par ses supérieurs à la carrière de l'enseignement, après avoir régenté quelques années, il de-

vint recteur du collége de Nola, puis directeur du noviciat à Naples; place que, malgré sa grande jeunesse, il remplit avec beaucoup de prudence. Appelé à Rome pour être employé à la secrétairerie générale, il se fit remarquer par la facilité de sa rédaction, et fut chargé de travailler à l'histoire de son institut. Malgré la délicatesse de sa santé, il avait terminé la première partie de ce grand ouvrage, lorsqu'il mourut, le 27 mai 1606, âgé de cinquante-deux ans. Outre les *Annuæ litteræ societatis*, de 1583 à 1585, et la *Vie de Pierre Favre*, l'un des dix premiers compagnons de saint Ignace, Lyon, 1617, in-8°. (*V.* Favre, XIV, 223), traduite en italien par le P. Alciati, on a d'Orlandini: *Historia societatis Jesu pars prima*, Rome, 1615; Anvers, 1620, in-fol. Ce volume contient la *Vie* de saint Ignace, divisée en seize livres. Le style en est pur et élégant; mais, quoique cet ouvrage ait été composé d'après les documents les plus authentiques, il renferme des faits qu'une critique plus sévère aurait écartés. François Sacchini, désigné pour continuer l'Histoire de la société, fut l'éditeur de ce premier volume, auquel il ajouta une préface, contenant une courte Notice sur Orlandini, et une table des matières. Le second volume renferme la *Vie* du P. Laînez, Anvers, 1620; le troisième, celle de François Borgia, Rome, 1649; le quatrième, celle d'Everard (Mercuriano), ibid., 1652; et le cinquième, celle de Claude (Aquaviva), ibid., 1661. Sacchini étant mort avant d'avoir mis la dernière main à la Vie d'Aquaviva, ce fut le père Pierre Possin qui fut chargé de la terminer et de la faire paraître. Le célèbre Jouvanci, désigné pour continuer cet important ouvrage, publia, en 1710, à Rome, un sixième volume, qui contient tout ce qui s'était passé de plus important dans la société, de 1591 à 1616; et enfin le P. Jules Cordara fit paraître, en 1750, un septième volume, qui renferme une partie du dix-septième siècle. Cette collection est rare et recherchée: on la trouve difficilement complète en France, à raison de la suppression rigoureuse qui fut faite du volume de Jouvanci (*V.* ce nom). W—s.

ORLÉANS (*Voy.* Jeanne d'Arc).

ORLÉANS (Louis Ier. de France, duc d'), frère cadet de Charles VI, était né en 1371, la même année que Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, dont la rivalité devait lui être si fatale. Connu d'abord sous le nom de comte de Valois, il joignait à tous les dons extérieurs un esprit vif, agréable et des manières prévenantes; mais ces qualités étaient effacées par une ambition excessive, qu'il alliait à un goût immodéré pour les plaisirs. Il épousa, par procureur, en 1385, Marie, héritière du trône de Hongrie, et prit le titre de roi, auquel Sigismond l'obligea de renoncer, en épousant lui-même Marie (*V.* Sigismond). Charles, qui aimait son frère avec tendresse, voulut le dédommager, en lui donnant en apanage la Touraine, qu'il échangea, en 1392, contre le duché d'Orléans, et lui fit épouser Valentine de Milan, princesse d'un rare mérite (*V.* Valentine). Le duc d'Orléans avait toute la confiance de son frère; malgré sa jeunesse, il était admis au conseil, où se traitaient les affaires les plus importantes. La funeste maladie dont le roi fut atteint, vint troubler le repos dont

la France commençait à jouir, et qu'elle devait uniquement à la sagesse de son monarque (*V.* Charles VI, viii, 114). Ses oncles reprirent la régence du royaume; et le duc d'Orléans, exclus du conseil, fut en outre exposé à la haine du peuple, qui voyait avec peine ses liaisons avec la reine Isabelle de Bavière, et qui accusait la duchesse, sa femme, d'avoir occasionné la démence du roi, en lui faisant avaler un philtre. Avec l'appui de la reine, il parvint à reprendre sa place au conseil; et, ayant à son tour forcé le duc de Bourgogne de se retirer, il s'empara de l'autorité, et dissipa les trésors de l'état d'une manière scandaleuse. De nouveaux impôts étant devenus nécessaires, le clergé refusa de les payer; et cet exemple fut suivi par les mécontents, que le duc de Bourgogne appuyait d'ailleurs ouvertement. Dans la crainte d'une guerre civile, qu'il n'avait aucun moyen de comprimer, le duc d'Orléans consentit à remettre le pouvoir, dont il avait si mal usé: mais il garda une grande influence dans le conseil, formé de ses créatures; et, ayant eu besoin d'argent, il s'empara des sommes déposées dans la tour du Louvre, sans qu'on lui opposât le moindre obstacle. Sur ces entrefaites, le duc de Bourgogne (Philippe-le-Hardi) étant mort, Louis se fit déclarer lieutenant-général du royaume; mais Jean-sans-Peur, qui avait hérité de la haine que son père portait au duc d'Orléans, lui montra bientôt qu'il n'était pas disposé à lui laisser l'autorité sans partage, et vint à Paris, où il fut accueilli comme un libérateur. A son approche, Louis se retira à Melun, où la reine le suivit bientôt; et, ayant levé une armée de vingt mille hommes, il ouvrit avec le duc de Bourgogne une négociation, qui se termina par la réconciliation apparente des deux princes. Ils réunirent leurs forces pour faire la guerre aux Anglais; et tandis que Jean-sans-Peur tentait de leur reprendre Calais, Louis vint mettre le siége devant Blaye, qu'il fut obligé de lever honteusement. De nouveaux débats s'élevaient fréquemment entre les deux rivaux; et la reine, par sa médiation, amenait une paix simulée, que le lendemain voyait troubler. Mais le duc d'Orléans s'étant vanté d'avoir obtenu les faveurs de la duchesse de Bourgogne, Jean-sans-Peur ne put lui pardonner ce dernier affront; et s'il cacha son ressentiment, ce ne fut que pour mieux assurer la vengeance qu'il méditait. Enfin, le 23 novembre 1407, le duc d'Orléans étant chez la reine, on vint l'avertir que le roi le demandait: il sortit aussitôt, précédé de quelques valets de pied portant des flambeaux. Arrivé dans la rue Barbette, près de l'hôtel de Notre-Dame, le prince fut entouré par dix-huit assassins, apostés par le duc de Bourgogne, et qui fondirent sur lui, en criant: *A mort.* Il éleva la voix en disant: *Je suis le duc d'Orléans.* Tant mieux, lui répondirent les assassins, c'est ce que nous demandons; et il tomba percé de coups, répétant: *Qu'est ceci? D'où vient ceci?* Les domestiques du duc d'Orléans avaient pris la fuite, excepté un seul, nommé Jacob, qui fut trouvé mort sur le corps de son maître, qu'il avait vainement cherché à garantir (*V.* Jean-sans-Peur, XXI, 467). Les restes de ce prince furent inhumés dans l'église des Blancs-Manteaux, où il avait choisi sa sépulture. Le duc d'Orléans aimait les lettres; il protégea les savants, et en

particulier Christine de Pisan, qui lui dédia le roman d'*Othea* (*V.* Christine, VIII, 478). Il parlait avec grâce et facilité, et composait des vers, talent que l'un de ses fils posséda encore à un bien plus haut degré (*V.* Charles d'Orléans, VIII, 146). Il avait eu, d'une de ses maîtresses, un fils, connu sous le nom du beau *Dunois*, dont la valeur contribua depuis à délivrer la France du joug des Anglais (*V.* Dunois). Indépendamment de l'Histoire du règne de Charles VI, on peut consulter, sur le duc d'Orléans, les *Vies des hommes illustres*, de Thevet. On a le portrait de ce prince, dans cet ouvrage de Thevet, et dans les *Antiquités de la monarchie française*, du P. Montfaucon. W—s.

ORLEANS (Gaston Jean-Baptiste de France, duc d'), troisième fils de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau, le 25 avril 1608. Il porta d'abord le titre de duc d'Anjou (1). Lorsqu'il fut marié à Nantes (1626), le duché d'Orléans lui ayant été donné en apanage, il prit le titre de duc d'Orléans, qu'avait eu le second fils d'Henri et de Marie, mort en 1611. Gaston eut le malheur de se trouver mêlé, sans gloire et sans succès, dans tous les troubles qui agitèrent le règne de Louis XIII et la minorité de Louis XIV. Il sortit quatre fois du royaume, et y rentra quatre fois les armes à la main. Cette vie orageuse embrassant l'époque de notre histoire, qui vit les dernières luttes d'une aristocratie puissante et les longues convulsions de la grande féodalité, il serait difficile de renfermer cet article dans les bornes ordinaires. Moins composé sur les Mémoires historiques, que sur les pièces imprimées à l'époque des événements, il pourra donner à ces derniers une physionomie particulière, et offrir des aperçus nouveaux. Savary de Brèves, qui passait pour une des créatures de Concini, eut à-la-fois (1615), avec la charge de gouverneur de Monsieur, celles de surintendant de sa maison, de premier gentilhomme de sa chambre, et de capitaine-lieutenant de la compagnie de deux cents hommes d'armes de ce prince. Toute la dépense de la maison du frère unique du roi ne s'élevait alors qu'à deux cent mille livres. Savary de Brèves était estimé pour ses lumières et pour sa probité. On lit, dans les *Mémoires* du duc d'Orléans, que son gouverneur *avait accoutumé d'attacher des verges à sa ceinture*, mais qu'il ne s'en servait *que très-rarement*. Il employait aussi d'autres moyens : le jeune prince ayant dit un jour *quelque parole fâcheuse* à un de ses gentilshommes qui le servait à table, le gouverneur fit venir à souper *les galopins de la cuisine* pour remplacer les gentilshommes servants. Après la mort tragique du maréchal d'Ancre (1617), La Vieville et Luynes devinrent tout-puissants, l'un dans le conseil, l'autre dans la faveur du roi. Gaston annonçait déjà les plus heureuses dispositions : Louis eut la faiblesse de se montrer jaloux de son frère. Loin de combattre ce penchant, ses favoris y applaudirent, et conseillèrent de congédier le sage gouverneur de Gaston. De Brèves, mandé dans ce qu'on appelait le *conseil étroit*, composé du chancelier Brulart, du garde-des-sceaux Duvair, de Villeroy et du président Jeannin, fut loué, remercié et ren-

(1) Il ne fut nommé que le 5 juin 1614, par le cardinal de Joyeuse et la reine Marguerite.

voyé comblé d'honneurs et de présents. Il eut pour successeur le comte du Lude (1), vieux courtisan, encore ami des plaisirs, et peu propre à diriger l'éducation de l'héritier présomptif du trône; il se reposait de ce soin sur le sous-gouverneur Contade, homme grossier, qui, par ses jurements et ses vices, corrompit le jeune prince, gâta ses mœurs, et lui ôta le frein de la honte. Le comte du Lude mourut, en 1619, et fut remplacé par d'Ornano, colonel des bandes corses, qui, affectant d'abord de la sévérité, *montra quelquefois les verges*. Déjà il avait réussi à faire perdre à Gaston *beaucoup de mauvaises habitudes*, lorsqu'ambitieux, et songeant à sa propre fortune, il devint tout-à-coup plus indulgent. Le roi était d'une santé faible: il n'avait point d'enfants. Le gouverneur montra le trône en perspective au jeune prince, l'engageant à demander l'entrée au conseil. Cette démarche inquiéta La Vieville et déplut au roi. Ornano fut arrêté, et conduit au château de Caen. Gaston se plaignit, et ne fut point écouté; on lui donna, pour quatrième gouverneur, un sieur de Préaux, à qui le prince fit faire un charivari par les officiers de sa cuisine, et qui tomba bientôt avec La Vieville (*V.* VIÉVILLE). Gaston obtint la liberté d'Ornano, qui reçut le bâton de maréchal; mais le prince ayant voulu le faire entrer avec lui au conseil, Richelieu, qui s'élevait sur le crédit de tous les favoris, craignit l'ambition d'Ornano, et le fit arrêter une seconde fois. Gaston s'emporta, devant le roi, contre le ministre; et menaça de le mettre *hors de toute envie de lui causer désormais du déplaisir*: mais ni sa colère, ni ses démarches, ne changèrent rien au sort du maréchal. Dès-lors le prince acquit la conviction que, jour par jour, et par les gens de sa maison, Richelieu était instruit de toutes ses actions. C'est à cette époque, que Puylaurens, qui avait été enfant d'honneur du prince, lui fut recommandé par la maréchale d'Ornano, et devint son confident, avec l'abbé Le Coigneux. Ce dernier, chancelier de la maison de Monsieur, et président à la chambre des comptes, passait pour entrer dans les vues et dans la politique de Richelieu, qui faisait déjà l'office de ministre principal des affaires de l'état. On vit en effet Gaston se détacher tout-à-coup d'Ornano, qui mourut bientôt à Vincennes (*V.* ORNANO); abandonner le duc de Vendôme qui avait été arrêté à Blois; souffrir qu'on coupât la tête au jeune comte de Chalais (Henri de Talleyrand), l'un de ses plus familiers serviteurs, qui avait été condamné à Nantes par une commission (1), et consentir enfin à épouser Mlle. de Montpensier, mariage pour lequel d'Ornano lui avait fait concevoir tant d'aversion, et que le roi avait redouté lui-même, dans son état languissant, comme devant attirer les regards et les vœux de la France sur son frère (2),

(1) Le connétable de Luynes avait été assez long-temps domestique du comte du Lude, en qualité de gentilhomme. Son frère de Brantes servait en même temps dans la maison du comte, en qualité d'écuyer. (*Mémoires mss. de Fontenay Mareuil.*)

(1) Dans une des nombreuses lettres écrites de sa prison à Richelieu, Chalais dit que Monsieur *est cause de sa détention*. Il avait conseillé au prince de se retirer auprès des Protestants : « Si celui, disait-» il, qui est cause de ma détention, va à la chasse, » s'éloignant beaucoup, son ancien dessein est de » s'en aller de là, et s'il vous donne quelque espé-» rance de son mariage, assurez-vous qu'il vous » amuse jusqu'à ce qu'il ait fait son escapade. »

(2) « S. M. fut tellement touchée de jalousie, que » le P. Souffren (ou Suffren), son confesseur, l'é-» tant venu trouver un matin dans son cabinet,

mais que Richelieu avait voulu et conduit dans le véritable intérêt de l'État. Ce mariage fut célébré, à Nantes, au mois d'août 1626, à l'époque même de la mort, présumée violente, du maréchal-d'Ornano, et du supplice de Chalais. Gaston reçut en apanage les duchés d'Orléans et de Chartres, le comté de Blois, la seigneurie de Montargis, et, en pensions et revenus, environ un million de livres pour l'entretien de sa maison. Mademoiselle lui apporta en dot la souveraineté de Dombes, la principauté de la Roche-sur-Yon, les duchés de Montpensier, de Chatellerault et de Saint-Fargeau, plusieurs terres portant titres de marquisat, comté, vicomté et baronie. Madame reçut de la duchesse de Guise, sa mère, un diamant estimé 80 mille écus; et Richelieu eut, *pour sa livrée et en présent de noces*, la terre de Champvaut, voisine de la terre de Richelieu. La maison de Monsieur fut établie presque sur le pied de celle du roi; Gaston eut des gardes françaises et des gardes suisses, « qui marchaient devant lui tambour battant, encore que le roi fût » à Paris » (*Mémoires du duc d'Orléans*). Dès le mois d'octobre, la grossesse de Madame fut déclarée: « On la vit faire parade de son ventre dans le Louvre, croyant déjà » d'avoir un fils lequel dût tenir la » place d'un dauphin. Chacun lui » porte ses vœux et ses acclamations, » et tout le monde va à Monsieur » comme au soleil levant » (*ibid.*) Mais toutes les espérances furent trompées: Madame accoucha d'une fille (*V.* MONTPENSIER), et mourut trois jours après (1). La douleur de cette perte fut générale: le roi, toujours jaloux de son frère, ne la partagea point. Bouteville-Montmorenci, qui passait pour le plus fameux duelliste de la cour, et le comte des Chapelles, ayant pris la fuite après le combat singulier où périt Bussy d'Amboise (*V.* BOUTEVILLE), Monsieur, qui connaissait leur dévouement à sa personne, résolut de les enlever à l'escorte qui les ramenait prisonniers dans la capitale. Richelieu, instruit de ce dessein, le fit aisément échouer. Le prince eut alors recours aux prières; mais le roi se montra inflexible: les deux prisonniers eurent la tête tranchée, et on ne laissa pas ignorer à Gaston que ses démarches avaient pu empêcher le pardon. Gaston, dit l'auteur de ses Mémoires, fut porté facilement, par le président le Coigneux, *à boire ce nouveau calice d'amertume*. Monsieur était un prince peu remuant par ses penchants et par son caractère. Il aimait la cour et ses plaisirs; le jeu était surtout sa passion dominante. Il recherchait les tableaux, les antiques, les médailles. Il avait du goût pour la botanique, herborisait lui-même, et faisait peindre des plantes par Jules Donabella. Enfin, suivant l'esprit de ce temps, il avait créé un royaume imaginaire, où, comme dans celui de Narsingue, les courtisans avaient coutume de ne dire que des sottises. Le prince avait établi un conseil de *vauriennerie*, où l'on traitait librement des affaires de

» elle se jeta à son col, toute éplorée, et dit que » les avantages que la reine procurait à Monsieur, » ne permettaient pas de douter qu'elle ne l'aimât » plus que lui. » (*Mem. du duc d'Orléans.*)

(1) Le cardinal de Richelieu fut accusé d'avoir fait empoisonner la duchesse d'Orléans. Voyez les pamphlets du temps, entre autres les *Conversations de Maître Guillaume avec la princesse de Conty aux Champs-Élysées*, Paris, 1631, in-4°. et in-8°., réimprimées dans le *Recueil* de l'abbé de Saint-Germain, Anvers, 1643, in-fol.

ce royaume : le comte de Moret en était le grand-prieur, l'abbé de la Rivière le grand-monacal, et le poète Patris un des grands-vicaires. Cependant le roi, desirant que son frère ne songeât plus à se marier, exigea que la reine cessât de contrarier sa politique jalouse ; et Richelieu même céda dans cette circonstance ; ou plutôt l'habile ministre craignit aussi l'ascendant que Monsieur pourrait prendre, si son mariage promettait un héritier au trône. On commença donc à favoriser la passion du prince pour le jeu, en lui donnant de l'argent pour la satisfaire. Le roi lui fit présent de la terre de Limours, qu'il acheta 400 mille fr. de Richelieu, et y joignit le domaine de Montlhéri. Le cardinal reçut de plus 300 mille livres pour le mobilier et les embellissements qu'il avait faits à un château qui lui déplaisait, et dont il cherchait à se défaire. D'un autre côté, le président le Coigneux et Puylaurens, qui desiraient gouverner le prince, l'entretenaient volontiers dans l'espèce d'aversion qu'il montrait lui-même pour de nouveaux liens. Gaston se borna donc à avoir des maîtresses. Le roi, malgré sa piété, ferma les yeux sur les désordres de son frère ; et la reine-mère seule en redouta les excès. Lorsque les Anglais, conduits par Buckingham, descendirent dans l'île de Ré, le roi, alors malade et ne pouvant aller lui-même commander son armée, nomma Gaston son lieutenant-général. La citadelle de Saint-Martin, défendue par Thoiras, menaçait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Les travaux de sa construction se poursuivaient encore ; et le but de la descente était de les ruiner. Gaston part, et s'avance jusque sous les murs de la Rochelle, où flottait le drapeau de l'indépendance. Il engage un combat inutile et téméraire. Le roi blâme cette entreprise : peut-être eût-il craint d'en devoir le succès à son frère, et il se décide à partir lui-même. Mais le salut de l'île de Ré, et la fuite honteuse des Anglais, furent dus aux sages dispositions et à la première résistance de Gaston : elle donna le temps aux vaisseaux et à l'armée de se réunir pour assurer la victoire qui décida de la prise de la Rochelle. Cependant le duc d'Orléans eut le chagrin de se voir retirer, pour le siége de cette place, le commandement de l'armée, qui fut donné au cardinal de Richelieu. Il quitta le camp, et revint à Paris dissiper son dépit dans les plaisirs. On ne tarda pas de s'entretenir, à la cour, de son prochain mariage, tantôt avec Marie de Mantoue, tantôt avec la princesse de Florence. La reine-mère décriait la première comme rendue stérile par les drogues de son médecin. La cour était partagée ; mais Louis, en persistant à s'opposer au mariage de son frère, « mit d'accord » ceux qui s'intéressaient à l'un et à » l'autre de ces deux partis » (*Mémoires du duc d'Orléans*). La reine Anne d'Autriche venait de faire une neuvaine pour avoir des enfants (1627) ; Gaston lui dit en riant : « Madame, vous venez de solliciter » vos juges contre moi ; je consens » que vous gagniez le procès, si le » roi a assez de crédit pour cela. » Louis XIII avait un abcès au mésentère : sa vie était languissante ; et, dans ce temps où l'on croyait encore à l'astrologie, on répétait, à la cour et à la ville, cette prédiction du médecin Duval : *Sol Cancrum non peragrabit quin vale dicat.* Le docteur fut mis à la Bastille, et de là envoyé

aux galères. Le roi ne s'en porta pas mieux; mais les astres eurent menti. Dès-lors la division régnait entre Marie de Médicis et Richelieu. Le ministre réveilla la jalousie du roi contre son frère, qu'il disait être l'objet des préférences de la reine-mère. Gaston se rendit à Nanci (1629), où il fut reçu par le duc de Lorraine, avec des honneurs extraordinaires; et bientôt on parla de son mariage avec Marguerite, sœur du duc. Le maréchal de Marillac, et Bouthillier, secrétaire-d'état, arrivèrent à Nanci, avec la mission de décider Monsieur à retourner à Paris. Le roi lui offrait le duché de Valois pour augmentation d'apanage, le gouvernement d'Amboise, et une somme d'argent. Gaston revint (1630); et, au mois d'avril, il fut nommé lieutenant-général du royaume, pendant le voyage de Louis à Lyon. C'est la même année, après le retour du monarque à Paris, qu'échoua la tentative de la reine-mère pour perdre le cardinal, et que commencèrent les malheurs de cette princesse, la disgrace des Marillac, la toute-puissance du ministre, et les singulières fluctuations de la politique et de la vie de Gaston. D'abord, il déclara se soumettre aux volontés du roi, et reconnaître combien le cardinal était utile au service du prince et au bien de l'état. Les deux conseillers de Gaston reçurent le prix de cette soumission. L'abbé Le Coigneux fut fait président à mortier. Cette charge ayant été évaluée 300 mille livres, Puylaurens fut gratifié d'une pareille somme pour acheter une terre qui serait érigée en duché-pairie. Mais Richelieu craignit bientôt l'influence de ces deux conseillers, et résolut de les éloigner du prince, même de s'assurer, au besoin, de leurs personnes et de celle de Gaston. Monsieur, accompagné de douze de ses gentilshommes, se rendit chez le cardinal (février 1631), et s'annonça comme venant retirer la parole qu'il lui avait donnée, peu de jours auparavant, d'être son ami. Il lui déclara qu'il voyait en lui l'ennemi de la reine-mère, son propre persécuteur, « et qu'il n'eût pas tant attendu » de l'en réprimer, s'il n'eût été re- » tenu par la qualité de prêtre, mais » qui ne le garantirait pas à l'avenir » d'un traitement tout extraordi- » naire, et tel que la griéveté des in- » jures et des offenses faites à des » personnes de cette dignité le re- » querrait. » Le geste, le regard, l'emportement de Gaston, la présence et la mine des gentilshommes qui l'accompagnaient, saisirent le cardinal, qui ne put rien répondre; mais, un quart d'heure après, il avait renvoyé à ses ennemis plus de terreur qu'il n'en avait reçu. Le roi était accouru pour offrir au ministre d'être son second, et de le protéger même contre son frère. Gaston se retira le même jour à Orléans. Les magistrats se déclarèrent pour lui; et les habitants armés gardèrent les portes pour veiller à sa sûreté. On blâma le prince d'avoir manqué de résolution, de s'être borné à vouloir faire peur, de n'avoir pas du moins enlevé le cardinal, qu'il pouvait enfermer au château d'Amboise; ce qui eût facilité les négociations pour le rétablissement de l'harmonie entre les deux frères et la reine-mère. Gaston manda ses compagnies d'ordonnances, convoqua la noblesse de son gouvernement, fit des achats d'armes et de munitions de guerre, projeta de s'emparer des passages de la Loire, et ordonna, en Normandie, dans le Maine et dans le Limousin, des levées de

troupes qui devaient se réunir à Orléans. Le cardinal de La Valette fut envoyé au nom du roi, auprès du prince, pour négocier son retour, avec l'offre du pardon pour tous ceux qui l'avaient suivi, et celle du consentement enfin donné au mariage avec la princesse de Mantoue. Gaston ne vit qu'un piége dans cette négociation, et partit d'Orléans, le 13 mars, avec sa suite, pour se rendre en Bourgogne, où le duc de Bellegarde, gouverneur, était dévoué à ses intérêts. Mais le roi, après avoir fait arrêter la reine-mère à Compiègne, s'était déjà mis en route pour suivre son frère : il était arrivé le premier à Dijon; et Gaston, à qui s'étaient réunis les ducs de Bellegarde et d'Elbeuf, se retira promptement en Lorraine. Le duc, qui avait personnellement à se plaindre du cardinal, relativement aux limites et enclaves de ses états dans les Trois-Évêchés, écouta favorablement la proposition d'une ligue contre le ministre, et celle du mariage de Gaston avec sa sœur. Avant de se mettre à la poursuite de son frère, Louis avait écrit (23 février 1631) *aux parlements et gouverneurs des provinces*, ainsi qu'aux prevôt des marchands et échevins de la ville de Paris, que le cardinal s'était soumis en vain, *avec toute l'humilité possible et tous les respects imaginables, à telles lois que la reine aura t agréable de lui prescrire*; et le monarque ajoutait : « Nous » n'avons d'autre part rien omis, » pour contenter l'esprit de notre » très-cher et très-aimé frère le duc » d'Orléans, jusques à donner à ceux » qui ont le principal pouvoir auprès » de lui, selon son desir, plus de » biens que l'état de nos finances ne » pouvait porter, et des honneurs » au-delà de ce qu'ils devaient raisonnablement se promettre. » Dans une lettre écrite à Gaston (23 mars), Louis dit : « Ceux qui vous ont per- » suadé que je vous suivais avec une » armée, ont été ou mal informés ou » bien malins, puisque je n'ai que » ce qui marche d'ordinaire avec » moi, pour la dignité et sûreté de » ma personne. » Cependant le roi avait mis de nouvelles garnisons à Dijon, à Auxonne, à Bellegarde et à Saint-Jean-de-Losne. Le 30 mars, un édit de Louis XIII déclara atteints et convaincus du crime de lèze-majesté, les ducs d'Elbeuf, de Bellegarde, de Rouanès, le comte de Moret, le président le Coigneux, Puylaureus, le P. Chanteloup, et tous ceux qui étaient sortis du royaume avec Gaston. La réunion de leurs fiefs au domaine, la confiscation de leurs biens, l'extinction de leurs titres, et la poursuite contre leurs personnes, selon la rigueur des ordonnances, furent prononcées par la même déclaration (1). Gaston écrivit au roi, le 1er. avril, une longue lettre, qui fut imprimée avec des *observations* en marge, rédigées par le cardinal de Richelieu. « Je ne suis point sorti de la cour, » disait Monsieur, pour troubler » votre état : si j'ai obtenu quelque » faveur des étrangers en ma retrai- » te, la violence sans exemple de » celui qui me poursuit avec vos ar- » mes, les a comme obligés à ce » faire. » La première observation du cardinal sur cette lettre, porte : « Ceux qui ont conseillé cette lettre, » méritent châtiment pour le man- » que de respect envers le roi, avec » lequel elle est conçue, et pour le » peu d'estime qu'ils témoignent fai- « re de son jugement. » Le cardinal

(1) D'autres déclarations du même genre furent publiées le 12 août, le 26 septembre et le 20 octobre 1631.

parle ailleurs de la nécessité d'un *châtiment exemplaire.* « *Personne*, » dit il, *ne poursuit Monsieur, que* » *sa mauvaise conduite. Le roi est* » *résolu de châtier ceux qui, mali-* » *cieusement et faussement, vou-* » *dront calomnier ses serviteurs.* » Tandis qu'on ne parlait à Nanci, que de guerre et de mariage, la reine-mère s'était sauvée de Compiègne et réfugiée à Bruxelles. Elle envoya de P. Chanteloup, son principal confident, à Nanci; il avait pouvoir de consentir, en son nom, au mariage de son fils avec la princesse de Lorraine. Les articles furent convenus; mais l'exécution en fut remise après la campagne qui allait s'ouvrir. Gaston devait entrer en France à la tête d'une puissante armée. Le 30 mai, le président le Coigneux dressa le fameux manifeste qui a pour titre: *Lettre écrite au roi, par Monsieur.* Nous avons donné, à l'article MORET, un assez long extrait de cette pièce, qui fut imprimée avec permission du roi, et suivie de la réponse de S. M. (Paris, Ant. Vitré, 1631, in-8°. On trouve aussi l'une et l'autre dans le *Recueil* de Duchastelet.) Ce manifeste, d'une violence extrême, où Richelieu est accusé d'avoir voulu attenter à la vie du roi, à celle de Monsieur, à celle de la reine-mère, pour usurper la couronne, fut envoyé au parlement de Paris, et présenté par le sieur de Sanes. Peu de temps après, Roger, procureur-général de Monsieur, présenta au même parlement une requête par laquelle le prince demandait à être reçu partie formelle contre le cardinal, *usurpateur de l'État et de l'autorité royale.* Il demandait aussi un *monitoire*, pour être informé contre cette Eminence, et que le procureur du roi se joignît à lui. En moins de six semaines, le duc de Lorraine avait mis sur pied douze mille fantassins et cinq mille hommes de cavalerie. Des troupes avaient été aussi levées en France pour Monsieur. L'infante, gouvernante des Pays-Bas, lui envoya des secours en argent. Tous ces préparatifs n'effrayèrent point Richelieu. Les gouverneurs de Calais et de Verdun, soupçonnés d'intelligence avec le prince, furent, l'un destitué, l'autre pendu. Une explication pressante fut demandée au duc de Lorraine, qui, voyant l'orage près de fondre sur lui, et ne trouvant dans Gaston ni l'audace ni les moyens pour une grande entreprise, répondit, en désavouant le projet de mariage avec sa sœur, que l'armement fait dans ses états était destiné à venir au secours de l'empereur contre le roi de Suède. Alors Richelieu somma le duc de faire incontinent passer le Rhin à ses troupes, s'il ne voulait voir le roi de France arriver à Nanci avec toutes ses forces, *pour être de la noce.* L'armée rassemblée en Lorraine contre la France, entra donc en Allemagne. Gaston la suivit en négociant avec la cour de Bruxelles, où il voulait, au besoin, se ménager une retraite. Vers la fin de l'automne, il revint à Nanci, où, bientôt après, le duc de Lorraine ramena son armée en fort mauvais état. C'est alors que le mariage de Gaston avec la princesse Marguerite, fut définitivement arrêté, contre l'avis de le Coigneux, par l'influence de Puylaurens, qui, devant épouser lui-même la fille de la princesse de Phalsbourg, avait l'ambition de se voir beau-frère de son maître. Il fut convenu que la cérémonie serait faite secrètement et à l'insu du roi, qui était alors à Metz pour le siége de

Moyenvic. Le duc de Lorraine alla assurer le monarque que tous les bruits publiés sur le mariage étaient sans fondement. Mais Louis exigea que son frère fût renvoyé des états du duc; et, le même jour où cette union avait été formée, les époux se séparèrent aux flambeaux. Gaston arriva à Bruxelles, à la fin de janvier (1632). Richelieu, si l'on en croit Mlle. de Montpensier, se vit alors déjoué dans son projet et dans son espérance de faire épouser par Gaston sa nièce Madelène de Vignerod, veuve de Combalet, qui fut depuis duchesse d'Aiguillon. La rupture du mariage de ce prince avec Marguerite de Lorraine, était la condition que le ministre mettait à sa rentrée dans le royaume. Mademoiselle dit à ce sujet, dans ses Mémoires: « Je ne pouvais » pas m'empêcher de pleurer dès » qu'on m'en parlait; et dans ma » colère je chantais, pour me venger, » toutes les chansons que je savais » contre le cardinal et sa nièce ». Mademoiselle raconte que le duc de Lorraine avait refusé son consentement au mariage de Gaston, pour complaire à la reine Anne d'Autriche, qui aimait ce prince, et qui avait formé le dessein de l'épouser ellemême, *voyant la santé du roi presque toujours altérée*, n'en ayant *point d'enfants*, et croyant *être bientôt en état de se remarier*. Plusieurs Mémoires du temps parlent aussi du projet de la reine d'épouser son beau-frère. Gaston fut reçu à la cour de l'infante, avec les plus grands honneurs. A cette époque, une commission jugeait, à Ruel, le maréchal de Marillac; et les menaces que fit Gaston de venger sa mort, hâtèrent sa condamnation. Le prince se prépara à la guerre; ses pierreries et celles de la reine-mère furent engagées à Amsterdam: il allait entrer en France avec les Espagnols; et le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, devait le recevoir dans sa province. Ce seigneur ambitieux et mécontent voulait être le troisième connétable de son nom, et rendre cette charge héréditaire dans sa maison. Dix régiments de cavalerie allemande, liégeoise et napolitaine, se réunirent à Trèves: c'était le rebut de l'armée espagnole. Gaston y joignit mille à douze cents chevau-légers et gendarmes, et donna la lieutenance générale de cette armée au duc d'Elbeuf. Montmorenci n'était pas encore en mesure; il avait demandé que l'armée de Gaston n'entrât en France qu'au mois d'août, et elle s'était mise en marche dès le mois de mai. Langres, Dijon, et toutes les villes jusqu'aux frontières du Languedoc, refusèrent d'ouvrir leurs portes. Le canon tira souvent sur l'armée étrangère, à laquelle quelques gentilshommes vinrent se réunir. Lodève, Pézenas, Beziers, reçurent Gaston: Toulouse, Montpellier, Beaucaire, refusèrent de se déclarer; et bientôt le combat de Castelnaudari renversa tous les projets du frère du roi (*V.* MONTMORENCI, XXX, 14, et MORET). Lorsque, après la défaite de Montmorenci, l'armée entière fuyait de toutes parts, et que la fortune de Richelieu l'emportait, Gaston voulut s'élancer, tête baissée, dans les rangs ennemis; et les seigneurs qui restaient auprès de lui, eurent beaucoup de peine à le retenir. Il se retira, le soir même, à Villepinte, d'où il était parti le matin, et se rendit ensuite à Beziers, où le duc d'Elbeuf vint le joindre avec les troupes qu'il avait été chargé d'opposer à l'armée du

duc de La Force. Gaston était appelé en Roussillon par les Espagnols, qui lui promettaient encore des secours en hommes et en argent; mais il céda aux prières de la duchesse de Montmorenci, qui espérait, par la soumission du prince, obtenir la liberté de son mari. Le roi et le cardinal venaient d'entrer en Languedoc à la tête d'une troisième armée. Gaston dépêcha vers son frère le sieur de Chaudebonne; et en même temps il reçut du roi un envoyé chargé de lui annoncer qu'il serait reçu en grâce, à bras ouverts, s'il renonçait à conspirer contre l'État. Le sur-intendant des finances Bullion, et le marquis Desfossez, gouverneur de Montpellier, arrivèrent à Beziers le 26 septembre: le 29, on signa les articles de la paix; et, le 1er. octobre, le roi les ratifia à Montpellier. Gaston s'engageait à renoncer à toute intelligence avec l'Espagne, la Lorraine et la reine-mère; à se retirer *en tel lieu que le roi aurait agréable*; à ne prendre *aucun intérêt en celui de ceux qui se sont liés à lui en ces occasions, et ne prétendre pas avoir sujet de se plaindre quand le roi leur fera subir ce qu'ils méritent* (Art VI.); à ne recevoir aux charges de sa maison que *des personnes agréables et nommées par S. M.*; que le sieur de Puy Laurens *avertira sincèrement le roi de tout ce qui s'est traité par le passé* avec les étrangers, *contre le service du roi et le bien de l'Etat*, etc. Monsieur signa cette déclaration, jointe aux articles du traité: « Nous promettons, en parole et foi de prince, » l'exécuter si religieusement, que » nous n'y contreviendrons en aucune façon; .... et de plus aimer » tous ceux qui servent Sa Majesté, » et particulièrement notre cousin le » cardinal de Richelieu, que nous » avons toujours estimé pour sa fi- » délité à la personne et aux intérêts » de l'État. » Gaston fut rétabli par le traité *en tous ses biens*. Le duc d'Elbeuf fut pareillement reçu en grâce. Le prince congédia les troupes étrangères, mit sa vaisselle en gage pour les payer, et se retira à Tours, où le comte d'Alais, colonel-général de la cavalerie, eut ordre de l'accompagner, pour empêcher tout projet d'évasion. Parmi ceux qui avaient embrassé le parti de Gaston, le sieur de Cabestan fut exécuté à Lyon, le vicomte de L'Etrange au Pont-Saint-Esprit, le sieur Deshayes à Beziers, et le duc de Montmorenci à Toulouse. Monsieur avait écrit au roi pour demander la grâce du duc: « Il n'y a personne au monde, disait » le prince, qui reçoive *avec plus de* » *contentement que moi* les nouvel- » les de la prospérité des armes jus- » tes de votre Majesté.... Je vous » demande à genoux, couvert de » larmes, avec les soumissions que » je dois à mon roi, la bonté de sa » clémence, sa pitié et sa grâ- » ce. » La douleur de Gaston et son ressentiment éclatèrent en apprenant l'exécution de Montmorenci: il partit soudain de Tours pour retourner en Flandre; et, de Montreau-faut-Yonne, il écrivit, le 12 novembre, au roi, que le seul but de sauver Montmorenci, en acceptant les conditions du traité de Beziers, avait pu le réduire *au plus grand anéantissement* où fut jamais tombé aucun prince de sa naissance; que Bullion lui avait donné l'assurance *que cette submission extraordinaire serait utile à sauver la vie et à rendre la liberté* au duc de Montmorenci; et il ajoutait: « Je lui décla- » rai (à Bullion), pour le dire à

» votre Majesté, que si j'étais trompé » en cette attente, je ne m'obligeais à rien de tout ce que je signais... Mais, après vous avoir » rendu les plus basses submissions, » comment aurais-je pu croire, etc... » Pardonnez-moi, mon Seigneur, si » je vous parle avec trop de liberté: » la considération de mon honneur » et de ma réputation ne devait elle » pas vous fléchir? » Gaston finit par déclarer qu'il a pris la résolution de sortir du royaume, et de *chercher chez les étrangers une retraite assurée.* Le 25 novembre, le roi répondit à Gaston : « Mon frère, je ne » puis vous dire combien j'ai de déplaisir du prétexte que l'on vous » a fait prendre pour sortir cette » quatrième fois hors de mon royaume. » Le monarque annonce ensuite qu'il n'a pu pardonner, « après » un tel manquement de foi du duc » de Montmorenci, après sept courriers envoyez coup sur coup pour » me donner toute assurance, après » avoir conspiré avec les étrangers, » etc. » Le roi termine sa lettre en ces termes : « Tout ce que je puis » faire en cette rencontre, est de » vous convier, comme je fais de » tout mon cœur, de ne vous remettre plus en cet état, mais de » rentrer au plutôt en votre devoir, » et me donner plus de sujet de demeurer comme je desire, votre » très-affectionné frère, Louis. » Le prince arriva sur la fin de janvier (1633) à Bruxelles. Le gouvernement espagnol lui donna trente mille florins par mois pour entretenir sa maison : la reine-mère oublia que Gaston l'avait abandonnée dans le traité de Beziers; ou plutôt elle reconnut qu'il avait cédé aux nécessités de sa position. Ce fut pendant son séjour à Bruxelles, qu'il chargea d'Elbeuf de déclarer au roi son mariage resté secret jusqu'alors. Louis et Richelieu s'émurent et s'indignèrent. Bientôt un arrêt du parlement de Paris (5 septembre 1634) déclara le mariage *non valablement contracté;* Charles de Lorraine, *duc vassal lige*, coupable de *rapt*, *criminel de lèse-majesté*, *félonie et rebellion*, comme ayant, *par complot*, *trahison et conspiration*, *entrepris de faire contracter ledit prétendu mariage.* En conséquence le duc de Lorraine, et la princesse de Phalsbourg, sa sœur, déclarée complice de l'*attentat de rapt*, furent *bannis à perpétuité du royaume*, et *tous leurs biens féodaux venus de la couronne de France médiatement ou immédiatement, déclarés retournés*, *réunis et incorporés à icelle; et tous et un chacun leurs autres biens étant en France*, *tant meubles qu'immeubles, acquis et confisqués au roi.* Cet arrêt, monument singulier de la colère du roi et de la politique de Richelieu, porte encore ce qui suit : « Et afin que la mémoire » de la justice faite d'un tel attentat, » rapt, félonie et rebellion, soit conservée à la postérité, il sera construit et édifié une pyramide en la » principale place de la ville de Bar, » en laquelle sera mise une lame de » cuivre ou de marbre, qui contiendra le présent arrêt et les justes » causes d'icelui; et pour l'infraction des traités, manquemens de » parole et violement de foi en » exécution d'iceux par ledit Charles duc de Lorraine, le roi est » très-humblement supplié d'employer sa puissance et sa souveraine autorité pour, par la voie » des armes, se faire raison à » soi-même et se satisfaire sur les » autres états et biens non situés en

» France, ainsi qu'il jugera être plus » avantageux pour le bien de l'État, » le repos de ses sujets et la gloire de » sa couronne. » Déjà un autre arrêt (30 juillet) avait prononcé la saisie du duché de Bar. L'armée du roi parut bientôt aux portes de Nanci. Le duc de Lorraine se crut perdu. Il alla même, dans ses soumissions, jusqu'à offrir d'abdiquer en faveur du cardinal de Lorraine, son frère. Nanci se rendit, le 24 septembre. Mais Marguerite s'était évadée, déguisée en homme, et avait rejoint à Bruxelles Monsieur, à qui les Espagnols assignèrent encore quinze mille livres par mois pour l'entretien de sa femme. Tandis que, suivant le bruit commun, Richelieu persistait à poursuivre la nullité du mariage de Gaston dans la vue de lui faire épouser sa nièce, la princesse de Phalsbourg, qui s'était aussi sauvée à Bruxelles, détermina le prince à déclarer solennellement son union sacrée et légitime avec Marguerite, devant l'archevêque de Malines, qui la ratifia selon les formes de l'Église. En même temps, Gaston écrivit au pape une lettre, que le contrôleur-général de ses finances, Passart, se chargea de porter à Rome. Mais le porteur fut arrêté aux frontières, et enfermé à la Bastille. Les docteurs de l'université de Louvain, invités à reconnaître le mariage de Gaston canoniquement et civilement, donnèrent deux déclarations, rédigées l'une en latin, l'autre en français. Richelieu les fit attaquer par d'autres déclarations. Le jésuite Jacques Lescot, son confesseur, Michel Rabardeau, de la même compagnie, le président Pierre de Marca, Gervais Bignon, François Salerne, Gabriel de Saint-Joseph et Passart, écrivirent les uns sur la validité, les autres sur l'invalidité du mariage. Pendant que les jurisconsultes et les théologiens étaient partagés sur cette question importante, la division s'était établie à Bruxelles entre la reine-mère et Gaston, entre le père Chanteloup, sur-intendant de toutes les affaires de la reine, et Puy-Laurens, qui dirigeait celles de son fils. Des querelles s'engagèrent : un gentilhomme de la suite de Gaston fut blessé, un autre tué. Puy-Laurens, montant le grand escalier du palais du prince, reçut un coup de carabine chargée de vingt balles, qui blessèrent deux hommes de sa suite; et Gaston appela cet assassinat une *Chanteloupade.* La police de Bruxelles était impuissante : « Le marquis » d'Aytonne disait que les gens de la » reine-mère et de Monsieur lui » faisaient plus de peine, qu'il n'en » avait à gouverner les sujets du roi » son maître en Flandre » (*Mém. du duc d'Orléans*). Cependant Gaston avait reçu quelques ouvertures d'accommodement, de la part du roi : il négocia, demandant que Châlons lui fût accordé pour retraite, et que son mariage fût reconnu. Un refus formel recula la réconciliation de Monsieur avec son frère. Les intrigues continuèrent à Bruxelles. Les jalousies et la discorde y fomentèrent des haines, et entretinrent la division. Enfin, quoique Gaston se fût engagé par écrit à ne point traiter avec le roi sans la participation des Espagnols, il céda aux instances des agents de Richelieu, et sortit secrètement de la Flandre pour rentrer en France. Bouthillier, surintendant des finances, vint au-devant du prince à Soissons; Bautru s'y rendit, envoyé par Richelieu. Madame était restée à Bruxelles. Gaston parut à la cour; et peu de jours après,

Puy-Laurens, fait duc et pair, épousa Mlle. du Plessis de Chivrai, cousine du cardinal : mais cette haute faveur ne dura qu'un instant. Puy-Laurens refusa de porter Gaston à rompre son mariage avec Marguerite ; et il fut renfermé à la Bastille le 14 février (1635). Gaston mécontent se retira à Blois. Les Espagnols lui offraient encore un asile à Bruxelles, lorsque le 19 mai, un hérant de France arriva dans cette ville, où, avec les *chamades accoutumées*, il publia la déclaration de guerre de la France à l'Espagne; et cette guerre dura vingt-cinq ans. En 1636, le comte de Soissons voulant se défaire de Richelieu, à Amiens, pendant le siége de Corbie, Montresor et Saint-Ibal se chargèrent d'exécuter ce dangereux complot ; mais la faiblesse ou la religion de Gaston le fit échouer. En 1641, il laissa le comte de Soissons, le duc de Guise et le duc de Bouillon traiter avec les Espagnols. Mais l'année suivante, il s'engagea dans la conspiration de Cinq-Mars. Un traité fut signé à Madrid, par Fontrailles, au nom de Gaston, et par Olivarez pour le roi d'Espagne. D'après ce traité, Monsieur devait recevoir quatre cent mille écus pour faire des levées en France, et cent vingt mille écus de pension. Richelieu découvrit le complot ; et Gaston, « dit le Pt. Hénault, demanda grâce, » à son ordinaire, en chargeant et » abandonnant ses complices. » Interrogé par le chancelier Séguier, il déclara (le 29 août 1642), « qu'il » avait été sollicité par M. de Cinq-» Mars de faire un parti pour per-» dre M. le cardinal, et que, pour cet » effet, il fallait traiter avec l'Espa-» gne, etc. » Gaston se couvrit de honte dans cette affaire. L'original du traité avec l'Espagne avait été brûlé : son silence entraînait l'absolution de Cinq-Mars et de De Thou. Richelieu lui écrivit : « Monsieur, » puisque Dieu veut que les hommes » aient recours à une entière et in-» génue confession de leurs fautes, » pour être absous en ce monde, je » vous ai enseigné le chemin que vous » devez tenir, afin de vous tirer de » la peine où vous êtes. Votre Altesse » a bien commencé ; c'est à elle d'a-» chever, et à ses serviteurs de sup-» plier le roi d'user de sa bonté à son » endroit. » Gaston consentit à se laisser interroger par le chancelier ; et ses réponses seules servirent de preuves contre ses complices (*V.* Cinq-Mars et de Thou). Il eut ensuite la permission de se retirer à Blois, et traversa une partie de la France sans distinctions et sans honneurs. La reine - mère mourut à Cologne (le 3 décembre 1642), sans secours de la France, après un long exil. Richelieu mourut (le 4 décembre) dans son palais, où sa dépense coûtait à l'État quatre millions par an. Louis XIII mourut (14 mai 1643), après s'être réconcilié avec son frère. Cinq mois auparavant (1er. décembre 1642), le monarque avait déclaré, par un édit flétrissant, contenant l'énumeration des fautes de Gaston et de ses rechutes, que ce prince ne pourrait jamais avoir la régence : il l'avait en même temps privé de son gouvernement, en l'accusant d'ingratitude et de trahison, et supprimant aussi ses compagnies de gendarmes et de chevau-légers. Ce fut le dernier acte du ministère de Richelieu. Deux partis s'étaient formés à la cour pour la régence : celui de la reine Anne et celui de Gaston. Le roi n'aimait ni l'un ni l'autre. Le 19 avril, la régence fut déférée par

lui à la reine; Monsieur fut déclaré lieutenant-général du roi mineur. Enfin, huit jours avant sa mort, Louis consentit à reconnaître la validité du mariage de Gaston, à condition qu'il serait célébré de nouveau en France; « ce qui fut exécuté, dit le président Hénault, le 26 mai, douze jours après la mort du roi. Il y eut publication de bans le 25; et l'archevêque de Paris (Jean-François de Gondi) en fit la cérémonie à Meudon, où Gaston déclara, « qu'il était venu pour ratifier son mariage qu'il n'était point » nécessaire de renouveler, puis» qu'il avait été fait en face d'église, » mais que ce qu'il en faisait était » pour obéir aux volontés du roi. » En conséquence l'archevêque prononça : « *Ego vos conjungo in matrimonium, in quantùm opus est*, etc. » Mazarin avait pris les rênes du gouvernement. Il se forma plusieurs partis à la cour; les princes de Vendôme étaient à la tête de celui des *Importants* opposé au parti de Gaston, et du jeune Condé, qui, cinq jours après la mort de Louis XIII, avait gagné la bataille de Rocroi. Gaston voulut aussi chercher la gloire des armes. Il combattit contre les Espagnols qui lui avaient donné un asile, et contre le duc de Lorraine son beau-frère. Ayant sous lui les maréchaux de La Meilleraie et de Gassion, il assiégea et prit Gravelines (1644); l'année suivante, il s'empara du fort Mardick, de Béthune, de Cassel, de Saint-Venant et de plusieurs autres places. En 1646, Courtrai et Bergue Saint-Vinoc se rendirent à lui. Mais la guerre se faisait avec un triste mélange de succès et de revers. La campagne de 1647 avait été malheureuse pour la France. Les finances de l'état se trouvaient épuisées, lorsqu'en 1648, Anne d'Autriche invoqua l'appui de Gaston. Le parlement de Paris résistait aux édits qui devaient combler le vide effrayant du trésor. Des conférences s'établirent au palais du Luxembourg. Tout languissait : l'armée ne touchait point sa solde; et Gaston disait qu'il fallait craindre la sédition du ventre, *seditio ventris*, qu'il disait la pire de toutes. Dans les séances parlementaires, le prince montra, avec une élocution facile, des vues sages et conciliatrices. Il contribua beaucoup, par sa modération, à l'heureuse issue des conférences de Ruel (1649). Mais Gaston, qu'a peint si bien le cardinal de Retz en l'appelant *l'homme du monde qui aimait le plus le commencement des affaires, comme il était l'homme du monde qui des affaires en craignait plus la fin*, Gaston après avoir pris part aux troubles qui agitèrent la France sous Louis XIII, ne devait pas rester étranger aux intrigues et aux désordres d'une régence; et l'ennemi flottant de Richelieu ne pouvait être l'ami constant de Mazarin. La guerre de la Fronde commença en 1648, et finit en 1652. Si l'on vit, à cette singulière époque de notre histoire, le grand Condé assiéger Paris pour le roi, et bientôt après défendre Paris contre le roi; le prince de Conti, qui avait voulu perdre le cardinal, épouser sa nièce; Turenne donner contre le prince de Condé la bataille de Saint-Antoine, et l'année suivante, prendre la qualité de *lieutenant-général de l'armée du roi* (contre le roi) *pour la liberté des princes*, on sera moins étonné de la versatilité de Gaston, qui, gouverné par l'abbé de La Rivière (1), et ensuite par le

(1) L'abbé de La Rivière disait un jour à Made-

cardinal de Retz, changea plusieurs fois de parti. En 1649, il se joint au prince de Condé pour faire le blocus de Paris: en 1650, la duchesse de Chevreuse réveille sa jalousie contre le vainqueur de Rocroi; et c'est avec le consentement de Gaston que Condé est arrêté prisonnier ainsi que le prince de Conti et le duc de Longueville. En 1651, Gaston traite avec les Espagnols, et ramène en triomphe à Paris les princes mis en liberté. Mais bientôt il se sépare encore du prince de Condé. Trois partis se forment : celui de la reine, où sont Turenne et le duc de Bouillon; celui de Monsieur le Prince, que suivent les ducs de Nemours et de la Rochefoucauld; et celui des *Frondeurs*, ayant pour chef le duc d'Orléans, et que dirigent Mme. de Chevreuse et le coadjuteur. Enfin, en 1652, il joint encore sa cause à celle de Condé. On vit, dans cette guerre civile, tous les princes du sang se rallier au parlement de Paris, et le parlement de Paris se réunir aux autres parlements du royaume; les magistrats et la bourgeoisie se soulever contre un premier ministre; les deniers publics saisis; des levées de gens de guerre, faites par des seigneurs puissants; le roi deux fois obligé de sortir de sa capitale; l'armée du parlement, aux prises avec l'armée royale; Bourges, Paris, Bordeaux, Saintes et d'autres villes, occupées par les soldats de la Fronde; l'Espagnol, appelé par les princes, maître d'Ypres, de Saint-Venant, de Stenai; le parlement de Paris vainqueur et exilant, vaincu et exilé; les princes emprisonnés et triomphants; le cardinal Mazarin tout-puissant, réduit à fuir du royaume, et y rentrant pour ressaisir le pouvoir qu'il conserva jusqu'à sa mort; la presse libre, avec toute licence, et deux mille pamphlets, publiés la plupart sous des titres facétieux et en style burlesque (1), prouvant qu'à aucune autre époque les Français ne joignirent à tant de désordres tant de folie et de gaîté. C'est dans la vaste collection de ces pièces du temps, recueil rare dans les bibliothèques, que l'historien peut trouver encore des documents nouveaux et curieux. Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, haranguant Monsieur, qui avait été envoyé par la cour, pour faire enregistrer divers édits : « On nous ferme, dit-il, » la bouche, on nous veut faire passer *une balle* d'édits, dont nous ne » voyons que la couverture (1649). » Le prince de Condé écrivait à Gaston (14 décembre 1651) : « Vous » qui n'ignorez pas, non plus que » moi, qu'on ouvre tous les paquets » depuis dix ans, et, après qu'on a » vu ce qui est dedans, qu'on les re» ferme, vous jugez bien que je n'ai » garde de vous faire savoir toutes » mes pensées par la voie de mes en» nemis. » Le 18 août de la même année, le duc d'Orléans signa, *pour la justification de Monsieur le Prince*, une déclaration portant : « Nous » déclarons que les soupçons et les » défiances de Monsieur le Prince ne » sont pas sans fondement, ainsi que

moiselle, que Gaston était un prince très-sage, très-pieux, et qu'il valait beaucoup : « Vous devez » le savoir, répondit la princesse; car vous l'avez » vendu assez de fois. » (*Menagiana*.)

(1) On donne à toutes ces facéties le nom de *Mazarinades* (*Voy.* MAZARIN, XXVIII, 24); « Il » y a, dit le cardinal de Retz, plus de soixante » volumes de pièces imprimées dans le cours de la » guerre civile : je crois pouvoir dire avec vé» rité, qu'il n'y a pas cent feuilles qui méritent » qu'on les lise. » Ce jugement n'est peut-être pas trop sévère, s'il ne porte que sur les pamphlets. Mais cette collection offre plus de 400 pièces officielles, que nos historiens n'ont pas assez pris la peine de consulter.

» nous l'avons dit dans le parlement, » ayant su qu'il y avait eu quelques » négociations faites à son préjudice. » Nous assurons aussi que nous ne » croyons point que Monsieur le » Prince ait été capable d'avoir eu » jamais de mauvais desseins contre » le service du roi et le bien de l'É» tat. » En 1650, on voulut lier Gaston par un traité dans lequel il promettait délivrance et toute assistance au prince de Condé. Gaston devait être fait connétable, et Gondi cardinal. Mademoiselle était promise en mariage au duc d'Enghien, et Mlle. de Chevreuse au prince de Conti. Le duc d'Orléans fit des objections, et chercha des détours. Il fallut emporter sa signature: ce fut Caumartin, ami et conseil du coadjuteur, qui y réussit fort adroitement. (*Voy.* CAUMARTIN, VIII, 430). En 1651, les sceaux, retirés à Châteauneuf, sont donnés par la reine au premier président Molé. La Fronde s'en alarme, et les chefs s'assemblent au Luxembourg. Le coadjuteur ouvre l'avis que Gaston envoye enlever de force les sceaux au magistrat. *Cet avis*, dit le duc de la Rochefoucauld, *a l'air d'une exhortation au carnage*. Le duc d'Orléans refuse de le suivre: *Je n'entends rien*, dit-il, *à la guerre des cailloux; je me sens même poltron pour toutes les occasions de tumulte populaire et sédition*. Condé, présent à l'assemblée, désapprouve hautement le coadjuteur, et se retire dans un cabinet voisin avec le prince de Conti et le duc de Beaufort, pour ne prendre aucune part à la délibération. Cependant le coadjuteur insistait; Madame pleurait: *Mais*, dit Gaston ébranlé, *si nous prenons cette résolution, il faut les arrêter tout-à-l'heure*. — *Dites un mot*, s'écrie Mlle. de Chevreuse, *il ne faut qu'un tour de clef. Qu'une fille ait l'honneur d'arrêter un gagneur de batailles*. Et en même temps, elle s'élançait vers la porte du cabinet: Gaston la retient, et les trois princes sortent du Luxembourg, ignorant le danger qu'ils ont couru. Dans une assemblée de la noblesse, tenue à Paris en 1651, fut formée la demande des états-généraux, qui n'avaient pas été convoqués depuis 1614. Le 25 mars, Gaston fit, devant cette assemblée, une déclaration portant que le roi et la reine régente lui avaient promis, ainsi qu'aux princes de Condé et de Conti, que les états-généraux seraient convoqués pour le 8 septembre: et il autorisa la noblesse du royaume à se réunir, dans le cas où il surviendrait *quelque retardement* à la convocation. Il est sûr que la cour ne cherchait qu'à éluder cette convocation; et elle n'eut point lieu, malgré les efforts du duc d'Orléans. On vit encore ce prince flottant entre les partis: Anne d'Autriche l'avait plusieurs fois perdu et regagné, lorsqu'il se réunit au prince de Condé, pour forcer la reine-mère à renvoyer une seconde fois le cardinal Mazarin. Gaston fait partir pour Orléans Mademoiselle, avec la mission de maintenir cette ville dans son parti. Condé échoue dans son projet d'enlever le roi à Gien: son armée est battue, devant Étampes, par Turenne et Hocquincourt. Il rentre secrètement dans Paris, cherche à fortifier Gaston, toujours incertain; entame, par l'entremise de quelques seigneurs, des négociations avec la cour; recommence la guerre, campe à Saint-Cloud, se porte ensuite à Charenton, passe la Seine, et bientôt, pressé par l'armée de Turenne, se jette dans le

faubourg Saint-Antoine. Il allait être vaincu : le duc d'Orléans, cédant aux sollicitations des chefs de la Fronde, monte à cheval, fait armer le peuple, et vient sauver la tête de Condé, en sauvant son armée. Paris ouvre ses portes; et, sur un ordre de Gaston, obtenu par Mademoiselle, et dont l'original est conservé à la bibliothèque royale, le canon de la Bastille tire sur les troupes du roi (2 juillet). Le parlement rendit alors de nouveaux arrêts contre le cardinal Mazarin; et Gaston fut déclaré *lieutenant-général de S. M., dans toutes les provinces de son royaume*. Mais les chefs étaient divisés. Gaston faisait insulter et *houspiller* les conseillers par la populace; c'est ce qu'il appelait *égayer le parlement*. Condé et le cardinal de Retz semblaient prêts à se faire la guerre; l'archevêché, menacé d'un siége, était plein de soldats, et des grenades garnissaient les tours de Notre-Dame. Le duc de Nemours venait d'être tué en duel par le duc de Beaufort, son beau-frère. Un nouveau signe de ralliement était arboré dans Paris : c'étaient des bouquets de paille; les femmes en ornaient leurs cheveux, les hommes en portaient à leur boutonnière, les moines à leur froc. Un prédicateur prit alors pour texte ces paroles de Job : *In stipulam versi sunt lapides fundæ*. Il y avait eu des tumultes et des massacres à l'hôtel-de-ville. Plus de cinquante mille habitants avaient quitté Paris. Le peuple souffrait de la cherté des vivres, de la division des chefs, de l'éloignement de la cour. Les chefs ne s'entendaient plus. Gaston et le cardinal de Retz voyaient dans Condé l'ambition d'un maître. Le parlement était partagé. La moitié de la compagnie, ayant à sa tête le premier président Molé, siégeait à Pontoise, où le roi l'avait appelée; l'autre moitié, restée dans Paris, formait le parlement de la Fronde, et les deux cours cassaient mutuellement leurs arrêts. Les lois étaient sans autorité, le pouvoir sans dignité. Il n'y avait plus ni police, ni subordination, ni frein. Les Lorrains et les Espagnols marchaient, avec Condé, sous les drapeaux de la Fronde : mais Turenne arrêtait partout leurs efforts, et sauvait la monarchie. On vit enfin le peuple lassé des événements et des personnages de ce long drame politique, et les personnages inquiets du dénouement. Le temps n'était plus où le cardinal de Retz avait pu dire : « Les hommes ne se sentent pas dans ces espèces de fièvres d'état qui tiennent de la frénésie. Je connaissais des gens de bien qui étaient persuadés jusqu'au martyre, s'il eût été nécessaire, de la justice de la cause des princes. » Cette frénésie était tombée, la Fronde usée; et la plupart de ceux qui avaient marché sous ses étendards, semblaient dire comme ce diplomate anglais, à qui l'on demandait s'il était l'ambassadeur de Monk ou celui de Lambert, qui se faisaient la guerre : « Je suis le très-humble serviteur des événements. » Dans cette situation des choses et des esprits, Gaston montra sa faiblesse et ses craintes aux prises avec sa vanité : *Ne ferai-je pas demain la guerre*, disait-il au cardinal de Retz, *et plus facilement que jamais? — Oui, Monsieur. — Le peuple n'est-il pas toujours à moi? — Sans doute, Monsieur. — M. le Prince ne reviendra-t-il pas à moi, si je le demande? — Je le crois, Monsieur. — L'armée d'Es-*

pagne ne s'avancera-t-elle pas, si je le veux ? — Toutes les apparences y sont, Monsieur. « Gaston, » ajoute le cardinal, sentait le ridicule de ces questions, et il ne se » les permettait, qu'afin qu'on le réfutât, et afin de pouvoir dire ensuite qu'il aurait fait merveille, si » on ne l'avait retenu. » Cependant la Fronde allait en pleine décadence. Le coadjuteur démontre au duc d'Orléans la nécessité d'un prompt accommodement avec la cour. Le prélat accompagne lui-même la grande députation qui se rend de Paris à Compiègne : il remet une lettre de Gaston, reçoit le chapeau de cardinal ; et le 2 septembre, le roi répond à Gaston: « Mon oncle,... vous entrez d'abord, » sur ce vieux prétexte qu'on a toujours pris, dans les soulèvements : » on attaque les ministres, et on décrie la conduite des affaires, comme vous faites aujourd'hui... Le » feu roi, mon père (de glorieuse » mémoire), a choisi, avant son décès, cet étranger, duquel vous vous » plaignez, pour lui donner l'administration de mes affaires, après » avoir éprouvé sa suffisance et sa » fidélité en plusieurs affaires importantes. Vous l'avez autant aimé » pendant plusieurs années, que vous » témoignez maintenant de le haïr ; » vous l'avez autant estimé et loué, » que vous faites semblant de le mépriser. » Le roi se plaint de la *mauvaise conduite* des princes. Il reproche à Gaston d'avoir joint ses troupes à celles de Condé et à celles d'Espagne ; livrant ainsi la France *à l'avarice et à la cruauté des nations étrangères* : « Comment pouvez-vous, après cela, persuader que » vous souhaitez la gloire et la conservation de cette monarchie? En » demandant, comme vous faites, » que toutes choses soient remises en » leur premier état, si vous entendez qu'un infame déserteur comme » Marsin, soit renvoyé, avec le pouvoir de vice-roi, en Catalogne, » qu'il a voulu livrer aux Espagnols, » etc. ; que chacun s'attribue la licence de contredire et de censurer » les résolutions qui se prennent » dans mes conseils,... il n'y aura » personne qui ne découvre avec » quelle intention vous prétendez des » conditions de cette nature.... Il » faut que les ordonnances de mon » royaume soient observées, et nommément celles qui défendent aux » sujets les associations, les levées » de gens de guerre, les saisies des » deniers publics, etc. » Gaston avait demandé des passeports pour diverses députations ; le roi lui répond : « Quant aux passeports que vous demandez pour vos députés, et pour » ceux des compagnies et de l'hôtel-de-ville, vous savez aussi bien que » moi les raisons qui m'empêchent » de les accorder ; je ne les ai point » refusés pour ceux du clergé ; je les » ai offerts pour ceux des corps des » marchands et des autres corps de » ma bonne ville de Paris, qui ne » sont point tombés dans la désobéissance, et n'ont été entraînés » que par force dans les désordres » qu'ils souffrent : mais quand vous » ôtez à ceux-ci la liberté d'envoyer » vers moi, et que vous la demandez » pour des officiers interdits, et » pour un corps de ville où les » principaux chefs de la rebellion » se sont établis par violence, vous » faites paraître que vous n'avez pas » intention d'obtenir votre demande. » Mais il ne faut plus s'amuser aux » paroles ; il est désormais temps de » venir aux effets, pour faire promptement cesser les maux de l'État

» qui se va détruisant. Autrement » je serai obligé d'y remédier par » les voies que Dieu a mises en mes » mains. » Il fallut se soumettre. Paris venait de passer de l'enthousiasme de la révolte à l'enthousiasme de la soumission. On n'entendait qu'un cri : *Quand le roi viendra-t-il?* Vainement Gaston voulut tempérer cette impatience, qui rompait ses mesures et lui ôtait le temps de finir son traité : le roi rentra dans sa capitale, le 21 octobre, sans s'être lié par aucune promesse. L'amnistie fut proclamée pour tout ce qui s'était passé depuis 1648. Déjà Condé s'était jeté dans les bras des Espagnols. Gaston reçut l'ordre de s'éloigner de Paris, et partit pour Blois, où le suivit tristement le duc de Beaufort. Mlle. de Montpensier se retira dans ses terres. Le cardinal de Retz fut enfermé à Vincennes ; et toute cette grande tempête politique, élevée par des ambitions rivales qui ne purent s'accorder, tomba soudainement dans la lassitude et la déception de tous les partis. Depuis cette époque, la vie politique de Gaston n'offre plus rien de remarquable. Il avait perdu, en 1652, un fils unique, le duc de Valois, âgé de deux ans : « Je m'en allai en diligence au » Luxembourg, dit Mademoiselle, » où je trouvai Monsieur fort pénétré de douleur, et Madame qui » mangeait un potage, qui me dit : » Je suis obligée de me conserver ; » je suis grosse. » On trouve dans les Mémoires de cette princesse, de longs détails sur les affaires d'intérêt et les contestations qui s'élevèrent entre Mademoiselle et son père. Ce qu'il y a de plus saillant, c'est la manière dont s'opéra la réconciliation après plusieurs années de brouillerie : « J'allai droit dans » la chambre de Monsieur : il me » salua, et me dit *qu'il était bien* » *aise de me voir* ; je lui répondis » *que j'étais ravie d'avoir cet hon-* » *neur* : il était embarrassé au dernier point.... S. A. R. ne savait » que dire, et sans mes chiens, dont » l'un s'appelle *Reine*, et l'autre » *Souris*, toutes deux levrettes, on » n'aurait dit mot. » La princesse raconte ainsi la dernière maladie et la mort de son père : « Monsieur » avait, depuis quelques années, une » loupe au milieu du dos, qui était » fort grosse ; elle s'était ouverte, et » jetait quelques humeurs. Il y avait » un an qu'elle s'était fermée ; ce » qui lui avait causé quelques étourdissements fâcheux. » Gaston mourut à Blois, le 2 février 1660, âgé de cinquante-deux ans. « J'ai le » cœur bon, dit Mademoiselle : je » sentis dans ce moment-là toute la » tendresse que la nature inspire » dans de semblables occasions, et je » n'eus de souvenir et de sensibilité » que celle d'une violente douleur ;... » ensuite je donnai ordre à tout ce » qui était nécessaire pour mon deuil, » et après cela je me couchai. » Ce récit, que nous abrégeons, est tout en portraits. Elle dit plus loin : « Mme. de Sanjon (fille d'honneur de » Madame), pour laquelle il avait » eu une honnête passion, avait fort » contribué à le faire penser à son » salut (1) ; il allait régulièrement » tous les jours à la messe. Il ne » manquait jamais à la grande de sa » paroisse, ni à vêpres, ni aux autres prières. Il ne pouvait pas » souffrir qu'on jurât dans sa maison, et il s'était lui-même corrigé » de cette méchante habitude. » En-

(1) Mademoiselle parle aussi de l'amour de son père pour Mlle. de Saint-Megrin.

fin Mademoiselle achève de peindre la femme de Gaston, lorsqu'après avoir dit que son père mourut sur les quatre heures, elle ajoute : « Madame ne s'y trouva pas; et comme son dîner était porté, on pouvait croire qu'elle était occupée à manger, pour mettre ordre à des vapeurs auxquelles elle était fort sujette. » Trois filles de Gaston et de cette princesse épousèrent, l'une Cosme III, grand duc de Toscane, l'autre le duc de Guise (Louis-Joseph), la troisième Charles-Emanuel II, duc de Savoie. Gaston laissa aussi un fils naturel, qui s'établit en Espagne. Voiture et Vaugelas eurent des charges dans la maison de Monsieur. Chavigny écrivait au cardinal de Richelieu, que la peur était un excellent orateur pour persuader à Gaston ce qu'on voulait de lui : « En effet, dit Montrésor dans ses Mémoires, Gaston n'avait de crainte que pour sa personne : c'est la seule qu'il m'a paru qu'il ait eue tout le temps que je l'ai servi, ne lui en ayant jamais vu pour aucun des siens en quelques périls qu'ils fussent exposés pour lui. » Gaston, disait le cardinal de Retz, *entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient; et il en sortit toujours avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir.* Cependant, c'est d'après le témoignage des historiens du temps, que le P. d'Avrigny dit : « Gaston était né avec des inclinations qui lui auraient fait honneur, si elles avaient été mieux cultivées. » Il avait, comme Henri IV, l'esprit vif et la répartie prompte. Lors du premier bruit de l'arrestation du prince de Condé, du prince de Conti et du duc de Longueville : « Voilà, dit-il, un beau coup de filet : on vient de prendre un lion, un singe et un renard. » Soubise étant allé voir sa mère à la Rochelle, le jour du combat sanglant livré aux Anglais dans l'île de Ré : « Soubise vivra long-temps, dit Gaston; il observe le précepte du Décalogue: *Honora patrem et matrem.* » Parmi les nombreux pamphlets qui, dans la guerre de la Fronde, furent publiés contre ce prince, il suffira de citer celui qui a pour titre : *La France parlant à M. le duc d'Orléans endormi.* Il est terminé par ces vers :

Je naquis en dormant; j'y veux passer ma vie.
Jamais de m'éveiller il ne me prit envie.
Toi, ma femme, et ma fille, y perdez vos efforts
Je dors.

On attribue au duc d'Orléans des *Mémoires de ce qui s'est passé de plus considérable en France depuis l'an* 1608 *jusqu'en* 1635, imprimés à Amsterdam en 1683, et à Paris en 1685, in-12; réimprimés avec ceux du duc d'Angoulême, du duc d'Estrées et de Déageant, sous le titre de *Mémoires du duc d'Orléans*, dans le recueil intitulé : *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France, sous les règnes de Henri III, Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis et sous Louis XIII*, Paris, Didot, 1756, 4 vol. in-12. Les Mémoires de Gaston ont été revus ou rédigés par Algay de Martignac. L'*Avertissement* qui les précède, porte qu'ils *viennent d'un homme qui est long-temps entré dans la plus secrète confidence de feu M. le duc d'Orléans.* Ces Mémoires sont curieux et estimés. On a aussi les *Mémoires d'un favori de S. A. R. M. le duc d'Orléans*, Leyde, 1667, in-12; sur l'édition de Leyde, 1668, in-12; Amsterdam, 1702, in-12. Ces mémoires, attribués

à Bois d'Annemets, et écrits d'un style simple et naïf, sont suivis d'un recueil de pièces servant d'éclaircissements. Lenglet Dufresnoy, dans sa *Méthode pour étudier l'histoire*, dit que ces Mémoires « contiennent ce » qui s'est passé de plus considéra- » ble touchant Monsieur, depuis sa » naissance, en 1608, jusqu'à la » mort du comte de Chalais, en » 1626 »; et il ajoute qu'ils *renferment bien des secrets*. Parmi les autres, on peut consulter les Mémoires de Claude de Bourdeille, comte de Montrésor, Leyde, Sambix (Elzevir), 1665, 2 vol. in-12. On y trouve la relation de la retraite de Gaston en Flandre, l'an 1632; les intrigues de la cour à cette époque, et la relation du retour du prince, l'an 1641 (1). V—VE.

ORLÉANS (PHILIPPE DE FRANCE, duc D'), frère unique de Louis XIV, naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 21 septembre 1640. Le cardinal Mazarin, qui s'était établi surintendant de l'éducation des deux frères, s'appliqua, suivant les Mémoires du temps, et de l'aveu de la reine, à *viriliser* l'un, et à *efféminer* l'autre. Philippe eut pour précepteur La Mothe-le-Vayer (*Voy.* ce nom, XXX, 272), à qui Mazarin disait : *De quoi vous avisez-vous de faire un habile homme du frère du roi? S'il devenait plus savant que le roi, il ne saurait plus ce que c'est que d'obéir aveuglément.* Anne d'Autriche s'amusait à voir Philippe adolescent, habillé comme Achille à la cour de Scyros; et cette princesse le faisait paraître en jupes devant les courtisans, tandis que Louis était accoutumé de bonne heure à faire le roi. Ainsi Philippe n'aima ni les chevaux ni la chasse : il se plaisait à se parer, à tenir cercle, et il trouvait un bonheur infini dans les mascarades et dans les cérémonies, même dans les pompes funèbres. Mme. de la Fayette dit que « le » miracle d'enflammer le cœur de ce » prince, n'était réservé à aucune » femme. » Il épousa, le 31 mars 1661, Henriette-Anne, sœur de Charles II, roi d'Angleterre. Ce mariage ne fut pas heureux (*V.* HENRIETTE). Philippe se montra jaloux de l'étroite amitié que Louis avait pour cette princesse. Le monarque la voyait tous les jours, et tenait sa cour chez elle. Lorsqu'en 1670, dans le dessein de rompre la ligue que la Hollande venait de faire avec l'Empire et l'Espagne, Louis voulut s'assurer du roi d'Angleterre, il chargea Madame de cette négociation secrète; et Monsieur n'en eut aucune connaissance. Louis, feignant d'aller visiter ses conquêtes des Pays-Bas, y mena toute sa cour. Henriette prit le prétexte du voisinage, pour passer la mer et aller voir le roi son frère. Elle réussit à le déta-

(1) Gaston était très-instruit dans la botanique. Il fonda dans la ville de Blois, près de son palais, un jardin destiné à naturaliser toutes les plantes que les médecins regrettaient de ne pas trouver en France. Des savants allèrent, par ses ordres, en recueillir dans les pays les plus éloignés. Il aimait à voir prospérer sous ses yeux toutes ces plantes exotiques, rangées par ordre, et toujours prêtes à combattre les maux divers qui affligent l'humanité. Abel Brunyer (*V.* son article, VI, 158) est le premier qui ait fait imprimer une Description du Jardin de botanique de Gaston, à Blois. Robert Morison (*V.* ce nom, XXX, 176), qui avait travaillé à l'établissement de ce jardin, donna, neuf ans après la mort du frère de Louis XIII, un Catalogue plus détaillé des plantes que ce prince y avait réunies. Dans la préface de son *Hortus regius Blesensis auctus*, il rappelle tous les droits que Gaston d'Orléans eut à l'estime et à la reconnaissance publiques. Les vers suivants, extraits d'une pièce qui se trouve en tête de l'ouvrage de Morison (Londres, 1669), nous ont paru dignes d'être cités :

Nec tota Alcinoi jactent pomaria : plures
Plantas Blesensis nobilis hortus alit,
Quas, decus Heroidum, variis distinxit arenis
Gastonus, populo pharmaca sana suo.
Principibus cedes multis laus maxima habetur :
Cura erat huic hominum, principe digna, salus.

L—P—E.

cher de la triple alliance, repassa le détroit le 12 juin; et, le 30 du même mois, à huit heures du soir, elle mourut subitement à St.-Cloud, au milieu d'une cour brillante dont elle faisait les délices. Tout-à-coup retentit ce cri effrayant : *Madame se meurt*; et quelques heures après : *Madame est morte*. La princesse venait de boire, dans un gobelet de vermeil, de l'eau de chicorée : aussitôt des douleurs affreuses se déclarèrent, et sa première exclamation fut qu'elle était empoisonnée. Le roi et les princes accoururent. « Nous vîmes, dit Mademoiselle » dans ses Mémoires, Madame sur » un petit lit, toute échevelée, le » visage pâle, le nez retiré : elle » avait la figure d'une morte. On » causait, on allait et venait dans » cette chambre; on y riait. Nous » ne trouvâmes quasi personne qui » parût affligé. Monsieur semblait » fort étonné. » Des soupçons s'élevèrent contre lui. Un officier de bouche de la princesse se trouva assez riche après sa mort, pour ne pas demander, de même que les autres, à entrer au service de la seconde femme de Monsieur. « Comme celle-ci, dit » M. d'Argenson dans ses *Essais*, » lisait la liste de ses officiers, et, » voyant que celui-ci manquait, en » témoignait de l'étonnement et de» mandait s'il était mort : *Oh! non*, » dit Monsieur; *mais je compte* » *qu'il ne vous servira jamais*. On a » remarqué que cet homme ne par» lait jamais de Monsieur; que ja» mais il n'allait au Palais-Royal ni » à St.-Cloud. On prétend même » qu'il se troublait quand on par» lait devant lui de son ancienne » maîtresse. » Après avoir reçu le viatique des mourants, Henriette demanda pardon à son mari de toutes les inquiétudes qu'elle lui avait données, et protesta qu'elle ne l'avait jamais offensé. On avait parlé, à la cour, de liaisons suspectes de la princesse avec le roi, avec le duc de Monmouth et le comte de Guiche (1). On lit, dans les *Fragments de lettres originales* de Charlotte-Élisabeth de Bavière, ce qui suit : « Un » jour Madame, soit pour aller voir » ses enfants, soit pour parler » plus librement au comte de Gui» che, se rendit chez Mme. de Ch... » Elle avait un valet de chambre » nommé Launois... On laissait ce » garçon sur l'escalier, pour aver» tir, au cas que Monsieur arrivât. » Tout-à-coup Launois accourt, et » dit : *Voici Monsieur qui descend* » *l'escalier, et qui vient*... Le com» te de Guiche ne pouvait plus se » sauver du côté de l'antichambre; » les gens de Monsieur y étaient dé» jà. *Je ne sais qu'un moyen, dit* » *Launois : approchez-vous de la* » *porte*. Launois court au-devant de » Monsieur, et lui donne si rude» ment de sa tête contre le nez, qu'il » le lui fit saigner. *Monsieur*, s'é» cria-t-il, *je vous demande pardon* » *et grâce; je ne vous croyais pas si* » *près; je voulais vite courir pour* » *vous ouvrir la porte*. Madame et la » gouvernante s'avancèrent toutes » alarmées, avec des mouchoirs » qu'elles mirent sur le visage de » Monsieur, bien autant sur ses » yeux que sur son nez, et l'entou» rèrent de manière que le comte de » Guiche pût s'esquiver et gagner

(1) Lorsque la Satire des *Amours du Palais-Royal*, imprimée en Hollande, arriva à la cour : *Je suis perdue*, dit Henriette à l'évêque de Valence, premier aumônier de Monsieur (*V.* COSNAC); *tenez, lisez toutes ces fausses horreurs, que Monsieur ne croira que trop* (Mém. de Choisi). On trouve dans le second volume de l'*Hist. amoureuse des Gaules*, un libelle obscène sous ce titre : *La Princesse, ou les amours de Madame.*

» l'escalier, sans que Monsieur s'en » aperçût. Monsieur crut que c'était » Launois qui s'échappait. » On lit encore dans les mêmes *Fragments* : « Madame était la confidente du roi ; » car on avait toujours tâché de » mettre le roi mal avec Monsieur, » en disant à S. M. que son frère » était aimé de Paris et de la cour, » et qu'il y aurait de la politique à » inquiéter un peu Monsieur, afin de » l'occuper d'autre chose. C'est la » raison pour laquelle le roi se » montrait si porté à favoriser la » galanterie de Madame. Je l'ai su » du feu roi lui-même. » Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la jalousie de Monsieur était fondée (1); mais il n'est que trop vrai qu'elle éclata souvent, et qu'Henriette eut beaucoup à souffrir de la haine du prince et de l'insolence de ses favoris. Il serait cependant téméraire de noircir la mémoire de Philippe, du soupçon même d'un crime que tout semble annoncer avoir été commis. « Il n'est » que trop vrai, est-il dit dans les » *Fragments* déjà cités, que feu Madame est morte empoisonnée; mais » ce fut sans la moindre participation » de Monsieur. » On lit plus bas qu'elle avait *trois trous dans l'estomac*. » Un nommé Morelli fut l'intermédiaire dont on se servit pour faire » venir le poison d'Italie; et, pour » le récompenser, on le plaça ensuite chez moi, en qualité de premier maître-d'hôtel. » Enfin, suivant les mêmes *Fragments*, ce n'était pas l'eau de chicorée qui était empoisonnée ; plusieurs personnes en burent après la princesse, et ne furent point incommodées ; mais c'est au gobelet de vermeil qu'avait été attaché le poison. « Le jour de » cette affreuse catastrophe, le matin, Monsieur étant à la messe, » D... était venu ouvrir l'armoire, » avait pris la tasse, le gobelet de » Madame, et l'avait frotté avec un » papier. Surpris par un valet de » chambre qui lui dit : *Monsieur,* » *que faites-vous à notre armoire ?* » *pourquoi touchez-vous au gobelet* » *de Madame ?* Il avait répondu : » *Je crève de soif, je cherchais à* » *boire, et, voyant le gobelet de* » *Madame poudreux, je l'ai net-* » *toyé avec du papier le mieux que* » *j'ai pu* (1). » Les médecins déclarèrent que la princesse « était morte » d'une colique qu'ils appelèrent » *cholera morbus*... Le roi d'Angleterre se plaignit, parce qu'il » croyait que Madame avait été empoisonnée (*Mém. de mademoiselle de Montpensier*). » Louis XIV avait intérêt à ce que Charles II ne crût pas qu'une sœur qu'il aimait tendrement eût péri par le poison. Quoi qu'il en soit des véritables causes de la mort d'Henriette, il paraît constant qu'on négligea de les approfondir. Les preuves disparurent, et les soupçons restèrent. L'histoire a dû les recueillir ; mais elle ne peut les fixer. Bientôt Philippe, cédant aux instances de son aumônier, rechercha la gloire des armes. L'évêque de Valence (*Voyez* COSNAC) l'accompagna dans la guerre des Pays-Bas (1667). Ce prélat suivait

(1) « J'ai toujours été très-portée, écrivait la » princesse Charlotte-Élisabeth de Bavière, à la croire plus malheureuse que coupable. Elle eut affaire » à de si méchantes gens. »

(1) « On prétendit que le chevalier de Lorraine, » favori de Monsieur, pour se venger d'un exil et » d'une prison, que sa conduite coupable auprès de » Madame, lui avait attirés, s'était porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention que le chevalier de Lorraine était alors à Rome, et qu'il » était bien difficile à un chevalier de Malte, de » vingt ans, qui est à Rome, d'acheter la mort d'une » grande princesse. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXV.)

le prince dans la tranchée, et jetait de l'argent aux soldats. Le roi, étonné, dit un jour à Philippe : *Diable, mon frère, qui vous en a tant appris ? qui donc vous a engagé à vous tant tourmenter à l'armée ?— C'est l'évêque de Valence*, répondit Monsieur. — *Son conseil*, reprit Louis, *n'était pas trop obligeant pour moi ; mais il ne vous conseillait pas trop mal pour vous.* Quelque temps après, Monsieur échoua dans sa demande d'entrer au conseil : il s'en prit à son aumônier, qui l'avait porté à faire cette demande, et qui reçut sa démission. Le 16 novembre 1671, Philippe épousa, à Châlons, en secondes noces, la princesse Charlotte-Elisabeth, fille de Charles-Louis, électeur de Bavière. *Vous comprenez bien*, disait Mme. de Sévigné, *la joie qu'aura Monsieur, d'avoir à se marier en cérémonie, et quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entend pas le françois.* La politique entra dans les deux mariages de Philippe : par le premier, Louis gagna le roi d'Angleterre ; par le second, il s'assura de la neutralité de l'électeur Palatin, pendant la guerre qu'il méditait contre la Hollande. Charlotte, comparée à Henriette, offrait le contraste le plus frappant dans la figure, le caractère, l'esprit et les manières (*V.* Charlotte et Henriette). Le contraste n'était pas moins grand entre Philippe et sa nouvelle femme : Philippe était petit, galant et efféminé ; Charlotte, une grosse allemande, virile, *tout d'une pièce*, comme elle le dit elle-même. Il résulta de ce parallèle, que, si Monsieur avait été jaloux de Henriette, ce fut Charlotte qui fut jalouse de Monsieur. « Il » m'a fait beaucoup souffrir, écri» vait-elle ; je l'aimais cependant, et » les trois dernières années, je l'a» vais entièrement gagné... Il avait » même déclaré à tous ses favoris, » qu'il ne souffrirait plus qu'on lui » parlât mal de moi, et qu'il avait » en moi une confiance sans réserve. » J'avais travaillé pendant trente » années pour acquérir ce bon» heur. » En 1672, Monsieur suivit son frère à la conquête de la Hollande, qui s'ouvrit par le fameux passage du Rhin, et fut l'ouvrage de trois mois. Philippe emporta Zutphen, le 25 juin ; il prit Bouchain, le 11 mai 1676. Il se couvrit de gloire, le 11 avril 1677, à la bataille de Cassel, qu'il gagna contre le prince d'Orange. Philippe avait sous ses ordres les maréchaux d'Humières et de Luxembourg ; il donna de grandes preuves de valeur, eut un cheval tué sous lui, et reçut un coup de mousquet dans ses armes. Les chevaliers de Lorraine et de Nantouillet furent blessés à ses côtés. La place de Saint-Omer se rendit à lui, le 20 du même mois. « Le roi, » écrivait Pellisson, eut une joie sen» sible de cette prospérité ; et nous » lui avons entendu dire deux fois, » d'effusion de cœur, *que, sur son* » *honneur, il était plus aise que ce*» *la fût arrivé à son frère qu'à* » *lui-même.* » Mais Saint-Simon dit, » qu'il n'y eut que l'extérieur de » gardé, et que, dès ce moment, la » résolution fut prise, et depuis bien » tenue, de ne jamais donner d'ar» mée à commander à Monsieur. » Dès-lors Philippe retomba dans les frivolités d'une vie molle et oisive. Au milieu d'une cour galante, il chercha froidement des aventures. S'étant attaché à une demoiselle de Grancey, il eut, suivant quelques auteurs, le malheur de s'en montrer jaloux jusqu'au ridicule. « Je vous sup-

» plie, écrivait Mme. de Sévigné, que » toutes les jalousies se taisent de» vant celle de Monsieur; c'est de la » quintessence de jalousie, c'est la » jalousie même. J'admire qu'il en » soit resté dans le monde, après le » partage qui lui en est échu. » Monsieur avait eu, de Henriette, la princesse Marie-Louise, qui épousa Charles II, roi d'Espagne. Il eut, de sa seconde femme, Philippe, régent du royaume, et Elisabeth-Charlotte, qui fut mariée au duc de Lorraine. Mlle. de Montpensier, morte en 1693, l'institua son légataire universel. Louis XIV renouvela, en 1693, la donation déjà faite par lui à son frère, du Palais-Royal, que Richelieu avait laissé à la couronne. Le second testament de Charles II, en date du 2 octobre 1700, appelant à la couronne d'Espagne le duc d'Anjou, second fils du Dauphin, Philippe, qui prétendait à la succession de Charles, comme fils d'Anne d'Autriche, signa d'inutiles protestations, et mourut à Saint-Cloud, le 1er. juin de l'année suivante, à l'âge de 61 ans. Quelques traits, pris dans la correspondance de Charlotte-Élisabeth de Bavière, achèveront le portrait de ce prince: « Monsieur écrivait si mal, que sou» vent il m'apportait ses propres let» tres à lire, en me disant: *Mada» me, vous êtes accoutumée à mon » écriture; lisez-moi un peu cela, » je ne sais ce que j'ai écrit.* Il avait » une forte aversion pour la chasse; » et hors le cas où le service mili» taire le demandait, il ne pouvait » se résoudre à monter à cheval. A » l'armée, les soldats disaient de » lui: *Il craint plus que le soleil ne » le hâle, qu'il ne craint la poudre » et les coups de mousquet.* Il ai» mait tant le bruit des cloches, qu'il » ne manquait jamais de se trouver » à Paris la nuit de la Toussaint: il » n'aimait pas d'autre musique. » Mme. de Frène disait souvent à » Monsieur: *Vous ne déshonorez » pas les femmes qui vous hantent, » mais elles vous déshonorent.* Il » parlait aux personnes, unique» ment pour leur parler. Son affabi» lité avait quelque chose de trop » banal; ce n'était plus une distinc» tion, que d'être accueilli par lui. » Il aimait beaucoup plus le roi, » que le roi ne l'aimait. L'attache» ment de Monsieur pour son frère, » était une véritable adoration: il » ne pouvait lui résister en rien. Il » avait la coutume de porter le soir, » dans son lit, un chapelet garni de » plusieurs médailles et reliques, » qui lui servait à faire ses prières » avant de s'endormir. » On peut voir, dans la correspondance de Charlotte de Bavière, « la singulière promenade qu'il fit faire une nuit aux médailles et aux reliques sur le corps de sa femme, sous prétexte qu'elle avait été *huguenote.* » Ce ne fut cependant pas la faute de son précepteur Le Vayer, si Philippe ne devint pas un prince sage et éclairé. Il lui fit traduire l'histoire romaine de Florus. Lenglet Dufrenoy fait l'éloge de cette version; mais elle n'est plus recherchée aujourd'hui.

V—VE.

ORLÉANS (PHILIPPE duc D'), régent de France, fils du précédent, naquit à Saint-Cloud, le 4 août 1674, et reçut en naissant le titre de duc de Chartres. Son esprit et ses grâces naturelles firent concevoir les plus grandes espérances; mais, par une déplorable fatalité, la mort lui enleva successivement cinq gouverneurs, qui tous avaient commencé à diriger vers le bien les qualités

précieuses dont le ciel l'avait comblé(1). Il ne lui resta plus que l'abbé Dubois, qui devint, après la mort de Saint-Laurent, son sous-précepteur, et qui devait avoir sur la destinée de ce jeune prince une influence si funeste. Cependant Philippe était doué de si heureuses dispositions, qu'il fit les plus rapides progrès dans tous les genres d'étude. Géométrie, peinture, chimie, poésie, musique; il réussissait dans tout : mais il montrait un goût plus décidé pour les arts de la guerre; et tout annonçait en lui un digne petit-fils de Henri IV. Il débuta dans la carrière des armes à l'âge de dix-sept ans, au siége de Mons, sous les yeux du roi son oncle; et il suivit ensuite le duc de Luxembourg à Steinkerque et à Nerwinde. Dans la première de ces batailles, il enleva un poste important à la tête de la brigade des gardes, et fut légèrement blessé : dans la seconde, où il commandait la cavalerie de la réserve, il enfonça les deux premières lignes de l'ennemi, pénétra jusqu'à la troisième, et ne se tira du danger le plus imminent qu'en s'ouvrant un passage l'épée à la main. A tant de valeur le duc de Chartres joignait la plus séduisante affabilité, et, ce qui n'est pas moins étonnant, un coup-d'œil et une sagacité qui ne sont ordinairement le fruit que d'une longue expérience. Mais ce brillant début, de la part d'un prince que sa naissance avait placé si près du trône, ne tarda pas à donner de l'ombrage. Louis XIV n'avait point oublié les divisions de la Fronde et les malheurs de sa minorité. Les dangers dont les princes de sa maison avaient environné son enfance, étaient encore présents à sa mémoire; et il ne redoutait rien tant pour ses successeurs que de pareilles calamités. Ne voulant ni fournir à son neveu de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire et de l'influence parmi les troupes, ni exciter son ambition par de plus grands succès, il ne lui permit pas de faire la campagne de 1694; et ce jeune prince fut obligé de rester à Paris, plongé dans l'oisiveté la plus funeste, et n'ayant d'autre guide, d'autre conseil que Dubois : car cet homme ne l'avait pas quitté, même dans les camps, où son influence était du moins peu dangereuse. Accueilli froidement par le roi, le duc de Chartres ne se montra presque plus à Versailles; et déjà dégoûté des succès faciles que ses grâces et son rang lui assuraient auprès des femmes de la cour, il en rechercha d'une classe subalterne, et porta le trouble et le scandale dans plusieurs familles : il se dégoûta encore des intrigues de cette espèce; et ce fut alors que son vil corrupteur (*V.* Dubois, XII, 71) l'entoura de comédiennes et de prostituées. Il est difficile de croire que le roi ait ignoré ce scandale : cependant il ne songea pas à y mettre un terme; et ce qui doit surprendre, c'est que ce fut dans ce temps-là qu'il fit épouser une de ses filles légitimées à son neveu. Le duc de Chartres montra d'abord pour ce mariage beaucoup de répugnance. Son père n'osa pas résister à Louis XIV; mais sa mère, princesse altière et sévère (*V.* Charlotte-Élisabeth, VIII, 231), fit tous ses efforts pour

(1) Ces gouverneurs furent le maréchal de Navailles, mort en 1684; le maréchal d'Estrades, qui mourut en 1686; le duc de La Vieuville, en 1689; le marquis d'Arcis, en 1649; et enfin Saint-Laurent, le plus vertueux des précepteurs, qui eut toutefois le tort d'introduire auprès de son élève le trop fameux Dubois. C'est à l'occasion de la mort précipitée de tous ces gouverneurs, que Mme. de Sévigné écrivait à sa fille, en répétant un mot de Benserade, qu'on ne pourrait jamais *élever* un gouverneur pour le neveu du roi.

l'empêcher. On s'adressa alors à Dubois, qui sut tirer un grand parti de cette affaire, pour se mettre en crédit auprès du monarque, et pour ajouter encore à son ascendant sur le jeune prince. Ce fut par les conseils de son précepteur que le duc de Chartres se fit donner une dot considérable, et qu'il obtint qu'après la mort de son père, toutes les prérogatives de premier prince du sang lui seraient conservées, à l'exception du titre de *Monsieur*. A ces conditions, il accepta la main de Mlle. de Blois, fille de Mme. de Montespan. Belle comme sa mère, cette princesse était moins vive, moins spirituelle, mais plus grave, plus réservée, et d'une indolence qui allait jusqu'à l'apathie (1). Ce caractère était peu propre à fixer son époux; cependant ce prince montra, dans toutes les occasions, à sa femme, de la déférence et des égards dont elle parut se contenter. Mais il ne changea rien à sa manière de vivre; et quand il eut perdu son père (1701), ses désordres devinrent encore plus scandaleux. Le premier soin du nouveau duc d'Orléans fut de se former une cour; et il la composa selon ses goûts et ses habitudes. Les femmes de la duchesse elles-mêmes durent être de son choix; Dubois continua de jouer le premier rôle, et le marquis d'Effiat, les Broglie, les Canillac, les Nocé, les Brancas, tous également décriés par leurs mœurs et leur irréligion, obtinrent les principaux emplois dans cette nouvelle cour, où le marquis de la Fare eut celui de capitaine des gardes. Au milieu de tels hommes, le neveu de Louis XIV semblait avoir complètement oublié la carrière de gloire et d'ambition où naguère on l'avait vu débuter avec tant d'ardeur : mais, à l'époque de la mort de Charles II roi d'Espagne, lorsqu'il sut que, par le testament de ce monarque, la maison de Savoie était appelée à lui succéder après la branche aînée de la maison de France au préjudice de celle d'Orléans, Philippe ne put se dissimuler que cette clause n'eût été dictée par Louis XIV lui-même; il y reconnut les mauvaises dispositions de son oncle, et fit ses protestations contre le testament; enfin, lorsqu'il apprit que le maréchal de Villars avait été chargé de faire entrer, dans le traité de Rastadt, des articles secrets qui tendaient à l'éloigner de plus en plus du trône d'Espagne et de celui de France, toutes ces circonstances le tirèrent de son apathie et réveillèrent son ambition. On le vit alors s'occuper des opérations des armées, et faire de leurs mouvements le sujet habituel de ses conversations. Il en parlait avec chaleur; les hommes les plus expérimentés admiraient ses jugements et l'étendue de ses connaissances. Ses discours retentirent à la cour, et ils vinrent bientôt aux oreilles du roi. Dans l'embarras où des défaites multipliées avaient jeté ce prince sur le choix de ses généraux, il oublia ses défiances; et, persuadé que la valeur ou la seule présence de son neveu rappellerait la victoire sous ses drapeaux, il envoya commander l'armée d'Italie (1706). Mais en se servant des talents et de la réputation du jeune prince, Louis XIV n'était pas disposé à lui donner des moyens d'ajouter à la gloire

(1) Mme. de Caylus raconte, dans ses *Souvenirs*, un trait de caractère qui peint bien la duchesse d'Orléans. Cette dame ayant fait concevoir à mademoiselle de Blois, quelques inquiétudes sur l'inclination que le prince témoignait dès avant son mariage pour la duchesse de Bourbon, la jeune personne répondit : « Je ne me soucie pas qu'il m'aime ; je me soucie qu'il m'épouse. »

qu'il s'était acquise ; et d'ailleurs l'armée qu'il mettait sous ses ordres, faisait alors le siége de Turin : elle menaçait dans sa capitale le duc de Savoie, le père de cette duchesse de Bourgogne qui jouissait de tant de crédit à la cour. Tous ces motifs placèrent le duc d'Orléans dans une position très-délicate. Les instructions vagues et contradictoires qu'on lui donna, furent peu propres à l'en tirer. Le maréchal de Marchin avait reçu des ordres secrets de la main du roi ; et ces ordres qui ne devaient être produits que dans une circonstance décisive, se trouvèrent précisément contraires à ceux que le duc voulut donner, lorsqu'il vit l'armée impériale s'avancer pour le forcer dans son camp. Il jugea au premier abord qu'il convenait mieux de marcher au-devant d'elle, que de l'attendre dans d'immenses retranchements impossibles à défendre ; mais il fallut se soumettre aux ordres du roi. N'ayant ainsi que l'ombre du commandement, le duc d'Orléans voulut au moins combattre en soldat. S'abandonnant alors à toute son impétuosité, il se jeta dans la mêlée, où il fut blessé de deux coups de feu. Lorsque le maréchal de Marchin eut été blessé mortellement, le prince contribua beaucoup, par son sang-froid et par son excellent coup-d'œil, à soutenir la retraite ; et il rendit ainsi moins funeste une défaite qu'il avait prévue, qu'il n'avait pu empêcher, et dont la honte pouvait cependant lui être attribuée (*V.* Eugène, XIII, 486). Mais toute la France, et le roi lui-même, furent si convaincus que le duc d'Orléans ne méritait aucun reproche pour le désastre de Turin, que dès l'année suivante on l'envoya à l'armée d'Espagne, où, par une fatalité qui semblait s'attacher à tous ses pas dans la carrière militaire, la bataille d'Almanza fut livrée la veille de son arrivée. On ne peut pas douter que le maréchal de Berwick, qui était prévenu de son approche, n'ait voulu lui dérober l'honneur de cette victoire. Cependant le prince, ayant pris le commandement, trouva encore de nombreuses occasions de faire éclater sa valeur. Il soumit les royaumes de Valence et d'Aragon ; il emporta les places de Xativa et d'Alcaraz, que les habitants défendirent avec le courage du désespoir ; il pénétra dans la Catalogne ; et, après un long siége, dont il avait conduit tous les travaux, il prit d'assaut la place de Lérida, qui avait autrefois contraint le grand Condé à reculer devant elle. Ce fut la veille du jour où devait lui parvenir l'ordre de s'en éloigner, qu'il fit cette importante conquête. Ses ennemis cherchaient ainsi, dans toutes les occasions, à mettre des obstacles à sa gloire ; et ils empêchèrent souvent qu'on ne lui envoyât de France et de Madrid les secours dont il avait besoin (*V.* Ursins, princesse des). Cependant sa campagne de l'année suivante (1708) fut encore très-brillante. Il dirigea habilement des expéditions contre Denia et Alicante ; ses troupes s'emparèrent de ces deux places, et il conduisit lui-même le siége de Tortose, qu'il força de capituler. Il se rendit ensuite à Madrid, où le roi et la reine le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et de reconnaissance ; mais depuis long-temps toutes ses démarches étaient épiées, surveillées ; et la cour de Versailles était informée qu'il avait osé porter ses vues sur le trône de Philippe V. En effet, le duc d'Orléans, témoin des

terreurs et des incertitudes de ce faible monarque, le voyant près de renoncer à sa couronne, et sachant que Louis XIV lui-même y avait consenti (1), se rappela les injustices qui lui avaient été faites dans le testament de Charles II, et songea réellement à s'asseoir sur un trône qu'il crut près d'être vacant. Il parla de ce projet à quelques-unes de ses créatures, voulant qu'elles y fussent préparées en cas d'événement. Mais des indiscrétions firent bientôt connaître ses desseins à Madrid et à Versailles; et l'ordre fut donné de saisir ses agents. Il avait à craindre d'être arrêté lui-même; et on allait le traduire devant une commission comme criminel d'état, si le duc de Bourgogne n'avait hautement pris sa défense dans le conseil, en présence du roi, et contre l'avis du Dauphin, qui insistait avec beaucoup de chaleur pour qu'on fit le procès à son cousin. Le duc d'Orléans signa un acte par lequel il renonçait à ses prétentions sur l'Espagne; et tout parut terminé. Mais il eut à peine échappé à cette crise, qu'il vit éclater sur lui un orage encore plus terrible. Dans l'oisiveté à laquelle il s'était vu condamné, il se livra à l'étude de la chimie; et on l'avait vu souvent travailler à des préparations dont l'objet était ignoré, lorsque le Dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne, et leur fils aîné, moururent dans l'espace d'une année, presque subitement, et sans qu'on pût savoir la cause de tant de pertes si cruelles et si imprévues. Tous les regards se tournèrent vers celui des princes qui avait le plus d'intérêt à ces tristes événements; et le duc d'Orléans fut en butte à la clameur publique, lorsqu'il se présenta pour jeter de l'eau bénite sur le corps de la duchesse de Bourgogne. La fureur du peuple, excitée par les nombreux ennemis qu'il avait à la cour, fut près d'en venir aux derniers excès, quand on fit imprudemment passer devant son palais le convoi qui portait en même temps les restes des deux Dauphins et ceux de la Dauphine. Une foule éplorée et furieuse les suivait: elle éclata en violentes menaces; elle appela hautement le duc d'Orléans un empoisonneur, un assassin; et ce prince ne dut son salut qu'à la vigilance et à la fermeté du lieutenant de police d'Argenson. L'alarme était universelle, et la fureur publique n'eut plus de bornes, lorsqu'on vit, peu de temps après, le second fils du duc de Bourgogne, ce dernier rejeton de la branche royale, atteint de la même maladie, et près d'expirer de la même manière. Consterné lui-même de tant d'événements sinistres, effrayé de toutes ces clameurs, et sans moyens pour repousser des calomnies que, par une incroyable fatalité, tant de circonstances semblaient justifier, le duc d'Orléans alla se jeter aux pieds du roi : il demanda qu'on lui fît son procès, offrant de se constituer prisonnier, lui et le chimiste Homberg, que l'on accusait de l'avoir instruit dans l'art affreux des Voisin et des Brinvilliers. Le monarque le reçut froidement; et, quand il l'entendit se plaindre des ennemis qu'il avait à la cour, il lui répondit avec sévérité que ses accusateurs, ses seuls ennemis étaient ses mauvaises mœurs,

(1) Dans la détresse où il se trouvait, Louis XIV avait consenti pour son petit-fils, à la perte du trône d'Espagne; mais il avait repoussé avec indignation la proposition que lui firent Marlborough et le prince Eugène, de concourir avec eux à l'en renverser. Ce fut dans cette occasion que ce monarque dit, avec tant de courage et de grandeur, au milieu de son conseil : *J'aime mieux faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants.*

ses déréglements et son impiété. Néanmoins il ne voulut pas que son neveu fût mis en jugement; il permit seulement que Homberg entrât à la Bastille : mais le lendemain, quand celui-ci s'y présenta, de nouveaux ordres avaient défendu de lui en ouvrir les portes. Cependant le jeune dauphin ne tarda pas à se rétablir; et il fut prouvé qu'aucune tentative de poison n'avait été faite contre les jours d'un enfant aussi précieux. Ainsi le dernier crime qui eût resté à commettre, le crime sans lequel tous les autres eussent été inutiles, ne pouvait pas même être soupçonné. Cette réflexion commença à faire quelque impression sur le public; et le chirurgien Maréchal persistant à nier hautement tous les symptômes d'empoisonnement, signalés par Fagon, le roi parut aussi ouvrir les yeux, ou du moins ses soupçons se calmèrent; et il ne témoigna pas même d'inquiétude, lorsque, quelques mois plus tard, le troisième de ses petits-fils, le duc de Berri, mourut avec des indices d'empoisonnement beaucoup plus réels (*V.* l'article de la duchesse de Berri, au Supplément). Cependant il continua de montrer à son neveu beaucoup de froideur et de défiance, et le parti des princes légitimés, à la tête duquel était Mme. de Maintenon, leur gouvernante, fit tous ses efforts pour le maintenir dans ces dispositions. La mort de Louis XIV semblait prochaine; et ce parti ne craignait rien tant que de voir la régence dans les mains du duc d'Orléans. Ce fut pour y mettre un obstacle, qu'il fit accorder aux princes légitimés tous les titres et les prérogatives des princes du sang, même celle de succéder à la couronne; et ce fut dans le même but, que l'on fit signer au roi mourant un testament, par lequel tous les usages de la monarchie étaient renversés en faveur des enfants naturels (1). Mais les courtisans eux-mêmes croyaient peu à la durée de ces dispositions arrachées par l'intrigue et l'obsession à la faiblesse d'un vieillard; et, dès qu'ils virent le monarque près de fermer les yeux, tous leurs regards se tournèrent vers le duc d'Orléans. « On vit alors la cour, dit Saint-» Simon, se presser en foule du côté » du prince. Il est vrai que, trois » jours avant la mort du roi, un cor-» dial qu'on lui avait fait prendre, » ayant un peu rappelé ses forces, » l'appartement de son neveu, qui » regorgeait de monde, fut vide en » un instant : mais dès que le roi re-» tomba, tout reflua bien vite vers » le prince; et lui, au milieu de ce » flottement, l'observait et s'en amu-» sait, comme d'une scène comique. » Le public, selon sa coutume, suivait les impulsions de la cour; et, lorsque le roi expira, tous les soupçons, toutes les plaintes contre le duc d'Orléans, étaient oubliés. De son côté, ce prince, sous les apparences d'une indifférente frivolité, n'avait rien négligé de ce qui pouvait assurer ses droits. Toutes les dispositions du testament de Louis XIV lui étaient connues; (2) et il avait tout préparé pour qu'elles ne fussent point

(1) Ce testament avait été déposé au parlement, l'avant-veille de la mort de Louis XIV; sur l'enveloppe scellée des armes du monarque, étaient écrits ces mots de sa main : *ceci est notre testament*. Signé LOUIS. Le procureur général annonça que le roi donnait *le dépôt fait et secret* : le paquet fut enfermé au greffe sous trois clefs, dont l'une fut remise au premier président de Mesmes, l'autre au procureur général, et la troisième au greffier en chef Dongois.

(2) On lit, dans les Mémoires du temps, que le duc d'Orléans avait eu des conférences secrètes avec le cardinal de Noailles, l'un des chefs du parti janséniste, et qu'il se faisait conduire le soir secrètement à l'archevêché dans une chaise à porteur. On lit aussi

exécutées. Il ne voulait pas être simple président d'un conseil de régence, qui eût pu avoir d'autres volontés que les siennes ; et il était résolu de perdre la vie, plutôt que de laisser subsister des clauses qui, en confiant la personne du jeune roi au duc du Maine, semblaient confirmer à son égard les soupçons d'empoisonnement. Dès le lendemain de la mort du monarque, Philippe parut au parlement, où se trouvaient réunis un grand nombre de ses partisans (1); et il y prononça, d'abord avec un peu d'embarras, puis du ton le plus ferme, un discours très-habilement préparé. Il fit parler le roi mourant, déclara que le conseil de régence, prescrit par le testament qu'on venait de lire, n'était pas conforme aux dernières paroles qu'il avait entendues de la bouche du monarque, imposa silence au duc du Maine, qui essaya de répondre ; et, après avoir dit qu'il consentait que ses mains fussent liées pour le mal, mais qu'il prétendait être libre de faire le bien, il se fit déclarer régent du royaume (2), avec un pouvoir absolu. Dans une seconde séance ménagée avec adresse par Joly de Fleury et d'Aguesseau, il fut chargé du commandement de la maison militaire du roi, qui avait été donné au duc du Maine par le testament. Et ce même peuple, qui, trois ans auparavant, l'avait poursuivi comme un assassin et un empoisonneur, le reconduisit en triomphe dans son palais. On vit bientôt tous les courtisans, même ceux qui s'étaient montrés les plus opposés à son élévation, se presser autour de sa personne ; et lui, prince aussi généreux que politique habile, se plaire à les accueillir. Long-temps en butte à toutes sortes de calomnies, et connoissant parfaitement ceux qui les avaient répandues, il n'exerça pas un acte de vengeance ; et il put dire avec autant de vérité que Louis XII : « Le régent ne venge » pas les injures du duc d'Orléans. » Les premiers temps de cette régence furent réellement faits pour séduire les Français. Après un long règne, dont la fin avait été si grave, si sévère, la nation, du caractère le plus inconstant et le plus mobile, voyait tout-à-coup un gouvernement absolument neuf dans les choses comme dans les personnes. Tout en un instant changea de face et de direction; et l'on parut avoir pris pour règle de faire en tout point précisément le contraire de ce qui avait été fait

si dans les mêmes Mémoires, que ce fut par le duc de Noailles qu'il connut le testament de Louis XIV, et que c'était Mme. de Maintenon qui l'avait fait connaître à son neveu, afin qu'il s'en fît un moyen de faveur auprès du futur régent. Cette conjecture est peu probable; mais, ce qui l'est beaucoup plus, c'est que ce fut le chancelier Voisin qui donna au duc d'Orléans une copie du testament.

(1) Quelques personnes furent choquées avec raison de voir dans cette assemblée lord Stairs, ambassadeur d'Angleterre. C'était une inconvenance trop peu déguisée par le prétexte de la curiosité. On lit dans quelques Mémoires, que le duc d'Orléans était depuis long-temps d'intelligence avec cet étranger, et qu'il en reçut des sommes considérables pour se faire des partisans dans ce moment décisif. Ce qu'il y a de sûr, c'est que George Ier. avait un grand intérêt à ce que le pouvoir ne restât pas en France dans les mains de Mme. de Maintenon et des princes légitimés, qui auraient probablement suivi la même politique que Louis XIV, en donnant des secours au prétendant, et en excitant des troubles en Angleterre contre la maison de Brunswick. La politique que le duc d'Orléans suivit, lorsqu'il fut le maître, vient à l'appui de cette conjecture.

(2) La déclaration du parlement fut rendue *tout d'une voix*. Il s'était cependant élevé entre les pairs et le premier président, une question d'étiquette, qui, ce jour-là, pouvait diviser les esprits. Les pairs avaient pris la veille, la résolution de ne pas se découvrir quand le premier président leur demanderait leur avis, s'il n'ôtait pas lui-même son bonnet. L'archevêque de Reims et le duc de Saint-Simon, exposaient déjà leurs prétentions, et protestaient contre l'usage, lorsque le duc d'Orléans dit d'un ton ferme mais poli, que ce n'était pas le moment de s'occuper d'une affaire d'étiquette; et la cour passa à l'ouverture du paquet déposé au greffe : le sceau fut reconnu sain et entier. Il fut donné lecture du testament et du codicile qu'avait apporté le duc d'Orléans. (*Extrait d'une lettre autographe d'un membre du parlement, faisant partie de la collection de M. Villenave.*)

auparavant. Louis XIV avait appuyé de tout son pouvoir les Jésuites et les Molinistes: le régent accorda sa protection aux Jansénistes; il annula toutes les lettres de cachet qui avaient été lancées contre eux; il fit cesser l'exil des disciples de Port-Royal; enfin il confia toutes les affaires ecclésiastiques au cardinal de Noailles, à Fleury, à d'Aguesseau et à l'abbé Pucelle. Le feu roi avait resserré dans des bornes étroites l'autorité des parlements, et il leur avait interdit l'usage des remontrances: le régent le leur rendit. Dans un moment d'effusion et de reconnaissance, il leur dit qu'il ne gouvernerait que par leurs avis; et la plûpart des membres de son Conseil furent choisis parmi eux. Mais un contraste plus frappant et beaucoup plus louable, que le régent s'efforça d'établir entre son pouvoir et celui de Louis XIV, fut l'état de paix dans lequel il maintint la France. On ne peut nier que, pour un jeune prince qui avait eu des succès à la guerre, ce ne fût un grand sacrifice d'y renoncer avec autant de générosité. Il réforma 25 mille hommes de troupes; et ce fut dans les mêmes vues pacifiques, qu'il envoya, auprès de tous les cabinets, des agents qu'il chargea de connaître leurs intentions, et de les diriger vers le maintien de la paix. Enfin, soit par des motifs d'économie et de réforme, soit par suite d'une convention faite dès long-temps avec George Ier., il abandonna entièrement la cause des Stuarts (*V.* STUART), et se lia si étroitement avec le nouveau roi, que la malignité ne manqua pas de dire qu'il avait de bonnes raisons pour prendre la défense d'un usurpateur. Quels que fussent au reste les motifs du régent, il est sûr qu'il résulta de l'état de paix où il sut maintenir la France, et des réformes qui en furent la suite, une économie qui avait déjà produit, en 1718, l'extinction de quatre cents millions de dettes (*V.* NOAILLES XXXI, 315). Mais la plaie des finances était si profonde, la dette de l'état si énorme, que rien ne semblait pouvoir en remplir le gouffre. C'était en vain qu'on avait recouru à des refontes de monnaies; réduit les pensions; formé une commission chargée de poursuivre les traitants, fait réviser les billets sur l'état; c'était vainement enfin qu'on avait rétabli l'impôt du dixième: tous ces moyens ne servaient qu'à irriter ceux qui avaient souffert; et les courtisans, qui craignaient d'être atteints dans leurs revenus, invoquaient la banqueroute: mais le régent eut la sagesse et le courage de repousser ce dangereux avis. Ce fut dans de telles circonstances, que l'Écossais Law proposa ses plans de finances, d'abord sages et utiles, mais ensuite si désastreux par la folle extension qu'on leur donna. (*V.* LAW, XXIII, 467). Ces premiers essais de papier-monnaie, ce premier usage du crédit public mis en circulation, qui a eu depuis, dans quelques états de l'Europe, de si prodigieux effets, mais dont l'abus a été marqué par de si grandes calamités, excita dans la nation, et surtout dans l'esprit du régent, un enthousiasme incroyable. Cette faculté de créer à volonté des valeurs imaginaires, lui sembla indéfinie: il n'y mit aucune borne; et se croyant en possession des secrets de l'alchimie, il fit acquitter, en peu de mois, la plus grande partie des dettes de l'état, combla de bienfaits ses amis, ses créatures; enfin il alla jusqu'à payer des subsides à l'An-

gleterre ! Cependant le Parlement avait pris peu de part au délire universel : ce corps fut le premier à s'apercevoir des dangers du *système;* et il se montra véritablement, dans cette occasion, le défenseur des intérêts publics. Déjà il avait refusé, avec fermeté, d'enregistrer les édits sur la refonte des monnaies : son opposition devint plus vive et plus courageuse, lorsqu'il vit les abus toujours croissants de cette masse de papier, jetée dans la circulation sans mesure et sans garantie; il usa avec courage du droit qui lui avait été rendu, de faire des remontrances; il fit défense à tous étrangers, de s'immiscer dans le maniement des deniers publics, et rendit un arrêt qui interdit toute communication entre le trésor royal et la caisse de l'Écossais. Enfin il nomma des commissaires pour commencer une procédure contre Law; et le régent apprit qu'il était sérieusement question de se saisir de la personne de son protégé, et de le faire pendre dans l'enclos du palais de justice. Ce prince ne parut point effrayé de ces attaques; il donna un asile à Law dans son propre palais, ôta l'administration des finances au duc de Noailles, qui avait repoussé le *système*, exila d'Aguesseau, qui s'était joint à l'opposition du parlement, et se décida à tenir un lit de justice, pour y accabler d'un même coup tous ses ennemis. Il faut voir, dans Saint-Simon, avec quelle fermeté, quelle présence d'esprit, il sut haranguer et diriger cette imposante assemblée (18 août 1718). Jamais le parlement n'avait dévoré un affront avec plus d'humilité; jamais le parti de l'ancienne cour n'avait paru plus consterné, plus anéanti. Le duc du Maine, qui s'était rendu à l'assemblée sans savoir ce qui devait y être décidé, fut frappé de terreur, lorsque son frère, le comte de Toulouse, vint lui dire qu'il serait dépouillé de ses fonctions de surintendant de l'éducation du roi, et que l'un et l'autre allaient être réduits au rang de Pairs. Ils se retirèrent sans rien entendre, et laissèrent ainsi le champ libre à leurs ennemis. Personne n'eut le courage d'opposer la moindre résistance aux volontés du régent; et tout ce qu'il avait proposé fut accepté et enregistré en sa présence. Ce lit de justice produisit une vive impression dans le public, et contribua beaucoup à consolider l'autorité du régent, qui s'y était montré homme d'état habile autant que ferme et courageux. Il éprouva cependant un léger désagrément; ce fut le chagrin de la duchesse sa femme, qu'il vit désespérée de l'humiliation où ses frères étaient tombés. Il tâcha de la consoler; et lorsqu'elle eut répandu quelques larmes, cette princesse rentra dans son indolence naturelle. Il n'en fut pas de même de la douleur que fit éclater la duchesse du Maine: après s'être livrée aux emportements les plus furieux contre le régent, contre le parlement et contre le duc du Maine lui-même, elle jura de se venger; et dès-lors elle ne fut plus occupée que de trames et de complots. Ses intrigues s'étendirent à toutes les provinces; et, de concert avec le duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, elle forma une entreprise véritablement très-vaste, mais beaucoup au-dessus de ses forces. Dirigé par l'ambition et la haine du cardinal Albéroni, cet ambassadeur cherchait depuis longtemps à troubler le royaume, et à renverser le pouvoir du duc d'Or-

léans. Entouré de mécontents et d'ennemis de ce prince, il tomba dans l'erreur si familière aux hommes de parti, de prendre pour la voix publique celle des cercles où ils se trouvent placés; et ce fut ainsi qu'il écrivit à Alberoni, que la noblesse, le parlement, le peuple et l'armée, tout en France détestait le régent, et que Philippe V était dans tous les cœurs. Ravi de recevoir de pareils renseignements, et ne doutant pas de leur exactitude, l'ambitieux ministre pressait le prince de Cellamare d'éclater; et déjà il avait accusé sa lenteur, lorsque la découverte du complot vint mettre au jour toutes les erreurs sur lesquelles on l'avait établi. Ce fut chez une fille publique (la Fillon) où Dubois avait des habitudes, que les premiers avis en furent recueillis. On intercepta ensuite des correspondances; on se saisit à Poitiers d'un paquet de dépêches: l'ambassadeur d'Espagne fut arrêté chez le ministre de la guerre, où il était venu audacieusement réclamer sa correspondance saisie; et Dubois lui-même le ramena prisonnier dans son hôtel, où il fouilla dans tous ses papiers qu'il mit sous le scellé en sa présence. Le jeune duc de Richelieu, le marquis de Pompadour, Saint-Geniez et quelques hommes obscurs furent mis à la Bastille et à Vincennes; mais, soit clémence, soit faiblesse, ou défaut de preuves, on ne sévit contre aucun personnage important. Le régent fit tout ce qu'il put pour que cette affaire fût regardée comme une misérable intrigue; et cette conspiration, annoncée avec tant d'éclat, était près de tomber dans le ridicule : le public, qui ne croit à la réalité du crime qu'à la vue du châtiment, la regardait même déjà comme une fable, lorsque le duc du Maine et sa femme furent arrêtés. On envoya le duc dans le château de Dourlens, et la duchesse dans celui de Dijon, sous les ordres du duc de Bourbon, son neveu, qui y consentit. Au bout de quelques mois de prison, cette princesse, voulant sauver son mari, ou plutôt sa fortune qui était considérable, déclara que c'était elle seule qui avait dirigé le complot à l'insu du duc. Fatiguée ensuite de la longueur de sa détention, et craignant que les suites de cette affaire ne devinssent plus graves, elle révéla tout, et désigna plusieurs personnes qui avaient beaucoup souffert plutôt que de trahir son secret. Elle acheta ainsi sa grâce et sa liberté; et, dans le moment où quatre malheureux Bretons qu'elle avait dénoncés, périssaient sur un échafaud à Nantes, cette princesse revint triomphante dans son palais de Sceaux : « Grande leçon, dit Marmontel, pour les hommes privés qui » ont la folie de se mêler des querelles » des grands! » Ainsi fut terminée cette fameuse conspiration de Cellamare, qui, dirigée par des mains plus habiles, eût réellement pu renverser la régence du duc d'Orléans, et qui, découverte avec tant de bonheur, devait au contraire affermir son pouvoir. Mais ce prince, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la vigueur, était énervé par ses excès. Livré de plus en plus à ses habitudes vicieuses, rien n'était capable de lui rendre sa première énergie. Comme il arrive toujours sous les gouvernements sans force ou sans résolution, les mêmes intrigues recommencèrent bientôt. Alberoni et le parti des princes légitimés, celui des Jésuites et de l'ancienne cour, continuèrent d'agiter la France, d'y répandre des libelles, d'attaquer le pouvoir du

régent. Ce prince porta ses plaintes à la cour d'Espagne; elles y furent méprisées. Philippe V mit le comble à ses insultes en nommant vice-roi de Navarre le conspirateur Cellamare, si généreusement renvoyé à son maître, lorsqu'on pouvait à bon droit le faire périr sur un échafaud. Ce dernier affront parut cependant avoir tiré le régent de son apathie: pressé d'ailleurs très-vivement par les cours de Vienne et de Londres, il se décida à signer avec elles un traité d'alliance; et, le 2 janvier 1719, il déclara la guerre à l'Espagne. Le neveu de Louis XIV, eut sans doute tort de se déclarer l'ennemi de son petit-fils, et de s'unir à l'Autriche et à l'Angleterre pour concourir à la ruine de l'allié naturel de la France : mais un tort plus grand encore, ce fut d'incendier deux chantiers de la marine espagnole, et neuf vaisseaux qui s'y trouvaient en construction. L'armée française, sous les ordres du duc de Berwick, concourut avec les Anglais à cet acte de destruction. Elle s'empara ensuite de Fontarabie et du château d'Urgel, en présence de l'armée espagnole, où le roi et la reine s'étaient rendus, suivis d'Albéroni, moins pour assister à des victoires sur lesquelles ils ne comptaient pas, que pour déterminer dans l'armée française une défection sur laquelle ils avaient tort de compter. Ce fut en vain que le ministre espagnol fit répandre des manifestes et des libelles, où Philippe V excitait les Français à la désertion. Tous restèrent fidèles à leurs drapeaux; et l'on ne répondit à ces attaques déloyales que par une lettre du roi de France, fort noble et fort digne, que le régent composa lui-même, et qu'il envoya au maréchal de Berwick pour qu'il la fît connaître à son armée. On doit remarquer que cette espèce de second manifeste de la France fut de meilleur goût et beaucoup plus convenable que le premier, qui avait été rédigé par Fontenelle. Lorsque Philippe V vit que toutes ses entreprises restaient sans succès, et que les Français continuaient en sa présence à s'emparer de ses places, à envahir ses provinces, les illusions dans lesquelles le fourbe Albéroni l'avait entretenu, commencèrent à se dissiper. Ses yeux s'ouvrirent entièrement quand il apprit que sa flotte avait été battue par l'amiral Byng, et que son armée de Sicile, défaite par les Allemands, était menacée d'une destruction complète. Il se hâta d'accepter les propositions qu'on lui fit, accéda au traité de Londres, et chassa honteusement Albéroni. Ainsi fut rétablie pour toute l'Europe la paix et la tranquillité. La France, plus que les autres nations, avait besoin de ce bienfait: mais des calamités intérieures vinrent alors l'accabler presque simultanément. La Bretagne, à peine sortie des troubles qu'y avait causés la révolte, vit les deux tiers de la ville de Rennes consumés par les flammes. La population de Marseille périt presque toute entière par la peste; et ce fléau porta ses ravages dans plusieurs provinces méridionales. C'était dans le même temps que la chute du système de Law renversait toutes les fortunes, et bouleversait tout le royaume. Le parlement fit éclater de nouveau la plus vive et la plus courageuse opposition : il refusa positivement d'enregistrer les édits par lesquels le régent s'efforçait encore de soutenir le Système, et il fut exilé à Pontoise (*V.* MESMES, XXVIII, 420). Le

cours de la justice fut interrompu ; et la nation, qui gémissait de tant de maux à-la-fois, fut persuadée qu'ils n'étaient que le châtiment des désordres dans lesquels la cour du régent était plongée. Les querelles de religion contribuèrent aussi beaucoup à augmenter l'effervescence générale. Le régent, qui s'en était moqué, voulant jouer tour-à-tour les partis opposés, finit par les mécontenter également l'un et l'autre. Après avoir sacrifié les Jésuites au besoin qu'il avait du parlement, il les réhabilita lorsque les parlements refusèrent de lui obéir, et que Dubois eut recours à la cour de Rome pour sa scandaleuse élévation. Ce fut dans cette conjoncture qu'on renouvela tous les anciens bruits d'empoisonnement, et que l'exil de Villeroi, ce zélé gardien de la personne du jeune monarque, vint encore augmenter les inquiétudes (*V.* VILLEROI). L'irréligion dont le régent faisait parade dans toutes les occasions, causait aussi une grande agitation parmi le peuple. La cour avait suivi l'impulsion donnée par le prince ; et les mêmes hommes, qui s'étaient montrés sous le règne précédent, religieux et sévères dans leurs mœurs, parurent tout-à-coup impies et débauchés, pour ne pas cesser d'être courtisans. A l'exemple du maître, que Louis XIV avait nommé un *fanfaron de crimes*, ils firent trophée de leurs vices et de leurs débauches. On pense bien que, dans un tel état de choses, Dubois n'était pas resté au-dessous de lui-même. Cet homme, qu'on avait vu avec tant de surprise, devenir archevêque, cardinal, et premier ministre, n'avait pas cessé de présider aux plaisirs secrets du régent. Revêtu des premières dignités de l'Église, il affichait encore le même mépris pour la religion et pour les bonnes mœurs. Cet exemple des plus hautes faveurs prodiguées à celui qui s'en montrait si peu digne, dut avoir les suites les plus funestes. C'est de cette époque qu'on peut marquer en France la décadence de la religion et de toutes les vertus publiques et privées; et c'est à la déplorable condescendance du régent pour ce misérable, que de si grands malheurs doivent être attribués. Rien de moins facile à expliquer que le joug avilissant auquel le duc d'Orléans resta si long-temps asservi. Ce prince était supérieur à Dubois par l'esprit et par les lumières : cependant il ne fit jamais rien d'important sans prendre son avis et sans se soumettre à sa volonté. Il méprisait plus que personne sa dépravation et sa bassesse ; il lui donna souvent à lui-même des preuves non-équivoques de mépris (1) ; néanmoins il suivit son exemple dans ses habitudes les plus vicieuses. Ainsi le pouvoir de Dubois, sur l'esprit du régent, n'était ni l'influence du génie sur la médiocrité et l'ignorance, ni l'ascendant d'un maître sur son élève. La condescendance du prince ne ressemblait pas non plus aux faiblesses du favoritisme ; c'était plutôt des complaisances pour un confident, pour un compagnon de débauches, des ménagements pour un complice. Il faut cependant avouer que cet homme, doué de quelque sagacité, et surtout de beaucoup de finesse dans les affaires, se rendit quelquefois utile à son maître. Ce fut par ses avis que celui-ci renonça au projet si dangereux de convoquer les états-généraux. Dans l'état de fermentation où

(1) *Voy.* à l'article DUBOIS, tom. XII, pag. 74, la conversation qu'il eut avec le regent, lors de son élévation à l'episcopat.

se trouvait la France, il est sûr qu'une pareille mesure eût pu avoir dès-lors les funestes résultats qu'elle a eus plus tard dans des circonstances à-peu-près semblables. Le régent avait des idées fausses sur le gouvernement monarchique: il admirait la constitution anglaise qu'il connaissait peu; et on le vit toujours, lorsqu'il suivit son propre mouvement, disposé à affaiblir ou à dégrader lui-même le pouvoir qui lui était confié. Si l'impulsion d'obéissance et de soumission, donnée par Louis XIV, n'eût pas encore duré, il est impossible de calculer les résultats qu'eût pu avoir cet abandon, cette disposition à la clémence, ou plutôt cette faiblesse, qui formait l'un des premiers traits du caractère du duc d'Orléans. Lorsque la populace menaçante apporta devant son palais les cadavres sanglants de trois hommes dont la chute du Système avait causé la mort, il ne s'étonna point de cette audace, et ne voulut même pas qu'elle fût réprimée, disant, que « le peuple avait raison, » qu'il était bien bon de souffrir tant » de choses. » Heureusement ce peuple n'avait point de chefs; aucun plan ne le dirigeait. Comme l'a dit Saint-Simon: « Pour faire des révo» lutions il faut des chefs, des têtes et » de l'argent; et il n'y avait rien de » tout cela en France. » La monarchie resta donc encore debout; et le régent put continuer en paix ses *soupers*, et se plonger de plus en plus dans ses honteuses débauches. Pour en donner une faible idée, nous emprunterons la plume de Saint-Simon, l'un des écrivains qui ont parlé de ce prince avec le plus de ménagement. « Les soupers du régent, dit-il, » étaient toujours avec des compa» gnies fort étranges, avec ses mai» tresses, quelquefois des filles de » l'opéra, souvent avec la duchesse » de Berri, quelques dames de » moyenne vertu, une douzaine » d'hommes, que sans façon il ne » nommait pas autrement que ses » *roués*, et quelques gens sans nom, » mais brillants par leur esprit et » par leur débauche. La chère y » était exquise.... Les galanteries » passées et présentes de la cour » et de la ville, les vieux contes, les » disputes, rien ni personne n'était » épargné.... On buvait beaucoup, » et du meilleur vin; on s'échauffait, » on disait des ordures à gorge dé» ployée, des impiétés à qui mieux » mieux; et quand on avait fait du » bruit, et qu'on était bien ivre, on » allait se coucher. » Du moment où ces orgies commençaient, la porte était fermée pour tout le monde; et il était impossible de parvenir au prince, même pour des affaires inopinées, et qui intéressaient au plus haut degré l'État et sa personne. Ce fut ainsi qu'il n'apprit que le lendemain la découverte de la conspiration de Cellamare, et que, même alors, la tête encore appesantie par les vapeurs du vin, il prêta peu d'attention au récit que Dubois vint lui faire. Le fourbe sut profiter adroitement de cette indifférence pour soustraire des pièces et dissimuler quelques faits, afin de ménager des hommes puissants dont il voulait se faire un appui. On prétend même qu'il se fit payer fort cher la grâce de quelques-uns. Ce ne fut pas dans cette seule occasion que le duc d'Orléans oublia ses devoirs pour ses honteux plaisirs. Cependant on a fait une remarque assez extraordinaire; c'est que, dans ses moments d'abandon et d'ivresse les plus absolus, ses maîtresses ou ses favoris

ne purent jamais lui arracher un secret de l'État. Ce prince les méprisait également; et Mesdames de Parabère et de Sabran, auxquelles il parut le plus long-temps attaché, n'obtinrent pas sur lui une plus grande influence (1). Dubois eut seul, pendant toute sa vie, un pouvoir absolu sur son esprit; cependant il paraît que, dans les derniers temps, le prince était las du joug humiliant que cet homme lui faisait porter. Il lui avait tout sacrifié, jusqu'à ses maîtresses et ses plus intimes amis. C'était par lui que le duc de Noailles et Nocé avaient été éloignés de la cour. Le régent les y rappela, dès qu'il le sut mort (10 août 1723). « C'est ce *coquin* de Dubois qui est » cause de tout, dit-il, au premier. » — « Reviens, mon cher Nocé, écri» vit-il au second; rien ne pourra » plus nous désunir, *morta la* » *bestia, morto il veleno.* » Quelques personnes crurent qu'après la mort de Dubois, le duc d'Orléans aurait une conduite plus sage et plus régulière: mais ses habitudes étaient trop enracinées; il avait perdu toute son ardeur et toute son énergie; et quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa cinquantième année, il semblait accablé de toutes les infirmités de la vieillesse. Cette régence, qui n'avait pas duré huit ans, avait déjà parcouru tous les périodes d'un long règne, et semblait arrivée à cette dernière époque où les plus grands rois, accablés par l'âge, ne supportent qu'avec peine le poids de la couronne, et laissent trop souvent obscurcir l'éclat de leurs premières années. Mais Louis XV avait atteint sa majorité, le 15 février 1723; et quoiqu'il ne fût pas encore en état de gouverner, le duc d'Orléans n'avait pas hésité à lui remettre tous les pouvoirs. Il voulut aussi que le jeune monarque fût sacré, sans délai; et l'exactitude, l'empressement qu'il mit à remplir tous ses devoirs à cet égard, devraient suffire pour réfuter toutes les calomnies. Il est sans doute permis de croire que, dans les premiers temps de la régence, lorsque ce prince ne se vit séparé du trône que par l'existence d'un enfant malade, il pensa que ce trône pourrait bien lui appartenir un jour, et même que cette pensée régla et dirigea sa politique en plusieurs occasions: mais il y a loin d'une telle pensée à celle d'un crime odieux. De toutes les satires, de toutes les imputations dont il fut l'objet, celle-là est la seule dont il se soit montré véritablement affligé. Il lisait un jour, avec une admiration dont on ne peut louer que sa générosité, la satire des *Philippiques*, où les crimes les plus atroces lui sont amèrement reprochés (*V.* La Grange-Chancel, XXIII, 153), et rien ne paraissait l'émouvoir, pas même l'accusation d'inceste: mais quand il en vint aux empoisonnements, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Lorsque la place de premier ministre fut vacante par la mort de Dubois, le jeune monarque pressa vivement le duc d'Orléans de l'occuper. Ce prince hésita, parce qu'il lui fallait habiter Versailles, et renoncer aux soupers du Palais-Royal. Il finit par se rendre aux instances du roi, et ce fut par les considérations les plus dignes d'éloge: mais il ne voulut pas interrompre toutes ses habitudes; et, après avoir passé le jour au travail, il se livrait, pendant la

(1) Il les appelait ordinairement, même en leur présence, l'une le *gigot*, et l'autre l'*aloyau*.

nuit, à ses débauches accoutumées. Les médecins l'avertirent des dangers auxquels il s'exposait; il n'en tint aucun compte : cependant il avait promis d'observer un régime devenu indispensable; mais, le jour même où sa réforme devait commencer, il s'échappa furtivement pour courir dans les bras d'une nouvelle maîtresse, la duchesse de Phalaris. A peine était-il auprès d'elle, qu'il fut frappé d'un coup de sang, et mourut subitement le 25 décembre 1723. Philippe d'Orléans eut de sa femme un fils (*V.* l'article suivant), et trois filles, dont l'une épousa le duc de Berri, l'autre le duc de Modène, et la troisième fut abbesse de Chelles. Il eut deux fils naturels, dont l'un fut légitimé, et devint grand-prieur de Malte; l'autre se fit avantageusement connaître sous le nom d'abbé de Saint-Albin, et devint archevêque de Cambrai. La mère du régent était morte une année avant lui; et la malignité avait lancé un trait sanglant à cette occasion, en proposant d'inscrire sur le tombeau de cette princesse: *Ci gît l'oisiveté.* (On sait que l'oisiveté est la mère de tous les vices.) Le duc d'Orléans avait fait la musique de deux opéras, dont Lafare composa le poème, et qui furent joués dans son palais. On voyait avant la révolution, sur les murs du château de Meudon, de très-belles peintures de sa composition. Parmi ses ouvrages en gravure on distingue les estampes d'une belle édition de *Daphnis et Chloé*, traduit par Amyot (*V.* AMYOT). Il avait acheté pour la couronne, moyennant deux millions, le diamant appelé *le Régent*, réputé le plus beau de l'Europe. Son poids était de 600 grains, et il était sorti des mains d'un ouvrier des mines du Mogol, qui se l'était approprié et l'avait vendu à Pitt, oncle de lord Chatam. On a une *Vie du duc d'Orléans*, 2 vol. in-12, par M. L. M. D. M., Londres (Amsterdam), 1737. Cet ouvrage doit être lu avec beaucoup de défiance (1). On peut consulter les *Mémoires de la régence* (par le chevalier de Piossen), édition de 1749, 5 vol. in-12, donnée par Lenglet Dufresnoy, qui l'a augmentée de beaucoup de pièces sur le système de Law et la conspiration de Cellamare (l'éditeur avait été lui-même employé à la découverte de cette conspiration); les Mémoires de Saint-Simon, ceux de Duclos; *Louis XIV, sa cour et le régent*, par Anquetil, et l'*Histoire de la régence*, par Marmontel. Voltaire passe légèrement sur cette époque, dans son Histoire du siècle de Louis XIV et de Louis XV; mais le duc d'Orléans, par ses mœurs et surtout par son esprit d'irréligion, était trop selon les goûts et le système de cet écrivain, pour qu'il ne se crût pas obligé de glisser sur les torts, et d'exagérer les éloges. Il n'existe rien de plus complet et de plus exact sur la régence que le premier volume de l'*Histoire de France pendant le dix-huitième*

(1) Cet ouvrage est du jésuite de La Motte, qui avait été chassé de France pour avoir prêché à Rouen contre le régent. Il se réfugia en Hollande, sous le nom de La Hode, et s'y mit pour vivre aux gages des libraires. Il composa d'abord une mauvaise Histoire de Louis XIV, qui a paru sous le nom de La Martinière. Il publia ensuite cette *Vie du duc d'Orléans*, qui n'est pas plus exacte, et dans laquelle il rapporte, avec l'intention apparente de les réfuter, les accusations les plus odieuses, et les suppositions les moins probables. A l'en croire, ce prince aurait été accusé par ses contemporains, non-seulement de tous les empoisonnements de la famille royale, mais encore de l'incendie de Rennes, d'inceste avec ses trois filles, etc., etc.; et, ce qui est plus étonnant, c'est qu'après avoir raconté tout cela avec beaucoup de soin, et dans le plus grand détail, le jésuite historien emploie de grands moyens oratoires pour le réfuter.

siècle, par M. Lacretelle. On trouve dans les OEuvres de Fénélon, des lettres que ce prélat adressait au duc d'Orléans sur des questions religieuses (*V.* Fénélon, XIV, 294).

M—d j.

ORLÉANS (Louis, duc d'), premier prince du sang, né à Versailles le 4 août 1703; fils du précédent, eut pour précepteur l'abbé Mongault, connu par sa belle traduction des *Lettres* de Cicéron à Atticus (*V.* Mongault), et qui lui inspira de bonne-heure le goût de l'étude. Le sage instituteur ne borna pas ses soins à cultiver les heureuses dispositions de son auguste élève: il chercha en même temps à le mettre en garde contre l'attrait des plaisirs, si puissant sur un cœur ouvert à toutes les séductions; et il sut habilement leur opposer le frein des terreurs religieuses. Ses avis écoutés avec respect, et que le jeune prince perdit seulement de vue pendant fort peu de temps, devaient produire un jour l'effet salutaire que l'abbé Mongault s'en était promis. Le duc d'Orléans, marié, en 1724, à la princesse de Bade, eut le malheur de la perdre, après deux ans d'une union que rien n'avait troublée. Frappé de ce coup imprévu, il se tint plusieurs jours enfermé dans son cabinet, ne voulant recevoir aucune consolation. Il prit alors la résolution de renoncer aux plaisirs du monde, et ne parut plus à la cour que lorsque son devoir le forçait de s'y présenter. Il se vit dépouiller, sans peine, par le cardinal de Fleury, de la charge de colonel-général de l'infanterie française, que le régent, son père, avait créée pour lui. Son goût pour la retraite se fortifiait de jour en jour; et il partageait son temps entre les exercices de piété, la culture des lettres et l'étude des sciences naturelles. Il faisait de fréquentes visites à l'abbaye de Sainte-Geneviève; il y prit un appartement, en 1730, et s'y fixa tout-à-fait en 1742. Il remit alors l'administration de ses affaires à la duchesse d'Orléans, sa mère, se réservant sur ses revenus une somme de 1,800,000 francs, dont il consacra la plus grande partie à des œuvres de bienfaisance, et de piété, étendues jusque chez les peuples étrangers. Les services rendus à l'humanité et à la religion ne lui faisaient négliger, dans sa solitude, ni ses devoirs envers son prince auquel il fut toujours tendrement attaché, ni les intérêts de ses concitoyens en ce qui pouvait être utile aux sciences et aux arts. Il avait toujours près de lui des savants, qui trouvaient dans sa générosité les moyens de tenter d'utiles expériences, ou de continuer celles qu'ils avaient commencées. Il s'attacha, en 1748, Guettard le naturaliste, et lui légua son cabinet d'histoire naturelle: Guettard le remit au duc d'Orléans, fils de celui-ci, qui lui accorda le titre de garde de ce cabinet, avec une pension et un logement au Palais-Royal (Voy. l'*Éloge* de Guettard, par Condorcet). Le duc d'Orléans voulant s'instruire de la religion jusque dans ses sources, afin d'être plus en état de la défendre, s'était appliqué dans sa retraite à l'étude des langues orientales: il possédait l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et le grec. L'excès du travail, joint à l'austérité de sa vie, détruisit rapidement sa santé. Il vit approcher le dernier terme avec calme et résignation (1). Après avoir réglé ses

(1) On lit, dans les Mémoires du baron de Besenval, qu'à la fin de sa vie, le duc d'Orléans, ayant l'esprit un peu échauffé, soit par des austérités, soit

affaires, il ne s'occupa plus que de se préparer à la mort. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont (Bouettin), qu'il avait appelé, voulut lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme; et, le trouvant indocile, il lui refusa la communion. Le prince endura tout avec la patience et la sérénité d'un chrétien, se fit administrer par son aumônier, et demanda que l'on ne poursuivît point le curé (Voy. l'*Hist. du XVIII*e. *siècle*, par M. Lacretelle, III, 194). Il mourut le 4 février 1752, et fut inhumé sans cérémonie, comme il l'avait recommandé, dans l'église du Val-de-Grâce, sépulture des ducs d'Orléans; il avait même exprimé le desir que son corps fût livré à l'École royale de chirurgie pour servir à l'instruction des élèves. La reine, en apprenant la mort de ce prince, s'écria : « C'est un bienheu- » reux, qui laisse après lui bien des » malheureux. » Il légua, par son testament, son médailler à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et sa bibliothèque aux Dominicains, ainsi que ses ouvrages manuscrits. Du reste, son testament, qui est du mois de décembre 1749, contient une grande quantité de dispositions pieusement minutieuses. Le fils du régent était très-versé dans l'histoire ecclésiastique, la géographie, la chronologie, etc.; il avait cultivé toutes les sciences avec succès. Parmi les ouvrages qu'il a laissés manuscrits, on cite Une *Traduction littérale des Psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une Paraphrase et des Notes. L'illustre autour avait terminé ce travail peu de temps avant sa mort: il y a joint un grand nombre de *Dissertations*, dans l'une desquelles il prouve que les notes sur les Psaumes, insérées dans le recueil du P. Corder, intitulé : *Exposit. Patr. græc. in Psalmos* (*V.* Corder, IX, 571), sont de Théodore de Mopsueste et non de Théodore d'Héraclée, à qui les manuscrits les attribuent;—des *Traductions littérales* d'une partie des livres de l'Ancien-Testament et des *Épîtres* de saint Paul; — des *Dissertations*, en réponse au livre hébreu intitulé : le *Bouclier* de la foi;—un *Traité contre les Spectacles*; — et enfin une *Réfutation des Hexaples*. On a des Portraits de ce prince, d'après Coypel, par Daullé et par Drevet. Neel a publié : *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, Paris, 1753, in-12 (1).

G—ce et W—s.

ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), fils du précédent, naquit à Paris, le 12 mai 1725. Connu d'abord sous le nom de duc de Chartres, il obtint, par commission du 28 mars 1737, un régiment d'infanterie de son nom. Il fut reçu chevalier des ordres du roi, le 5 juin 1740, et fit, en 1742, sa première campagne en Flandre, où l'on se tint sur la défensive. Ce fut sous les ordres du maréchal de Noailles, qu'il marcha vers

---

par des dispositions naturelles, avait la manie de croire qu'il ne naissait ni ne mourait personne, et que Silhouete, chancelier de ce prince, fut obligé de se plier à cette manie. L—P—e.

(1) On trouve dans la *Bibliothèque historique de la France*, tome II et IV, nos. 25675-78, l'indication de plusieurs *Oraisons funèbres* de ce prince. La plus remarquable par le nom de son auteur, y est oubliée : il est vrai qu'elle n'a point été prononcée; elle devait l'etre par l'abbé d'Arty, neveu de Mme. Dupin, qui avait prie J.-J. Rousseau de la composer; elle est dans les *Œuvres* du philosophe de Genève. Cet abbé d'Arty, qui n'a place dans aucune biographie, ni bibliographie, cet abbé qui est mort dans l'obscurite, avait en 1749 débité devant l'académie française, et comme étant de lui, un *Panégyrique de Saint Louis*, qui avait été composé par Voltaire, et qu'on a inséré dans les *Œuvres* du philosophe de Ferney. Cette circonstance d'avoir obtenu pour secrétaires ou *faiteurs*, les deux écrivains les plus célèbres du dix-huitième siècle, mérite d'etre remarquee. A. B—t.

le Rhin, en 1743 : il commandait la cavalerie ; et après avoir montré beaucoup de valeur à la bataille de Dettingen, il fut créé maréchal-de-camp. Il finit la campagne en Basse-Alsace, continuant d'avoir pour chef le même maréchal de France. A son retour, il épousa Louise-Henriette de Bourbon-Conti, princesse qui joignait les dons de l'esprit aux charmes de la figure : mais son esprit était très-caustique ; et l'on sait, par une foule de récits du temps, que cette union ne fut point heureuse. Employé à l'armée du roi, en Flandre, et nommé lieutenant-général en 1744, le duc assista aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furne et de Fribourg, et, dans l'année suivante, au siége de Tournai, ainsi qu'à la bataille de Fontenoi. Il se trouva, en 1746, à la bataille de Raucoux ; à celle de Laufeld, en 1747 ; et, bientôt après, il obtint le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père, à la mort duquel il prit le titre de duc d'Orléans. On lui donna, en mars 1752, les régiments d'infanterie, de cavalerie et de dragons de ce nom ; et il remit au duc de Chartres, son fils, le régiment de Chartres infanterie. Au mois d'avril 1756, le duc d'Orléans fit inoculer par Tronchin, qu'il avait appelé tout exprès de Genève, son fils unique, et sa fille, depuis duchesse de Bourbon. Cette détermination, qui fut regardée comme un acte de résolution très-courageux, était l'effet de la révolution que La Condamine venait de produire dans les esprits, par son *Mémoire sur l'inoculation de la petite-vérole* ; et le succès qu'eut l'opération, assura en France le triomphe de cette découverte. Envoyé, en 1757, à l'armée du Rhin, le prince s'empara le 20 juillet, de Winkelsen, à la tête de cent compagnies de grenadiers et de tous les dragons. Le 26, il combattit à Hastembeck. Il devint veuf en 1759. Éprouvant souvent le besoin de changer d'amusement, il fit construire un théâtre dans sa maison de campagne de Bagnolet ; et, ce qui eût paru très-inconvenant dans d'autres temps, il y joua lui-même la comédie avec les personnes admises dans son intimité. Ce fut chez lui que Collé donna, en 1766, pour la première fois, la *Partie de chasse de Henri IV*. Le duc d'Orléans réussit parfaitement dans le rôle du meunier Michau. Il donnait la préférence aux rôles de financier ou à ceux de paysan ; et il s'en acquittait avec beaucoup de naturel et de vérité. (Voy. la *Correspondance* de Grimm.) Il s'attacha, comme lecteurs, Saurin, Collé et Carmontelle ; et ces gens de lettres contribuèrent à embellir les fêtes de Bagnolet, dont le prince était parvenu à faire un séjour délicieux. Ayant deviné le talent du jeune Le Fèvre pour la poésie, il l'honora de sa protection, et lui assigna, après la représentation de la tragédie de *Zuma*, une pension de 1200 liv. sur sa cassette. Le Fèvre lui ayant demandé si cette grâce l'engageait à quelques fonctions auprès de S. A. : « Cela ne vous engage à rien, lui » dit le duc, qu'à travailler de plus » en plus pour votre gloire. » Dans la querelle des parlements, pendant les dernières années du règne de Louis XV, on aurait bien voulu engager le duc d'Orléans à se mettre à la tête de la noblesse, pour éclairer le roi sur les intrigues du chancelier Maupeou, et pour le faire chasser, lui et sa suite : en Bretagne surtout, un parti con-

sidérable demandait avec instance ce prince pour son chef; mais il était attaché de cœur au monarque, chef de sa famille, et ne voulait pas entendre parler de guerre civile. Il ne tarda pas à se réconcilier avec la cour. On dit dans le temps qu'un des motifs, et surtout que le prix de cette soumission (1771), fut la permission d'épouser avec certaines restrictions Mme. de Montesson; mais ce mariage n'eut lieu qu'en 1773 (*V.* MONTESSON, XXIX, 525). Il mourut, généralement regretté, le 18 novembre 1785. Ce prince, tout en aimant beaucoup le plaisir, avait hérité de la douce bienfaisance, de l'inépuisable charité de son père; mais il s'enveloppait de tant de mystère pour faire le bien, que l'on ne connut qu'après sa mort, tous les droits qu'il avait à la reconnaissance des malheureux: il leur donnait chaque année deux cent quarante mille francs au moins, sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait, soit en son nom, soit au nom de ses ancêtres. Trois oraisons funèbres furent consacrées à sa mémoire, dans des églises de Paris. On parla surtout de celle que la famille d'Orléans alla entendre à Notre-Dame, et qui contenait des détails tellement déplacés, que le roi défendit de l'imprimer. L'orateur (l'abbé Maury) s'était étendu avec beaucoup trop de complaisance sur le mariage secret du prince avec Mme. de Montesson: c'était plutôt le panégyrique de cette dame que l'oraison funèbre de son époux. Les deux autres discours étaient de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, et de l'abbé Fauchet. Grimm a donné un extrait de celui-ci, dans sa *Correspondance* (3e. partie, III, 461). Il y eut encore une oraison funèbre du duc d'Orléans, prononcée à Orléans, le 10 mars 1786, par l'abbé Rozier, chanoine de la cathédrale. Prince éminemment bon et affable (1), il n'eut point un de ces caractères qui fixent l'attention des hommes. Dégoûté de bonne heure, pour son propre compte, de la gloire des héros, il préférait les qualités qui attachent dans la vie privée; et l'on a dit avec raison que la sienne offrait plus à louer qu'à citer. L—P—E.

ORLÉANS (LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH, duc D'), fils du précédent, né à Saint-Cloud, le 13 avril 1747, épousa, le 5 avril 1769, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, fille et unique héritière du duc de Penthièvre, dont les vertus et les bienfaits feront à jamais révérer et bénir la mémoire. Cette princesse n'avait que seize ans (*Voy.* l'article ci-après). Ceux qui ont connu, dans sa première jeunesse, le duc d'Orléans, si malheureusement fameux, l'ont peint sous les dehors les plus avantageux. Sa taille était élevée, svelte et bien prise; et, à des traits agréables et réguliers, il joignait beaucoup d'esprit naturel: mais cet esprit fut mal cultivé, quoique ceux qui ont voulu faire l'éloge de ses instituteurs, aient prétendu le contraire. Lorsque nous l'avons vu, ce n'était plus le brillant duc de Chartres dans la première fleur de l'âge. L'agitation de son sang, échauffé ou apauvri par une manière de vivre

(1) Voici une des anecdotes qui caractérisent le mieux sa bonté. On vint lui annoncer un jour la mort d'un de ses valets de chambre : son premier soin fut de s'informer s'il laissait une femme et des enfants. Le duc d'Orléans dit ensuite en soupirant: « Il y a vingt ans que cet homme m'est attaché, et il y a vingt ans qu'il me déplaît; » une des personnes présentes s'écria: « Comment Monseigneur a-t-il pu le garder si long-temps? » à quoi le prince répondit: « Chez qui aurait-il pu se placer en quittant mon service? » et il reprit: « J'aurai soin de sa femme et de ses enfants. »

trop dissipée, avait couvert son visage de rougeurs et de boutons; mais il était facile de s'apercevoir que cette physionomie altérée avait été belle. Sa tête était alors presqu'entièrement dégarnie de cheveux; et l'on disait que ses courtisans se faisaient épiler pour lui ressembler. La joyeuse société du prince passait, à l'imitation du maître, une grande partie du temps à se livrer aux exercices du corps, dans lesquels personne ne réussissait mieux que lui, surtout l'équitation et les courses de chevaux. Nul n'était plus habile à faire voler un char à travers les inextricables embarras de la capitale. Mais cette dextérité, qui eût fait remporter des prix aux fêtes de la Grèce, ne fut pas admirée à Paris : on la trouva peu digne d'un grand prince; elle lui valut plus de sarcasmes que d'applaudissements. Cherchant toutes les occasions de se faire remarquer, il monta dans un aérostat, dès les premiers essais qui furent faits de cette découverte. On a raconté, du duc de Chartres et de sa cour, des choses que notre plume ne peut décrire, et qui ressemblent beaucoup à ce que l'on disait des soupés de son aïeul le régent. Cependant ce prince, que la renommée et des pamphlets dégoûtants flétrissaient de la manière la plus odieuse, était chéri dans l'intérieur de son palais. Naturellement bienfaisant, il aimait à accueillir ceux qui sollicitaient sa protection. On se louait de son affabilité; mais on remarquait que, trop souvent familière, elle le faisait sortir de son rang. Quoique possesseur d'une immense fortune, il fit des dettes, en voulant la rendre plus considérable encore. Le jardin de son palais était une promenade publique, comme il l'est aujourd'hui; seulement il fallait être vêtu décemment pour la fréquenter. Il fit entourer ce jardin de constructions brillantes, afin de les louer à tous ceux qui se présenteraient; et il l'ouvrit à tout le monde, sans exception, de manière que l'on vit bientôt cette promenade couverte de la population la plus grossière et la plus perverse. Au lieu de l'air pur et du bel ombrage que, pendant les jours d'été, les Parisiens venaient chercher dans les allées du Palais-Royal, ils ne trouvèrent plus, sous les nouveaux portiques, que l'exemple des mauvaises mœurs, et les tableaux de la plus honteuse dissolution. D'un autre côté, cette spéculation, qui avait ôté aux maisons voisines une partie de leur valeur et de leur agrément, mécontenta beaucoup les propriétaires, et elle donna lieu à quelques satires contre le duc. On le représenta sous le costume d'un chiffonnier, ramassant des *loques à terre* (des locataires). Il rit lui-même de cette impertinence comme de toutes les autres malices, et ne changea rien à son plan. Heureux s'il n'eût jamais songé qu'à de pareilles spéculations, et s'il n'eût pas mérité d'autres satires! Plus opulent que beaucoup de souverains, jouissant des avantages des monarques, sans être assujéti à leurs devoirs ni partager leurs inquiétudes, on demandera comment un tel prince put sortir tout-à-coup du cercle des jouissances où il était paisiblement renfermé, pour provoquer une révolution qui, l'eût-elle porté sur le trône, n'aurait pu l'y maintenir que par la violence? Ce déplorable travers peut s'expliquer par le caractère du duc d'Orléans. Sa susceptibilité était extrême dès qu'il se croyait outragé : le trait enfoncé dans son

cœur n'en sortait plus; et l'on peut dire que le ressentiment était réellement sa divinité. L'archiduc Maximilien d'Autriche était venu à Versailles, voir la reine de France, sa sœur, à peine âgée de vingt ans. Charmée de la visite de ce frère chéri, et voulant jouir de tous les moments qu'il pouvait lui donner pendant son séjour en France, la jeune souveraine crut qu'il pouvait se dispenser de faire des visites aux princes, et se débarrasser de la plupart des étiquettes qu'elle-même n'aimait pas. Les princes en furent très-mécontents; le duc de Chartres surtout se montra piqué au vif de cet oubli : il lui parut une insulte, et il l'attribua à Marie-Antoinette, à qui le fait pouvait être imputé, mais non dans l'intention qu'on lui supposait. Beaucoup de conversations indiscrètes circulèrent à cette occasion dans les hautes sociétés, où déjà l'on cherchait à flétrir le caractère de la reine; et cette princesse en fut, à son tour, très-vivement affectée. Ce fut alors qu'il se forma deux partis à la ville et à la cour, celui de la reine, et celui des princes, à la tête duquel était le vindicatif duc d'Orléans. Les idées politiques, autrement sérieuses, ne tardèrent pas à tout envahir; et la mésintelligence y trouva un nouvel aliment. Les plaisirs dont le duc de Chartres avait abusé, lui devinrent insipides : il fallut que son imagination s'occupât d'autre chose. Il voulut d'abord avoir la charge de grand-amiral, qui appartenait au duc de Penthièvre, son beau-père. Ce prince y consentit : mais il fallait encore obtenir le consentement du roi; et, le monarque ne cédant pas assez promptement au desir de son cousin, celui-ci accusa la reine d'être cause de ce retard. Ce fut pour faire cesser tous les obstacles, que le jeune duc se mit à étudier les éléments de l'art nautique, et qu'il demanda de servir comme volontaire, sur l'escadre de l'amiral d'Orvilliers, qui croisait dans la Manche, et que l'on croyait à chaque instant près d'en venir aux mains avec la flotte anglaise commandée par l'amiral Keppel. Le duc d'Orléans se trouva sur le vaisseau le *Saint-Esprit*, commandé par La Mothe Picquet, l'un des plus intrépides marins qu'eût alors la France. Le *Saint-Esprit* était le chef de file de la division de l'arrière-garde, et la déférence que l'on devait à un prince du sang, l'en fit nommer commandant d'honneur; car le commandement réel appartenait à La Mothe-Picquet : il serait absurde de supposer qu'un officier de cette importance eût été placé sur le vaisseau directeur de la division, pour être témoin passif des fautes que n'aurait pas manqué de faire un jeune prince sans expérience. Le combat d'Ouessant fut donné le 27 juillet 1778. Il n'y eut point d'avantage décisif; et les deux flottes, après s'être long-temps canonnées, rentrèrent en chantant victoire, l'une à Brest, et l'autre à Portsmouth. Le duc revint aussitôt à Paris, où l'on ne parla d'abord que de son courage et de sa présence d'esprit; il fut même applaudi à l'Opéra : mais les rapports faits au roi ne lui furent pas aussi favorables. Le monarque le reçut froidement, et la cour ne lui fit pas un meilleur accueil; on dit même qu'il s'était caché à fond de cale pendant l'action : mais il est probable qu'il y eut de l'injustice dans tous ces rapports; et voici ce qu'on a publié depuis. Par un mouvement imprévu, la division de l'ar-

rière-garde se trouvant tout-à-coup en face de celle de l'ennemi, le vaisseau le *Saint-Esprit* reçut et lâcha les premières bordées (1); des matelots furent tués ou blessés près de lui, et la planche sur laquelle il était fut brisée. Dans ce moment, le vaisseau du comte d'Orvilliers fit signal à l'arrière-garde de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer; ses signaux ayant été mal compris, les ordres ne furent pas exécutés : S'ils l'eussent été, dit-on, la flotte anglaise écrasée ne serait pas rentrée à Portsmouth. Les ennemis du duc prétendirent que ce fut pour ne pas l'exposer qu'on désobéit aux signaux (2); d'autres dirent que ce fut par la jalousie de quelques officiers de marine, qui voulaient perdre le comte d'Orvilliers, et l'on parla de traîtres et de trahison, comme cela se voit trop souvent dans les affaires de cette espèce. En résultat, ni la charge de grand-amiral, ni la survivance, ne furent accordées au duc d'Orléans; et, par une prétendue faveur, qui dut paraître une sanglante ironie, il fut nommé colonel-général des hussards. Depuis, il ne parut presque plus à la cour. Éloigné des plaisirs de Versailles, il revint à ceux qu'il paraissait avoir abandonnés; mais, pour les varier, il chercha une nouvelle dissipation dans les modes et les usages d'Angleterre. Il fit un voyage à Londres, s'y lia avec le prince de Galles, aujourd'hui George IV, et avec beaucoup de grands seigneurs, et revint enthousiasmé des mœurs et des costumes britanniques, que dès-lors il affecta d'imiter en tout. Les hautes sociétés de Paris se faisaient alors remarquer par une grande magnificence : une extrême simplicité fut tout-à-coup substituée à l'or et aux riches broderies qui couvraient les vêtements des grands seigneurs. Les bourgeois ne virent plus que des égaux dans ceux qu'ils n'osaient aborder auparavant qu'après avoir épuisé toutes les démonstrations du respect. Ces seigneurs cherchèrent à s'affranchir des honneurs et des égards qui avaient été si long-temps leur sauve-garde. Ils déposèrent eux-mêmes leur rang et leur dignité; et ce changement subit, prôné dans tous les écrits, et naturellement agréable aux classes inférieures, devint à peu-près général. La cour du monarque fut elle-même obligée de modifier ses usages et ses étiquettes. Les jeunes-gens qui avaient fait la guerre en Amérique, vinrent effrayer la France par leurs cris de liberté; cris précurseurs des innovations républicaines qu'on allait bientôt introduire. Ils trouvèrent un appui naturel de leurs doctrines dans le mécontentement du duc; et ce fut ainsi que se forma, sans qu'il parût exister de coalition préméditée avec son chef présumé, ce parti dont le premier but ne fut sans doute qu'une opposition à la cour, mais qui, bientôt entraîné dans le précipice que lui-même avait creusé, nous a conduits successivement dans cette série de révolutions qui épouvantent encore l'Europe. Après la mort du comte de Clermont, le duc de Chartres se fit nommer grand-maître de tous les francs-maçons de France;

(1) On a dit, dans divers écrits, que le *Saint-Esprit* ne fut jamais à la portée du canon : dans cette supposition, l'imputation de lâcheté eût été absurde, puisque le duc n'aurait eu l'occasion, ni de faire preuve de bravoure, ni de laisser paraître sa timidité.

(2) La marquise de Fleury que le duc d'Orléans avait offensée, en disant qu'elle était une des femmes les plus laides de la cour, dit qu'il ne se connaissait pas plus en signalements qu'en signaux. Ce mot fut répété partout, et il eut beaucoup de succès à la cour.

et l'influence de cette secte put l'aider beaucoup, par la suite, dans ses projets politiques. Pendant l'intervalle qui s'écoula depuis sa disgrace jusqu'à l'année 1787, ce prince fit en Italie un voyage, dont on ne parla presque point. Dans ce temps, les attaques les plus vives étaient dirigées contre la cour: les propos les plus insultants circulaient contre les personnes les plus augustes; et la puissance royale semblait déjà n'être plus qu'un parti. Un léger embarras dans les finances avait amené la résistance du parlement de Paris aux édits bursaux. Voulant vaincre cette résistance toujours plus opiniâtre, Louis XVI alla tenir le 24 novembre 1787, au Palais de Justice, une séance royale, où siégèrent les princes du sang et les pairs du royaume, avec voix délibérative. La majorité du parlement persista dans son opposition; mais les pairs s'étant réunis à la minorité parlementaire, le roi ordonna l'enregistrement de ses édits: alors le duc d'Orléans, placé très-près du roi, se leva, l'interpella personnellement, lui demanda si c'était une séance royale ou un lit de justice qu'il avait voulu tenir, et protesta contre tout ce qui venait de se passer. « Vous êtes bien le » maître, lui dit le roi, du ton le » plus modéré. » Il n'ajouta rien de plus. Quand le monarque fut parti, le duc d'Orléans rédigea une protestation. Le lendemain, il fut exilé à 15 lieues de Paris, dans son château de Villers-Cotterets. Le parlement prit hautement sa défense, et représenta au roi, par l'organe de son premier président, qu'un prince de son sang et deux conseillers de la cour n'avaient perdu la liberté que pour avoir dit librement ce que leur avaient dicté, en sa présence, leur devoir et leur conscience, dans une séance où Sa Majesté avait annoncé qu'elle venait recueillir des suffrages libres. L'exil dura peu; et le duc reparut triomphant à Paris, où il brigua fort adroitement la faveur publique, qui ne tarda pas à s'éloigner du parlement. Cette cour, après s'être appuyée de lui pour résister au roi, voulut se réunir au roi pour contenir le parti du prince; mais elle fut détruite par la force même qu'elle avait créée. La convocation des états-généraux étant arrêtée, on s'occupa des élections; et chacun prit des mesures, ou pour faire soi-même partie des députations, ou pour que les choix tombassent sur des hommes disposés à soutenir ses opinions et ses projets. Le gouvernement adressa aux bailliages des instructions maladroites. Le duc d'Orléans, ou plutôt ses conseillers, en envoyèrent d'excessivement populaires aux autorités de son apanage. On y trouve tous les principes de la révolution qui s'opéra en 1789. Seulement la dissolution des parlements n'y est pas provoquée; mais il était impossible qu'ils pussent se maintenir avec les réformes qu'on indique: on y parle d'une loi à faire, pour autoriser le divorce, et de beaucoup d'autres innovations, qui dans la suite ne furent pas oubliées. On a prétendu que ces instructions, où l'on reconnut la main de Sieyes, furent rédigées et envoyées sans l'aveu du duc d'Orléans; quoi qu'il en soit, il est à croire qu'elles eurent une grande influence sur les événements, bien que généralement on les ait peu remarquées dans la capitale. Dans le rigoureux hiver de 1788 à 1789, le duc d'Orléans se distingua par des actes

de charité, dans lesquels une partie du public ne voulut pas reconnaître les intentions de la bienfaisance. Tant que le froid fut excessif, il fit allumer de grands feux dans le voisinage de son palais, et distribuer d'abondants comestibles aux pauvres, qui, réchauffés et rassasiés, chantaient ses louanges et ses bienfaits : il serait consolant de penser qu'un véritable esprit de charité dirigea la conduite du duc d'Orléans dans cette circonstance, et que des projets séditieux n'y eurent point de part ; cependant le contraire fut malheureusement affirmé. La révolte des ouvriers du manufacturier Reveillon, qui éclata dans le même temps, fut aussi attribuée aux manœuvres de son parti. A cette époque, le parlement n'avait pas encore séparé sa cause de celle du duc. Il n'informa point pour découvrir les auteurs de cette révolte ; ce qui fit dire que, si elle fut réellement excitée, le parlement avait eu tort de ne pas poursuivre les agitateurs. Quels que fussent tous ces moyens de popularité, le duc d'Orléans n'était pas assuré de se faire nommer député aux états-généraux; mais le marquis de Limon, sa créature, s'étant rendu à Crespi, au moment des élections, comme pour y visiter les bâtiments du prince, s'y prit avec tant d'adresse auprès des électeurs de la noblesse, que, malgré leur répugnance à se montrer en opposition avec la cour, il leur fit élire, par acclamation, le duc d'Orléans, qui, leur avait-il dit, n'accepterait certainement pas. Mais, peu de jours après, on vit avec beaucoup d'étonnement le prince venir lui-même à Crespi remercier et prêter serment. Ce fut ainsi qu'il commença cette carrière de révolution, qui lui a été si funeste. Arrivé dans la chambre de la noblesse, le cœur ulcéré contre la cour, ce prince se rangea, dès le premier moment, du parti révolutionnaire ; et ce parti se pressa autour de lui. Le 28 mai, la majorité de la noblesse déclara que la délibération par Ordre était le dogme politique qu'elle voulait suivre (*V.* Cazalès). Le duc protesta contre cette déclaration, avec une quarantaine de nobles. Le 18 juin, la même majorité ayant dénoncé au roi, mais en termes très-modérés, la délibération du 17, qui avait constitué le tiers-état en assemblée nationale, quarante-trois nobles protestèrent contre cette dénonciation, et adressèrent leur protestation au monarque. Le duc d'Orléans, qui était absent pour cause de santé, fit parvenir, par écrit, son adhésion à cette protestation, en déclarant que les principes qui y étaient professés, étaient entièrement les siens. Le 25, il fit partie de la minorité de la noblesse, qui, après la séance royale du 23, se réunit au tiers-état ; il fut couvert d'applaudissements inouis à son passage : « Mes » amis, dit-il, en s'adressant à la mul- » titude, je vous en prie, point de » bruit actuellement ; je veux votre » bonheur, je vais m'en occuper de » tout mon pouvoir; vous applaudi- » rez ce soir si vous voulez. » Le 3 juillet, il fut nommé président de l'assemblée nationale; mais il n'accepta pas, et fut remplacé par l'archevêque de Vienne. On a remarqué que c'est dans le jardin du Palais-Royal que furent provoqués les premiers mouvements révolutionnaires ; toutes les émeutes s'y formaient : c'est de là que partirent les rassemblements ; le plus important s'organisa devant le fa-

meux café de Foy, dans la soirée du 12 juillet (*V.* DESMOULINS). Les insurgés allèrent enlever chez le statuaire Curtius, le buste du duc avec celui de Necker, et les portèrent en triomphe dans les rues et sur les places publiques. Le buste de Necker fut brisé à coups de sabre, par des soldats; mais celui du prince fut sauvé. On ne peut affirmer que ce grand désordre ait été suscité par le duc d'Orléans; mais ce dont on ne peut pas douter, c'est qu'il fut réellement l'ouvrage des intrigants dont ce prince se laissait entourer. Suivant divers rapports publiés sur cet événement, on le vit à Paris, dans son palais, applaudissant de ses fenêtres aux mouvements populaires, et bientôt après, parcourant les rues en wisky, puis assistant aux séances de l'assemblée à Versailles. Il était à l'assemblée dans la journée du 14 juillet, si fameuse dans les annales de la révolution. La veille de cette journée, des séditieux le désignèrent pour lieutenant-général du royaume; et, au même instant, les couleurs vertes, arborées la veille, furent foulées aux pieds, et remplacées par le bleu, le rouge et le blanc, qui étaient les couleurs de la maison d'Orléans. Le but de ce changement subit ne fut pas difficile à comprendre: l'accession du roi aux desirs de l'assemblée empêcha toute poursuite. Cependant il y a sur ce projet de lieutenance-générale du royaume, qu'on devait déférer au duc, beaucoup d'obscurité; c'est un point d'histoire qui probablement ne sera jamais bien éclairci. Bertrand-Moleville raconte, dans ses Mémoires, qu'en vertu des délibérations d'un comité dévoué au duc d'Orléans, et qui tenait ses séances au village de Mont-Rouge, ce prince devait avertir Louis XVI du danger de sa situation, et lui demander la lieutenance-générale du royaume, ou en d'autres termes, de lui céder la couronne. Le duc, ajoute le même auteur, se présenta, dans la matinée du 15, à la porte de la chambre du roi, et s'informa du baron de Breteuil, qui en sortait, s'il pouvait parler à sa Majesté. Le ministre répondit que le roi ne voulait voir personne, mais que son Altesse pouvait lui écrire, si elle le jugeait convenable, ou, si elle le préférait, adresser sa lettre à lui, baron de Breteuil, qui se chargerait de la remettre, dans la soirée, sous les yeux du monarque. Le duc, dit Bertrand-Moleville, préféra ce dernier parti. Mais, au lieu de réclamer la lieutenance-générale du royaume, comme le portaient les délibérations du comité, il se contenta de prier le baron de Breteuil de solliciter pour lui la permission de passer en Angleterre, où il avait l'intention de se rendre, si les affaires prenaient une tournure fâcheuse. On peut dire, sur toutes ces circonstances, que le témoignage de Bertrand-Moleville, n'est pas irrécusable. Cependant, lorsque ses Mémoires ont paru, Breteuil vivait encore, et leur auteur avait eu des rapports avec lui. Plusieurs membres du comité de Mont-Rouge, qu'il nomme en toutes lettres, existaient aussi; quelques-uns existent même encore aujourd'hui. Aucun d'eux n'a contredit son assertion: la seule observation à faire, c'est que, du 14 au 15 juillet, les choses avaient entièrement changé de face, et que telle proposition qui pouvait être accueillie la veille, eût été repoussée avec indignation le lendemain. Depuis cette époque jusqu'aux événements des 5 et 6 octobre, il

fut peu question du duc d'Orléans ; on remarqua seulement qu'il siégeait dans l'assemblée à l'extrême gauche, et qu'il suivait tous les mouvements de ce parti si exalté, et alors très-peu nombreux, que Mirabeau désigna plus tard sous le nom des *Trente voix*, et auquel, à cette époque, le côté droit donnait le nom de Palais-Royal, qui était celui de la résidence du duc d'Orléans. Dans les funestes journées des 5 et 6 octobre 1789, beaucoup de témoins dirent l'avoir reconnu dirigeant les assaillants du château, et leur en indiquant les issues (*V.* Marie-Antoinette, XXVII, 78). Il fut désigné plusieurs fois dans la procédure que le Châtelet commença; et les déclarations parurent tellement graves, que ce tribunal demanda que le prince fût dépouillé de son inviolabilité, pour être livré à la justice. L'assemblée nationale nomma une commission; mais le rapporteur Chabrond écarta tout ce qui était à la charge du duc, et l'affaire en resta là. Cependant, après ces tristes événements, le duc d'Orléans, à la suite d'une conversation très-vive avec le marquis de La Fayette, se détermina à passer en Angleterre. Mirabeau, qu'on supposait agir dans ses intérêts, et qui dans le fond n'avait d'autres vues que de balancer l'influence de La Fayette par une influence rivale, s'opposa vainement à ce départ; et, dès ce moment, l'union réelle ou apparente qui existait entre le duc et lui, fut à jamais rompue. L'arrivée du duc d'Orléans à Boulogne, où il devait s'embarquer, excita un grand mouvement : le peuple, soulevé en sa faveur, ne voulait pas le laisser partir. Le prince refusa de céder à ces tumultueuses instances. Il resta en Angleterre environ huit mois, et envoya, par écrit, son adhésion au serment civique, qui fut prononcé, le 4 janvier 1790, par le roi, à l'assemblée nationale (*V.* Louis XVI). Lorsqu'il fut question de la fédération du 14 juillet, il écrivit de nouveau à l'assemblée, et lui demanda l'autorisation de rentrer dans son sein. L'assemblée ayant déclaré qu'aucune raison ne s'opposait à ce retour, il partit immédiatement de Londres, malgré les démarches que le marquis de La Fayette fit faire auprès de lui, pour prolonger son absence. Il parut à la tribune le 11 juillet, et renouvela, avec beaucoup d'assurance, le serment qu'il avait envoyé par écrit. On remarqua que, peu de temps après son apparition, les attaques contre les constitutionnels, dont le marquis de La Fayette était un des principaux chefs, commencèrent : les mots de *traître La Fayette* circulèrent dans les clubs et dans les groupes; et le jardin du Palais-Royal fut le théâtre de toutes sortes de violences entre les constitutionnels, surtout après la révolte de Nanci, dont La Fayette avait voulu faire punir les auteurs (*V.* Bouillé). Ce fut à cette époque, que le peuple de Paris, excité contre les constitutionnels par leurs adversaires, se jeta dans le parti extrême de la révolution, qui prit alors cet ascendant dont il devait bientôt faire un si épouvantable usage. Ce parti s'empara du duc, qui se livra sans retour à ce honteux esclavage. Lors de la procédure du Châtelet, il avait été vivement attaqué par plusieurs députés, dont quelques-uns avaient même déposé contre lui, devant le tribunal, surtout le président de Frondeville, à auquel il adressa un cartel; mais cette affaire n'eut point de suite. Dans ce temps-là, il publia

un Mémoire, où sont repoussées avec indignation les accusations dirigées contre lui dans ce fameux procès. Le duc de Lauzun, son ami, le défendit avec chaleur à l'assemblée. Le marquis de Ferrière, député royaliste très-prononcé, prit aussi sa défense par écrit; et ni l'un ni l'autre ne pouvaient être accusés d'avoir participé aux manœuvres séditieuses dont il était question. Après le voyage de Varennes, la faction républicaine, qui s'était mise en évidence le jour même du départ, crut le moment opportun pour réaliser son impraticable système. Une pétition ou adresse aux départements fut rédigée dans ce but par le chevalier de Laclos, secrétaire du duc, et par Brissot, qui avait été spécialement protégé par Mme. de Genlis, (de Sillery) institutrice des enfants d'Orléans (*V.* Brissot et Laclos). On demandait, dans ce séditieux libelle, que Louis XVI fût mis en jugement et déclaré déchu du trône. Cette pétition fut le signal de la révolte dite du Champ-de-Mars, où la faction républicaine fut réprimée (*V.* Bailly). Cependant l'assemblée délibéra sur la question de savoir si le roi pouvait être mis en cause; huit députés seulement votèrent pour l'affirmative. A cette époque le club des Jacobins fut presque entièrement dissous. Ceux qui ne voulaient pas pousser la révolution plus loin, formèrent la société des Feuillants, qui se déclara en faveur du trône, et parut décidée à en défendre les débris. Il ne resta qu'un petit nombre de députés aux Jacobins: tous les autres se réunirent aux Feuillants; et le duc d'Orléans lui-même se présenta à cette société, où, dès le premier instant, on attaqua avec force les auteurs de la révolte du Champ-de-Mars, et nommément Laclos, secrétaire du prince. Ce fut alors que le marquis de Sillery, l'un des commensaux de la maison d'Orléans, déclara que c'était contre l'aveu du duc que son secrétaire avait rédigé la pétition; que dès ce moment ce personnage avait cessé de lui appartenir et d'avoir des rapports avec lui. Le duc d'Orléans se rendit lui-même au club le lendemain, et dit, sans toutefois parler de la pétition, que le marquis de Sillery avait été mal informé; que jamais il n'avait cessé d'estimer M. de Laclos et de le croire digne de sa confiance. Depuis il ne reparut plus au club des Feuillants; et plusieurs députés qui en avaient fait partie, retournèrent aux Jacobins, où bientôt on ne garda plus aucune mesure. La révolte des peuples contre les rois y fut hautement prêchée et reproduite par une foule de libelles, que les journaux propagèrent dans toute l'Europe: c'est ce qu'on a appelé la *Propagande*. Toute cette doctrine fut érigée en principes, dans le sein de l'assemblée dite législative; et les plus terribles catastrophes devinrent inévitables. Cependant le duc d'Orléans parut s'arrêter un instant sur les bords de l'abîme qui allait l'engloutir. Le vice-amiral Thévenard, momentanément ministre de la marine, espérant sans doute le ramener dans le parti du roi, l'avait fait nommer amiral. Bertrand-Moleville, successeur du vice-amiral, annonça au duc cette nomination. Celui-ci alla sur-le-champ lui rendre visite, et l'assura qu'il attachait le plus grand prix à la faveur que le roi venait de lui accorder, parce qu'elle lui donnait les moyens de faire connaître à Sa Majesté à quel point ses sentiments avaient été calomniés. Il témoigna au

ministre, avec les expressions de la sincérité et de la franchise, l'horreur que lui inspiraient les crimes dont il était accusé. Alors Bertrand-Moleville lui proposa de le présenter au roi, pour exposer lui-même à Sa Majesté les sentiments dont il était pénétré. Le duc accueillit avec empressement la proposition du ministre, qui rendit sur-le-champ compte à Louis XVI de cette conversation. Le prince fut reçu le lendemain; et sa conférence avec le roi dura plus d'une demi-heure. Le monarque en fut on ne peut plus satisfait, et dit à Bertrand-Moleville. « Je suis de votre opinion : » il revient à nous sincèrement, et » il fera tout ce qui dépendra de lui » pour réparer le mal fait en son » nom, et auquel il est possible qu'il » n'ait pas eu autant de part que nous » l'avions cru. » Bertrand-Moleville ajoute que le duc vint, le dimanche suivant, au lever du roi. Les courtisans, qui ignoraient ce qui s'était passé, lui firent essuyer des mortifications si insultantes, qu'il fut obligé de se retirer sans avoir vu personne de la famille royale. On le poursuivit en l'injuriant, jusqu'au bas de l'escalier : il s'éloigna la rage et l'indignation dans le cœur, se persuadant que la reine et le roi étaient les provocateurs de ces outrages, qu'ils ignoraient, et dont ils furent très-affligés lorsqu'ils en furent instruits. Dès ce moment, tout espoir de ramener le duc à de meilleurs sentiments fut perdu; il n'écouta plus que ceux de la vengeance. Les misérables qui composaient la faction sanguinaire de Danton furent accueillis chez lui, et plus d'une fois admis à sa table. Le gouffre qui devait dévorer le roi de France et tant d'autres infortunés, s'ouvrit aussi pour son ennemi : lui-même ne pouvait l'éviter. Le nom du duc d'Orléans ne fut pas prononcé lors de la révolution du 10 août, et il est à croire que personnellement il n'y concourut pas; mais les chefs de la faction dans laquelle les événements l'avaient entraîné, furent les agresseurs immédiats. Après ce bouleversement, ceux qui l'avaient préparé et ceux qui l'avaient exécuté, formaient deux partis qui crièrent *vive la république* avec des intentions différentes. Le duc d'Orléans devait se trouver hors de cause dans ce débat. Un descendant de Henri IV ne pouvait trouver place dans une république qui proscrivait toute la postérité de ce grand roi. Les Dantonistes, qu'on appelait alors la faction d'Orléans, firent quelques tentatives en faveur du duc, qu'ils regardaient comme le moyen éventuel d'une fortune qui pouvait naître des circonstances. Manuel, l'un d'eux, lui fit entendre que, pour dissiper tous les soupçons qui s'élevaient contre lui, il devait renoncer au nom de son illustre famille, et accepter celui d'*Égalité*, qui lui serait proposé par la commune de Paris. Un refus eût été suivi d'une proscription immédiate : Philippe accepta le nom d'Égalité avec reconnaissance; et, dans sa lettre de remercîment, il déclara qu'on ne pouvait pas lui en donner un qui fût plus conforme à ses sentiments. Ce fut sous ce nom, qu'ils le firent nommer député à la Convention nationale. Depuis ce moment, son palais fut déserté par tous ceux qui en avaient fait l'ornement : des malheureux couverts de sang s'en emparèrent, bien résolus de rendre le prince complice des crimes qu'ils avaient commis et qu'ils devaient commettre encore. Ses brillantes voitures ne circulèrent plus dans les

rues de la capitale: lorsqu'il paraissait, il était seul, rêveur, et, pour ainsi dire, abandonné. A la Convention, il prit place à l'extrême gauche, comme à l'assemblée constituante; mais, à la même place, la position n'était pas la même. Un grand nombre des constituants de la gauche n'avaient pas bu toute honte; et il n'y avait pas de crimes qui pussent effrayer les députés conventionnels qui siégeaient de ce côté. Le duc ne parla dans la Convention que lorsqu'il y fut question de ses intérêts personnels. Il demanda que la princesse sa fille, qui voyageait avec sa gouvernante, ne fût pas considérée comme émigrée; et il rendit compte le premier de la victoire de Jemmape, à laquelle le jeune duc de Chartres, son fils, avait contribué par ses talents et sa bravoure. On nous a positivement assuré que son intention était de ne point paraître à la Convention, lors qu'il s'agit de prononcer sur le sort de Louis XVI; mais que ses prétendus amis du côté gauche, en étant instruits, lui déclarèrent que, s'il ne votait pas avec eux la mort du *tyran*, il serait lui-même immédiatement mis à mort. Effrayé par cette menace, il se rendit à l'assemblée, vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Quelques minutes après, un député d'Avignon, nommé Duprat, homme très-violent, étant monté à la tribune pour voter sur l'appel, s'exprima en ces termes, en regardant le duc d'Orléans: « Puisque Philippe » a dit *non*, moi je dis *oui*. » — Dans la soirée du 20, un ex-garde du roi, nommé Pâris, tenta de s'introduire dans le palais du prince pour le poignarder: il ne put y parvenir; et Lepelletier de Saint-Fargeau fut sa victime (*V.* LEPELLETIER). Les Jacobins, ayant ainsi obtenu du duc d'Orléans, tout ce qu'ils desiraient, le livrèrent aux Girondins, qui étaient devenus ses ennemis, ou ne le défendirent que faiblement. Dès-lors il dut se croire perdu. Lorsque le prince de Galles, autrefois son ami, fut instruit de ses votes dans le procès du roi, il déchira son portrait. Dumouriez, qui avait été un de ses plus zélés partisans, le condamna hautement, et cessa toute correspondance avec lui. Cependant, lors de la défection de ce général, le duc d'Orléans fut accusé de l'avoir provoquée: c'est de là qu'on partit pour le proscrire et le comprendre dans le sanglant anathème lancé contre la famille des Bourbons. Ses anciens amis firent plus: ils demandèrent et obtinrent l'arrestation des personnes attachées à son service. Merlin de Douai, un de ses conseillers les plus intimes, se trouvant frappé par le décret, déclara qu'il avait cessé d'avoir des rapports avec lui, dès le moment où il avait reconnu qu'il *servait un traître*. L'Assemblée se contenta de cette déclaration, et Merlin resta dans son sein. Le duc, conduit, le 7 avril 1793, à la mairie, par ordre de Pache, écrivit à l'Assemblée que le décret qu'elle venait de rendre contre les Bourbons ne pouvait lui être applicable, sa qualité de député, et les principes qu'il professait, motivant suffisamment une exception en sa faveur. La Convention n'eut point égard à ce raisonnement: elle répondit par l'ordre du jour. Marat fut le seul qui essaya de le défendre: encore ne dit-il que quelques phrases qu'on entendit à peine. L'arrestation ayant ainsi passé sans opposition, la question fut de savoir en quelle ville de France serait la prison du prince: les Girondins voulaient que ce fût à

Bordeaux ; et leurs adversaires réclamaient pour Marseille, ville présumée alors la plus républicaine. Après une délibération très-vive, Marseille fut désignée. Le duc d'Orléans y fut envoyé dans la nuit du 9 au 10 avril; ses biens furent séquestrés le 16. Il fit plusieurs fois des plaintes sur l'injustice de sa détention ; elles ne furent pas écoutées, bien qu'adressées à ceux qui avaient été ses amis. Depuis le 31 mai, les Girondins, ses véritables proscripteurs, avaient subi un sort pareil au sien : ils n'étaient plus à la Convention. Le tribunal du département des Bouches-du-Rhône, chargé de le poursuivre, l'avait trouvé innocent ; et d'après le rapport du député Rhull, on n'avait rien trouvé dans ses papiers qui pût le compromettre. Tout cela ne lui servit à rien. Le Mémoire publié en sa faveur, par Voidel, ne produisit pas plus d'effet. Malgré l'absolution du tribunal de Marseille, le comité de salut public défendit de lui rendre la liberté : le duc fut au contraire plus resserré dans la prison du Fort-Saint-Jean, où il avait été transféré après la révolution du 31 mai. Enfin on le décréta d'accusation, le 3 sept. 1793, avec les vingt-deux Girondins, ses premiers proscripteurs ; et bientôt il fut amené à Paris, pour être jugé ou plutôt mis à mort par le tribunal révolutionnaire, qui le condamna précisément pour ce qu'il n'avait pas fait. On lui fit son procès comme *Girondin*, et c'étaient les Girondins qui l'avaient fait arrêter et qui avaient préparé son supplice. Telle était l'atrocité ou la démence de ces juges-bourreaux, qu'ils fuyaient toujours la justice, lors même qu'ils auraient pu la rendre sans s'écarter de leur odieux système de destruction. Cependant, au moment de sa condamnation, le duc d'Orléans parut avoir repris le caractère qu'on aime à voir dans un descendant de Henri IV. Il eut le bonheur de trouver, dans sa prison, un prêtre allemand nommé Lothringer, qui le rappela aux principes d'une religion qu'il avait depuis trop long-temps méconnue (1). Le rédacteur de cet article, alors renfermé à la Conciergerie, l'a vu, après sa condamnation, traverser la cour et les guichets de cette prison : il était escorté par une demi-douzaine de gendarmes, et à travers les sabres nus. On doit le dire ; à sa démarche fière et assurée, à son air vraiment noble, on l'eût pris plutôt pour un général qui commande à ses soldats, que pour un malheureux que l'on mène au supplice. Depuis la prison jusqu'à la place Louis XV, il fut accablé d'injures, et sembla y faire peu d'attention. Lorsque la charrette passa devant son palais, on la fit arrêter par un raffinement de barbarie. Il leva un instant les yeux, sans paraître ému. Arrivé au pied de l'échafaud, il y monta avec assurance, et il reçut la mort avec courage, le 6 novembre 1793. La vie du duc d'Orléans a été le sujet d'une foule d'écrits dont la plupart sont peu dignes de la postérité : ce sont presque tous des pamphlets de circonstance, où les injures et les accusations sont accumulées sans choix et sans discernement. Le plus volumineux de ces ouvrages est intitulé : *Conjuration d'Orléans, par Montjoie*, 3 vol. in-8°., 1796, plusieurs fois réimprimé. Un autre ouvrage du même genre est intitulé : *Les forfaits* du 6 octobre, 2 vol. in-8°. La *Vie privée*, *ou*

(1) *Voy.* les *Annales catholiques*, tom. III, p. 465, et supplém., p. 167.

Apologie de monseigneur le duc de Chartres, est aussi une satire. Nous citerons encore un *Exposé de monseigneur le duc d'Orléans dans la révolution de France, rédigé par lui-même*, 1790, brochure de 28 pages; et enfin un *Mémoire justificatif pour Louis-Philippe-d'Orléans, écrit et publié par lui-même, en réponse à la procédure du Châtelet*, 1790, 34 pages. Cet exposé se trouve aussi, avec un *Memoire à consulter*, parmi les éclaircissements qui terminent le 1er. vol. des *Mémoires de Ferrières*. On peut recourir en outre à l'écrit de Mounier sur les journées du 5 et du 6 oct., et à la *Journée du 6 oct. 1789*, publiée par la Société logographique, in-8°. — Deux des fils du duc d'Orléans, le duc de Montpensier, né le 3 juillet 1774, et le comte de Beaujolais, le 7 octobre 1779, sont morts en Angleterre, le premier en 1807, le second en 1808. On peut voir l'histoire de ces princes, dans l'article consacré à S. A. S. le duc d'Orléans actuel, par les auteurs de la *Biographie des hommes vivants*. B—U.

ORLÉANS (LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVRE, duchesse D'), née le 5 mars 1753, fille du duc de Penthièvre (*V.* ce nom), et petite-fille du comte de Toulouse, fut mariée, n'ayant encore que seize ans, à Louis-Philippe Joseph de Bourbon, duc de Chartres (*V.* l'article précédent). La mort prématurée du jeune prince de Lamballe, son frère, l'avait rendue unique héritière du duc de Penthièvre, dont la grande fortune fut assurée, par ce mariage, à la maison d'Orléans. En 1776, la duchesse de Chartres accompagna son époux jusqu'à Toulon, où il devait s'embarquer, comme volontaire, sur un vaisseau de guerre. Elle se rendit ensuite en Italie, où elle fut reçue, dans toutes les cours, avec le plus grand empressement. A Naples, elle se lia d'une étroite amitié avec la reine Caroline; et ces deux princesses se promirent de resserrer un jour davantage les liens qui unissaient leurs maisons. Peu de temps après son retour, la duchesse mit au jour deux princesses jumelles; et, bientôt après, un prince. Par la mort de son beau-père, elle devint duchesse d'Orléans en 1787. Son époux était alors brouillé avec la cour, et elle devait peu la fréquenter: sa consolation de cette disgrace était la compagnie et les caresses de ses enfants. Le bonheur des siens lui eût sufli, si elle avait eu à se féliciter de la conduite de son époux. On ne peut pas dire positivement que ce prince ait manqué d'égards envers elle; mais il lui préféra souvent les femmes les plus méprisables, et elle ne pouvait l'ignorer. La révolution vint ajouter aux malheurs de la duchesse d'Orléans. Alarmée sur le sort de ceux qui lui étaient le plus chers, et ne pouvant pas diriger selon ses vues et ses principes l'éducation de ses enfants, elle se vit continuellement entourée de dégoûts, d'inquiétudes et de terreurs. Enfin, douée de tous les avantages personnels, possédant tous les biens qui doivent faire le charme de la vie, elle devint la plus malheureuse des femmes, et n'eut, pour adoucissement à des chagrins si amers, que le respect général dans un temps où rien n'était respecté. Ses vertus épouvantaient le crime; il ne l'approchait qu'avec timidité. Les violences exercées à l'époque du 10 août, et les suites de cette catastrophe, avaient forcé le duc de Penthièvre à se retirer dans

son château de Vernon : la duchesse d'Orléans se rendit près de lui, et partagea avec ce prince, si justement révéré, l'amour et les bénédictions de ceux qui avaient été ses vassaux. A la mort de son père, arrivée le 4 mars 1793, la duchesse d'Orléans, que tant d'autres peines affligeaient depuis long-temps, resta seule avec sa douleur au château de Vernon. Ses enfants avaient disparu, ou étaient dans les fers ; et elle voyait fuir ou périr toute sa famille, et tous ses amis. La proscription ne tarda pas à la poursuivre elle-même. Un décret avait ordonné l'arrestation de tous les Bourbons : le comité de la Convention, dit de sûreté générale, après avoir long-temps différé les poursuites contre elle, fit partir des gendarmes pour l'arrêter. A l'arrivée de cette troupe, les habitants de Vernon s'assemblèrent spontanément, et déclarèrent aux soldats et aux agents de police, que, si la princesse était *suspecte*, ils sauraient bien la garder, mais que ce serait chez elle. La troupe se retira ; bientôt après, le comité fit partir des forces plus considérables : les habitants voulaient encore résister ; ils avaient même placé deux petits canons à la porte du château. La duchesse ne souffrit pas qu'on la défendît ainsi ; et elle se laissa conduire dans la prison du Luxembourg avec une seule femme. C'était au commencement de l'année 1794, à l'époque la plus terrible de la révolution. La famille de Lévis, le maréchal et la maréchale de Mouchy, qui avaient obtenu la permission de lui tenir compagnie, ayant péri sur l'échafaud, elle resta isolée dans cette prison ; d'où l'on enlevait, chaque jour, soixante personnes, pour les envoyer à la mort. Cependant elle y fut sans cesse environnée du respect des autres prisonniers ; et les touchantes attentions qu'ils eurent pour une princesse malade, et tellement souffrante, qu'elle ne pouvait rester assise ni debout, contrastaient singulièrement avec la grossièreté des geoliers, qui eurent un jour la cruauté de la forcer à descendre au guichet, pour y paraître devant le conventionnel Voulland. Un peu plus tard elle obtint, par le crédit de MM. Rouzet de Folmond et Maret, d'être transférée dans une espèce d'hospice appelé la maison *Belhomme*, qui était encore une prison, mais où la princesse fut traitée avec plus de ménagements, et où elle resta pendant trois ans, jusqu'à ce que la révolution du 18 fructidor (5 septembre 1797) eût amené un décret qui confisqua de nouveau tous ses biens, et l'obligea de partir pour l'Espagne, sous la garde d'une escorte militaire, qui l'accompagna jusqu'à la frontière. Le gouvernement de ce temps-là voulut bien consentir à lui donner une pension de cent mille francs, en échange d'un patrimoine de plusieurs millions de revenu qu'il confisquait. La duchesse habita d'abord la ville de Barcelone; elle se rendit ensuite à Figuières, où elle eut le bonheur de revoir sa fille. Mais, en 1808, à l'arrivée des Français, toujours persécuteurs de sa famille, la maison qu'habitaient ces deux princesses ayant été atteinte dans le bombardement, elles furent obligées de se sauver à pied, pendant la nuit, et de gagner, à travers des torrents et des montagnes, le couvent de Villa-Sacra, où elles passèrent plusieurs jours. Alors Mlle. d'Orléans s'embarqua pour Malte, afin d'y joindre son frère; et la duchesse se rendit d'abord à Palamos, où elle es-

suya une violente maladie, puis à Tarragone, d'où elle s'embarqua pour Mahon. Là, elle eut enfin le bonheur d'embrasser, après vingt ans de séparation, le seul fils qui lui restât. Toute l'auguste famille se rendit ensuite à Palerme, où la duchesse reçut du roi de Naples, et surtout de la reine Caroline, tous les témoignages d'un attachement qui durait depuis trente-trois ans. Cette princesse n'avait pas oublié les engagements qu'elle avait pris alors; et ces engagements furent remplis de la manière la plus satisfaisante, par le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Sicile, qui eut lieu, le 25 novembre 1809, en présence des deux familles. Ce ne fut qu'une année après, et lorsqu'elle eut vu naître de cette union un héritier de sa maison, que la duchesse d'Orléans retourna à Mahon. Elle habitait cette ville, quand elle fit complimenter le roi Ferdinand VII, revenant de Valençai, dans le mois de mars 1814, à son passage par Barcelone. Ce monarque répondit qu'il ne doutait pas que dans peu les princes de sa famille reprissent tous les places que Dieu leur avait assignées. Ces paroles, rapportées à la duchesse, la mirent dans une grande agitation : elle attendit des nouvelles de France avec la plus extrême anxiété; et, dès qu'elle apprit le rétablissement du roi Louis XVIII sur le trône de ses ancêtres, elle s'embarqua pour la France. Arrivée à Marseille, le 8 juillet, elle y fut reçue par les habitants avec un enthousiasme qui éclata également dans toutes les villes qu'elle eut à traverser jusqu'à Paris, où elle entra le 6 août, et fut accueillie par les empressements de toute la famille royale et ceux de ses enfants qu'elle eut encore le bonheur de voir réunis. Cette princesse passa ainsi plusieurs mois dans un état de félicité auquel rien ne paraissait manquer, lorsqu'un accident cruel (la fracture d'une jambe) vint l'affliger de nouveau. Mais de plus grands malheurs l'attendaient encore une fois. Buonaparte osa se replacer sur le trône des Bourbons; et tous les princes de cette maison se virent contraints de sortir de France (20 mars 1815). La duchesse d'Orléans, hors d'état de les suivre, et restée seule à Paris, vit les biens de ses pères, qui lui avaient été restitués par Louis XVIII, repris une seconde fois; et l'usurpateur eut la dureté de faire enlever de sa maison jusqu'à la batterie de cuisine. Mais cette dernière infortune dura peu; et, dès le 8 juillet, la duchesse, entièrement rétablie, put aller elle-même féliciter le roi sur son retour aux Tuileries. Tous ses biens lui furent restitués; et, dans le mois de septembre 1816, elle se rendit à Dreux, pour y poser la première pierre d'un monument où furent réunis les restes des princes qui avaient habité le château d'Anet : ces restes, profanés par le vandalisme révolutionnaire, avaient été conservés par le zèle et la piété de quelques serviteurs fidèles. La duchesse recueillit encore, dans ce voyage, de nombreux témoignages de respect et d'admiration; et, revenue dans la capitale, elle continua d'y vivre au milieu de sa famille, et de quelques amis : on remarquait à leur tête l'ancien député Rouzet, devenu comte de Folmon, qu'elle avait fait son chancelier, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus; mais qui dans les derniers temps de sa vie, manqua souvent d'égards pour

sa bienfaitrice. La duchesse d'Orléans, ayant essuyé un nouvel accident, causé par la chûte d'un volume de sa bibliothèque, qui la blessa au sein, mourut à Paris, le 22 juin 1821, dans de grands sentiments de piété, après avoir fait un testament où l'on reconnaît tout l'esprit de justice, de bonté et de reconnaissance qui l'avait animée pendant toute sa vie. Elle donna à son fils les deux tiers de ses biens; l'autre tiers à sa fille, et fit un grand nombre de legs à des serviteurs fidèles. On a publié, en 1822, *Journal de la vie de S. A. S. madame la duchesse d'Orléans, par E. Delille, son secrétaire*, in-8°. On trouve, dans une brochure intitulée, *Correspondance de L. P. J. d'Orléans*, Paris, Lerouge, 1800, in-8°., des détails précieux sur les deux époux, et principalement des lettres de la duchesse, où se peignent admirablement sa bonté et sa résignation, relativement aux torts politiques du duc, et à ses liaisons avec M[es]. de Buffon et de Sillery.

B—u.

ORLÉANS. *V.* CHÉRUBIN, DORLÉANS, DUNOIS, ÉLISABETH-CHARLOTTE, MONTPENSIER, ROTHELIN.

ORLEY (BERNARD VAN), peintre, né à Bruxelles, en 1490, quitta la Flandre, fort jeune, pour se rendre en Italie, où il devint élève de Raphaël, qui se plut à cultiver ses heureuses dispositions, et le fit travailler à plusieurs des vastes compositions dont il était chargé. C'est sous la direction d'un tel maître, qu'Orley perfectionna ses talents, et acquit la belle manière qui distingue ses productions. Il fut employé ensuite par Charles-Quint, à peindre de grandes chasses, genre auquel il s'était, pour ainsi dire, adonné exclusivement. Il fit donc, pour ce monarque, plusieurs compositions, parmi lesquelles on admirait surtout une *Vue de la forêt de* Soignes, où il avait représenté Charles-Quint environné des principaux seigneurs de sa cour. Ces tableaux servirent de cartons pour des tapisseries destinées à orner les palais de l'empereur, des princes de la maison d'Autriche, et de la duchesse de Parme. C'est à cette époque qu'il exécuta son beau tableau du *Jugement dernier*, placé dans la chapelle des Aumôniers à Anvers. Pour parvenir à donner à son ciel cette transparence que l'on y admire, il fit dorer son panneau; et c'est de ce fond qu'il a tiré ses tons chauds et brillants. Il peignit aussi, pour la société des peintres de Malines, un tableau représentant *Saint Luc, faisant le portrait de la Vierge*. Comme il importait de conserver cet ouvrage précieux, on le recouvrit avec des volets qui furent peints par Michel Coxis. Orley fut ensuite chargé, par le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, de faire les cartons des tapisseries qui devaient servir d'ornement au château de Breda. Chaque carton comprenait deux figures à cheval, l'une d'homme, l'autre de femme, représentant les aïeux du prince de Nassau. Le dessin était d'une correction remarquable, et d'une fierté digne de l'école d'où l'artiste était sorti. Le prince pour lequel ces cartons avaient été peints, et qui en sentait tout le prix, donna ordre à Jean Jordaens, peintre d'Anvers, établi à Delft, de les copier à l'huile, afin de sauver ces chefs-d'œuvre d'une destruction inévitable. Cet habile artiste mourut en 1560. — Richard VAN ORLEY, de la famille du précédent, naquit à Bruxel-

les, en 1652 : il fut élève de son père, paysagiste médiocre, et d'un de ses oncles, qui était entré dans l'ordre des Récollets, et qui ne manquait pas de talent en peinture. Le jeune élève ne tarda pas à surpasser ses deux maîtres ; et dès l'âge de seize ans, il se fit une réputation comme peintre en miniature. Mais sentant bientôt combien ce genre lucratif était borné, il s'attacha au dessin, et fit paraître une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Ses fonds sont ornés d'une architecture belle et riche ; ils sont remarquables par l'entente de la perspective : ses plans sont décidés, sans embarras et sans équivoque. Vivant d'une manière retirée, et livré sans distraction à son art, il a produit un nombre prodigieux de dessins et de tableaux. Il cultivait les lettres et l'histoire, et avait composé une suite de 68 dessins représentant les *Accroissements successifs de Rome*. Il pratiqua aussi la gravure à l'eau-forte. On connaît de lui, en ce genre : I. Le *Mariage de la Vierge*, d'après Luca Giordano. II. La *Chute des réprouvés*, d'après Rubens, et sur un dessin de son frère Jean Van Orley, très-grand in-fol. Cette pièce est fort estimée. III. *Bacchus ivre*, d'après Rubens. IV. Les *Amours de Vertumne et Pomone*, d'après sa composition. V. Douze sujets tirés du *Pastor fido*, de Guarini, d'après lui-même. Cet artiste mourut subitement à Bruxelles, le 26 juin 1732, et fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Gaudence, sous la tombe de Bernard Van Orley, l'élève de Raphaël. — Jean Van Orley, frère du précédent, se distingua également comme peintre et comme graveur. Il a fait plusieurs tableaux estimés, pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de sa composition vingt-huit sujets tirés du Nouveau-Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle, tant par lui que par son frère, et qui forment un volume in-fol. Le Musée du Louvre possédait de ce dernier maître une *Sainte Famille*, qui provenait de la galerie de Vienne, et qui a été rendue en 1815. P—s.

ORLOFF (Grégoire), favori de Catherine II, était le petit-fils d'un de ces strelitz rebelles, que Pierre Ier. exécutait de sa propre main après la révolte de Moscou, lorsque, frappé d'étonnement à la vue du sang-froid de sa victime, il consentit à lui faire grâce. Grégoire Orloff servait dans l'artillerie russe, vers la fin du règne d'Élisabeth, et deux de ses quatre frères étaient soldats dans les régiments des gardes, quand il fut choisi pour aide-de-camp par le grand-maître de l'artillerie Schouvaloff. Sa bonne mine et sa taille élégante et martiale, qui avaient seules pu déterminer ce choix, le firent bientôt remarquer de la princesse Kourakin, maîtresse de Schouvaloff ; et cette dame préféra l'aide-de-camp à son général : mais celui-ci, les ayant surpris dans un tête-à-tête, chassa honteusement Orloff ; et il était près de le faire exiler en Sibérie, lorsqu'une main invisible le sauva. Cette aventure avait eu un grand éclat à Pétersbourg, et elle avait retenti dans la retraite où vivait la grande-duchesse. Tout ce qu'on lui avait raconté du bel infortuné, l'avait présenté à ses yeux comme digne de toute sa protection : elle lui avait fait parler secrètement ; elle avait eu avec lui plusieurs entrevues ; et déjà ils concertaient ensemble la révolution qui devait renver-

ser du trône l'époux de Catherine, et porter son heureux favori au comble de la fortune. Cette révolution de 1762 fut préparée et exécutée par les Orloff, tous également audacieux et animés par une ambition excessive (*V.* l'article suivant). Ils en recueillirent aussi tous les fruits; et cette famille de soldats, ces hommes grossiers et accoutumés aux mœurs des casernes, se virent tout-à-coup élevés aux premières dignités de l'empire. Grégoire devint grand-maître de l'artillerie, et il continua de vivre dans la plus étroite intimité avec Catherine. Cette princesse, placée sur le trône, ne se donna plus la peine de cacher sa liaison avec celui qui avait tant contribué à l'y faire monter. Elle parut n'agir que d'après ses conseils, et fit bâtir pour lui un palais de marbre, sur lequel on grava cette inscription: *Par l'amitié reconnaissante.* Tant de bienfaits ne purent satisfaire l'ambitieux Orloff: persuadé que Catherine, parvenue à l'empire par son courage, ne pouvait rien sans son appui, il se livra aux propos les plus indiscrets; et l'impératrice, soit qu'elle fût encore sous le charme de sa passion, soit qu'elle redoutât des conspirations dont elle se voyait sans cesse environnée, supporta tout de la part de son favori. Néanmoins elle refusa de l'associer au trône. Cette princesse était trop prévoyante, trop jalouse du pouvoir, pour se donner un maître. Cependant Orloff voulait être souverain; l'exemple de Stanislas Poniatowski, devenu roi par la faveur de Catherine, lui avait tourné la tête; et quand il se vit obligé de renoncer au trône de Russie, il porta ses regards, vers la mer Caspienne, sur le royaume d'Astracan. Il songea ensuite à l'empire de l'ancienne Grèce; et ce fut par ses conseils que tous les efforts de la politique russe se dirigèrent vers ce point (*V.* l'article qui suit). Lorsque la proposition d'épouser Orloff fut faite à l'impératrice par le chancelier Bestucheff, cette princesse avait quelques sujets de mécontentement contre son favori. Amant rassasié de son bonheur, et n'ayant d'ailleurs jamais aimé Catherine que par ambition et par orgueil, il se permettait de fréquentes infidélités, dont l'impératrice ne tarda pas à s'apercevoir: elle en conçut un grand dépit; mais elle n'osa pas s'en plaindre. Ce fut dans ce temps-là (1771), qu'elle envoya son favori à Moscou, pour calmer la révolte, et arrêter les effets de la peste. Il s'acquitta de cette mission avec plus d'habileté et de prudence qu'on ne devait s'y attendre; et, à son retour, l'impératrice le combla de nouvelles faveurs. Elle fit frapper une médaille en son honneur; et elle lui fit ériger un arc de triomphe, avec cette inscription: *Moscou délivré de la contagion par Orloff.* Ne pouvant encore à cette époque vaincre la passion qu'il lui avait inspirée, mais ne voulant pas recevoir un maître, elle lui proposa un mariage secret, auquel il eut la maladresse de se refuser. Catherine fut vivement piquée de ce refus; et dès-lors le crédit d'Orloff diminua sensiblement. On ne laissa pas de lui accorder l'honneur qu'il demanda d'aller négocier la paix avec les Turcs: mais, tandis qu'il remplissait cette importante mission, ses ennemis achevèrent de le perdre dans l'esprit de l'impératrice; et ce fut à Fokzani qu'il apprit qu'un nouveau favori (Wassiltschikoff) l'avait remplacé.

Persuadé que sa seule présence ranimerait des feux qu'il croyait mal éteints, il partit aussitôt pour Pétersbourg; mais, arrêté aux portes de cette ville, il fut obligé de se retirer dans sa maison de campagne, où l'impératrice lui fit demander la démission de tous ses emplois. Il la refusa fièrement; et cette princesse, qui pouvait l'y contraindre, préféra de négocier avec lui. Il reçut cent mille roubles, le brevet d'une pension de cent-cinquante mille, un mobilier magnifique, et une terre de six mille paysans. A ces conditions Orloff consentit à voyager avec le titre de prince de l'empire, que l'impératrice avait obtenu pour lui. Après cinq mois d'absence, au moment où ses ennemis se flattaient de l'avoir éloigné pour long-temps, il reparut à la cour. Catherine ne voulut point le voir; et elle lui donna l'ordre de se rendre à Reval, où elle lui envoya des présents considérables, en même temps qu'elle comblait de caresses et de bienfaits tous ses amis, qu'elle redoutait encore. Il s'ennuya bientôt dans cette ville, et reparut de nouveau devant l'impératrice, qui cette fois le reçut avec une joie apparente, et lui permit de reprendre ses titres. Il passa ainsi plusieurs années à Pétersbourg: mais ne pouvant supporter la vue de ses rivaux, ni contempler sans envie un trône sur lequel il s'était flatté de monter, il se remit à voyager, et il alla en Allemagne, en Italie, en France, où il éclipsa par son luxe les plus grands seigneurs. Ce ne fut qu'en 1782, qu'on le vit reparaître à la cour de Pétersbourg: on croyait alors qu'il était entièrement revenu de ses idées de grandeur et d'ambition; mais à l'aspect des succès de Potemkin, sa tête se troubla, et il tomba en démence. On le força de se rendre à Moscou; et ce fut dans cette ville qu'il mourut, en avril 1783. On a dit qu'il fut empoisonné par Potemkin: mais cela est peu probable; c'eût été pour celui-ci un crime tout-à-fait inutile. Grégoire Orloff n'eut point d'enfants de son mariage avec Mlle. Zinowieff, sa cousine, qu'il perdit à Lausanne dans son voyage, et dont la mort lui causa de grands regrets. Il avait eu de Catherine un fils, nommé Bobrinski, qui fut élevé par l'ordre de cette princesse, avec des soins dont il se montra peu digne. M—d j.

ORLOFF (Alexis), frère du précédent, était remarquable par une force d'Hercule, une taille de géant, et avait comme lui une audace à toute épreuve. On l'appelait le *Balafré*, à cause d'une blessure au visage, qu'il avait reçue dans une rixe de caserne. Ce fut lui qui, des quatre frères de Grégoire, le seconda le plus efficacement pour élever Catherine sur le trône, en 1762; et il mit le sceau à cette révolution, en se chargeant d'étrangler l'empereur dans sa prison (*V.* Pierre III). Récompensé magnifiquement, il continua de servir la nouvelle impératrice avec le plus grand zèle. Elle le nomma, lui et trois de ses frères, lieutenants-colonels; et lorsqu'elle voulut faire attaquer la puissance musulmane par la Méditerranée, ce fut Alexis Orloff qu'elle chargea de diriger cette opération. Il devint amiral, sans avoir jamais servi dans la marine, et sans être capable de conduire une chaloupe. Son jeune frère Féodor, moins distingué par la force et par l'audace, était plus instruit et mieux élevé; ce fut lui qui dirigea l'expédition du Péloponnèse, où les Grecs, excités à se soulever par des

promesses illusoires, furent si cruellement abandonnés. Mais Alexis, plus heureux dans son expédition maritime, qu'il dirigea par les conseils de l'Anglais Elphinston, réussit avec des brûlots, à incendier la flotte othomane tout entière, composée de dix vaisseaux de ligne, qui s'étaient maladroitement resserrés dans la petite baie de Tschesmé. Cette victoire fit donner à Alexis le nom de *Tschesminski;* et il revint triomphant à Pétersbourg, où Catherine lui fit le plus brillant accueil, et le décora du grand cordon de Saint-Michel. Fier de la faveur de l'impératrice, et tout enivré de la victoire dont il s'attribuait le succès, il se fit donner le commandement d'une nouvelle flotte, et promit que cette fois il franchirait les Dardanelles, et achèverait la ruine de l'empire turc. Il se rendit par terre en Italie, et mit tous ses soins à y découvrir la jeune Tarakanoff, fille de l'impératrice Élisabeth, que le prince de Radzivill avait soustraite aux malheurs de sa famille, en la faisant conduire à Rome. Ce fut dans cette ville qu'Orloff la trouva. Profitant de l'extrême jeunesse et du dénûment absolu où cette princesse était réduite, il l'épousa secrètement, lui fit concevoir l'espérance de remonter sur le trône qu'avait occupé sa mère, et finit par la retenir captive sur un vaisseau russe, où il l'avait entraînée, sous prétexte de lui faire rendre les hommages qui lui étaient dus. Cette malheureuse, ainsi enlevée par trahison, à la vue de tous les habitants de Livourne, fut transportée en Russie, où elle périt dans un cachot. Ce fut à cet exploit que se borna la seconde campagne d'Alexis Orloff. Revenu à Pétersbourg, il continua d'y jouir de la plus grande faveur; et lorsque son frère Grégoire fut mort, Catherine voulut qu'il portât à sa boutonnière, comme l'avait fait celui-ci, un médaillon avec le portrait de l'impératrice, entouré de diamants. Mais dès que cette princesse eut terminé sa carrière (1797), son successeur, Paul Ier., vengea la mort de son père d'une manière bien remarquable. Ayant fait exhumer Pierre III, et ordonné que ses restes reçussent les honneurs dont ils avaient été privés, le nouvel empereur voulut que ses meurtriers, dont deux existaient encore (Baratinski et Alexis Orloff), tinssent le drap funéraire. Pendant trois heures que dura cette cérémonie, tous les regards demeurèrent attachés sur eux, comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis trente-cinq ans auparavant. On croyait que Paul Ier. ne s'en tiendrait pas à cet acte de vengeance; mais il se contenta d'exiger qu'Alexis sortît de ses États, et il eut avec lui un entretien assez curieux: « Vous devez avoir éprouvé de » grands remords, lui dit-il. — Sire, » répondit Orloff, si je n'en avais pas » agi comme je l'ai fait, V. M. ne » serait pas à même de me parler » aujourd'hui en souverain, puis- » que vous ne pouvez pas oublier » que Pierre III avait rendu un uka- » se par lequel il déclarait que vous » n'étiez pas son fils. » Alexis Orloff partit alors pour l'Allemagne, et il vécut pendant plusieurs années, à Leipzig. Étant retourné à Moscou, après la mort de Paul Ier., il mourut dans cette ville, en janvier 1808. — Son frère Ivan, (l'aîné de tous), qui fut nommé sénateur après la révolution de 1762, avait un caractère tout différent des autres: on l'appelait le *philosophe*. — Volodimir ORLOFF, qui était de-

venu lieutenant-colonel des gardes, a laissé une fille qui a épousé le fils du général Panin. M—D j.

ORME (ROBERT), historien anglais, né le 25 déc. 1728, à Andjinga, ville de l'Indoustan, où son père était chef du comptoir anglais, avait à peine deux ans, lorsqu'on l'envoya en Angleterre. Quand il eut achevé son éducation, on l'embarqua pour l'Inde. Il arriva, en 1742, à Calcutta; travailla dans une maison de commerce; fit, sous ses auspices, un voyage par mer à Surate, et à son retour entra au service de la compagnie des Indes. Son zèle attira sur lui les regards de ses supérieurs; on lui permit, en 1753, de se rendre en Europe. Les renseignements importants qu'il fournit au ministère anglais, mirent le gouvernement à même d'agir avec vigueur contre les Français dans l'Inde. En 1754, Orme, nommé membre du conseil de Madras, arriva dans cette ville au mois de septembre. Lorsqu'en 1756 on y eut appris la prise de Calcutta par le Soubadar du Bengale (*V.* HOLWEL, XX, 491), ce fut par l'avis d'Orme, que l'on adopta les mesures qui firent recouvrer cet établissement. Il indiqua même le lieutenant-colonel Clive, comme l'homme le plus propre par ses talents militaires, à fixer la fortune sous le drapeau britannique. Ce choix qu'il détermina, valut à l'Angleterre des succès qu'elle n'eût jamais espérés (*V.* CLIVE, IX, 109). Lié intimement avec Clive, Orme se brouilla ensuite avec lui, quand ils se retrouvèrent tous deux en Europe: l'on n'a pas su le motif de cette désunion. Durant la guerre du Carnatic, jusqu'en 1759, Orme prit une part active à toutes les opérations. Les directeurs de la compagnie des Indes étaient si persuadés de son mérite, qu'ils le nommèrent gouverneur éventuel de Madras; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de jouir de cette marque de l'estime qu'il avait inspirée: il fut obligé de s'embarquer pour l'Europe. Le navire sur lequel il passait, fut pris le 4 janvier 1759, près du cap de Bonne-Espérance, par les Français, et conduit à l'île de France. Orme débarqua, en 1760, à Nantes, et, au mois d'octobre, fut rendu à l'Angleterre. Trois ans après, il fit paraître le premier volume de son ouvrage sur les guerres des Anglais dans l'Indoustan; livre qui fut bien accueilli, et qui lui mérita d'honorables témoignages de la part d'hommes très-distingués. La compagnie des Indes lui ouvrit ses archives pour qu'il pût revoir et augmenter sa composition; elle le nomma son historiographe avec un traitement de 300 livr. sterl. Orme voulant donner à son ouvrage le plus d'exactitude possible, vint en France, en 1773, afin d'obtenir des informations de Bussy, qui avait long-temps fait la guerre dans le Carnatic, (*V.* BUSSY, VI, 378). De nouvelles éditions du livre d'Orme accrurent sa réputation; il continua d'écrire sur l'Indoustan, quitta, sur la fin de sa vie, le séjour de Londres, et mourut le 13 janvier 1781, à Great-Ealing, en Middlesex. On a de lui, en anglais: I. *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Indoustan*, de 1745 à 1763; Londres, 1763-1776, 2 vol. in-4°., avec cartes et plans. Le premier volume fut réimprimé, d'abord en 1773, et une seconde fois, en 1781. Il est précédé d'une dissertation historique sur les conquêtes des Mahométans dans l'Indoustan. Ce livre, écrit avec beaucoup d'exactitude et

d'impartialité, offre des notions très-justes, non-seulement sur les événements dont il y est question, mais aussi sur les Indous. On connaît mieux ce peuple, d'après le tableau qu'Orme en a tracé, que par beaucoup d'ouvrages modernes qui l'ont eu pour objet. Enfin l'auteur décrit avec habileté l'histoire des progrès du commerce anglais dans l'Inde. Le premier volume fut traduit en français, sous le titre d'*Histoire des guerres de l'Inde*, Paris, 1765, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1765, 2 vol in-12. Archenholz a donné en allemand un extrait de l'ouvrage entier, sous ce titre: *L'Anglais aux Indes, d'après Orme*, Leipzig, 1786-1788, 3 vol. in-8°. Cette version a été traduite en français, Lausanne, 1791, 3 vol. in-12. II. *Fragments historiques sur l'Empire mogol, sur les Marattes, et sur les affaires des Anglais dans l'Inde*, depuis 1659, Londres, 1782, in-8°., ibid. 1805, in-4°., avec une vie de l'auteur et des cartes. Ces fragments, qui offrent le fruit d'une lecture aprofondie et attentive, sont très-importants pour la connaissance de l'histoire de l'Inde. Le volume est terminé par un tableau général du gouvernement et des habitants de l'Indoustan, dont une partie se retrouve dans l'ouvrage précédent. Ce morceau avait été composé en mer, en 1753, pendant la traversée de l'auteur, de Calcutta en Europe. E—s.

ORME (De l'). *V.* Delorme.

ORMÉA (Charles-François-Vincent Ferrero, marquis d'), ministre piémontais, d'une famille peu relevée de Mondovi, exerça d'abord les fonctions de juge à Carmagnole. Victor Amédée II, dans un voyage qu'il fit à Mondovi, démêla dans ce magistrat une grande vivacité d'esprit, beaucoup d'adresse, de pénétration, et une activité remarquable. Ferrero fut élevé à des emplois importants, et prit le nom de comte de Roazio, qu'il changea lorsqu'il fut parvenu au plus haut degré de sa fortune politique. Les opérations qu'il suggéra et conduisit, comme surintendant des finances, lui attirèrent une foule d'ennemis: la noblesse piémontaise, ruinée par de longues guerres, fut révoltée qu'on l'assujétît à la taille, et que la chambre des comptes examinât avec une rigueur minutieuse les titres en vertu desquels les nobles possédaient quelques fiefs démembrés du domaine de l'état, pour les forcer à restitution, sur de légers vices de forme. Le surintendant indisposa encore le clergé, en négociant à la cour de Rome un concordat sur les différends qui existaient depuis vingt ans entre les ducs de Savoie et le Saint-Siège. Il gagna, dit-on, par des présents, les cardinaux Coscia et Fini, qui gouvernaient le pape Benoît XIII, étudia le caractère et les dispositions des autres membres du sacré collége; et l'on prétend même que, pour se rendre favorable le souverain-pontife, il eut soin de paraître en prière dans les églises, aux heures où sa Sainteté avait coutume de s'y trouver. Quoi qu'il en soit, il obtint que les points contentieux qui lui étaient confiés ne fussent pas soumis à des congrégations, prévoyant les difficultés et sur-tout les délais qu'entraînerait la discussion, si elle passait par cette filière. Benoît XIII accéda enfin aux articles présentés par l'ambassadeur piémontais; mais sa mort ayant suivi de près cette concession, Clément XII, son successeur, refusa de la maintenir. Le

roi Victor, satisfait des services de son ministre, lui accorda toute sa confiance; et lorsqu'il abdiqua, en 1730, il le recommanda vivement à son fils. Le marquis d'Orméa, plein d'audace, et prodigieusement actif, était souple et insinuant sous une apparence de franchise; il montrait tour-à-tour de la hauteur ou de la modération, imaginait avec promptitude les moyens d'exécution, et traitait les affaires de l'État comme si elles eussent été les siennes. Les capricieuses déterminations de l'ancien roi lui parurent un obstacle à la marche libre du ministère. Victor-Amédée recevait, par ordre de son fils, un bulletin des opérations du cabinet : pendant une maladie du vieux roi, le bulletin fut suspendu; et d'Ormea persuada enfin à Charles-Emanuel de le supprimer tout-à-fait. Victor, impérieux et violent, ne contint point ses menaces; la femme qu'il avait unie à son sort, la comtesse de Spino, garda elle-même peu de mesure. D'Orméa, par le rapprochement de différentes circonstances, se convainquit des desseins de Victor sur une couronne qu'il regrettait. L'ordre de l'arrestation du prince fut arraché par ses instances à l'hésitation d'un fils agité; et le roi exécuta avec vigueur cette mesure extrême, qui épargnait au Piémont des secousses politiques, et qui était devenue, quoi que l'on ait dit, une nécessité pour la dignité royale. Condorcet, dans une longue note où il prétend rectifier le récit de Voltaire (*Précis du Siècle de Louis* XV, chap. 3), traite de fables les tentatives de Victor pour remonter sur le trône, et ne voit, dans toute cette catastrophe, qu'une machination odieuse conduite par d'Orméa. C'est dans l'article du roi Victor que se trouvera naturellement la réfutation du commentateur de Voltaire, qui est contredit par la plupart des historiens. Si l'on pouvait supposer que d'Orméa eût osé calomnier son premier maître, comment cette trame eût-elle pu demeurer inconnue à Charles-Emanuel ? Pendant tout le cours de son règne, il ne cessa jamais de voir dans son ministre celui qui l'avait délivré des projets d'une femme ambitieuse. Le marquis devint le premier personnage de l'État après le souverain. En 1732, il réunit le portefeuille des affaires étrangères au ministère de l'intérieur, fut décoré de l'ordre de l'Annonciade, et, en 1742, cumula les titres de grand-chancelier de robe et d'épée. Il avait formé, avec le marquis del Borgo, son collègue au ministère, et avec Caissotti, rédacteur de la partie civile du *Code Victor*(1), et qui devait à son amitié la place de premier président du sénat de Turin, un triumvirat que cimentaient la conformité de leurs vues politiques et la solidarité d'inimitiés communes. D'Orméa conclut enfin, avec Benoît XIV, un concordat qui assurait au roi de Sardaigne la nomination aux prélatures de ses états, et la souveraineté, jusque-là contestée par le Saint-Siége, de quelques portions de territoire. Il obtint l'abolition du droit d'asile, dont jouissaient les églises, et la sanction de l'innovation, tentée par lui, de faire contribuer le clergé aux charges publiques. Il détermina Charles-Emanuel à s'allier avec la France, et accompagna ce prince à la bataille de Guastalla. Le conseil qu'il donna au roi de Sardaigne de traiter avec Marie-Thérèse pour s'opposer à l'inva-

(1) Lois et constitutions du roi de Sardaigne, publiées d'abord en 1723, in-fol.; puis, avec de grands changements, en 1729, 2 vol. in-4°.

sion de la Lombardie par les Espagnols, fut regardé en Europe comme une singularité dont on ne pouvait s'expliquer les motifs. Les suites prouvèrent avec quelle sagacité le ministre avait démêlé les symptômes d'affaiblissement de la France, et l'accession prochaine de l'Angleterre, de la Hollande, de tous les princes de l'Empire, et du roi de Prusse lui-même, à une coalition contre la maison de Bourbon. Dans la nouvelle lutte qui s'engagea entre la France et la Sardaigne, cette dernière puissance tint la campagne avec désavantage contre le prince de Conti: les Français pressaient Coni, dont la conservation parut si importante, que d'Orméa prouva, par un mémoire solide lu au conseil, qu'il était urgent de hasarder une bataille, à la faveur de laquelle on jetterait au moins dans la place des secours qui assureraient sa défense. Le roi de Sardaigne se rendit à cet avis : il attaqua et fut défait à Notre-Dame de l'Olmo; mais d'Orméa présida en personne à l'introduction d'un convoi et d'un renfort dans Coni, opéra l'évacuation des hôpitaux de cette ville, et provoqua ainsi la levée du siége. Il mourut l'année suivante (1745); et ses derniers regards se tournèrent sur les revers de son pays. F—T.

ORMESSON (OLIVIER LEFÈVRE D'), né en 1525, appartenait à une famille connue avant le règne de François Ier., mais qui a, depuis cette époque, acquis un nouvel éclat par le grand nombre de magistrats qu'elle a produits, et qui se sont succédé, sans interruption, dans les premières cours du royaume (1). Appelé par le chancelier de L'Hôpital au conseil de Charles IX, il partit, ayant sa femme en croupe derrière lui, pour accompagner ce monarque, qui allait, avec toute sa cour, visiter ses provinces. Charles voulut le mettre à la tête de ses finances: d'Ormesson refusa (1568) cette place que les circonstances rendaient très-difficile; ce qui fit dire au roi : *J'ai mauvaise opinion de mes affaires, puisque les honnêtes gens ne veulent pas s'en mêler.* Cependant, quelques années après, il fut nommé intendant et contrôleur-général des finances. Il avait épousé Anne d'Alesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde-des sceaux (*V.* MORVILLIERS, XXX, 229): elle était petite nièce de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, dont les d'Ormesson devinrent les protecteurs, et favorisèrent l'accroissement. A la mort du garde-des-sceaux (1577), il quitta l'administration des finances, et voulut vivre dans la retraite : il accepta néanmoins plus tard une charge de président à la chambre des comptes; et, après la mort de Henri III, il déclara devant sa compagnie assemblée, qu'il reconnaissait Henri de Bourbon pour le seul héritier du trône, exprimant seulement un vif desir de lui voir embrasser la religion catholique. Henri IV combla d'Ormesson de marques d'estime et d'affection. Ce magistrat mourut le 26 mai 1600. — André D'ORMESSON, second fils d'Olivier, conseiller au parlement de Paris, et depuis conseiller d'état, mourut le 2 mars 1665, dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge, doyen de sa compagnie, avec la réputation d'un magistrat aussi intègre qu'éclairé. Son portrait a été gravé par Nanteuil, in-folio. —Olivier D'ORMESSON, fils d'André,

(1) Voyez les *Anecdotes de la famille Lefèvre, de la branche d'Ormesson* (par Anson), dans le *Journal encyclopédique* de juillet 1770.

mort conseiller-d'état, le 4 novembre 1686, marcha sur les traces de son père. Ayant été nommé rapporteur dans le procès de Fouquet, il opposa une ferme résistance aux ministres qui voulaient absolument que le surintendant pérît (*V.* Fouquet, XV, 356); et il fit à son devoir le sacrifice d'un avancement dont il avait pu concevoir l'espérance (1). Ses vertus et ses lumières lui concilièrent l'estime générale. Il fut un des magistrats appelés, en 1666, à composer les belles *ordonnances* de Louis XIV, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments de notre droit (*Voy.* Pussort). La voix publique le désignait constamment comme le plus honnête homme du royaume; et son petit-fils ayant, au moment d'être admis dans le sein du parlement, été présenté à Louis XIV, le monarque lui dit : » Vous ne pouvez mieux faire que » de prendre pour modèle le rappor» teur de Fouquet. » Olivier d'Ormesson avait épousé Marie de Fourcy, d'une famille bien connue dans l'ancienne magistrature de Paris. Son portrait a été gravé in-folio par Masson. — André d'Ormesson, fils du précédent, né en 1644, eut pour précepteur le savant et judicieux abbé Fleury, qui, pour l'éducation de son élève, composa plusieurs de ses ouvrages, et entre autres l'*Histoire du Droit français* (*V.* Fleury, XV, 62). Après avoir rempli différentes charges avec cette probité qui était héréditaire parmi les d'Ormesson, et avec beaucoup de capacité, il accepta la place d'intendant de Lyon, et mourut dans cette ville, en 1684, âgé de quarante ans. — Henri-François-de-Paule d'Ormesson, fils du précédent, et d'Éléonore Lemaître, né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut de lui différentes missions honorables. L'illustre chancelier d'Aguesseau, son beau-frère, avait été exilé par le régent, pour avoir eu le noble courage de résister à sa volonté (*V.* d'Aguesseau). Ce prince ayant un jour témoigné, en présence d'une partie de la cour, son desir d'avoir l'avis de ce grand magistrat sur une question épineuse : « Je me charge» rai, dit d'Ormesson, prenant seul » la parole, de le demander au chan» celier, parce que je pars pour » Fresnes, en sortant du conseil. » C'était déclarer qu'il n'avait pas cessé d'entretenir des liaisons d'amitié avec un homme courageux tombé dans la disgrâce. Les courtisans le blâmèrent de ce qu'ils appelaient une imprudence; mais le régent l'en estima davantage. Il mourut intendant des finances, le 20 mars 1756. L—p—e.

ORMESSON (Louis-François-de-Paule Lefèvre d'), fils du précédent, né en 1718, fut élevé sous les yeux de son oncle, le chancelier d'Aguesseau, qui se plut à lui servir de guide lorsque ce jeune magistrat débuta dans la carrière où s'étaient signalés ses ancêtres. D'abord avocat du roi au châtelet, en 1739, puis

(1) On lit, dans le Dictionnaire de Moréri, que la charge de chancelier avait été promise à d'Ormesson; et le journal rédigé par ce magistrat, sur le procès de Fouquet, est cité à l'appui : mais ce fait ne se trouve point consigné dans un exemplaire manuscrit de ce journal, que l'auteur de cette note vient de se procurer; ni dans celui que conserve la famille. Il a pour titre : *Journal de M. d'Ormesson, maître des requêtes, contenant ce qui s'est passé à la chambre de justice pendant les années* 1661, 1662, 1663, 1664, 1665 et 1666, et forme un vol. in-fol. d'environ 700 pages. On voit, dans le récit écrit avec simplicité par ce vertueux magistrat, tout ce qu'il éprouva de persécutions, pour avoir courageusement résisté à Colbert et à ses agents; et, (il est pénible de le dire), ce témoin grave et irréprochable est presque toujours d'accord avec ce que rapportent ceux là même des Mémoires du temps, que les partisans du grand ministre qualifient de *libelles*. M-é.

avocat-général du grand-conseil, en 1741, d'Ormesson fut, avant la fin de la même année, nommé avocat-général du parlement. En cette qualité, il interrogea, en 1753, l'abbé de Prades (*V.* cet article), et donna lieu d'admirer son talent, autant que son équité, dans des affaires très-importantes. Il devint président à mortier en 1755. On avait arraché à Louis XV une recommandation pressante dans un procès injuste. D'Ormesson fit juger ce procès promptement, parce que le monarque le desirait; mais il n'eut du reste aucun égard à la plus puissante de toutes les sollicitations. L'estime particulière dont le roi l'honorait, le mit à portée de rendre des services essentiels à sa compagnie et à ses concitoyens, en différentes circonstances où, la lutte se renouvelant entre les parlements et le ministère, la capitale était privée de ses magistrats, et le peuple de la justice. Ce fut, en grande partie, à ses démarches et à ses négociations, que la première cour souveraine du royaume, exilée en 1753 et 1754, dut son retour à Paris. De nouvelles dissensions s'élevèrent en 1757; et il contribua encore au rétablissement de la paix civile, qui dura jusqu'en 1771. Louis XV, ne pouvant, à cette dernière époque de proscription et presque de destruction de l'ancienne magistrature, excepter de cette mesure, un des principaux chefs, voulut du moins faire substituer au séjour fâcheux assigné pour exil au président d'Ormesson, une maison que celui-ci possédait dans le voisinage de Choisi. D'Ormesson écrivit au roi pour justifier sa conduite et celle des autres présidents, qui refusaient de donner leur démission. Sa lettre, très-bien faite, distinguait dans les charges de magistrature la finance et la qualité. Il représentait que les membres des cours souveraines ne pouvaient perdre leur qualité que par un procès pour cause de félonie; qu'à l'égard de la finance, le monarque avait bien le droit de l'éteindre. Cette distinction, conforme aux lois, produisit alors un grand effet: elle détermina les magistrats à consentir à la suppression de leur finance. La hardiesse de ce vertueux organe de la justice, parlant avec dignité de ses trente-six années de services et de tout ce qui plaidait en faveur de ses collègues, ne déplut pas à Louis XV. Ce fut sous le règne de ce prince qu'eut lieu (en 1766) la condamnation du chevalier de La Barre (*V.* LA BARRE, III, 414). Voltaire dit que ce jeune homme appartenait à la famille du président d'Ormesson, qui, s'étant fait montrer la procédure d'Abbeville, jugea qu'elle ne serait point confirmée par le parlement de Paris, et empêcha qu'on ne défendît publiquement son parent ainsi que les autres accusés. Il espérait que ces jeunes gens renvoyés sans éclat, lui sauraient gré un jour d'avoir prévenu la trop grande publicité d'une affaire malheureuse. D'Ormesson fut encore exilé avec sa compagnie, sous le règne de Louis XVI, en août 1787. On le vit à Troyes, comme à son retour de Troyes, persister dans le système de résistance que les meilleures têtes du parlement croyaient alors devoir opposer à toute innovation dangereuse pour l'ancienne constitution de la France. Il fut entièrement contraire au projet conçu, en 1788, par quelques-uns de ses confrères, de provoquer la convocation des états-généraux. Ne pouvant, dans l'assemblée des chambres, où

il s'agissait d'en faire la demande formelle au roi, empêcher la majorité (qui ne fut cependant que de six voix) de se prononcer, il dit ces paroles mémorables : « Vous aurez, » Messieurs, les états-généraux, » puisque vous les voulez; mais, » vous et la France ne tarderez pas » à vous en repentir. » Bientôt les faux systèmes qu'on mettait en avant, les intrigues qui se tramaient, lui donnèrent les plus tristes pressentiments. Il fut un des promoteurs principaux du fameux arrêt qui déclara que l'assemblée des états prochains devait, quant au mode de convocation, prendre en tout pour modèle celui de 1614. Si l'on eût obtenu l'exécution de cet arrêt si sage, tout était sauvé, puisqu'il avait pour but de conserver la distinction des trois ordres, et d'empêcher le vote par tête. Devenu premier président, à la fin de 1788, par la retraite de M. d'Aligre, d'Ormesson adressa, comme tel, au roi, le 22 décembre, un discours pour le conjurer de porter toute son attention sur la situation présente de la France, et d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir, afin d'éteindre, dès sa naissance, l'incendie qui menaçait de tout embraser. On peut voir ce discours dans les *Annales françaises depuis le commencement du règne de Louis XVI jusqu'aux états-généraux*, par M. Sallier, ancien conseiller au parlement de Paris (1813, in-8°.); livre précieux, qui fait bien connaître les derniers moments de cette cour souveraine. La mort du premier président d'Ormesson, arrivée le 26 janvier 1789, répandit le deuil dans la capitale, et fut regardée comme une véritable perte publique. Ses obsèques, auxquelles assistèrent les personnages les plus considérables de l'état et toutes les corporations, furent surtout remarquables par les larmes et les bénédictions d'un peuple immense, que les mêmes sentiments confondaient avec la famille du premier président. Ce fut le dernier hommage rendu à la magistrature française, dont l'élite devait périr, quelques années plus tard, sous les coups de la hache révolutionnaire. D'Ormesson était membre honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Son Éloge y fut lu par M. Dacier, dans la séance publique d'après la Saint-Martin, 1789. Un autre Éloge funèbre de ce magistrat fut prononcé en latin, au nom de l'université, par l'abbé Charbonnet, professeur d'éloquence au collège Mazarin; un troisième, composé par Gaubert, a été imprimé, 1789, in-8°. D'Ormesson comptait près de cinquante années de service; et toujours il avait montré le noble désintéressement qui, entre autres qualités, avait distingué ses ancêtres: enfin il avait donné, comme particulier, en même temps que comme magistrat, de bons exemples de toute espèce. Il ne voulut rien changer des habitudes, de l'ameublement même de son honorable famille; et, jusqu'à la fin de ses jours, il conserva des mœurs et des vertus antiques. L—P—E.

ORMESSON DE NOYSEAU (Anne-Louis-François-de-Paule Le Fèvre d'), fils du précédent, né en 1753, fut reçu conseiller au parlement de Paris, en 1770, et remplaça son père dans la charge de président à mortier, lorsque celui-ci fut nommé chef de sa compagnie: le mérite de ce jeune magistrat avait fait déroger à la loi, qui ne permettait pas que le père et le fils fussent

présidents tous deux à-la-fois. Il était fort instruit, et il avait surtout cultivé la langue grecque avec succès. Député, en 1789, par la noblesse de Paris aux états-généraux, qui bientôt devinrent l'assemblée nationale ou constituante, il s'y fit remarquer par sa modération et son esprit conciliant. Du reste, il fut constamment fidèle aux principes de la monarchie, et signa la protestation du 15 septembre 1791. Après la session, il reprit les fonctions de bibliothécaire du roi, que Louis XVI lui avait confiées, sachant qu'il aimait passionnément les livres. Le président d'Ormesson de Noyseau fut nommé membre de la commission des monuments publics, qui devait s'opposer aux destructions du vandalisme: mais ses talents et ses vertus ne purent le soustraire à la rage du parti qui opprimait la France. Occupé encore d'études grecques dans sa prison, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 20 avril 1794, avec Bochart de Saron, et un grand nombre de ses confrères. On fut obligé de le porter au tribunal sur un brancard, à cause d'un mal de jambe qui l'empêchait de marcher. L—P—E.

ORMESSON D'AMBOILE (Henri-François de Paule Lefèvre d'), cousin germain du précédent, avec qui on l'a confondu dans les Tables du *Moniteur*, naquit en 1751, et eut pour instituteur Auson (*Voy.* ce nom, II, 241). Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, comme l'avaient été son père et son aïeul, contrôleur général et conseiller-d'état. En 1783, Vergennes, ministre des affaires étrangères, qui était alors intimement lié avec Miroménil, crut devoir s'en rapporter à l'avis de ce dernier, pour proposer à Louis XVI un successeur de M. Joly de Fleury au contrôle-général des finances, le garde-des-sceaux devant, comme chef du conseil-d'état, être plus à portée que personne de connaître les sujets qui convenaient à une place aussi importante. Le choix tomba sur d'Ormesson, qui, âgé seulement de trente un ans, avait aussi sa part des vertus héréditaires dans sa famille, une probité rigoureuse et le plus grand désintéressement (1). On remarquait en lui l'amour du travail, et toute l'aptitude qui suffisait pour les places secondaires qu'il avait jusque-là occupées au conseil de justice et dans l'administration de la maison royale de Saint-Cyr; mais il était non moins neuf pour le rôle éminent et difficile auquel on l'appelait, qu'étranger aux intrigues d'une cour où l'on n'avait fixé sur lui le choix du roi qu'afin de pouvoir le renvoyer ensuite sans opposition. Quand il fit à Louis XVI ses remercîments, il témoigna la défiance de lui-même que lui inspirait son âge. Ce prince lui répondit : « Je suis plus jeune » que vous, et j'occupe une plus » grande place que celle que je vous » donne. » Le public ne vit, dans cette réponse, qu'un témoignage particulier de l'estime du monarque. Le

(1) De concert avec le président d'Ormesson de Noyseau, son cousin, il refusa, en 1784, un legs universel, montant à près d'un million, que leur avait fait en commun le marquis de Rosmadec, gentilhomme breton, dont la femme, née d'Ormesson, et morte en 1782, leur avait déjà assuré sa fortune. Messieurs d'Ormesson remirent tout, sans balancer, aux héritiers naturels de l'homme qui avait voulu disposer de son bien en faveur de ces deux magistrats. Ils acceptèrent seulement un diamant, et portèrent le deuil drapé. A-peu-près dans le même temps, un premier président de cour souveraine, portant aussi un nom honoré dans la magistrature, avait gardé une succession immense, que lui avait léguée un greffier de cette même cour, dont il était le chef. L'opposition de conduite fut vivement sentie

nouveau contrôleur, toujours embarrassé dans sa marche, environné de piéges qu'il ne savait ni apercevoir, ni éviter, devait, ainsi qu'on l'avait prévu dès son début, ne pas tarder à succomber: il ne resta en fonctions qu'autant qu'il fut soutenu par Miroménil et par Vergennes; mais ces deux ministres s'étant brouillés, d'Ormesson se rangea du côté du garde-des-sceaux, et indisposa vivement le ministre des affaires étrangères, en le chicanant à tort ou à raison sur de petits intérêts personnels. Il n'éprouva plus, pour ainsi dire, que des désagréments, dont un des plus marqués fut que le roi acheta Rambouillet sans l'en informer. Cependant, d'Ormesson, dans un moment où tout était de plus en plus difficile pour lui, quitta les errements d'une administration jusqu'alors insignifiante, et il se permit deux moyens violents, qui portèrent la plus grande atteinte au crédit public. D'abord, il tira secrètement de la caisse d'escompte, qui était ce qu'est aujourd'hui la banque de France, six millions, qu'il fit verser dans le trésor royal: mais à peine cette distraction des fonds de la caisse avait-elle eu lieu, qu'on en eut connaissance; et la confiance qu'on avait dans l'établissement, fut aussitôt ébranlée. En même temps, sans aucune juste raison, et même sans prétexte plausible, il cassa le bail des fermiers-généraux, et fit ordonner sa conversion en régie. Une seule de ces dispositions aurait suffi pour le perdre: Vergennes s'en prévalut pour le faire renvoyer, et se plut à lui annoncer lui-même sa disgrace. L'ex-contrôleur-général, remplacé par Calonne, abandonna sa pension de retraite de quinze mille livres, à la maison de St.-Cyr, pour la dotation des demoiselles les plus pauvres, et se borna désormais aux devoirs qui lui étaient imposés, comme conseiller d'état; devoirs dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle. A l'époque de la première formation de la garde nationale parisienne, il y accepta un des emplois principaux, dans l'espérance de pouvoir être utile à Louis XVI: lors de la réforme de l'ordre judiciaire, il fut élu président d'un des tribunaux de Paris; et, en 1792, on le nomma maire de cette capitale, à une immense majorité, quoique, dans une lettre consignée au *Moniteur*, il eût déclaré qu'il ne se croyait pas la capacité nécessaire pour remplir des fonctions devenues si pénibles et si embarrassantes. Il persista prudemment dans son refus, et se retira à la campagne, où il vécut, sans fixer sur lui l'attention publique. Il échappa de cette manière aux proscriptions de la terreur. D'Ormesson remplit des fonctions municipales sous le Directoire et sous le Gouvernement consulaire: il avait aussi été administrateur du département de Paris, où il mourut en 1807. Il avait épousé Mlle. Lepelletier de Morfontaine, dont il a eu plusieurs enfants. L—P—E.

ORMOND (Jacques Butler, duc d'), homme d'état distingué, était fils de Thomas Butler, de l'ancienne et illustre famille irlandaise des Ormond. Il naquit, en 1610, à Londres, suivant les uns, et, suivant d'autres, à Newcastle-House, dans le Clerkenwell. Thomas, comte d'Ormond, n'ayant pas laissé de postérité, son titre passa au grand-père de Butler, et celui-ci fut connu sous le nom de vicomte de Thurles, à la mort de son père, arrivée en 1619. Sa mère l'envoya en Angleterre, en 1620, pour y faire son éducation;

mais le comte d'Ormond, son aïeul, ayant encouru la disgrace du roi Jacques, ce souverain s'empara de sa fortune, et confia le jeune d'Ormond aux soins d'Abbot, archevêque de Canterbury, qui lui inspira pour la religion protestante cet attachement qu'il montra par la suite en tant d'occasions. Le roi Jacques étant mort, le comte d'Ormond prit dans sa maison son petit-fils, qui sut y réparer, à force d'application à l'étude, et par ses conversations avec des personnes instruites, le temps qu'il avait perdu chez l'archevêque Abbot (1). Il épousa, en 1629, lady Élisabeth Preston, sa cousine, et acheta, en 1630, une compagnie de cavalerie. Deux ans après, il devint comte d'Ormond, au décès de son aïeul, et se retira en Irlande, où se trouvaient situées les terres dont il venait d'hériter. Wentworth, depuis comte de Strafford, à cette époque vice-roi de ce pays, ayant publié un ordre qui défendait d'entrer au parlement avec des armes, d'Ormond refusa d'obéir, et déclara que, s'il déposait son épée, ce ne serait que dans le corps de l'huissier chargé de faire exécuter la consigne. Cité devant le conseil, il montra tant de fermeté, que le vice-roi, pour se l'attacher, le combla de prévenances, et l'admit même dans son intimité. A son retour en Angleterre, Wentworth le recommanda à Charles Ier. et au conseil privé, comme un homme qui pouvait rendre les plus grands services; et, d'après ce portrait avantageux, le comte d'Ormond fut chargé, en 1640, de lever une armée en Irlande, pour marcher contre les Écossais : cette mission n'eut aucun résultat. Au commencement de la rebellion d'Irlande, en 1641, il fut nommé lieutenant-général, et commandant d'une petite armée de trois mille hommes. Avec ce faible détachement et les troupes qu'il leva de son côté, il arrêta les efforts des rebelles, et, en 1642, les délogea de Naas près Dublin, leur fit lever le siége de Droghéda, et les mit en déroute à Kilrush et à Ross (1). Dans une de ces expéditions le comte d'Ormond ayant ravagé le pays de Leinster, l'un des chefs des rebelles le menaça de rendre lady Ormond et ses enfants responsables de toutes les violences qu'il se permettrait à l'avenir. Ormond lui répondit : « Ma femme et mon fils sont en votre pouvoir; mais s'ils recevaient une offense, je n'aurais pas la bassesse de la venger sur des femmes et des enfants. » Les succès du comte d'Ormond eussent été plus complets, s'il n'eût été contrarié par le vice-roi et par les lords-juges du royaume, chargés d'inspecter ses opérations militaires. Pour le mettre à portée d'agir sans contradicteur, le roi lui fit délivrer une commission indépendante sous le grand-sceau, et le créa marquis pour le récompenser de ses services. En 1643, il remporta une victoire signalée sur les rebelles commandés par le général irlandais Preston, quoique ses forces fussent très-inférieures. Mais, ne recevant que de faibles secours, tandis que les rebelles se recrutaient chaque jour, il se vit dans la nécessité de conclure une suspension

(1) Jacques n'ayant accordé à l'archevêque Abbot qu'une somme médiocre pour l'entretien de son pupille, cet ecclésiastique ne lui donna aucun maître, et négligea tout-à-fait son éducation.

(1) La chambre des communes d'Angleterre vota un joyau de 500 livres sterling, pour lui être offert en reconnaissance de cette victoire, et pria la chambre des pairs de signer conjointement une pétition pour demander à S. M. de créer le comte chevalier de la Jarretière.

d'hostilités. Cette mesure fut vivement blâmée en Angleterre, quoiqu'elle eût mis le marquis d'Ormond en état d'envoyer des forces au secours du roi, alors en guerre avec le parlement. Malgré ces clameurs, Charles Ier. (1), qui connaissait son dévouement et qui appréciait son zèle, le nomma, en 1644, vice-roi d'Irlande, en remplacement du comte de Leicester. Dans l'exercice de ces fonctions il eut à combattre à-la-fois l'esprit rebelle des anciens Irlandais, et les machinations du parlement d'Angleterre. Après avoir soutenu, pendant trois ans, une lutte opiniâtre, il fut obligé, en 1647, de signer avec les commissaires du parlement un traité qui les mit en possession de Dublin et des autres places que d'Ormond tenait encore en Irlande. Il se rendit ensuite auprès du roi, alors prisonnier au château d'Hampton-Court; mais dans l'état hasardeux où se trouvaient les affaires publiques, il jugea prudent de pourvoir à sa sûreté personnelle en se réfugiant en France. Durant sa courte résidence dans ce pays, il entretint une correspondance suivie avec les Irlandais, pour les déterminer à embrasser la cause du roi. Le comte de Clanricard et lord Inchiquin, qui exerçaient une grande influence, ayant promis de le seconder, et l'ayant même invité à venir en Irlande, il n'hésita pas, et descendit à Cork, en 1648, après avoir failli périr dans la traversée. Il chercha d'abord à opérer une réunion entre les royalistes protestants et les catholiques; et l'horreur que l'assassinat de Charles Ier. (30 janvier 1649) avait inspirée ne contribua pas peu à assurer le succès de ses projets. Profitant de l'impression produite par cette catastrophe, le marquis d'Ormond fit proclamer le prince de Galles sous le nom de Charles II. Mais Owen O-Nial, poussé par le nonce du pape, et soutenu par les vieux Irlandais, fit naître des obstacles; et Ormond, pour les surmonter, forma l'entreprise hardie de s'emparer de Dublin, que le colonel Jones tenait pour le parlement. La défection du prince Rupert et d'Owen O-Nial avec lequel il avait conclu un accommodement, et la désunion qui régnait dans l'armée du marquis d'Ormond, s'opposèrent à la réussite de cette entreprise, dans laquelle il perdit beaucoup de monde. Une nouvelle tentative n'eut pas plus de succès, malgré la coopération d'Owen O-Nial. Bientôt après, l'approche de Cromwell, à la tête d'une armée formidable, et la terreur qu'il inspira aux Irlandais en livrant à une exécution militaire Drogheda qui avait été prise d'assaut, firent déserter en foule les soldats du marquis d'Ormond. La mort d'Owen O-Nial, qui arriva sur ces entrefaites, en augmentant l'état d'anarchie où se trouvait l'Irlande, força le marquis d'Ormond à retourner en France (1650), où il rejoignit sa famille exilée. Pendant son absence, il fut condamné à mort, et ses biens furent confisqués; mais la marquise d'Ormond, en se rendant en Irlande, réussit à empêcher que ses biens personnels n'éprouvassent le même sort: elle ne revit son époux qu'à la restauration. Durant l'intervalle, il fut employé à remplir diverses missions secrètes dans l'intérêt du roi. Lorsque Charles II fut obligé de quitter l'Espagne

(1) Hume prétend même que ce fut le roi qui ordonna au marquis d'Ormond de conclure une trêve d'un an avec le conseil de Kilkenny, qui gouvernait les Irlandais révoltés.

pour se réfugier en Hollande, le marquis d'Ormond accompagna ce souverain; et il revint avec lui en Angleterre, à l'époque de la restauration (mai 1660), où il reçut le prix de ses longs services : il recouvra non-seulement les grands biens qu'il avait dans le comté de Tipperary; mais il fut élevé à la dignité de duc, et nommé grand-maître de la maison du roi, etc., etc. Les troubles qui agitaient l'Irlande, déterminèrent le roi à le renvoyer dans cette contrée, avec le titre de vice-roi (1662). Il était parvenu à rétablir la tranquillité publique par la fermeté et la sagesse de ses mesures, lorsqu'un acte du parlement, que le roi avait été forcé de sanctionner, et qui portait prohibition absolue du bétail d'Irlande dans les marchés de l'Angleterre, lui causa de nouveaux embarras. D'Ormond chercha à diminuer le tort que ce bill causait à l'Irlande, en obtenant pour ce royaume la liberté du commerce avec tous les pays étrangers. Il encouragea les Irlandais à manufacturer chez eux les productions de leur sol. Mais ses efforts les plus actifs furent dirigés vers la culture du lin et les manufactures de toile, que Wentworth avait mises en activité, et qui sont aujourd'hui l'une des principales sources de richesse en Irlande (1). Son attachement au comte de Clarendon l'enveloppa néanmoins dans la haine qui poursuivait ce grand homme; et, malgré la pureté de sa conduite, il fut, en 1669, privé de son gouvernement, par les intrigues du duc de Buckingham (2); mais il fut élu, la même année, chancelier de l'université d'Oxford. En 1670, il faillit périr victime d'une résolution désespérée, formée contre lui par le colonel Blood, qu'il avait fait emprisonner en Irlande, pour avoir voulu surprendre le château de Dublin. Blood, se trouvant à Londres en même temps que d'Ormond, résolut de se saisir de sa personne, au sortir d'un repas donné dans la cité au prince d'Orange. Ses complices, après avoir tué le cocher, parviurent à arracher le duc de sa voiture, et le forcèrent à monter en croupe derrière l'un d'eux, dans l'intention de le pendre à Tyburn, ou, suivant d'autres, de le transporter hors du royaume, et de l'obliger à signer certains papiers relatifs à la confiscation des biens de Blood. Le duc, en se débattant violemment, parvint à se jeter à bas du cheval, et à entraîner l'homme qui était avec lui : quelques personnes qui arrivèrent fort à propos, le délivrèrent de ses assassins. Cet acte audacieux de violence, commis au milieu de Londres, donna matière à plusieurs conjectures, et fit soupçonner Buckingham d'en être l'instigateur (*V.* Ossory). Le roi en fut très-irrité; mais Blood étant rentré en faveur, Charles pria le duc d'oublier l'insulte qu'il avait reçue. Ormond répondit à ce message : « Puisque le roi peut pardonner à Blood d'avoir tenté de » lui arracher la couronne, je peux » à mon tour lui pardonner aussi » aisément d'avoir attenté à ma » vie; et j'obéirai aux desirs de sa » Majesté, sans m'informer de ses » motifs. » Pendant sept ans, d'Or-

(1) Il envoya dans les Pays-Bas des hommes habiles pour faire des observations, et prendre des engagements avec des artistes; et outre les ouvriers qu'il appela de France, il fit transporter en Irlande cinq cents familles du Brabant.

(2) Ce duc était l'un des cinq courtisans qui, sous le nom de la cabale (cabal), mot formé des lettres initiales de leurs noms, s'étaient associés pour renverser Ormond.

mond resta sans emploi et dans une défaveur complète. Il allait régulièrement faire sa cour au roi; et ce souverain, malgré sa légèreté, montrait un tel embarras à la vue de ce respectable vieillard, dont il récompensait si mal les services, que Buckingham osa lui dire un jour : « Est-» ce vous, Sire, ou le duc d'Ormond, » qui êtes mal à la cour? A en ju-» ger par le maintien du duc, on » croirait que c'est votre Majesté. » Mais enfin, en 1676, il fut surpris de recevoir la visite du roi, qui le nomma de nouveau vice-roi d'Irlande. Cette résolution était due à l'influence du duc d'York, qui craignait qu'on ne donnât ce poste important au duc de Monmouth, et qui recommanda le duc d'Ormond comme le seul homme propre à rétablir la tranquillité dans ce pays. Le duc se rendit promptement en Irlande, où il fut reçu avec des transports de joie: il adopta, dès son arrivée, des mesures vigoureuses, disciplina la milice, et sut maintenir sur pied une armée de dix mille hommes, sans la rendre à charge aux habitants. Il avait conçu le projet de convoquer un parlement pour mettre ordre aux affaires de l'Irlande; mais le roi ne voulut pas y donner son consentement. En 1682, il fut mandé à la cour pour y rendre compte de l'état de son gouvernement, et fut élevé à la dignité de duc anglais. Mais malgré ce témoignage de la faveur royale, il avait tellement offensé la cour, en insistant sur la convocation d'un parlement irlandais, qu'à peine arrivé en Irlande, il sut qu'on avait l'intention de l'éloigner. A l'avénement de Jacques II, il fut remplacé dans le gouvernement d'Irlande par Talbot, son plus mortel ennemi, qui fut, à ce sujet, créé baron de Tyreonnel, et qui obtint le régiment d'infanterie dont le duc avait été colonel pendant cinquante ans. Quoique les principes du duc d'Ormond ne fussent pas en harmonie avec les projets du nouveau gouvernement, le roi, ayant été informé qu'il était retenu dans sa chambre par la goutte, crut devoir lui faire une visite; mais, n'ayant pas été satisfait de l'opinion manifestée librement par le duc sur l'abolition des lois pénales, il le dispensa, sous prétexte de son grand âge, de se rendre à la cour, pour y exercer les fonctions de grand-maître. Le duc mourut à Kingston-Hall, dans le comté de Dorset, le 21 juillet 1688, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. C'était un homme d'état distingué, un excellent administrateur et un général habile. Il joignait à une physionomie imposante, et à un caractère conciliant, une grande éloquence, et une instruction fort variée, qui lui permettait de traiter presque tous les sujets avec une égale facilité. Ce que l'on ne saurait trop admirer en lui, c'est qu'il unissait à tant de qualités une rare modestie. Fermement attaché à la constitution de l'Angleterre, il n'en conserva pas moins à Charles Ier. et à ses fils la fidélité qu'il leur devait : il sacrifia sa fortune et hasarda sa vie pour la défense de leur cause; mais il eut aussi le courage de leur résister, et de leur donner des conseils sévères, toutes les fois qu'ils parurent agir contre les institutions de leur pays. Carte a laissé une *Vie du duc d'Ormond*, 2 vol. in-fol. D—z—s.

ORMOND (Jacques Butler, 2e. duc d'), petit-fils du précédent, et fils aîné du comte d'Ossory, naquit au château de Dublin, le 29 avril

1665. Quoique du parti Tory, il se déclara sans trop d'hésitation en faveur du prince d'Orange, lorsque celui-ci pénétra en Angleterre pour détrôner le roi Jacques II, son beau-père. Admis dans l'intimité de Guillaume III, le jeune duc d'Ormond l'accompagna dans son expédition en Irlande. Après la bataille de la Boyne (1690), il s'empara de la ville de Dublin, abandonnée par les partisans de Jacques II, et fut ensuite détaché sur Kilkenny, dont il se rendit également maître. Ce fut dans un château qu'il possédait auprès de cette ville, que le duc d'Ormond traita splendidement le roi Guillaume : il le suivit plus tard en Flandre. Blessé et fait prisonnier à Nerwinde (1693), il ne fit plus rien de remarquable jusqu'à l'avénement de la reine Anne, auprès de laquelle il jouit de la plus grande faveur. En 1702, il fut nommé commandant des troupes de terre destinées à faire le siége de Cadix : sir George Rooke commandait la flotte anglaise. Cette entreprise n'eut aucun succès. Les deux chefs se portèrent alors à Vigo, où les galions des Indes occidentales venaient d'entrer sous l'escorte d'une escadre française commandée par le comte de Château-Renaud : l'étroit passage qui conduit au port de Vigo était défendu de chaque côté par des batteries, des forts et des parapets. En outre, une forte estacade, formée de chaînes de fer, de mâts, et de cables amarrés à chaque bout à un vaisseau de 70 canons, défendait l'entrée du port; et cinq vaisseaux de même force, placés par le travers dans l'intérieur, augmentaient les moyens de résistance. Le duc d'Ormond opéra un débarquement à six milles de Vigo, prit d'assaut un fort qui dominait le port, et dirigea contre l'ennemi les quarante bouches à feu qu'il y trouva. Le vice-amiral anglais Hopson s'étant porté à pleines voiles sur l'estacade, et l'ayant rompue du premier choc, toute la flotte pénétra dans le port. Après un combat vivement disputé, les Espagnols et les Français se virent obligés de mettre le feu à la plus grande partie des bâtiments, pour les empêcher de tomber au pouvoir des Anglais, qui s'emparèrent néanmoins de dix vaisseaux de guerre, et de onze galions. Les trésors de l'Amérique furent sauvés (*V.* Renau) : mais le principal résultat de cette expédition, fut le tort irréparable qu'éprouva la marine des deux couronnes : l'empire de la mer fut assuré aux Anglais pendant tout le cours de la guerre. Les deux chambres votèrent des remercîments aux vainqueurs ; et la reine, pour témoigner sa satisfaction au duc d'Ormond, le nomma, en 1703, lord-lieutenant (vice-roi) d'Irlande. Il fut reçu à bras ouverts dans ce pays, et obtint du parlement tous les subsides que la reine avait demandés ; mais il s'attira ensuite la haine de ce même parlement, en cherchant à mettre quelques bornes à l'emportement que ce corps faisait paraître contre les catholiques, et en s'opposant aux mesures qu'il voulait prendre pour opérer leur destruction. Il paraît que le duc d'Ormond ne conserva que peu d'années la vice-royauté d'Irlande, et que les Whigs, qui dominaient alors en Angleterre, le firent rappeler, en prenant pour prétexte la mésintelligence qui régnait entre ce seigneur et le parlement. En 1709, la disgrace du duc de Marlborough ayant éloigné ses partisans du ministère, le duc d'Ormond fut encore

fait vice-roi d'Irlande; et en 1712, il fut nommé commandant de toutes les forces anglaises dans les Pays-Bas, à la place de Marlborough. Les négociations entamées à cette époque entre la France et l'Angleterre, déterminèrent la reine à lui donner l'ordre de ne s'engager dans aucun siége, et de ne hasarder aucune bataille. Sa position devint extrêmement délicate; et elle le fut encore davantage lorsque le prince Eugène, qui avait résolu d'entreprendre le siége du Quesnoi, l'invita de soutenir cette opération avec ses troupes. Le duc d'Ormond hésita quelque temps avant de faire une réponse positive; mais, dans l'intervalle, la reine Anne ayant appris que les Hollandais, d'accord avec le prince Eugène, avaient formé le projet de désarmer les troupes anglaises qui se trouvaient dans les Pays-Bas (1), et Louis XIV ayant consenti à remettre Dunkerque pour servir de garantie à l'article concernant l'Espagne, une suspension d'armes fut arrêtée entre les couronnes. Le duc d'Ormond la fit publier dans son camp, après s'être concerté avec le maréchal de Villars (juin 1712): les alliés en conçurent de vives alarmes, et mirent en jeu tant de ressorts auprès des généraux qui commandaient les corps étrangers à la solde de l'Angleterre, que ceux-ci refusèrent de se séparer de leur armée. Le duc d'Ormond, leur ayant fait notifier que dès ce moment la reine ne les paierait plus, et craignant que les Hollandais ne suscitassent des obstacles qui auraient pu compromettre sa sûreté, commença par se saisir de Gand et de Bruges, où il mit des garnisons. Il se dirigea, peu de temps après, sur Dunkerque, avec le reste de ses forces, et se rendit ensuite à Londres, où il resta jusqu'à la mort de la reine Anne, qui l'admit dans ses conseils et ne cessa de lui témoigner la plus grande confiance. La nuit qui précéda la mort de cette princesse (14 août 1714), lorsque le conseil fut terminé, le duc de Buckingham, qui prévoyait de grands changements, s'approcha du duc d'Ormond, et lui dit en lui frappant sur l'épaule : « Milord, vous avez » seulement vingt-quatre heures pour » faire vos affaires, et vous rendre » maître du royaume (1). » Le duc d'Ormond n'osa pas profiter de cet avis; et le lendemain l'électeur d'Hanovre fut proclamé roi, sans aucune opposition, sous le nom de George I[er]. Reçu d'abord froidement par ce prince, et obligé de se démettre de la charge de capitaine-général, qui fut rendue au duc de Marlborough, le duc d'Ormond fut cependant bientôt après nommé gouverneur du Sommerset, et membre du conseil-privé. Mais son repos fut de courte durée : le parlement d'Irlande porta contre lui un acte de proscription, avec confiscation de ses domaines, et promit une récompense de 10 mille livres sterling à celui qui pourrait le saisir. Le 21 juin, il fut accusé de trahison dans la chambre des pairs d'Angleterre par Stanhope, qui lui reprochait de s'être emparé de Gand et de Bruges, pour affaiblir les alliés et favoriser la France, et d'avoir agi de concert avec le général de cette nation. Plusieurs orateurs le défendirent : ils prouvèrent

(1) Ce complot fut découvert par les agents de Louis XIV, qui en instruisit la reine Anne.

(1) Il faisait sans doute allusion au desir que la reine Anne avait témoigné de déclarer le prétendant son successeur; projet que le duc d'Ormond était repute favoriser.

qu'il n'avait agi que d'après les ordres de la reine ; mais tous leurs efforts furent vains, et l'accusation fut admise à une grande majorité. Le duc, voyant qu'il n'avait rien à espérer de juges si passionnés, se réfugia en France avec lord Bolingbroke, qui se trouvait également accusé. Pendant leur absence, ils furent tous deux condamnés comme coupables de haute-trahison, et leurs biens furent confisqués. Dès son arrivée en France, le duc d'Ormond s'empressa d'aller présenter ses hommages au prétendant. A la mort de Louis XIV, la politique de la France ayant changé, et le régent desirant vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre, fit donner l'ordre au prétendant de sortir du royaume. D'Avignon, où ce prince se retira, ainsi que le duc d'Ormond, ce dernier entretint une correspondance des plus actives avec les Jacobites et les mécontents des trois royaumes. Il suivit le prétendant à Rome, et y séjourna quelque temps avec lui. Mais, en 1718, le cardinal Albéroni, irrité de voir que l'Angleterre s'opposait aux vastes projets qu'il avait conçus pour l'agrandissement de la monarchie espagnole, résolut de détrôner George Ier., en fomentant la guerre civile dans ses États. D'après l'invitation du cardinal-ministre, le duc d'Ormond se rendit à Madrid, où le prétendant ne tarda pas d'arriver aussi, et fut parfaitement accueilli. Albéroni fit conférer au duc le titre de capitaine-général de sa majesté catholique, et lui fit confier le commandement d'une flotte de dix vaisseaux de guerre et de transport, ayant à bord six mille hommes de troupes régulières, avec des armes pour douze mille hommes : mais cette expédition fut dispersée par une tempête. Les revers que l'Espagne éprouva dans la lutte où Albéroni l'avait engagée, ayant forcé Philippe V à renvoyer son ministre et à demander la paix, le prétendant commença à désespérer de sa cause ; et le duc d'Ormond choisit de nouveau Avignon pour sa résidence : il ne se mêla plus d'affaires jusqu'à sa mort, arrivée en 1747. On a publié des *Mémoires de la Vie de milord duc d'Ormond*, traduits de l'anglais, la Haye, 1737, 2 vol. in-12. Ces Mémoires, où le duc d'Ormond est supposé raconter ses propres aventures, sont évidemment apocryphes, et remplis d'anecdotes scandaleuses : celui qui les a fabriqués, ignorait tellement ce qui concernait la vie privée de ce seigneur, qu'il lui fait dire qu'il était fils du dernier duc d'Ormond, tandis qu'il n'était que son petit-fils. Carte a écrit la *Vie* du deuxième duc d'Ormond, qui est l'objet de cet article ; elle fait partie de l'ouvrage intitulé : *Memorandum Book*, cité dans l'*Histoire d'Angleterre* de Bertrand-Moleville. D—z—s.

ORNANO (ALFONSE D'), fils du fameux Sanpiétro, prit le nom de sa mère, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Élevé à la cour de Henri II, comme enfant d'honneur des princes de France, il était naturel qu'il se prévalût de l'éclat ancien de sa race maternelle, plutôt que de la célébrité odieuse de son père, guerrier intrépide, mais sans naissance et implacable dans ses cruautés. Lorsque Sanpietro (*V.* ce nom) périt dans une embuscade que lui dressèrent les Génois, Alfonse d'Ornano, âgé de dix-huit ans, et nouvellement arrivé de France avec quelques hommes et de faibles munitions, eut

le bonheur d'échapper au danger, avec une partie de l'escorte à laquelle il s'était mêlé. Ses compatriotes, malgré son extrême jeunesse, le proclamèrent général. Il soutint quelque temps la lutte que son père avait engagée contre Gênes. Las enfin de poursuivre des succès douteux, et n'espérant plus de secours de la France, il prêta l'oreille à un accommodement. En 1568, une amnistie générale fut promise aux Corses; et il fut stipulé que leur chef sortirait de l'île avec ceux de ses amis qui voudraient le suivre, sans que leurs biens fussent confisqués, et sans qu'ils fussent censés bannis. Alfonse, avant de signer ce traité, sollicita des emplois en France pour lui et ses partisans. Il enrégimenta huit cents Corses, qui consentirent à s'attacher à sa fortune. Charles IX lui fit un accueil affectueux; et d'Ornano prouva sa reconnaissance en demeurant attaché à Henri III, pendant les troubles de la Ligue. Ce prince lui ayant témoigné un jour ses inquiétudes sur les projets du duc de Guise, Ornano lui offrit d'apporter à ses pieds la tête de ce sujet rebelle (*Journ. d'Henri III*, II, 96). Après l'assassinat du duc de Guise, il fut envoyé dans le Dauphiné, pour calmer les esprits disposés à la révolte; et, le bruit s'étant répandu qu'il avait été arrêté à Grenoble, les Ligueurs en firent des réjouissances publiques. Ornano avait succédé à son père dans le grade de colonel-général des Corses au service de France; et il fut l'un des premiers à se ranger sous les drapeaux d'Henri IV. Ses efforts, combinés avec ceux de Lesdiguières et du connétable de Montmorenci, soumirent à l'autorité royale Lyon, Grenoble et Valence. Il fut envoyé contre le duc d'Espernon, qui voulait se maintenir dans le gouvernement de Provence, donné par Henri IV au jeune duc de Guise, et il aida à éloigner ce rebelle (*V.* D'ESPERNON). Ces services furent récompensés par le cordon bleu, et, bientôt après, par le titre de lieutenant-général en Dauphiné, et par le bâton de maréchal de France. D'Ornano fut promu en 1599, au rang de lieutenant-général de Guienne. Ce fut en cette qualité qu'il assista, en 1603, à la séance où le parlement de Bordeaux rendit un arrêt contre le cardinal de Sourdis, qui avait mis son diocèse en interdit. Ornano, admis à l'intimité d'Henri IV, lui disait franchement la vérité sur les personnes et les choses, certain qu'il était de ne pas lui déplaire. Il ne pouvait souffrir la licence de la chaire; et il gourmanda souvent le bon roi, sur sa répugnance à réprimer les prédicateurs emportés, qui remuaient le levain des discordes civiles. Ayant résolu, par le conseil des médecins, de souffrir l'opération de la pierre, il alla, quelques jours auparavant, voir le roi et lui dire le dernier adieu. « Le roi le re» çut gracieusement, et parla long» temps d'affaires avec lui, pendant » lequel on remarqua que les larmes » coulaient le long du visage du roi; » et, lorsqu'Ornano prit congé, ce » bon prince avait le cœur si serré, » qu'il ne put lui parler (*Journ.* » *de Henri IV*, tome IV, 5). » Ornano, comme il l'avait prévu, mourut dans l'opération, le 21 janvier 1610, à l'âge de soixante-deux ans. Ses restes furent transportés à Bordeaux, et inhumés dans l'église des religieux de la Merci, où l'on voyait naguère son tombeau en marbre. Henri IV appréciait le désintéressement et la brusque franchise du ma-

réchal d'Ornano. Il s'amusa beaucoup d'une scène entre le guerrier corse et l'irritable et hautain Sully, qui faillirent en venir aux mains. Le roi s'occupa de les réconcilier; et rapprochés par un caractère analogue, ils restèrent constamment amis. (Voy. l'*Histoire des Corses français*, par le chevalier de L'Hermite.) Une lettre du 19 juin 1601, rapportée par Sully, nous apprend qu'Henri IV n'eut pas toujours à se louer de la vivacité inconsidérée d'Alfonse, et qu'il se repentit un moment de l'avoir élevé si haut.

F—T et W—s.

ORNANO (JEAN-BAPTISTE D'), fils aîné du précédent, né à Sisteron, en 1581, avait à peine quatorze ans, que déjà il commandait une compagnie de chevau-légers au siége de la Fère. Nommé colonel-général des Corses, à la place de son père, il se signala dans la guerre de Savoie, à l'attaque du fort Sainte-Catherine, et maintint la Guienne et le Languedoc sous l'obéissance de Louis XIII. Ce prince lui donna la lieutenance-générale de Normandie, et les gouvernements particuliers de Quillebeuf, de Pont-de-l'Arche et du Pont-Saint-Esprit, en échange de celui du Château-Trompette. D'Ornano déplut à la cour, lorsque le maréchal d'Ancre y exerçait sa méprisable influence; mais la faveur du connétable de Luynes, son parent, se réfléchit sur lui. Louis XIII, se trouvant à Chartres, le premier octobre 1619, lui confia les fonctions de gouverneur de Gaston d'Orléans, son frère, devenues vacantes par la mort du comte du Lude. Le colonel d'Ornano, doué d'un extérieur avantageux et d'une imagination active, était fait pour les succès qui tiennent à l'intrigue : l'époque était favorable au développement des dispositions de ce genre; combien pourtant n'y avait-il pas à risquer dans l'entreprise de diriger un prince remuant, mais qui ne pouvait obéir long-temps aux impressions qu'il avait reçues, et qui les oubliait ou s'y dérobait par une foiblesse qu'il ne pouvait vaincre! D'Ornano, avec une sévérité habilement tempérée, prit un ascendant rapide sur l'esprit de son élève; et il s'en promit un résultat brillant pour lui-même, en suggérant à Gaston le desir d'être admis au conseil du roi. Le prince avait à peine seize ans; et il insista pour obtenir cette haute participation aux affaires, d'autant plus qu'on lui représentait que sa demande acquérait un nouveau poids par la considération de la stérilité de la reine. Le marquis de La Viéville, qui dirigeait alors Louis XIII, n'eut pas de peine à desservir d'Ornano, et à le faire enfermer à la Bastille, puis transférer au château de Caen. Mais bientôt La Viéville lui-même, par une vicissitude de cour, perdit sa liberté: le duc d'Orléans réclama son gouverneur avec une chaleur qui ne fut pas infructueuse. Il le nomma premier gentilhomme de sa chambre, et surintendant-général de sa maison : la reconnaissance enhardit d'Ornano; le prince demanda pour son fidèle conseiller le brevet de maréchal de France, et d'Ornano le reçut le 7 avril 1626. Ces honneurs couvraient les préparatifs de sa perte. Richelieu, qui n'avait pu le gagner, lui imputa la résistance de Gaston au mariage que lui proposait la cour : il accusa encore d'Ornano d'avoir déterminé le frère du roi à contracter avec une princesse étrangère une union qui le rendrait indépen-

dant. Le 4 mai, Louis XIII donna l'ordre d'arrêter une seconde fois le nouveau maréchal, qui se trouvait impliqué dans la conspiration de Chalais (*V.* TALLEYRAND). De Fontainebleau on le conduisit au château de Vincennes, où il mourut le 2 sept. 1626. On eut de graves soupçons qu'il avait été empoisonné. Le duc d'Orléans ne parut point affecté de cette mort: il avait fait ses preuves d'indifférence, en abandonnant Chalais aux ressentiments de ses ennemis. Le maréchal d'Ornano, qu'Arnauld d'Andilly a loué dans ses Mémoires, n'eut point de postérité. Ses restes furent rendus à son épouse, qui lui fit ériger un magnifique tombeau dans l'église d'Aubenas. On peut consulter, outre les Mémoires du temps, la *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandements de Gaston, imprimée d'après les mss. de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, dans le *Conservateur*, août et septembre 1760. C'est une apologie; mais elle est écrite avec beaucoup de simplicité et de bonne foi. Quoiqu'Alfonse d'Ornano eût laissé trois autres fils, attachés, sous différents titres, au service de Gaston, sa famille s'éteignit en France, en 1674. Une autre branche s'est continuée en Corse. On retrouve un Luc d'Ornano parmi les chefs de cette île qui combattirent les derniers pour l'aventurier Théodore (*V.* NEUHOF), et un général d'Ornano, qui a porté les armes avec distinction au service de France, dans les guerres d'Espagne et de Russie, et commandé les dragons de la garde impériale. (Voy. la *Biogr. des hommes vivants.*) F—T.

ORNEVAL (D'), né à Paris à la fin du dix-septième siècle, fut un auteur dramatique ingénieux et très-fécond; mais il n'a travaillé que pour les théâtres de la Foire. Sa première pièce intitulée, *Arlequin gentilhomme malgré lui*, en trois actes, n'a point été imprimée. Le manuscrit, que possédait Pont-de-Vesle, est aujourd'hui dans la bibliothèque de M. de Soleinne. Le nombre des pièces composées par d'Orneval seul est très-petit; mais il en a donné beaucoup en société avec Lesage, Fuselier, Lafont, Piron, Autreau. La liste que Desboulmiers en offre, page 432, du tome second de son *Histoire du théâtre de l'Opéra-comique*, s'élève au-delà de soixante. On peut aussi consulter les *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire* (par les frères Parfaict), tome II, pages 300, 302 et 319. D'Orneval a été, avec Lesage, l'éditeur du *Théâtre de la Foire*, 1721-1737, 9 vol. in-12 (*V.* LESAGE, XXIV, 262, et CAROLET, VII, 176). Les dernières pièces de D'Orneval sont de 1732. Cependant il n'est mort qu'en 1766, et si obscur que l'almanach des *Spectacles de Paris*, pour l'année 1767, le met encore au nombre des auteurs vivants. D'Orneval est mort pauvre; et cela n'est pas étonnant. Dans sa jeunesse il était auteur; et dans sa vieillesse, il s'occupa de la pierre philosophale. A. B—T.

OROBIO (ISAAC DE CASTRO), fameux écrivain juif, naquit au commencement du dix-septième siècle, en Portugal, suivant Rodriguez de Castro, (*Escritores Rabinos españoles*); en Espagne, suivant l'abbé de Rossi (*Dizionario storico degli autori ebrei*). Ses parents, qui professaient extérieurement la religion catholique, lui imposèrent le nom de Balthazar. Il fit ses études à Salamanque avec tant de distinction,

qu'il mérita d'occuper une chaire de philosophie dans la célèbre université de cette ville. Il cultiva depuis la médecine, et en donna des leçons à Séville. Ayant eu l'indiscrétion de découvrir son attachement intérieur au judaïsme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, d'où il ne sortit qu'au bout de trois ans. Après cet événement, il passa en France, et s'arrêta quelque temps à Toulouse, où il enseigna la médecine. Ne pouvant plus se contraindre sur ses opinions religieuses, il se rendit à Amsterdam, et y abjura solennellement la foi catholique. Il reçut la circoncision, changea son nom de Balthazar en celui d'Isaac, et professa publiquement la loi de Moïse. Il exerça la médecine le reste de sa vie, et mourut en 1687. Nous avons de lui: I. *Trois écrits latins*, publiés et réfutés par Philippe de Limborch, dans son livre intitulé : *De Veritate religionis christianæ amica collatio cum erudito Judæo*, Gouda, 1687, in-4°.; Bâle, 1740, in-8°. Orobio choisit les arguments les plus spécieux que les Juifs ont coutume d'opposer à la divinité de la religion chrétienne; et il les manie avec beaucoup d'adresse et de subtilité. C'est le jugement qu'en porte Limborch lui-même dans sa préface. II. *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis adversùs Joannis Bredenburgii et Spinosæ principia*, Amsterdam, 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12; à la fin de la Réfutation des erreurs de Benoît Spinosa, par Lenglet du Fresnoy, et séparément, en latin et en hollandais. Cet ouvrage est regardé comme un des plus forts contre le système de Spinosa. III. *Prevenciones divinas contra la vana idolatria de las gentes*. Ce traité, dans lequel Orobio s'attache à prouver que Dieu, dans les livres de la loi, a prévenu les Israélites de tous les sophismes inventés par la gentilité, afin de les prémunir contre la séduction, est conservé manuscrit dans la bibliothèque des Pères de la Merci à Madrid. IV. *Respuesta à un escrito que presentò un predicante francès à el author contra la observancia de la divina Ley de Moseh*. Ms. dans la même bibliothèque des Pères de la Merci. V. *Epistola invectiva contra Prado, un philosofo medico que dubdava, o no creya la verdad de la Divina Escritura*. Ces trois ouvrages inédits ne forment qu'un seul volume in-fol. Voyez Joseph Rodriguez de Castro, *Biblioteca española*, Madrid, 1781, tome I. VI. *Israël vengé*, Londres, 1770, in-12. De Rossi, dont l'article manque d'ailleurs de précision et d'exactitude, pense que ce livre, que Rodrigue de Castro ne cite même pas, n'est qu'une compilation des principales objections d'Orobio contre la religion chrétienne, mises en français par Henriquez, et non pas la traduction d'un ouvrage particulier de cet écrivain. Nous sommes portés à croire que l'*Israël vengé* n'est autre chose que la traduction des deux opuscules que l'abbé de Rossi a désignés, n°s. 4 et 5, sous le titre d'*Explications du chap. 53 d'Isaie, et des 70 semaines de Daniel*, sans les avoir vus, composés en espagnol, et même imprimés dans cette langue, suivant le témoignage d'un savant ecclésiastique. La matière en est la même. L'auteur de cet article a réfuté, dans plusieurs de ses discours imprimés, quelques-unes des difficultés d'Orobio sur l'accomplissement des prophéties dans la per-

sonne et à l'époque de Jésus, fils de Marie; et il a consigné dans des discours inédits, la réponse au reste des déclamations de ce violent ennemi du christianisme. Outre les ouvrages déjà cités au sujet d'Orobio, voyez la *Biblioth. hebr.* de Wolf, et la *Bibliothèque judaïque antichrétienne*, de Rossi. L—B—E.

ORODES, ou mieux OUORODES, roi des Parthes, s'assura, par le meurtre de son frère Mithridate, la possession d'un trône qu'il avait déjà payé d'un parricide (*V.* MITHRIDATE III, XXIX, 181). Cependant Crassus, élu consul pour la seconde fois, se disposait à faire la guerre aux Parthes : Orodes, informé de son dessein, prépara, de son côté, une vigoureuse résistance. Ayant divisé son armée en deux corps, il envoya Surena, son lieutenant, au-devant de Crassus, et pénétra lui-même dans l'Arménie, dont le roi était allié des Romains. Surena, qui joignait beaucoup d'habileté à une grande valeur, attira les Romains dans des piéges, les vainquit, et tua Crassus (*V.* CRASSUS, X, 195). Orodes était à table chez le roi d'Arménie, avec lequel il venait de conclure un traité d'alliance, lorsqu'on lui apporta la tête du général romain; et on dit qu'il lui fit couler de l'or dans la bouche, en le raillant de son avarice. Jaloux de la gloire que Surena s'était acquise par ses victoires sur les Romains, Orodes le fit mourir bientôt après, et se priva ainsi du plus ferme appui de son trône. L'an 52 avant J.-C., Pacorus, fils d'Orodes, pénétra dans la Syrie, et vint assiéger Antioche; mais Cassius, qui défendait cette place, le repoussa avec perte, et, s'étant mis à sa poursuite, remporta sur lui différents avantages. Les guerres civiles qu'occasionna la mésintelligence de César et de Pompée, laissèrent respirer les Parthes pendant quelques années. Enfin Ventidius, l'un des lieutenants d'Antoine, lava la tache que la défaite de Crassus avait imprimée au nom romain : il remporta sur les Parthes (l'an 39 avant J.-C.), une victoire signalée près de l'Euphrate. Pacorus fut trouvé percé de coups sur le champ de bataille; et Orodes fut si affligé de la mort d'un prince recommandable par les plus brillantes qualités, que l'on crut qu'il en perdrait la raison. Déjà vieux et malade, il voulut abdiquer; mais il était embarrassé pour désigner son successeur parmi trente enfants qu'il avait de différentes femmes. Il choisit Phrahate, l'aîné, et le plus vicieux de tous. Celui-ci, pour s'assurer la possession paisible du trône, fit massacrer ses frères; et, craignant les reproches d'Orodes, il tenta de l'empoisonner en lui faisant avaler de l'aconit. Ce poison ayant guéri Orodes d'une hydropisie, Phrahate le fit assassiner, l'an 37 avant J.-C. Telle fut la fin d'un prince ambitieux et cruel, mais qui avait quelques-unes des qualités qui font les grands rois. On a des médailles d'Orodes. Voy. Vaillant (*Imperium Arsacidarum*), et l'*Iconographie grecque* de Visconti. Chaufepié lui a consacré dans son Dictionnaire un article assez étendu. W—s.

OROLOGGI. *V.* DONDIS.

ORONCE FINÉ. *V.* FINÉ.

OROSE (PAUL), historien, florissait au commencement du cinquième siècle. Suivant l'opinion la plus généralement adoptée, il était né à Tarragone, ville célèbre de Catalogne; mais le marquis de Mondejar a cherché à établir, dans une disser-

tation, qu'Orose était de Brague, en Portugal (1). Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique; et desirant pouvoir combattre avec avantage les erreurs qui commençaient à se répandre en Espagne, il recourut, en 414, aux lumières de saint Augustin, et lui remit un *écrit* contenant l'exposé des principes des Priscillianistes et des Origénistes, imprimé dans les *OEuvres* du saint docteur. Orose, accueilli par l'évêque d'Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences sacrées. Ce fut par son conseil, qu'il entreprit le voyage de la Palestine, uniquement pour consulter saint Jérôme sur l'origine de l'ame. Caché à Bethléem, près du grand maître dont il était venu de si loin chercher les leçons, il ne s'attendait nullement à être invité d'assister au synode convoqué à Jérusalem, au sujet de l'hérésie de Pélage. Il crut devoir s'y rendre, et obtint que Pélage et ses adhérents seraient tenus de garder le silence jusqu'au retour des députés qu'on enverrait à Rome solliciter une décision du souverain pontife. L'évêque de Jérusalem, nommé Jean, partisan secret de Pélage, voulut punir Orose de son zèle, en l'accusant de blasphème. Ce fut à cette occasion que celui-ci composa l'écrit intitulé: *Apologeticus de arbitrii libertate*, où, après s'être justifié du reproche que lui adressait l'évêque de Jérusalem, il démontre toutes les fâcheuses conséquences de la doctrine des Pélagiens. Orose retourna, en 416, près de saint Augustin, et y travailla, par son avis, à un ouvrage destiné à répondre aux plaintes des païens, qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les malheurs dont l'empire était affligé. Il n'eut pas de peine à prouver, par des faits, qu'à toutes les époques, depuis l'origine du monde, les hommes ont été exposés aux mêmes fléaux et aux mêmes accidents. On croit qu'Orose avait donné à cette compilation le titre: *De miseriâ hominum;* titre qui conviendrait à l'histoire en général (1). L'*Histoire* de P. Orose finit à l'année 316: elle a été imprimée, pour la première fois, à Augsbourg, par Jean Schussler, 1471, in-fol. Cette édition, faite d'après de bons manuscrits, est très-rare et très-recherchée. Celle de Vicence, 1475, in-fol., tient aussi un rang distingné parmi les curiosités typographiques: il en existe des exemplaires avec quelques différences dans la souscription (Voy. le *Manuel du libr.*, par M. Brunet). Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois dans le quinzième siècle, le seizième et le dix-septième (Voy. la *Bibl. latina* de J. Alb. Fabricius); mais la meilleure édition et la plus commode est celle que Sigeb. Havercamp a publiée avec des notes, sous ce titre: *Adversùs paganos historiarum libri VII*, Leyde, 1738 ou 1767, in-4°. C'est la même édition, dont on a renouvelé le frontispice (2). L'*Histoire* d'O-

(1) Le système du marquis de Mondejar a été combattu par don Paul Ignace de Dalmases y Ros, *Dissertatio historica por la patria de Paulo Orosio*, Barcelone, 1702, in-fol. de 396 pag. On trouve un bon extrait de ce livre dans les *Mém. de Trévoux*, de mars 1703, pag. 428-441.

(1) Les savants ont beaucoup discuté sur le véritable titre de cet ouvrage, dont les manuscrits portent HORMESTA, ORMESTA, DE ORMESTA, etc. Chr. Aug. Heumann croit qu'il faut lire HORMISDAS, et que c'est un des noms de l'auteur. Voy. *Programma quo Paulo Orosio nomen tertium Hormisdæ restituitur*, Gottingue, 1732, in-4°., et la *Dissertatiuncula*, du même Heumann, dans les *Acta erudítor. Lipsens.*, Suppl. tom. X, 263 68.

(2) Au commencement du dix-huitième siècle, Gerard de Maestricht, à Brême, et Jean Leclerc, à Amsterdam, en annoncèrent de nouvelles éditions qui n'ont point paru (*V.* Henr. NEWTON).

rose a été traduite dans presque toutes les langues modernes. La traduction française, Paris, Verard, 1491, in-fol., que Mercier, abbé de Saint-Léger, attribue à Claude de Seissel, est assez recherchée : il existe de cette édition un exemplaire sur vélin à la bibliothèque du Roi. Nous ne mentionnerons pas les traductions en d'autres langues; cependant nous ne pouvons passer sous silence la version anglo-saxonne, faite par le roi Alfred, à la fin du neuvième siècle, et dont la première édition complète parut, avec une version anglaise d'après le saxon, par les soins de Barrington, sous ce titre: *The anglo-saxon version from the historian Orosius by Aelfred the Great*, etc., Londres, 1773, in-8°. (*V.* Elstob et Other.) Orose, peu instruit dans la littérature grecque, manquait absolument de critique; et son ouvrage ne doit être consulté qu'avec défiance, parce qu'il renferme une foule de faits qui n'ont d'autre fondement que des traditions populaires. Dav. Moller a publié une Dissertation, *De Orosio*, Altdorf, 1689, qui n'est point exempte d'erreurs. Fabricius en a relevé quelques-unes dans l'ouvrage déjà cité. On peut consulter aussi l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, par D. Ceillier. W—s.

ORPHÉE, poète célèbre, et l'un des plus anciens sages dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, n'est, aux yeux de la plupart des lecteurs, qu'un personnage allégorique et un être imaginaire. Cette opinion prend sa source dans un passage d'Aristote (1), qui serait décisif en effet, si la dénégation d'un grand homme pouvait l'emporter sur une tradition établie depuis plus de huit siècles, et sur une foule de témoignages incontestables. Il a existé plusieurs Orphées : Suidas en compte jusqu'à cinq, dont il rapporte différentes particularités; et il est assez présumable qu'on a mis sur le compte du plus célèbre ce qui appartenait aux autres. Le peu de détails qu'on a sur la vie d'Orphée, a dû s'altérer nécessairement en passant de bouche en bouche; et les poètes, en prêtant un nouveau charme aux croyances populaires, n'ont pas contribué à les éclaircir. Cependant il est assez facile de démêler dans leurs récits ce qui appartient à l'histoire, de ce qui doit être relégué dans le domaine de la fiction. Orphée était né dans la Thrace, près d'un siècle avant le siége de Troie; cinq ou six villes ou peuplades se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : il eut pour père Œagre, l'un des rois ou chefs du pays; et comme le nom de sa mère n'était point connu des Grecs, ils ont supposé que c'était Calliope, la Muse de l'harmonie. Le poète Linus lui apprit à jouer de la cithare ou de la lyre (1); mais il surpassa bientôt son maître. Les merveilles qu'on raconte du talent d'Orphée, ne sont que l'image allégorique du pouvoir de la musique et de la poésie sur les hommes. Il faisait partie de l'expédition si fameuse des Argonautes; et il charma, par ses chants, l'ennui des navigateurs. Il visita aussi l'Égypte, s'y fit initier aux mystères sacrés, et, par ses entretiens avec les prêtres, chargés seuls alors du dépôt des sciences, il acquit

(1) Ce passage ne se trouve pas dans les ouvrages d'Aristote, que nous avons conservés, mais il est rapporté par Cicéron, dans son traité de la *Nature des dieux*, liv. 1er., ch. 38.

(1) Ces deux instruments n'étaient pas semblables, quoiqu'on les confonde ordinairement. Voy. les *Mémoires* de Burette, *Sur l'harmonie des anciens*, dans le Recueil de l'acad. des inscript., IV, 125.

des connaissances, dont il fit part aux Thraces, en s'accommodant toutefois à leurs préjugés. Il sut persuader à ses compatriotes qu'il avait découvert le secret d'expier les crimes, de guérir les malades, d'apaiser les dieux irrités; et il se rendit par-là très-recommandable. A l'imitation des mystères d'Isis et d'Osiris, il institua ceux de Bacchus et de Cérès Éleusine, qui, de son nom, furent appelés *Orphiques*. Les initiés se réunissaient sur de hautes montagnes et dans des forêts, où tous les peuples de l'antiquité ont placé leurs sanctuaires. C'est là qu'Orphée, la lyre à la main, leur répétait ses leçons, qui étaient recueillies avec un respect religieux, et qui, par le charme inconnu des vers, se gravaient pour jamais dans la mémoire de ses auditeurs. A l'exemple des autres sages du paganisme, il laissait au vulgaire le culte des êtres sensibles, et leur permettait de diviniser les objets de leur crainte et de leur affection; mais il révélait à ses disciples le dogme d'un Dieu créateur, qui conserve l'univers après l'avoir tiré du néant; et en leur dévoilant les secrets d'une vie future, il effrayait le vice par les peines du tartare, et il consolait la vertu par l'espoir d'une récompense proportionnée à leurs efforts. Il leur apprit à détester le meurtre, crime si commun chez des peuples presque barbares; et il les détourna de se nourrir de la chair des animaux: c'est ainsi qu'il parvint à polir leurs mœurs; et telle est l'origine de la fable d'Orphée aprivoisant les tigres et les lions les plus féroces. Orphée était depuis peu l'époux d'Eurydice, qu'il aimait avec tendresse. Cette belle, en jouant avec ses compagnes, fut mordue au talon par un serpent caché sous les fleurs. (Ce trait a été le sujet d'un des paysages les plus poétiques et les plus pittoresques du Poussin.) En vain Orphée employa le suc bienfaisant des plantes pour détruire l'effet du poison: Eurydice mourut; et son époux inconsolable la suivit, dit-on, aux enfers, et tenta d'adoucir par ses chants l'inflexible Pluton. C'est le sujet d'un épisode du IVe. livre des Georgiques, dans lequel Virgile s'est surpassé lui-même, et que savent par cœur tous les amateurs de la poésie antique. Plusieurs savants ont cherché ce qui avait pu donner lieu au bruit de la descente d'Orphée aux enfers. On a supposé, qu'après la mort de son épouse, il s'était rendu dans un lieu de la Thesprotie, nommé *Aornos*, où existait un oracle fameux par le pouvoir qu'on lui supposait d'évoquer les morts; qu'Orphée y revit, en effet, sa chère Eurydice, et se flatta qu'elle le suivrait; mais qu'il se rétourna, et que l'ombre s'évanouit à l'instant (1). D'autres pensent qu'il se tint caché quelque temps pour dérober à tous les yeux sa juste douleur, et que ses disciples furent les premiers à répandre le bruit de sa descente aux enfers, pour augmenter le crédit de leur maître. Orphée survécut long-temps à Eurydice: il habita tour-à-tour l'Olympe, l'Hémus et le Rhodope, continuant d'instruire, par ses leçons et par ses exemples, la foule empressée à suivre ses pas. Ovide a consacré en entier le xe. livre des Métamorphoses à raconter les prodiges qu'Orphée ne cessait d'opérer par les sons de sa lyre. On varie sur le genre de

(1) Voy. le *Dialogue sur la musique*, traduit de Plutarque, par Burette, Recueil de l'acad., tom. x not. 34, et dans les éditions modernes du Plutarque d'Amyot.

mort de ce personnage. Quelques-uns disent que le ciel le frappa de la foudre, pour le punir d'avoir révélé aux profanes les mystères les plus sacrés. Les deux grands poètes à qui nous devons le plus de détails sur Orphée, ont adopté une autre tradition. Virgile dit que les femmes de Thrace, ayant inutilement essayé de le consoler de la mort d'Eurydice, résolurent de se venger de ses mépris, et qu'à la faveur de la nuit et de la célébration des mystères de Bacchus, elles pénétrèrent dans son asile, et le mirent en pièces. Ovide, en adoptant le même récit, indique une autre cause à la fureur des Thraciennes (1). Les membres épars d'Orphée furent recueillis et déposés dans un tombeau qu'on voyait près de Libethre, au pied du mont Olympe. Ce monument, qui consistait en une colonne surmontée d'une urne cinéraire, ayant été renversé par une inondation subite, dont Pausanias nous a transmis les détails, fut transporté près de Dion, où il subsista plusieurs siècles. De tous les disciples d'Orphée, le plus célèbre est Musée, que quelques-uns ont cru être son fils; il marcha sur ses traces, et fit servir, comme lui, la poésie au développement des idées morales (*V.* Musée). Les Grecs reconnaissants attribuèrent à Orphée des découvertes dans presque toutes les sciences: ce fut lui, dit-on, qui enseigna le premier à observer le cours des astres et à en tirer des inductions utiles à l'agriculture et à la navigation (2); il perfectionna la poésie, et inventa le vers hexamètre, consacré depuis au genre héroïque; il ajouta jusqu'à trois cordes à la lyre, ce qui en portait le nombre à sept (1); il étudia les plantes et leurs propriétés médicales, etc. Orphée n'avait écrit aucun ouvrage; ses *Hymnes*, qui renfermaient toute sa doctrine, conservées parmi ses disciples, s'altérèrent insensiblement, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de décorer du nom d'Orphée. Ces nouvelles hymnes présentent un mélange des idées théologiques des Grecs, des Juifs, et même des Chrétiens, mélange qui révèle l'époque où elles ont été composées: les hymnes d'Orphée étaient chantées dans les cérémonies religieuses; Pausanias nous apprend que de son temps on les préférait à celles d'Homère. Les autres ouvrages qui nous restent sous le nom d'Orphée, sont également d'écrivains très-postérieurs; Suidas a donné les noms des auteurs à qui on les attribuait. Ils ont été publiés pour la première fois, à Florence, en 1500, in-4°. Cette *rarissime* édition est très-recherchée, quoique faite sur un manuscrit peu correct: elle contient le poème des *Argonautes*, qu'on donne à Onésicrite; des *Hymnes*; mais elle ne renferme pas les fragments du poème *sur les vertus des Pierres*, que l'éditeur a remplacés par des hymnes de Proclus (*V.* Proclus). La même édition a servi de base à celle de Venise, Alde, 1517, in-8°.; les poésies d'Orphée s'y trouvent à la suite du poème de Musée, *Héro et Léandre*; et les fragments du poème des *Pierres* y paraissent pour la première fois. Il en parut une seconde édition chez les Aldes, dans un Recueil d'opuscules grecs;

(1) Voy. le *Mémoire sur la vie Orphique*, par Fraguier, Recueil de l'acad., V, 117-22.

(2) On a prétendu qu'Orphée avait le premier enseigné que la lune et les autres planètes sont habitées.

(1) Cependant la lyre qu'on voit entre les mains d'Orphée, dans les monuments, n'a que quatre cordes.

et H. Estienne les inséra, en 1566, dans les *Poëtæ græci principes*, avec des notes grammaticales. L'édition donnée par Andr. Chr. Eschenbach, est supérieure à toutes celles qui avaient précédé, Utrecht, 1689, petit in-8°., avec une bonne préface, les notes d'Estienne, de nouvelles remarques et une explication latine littérale. A cette édition succéda celle de Hamberger, Leipzig, 1764, in-8°., augmentée des notes et d'un index grec de J. Math. Gesner; elle est très-estimée: mais la plus complète est celle que M. Godefr. Hermann a publiée, sous le titre d'*Orphica*, Leipzig, 1805, in 8°. Les ouvrages attribués à Orphée ont été traduits en latin, dès 1519, par Crivello, poète milanais, et en 1555, par Perdrier, littérateur parisien, qui est tout-à-fait inconnu. Le poëme des *Argonautes* a été publié séparément avec la version de Crivello, Bâle, Cratander, 1523, in-4°., rare; et par J. G. Schneider, Iéna, 1803, in-8°., édition très-estimée. Les *Hymnes* d'Orphée et d'Ariphron ont été réunies, Paris, 1615, in-4°., avec une traduction latine de Jos. Scaliger et de Fréd. Morel. Enfin les curieux recherchent une édition du poëme des *Pierres*, avec les Notes de Th. Tyrwhitt, etc., Londres, 1781, in-8°. Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter sur Orphée, l'*Epigenes* d'Eschenbach (*V.* Eschenbach, XIII, 290); l'*Histoire critique de la philosophie*, par Brucker, qui a rassemblé, dans le tome 1er., chap. *De philosophiâ Græcor. fabulosâ*, les notions les plus étendues et les plus complètes qu'il soit possible sur les principes et la doctrine d'Orphée; — l'*Histoire des Celtes* de Pelloutier (livre IV, ch. 7), et enfin la *Bibl. grecque* de Fabricius. De Lisle de Sales a publié, en 1808, sous le titre d'*Orphée*, un Mémoire qu'il avait lu à l'Institut; c'était un cadre assez heureux, qui reste encore à remplir. W—s.

ORRENTE (Pedro), peintre d'histoire et de genre, naquit à Monte-Alegre, dans le royaume de Murcie, vers le milieu du seizième siècle. Ses premiers ouvrages feraient présumer qu'il reçut les principes de son art du Greco: quoi qu'il en soit, le Bassan jouissait, à cette époque, d'une grande réputation en Espagne. La vue de ses ouvrages inspira au jeune Orrente le desir de l'imiter, et il y réussit. La première production qui le fit connaître, fut un tableau de la *Vie de Saint Ildefonse*, qu'il peignit en 1611, dans la cathédrale de Tolède, et que Jean-Baptiste Mayno, à qui on l'avait demandé, n'avait pu exécuter. On y admire un style énergique et une touche pleine de franchise et de facilité. De retour à Murcie, il fut chargé de beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels huit sujets, tirés de la Genèse, ont acquis une grande célébrité, et font partie du majorat de la maison des vicomtes de Huertas. De Murcie, Orrente se rendit à Valence, où il s'attira tous les suffrages par un *Saint-Sébastien*, qu'il peignit, en 1616, pour la cathédrale. Ce magnifique tableau peut être regardé comme une de ses plus belles productions. L'auteur fut appelé à Madrid; et les tableaux qu'il fit pour le palais du Retiro, lui méritèrent les faveurs de la cour. Mais son caractère ne lui permettait pas de rester long temps dans le même endroit. Il parcourut toute l'Espagne, laissant dans chaque ville des preuves de son habileté, particulièrement à Séville, où il se lia avec Pacheco, qui faisait le plus

grand cas de ses talents. Quoique ses imaginations soient remplies de caprices, et qu'il s'abandonne sans frein à toute la fougue de son génie, il s'écarte rarement des règles du dessin : il connaissait toutes les ressources du clair-obscur, et il a su en tirer un parti si avantageux, que ses tableaux ressemblent beaucoup aux productions de l'école vénitienne. Il avait un talent particulier pour imiter toutes les espèces d'animaux ; aussi peignait-il de préférence des tableaux de fermes, ou des sujets tirés de l'histoire des patriarches. Tolède, Murcie, Valence, Cuenca, Madrid, Cordoue, Séville, possèdent un grand nombre de ses productions. Le musée du Louvre avait deux tableaux de ce maître, représentant, l'un la *Famille de Jacob*, l'autre, *des Bergers et des Moutons.* Ils ont été rendus en 1815. Orrente mourut en 1644, à Tolède, où se trouvent ses principaux tableaux, entre autres, dans la cathédrale, celui de *Sainte Léocadie*, patrone de Tolède, représentée sortant du tombeau. On compte, parmi ses élèves, Paul Pontons, Estève March, dit des Batailles, et Christophe Garcia Salmeron. P—s.

ORRERY, comte de Cork. *V.* BOYLE.

ORSANNE (L'abbé d'). *V.* DORSANNE.

ORSATO (SERTORIO), en latin *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue, en 1617, d'une famille patricienne, fit ses études avec un succès remarquable, et reçut, à l'âge de dix-sept ans, le laurier doctoral, en terminant ses cours de philosophie. Il contracta, peu de temps après, une union qui ne ralentit point son ardeur pour acquérir de nouvelles connaissances. Il trouvait, dans la culture des lettres, un délassement agréable ; mais sa principale occupation était la recherche et l'examen des anciens monuments. L'espoir de découvrir des inscriptions échappées à l'investigation des antiquaires, lui fit entreprendre plusieurs voyages dont le résultat fut avantageux aux progrès de l'archéologie. Le comte Orsato aimait aussi les sciences naturelles, et les cultivait avec tant de succès, que les curateurs de l'université de Padoue lui offrirent, en 1670, la chaire de physique, vacante par la mort du titulaire. Il l'accepta, quoiqu'il fût d'un âge qui semblait le rendre peu propre à faire l'apprentissage de l'enseignement ; et il la remplit de manière à confirmer la haute idée qu'on avait de ses talents. Il s'occupait alors d'écrire l'histoire de sa ville natale, et il en avait terminé la première partie, dont il offrit la dédicace au sénat de Venise, quand il mourut d'une rétention d'urine, le 3 juillet 1678, à l'âge de 61 ans. Orsato avait été décoré du titre de chevalier de Saint-Marc ; il était membre de l'académie des *Ricovrati.* Outre quelques *Discours* en latin et en italien, des *Notes* sur l'*Asino*, poème héroï-comique de Ch. Dottori (Voy. ce nom), et quelques recueils de vers dont on trouvera les titres dans l'*Histoire du gymnase de Padoue*, et dans les *Mémoires* de Niceron, tome XIII, on a d'Orsato : I. *Sertum philosophicum ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, Padoue, 1635, in-4°. C'est la dissertation qu'il publia pour son admission au doctorat. II. *Monumenta Patavina, collecta, digesta, explicata, suisquê iconibus expressa*, ibid., 1652, in-fol.

III. *Cronologia de gli reggimenti di Padova, da quando vi fù introdotta la pretura*, ibid., 1666, in-4°. IV. *I marmi eruditi, overo lettere sopra alcune antiche inscrizioni*, ibid., 1669, in-4°. Ce recueil d'inscriptions est très-estimé. Le P. Jean-Antoine Orsato, religieux du Mont-Cassin, petit-fils de l'auteur, en a donné une nouvelle édition augmentée, ibid., 1719, in-4°. Cette édition est ornée de la *Vie* d'Orsato, par J. Ant. Volpi. Maffei a critiqué quelques-unes des explications d'Orsato, dans le *Musæum Veronense*; mais Dominique Polcastro a pris la défense de l'ouvrage de son bisaïeul, dans l'*Apologia in difese del caval. Orsato*, Padoue, 1752, in-4°. V. *De notis Romanorum commentarius, in quo earum interpretatio quotquot reperiri potuerunt, editus cum observationibus*, Padoue, 1672, in-fol. Cet ouvrage, qui contient l'explication des abréviations que l'on trouve sur les médailles et sur les monuments des Romains, fait un honneur infini à la sagacité et à la patience d'Orsato. Il a été réimprimé dans le onzième vol. du *Thesaur. antiquit. Romanar.* de Grævius; et Prideaux en a inséré un abrégé à la suite des *Marmora Oxoniensia*. Jean-Étienne Bernard en a publié séparément un *Abrégé*, la Haye (Paris, Coustelier), 1736, in-8°. VI *Istoria di Padova dalla fondazione di quella città sino l'anno* 1173, ibid., 1678, in-fol. — ORSATO (Jean-Baptiste), antiquaire, de la même famille, né à Padoue en 1673, fut nommé, en 1703, professeur de médecine à l'université de sa ville natale : il partagea tout son temps entre l'enseignement et la pratique de son art, et fut enlevé par une mort prématurée, le 21 janvier 1720, à l'âge de 47 ans. On ne connaît de lui que quelques dissertations imprimées dans les journaux : *Delle antiche lucerne lettera all' Anton. Valisnieri*, Venise, 1709, in-8°., et dans le tome VI de la *Galleria di Minerva*. L'auteur cherche à prouver que les lampes sépulcrales des anciens étaient phosphoriques, et que par conséquent l'art de fabriquer le phosphore leur était connu. — *De Strenis veterum Epistola*, dans le *Giornale de' letterati*, tome XXXV. — *De Pateris antiquorum dissertatio*. On trouvera l'éloge de J.-B. Orsato dans le vol. du *Giornale*, que l'on vient de citer. W—s.

ORSÉOLO (PIERRE Ier.), doge de Venise, avait dirigé la révolte des Vénitiens, lorsque ce peuple secoua le joug de Pierre Candiano IV, et fut élu, le 12 août 976, pour lui succéder. Il rebâtit le palais ducal et le temple de Saint-Marc, qui avaient été brûlés avec plus de trois cents maisons dans la sédition précédente; et déjà il s'était concilié l'amour et le respect de ses concitoyens, lorsque saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, vint à Venise avec un abbé de Saint-Michel en Gascogne. Leurs éloquentes prédications inspirèrent à Pierre Orséolo un si vif desir de retraite qu'il s'enfuit du palais ducal, dans la nuit du premier septembre 978, sans avoir pris congé de sa femme ni de ses enfants : il accompagna les missionnaires dans le couvent de Saint-Michel; il y revêtit l'habit de moine, et y vécut encore dix-neuf ans dans la pénitence. On a prétendu qu'il mérita, par ses vertus, le don des miracles; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut révéré comme un saint dans son couvent, et ensuite à Venise. Vital Candiano fut nommé do-

ge à sa place. — Pierre Orséolo II, fils du précédent, succéda, en 991, à Tribuno Memmo, tandis que son père vivait encore dans le couvent où il s'était retiré. Son règne forme une époque mémorable dans l'histoire de Venise, par la soumission de la Dalmatie et de l'Istrie, qu'il accomplit (997), en profitant pour cela d'une ligue que les villes maritimes de ces deux provinces avaient faite avec les Vénitiens, pour se défendre contre les pirateries des Marentins. Pierre, que ses talents et ses vertus, autant que le rang qu'il occupait, rendaient recommandable à tous les souverains, eut pour parrain d'un de ses fils, Othon III, empereur d'Occident, et pour épouse de l'autre, la sœur de Romain Argyre, empereur d'Orient. Mais on a accusé la dernière d'avoir, par son luxe insensé, attiré la malédiction de Dieu sur sa famille. Saint Pierre Damien raconte d'elle avec horreur qu'au lieu de manger avec les doigts, elle employait de petites fourches (1) et des cuillers dorées, pour porter les aliments à sa bouche; qu'elle parfumait ses appartements avec des plantes aromatiques, et que, dédaignant de se baigner dans l'eau commune de Venise, elle n'employait pour cet usage que de l'eau de pluie qu'elle faisait recueillir par ses esclaves, avec des précautions inusitées: aussi regarde-t-il comme une juste punition du ciel, la peste dont elle mourut, ainsi que son mari, en 1005. Pierre Orséolo II leur survécut; il mourut au mois de mars 1009. — Son fils Othon Orséolo lui succéda, par un droit qu'il regardait comme héréditaire: l'alliance de sa famille avec des maisons royales avait augmenté son orgueil; il avait épousé la fille de Geisa, sœur de saint Étienne, premier roi de Hongrie. Il se rendit odieux aux Vénitiens, sur lesquels il prétendait exercer un pouvoir despotique. Il fut chassé dans une sédition, en 1023, et rappelé par une nouvelle faction, en 1024. Mais il fut de nouveau déposé, en 1026, rasé et envoyé en exil à Constantinople. Cependant, au bout de cinq ans, ses partisans remportèrent une victoire sur Pierre Barbolano, qu'on lui avait donné pour successeur: ils envoyèrent à Constantinople pour l'inviter à remonter sur le trône; mais à leur arrivée dans cette ville, en 1032, Orséolo venait d'y mourir. S. S-i.

ORSI (Lelio), peintre, naquit, en 1511, à Reggio, en Lombardie. La plupart des historiens prétendent qu'il fut élève du Corrège, mais rien ne prouve la vérité de cette assertion; et ceux qui l'ont avancée, ne s'appuient que sur une belle copie de la fameuse *Nuit* du Corrège, que l'on garde soigneusement à Vérone. D'autres ont prétendu qu'il fut élève de Michel-Ange, et que le Corrège lui écrivit pour le consulter sur l'art du dessin; mais ce sont des fables dénuées de fondement. Il est vrai qu'il ne manquait pas de génie, et que son dessin est étudié et rempli de vigueur. Il paraît qu'il prit ce grand goût de dessin à Rome, à la vue des tableaux et des sculptures de Michel-Ange; ce qui suffit pour lui indiquer la route qu'il devait suivre. Sa manière de dessiner n'a rien de l'école lombarde; et c'est ce qui rend difficile à croire qu'il ait été

(1) L'usage des cuillers, et surtout des fourchettes, ne s'introduisit dans le reste de l'Europe que long-temps après; et, en 1610, l'on regardait en Angleterre comme une des manies du voyageur Thomas Coryate, auteur des *Crudities*, d'avoir apporté d'Italie l'usage d'un meuble aussi inutile qu'une fourchette (*V.* Coryate, X, 28).

l'élève du Corrége; car s'il l'eût été, ses premiers ouvrages du moins auraient eu un caractère de force moins prononcé. Mais la partie dans laquelle il a porté la perfection assez loin pour mériter d'être comparé avec les plus célèbres artistes, c'est la science du clair-obscur et de l'empâtement des couleurs : c'est l'art d'avoir su donner à ses têtes un air de jeunesse et un caractère de grâce et d'amabilité. Il avait exécuté à Reggio et particulièrement à Novellara, plusieurs belles fresques dont on regrette la perte; les seules qui existent sont dues à la munificence du duc de Modène, François III, qui les fit transporter du château de Novellara dans son palais de Modène. Il existe de lui peu de tableaux d'église exposés aux regards du public. On en conserve un, représentant *Saint Roch et Saint Sébastien auprès de Job*. Ceux qui lui sont attribués à Parme, à Ancone et à Mantoue, n'offrent rien d'authentique. Le musée du Louvre possédait de ce maître un tableau représentant *Jésus-Christ qui, à la prière de la Vierge, de saint Joseph, et d'un évêque dont les anges portent la crosse et la mitre, accorde le salut à une ame du Purgatoire*. Ce tableau a été repris en 1815. Orsi, exilé jeune de sa ville natale, vint se fixer à Novellara: de là le nom de *Lelio da Novellara*, sous lequel il est également connu. Il ne s'éloigna guère de sa demeure que pour aller quelquefois à Reggio, et ne fit d'ouvrages que pour ces deux villes. C'est ce qui explique l'espèce d'oubli où il a été laissé par Vasari, Lomazzo, Baldinucci, etc., quoiqu'on ait célébré une foule de peintres qui n'avaient pas son talent. Tiraboschi l'a vengé de cet injuste silence dans une Notice très-détaillée qu'il a donnée sur cet artiste. Orsi mourut à Novellara, en 1587.—Benedetto ORSI, élève de Balthasar Franceschini, et né à Pescia, en Toscane, s'est fait remarquer par un beau tableau de *Saint Jean l'Évangéliste*. Il avait peint, pour la société des Nobles, les *OEuvres de miséricorde*, que l'on montrait aux étrangers comme une des choses les plus remarquables de la ville de Pescia; mais cette société ayant été dissoute, les tableaux ont été dispersés. Les connaisseurs ont long-temps attribué au Volterrano une lunette qu'Orsi avait peinte dans l'église de Sainte-Marie *del Letto*, à Pistoie, et qui était regardée comme un des plus beaux ouvrages du premier de ces deux peintres; mais les documents les plus authentiques l'ont restituée à son véritable auteur. — Prosper ORSI, peintre romain, naquit vers le milieu du seizième siècle, et fut employé, jeune encore, dans tous les travaux que le pape Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Il peignit à fresque, à la Scala Santa, le *Passage de la Mer-Rouge*, vaste composition, enrichie d'une multitude prodigieuse de figures : dans une autre pièce, il peignit *Isaac donnant sa bénédiction à Jacob*. Il orna de ses peintures plusieurs appartements du palais de Latran, ainsi que la bibliothèque du Vatican. Il fut long-temps lié d'une étroite amitié avec le Josepin, dont il tâcha d'imiter la manière: mais son caractère inconstant lui fit rompre cette liaison; et entraîné par le Caravage, il devint un des adversaires les plus acharnés de son premier ami. Il avait soixante-quinze ans lorsqu'il mourut à Rome, vers l'an 1635. P—s.

ORSI (JOSEPH-AUGUSTIN), cardinal, né à Florence, le 9 mai 1692,

étudia sous les Jésuites, et entra, en 1708, dans l'ordre de Saint-Dominique, à Fiesole. Il enseigna la philosophie et la théologie au couvent de Saint-Marc, à Florence, et se fit de la réputation par ses leçons, ainsi que par quelques ouvrages de critique sur des matières de théologie. En 1732, le cardinal Neri Corsini, neveu de Clément XII, le fit venir à Rome, comme son théologien. Orsi se montra zélé pour la défense des prérogatives du Saint-Siége; il devint membre de plusieurs congrégations, théologien de Casanate, secrétaire de l'index, et maître du sacré palais, en 1749. Il fut compris dans la nombreuse promotion de cardinaux faite par Clément XIII, le 24 septembre 1759. Cette dignité ne changea rien à ses habitudes; il continua de vivre dans la retraite, et de se livrer à son goût pour le travail. Il mourut à Rome, le 13 juin 1761, assisté de son ami Bottari, qu'il chargea de mettre au jour le tome XXI de son *Histoire ecclésiastique*; et Bottari le publia en effet, en 1762, avec l'éloge de l'auteur. Le 1er. volume de ce grand ouvrage avait paru en 1746. Orsi avait entrepris ce travail, comme il le dit lui-même, pour l'opposer à celui de Fleury, et pour répondre aux reproches, aux insinuations et aux traits plus ou moins directs, et quelquefois un peu malins, de l'historien français, contre les papes. Mais l'ouvrage italien est prolixe, et ne va, malgré le nombre des volumes, que jusqu'à l'année 600; il a été jugé diversement : les uns en ont loué le style, les principes et la critique; les autres n'y ont vu qu'une compilation faite aux dépens des savants qui avaient précédé. Orsi passait pour être ennemi des Jésuites; et ses liaisons confirmaient ce soupçon. C'est contre lui que feu le cardinal de la Luzerne avait dirigé sa Dissertation *Sur la déclaration du clergé de France*, en 1682, Paris, 1821, in-8°. On a de lui : I. Une *Dissertation*, publiée en 1727, contre le père Cattaneo (1), jésuite, sur l'usage matériel de la parole. II. Une *Dissertation latine sur saintes Perpetue et Félicité*, contre Basnage, 1728. III. Une autre *Dissertation théologique sur l'invocation du Saint-Esprit dans les liturgies des Grecs*, 1731. IV. Une *Dissertation sur le baptême au nom de Jésus-Christ*, 1733. V. *L'Apologie de Soto et de Ravestein*, contre l'*Histoire du Baïanisme*, du jésuite Duchesne, 1734, 400 p. in-4°. VI. Un traité *Sur le jugement irréformable du pape, dans la décision des controverses de foi* (en latin comme les précédents), 1739. VII. *De la puissance du pape sur les conciles généraux, et sur leurs canons*, 1740, 3 vol. in-4°. VIII. *De l'infaillibilité et de l'autorité du pontife romain au dessus des conciles œcuméniques* (en italien; il paraît être une traduction ou un abrégé de l'ouvrage précédent, qui est en latin), 1741. IX. *De l'origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains sur les états*, etc. (aussi en italien), 1742. Fabroni publia, en 1767, une Vie du cardinal Orsi, avec lequel il avait été fort lié. L'*Histoire ecclésiastique* d'Orsi a été continuée par Philippe-Ange Becchetti, aussi dominicain, né en 1743, évêque de Città della Pieve, en 1800, et mort en 1814:

(1) Charles-Ambroise Cattaneo était mort, le 19 novembre 1705, à Milan, sa patrie. Ses leçons et ses discours ayant été publiés par le P. Thomas Ceva, son confrère, en 3 vol. in-4°., Orsi attaqua la 4e. leçon sur le mensonge. Une lettre de saint François de Sales, qui contenait la même doctrine, parut une justification du sentiment de Cattaneo.

cet évêque fit paraître, en 1778, le tome XVII, de sa coutinuation de l'ouvrage d'Orsi (1). P—c—t.

ORSINI est le nom d'une des plus illustres et des plus puissantes maisons de Rome, plus connue en France sous le nom des Ursins. La famille Orsini occupa, dès le onzième siècle, un rang distingué dans la noblesse romaine : ses vassaux et ses châteaux-forts assuraient son indépendance dans des provinces où l'autorité des empereurs s'étendait rarement, et où celle des papes était encore mal établie. Cependant ce fut seulement vers la fin du treizième siècle, que les Orsini furent élevés, avec leurs rivaux les Colonna, au-dessus de toute cette fière noblesse, quand le cardinal Jean-Gaétan, membre de leur famille, parvint au souverain pontificat, en 1277, sous le nom de Nicolas III. Ce pape donna la Romagne à gouverner à son frère : il introduisit trois Orsini dans le sacré collége; et il plaça ainsi sa famille à la tête d'une faction puissante et dans l'Église et dans l'État. La rivalité des Orsini avec les Colonna, commença, en 1295, avec le pontificat de Boniface VIII, auquel les premiers avaient procuré la thiare ; et elle acquit de nouvelles forces pendant le siècle suivant. Lorsque le Saint-Siege fut transporté à Avignon, les barons romains, n'étant plus contenus par une autorité supérieure, ne voulaient pas uon plus reconnaître d'égaux. Des flots de sang furent répandus dans Rome par ces deux maisons, tantôt pour soutenir un vain point d'honneur, tantôt pour véuger des injures qu'aucune patience humaine n'aurait pu supporter. Ces rivaux acharnés ayant enfin consenti à poser les armes, toute l'autorité dans Rome fut partagée entre eux par une convention assez singulière : des deux chefs de l'État qui, avec le nom de sénateurs, gouvernaient toute la république, l'un était nommé par la faction Orsini, l'autre par la faction Colonna. Quand les Italiens, vers la fin du quatorzième siècle, recommencèrent à suivre avec honneur la profession des armes, qu'ils avaient long-temps négligée, plusieurs Orsini embrassèrent l'état de condottiere, et s'y firent beaucoup de réputation. Parmi eux on distingua, Raimond, comte de Lève, qui, en 1399, acquit la principauté de Tarente; Berthold, général des Florentins; Paul et Antoine, qui se signalèrent extrêmement dans les armées de Ladislas roi de Naples; et enfin Jean-Antoine, qui, en 1419, se rendit maître de la principauté de Tarente, et la conserva jusqu'au 15 novembre 1563, qu'il mourut dans un âge fort avancé, après avoir été, pendant trois règnes, le premier et le plus puissant sujet du royaume de Naples, et avoir, à plusieurs reprises, ôté et rendu la couronne à ses maîtres. Après la mort du prince de Tarente, dont les états furent réunis à la couronne de Naples, la maison Orsini, alliée à celle des Médicis, étendit ses possessions dans l'État de l'Église, avec la faveur de Sixte IV et d'Innocent VIII, et se dédommagea ainsi de ce qu'elle avait perdu dans le royaume de Naples. Alexandre VI, qui avait déjà humilié les Colonna, voulut aussi s'enrichir des

(1) Ce volume ne va que de 1334 à 1378. Alors Becchetti changea un peu le plan de l'ouvrage, et reprit la suite sous ce titre : *Istoria degli ultimi quattro secoli della chiesa* : le 12e. volume de cette suite, publié en 1797, s'étend de 1566 à 1587.

dépouilles des Orsini : deux d'entre eux, Paul et François, duc de Gravina, furent étranglés à Sinigaglia, le dernier jour de décembre 1502, par la trahison de César Borgia. Le cardinal Orsini fut empoisonné, et les autres membres de cette famille furent surpris et jetés en prison : mais la mort d'Alexandre VI les sauva d'une ruine entière; et le changement survenu vers cette époque dans la politique italienne, par l'invasion des ultramontains, réduisit, bientôt après, la noblesse immédiate de Rome, à un état de dépendance. S. S—I.

ORSINI (Nicolas), comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, naquit en 1442, et ne s'éleva que fort lentement à la réputation militaire qu'il obtint au commencement du seizième siècle. Son caractère réservé et sa prudence habile ne pouvaient le distinguer dans un rang subalterne, où ses rivaux l'éclipsaient par une valeur plus brillante. Ce fut seulement lorsqu'il approchait de sa soixantième année, qu'il fut mis à la tête des armées vénitiennes, et qu'il y acquit la réputation du plus sage, du plus circonspect des généraux italiens, et de celui sous les ordres duquel une armée courait le moins de danger. Quand la république fut attaquée par la puissante ligue de Cambrai, elle crut devoir associer le comte de Pitigliano au bouillant et impétueux Barthélemi d'Alviano, pour que les qualités et les défauts de l'un tempérassent ceux de l'autre Mais une opposition trop forte entre leurs caractères et leurs plans de guerre, causa la défaite de tous deux à la bataille d'Agnadel, le 14 mai 1509. Cette bataille, engagée contre l'avis de Pitigliano, fut peut-être perdue par sa faute; car il fut accusé d'avoir abandonné son rival, qui fut fait prisonnier. Pitigliano, demeuré seul à la tête des armées vénitiennes, poursuivit sans obstacle son système favori de temporisation. Malgré les désastres de l'État, il rassembla de nouvelles troupes, et il leur rendit le courage. A leur tête, il surprit Padoue, le 17 juillet 1509; et cet événement a été célébré jusqu'à nos jours par une fête solennelle, comme le premier succès qu'ait eu la république de Venise après les calamités dont elle avait été accablée. Pitigliano s'enferma ensuite dans Padoue, avec la fleur de la noblesse et de l'armée vénitienne, pour défendre cette ville contre Maximilien, qui en entreprit le siége, et qui fut valeureusement repoussé. Mais, à la suite de ce siége, Pitigliano, épuisé par les fatigues de la guerre, mourut à Lunigo, (février 1510), à l'âge de soixante-huit ans. Le sénat de Venise lui fit élever une magnifique statue dans l'église des Saints-Jean-et-Paul, où son corps fut inhumé.

S. S—I.

ORSINI (Laurent), seigneur de Ceri, nommé souvent *Renzo de Ceri*, général italien au seizième siècle, était cousin du précédent. Il s'engagea comme lui à la solde des Vénitiens, pendant la guerre de la ligue de Cambrai; et le premier il forma un corps d'infanterie italienne, en état de résister aux redoutables bataillons des Suisses et des Espagnols. Il signala sa valeur au siége de Bergame, qu'il soutint, en 1514, contre Prosper Colonna et Raimond de Cardone. Il accusa Barthélemi d'Alviano de l'avoir sacrifié dans cette occasion; et, ne pouvant plus servir avec ce général, qui s'était déjà montré l'ennemi du

comte de Pitigliano, il passa, en 1515, à la solde de Léon X, et fut employé à la conquête du duché d'Urbin. Après la mort de Léon X, Laurent de Ceri s'engagea au service de François Ier., et fit, pour ce monarque, une guerre de partisan en Italie. Il se distingua dans la défense de Marseille contre le connétable de Bourbon, et ensuite dans celle de Rome contre l'armée que ce redoutable ennemi de son roi avait formée. Laurent de Ceri n'avait, pour défendre Clément VII, qu'une troupe pusillanime de bourgeois, auxquels il ne put inspirer son courage. Lorsque la ville fut prise, il se retira vers Barlette, où il soutint long-temps encore le parti des Français. Il mourut à la chasse, le 20 janvier 1536, d'une chute de cheval. S. S—I.

ORSINI (FULVIO), savant antiquaire, fils naturel d'un commandeur de Malte, de l'illustre famille de ce nom, naquit à Rome, le 11 décembre 1529 (1). Le commandeur avait commencé à prendre soin de l'éducation de Fulvio: mais, s'étant brouillé avec sa maîtresse, il les abandonna tous les deux; et cet enfant, destiné à tenir un rang distingué parmi les érudits, fut réduit à vivre des aumônes que sa mère allait solliciter, chaque soir, de la pitié des passants. Admis, à l'âge de sept ans, au nombre des clercs de Saint-Jean de Latran, la vivacité de son esprit frappa le chanoine Gentilio Delfini, homme de mérite, et passionné pour les antiquités. Delfini donna des maîtres à Fulvio, pour lui apprendre les éléments du grec et du latin, et se chargea de lui enseigner les principes de l'archéologie. Il eut bientôt surpassé tous ses instituteurs. Delfini, l'ayant déterminé à embrasser l'état ecclésiastique, lui fit obtenir quelques petits bénéfices, et, dans la suite, lui résigna son canonicat. Fulvio, dont la réputation croissait de jour en jour, fut choisi par le cardinal Farnèse, pour remplir les fonctions de son bibliothécaire, et se vit recherché par tous les savants et les littérateurs qui étaient alors un si grand éclat à Rome. Il comptait parmi ses amis, Faërne, Latino-Latini, Paul Manuce et le célèbre Ant. Augustin. Le roi de Pologne chercha même à l'attirer dans ses états, en 1578 (1). Fulvio ne voulut pas se séparer de sa mère; et il éprouvait un vif plaisir à lui faire partager son aisance, et à la sentir heureuse des succès qu'il obtenait. Afin de pouvoir disposer de tous ses moments pour l'étude, il ne reçut que le sous-diaconat, et se fit dispenser de la récitation de l'office, ainsi que de l'assistance au chœur. Il conserva cependant ses divers bénéfices; et le pape Grégoire XIII lui assigna, en outre, une pension de deux cents ducats sur les revenus de l'évêché d'Aversa. Fulvio employait toute sa fortune à acheter des tableaux, des bronzes, des médailles, etc., dont il forma un magnifique cabinet, qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protecteur. Il laissa ses nombreux manuscrits à la bibliothèque du Vatican, et fit différents autres legs aux personnes dont il avait reçu des services. Fulvio mourut le 18 mai 1600, et fut inhumé dans la chapelle de

(1) Niceron dit le 2 décembre; mais il est évident qu'il se trompe, puisqu'il reconnaît, sur l'autorité de Jos. Castiglione, que Fulvio est mort le 18 mai (nouveau style) 1600, répondant au 8 mai du calendrier Julien, et que, d'après son épitaphe, il a vécu 70 ans, 4 mois et 27 jours.

(1) Muret, *Epist.* L. 1, ep. 66.

Sainte-Madelène, qu'il avait fait construire près de Saint-Jean de Latran : son épitaphe est rapportée par Niceron, tome XXIV. Thomasius et Casaubon ont accusé Fulvio de s'être approprié sans scrupule les recherches de quelques philologues contemporains. C'est un point qui n'a pas encore été examiné. On doit à ce savant, comme éditeur : *Novem illustrium fœminarum et septem lyricorum carmina*, etc., Anvers, 1568, in-8°. Les neuf femmes dont on trouve des vers dans ce recueil, qui est fort recherché, sont : Sappho, Erinne, Myro, Myrthis, Corinne, Telesille, Praxille, Nossis et Anyte. Wolf en a publié une nouvelle édition (*V.* J. Ch. Wolf). — *S. Pompeius Festus de verborum significatione*, Rome, 1581, in-8°. — *Selecta de legationibus ex Polybio et alia fragmenta ex historiis quæ non extant*, etc., Anvers, 1582, in-8°. — Les *Centons* de Læl. Capilupi, in-4°. — Le Traité d'Arnobe, *Adversùs gentes*, Rome, 1583, in-4°., etc. Comme philologue, on a de lui des *Notes* sur les anciens auteurs d'agriculture, sur les historiens latins, sur les *OEuvres* de Cicéron, etc. Enfin il a publié : I. *Virgilius collatione scriptorum græcor. illustratus*, Anvers, 1568, in-8°. L'édition publiée par Louis-Gasp. Valkenaer, Leuwarden, 1747, in-8°., est plus estimée que l'originale. II. *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus ab urbe conditâ ad tempora D. Augusti*, Rome, 1577, in-fol., et dans le tome VII du *Thesaur. antiq. romanar.*, Ch. Patin a donné une édition de cet ouvrage, corrigée et augmentée, Paris, 1663, in-fol. Abrah. Gorlée et Vaillant ont continué les recherches d'Orsini sur les familles romaines. III. *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa*, Rome, 1570, in-fol., rare (1) : Anvers, Plantin, 1598, in-4°., contenant 151 pl., dessinées par Théod. Galle ; ibid., 1606, in-4°., avec un Supplément de 18 pl. Cette dernière édition, à laquelle Jean Faber ou Le Fèvre, de Bamberg, a joint un Commentaire, est la plus recherchée ; et l'on peut dire que, pendant deux siècles, on n'a pas eu de recueil plus complet ni aussi exact, qui offrît les portraits des personnages illustres de l'antiquité, d'après les monuments les plus authentiques. Baudelot de Dairval a traduit cet ouvrage en français, sous ce titre : *Portraits d'hommes et de femmes illustres*, Paris, 1710, in-4°. IV. Des *Notes* sur le Traité d'Ant. Augustin, *De legibus et senatûsconsultis Romanorum*, et un *Appendix* à l'ouvrage de P. Chacon, *De triclinio Romanorum*, plus étendu que l'ouvrage même. V. Un petit Traité, *De bibliothecis*, inséré dans les *Commentationes* de Mader, Helmstadt, 1666, et réimprimé par J. A Schmidt, en 1702 et 1705. Joseph Castiglione d'Ancone a publié, d'après un manuscrit de Luc Holstenius, la *Vie* de Fulvio, en latin, avec son testament, Rome, 1657, in-8°. de 39 pag. On peut encore consulter la *Pinacotheca* de Rossi ; les *Éloges des hommes savants* de Teissier, tome IV, 364-69, et la No-

(1) Cette édition, imprimée (pour le texte) à Venise, fut publiée à Rome, par Ant. Lafréri : ce dernier en avait déjà donné, l'année précédente, une moins complète, moins critique, et sans texte, mais d'un burin plus sévère qui, par sa fermeté, rappelle le *faire* des estampes de Marc-Antoine Raimondi. Cette édition de 1569 est ordinairement citée sous le nom d'Achille Statius (*Estaço*), qui la dédia au cardinal Granvelle. La plupart de ces planches se retrouvent dans l'édition de 1570 ; mais celles qu'on y a ajoutées sont d'un burin bien inférieur.

tice que Millin a consacrée à Orsini, dans le Magas. encycl., 1811, III, 96-113. W—s.

ORSINI. *V.* Benoit XIII, Montmorenci (XXX, 19), et Ursins.

ORTA (Garcias de). *V.* Horto.

ORTEGA (Jean de) du bourg d'Alpanchez, enseigne de la marine royale, a laissé, *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el aureo numero y la epacta y luna y mareas*, Cadix, 1624.—Un autre Jean de Ortega, dominicain de la province d'Aragon, a écrit en espagnol un Traité d'arithmétique, imprimé d'abord à Séville, 1537, in-4°., puis réimprimé avec des corrections sous ce titre : *Tratado sutilisimo de arithmetica, de nuevo enmendado por Juan Lagarto y antes por Gonzalo de Busto*, Grenade, 1563, in-4°.—Enfin c'est à un troisième Jean Ortega, que quelques personnes attribuent le *Lazarillo de Tormes*. (*V.* Mendoza). A. B—t.

ORTEGA (Casimir-Gomez de), botaniste espagnol, né à Madrid, en 1730, fit ses études à Bologne; et, après s'être distingué dans ses humanités, cultiva la physique, la chimie et la botanique. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur au jardin royal de botanique; et ses leçons, ainsi que quelques-uns de ses écrits, contribuèrent beaucoup à répandre en Espagne le goût de cette science. Il mourut en 1810, à Madrid, où il était membre des académies de médecine et d'histoire. Ses principaux ouvrages sont : I. *Tentamen poëticum, seu de laudibus Caroli III, Hispaniæ regis, carmen*, Bologne, 1759, in-4°. On en trouve un long extrait dans les *Acta litteraria* de Leipzig, octobre 1761. II. *Commentarius de cicutâ*, Madrid, 1761; traduit la même année en espagnol sous le titre de *Disertacion sobre il uso y virtudes de la cicuta*, in-4°. Vincenti avoue que ce traité lui a été fort utile pour celui qu'il a composé sur la ciguë. III. *Tabulæ botanicæ*, Madrid, 1773, in-4°. Ce sont les classes, les sections et les genres de Tournefort, présentés en tableaux, et accompagnés des phrases génériques, à l'usage des élèves dans les herborisations. IV. *Tratado de las aguas termales de Trillo del Madrid*, 1778, in-4°. Ce traité contient, en 224 p., un exposé intéressant et bien fait, de tout ce que Trillo, ainsi que ses environs et ses eaux, offrent de remarquable. V. *Instruccion sobre el modo mas seguro y economiço de transportar plantas vivas*, ib. 1779, in-4°.; on y trouve des renseignements utiles sur la patrie de plusieurs plantes exotiques. Du reste, on comprend que, depuis la publication de cet ouvrage, les moyens de transport des plantes vivantes se sont fort améliorés. VI. *Historia natural de la malagueta*, etc., ib., 1780, in-4°., 1 fig. L'auteur donne ici de curieux détails sur cette plante, dont la floraison ne paraît pas être encore très-connue. Linné la nomme *Myrtus pimenta*. Elle est désignée dans le commerce sous les noms de *Poivre de la Jamaïque*, *Piment à couronne*, *Tête de clou*, etc. Mais il est remarquable que celui de *Malagueta* est donné par les auteurs à l'*Amomum grana paradisi*, et par Ortega seul au *Myrtus pimenta*. VII. Continuation de la *Flora española*, tomes v et vi (les 4 premiers étant de Jos. Quer), ib., 1784, in-4°. (*V.* Quer.) La deuxième partie nous paraît, sous plusieurs rapports, supérieure à la première. VIII. *Curso*

elemental de Botanica, etc., 1 vol. in-8°., ib., 1785, par Ortega, Palau et Verdera. Il y avait encore fort peu d'ouvrages sur ce sujet : celui ci eut beaucoup de succès en Espagne. IX. *Sex novarum, aut rariorum plantarum horti reg. botan. Matrit. descriptionum decades, cum nonnullarum iconibus*, in-4°., 1re.-4e. déc., ib., 1797, chez Ibarra; 5e.-8e., ib., 1798, chez le même; 9e. et 10e., ib., 1800, chez Marin: ces différentes parties sont réunies sous le même titre, portant les mots *Centuria I*, ib., 1800, chez Marin. Cette centurie contient dix genres nouveaux, dont plusieurs ont été conservés. Les descriptions sont très-bonnes; elles ont été faites sur des individus presque tous venus de graines envoyées par des voyageurs, surtout par Sessé : mais quelques espèces ne sont pas rapportées à leurs véritables genres, telles que le *Villanova*, qui est le *Parthenium hysterophorus*, Lin.; l'*Horminum caulescens*, qui est le *Lepechinia spicata*, Willd., Hort. Berol.; le *Pectis multifida*, qui est le *Schkuhria abrotanoides*, Roth; les *Anthemis ovalifolia*, *globosa* et *triloba*, qui n'appartiennent pas au genre *Anthemis*, etc. L'auteur y a joint 18 planches très-bien exécutées par Galvez, représentant 21 plantes, dont la plupart sont accompagnées des détails de la fleur et du fruit. Ortega a traduit: I. *Le Voyage du commodore Byron autour du monde, avec des notes et une nouvelle carte du détroit de Magellan*, Madrid, 1769, in-4°. Cette traduction est plus estimée en Angleterre même que l'original, à cause des notes sur l'histoire naturelle : elle fut réimprimée en 1770, avec une *Esquisse* (*Resumen*) *du 1er. Voyage autour du monde par Magellan et Séb. del Cano*. II. *La Physique des arbres*, par Duhamel, 2 vol. in-4°., Madrid, 1772. III. *Des semis et plantations des arbres et de leur culture*, par le même, ib., 1773, 1 vol., in-4°. IV. *De l'exploitation des bois*, etc., par le même, ib., 1773, 2 vol. in-4°. Ces trois traductions sont accompagnées de quelques notes. V. *Éléments d'histoire naturelle et de chimie appliqués à l'agriculture*, par le comte Gust. Ad. de Gyllenborg, traduits sur la version anglaise, 1 vol. in-8°., ib., 1775. VI. *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, etc., par Sage, 1 vol. in-8°., ib., 1776; réimprimé en 1780, avec l'addition des cures observées en Espagne. VII. *L'art d'essayer l'or et l'argent*, par Sage, un vol. in-4°., ibid., 1785. Cette traduction est accompagnée de plusieurs additions sur des opérations métallurgiques, etc. Lœfling a donné le nom d'*Ortegia* à un genre de plantes de la famille des caryophyllées. D—v.

ORTELL ou OERTEL (Abraham), en latin *Ortelius*, l'un des restaurateurs de la géographie, naquit en 1527, à Anvers, de parents originaires d'Augsbourg, qui jouissaient d'une grande fortune. Après avoir terminé ses études classiques, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut les Pays-Bas et une partie de l'Allemagne, avec J. Vivian, négociant de Valenciennes, son ami : il accompagna ensuite Émanuel Meteren, son cousin (*V.* Meteren, XXVIII, 460), en Angleterre et en Irlande; puis visita l'Italie jusqu'à trois fois, et y recueillit des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma l'un des cabinets les plus curieux qu'on eût

encore vus dans les Pays-Bas (*V.* Fr. Sweert). Son principal soin, dans ses voyages, était d'examiner les inscriptions, pour reconnaître les anciens noms de chaque lieu, et fixer le rapport de l'ancienne géographie à la moderne. A son retour dans sa ville natale, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la géographie, et conçut le premier l'idée de réunir les cartes publiées jusqu'alors par différents auteurs. Ses talents lui méritèrent l'amitié de ses plus illustres contemporains, entre autres de Gérard Mercator, célèbre géographe, qui, loin d'être jaloux du seul rival qu'il pût redouter, retarda la publication de ses propres cartes, pour ne point nuire au débit de celles d'Ortelius (*V.* Mercator). L'*Atlas* d'Ortelius eut le plus grand succès, et lui valut, en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Exempt d'ambition, il ne sortait que rarement de son cabinet, ouvert à tous les curieux; et il employait ses journées à lire ou à extraire les ouvrages des anciens. Il avait pris pour devise un globe terrestre, avec ces mots : *Contemno et orno mente, manu*, qui peut donner une idée de son mépris pour les choses d'ici-bas. Quelques jours avant sa mort, il dit à ses amis qui entouraient son lit : « Je ne laisse rien en cette vie, dont je ne puisse et ne veuille bien me passer. » Ortell mourut le 28 juin 1598, à l'âge de 71 ans. Ses restes furent déposés dans l'église des Prémontrés d'Anvers, où sa sœur lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe de Juste-Lipse, rapportée par une foule d'auteurs. Fr. Sweert a publié le *Recueil* des vers composés à la louange d'Ortell par les poètes flamands, et l'a fait précéder de sa Vie. Teissier, Lor. Crasso, Ghilini, Bullart, Foppens, etc., lui ont consacré des Notices. On a de ce géographe, surnommé le *Ptolémée* de son siècle : I. *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol. C'est l'édition originale de l'Atlas d'Ortelius, le premier qui ait été publié depuis la renaissance des sciences en Europe. Cet ouvrage, dit M. de Macedo, est un monument précieux pour l'histoire de la géographie. Il fera toujours époque dans les annales de la science, parce qu'il a été la base de tous les travaux géographiques entrepris depuis; et il mérite encore d'être consulté, malgré les progrès étonnants que la géographie a faits de nos jours. Il est vrai que les diverses cartes qu'Ortell a publiées, offrent entre elles de nombreuses contradictions qu'il ne s'est nullement mis en peine de concilier, se bornant à-peu-près au rôle d'éditeur-compilateur. Cet Atlas a été réimprimé un grand nombre de fois, avec des changements qui en rendent les différentes éditions très intéressantes pour faire connaître l'état et les progrès de la géographie au seizième siècle. Il a été traduit en italien, en espagnol et en français; et Michel Coignet en a publié un abrégé (1). II. *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4°.; c'est un catalogue alphabétique de tous les lieux dont il est parlé dans les anciens auteurs, avec leurs noms modernes, et ceux qu'ils ont portés à différentes époques. Ortell revit cet ouvrage, l'augmenta, et en publia une nouvelle édition sous ce titre : *Thesaurus geographicus*, ibid.,

(1) Ortell employa, pour graver ses cartes, François Hogenberg, et Ferdinand et Ambroise Arsenius. On a reproduit séparément des parties de son Atlas, dans le dix-septième siècle; entre autres, *Les Pays-Bas* qui ont été publiés par Pierre Kaer, libraire d'Amsterdam, en 162[illegible].

1596, in-fol. (1) Ce dictionnaire laisse sans doute encore beaucoup à desirer; « mais, dit M. de Macedo, nous n'en aurons pas probablement de long-temps un plus complet, pour ce qui concerne la géographie ancienne. » On le consulte encore journellement; et l'on peut dire que c'est surtout dans ce livre qu'Ortelius s'est montré savant géographe. III. *Theatri orbis terrarum Parergon, sive veteris geographiæ Tabulæ*. Cet Atlas embrasse toute la géographie ancienne, sacrée et profane, et donne même des cartes qu'on peut dire faites entièrement d'imagination, d'après des descriptions poétiques, telles que celles de la vallée de *Tempé*, de *Daphné*, faubourg d'Antioche, etc. On le trouve réuni à l'Atlas universel; mais il a été publié séparément, Anvers, 1595, 1609, 1624, etc.; et ces différentes éditions, surtout la première, sont assez recherchées des curieux (Voy. la *Notice* de M. de Macedo, *sur les travaux géographiques* d'Ortelius, dans les *Annales des voyages* publiés par M. Malte-Brun, II, 184-92). IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584, in-8°. de 80 pages, avec fig.; réimprimé avec le *Voyage* de Godefroi Hegenitius, dans la Frise, Leyde, 1630, 1661, 1667, petit in-12; et avec quelques *Opuscules* de Peutinger, Iéna, 1684. Jean Vivian, de Valenciennes, homme studieux, dont on a parlé, a eu part à cette relation. V. *Aurei sæculi imago, in quâ Germanorum veterum vita, mores, virtus ac religio*, etc. Anvers, 1598, in-4°., fig. de Phil. Galle. VI. *Deorum Dearumque capita, è veteribus numismatibus*, Anvers, 1573, in-4°., et dans le *Thesaur. antiq. Græc.*, de Gronovius, tome VII. Le portrait d'Ortell se trouve dans les *Elogii d'uomini letterati*, de Lor. Crasso, dans l'*Académie* de Bullart, gravé par Boulonnois, et dans la *Bibl. Belgica* de Foppens. W—s.

(1) Cette édition est estimée. L'ouvrage a été réimprimé à Hanau, 1611, et Anvers, 1624, in-4°., par les soins de J. Moretus. « J'ai ouï-dire, dit Lenglet-» Dufresnoy, que l'édition de Hanau est la plus am-» ple. Je ne voudrais pas néanmoins l'assurer, puis-» que je ne l'ai pas comparée avec les autres. » *Méthod. pour étudier l'histoire*, X, 49. Les savantes notes de Luc Holstenius, sur ce *Thesaurus*, ont été imprimées séparément en 1666 (*V.* HOLSTENIUS, XX, 490).

ORTIGUES (ANNIBAL D'), ou DE LORTIGUES, poète français, naquit à Apt, en Provence, l'an 1570, d'une famille noble et ancienne, mais sans fortune. Son père se nommait Pâris d'Ortigues, et il eut trois fils, dont Annibal paraît avoir été le second. Celui-ci prit le parti des armes, et servit avec distinction dans les armées royales, du temps de la Ligue. Il fit plusieurs campagnes sur terre et sur mer, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits satiriques, assez ressemblants. On peut en juger par le sonnet où il peint la cour de France :

Valeter tout le jour de crainte en espérance;
Sans cesse caresser ceux qu'on voudrait voir morts;
Après, se moquer d'eux, et d'un rire retors,
Demi-cillant les yeux, faire la reverence;
Se baiser à la joue en tendre contenance,
En promesses toujours prodiguer des trésors;
Dissimuler, flatter, encenser des mylords,
Que l'on voit gouverner l'état en apparence;
Voiler ses cheveux blancs pour tromper Cupidon,
Se musquer, se friser, comme un brillant Adon,
Porter une houssine, et s'en frapper la botte;
Contrefaire les grands, begayer quelquefois;
Dedaigner la decence et la traiter de sotte,
Sont les traits coutumiers de la cour de nos rois.

Voici la fin de son sonnet sur la cour d'Espagne.

Porter un chapelet pour prier l'Éternel,
Et prononcer toujours quelque vaine parole;
Pratiquer dans l'eglise une assignation*;
Redouter moins l'enfer que l'inquisition;
Telles sont les vertus de la cour Espagnole.

* Un rendez-vous.

C'est avec le même pinceau qu'il fait le tableau des cours de Londres, de Bruxelles, de Turin, de Rome et de Florence. Pour récompenser les anciens et agréables services rendus à l'état par d'Ortigues pendant les troubles de la Ligue et depuis, tant au dedans qu'au dehors du royaume, Louis XIII lui accorda, par brevet du 29 août 1636, la confiscation des biens d'un nommé Charles Legris. Annibal mourut quelques années après, dans un âge avancé, sans avoir été marié. Valère, son plus jeune frère, a continué sa race, qui existe encore aujourd'hui en Provence. On a d'Annibal d'Ortigues : I. *La Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12 de 116 pages. II. *Poésies diverses, où il traite de guerre, d'amour, gaité, point de controverse, hymnes, sonnets*, etc., dédiées au roi, Paris, chez J. Gosselin, 1617, in-12 de 454 pages. Les principales pièces qu'on y trouve sont : Une *Apologie des femmes*, contre la fameuse satire de Juvénal; elle contient des rapprochements très-piquants, un étalage assez ingénieux d'érudition, et beaucoup de traits curieux, qui ont échappé à l'académicien Thomas, et qui peuvent avoir fourni à Legouvé l'idée de son poëme du *Mérite des femmes*. On distingue encore les *Armes d'Achille*, pièce remplie de poésie; l'*Ortie*, pleine d'esprit et de sensibilité, avec cette devise : *Si tangas, feriet* (Si vous la touchez, elle vous piquera); allusion au nom de l'auteur, qui signifie *Ortie* en provençal. Il y a de la grandeur et des traits neufs dans ses *Prosopopées* sur la mort de l'amiral André de Villars-Brancas, de Charles de Gondi Belle-Isle, du brave Crillon, et de quelques hommes illustres de son temps. Son *Oraison funèbre du carnaval* est aussi gaie qu'ingénieuse. Une des pièces les plus intéressantes de ce Recueil, c'est l'*Amour fatal de Cesarin Stuard de Murs et d'Olynthie*. Son Portrait de la *Renommée* se distingue par une harmonie peu commune de son temps, et qui aurait fait honneur à Malherbe et à Racan. On peut citer encore ses *Conseils à Louis XIII enfant*; ses *Vers à la princesse de Conti*; son *Hymne à la pauvreté*; le Sonnet où il parle de ses voyages et de ses campagnes, etc. Malherbe, faisant allusion à la profession de l'auteur, composa le quatrain suivant, pour mettre en tête du volume :

> Vous dont les censures s'étendent
> Dessus les ouvrages de tous,
> Ce livre se moque de vous;
> Mars et les Muses le défendent.

III. *Le Désert du sieur de Lortigues, sur le mépris de la cour*, Paris, 1637, in-8°, de 200 pages. C'est un poëme philosophique, en douze chants, divisés par strophes de dix vers. Ce poète ne manquait pas d'amour-propre; on le voit en plusieurs endroits de ses ouvrages : mais il avait de la verve, et ses vers ont de la grâce et du naturel. On y trouve aussi quelques peintures libres; c'était le mauvais goût du temps. D'Ortigues a été traité trop sévèrement dans les *Annales poétiques*. Goujet lui a rendu plus de justice, dans ses *Soirées littéraires*.

A—T.

ORTIZ (ALPHONSE), né à Tolède, vers le milieu du quinzième siècle, prit le bonnet de docteur en droit, et se livra à l'étude des sciences ecclésiastiques. Nommé à un canonicat de Tolède, il obtint la faveur du cardinal Ximénès, qui l'employa à la révision et à l'impres-

sion de la liturgie Mozarabique. Il mourut vers 1530. Nous avons d'Ortiz : I. *Missale mixtum, secundùm regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec une savante préface. Ce petit volume est décrit avec beaucoup de soin par Pinius, Eugène de Roblès, Debure, Lesley et Zaccaria. II. *Breviarium mixtum, secundùm regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1502, petit in-fol. Ce volume, orné d'une préface comme le précédent, est encore plus rare. Pinius prétend que la troisième et dernière partie du breviaire Mozarabique est moins ancienne que les deux autres (*Voyez* Zaccaria, *Biblioth. Rit.*) III. *De la Herida del rey don Fernando el Catholico*, en espagnol. IV. *Consolatorio a la princesa de Portugal*, en espagnol. V. *Una oracion a los reyes catholicos*, en espagnol et en latin. VI. *Das cartas mensageras a los reyes, una que escribiò la Ciudad, la otra el cabildo de la Iglesia de Toledo*, en espagnol. VII. *Contra la carta del protonotario Lucena*, en espagnol. Le protonotaire Lucena avait présenté une requête aux rois catholiques pour les engager à adoucir les peines que l'inquisition infligeait aux hérétiques : Ortiz manifeste, dans sa lettre, un sentiment tout opposé. Ces cinq derniers opuscules sont imprimés ensemble, Séville, 1493, in-fol. Blaise Ortiz, dont il va être question, rapporte, dans la *Description de l'église de Tolède*, qu'il avait en sa possession quelques ouvrages latins d'Alphonse Ortiz. *Voy.* Nicolas Antonio, *Biblioth. hispana nova*, Madrid, 1783, in-fol.

L—B—E.

ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précédent, comme lui docteur en droit civil et canon, naquit au bourg de Villarobledo. Il fut d'abord vicaire-général de Jean de Villalva, évêque de Calahorra : entré dans la maison du cardinal Florent (depuis pape sous le nom d'Adrien VI), il suivit ce pontife à Rome, et y demeura tout le temps de son pontificat; il devint ensuite chanoine théologal de Tolède, et vicaire-général de Jean de Tavera, archevêque de cette ville. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de ce docteur : I. *Itinerarium Adriani VI, ab Hispania Romam usque, ac ipsius pontificatûs eventus*, Tolède, 1548, in-8°., et dans les *Miscellanea* de Baluze; tome III, très-curieux, rempli de particularités, et écrit avec beaucoup de franchise. II. *Descriptio graphica summi templi Toletani*, Tolède, 1544, in-8°., et dans la collection d'opuscules latins du seizième siècle, par don François Cerda. L'ouvrage d'Ortiz est plein d'érudition. Il n'est cependant pas entièrement de lui : Jean Vergara a composé la partie qui concerne l'office gothique, et qu'on estime le plus. Voy. *Biblioth. hispana nova*. L—B—E.

ORTWINUS. *V.* Gratius.

ORVILLE (Jacques-Philippe d') naquit à Amsterdam, le 28 juillet 1696. Son père le destinait au commerce; mais les leçons de Hoogstraten, son précepteur, développèrent en lui le goût des lettres, et lui firent sentir que sa vocation naturelle n'était pas pour le négoce et les affaires. Il reçut aussi, dans sa première jeunesse, quelques leçons de grec, du célèbre Hemsterhuys, qui avait, à cette époque, une chaire à l'athénée d'Amsterdam. En 1713, il parut un recueil de poèmes latins,

composés par quelques élèves de Hoogstraten; et les vers de d'Orville et de Pierre d'Orville, son frère, s'y faisaient particulièrement remarquer. Deux ans après, d'Orville ayant triomphé de la résistance de son père, alla suivre, à l'université de Leyde, les leçons de Gronovius, et celles de Burmann, qui prédit que son jeune auditeur serait un jour au premier rang des littérateurs. A l'étude des langues classiques, d'Orville joignit celle des langues orientales et de la jurisprudence. Il prit même, en 1721, le degré de docteur en droit, et soutint, à cette occasion, une thèse sur la loi 65, au Digeste, *De acquirendo rerum dominio.* On ne peut douter qu'il n'eût alors le projet de suivre la carrière du barreau; mais il y renonça bientôt. Quelques leçons de pratique, qu'il alla prendre à la Haye, durent l'attacher plus que jamais à la littérature. D'Orville avait pensé de bonne heure que les voyages lui seraient un utile moyen d'augmenter ses connaissances; qu'en visitant les grandes bibliothèques de l'Europe, il recueillerait d'amples matériaux pour ses ouvrages futurs; et qu'il profiterait sûrement beaucoup dans la conversation des savants, dont il se proposait de cultiver la société. Un tel moyen de s'instruire n'est pas à la portée de tous ceux qui voudraient l'employer; mais d'Orville était riche. Il parcourut successivement l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne. Partout il se concilia l'amitié des hommes les plus distingués. En Angleterre, il fut lié avec Bentley, Cuningham, Davies, Markland, Chishull, Potter, Wasse, Hutchinson; en France, avec Fraguier, Sévin, Sallier, Chamillard, Boivin, Montfaucon, Tournemine, Bouhier; en Italie, avec Muratori, Tiepolo, Salvini, Gori, Cocchi; en Allemagne, avec Fabricius, Cortius, et Christophe Wolf. On peut deviner, par la nature des liaisons que formait d'Orville, quelle était celle de ses études. L'Anthologie grecque et Théocrite étaient le principal but de ses travaux; mais il s'occupait aussi de tous les auteurs de tous les âges, et collationnait tout ce qu'il rencontrait de manuscrits un peu importants. Les inscriptions, les médailles, enfin tout ce qui tient à l'antiquité, ne l'intéressait pas moins, et entrait dans le plan de ses vastes recherches. De retour en Hollande, vers 1730, il songeait à ne plus vivre que pour les lettres, et à s'occuper, dans une heureuse indépendance, de l'emploi des riches matériaux qu'il avait rapportés: mais les magistrats d'Amsterdam dérangèrent ces doux projets d'une vie tranquille et retirée. Les études déclinaient dans l'Athénée Illustre; ils crurent, et ne se trompaient pas, que personne ne serait plus propre que d'Orville à leur rendre l'éclat qu'elles avaient perdues, et ils le nommèrent professeur d'humanités. Son discours inaugural est intitulé, *De Mercurii cum Musis felici contubernio* : sujet ingénieusement choisi; car le savant orateur était né dans une famille de négociants, et il parlait dans une ville dont les habitants cultivent le commerce sans négliger les lettres. Burmann, ayant commencé, en 1732, la publication d'un recueil périodique, intitulé *Miscellaneæ observationes*, prit d'Orville pour collaborateur. En 1740, celui-ci, resté seul par la retraite de Burmann, le continua sous le titre de *Miscell. observat. criticæ novæ*. Les premières *Observations*

sont en dix volumes; les secondes, en douze tomes ou quatre volumes. Les morceaux qui, dans ces mélanges, appartiennent à d'Orville, sont ordinairement signés d'un B. La Dissertation sur les inscriptions de Délos, dans le septième volume du premier recueil, et une autre Dissertation sur différentes inscriptions, dans le tome troisième de la seconde collection, sont des morceaux achevés. Maltraité par Corneille de Pauw, d'Orville publia contre lui, en 1737, un ouvrage très-satirique, dont le titre seul suffit pour faire connaître le ton: *Critica vannus in inanes Jo. Corn. Pavonis paleas.* L'érudition prodiguée dans ce livre, l'a sauvé de l'oubli où tombent presque toujours les satires, et surtout les satires des latinistes. De vifs chagrins ranimèrent cet amour du repos et de la retraite auquel les magistrats d'Amsterdam avaient fait violence; et d'Orville se détermina à donner, en 1742, la démission de sa chaire, dont il conserva le titre et les honneurs. Il put alors se livrer sans obstacle à la composition des grands ouvrages qu'il méditait; mais la mort ne lui laissa pas exécuter la meilleure et la plus importante partie de ses projets. Il mourut de la pierre, le 14 septembre 1751, à l'âge de 55 ans. Son ouvrage le plus considérable est une édition du roman de *Chariton d'Aphrodise* (Amsterdam, 1750, in-4°.), auquel il a joint un commentaire immense, plein de choses excellentes, mais trop souvent étrangères à l'auteur. M. Beck, qui l'a fait réimprimer (Leipzig, 1783, in-8°.), dit qu'il est indispensable à quiconque veut connaître à fond la nature et le caractère de la langue grecque; et, selon Larcher, qui nous a donné une traduction française de Chariton, les remarques de d'Orville doivent être recherchées par toutes les personnes qui ont du goût pour les lettres grecques et latines. Quand d'Orville mourut, l'impression de son voyage en Sicile était commencée; Burmann second en acheva l'édition, et la publia en 1764, sous le titre de *Sicula* (*V.* Burmann, VI, 332, 2). C'est un ouvrage d'une grande importance littéraire, et qui n'est peut-être pas aussi connu qu'il mérite de l'être. D'Orville était si riche en variantes sur les auteurs anciens, qu'il a fourni des secours à presque tous les philologues de son temps. Les éditions de Josèphe, de Lucien, de Diodore de Sicile, de Musée, de Coluthus, de Libanius, d'Aristophane, de Tite-Live, de César, de Virgile, de Lucain, de Suétone, de Frontin, de Pline, prouvent et son érudition, et sa complaisance infinie. Mais ce que d'Orville avait surtout à cœur de publier, et ce qu'on attendait de lui avec le plus d'impatience, c'était l'édition de l'Anthologie grecque et celle de Théocrite. Il avait, pour Théocrite, collationné plus de trente manuscrits; et, sur l'Anthologie, il avait recueilli tout ce qu'il était alors possible d'acquérir. Ses papiers sont aujourd'hui en Angleterre; et nous avons l'espérance bien fondée que ses variantes sur Théocrite seront incessamment employées par une main savante. Le Catalogue de ses manuscrits, qui font aujourd'hui partie de la bibliothèque Bodléienne, a été imprimé sous ce titre: *Codices manuscripti et impressi cum notis manuscriptis, olim Dorvilliani, qui in bibliothecâ Bodleianâ apud Oxonienses adservantur*, 1806, in-4°. Parmi les travaux de d'Orville, il faut encore compter la magnifique édition qu'il donna, en 1740, des

vers latins de Pierre d'Orville, son frère, mort très-jeune, en 1739.

B—ss.

ORVILLE (CONTANT D'). *Voy.* CONTANT, IX, 496.

ORVILLIERS (LOUIS GUILLOUET comte D') naquit à Moulins, en 1708. Son père, qui était gouverneur de Caïenne, le fit entrer de bonne heure dans les troupes de terre qui formaient la garnison de cette colonie; et il y était parvenu au grade de lieutenant, lorsqu'il passa dans la marine en 1728, en qualité de garde. Embarqué successivement sur divers vaisseaux et frégates, il fit plusieurs campagnes à Saint-Domingue, à Quebec et aux Antilles. En 1734, il était sur le vaisseau le *Saint-Philippe*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres de Duguay-Trouin. Nommé enseigne des gardes-marine, en 1741, il passa sur l'*Apollon*, commandé par Macnemara, qui avait une mission pour Lisbonne. Fait chevalier de Saint-Louis, en 1746, il succéda à ce capitaine dans le commandement de la compagnie des gardes-marine, qu'il conserva jusqu'à sa nomination au grade de capitaine de vaisseau, qui eut lieu en 1754. A cette époque, il passa sur la *Nymphe*, dans l'escadre de La Galissonnière, et fut employé à croiser devant Cadix. Nommé ensuite chef-d'escadre et commandeur de Saint-Louis, il dirigea plusieurs expéditions, sur les vaisseaux le *Belliqueux* et le *Guerrier* : il commandait l'*Alexandre* dans la belle campagne d'évolution, qui eut lieu en 1772. Le comte d'Orvilliers avait été élevé au grade de lieutenant-général, vers le commencement de 1777; et le roi, voulant lui donner un témoignage de sa confiance, le nomma au commandement de l'armée navale qui était réunie au port de Brest. Cette armée, forte de 32 vaisseaux de ligne, sortit de ce port, le 22 juillet 1778, divisée en trois escadres. D'Orvilliers était à la tête de l'escadre blanche; le comte Duchaffaut commandait l'escadre blanche et bleue, et le duc de Chartres avait l'escadre bleue sous ses ordres. Dès le 23, l'armée française eut connaissance de la flotte anglaise commandée par l'amiral Keppel; et elle manœuvra pour ne point la perdre de vue. Le 27, à quatre heures du matin, les deux armées étant en présence, le combat s'engagea: il dura trois heures, avec un acharnement égal de part et d'autre; mais le comte d'Orvilliers, étant parvenu à gagner le vent à l'ennemi, eut tout l'avantage du combat, et contraignit l'amiral anglais d'abandonner le champ de bataille en désordre, la plus grande partie de ses vaisseaux ayant été désemparée par la justesse et la vivacité du feu des vaisseaux français. Au mois de mai 1779, d'Orvilliers sortit, de nouveau, du port de Brest, avec trente vaisseaux, et se rendit à la hauteur de la Corogne, où 35 vaisseaux espagnols devaient se rallier à son pavillon : ils se firent long-temps attendre; et, pendant les trois mois qu'il resta en croisière sur les côtes d'Espagne, la maladie se mit dans son armée, et lui enleva la moitié de ses équipages. Son fils, qui était lieutenant sur la *Bretagne*, fut une des premières victimes. Lorsqu'il eut enfin réuni les 65 vaisseaux qu'il devait commander, il entra dans la Manche: mais de nouvelles contrariétés l'y attendaient. Après avoir vainement lutté, pendant plus de quinze jours, contre des vents forcés de la partie de l'Est, il avait été obligé de renvoyer plusieurs de ses vaisseaux, qui

ne pouvaient plus manœuvrer faute d'équipages. La saison étant d'ailleurs trop avancée pour remplir la mission qui l'avait conduit dans la Manche (une descente sur les côtes d'Angleterre); il rentra dans le port de Brest, au mois d'octobre 1779, se démit de son commandement, et se rendit à Rochefort. Attaqué, peu de mois après, d'une maladie grave, suite des fatigues qu'il venait d'éprouver, le comte d'Orvilliers obtint du roi la permission de quitter le service. En 1783, ayant perdu son épouse, il se retira au séminaire de Saint-Magloire, à Paris; et il y était encore, quand la révolution le força de chercher un autre asile. On n'a pu se procurer aucune certitude sur l'époque et le lieu de sa mort. H—Q—N.

ORY (François), jurisconsulte, était fils d'un libraire de Paris, et fut élevé par les soins d'un oncle maternel, chanoine à Orléans. Il suivit quelque temps le barreau de Paris, exerça les fonctions de bailli de Bois-le-Vicomte et de Montrouge, et les quitta pour occuper une chaire de droit à Orléans. C'est là qu'il se porta le vengeur de Cujas, dont Mérille, professeur à Bourges, avait prétendu signaler de nombreuses contradictions. Ory avait traité rudement son adversaire dans cette discussion: il éprouva lui-même une brutalité d'un autre genre de la part d'un de ses confrères. Celui-ci était un gentilhomme du Fauciguy, nommé Claude-Aymon Monet (1); choqué de la solution que lui donnait Ory sur la loi *Vinum* au Digeste, *De tritico*, etc. *legato*, il eut recours aux voies de fait pour appuyer sa logique, et appliqua un vigoureux soufflet à son contradicteur. Ory mourut en 1657, riche de plus de 50,000 écus. Il aimait à cacher son nom sous celui d'Osius, que portent ses différents ouvrages. Les seuls qui soient importants sont: I. *Disjunctor ad Merillium, seu de variantibus Cujacii interpretationibus, in libris Digestorum dispunctiones* 53, Orléans, 1642, in-8°. II. *Pactum renuntiationis, seu de pacto dotalibus instrumentis adjecto*, 1664, in-4°. Ory laissa à sa mort plus de 50,000 écus; il fut l'aïeul de Philibert Orry, intendant de Soissons, de Perpignan et de Lille, puis contrôleur-général des finances en 1730, mort le 9 novembre 1747. F—T J.

ORZECHOWSKI (Stanislas), en latin *Orichovius*, orateur et écrivain polonais, vécut sous le règne de Sigismond-Auguste. On ne sait point précisément l'année de sa naissance ni celle de sa mort. Il s'attira l'attention publique, lorsqu'étant chanoine de Premislie, pendant les querelles religieuses de cette époque, appuyé par les principaux dissidents, il épousa Madelène, fille de Jean Chelmicki, gentilhomme. Son évêque Dziaduski, avec lequel il guerroya long-temps, le dégrada du sacerdoce, et l'excommunia. Mais après la mort de sa femme, ayant fait une profession de foi au synode

(1) Ce Monet, quoiqu'il se targuât beaucoup de cette qualité, n'était pas uniquement gentilhomme. Après avoir plaidé quelque temps à Paris, il avait été, par arrêt de la grand'chambre du parlement, mis en possession d'une chaire de droit à Orléans, qu'on lui contestait. Il est probable que ce fut dans cette circonstance qu'il prit de l'aigreur contre Ory. Monet publia, en 1619, un écrit, intitulé *Antecessor sabaudus*, pour établir ses droits à l'exemption d'une prestation de 1100 francs, qui lui était imposée en sa qualité d'étranger. Il mourut d'apoplexie, à Orléans, le 25 mai 1636, comme il se disposait à partir pour occuper une place au sénat de Chambéri. Ses *Notes* latines sur les Paratitles de Cujas, se conservent en manuscrit à la Bibliothèque d'Orléans, 2 vol. in-fol.

de Petricovic, il fut relevé par le primat Dzierzgowski des censures ecclésiastiques. Il fut ensuite nonce ou député à la diète de 1561, et il vivait encore vers 1570. Il composa en latin les annales de la Pologne depuis la mort de Sigismond Ier., et les dédia, en 1554, à Sigismond-Auguste : elles ont été traduites en polonais par Sigismond Wlynski, docteur en philosophie de l'académie de Cracovie, et imprimées dans le Choix d'auteurs polonais, Varsovie, 1803 - 1806. Orzechowski écrivait avec élégance et facilité dans les deux langues : outre les nombreux écrits qu'il mit au jour à l'occasion de son mariage, il y en a de lui d'autres de moindre importance, tant en latin qu'en polonais : il composa en latin les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, publiées en 1611, et réimprimées en 1712, avec l'*Hist. Pol.* de Dlugosz. Son Oraison funèbre du roi Sigismond, Cracovie et Venise, 1548, réimprimée dans le recueil de Pistorius et dans plusieurs autres collections, le fit surnommer le Démosthène de la Pologne. Janoczki (*Biblioth. Zalusk.*) fait l'éloge le plus exagéré de cette pièce, qui est en latin. M—I.

OSBECK (Pierre), voyageur suédois, unit l'étude de l'histoire naturelle à celle de la théologie. Il fut, à la recommandation de Linné, embarqué en qualité d'aumônier, en 1750, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, qui revint à Gothembourg, en 1752. Nommé à la prévôté ecclésiastique de Hasloef dans le Halland, Osbeck y termina sa carrière, le 23 décembre 1805, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On a de lui en suédois : I. *Journal d'un voyage aux Indes-Orientales, fait dans les années* 1750, 1751, 1752, *avec des observations sur l'histoire naturelle, la langue, les mœurs, l'économie domestique des peuples étrangers*, Stockholm, 1757, 1 vol. in-8°., figures. Le vaisseau, en allant à la Chine, relâcha dans le port de Cadix, et, à son retour, atterrit à une petite île à l'ouest de Java et à l'Ascension. Osbeck a fidèlement suivi, dans sa relation, les règles que Linné avait prescrites dans son *Instructio peregrinatoris*. Il cherche à faire connaître l'histoire, les antiquités, la religion, les mœurs, les usages, le caractère, la politique, le gouvernement des pays qu'il a vus. Il partage le sentiment d'Anson et de plusieurs autres voyageurs sur les Chinois; il présente des détails exacts sur le commerce de leur pays. Mais c'est surtout pour l'histoire naturelle que son livre est d'un grand prix. Il fut traduit en allemand par Georgi, sous la direction de Daniel Schreber, Rostock, 1765, in-8°. Ce fut d'après cette version, revue par Osbeck, et à laquelle il fit des additions, que J. R. Forster en donna une traduction anglaise, Londres, 1772, 2 vol. in-8°., figures. A la suite de son voyage, Osbeck publia celui de son compatriote Torée, mort à Surate; ce morceau se trouve aussi dans les traductions, et on y a joint un traité de J. Ekeberg *sur l'économie rurale des Chinois*. II. Plusieurs Mémoires, dans le recueil de l'académie des sciences de Stockholm. Ils sont relatifs à quelques espèces de poissons, à la manière de tirer parti d'arbrisseaux et de plantes indigènes, et à une variété de froment qu'il conseille de cultiver. Les noms chinois des plantes qu'Osbeck a recueillis à Canton, sont pris du dialecte particulier de cette province, et désignés par l'orthographe vi-

cieuse de l'auteur, au point d'être rendus méconnaissables; cette partie de son ouvrage ne peut donc être d'aucune utilité. Linné, pour reconnaître les travaux de son disciple, lui dédia le genre *Osbeckia*, qui renferme de jolies plantes vivaces de la famille des Mélastomées. E—s.

OSBORNE (François), écrivain anglais, naquit, vers 1589, d'une opulente famille, originaire du Bedfordshire, et fut élevé dans la religion des Puritains. Il fut ensuite introduit à la cour. Guillaume, comte de Pembroke, se l'attacha en qualité de grand-écuyer. Il prit parti pour le parlement dans la guerre civile qui éclata en 1640, occupa divers emplois publics, et épousa la sœur d'un colonel de l'armée de Cromwell. Il se retira depuis à l'université d'Oxford, pour y surveiller les études de son fils, et pour y faire imprimer plusieurs ouvrages, parmi lesquels son *Avis à un fils* eut un succès extraordinaire, encore augmenté par la prohibition que l'on en fit, comme d'un ouvrage favorable à l'athéisme. Osborne échappa aux craintes qu'aurait pu lui inspirer la restauration; car il mourut le 11 février 1659, deux ans avant cet événement. Ses principaux ouvrages sont: I. *Mémoire en faveur d'un état libre comparé avec la monarchie*. II. *La politique turque;—Discours sur Machiavel;—Discours sur Pison et Vindex;—Discours en faveur de Martin Luther;* et d'autres écrits, réunis en 1 vol. in-8°. III. *Mémoires historiques sur la reine Élisabeth et le roi Jacques*. IV. *Mélanges de divers essais*, avec des *Déductions politiques tirées de l'histoire du comte d'Essex*. V. *Avis à un fils;* 1re. partie, 1656, imprimée cinq fois dans les deux premières années; 2e. partie, 1658, in-8°. Ces divers ouvrages ont du mérite; on les a réimprimés ensemble en 1689, in-8°., et en 1722, en 2 vol. in-12. — Jean Osborne a traduit de l'anglais, *Paméla ou la vertu récompensée*, Paris, 1743, 4 vol. in-12. L.

OSÉE, fils de Beeri, est le premier des petits prophètes dans l'ordre des Bibles, quoiqu'il paraisse postérieur à Jonas dans l'ordre des temps. Sa mission date des dernières années du règne d'Ozias, roi de Juda, et se termine au commencement de celui d'Ézéchias; ce qui comprend un intervalle d'environ 60 ans. Il mourut âgé de plus de 80 ans, vers l'an 784 avant J.-C. Sa prophétie a principalement pour objet la ruine du royaume d'Israël. Son premier mariage avec Gomer, appelée dans sa prophétie, *femme des prostitutions*, dont il lui est ordonné d'avoir des *enfants des prostitutions*, a prodigieusement embarrassé les commentateurs, parce que la loi défendait d'épouser, soit une *prostituée* proprement dite, soit une *idolâtre*. Mais toute difficulté disparaît, si, pour expliquer l'ordre de Dieu, de prendre une femme de la terre des prostitutions, on doit entendre le pays où l'on s'abandonnait à l'idolâtrie, qui est désignée fréquemment dans l'Écriture, sous le nom de *prostitution*, et dans lequel elle avait eu déjà des enfants d'un précédent mariage. Ce pays était évidemment le royaume d'Israël, où régnait le culte des idoles. Cette interprétation est conforme au texte original, et même à l'ancienne vulgate, qui doivent être ainsi traduits: « Prenez une femme de prostitution et » ses enfants de prostitution, parce » que la terre (d'Israël) a quitté » le Seigneur pour se prostituer aux

» idoles. » De sorte que le mot *prostitution* s'applique, non à Gomer, mais à la terre qu'elle habitait. De ce mariage naquirent trois enfants, dont les noms mystérieux faisaient allusion aux événements que leur père était chargé d'annoncer. Le premier s'appela *Jezrahel*, ou le *bras de Dieu*, pour marquer que le Seigneur allait faire éclater la puissance de son bras contre le peuple d'Israël, afin de venger le sang versé par Jehu dans la vallée de Jezrahel; le second, qui fut une fille, se nomma *La Ruchama*, ce qui signifie *sans miséricorde*, pour annoncer que Dieu allait répudier toute la maison d'Israël; le troisième, *Lo Ammi*, ou *qui n'est plus mon peuple*, pour apprendre au peuple d'Israël, qu'il allait cesser d'être le peuple de Dieu. Osée reçut ensuite l'ordre d'aimer une femme adultère, comme Dieu aimait les enfants d'Israël, en lui recommandant de ne s'abandonner à aucun homme; car il ne devait point lui-même avoir de commerce avec elle. Cette femme désigne Samarie, qui, en se prostituant aux idoles, avait violé l'alliance du Seigneur; ce qui, dans le style de l'Écriture, s'appelle commettre un adultère. Cependant Dieu, en la rejetant, ne l'a pas entièrement abandonnée, puisque les Juifs, dans leur état présent de réprobation, conservent dans leurs livres un gage assuré de leur rétablissement. Tout le reste de la prophétie regarde les deux maisons de Juda et d'Israël, leur réprobation, leur réunion future, pour ne plus former qu'un seul peuple, sous un seul chef, le vrai David, sous lequel ils seront aussi nombreux que le sable de la mer; époque encore incertaine, mais qui doit se vérifier avant la fin du monde. Osée est le plus obscur des prophètes, tant à cause des mystères cachés sous l'emblème de ses deux mariages, que de son style coupé, sentencieux, dans lequel il ne s'exprime quelquefois qu'à demi mot, laissant ses périodes imparfaites. Quoique semé de traits vifs, hardis, de belles comparaisons, son discours perd souvent de sa beauté, parce que le sens en est suspendu, et que le prophète en abandonne l'application et la suite. Nous avons d'ailleurs très-peu de connaissance des événements du temps auxquels il fait allusion. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre, et les Latins le 4 juillet.

T—D.

OSÉE II, fils d'Éla, fut le dernier roi d'Israël. Il conspira contre Phacée, le tua, et s'empara du trône. L'Écriture, en lui reprochant d'avoir fait le mal devant le Seigneur, comme ses prédécesseurs, observe néanmoins qu'il ne poussa pas son impiété aussi loin qu'eux. Peut-être laissait-il à ceux de ses sujets que leur dévotion portait à se transporter à Jérusalem pour offrir leurs sacrifices, la liberté de suivre leur penchant. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont le royaume d'Israël était tributaire, informé de l'alliance secrète qu'Osée avait formée avec le roi d'Égypte pour s'affranchir de ce tribut, fondit sur Israël, et prit Samarie, au bout d'un siége de trois ans, pendant lesquels les assiégés avaient éprouvé toutes les horreurs de la famine. Osée fut chargé de chaînes, et les dix tribus menées en captivité dans la Médie. Ainsi finit le royaume d'Israël, l'an 730 avant J.-C., environ 260 ans après sa séparation de celui de Juda. Osée en était le 19e. roi. Son règne n'avait été que de 9 ans. T-D.

OSIANDER (André), fameux théologien protestant, était né, suivant Seckendorf (*Histor. lutheran.*), le 19 décembre 1498, à Gunzenhausen, dans la Franconie (1), de simples artisans. Il fit ses études avec beaucoup de distinction, à l'académie de Wittemberg; et, ayant embrassé les principes des réformateurs, il fut nommé, en 1522, premier pasteur de Nuremberg. Ses talents pour la chaire étendirent bientôt sa réputation; et il conçut l'espoir de jouer un des premiers rôles dans son parti. Il assista, en 1529, à la conférence de Marpurg, et y proposa d'admettre dans l'Eucharistie l'impanation; mais Luther combattit ce sentiment, et le fit rejeter (*Hist. des variat.*, II, 3). Il se trouva aussi à toutes les assemblées où furent discutés les articles de la profession de foi si connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*; il y fit de grands efforts pour faire adopter ses idées sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames (*ibidem*, VIII, 2). L'emportement avec lequel il soutint cette doctrine, que Bossuet nomme *prodigieuse*, aurait pu avoir des suites fâcheuses, si les confrères d'Osiander n'eussent pris le parti de souffrir patiemment ses injures, pour éviter un éclat. Lors de la publication de l'*Interim*, ne voulant pas s'exposer à la persécution, il quitta secrètement l'église qu'il gouvernait depuis vingt-cinq ans, et se réfugia en Prusse. Osiander avait le projet de passer en Angleterre, espérant que la considération dont jouissait Cranmer, marié depuis peu avec sa nièce (*V.* CRANMER, X, 179), lui donnerait du crédit; mais Cranmer fut détourné par Calvin d'appeler près de lui un collaborateur si dangereux; et, d'un autre côté, le margrave Albert le retint; en lui donnant la première chaire de théologie de l'université de Kœnigsberg. Un reste de respect pour Luther l'avait toujours empêché de soutenir par écrit la nouvelle doctrine de la justification. Mais, après la mort du chef de la réforme, il l'enseigna publiquement; il poussa l'oubli des convenances au point de déclamer en chaire contre Melanchthon, qui chercha vainement à le ramener par la douceur, et d'attaquer les principaux articles reçus par les protestants comme la base de leur croyance. La plupart de ses collègues, indignés, le déférèrent au synode de Wittemberg, qui n'osa pas prononcer son interdiction. Cette faiblesse de la part du synode enhardit encore Osiander; et ce fougueux novateur vit ses principes dominer en Prusse, où ses disciples sont connus sous le nom d'*Osiandéristes*. Il mourut épileptique, à Kœnigsberg, le 17 octobre 1552. A une immense érudition, à une connaissance étendue des sciences mathématiques (1), Osiander joignait une éloquence vive et animée, qui lui donnait un grand avantage sur la plupart de ses adversaires. Doué d'une ardeur infatigable, il passait les nuits à étudier; et, sans les défauts de son ca-

(1) Melch. Adam, et d'après lui, plusieurs biographes disent qu'Osiander était bavarois; mais ils n'en rapportent aucune preuve. Suivant Seckendorf, son père était un serrurier, nommé *Hosemann* (*quasi vir bincentus*); et suivant la coutume des savants de son temps, il changea ce nom contre celui d'Osiander.

(1) Doppelmayer lui a donné une place dans sa *Notice des mathématiciens Nurembergeois*, 1730, in-fol., pag. 58-61

ractère, qu'on a déjà signalés, il aurait pu laisser une réputation durable. Il aimait les plaisirs de la table avec excès : dans l'ivresse, il se permettait les plus grossières injures contre les théologiens qu'il connaissait pour n'être pas de son avis, ou des plaisanteries indécentes, dont Mélanchthon et Calvin ont rapporté quelques-unes dans leurs *Lettres*. Les ouvrages d'Osiander sont tombés dans l'oubli ; on en trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Gesner, dans les *Eloges* de Teissier, I, 110-11 ; dans le Dictionn. des Nurembergeois, par Will et Nopitsch, etc. Le seul que l'on cite encore, et seulement pour sa rareté, est intitulé : *Harmoniæ evangelicæ libri IV*, Bâle, 1537, in-fol. L'édition de 1561, même format, est également très-rare. On ne doit pas oublier qu'il fut l'éditeur du célèbre ouvrage de Copernic, *De revolutionibus orbium cœlestium*, publié en 1543 (*V.* COPERNIC, IX, 547), et de l'Algèbre de Cardan, en 1545.—Son fils, Luc OSIANDER, dit l'*Ancien* (pour le distinguer d'un fils qu'il eut sous le même prénom, qui fut chancelier de l'université de Tubingue, en 1620, et qui se fit aussi connaître par un grand nombre d'écrits théologiques), naquit à Nuremberg, le 16 décembre 1534, fut quelque temps surintendant-général des eglises du Würtemberg, et mourut le 17 septembre 1604. On a de lui beaucoup de livres de controverse, la plupart en allemand. — André OSIANDER le *Jeune*, autre fils de Luc l'*Ancien*, né, en 1562, à Blaubayern, dans le Würtemberg, chancelier de l'université de Tubingue, en 1605, mort le 21 avril 1617, est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages théologiques, aujourd'hui oubliés. W—s.

OSIANDER (JEAN-ADAM), théologien et philologue, né le 3 décembre 1622, à Tubingue, professa la théologie à l'académie de cette ville, avec beaucoup de réputation, et mourut prévôt de la collégiale, le 26 octobre 1697. C'était un écrivain infatigable, plein d'érudition, mais entêté et privé de goût. Outre des *Notes* sur le traité de Grotius, *De Jure belli et pacis*, on cite de lui : I. *De azylis Hebræorum, gentilium et christianorum*, Tubingue, 1673, in-4°. Gronovius a inséré dans le tome IV du *Thesaur. antiquit. græcar.*, la partie de ce traité qui concerne les asiles chez les Grecs et les Romains. II. Plusieurs *Dissertations* sur des sujets de la Bible. III. Un *Commentaire* sur le Pentateuque, Tubingue, 1676-78, 5 vol. in-fol. IV. Un *Commentaire* sur les livres de Josué, les Juges, Ruth et Samuel, ibid. 1681-87, 3 vol. in-fol. V. *Tractatus theologicus de magiâ*, ibid. 1687, in-4°. La matière y est épuisée.—Son fils, nommé aussi Jean-Adam OSIANDER, né en 1659, mort le 23 mai 1708, fut médecin des armées du margrave de Bayreuth, et a laissé quelques dissertations médicales. — Jean-Adam III, fils de ce dernier, né à Tubingue en 1701, mort le 20 novembre 1756, suivit la carrière de l'enseignement, fut professeur de grec, et composa plusieurs savantes Dissertations d'exégèse biblique, dont on peut voir la liste dans Meusel. — Jean-Adam IV OSIANDER, fils de Jean-Rodolphe Ier. et d'une autre famille que les précédents, né à Tubingue en 1718, fut professeur de physique expérimentale au gymnase de sa ville natale, et mourut jeune, le 7 mai 1749. On ne cite de lui qu'un *Voyage littéraire*, demeuré manuscrit. — Jean OSIANDER,

autre fils de Jean-Adam Ier, né en 1657, mort le 18 octobre 1724, fut professeur de grec, d'hébreu, et de géographie, et exerça divers emplois administratifs et diplomatiques. Voyez sa *Vie* écrite en allemand par J. F. Abel, Tubingue, 1795, in-8°. W—s.

OSIAS ou OZIAS, roi de Juda, que les Livres saints nomment aussi Azarias, n'avait que 16 ans, lorsqu'il fut établi roi en la place d'Amasias, son père. Sa mère était de Jérusalem, et s'appelait Jechelie. Il fit ce qui était agréable au Seigneur; cependant il souffrit que le peuple sacrifiât sur les hauts-lieux et y brûlât de l'encens. Osias enleva aux Philistins les villes de Geth et de Jamnia, dont il rasa les murailles; il fit aussi la guerre aux Arabes avec succès, et construisit sur les bords de la mer Rouge, une ville, où il plaça une forte garnison pour les tenir en bride. Il remporta ensuite plusieurs victoires sur les Ammonites, qu'il obligea de lui payer un tribut annuel; et il réduisit à son obéissance tout le pays qui séparait son royaume de l'Égypte. Après avoir conquis par ses armes une paix durable, Osias prit soin d'embellir sa capitale. Il releva les murailles de Jérusalem, et les munit de plusieurs tours pour en défendre les approches. Il fortifia aussi les hauteurs voisines, et construisit des aqueducs qui distribuaient l'eau dans tous les quartiers de cette grande cité. Ce prince favorisa l'agriculture, et multiplia, par des plantations, les arbres et les végétaux qui peuvent servir à la nourriture des hommes. Si l'on s'en rapporte à Josèphe (*Hist. des Juifs*, XI, ch. 2), il entretenait une armée de 370 mille combattants, commandés par 2000 bons officiers, et il avait rassemblé un nombre prodigieux de machines de guerre. Lorsque ce prince eut perdu le vertueux Zacharie, qui l'avait élevé dans la crainte du Seigneur, et qui lui servait de premier ministre, la prospérité de son règne lui enfla le cœur. Jaloux d'imiter les princes idolâtres qui réunissaient dans leur personne la double dignité royale et sacerdotale, il pénétra dans le sanctuaire l'encensoir à la main, et entreprit d'offrir l'encens sur l'autel des parfums, fonction exclusivement réservée aux prêtres. Le pontife Azarias, à la tête de quatre-vingts lévites, fit de vains efforts pour le détourner de cette profanation, et n'en reçut que des menaces. Dans ce moment, le téméraire Osias se sentit frappé d'une lèpre hideuse, qui lui couvrit tout le visage. Cette tache indélébile le força de se séparer de toute société; il se retira hors de Jérusalem, dans un lieu écarté, laissant le gouvernement du royaume à son fils Joatham : il vécut encore un assez grand nombre d'années dans cet état d'humiliation, et mourut l'an 758 avant J.-C., à l'âge de soixante-huit ans, dont il en avait régné cinquante-deux. Il fut enseveli dans un champ voisin du tombeau de ses pères. Joatham lui succéda (*V.* Joatham, XXI, 571). Pendant son règne, le royaume de Juda fut affligé d'un violent tremblement de terre, d'un déluge de sauterelles, qui dévastèrent les champs, et de feux qui semblaient être lancés du ciel, et qui brûlèrent l'herbe des prés et les feuilles des arbres. Sous ce même règne, parurent les prophètes Osée, Joël, Abdias et Amos. W—s.

OSIO (Félix), écrivain savant et fécond, naquit en 1587, à Milan, d'une famille que Tomasini fait des-

cendre d'Osius, grand-prêtre du temple de Delphes. Après avoir achevé ses études avec beaucoup de succès, il fit ses cours de philosophie et de théologie au collége Borromée, et y reçut le laurier doctoral à l'âge de 22 ans. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et, ayant choisi la carrière de l'enseignement, professa les humanités au collége Helvétique à Milan, puis à Bergame. Il fut pourvu, en 1621, de la chaire de rhétorique à l'université de Padoue, qu'il remplit avec distinction. Il y prononça, dans des circonstances d'éclat, des discours qui furent très-applaudis. Il n'avait pas moins de facilité à écrire en vers; et les recueils de philologie, si multipliés en Italie, offrent tous quelques-unes de ses compositions. Cependant les lettres n'étaient, pour Osio, qu'un délassement. Il avait conçu le projet, exécuté depuis par Muratori, de publier les documents de l'histoire de l'Italie au moyen âge. Tandis qu'il s'en occupait avec ardeur, il fut chargé, par le sénat de Venise, de former la bibliothèque qu'une décision venait d'ajouter à l'université. Malheureusement la ville de Padoue était affligée alors d'une maladie pestilentielle. Osio, entraîné par sa passion pour les livres, ne voulut pas s'éloigner de cette ville; et il mourut victime de son zèle, le 29 juillet 1631, à l'âge de quarante-cinq ans. Ses restes furent déposés, sans pompe, dans le voisinage de l'église des Jésuites, dont la construction n'était pas encore terminée. Osio a laissé, en manuscrit, des *Poésies*, des *Harangues*, des *Panégyriques*, etc. Il avait publié lui-même la liste de ses *Discours*, que Tomasini a insérée dans les *Elogia viror. litter. illustrium*, et Argelati, dans la *Bibl. scriptor. Mediolan*. Il ne put terminer son travail sur les ouvrages d'Alb. Mussato; et ce fut, dit Tiraboschi, un bonheur pour les amateurs du genre historique, car il avait une telle facilité à écrire, et il aimait tant les digressions, qu'il aurait rempli de ses notes un grand nombre de volumes in fol. (*Stor. letteratur.*, VIII, 384). Les *Notes* d'Osio sur l'Histoire de Mussato, ont été recueillies (*V.* MUSSATO). On a également publié ses Remarques sur l'*Histoire* ou Chronique de Lodi, par Othon et Acerbo Morena, Venise, 1639, in-4°., dans le tome 1er. des *Scriptor. Brunsvic.*; dans le tome II du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*, et dans le tome VI des *Rerum italicarum scriptores*; et enfin ses Remarques sur les *Historiens de la marche Trévisane*, qui forment le tome VIII de la *Collection* de Muratori. Outre les ouvrages cités, on peut consulter sur Osio, l'*Historia gymnasii Patavini*, I, 358. Son portrait gravé se trouve dans les *Elogia* de Tomasini. W—s.

OSIUS vit le jour en Espagne, l'an 256. L'histoire ne commence à faire mention de lui qu'au temps du concile d'Illiberis, dont il fut un des membres, comme évêque de Cordoue. La gloire qu'il eut ensuite de confesser la foi, dans la persécution de Maximien, jointe à la haute réputation de sagesse et de vertu dont il jouissait, le rendit recommandable à Constantin-le-Grand, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques, et lui donna des commissions importantes, entre autres celle d'apaiser les troubles causés en Afrique par le schisme des donatistes, et en Orient à l'occasion de la célébration de la Pâque. Les erreurs d'Arius ouvrirent

une nouvelle carrière à son zèle. Il présida, en 324, le concile à Alexandrie, dont tout le succès fut d'étouffer le schisme d'un nommé Coluthe. L'année suivante, l'empereur, à sa sollicitation, convoqua le grand concile de Nicée. Osius y parut avec éclat: saint Athanase lui en attribue même le *symbole*. Quant au rang qu'il y occupa, savoir, s'il en fut le président, et, dans ce cas, si cette place lui fut déférée comme légat du pape Sylvestre, c'est une discussion dont le détail nous mènerait trop loin (*V.* Eustathe). L'empereur Constance eut d'abord pour cet illustre évêque la même confiance que son père. Osius en profita pour faire tenir le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince l'ayant voulu engager à signer la condamnation de saint Athanase, sans pouvoir y réussir, fit inutilement succéder les menaces aux caresses. C'est alors que l'évêque de Cordoue lui adressa cette célèbre lettre, chef-d'œuvre de magnanimité pastorale, qui commence ainsi: « J'ai confessé J.-C. dans la persé» cution que Maximien, votre aïeul, » excita contre l'Église; si vous vou» lez la renouveler, vous me trou» verez prêt à tout souffrir, plutôt » que de trahir la vérité, et que de » consentir à la condamnation d'un » innocent. » Constance, peu touché de la sainte liberté que prenait le vénérable vieillard, l'appela à Sirmium, où, après un an d'exil du prélat, voyant que toutes ses prières ne pouvaient le fléchir, il passa, sans respect pour son âge qui était de cent ans, des caresses aux menaces, et, à force de tourments, l'obligea de communiquer avec Ursace et Valens. Saint Hilaire, trop éloigné pour être parfaitement instruit de toutes les circonstances de l'affaire, l'accuse d'avoir signé la seconde formule de Sirmium, et d'avoir souscrit la condamnation de saint Athanase. Mais ce dernier, plus à portée de savoir ce qui se passait, le justifie de cette double prévarication. En général, il faut beaucoup se défier de tous les bruits que les diverses sectes d'hérétiques dont il était le fléau, firent courir, à cette occasion, sur son compte, et que des catholiques zélés adoptèrent trop facilement. Quoiqu'il en soit, Osius alla mourir dans sa ville épiscopale, en 357 ou 58, après avoir protesté contre la violence qui lui avait été faite à Sirmium, témoigné un vif repentir de sa faiblesse, et anathématisé l'arianisme. On l'appellait le *père des évêques*, le *président des conciles*: tous les auteurs ecclésiastiques s'accordent à faire le plus grand éloge de sa foi, de sa vertu, de son zèle contre l'erreur, de son talent pour maintenir la paix de l'Église, et pour calmer les troubles que les schismes et les hérésies excitèrent de toutes parts. Sans doute que cet illustre personnage serait honoré par l'Église, comme un de ses plus grands saints, si cet acte de faiblesse n'avait pas malheureusement terni la fin de sa carrière. T—d.

OSIUS (Stanislas). *V.* Hosius.

OSMAN, khalyfe. *V.* Othman.

OSMAN Ier., ou plutôt Othman ou Otsman, surnommé *Ghazy* (le Conquérant), fondateur de l'empire Othoman, et de la dynastie des Osmanlys, aujourd'hui régnante à Constantinople, naquit à Soukout, en Bithynie, l'an 657 de l'hég. (1259 de J.-C.) Rien de plus incertain que son origine, sur laquelle les historiens turcs eux-mêmes ne sont pas d'accord. L'opinion la plus générale, est que son aïeul Soléiman, chef

d'une tribu de Turkomans, établie dans la Transoxane, quitta cette contrée, passa dans le Khoraçan, à l'époque de l'invasion de Djenghyz-khan, et vint se fixer dans les environs de Kélath en Arménie, où il se noya dans l'Eufrate. Son fils Orthogroul, devenu chef de la tribu, s'avança dans l'Asie-Mineure, où le sulthan seldjoukide Ala-ed-dyn kaï kobad lui assigna pour quartier d'hiver les environs de Caradja-dag, près d'Ankourah, et pour l'été, les montagnes de Toumalidj. Orthogroul rendit d'importants services au sulthan et à ses successeurs, dans leurs guerres contre les Tartares et contre les Grecs, et mourut l'an 680 (1281). Othman succéda à son père dans le titre de chef de la colonie; et quoiqu'il ne gouvernât que des bergers, ou ne commandât que des brigands armés, l'opprobre qui suit le brigandage, ou l'obscurité qui accompagne la vie pastorale, n'appartiennent pas à sa vie historique. A la chute de l'empire Seldjoukide (*V.* Mas'oud II, xxvii, 386), il en partagea les débris avec plusieurs autres émyrs. Ce fut en l'année 699 (1299), dans la ville de Cara-Hissar, qu'il fit, pour la première fois, battre monnaie, et prononcer la prière publique en son nom; mais il ne prit jamais le titre de sulthan. Il s'empara de Nicée, en 1304, et subjugua le pays de Marmara en 1307. Tantôt allié, tantôt ennemi des autres petits princes de l'Asie-Mineure, il fonda, par une suite de conquêtes, dont le détail serait inutile, la faible puissance destinée à former l'empire Othoman. Les Grecs ne furent plus en état de repousser dans leurs retraites Osman ni ses hordes : vingt-sept années d'entreprises heureuses et de combats continuels, lui acquirent successivement des soldats, des esclaves et de nouveaux sujets. Il fortifia les châteaux et les villes, qu'il n'avait attaqués jusqu'alors que pour les piller, n'ayant ni l'espoir, ni la puissance de les conserver. Son dernier regard se porta sur la plus importante conquête qui ait illustré son règne. Osman était près d'expirer quand il apprit que son fils Orkhan venait de lui soumettre la célèbre ville de Brousse (l'ancienne Pruse). Il fut moins grand par lui-même que par la dynastie qu'il fonda; les vertus qui lui appartiennent sont l'équité, la prudence et la modération : le souvenir de sa justice a été si honorablement conservé, qu'à l'avénement de chaque nouveau sulthan, le peuple fait le souhait unanime et consacré, qu'il ait un règne heureux, une longue vie, et la bonté d'Osman. Ce fondateur de l'empire turc mourut, l'an de l'hégire 726 (1326 de J.-C.), à l'âge de soixante-neuf ans, après en avoir régné vingt-sept. Il eut pour successeur son fils Orkhan, auquel il donna de sages avis avant d'expirer. Les historiens turcs ont embelli l'histoire de ce prince, de plusieurs fictions, songes, amours, etc., qui n'ont pas dû trouver place dans cet article.

A—t et S—y.

OSMAN ou OTHMAN II, 16e. sulthan othoman, et fils d'Achmet Ier., monta sur le trône après la déposition de son oncle Mustapha Ier., l'an de l'hégire 1027 (de J.-C. 1618), à l'âge de treize ans. La courte carrière que parcourut ce jeune souverain, n'en offre pas moins une des époques les plus remarquables de l'histoire othomane. Jusque là, l'insolence des janissaires s'était bornée à se révolter, et quelquefois à déposer leur sulthan : Osman II fut le

premier que ses sujets osèrent mettre à mort. Un sentiment de compassion est d'autant mieux dû à sa mémoire, qu'il ne mérita point son sort. Une première faute fut la cause de tous ses torts ; il donna sa confiance à son précepteur, Omar Effendy, qui le fit servir d'instrument à sa propre ambition, à ses intrigues. Le malheureux et jeune Osman fut la victime de ses erreurs; mais les vertus dont il eut à peine le temps de laisser soupçonner le germe, n'en rendent ses conseillers que plus odieux, et ses sujets plus coupables. Ce généreux sulthan, qui promettait d'égaler ses illustres ancêtres, se montrait, malgré son extrême jeunesse, avide de gloire, courageux, appliqué, ennemi de l'oisiveté, de la mollesse et des plaisirs. Dès la première année de son règne, il envoya une ambassade à Louis XIII, en réparation de l'insulte faite, sous le règne précédent, au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea des armées contre la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand Ier., et des flottes pour détruire les repaires des Cosaques. Indigné de la résistance de ces peuplades de brigands, il marcha en personne contre les Polonais leurs protecteurs. Il entra en Pologne, en 1621, à la tête de quatre cent mille Othomans. Les rives du Dniéper, et les remparts de Choczim, furent les témoins de son courage, de son opiniâtreté et de ses vains efforts. La fureur aveugle des janissaires ne put vaincre l'héroïsme avec lequel les Polonais combattirent pour leur patrie et leur liberté. Les Othomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sulthan, qui les accusait, avec raison, d'être dégénérés : Osman, humilié, voulut punir les janissaires de l'affront d'une paix honteuse qu'il souscrivit la même année. Le bruit se répandit que le trône des sulthans allait être transporté en Asie, que la milice du Caire devait entourer le souverain, et que le corps des janissaires serait détruit : le pèlerinage de la Mekke servait de voile à l'exécution d'une si dangereuse entreprise. Le sulthan était trop irrité contre la soldatesque pour qu'elle ne fût pas animée contre lui. Quelques sages membres du divan montrèrent au jeune Osman les avant-coureurs de l'orage qui le menaçait : il méprisa leurs conseils, et n'en annonça que plus fièrement ses hardis desseins : son imprudent khodjah, Omar Effendy, l'encourageait à ne pas fléchir; la révolte éclata : les yeux d'Osman s'ouvrirent trop tard ; et quand il voulut composer avec ses soldats en rebellion, il n'était plus temps. Mustapha Ier. fut remis sur le trône : on traîna l'infortuné Osman au château des Sept-Tours, où ses sujets égarés l'accablèrent d'insultes ; et le chef de la révolte, le beau-frère de Mustapha, Daoud-Pacha, qui régnait sous le nom de ce fantôme, vint dès le lendemain dans la prison porter les mains sur son maître, et le fit étrangler sous ses yeux. Ce crime ne fut pas impuni : le coupable Daoud ne tarda pas à en porter la peine (*V.* Daoud-Pacha). Un souvenir de honte, de regret et de douleur vengea la mémoire d'Osman II : un janissaire avait osé le frapper pendant sa translation aux Sept-Tours ; il fut mis à mort un an après, et le soixante et cinquième oda, dont il était membre, fut cassé en entier : la mémoire et la réparation de l'attentat se sont perpétuées ; et dans les prières

journalières de l'orta-dgiami, le nom du janissaire et celui de son oda sont encore aujourd'hui voués à la malédiction. Osman II périt l'an de l'hégire 1031 (20 mai 1622 de J.-C.) Le père Pacifique de Provins (*V.* PACIFIQUE) a publié une relation de la catastrophe qui termina la vie d'Osman II. A—T.

OSMAN III, vingt-cinquième sulthan othoman, fils de Mustapha II, succéda à son frère Mahmoud Ier, en 1754. Son règne fut court et marqué par l'incapacité, l'indécision et la cruauté. Il changea continuellement de grands-vézyrs, ne discerna jamais ni les bons ni les mauvais conseils : fidèle, par un instinct féroce, à la politique sanguinaire qui conseille aux sulthans de se défaire de ceux de leurs proches que les vœux du peuple semblent appeler au trône, il fit empoisonner deux princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombrage, et dont il redoutait les éminentes qualités. Le seul événement du règne d'Osman III fut la défaite et le pillage de la caravane de la Mekke, par les Arabes, en 1757. Après avoir déposé ou fait mettre à mort six grands-vézyrs et autant de caïmakans, l'imbécille et féroce Osman III mourut presque subitement, au bout de trois années de règne, en 1757 : sa mort procura le trône et sauva la vie à son cousin Mustapha III ; elle conserva les sceaux au célèbre Raghib Mehemet Pacha, qui était à la veille de les perdre. S—Y.

OSMAN-BEY (NEMSEY), né en Hongrie, vers le milieu du dix-huitième siècle, d'une famille noble, embrassa fort jeune la carrière militaire. Étant colonel au service d'Autriche, il fut accusé d'avoir volé la caisse de son régiment : il entreprit de se justifier, en rejetant l'accusation sur le caissier, qui avait disparu ; l'empereur Joseph II, peu satisfait de cette justification, ordonna qu'il fût dégradé et renfermé dans une forteresse. Il subit cette détention pendant une année, au bout de laquelle il obtint sa liberté. Mais il fut tellement indigné de la rigueur du traitement qui lui avait été infligé, et surtout de ce que l'empereur ne l'avait pas réhabilité dans son grade, qu'il partit pour Constantinople, avec le projet de se faire musulman. Arrivé dans cette capitale en 1779, il se présenta devant le *cadilesker* de Romélie, un des grands-officiers de la couronne, auquel il exposa ses intentions d'embrasser l'islamisme. Avant de recevoir l'abjuration et la nouvelle profession de foi de cet étranger, le *cadilesker* envoya prendre des renseignements chez l'ambassadeur d'Autriche, accrédité à la Porte-othomane. Le baron d'Herbert-Rathkeal, qui remplissait cette fonction sous le titre d'internonce, employa vainement tous les moyens de persuasion pour détourner le colonel de son projet. Il offrit même de solliciter à la cour de Vienne la réintégration de cet officier dans son grade militaire, en lui faisant espérer qu'il l'obtiendrait. Celui-ci répondit fièrement qu'il n'était pas venu à Constantinople pour régler sa conduite sur les avis ou les remontrances de M. l'internonce, et qu'il était inébranlable dans sa résolution. Il retourna donc chez le *cadilesker*, auquel il protesta de nouveau de son desir d'embrasser la religion musulmane. Le grand-officier de la Porte envoya une seconde fois chez le ministre d'Autriche, pour savoir si le colonel hongrois était, comme il le disait, *bey-zadey*, c'est-à-dire, d'un

sang noble; et, sur la réponse affirmative, on admit celui-ci à faire la profession de foi musulmane. Il reçut le nom d'*Osman-Bey*, et obtint, en considération de sa naissance, un apanage de cinq à six mille francs sur les revenus du grand-seigneur, dans le même territoire de Magnésie, sur le Méandre, que Thémistocle, vingt-trois siècles auparavant, avait également reçu en apanage du roi de Perse Artaxerce. Osman-Bey avait toujours eu du goût pour les arts du dessin, et surtout pour l'archéologie et la numismatique. Il avait porté à Constantinople la collection de médailles antiques qu'il avait formée en Allemagne, et qui était composée presque en entier de médailles latines. Sa nouvelle position lui donna la facilité de recueillir des médailles grecques; et ses voyages annuels dans la partie de l'Ionie où était situé son apanage, lui facilitèrent les moyens d'en acquérir de très-belles. Quoique devenu musulman, Osman-Bey n'avait pas renoncé à vivre à l'européenne, c'est-à-dire, à boire du vin et à manger du porc, deux choses expressément défendues par le Khoran. Pour n'être point surveillé ni gêné dans ses habitudes à cet égard, il avait pris des domestiques chrétiens. C'étaient deux insulaires de la république de Venise, gens assez mal famés. Un jour qu'il avait envoyé l'un d'eux exiger chez un banquier de Constantinople le paiement d'un effet de trois mille piastres, son camarade et lui formèrent le complot d'assassiner leur maître, pour garder impunément cette somme. En effet, après l'avoir touchée et mise en lieu de sûreté, ils rentrèrent ensemble chez Osman-Bey, se jetèrent sur lui, et l'assassinèrent à coups de poignard. Aux cris de la victime, les voisins accoururent; mais le malheureux était déjà noyé dans son sang, et il expira bientôt après. C'était en l'année 1785. Un des domestiques parvint à s'évader; l'autre fut arrêté, et mis en prison. Mais, comme personne ne se présenta pour l'accuser, et que, suivant la loi turque, on ne condamne pas à mort lorsqu'il n'y a point de partie plaignante (le ministère public ne poursuivant jamais d'office les délits, ainsi que cela se pratique dans l'Europe civilisée), l'assassin arrêté fut remis en liberté au bout de quelques semaines. Le *waiwode* (gouverneur) de Galata, quartier qu'habitait Osman-Bey, s'empara, pour le fisc, de tout ce qui se trouvait dans la maison du défunt. Ses médailles, au nombre d'environ trois mille, tant grecques que latines, en tous métaux, furent achetées par M. Cousinéry, consul de Salonique, alors à Constantinople. Osman-Bey avait, dans le Levant, la réputation de faire des médailles fausses. Aussi se trouva-t-il dans sa collection 400 pièces taillées au burin et refaites d'après un procédé uniforme de falsification; ce qui a depuis servi à les distinguer des pièces véritables, et à mettre en garde les amateurs contre un genre d'escroquerie dont les Cogornier et les Padouan ont donné le premier exemple (*V.* Cavino). Cependant quelques-unes de ces pièces fausses ont été publiées de confiance et sans un examen assez sévère par M. Sestini, dans le quatrième volume de ses premières *Lettres numismatiques*. Il est vrai qu'ayant reconnu plus tard son erreur, il s'est empressé de signaler ces monuments comme suspects, dans d'autres volumes de ses Œuvres. Toutes les médailles d'Osman-Bey, soit authen-

tiques, soit fausses, ont passé, avec la collection entière de celles de M. Cousinéry, dans le riche cabinet du roi de Bavière, à Munich. A—R.

OSMAN (TOPAL). *V.* TOPAL OSMAN.

OSMOND (SAINT), né dans la première moitié du onzième siècle, était fils du comte de Séez. Il reçut une éducation digne de sa naissance, et joignit la connaissance des belles-lettres aux talents militaires. En 1066, il accompagna Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, fut fait comte de Dorset, puis conseiller d'état, et chancelier. Sa vertu et la sagesse de sa conduite le portèrent, vers 1078, sur le siége de Salisbury. Il justifia le choix qu'on avait fait de sa personne, par le zèle avec lequel il remplit son ministère, par les soins qu'il prit pour exciter l'émulation parmi ses chanoines, par la formation d'une bonne bibliothèque, ouverte à tous ceux qui voulaient en profiter, et par le maintien de la discipline ecclésiastique. Les abus choquants et le peu d'uniformité qu'il aperçut dans la liturgie anglicane, lui firent concevoir le projet de la réformer. Il mit d'abord son travail à exécution dans son diocèse. Les églises voisines l'adoptèrent ensuite; enfin son nouveau rituel s'établit, et devint commun à toute l'Angleterre, qui s'en est servie jusqu'au temps de la reine Marie. Saint Osmond avait composé pour cela un traité des *Offices ecclésiastiques*, dans lequel on inséra mal-à-propos, après sa mort, quelques légendes apocryphes. On a reproché à ce prélat d'avoir abandonné les intérêts de saint Anselme son archevêque, dans l'assemblée de Rockingham, par complaisance pour le roi; mais ces deux grands prélats se réconcilièrent bientôt très-sincèrement. Saint Osmond mourut en 1099, après une longue et douloureuse maladie. La cathédrale qu'il avait fait construire, et qu'il venait de réparer, après qu'elle eut été incendiée, recueillit les cendres de son vénérable évêque, qui fut canonisé en 1458. La liturgie qu'il avait rédigée pour son église, sous le titre d'*Usages de Sarum* (ou Salisbury), a été plusieurs fois imprimée, et se conserve encore comme un précieux monument de ce genre d'antiquités ecclésiastiques. T—D.

OSORIO (JÉROME), l'un des écrivains qui ont fait le plus d'honneur au Portugal et au seizième siècle, naquit à Lisbone, en 1506. Par son père, Jean Osorio de Fonseca, et par Françoise Gille Govea, sa mère, il tenait à deux familles qui avaient déjà produit plusieurs personnages éminents. Après avoir suivi les cours de l'université de Salamanque, pour les langues anciennes, il vint à Paris, à l'âge de dix-neuf ans, avec le dessein de se livrer à l'étude de la philosophie, c'est-à-dire, de la doctrine d'Aristote, qui régnait encore à beaucoup d'égards dans les écoles. Mais il passa bientôt de là en Italie, persuadé qu'il ne pouvait trouver nulle part plus de ressources pour l'érudition ecclésiastique que dans la contrée qui donnait des lois à la catholicité. Bologne fixa son choix; et il s'y appliqua laborieusement à l'étude de l'Écriture et de la langue hébraïque. Riche de connaissances, il rapporta dans sa patrie ce précieux dépôt. Le roi Jean le chargea d'enseigner les saintes lettres à Coïmbre; et il y expliqua avec succès Isaïe et l'Épître de saint Paul aux Romains. Son travail sur le prophète et sur l'apôtre est compris dans la collec-

tion de ses Œuvres. D'abord archidiacre de l'église d'Evora, il fut nommé évêque de Silves, par Catherine d'Autriche, régente de Portugal pendant la minorité de Sébastien, son fils. Sébastien était à peine monté sur le trône, qu'entraîné par un esprit chevaleresque, funeste à son royaume, il fit connaître à Osorio son dessein de passer en Afrique, pour y combattre les infidèles, et le pressa vivement de l'accompagner dans cette expédition. Le prudent évêque lui représenta tous les dangers d'une entreprise aussi aventureuse : mais, s'apercevant que son éloquence ne pouvait modérer la bouillante ardeur du jeune souverain, il ne pensa qu'à se dérober au spectacle des malheurs qu'il pressentait: et il se retira, sous divers prétextes, à la cour de Rome. Le pape Grégoire XIII, par l'accueil empressé qu'il fit à Osorio, et par les témoignages d'estime dont il le combla, lui eût rendu le séjour de Rome plein de douceurs, si la perspective des maux qui menaçaient sa patrie n'eût pas pris trop d'empire sur ses affections. Au bout d'un an, Sébastien, qui supportait difficilement l'absence de ce prélat, le rappela près de lui. Peu de temps après son retour, Osorio vit confirmer ses pressentiments: le roi périt, en 1578, à la bataille d'Alcazer contre les Maures. Ses états épuisés furent en proie aux déchirements que devaient amener les efforts des compétiteurs, qui avaient à se disputer un trône dont il n'existait point d'héritiers directs. Au milieu de ces agitations, Osorio exhorta le peuple à demeurer tranquille, et à ne pas s'immiscer dans les commotions dont il était témoin. La circonspection de l'évêque de Silves fut mal interprétée par ses ennemis. Il fut accusé de favoriser les prétentions de l'Espagne sur son pays : l'apologie qu'il publia, calma un peu la fureur de la malveillance, mais ne l'étouffa point. Osorio, qui s'efforçait de faire diversion à ses chagrins par l'accomplissement de ses devoirs épiscopaux et par les consolations de l'étude, mourut à Tavira, le 20 août 1580. Il avait écrit à la reine d'Angleterre, Elisabeth, pour l'éclairer sur les erreurs de l'Église anglicane, et la ramener à la foi catholique: le seul résultat de sa lettre fut une controverse qui s'éleva entre lui et Gauthier Haddon, théologien de la reine, contre lequel il publia un Traité de la vraie religion, divisé en trois livres. Tous ses ouvrages, dont la plupart avaient paru d'abord séparément à Lisbonne, furent recueillis et imprimés à Rome, 1592, 4 vol. in-fol., par les soins de son neveu, du même nom que lui, chanoine d'Evura, et auteur lui-même de gloses et de paraphrases sur diverses parties de l'Écriture. Cette collection se compose de livres philosophiques, d'ouvrages de théologie ou relatifs à l'Écriture-Sainte, et de l'histoire du grand Émanuel. Dans la première série, on distingue les Traités *De nobilitate civili* et *De nobilitate christianá; — De gloriâ libri v*, dont il y a un grand nombre d'éditions, et dont le discours préliminaire, adressé à Jean III, est plein de sages leçons pour les rois; — *De regis institutione et disciplinâ libri VIII.* On trouve, dans la seconde série, des Paraphrases ou Commentaires estimés, sur saint Paul, sur Job, sur les Psaumes, sur Salomon, Isaïe, Osée, Zacharie, et sur l'évangile de saint Jean. Mais le plus beau titre de gloire d'Osorio, c'est son livre *De*

rebus Emanuelis virtute et auspicio gestis, Lisbonne, 1571; Cologne, 1581, in-8 (*Voy.* J. MATAL); ibid. 1597, in-fol.; Coïmbre, 1679, 3 vol., ibid., 1791, in-12. Cet ouvrage a été traduit en anglais, 1752; et nous en avons une espèce de version en vieux français, par Simon Goulart. L'historien est exact et bien informé; il s'exprime librement, et sait animer ses récits. Grand imitateur de Cicéron, il retrace le choix d'expressions et l'abondance de l'orateur romain : on peut même le taxer de trop de prolixité; mais c'était le défaut des écrivains de cette époque. On peut aussi l'accuser d'un attachement trop servile aux formes de style des anciens. Mariana, Strada, Grotius, notre de Thou, partagent ce double reproche. Osorio ne fut pas moins recommandable par sa piété et sa bienfaisance que par ses écrits. F—T.

OSSAT (ARNAUD D'), cardinal, appelé à tenir le fil de la politique d'Henri IV en Italie, fut, dans toute la rigueur de l'expression espagnole, le *fils de ses propres œuvres*. Il naquit, en 1536, à Laroque-en-Magnoac, village du diocèse d'Auch. Il y a lieu de croire que son père, mort en Espagne dans la détresse, exerçait la profession d'artiste vétérinaire. Cette opinion, du moins, concilie la tradition commune, suivant laquelle d'Ossat devait le jour à un maréchal-ferrant, et le témoignage de Dupleix, qui le dit issu d'un opérateur de campagne. A l'âge de neuf ans, il se trouva sans parents connus, et sans autre ressource que la pitié publique. Un gentilhomme du voisinage, nommé De Marca, le recueillit, et le fit élever avec un de ses neveux, dont il était tuteur. Au bout de quelques années, les progrès du pupille d'adoption devinrent si frappants, qu'il fut jugé capable de servir de précepteur à son compagnon d'études. En 1559, d'Ossat reçut avec joie l'ordre de conduire à Paris son élève, et deux autres neveux de M. De Marca, pour y perfectionner leur éducation; il se chargea, en outre, du fils d'un marchand de Lectoure. Il leur donna ses soins jusqu'en 1562 : il put alors se délivrer de devoirs étrangers, qui l'empêchaient d'accroître à son gré la masse de ses connaissances. Il avait surtout mis à profit les leçons de Ramus, esprit pénétrant et hardi à se jeter dans des routes nouvelles. Charpentier, brutal champion d'Aristote, ayant attaqué Ramus, d'Ossat défendit la doctrine de son maître par un écrit judicieux (*Expositio in disputationem Jacobi Carpentarii de Methodo*; 1564, in-8°.), dont la dialectique ornée et pressante déconcerta tellement Charpentier, qu'il ne trouva que des injures pour répondre à son adversaire. D'Ossat quitta Ramus pour étudier le droit sous Cujas, à l'université de Bourges. Il se destinait à la carrière du barreau; mais peu connu encore, et manquant de ces avances de la fortune qui permettent d'attendre, il ne fréquenta pas long-temps les audiences du parlement de Paris, sans se convaincre qu'il ne trouverait pas sa place au milieu de tant d'arbitraire réservé aux juges, et de tant de barbarie répandue dans le langage des avocats chargés de les éclairer par leurs plaidoyers. Heureusement pour lui, le célèbre Paul de Foix remplissait, à cette époque, une charge de conseiller au parlement. Le mérite de d'Ossat ne pouvait échapper à ce magistrat qui avait la passion des lettres. Malgré son en-

thousiasme pour Aristote, et sa bienveillance pour Charpentier, de Foix rechercha le modeste avocat, apprit à l'estimer de plus en plus dans les réunions savantes formées en sa maison, et lui procura une charge de conseiller au présidial de Melun; charge qui n'exigeait, sans doute, aucune fonction du titulaire, puisque d'Ossat la possédait encore en 1588. Devenu nécessaire à son Mécène, d'Ossat l'accompagna en Italie (1574). Une mission politique de pure étiquette était confiée à Paul de Foix : aussi ne vit-il dans son voyage qu'un moyen d'ajouter à ses jouissances littéraires. Pendant qu'il cheminait à cheval, d'Ossat lui expliquait Platon ; de Thou lui lisait les *Paratitles* de Cujas ; ou bien, en dignes amis de Montaigne, ils devisaient tous les trois sur la philosophie péripatéticienne. L'orthodoxie de Paul de Foix ayant été mise en question par le pape, et sa Sainteté ayant ordonné une information sur la conduite qu'il avait tenue au parlement, d'Ossat composa un mémoire apologétique pour son ami. Cette défense ne produisit d'autre résultat que de faire connaître avantageusement l'auteur. De Foix s'éloigna de Rome pour laisser assoupir l'instruction commencée contre lui. D'Ossat demeura ; et il paraît que ce fut pendant ce temps qu'il s'engagea dans les ordres. De Foix revint à Rome en 1581, en qualité d'ambassadeur d'Henri III, et il choisit d'Ossat pour son secrétaire. Ce dernier s'appropria si complètement la manière de traiter les affaires, et d'en rendre compte, dont son ami lui offrait le modèle, que la ressemblance de style de leurs dépêches a induit à croire, bien à tort, qu'elles étaient, les unes comme les autres, rédigées par d'Ossat. (*Voy.* Foix, XV, 138). Celui-ci, après la mort de Paul de Foix, conserva ses fonctions, et retrouva la même amitié, dans le cardinal Hippolyte d'Este, protecteur de l'Église de France. D'Ossat prit encore un plus grand ascendant sur le cardinal de Joyeuse, qui remplaça Hippolyte d'Este. Après la disgrace de Villeroi, Henri III offrit la place de ce ministre à d'Ossat ; mais il refusa de succéder à un homme qui avait des droits à sa reconnaissance. D'Ossat prévoyait d'ailleurs que dans ce poste élevé il lui serait impossible de lutter contre les manœuvres des Guises; et il aimait trop son pays pour se résoudre à servir leur ambition. Ses lumières l'empêchèrent d'être séduit, comme tant d'autres, par les prétextes de la Ligue : il garda au souverain une fidélité courageuse ; et il écrivit, au nom du cardinal de Joyeuse, une lettre d'approbation sur le meurtre des Guises (Voy. les *Mémoires de Villeroi*). Joyeuse se laissa entraîner depuis dans les rangs des Ligueurs; mais il répara ses erreurs par un noble dévouement pour Henri IV, dévouement qui ne se démentit plus. D'Ossat, chargé par la reine douairière, veuve de Henri III, de solliciter la célébration des obsèques de ce malheureux prince, insista vainement pendant plusieurs années pour triompher de la résistance du pape, qui se refusait à cette cérémonie, consacrée par l'usage. Tandis qu'il intercédait pour la mémoire d'Henri III, De Thou lui dédia son poème sur la mort de cette royale victime. D'Ossat, sans caractère public, sans ordres du ministère français, interposa son zèle pour amener la réconciliation d'Henri IV avec le Saint-Siége. Ce prince, informé

de ses démarches spontanées et de sa capacité, lui écrivit de se concerter avec le duc de Nevers, qu'il envoyait à Rome, muni de pleins-pouvoirs. Le duc méprisa trop un auxiliaire d'autant plus utile qu'il était moins en évidence : il osa conduire seul sa négociation, et il échoua. Le pape Clément VIII desirait cependant avec impatience qu'Henri rentrât solennellement dans la communion romaine; mais il eût voulu en même temps ménager l'Espagne, et obtenir des conditions avantageuses pour le Saint-Siège. Il agissait donc avec une *innocente duplicité*, qui trompa complètement les Espagnols : l'un d'eux, camérier du pape, ayant publié un pamphlet qui tendait à prouver qu'un hérétique relaps ne pouvait être absous ni reconnu roi, d'Ossat fit une réponse victorieuse; Clément, tout en approuvant le fonds de cet écrit, exigea qu'il ne fût répandu qu'en secret. D'Ossat n'avait aucun doute sur les intentions du pape; mais, dans la négociation dont il fut enfin exclusivement chargé, il eut sans cesse à se défendre contre le génie captieux et formaliste de la cour de Rome. Quand il eut aplani tous les obstacles, Duperron fut envoyé à Rome pour se joindre à lui, et recevoir l'absolution au nom du roi. La première condition que le pape voulut imposer aux deux commissaires du roi, fut de déposer la couronne aux pieds du trône pontifical. Les représentants de Henri déclarèrent avec fermeté qu'ils ne consentiraient à aucune proposition contraire à l'indépendance de l'autorité royale. Ils ne se montrèrent pas moins opposés à toute clause susceptible de compromettre de nouveau la tranquillité de l'État, en jetant l'alarme parmi les hérétiques. La faction espagnole frémit de ne pouvoir empêcher une absolution qui conciliait à Henri IV l'opinion d'un grand nombre de ses sujets. Duperron fut nommé à l'évêché d'Évreux : d'Ossat, qui avait préparé seul cet heureux résultat, reçut pour récompense le titre de conseiller-d'état, et l'évêché de Rennes. Le reste de sa vie fut rempli par une active coopération à toutes les affaires diplomatiques qui se traitèrent en Italie. Par ses soins fut dissous le lien qui subsistait depuis près de trente ans entre Marguerite de Valois et Henri IV. La dispense accordée par le pape pour rendre valide l'union de Catherine de Bourbon et du duc de Bar, fut encore son ouvrage. Il eut part à la négociation concernant la restitution du marquisat de Saluces, observa la conduite astucieuse du duc de Savoie, disposa le grand-duc de Toscane à évacuer les forts qu'il occupait dans les îles d'If et de Pomègue près de Marseille, prouva, dans un Mémoire distribué au sacré-collège, que la paix, conclue depuis à Vervins, était une nécessité pour l'Espagne bien plus que pour la France, et fut choisi pour annoncer cette même paix au sénat de Venise. S'agissait-il de rassurer Clément VIII, sur le retard de publication qu'éprouvait le concile de Trente; sur les garanties que l'édit de Nantes accordait aux protestants, ou sur les mesures de rigueur ordonnées contre les Jésuites, d'Ossat déployait toutes les ressources d'un esprit insinuant, et dissipait les nuages formés par l'influence espagnole. Son expérience parut une seule fois en défaut, parce qu'il avait, avant tout, pris conseil de ses affections : nous voulons parler de l'assentiment qu'il donna au projet conçu par le pape, de placer sur

le trône d'Angleterre le duc ou le cardinal de Parme, au préjudice du fils de Marie Stuart. D'Ossat, par un caractère simple et modeste, par sa prudence, ses vertus privées et ses talents, s'était concilié de nombreux amis, et touchait au plus haut degré de considération où il pût parvenir à travers le double obstacle de sa pauvreté et de l'obscurité de sa naissance, lorsqu'il reçut le chapeau de cardinal, en 1599. Il fut nommé l'année suivante à l'évêché de Baïeux, qu'il trouva presque aussitôt moyen de résigner avec avantage. Cependant le chagrin empoisonna ses dernières années. On ne peut sans émotion l'entendre retracer sa détresse. Pour soutenir sa dignité, il ne possédait que deux bénéfices, dont les revenus lui étaient enlevés en partie par les voies de fait des gentilshommes voisins. Le roi lui avait assigné une pension, suffisante pour un homme accoutumé à resserrer ses besoins; mais elle n'était point exactement payée. Sully, qui haïssait, dans la personne de d'Ossat, le protégé de Villeroi, n'hésita pas à suspendre, puis à supprimer tout-à-fait la prestation annuelle à laquelle avait droit ce respectable vieillard. Le cardinal eût été exposé aux angoisses de la honte et de la misère, si les héritiers d'Hippolyte d'Este ne lui eussent délivré un legs de 12,000 fr., exigible depuis plus de dix ans. D'Ossat, qui ne voyait la situation intérieure de la France que par les yeux de Villeroi, s'exagéra quelques désordres produits par l'administration rigoureuse de Sully; et il écrivit au roi une lettre où il traçait un tableau rembruni des dangers dont il croyait l'État menacé. Sully, plus irrité que jamais, n'épargna pas les plaintes contre le cardinal: on retrouve dans ses Mémoires les imputations dont il chargeait un homme qui cependant, comme lui, avait donné toutes ses pensées au service de son roi. D'Ossat eut la consolation d'apprendre qu'Henri IV lui avait conservé son estime. Il mourut le 13 mars 1604; et comme il ne se connaissait point de parents, il laissa pour héritiers ses deux secrétaires et les pauvres. Dupleix parle d'un neveu du cardinal, portant le même nom, et qui était curé du Mesnil-Aubry, près d'Écouen: Mézerai va jusqu'à dire que ce curé était fils naturel de d'Ossat. Tout concourt à rendre suspecte cette assertion; et nous croyons qu'il n'y a de vrai qu'une identité de nom. Mme. d'Arconville a publié une Vie prolixe du cardinal d'Ossat, Paris, 1771, 2 vol. in-8°. Elle y a inséré la traduction d'un Mémoire remarquable sur les effets de la Ligue, composé en italien par d'Ossat: le ton de ce morceau est ferme; et, dans aucun des écrits contemporains, la marche et les résultats de la politique des Guises ne sont développés avec une raison aussi sûre. On peut regarder encore comme l'œuvre de d'Ossat les *Lettres* publiées sous le nom du cardinal de Joyeuse. Mais c'est au recueil de ses propres Lettres, adressées à Villeroi, qu'il doit sa réputation classique en diplomatie. Chesterfield les recommandait à son fils, comme le livre le plus propre à lui donner l'esprit des affaires; et Wicquefort paraît les avoir eues continuellement en vue dans son traité de l'*Ambassadeur*. Le langage de d'Ossat est naïf et plein de sincérité; dans ses récits graves et d'une simplicité concise, on ne démêle pas une fausse démarche; il intéresse par sa modestie et sa loyauté. Aujourd'hui que la cour de Rome n'est

plus un centre de négociations, et que les idées ont pris un autre cours, les Lettres de d'Ossat ont beaucoup perdu de leur importance. Les dépêches de Jeannin, préparant une trève qui devait consolider la nouvelle république des Provinces-unies, offrent un intérêt supérieur par leur objet, et par la publicité avec laquelle se traitèrent les résultats : aussi ont-elles été réimprimées en 1820, 3 vol. in-8°. Le duc de Nivernais en avait rédigé un précis qui est compris dans ses œuvres. Le recueil des *Lettres* de d'Ossat, ne commençant qu'au mois d'avril 1593, laisse une lacune dans sa vie politique, depuis 1589 jusqu'à cette époque. Les frères Dupuy en procurèrent la première édition, 1624, in-fol. Elle a été surpassée par celle qu'Amelot de La Houssaye a donnée en 1697, Paris, 2 vol. in-4°., avec des notes, et qui a été reproduite, augmentée de nouvelles notes, Amsterdam, 1707, 1714, 1732, 5 vol. in-12. L'ouvrage a été traduit en italien, par Jérôme Canini, Venise, 1629, in-4°. F—T.

OSSELIN (Charles-Nicolas), conventionnel, né à Paris, marqua sa jeunesse par des écarts qui l'empêchèrent d'être admis dans le corps des notaires de cette ville. Il appela de leur refus au parlement, plaida lui-même sa cause, et la perdit. Il exerçait la profession d'avocat, lorsque la révolution vint à éclater. Son zèle ardent pour la cause populaire le fit entrer dans la municipalité de 1789, puis dans celle du 10 août 1792. Il avait figuré parmi les moteurs de l'insurrection de cette journée, et fut porté sur la liste des membres du tribunal criminel chargé de prononcer sur le sort des victimes échappées à la fureur populaire. Osselin montra néanmoins, dans ses terribles fonctions, plus de modération et plus de fermeté qu'aucun de ses collègues. Élu député de Paris à la Convention nationale, il proposa de porter les derniers coups à la *robinocratie*, vota la mort de Louis XVI, et poursuivit avec acharnement le parti de la Gironde. C'est à lui qu'appartient la rédaction des lois de proscription portées contre les émigrés. Cependant il fit établir quelques distinctions en faveur des domestiques et de tous ceux qui auraient quitté la France avant l'âge de dix-huit ans pour les hommes, et de vingt-un ans pour les femmes. Osselin se vit dénoncé aux Jacobins, pour avoir favorisé quelques détenus accusés d'*intrigues*. Il se lava du reproche de modérantisme, en faisant décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient fermer les débats dès qu'ils se déclareraient suffisamment instruits. Mais Robespierre, qui ne lui pardonnait point une influence indépendante de la sienne, attendait l'occasion de le perdre. Osselin avait fait sortir de prison et retiré chez son frère, curé à Saint-Aubin, près de Versailles, Mme. de Charry, jeune femme qui lui avait inspiré de l'intérêt, et qu'il voulait soustraire au supplice réservé aux émigrés. Décrété d'accusation, comme fonctionnaire prévaricateur, il fut condamné à la déportation, et détenu provisoirement à Bicêtre. Le 8 fructidor an deux, il fut de nouveau mis en jugement, comme complice d'une conspiration tramée par les prisonniers. A cette nouvelle, il arracha un clou du mur de sa prison, et se l'enfonça dans le côté. On le porta mourant devant le tribunal révolutionnaire; et il périt sur l'échafaud, à l'âge de quarante ans. Osselin, dominé par un caractère violent, n'é-

tait point cruel ; il était susceptible au contraire de mouvements de sensibilité, comme la plupart des hommes qui ont beaucoup sacrifié au plaisir. Il avait composé, en 1792, un petit livre élémentaire, sous le titre d'*Almanach du juré*, in-18.

F—T.

OSSENBEECK (JOSSE ou JEAN-VAN), peintre et graveur, né à Rotterdam, en 1627, se rendit fort jeune en Italie, où il passa la plus grande partie de sa vie ; c'est pourquoi ses ouvrages sont très-rares dans son pays Sa manière se rapproche de celle de Pierre de Laar, dit le Bamboche, qu'il avait pris pour modèle. Ses compositions sont piquantes et ingénieuses ; ce sont des paysages animés d'une foule de figures, de chevaux et autres animaux, exécutés avec esprit, et disposés avec adresse. Outre le style qu'il avait puisé dans l'école romaine, il ornait ses compositions, d'études faites dans cette capitale des arts ; ce qui faisait dire à ses compatriotes qu'il avait transporté Rome dans les Pays-Bas : la plupart de ses tableaux représentent des ruines de temples et d'autres débris des monuments de l'antiquité. Joignant à la force des Italiens le fini des Flamands, il se plaisait à représenter des *Foires* et des *Marchés*, pour avoir l'occasion d'y introduire ces jolies figures et ces animaux, qu'il peignait avec tant de perfection. Ossenbeck a travaillé en différentes villes d'Allemagne, à Francfort, à Maïence, à Ratisbonne, et surtout à Vienne, où l'on voit plusieurs de ses productions. Il avait également cultivé la gravure à l'eau-forte. Son œuvre, composé d'environ soixante pièces, dont vingt-sept d'après ses propres dessins, n'offre point partout le même degré de mérite ; cependant elles se font toutes remarquer par un style ferme et libre. Les plus estimées sont celles qui offrent une *Suite de divers animaux*, en douze feuilles in-4°., et quelques *Vues des environs de Rome*, dessinées par lui-même ; mais surtout une Suite de six très-grandes pièces en largeur, tirées de la galerie de M. de Wentzelberg, gravées à l'eau-forte, d'après Salvator Rosa, le Bamboche et Simon Vlieger, et enfin la *Représentation d'une grande fête exécutée à Vienne*, d'après Nic. Van Hoy, pièce très-belle et très-rare. Cet artiste mourut en 1678. P—s.

OSSIAN, célèbre poëte ou barde écossais, paraît avoir vécu dans le second et dans le troisième siècle. Fingal, son père, roi de Morven, était un guerrier courageux qui se distingua dans un grand nombre d'expéditions : à la tête des Calédoniens, il fit échouer l'invasion tentée par l'empereur Sévère, et il remporta sur son fils Caracalla, une victoire signalée. Ossian marcha sur les traces de son père, et joignit au courage du héros, le génie qui l'immortalise. Dans une de ses premières expéditions en Irlande, il vit, aima et épousa Evirallin, fille de Branno, roi de Rego et l'*Ami des étrangers*. C'est de cette union qui fut courte, que naquit Oscar, dont les exploits sont célébrés dans les poèmes d'Ossian ; mais ce fils périt par une trahison, au moment où il allait être uni à la belle et sensible Malvina. Ossian et Malvina restèrent pour pleurer le fils et l'amant qu'ils avaient perdu, et ne se séparèrent jamais. Le père eut le malheur de survivre à tous ses proches et à tous ses amis, dont la plupart furent victimes d'un accident fatal, qu'il retrace dans un de ses poèmes, in-

titulé la *Chute de Tura*. Privé de la vue, il perdit encore sa fidèle Malviña, et présagea dès-lors la fin d'une vie qui n'était plus qu'un fardeau. Ossian, le dernier de sa race, mourut chargé d'infortunes et d'années, dans la maison d'un Culdée (1), qu'il désigne sous le nom *du fils d'Alpin*, et qu'on a supposé avoir été un de ces chrétiens fugitifs qui avaient quitté le territoire de l'empire romain pour échapper à la persécution exercée contre eux sous le règne de Dioclétien. On a conservé un entretien qu'on prétend qu'ils eurent ensemble sur les doctrines du christianisme, et qui porte les marques frappantes d'une très-haute antiquité. C'est dans la vallée de Cona, aujourd'hui Glenco, au comté d'Argyle, qu'Ossian faisait sa principale résidence. On reconnaît dans ses ouvrages le caractère d'un guerrier plein de valeur, d'humanité, et d'une galanterie héroïque digne des temps de la chevalerie. Quoique la plupart de ces poèmes aient été composés dans la vieillesse du barde écossais, on y remarque une grande richesse d'imagination, un étonnant mélange de sublime et de sentiment, et surtout une extrême concision, qualité qui l'a fait placer au-dessus d'Homère, par quelques admirateurs enthousiastes, entre autres par Césarotti, son traducteur italien. La couleur en est partout sauvage et romantique; et cette lecture a un charme inexprimable, mais dangereux, pour ceux que les tourments de la sensibilité, des passions profondes ou de longs malheurs ont conduits à la mélancolie. Aussi Goethe a-t-il préparé, très-naturellement, par la lecture de quelques morceaux d'Ossian, la funeste catastrophe de son *Werther*. Ces poèmes écossais demeurèrent, pendant un espace de quatorze cents ans, presqu'entièrement inconnus en Angleterre. Ce n'est que vers 1760, que Macpherson, qui était alors assez peu connu lui-même, en publia des échantillons traduits de la langue gallique, en prose poétique anglaise, sous le titre de *Fragments d'anciennes poésies*: cette publication éveilla la curiosité de quelques riches Écossais; et Macpherson, après avoir parcouru les montagnes de l'Écosse, en rapporta une riche moisson de poèmes manuscrits, dont il publia la traduction avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-folio. J. Smith, ministre de Kilbrandon, ayant visité les parties de l'Écosse que Macpherson avait négligées, publia, à son retour, quatorze poèmes d'Ossian et autres bardes, Edinbourg, 1780. Ces ouvrages eurent aussitôt une très-grande célébrité; et quelques littérateurs distingués allèrent jusqu'à placer leur auteur au-dessus de tous les poètes passés, présents et *à venir*: mais des doutes ayant été exprimés sur leur authenticité, il s'ensuivit une des controverses littéraires les plus intéressantes et les plus animées qu'ait produites la littérature. On y vit d'abord d'un côté Blair, le lord Kames, Smith, auteur des *Antiquités galliques*, etc., défendre l'authenticité des poèmes d'Ossian, tandis que Samuel Johnson et Shaw en soutenaient la supposition. Le caractère des premiers était avantageusement connu. Johnson se fit tort en attaquant, avec violence, la probité de

(1) Ce nom de *Culdées* (dérivé de *Cultores Dei*) que l'on donnait aux moines en Écosse et en Irlande, n'a été usité que depuis le IXᵉ. siècle; ce qui paraîtrait indiquer que les poésies attribuées à Ossian ne sont pas antérieures à cette époque. Voyez dans Godescard la vie de saint Comgall, not. C. au 10 mai.

Macpherson, à qui l'on n'a jamais pu reprocher que de l'orgueil; quant à Shaw, quoiqu'il eût composé un *Dictionnaire de la langue gaëlique*, ce qui pouvait être un titre pour avoir une opinion sur ce sujet, c'était, à ce qu'il paraît, un homme d'une foi suspecte. Si Johnson attribuait à Macpherson la composition des poëmes publiés sous le nom d'Ossian, il relevait prodigieusement les talents de l'auteur, qui, à n'en juger que par ses ouvrages, n'étaient pas d'un ordre supérieur. D'ailleurs il faudrait admettre que Macpherson et Smith eussent reçu tous deux du ciel, comme un don, le même génie d'inspiration qui a dicté tous les poëmes que l'un et l'autre ont publiés. Le premier était un homme très-religieux; et il est mort en persistant dans ses premières déclarations. Il est vrai qu'il avait promis de produire les originaux, et qu'il ne l'a pas fait. Smith était un ecclésiastique estimable. On peut présumer seulement qu'ils avaient beaucoup modifié les idées et les expressions de l'original; et des Ecossais éclairés leur ont reproché d'en avoir ôté la force et l'énergie. La société littéraire connue sous le nom de *Highland society*, a fait rédiger et publier par son président M. Mackensie (Edinbourg, 1805, 1 vol. in-8°. de 500 pages), un rapport très-favorable à l'authenticité des poëmes dont il s'agit. La société écossaise de Londres a publié, en 1807, le texte gaëlique, accompagné d'une traduction latine littérale, précédé d'une Dissertation par sir John Sinclair, et suivi d'Observations supplémentaires, par Jean Mac-Arthur, 3 grand vol. in-8°., imprimés avec luxe, et ornés du portrait d'Ossian. L'Écosse et l'Irlande se sont disputé l'honneur d'avoir donné la naissance à ce barde célèbre : quelques littérateurs ont voulu mettre les deux peuples d'accord, en niant l'existence même d'Ossian. Quel qu'en soit l'auteur, ces poëmes n'en sont pas moins un ouvrage très-surprenant. « *Ceux qui* » *ne veulent pas le nommer Ossian*, dit Césarotti, *peuvent le* » *nommer Orphée. On pourra douter qu'il ait eu Fingal pour père;* » *mais personne ne doutera jamais* » *qu'il n'ait été fils d'Apollon.* » Ce n'est pas là éclaircir la question; mais cette manière de voir d'un poëte, n'est pas la plus déraisonnable. Les ouvrages d'Ossian ont été traduits dans les différentes langues de l'Europe : en espagnol, par Ortez; en allemand, par Denis et Harold; en italien, par Césarotti, dont la version est très-estimée. Il est remarquable que Césarotti place Ossian au-dessus d'Homère, qu'il a cependant aussi traduit avec succès. Le Tourneur a donné la traduction française des poëmes publiés par Macpherson; on a depuis imprimé celle des quatorze autres poëmes publiés par J. Smith, 1794, 3 vol. in-18, pour servir de suite à la version de Le Tourneur. Le libraire Dentu a réuni ces diverses traductions, et les a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian*, par Ginguené, 1810, 2 vol. in-8°. Nous devons à M. Baour de Lormian d'heureuses imitations d'Ossian, en vers français. L'histoire d'Ossian, vraie ou fausse, a heureusement inspiré les arts; nous citerons particulièrement un beau tableau de M. Girodet, et l'opéra des *Bardes*, par MM. Le Sueur et de Jouy (*V.* MACPHERSON.) L.

OSSOLINSKI (George), grand-chancelier de Pologne, né en 1595, fit ses premières études à Gratz, où il contracta avec l'archiduc d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Ferdinand II), ces liens d'amitié qui les unirent tant qu'ils vécurent. Après avoir visité les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie, Ossolinski s'attacha au prince Wladislas, fils aîné de Sigismond III, et fit avec lui, en 1616, 1617 et 1618, la guerre contre les Russes, qui se termina par la prise de Moscou. En 1621, il alla en Angleterre, comme envoyé extraordinaire de Sigismond III. Le discours qu'il adressa en latin au roi Jacques, dans la première audience que ce prince lui accorda, fit à Londres la plus vive sensation: on le traduisit en anglais, en français, en espagnol et en allemand. Il obtint du roi d'employer sa médiation auprès de Gustave-Adolphe pour faire prolonger la trêve entre la Suède et la Pologne, et de permettre que la Pologne levât un corps de 5000 hommes destinés à agir contre les Turcs, à la condition que l'Angleterre fournirait à ses frais les moyens de transport pour les conduire jusqu'à Dantzig. De son côté, Ossolinski promit que le roi, son maître, interviendrait près de l'empereur Ferdinand II, pour faire rétablir dans ses états l'électeur palatin du Rhin, gendre du roi d'Angleterre. A son retour en Pologne, il fut nommé un des ministres plénipotentiaires chargés d'aller à Altmarck négocier avec Gustave-Adolphe: on conclut un armistice de quelques années. En 1633, il fut envoyé à Rome pour annoncer au pape Urbain VIII, l'avénement de Wladislas IV au trône de Pologne, après la mort de Sigismond III père de ce monarque, pour prier le pape d'employer sa médiation, dans les différends qui s'étaient élevés entre le clergé et la noblesse de Pologne, au sujet des dîmes, et enfin pour se concerter avec le Saint-Père, sur les mesures à prendre contre les Turcs. L'entrée d'Ossolinski à Rome fut la plus magnifique que l'on eût vue depuis celle du duc de Créqui; on accourait pour voir ces Polonais qui venaient de s'acquérir tant de gloire par les victoires qu'ils avaient remportées sur les Russes et sur les Turcs. On admirait la richesse, la nouveauté de leur habillement oriental, et la beauté de 300 chevaux arabes ou turcs, sur lesquels ils étaient montés. A son retour, Ossolinski s'arrêta à Venise, et renouvela les anciens traités avec la république contre les Turcs. Le sénat s'engagea, envers la Pologne, à faire enlever les bancs de sable qui empêchaient les navires d'entrer du Dnieper dans la mer Noire, et à faire construire quelques forts sur les bords du fleuve, afin d'en garder l'embouchure, et de mettre à couvert les frontières de la Pologne, qui alors s'étendaient jusqu'à cette mer. Il paraît que la guerre interrompit l'exécution de ces projets. De retour en Pologne, Ossolinski conseilla au roi Wladislas de créer, à l'exemple des autres souverains, un ordre militaire, sous le nom de la *Conception immaculée de la Sainte-Vierge*; il en dressa les statuts, que le roi approuva. En 1635, il fut nommé maréchal de la diète générale. Cette assemblée confirma le traité de paix conclu avec les Russes, qui cédèrent à la Pologne le duché de Czernichow. Elle adopta le projet donné par Ossolinski, de met-

tre la mer Noire en communication avec la mer Baltique, en joignant la rivière Muschawiec, qui tombe dans le Bug, avec la Péna, qui se jette dans le Przypec. Ce plan a été exécuté plus tard par les Oginski, qui ont donné leur nom au canal. Nommé gouverneur de la Prusse polonaise, Ossolinski conclut avec les Suédois une seconde trève de 26 ans. En 1636, il fut envoyé à la diète de Ratisbonne; Ferdinand II avait proposé son fils pour être élu roi des Romains: quelques princes de l'empire engageaient Wladislas à se mettre sur les rangs. Le roi de Pologne rejeta cette proposition, et chargea son ministre d'appuyer de toutes ses forces l'élection de l'archiduc Ferdinand, qui fut effectivement élu. Ossolinski, en allant soit à Rome, soit à Ratisbonne, visita l'empereur, son ancien ami. « Ne me nommez point » empereur, lui disait ce Prince; je » ne suis que ce Ferdinand, que vous » aimiez si tendrement à Gratz. » Ossolinski négocia le mariage de l'archiduchesse Cecile-Renée, avec le roi Wladislas: en 1637, il reçut cette princesse à Varsovie, au nom du roi. La diète générale de 1638 fut orageuse; on reprochait à Ossolinski d'avoir foulé aux pieds les principes républicains établis par la constitution, en acceptant du pape et de l'empereur le titre de duc, et en conseillant au roi de créer un ordre militaire. Il répondit que personne ne respectait plus que lui l'égalité parfaite qui devait avoir lieu entre les nobles; qu'on lui avait donné le titre de duc malgré lui; que l'ordre institué par le roi n'établissait que des récompenses, sans assigner aucune supériorité de rang. La diète, nonobstant sa réponse, défendit à tout Polonais d'accepter quelque titre que ce fût, d'une puissance étrangère; et l'ordre créé par le roi fut aboli. En 1643, Ossolinski fut nommé grand-chancelier; en 1645, il se rendit à Thorn, pour apaiser les différends qui s'y étaient élevés à l'occasion de la réformation; en 1647, la diète, sur sa proposition, établit la première poste qu'il y ait eu en Pologne: en 1648, après la mort de Wladislas, il employa toute son influence pour faire monter sur le trône Jean-Casimir, auquel il rendit, en 1649, un service de la plus grande importance, en désunissant, par l'adresse de ses négociations, les Tartares et les Cosaques, et en les forçant à conclure une paix avantageuse à la Pologne. Ayant été nommé ambassadeur extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne et près du pape, il avait pris congé du roi: peu d'heures après, il mourut d'une attaque d'apoplexie. C'était dans les premiers jours du mois d'août 1650. On peut consulter, sur sa Vie, le 3e. volume de la Biographie polonaise, par M. Thadée Mostowski, Varsovie, 1805: elle est tirée en partie du journal qu'Ossolinski avait écrit de sa main. On trouve à la fin un recueil très-précieux pour l'histoire du temps, contenant, en 57 pièces diplomatiques, partie en latin, partie en polonais, les instructions données à Ossolinski dans les missions dont il fut chargé, et les rapports qu'il envoyait à sa cour. G—y.

OSSONE (Don Pedro Tellezy Giron, duc d'), naquit à Valladolid, en janvier 1579. Son aïeul paternel, ayant été nommé vice-roi de Naples, l'emmena avec lui dans cette capitale, lorsqu'il était à peine âgé de deux ans. Dans son enfance, don Pedro se montra d'un ca-

ractère sombre, silencieux, et fuyant tout genre d'application. Il avait atteint sa sixième année, et ne savait pas encore épeler. Ni les réprimandes de son aïeul, ni les punitions de son maître, rien ne pouvait le tirer de l'espèce d'apathie où il semblait plongé. « Qu'on me débarrasse, dit-il enfin, de tous ces pédants fastidieux, » et qu'on me donne des maîtres qui » m'amusent en m'instruisant; alors » je pourrai être bon à quelque cho» se. » Son aïeul essaya encore ce moyen. L'élève fut mis sous la surveillance d'une gouvernante d'un caractère enjoué, et il eut pour maître un certain *Savona*, Espagnol, non moins fameux par son savoir que par ses facéties. Le jeune Giron, avec de tels précepteurs, fit bientôt des progrès rapides; et, changeant tout-à-fait d'humeur, il commença dès-lors à se livrer à cette gaîté inépuisable, et à cette causticité qui lui attira dans la suite bien des ennemis, mais qu'il conserva toujours, même au milieu de ses malheurs. En 1588, il revint en Espagne, et fut envoyé à l'université de Salamanque, où il fit ses études avec distinction. Il était surtout cité comme excellent latiniste, et très-versé dans l'histoire. Lorsqu'il parut à la cour de Philippe II, il y trouva de quoi exercer la causticité de son esprit, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrace du souverain. Ayant reçu l'ordre de s'éloigner de la capitale, à l'occasion d'une réponse peu respectueuse qu'il avait faite au roi, Giron se retira à Saragosse, où s'était aussi réfugié le célèbre ministre Perez, contre qui le *grand-juge* d'Aragon allait porter un arrêt fulminant. Le crédit et l'intrépidité de don Pedro sauvèrent cet illustre proscrit du coup qui le menaçait, et lui facilitèrent le moyen d'échapper au courroux de Philippe II (1). Don Pedro lui-même, n'ayant rien à attendre en Espagne, se transporta en France avec le duc de Serra, qui allait s'unir au duc de Parme pour favoriser la Ligue; mais, comme il désapprouvait hautement l'objet de cette guerre, il passa en Portugal, où il apprit, quelque temps après, la mort de Philippe II (1598). De retour à la cour, il s'attacha au duc de Lerma, minist·· du nouveau roi; il épousa dona Catherine, fille du duc d'Alcalá, et prit le nom de duc d'Ossone. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, avaient trouvé le moyen d'indisposer contre lui Philippe III, qu'il appelait publiquement le *grand tambour de la monarchie*. L'entrée à la cour lui ayant encore été interdite, il ne put supporter l'inaction à laquelle on le condamnait, quoiqu'il fût chef de sa maison, et d'un âge qui lui donnait droit aux honneurs. Il se rendit en Flandre, où il servit pendant six campagnes, à la tête d'un régiment levé à ses frais, et se distingua autant par son intelligence que par sa valeur, et plus particulièrement encore au siége de Groll, qui était vivement pressée par le prince Maurice. Le duc, avec quatre mille hommes, attaqua les assiégeants, les battit, introduisit dans la place huit cents soldats, des vivres et des munitions; et, par ce moyen, il parvint à la sauver. Pendant ce temps il fit un voyage en France, et un en Angleterre. Dans le premier, il accompagna le connétable de Castille. Cet ambassadeur s'étant couvert devant Henri IV, le duc d'Ossone crut devoir l'imiter;

(1) On sait que ce même Perez passa ensuite en France, où il reçut des libéralités de Henri IV.

et ce procédé porta le monarque à rétablir dans le même honneur les princes du sang, qui en avaient été privés depuis François Ier. Henri IV, qui s'amusait des plaisanteries du duc d'Ossone, prit du goût pour sa conversation, et l'admit souvent à sa table. En Angleterre, il n'obtint pas moins de bienveillance de la part de Jacques Ier. Ce prince, très-versé dans la langue latine, se plaisait à disputer en cette langue avec Ossone sur plusieurs matières scientifiques. Dans cet intervalle, le duc de Lerma ne cessait de rappeler à Philippe III les services que don Pedro avait rendus en Flandre, et il était parvenu à imposer silence à la malveillance des courtisans. Ossone fut rappelé (en 1607); et le monarque le créa gentilhomme de sa chambre, membre du conseil de Portugal, et chevalier de la Toison-d'or. Le premier essai de sa nouvelle influence fut de décider le ministère espagnol à reconnaître l'indépendance de la Hollande, par la trève de 1609. L'année suivante, l'expulsion des Maures ayant été décrétée, Ossone s'y opposa, et écrivit, à ce sujet, deux Mémoires qui furent admirés; mais tous ses efforts restèrent inutiles. Près de huit cent mille de ces malheureux furent obligés de quitter le royaume. Le saint office, irrité des efforts de leur défenseur, l'accusa d'avoir laissé corrompre sa foi dans ses voyages, et d'être lié par ses sentiments secrets à la caste proscrite. Une enquête fut entamée contre lui, et ne produisit à sa charge que quelques paroles scandaleuses, mais aussi insuffisantes pour une condamnation, que des sarcasmes sur un miracle, dont il avait été, peu d'années auparavant, excusé par le même tribunal. Don Pedro passa immédiatement à la vice-royauté de Sicile. Ce royaume était opprimé par les seigneurs, et déchiré par un grand nombre de bandits, que ces mêmes seigneurs protégeaient ou tenaient à leur solde. Ossone sut réprimer l'orgueil des uns, punit sévèrement les autres, rendit à la justice toute sa vigueur, encouragea le commerce, fit refleurir l'agriculture, et rétablit, en peu de mois, le calme et la prospérité dans toute l'île. Mais il lui restait à remédier à des inconvénients non moins graves. Depuis long-temps les Turcs infestaient les rivages de la Sicile, et y commettaient toute sorte de brigandages. Ossone visita lui-même les côtes, releva les anciennes fortifications, en rebâtit de nouvelles, créa une marine respectable, et eut la principale part aux deux fameuses expéditions de 1613 et 1614, qui procurèrent aux Espagnols deux victoires signalées. Depuis cette époque, les Turcs n'osèrent plus s'approcher de l'île. Ossone en avait fait esclaves plus de cinquante mille, et avait délivré en même temps dix-sept mille chrétiens: toutes les prises faites sur l'ennemi avaient été distribuées aux vainqueurs et aux pauvres; que le vice-roi soulagea constamment par des aumônes secrètes. Quoiqu'il eût établi de nouveaux impôts; quoiqu'il eût paru en même temps fort occupé du soin de grossir sa fortune, et qu'il se fût permis, sur les usages superstitieux de l'île, des plaisanteries doublement inconvenantes dans la bouche d'un homme d'état, il laissa dans la Sicile une mémoire chérie. En 1615, on le rappela en Espagne : à son arrivée à la cour, il fut parfaitement accueilli par son souverain, qui, l'année suivante, le nomma vice-roi de Naples. Aussitôt

qu'il se vit installé dans sa nouvelle dignité, son premier soin fut de diminuer le prix du pain, et de soulager le peuple des charges énormes dont il était accablé. Il défendit aux grands, par une proclamation, de traiter avec mépris cette classe utile; et trente individus nobles furent conduits au supplice pendant les deux premières années de son administration. Il réprima les tentatives de quelques ecclésiastiques, qui spoliaient les familles en s'emparant des dernières volontés des mourants; et il refusa de confirmer la concession d'une taxe sur chaque livre de pain, obtenue par les Jésuites. Les appointements attachés à sa charge, qui consistaient en 2000 ducats par mois (un peu plus de 8000 francs), furent partagés entre les nécessiteux; il délivra souvent, de sa propre bourse, les personnes détenues pour dettes. Ces bienfaits, l'affabilité dont il usait avec les magistrats et les grands, lui acquirent l'amour des Napolitains, et une certaine popularité qui, dans la suite, parut alarmer la cour d'Espagne. Mais rien ne lui fit plus d'honneur que le succès qu'il obtint sur les Vénitiens. Ceux-ci, en prétendant à l'empire exclusif de leur golfe, nuisaient essentiellement au commerce des Deux-Siciles. Ossone dépêcha contre eux plusieurs escadres, qui les battirent à diverses reprises : ayant remporté, en 1617, une victoire décisive, elles obligèrent les Vénitiens de se désister de toutes leurs prétentions; et les pavillons espagnol et napolitain dominèrent à leur tour sur la mer Adriatique. Cependant Philippe III, déterminé, dit-on, par les instances du nonce du pape, avait ordonné d'établir l'inquisition dans le royaume de Naples. Cette mesure ayant mis en combustion tout ce royaume, le duc d'Ossone craignit une révolte, et refusa constamment d'obéir aux ordres de la cour. Ses ennemis s'élevèrent hautement contre son peu de respect pour les volontés du souverain; Ossone conjura l'orage, en mariant sa fille avec le fils du duc de Lerma, qui était toujours le ministre favori de Philippe III : mais sa résistance à établir l'inquisition à Naples, l'avait rendu suspect au clergé, qui était très-puissant dans cette ville. Ossone, accoutumé au pouvoir, et prévoyant que des intrigues de cour le lui arracheraient tôt au tard, osa former des desseins sur la souveraineté de Naples. Dès le commencement de 1617, il sonda sur cette entreprise le duc de Savoie, le sénat de Venise, et la cour de France. Plus tard, il entama des négociations avec la Hollande, et chercha même à se rendre le Divan favorable. On le vit caresser la noblesse napolitaine, se rapprocher du clergé, visiter et doter les couvents, donner une maison aux Jésuites, et choisir parmi eux son confesseur, et celui de la vice reine. Tout-à-coup, il s'empare, sous divers prétextes, des caisses de banque, lève de nouveaux impôts, fait un emprunt aux Génois, et se vante d'avoir ajouté 1,100,000 ducats aux revenus publics. L'Espagne cessant d'être en guerre avec les Vénitiens, Ossone reçut l'ordre de désarmer. Sa politique lui prescrivait de désobéir; et, prétextant une expédition contre les Turcs, il s'occupa au contraire d'augmenter ses forces navales. Les troupes espagnoles lui étaient suspectes; il n'en garde à Naples que 6000 hommes, qui lui étaient dévoués, et disperse le reste dans les provinces, alléguant la nécessité de

protéger les côtes. Une foule de Français déterminés s'enrôlent à son service : ses émissaires embauchent jusque dans les états de Venise ; et, afin de cacher à l'ambassadeur Bedmar (*Voy.* ce nom), sa connivence avec cette république, il fait croiser ses vaisseaux dans le golfe Adriatique, et continue des hostilités simulées. Pour donner encore mieux le change à Bedmar, il soudoie à Venise des agents qu'il a trompés eux-mêmes, et qui se croient engagés par lui dans une conspiration dont le but n'est pas moins que la destruction de Venise. Unde ces agents, le corsaire Jacques - Pierre, soit qu'il espérât des récompenses, soit qu'il eût horreur de l'entreprise, en révéla les détails au sénat, près d'un an avant l'époque fixée pour l'exécution. Le sénat, qui avait le secret du projet supposé par le duc d'Ossone, reçut cette déclaration avec indifférence, et continua d'employer à son service les agents du vice-roi. La jactance, la lenteur et les imprudences avec lesquelles celui-ci conduisit cette machination prétendue, devaient suffire pour persuader aux hommes clairvoyants qu'il n'y avait rien de sérieux dans ces menées, et qu'elles ne servaient qu'à couvrir un tout autre dessein. Quelle apparence d'ailleurs qu'un conseil timide, tel que celui de Philippe III, eût donné son assentiment à une trame odieuse et insensée? Cependant, sur la foi d'un écrivain spirituel mais peu scrupuleux (Saint-Réal), on a long-temps admis la réalité d'une conjuration formée, en 1618, par les Espagnols contre Venise. (*V.* SAINT-RÉAL.) Enfin, M. Daru, après de longues recherches, a trouvé le fil véritable de cet événement. Nani, Léti, Giannone, et Videl, biographe de Lesdiguières, s'accordent à attribuer au duc d'Ossone des projets ambitieux sur la couronne de Naples. Le dernier donne à cet égard de précieux détails. D'après cette donnée, M. Daru a pensé que le vice-roi ayant besoin des Vénitiens pour le succès de son usurpation, n'a pu s'exposer à s'en faire d'implacables ennemis, et que ses vues sur la souveraineté de Naples excluaient nécessairement le dessein réel de bouleverser Venise. La conduite du sénat lui semble d'ailleurs inexplicable dans toute autre hypothèse que celle d'une secrète intelligence avec le vice-roi. Il a donné, dans son Histoire de Venise, l'explication la plus complète du prétendu complot contre la république, et du plan véritable de l'usurpation résolue par le duc d'Ossone. Une partie de ce projet transpira : un capucin dénonça le vice-roi à la cour de Madrid. En 1619, on lui donna pour successeur le cardinal Borgia. Ossone s'embarqua pour la Provence, et se fit précéder en Espagne par sa femme et son fils, s'excusant de sa lenteur à les suivre, sur sa goutte, et sur des devoirs qu'il avait à remplir à la cour de France. La duchesse d'Ossone lui apprit que S. M. catholique se montrait contente de ses services, et lui permettait de rentrer à Madrid, sans que sa conduite fût examinée. Le retour du duc eut la magnificence d'un triomphe : il parut au milieu d'une nombreuse escorte, étalant les riches dépouilles qu'il avait enlevées aux Turcs. Parmi les carrosses qui se pressaient pour lui faire honneur, celui du premier ministre fut remarqué. Ossone crut renaître à la faveur : il s'exprimait avec une extrême jactance. Le maréchal de Bassompierre,

ambassadeur de France à Madrid, raconte qu'il dit à quelques seigneurs français, qu'à l'avénement de Philippe IV, il lui tiendrait ce discours: «Sire, il y a trois grands princes » en Europe, dont l'un a seize ans, » l'autre dix-sept, et le troisième » dix-huit (le roi de France, le roi » d'Espagne et le sultan): celui des » trois qui aura la meilleure épée » sera mon maître. » Il n'eut pas le temps d'exécuter cette bravade. Le nouveau règne s'annonça par la disgrace du premier ministre: le duc d'Ossone fut aussitôt arrêté avec ses secrétaires et ses principaux amis. La procédure dirigée contre lui, dura trois ans, sans qu'il intervînt une décision définitive. Les inquisiteurs se donnèrent beaucoup de mouvement pour hâter sa perte. Il y eut une opposition tranchante entre les témoignages des deux peuples qu'il avait gouvernés. Les Siciliens répondirent en se répandant en éloges sur leur ancien vice-roi; mais les griefs d'accusation des Napolitains remplissaient dix-sept rames de papier. On remarqua, dans ce long écrit, que le plus grand nombre des signatures étaient de personnes appartenant au clergé tant séculier que régulier. Le sénat de Venise n'avait pas attendu le rappel du duc d'Ossone, pour anéantir toutes les traces de sa complicité avec lui. La précipitation avec laquelle il enveloppa dans une commune proscription tous ceux qui en avaient eu connaissance, lui ménagea des moyens de récrimination contre le gouvernement espagnol; et le résident de Venise chargea impunément l'ex-viceroi de violentes inculpations. Ossone se défendit avec autant d'éloquence que de fierté, et sortit victorieux de toutes les charges qu'on lui imputait. On lui permit alors de voir ses parents et ses amis; mais on le retint en prison, au château d'Alméda, où, sans s'être laissé abattre par son malheur, et disant toujours des bons mots, il mourut, le 25 septembre 1624, d'apoplexie selon les uns, et selon les autres, de l'effet d'un poison, que sa femme lui avait transmis. La vengeance de la cour s'éteignit avec lui: on rendit à son fils tous les biens qu'il avait possédés; et, quelques années après, il fut nommé vice-roi de Sicile. La mémoire de don Pedro d'Ossone est, de nos jours, chère encore aux Siciliens, et même aux Napolitains, qui, tout en riant de ses plaisanteries, conservent le souvenir de ses talents, de ses bienfaits et de l'exactitude de sa justice. Il existe plusieurs Recueils des bons mots et des quolibets qu'on lui attribue, et dont quelques-uns ont passé en proverbe: d'autres ne méritaient pas l'honneur de l'impression. L'infatigable compilateur Gregorio Leti en a inséré un grand nombre dans sa *Vie du duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol. B—s et F—t.

OSSORY (Thomas Butler, comte d'), fils de Jacques, duc d'Ormond (*Voy.* ce nom), naquit à Kilkenny, en 1634. Distingué de bonne heure par une grande bravoure et par d'éminentes qualités, il excita la jalousie de Cromwell, qui le fit enfermer à la Tour, où il resta huit mois malade. Il se rendit ensuite en Flandre; et, à la restauration, il revint avec le roi en Angleterre. Après avoir été nommé colonel d'infanterie en Irlande, il fut élevé au rang de lieutenant-général de l'armée cantonnée dans le royaume. Le 14 septembre 1666, il fut créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord Butler. La même année, se trouvant à Eas-

ton dans le Suffolk, il entendit une forte canonnade en pleine mer, et s'embarqua de nuit pour se rendre à bord de la flotte anglaise, qui se battait alors contre les Hollandais. Il annonça au duc d'Albemarle que le prince Rupert le joindrait bientôt, et il prit part aux faits glorieux de ce mémorable combat (juin). Sa réputation s'accrut encore dans l'engagement qu'il eut à la hauteur de la baie de Southwold. En 1673, il fut fait contre-amiral, puis amiral de toute la flotte, en l'absence du prince Rupert. En 1677, il commanda les troupes anglaises au service du prince d'Orange, à la bataille de Mons, et contribua à la retraite du maréchal de Luxembourg. Le discours qu'il prononça à la chambre des pairs, en réponse aux attaques du comte de Shaftesbury, fut universellement admiré; et il parviut à confondre son éloquent adversaire. Th. d'Ossory mourut avant son père, le 30 juin 1680, et laissa un fils qui se fit distinguer (*Voy.* l'article du 2e. duc d'Ormond).

D—z—s.

OSTADE (Adrien Van), peintre, né à Lubeck, en 1610, fut élève de François Hals. Les ouvrages de Téniers, qui jouissait alors de toute sa réputation, le séduisirent au point qu'il résolut d'imiter la manière de ce maître. Mais Brawer, son condisciple et son ami, le détourna de ce projet, en lui faisant sentir que le moyen de rester inférieur dans son art était d'imiter trop servilement la manière d'un autre, et qu'il valait mieux se livrer à son originalité. Van Ostade suivit ce conseil, et n'écouta plus que son génie, qui, tout en le portant à traiter les mêmes sujets que Téniers, lui indiqua une route différente, et dans laquelle il ne s'est pas moins distingué. Sa réputation commençait à s'étendre, et ses ouvrages étaient déjà recherchés lorsque la guerre le contraignit de quitter Harlem, où il était venu étudier son art. Il se disposait à retourner à Lubeck, où il espérait de vivre tranquille; mais, en passant par Amsterdam, il fut retenu par un amateur, nommé Constantin Senneport, qui lui mit sous les yeux les avantages qu'il pourrait retirer du séjour d'une grande ville, où ses ouvrages jouissaient d'une estime particulière. Assidu au travail, il a produit un nombre considérable de tableaux, sans pouvoir jamais satisfaire à toutes les demandes qu'on lui adressait. Ses ouvrages se font remarquer par la vérité, la finesse et l'esprit. On peut dire qu'ils sont peints de verve; et l'expression en est si piquante, qu'elle fait oublier la bassesse des sujets. Il imite exactement la nature; mais il ne sait point l'embellir: et cependant il ne cesse jamais de plaire. Son coloris ajoute, il est vrai, au charme de ses tableaux: chaud, vigoureux, sans cesser d'être fini, et meilleur coloriste que Téniers, s'il n'a pas une touche aussi spirituelle, et s'il ne possède pas aussi bien le talent de grouper ses figures, il en dédommage par d'autres qualités. C'est par la perspective et le dessin qu'il pèche; mais la vérité des scènes couvre ces défauts. Le nombre de ses ouvrages est considérable; nous citerons seulement ceux que possède le Musée du Louvre. I. La *Famille d'Adrien Van Ostade*, composition de dix figures. Ce tableau, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de Van Ostade, est un des plus beaux de ceux de l'école flamande que possède le Musée. II. Le *Maître d'école*

au milieu de ses écoliers. III. L'*Intérieur d'un ménage rustique*; une vieille femme soigne un enfant au berceau. IV. *Le Marché aux poissons.* V. Le *Notaire dans son étude.* VI. Un *Fumeur allumant sa pipe.* VII. Un *Buveur tenant le verre d'une main, et de l'autre un pot de bière.* Le Musée du Louvre possédait du même maître huit autres tableaux, qui ont été repris, en 1815, par les commissaires des Pays-Bas. Le plus précieux, que l'on met au rang des chefs-d'œuvre de Van Ostade, représentait des *Paysans qui écoutent à la porte de leur chaumière un chansonnier ambulant qui s'accompagne de son violon.* C'est dans cette composition originale que le peintre a déployé toute sa verve et tout le piquant de sa manière. Il cultiva la gravure à l'eau-forte. Le grand mérite de ses ouvrages en ce genre, consiste dans la gaîté des sujets et la vérité de l'expression; ce sont d'excellentes copies d'une nature triviale. Quelquefois il sait tirer le plus heureux parti de ce clair-obscur dont il a fait un usage si séduisant dans ses tableaux. Son œuvre, qui comprend cinquante-quatre pièces de différentes dimensions, gravées par lui, a été publié sous le titre de *Het Werk von Adrien Van Ostade*; petit in-fol. Les anciennes épreuves sont très-recherchées. On peut voir la description de ces pièces, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, de Huber et Rost, et, avec plus de détail encore, dans le *Manuel de l'amateur d'estampes*, de M. Joubert. Plusieurs graveurs distingués se sont exercés à reproduire les tableaux les plus remarquables de ce peintre, qui mourut à Amsterdam, en 1685. — Isaac Van Ostade, frère et élève du précédent, né à Lubeck, en 1612, cultiva le même genre; et, quoique ses tableaux connus soient inférieurs à ceux d'Adrien, il l'aurait égalé, peut-être même l'eût-il surpassé, s'il n'était mort à la fleur de son âge. Le Musée du Louvre en possède trois, qui sont du nombre des plus beaux qu'il ait faits; ce sont: I. Une *Halte de voyageurs à cheval et en chariot, à la porte d'une hôtellerie.* II. Un *Paysan dans sa charrette, arrêté à la porte d'un cabaret, pour se rafraîchir.* III. Un *Canal glacé, couvert de traîneaux et de patineurs.* P—s.

OSTAL ou HOSTAL (Pierre de l'). *V.* Hostal.

OSTERMANN (André comte d'), chancelier de Russie, né à Bockum, petite ville du comté de la Marck, était fils d'un pasteur luthérien, et reçut au baptême le nom de *Henri-Jean-Frédéric*, qu'il changea dans la suite contre celui d'*André*, lorsqu'il fut établi en Russie. Il fit ses études à Iéna, et ayant eu le malheur de tuer en duel un de ses condisciples, il s'enfuit en Hollande (1704), où il entra dans la marine russe, sous les ordres du vice-amiral Croys, Hollandais de naissance, qui le prit d'abord pour son secrétaire. Les recommandations de ce marin, et ses propres talents, l'élevèrent bientôt à des postes importants. Ce fut surtout depuis la campagne du Pruth, où ses conseils et son adresse avaient contribué à tirer Pierre Ier. de la position critique dans laquelle ce prince s'était jeté témérairement, qu'il jouit de sa confiance, justifiée ensuite par l'habileté qu'il développa dans les négociations pour la paix de Nystadt; en 1721. Cette paix assura au czar la possession de la Livonie, de l'Esthonie, et d'une partie de la Finlande: il est vrai qu'il avait ap-

puyé les négociations d'Ostermann par ses troupes, qu'il appelait ses vrais plénipotentiaires. Ostermann reçut le titre de baron, et fut nommé conseiller intime. La mort du czar n'arrêta point cet étranger dans sa carrière. Catherine Ire., ne le distinguant pas moins, l'éleva au rang de vice-chancelier de l'empire, et, dans sa dernière volonté, le désigna pour principal gouverneur de Pierre II, et membre du conseil de régence. L'esprit fin et délié d'Ostermann, sa grande aptitude aux affaires d'état, sa profonde instruction, le dévoûment qu'il montrait pour la famille impériale, la modération de sa conduite, qui ne laissait guère deviner son ambition, toutes ces qualités, qui avaient séduit Catherine, le recommandèrent aussi sous le gouvernement suivant. Il s'appliquait avec beaucoup de zèle à l'éducation de son élève, et il écrivit, pour lui, le plan d'études qui a été rendu public, et qui mérite encore aujourd'hui des éloges. Il avait été assez adroit pour ne pas donner d'ombrage à Menzikoff, qui dirigeait toutes les affaires de la régence, et qui écartait impitoyablement ceux dont il connaissait les intentions. Ostermann se bornait à ses occupations de gouverneur, du moins en apparence; et il en fut récompensé, en 1730, par le titre de comte. Cependant les Dolgoroucki, dont l'un était sous-gouverneur du jeune prince, réussirent à supplanter l'ambitieux Menzikof; et ils étaient parvenus à s'emparer de la direction des affaires, quand le jeune prince mourut de la petite-vérole. Soit qu'ils ne jugeassent pas nécessaire d'attirer dans leur parti son gouverneur, soit que celui-ci, avec sa grande pénétration, n'augurât pas bien de la durée de leur pouvoir, il ne seconda pas leurs menées; il se retira sans bruit, et, pour n'être pas obligé d'agir dans un sens quelconque, feignit d'être retenu par une indisposition. Le parti dominant jeta les yeux sur la duchesse douairière de Courlande, Anne, une des nièces de Pierre Ier.; mais avant de la placer sur le trône, il dressa une espèce de charte, qui obligeait la future impératrice de restreindre le pouvoir absolu, et de ne régner qu'avec un grand-conseil ou une espèce de sénat, composé des principaux nobles. Cet acte changeait en aristocratie un empire long-temps despotique, ainsi que le remarque Lévesque dans son histoire de Russie. Anne accepta ce pacte; mais, à son arrivée en Russie, les courtisans ennemis des Dolgoroucki l'engagèrent à rompre son serment. C'est surtout aux conseils d'Ostermann qu'on attribue la démarche qu'elle fit pour ressaisir le pouvoir absolu, au lieu de s'appuyer sur le peuple, afin d'y trouver un contre-poids à la puissance des nobles. Les Dolgoroucki furent persécutés, et, pour la plupart, mis à mort, tandis qu'Ostermann, pour avoir conseillé le rétablissement du pouvoir absolu, fut nommé ministre du cabinet et chancelier. Il était cependant trop habile pour ne pas voir que la puissance d'Anne ne promettait aucune stabilité, et que quelque autre parti pourrait bien le renverser. Il jugea donc encore prudent de se tenir à l'écart, et de ne se mêler du gouvernement qu'autant qu'il serait consulté par la souveraine: les persécutions, les intrigues et les délations rendaient, en effet, le poste d'un étranger très-glissant à cette cour. Anne étant morte au bout de dix ans de règne, Munnich gagna, sous Ivan VI, l'ascendant que Biren venait de

perdre. Le chancelier Ostermann, qui détestait le nouveau favori, travailla secrètement à détruire son influence; il obtint le département des affaires étrangères : mais, comme il était mieux soutenu par le prince de Brunswick que par la régente son épouse, celle-ci, plus confiante dans le ministre Golovkin, qui dirigeait l'intérieur, faisait expédier beaucoup d'affaires sans en informer le chancelier. Il y avait à la cour un parti prussien et un parti autrichien; Ostermann favorisait le premier, quoique la famille de la régente fût portée pour le second. Cependant, malgré le peu d'accord qui régnait entre la princesse et lui, il fut assez courtisan pour entrer dans ses vues relativement à l'empereur futur, enfant de quelques mois. Les intrigues de la princesse Elisabeth, qui travaillait à se faire déclarer impératrice, ne purent échapper à la vigilance d'un homme aussi habile; il en informa la régente : mais on assure que cette princesse y mit tant de légèreté, qu'après avoir reçu d'Ostermann la confidence de ce qui se passait, elle montra, pour toute réponse, au grave ministre, une parure nouvelle. La conspiration ne tarda pas à éclater : Elisabeth, portée sur le trône par ses partisans (1741), signala son avénement, en poursuivant les hommes qui avaient eu le plus d'influence dans les affaires de la régence. Ostermann, pour qui jusqu'alors chaque nouveau règne avait été l'occasion de nouvelles dignités, et qui était dans ce moment grand-amiral, fut placé, cette fois, en tête des proscrits. Arrêté, ainsi que Munnich (*V.* ce nom), il fut accusé d'avoir travaillé en secret à l'élection de l'impératrice Anne, et d'avoir supprimé le testament de Catherine, qui réglait la succession au trône. Condamné à mort avec ses compagnons d'infortune, il était déjà entre les mains des bourreaux, quand un ordre d'Élisabeth vint suspendre leurs coups. Son supplice fut commué en un exil perpétuel. Il fut conduit à Beresof, et y languit dans un mauvais état de santé, quoique sa femme (née Strasnew) et sa suite cherchassent à lui rendre cet exil plus supportable. Il mourut en Sibérie, le 25 mai 1747, âgé d'environ soixante-cinq ans. Sa fille et ses deux fils étaient restés en Russie : ceux-ci n'ayant pas d'enfants, adoptèrent les fils de leur sœur, mariée au général Tolstoy; et c'est de cette tige que sont issus les Tolstoy-Ostermann, qui tiennent un rang élevé dans l'empire russe. D—G.

OSTIENSIS. *V.* Suze (Henri de).

OSWALD (Saint), archevêque d'York, neveu de saint Odon, archevêque de Canterbury, était venu fort jeune en France, pour embrasser la vie monastique, dans l'abbaye de Fleuri, ou de Saint-Benoît-sur-Loire. De retour dans sa patrie, il fut élevé, en 959, sur le siége épiscopal de Worcester. Il bâtit un monastère d'hommes à Westberry; et le duc Aylwin lui confia la fondation du célèbre monastère de Ramsay, dans le comté de Huntington. Il fonda aussi à Worcester un couvent de bénédictins, où il allait passer les moments qu'il pouvait dérober à ses fonctions épiscopales. Ces fonctions devaient être importantes, puisqu'il avait réuni l'archevêché d'York à l'évêché de Worcester. Il mourut saintement dans son monastère de Worcester, en 992, le 29 février, jour auquel on célèbre sa mémoire. Sa fête principale se fait en Angleterre, le 15 d'octobre, époque anniver-

saire de la translation de son corps à York. G—Y.

OSYMANDYAS, ancien roi égyptien, est célèbre par les conquêtes et les superbes monuments qu'on lui attribue, quoique d'ailleurs on ne puisse pas avec certitude indiquer l'époque où il a vécu, puisqu'il n'est mentionné dans aucune des listes royales qui nous ont été conservées par les écrivains de l'antiquité. Il n'est, à proprement parler, connu que par le témoignage de Diodore de Sicile, qui semble avoir puisé tout ce qu'il en rapporte, dans les écrits d'Hécatée. Comme il n'en reparle, dans ce qu'il dit de la succession des rois d'Égypte, que pour nous apprendre qu'Uchoreus, fondateur de Memphis, était le huitième de ses descendants, il est clair qu'on ne peut, sur cette simple autorité, assigner une date quelconque à ce roi. Seulement on voit que, selon cet auteur, Osymandyas était de beaucoup antérieur à Sésostris; mais comme Diodore ne distingue pas les deux rois de ce nom, on reste à-peu-près dans le même embarras. Strabon parle bien, il est vrai, d'un roi égyptien appelé Ismandès, ce qui ressemble assez à Osymandyas pour qu'on croie qu'il s'agit d'un même personnage; mais Strabon ne fait qu'ajouter à nos incertitudes, en disant qu'Ismandès était aussi Memnon, non pas le héros qui vint au secours de Troie assiégée par les Grecs, mais un ancien roi égyptien. Il paraît bien que le personnage appelé Memnon par les Grecs, portait en égyptien le nom de *Phamenooph*. Mais ensuite, quand il s'agit d'appliquer cette dénomination à un personnage historique, il est impossible de s'arrêter à rien de bien plausible. On peut néanmoins regarder, d'après ce que dit Strabon, comme assez vraisemblable, que Memnon et Osymandyas sont un même roi. Il lui attribue la fondation d'un grand nombre de bâtiments considérables, et en particulier le *Memnonium*, un des principaux édifices de Thèbes. Si ce rapprochement est juste, nous regarderons, avec Strabon, le *Memnonium* d'Abydos dans la Thébaïde, comme un autre monument d'Ismandès ou d'Osymandyas; et il en sera de même de toutes les autres fondations égyptiennes assignées à Memnon. On pourrait conjecturer encore, par la similitude des exploits attribués à Osymandias avec ceux qu'on assigne ordinairement aux deux Sésostris, qu'il pourrait être un de ces deux rois; et que le nom d'Osymandyas ne serait qu'un surnom qui aurait été pris pour la véritable dénomination de ce prince, comme on en a beaucoup d'exemples dans l'antiquité, et dans l'histoire d'Égypte en particulier. S'il en était ainsi, ce surnom pourrait avoir, en égyptien, le sens de *très-puissant*; , et il conviendrait assez bien à l'un des deux Sésostris. Il en est de même des expressions de Diodore pour célébrer la grandeur et la puissance de ce roi. Il ne s'agit plus que de démêler lequel il peut être des deux conquérants de l'Asie. Le premier appartient à la douzième dynastie des monarques égyptiens, et le second, à la dix-huitième. S'il s'agissait du premier, il aurait régné, selon les idées égyptiennes, vers l'an 3053 ou 3353 avant J.-C. S'il était question de l'autre, c'est en l'an 1468 avant J. C., qu'il faudrait placer son règne. On sent bien que ce n'est que par des conjectures qu'on peut répondre à de telles questions. Toutefois, si Osymandyas est bien le mê-

me que Memnon, nous devons avoir son nom écrit en caractères hiéroglyphiques sur la base de sa statue, si célèbre dans l'antiquité par les sons qu'elle rendait au lever du soleil. Cette statue, dont les débris existent encore au milieu des ruines de Thèbes, présente, sur un de ses côtés, deux cartouches royaux, comme tous ceux qui servent à distinguer, sur les monuments égyptiens, les noms des rois et ceux de leurs pères. Si ces cartouches sont copiés bien exactement, et nous avons de fortes raisons d'en douter, le premier présente un nom royal, presque semblable à un autre qui est fort commun sur les monuments de Thèbes et qui ne peut appartenir qu'au deuxième Sésostris. Pour le second cartouche, il contient le nom du père de Memnon; et les hiéroglyphes destinés à le rendre, diffèrent assez notablement de ceux qui sont contenus dans le cartouche paternel qui accompagne ordinairement le nom du deuxième Sésostris, pour qu'on puisse regarder comme plausible qu'il s'agit de deux personnages du même nom, fils de deux rois appelés d'une manière différente. Le cartouche paternel placé sur la base de la statue de Memnon, peut se lire Ammenemès; ce qui, selon Manéthon, était le nom du père du premier Sésostris. Si tous ces rapprochements, que nous ne donnons au reste que pour ce qu'ils valent, ont quelque chose de constant, il en résultera assez clairement que le Memnon, si célèbre chez les anciens, sera le premier Sésostris des Égyptiens, et en même temps l'Osymandyas de Diodore. Ajoutez à ces circonstances que, selon cet auteur, Osymandyas porta, comme Sésostris, ses armes jusque dans la Bactriane. Les peuples de cette région s'étaient révoltés contre lui: il marcha, pour les combattre, à la tête de plus de quatre cent mille hommes. Son armée était divisée en quatre corps, commandés chacun par un de ses fils; il triompha des Bactriens, qui furent obligés de rentrer dans sa dépendance après avoir fait une vigoureuse résistance. Quoi qu'il en soit de la réalité de cette expédition lointaine, il est évident qu'elle en suppose une autre plus ancienne. C'est alors que la Bactriane aurait été contrainte de subir le joug des Égyptiens; peut-être était-ce une conquête de Sésonchosis, aïeul du premier Sésostris. Il est difficile de savoir à quoi nous en tenir maintenant sur tous ces exploits; mais il est certain que Sésonchosis n'était pas moins célèbre dans les récits et dans les souvenirs des Égyptiens que les deux Sésostris. Les exploits d'Osymandyas contre les Bactriens étaient représentés en Égypte, sur les murailles d'un immense édifice que ce prince avait fait élever à Thèbes. Diodore donne une description assez étendue de ce beau monument; mais il s'exprime de manière à faire croire non-seulement qu'il ne l'a pas vu, mais encore qu'il n'existait plus de son temps, et qu'il n'en parlait que sur l'autorité d'Hécatée ou des prêtres de l'Égypte. Nous ne nous arrêterons pas à transcrire la description de ce monument; on la voit en assez d'autres lieux: nous remarquerons seulement qu'il contenait une bibliothèque, qui, à ce compte, aurait été la plus ancienne bibliothèque du monde. A la dernière extrémité du palais, on trouvait une vaste enceinte, qui contenait le tombeau du roi Osymandyas. Ce tombeau était surmonté par un cercle d'or de 365 coudées, qui fai-

sait le tour du monument. Il paraît que ce cercle avait une destination astronomique ou plutôt astrologique, puisqu'il marquait, par ses divisions, les jours de l'année, le lever et le coucher des étoiles, ainsi que leurs influences heureuses ou malheureuses. Ce cercle fut emporté, selon Diodore de Sicile, par Cambyse, lorsqu'il fit la conquête de l'Egypte. Si ce fait est vrai, il en résulterait que le monument élevé par Osymandyas subsistait donc encore à l'époque de l'invasion des Perses, et qu'il n'aurait été détruit que plus tard. S. M—n.

OTACILIE (*Marcia Otacilia Severa*), impératrice romaine, avait épousé, vers l'an 237, Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien le jeune (*V.* Gordien). Elle était fille de Sévérien, à qui Philippe, après son élévation, confia le gouvernement de la Pannonie et de la Mœsie; mais on ne sait point si son origine était arabe, comme celle de son mari, ou romaine, ainsi que son nom le fait présumer. Les médailles de cette princesse la représentent avec des traits réguliers et une physionomie modeste. Otacilie avait embrassé le christianisme; et l'on conjecture, sans beaucoup de fondement, qu'elle avait amené Philippe à sa croyance (1). C'est avec la même légèreté que l'histoire l'accuse d'avoir eu part aux crimes qui frayèrent à son mari le chemin du trône. Ce reproche n'est appuyé que sur la pénitence que lui imposa S. Babylas, patriarche d'Antioche, et à laquelle elle se soumit; mais on a vu, à l'article Babylas, que le fait même de la pénitence n'est point admis par tous les critiques. Origène écrivit, dit-on, une lettre à cette princesse; et, parmi celles qui nous restent de S. Hippolyte, on soupçonne qu'il y en a une adressée à Otacilie. Ce qui paraît certain c'est que les Chrétiens jouirent, sous le règne de Philippe, d'une plus grande liberté, et qu'ils en furent redevables à la protection que l'impératrice leur accordait. Elle s'attacha à inspirer l'amour de la vertu à son fils, prince dont on augurait favorablement, mais qui fut poignardé dans les bras de sa mère par les prétoriens, empressés de témoigner par un crime leur attachement au nouveau maître que la fortune venait de leur donner (*V.* Dèce et Philippe). Otacilie, ayant vu rompre violemment tous les liens qui la retenaient au monde, s'ensevelit dans une solitude, où elle finit ses jours. Nous avons de cette princesse des médaillons grecs et latins, et des médailles sur toutes sortes de métaux. Parmi ces médailles, les plus rares sont celles en or, portant au revers ces mots : *Imp. Philippus aug.*, et la tête laurée de Philippe; et une autre médaille, avec ces mots *Securitas orbis*, qui est de moindre prix. W—s.

(1) On verra, à l'art. Philippe, que ce prince n'a jamais fait profession publique du christianisme.

OTBY (Abou'l Naser Mohammad ben Mohammed al Djabbar, al-), historien et poète arabe, né probablement dans la Transoxane, vers le milieu du quatrième siècle de l'hégire (onzieme de l'ère chrétienne), appartenait à la famille Otba, qui avait possédé les premières charges de l'état sous les princes Samanides. On a de lui un ouvrage intitulé *Tarickh Otby* (Histoire d'Otby), et plus correctement *Tarickh Yeminey* (Histoire de Yemin ed daulah Mahmoud). Il s'agit du célèbre Mahmoud, sulthan de la dy-

nastie des Ghaznevides. Ce morceau très-intéressant d'histoire orientale comprend les révolutions arrivées dans la Perse orientale sous les règnes des trois derniers princes de la dynastie des Samanides, et la vie de Mahmoud, à l'exception des onze dernières années; ce qui donne lieu de croire que l'auteur est mort avant ce conquérant. L'ouvrage est écrit en style très-élégant, suivant le témoignage d'Hadjy Khalfah, qui d'ailleurs n'indique point les dates de la naissance et de la mort d'Otby. Cette histoire a été commentée par plusieurs docteurs musulmans, et copiée par des écrivains postérieurs, entre autres par l'historien Hikby ben Mas'oud; et Mirkhond, ainsi que Ferischtah, en ont tiré aussi un grand parti. L'histoire d'Otby a été traduite en persan, par Abou'l Scheref Nassy ben Djafar ben Saad al Monschy al Djerbadecany, vers la fin du sixième siècle de l'hégire (douzième de l'ère chrétienne). L'ouvrage arabe d'Otby se trouve dans la bibliothèque de Leyde, et dans celle de Raghib Pacha, à Constantinople. Un exemplaire de la version persane est au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du Roi. C'est d'après cette traduction que M. Silvestre de Sacy, dans le 4e. tome des *Notices*, etc., a donné un extrait fort curieux et fort détaillé du *Tarikh Yeminey*. A—T.

OTFINOWSKI (Valérien), grand-échanson de Sandomir, se distingua, dans le dix-septième siècle, par son talent pour la poésie. On a de lui une traduction des *Géorgiques de Virgile*, en vers polonais, imprimée en 1614, in-4°., et une traduction, également en vers polonais, des Métamorphoses d'Ovide, Cracovie, 1638, in-4°. — Erasme Otfinowski, autre poète polonais, a chanté les *Héros chrétiens*, c'est-à-dire probablement les guerres contre les Turks, selon Stanislas Lubienecki (*Hist. Réform. polon.*, édit. 1685, p. 171): mais Zaluski n'a pu indiquer l'édition de ce livre, qui n'a peut-être jamais été imprimé. C—au.

OTFRID, théologien et poète, prit naissance au neuvième siècle, en Alsace, et embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Weissembourg. Envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Fulde, il s'y forma à l'étude des sciences et des lettres, sous la discipline du célèbre Raban Maur, et fut chargé, à son retour, de la direction d'une école qui devint très-florissante. Il s'attacha particulièrement à enrichir et à perfectionner la langue théotisque ou tudesque; et Hickes prétend qu'il en acheva la grammaire, commencée par Charlemagne (Voy. le *Thesaur. linguar. veter. septentrional.*, II, 5). Il termina, l'an 868, une *Traduction paraphrasée de l'Évangile*, en vers rimés, divisée en 5 livres, et qui est regardée comme l'un des plus anciens et des plus précieux monuments de cette langue. On en connaît des manuscrits dans les bibliothèques de Vienne, de Freisingen, de Francfort, de Munich, et à Londres dans la Bodléienne; outre le plus célèbre, nommé *Codex palatinus*, qui, de celle du Vatican, a été renvoyé en 1815, par Pie VII, à l'université d'Heidelberg, et d'après lequel l'ouvrage a été publié par Francowitz, plus connu sous le nom de Math. Flacius Illyricus, aidé d'Achille Pirmin. Gasser, Bâle, 1571, in-8°. (*V.* Schelhorn, *Amœnit. litt.*, III, 19.) Cette édition, d'une rareté excessive, est défigurée par un grand nombre d'erreurs, que Marq. Freher et

Lambecius ont signalées avec exactitude. Scherz en a publié une meilleure édition dans le tome 1er. des *Antiquités teutoniques* (*V.* Scherz) : elle est accompagnée d'une traduction latine, par Schilter (*V.* ce nom). Otfrid a dédié cet ouvrage à Louis, roi de Germanie, par une épître, dont les vers, divisés en quatrains, commencent et finissent par les mêmes lettres, qui lues de suite forment ces mots : *Luthowico orientalium regnorum regi sit salus æterna.* Ce double acrostiche était une grande difficulté vaincue. La première dédicace est suivie d'une seconde à Luitbert, archevêque de Maïence, insérée dans divers recueils historiques ; et d'une troisième, à Salomon, évêque de Constance. Enfin, on en trouve une quatrième, à la fin de l'ouvrage, adressée à deux moines de l'abbaye de Saint-Gall. Otfrid est le premier écrivain de la Germanie qui ait employé les vers rimés. « Comme le tudesque, dit l'abbé Grandidier, n'était point assez cultivé pour être manié suivant les règles du mètre et de la quantité, le moine de Weissembourg imagina qu'il y aurait de la grâce à terminer par le même son deux parties d'une phrase, qui fussent consécutives ou relatives, et d'une égale étendue » (Voy. *Hist. de l'église de Strasbourg*, II, 218). Le poème d'Otfrid dut avoir, et eut en effet quelque temps un grand succès. Mais du temps de l'abbé Tritheim, au quinzième siècle, on avait déjà peine à l'entendre. Cet ouvrage comprend l'histoire évangélique, et une espèce de conférence des quatre évangélistes, suivie d'explications sur le sens spirituel, mystique et moral. On y trouve une diction simple et naïve, des préceptes de morale exprimés d'une manière touchante, et beaucoup de clarté dans les idées. Les allusions locales dont il est rempli, en faisaient d'ailleurs un vrai poème national ; enfin il pouvait être chanté, et cet avantage dut contribuer encore à le rendre extrêmement populaire (Voy. Gerbert, *De cantu et musicâ sacrâ*, t. II, p. 25 ; et les *Recherches d'Arnold sur les poètes alsaciens*, dans le *Magasin encyclopédique*, juin 1806). On a quelquefois attribué à Otfrid une *Paraphrase des Psaumes*, qui est maintenant reconnue pour être l'ouvrage de Notker-Labeon, moine de Saint-Gall (*V.* Notker). Otfrid passe aussi pour l'auteur de *Cantiques*, d'*Homélies*, et de la version tudesque d'une partie du *Catéchisme* publié par Schilter et par Eccard, Hanovre, 1713, in-8°. On peut consulter, pour plus de détails, outre les ouvrages déjà cités, la dissertation de Dav. Hofmann, *De Otfrido monacho Weissemburgico quatuor evangeliorum interprete celeberrimo*, Helmstadt, 1717, in-4°. ; l'*Hist. littér. de la France*, V, 368-74 ; la savante dissertation soutenue par Franz, sous la présidence d'Oberlin, *Alsatia litterata sub Celtis, Romanis, ac Francis* ; le *Specimen lectionum antiquarum francicarum ex Otfridi libris evangeliorum* (Stade, 1804, in-4°.) ; et la dissertation de Dietrich de Stade, *De laboribus Otfridianis*, dans les *Miscellanea Lips.*, V, 56. W—s.

OTH (Bernard ou Bernat). *Voy.* Camo.

OTHER, OHTHER, ou OTTAR, voyageur norvégien du neuvième siècle, était de la province de Nordenland, appelée alors Halogaland, où il avait des propriétés considérables, et levait des tributs sur des familles

finnoises. Il se livrait en outre à la pêche de la baleine et des vaches marines. Il demeurait à l'extrémité de la partie habitée de la Norvége; et au nord de son habitation il n'y avait que des Lapons et des Finnois. On ne sait si ce fut le commerce, ou la révolution produite par le roi Harald dans le gouvernement et la constitution des états norvégiens, ou quelque autre cause, qui lui fit quitter sa patrie. Il vint en Angleterre, prit, à ce qu'il paraît, du service à la cour du roi anglo-saxon Alfred; et ce fut à ce prince qu'il communiqua les relations de ses deux voyages, relations qui sont les plus anciennes que nous ayons sur le Nord, et qui, sous ce rapport, sont un monument précieux pour l'ancienne géographie. Alfred les fit entrer, avec celles d'un autre voyageur du Nord, Wulfstan, dans l'Introduction à sa version anglo-saxonne d'Orose; et c'est grâces à ce soin, que les curieux écrits des deux voyageurs sont parvenus à la postérité. Other raconte, dans sa relation, que ses expéditions pour la pêche des vaches marines l'avaient conduit jusqu'à la côte de Biarmie, qui répond à la province russe d'Archangel; qu'il possédait, outre ses terres, son bétail, et le tribut imposé aux Finnois, un troupeau de six cents rennes. Il décrit la Norvége, la Suède, et le *Quenland*, ou l'Ostro-Bothnie; il parle d'un port de Sciringeas-Heal, au sujet duquel ses commentateurs ne sont pas d'accord. Il raconte ensuite son voyage à *Hæthum*, qui paraît être le pays de Slesvig. Il avait apporté en présent au roi Alfred des dents de vache marine, produits de ses pêches. Les Relations d'Other et de Wulfstan ont été souvent imprimées et commentées. Hakluyt, en 1598, et ensuite Purchas, en insérèrent des traductions anglaises dans leurs Collections de voyages. Le texte anglo-saxon, accompagné d'une traduction latine et de quelques notes, parut, pour la première fois, dans la Vie d'Alfred par Spelman, Oxford, 1678. And. Busse, bourguemestre d'Helsingör, le réimprima dans son édition des *Schedæ* de l'historien islandais Arefrode (Copenhague, 1733, 1774, in-4°.); ainsi que Langebeck, dans le tome II des *Scriptores rerum Danicarum*, 1773. Dans la même année, Barrington publia à Londres tout l'ouvrage d'Alfred, en anglo-saxon, d'après un manuscrit de la bibliothèque Cottonienne, avec une traduction anglaise. Forster, dans son Histoire des découvertes, et Beckmann, dans sa Littérature bibliographique des voyages, commentèrent les Relations des deux voyageurs du Nord. Porthan, savant Finlandais, revit le texte anglo-saxon, et le publia, avec une traduction suédoise et un ample Commentaire plein d'érudition, dans le tome VII des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres, histoire et antiquités de Suède, Stockolm, 1800. Enfin Rask, Danois très-instruit dans la littérature islandaise, appliqua ses connaissances dans cette langue et dans l'anglo-saxon, à éclaircir le texte, et à rectifier les points que ses prédécesseurs avaient négligés. On avait auparavant substitué aux caractères anglo-saxons les lettres à-peu-près équivalentes des langues modernes du Nord. Rask fit imprimer le texte avec les caractères propres à l'anglo-saxon, et l'accompagna d'une Traduction danoise et d'un nouveau Commentaire. Ce travail est inséré dans le onzième volume des Mémoires de la so-

ciété de littérature scandinave, Copenhague, 1815. D—G.

OTHMAN. *V.* OSMAN.

OTHMAN AL-RADHY (ABOU-SAID), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Merinides, monta sur le trône, l'an 710 de l'hég. (1310 de J.-C), après son neveu Soleiman, et malgré les intrigues du ministre Abdallah, qu'il fit mourir pour venger ses frères, Abou Yahiah et Aly, dont ce traître avait causé la mort. Othman ne ressembla point à la plupart des tyrans de l'Afrique. Ayant apaisé les troubles qui avaient agité les règnes précédents, il ne s'occupa que du bonheur de ses sujets, qu'il fit jouir long-temps des douceurs de la paix. Il crut devoir néanmoins profiter des dissensions qui déchiraient les états de Castille, pendant les premières années du roi Alphonse XI; et, ayant débarqué en Espagne, l'an 727 (1327), il s'empara d'Algeziras, de Ronda et de Marbella. Mais, tandis qu'il faisait la guerre aux Chrétiens, l'ambitieux Omar, s'étant formé un parti dans les basses classes du peuple, se révolta contre son père, lui enleva Fez, et y prit les marques de la royauté. Othman se hâta de retourner en Afrique, livra bataille à son fils dans les environs de Fez, y fut vaincu, blessé et contraint de se renfermer dans cette place. Omar en fit le siége; mais une maladie violente l'ayant forcé de s'éloigner, Othman rétablit ses affaires, qui paraissaient désespérées, et régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée le 25 dzoulkada 731 (30 août 1331). Omar, qui s'était retiré à Sedjelmesse, entreprit de monter sur le trône; mais il trouva un dangereux compétiteur dans son frère Abou'l Haçan Aly, qui le vainquit, le fit périr, et se rendit fameux par ses guerres en Espagne et par ses aventures romanesques. A—T.

OTHMAN IBN AFFAN, le troisième des khalyfes successeurs de Mahomet, était de la tribu de Coraïsch, et naquit à la Mekke. Il était cousin-germain d'Abou Sofyan, et cousin au 3e. degré de Mahomet, dont il se montra un des premiers et des plus zélés disciples. Il fut au nombre des Musulmans que les persécutions des Coraïschites obligèrent de se retirer en Abyssinie. De retour à la Mekke, il précéda Mahomet à Médine, l'an 1er. de l'hég. (622 de J.-C.), devint un de ses secrétaires, et épousa successivement deux de ses filles, Rakiah et Omam Kolthoum, qui moururent avant lui, et ne lui laissèrent point d'enfants. C'est pour cela qu'il a été surnommé *Dzoul Nourein* (Possesseur des deux lumières). Lorsque, huit ans après, Mahomet eut recours à ses amis, pour qu'ils l'aidassent dans la guerre qu'il entreprit contre les Grecs, Othman fournit trois cents chameaux, mille dinars d'or; et de plus, il leva et entretint, à ses frais, trois régiments pourvus d'armes, de munitions et de vivres. Mahomet en fut si content qu'il s'écria : « Ce qu'Othman a fait aujourd'hui, ne lui fera » point de tort un jour. » Othman fut un des six commissaires chargés, par Omar, du choix de son successeur. Élu par ses collègues, il prit possession du khalyfat, l'an 23 de l'hégire (644 de J.-C.) Sous son règne les armes musulmanes firent de nouveaux progrès. Elles pénétrèrent dans le Khoraçan : la fuite et la mort d'Iezdedjerd leur soumirent toute la Perse (*V.* IEZDEDJERD III). L'île de Cypre fut rendue tributaire. Othman était pieux, humain, mais

peu capable de gouverner un vaste empire. Trop porté à faire du bien à sa famille, il commit la faute de donner à son frère de lait, Abdallah ibn Saïd, le gouvernement de l'Égypte, dont il priva le général qui l'avait conquise (*V.* AMROU BEN EL AS). Cette mesure impolitique excita beaucoup de troubles. Les Grecs en profitèrent pour reprendre Alexandrie. Othman fut obligé de rétablir Amrou, qui chassa les Grecs, et recouvra cette ville. Abdallah, par ordre du khalyfe, commença la conquête de la côte d'Afrique; il vainquit le patrice Grégoire, à la bataille de Yakoubah, s'empara de plusieurs places, et revint au bout de quinze mois, chargé de butin. Cependant le mécontentement général contre le khalyfe augmentait chaque jour. Son injustice envers Amrou, qu'il avait de nouveau révoqué, n'était pas le seul grief qu'on lui imputât. On lui reprochait le même tort à l'égard de Saad ibn Abou-Wekkas, fondateur de Koufah, et premier conquérant de la Perse; le rappel de son parent Hakem, qui avait été exilé par Mahomet; le mauvais choix de ses agents. On blâmait son faste et son orgueil; ses prodigalités pour ses favoris. On lui faisait un crime de ce qu'en officiant dans la mosquée, il occupait en chaire la même place que le prophète, au lieu d'imiter Aboubekr et Omar, qui s'étaient assis deux degrés plus bas. Les funestes présages que l'on tira de ce qu'il avait perdu l'anneau de Mahomet, fomentèrent aussi les troubles avant-coureurs de la catastrophe qui termina son règne. Othman voulut se justifier publiquement de l'emploi qu'il avait fait de l'argent du trésor; il prétendit avoir le droit, comme successeur du prophète, de disposer de ce qui appartenait à Dieu. Ammar, zélé musulman, s'écria que ce discours l'avait scandalisé, et fut meurtri de coups par les partisans du khalyfe. Ce traitement, fait à l'un des compagnons du prophète, acheva d'indisposer les esprits contre Othman. Une troupe de mutins vint camper à une lieue de Médine, et envoya une députation insolente au khalyfe, pour lui prescrire ses devoirs, ou lui demander son abdication. Envain ce prince déclara en chaire qu'il se repentait de sa conduite passée; en vain il promit de restituer au trésor les fonds qu'il en avait distraits. Ces concessions forcées et tardives ne prouvèrent que sa faiblesse, et accrurent l'audace des séditieux. L'Égypte, Koufah, Basra, envoyèrent à Médine de nombreuses députations, chargées de le déposer. Othman transigea avec ces factieux, par l'intermédiaire d'Aly, qui se rendit garant de ses promesses. La tranquillité paraissait rétablie; mais l'incendie fut bientôt rallumé par les intrigues d'Aïchah, veuve du prophète, pour procurer le khalyfat à Thelhah; par la haine de son frère Mohammed, fils d'Aboubekr, contre Othman; et surtout par la perfidie de Merwan, fils de Hakem, secrétaire et proche parent du khalyfe, lequel pour rendre son maître odieux, expédiait, en son nom, des ordres supposés dans les provinces, un entre autres qui enjoignait à Abdallah, gouverneur d'Égypte, de faire périr Mohammed fils d'Aboubekr, qui venait le remplacer, et qu'il fit tomber entre les mains de ce dernier. Mohammed revient sur ses pas; les rebelles se rallient autour de lui : Othman, assiégé dans sa maison, implore le secours d'Aly, qui charge ses deux

fils, Haçan et Houcein, de défendre le khalyfe. Leur présence impose aux séditieux; mais le manque d'eau leur sert de prétexte pour l'abandonner à la rage de ses ennemis. Mohammed, suivi d'une troupe d'assassins, pénètre dans la chambre d'Othman, qu'il trouve tenant le Coran sur son sein; il le prend par la barbe, et lui plonge son épée dans le corps. Les autres l'achèvent, en le perçant de plusieurs coups. Ainsi périt ce khalyfe, le 18 dzoulhadjah, 35 (18 juin 656), à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après en avoir régné près de douze. Son corps demeura trois jours privé de sépulture, et fut jeté dans un trou, sans avoir été lavé ni dépouillé de ses habits. La mort de ce prince fut le signal et le motif apparent des guerres civiles qui ensanglantèrent l'empire musulman, et la principale cause du schisme qui divise encore les Mahométans (*V.* Ali, I, 569, et Moawyah I). C'est au khalyfe Othman que la ville de Djeddah, port de la Mekke, doit sa fondation. A—t.

OTHO (George), hébraïsant et orientaliste allemand, naquit, en 1634, au village de Sattenhausen, dans le bailliage de Neu-Gleichen (Hesse-Cassel). Fils d'un arpenteur de campagne, ou, selon d'autres, d'un pauvre paysan, il passa, dit-on, ses premières années à garder les cochons. Des jésuites d'Heiligenstadt, lui ayant trouvé une physionomie heureuse, et de l'ouverture dans l'esprit, l'amenèrent dans leur collége; pour lui faire faire quelques études : mais il se dégoûta d'eux au bout de cinq ans, s'enfuit à Cassel, gagna quelque argent à instruire de petits enfants, et alla continuer ses propres études à Brême. Ses épargnes lui ayant été volées en route dans une auberge, il recommença sur nouveaux frais à donner des leçons; suivit divers cours à Göttingue, à Cassel, à Brême, à Groningue et à Marbourg; obtint, en 1656, une place de co-recteur au gymnase de Detmold; continua de se livrer aux fonctions de l'enseignement public ou particulier, à Cassel, Hanau, etc.; enfin, il fut nommé, en 1679, professeur de grec et d'éloquence à Marbourg : cette place avantageuse fixa son inconstance; il y joignit, peu après, celles de bibliothécaire de l'université et de professeur de langues orientales, s'occupa de la rédaction de ses divers ouvrages, et mourut le 28 mai 1713. Outre une cinquantaine de discours académiques ou de dissertations latines sur divers points de philosophie ou d'exégèse biblique, on a de lui : I. *Oratio funebris in obitum Justi Jungmanni*, Cassel, 1668, in-4°. II. *De montibus ignivomis*, Marbourg, 1698, in-4°. III. *De accentuatione textûs hebraïci*, ib., 1668, in-4°. IV. *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum, ex optimis autoribus excerpta*, Francfort, 1701, in-8°. Jacques Alting, professeur à Groningue, avait donné, en 1658, une grammaire hébraïque et syriaque, qu'il refondit en 1675, sous le titre de *Fundamenta punctuationis linguæ sanctæ*, et qui eut beaucoup de cours dans les universités protestantes. Otho rédigea sur le même plan les grammaires élémentaires des autres langues orientales *bibliques;* et son *Synopsis* forme ordinairement le deuxième volume du *Fundamenta* d'Alting, réimprimé en 1701 et 1717. Sous cette forme, ces grammaires élémentaires sont faciles, et d'un usage très-commode aux élèves déjà

familiarisés avec la méthode d'Alting. La grammaire éthiopique d'Otho est encore la plus abrégée que nous ayons aujourd'hui; et quoique sa grammaire arabe ait été bien surpassée depuis (en fait de premiers éléments), on a lieu de s'étonner que M. Schnurrer n'en ait point parlé dans sa *Bibliotheca arabica*. V. *Palæstra linguarum orientalium*, Francfort, 1702, in-4°.; ouvrage curieux, que l'on peut regarder comme un *specimen* de la grande Polyglotte anglaise de Walton. Il ne contient que les quatre premiers chapitres de la Genèse; mais on y trouve le texte samaritain, l'hébreu (avec points), et la version latine d'Arias Montanus; les *Targum* ou paraphrases chaldaïques d'Onkelos, de Jonathan et de Jérusalem; les paraphrases ou versions syriaque, samaritaine, arabe, éthiopique et persane, chacune avec la version littérale latine; enfin la Massore textuelle, tant grande que petite, sur ces quatre chapitres, avec les *Peruschim* ou Commentaires de R. Salomon, d'Aben Ezra, etc.; le tout précédé d'un exemple d'analyse grammaticale sur chacune de ces langues, et suivi de leurs glossaires, au nombre de huit, pour tous les mots de ces différents textes. On voit, par ce détail, que ce livre ne peut qu'être extrêmement utile à ceux qui commencent à étudier ces langues, et qui n'ont pas à leur portée la volumineuse Polyglotte, dont l'énorme format est si peu commode à manier. Otho avait déjà donné, sous le titre de *Virga Aharonis polyglottos*, Marbourg, 1692, in-4°., un *specimen* plus complet ou plus minutieux, mais moins étendu, sur les onze premiers versets du dix-septième chapitre des Nombres. On y trouvait de plus les textes des Septante, de la Vulgate latine, les versions de Vatable et de Tremellius, et les principales traductions modernes faites par les protestants. Le *Thesaurus epist.* de Lacroze renferme une lettre de G. Otho, tome 1er., p. 311. C. M. P.

OTHON (Saint), apôtre de la Poméranie, né dans la Souabe, vers 1060, d'une famille noble, prit de bonne heure la résolution de se consacrer à Dieu, et embrassa l'état ecclésiastique. L'empereur Henri IV le désigna pour accompagner Sophie, sa sœur (1), mariée à Wladislas-Herman (2), roi ou duc de Pologne. Après la mort de cette princesse, Othon revint en Allemagne, et entra dans un monastère, pour y vaquer plus librement à la prière. Au milieu des querelles qui divisaient l'Église et l'Empire, il resta inébranlable dans son attachement au Saint-Siége; mais il ne perdit point l'affection de Henri, qui, connaissant ses lumières et sa fidélité, le nomma son chancelier, et l'éleva, en 1102, à la dignité d'évêque de Bamberg. Avant de prendre possession de ce siége, Othon écrivit au pape Pascal, qui confirma son élection, et qui lui envoya en même temps le *pallium*. Le saint prélat, à la prière de Boleslas, alla, en 1124, porter dans la Poméranie le flambeau de l'Évangile, et, après une absence d'onze mois, revint dans son diocèse, qui réclamait ses soins. Informé que les habitants de Stettin et de Camin étaient retombés dans leurs anciennes erreurs, il les visita de nouveau, en

(1) Sefrid, l'un des biographes de saint Othon, nomme mal cette princesse *Judith*.

(2) Et non pas à Boleslas III, comme l'affirment la plupart des hagiographes: le mariage de la sœur de Henri IV eut lieu en 1088, et Boleslas n'avait alors que deux ans.

1128, et eut le bonheur de les ramener à la foi. Depuis ce moment, il ne quitta plus son diocèse, et mourut dans sa ville épiscopale, le 30 juin 1139, dans un âge très-avancé. Son nom est inscrit dans le martyrologe, au 2 juillet, jour où se fit la cérémonie de ses obsèques. On a deux *Vies* de saint Othon, par Sefrid et Ebbon, auteurs contemporains (*V.* Ebbon, XII, 438). La première a été publiée par Canisius, et la seconde, avec des notes, par le P. Gretser: elles ont été réunies dans le recueil des Bollandistes, par le P. Solier, qui les a fait précéder d'une savante dissertation, où il relève les erreurs chronologiques échappées à des écrivains plus pieux qu'exacts. Outre cette double *Vie* de saint Othon, on en a une troisième par André, abbé de Bamberg, Colberg, 1681, in-4°., et dans les *Scriptor. rer. Germanicar.* de Ludewig, et une quatrième par D. Meiller, Amberg, 1739, in-4°. W—s.

OTHON (Marcus-Salvius), empereur romain, était né dans un rang fort éloigné du pouvoir suprême: mais le respect pour le principe de l'hérédité avait été détruit par l'élévation de Néron; et l'on pouvait s'attendre que les prétoriens, qui avaient disposé de l'empire en faveur de Claude, ne s'arrêteraient pas toujours à choisir leur maître dans la famille impériale. Celle d'Othon était originaire d'une ville municipale d'Etrurie. Son aïeul, simple chevalier, était entré dans le sénat, par la protection de Livie, et avait joui des honneurs de la préture. Son père, homme intègre et sévère, considéré sous Claude, qui lui confia le gouvernement de plusieurs provinces, avait été consul sous Tibère, dont il était aimé: il ressemblait tellement à ce prince, qu'on l'avait soupçonné d'en être le fils. Othon, né l'an 32 de J.-C., sous le consulat de Camillus Arruntius et de Domitius Ænobarbus, s'annonça par une jeunesse prodigue et licencieuse. Une affranchie, dont le crédit lui cachait les rides, le produisit à la cour de Néron. Des habitudes efféminées, le goût recherché de voluptés sans frein, et le rôle qu'il ne rougit pas d'accepter dans des orgies qui offensaient la nature, lui procurèrent l'intimité du jeune empereur. Il employa tout son ascendant à fixer les desirs de Néron sur la comédienne Acté, et à ruiner les desseins ambitieux d'Agrippine. La possession de Poppée (*V.* ce nom) devint le signal d'une rupture entre le maître et le favori; celui-ci osa braver la puissance de Néron, et lui refuser obstinément la femme qu'il convoitait. Un exil honorable mit fin à cette résistance: Othon fut forcé d'accepter la questure de Lusitanie. Il y demeura pendant dix ans. Simple particulier, il n'avait cherché que la supériorité du vice; homme public, il étonna, par une conduite pleine de modération et de dignité. On peut croire que dès-lors il comptait sur les prédictions de quelques astrologues, qui lui avaient promis l'empire. Le règne de Galba ne lui parut qu'une transition favorable à ses desseins: aussi fut-il un des premiers à se déclarer pour ce vieux général. Malgré l'épuisement de son patrimoine, il n'hésita pas à s'attacher par ses largesses les troupes qui formaient la garde de Rome et de l'empereur: il capta l'affection des individus par une bienveillance étudiée et une affabilité caressante. Il se flattait d'être adopté par Galba; mais ce vieillard, encore effrayé des anciens

débordements d'Othon, et de cette mollesse, de cette facilité prodigue, inhérente à son caractère, lui préféra le jeune Pison. Telle était cependant la situation d'Othon, que le rang d'empereur était devenu pour lui une nécessité, et qu'il n'avait plus qu'à opter entre la misère dont ses créanciers le menaçaient, et une attaque violente qui le rendît maître du pouvoir. L'an de J.-C. 69, le 15 janvier, deux soldats, qu'il avait mis dans ses intérêts, ébranlent leurs camarades; une poignée de prétoriens l'entraînent dans leur camp, et le proclament chef de l'empire: quelques heures après, les têtes de Galba et de Pison sont déposées à ses pieds (*V.* Galba). Les gens de bien restent dans la stupeur; mais les premières démarches d'Othon les rassurent. Il promet au sénat de maintenir un ordre sévère, ordonne la punition de Tigellin (*V.* ce nom), et fait un accueil généreux à Marius Celsus, que les soldats avaient été sur le point de massacrer, à cause de son attachement pour Galba. Il eut la faiblesse de se prêter à l'engoûment que la populace conservait pour Néron, fit relever les statues de ce monstre, se laissa saluer des acclamations de *Othon-Néron*, et ajouta même, dans quelques dépêches, cet infame surnom à sa signature. Mucien et Vespasien, qui commandaient, l'un dans la Syrie, l'autre dans la Judée, avec des forces assez imposantes pour prétendre eux-mêmes à l'Empire, tardèrent peu à reconnaître l'autorité d'Othon; et les légions d'Illyrie n'avaient pas attendu cet exemple. Mais Vitellius, placé à la tête de l'armée de Germanie, qui avait déjà levé sous Galba l'étendard de la révolte, s'apprêtait à disputer la pourpre. Les deux rivaux se proposèrent réciproquement des indemnités pour l'Empire: les injures succédèrent à de vaines négociations. Cependant Othon apprend que l'armée de Vitellius s'achemine vers les Alpes; il songe à se montrer capable de résolutions mâles, et part de Rome à pied, chargé d'une cuirasse de fer, et suivi de Suétonius Paulinus, de Marius Celsus, d'Annius Gallus, les trois premiers généraux de ce temps: mais il place toute sa confiance dans Proculus, préfet du prétoire, officier présomptueux et sans expérience. La flotte d'Othon bat les Liguriens, et repousse les milices de Tongres et de Trèves sur les côtes de Provence. Son armée de terre est victorieuse à Plaisance et près de Crémone. Othon vient camper à Bédriac, bourgade située entre Crémone et Vérone. L'élite de ses généraux lui conseille d'attendre les légions de la Mésie et de l'Illyrie, tandis que les troupes de Vitellius s'affaibliraient de jour en jour par la difficulté de subsister dans un pays ennemi. Pressé par son impatience et par l'ardeur des prétoriens enivrés de leurs premiers succès, il ordonne que l'armée marche au-devant des lieutenants de Vitellius; et, par une faute bien plus grave, il se retire à Brixellum (aujourd'hui Bersello), avec un détachement considérable, pour attendre en sûreté l'issue du combat. Les troupes qu'il laisse dans le camp, privées de l'enthousiasme que leur inspirait sa présence, se défiant de leurs chefs, et accoutumées, dans les délices de Rome, à se jouer de la discipline, étonnent, par l'impétuosité de leur attaque, les soldats de Vitellius; mais le désordre qui règne dans leurs rangs, paralyse les efforts de leur bravoure; elles sont enfoncées, et

présentent, dans leur fuite, l'image d'une déroute plutôt que celle d'une défaite. Quarante mille hommes périrent dans la bataille: cependant elle n'était nullement décisive. Loin d'être abattus, les soldats d'Othon brûlaient de se mesurer de nouveau avec les vainqueurs; mais Othon lui-même, cédant à l'affaissement de son ame, refusa de confier son sort à un second combat. Si l'on en croit Suétone, il avait toujours eu les guerres civiles en horreur; et il ne s'était déterminé à arracher le pouvoir à Galba que parce qu'il se promettait de triompher sans obstacle. Une mort volontaire pouvait seule honorer sa mémoire aux yeux des Romains, et terminer dignement une vie qui lui était à charge. Rien ne put le détourner de cette idée. Après avoir passé le jour à pourvoir à la sûreté des sénateurs qui l'avaient accompagné, et à distribuer ses dons entre ses serviteurs, il écrivit une dernière lettre à sa sœur, et à Messaline, veuve de Néron, à laquelle il avait voulu s'unir. Sur le soir, il demanda un verre d'eau fraîche, et deux poignards, qu'il cacha sous son chevet. Il dormit avec calme; et, dès le point du jour, à un cri qu'il fit entendre, on accourut, et on le trouva percé d'un seul coup. Il était dans sa trente-septième année. Ses soldats, baignés de larmes, portèrent son corps sur le bûcher; les uns baisaient sa plaie; les autres lui tendaient les bras, ou, dans leurs regrets, le proclamaient un grand homme: on en vit plusieurs se donner la mort. L'armée d'Othon ne se soumit à Vitellius, qu'après avoir sollicité Verginius Rufus d'accepter l'empire; et Vitellius eut constamment à craindre qu'elle ne se révoltât pendant toute la durée de son règne. Celui d'Othon n'avait été que de trois mois. Ses traits ne manquaient pas d'expression: mais il était petit; sa démarche était chancelante, ses jambes disproportionnées. Pétrone, ce modèle des raffinements d'une vie épicurienne, ne poussait pas plus loin qu'Othon le soin de sa parure. Cet empereur, chauve de bonne heure par l'abus des plaisirs, portait de faux cheveux. Sur ses médailles il paraît coiffé d'une perruque; mais cette apparence peut être trompeuse. Celles qui nous restent de coin romain, de cet empereur, sont assez rares en argent, plus rares en or. Quant à celles de bronze, il n'en a été frappé qu'à Alexandrie et à Antioche; les unes et les autres sont rares, celles d'Antioche surtout. Il n'en existe d'authentiques de coin romain, que celles qui furent restituées par Titus; encore sont-elles regardées par plusieurs comme incertaines. C'est ce qui fait que les faussaires (*Voy.* CAVINO) se sont beaucoup exercés sur ces monuments. Outre la dissertation de H. Th. Chifflet sur les *Othons* de bronze, publiée en 1638, 1656 et 1671; Nic. Drackwitz en 1655, J. B. Capponi en 1669, Zach. Goetz en 1716, Ph. Jac. Hartmann en 1772, Lange en 1773, Heyne en 1781, etc., ont discuté l'authenticité de ces médailles, dans des dissertations particulières. La tragédie d'Othon, par P. Corneille, est une de celles où l'on ne trouve que le cachet de la vieillesse de ce grand poète, quoiqu'il eût pour canevas les pages éloquentes de Tacite. F—T.

OTHON Ier., dit le *Grand*, est le premier prince allemand qui ait réellement porté le titre d'empereur, quoique l'usage ait prévalu de le

donner à Henri l'Oiseleur, son père (*V.* Henri l'oiseleur, XX, 73). Né l'an 912 (1), il fut élu roi de Germanie, en 936, par les prélats et les seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle. Hildebert, archevêque de Maïence, fit la cérémonie du sacre, et dina à la table de l'empereur, avec les autres prélats, qui furent servis par les ducs de Franconie, de Souabe, de Bavière et de Lorraine. Othon marcha bientôt contre les Huns et les Hongrois, qui avaient pénétré dans la Westphalie; et, par une suite de victoires, il leur ferme l'Occident qu'ils dévastaient depuis tant d'années. Il profite des troubles de la Bohême pour la rendre tributaire de la Germanie, et travaille à affermir sa puissance en diminuant celle de ses vassaux. Dans cette vue, il augmente les richesses des évêques et des abbés, et favorise l'affranchissement des villes, qui ne reconnaissent plus d'autre souverain que le chef de l'empire. Il dépouille de ses états le duc de Bavière qui refusait l'hommage, et le réduit à quelques terres allodiales. Il nomme comte palatin, un des frères du duc de Bavière, en établit un autre vers le Rhin, et confère la même dignité à un duc de Franconie. Les comtes, dans l'origine, rendaient la justice en dernier ressort au nom de l'empereur, et ils étaient, dit Voltaire, après une armée, le plus grand appui de la souveraineté. Le marquis de Brandebourg meurt sans enfants; et Othon donne le marquisat à un comte Gérard, qui n'était pas de la même famille. Cependant les seigneurs s'unissent pour résister au despotisme d'Othon, et réclament l'assistance de Louis d'Outre-mer, qui entre dans la Lorraine et l'Alsace. Othon prévient le roi de France par la rapidité de sa marche: il défait les ducs de Franconie et de Lorraine, qui sont tués dans le combat, et s'avance jusque dans la Champagne. La nouvelle de la révolte de Henri, son frère, le force de revenir sur ses pas. Il pardonne à Henri, qu'il fait peu après duc de Bavière; mais il n'use pas de la même indulgence envers les seigneurs qui avaient appuyé ce prince dans sa révolte : il les punit par la confiscation d'une partie de leurs biens, dont il enrichit les abbayes. Il donne le titre de prince, avec les droits régaliens, à l'évêque de Trèves, qui lui était resté fidèle, et se fait du clergé un auxiliaire puissant contre les nobles. Othon rentra en France, en 946; et cette fois ce fut pour secourir Louis d'Outre-mer, qu'Hugues-le-Grand, son vassal, retenait prisonnier. Il s'avance jusqu'auprès de Paris, et va assiéger Rouen; mais, abandonné par le comte de Flandre, son allié, et contraint de retourner dans ses états, il fait excommunier par un concile, Hugues, qu'il n'avait pas pu vaincre. Il assembla, en 949, un nouveau concile à Ingelheim, où Louis parut en suppliant; mais Hugues, quoique cité juridiquement, refusa de s'y rendre (*V.* Hugues-le-Grand et Louis IV). L'année précédente, les Danois avaient fait une irruption en Allemagne, et tué le margrave de Sleswig. Othon leur reprend cette ville, met en sûreté ses frontières, et leur accorde la paix, à condition qu'ils embrasseront le christianisme. Il rentre, en 951, dans la Bohême révoltée, bat le duc Boleslas, et l'oblige à se faire baptiser avec tous ses sujets. Othon pensait sans doute à renouveler l'empire de Charlema-

(1) On a cru devoir suivre les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Voltaire place la naissance d'Othon au 22 novembre 916.

gne, L'ambition de Bérenger, marquis d'Ivrée, lui offrit l'occasion de reconquérir l'Italie. Bérenger tenait assiégée, dans Cauosse, Adélaïde, veuve de Lothaire, roi des Lombards (*V.* ADÉLAÏDE, I, 210). Cette princesse réclame la protection d'Othon, qui entre en Italie, la délivre, et se trouvant libre, par la mort d'Edithe, sa première femme, lui offre sa main. Toutes les villes de la Lombardie s'empressent de le reconnaître pour souverain; et il est reçu dans Pavie aux acclamations du peuple. Il laisse le commandement de son armée à Conrad, son gendre, qu'il avait fait duc de Lorraine, et va tenir à Augsbourg un concile, auquel assistent Bérenger et Adalbert, son fils, et plusieurs évêques italiens. Pendant ce temps-là, Ludolphe, fils d'Othon, qui l'avait fait duc de Souabe, fâché que son père se fût remarié, conspire pour le détrôner: il est appuyé, dans ses coupables projets, par Conrad, son beau-frère, à à qui Othon avait ôté l'armée d'Italie, et par tous les mécontents. La guerre civile embrase l'Allemagne d'un bout à l'autre; Ludolphe y fait entrer les Hongrois, qui s'avancent jusque sur les bords du Rhin, et ravagent tous les pays qu'ils traversent. Il fallut dix années à Othon pour chasser ces Barbares, toujours défaits et jamais vaincus; enfin il remporta sur eux, près du Leck, une victoire si éclatante, qu'ils n'osèrent plus désormais former de tentatives sur l'Allemagne. Othon pardonne à son fils, et l'envoie en Italie contre Bérenger: ce prince y meurt de maladie ou de poison. Aussitôt que l'Allemagne est pacifiée, Othon se dispose à retourner en Italie. Il est couronné de nouveau roi des Lombards, en 961; il marche sur Rome, dont on lui ouvre les portes, prend les noms de César et d'Auguste, et se fait couronner empereur par le pape Jean XII, qui lui prête serment de fidélité sur le tombeau de saint Pierre (*V.* JEAN XII, XXI, 433). De son côté, Othon confirme au pape les donations de Pepin, de Charlemagne, et de Louis-le-Débonnaire. Mais tandis qu'il achève de soumettre la Lombardie, le pape se ligue avec Adalbert, fils de Bérenger, qui s'était réfugié chez des Mahométans alors cantonnés sur la côte de Provence. L'empereur retourne à Rome, et assemble un concile, qui dépose Jean, et qui élit à sa place Léon VIII, en 963. Le nouveau pape, le sénat et le clergé de Rome furent contraints d'accorder à Othon et à ses successeurs le droit de nommer au Saint-Siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes: on fit en même temps un décret portant que les empereurs auraient le droit de se donner tels successeurs qu'ils jugeraient à propos. Jean, qui s'était tenu caché pendant qu'Othon était à Rome, y revient aussitôt qu'il en est parti, et soulève les Romains, qui chassent le nouveau pape. L'empereur est obligé de mettre le siége devant Rome; et il ne s'en empare qu'après une vigoureuse résistance. Les Romains lui prêtent serment d'obéissance, bien décidés à ne pas le tenir; et Othon retourne en Allemagne, en 965, apaiser la révolte des Lorrains contre son frère Bruno, archevêque de Cologne. Dès qu'il s'est éloigné, les Romains expulsent le pape Jean XIII, dont ils connaissaient l'attachement à l'empereur (*V.* JEAN XIII, XXI, 434), et se flattent de rétablir le gouvernement républicain, dont ils avaient conservé les anciennes formes. Othon

repasse les Alpes en 967 : à son approche les Romains effrayés rappellent le pape ; mais leurs tardives soumissions ne peuvent fléchir l'empereur : il fait pendre une partie des sénateurs, et livre le préfet de Rome au pape, qui, après l'avoir traité de la manière la plus ignominieuse, le jette dans une prison où il meurt de misère. L'empereur demande en mariage, pour son fils Othon, Théophanie, fille de Nicéphore-Phocas, et lui prend, pour servir de dot à la jeune princesse, la Pouille et la Calabre, qu'il ne put pas conserver. Enfin il retourne victorieux dans la Saxe, en 971, fait princes l'archevêque de Maïence et plusieurs autres prélats d'Allemagne, et meurt, le 3 mai 973, à Minsleben, dans la Thuringe, à l'âge de soixante-un ans. Son corps fut porté dans la ville de Magdebourg, qu'il avait fortifiée et considérablement embellie. Othon le-Grand eut, de sa première femme Édithe, fille d'Édouard, roi d'Angleterre, deux enfants, Ludolphe, duc de Souabe, et Luitgarde, femme de Conrad, duc de Lorraine ; et d'Adélaïde, trois filles et deux fils ; le cadet, nommé Guillaume, fut archevêque de Maïence, et l'aîné Othon, dit le Roux, lui succéda. Othon le-Grand, dit Voltaire, « a la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie : mais Charles fut le vengeur de Rome ; Othon en fut le vainqueur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas des fondements aussi vastes et aussi fermes que celui de Charlemagne. » M. Sismondi pense, au contraire, qu'Othon mérite, bien plus que Charlemagne, le nom de grand, parce que son règne eut une influence bien plus salutaire sur les peuples qui lui étaient soumis. Il acheva de civiliser l'Allemagne ; et l'Italie lui dut l'établissement du gouvernement municipal. La reconnaissance des Italiens pour ce bienfait, les attacha aux enfants d'Othon ; et ils ne songèrent à s'affranchir du joug des Allemands, que lorsque la mort du dernier de ses descendants les dégagea de tout lien envers la maison de Saxe (*V.* les *Annales Saxonici* de Wittikind, et l'*Hist. des Répub. italiennes*, par M. Sismondi, tome 1, ch. 2 et 6). Ce fut sous le règne de ce prince, que les riches mines du *Hartz* furent découvertes. Voy. l'*Histoire des Allemands*, *sous Othon-le-Grand*, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, in-8°. (en allemand.) W—s.

OTHON II, dit le *Roux*, empereur d'Allemagne, né en 955, était fils d'Othon-le-Grand, et d'Adelaïde de Bourgogne. Son père avait eu la précaution de le faire élire et sacrer roi de Germanie, avant son départ pour l'Italie (961), et l'avait associé un peu plus tard à l'empire. Tranquille sur des droits si bien établis, Othon, après la mort de son père, se contenta d'être proclamé dans une assemblée à Magdebourg. Dans le même temps, Henri de Bavière, son cousin, fut couronné empereur par l'évêque de Freisingen ; et l'Allemagne se partagea entre les deux rivaux. Othon marche contre son compétiteur, qui n'avait point encore d'armée, bat séparément les Danois, le duc de Bohême et les Polonais, qui s'étaient déclarés pour le duc de Bavière, fait Henri prisonnier, et l'exile à Elrick avec l'évêque d'Augsbourg, son partisan. Lothaire, roi de France, veut profiter des troubles qui agitent l'Allemagne, pour renouveller ses prétentions sur la Lorraine. Othon assemble aussitôt une armée de soixante mille

hommes, avec laquelle il désole la Champagne, et s'avance jusqu'à Paris : mais, à son retour, il est défait au passage de l'Aisne, et il se jette dans la forêt des Ardennes, pour échapper à l'ennemi. Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé Grisegonelle, l'y poursuit sans relâche, et lui propose de vider la querelle par un duel, suivant les règles de l'ancienne chevalerie. Mais Othon refuse le combat. En 980, il conclut la paix avec le roi de France, et donne l'investiture de la Basse-Lorraine à Charles, frère de Lothaire, qui lui en fait hommage à genoux. Ce fut le motif qu'Hugues Capet allégua pour l'exclure du trône (*V.* Hugues Capet). Tandis qu'Othon s'affermissait en Allemagne, le pape Boniface VII, expulsé de son siége par les Romains, implorait la protection des empereurs grecs, qu'il redoutait moins que les Allemands. Othon passe les Alpes, en 981, entre à Rome sans obstacle, et fait massacrer, dit-on, le tribun et les principaux sénateurs qu'il avait invités à dîner. Son mariage avec Théophanie, belle-fille de l'empereur Nicéphore-Phocas, semblait lui donner un titre de plus sur le midi de l'Italie : il entre avec une armée nombreuse dans la Calabre et la Pouille, s'empare de Tarente, en 982, et livre un combat sanglant près de Basentello, aux Grecs et aux Sarrasins réunis. La trahison des Bénéventins lui arrache la victoire : les Allemands sont mis en fuite. Othon, admis comme passager sur une galère grecque, séduit le capitaine, qui le conduit près de Rossano, où sa rançon devait lui être payée : mais, profitant de l'absence de ses surveillants, il se jette à la mer, et gagne le rivage. La division qui s'était mise entre les Grecs et les Sarrasins, laisse à Othon le temps de recueillir les débris de son armée. Il convoque à Vérone une assemblée des états de Lombardie et d'Allemagne, et fait déclarer empereur son fils, âgé de trois ans (1). Il punit les Bénéventins de leur trahison, en saccageant leur ville, et revient à Rome, où il meurt de chagrin, le 7 décembre 983, à l'âge de 28 ans, avec la réputation d'un prince cruel. Othon fut inhumé dans la basilique de Saint-Pierre. W-s.

OTHON III, empereur d'Allemagne, fils unique du précédent, lui succéda, en 983. Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne à son père, quitte le lieu de son exil, et trouble une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. Il se saisit du jeune Othon, sous prétexte de lui servir de tuteur, et le conduit à Magdebourg : mais les prélats et les seigneurs l'obligent de lui rendre la liberté. Othon est solennellement proclamé empereur à Weissenstadt. Son éducation est confiée à l'archevêque de Maïence et à l'évêque d'Hildesheim, qui gouvernent sous son nom. Pendant la minorité d'Othon, l'Allemagne fut en proie aux guerres continuelles que les grands vassaux se firent entre eux. Rome ne reconnaissait point l'autorité du jeune empereur : Théophanie, sa mère, avait conduit des troupes en Italie, et en était revenue sans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays. Othon passe les Alpes en 996, assiége Milan, et y est couronné roi des Lombards. Il fait élire pape Grégoire V, son parent (*V.* Grégoire V), et vient à Rome recevoir

(1) Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*; de dix ans, suivant Voltaire; et d'environ douze ans, si l'on s'en rapporte à Bayle, qui a négligé cette fois de citer ses autorités.

de ses mains la couronne impériale. Il repart, l'année suivante, pour l'Allemagne, afin de s'opposer aux incursions des Slaves. Tandis qu'il est occupé à repousser les barbares du Nord, Crescentius chasse de Rome Grégoire V, à la place duquel est élu un Grec de naissance, qui prend le nom de Jean XVI. Othon repasse en Italie, en 998, pour rétablir Grégoire sur son siége. Crescentius, retiré dans le château Saint-Ange avec ses partisans, s'y défend avec tant de vigueur, qu'Othon lui propose une capitulation honorable; mais, dès qu'il l'a en son pouvoir, il lui fait trancher la tête (*V*. Crescentius, X, 230). L'empereur retourne en Allemagne, et donne le titre de roi de Pologne à Boleslas, qui lui rend hommage et s'oblige à une légère redevance. Il revient en Italie, décidé à chasser les Grecs et les Sarrasins du pays de Naples, et s'arrête à Rome pour attendre l'arrivée de ses troupes. Les Romains se soulèvent et assiégent l'empereur dans son palais: il n'a que le temps de fuir avec le pape, pour se soustraire à la fureur de la populace, et meurt à Paterno, le 17 janvier 1002, empoisonné par la veuve de Crescentius, qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces, afin de mieux trouver l'occasion de venger son mari. On a dit que cet empereur avait épousé Marie d'Aragon, qu'il fit brûler pour adultère. Mais le P. Pagi et Muratori ont prouvé que ce mariage était une fable. (1) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Othon mourut sans enfants. Henri de Bavière lui succéda sur le trône d'Allemagne (*V*. Henri II dit le *Saint*, XX, 74). W—s.

OTHON IV, empereur d'Allemagne, né vers 1175, était le troisième fils de Henri, duc de Bavière, surnommé le *Lion* (*V*. Bavière, III, 587), et de Mathilde, fille de Henri II, roi d'Angleterre. La crainte de ne pas trouver en Allemagne un établissement digne de sa naissance, le décida à se rendre à la cour de Richard, Cœur-de-lion, son oncle, qui l'accueillit avec bonté, et lui assigna plusieurs domaines en Angleterre. Othon obtint, en échange de ces domaines, le comté de Poitiers et l'Aquitaine: mais c'est une question de savoir s'il a eu la souveraineté de ces provinces, ou s'il n'en fut que l'administrateur (1). Il servit avec zèle Richard, dans ses guerres contre Philippe-Auguste, et ravagea plusieurs fois les pays voisins de la Loire. Othon avait conservé ou s'était créé un grand nombre de partisans en Allemagne. Après la mort de Henri VI (1297), il est élu empereur par une portion des électeurs assemblés à Cologne; mais les autres électeurs se réunissent à Erfurt, et choisissent Philippe, duc de Souabe. Le roi d'Angleterre lève des troupes pour appuyer l'élection d'Othon; et Philippe-Auguste se déclare pour le duc de Souabe. L'Italie, comme l'Allemagne, se partage entre les deux rivaux; la guerre civile étend ses ravages dans tout l'empire. Othon s'empare d'Aix-la-Chapelle, après un

(1) Voyez aussi l'*Examen de l'Histoire de Marie d'Aragon*, par Zurlauben, dans les Mémoires de l'acad. des inscript., tom. XXIII. Cet auteur place la mort d'Othon, au 24 janvier 1002, et cherche à prouver qu'il n'avait alors que 20 ans; mais il devait être un peu plus âgé.

(1) On peut consulter à cet égard: Les *Éclaircissements sur l'histoire de l'empereur Othon IV, auparavant duc d'Aquitaine et comte de Poitiers*, par Bonardy, dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions, tom. XXXV; et les *Recherches historiques sur l'empereur Othon IV, où l'on examine si ce prince a joui du duché d'Aquitaine et du comté de Poitiers, en qualité de propriétaire ou de simple administrateur*, par Bourgeois, Amsterdam et Paris, 1775, in-8°.

siége de six semaines, qui lui avait coûté soixante et dix mille marcs d'argent. C'était, dit Voltaire, près de la moitié de la somme qu'il avait reçue de l'Angleterre. Malgré la protection du pape Innocent III, et quelques avantages qu'il remporte sur Philippe, Othon est obligé de s'éloigner de l'Allemagne; mais il y laissait des amis puissants, qui continuèrent d'agir secrètement en sa faveur. Il y reparaît en 1207; et Philippe ayant été assassiné par le palatin de Bavière (*V.* PHILIPPE, empereur), Othon épouse Béatrix, fille de l'empereur mort: ce mariage apaise toutes les dissensions. Othon confirme tous les droits dont jouissaient les villes d'Italie, et fait de grandes concessions au pape. Il se rend à Rome, en 1209, et y reçoit la couronne impériale des mains d'Innocent III, qui lui fait jurer auparavant de maintenir le Saint-Siége dans toutes ses possessions. Cependant il se rend maître de Viterbe, d'Orviète et de Pérouse, et veut enlever au jeune Frédéric, la Pouille, seule portion que ce prince conservait de son héritage (*V.* FRÉDÉRIC II). Le pape excommunie Othon; et les seigneurs allemands restés attachés à la maison de Souabe, proclament Frédéric empereur. Othon se hâte de repasser en Allemagne: il convoque une diète à Nuremberg, parvient à mettre le duc de Lorraine dans ses intérêts; épouse, après la mort de Béatrix, Marie, fille du duc de Brabant, et, aidé de son beau-père, résiste à presque toute l'Allemagne, qui avait embrassé le parti de Frédéric. Le roi d'Angleterre soutenait Othon, qui, redevenu le maître en Allemagne, s'unit à Jean-Sans-Terre, pour faire la guerre au roi de France. Othon marche vers Valenciennes, à la tête d'une armée de plus de cent vingt mille combattants; mais il est entièrement défait à Bouvines, où Philippe-Auguste remporta une des victoires les plus mémorables dont notre histoire fasse mention (*V.* PHILIPPE-AUGUSTE). Othon courut deux fois dans cette journée le danger d'être pris; il s'enfuit à cheval, laissant au pouvoir du vainqueur ses trésors, et le char impérial, que Philippe envoya à Frédéric. Honteux de cette défaite, il se retira dans le duché de Brunswick, où il passa quatre ans, oublié, parce qu'il n'était plus à craindre; et il mourut au château de Hartzbourg, le 15 mai 1218, après s'être fait relever de l'excommunication. Il ne laissa aucun enfant de ses deux mariages; et Frédéric lui succéda sans obstacle. W—s.

OTHON DE FREISINGEN, célèbre chroniqueur, était fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Il fit ses premières études dans un collége fondé par son père à Nuremberg, et qu'il honora, dans la suite, d'une protection particulière. Pressé du desir d'acquérir de nouvelles connaissances, il se rendit à Paris, pour fréquenter les cours de l'université, déjà fameuse par le mérite de ses professeurs. Après avoir terminé ses études, il s'en retournait en Allemagne; mais arrivé à l'abbaye de Morimond, il fut tellement touché de la vie austère des religieux, qu'il prit le parti d'embrasser la règle de Saint-Bernard. Son exemple fut suivi par la plupart de ses compagnons, entre autres Henri de Carinthie, depuis évêque de Troyes. Les vertus d'Othon lui méritèrent l'estime de ses confrères, qui le choisirent, en 1136, pour leur abbé. Tous ses vœux se bornaient à

finir ses jours dans cette retraite; mais Conrad III, son frère, étant parvenu à l'empire, le rappela en Allemagne, et le plaça, en 1138, sur le siége épiscopal de Freisingen; qu'il illustra moins encore par sa haute naissance que par sa piété et ses talents. Othon suivit Conrad dans son expédition pour la délivrance des Lieux-Saints; et, à son retour de la Palestine, il vint reprendre l'administration de son diocèse, qu'il continua de gouverner avec une rare sagesse. En 1158, il se rendit à Cîteaux, pour assister au chapitre général de l'ordre, dont il portait toujours l'habit. En quittant cette assemblée, il voulut visiter l'abbaye de Morimond, où il avait passé des années si paisibles, et laissé quelques-uns des amis de sa jeunesse. Mais, après un séjour de quatre ou cinq mois, il y tomba malade, et mourut dans de grands sentiments de piété, le 12 septembre 1158. Ses restes furent déposés devant le grand autel, sous une tombe décorée d'une épitaphe qu'on lisait encore il y a quelques années. Cet illustre prélat est auteur d'une *Chronique en sept livres*, depuis la création jusqu'à l'année 1146. Les quatre premiers livres ne sont qu'un recueil de passages tirés d'Orose, d'Eusèbe, d'Isidore de Séville, de Bède, etc.; mais les trois derniers sont d'un grand intérêt, surtout pour l'histoire d'Allemagne. Othon s'y montre également judicieux et impartial, dans le tableau qu'il trace des événements dont il a été le témoin oculaire, ou qu'il tenait de la bouche de personnes dignes de foi. Cette *Chronique* a été continuée jusqu'à l'année 1210, par Othon, abbé de Saint-Blaise. On a encore de l'évêque de Freisingen un ouvrage regardé mal-à-propos, par quelques éditeurs inattentifs, comme le huitième livre de sa *Chronique*: c'est un *Traité de la fin du monde*, du règne de l'Antechrist, et du jugement dernier. Enfin il a laissé deux livres: *De gestis Friderici I Ænobarbi*. Cette Vie de Frédéric Barberousse, depuis l'année 1157, où s'arrête Othon, a été continuée jusqu'en 1160, par Radewik, son secrétaire, chanoine de Freisingen, et terminée par un anonyme. Les ouvrages d'Othon, publiés d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne, par Cuspinianus, Strasbourg, 1515, in-fol., ont été réimprimés à la suite du poëme de Gonthier, *De gestis Friderici I* (*V.* Gonthier, XVIII, 82), Bâle, 1569, in-fol., avec une préface de Mélanchthon, et insérés dans le *Recueil* de Pithou, dans celui de Christian Urstitius, avec différentes additions, et enfin dans le tome VIII de la *Biblioth. Patrum cisterciensium* (*V.* Bert. Tissier). Muratori a réimprimé, dans le tome VI des *Rer. ital. scriptor.*, la *Vie* de Frédéric Barberousse.

W—s.

OTT (Pierre-Charles, baron d'), feld-maréchal autrichien, né à Battorkez en Hongrie, entra de bonne heure au service, et eut le grade de major-général dans la campagne contre les Turcs, en 1789. Il fit partie de l'armée destinée contre la France, en 1793, et combattit avec distinction en plusieurs occasions, surtout à l'attaque du camp de Famars et à celle de Marchiennes. L'année suivante, il fit la campagne des Pays-Bas. En 1796, il fut appelé à l'armée de Wurmser, en Italie. Sa première opération fut de conduire une partie de l'avant-garde pour jeter des secours dans la place de

Mantoue. En 1797, il fut promu au grade de feld-maréchal-lieutenant, et continua de commander en Italie. Dans la campagne de 1799, il eut plusieurs occasions de se signaler, sous les ordres de Souwarow. A la bataille de Novi, il commandait une partie de l'aile droite. Il assiégea ensuite Ancone, et occupa une partie des états du pape; puis, se reportant sur le Piémont, sous le commandement de Mélas, sa division eut, le 4 novembre, un engagement très-vif et très-opiniâtre avec la division française commandée par le général Grenier, entre Savigliano et Marenne, et réussit à enfoncer l'infanterie française, qui se retira sur Savigliano. Ott la poursuivit; et, appuyé par le général Mitrowski, il attaqua cette ville, et s'en rendit maître, ce qui contraignit le centre de l'armée ennemie à faire un mouvement de retraite. Ott fit prisonniers six cents Français laissés à Ronchi. Après le combat de Fossan, les Français furent obligés de replier tous leurs postes; Ott se porta en avant par le val de Grana, jusqu'au fort de Demont. La prise de Coni ne tarda pas à couronner ces succès. Au printemps suivant, Mélas ayant conçu le projet d'une attaque générale sur tous les passages des Apennins, afin de séparer le corps de Gènes du reste de l'armée française, Ott fut chargé de déboucher par la vallée de la Trébia contre l'extrême droite des Français. Il attaqua le Monte-Cornua, et s'en rendit maître, après avoir essuyé une vive résistance. Ce poste fut repris; cependant les Autrichiens forcèrent Masséna de se resserrer auprès de Gènes: Ott l'attaqua à l'est de la ville; mais il échoua dans sa tentative. Les opérations de Mélas, secondées par la flotte anglaise, mirent bientôt ce général à même d'effectuer le blocus de Gènes; ce fut le baron d'Ott qu'il en chargea, en lui donnant quarante mille hommes. Ott commença par rassembler ses forces à Polcevera; et, le 30 avril, il fit une attaque générale, soutenue par l'amiral anglais Keith. Les Français, d'abord surpris par ce mouvement combiné, parurent céder; et déjà le général autrichien avait fait préparer des échelles pour l'assaut: mais ils reprirent courage, et après avoir repoussé les Autrichiens sur les divers points, ils reprirent le fort de Quezzi. Voulant ensuite s'emparer du Monte-Cretto, ils furent rejetés dans la ville par Ott. Le 4 juin, ce général accepta, de concert avec Keith, la capitulation de Masséna, et prit possession de la place. Mais, ayant cherché à faire sa jonction avec le gros de l'armée autrichienne, il essuya un échec, le 9 juin, auprès de Montebello. La paix de l'année suivante interrompit cette partie de sa carrière. En 1805, il partagea de nouveau les revers de l'armée autrichienne. Dans la seconde guerre contre la France, en 1808, il fut chargé du commandement de l'insurrection des nobles hongrois: mais cette opération ne fut que d'un très-faible secours. Ott mourut à Pesth, le 10 mai 1809. D—G.

OTTAVIANI (Jean), dessinateur et graveur, naquit à Rome vers 1735. C'est à Venise, et dans l'école de Wagner, qui a produit un si grand nombre d'habiles graveurs, qu'il apprit l'art dans lequel il s'est distingué. Pendant son séjour à Venise, il se fit connaître par la publication de quelques estampes. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation,

ce fut la gravure des *Loges de Raphaël au Vatican*, ainsi que des arabesques et des figures des pilastres et des plafonds. La première partie, publiée de 1769 à 1770, parut à Rome, en douze feuilles in-fol. : la seconde, en treize feuilles, parut en 1776. On doit encore à Jean Ottaviani, un *Saint-Jérôme*, une *Sainte-Cécile; Angélique et Médor*, *Mars et Vénus*, *Diane et Actéon*, *Trois jeunes filles surprises au bain par un berger*, d'après le Guerchin; la fameuse peinture antique, connue sous le nom de *Noce Aldobrandine*; et enfin *Jupiter et Ganymède*, *Junon*, *Neptune*, *Pluton et Proserpine*, tirés des tableaux de la Farnesine à Rome, exécutés par Raphaël. — Son frère, Charles OTTAVIANI, a gravé 10 des 33 planches publiées sous le titre suivant : *Le pitture della capella pontificia Quirinale, opera di Guido Reni, disegnate da Pietro Angeletti, ed incise da Giov. e Carlo fratelli Ottaviani.* P—s.

OTTER (JEAN), professeur d'arabe à Paris, né en 1707, à Christianstadt en Suède, avait fait de bonnes études à l'université de Lund en Scanie. Quelques lectures, qui le frappèrent, et des entretiens avec des catholiques, qu'il eut occasion de voir, lui donnèrent des doutes sur le luthéranisme, et il se rendit en France pour embrasser la religion catholique. Ayant passé quelques années à Rouen, dans un séminaire, il fut appelé à Paris par le cardinal de Fleury, qui le plaça au département des postes. Le comte de Maurepas fut frappé de ses dispositions pour les sciences, surtout pour l'histoire et les langues; car Otter avait appris sans maître, l'anglais, l'espagnol et l'italien, et il parlait l'allemand, le danois et le français, avec autant de facilité que sa langue maternelle. En 1734, ce ministre l'envoya dans le Levant, où Otter resta dix années, faisant des voyages en Arabie, en Perse, s'instruisant dans les langues, dans la politique, dans l'histoire de l'Orient, et travaillant en même temps à rétablir le commerce des Français dans la Perse. Revenu en France, il fut récompensé de son zèle par une pension, et attaché à la bibliothèque royale, en qualité d'interprète pour les langues orientales. En 1746, on lui donna une chaire de professeur pour la langue arabe; et, en mars 1748, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres : mais, le 26 septembre suivant, il mourut des suites de l'épuisement où l'avaient fait tomber ses voyages et ses travaux. C'était un savant modeste, de mœurs très-simples et d'un commerce facile. La relation de ce qu'il avait observé dans l'Orient, a paru sous ce titre : *Voyage en Turquie et en Perse*, *avec une relation des expéditions de Thamas Koulikan*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit d'un style assez sec et pesant; mais il renferme des faits curieux, et des observations intéressantes. G. F. C. Schad le traduisit en allemand, Nuremberg, 1781, in-8°. Otter se proposait de lire dans l'académie dont il était membre, une suite de Mémoires sur la conquête de l'Afrique par les Arabes; mais il ne put achever que le premier. Il avait aussi commencé une traduction française de l'*Histoire de Suède par Olaüs Dalin*; et il traduisit de l'anglais le *Traité de la culture des Terres*, par Tull; sa version, revue par Buffon, fut remise à Duhamel du Monceau, qui en fit usage. Voy. l'*Éloge* d'Otter,

par Bougainville, dans le recueil de l'acad. des inscrip., tom. XXIII, H., p. 297-308. C—AU.

OTTFRIDE. *V.* OTFRID.

OTTINI (PASCAL), peintre de Vérone, naquit vers l'an 1570, et fut élève de Félix Brusaforti. Après la mort de son maître, il termina, de concert avec l'Orbetto, plusieurs tableaux que Félix n'avait pu achever. Il se rendit alors à Rome, où il étudia pendant quelque temps; mais il ne se fit connaître par aucun ouvrage public. Il revint alors dans les états de Venise, où ses productions lui firent une réputation méritée. C'est un peintre dont les formes sont belles et dont l'expression n'a rien de vulgaire, surtout dans les tableaux qu'il a composés après avoir étudié les ouvrages de Raphaël. Ces qualités se font remarquer dans son *Massacre des Innocents*, que l'on voit dans l'église de Saint-Étienne, quoique le voisinage d'un des plus beaux tableaux de l'Orbetto eût pu lui nuire. Mais son chef-d'œuvre est le *Saint Nicolas* accompagné de plusieurs saints, dont il a orné l'église de Saint-George: c'est un des tableaux les mieux coloriés de l'école vénitienne; et si, dans quelques autres de ses compositions, son coloris paraît un peu plus faible, c'est aux ravages du temps, et à l'époque reculée où il a vécu, qu'il faut l'attribuer. Ses compatriotes le regardent, dans cette partie importante de l'art, comme un des peintres qui ont le plus approché de Paul Véronese lui-même. Ottini mourut à Verone en 1630. P—s.

OTTO (EVERHARD), l'un des plus savants jurisconsultes de l'Allemagne, né, le 3 septembre 1685, à Hamm, en Westphalie, fit ses études avec succès à l'académie de Halle, et fut nommé, en 1714, professeur en droit à Duisbourg. La réputation qu'il obtint dans la carrière de l'enseignement, s'étendit jusque dans les pays étrangers; et il fut appelé, en 1720, à une chaire de l'université d'Utrecht, qu'il remplit, près de vingt ans, de la manière la plus brillante. L'âge lui ayant fait desirer un poste plus tranquille, il accepta, en 1739, la charge de syndic à Brême, et mourut en cette ville, le 20 juillet 1756, justement regretté pour ses talents et pour la bonté de son caractère. Otto avait des connaissances très-profondes dans l'histoire, le droit et les antiquités. C'était, en outre, un critique judicieux et un excellent philologue; aussi ses ouvrages sont-ils très estimés. Les principaux sont: I. *De ædilibus coloniarum et municipiorum liber singularis, in quo pleraque ad veterum politiam municipalem pertinentia explicantur*, Francfort, 1713, in-8°.; nouv. éd. augmentée, Utrecht, 1732, in-8°. II. *Papinianus, sive de vitâ, studiis, scriptis, honoribus et morte. Papiniani diatriba*, Leyde, 1718, in-8°.; nouv. éd. revue et augmentée, Brême, 1743, in-8°. fig. C'est un excellent morceau de biographie; et le célèbre Mayans aurait désiré qu'on eût publié sur le même plan les Vies de tous les anciens jurisconsultes (Mayans, *Epistol. libr. v*). III. *Dissertationes juris publici et privati*, Utrecht, 1723, in-4°. Plusieurs des pièces qui composent ce recueil, très-intéressant pour l'histoire de l'ancienne jurisprudence, avaient déjà été publiées séparément. IV. *De vitâ, studiis, scriptis et honoribus Servii Sulpicii liber singularis*, Utrecht, 1725, in-4°. Otto reproduisit cette Vie de Sulpicius, dans le

tome v du *Thesaurus juris*, avec des corrections et des additions, et l'y a fait suivre d'une autre Biographie intitulée : *P. Alfenus Varus, ab injuriis veterum et recentiorum liberatus.* Ces deux opuscules ont été réimprimés séparément, Utrecht, 1737, gr. in-8°.; cette édition est recherchée. V. *Thesaurus juris romani continens rariora meliorum interpretum opuscula*, Leyde, 1725, 4 vol. in-fol.; Utrecht, 1733-35, 5 vol. in-fol.; édition contrefaite à Bâle, 1740-44. Cette Collection intéressante, que Meerman a continuée (*V.* Meerman, XXVIII, 105), contient 97 opuscules, dont on trouve les titres détaillés dans l'*Hist. litterar. jurisprudent.* de Dan. Nettelbladt (*V.* ce nom); dans la *Bibl. selecta* de Struvius, et dans le *Catalogue* de la bibliothèque publique d'Orléans (*V.* Fabre et Prousteau). Le savant éditeur les a accompagnés de préfaces et de recherches curieuses. VI. *Primæ lineæ notitiæ rerum publicarum*, Utrech, 1726, in-8°. C'est le premier essai de statistique que l'on connaisse; et cet ouvrage a servi de texte, pendant plus de vingt ans, aux professeurs de droit public moderne des différentes universités de l'Allemagne. VII. *Ad Instituta Justiniani notæ criticæ et commentaria*, ibid., 1729; 3ᵉ. éd., Bâle, 1760, in-4°. VIII. *De jurisprudentiâ symbolicâ exercitationum trias*, 1730, in-8°. IX. *De tutelâ viarum publicarum liber*, ib., 1731, in-8°. Cet ouvrage est divisé en 3 parties; la première, intitulée, *De diis vialibus plerorumque populorum*, avait déjà paru séparément, Halle, 1714; la seconde traite des magistrats et des officiers préposés à la conservation des routes chez les anciens (*De magistratibus viocuris*), et la troisième, des lois et réglements relatifs à cette partie intéressante de la police (*De legibus ad viarum curam pertinentibus*). Malgré les critiques virulentes de Pierre Burman, ce livre est très-estimé pour l'exactitude et l'étendue des recherches : Bouchaud n'a fait que le traduire dans les *Mémoires* qu'il a lus à l'Institut, sur la police des Romains, concernant les grands chemins (*V.* Bouchaud, V, 265). M. Barbier a signalé vivement cet insigne plagiat, dans le *Supplément à la correspondance de Grimm*, p. 339. W—s.

OTTO, comte de Mosloy (Louis-Guillaume), diplomate français, naquit à Kork, bailliage de Wilstadt, grand-duché de Bade, en 1754, d'une famille anciennement établie à Darmstadt, où son grand-père remplissait les fonctions de chancelier du prince. Après avoir reçu une instruction solide à l'université protestante de Strasbourg, il s'adonna particulièrement à l'étude des langues étrangères et du droit public et féodal. En 1776, le chevalier de la Luzerne, nommé ministre plénipotentiaire en Bavière, peu de temps avant l'extinction de la branche électorale de ce nom, prévoyant que cette extinction amènerait des discussions et d'importantes négociations, témoigna au célèbre auteur de l'histoire du droit public germanique, Pfeffel, le desir de s'entourer d'hommes versés dans la connaissance de ce droit. On lui désigna le jeune Otto comme un sujet précieux; et M. de la Luzerne l'appela auprès de lui pour remplir les fonctions de secrétaire particulier. Ce diplomate fut si satisfait de ses services qu'ayant été obligé de se rendre à Paris, à la mort de l'électeur Maximilien (1777); il

proposa au comte de Vergennes, alors ministre des affaires étrangères, de laisser Otto en Bavière pour continuer la correspondance pendant son absence. Des motifs étrangers à Otto s'opposèrent alors à cet arrangement. Au mois de sept. 1779, il accompagna aux États-Unis M. de la Luzerne, envoyé dans ce pays comme ministre plénipotentiaire. Il n'était encore que l'homme de l'envoyé : il ne fut attaché définitivement au département des affaires étrangères que lorsque M. Barbé-Marbois, secrétaire de cette légation, fut nommé intendant de Saint-Domingue. Otto lui succéda (mai 1785), et fut momentanément chargé d'affaires par intérim après le départ du chevalier de la Luzerne. Il remplit les mêmes fonctions, en 1791, lorsque le comte de Moustier, successeur de M. de la Luzerne, revint en France. Otto s'y rendit lui-même, au mois de décembre 1792, en vertu d'un congé qu'il avait obtenu, après la nomination du chevalier de Ternan au poste diplomatique des États-Unis. Au mois de février 1793, il fut nommé chef de la première division politique des relations extérieures, en remplacement de M. Maret, chargé d'une mission à Londres. Il conserva peu de temps cette place, et fut destitué après la révolution du 31 mai 1793. (1). Il faillit alors partager le sort des Girondins, dont il avait embrassé les principes, et fut enfermé au Luxembourg, d'où il ne sortit qu'après la journée du 9 thermidor. Il se retira alors à Lesches, près Lagni, et y vécut, dans la retraite, jusqu'à la nomination de l'abbé Sieyes à l'ambassade de Berlin (an VI, 1798). Otto le suivit en qualité de secrétaire. Lorsque Sieyes devint directeur (1799), Otto resta comme chargé d'affaires à Berlin, jusqu'au commencement de l'an VIII, qu'il fut envoyé à Londres (1800), afin d'y remplacer Niou, commissaire du Directoire, pour l'entretien et l'échange des prisonniers de guerre. Le gouvernement français, qui appréciait les talents d'Otto pour les négociations, et qui savait qu'à la connaissance parfaite de la langue anglaise, il joignait celle des mœurs et des usages de ce pays, pensa que personne n'était plus en mesure que lui pour faire naître des ouvertures de paix. Otto justifia pleinement ces espérances, et ne tarda pas à obtenir l'estime et la confiance du ministère anglais. Pendant la durée de la négociation des préliminaires, qu'il avait été autorisé à suivre directement avec le gouvernement britannique, ce diplomate reçut des témoignages non équivoques de l'estime qu'il avoit inspirée au roi d'Angleterre et à ses sujets. Il faut lire, dans les journaux du temps, l'enthousiasme que la signature des préliminaires excita, soit à Paris, soit à Londres. La voiture d'Otto fut dételée et traînée par le peuple de cette dernière ville. Il paraissait naturel de penser que le négociateur qui avait su dissiper avec tant d'habileté les préventions du ministère anglais contre le gouvernement qui dirigeait alors les affaires de la France, et qui était parvenu à obtenir la signature des préliminaires, serait chargé de suivre la conclusion du traité définitif. Il en fut autrement : le frère du premier Consul fut désigné pour ter-

(1) Otto était accusé d'avoir entretenu une correspondance mercantile avec La Marjellière, agent secret de la république, à Londres; d'avoir fait le commerce, et d'avoir trahi le gouvernement. Il se disculpa facilement de ces accusations, qui n'étaient que des pretextes.

miner cette négociation à Amiens; et Otto, après avoir exercé les fonctions de ministre plénipotentiaire en Angleterre, depuis la signature des préliminaires jusqu'à la fin de 1802, eut le déplaisir de se voir remplacé par le général Andréossy, dans un poste qu'il avait si bien mérité d'occuper. On attribua, dans le temps, la cause de cette espèce de défaveur, à un personnage considérable, qu'il avait mécontenté en ne se prêtant pas aux projets de spéculation sur les fonds publics, que celui-ci avait formés. Quoiqu'il n'y eût rien que d'honorable pour Otto dans le refus qu'on lui attribue, nous ne croyons pas nécessaire d'entrer à ce sujet dans plus de détails. Nous dirons néanmoins que la noble conduite qu'il avait cru devoir tenir, exerça long-temps une influence funeste sur sa carrière politique. A son retour de Londres, on lui offrit le poste de ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis; mais la santé de sa femme ne lui permit pas d'accepter une mission dans un climat aussi rude. On le relégua, quelque temps après, (1803) dans une des cours électorales d'Allemagne (Munich); et il sut faire de ce poste, ordinairement secondaire, un poste d'observation de la plus haute importance. L'Allemagne allait être le théâtre de grands événements: l'Autriche ayant formé, en 1805, une nouvelle coalition avec la Russie et l'Angleterre, contre la France, voulut y attirer la Bavière. Otto, qui avait su auparavant déterminer l'électeur à conclure un traité avec la France, n'eut pas plutôt connu les intentions hostiles de l'Autriche, et appris que ses colonnes s'ébranlaient pour occuper la Bavière, qu'il dépêcha en toute hâte son secrétaire de légation, M. Bogne de Faye, pour en donner avis à l'empereur, qui se trouvait à cette époque, au camp de Boulogne. Comprenant le danger de sa position, Napoléon n'hésita point: il leva le camp, et porta son armée sur les rives du Rhin. Un mois était à peine écoulé, et déjà il était devant Ulm, etc. Pendant ce temps, Otto avait réussi à faire partir l'électeur pour Wurtzbourg; et ce prince ne rentra dans sa capitale qu'après l'évacuation des Autrichiens et l'arrivée des troupes françaises. On connaît tous les événements de cette mémorable et rapide campagne. Napoléon témoigna hautement à Otto sa satisfaction pour l'éclatant service qu'il en avait reçu; il le fit conseiller-d'état et grand-officier de la Légion-d'honneur, et lui accorda le titre de comte de Mosloy. Les hostilités ayant cessé, Otto continua de résider à Munich, où il jouit d'une grande considération, due à ses talents, et aux services qu'il avait rendus à cette cour, en la rattachant au système politique du vainqueur. Après la campagne de 1809, Otto fut envoyé à Vienne, en qualité d'ambassadeur; et ce n'était pas une médiocre preuve de son habileté que de réussir auprès d'un monarque qui devait naturellement lui imputer la défection du cabinet de Munich, en 1805 et en 1809. Ses manières nobles et conciliantes lui firent exercer, à un haut degré, l'art de rapprocher les esprits. Il eut une grande part à un événement inespéré pour la fortune de Buonaparte, son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, dont il échangea les conditions. Il fut rappelé le 21 mars 1813. A cette époque, la politique vacillante de l'Autriche donnait des

inquiétudes au cabinet de Napoléon; et l'on crut qu'un des seigneurs de l'ancienne cour, qui passait pour fort habile dans l'art des séductions (*V.* Narbonne), pouvait seul maintenir l'alliance. Otto revint donc à Paris, et fut fait ministre-d'état. Vers la fin de 1813, il fut envoyé dans la onzième division militaire (à Maïence), en qualité de commissaire extraordinaire, pour tenter de réchauffer l'esprit public en faveur de Buonaparte, dont la chute approchait; mais il ne put seulement arriver à sa destination. A la première restauration des Bourbons, Otto reçut une commission extraordinaire du roi, pour la vingt-unième division militaire. Arrivé à Limoges, il publia, le 6 juin 1814, une proclamation, dans laquelle il résuma avec beaucoup d'art les principaux avantages que le retour des Bourbons procurait à la France. Des intrigues, qui se rattachent à un événement de sa vie que nous n'avons fait qu'indiquer, empêchèrent qu'à son retour de cette mission il fût compris dans la partie active du conseil-d'état. Il fut très-sensible à cet oubli: aussi, lorsque Buonaparte revint en France, en mars 1815, Otto crut-il pouvoir accepter une des places de sous-secrétaire d'état au ministère des affaires étrangères. Après la bataille de Waterloo, il fut chargé d'une mission extraordinaire auprès du gouvernement anglais, relative à la sûreté de la personne de Napoléon; mais, n'ayant pu obtenir de passeport pour se rendre en Angleterre, il ne dépassa point Calais. A partir de cette époque, il vécut dans la plus grande obscurité, et mourut à Paris, le 9 novembre 1817. A beaucoup d'instruction, Otto joignait des mœurs et des formes extrêmement douces, et une sorte d'élégance dans les manières et de dignité dans le langage, que peu de diplomates ont possédées à un si haut degré. Homme aimable dans le monde, politique profond dans le cabinet, il était érudit avec les savants, et joignait à tous ces avantages une grande modestie et un rare désintéressement (1). Le premier mariage qu'il avait contracté avec Mlle. Livingston, qui appartenait à une des familles les plus considérables des États-Unis, le mit en rapport avec la plupart des hommes marquants de ce nouvel état. Washington lui accorda son estime et son amitié; et les grands personnages des divers pays où il fut envoyé, eurent pour lui les mêmes sentiments. Après la mort de sa première femme, il épousa (1782) la fille de M. de Saint-John Crévecœur, consul de France à New-York. Il eut de ce mariage une fille, mariée à M. Pelet de la Lozère. Z.

OTTO VÆNIUS. *V.* Veen.

OTTOBON TERZO. *V.* Terzo.

OTTOBONI. *V.* Alexandre VIII.

OTTOCARE II, dit le *Victorieux*, roi de Bohême, était fils de Wenceslas III, et de Cunégoude, fille de l'empereur Philippe. Il signala de bonne heure son courage dans les guerres que son père eut à soutenir contre Fréderic d'Autriche: impatient de régner, il s'allia ensuite au duc de Misnie,

(1) Dès qu'Otto fut nommé ministre plénipotentiaire en Angleterre, il supprima les droits perçus par ses prédécesseurs sur les passeports, légalisations, etc. Les autres ministres étrangers résidant à Londres, qui percevaient des droits semblables, à leur profit, crurent devoir lui en faire des reproches; mais ce fut inutilement. Si Otto eût voulu profiter de sa position au moment de la signature des préliminaires, il eût pu, en spéculant sur les fonds publics, gagner des sommes énormes. Il préféra d'imiter la noble conduite du chevalier de la Luzerne, (*V.* ce nom), son ancien protecteur. Aussi, lorsqu'il revint à Paris, il fut obligé de vendre jusqu'aux bijoux de sa femme, et ses équipages, pour subsister, pendant le temps où il resta sans emploi.

pour détrôner son père; mais vaincu par Wenceslas, il reconnut ses torts, et en obtint le pardon (*V.* WENCESLAS III). Ottocare devint duc d'Autriche et de Styrie, par son mariage avec Marguerite, sœur de Frédéric, tué en 1246, dans une bataille contre les Hongrois; et il réunit à ces deux provinces, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, qu'il acheta du duc Ulric, qui n'avait pas d'enfants. Il succéda, en 1253, à son père, sur le trône de Bohême, et se trouva alors le prince le plus puissant de l'Allemagne. Il porta, en 1255, la guerre dans la Prusse, força les habitants d'embrasser le christianisme, et jeta les fondements de la ville de Kœnigsberg. En 1260, Béla, roi de Hongrie, ayant osé pénétrer dans la Styrie, Ottocare marcha à sa rencontre, et le défit complètement. L'année suivante, il répudia Marguerite pour cause de stérilité; mais il garda les provinces qu'elle lui avait apportées en dot, et s'en fit donner l'investiture par Richard d'Angleterre, l'un des prétendants à l'empire (*V.* RICHARD). En 1270, Étienne, fils de Béla, étant rentré dans la Styrie, Ottocare tailla son armée en pièces, pénétra dans la Hongrie, s'empara de Presbourg, et revint chargé de butin. Les électeurs, presque toujours divisés sur le choix d'un maître, crurent devoir offrir le titre d'empereur à un prince si capable de le faire respecter; mais il le refusa avec une sorte de dédain. Rodolphe de Habsbourg, grand maréchal d'Ottocare, fut élu; il somma celui-ci de lui rendre hommage pour la Bohême, et d'abandonner les provinces dont il jouissait au préjudice des héritiers du dernier duc d'Autriche. Ottocare répondit à l'envoyé chargé de lui signifier les volontés de l'empereur: « Je ne dois rien à Rodolphe; je lui ai payé ses gages. » Après cette réponse, il devait se préparer à la guerre: trop fier de sa puissance, il ne crut pas devoir prendre des mesures pour résister à un ennemi qui lui paraissait peu redoutable; cependant Rodolphe le fait mettre au ban de l'empire, et obtient de la diète des secours pour appuyer sa décision: dans une seule campagne, il lui enlève tous ses états, excepté la Bohême. Ottocare se hâte de demander la paix; il cède l'Autriche, la Styrie et la Carniole, et consent à faire hommage pour la Bohême, qu'on veut bien lui laisser. Le lieu de la cérémonie est fixé dans l'île de Camberg, au milieu du Danube. « Ottocare, dit Voltaire, s'y rend couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçoit avec l'habit le plus simple, sous un pavillon, dont les rideaux tombent et laissent voir, aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur, qu'il avait si souvent appelé son maître-d'hôtel, et dont il devenait le grand-échanson. » Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont Ottocare rendit hommage à Rodolphe; il en est plusieurs qui regardent comme une fable la chute des rideaux du pavillon (1): mais supposé que ce soit un conte, il est accrédité, et, ajoute Voltaire, il importe peu qu'il soit vrai. Otto-

(1) Le P. Froelich, savant jésuite, s'est efforcé de démontrer que Rodolphe n'avait jamais été au service d'Ottocare, et qu'il n'avait point cherché à l'humilier en l'exposant aux yeux de son armée dans une posture soumise. Sa dissertation est intitulée : *Dialogus quo disceptatur, anne Rudolphus Habsburgensis regi Bohemiæ Ottocaro ab obsequiis fuerit, eumdemque tentorio lapsu deluserit*, Vienne, 1755, in-4°.

care avait été humilié; la reine son épouse l'irrita encore par ses reproches continuels: il reprend les armes et rentre en Autriche, sans obstacle; mais Rodolphe lui livre une bataille décisive à Laa, près de Vienne. Abandonné pendant le combat par les Moraves, Ottocare fait de vains efforts pour retenir le reste de ses troupes; il tombe percé de coups, le 26 août 1278. Son fils, Wenceslas, fiancé à Judith, fille de Rodolphe, lui succéda sur le trône de Bohème. W-s.

OTTOMAN. *V.* OSMAN Ier.

OTTONI (DOM LUCIEN DEGLI), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goïto, près Mantoue, se voua à l'état monastique dans l'abbaye de Saint-Benoit à Padolirone, en 1507. Il était versé dans la langue grecque, et savant théologien. Il fut élu abbé de Pompose et député au concile de Trente, par les supérieurs de sa congrégation. Il mourut dans le monastère de Padolirone, en 1528. Il a traduit du grec en latin le *Commentaire de saint Jean Chrysostome sur l'Épître aux Romains*, et y a joint une Apologie de ce saint docteur, que quelques-uns accusaient d'avoir atténué la force de la grâce divine, pour relever celle du libre arbitre. Son livre fut mis à l'*index*; ce qui n'empêche point que l'auteur n'ait été regardé comme un savant du premier ordre et un religieux d'un rare mérite. C'est l'idée qu'en donnent Cortese et Isidore Clarius, évêque de Foligno, qui le regardait comme son maître, et en fait le plus grand éloge. L—Y.

OTWAY (THOMAS), poète dramatique anglais, naquit à Trottin, dans le comté de Sussex, le 3 mars 1651. Son père, ministre de campagne, desirait qu'il suivît la même carrière, et le fit élever dans ce but. Mais le jeune homme, qu'entraînait le goût de la poésie, et que son tempérament portait à la dissipation, refusa de mettre des entraves à sa liberté. Il se rendit à Londres, et prit, en 1672, un engagement pour le théâtre. Sa réputation comme acteur eut peu d'éclat: c'était par ses compositions que son nom devait lui survivre. Plutarque, cet excellent peintre de caractères historiques, que Shakspeare et Ben-Johnson avaient lu avec fruit, fut aussi le premier guide d'Otway, qui débuta, en 1675, par sa tragédie d'*Alcibiade*. Dans l'histoire, ce brillant Athénien, au mépris des lois de l'hospitalité, séduit l'épouse du roi de Lacédémone Agis. Otway, dans sa pièce, s'est écarté de cette tradition, et a prêté des scrupules à son héros, qui aime mieux perdre la vie que de manquer à la reconnaissance. *Don Carlos*, joué l'année suivante, valut au poète des applaudissements qui purent le flatter; mais le produit des représentations, quoique très-multipliées, ne suffit pas pour l'arracher à l'indigence. Rochester, dans la *Session des poètes*, se plut à rappeler, avec un cruel plaisir, et le succès de l'ouvrage et la détresse de l'auteur. Cependant le sort d'Otway parut un moment s'améliorer. Le comte de Plymouth, fils naturel de Charles II, s'intéressa en sa faveur, et lui donna (en 1677) le brevet de cornette dans son régiment, qui servait en Flandre. Otway ne put s'accoutumer à la vie militaire: une campagne suffit pour l'en dégoûter; et il reprit son existence de poète, toujours précaire, il est vrai, mais où du moins son insouciance se réveillait au bruit d'un peu de gloire. La cour de Charles II, toute Française par imitation, avait reçu, avec le goût de nos usages et de nos

plaisirs, celui de notre littérature : la belle Hortense Mancini, devenue duchesse de Mazarin, et Saint-Evremont, recommandaient surtout aux suffrages anglais ceux de nos écrivains dont les succès avaient été consacrés par les grands seigneurs qui environnaient Louis XIV, et que ceux-ci désignaient complaisamment sous le nom de beaux-esprits. C'étaient Racine, Molière, Boileau, Saint-Réal. Otway fit un emprunt aux deux premiers, et donna le même jour au théâtre (1677) *Bérénice* réduite en trois actes, et les *Fourberies de Scapin*. Cet essai fut heureux ; et l'année suivante, il établit sur la scène l'*Amitié à la mode*, pièce immorale comme la plupart de celles de Wicherley, mais qui ne leur est comparable que sous ce rapport. Cette comédie fut reprise en 1740 : la nation avait alors renoncé aux habitudes licencieuses qui avaient marqué l'époque de la restauration des Stuarts ; et les spectateurs témoignèrent si hautement leur improbation, que la pièce fut retirée. Deux autres comédies d'Otway, le *Soldat* (1681) et l'*Athée* (1684), n'offrent rien de remarquable que cette même peinture de mauvaises mœurs : celles du poète n'étaient pas plus honorables ; ses dérèglements le condamnèrent à des privations, et ne furent peut-être pas sans influence sur sa mort prématurée. Bien qu'il fût un Tory zélé ; bien qu'il eût attaché une épître dédicatoire à chacun de ses ouvrages, Otway connut le tourment du besoin. Les uns ont raconté que pour se soustraire à ses créanciers, il se retira dans une maison publique ; qu'il en sortit, pressé par la faim, et qu'un passant lui donna par pitié une guinée. Otway, ajoutent-ils, se hâta d'acheter un pain ; et l'avidité avec laquelle il se mit à manger après une longue abstinence, fut cause de sa mort. D'autres ont adopté le fond de cette version avec quelques variantes ; mais le récit de Pope est plus vraisemblable. Il rapporte qu'Otway poursuivit chaudement jusqu'à Douvres l'assassin d'un de ses amis, et qu'à son retour il fut saisi d'une fièvre violente, qui mit fin à ses jours, le 14 avril 1685. Ce poète, enlevé dans la force de l'âge, n'a pu remplir toute la mesure de son talent. Il possédait surtout les secrets du pathétique ; et ses concitoyens, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakspeare. On peut lui reprocher ce mélange des genres, que le père de la tragédie anglaise a poussé si loin : ses imitations sont quelquefois voisines du plagiat ; son style, dépourvu d'élégance et d'harmonie, souvent négligé à l'excès, tombe par intervalles dans le ton ampoulé, que le poète a pris pour de la force. Il n'y a donc aucune justesse dans le surnom de *Racine anglais*, que lui ont décerné quelques écrivains entraînés par cette ridicule manie des rapprochements. Les œuvres d'Otway ont été recueillies en 1736, Londres, 2 vol. in-12, et réimprimées en 1768, ibid. 3 vol. in-12. Une Histoire du triumvirat, qu'il avait traduite du français (de Citry de La Guette), n'en fait point partie. On a joint à son théâtre quelques poésies fugitives, qui sont au-dessous de sa réputation. Son *Don Carlos* a inspiré celui de Schiller. Dans *Caïus Marius*, joué en 1680, il a lui même imité *Roméo et Juliette*, et semé quelques allusions aux factions qui troublaient l'Angleterre. Il a été aisé à Voltaire

de relever les inconvenances si multipliées dans l'*Orphelin*: ce drame, donné aussi en 1680, n'en est pas moins, par l'intérêt de ses situations, une pièce toujours courue du public anglais. Le rôle du sénateur Antonio, vieillard imbécille, qui essaie avec sa maîtresse (1) les singeries d'un satyre impuissant, est un bizarre hors-d'œuvre dans la tragédie de *Venise sauvée*; mais ce chef-d'œuvre d'Otway, qui en a pris le sujet dans Saint-Réal, est traité avec une grande énergie. Laharpe, qui ne connaissait cette pièce que par une plate traduction en prose de la Place (*V.* PLACE), non moins malheureux quand il en a publié une traduction libre en vers, donne une préférence marquée au *Manlius* de Lafosse, et combat l'opinion contraire énoncée par Voltaire (2). *Venise sauvée* fut représentée en 1682, quinze ans avant *Manlius*. Cette gradation d'intérêt, que Laharpe admire dans la pièce de Lafosse, est due tout entière à Otway, dont l'imitateur n'a pas dit un mot dans sa préface. Les noms vulgaires des conjurés qui menacent Venise paraissant à Lafosse peu compatibles avec la dignité de la scène française, il a transporté son sujet dans un événement de l'histoire romaine. Son style est ordinairement assez noble, mais en même temps froid et sans couleur. L'effet dans sa tragédie tient à l'art des acteurs et aux combinaisons qu'il a puisées dans Otway. Il a pris jusqu'à ses caractères: Manlius, aux différences près du costume, ressemble fort au capitaine Jacques Pierre; on ne peut s'empêcher de reconnaître Priuli dans Valérius, Belvidera dans la fille du consul, Jaffier dans Servilius. La faiblesse de Jaffier nous paraît beaucoup mieux motivée dans l'auteur anglais: il a exprimé avec bien plus de force et de chaleur ces accents de l'amitié que n'a pu étouffer la trahison; et si l'on revendique pour lui les situations dont la conception première lui appartient, *Manlius* ne doit plus être regardé que comme une copie digne de beaucoup d'éloges. M—s—T.

OUAN-LI. *Voy.* CHIN-TSONG.

OUARDY (IBN AL). *V.* IBN AL OUARDY.

OUBOUCHA, ou d'après les écrivains chinois, *Oubaché*, prince mongol, de la tribu des Tourgauts et de la race de Boïbego-erlik, descendait de l'un des officiers de ce prince des Keraïts, si célèbre dans l'histoire de Tchinggis-Khan, sous le nom de Oung-Khan, et que quelques Occidentaux ont pris pour le Prêtre-Jean. Le lieu de l'origine de ces peuples n'était pas éloigné de Kara-koroum, ville célèbre, qui devint depuis la capitale des Mongols. Ils avaient quitté le pays qui sépare la Thoula et l'Orgon; et traversant tout l'empire des Khountaïdjis, ils étaient venus dans l'Asie occidentale pour fuir l'oppression des souverains kalmuks. Le bisaïeul d'Oubouchа, nommé Ayouka ou Ayouki, s'avança, en 1672, dans les steppes qui sont entre le Don et le Wolga, aux environs de la rivière de Sarpa; et il s'y établit avec l'autorisation du gouverneur d'Astrakhan, le Knès Jacob Nikitisch Odoieffkoï. Par une convention conclue à cette époque,

(1) C'est la courtisane Aquilina, et non pas *Naki*, comme l'écrit Voltaire.

(2) *Voyez* une lettre adressée, en juillet 1751, à d'Argental, par Voltaire, qui était alors à Berlin. Voltaire ne parle point dans cette lettre de la pièce d'Otway; mais les critiques qu'il fait de *Manlius* ne s'appliquant en aucun point à la *Venise sauvée*, nous avons pu en inférer qu'elle lui paraissait au moins plus théâtrale. Il s'est exprimé ailleurs sur cette tragédie, mais en passant.

les princes Tourgauts s'étaient reconnus vassaux des Tsars : mais leurs habitudes et celles de leurs tribus ne s'accommodaient guère des institutions régulières qui commencèrent bientôt à s'introduire dans les diverses contrées soumises à l'empire russe, et dont le joug est insupportable aux nations qui restent attachées à la vie nomade. D'un autre côté, l'empereur de la Chine, quand il eut achevé de soumettre les princes kalmuks de la dynastie de Khountaïdjis, voulut rappeler sous sa domination les tribus Olet, qui s'étaient répandues dans les contrées les plus lointaines. Tel fut le but secret de l'ambassade chinoise qui fut envoyée au khan des Tourgauts, qui vint le trouver sur les bords du Wolga en 1712, et dont nous avons une relation (1). En 1757, Dondouk-Daschi, petit-fils d'Ayouka, demanda au gouvernement russe, que son fils Oubouchâ fût désigné pour son successeur; le titre de vice-khan lui fut concédé en 1758, avec une pension de 500 roubles. La cérémonie de son installation eut lieu le 28 avril avec une pompe extraordinaire. Dondouk-Daschi mourut le 21 janvier 1761; et son fils, qui n'avait encore que dix-sept ans, lui succéda. Il avait épousé, peu auparavant, une fille du prince des Khochots, nommée Mandère. Le gouvernement russe songea à profiter de la jeunesse du khan pour diminuer sa puissance; et divers arrangements que l'on établit dans ce but, réduisirent celui-ci à n'être, pour ainsi dire, que le président d'un conseil où se décidaient toutes les affaires des tribus qui lui avaient été soumises. On peut compter ces précautions prises par les Russes pour maintenir la tranquillité dans les contrées habitées par les Kalmuks, au nombre des causes qui amenèrent l'émigration des Tourgants. Mais il paraît certain que l'influence des Chinois, rendue manifeste par l'ambassade de Toulichen, et celle des Lamas du Tibet, qui voyaient à regret l'extrême éloignement de cette tribu, durent contribuer puissamment à la ramener dans les contrées d'où elle était originaire. A la fin de 1770, toute la tribu des Tourgauts, guidée par son chef Oubouchâ, disparut subitement du pays où les Russes lui avaient assigné ses cantonnements; et, emmenant avec elle quelques officiers et soldats russes qui auraient pu faire connaître sa marche, elle se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à la domination chinoise. Vainement les commandants russes envoyèrent à leur poursuite. Les Tourgauts faisant une diligence extraordinaire, dépassèrent les frontières russes, ne s'arrêtèrent qu'aux environs du lac de Balgasch; et arrivèrent sur les bords de la rivière d'Ili, au mois d'août 1771, après avoir, disent les Chinois, parcouru, en huit mois, plus de dix mille *li*, ou mille lieues. En écartant toute exagération, c'est encore un fait assez extraordinaire que ce déplacement si subit et si prompt d'une nation entière, composée de cinquante mille familles, et formant, suivant l'expression des Tartares, le nombre de trois cent mille bouches. L'empereur de la Chine avait été prévenu du moment de leur départ; et il avait pris des mesures pour les recevoir. On leur assigna des pays sur le bord de l'Ili pour y demeurer; et Oubouchâ fut

(1) Voy. le *Journal des savants*, de mai 1821, p. 259.

appelé à la cour impériale. Il y vint avec ses principaux officiers; et il y reçut, soit sur la route, soit à la cour, et les honneurs et les présents que sa conduite lui avait mérités. On affecta de voir en lui un sujet qui, après s'être éloigné de sa patrie, y revenait de lui-même, et rentrait sous le joug de son souverain naturel. Son peuple, comme dans l'âge d'or de la monarchie, avait traversé mille dangers, *pour venir admirer de plus près la brillante clarté du Ciel, et jouir enfin, comme les dix mille autres peuples, du bonheur de n'avoir pour maître que le fils du Ciel.* Telles furent les couleurs sous lesquelles fut présenté cet événement, dont l'empereur lui-même voulut célébrer la mémoire par une inscription très-étendue. On en possède une copie à la bibliothèque du Roi; et le P. Amiot en a envoyé la traduction. Cette dernière a été insérée, avec quelques détails *sur la transmigration des Tourgouths*, dans le tome 1er. des *Mémoires concernant les Chinois.* Quant à l'inscription originale, on en a fait, en mandchou, en mongol, en tibetain et en chinois, plusieurs copies, dont une a été érigée dans un temple que l'empereur venait d'achever, au moment même de l'arrivée d'Oubouclia, et une autre dans le pays où les Tourgauts sont à présent établis. Nous ignorons l'époque précise de la mort d'Oubouclia. Il est probable qu'il revint finir ses jours en Tartarie, dans le lieu où il avait procuré à sa nation un établissement plus conforme à ses goûts et à ses habitudes religieuses. A. R-T.

OUCIU (GAD DE). *V.* GUI DE DOUCIÉ, XIX, 52.

OUDEAU ou ODEAU (Sœur FRANÇOISE), religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, à l'abbaye de Poissi, près Paris, issue d'une famille noble, se distingua par sa piété et par ses progrès dans la connaissance des saintes Écritures et des ouvrages des Pères. A un savoir fort au-dessus de son sexe, elle joignait une modestie rare et une profonde humilité. Elle possédait parfaitement le latin, et traduisit de cette langue en français plusieurs Discours de saint Bernard, sous ce titre: *Sermons méditatifs du dévot Père saint Bernard, abbé de Clairvaux, sur les cantiques, traduits du latin en françois, par S. F. O., religieuse du royal monastère de Saint-Louys de Poissy*, Paris, 1621, in-8°. Elle mourut dans ce monastère, le 4 octobre 1644. L—Y.

OUDEAU (JOSEPH), l'un des premiers prédicateurs qui aient cherché à corriger l'éloquence chrétienne des défauts dont l'avaient infectée le mauvais goût et l'imitation exagérée des orateurs profanes (*V.* MAILLARD, MENOT, etc.), était né à Grai, en 1607. Sa reconnaissance pour les Jésuites ses premiers maîtres, le détermina, en 1626, à entrer dans la Société; mais il ne voulut point s'y attacher par des vœux irrévocables. Après avoir professé, pendant sept ans, les humanités et la rhétorique, il se livra tout entier à la prédication, avec un succès que ne justifient qu'en partie les Sermons qui nous restent de lui. Il brilla tour-à-tour dans les principales chaires de Paris et de Lyon, et se retira, sur la fin de sa vie, à Besançon, où il mourut dans de grands sentiments de piété, le 25 octobre 1668. On a de Jos. Oudeau: I. Les *Panégyriques des fondateurs des ordres religieux*, avec une préface où il est traité de l'artifice du panégyrique, Paris, 1664, in-8°. II. L'*Illustre criminel*,

ou les Inventions merveilleuses de la colère de Dieu dans la punition du pécheur, représenté par le roi Balthazar, Lyon, 1665, in-8°. C'est un Recueil de sermons pour l'avent. L'auteur nous apprend qu'il y a travaillé pendant dix ans. III. *Panégyriques pour toutes les fêtes de la Sainte-Vierge*, ibid., 1665, in-8°. IV. Le *Prédicateur évangélique*, ou Discours pour tous les jours du carême, ibid., 1667, in-8°. V. Le *Banquet d'Élie*, ou les Merveilles de la table de Jésus, ibid., 1668, in-8°. Ce sont des sermons pour l'octave de la fête du Saint-Sacrement. W-s.

OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte, né à Lille, publia, en 1571, les *Chroniques et Annales de Flandre*, depuis l'an 620, jusqu'à 1476, imprimées à Anvers, chez Plantin, un vol. in-4°., composé de 199 chapitres. Cet ouvrage est dédié à l'empereur Maximilien II, auprès duquel l'auteur résida quelque temps. De retour en Flandre, il alla exercer sa profession d'avocat à Bruxelles. C'est là qu'il mit en œuvre les matériaux qu'il avait rassemblés depuis long-temps pour la composition de son livre, qui est un précis exact de tout ce qu'on avait écrit avant lui sur la Flandre. Il fait remonter l'histoire des princes qui ont gouverné cette province, jusqu'à un Lidéric qu'on dit avoir été envoyé, en qualité de forestier, par Clotaire II, roi de France. Presque toute la contrée était alors couverte de forêts, dont il reste encore des portions considérables sur divers points de la Flandre. On fait descendre les comtes de Flandre de ce Lidéric, dont l'histoire est mêlée de fables, comme il s'en trouve dans les origines de presque tout ce qui est devenu très-ancien pour nous. L'auteur devait publier la suite de son ouvrage, depuis l'avénement de la maison d'Autriche au gouvernement de la Flandre jusqu'au temps où il écrivait. Mais cette suite n'a point paru; et on peut le regretter, parce que Oudegherst était laborieux et exact dans ses recherches, et qu'il avait, pour cette partie de son travail, des titres plus nombreux et plus authentiques que la plupart de ceux dont il s'était servi pour la composition de son premier volume. D—x.

OUDENARDE (Robert Van), peintre, né à Gand, en 1663, fut successivement élève de Mierhop et de Van Cleef. A l'âge de vingt-deux ans, il se rendit à Rome, où Carle Maratte l'admit à son école, et lui prodigua tous les soins que méritaient ses rares dispositions. Dans ses moments de loisir, il cultivait la gravure à l'eau-forte. Il se permit de graver, par ce procédé, un *Mariage de la Vierge*, que son maître peignait encore. Cette planche se répandit dans Rome, et Carle Maratte, irrité, chassa Oudenarde de son atelier. L'élève qui n'avait pas eu l'intention d'offenser son maître, fut au désespoir d'une telle animadversion, et il resta pendant six semaines sans toucher à ses pinceaux ou à sa pointe. Maratte, touché de son repentir, et fâché de s'être montré trop sévère, lui pardonna. Un jour qu'il l'avait rencontré sur la place Navone, l'élève lui dit qu'il voulait abandonner entièrement la peinture et la gravure; mais Carle l'en détourna, et l'exhorta fortement à cultiver ces deux arts : « *Je vous conseille seulement*, lui dit-il, *de ne faire paraître en public que des gravures et non des égratignures.* » Depuis cette époque les deux artistes furent étroitement liés. Ou-

denarde s'occupa sérieusement de la gravure; et c'est sous les yeux mêmes de Maratte qu'il grava la plupart des compositions de ce maître : recueil précieux et qui fait un des plus beaux ornements du cabinet d'un amateur. Il avait étudié avec fruit les langues anciennes ; et son talent pour faire des vers latins était tellement connu, que le cardinal Barbarigo le choisit pour graver un recueil de portraits et d'emblèmes relatifs à sa famille, avec des vers latins pour ornement. Cet ouvrage, qu'il mit vingt-deux ans à composer, et qui renferme 175 planches, ne fut terminé qu'après la mort de l'artiste et du cardinal : ce fut la famille de ce dernier, qui le publia à Padoue en 1762, en un volume grand in-folio intitulé, *Numismata virorum illustrium ex gente Barbadigâ ;* fort rare et recherché des curieux. Le cardinal, qui aimait le caractère et le talent d'Oudenarde, lui proposa d'entrer dans les ordres en lui promettant de l'avancement. Cette idée séduisit l'artiste : toutefois, impatient de revoir sa patrie dont il était absent depuis 37 ans, il sollicita de son protecteur la permission d'y retourner. Arrivé à Gand, il fut reçu avec la plus grande distinction par ses compatriotes. Il était cependant sur le point de repartir pour l'Italie, lorsqu'il apprit la mort du cardinal. Libre de tous ses engagements, il se fixa dans sa ville natale, où il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1743. Également habile dans l'histoire et dans le portrait, il orna de ses tableaux la plupart des églises de Gand. Il ne pouvait suffire aux travaux qui lui étaient demandés. Sa manière de peindre et de dessiner tient beaucoup de celle de Maratte. Sa couleur est vigoureuse, sa touche franche et facile, son dessin correct; sa composition est belle, sévère et spirituelle. Dans le portrait, un pinceau flatteur ajoute aux charmes de son coloris. Il a peint, pour l'église des Béguines, *Jésus-Christ au milieu des docteurs ;* et, dans l'église Saint-Jacques, une *Sainte Catherine*. Mais son chef-d'œuvre est le tableau dont il a décoré le grand autel des Chartreux, et qui représente une *Apparition de saint Pierre*. Outre vingt deux pièces, gravées par lui d'après Carle Maratte, on connaît d'Oudenarde une foule de portraits et de sujets, dont on peut voir le détail dans le *Dictionnaire des Artistes*, de Heinecken. P—s.

OUDIN (César), fils d'un grand-prevôt du Bassigni, fut élevé à la cour d'Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre. La connaissance qu'il avait des principales langues de l'Europe, le rendait digne de figurer parmi les hommes instruits dont le prince aimait à s'environner. Oudin fut accrédité auprès des princes protestants d'Allemagne : Henri le chargea d'autres missions diplomatiques, et continua de l'employer utilement dans le cours des guerres civiles. En 1597, il lui donna la charge de secrétaire-interprète pour les langues étrangères. Oudin mourut le 1er. octobre 1625. Ses principaux ouvrages sont : I. Une traduction de *Don-Quichotte*, Paris, 1639, 2 vol. in-8°, qu'a fait oublier celle de Filleau Saint-Martin, quoique beaucoup moins exacte. II. *Recueil de sentences et de proverbes, traduit du castillan*, 1614, in-8°. III. Un *Dictionnaire espagnol* et un *Dictionnaire italien*, refaits depuis par son fils. IV. Une *Grammaire italienne*, Paris, 1645, in-8°. V. Une *Grammaire espagnole*, Rouen, 1675,

in-12. L'une et l'autre contiennent des corrections et des additions d'Antoine Oudin. F—T.

OUDIN (Antoine), fils aîné du précédent, le remplaça dans les fonctions d'interprète pour les langues étrangères. Louis XIII l'ayant envoyé en Italie, il séjourna successivement à la cour de Savoie, et à celle de Rome, où le pape Urbain VIII le prit en amitié. En 1651, Louis XIV, surmontant son dégoût pour l'étude, voulut apprendre l'italien, parce que c'était la langue maternelle des trois nièces de Mazarin, qu'il aima tour-à-tour: Antoine Oudin eut l'honneur de lui donner des leçons. Il mourut le 11 février 1653. On a de lui : I. *Curiosités françoises, pour servir de supplément aux Dictionnaires*, ou *Recueil de plusieurs belles propriétés, avec une infinité de proverbes et de quolibets pour l'explication de toute sorte de livres*, Rouen, 1649, 1656, in-8°. II. *Grammaire françoise rapportée au langage du temps*, Paris, 1633, et Rouen, 1645, in-12. Baro, Duryer, et plusieurs autres membres de l'académie française récemment fondée, citèrent cet ouvrage avec éloge. III. *Recherches italiennes et françoises*, ou *Dictionnaire italien-françois et françois-italien*, Paris, 1640, 2 vol. in-4°.; augmenté par Veneroni, Lyon, 1698. IV. *Trésor des deux langues espagnole et françoise*, ou *Dictionnaire espagnol-françois et françois-espagnol*, ibid. 1645, in-4°. V. *Histoire des guerres de Flandre*, traduite de l'italien du cardinal Bentivoglio, ibid. 1634, in-4°. Ce travail ne comprend que la première partie de l'original, et se termine à la victoire remportée par Don Juan d'Autriche, en 1578. — Oudin (César-François), probablement de la même famille que les précédents, fut attaché au fils de la célèbre marquise de Sévigné. Il dédia à son patron un livre, que celui-ci ne paraît pas avoir feuilleté, même dans sa solitude des Rochers, quoique cette production portât le titre de *Recueil de divertissements comiques*, 1670, in-12. — Un autre Oudin (Charles), docteur en théologie, est auteur d'une traduction latine et française d'un discours de Saint-Jean Chrysostôme, *qui prouve que personne ne souffre de vrais maux que ceux qu'il se fait soi-même*, 1664, in-12. F—T.

OUDIN (Casimir), savant bibliographe, né, en 1638, à Mézières, était fils d'un tisserand, qui voulait lui apprendre son métier; mais un goût naturel le portait vers l'étude, et, s'y étant appliqué malgré ses parents, il entra chez les Prémontrés, à l'âge de dix-sept ans, et prononça ses vœux en 1658 (1). Il fit ensuite ses cours de philosophie et de théologie, et s'attacha particulièrement à l'histoire ecclésiastique. Louis XIV passant, en 1678, à l'abbaye de Bucilly en Picardie, le P. Oudin fut obligé, en l'absence de ses supérieurs, de complimenter ce prince; et il s'en acquitta si bien, que le roi témoigna sa surprise de trouver dans un lieu si sauvage un homme qui eût tant d'esprit. Il paraît qu'Oudin regrettait déjà d'avoir embrassé la vie monastique; car le monarque lui ayant demandé quelle charge il avait dans la maison, il répondit qu'il portait son mousquet, et que quand il ne pouvait le porter, il le traînait (2). Il fut char-

(1) Ce fut alors qu'il prit le nom de Casimir; il avait reçu au baptême celui de Remi.

(2) On peut voir cette anecdote racontée avec plus de détails dans une *Lettre* du P. Jean Bouyer, Pré-

gé, en 1681, de visiter toutes les maisons que l'ordre possédait en France et dans les Pays-Bas, et d'extraire de leurs archives les pièces intéressantes pour l'histoire. Il obtint ensuite la permission de se fixer à Paris, et y travailla, avec beaucoup d'ardeur, à mettre en ordre les recueils qu'il se proposait de publier. Quelques liaisons contractées avec Jurieu, et avec d'autres calvinistes, le décidèrent à se retirer en Hollande, en 1690; et il abjura ses vœux et sa religion. Mayer, surintendant des églises de Hambourg, le pressa de se rendre dans cette ville, où il lui promettait un emploi; mais les offres qu'il reçut n'ayant pu lui convenir, il revint à Leyde, où il fut nommé sous-bibliothécaire de l'université, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1717. Oudin a été jugé très-sévèrement par les auteurs catholiques. C'était, dit l'un d'eux, un mauvais naturel, un esprit dur, féroce, sans politesse, sans éducation (*Mélang. histor.*, par Michault, II, 34). Lenglet-Dufresnoy lui est moins défavorable: « Il n'a pas imité, dit-il, les autres transfuges, qui ne manquent jamais de se marier, aussitôt après leur changement. On ne l'a point vu autre part qu'à la bibliothèque, à l'église ou chez lui; et, contre l'ordinaire de ces prosélytes, il a eu l'estime générale des réformés » (*Méthod. pour étud. l'histoire*, XIV, 345). On a d'Oudin: I. *Supplementum de scriptoribus, vel scriptis ecclesiasticis à Bellarmino omissis ad ann.* 1460, Paris, 1686, in-8°. Cet ouvrage fut vivement critiqué par Guill. Cave, qui accusa l'auteur d'ignorance et de plagiat. II. *Epistola de ratione studiorum suorum*, Leyde, 1692, in-4°. Cette Lettre est adressée à Mayer; Oudin s'y plaint amèrement du peu de ressources qu'il avait trouvé dans son ordre pour étudier. III. *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquàm edita*, ibid., 1692, in-8°. Ce Recueil contient un Poème d'Hincmar, abbé de Saint-Remi, avec une Lettre d'Audrade à ce prélat, et des Opuscules d'Herman, abbé de Saint-Martin; d'Arnold, abbé de Bonneval; de Guillaume, abbé de Saint-Thierri, et de Gauthier, prevôt de Tournai. IV. *Trias dissertationum criticarum*, ibid., 1717, in-8°. La première de ces Dissertations roule sur le manuscrit d'Alexandrie, dont Grabe s'est servi pour son édition de la version des Septante, et qu'il croit du quatrième siècle (*V.* GRABE, XVIII, 241). Oudin cherche à démontrer que le manuscrit ne peut pas être antérieur au dixième siècle. Dans la seconde, il prétend prouver que le Traité intitulé: *Quæstiones ad Antiochum principem*, attribué à saint Athanase, est l'ouvrage d'un patriarche d'Alexandrie, qui florissait au quatorzième siècle. La troisième est une critique virulente de l'*Imperium orientale* de Banduri, qu'il n'avait, dit-on, pas pris la peine de lire, avant de le réfuter (*V.* BANDURI, III, 310). V. *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis, illorumque scriptis adhuc extantibus in celebrioribus Europæ bibliothecis*, etc., Francfort ou Leipzig, 1722, 3 vol. in-fol. L'auteur annonce que

---

montré, insérée dans les *Mémoires* de Niceron, tom. X, 48-53. Elle est rapportée avec quelques différences dans les *Mélanges histor.* de Michault, II, 34. Le P. Rouyer nous apprend qu'Oudin a publié, outre les ouvrages cités dans le corps de l'article : *Acta B. Lucæ abbatis Cuissiacensis*, in-4°, et un libelle intitulé : *Le Prémontré défroqué*, dont il ne donne ni la date ni le format, et qu'on n'a encore vu cité dans aucun catalogue.

son but est de corriger les erreurs, et de réparer les omissions de Bellarmin, Possevin, Labbe, Cave, Dupin, et des autres bibliothécaires qui l'ont précédé: mais il n'était pas assez versé dans les langues anciennes pour bien entendre les ouvrage dont il avait à rendre compte; et, quoiqu'érudit et très-laborieux, il a commis lui-même beaucoup d'erreurs, en voulant relever celles de ses devanciers. Oudin, naturellement violent, n'a pas laissé échapper cette occasion de se venger des critiques de Guill. Cave. Il se montre aussi très ardent à dénigrer les écrivains de l'ordre auquel il avait appartenu; enfin, cette fois encore, il a encouru le reproche de plagiat. Malgré ses imperfections, cet ouvrage est utile et recherché. Ch. Wolf a extrait du troisième volume la Dissertation: *De primis artis typographicæ inventoribus*, et l'a publiée, dans ses *Monumenta typographica*, II, 872. (*Voy.* CÉSAIRE, VII, 559; GRADENIGO, XVIII, 255; et LIENHART.) W—s.

OUDIN (FRANÇOIS), jésuite, né à Vignori, bourg de Champagne, le 1er. novembre 1673, s'est rendu célèbre par la fécondité de ses travaux littéraires. Il fit ses études à Langres, sous la direction d'un oncle chanoine en cette ville, remplit toutes les espérances que ses premiers succès avaient fait concevoir, et, le cours de son instruction terminé, entra chez les jésuites, qui l'envoyèrent dans plusieurs de leurs maisons pour y professer les humanités et la théologie. Légataire de son oncle, sous la condition de fixer son séjour à Paris ou à Dijon, le jeune Oudin préféra cette dernière ville, qui réfléchissait en quelque sorte les lumières de la capitale et réunissait dans son sein un assez grand nombre de littérateurs en réputation. Tous furent ses amis, et s'empressèrent de profiter de la communication de ses connaissances; il brilla surtout dans les conférences académiques que tenait dans son cabinet le président Bouhier. Partagé, pendant quinze ans, entre ces jouissances littéraires et les fonctions de l'enseignement, il se chargea de révéler à la jeunesse les beautés de la poésie latine: pendant quinze autres années, il fit un cours de théologie positive. L'aménité de son caractère, autant que son mérite personnel, lui avait ménagé de nombreux amis: il s'en prépara de nouveaux dans la plupart de ses élèves. L'intérêt qu'ils lui inspiraient, était si vif, que souvent il sacrifia une portion considérable de ses émoluments pour réparer à l'égard de plusieurs d'entr'eux les torts de la fortune. La langue latine lui était devenue singulièrement familière; et il composait surtout avec une extrême facilité des vers latins. Santeul, si difficile et si infatué de son mérite poétique, se soumettait toutefois à la censure du P. Oudin, et l'écoutait avec docilité prononcer sur ses productions. Celui-ci, comme La Monnoye, s'appliqua fort tard à l'étude du grec; mais il y fit de rapides progrès, et fut bientôt capable de s'essayer à composer aussi des vers dans cette langue. Il voulut encore posséder l'anglais, l'italien, le portugais et l'espagnol. Au milieu de ces occupations si diverses, il ne négligeait pas la méditation des Livres saints, et la lecture des trois docteurs de l'Église qu'il affectionnait le plus, saint Augustin, saint Chrysostome, et saint Thomas. Tant de mérite attira les regards sur le modeste reli-

gieux : on chercha, mais sans succès, à l'enlever à la maison de Dijon ; il ne répondit à des instances réitérées qu'en consentant à trois voyages, dont un à Lyon et deux à Paris. Sa courte apparition dans ces deux villes lui donna de nouveaux droits à l'estime des savants : ses supérieurs le pressèrent d'accepter quelque place éminente de leur ordre; il persista dans ses refus, et revint au calme de sa vie studieuse. Malgré la faiblesse de son tempérament, qu'il attribuait à sa naissance précoce, sa santé se maintint, grâce à ses habitudes rigoureusement réglées. Enfin il succomba, le 28 avril 1752, à une hydropisie de poitrine. Sa mort fut accompagnée de grands sentiments de piété. Jeté dans un siècle où des esprits hardis qui comptaient des adeptes secrets dans le sein même des communautés religieuses, s'attachaient à briser le joug de toutes les croyances, le P. Oudin ne sentit pas un seul moment la sienne ébranlée. Adoptant avec la confiance d'un cœur simple, les doctrines révélées, il ne souffrait pas sur ces hautes questions les discussions auxquelles se complaît la légèreté. Un jeune incrédule, dont le P. Tournemine avait entrepris la conversion, vint le visiter un jour, et n'eut rien de plus pressé que d'entamer une argumentation sur la base des dogmes religieux. Comme le Père paraissait donner peu d'attention à des objections présentées avec plus d'assurance que de solidité, le libre penseur fit une pirouette; et voulant piquer son antagoniste : « Mon Père, lui dit-il, je suis bien aise de vous apprendre que je suis athée. » A ces mots, le P. Oudin mêle à sa contenance grave un air dédaigneux, et considère avec une longue surprise son interlocuteur. Celui-ci demande la cause de ces regards scrutateurs qui le fatiguent. « Je regarde, répondit le sévère religieux, la bête qu'on nomme athée, et que je n'avais jamais vue. » Oudin avait beaucoup travaillé sur l'Écriture; mais le temps lui manqua pour retoucher ses manuscrits. Il n'a fait jouir le public que de la partie qu'il avait le plus soignée : *Epistola beati Pauli ad Romanos explicata*, Paris, 1743, in-12. C'est un commentaire grammatical, qui laisse peu de chose à desirer sur les difficultés du texte. Les autres productions du P. Oudin se rapportent à la poésie, à la critique, à la littérature celtique, et enfin au grand travail bibliographique qui remplit une partie considérable de sa vie. I. Ses poésies latines se composent de petites pièces écrites avec une élégante pureté. On distingue surtout son poème sur les *Songes*, celui du *Feu*, et l'éloge funèbre de La Monnoye. L'auteur les a reproduits avec d'autres morceaux de son choix dans les *Poëmata didascalica*, dont il fut réellement l'éditeur, quoiqu'il eût emprunté le nom de d'Olivet pour ne point blesser l'amour-propre de quelques-uns de ses confrères, qu'il ne jugeait pas dignes d'une place dans son recueil. Il voulut aussi marcher sur les traces de Santeul, et publia, dès 1705, *Sancto Francisco-Xaverio hymni novem et officium*, Dijon, in-12 (ces hymnes ont été traduites en vers français par M. Baudot, maire de Dijon). Le P. Oudin donna, quinze ans après, des hymnes à l'usage de l'église d'Autun, Dijon, 1720, in-12. Ce changement dans la liturgie excita beaucoup de réclamations; ce qui empêcha le P. Oudin de s'occuper de la réforme de plu-

sieurs autres breviaires. Des compositions d'un genre bien différent, des drames représentés par les élèves du collége de Dijon, faisaient partie de son portefeuille; et il en existe des copies manuscrites à la bibliothèque du Roi. Ce sont des tragédies qui, par le sujet, mais non par l'exécution, se rapprochent de *Polyeucte;* et des comédies, dont l'une intitulée *Aleator* ou le *Joueur*, mérite l'attention: il est curieux de s'enquérir du parti qu'un cénobite, un homme de collége, a pu tirer d'un sujet traité avec tant de succès sur les théâtres de Paris et de Londres. On aurait pu comparer aussi la traduction qu'il avait faite de l'Iliade, pour former le goût de ses élèves, aux versions qu'ont données, du père de l'épopée, les abbés Cunigh, de Raguse, et Alègre de la Vera-Cruz; mais son manuscrit a été perdu, à l'exception de quelques vers qui, par la simplicité de l'expression, retracent au moins une des couleurs de l'original. Le P. Oudin, comme tous les latinistes modernes, n'osa point exercer son imagination dans sa langue maternelle. Peut-être est-il permis de croire qu'il n'y eût point réussi, si l'on se rappelle le jugement trop favorable qu'il portait sur la *Pucelle* de Chapelain. Non-seulement le plan, mais les détails, lui paraissaient dignes d'éloge; et pour réhabiliter ce poëme, il n'eût fallu, selon lui, que le rendre en beaux vers latins. Le caractère de la critique du P. Oudin était pourtant la sévérité. Son Commentaire sur Virgile, s'il l'avait conservé, aurait suffi pour prouver combien son goût était difficile. II. Nous rappellerons, parmi ses judicieuses remarques sur les classiques latins, sa dissertation sur le *Culex*, insérée dans le tome VII des Mémoires du P. Desmolets; les observations répandues dans le *Cicéron* de d'Olivet, et désignées comme l'œuvre d'un anonyme; *P. Syri et aliorum veterum sententiæ, adjunctis brevibus notis*, Dijon, 1734, in-8°.; enfin des discussions intéressantes sur quelques passages d'Horace, publiées en 1808, par le docteur Prunelle, avec des remarques analogues, de Breitinger et du président Bouhier. III. Le P. Oudin cultivait avec succès la numismatique; et il aimait à descendre des antiquités grecques et latines aux antiquités gauloises. Là, son imagination se retrouvait à l'aise dans le vaste champ des conjectures. Dans son *Essai sur les Ambrons* (4e volume des pièces d'histoire et de littérature de Granet), il suit les traces d'un peuple qui figure un moment avec éclat parmi les Celtes (entre l'Ain, le Rhône et les contrées des Séquanais), et qui paraît ensuite s'effacer. Sa dissertation sur la formule sépulcrale *sub ascid*, comprise dans le recueil de divers écrits, par Lebeuf, 11e. volume, n'a pas fait fortune parmi les érudits; mais il s'est montré plus heureusement ingénieux dans ses *Etymologies celtiques*, reproduites dans les nouvelles éditions du Dictionnaire de Ménage, et dans les OEuvres posthumes de Gédoyn. Il avait groupé un plus grand nombre de recherches dans un *Glossaire celtique*, devenu inutile par les travaux de Bullet et d'autres savants. IV. Toutes ces productions n'étaient que les distractions d'une tâche importante, imposée au P. Oudin par ses supérieurs, et qui absorba la plus grande partie de ses loisirs. Il s'agissait d'élever un monument à la gloire de l'ordre, en conduisant à sa fin une bibliothèque

latine des écrivains de la société de Jésus, Ribadeneira, les P. Labbe, Alegambe et Sotwell, avaient préparé des matériaux utiles à leurs successeurs : Bonanni, Tournemine, Kervillars et Hongnant, avaient repris l'entreprise; mais elle était restée paralysée dans leurs mains. Oudin en fut chargé en 1733, et la poursuivit avec toute l'activité dont un seul homme était capable: 1928 articles sortirent de sa plume, de manière que les quatre premières lettres de ce vaste répertoire étaient achevées, ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ 700. Ce travail fut envoyé à Rome, où il reçut l'approbation générale : seulement on y reprit des inexactitudes et des omissions qu'il avait été impossible d'éviter, dans le fond d'une province, loin des riches dépôts de la capitale du monde chrétien (1). L'auteur avait gardé une extrême circonspection, louant avec sobriété, blâmant avec plus de réserve encore. Trop resserré dans le cadre qui lui était prescrit, il se proposait de donner en français des notices plus étendues sur les jésuites les plus célèbres. On peut prendre une idée de la manière dont il les eût rédigées, par celles qu'il a fournies au Recueil de Niceron, sur Petau, Inchofer, Vieyra, Fronton-du-Duc, Scotti, de Billy et Jean Garnier, et par les articles *Daniel* et *Hardouin*, dont il a enrichi les *Eloges de quelques savants français*, par Joly. Plusieurs notices, extraites de ses manuscrits latins, ont également été insérées par Goujet, dans le supplément de Moréri, en 1749. On doit encore au P. Oudin la vie de Bouhier, qui précède les dissertations de ce savant sur Hérodote. Il a trouvé lui-même un biographe dans Michault, de Dijon, son admirateur, et l'héritier de plusieurs de ses manuscrits. (*V.* MICHAULT, XXVIII, 550.) Un *Mémoire historique sur la barbe*, dont le P. Oudin se proposait d'enrichir une nouvelle édition du *Traité des perruques* par Thiers, a été inséré dans le *Mercure* de mars et avril 1705. F—T.

OUDINET (MARC-ANTOINE), numismate, naquit à Reims, en 1643. Après avoir achevé ses humanités avec un succès peu commun, dû particulièrement à la facilité de sa mémoire, qui lui permit, dit-on, d'apprendre toute l'Énéide en une semaine, il vint à Paris étudier la philosophie et le droit, et se fit recevoir avocat au parlement. De retour dans sa ville natale, il suivit pendant quelque temps le barreau, sans négliger le travail du cabinet; mais il ne tarda pas de renoncer à la plaidoirie, afin d'avoir plus de loisir pour apprendre les lois qu'il s'était jusque-là contenté de citer. Ainsi, comme il le disait lui-même, en cessant de parler publiquement comme jurisconsulte, il commençait à le devenir en effet. Une chaire de professeur à l'université de Reims étant venue à vaquer, Oudinet y fut nommé; et il la remplissait avec distinction, lorsque Rainssant, son parent, garde des médailles du cabinet du Roi (*V.* P. RAINSSANT), lui proposa de venir partager avec lui

(1) Le P. Courtois, chargé de continuer ce travail, et de parcourir à cet effet les bibliothèques des différents colléges de l'ordre, mourut vers 1763, sans avoir rien publié, (*V.* COURTOIS, X. 121); et ses manuscrits furent perdus. Le P. Zaccaria parvint néanmoins à en recouvrer une partie, que le P. Arevalo racheta de ses héritiers, et céda, en 1800, au P. Caballero, ex-jésuite de l'île Maiorque, fixé à Rome, qui depuis longtemps s'occupait en particulier d'un travail de ce genre, et qui l'a mis au jour sous ce titre : *Bibliothecæ scriptorum societatis Jesu Supplementa*, Romæ, Bourlié, 1814 et 1816, in-4°. de 309 et 128 p.

les soins que demandait cette place. Oudinet, qui avait cultivé par goût la numismatique depuis sa première jeunesse, accepta cette offre, et succéda ensuite à Rainssant. Il s'acquit un honneur infini par l'ordre qu'il mit dans ce cabinet, et par le grand nombre de curiosités dont il l'enrichit. Louis XIV augmenta son traitement de cinq cents écus, et lui donna des marques particulières de sa bienveillance. Il fut admis, en 1701, à l'académie des inscriptions, à laquelle il s'empressa de communiquer les résultats de ses recherches : il mourut d'apoplexie, le 22 janvier 1712. Oudinet n'a laissé que quelques Mémoires, insérés dans le tome premier du Recueil de l'académie : *Dissertation sur l'origine du mot Médaille ;* il le fait venir de *métal.* — *Réflexions sur les médailles d'Athènes et de Lacédémone.* — *Observations sur deux agathes du cabinet du Roi*, représentant des sujets mythologiques, et regardées, pendant plusieurs siècles, comme des monuments chrétiens. — *Dissertation sur trois Médailles d'Hermonthis, de Mendès et de Jotapé.* Cette pièce, dont on ne trouve qu'un court extrait dans le Recueil de l'académie, a été insérée en entier dans le tome IV de la *Continuation des Mémoires de littérature* par Desmolets, avec une lettre du P. Bougerel, contenant l'historique de cette Dissertation, et des additions de Terrin. Oudinet avait adressé à Bayle un *Mémoire* sur Bergier, l'auteur de l'*Histoire des grands chemins ;* et l'illustre critique s'en est servi pour l'article qu'il lui a donné dans la deuxième édition de son *Dictionnaire.* On conserve d'Oudinet, à la bibliothèque du Roi, l'*Histoire* de l'origine et des progrès de cet établissement. Boze a prononcé, à l'académie, l'*Éloge* d'Oudinet (tome III); et Niceron en a inséré un extrait dans le tome IX de ses *Mémoires.* W—s.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et graveur, naquit à Paris, en 1686, et fut élève de Largillière. Cet habile maître lui donna d'excellents principes sur la couleur, et l'exerça dans tous les genres de peinture. Oudry peignit d'abord l'histoire, le portrait, le paysage et les fleurs; mais son inclination le portait à représenter les animaux. Dans le temps qu'il peignait le portrait, il fit celui du czar Pierre-le-Grand ; et ce prince en fut si content, qu'il l'engagea à le suivre en Russie. Oudry refusa toutes les offres qu'on lui fit, quoique des plus avantageuses ; et quand Pierre quitta Paris, l'artiste fut réduit à se cacher pour n'être pas contraint de l'accompagner. Un jour qu'il faisait le portrait d'un chasseur, il peignit son chien avec un tel talent, que Largillière ne put s'empêcher de lui dire en riant : *Tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens.* Cette plaisanterie décida de sa vocation ; et il abandonna tous les autres genres de peinture pour s'attacher exclusivement à imiter les formes des animaux. Il avait été reçu de l'académie en 1717, pour un tableau représentant l'*Abondance :* néanmoins comme on ne pouvait être nommé professeur que sur un tableau d'histoire, il peignit une *Nativité* et un *saint Gilles*, pour l'église de Saint-Leu, et une *Adoration des Mages*, pour la salle du chapitre de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs. Mais sa réputation est encore plus solidement fondée sur ses tableaux d'animaux. Il savait, par la touche et par la couleur, donner à tous les objets leur véritable caractère. Entre

le grand nombre de tableaux qu'il composa pour le roi, on en cite un capital, où il a représenté *Louis XV à cheval, au milieu de douze seigneurs de sa cour, et de plusieurs officiers de la vénerie* : tous les portraits y sont fort ressemblants ; les chevaux et les chiens sont eux-mêmes des portraits des chevaux des écuries du roi, et des chiens de sa meute ; et ces derniers étaient si bien imités, que le prince les désignait tous par leurs noms. Oudry s'est représenté lui-même, en un coin du tableau, faisant un dessin de la chasse : ce tableau existe encore à la manufacture des Gobelins, quoique en un grand état de dégradation. Dans les dernières années de sa vie, Oudry fut nommé directeur de cette manufacture, et bientôt après, de celle de Beauvais, qu'il avait pour ainsi dire fondée. Il eut, en 1755, une première attaque d'apoplexie : espérant que l'air de Beauvais lui serait plus favorable, il se rendit dans cette ville ; mais à peine arrivé, il y mourut, le 30 avril de la même année. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : I. *La Chasse au loup ;* on voit l'animal, forcé par les chiens, se défendre en cherchant à fuir. II. *La Chasse au sanglier.* Ce tableau, placé parmi les productions de l'école flamande, où il sert de pendant à un tableau de Sneyders, soutient fort bien la comparaison avec celui de ce dernier maître. Oudry a gravé d'après ses propres tableaux, avec beaucoup de goût et d'une touche très-spirituelle ; et il doit être consulté par les graveurs qui auraient des morceaux de ce genre à traiter. Parmi ses gravures, les plus remarquables sont : I. *Le loup forcé par les chiens*, d'après le tableau du Musée. II. *Vingt-six sujets pour le Roman comique.* III. *Un livre d'animaux et de chasses*, terminés au burin par Lebas. L'ouvrage qui a le plus contribué à répandre sa réputation, est la suite de dessins pour les Fables de La Fontaine, en 4 vol. in-folio, Paris, 1755.

P—s.

OUEL ou OWEL-LE-BON, en gallois *Hywel-Dda*, législateur du pays de Galles, fils du roi Cadell, parvint au trône de la principauté de Galles méridionale, en 907. Ce pays avait long-temps conservé son indépendance et ses institutions primitives, comme il conservait et garde encore son antique idiome. Cependant le régime féodal, après avoir pris racine en Angleterre, s'introduisit chez les Gallois, y amena la domination de l'aristocratie, et fit tomber en désuétude les lois favorables à la liberté publique. Ouel, souverain remarquable dans son siècle, conçut le projet de rétablir la législation sur des bases conformes à l'esprit national ; mais, pour ne rien brusquer, il se prépara de longue main à cette entreprise. Accompagné de trois évêques gallois, il fit, en 926, le voyage de Rome, afin de consulter sur ses projets, des hommes profondément instruits. A son retour, il convoqua près de Tenby, dans le comté de Carmarthen, un conseil national, composé de clercs et de laïcs. Il y fut résolu que l'ancien code du roi Dyvnwal-Moelmud, reconnu supérieur à toutes les autres lois, serait rétabli avec quelques modifications. En 930, Ouel entreprit de nouveau le voyage de Rome, afin de soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par les représentants du peuple gallois, et de leur donner ainsi plus d'autorité. Cependant son code ne fut promulgué qu'en 940, lorsque, par la mort

d'Idwal-Voel, prince de Gwynedd, Ouel devint souverain de toute la principauté de Galles. Le roi et l'assemblée nationale prononcèrent la malédiction de Dieu et de l'assemblée contre quiconque n'observerait pas les nouvelles lois; une copie en fut déposée dans chacun des trois palais royaux de Dyved, Powys et Gwynedd: d'autres cérémonies, des prières et des jeûnes, avaient précédé cette œuvre législative, ainsi qu'il est dit dans le préambule du code. Ouel mourut en 948. Ses lois ont transmis son nom à la postérité. Elles sont rangées en trois classes: la première n'est qu'un réglement de la cour ou de la maison du roi; la seconde concerne la jurisprudence civile, et la troisième contient les lois pénales. Ce recueil intéresse non-seulement le légiste, mais encore l'historien et l'antiquaire. On y trouve des traits de mœurs et des usages bien singuliers, particulièrement dans le réglement de la maison du roi, qui nous donne une idée assez complète de la tenue bizarre d'une cour galloise, au dixième siècle. Toutes les fonctions et prérogatives des officiers de cour, depuis le chapelain et le maître-d'hôtel, jusqu'au barde domestique et au *troediawg*, dont le devoir consistait à tenir les pieds du roi, pendant le banquet, pour les chauffer, et à le gratter ensuite pour l'endormir, sont détaillées avec une grande naïveté. Il existe plusieurs copies manuscrites en gallois des lois d'Ouel-le-Bon, dans la bibliothèque Cottonienne, faisant partie du Musée britannique à Londres; l'École galloise en a aussi un exemplaire. On est fondé à croire que ces copies, qui diffèrent toutes entre elles, ne contiennent plus le texte original du code, mais que du moins elles en ont retenu l'esprit. Ce Recueil curieux fut imprimé, pour la première fois, en gallois, avec une traduction latine et des notes explicatives, par le docteur Wotton, 1730, en un vol. in-fol., sous le titre de *Leges Wallicæ*; cette édition est devenue rare. Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas consulté les meilleurs manuscrits. Aussi a-t-on cru récemment devoir entreprendre, d'après ceux-ci, une nouvelle traduction, en anglais, de tout le code, commencée dans le *Cambrian-Register*, tomes I et II: elle a été reprise et continuée dans le tome II du *Cambro-Briton*, Londres, 1821. La *Charte d'Hoël-le-Bon*, par M. A. B. M. (Mangourit), Paris, 1819, broch. de 26 pages, ne fait, dans un cadre fictif, que rappeler l'histoire de la confection de cette charte. D—G.

OUEN (Saint), en latin *Audoenus*, évêque de Rouen, connu aussi sous le nom de *Dodon*, était né, vers 609, à Sanci, près de Soissons, d'une des plus illustres familles du royaume. Élevé au monastère de Saint-Médard, il fut admis fort jeune à la cour de Clotaire II. Dagobert, fils et successeur de ce prince, le nomma son référendaire, et lui confia la garde de son sceau. Sa douceur, sa piété et ses lumières, lui concilièrent l'affection des peuples, et justifièrent le choix du monarque. Il fut élu évêque de Rouen, en 639, la même année où saint Éloi, son ami et son guide dans la vie spirituelle, fut élevé sur le siége de Noyon (*V*. Éloi, XIII, 94). Il se rendit aussitôt à Mâcon, où il entra dans un monastère, pour se préparer, par la prière et le jeûne, à recevoir les ordres sacrés; et, l'année suivante, il prit possession de son diocèse, qu'il administra avec autant de zèle

que de sagesse. Il assista, en 644, au concile de Challon, dont il souscrivit les actes, le troisième; et l'on dit qu'il en assembla un lui-même dans sa ville épiscopale, pour la réforme de divers abus. Il fut désigné, en 651, avec saint Éloi, pour aller à Constantinople travailler à éteindre les disputes du monothélisme; mais des circonstances que l'histoire n'apprend point, s'opposèrent à ce voyage des deux prélats. Saint Ouen revenait de Cologne, où il avait été envoyé pour rétablir la paix entre les Neustriens et les Austrasiens : il s'arrêta à Clichi, pour rendre compte de sa mission, et il y mourut en 683, le 24 août, jour où l'Église honore sa mémoire. Son corps, transporté à Rouen, fut inhumé dans l'église Saint-Pierre-hors-des-murs, qui prit le nom de Saint-Ouen, et devint une abbaye célèbre. On a de ce prélat : La *Vie de saint Eloi*, publiée par Surius (*Vitæ sanctor. 1 decemb.*), mais sans la Préface, que le P. Labbe a recueillie dans le tome II de la *Biblioth. manuscriptor.* D'Achery en a donné une édition plus complète, dans le tome V du *Spicilège* : D. Rivet prétend qu'il s'y est glissé diverses additions étrangères. Cette Vie, dont Duchesne a inséré le premier livre dans ses *Scriptorum Normannorum*, parce qu'il contient des détails intéressants pour l'histoire, a été traduite en français par Louis de Montigny, archidiacre de Noyon, Paris, 1626, et par un anonyme (Levesque, prêtre de la chapelle des Orfèvres), ibid., 1693, in-8°. On peut consulter, outre les différents hagiographes, le *Gall. Christ.*, l'*Histoire litt. de France*, III, 623-28, et l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, par Pommerey, Rouen, 1662, in-fol. W-s.

OUGHTRED (Guillaume), théologien anglais, plus célèbre comme mathématicien, naquit le 5 mars 1574, à Eton, dans le comté de Buckingham. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes; et son premier ouvrage fut l'invention d'une méthode plus facile pour construire des cadrans solaires. Il fut nommé, en 1610, ministre d'Albury, près de Guilford, dans le comté de Surrey : c'était un bénéfice lucratif, et qui, pendant la révolution, en 1646, faillit devenir la cause de sa ruine. Il forma, par ses leçons, des élèves distingués, particulièrement Guillaume Forster, et enseigna les mathématiques au jeune lord Guillaume Howard, fils du comte d'Arundel; il composa pour celui-ci, en 1631, en un petit volume in-8°. le meilleur de ses ouvrages : *Arithmeticæ in numeris et speciebus institutio, quæ tum logisticæ tum analyticæ, atque totius mathematicæ clavis est*. Ce traité renferme un grand nombre d'excellents théorèmes, dont plusieurs entièrement neufs, d'algèbre et de géométrie. On assure qu'Oughtred eut beaucoup de part à l'invention des échelles ou règles logarithmiques, et à leur application au jaugeage, mais que, par modestie, il voulut laisser tout l'honneur de cette découverte à Gunter, sous le nom duquel cet ingénieux instrument fut long-temps désigné en Angleterre (*V.* Gunter). Il mourut le 30 juin 1660, à l'âge de 86 ans, et vécut précisément assez pour apprendre un événement qu'il avait long-temps prévenu par ses vœux, le rétablissement de Charles II. On prétend même que l'émotion que lui causa cette nouvelle, avança sa mort. On a de lui plusieurs autres ouvrages, écrits également dans un latin

très-élégant, et qui prouvent qu'il était aussi bon littérateur que profond mathématicien. On a imprimé après sa mort un choix de ses manuscrits, sous le titre d'*Opuscula mathematica hactenus inedita*, Oxford, 1676. On y trouve les écrits suivants : I. *Institutiones mechanicæ*. II. *De variis corporum generibus gravitate et magnitudine comparatis*. III. *Automata*. IV. *Questiones Diophanti Alexandrini, libri tres*. V. *De triangulis planis rectangulis*. VI. *De divisione superficierum*. VII. *Musicæ elementa*. VIII. *De propugnaculorum munitionibus*. IX. *Sectiones angulares*. En 1660, sir Jonas Moore joignit à une édition in-8°. de son Arithmétique, un traité des *Sections coniques*, avec l'analyse méthodique des deux premiers livres de Mydorge, traduits des papiers de Guillaume Oughtred. L.

OUHAB (Abd el Wahab), fondateur des Wahabis. *V.* Mohammed (Cheikh), XXIX, 237.

OULOUGH-BEYG (Mirza Mohammed Taraghy), moins célèbre pour avoir été roi de la Transoxane et de la Perse orientale, que par sa réputation de l'un des plus grands astronomes de l'Orient, naquit à Sulthanieh, l'an de l'hég. 796 (1394 de J.-C.) Il était à peine dans sa douzième année, lorsque son aïeul Tamerlan, qu'il avait suivi dans une expédition contre la Chine, mourut à Otrar, l'an 807 (1405). La division qui se mit entre les généraux, et les troubles qui agitèrent la Transoxane, obligèrent Oulough-Beyg, qui était retourné à Samarkand, de revenir dans le Khoraçan où régnait son père Chah-Rokh, qui ne tarda pas à être reconnu, dans tout l'Orient, comme le principal et légitime héritier de Tamerlan. Oulough-Beygh obtint alors le gouvernement du Mazanderan; et l'an 812 (1409), lorsque Chah-Rokh, après les disgraces de son neveu Khalil Mirza (*V.* la fin de l'article Miran-Chah), se fut emparé de la Transoxane, il en donna le gouvernement à Oulough-Beyg, son fils aîné. Ce jeune prince se rendit illustre de bonne heure, par son jugement prématuré, par son amour pour la justice, et surtout par ses connaissances profondes dans les hautes sciences. Il n'avait que vingt-sept ans, lorsqu'il fit construire un observatoire dans le quartier nord-est de Samarkand, sa capitale, où il dirigea lui-même des observations astronomiques fort exactes, assisté de quatre docteurs musulmans. Il composa les fameuses tables astronomiques, appelées *zydje chahy* (tables royales), que les Orientaux mettent au-dessus de celles du célèbre Nassir-eddyn (*V.* ce nom). Elles leur servent encore aujourd'hui à calculer les almanachs, et à fixer les longitudes et les latitudes. Oulough-Beyg aurait été un prince accompli, si, aux vertus pacifiques de son père Chah-Rokh, il eut joint une partie des talents militaires de Tamerlan, son aïeul. Mais, loin de se distinguer par ses exploits, il éprouva de fréquents revers, lorsqu'il parut à la tête des armées. Il gouverna la Transoxane et une partie du Turkestan, jusqu'à la mort de Chah-Rokh, à la fin de l'an 850 (1446), et fut le seul de ses fils qui lui survécut. Il se rendit aussitôt à Balkh, pour se mettre en possession du Khoraçan; mais informé que son neveu Ala ed-daulah s'était fait proclamer sulthan à Herat, et avait fait arrêter son fils Abdel-lathif, il ne songea plus à la guerre, et ne s'oc-

cupa qu'à obtenir la liberté d'un fils chéri qui devait le payer par la plus noire ingratitude. Oulough-Beyg conclut la paix avec son neveu : celui-ci lui renvoya son fils, et lui céda Balkh, avec toute la partie orientale du Khoraçan. En 852, Oulough-Beyg recommença la guerre; il vainquit Ala ed-daulah, près de Mergab, l'obligea de s'enfuir dans le Djordjan, entra dans Herat, et monta sur le trône de Chah-Rokh. Il en partit bientôt pour s'opposer à Ala ed-daulah et à Baber, qui, n'osant pas risquer une bataille, allèrent trouver, dans l'Irak, leur frère Mohammed. Pendant l'absence d'Oulough-Beyg, les habitants des faubourgs de Herat se révoltèrent en faveur du turkoman Yar-Aly, petit fils du fameux Cara-Yousouf (*V.* ce nom). Le sulthan revint aussitôt, et abandonna au pillage tous les quartiers qui avaient pris part à la sédition. Ce châtiment, quoique juste, parut rigoureux, parce qu'on était au cœur de l'hiver, et fit tort à la réputation et à la puissance d'Oulough-Beyg. A peine était-il de retour à Samarkand, que son neveu Baber se rendit d'Esterabad à Herat, et s'empara de cette ville, regardée comme le centre de la puissance des descendants de Tamerlan. La passion d'Oulough-Beyg pour les sciences l'entraîna dans les plus grands malheurs. Ayant cru lire dans les astres que son fils Abdel-lathif le priverait du trône et de la vie, il porta toutes ses affections sur Abdel-Aziz, son fils puîné. Abdel-lathif s'étant aperçu de ce changement, jeta le masque, leva l'étendard de la révolte à Balkh, marcha contre son père, le vainquit près de Samarkande, l'an 853 (1449), le fit prisonnier, et le livra à la vengeance d'un officier dont Oulough-Beyg avait fait périr le père. La mort de ce prince infortuné excita les regrets des peuples de la Transoxane qu'il avait gouvernés pendant quarante-un ans, dont trois seulement depuis la mort de Chah-Rokh. Le parricide Abdel-lathif, qui avait fait mourir aussi son frère Abdel-Aziz, perdit le sceptre avec la vie, l'année suivante. Abdallah, son beau-frère et son successeur, périt dans une bataille, l'an 855 (1451); et le trône de la Transoxane tomba au pouvoir d'Abou Saïd, descendant de Tamerlan par Miran Chah (*V.* Abou Saïd, I, 100). L'ardeur d'Oulough-Beyg pour l'étude et pour les progrès des sciences, était secondée par une heureuse mémoire, dont on cite le trait suivant : la coutume de ce prince était de faire inscrire sur un registre le nombre d'animaux qu'il tuait à la chasse, l'indication de leur espèce, et le jour où ils avaient été tués. L'officier chargé de ce registre l'ayant égaré, Oulough-Beyg, pour le tirer d'inquiétude, lui dicta de mémoire tout ce que contenait le registre perdu. Ce livre s'étant retrouvé, on le conféra soigneusement avec ce qu'avait dicté le monarque, et l'on ne remarqua que quatre légères différences. La bibliothèque du Roi possède plusieurs exemplaires des *Tables astronomiques* d'Oulough-Beyg; mais ces tables n'offrent que des théories et les mouvements des planètes, déterminés seulement d'après des observations sur l'obliquité de l'écliptique, qu'elles fixent à 23°, 30', 17". Quelques fragments de ces tables ont été traduits et publiés. Nous allons les indiquer : I. *Epochæ celebriores astronomicæ*, etc., par J. Greaves, Londres, 1650. Greaves a joint à sa traduction, qui contient la première partie des tables d'Oulough-Beyg, le texte persan, et une table où les diffé-

rentes époques sont mises en accord avec l'ère chrétienne. II. *Binæ tabulæ geographicæ, una Nassireddini, altera Ulug-Beighi*, Londres, 1652 (*V.* GREAVES). Ces tables se trouvent ordinairement à la suite des *Astronomica quædam ex trad. Schah Cholgii Persæ*, et Hudson les a réimprimées dans la collection appelée des Petits géographes. III. *Tabula long. et lat. stellarum fixarum, ex observatione Ulugh-Beighi*, etc., par Thomas Hyde, avec un savant commentaire, Londres, 1665, in-4°.; et dans le tome 1 de son *Syntagma dissertationum*. IV. Enfin, M. Burkhardt a donné, en 1799, dans les *Ephémérides géographiques* du baron de Zach, les mouvements de quelques planètes, d'après le système d'Oulough-Beyg. A—T.

OULTREMAN (HENRI D') historien, né en 1546, à Valenciennes, d'une famille noble (1), acheva ses études avec succès à l'académie de Louvain, et s'appliqua à la culture des lettres, qui firent le charme de sa vie. Admis jeune au conseil de ville, il parvint à la place de prévôt, qu'il remplit de manière à mériter l'estime générale, et mourut, le 1er. octobre 1605, à l'âge de 59 ans. On voyait, dans le chœur de l'église Saint-Jean de Valenciennes, son tombeau décoré d'une épitaphe honorable, rapportée par Foppens, *Biblioth. Belgica*, 1, 459. Oultreman laissait quatre fils, qui se firent religieux. Outre la *Description* de l'entrée des archiducs Albert et Isabelle à Valenciennes, et quelques pièces de vers dont on trouvera les titres dans Foppens, on a de lui: *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, depuis son origine jusqu'à la fin du seizième siècle, Douai, 1639, in-fol. Il y a des exemplaires avec la date de 1687. Cet ouvrage, estimé pour les recherches, a été corrigé et augmenté par Pierre d'Oultreman, dont l'article suit: il y a joint la *Vie* de l'auteur, et son portrait. — OULTREMAN (Pierre D'), le plus jeune des quatre fils de Henri, né en 1591, fut admis, à l'âge de vingt ans, dans la société de Jésus, et s'y distingua par son talent pour la chaire. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé de renoncer à la carrière ecclésiastique, il se livra, par le conseil de ses supérieurs, à l'étude de l'histoire: il mourut regretté de ses concitoyens, à Valenciennes, le 23 avril 1656. Outre quelques ouvrages ascétiques, et des traductions, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Sotwel, on a de lui: I. *Vie de Pierre l'Hermite*, chef et conducteur des princes chrétiens dans les croisades, Valenciennes, 1632, in-12; nouvelle édition augmentée de la *Généalogie de l'Hermite sieur de Souliers*, Paris, 1645, même format. II. *Constantinopolis Belgica, sive de rebus gestis à Balduino et Henrico, imperatoribus Constantinopolitanis, ortu Valentianensibus Belgis, libri V, quibus accessit de excidio Græcorum liber singularis*, Tournai, 1643, in-4°. Il a pris pour guide Villehardouin, dont il complète et corrige les récits à l'aide des auteurs contemporains. Il a cependant omis des détails intéressants, et il est tombé dans des erreurs assez graves (Voy. la *Préface* de Du Cange, sur l'*Histoire* de Villehardouin). — OULTREMAN (Philippe D'), le second des fils de Henri, entra, à l'âge de 22 ans,

(1) Le nom flamand de cette famille est *Outermans* ou *Woutermans*.

dans la société de Jésus; il s'appliqua à la prédication, et mourut en 1652. Il est auteur de deux ouvrages ascétiques : le premier intitulé, *Le vrai chrétien catholique*, Saint-Omer, 1622, in-8°., a été traduit en anglais; le second, *Le pédagogue chrétien*, Mons, 1641-45, 3 vol. in-8°., a été traduit en latin, et souvent réimprimé : l'auteur promettait un quatrième volume, qui n'a point paru. W—s.

OUSEL, OISEL, ou LOISEL (PHILIPPE), naquit à Dantzig, en 1611 : on prétend que sa famille était originaire de France. Ousel perdit son père et sa mère, étant encore en bas âge. Son éducation ne souffrit pas néanmoins de cette perte : sa belle mère et des tuteurs remplacèrent, à cet égard, ses propres parents. Il fit ses études à Dantzig, puis à Brême, s'appliquant à la philosophie, à la théologie, et à la langue hébraïque. En 1691, il alla se fortifier dans ces différentes sciences à Groningue, à Franeker et à Leyde. En 1697, il fit le voyage d'Angleterre, examina les plus rares manuscrits de Londres, d'Oxford et de Cambridge, fréquenta les savants les plus distingués de ce royaume; et, après s'être amassé une ample provision de connaissances dans les parties qu'il avait cultivées jusqu'alors, il retourna dans sa patrie, en 1698. Ennuyé de vivre sans emploi, il se rendit à Leyde, en 1706, et y fit aller de pair l'étude de la théologie et celle de la médecine; il reçut dans la suite le doctorat dans ces deux sciences. Nommé pasteur de l'église allemande de Leyde, en 1711, il en remplit les fonctions avec beaucoup de succès, jusqu'en 1717, qu'il fut appelé à Francfort sur l'Oder, pour être professeur de théologie, et prédicateur : il mourut dans cette ville, le 12 avril 1724. Il était très-versé dans les langues orientales; et, sous ce rapport, il jouissait d'une réputation aussi grande que les Buxtorf et les Coccéius. Il paraît, par des traits qu'on rapporte de lui, qu'il était doué d'une mémoire prodigieuse, et qu'il la conserva jusqu'à la mort. Nous avons d'Ousel : I. *De Leprà cutis Hebræorum dissertatio inauguralis*, Franeker, 1709, in-4°., et dans les *Commentationes de Leprâ* de Schilling, Leyde, 1778. Cette thèse annonce des connaissances profondes en théologie et en médecine. II. *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, Leyde, 1714, in-4°. III. *De accentuatione Hebræorum prosaïcâ*, Leyde, 1715, in-4°. Ousel soutient, dans ces deux ouvrages, que la ponctuation est aussi ancienne que les livres sacrés. Ce paradoxe bizarre, qu'il partage avec la plupart des protestants et quelques catholiques, n'empêche pas qu'il n'ait répandu dans ces écrits une grande érudition. IV. *De auctore Decalogi dissertationes duæ*, Francfort, 1717 et 1718, in-4°. V. *De nominibus Decalogi*, ibid. 1717, in-4°. VI. *De Decalogo soli Israëli dato dissertationes tres*, ibid. 1719, in-4°. VII. *De naturâ Decalogi dissertationes duæ*, ibid., 1723, in-4°. VIII. *De denario regni cœlorum, seu parabolâ Matth.* XX, 1-16, *dissertationes duæ*, ibid., 1720 et 1723, in-4°. *Voy.* Niceron, tom. XLII; la Bibliothèque germanique, tom. XII; Jöcher, et son Supplément. L—B—E.

OUTHIER (REGINALD ou RENAULD), astronome, né en 1694, à Lamare-Jousserand, bailliage de Poligni, embrassa l'état ecclésiasti-

que, et fut nommé vicaire de la paroisse de Montain, près de Lons-le-Saulnier. Il suivit alors son penchant pour l'étude de l'astronomie, et fit part de ses observations à l'académie des sciences, qui le nomma, en 1731, l'un de ses correspondants. Venu à Paris, l'année suivante, il présenta un globe de son invention (1), à l'académie. On essaya de le retenir, en le chargeant de la levée des plans et des calculs des triangles, pour la grande carte de France; mais le cardinal de Luynes, évêque de Baïeux, se déclara son protecteur, et le nomma son secrétaire. Il partit, en 1736, avec Maupertuis, envoyé dans le Nord pour mesurer un degré du cercle polaire (*V.* MAUPERTUIS), et rédigea le journal de ce voyage, qui ne fut pas sans utilité pour la science. De retour de cette expédition, après une absence de deux années, l'abbé Outhier se hâta de retourner à Baïeux, près du cardinal de Luynes qui lui donna, en 1748, un canonicat de sa cathédrale. Il le résigna en 1767, et se retira dans une petite maison qu'il avait acquise à Baïeux, du produit de ses économies; il y partagea son temps entre l'étude et la prière, et mourut le 12 avril 1774. L'abbé Outhier avait été gratifié par le roi, d'une pension de 1200 francs; il était membre de la société royale de Berlin, et des académies de Caen et de Besançon. On a de lui: I. *Journal d'un voyage fait au Nord, en* 1736 *et* 1737, Paris, 1744, in-4°., avec dix-huit cartes ou planches, dessinées par l'auteur. L'exemplaire qu'en possédait Lalande, est couvert de ses notes (*V.* le *Catalogue* de sa bibliothèque). Cet ouvrage est écrit avec une simplicité charmante; les détails qu'il renferme sur les mœurs et les usages religieux des Lapons, en rendent la lecture pleine d'attraits. Il a été réimprimé à Amsterdam, 1746, in-12, figures. II. *Les Cartes topographiques* de l'évêché de Baïeux, en deux feuilles; — de l'évêché de Meaux et de l'archevêché de Sens. III. *Observations météorologiques*, faites à Baïeux (dans le Recueil de l'académie des sciences, tom. IV des *Mémoires des savants étrangers*). — *Observations du passage de Vénus*, le 6 juin 1761, et *de l'éclipse de la lune* du 8 mai 1762 (ibid., tom. VI). W—s.

OUTREPONT (CHARLES-LAMBERT D'), né à Herve, dans le duché de Limbourg, le 16 sept. 1746, exerça, en 1771, la profession d'avocat au conseil souverain de Brabant. En 1780, il publia un ouvrage, alors très-hardi, intitulé: *Essai historique sur l'origine des dîmes*, 1 vol. in-8°. Cet écrit fit beaucoup de bruit, et essuya beaucoup de critiques (*Voy.* GHESQUIÈRE, XVII 278): il fut traduit en anglais et en allemand. Joseph II rendit, le 28 sept. 1784, un édit par lequel il se réservait le droit de prononcer sur la validité des mariages contestés de ses sujets. Les Belges accueillirent mal cette loi, sur laquelle l'empereur engagea d'Outrepont, qui se trouvait alors à Vienne, à écrire un commentaire. Il en fit paraître la première partie, en 1787. Ce fut dans le cours de cette année, que Joseph essaya de substituer dans la Belgique le régime autrichien aux lois du pays, et alluma ainsi une guerre qui ne fut pas favorable à la

(1) Ce globe mouvant, exécuté par J. B. Catin, habile mécanicien, compatriote de l'abbé Outhier, est figuré dans les machines de l'académie, sans description. Il appartient aujourd'hui à M. Janvier, célèbre horloger (*Voy.* la *Bibliograph. astronomiq.* de Lalande, p. 424).

maison d'Autriche. D'Outrepont, quoiqu'il eût eu à se louer de l'empereur, ne se crut pas moins obligé de défendre la constitution de son pays dans plusieurs brochures qu'il publia successivement. Au milieu de l'effervescence des partis, il fut obligé de se réfugier à Paris, où il resta jusqu'à la fin de 1790, époque de la cessation des troubles de la Belgique. Ami des Français, dont il préférait la domination au joug des Autrichiens, il servit les intérêts de la France, qu'il crut être ceux des Belges, lors de la conquête de son pays, en 1792 et en 1794. Membre des administrations supérieures, il fut chargé de travailler à la division en départements; et son travail devint la base de celui qu'adopta la Convention nationale. Successivement commissaire du gouvernement près les tribunaux de la Dyle, professeur de législation à l'école centrale du même département; il fut chargé, en l'an VI, par le Directoire exécutif, de liquider, près le congrès de Rastadt, la dette publique de la Belgique. Pendant cette mission, il fut élu député au conseil des Cinq-cents. Le premier discours qu'il y prononça, eut pour but de se plaindre de la législation introduite par la loi du 12 brum. an II, qu'il regardait comme plus favorable à la licence des mœurs qu'au mariage. Ses autres discours furent relatifs à la liberté de la presse, et au projet de rétablissement des clubs, contre lequel il se prononça. Lors du nouveau système de gouvernement, après le 18 brumaire (nov. 1799), d'Outrepont fut nommé, par le sénat-conservateur, juge au tribunal de cassation. Ce magistrat, l'un des élèves les plus distingués de l'université de Louvain, avait beaucoup de connaissances en littérature, en histoire, en jurisprudence, en droit public, et même en astronomie. Il mourut à Paris, le 4 mars 1809, laissant plusieurs enfants, dont l'un a fait imprimer, en 1818, un *Almanach des guerriers français* pour 1819, in-18. D-B-S.

OUVILLE (ANTOINE LE METEL D'), était frère de Boisrobert (*V.* tome V, p. 24), et, comme lui, naquit à Caen, mais on ne sait en quelle année. Il mourut, avant son frère, en 1656 ou 1657; car dans la *Suite des Mémoires de Michel de Marolles*, imprimée en 1657, on l'appelle le *feu sieur d'Ouville* (édition in-fol., p. 242). Marolles attribue à d'Ouville cinq ou six pièces; il en a fait dix en cinq actes et en vers, dans l'espace de douze ans, de 1638 à 1650, savoir: Les *Trahisons d'Arbiran*, tragi-comédie, 1638, in-4°. — L'*Esprit follet* ou la *Dame invisible*, 1642, in-4°.; 1643, 1662, 1665, in-12. Hauteroche y a pris le sujet de la pièce qu'il a donnée sous le même titre (*V.* HAUTEROCHE, XIX, 498).—L'*Absent de chez soi*, comédie, 1643, in-4°.—Les *Fausses Vérités*, ou *Croire ce qu'on ne voit pas, et ne pas croire ce qu'on voit*, comédie, 1643, in-4°. — La *Dame suivante*, comédie, 1645, in-4°. — Le *Mort vivant*, tragi-comédie, 1646, in-4°. — *Aimer sans savoir qui*, comédie, 1646, in-4°. — *Jodelet astrologue*, comédie, 1646, in-4°. — La *Coiffeuse à la mode*, comédie, 1646. — Les *Soupçons sur les apparences*, héroï-comédie en cinq actes, 1650, in-4°. Les auteurs de l'*Histoire du Théâtre français* (*V.* PARFAICT) doutent que cette dernière pièce soit de d'Ouville. Les auteurs de la *Bibliothèque du Théâtre français* (*V.* LA VALLIÈRE) la lui donnent affirmativement. Léris

se contente de la lui attribuer. Enfin Pont de-Vesle l'a comprise dans le Théâtre de d'Ouville, avec les neuf autres pièces. Antoine Le Metel avait traduit de l'espagnol de Castillo Solorzano, la *Fouine de Séville* ou *l'Hameçon des bourses*. Cette traduction ne fut publiée qu'en 1661, in-8°.; on l'a réimprimée sous le titre de, *Histoire et aventures de Dona Rufine, courtisane de Séville*, 1731, deux volumes in-12. D'Ouville avait donné, en 1656 (1), des *Nouvelles amoureuses et tragiques, traduites de l'espagnol de Dona Maria de Zayas*, in-8°. (2) Mais ce ne sont pas tous ces travaux qui ont sauvé de l'oubli le nom de cet auteur. Il n'est connu aujourd'hui que par ses Contes, qui sont même plus cités que lus. Le recueil en est intitulé: *L'Elite des Contes du sieur d'Ouville*, 1669, deux volumes in-12. Ces contes sont libres, et ne sont pas tous bons. Les meilleurs sont tirés du *Moyen de parvenir*, de Beroalde de Verville. Les personnes qui les ont comparés aux contes de La Fontaine, auraient dû remarquer au moins, que ceux de d'Ouville sont en prose; ce qui les met déjà bien loin des jeux du fabuliste. La Monnoye, dans sa *Dissertation* sur le livre intitulé le *Moyen de parvenir*, imprimée à la suite du *Menagiana*, attribue ces contes à Boisrobert. Ce n'est pas l'avis de l'abbé d'Artigny, ni celui de Goujet (Voy. *Bibliothèque française*, tome XVII, p. 94). D'Artigny, dans ses *Nouveaux Mémoires* (tome VI, p. 192), dit avoir vu, de d'Ouville, la *Vengeance d'Aminte affrontée, nouvelle traduite de l'Espagnol.* Il est probable que ce n'est autre chose qu'une édition séparée de l'*Aminte trahie*, ou *l'honneur Vengé*, l'une des nouvelles de Dona Maria de Zayas. A. B—T.

OUVRARD (René), musicien, né à Chinon vers 1620, après avoir terminé ses études avec succès, fut admis au séminaire, reçut les ordres sacrés, et fut appelé à Paris, et nommé maître de musique de la Sainte-Chapelle, place qu'il remplit plus de dix ans, à la satisfaction générale. Il fut ensuite pourvu d'un canonicat de Saint-Gatien de Tours, et mourut en cette ville, le 19 juillet 1694. Ouvrard avait des connaissances assez étendues dans l'histoire et les antiquités ecclésiastiques; il composait des vers latins, et cultivait les mathématiques et l'astronomie. C'était d'ailleurs un homme très-pieux, remplissant avec exactitude les devoirs de son état, et zélé pour la conversion des protestants. Il était l'ami du fameux docteur Arnauld et des écrivains de Port-Royal. Outre quelques ouvrages de controverse, maintenant oubliés, on a de lui: I. *Secret pour composer en musique*, par un art nouveau, Paris, 1660. Laborde dit qu'il aurait mieux fait de ne pas dévoiler ce secret (*Essai sur la Musique*, III). II. *Biblia sacra in lectiones ad singulas dies per Legem, Prophetas et Evangelium distributa, et 529 carminibus mnemonicis comprehensa*, ibid., 1668; trad. en français, 1669. III. *L'art et la science des nombres* (lat. franç.), avec une préface de l'excellence de l'arithmétique, Paris, 1677. IV. *Défense de l'ancienne tradition des églises de*

(1) *Voy*. n°. 2012 du Catalogue de Mme. de Pompadour.

(2) La traduction des *Nouvelles* de Dona Maria de Zayas, imprimée en 1680, et qu'on attribue quelquefois à d'Ouville, est de Vanel, comme on l'apprend par la dédicace de sa traduction des *Alivios de Casandra*, Paris, 1685. W—s.

Franco, sur la mission des premiers prédicateurs évangéliques dans les Gaules, etc., ibid., 1678, in-8°. Ouvrard y suit le sentiment de Marca touchant saint Denis. V. *Architecture harmonique*, ou Application de la doctrine des proportions de la musique à l'architecture, ibid., 1679, in-4°. VI. *Calendarium novum perpetnum et irrevocabile*, ibid., 1682, in-4°. Arnauld l'engageait à supprimer cet ouvrage comme peu digne de son talent. Ouvrard a laissé en manuscrit des traités de controverse, et quelques écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca ecclesiæ Turonensis, seu Catalogus librorum mss. qui in ead. biblioth. asservantur* (1), et parmi lesquels on se contentera de citer : les *Définitions, divisions et axiomes de la géométrie*, en vers latins ; l'*Histoire de la Musique depuis son origine* ; et une *Dissertation* sur le traité de Vossius, *De poëmatum cantu et viribus rhythmi*, qu'il avait communiquée à l'abbé Nicaise pour avoir son avis. On lit quelques détails sur cet écrivain dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. Richelet l'a cité avec éloge dans son *Dictionnaire*, aux mots *Ton* et *Tradition*. W—s.

OUWATER (Albert Van), peintre, naquit à Harlem, et florissait vers le milieu du quatorzième siècle. La peinture à l'huile venait d'être découverte, et il fut un des premiers artistes de Hollande qui se servirent de ce procédé. Il était le contemporain et le rival de Van Eyck. Il avait peint, pour la principale église de Harlem, un tableau qui ornait la chapelle des Pélerins, et qui représentait *Saint Pierre* et *Saint Paul*, figures grandes comme nature. Au-dessous, était peint un paysage dans lequel on voyait des Pélerins, dont les uns se reposaient, tandis que les autres préparaient un repas champêtre. Ce tableau, très-remarquable pour le temps où il fut exécuté, présentait des extrémités traitées avec une grande finesse, et des draperies bien entendues. Le paysage sur-tout passait pour le meilleur de cette époque, et présageait déjà la perfection à laquelle les peintres de Harlem devaient porter ce genre. Il avait, dans une *Résurrection du Lazare*, rendu avec beaucoup d'expression les figures des femmes et des saints. Les fonds étaient enrichis d'une belle architecture. Hemskercke, peintre habile, ne pouvait se lasser d'admirer ce tableau, et de le faire admirer à son fils. Lors de la prise de Harlem, les Espagnols s'en emparèrent, ainsi que de plusieurs autres beaux ouvrages du même maître. Parmi ses élèves, on cite Guerard de Saint-Jean ou de Harlem, qui aurait pu aller encore plus loin que son maître, si la mort ne l'eût ravi à l'âge de vingt-huit ans. Il avait peint une *Descente de Croix*, considérée comme le chef-d'œuvre du temps, et dont Albert Durer disait qu'il fallait être favorisé de la nature pour parvenir à ce point de perfection. P—s.

OUZBEK KHAN monta sur le trône de Kaptchak, l'an 1313 de J.-C., après son oncle Toghtagon Khan. Suivant l'historien turk consulté par M. Langlès, dans sa Notice des khans de Crimée, Toghtagon avait fait périr son frère Thogroul, ainsi que ses propres enfants, à l'exception d'un seul auquel il

(1) *Ce Catalogue*, devenu rare, mais qui se trouve dans la *Bibliotheca bibliothecarum* du P. Montfaucon, a été rédigé par G. Joyau et Victor d'Avanne, Tours, 1706, in-8°.

voulait assurer l'empire. Il épousa même la veuve de Thogroul; mais le ciel le punit, en lui enlevant le fils pour lequel il avait commis tant de cruautés. Il était au désespoir de n'avoir plus d'héritiers, lorsqu'il apprit par sa femme que Thogroul, avant d'expirer, avait envoyé secrètement en Circassie son fils Ouzbek, afin de le dérober au sort qui le menaçait. Toghtagou dépêcha aussitôt deux députés pour ramener son neveu; mais avant le retour de celui-ci, l'oncle mourut, et un puissant seigneur moghol s'empara du trône. L'arrivée d'Ouzbek changea la face des affaires: l'usurpateur fut assassiné dans son palais; ses partisans furent dispersés; et le jeune prince, âgé seulement de treize ans, prit possession de la couronne, qu'il méritait autant par ses talents que par sa naissance. Élevé en Circassie, il y avait sans doute reçu les premiers principes de l'islamisme. Quatre docteurs musulmans vinrent de Perse, et achevèrent de convertir ce monarque; la plus grande partie des Tartares qui lui étaient soumis, suivirent son exemple, en renonçant au culte du feu, et en professant l'unité de Dieu. La horde des Kalmouks persista seule dans l'idolâtrie de ses ancêtres. Le grand-duc de Russie, Michel Yaroslawitz, et le métropolitain Pierre, vinrent féliciter Ouzbek sur son avénement à l'empire. Il les combla de caresses, et les confirma dans leur dignité. En exigeant pour la première fois des marques de soumission du chef de l'église russe, il lui accorda de grands priviléges, défendit à qui que ce fût de s'immiscer dans ses fonctions, ordonna de respecter ce prélat, ses églises, ses villes, ses terres, ses bois, ses troupeaux, etc.; « afin, dit-il, qu'il puisse en paix prier Dieu pour nous, nos femmes, nos enfants et notre famille. » Il exempta aussi le clergé de toute espèce de tribut et d'impôt; « car, dit-il, le clergé prie pour nous : il donne la force à nos armées. » Il y avait alors à Seraï, capitale du Kaptchak, un évêque russe, qui jouissait d'une grande faveur auprès d'Ouzbek Khan. Il est remarquable que les monarques tartares et moghols devenus mahométans se sont toujours montrés plus tolérants envers les chrétiens que les autres potentats musulmans. Michel obtint d'Ouzbek un corps de troupes contre George Danielowitz, prince de Moscou, que les Novgorodiens avaient élu pour grand-duc. Novgorod se soumit; mais George, mandé à la cour et ayant épousé une sœur du khan, qui se fit chrétienne, revint disputer à Michel le titre de grand-duc, avec une armée de Moghols que lui fournit son beau-frère. Il fut vaincu près de Tver; et sa femme étant morte dans cette ville où elle avait été conduite prisonnière, il accusa Michel de l'avoir empoisonnée. Cité à la cour du khan, celui-ci fut jugé, condamné et mis à mort, conformément aux lois criminelles des Tartares, en 1317 (*V.* MICHEL II, XXVIII, 576). Ouzbek aimait la justice; mais, dans cette affaire, il fut trompé par les ennemis de Michel. George, successeur de ce dernier, ayant été à son tour rendu suspect au khan, par Démétrius, fils de Michel, vint à la cour, où il fut assassiné par Démétrius qui avait obtenu le titre de grand-prince. Ouzbek fit périr Démétrius; mais il ne laissa pas de lui donner pour successeur son frère Alexandre. Soit que le monarque moghol eût résolu de soumettre toute la Russie à l'isla-

misme, soit qu'il voulût seulement changer la dynastie régnante, il envoya à Tver, où résidait le grand-prince, un ambassadeur suivi d'une escorte extrêmement nombreuse. Alexandre ayant découvert ou supposé peut-être un complot formé par les Tartares pour l'égorger et s'emparer de la ville, excita contre eux une sédition, en 1327, et ordonna qu'ils fussent tous massacrés. Ouzbek fit ravager la Russie par ses armées, et donna les principautés de Vlodimir, de Moscou, de Novgorod, à Ivan, frère de George, et celle de Tver à Constantin, fils de Michel. Dans la suite il sut attirer Alexandre à Seraï, et le fit périr juridiquement, comme son père et son frère. Ouzbek fit deux expéditions contre la Perse, où régnait alors une autre branche de Moghols djenghyzkanides. Dans la première campagne, l'an 1318, il s'empara de Derbend, et ravagea le Chyrwan; mais il l'abandonna sans combattre, à l'approche du sulthan Abou-Saïd Behader, qui défit son arrière-garde. Il paraît qu'il fut plus heureux, en 1334. La mort d'Abou Saïd, arrivée l'année suivante, et l'anarchie dont cet événement fut suivi, assurèrent le Chyrwan à l'empire du Kaptchak. Ouzbek, en 1341, reçut les hommages de Siméon et des autres enfants d'Iwan, et les confirma dans l'héritage de leur père. Il mourut vraisemblablement, en 1348, de la fameuse peste qui ravagea ses états et désola ensuite tout le continent; et il eut pour successeur son fils Djanibek Khan, qui, en 1353, donna le titre de grand-prince à Ivan II, frère de Siméon, entra en Perse l'an 1357, et conquit l'Adzerbaïdjan (*V.* Melik el Aschraf). Hadjy-Khalfah place avec moins de vraisemblance la mort d'Ouzbek en 757 (1356). Ce prince, pendant un règne de trente ans, et peut-être de quarante-deux ans, déploya un grand caractère, et se concilia tellement l'affection de ses peuples, qu'ils lui en donnèrent une preuve éclatante, en prenant le nom d'Ouzbeks: les noms de Tartares et de Moghols avaient eu une semblable origine. Mais celui d'Ouzbeks ne fut attribué depuis qu'aux Tartares qui s'établirent dans le Kharizme et dans la Transoxane. A—T.

OUZOUN-HAÇAN BEYG (Abou-Nasr Modhaffer eddyn), est nommé, par les historiens occidentaux et par les voyageurs vénitiens, *Uzum Cassan* (nom corrompu d'Ouzoun Haçan, qui en turc signifie Haçan-le-Long), roi de Perse de la dynastie des Turkomans *Ak-Koïounlu* (Du mouton blanc), de laquelle on peut le regarder comme le fondateur. Il était petit-fils de Cara Osman, dont Tamerlan avait récompensé le zèle et les services par la concession de plusieurs places dans le Diarbekr. Cara Osman ayant été tué par Iskander, autre prince turkoman de la dynastie des *Cara-Koïounlu* (Du mouton noir), sa mort excita une haine irréconciliable entre les deux tribus. Ouzoun-Haçan, successeur de son père Aly-Beyg, après avoir détrôné et fait périr son frère Djihanghyr, fortifia ses châteaux, et dissimula ses projets de vengeance contre Djihan-Chah, prince des Cara-Koïounlu, et souverain de toute la Perse occidentale: mais, ayant appris la révolte et la mort de Pir-Boudak, fils de ce prince, l'an 870 de l'hég. (1466 de J.-C.), il témoigna si hautement sa joie d'être délivré du seul ennemi qu'il eût à redouter dans cette famille, que Djihan-Chah, mal-

gré son grand âge, marcha contre lui, à la tête de cinquante mille hommes. Ouzoun-Haçan, n'ayant que des forces très-inférieures à opposer à son rival, eut recours à la ruse. Il le fatigua par des fuites simulées, jusqu'à ce que l'approche de l'hiver eût obligé le premier de licencier la plus grande partie de son armée : alors il le surprit, le tua, l'an 872 (1467), fit périr un de ses fils, et aveugler Abou-Yousouf, le plus jeune. Il marcha, l'année suivante, vers l'Adzerbaïdjan, où Haçan Aly, autre fils de Djihan-Chah, avait passé d'une longue prison sur le trône, et il le força d'aller chercher un asile dans le Khoraçan, auprès du sulthan Abou-Saïd Mirza, descendant de Tamerlan. Abou-Saïd se mit à la tête d'une armée, pour rétablir Haçan Aly sur le trône. Ouzoun-Haçan envoya vainement ambassades sur ambassades au sulthan, pour lui rappeler l'ancienne et constante amitié qui subsistait entre la famille de Tamerlan et celle de Ak-Koïounlu, ainsi que la perfidie et les fréquentes révoltes de Cara-Yousouf et de ses descendants; en vain il se borna à demander l'Adzerbaïdjan, comme Chah-Rokh l'avait autrefois cédé à Djihan-Chah, avec promesse d'y faire proclamer le nom du sulthan dans la khothbah, et de le reconnaître pour son suzerain. Abou-Saïd rejeta toutes ses propositions, et continua sa marche jusque dans la province de Carabagh, pour y passer l'hiver. Ouzoun-Haçan, forcé par l'orgueilleuse opiniâtreté du sulthan, de recourir aux armes, se saisit des passages par où les vivres arrivaient au camp de ce prince, et mit la disette dans son armée. Abou-Saïd, voyant le nombre de ses troupes diminuer chaque jour d'une manière effrayante par la famine et la désertion, fut réduit à demander la paix : mais, à son tour, il éprouva un refus (*V.* Abou-Saïd Mirza). Il tenta de s'enfuir, fut poursuivi par un des fils d'Ouzoun-Haçan, et conduit à ce dernier, qui, après l'avoir d'abord comblé d'honneurs par dérision, lui fit couper la tête, suivant l'arrêt des docteurs de la loi, parce qu'Abou-Saïd avait fait périr la bisaïeule de Yadighiar Mohammed, prince turkoman, à qui le vainqueur donna le Khoraçan. Après avoir rendu la liberté à tous les prisonniers, et exigé leur serment de fidélité à ce nouveau souverain, Ouzoun-Haçan marcha vers Baghdad, et s'en rendit maître, à la suite d'une victoire remportée sur un fils de Djihan-Chah, Elvend Mirza, qui périt sur le champ de bataille. Dans le même temps, Oghourlou Mohammed, fils aîné d'Ouzoun-Haçan, battit et tua Haçan Aly près de Hamadan. La défaite et la mort d'Abou-Yousouf, dernier prince Cara-Koïounlu, fit tomber Chyraz et tout le reste de la Perse au pouvoir d'Ouzoun-Haçan, l'an 874 (1469). Comme il avait épousé une sœur de David Comnène, dernier empereur de Trébisonde, les chevaliers de Rhodes et les Vénitiens se réjouirent de l'accroissement de sa puissance; et, le regardant comme un allié qui pouvait leur être utile contre l'ambitieux Mahomet II, ils lui envoyèrent de fréquentes ambassades, pour le déterminer à tourner ses armes contre le conquérant de Constantinople (*Voy.* Mahomet II, xxvi, 214). Ouzoun-Haçan entra dans l'Anatolie, l'an 876 (1472), et y obtint d'abord quelques succès; mais, au commencement de l'année suivante, ayant osé attendre le superbe othoman, il fut vaincu, et

perdit son fils Zeinel-Beyg. Il ne fut point poursuivi par les vainqueurs, et cet échec ne porta aucune atteinte à sa puissance. En 881 (1476), il conquit la plus grande partie de la Géorgie, et fit part du butin aux docteurs, aux mollahs et aux gens de lettres, qui l'accompagnaient partout. Il mourut le 1er. chawal 882 (7 janvier 1478), âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné onze, laissant cinq fils et plusieurs petits-fils, qui se disputèrent sa succession pendant plusieurs années (*V.* Khalil Mirza). Leurs longues et sanglantes querelles facilitèrent l'élévation de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse, par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Ouzoun-Haçan (*V.* Ismael Chah, XXI, 296). On trouve dans les relations de Jos. Barbaro et d'Ambroise Contarini, voyageurs vénitiens, diverses particularités sur Ouzoun-Haçan, qu'ils dépeignent comme un homme d'une taille grande et svelte, et d'une physionomie agréable. A—t.

OVALLE ou Ovaglie (Alfonse de), jésuite, né en 1601, à Sant-Iago, capitale du Chili, d'une noble famille originaire d'Espagne, abandonna de brillantes espérances de fortune pour se consacrer à Dieu, et fut admis dans la Société à l'âge de dix-sept ans. Après avoir professé la philosophie avec succès, il fut chargé quelque temps de la direction de la maison du noviciat de Sant-Iago, puis élevé à la dignité de procureur de son ordre dans tout le Chili. Député à Rome en cette qualité, il assista, en 1640, à la huitième assemblée générale de la congrégation, et s'y fit remarquer, non moins par ses talents, que par sa piété et la douceur de ses mœurs. Il retourna peu après au Chili, ramenant avec lui de nouveaux collaborateurs, qui avaient demandé à le suivre dans ces contrées éloignées; il les établit dans les différentes parties du Pérou qui avaient besoin de pasteurs, et se livra lui-même avec ardeur à la prédication. L'activité de sa vie détruisit rapidement sa santé, naturellement délicate : sentant ses forces diminuer, il se fit transporter à Lima, et y mourut, le 11 mars 1651. On a de lui : *Epistola ad præpositum generalem, quæ statum societatis in provinciâ Chili ostendit*, Madrid, 1642, in-fol. — *Historica relatione del Reyno di Cile, e delle missioni e ministerii della comp. di Giesu*, Rome, 1646, in-fol., avec carte et fig. L'ouvrage avait paru la même année, en espagnol, Madrid, in-4°.; et on le trouve, en anglais, dans la collection de Churchill, tome III, pages 1-146. Cette Histoire du Chili est rare et recherchée, quoique l'auteur ne soit pas exempt du reproche de crédulité. W—s.

OVANDO, (Nicolas) commandeur de l'ordre d'Alcantara, fut nommé, en 1501, gouverneur de l'île Espagnola, en remplacement de Bovadilla, dont la conduite imprudente menaçait cette colonie d'une ruine prochaine (*Voy.* Bovadilla, tome V, 413). Ovando ne put partir que le 13 février 1502, et arriva le 15 avril au port de Santo-Domingo. Il se fit aussitôt reconnaître; et, après avoir commencé une information contre Bovadilla et ses principaux partisans, il les fit tous embarquer pour l'Espagne. Les nouveaux réglements qu'il publia d'abord, par ordre du roi, en faveur des Indiens, adoucirent le sort de ces infortunés. Le bon ordre et la tranquillité régnèrent dans l'île. Mais

Ovando partageait la haine de son prédécesseur contre Colomb : il refusa de le recevoir, lorsqu'au commencement de son quatrième voyage, ce grand navigateur voulut aborder à l'Espagnola pour reparer son vaisseau ; et quand, après avoir terminé son expédition, il attérit dans la plus grande détresse à la Jamaïque, Ovando, loin de lui envoyer du secours, dépêcha auprès de lui un émissaire chargé d'épier ses actions, et le laissa languir, près d'un an, exposé à toutes sortes de calamités. Cependant Colomb étant venu à Saint-Domingue, il le reçut avec de grandes marques de respect, et le logea dans sa maison. A ces vaines marques de considération il enjoiguit de plus éclatantes de son aversion ; car il mit en liberté les chefs des mutins que Colomb avait amenés enchaînés, et menaça tous ceux qui avaient fait leur devoir, de rechercher leur conduite. D'ailleurs il semblait, suivant la réflexion de l'historien de Saint-Domingue, que la qualité de gouverneur-général fût contagieuse, et qu'elle transformât les hommes du caractère le plus doux et le plus modéré, en tyrans suscités pour la destruction des Indiens. Ovando, bien qu'on loue d'ailleurs sa sagesse et sa piété, eut recours à des moyens atroces pour contenir ces malheureux dans la soumission. Des Castillans, fauteurs de troubles et de désordres, lui mandèrent qu'Anacoana, princesse qui régnait sur le territoire de Xaragua, où est aujourd'hui Léogane, méditait quelque mauvais dessein, qu'il importait de prévenir. Anacoana, remplie de bons sentiments pour les Espagnols, les avait toujours bien traités ; mais elle n'avait été payée que d'ingratitude. Quoiqu'Ovando connût bien ceux qui lui donnaient cet avis, il se rendit, à la tête de trois cents hommes de pied et de soixante chevaux, auprès d'Anacoana, après avoir publié qu'il voulait recevoir lui-même le tribut de cette princesse, qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur des Espagnols. A cette nouvelle, Anacoana montra de grands témoignages de joie, et, à la tête de tous ses vassaux, elle vint à la rencontre d'Ovando. Elle ordonna des fêtes, qui durèrent plusieurs jours. Ovando annonça qu'il voulait lui en donner une le dimanche suivant, et l'engagea d'y inviter toute sa cour. A un signal convenu, les Espagnols firent main-basse sur les Indiens. Les caciques furent liés aux poteaux qui soutenaient la salle, à laquelle on mit le feu. Anacoana, conduite à Santo-Domingo, y fut jugée, et condamnée à être pendue. Des historiens espagnols prétendent que tous ces malheureux avouèrent qu'ils avaient conspiré contre les Espagnols; mais Herréra ne cesse de répéter que les indices et les preuves du complot ne venaient que d'un ramas de misérables qui s'étaient autrefois révoltés contre Colomb, et qui, réfugiés dans les états d'Anacoana, reconnurent ainsi la généreuse hospitalité qu'ils en avaient reçue. Il traite l'action d'Ovando de barbare, plus barbare, s'écrie-t-il, que les barbares mêmes; et Las Casas l'a dévouée à l'exécration de la postérité. Après le massacre de Xaragua, où périt un nombre infini d'Indiens de tout âge et de tout sexe, Ovando fit marcher des troupes contre ceux qui s'étaient réfugiés dans les îles voisines ou dans les montagnes; les chefs furent tués, ou pris et condamnés à mort. Dans l'espace de six mois, il n'y eut pas un insulaire qui ne fût soumis au

joug de l'Espagne. En 1507, il ne restait plus dans l'île Espagnola que soixante mille Indiens; ce nombre ne suffisant pas pour les services que les Espagnols exigeaient d'eux, Ovando fit enlever, avec l'aveu de sa cour, les habitants des Lucayes: une grande partie mourut de chagrin; et, en peu d'années, cet Archipel fut entièrement désert. D'un autre côté, Ovando gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une justice peut-être égales à la cruauté dont il usait envers les Indiens. Il faisait exécuter les lois avec impartialité; ce qui accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles, et s'efforça de porter l'attention des Espagnols vers une branche d'industrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Des cannes à sucre avaient été apportées des Canaries, dans la seule vue de faire une expérience: bientôt elles furent cultivées; on vit se former de vastes plantations; et le sucre devint la source la plus abondante des richesses d'Espagnola. Un établissement fut essayé à Porto-Rico; des voyages furent entrepris par divers aventuriers, entre autres, par Sébastien d'Ocampo, qui, le premier reconnut que Cuba était une île. En 1508, Ovando perdit son gouvernement, qui fut donné à Diégo Colomb, fils de l'amiral. On a prétendu qu'Isabelle avait sollicité Ferdinand de le rappeler, ne voulant pas mourir sans assurer la punition du massacre de Xaragua. D'ailleurs, Ovando s'était brouillé avec Fonséca, ministre des Indes. Toutefois il fut très-bien accueilli par Ferdinand, et finit ses jours dans une retraite honorable. Il avait composé un journal de ses campagnes, qui n'a pas été publié. E—s.

OVERBEECK (BONAVENTURE VAN), peintre d'Amsterdam, naquit en 1660. Après qu'il eut fini ses études d'une manière très-distinguée, le goût de la peinture s'empara entièrement de lui. On croit qu'il eut Lairesse pour maître. S'étant rendu à Rome, il se livra au travail avec ardeur. Il étudia l'antique, fit mouler les plus belles statues, les dessina pour la plupart, se procura les dessins des morceaux qu'il n'avait pu copier lui-même, et rapporta cette riche collection dans sa patrie. Admis dans la troupe académique, il reçut le surnom de *Romulus*, qu'il conserva. A son retour en Hollande, il se lia plus intimement encore avec Lairesse, qui lui offrit sa maison et sa table, et que rapprochaient de lui les mêmes inclinations. Cet artiste se portait avec la même fougue au travail et au plaisir. Dans un moment de réflexion, Overbeeck reconnut combien la société de Lairesse nuisait à ses travaux; il le quitta, et partit précipitamment pour Rome, accompagné d'un habile peintre à la gouache, nommé Trost, dont il voulait s'aider pour copier exactement les ruines des plus beaux monuments de l'antiquité. Malheureusement Trost se noya, en se baignant dans le Tibre. Overbeeck se trouvant abandonné à lui seul, l'amour du plaisir reprit le dessus. Enfin, après un séjour de quatre ans à Rome, qui ne fut pas toutefois entièrement perdu pour l'art, il revit la Hollande, avec de nouvelles richesses. Toujours inconstant et vagabond, il retourna pour la troisième fois à Rome, dans l'intention de compléter sa collection d'antiquités; mais la Hollande ne tarda pas à l'attirer de nouveau. La Haye lui parut un séjour trop séduisant: il se retira à Sche-

vening, et y loua une chambre, où l'on ne pouvait entrer que par une échelle qu'il enlevait après lui pour ne point être distrait dans son travail. C'est là qu'il composa le livre qui a établi sa réputation, et qui fut publié en 1709, après sa mort, par son neveu et son héritier, sous le titre suivant : *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ, quarum singulas perscrutatus est, ad vivum delineavit, dimensus est, descripsit, atque incidit Bonaventura de Overbeke* (ou les *Restes de l'ancienne Rome*, etc.), Amsterdam, 1709, grand in-fol., en 3 parties. Chaque partie renferme 50 planches, et autant d'articles de texte explicatif. Il avait été d'abord écrit en flamand ; il fut ensuite traduit en latin et en français. L'édition française, formée également de 3 parties in-fol., a été réimprimée en 1763. Lorsqu'Overbeeck eut terminé son ouvrage, et qu'il eut gravé et retouché lui-même toutes les planches, il alla le faire imprimer à Amsterdam : mais ses excès de tout genre avaient usé ses forces physiques ; à peine arrivé, il tomba malade : les médecins fondaient encore quelques espérances sur son âge, lorsqu'il leur dit : *Messieurs, ne comptez pas sur mes quarante-six ans ; il faut compter double, car j'ai vécu jour et nuit.* C'est avec cette tranquillité d'esprit qu'il rendit le dernier soupir, en 1706. Si le texte de l'ouvrage auquel il doit sa réputation renferme des inexactitudes que les savants ont signalées, les artistes admirent, dans les gravures des planches, la fermeté de la main, la distribution savante de la lumière, et le talent avec lequel elles sont composées. P—s.

OVERBURY (Sir Thomas), auteur anglais, moins connu par ses écrits que par sa fin tragique, naquit, en 1581, d'une famille ancienne, à Compton-Scorfen, dans le comté de Warwick. Après de bonnes études à Oxford, il fit un voyage et quelque séjour en France, et revint dans sa patrie, non moins distingué par la politesse des manières que par les qualités de l'esprit. Il s'attacha bientôt à Robert Carr. Cet indigne favori de Jacques Ier., crut trouver en lui l'homme dont le secours pouvait voiler son ignorance, et guider son inexpérience dans les affaires : en effet, tant que Robert Carr se laissa gouverner par les conseils d'Overbury, il jouit, (ce qui est rare, dit Hume), de la plus haute faveur du prince, sans encourir la haine du peuple. Il s'abandonna d'abord entièrement à la direction de celui à qui il avait donné sa confiance. En 1608, il lui procura l'honneur de la chevalerie, fit nommer son père l'un des juges du pays de Galles ; et leur intimité se soutint jusqu'au moment où le favori forma le projet d'épouser lady Essex. Jacques, peu de temps après son avènement au trône, se rappelant le zèle avec lequel les familles Howard et Devereux s'étaient sacrifiées pour sa cause, répandit ses bienfaits sur les restes de ces deux malheureuses maisons, et voulut se donner la satisfaction de les unir par un mariage entre le jeune Essex, âgé de quatorze ans, et lady Françoise Howard, qui en avait treize. L'union fut célébrée ; et en attendant que les époux eussent atteint l'âge convenable, le comte se mit à voyager. Lorsqu'il revint au bout de quatre ans, il trouva Françoise dans tout l'éclat de sa beauté ; mais il n'en reçut que des marques d'aversion et de dégoût. Pendant son ab-

sence, elle s'était laissé séduire par les avances du favori de Jacques, devenu vicomte de Rochester, et surtout par le charme de ses lettres spirituelles et tendres, qu'Overbury avait dictées. Essex, ne pouvant vaincre la répugnance de sa femme, renonça pour toujours à elle. Les amants songèrent alors à consacrer leur commerce criminel par un nœud indissoluble. Carr, qui ne celait rien à Overbury, lui ayant demandé son avis à ce sujet, éprouva de sa part une grande opposition, motivée sur la difficulté d'obtenir un divorce, et sur la honte inséparable d'un pareil mariage. Lady Essex, instruite de l'obstacle qui contrariait ses desirs, résolut de s'en venger; et le complice de ses désordres se fit l'agent de sa vengeance. Rochester usa d'artifice pour noircir son ancien ami auprès du roi; et il n'y réussit que trop bien. Overbury arrêté, le 21 avril 1613, fut renfermé à la Tour de Londres, dont le gouverneur était vendu aux intérêts du vicomte. Dans cet intervalle, Rochester obtint, par des moyens que la décence ne nous permet pas de rapporter, le divorce qui devait nécessairement précéder son mariage; et le roi, qui compromit beaucoup sa dignité en cette occasion, lui conféra le titre de comte de Sommerset, afin que lady Essex ne dérogeât point à son rang par sa nouvelle union. Pendant ce temps, le malheureux Overbury, qui languissait depuis près de six mois en prison, n'avait pas la permission d'y voir ses plus proches parents. Apprenant que son père avait inutilement sollicité sa délivrance auprès du comte de Sommerset, ce fut seulement alors qu'il commença à reconnaître l'auteur de son infortune. Il lui écrivit une lettre menaçante; et cette lettre fut l'arrêt de sa mort. L'ennemi d'Overbury trembla pour lui-même; et la peur le rendant plus cruel, il pressa l'infame gouverneur de la prison de le défaire d'un homme dont il avait tout à craindre, s'il parvenait à s'échapper. Plusieurs tentatives furent faites inutilement pour empoisonner Overbury; enfin on lui donna un lavement qui, après un effet terrible, termina sa vie le 15 septembre 1613. Son corps fut enterré précipitamment. Quelques bruits circulèrent sur la véritable cause de cette mort; mais ils furent étouffés par le crédit des coupables. Cependant l'affreux mystère se dévoila entièrement deux ans après. Les agents subalternes subirent le dernier supplice. Les grands criminels, quoique jugés et condamnés, demeurèrent impunis, comme il n'arrive que trop souvent. On prétend que Jacques craignit que son favori, mis en jugement, ne se vengeât par des révélations très-défavorables à son caractère privé. La comtesse d'Essex mourut, depuis, d'un cancer au sein, généralement méprisée. Le duc de Sommerset survécut pour être un objet d'horreur. Il faut lire dans Hume le pathétique tableau de sa chute. Le poète Savage a composé sur ce sujet lugubre une tragédie qui a eu peu de succès. Overbury, lorsqu'il mourut, n'avait que 33 ans. On lui reprochait de l'ambition et de l'orgueil : cependant plusieurs historiens parlent de lui comme d'un homme dont la probité égalait les talents. Les ouvrages qu'il a laissés, prouvent une grande connaissance du monde, et le talent de bien saisir le ridicule; mais ils durent sans doute une grande partie de la vogue qu'ils eurent d'abord, à l'in-

térêt qu'inspiraient ses malheurs récents. Ce sont : I. La *Femme*, poème. II. *Caractères ou descriptions des qualités de diverses personnes*. La quinzième édition de ses ouvrages est de 1632, in-12. Il y en eut une nouvelle en 1753. — Son neveu, nommé aussi Thomas OVERBURY, est auteur de quelques écrits, notamment : *Interrogatoire, jugement, condamnation et exécution de Jeanne Perry et de ses deux fils, pour le meurtre supposé de G. Harrison; Lettre à Th. Shirley*, M. D. Lond., 1676, in-4°. Le fait dont il s'agit est très-remarquable: Harrison n'avait pas été assassiné; il avait été enlevé par une bande de scélérats, et emmené en Turquie, où il tomba entre les mains d'un médecin, et se rendit assez habile dans cet art. Il parvint enfin à s'échapper, et, après une longue absence, reparut en Angleterre au grand étonnement de tout le monde; car les malheureux qui avaient subi le dernier supplice comme étant ses assassins, avaient avoué le meurtre. L.

OVIDE (*PUBLIUS OVIDIUS NASO*), un des premiers auteurs de l'antiquité, et le plus malheureux des poètes dont le temps ait respecté les ouvrages. L'histoire littéraire du siècle d'Auguste nous est peu connue, parce que la biographie des anciens n'embrassait guère que la vie civile et politique. Suétone avait composé un Catalogue des hommes illustres de Rome; mais ce livre n'est point venu jusqu'à nous. L'historien des douze Césars ne parle, dans la vie d'Auguste, ni d'Horace, ni de Virgile, ni d'Ovide: il oublie Tibulle et Properce, Salluste et Tite-Live; et Mécène, passé sous silence comme protecteur des Muses, n'est peint que comme un courtisan. Tite-Live, Tacite, Florus, Velléius-Paterculus, et les autres historiens latins, se bornent à raconter les faits et les événements qui se rattachent à l'histoire civile et politique: ils négligent tout ce qui concerne les sciences, les lettres et les arts. Sans ses malheurs, Ovide nous serait moins connu. Nous ignorerions quels furent ses amis, les charges qu'il remplit, les honneurs qu'il obtint, et ces détails de la vie privée qui attachent un intérêt si vif à la biographie des grands hommes. Relégué sur les bords du Pont-Euxin, sous un ciel étranger, séparé de Rome, de sa femme, de ses enfants, de ses amis; tombé du palais des Césars dans les déserts de la Scythie; seul au milieu des barbares, et loin du commerce des hommes, ce poète ne trouva de soulagement à ses peines que dans cet art des vers, auquel il devait déjà sa gloire et ses infortunes. Il écrivit ces touchantes Élégies connues sous le nom de *Tristes* et d'*Epîtres Pontiques*; il les adressait à César-Auguste, à Germanicus, à sa femme, à ses amis : elles n'apprirent rien à Rome; elles ont instruit la postérité. Ovide naquit à Sulmone, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, l'an 711 de la fondation de Rome, 43 ans avant J.-C. On croit que le surnom de *Naso* fut donné à la famille d'Ovide, parce que celui de ses aïeux qui le reçut le premier, avait un grand nez. Ovide descendait d'une longue suite de chevaliers romains. Dès son enfance, il montra un génie aisé et fécond, un penchant décidé pour la poésie; Lucius son frère annonçait d'heureuses dispositions pour l'art oratoire, qui, dans Rome, était encore le premier des arts. Les deux frères furent envoyés dans cette ville, reine du monde, qui te-

nait aussi, après la Grèce, l'empire de l'éloquence et des vers. Messala, orateur célèbre (*Voyez* MESSALA, XXVIII, 428), dirigea les premières études d'Ovide. Suivant le vœu de ses parents, il le formait pour le barreau ; mais Ovide se sentait invinciblement entraîné vers le commerce des Muses. Son père, qui l'avait souvent surpris composant en secret des vers, lui disait : » Pourquoi te livrer à une étude stérile? Homère lui-même est mort » dans l'indigence (*Trist.* IV, 10). » On dit qu'il ne se borna pas toujours à d'inutiles remontrances. Mais tel était l'ascendant du génie sur un faible enfant, que tandis qu'on le châtiait, il demandait grâce en vers, en promettant de ne plus faire de vers. Cependant, par condescendance pour son père, il voulut écrire en prose : « Mais alors, dit-il, les mots venaient d'eux-mêmes se placer sous » la mesure, et tout ce que je vou» lais dire en prose était vers. » Son frère et lui étudièrent sous les plus habiles rhéteurs : Plotius Grippus, qui, suivant Quintilien, tenait le premier rang parmi les maîtres d'éloquence ; Marcellus Fuscus, ami d'Horace, et Portius Latro, dont les leçons charmèrent Ovide, qui, depuis, se plut à mettre en vers la plupart de ses sentences. On croit qu'il composa, vers cette époque, des *Déclamations*, qui ne sont point venues jusqu'à nous, mais dont parlent plusieurs auteurs latins, et qui lui acquirent la réputation d'un habile orateur. Ces Déclamations étaient des plaidoyers qui devaient renfermer les divisions, les parties et les figures que l'on trouve dans un discours suivi. On les donnait à composer aux jeunes élèves, pour les préparer, soit aux délibérations publiques, soit aux actions sérieuses du barreau. Les Grecs avaient commencé à s'exercer dans ce genre de composition, sous Démétrius de Phalère ; et l'usage s'en était introduit à Rome, dans les derniers temps de Lucius Crassus. A l'âge de dix-sept ans, Ovide et son frère quittèrent la robe d'enfance, appelée *prætexta*, parce qu'elle était bordée d'une large bande de pourpre ; les enfants des sénateurs et des chevaliers avaient seuls droit de la porter. Tous deux furent revêtus de la robe virile, appelée *toge* : elle était plus large et plus ample que la prétexte, pour désigner qu'en la prenant on devenait plus libre et plus maître de ses actions. A cette même époque, les deux frères déposèrent la bulle d'or qu'ils portaient attachée à leur cou ; ils la suspendirent dans leur maison, et, suivant un usage antique, elle fut consacrée aux dieux Lares. On les revêtit de la robe des sénateurs, appelée *laticlave* ; et leurs parents et leurs amis les conduisirent dans le Forum. Cette cérémonie indiquait qu'ils faisaient alors leur entrée dans le monde : c'est ce que les Romains appelaient *forum attingere*, *in forum intrare*. Octave venait de recevoir le titre d'*Auguste*. Ovide se trouva dans les rangs des chevaliers qui le saluèrent de ce nom. Il y était aussi lorsque, l'an 727 de Rome, Auguste fut appelé par eux *Père de la patrie*. Le poète sortait à peine de l'enfance, quand il épousa sa première femme, née dans le pays des Falisques. Sa seconde femme ne fut sans doute ni de son goût, ni de son choix, puis qu'il ne tarda guère à la répudier, comme il avait fait de la première, quoique, dit-il, elle fût sans reproche. Ovide prit, vraisemblablement dans l'âge mûr, une troisième femme, qui était de l'illus-

tre famille des Fabiens. Il lui fut tendrement attaché: elle devint sa consolation, son appui durant sa disgrace; et, dans les Tristes, il loue sa fidélité, son courage et sa vertu. On pourrait croire, d'après Sénèque, que, malgré son éloignement pour l'étude des lois et pour les exercices du barreau, Ovide plaida, dans sa jeunesse, plusieurs causes avec succès. Cette opinion, suivie par Bayle, a été combattue par d'autres savants. La Grèce, devenue une province de l'empire Romain, rendait les vainqueurs tributaires de son génie: elle conservait encore le sceptre des lettres et des arts. Cicéron, Horace et Virgile avaient fait le voyage d'Athènes pour s'y perfectionner dans les belles-lettres et la philosophie. Le cours de ces études durait ordinairement sept ans. Ovide fut envoyé par ses parents dans la capitale de l'Attique. Il y consacra ses veilles à l'étude de la langue d'Homère. Il parcourut ensuite plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, avec le poète Macer, son parent, son Mentor et son ami. Une mort prématurée ayant enlevé Lucius, Ovide pleura longtemps ce frère tendrement aimé: Par sa mort, disait-il, je perdis la moitié de moi-même, *et cœpi parte carere mei*. Il n'avait que dix-neuf ans, lorsque, seul héritier des biens de son père, il entra dans les charges qui convenaient à son âge; il exerça d'abord celle de triumvir, l'an 731 de Rome. Les triumvirs avaient la police des prisons, et faisaient exécuter les coupables condamnés par le préteur: ils étaient élus parmi les vigintivirs; et le vigintivirat était le premier degré pour parvenir à la questure, au tribunat et aux autres magistratures. Ovide fut ensuite admis dans le tribunal des centumvirs, qui représentait le conseil de tout le peuple romain: les jugements des centumvirs étaient sans appel. La dernière charge qu'Ovide ait exercée, est celle du décemvirat: ce tribunal était composé de cinq sénateurs et de cinq chevaliers; il formait le conseil du préteur, et rendait la justice en son absence. Ainsi un poète galant, qui chantait Corinne et l'Art d'aimer, fut successivement revêtu de plusieurs magistratures, et les remplit avec honneur. C'est le témoignage qu'il se rend dans son éloquente apologie. Il ne lui restait qu'un pas à faire pour entrer dans le sénat. « Mais, dit-il » lui-même, la dignité de sénateur » me parut au-dessus de mes forces; » mon corps et mon esprit n'étaient » point capables d'un grand travail. » J'étais d'ailleurs libre des soucis » de l'ambition; et j'écoutai les Mu» ses qui me conseillaient les doux » loisirs et le repos, que j'ai toujours » beaucoup aimés (*Trist.*, IV, 10). » Il se dépouilla donc de la robe des sénateurs, et se contenta de celle qu'on appelait angusticlave; ce qu'il exprime par ces mots : *clavi mensura coacta est* (Trist., IV, 10). Ce fut vers cette époque (l'an 735 de Rome, 19 avant J.-C.) que mourut Virgile. Ovide n'avait fait que l'entrevoir: *Virgilium vidi tantùm*; il n'avait pas encore cinq lustres accomplis. Properce et Tibulle ne survécurent pas long-temps à l'auteur de l'Énéide. Properce lisait souvent ses Élégies à Ovide, qui avait recherché son amitié. La même année, le même jour, avait vu naître Ovide et Tibulle; bientôt amis, depuis inséparables, cultivant l'art des vers avec un égal succès, ils devinrent les premiers poètes élégiaques chez les Romains. Plus de vingt ans après la

mort de Tibulle, Ovide s'écriait : « Les destins avares l'enlevèrent trop » tôt à ma tendre amitié. » Dans les premiers temps de sa douleur, il avait composé une touchante élégie, où l'esprit et le talent du poète brillent encore moins que son cœur et sa sensibilité (*Amor.*, III, 9). Ovide s'était déjà fait dans Rome une grande réputation : « A peine, dit-» il, m'avait-on coupé deux ou trois » fois la barbe, lorsque je commen-» çai à réciter mes vers au peuple » romain. » Les poètes grecs lisaient leurs ouvrages aux jeux olympiques. Les Romains, assemblés au théâtre, applaudissaient avec transport leurs poètes, qui ne craignaient pas de leur dire avec une noble audace : *Plaudite manibus.* Ovide s'était fait aimer par la douceur de son commerce et par l'agrément de son esprit. On se fit bientôt gloire de le connaître, et d'avoir part à son amitié. Tout ce que Rome avait de plus distingué dans l'un et l'autre sexe s'empressait à le voir. « Je cultivai, dit-il, je » chéris tendrement les poètes de » mon temps ; je les regardais tous » comme des dieux, *quotque aderant* » *vates rebar adesse deos.* » Ses talents le firent bientôt connaître et aimer d'Auguste, qui se piquait lui-même de cultiver les lettres. A une revue des chevaliers romains, qui avait lieu tous les ans, le 15 juillet, le maître du monde distingua Ovide, et lui fit présent d'un beau coursier. Le poète n'oublia pas, dans son exil, ce témoignage public de l'estime d'Auguste, qui, étant censeur, avait le droit de lui adresser des reproches publics (1); ce qu'il ne fit jamais, même après la publication de l'Art d'aimer : *At (memini) vitamque meam moresque probabas.* Plusieurs auteurs ont cru qu'Ovide, dans sa jeunesse, avait porté les armes en Asie, sous M. Varron. Chez un peuple guerrier et conquérant, souvent le myrte des Muses s'unissait au laurier de Mars. Cicéron, Varron, Salluste, Horace, Tibulle, Velléius-Paterculus, avaient connu la vie des camps ; mais Ovide ne dit dans aucun endroit de ses ouvrages, qu'il ait marché sous les aigles romaines ; et, sur la fin de sa carrière, relégué chez les Sarmates, il se plaint d'être réduit à s'armer tous les jours contre les barbares, et d'avoir été jusqu'alors inhabile aux combats. Il eut à Rome un grand nombre d'amis : Varron, le plus savant des Romains ; Cornélius Gallus, favori d'Auguste ; Æmilius Macer, qui chanta les oiseaux et les plantes : Lucius Cornélius Sévérus, qu'il appelle le plus grand des poètes héroïques ; Pedo Albinovanus, auquel il donne l'épithète de *divin ;* Ponticus et Bassus, poètes héroïques ; Hygin, bibliothécaire du palais impérial ; Cornélius Celse, l'Hippocrate des Latins ; Tuticanus, qu'Ovide aima comme il avait aimé son frère ; Carus, précepteur des jeunes Césars, et que sa tendre amitié pour Ovide fera, dit ce poète, vivre éternellement. Parmi tant de noms jadis célèbres, et qui maintenant sont pour la plupart obscurs ou presque inconnus, brille d'un éclat toujours nouveau le favori d'Auguste et l'ami de Mécène, Horace, qui, déjà vieux lorsqu'Ovide s'élevait sur le Parnasse, applaudit à son essor, et se complut souvent à la douce harmonie des vers de son jeune émule. Il existait entre Horace et Ovide des rapports de goûts qui avaient pu faire disparaître l'inéga-

(1) La peine que le censeur infligeait aux chevaliers qui s'étaient rendus coupables de quelque faute, était de leur ôter le cheval qu'ils avaient reçu.

lité d'âge (1). L'un et l'autre aimaient la gloire et le plaisir, qu'ils chantaient dans leurs vers immortels. Ovide célébra les talents de son vieil ami; il loua ses vers élégants, nombreux et cadencés. C'est ainsi que souvent il exalte les écrits de Catulle, de Properce et de Tibulle, et qu'il semble, devançant le suffrage des siècles, placer sur la tête de Virgile la couronne des Muses et le laurier d'Apollon. Pour exprimer le sentiment qui l'unissait aux poètes de son temps, Ovide dit qu'ils étaient une partie de lui-même, *magnæ pars animæ*. C'est ainsi que le lyrique romain appelait Virgile la moitié de son ame, *animæ dimidium meæ*. Dans ce siècle, où les premiers hommes de l'état cultivaient les lettres, Ovide dut moins à sa naissance qu'à son esprit facile et brillant, et à la douceur de son caractère, des liaisons intimes avec les familles les plus distinguées. Il comptait parmi ses amis les plus chers, Atticus, qui censurait ses poésies, et à qui est dédiée la neuvième Elégie du premier livre des Amours; Valérius Messalinus, à qui il adressa quatre Épîtres, pendant son exil; Maxime Cotta, consul à l'époque où parut l'Art d'aimer, et qui eut le triste honneur d'être l'aïeul de Messaline; Ruffin, qui avait été questeur en Asie; Gallion, Salanus, lié, dès son enfance, avec César Germanicus; Rufus, oncle de la femme d'Ovide, et poète comique; Suillius, questeur et ami de Germanicus; Julius Pomponius Græcinus et Labeus Pomponius Flaccus, deux frères, dont le premier avait été désigné consul, et dont le second fut gouverneur de Syrie: Sextus Pompée, ami de Germanicus, consul sous Auguste, ami généreux et dévoué; Brutus, qu'on croit être le fils du meurtrier de César, et qui occupait à Rome une place dans la magistrature. Du fond de son exil, Ovide écrivit à tous ceux qu'il avait aimés; et ses vers seuls ont conservé la plupart de leurs noms à la postérité. Mais, de tous ses amis, le premier et sans doute le plus recommandable fut Maxime, de l'illustre famille des Fabiens. Ovide et Maxime s'aimèrent dès l'enfance; Maxime épousa Martia, parente d'Auguste et de la femme d'Ovide: allié au chef de l'Empire, et son confident, consul de Rome (l'an 743), il appelait le chantre de l'Art d'aimer, son frère; et il eut, comme lui, le sort funeste de la plupart des favoris. La cause de sa mort tragique semble se rattacher à celle qui attira sur le poète la colère de César. Ovide avait d'abord voulu composer un poème épique sur la guerre des Géants; mais, entraîné par la fougue des passions, il quitta la trompette héroïque pour le luth des amours. Ses vers furent licencieux et sa vie désordonnée; il en rougissait lui-même, mais sans pouvoir se corriger. (*Amor. II*, 4). Ni les sages conseils de l'amitié, ni l'opinion publique, ni les cris quelquefois salutaires de l'envie, ne purent triompher de ses passions. Il trouvait une gloire facile dans le succès de ses vers élégiaques, fruit d'un esprit gracieux, et d'une imagination riante, échauffée par le délire des sens. Bayle, dont la morale n'était point sévère, ne peut s'empêcher de condamner Ovide. Ce poète avait publié cinq livres d'Amours, qu'il réduisit ensuite à trois, ayant corrigé, dit-il, en les livrant aux flammes, les élégies qui lui paraissaient indignes d'être conservées à la posté-

(1) Ovide avait 34 ans, quand Horace, né 22 ans avant lui, mourut comme Mécène, l'an 746 de Rome.

rité: ce fut-là son premier ouvrage. A l'exemple de Gallus, de Calvus, de Properce et de Tibulle, qui avaient chanté les dames romaines sous les noms empruntés de Lycoris, de Quintilie, de Cythie, de Délie et de Némésis, Ovide rendit célèbre celle qu'il aima, sous le nom de Corinne. Plusieurs savants ont prétendu que cette Corinne était Julie, fille d'Auguste; et cette opinion, quoique combattue par des objections assez fortes, n'est pas absolument dépourvue de toute vraisemblance. Ovide avait environ vingt ans lorsqu'il chanta son amour pour Corinne. Julie était alors veuve de Marcellus, fils d'Octavie, mort l'an 731 de Rome. Elle épousa, deux ans après, Marcus Agrippa; et ce fut vers la même époque qu'Ovide répudia sa première femme. Le poète parle, dans ses élégies, du mari de Corinne, de ses suivantes, et d'un eunuque qui lui servait de gardien. Il la compare à Sémiramis : il se reconnaît très-inférieur à elle par la naissance; mais il croit que Corinne peut l'aimer, puisque Calypso brûla d'amour pour un mortel, puisque la déesse des eaux, fille de Nérée, ne dédaigna pas le roi de Phthie, et que la nymphe Égérie fut rendue sensible par le juste Numa (*Amor.* II, 17). La feinte Corinne avait commis un crime qui fait assez connaître quelle était déjà la corruption de ses mœurs. Dans l'unique but de conserver sa beauté, elle avait détruit en son sein le fruit d'un coupable amour. Ovide s'en indigne, et lui dit ces paroles remarquables : « Si Vénus, avant de mettre Énée » au jour, eût attenté à sa vie, la » terre n'eût point vu les Césars » (*Amor.* II 14). » Du rapprochement de ces passages, il résulte que Corinne pouvait bien être la fille d'Auguste (1). Sidonius, préfet de Rome, puis évêque de Clermont, dans le cinquième siècle, dit qu'Ovide avait aimé Julie. « C'était, au jugement de Bayle, un maître homme, » qui, par ses vers et par son esprit, » porta ses conquêtes bien près du » trône, dans un temps où la fille de » l'empereur n'était pas aussi familière avec tout le monde qu'elle l'a » été ensuite. » L'avant-dernière élégie du troisième livre des Amours, paraît être adressée à Corinne. Le tableau que fait le poète de la dissolution des mœurs de sa maîtresse, de ses désordres et de ses prostitutions qu'elle publiait elle-même, peut s'appliquer à la fille d'Auguste. Mais les conjectures les plus vraisemblables ne sont point des faits historiques : la vérité, déguisée par Ovide et célée par les auteurs contemporains, reste cachée dans le silence des siècles, et dans les secrets domestiques de la famille des Césars. Cependant l'amour du plaisir n'avait pas étouffé, dans le poète, l'amour de la gloire. « Je cours, disait-il, » après une renommée éternelle; je » veux rendre mon nom célèbre dans » l'univers. » Il déclare que, suivant l'opinion des Romains, l'élégie lui doit autant que l'épopée doit à Virgile. Quintilien donne cependant la préférence à Tibulle, et même à Properce; mais Vossius appelle Ovide le prince de l'élégie : *Elegiæ princeps.* Tandis qu'il chantait les Amours, il composait les Héroïdes, genre d'ouvrage dont il se désigne lui-même comme l'inventeur, et dans lequel il a trouvé des imitateurs, sans avoir de rival. Les Héroïdes d'Ovide sont restées un des mo-

(1) Julie était fille de Scribonie, qu'Octave répudia, l'an 716 de Rome. Ovide avait alors cinq ans. Ovide et Julie étaient donc à-peu-près du même âge

numents les plus remarquables que nous ait laissés l'antiquité. Le poète y prodigue les plus riches fictions des siècles héroïques; mais les mêmes pensées y reviennent trop souvent: ce sont partout les plaintes d'un amour malheureux; la monotonie naît d'un même sujet, d'un même sentiment, toujours reproduit, quoique l'auteur, par une grande richesse de style, par une prodigieuse fécondité, sache en varier l'expression. Scaliger a voulu attribuer à Aulus Sabinus, poète contemporain d'Ovide, six des vingt-une héroïdes qui se trouvent dans toutes les éditions des œuvres de ce dernier: ce sont les épîtres de Pâris, de Léandre, d'Aconce, d'Hélène, de Héro et de Cidippe. Il est vrai qu'Ovide reconnaît, dans une élégie adressée au poète Macer, que ce même Sabinus avait composé des réponses à la plupart de ses épîtres héroïques; mais ce témoignage ne prouve rien en faveur de l'opinion de Scaliger: aussi n'a-t-elle pas prévalu. Le poète, qui semblait avoir consacré sa lyre aux Amours, travaillait à élever des monuments plus durables, et cherchait des succès plus brillants: « J'ai manié, disait-» il, le sceptre; et la tragédie a pris » par mes soins un ton plus élevé.... » Que la tragédie romaine me doive » sa gloire! j'ai assez de talents pour » remplir tous ses vœux.... J'ai fait » parler les rois avec la dignité qui » leur convient, et j'ai rendu au co-» thurne toute sa majesté. » (*Amor.* II et III.) Cet enthousiasme, qu'avaient aussi pour leurs ouvrages presque tous les grands poètes de l'antiquité, serait aujourd'hui justifié, si la tragédie de Médée était parvenue jusqu'à nous; mais elle est perdue avec le Thyeste de Varus, avec les tragédies d'Accius, de Pacuvius, de Caïus Pollion, surnommé le Sophocle romain, avec tant d'autres ouvrages dramatiques, dont la perte ne nous permet pas de juger jusqu'à quelle hauteur parvint la tragédie chez les Latins. « Médée me paraît » montrer, dit Quintilien, de quoi » Ovide eût été capable, si, au lieu » de se livrer à la fécondité d'un » génie trop facile, il eût voulu le » retenir dans les bornes de la rai-» son.... Aucune pièce, dit ailleurs » le même Quintilien, qui, du reste, » juge toujours Ovide avec sévérité, » aucune pièce de Pollion et de Mes-» sala n'est aussi célèbre que la Mé-» dée d'Ovide (L. X, c. I. L. I, c. » 4). » Un seul vers, que cite le célèbre rhéteur, est maintenant tout ce qui reste de ce chef-d'œuvre. Ovide fixe lui-même, dans le premier chant de son Art d'aimer, l'époque à laquelle il composa ce poème (l'an 753 de Rome). Il avait alors plus de quarante ans. Julie subissait déjà la peine d'un exil qui devait être perpétuel; et cette circonstance mérite d'être remarquée, parce qu'elle prouve que ce ne fut pas l'Art d'aimer qui attira la colère d'Auguste sur sa fille, et que ce livre ne fut pas non plus, environ dix ans après, la véritable cause de l'exil d'Ovide. Les mœurs publiques étaient extrêmement corrompues lorsqu'il publia ce poème. On doit le considérer comme un tableau de la vie et des mœurs de Rome sous le règne d'Auguste. Le poète peint la magnificence et le luxe d'un peuple enrichi des dépouilles de l'Europe et de l'Asie; maître de l'univers, mais esclave de ses plaisirs; corrompu par ses richesses, et vaincu par sa corruption. Il ne faut donc pas croire légèrement qu'Ovide ait contribué par son poème à détériorer les mœurs de son siècle;

mais il faut plutôt reconnaître que la dépravation de ce siècle si vanté influa sur les talents du poète, et sur l'emploi blâmable qu'il en fit trop souvent. Néanmoins, ses chants sont moins obscènes que les écrits de plusieurs autres poètes latins. Rien n'y approche de la licence de plusieurs épigrammes de Catulle et de Martial, de quelques odes d'Horace; et il ne faudrait pas retrancher quatre-vingts vers de l'Art d'aimer pour rendre cet ouvrage une des plus décentes productions de la Muse érotique. Ovide prétendait ne pas avoir blessé les mœurs. « Prêtez, disait-il, l'oreille » à mes leçons, jeunes beautés; la » pudeur et les lois vous le permettent.... Je chanterai les ruses et » les larcins d'un amour exempt de » crime; et mes vers n'offriront » rien de répréhensible (L. I). » Si ce n'était un piége, c'était une singulière illusion. On s'aperçoit, en lisant l'Art d'aimer, que l'auteur craint bien moins de blesser les mœurs publiques que les lois d'Auguste contre l'adultère: mais cette crainte ne peut l'arrêter long-temps; il se rend coupable lors même qu'il craint de faillir. Bayle n'a pu s'empêcher de condamner Ovide pour avoir réduit en système une science pernicieuse dont la nature ne donne que trop de leçons. L'Art d'aimer obtint un grand succès à Rome. Les lois restèrent muettes : l'envie n'osa faire entendre ses cris, et le poète continua de jouir de la faveur du prince et de l'estime publique. Mais dans la suite, devenu plus sévère pour lui-même que ne l'avaient été le peuple et les magistrats, il publia, avant son exil, le poème qui a pour titre : le *Remède d'amour*. Il y déclare qu'il composa l'*Art d'aimer*, non pour les femmes honnêtes, mais pour les courtisanes : *Thaïs in arte meâ est;* que ce morceau fut écrit dans la fougue des passions, et que le Remède d'amour est l'ouvrage de sa raison. Ce dernier poème contient en effet, des maximes et des sentences graves, des préceptes salutaires : mais on y retrouve les écarts d'une imagination lascive; et quelquefois le remède devient pire que le mal. On attribue à Ovide un fragment de cent vers élégiaques; reste d'un travail plus étendu sur l'Art de soigner son visage. Le poète parle de cet opuscule dans le troisième livre de son Art d'aimer. Il dit que la toilette est utile à tout le monde, qu'elle plaît généralement; mais il blâme, dans les femmes, l'excès de la parure et du desir de plaire. Il leur apprend que les bonnes mœurs valent mieux qu'une beauté fragile et périssable. Il enseigne enfin les moyens de faire venir l'art au secours de la nature. Il convenait à l'auteur de l'Art d'aimer, de donner aussi des leçons sur l'Art de plaire. Lorsque Livie perdit, l'an 745 de Rome, son fils Drusus Néron, qui mourut dans la Germanie, et qu'elle avait eu, ainsi que Tibère, de Tiberius Néron, son premier mari, Ovide, alors âgé de trente-quatre ans, composa le poème intitulé, *Consolatio ad Liviam Augustam;* mais Livie ne se montra pas long-temps affligée et reconnaissante: elle voulut faire donner l'empire à Tibère, au mépris des droits de l'héritier légitime; et j'établirai bientôt qu'Ovide, trop attaché à la famille d'Auguste, dut à la haine de Livie son exil et ses malheurs. Ovide avait perdu son père et sa mère. Après leur mort, sa famille se composait d'une femme adorée, dont les Romains estimaient la vertu; d'une fille nommée Pérille,

qu'il avait mariée à Cornelius Fidus, et de deux petits enfants, qu'il allait abandonner pour ne plus les revoir. Sa fille, dont il chante les talents et les succès dans la poésie lyrique, avait suivi son mari dans la Libye, et ne devait point recevoir les derniers adieux du plus tendre des pères. Ovide possédait, dans le pays des Péligniens, des terres, héritage de ses ancêtres. Il avait à Rome une maison auprès du Capitole, et, dans les faubourgs, des jardins situées sur une colline, entre la voie Claudienne et la voie de Flaminius. Il aimait à cultiver la terre, à greffer des arbres, à arroser les fleurs. Il déclare lui-même que sa vie avait été pure et sans tache. Il se donne ce témoignage devant Auguste lui-même. Il est vrai que Catulle, Tibulle, Properce et Martial parlent aussi de la régularité de leurs mœurs, et de la licence de leurs écrits; mais des doutes peuvent s'élever sur la sincérité de leurs aveux. Quoi qu'il en soit, Ovide était d'une sobriété remarquable. Ami d'Horace, il ne buvait guère que de l'eau; il ne vantait ni le Falerne, ni le Cécube, ni la joie bruyante des festins, ni les désordres de l'ivresse. Il est presque le seul des anciens qui, à l'occasion de l'amour, n'en ait pas chanté le plus déplorable égarement. Il n'aimait point le jeu; il ne fut ni envieux ni jaloux. Aucune passion basse et cruelle ne troubla son repos et ne flétrit sa vie. Aussi la satire respecta-t-elle ses mœurs et ses ouvrages. Il suffit enfin de lire ses Tristes et ses Épîtres Pontiques, qui sont comme les Mémoires justificatifs de sa vie, pour se convaincre qu'il avait beaucoup de candeur, un cœur sensible et reconnaissant, des goûts simples, et les qualités de l'homme aimable réunies aux sentiments de l'honnête homme. Mais lorsque la fortune semblait le favoriser et le combler de tous ses dons; lorsque ses vers, qui faisaient les délices de Rome, étaient lus en plein théâtre, et applaudis par les maîtres de l'univers; lorsqu'allié à plusieurs familles consulaires, il comptait, parmi ses amis, tout ce que Rome avait de plus illustre par la naissance et par les talents; lorsqu'enfin il croyait pouvoir se dire heureux, une disgrace éclatante, imprévue, vint le frapper au sein de la gloire, des plaisirs et de l'amitié. Sans égard, ni pour les talents d'un poète qu'il avait aimé, ni pour son âge, ni pour son dévouement à la famille des Césars, Auguste le relégua dans la Sarmatie, sur les bords du Pont-Euxin, aux dernières frontières de l'empire, chez des barbares, où la domination romaine était encore mal affermie. Ovide a tracé le tableau touchant de son départ : sa maison retentissait de cris et de gémissements; sa femme mêlait ses larmes à celles de Rufus, de Gallion, de Celse, de Brutus, de Carus, qui remplissaient avec courage un devoir dangereux. Maxime était alors absent de Rome. Quelques autres amis apprirent trop tard sa disgrace : un plus grand nombre craignit d'approcher d'un homme que la foudre avait frappé. La lune s'élevait sur l'horizon, lorsque, regardant cet astre, et tournant ses yeux vers le Capitole, dont le faîte couvrait sa maison, Ovide s'écria : « Divinités » qui habitez ces lieux; vous, temples, que je ne verrai plus; et vous, » dieux puissants que Rome révère, » je vous dis adieu pour jamais! » Sa femme voulait aussi invoquer les dieux; mais les sanglots étouffaient sa prière. Les cheveux épars, dans

la posture des suppliants, elle était prosternée devant ses dieux domestiques, et baisait les foyers éteints. Ovide était sur le point de se donner la mort. Sa femme et ses amis calmèrent son désespoir. Celse le pressait sur son sein, mêlait ses pleurs à ses pleurs, et disait : « La » colère des dieux n'est point im» placable ; vis, et crois qu'elle s'a» paisera. » Le poète maudit son génie, et brûla plusieurs ouvrages, qu'il parut regretter dans la suite. Il se décida aussi à détruire ses Métamorphoses, poème qui n'était pas encore terminé : il le livra aux flammes ; et l'univers qui doit à Auguste la conservation de l'Énéide, lui aurait dû la perte des Métamorphoses, si, heureusement pour la mémoire de ce prince, pour la gloire d'Ovide, et pour l'honneur des lettres, il n'eût pas existé déjà plusieurs copies de cet ouvrage immortel. Le désespoir en avait fait le sacrifice, l'amitié le conserva ; et, quoiqu'il ne paraisse pas qu'Ovide se soit occupé de revoir ce poème dans son exil, il est devenu son premier titre de gloire dans la postérité. La nuit était avancée; Ovide hésitait encore. Enfin le jour commence à paraître. Un des gardes d'Auguste, chargé de le conduire, hâte et fixe le départ. Ovide donne et reçoit les derniers embrassements. Sa femme s'élance dans ses bras, et veut le suivre dans son exil. Mais elle cède à l'invitation de rester dans Rome, pour fléchir Auguste, et tombe évanouie : on entraîne Ovide, pâle, défait, les cheveux épars. C'était au mois de nov. 763 (10 de J.-C.) Il avait cinquante ans accomplis. Il ne fut condamné, ni par un arrêt du sénat, ni par la sentence d'aucun tribunal, mais par un édit de l'empereur lui-même. Le poète n'était point exilé : il était seulement relégué. L'édit était conçu en peu de mots ; et, contre l'usage, il ne dépouillait point de ses biens le poète, qui en conserva la jouissance. Le généreux Maxime, qui n'avait pu le consoler à l'époque du départ, le suivit, et le rejoignit à Brindes : il pleura, il pressa l'ami de son enfance sur son sein, et lui promit son appui. Le vaisseau qui portait Ovide, flotta long-temps sur l'Adriatique : les vents semblaient se refuser à seconder la colère de César. La mer était agitée par d'horribles tempêtes. Le poète mit pied à terre dans la Grèce; il traversa l'Isthme de Corinthe, et se rembarqua, sur un second vaisseau, au port de Cenchrée, dans le golfe Saronique. Il passa l'Hellespont, aperçut les ruines de Troie, relâcha aux ports d'Imbrie, de Samothrace et de Tempyre. Il traversa à pied le pays des Bistoniens, peuple féroce de la Thrace, qui l'eût égorgé, si Sextus Pompée n'eût veillé de loin sur ses jours. Le vaisseau sur lequel il se rembarqua, fit voile vers la ville de Dardanie. Après avoir abordé à Lampsaque, il franchit le détroit qui sépare Sestos et Abydos. Ovide remarqua, sur les bords de la Propontide, la ville de Cyzique ; il navigua sur le Bosphore de Thrace, s'approcha de Byzance, évita les îles Cyanées, passa le détroit de Thynnes, vit la ville d'Apollonie, et les hautes murailles d'Anchiale, les ports de Mésambrie, d'Odessa, de Dionysiopolis, et la ville que fondèrent les descendants d'Alcathoé. Enfin, après une longue et périlleuse navigation, il arriva à la ville de Tomes, bâtie par les Milésiens, et qui était le dernier lieu soumis à la domination romaine. Pendant son voyage, il composa les dix élégies qui forment

le premier livre des Tristes. Après avoir été maltraité par les matelots, dépouillé par ses gardiens, par des valets perfides, et menacé par le fer des barbares, il arriva au lieu de son exil, sur la rive gauche du Pont-Euxin, que les anciens appelaient *Axene*, c'est-à-dire, *inhabitable*, *inhospitalier*. Il allait achever sa carrière dans la ville de Tomes, située vers les bouches du Danube, et défendue, par de faibles remparts, contre les irruptions des Daces et des Iaziges, des Gètes et des autres peuples belliqueux et féroces, qui infestaient ces contrées. Les habitants de Tomes épouvantés restaient toujours enfermés dans leurs tristes remparts. Les toits des maisons étaient hérissés de flèches lancées par les barbares. Les Tomitains employaient des traits empoisonnés du fiel des vipères. Ce peuple, entremêlé de Grecs et de Gètes, mais plus Gète que Grec, avait la voix rude, le regard féroce, le visage sinistre. Il ne coupait ni sa barbe, ni ses cheveux, méprisait les lois, se montrait toujours prêt à tirer le glaive; et souvent les tribunaux étaient arrosés du sang des parties. Ovide n'entendait point la langue de ces nations sauvages. Il ne restait, parmi les habitants de Tomes, que de faibles vestiges d'un grec corrompu. Les idiomes des Thraces, des Scythes et des Gètes, retentissaient seuls aux oreilles du poète latin. Un casque couvrit souvent ses cheveux gris : il s'armait de l'épée, il prenait le bouclier; car les sentinelles donnaient souvent l'alarme; les Tomitains couraient aux remparts : de nombreux escadrons de barbares paraissaient dans la plaine, autour de la ville, cherchant à la surprendre et à la piller. Le climat de Tomes était digne de ses habitants. Ovide ne voyait que des neiges éternelles, des champs sans fruits, des printemps sans fleurs et sans oiseaux. Le vin, endurci par la gelée, retenait la forme du vaisseau qui le renfermait. On ne le versait pas, on le coupait avec la hache; les Sarmates conduisaient des chariots attelés de bœufs sur les glaces du Danube, et marchaient à pied sec sur les profonds abîmes du Pont-Euxin. Les longs cheveux qui tombaient sur leur visage, retentissaient blanchis par les glaçons. Telle était la province de Pont, qu'Ovide disait peu différente des enfers. Telle était la terre d'exil du poète qui venait de quitter le palais des Césars, les théâtres, les portiques, le beau ciel de l'Italie, et les délices de Rome: aucun criminel n'avait été relégué si loin. Il était le seul Romain qui habitât vers les embouchures du Danube. La marine de Rome n'était alors destinée qu'à combattre : le commerce et la navigation étaient négligés; et sous Auguste, sous Tibère, les bords du Pont Euxin ne furent guère connus que par l'exil d'Ovide. Une année entière se passait avant que les lettres du poète arrivassent à Rome, avant que les réponses de ses amis pussent lui parvenir. Bientôt l'air de ces climats sauvages, l'eau salée des marais, qui était son unique boisson, le bruit continuel des armes, une solitude effrayante au milieu de peuples ignorants et cruels, les chagrins et l'ennui, altérèrent sa santé. Accablé d'insomnies, ne pouvant goûter les aliments grossiers des Sarmates, il était devenu d'une maigreur affreuse. Il n'osa, dans les trois premières années de son exil, nommer aucun de ses amis quand il leur écrivait : il craignait de les compromettre. Mais dans la suite, lors-

qu'Auguste parut vouloir rappeler son petit-fils, héritier de l'empire, dont la disgrâce se rapporte au temps de celle du poète, et paraît avoir eu la même cause; lorsqu'il fut permis de parler à Auguste, des malheurs d'Ovide, sans l'offenser, l'amitié plus libre devint moins circonspecte; et, dans les quatre livres des Pontiques, écrits pendant les dernières années de sa vie, le poète osa nommer, et se plut à nommer, tous ses amis. Il ne voulut cacher à Rome, où ses vers étaient lus avec avidité, que les noms de ces amis pusillanimes qui changèrent avec sa fortune, et dont il accusa la coupable et lâche indifférence, avec tant de modération. Des amis ingrats firent à son âme sensible de profondes blessures. Il nous fait connaître et presque partager sa douleur; mais il a craint d'imprimer une flétrissure éternelle sur des noms qui lui furent trop chers; il dédaigna même de donner une honteuse célébrité aux noms obscurs de quelques ennemis qui l'insultaient dans son malheur. Une seule fois il repoussa l'outrage avec les armes d'une trop juste indignation. Il avait déjà vu s'écouler dix lustres; il avait composé un grand nombre d'ouvrages, et sa plume ne s'était jamais trempée dans le fiel de la satire. Il souffrait toutes les horreurs de l'exil, lorsqu'il apprend qu'un Romain (l'on croit que c'est Hygin, le mythographe), se répand publiquement en déclamations contre lui, et qu'il osé demander à Auguste (il était son affranchi), la confiscation des biens d'Ovide; (il avait été son ami!) Le poète saisit le fouet vengeur de la satire; il manie avec succès une arme qui lui était inconnue, immole son ennemi, mais c'est encore sans le nommer: il ne le voue à l'exécration de ses contemporains et de la postérité que sous le nom d'*Ibis*; imitant en cela Callimaque, qui, ayant reçu quelque outrage d'Apollonius de Rhodes, auteur du poème des Argonautes, composa contre lui une satire violente sous le même nom (1). Si l'ennemi d'Ovide fut Hygin, on peut conjecturer qu'il reçut le salaire de sa bassesse: il tomba bientôt dans la disgrâce d'Auguste, et mourut dans l'indigence. Le livre d'*Ibis* fut le premier ouvrage qu'Ovide composa dans son exil. Il y acheva le poème des Fastes, qu'il avait commencé avant sa disgrâce. Il avait voulu d'abord le dédier à Auguste; il le publia sous les auspices de Germanicus. Le mot *Fastes* désignait des annales civiles et religieuses. Ovide consulta les livres de Claudius Quadrigarius, ceux d'Afranius, d'Ennius, de Lucius-Calpurnius Pison, de Fannius, de Laberius, de Licinius, et de plusieurs autres annalistes dont les ouvrages sont perdus. Il remplaça la simplicité, la sécheresse de leur style, par les richesses de la poésie, et par les jeux brillants d'une imagination féconde. Ce qui rend les Fastes un des plus précieux monuments de l'antiquité, c'est que le poète rapporte les causes historiques ou fabuleuses des fêtes des Romains, et qu'il nous fait connaître leur calendrier, leurs mœurs et leurs superstitions. A l'exemple d'Horace, il ose ridiculiser des dieux assujétis aux passions et aux caprices des hommes qui pouvaient à leur tour demander, obtenir un culte et des autels. Rapin et plusieurs autres critiques ont pensé que les Fastes d'Ovide étaient le plus so-

(1) *Ibis* est le nom d'un oiseau célèbre dans la Haute-Égypte. Callimaque et Ovide, en donnant à leurs satires le titre d'*Ibis*, ont sans doute voulu désigner leurs ennemis, sans daigner les nommer.

lide, le plus savant et le plus parfait de ses ouvrages. Ce poëme devait avoir douze livres; Ovide les avait composés : il le déclare lui-même dans ses *Tristes* (I. II). Nic. Heinsius conjecture que les six derniers étaient déjà perdus au commencement du quatrième siècle, parce que Lactance, qui cite, dans ses Institutions divines, les six premiers livres, ne fait aucune mention des autres. Ovide, dans plusieurs élégies écrites pendant son exil, parle des Métamorphoses, comme n'ayant pu y mettre la dernière main, comme lui ayant été enlevées lorsqu'elles n'étaient encore qu'ébauchées. Mais quoiqu'il ait demandé grâce pour ce poëme, on doit le considérer comme un des principaux chefs-d'œuvre des muses latines. Il a été traduit dans les langues de tous les peuples qui ont une littérature; et le poète a jugé comme la postérité, en assurant que ce grand ouvrage durerait éternellement. Au milieu des Gètes, dans la plus affreuse adversité, Ovide conserva toutes les grâces de son esprit, toute la pureté de la langue des Romains; et il faut se garder de le croire, lorsqu'il se plaint d'être devenu Sarmate dans son style, et lorsqu'il assure que ses malheurs ont éteint son génie. Tout plaît et tout attache dans les Élégies qu'il composa pendant son exil. S'il redit souvent ses plaintes, ses vœux et ses regrets, il en varie heureusement l'expression par des tours différents. Aucun livre n'intéresse davantage en faveur de son auteur : tous les sentiments y sont dans la nature : le poète parle la langue toute-puissante du malheur sans mesure, sans terme et sans espoir. Un roi de Thrace, nommé Cotys, régnait sur la ville de Tomes; mais il était lui-même sous la domination des Romains. Il cultivait les lettres et les arts, et n'était pas moins bon poète qu'habile capitaine. Ovide lui écrivit pour le prier d'adoucir les rigueurs de son exil. On ignore si ce nouvel Orphée de la Thrace lui répondit, et s'il osa tendre une main secourable à un homme frappé de la même foudre qui pouvait l'atteindre sur son trône chancelant. Les Muses furent du moins la consolation d'Ovide dans son adversité. Il composa, sur la chasse et sur les poissons, un poëme intitulé *Halieuticon*. Pline loue cet ouvrage (l. XXXII, ch. 2) : il n'en reste que des fragments, ou 132 vers, défigurés par des copistes, et publiés par N. Heinsius. On attribue à Ovide une élégie intitulée *De Nuce*. Les ouvrages que l'on peut encore lui attribuer avec quelque fondement, sont : 1°. Une traduction des Phénomènes d'Aratus : Lactance cite cette version dans le deuxième livre de ses Institutions divines, n°. 5, et il en rapporte les trois derniers vers. — 2°. Un livre contre les mauvais poètes, cité par Quintilien (l. VI). — 3°. Un assez grand nombre d'épigrammes. Mais c'est à tort que plusieurs savants le font auteur des Arguments des livres de l'Énéide, qui se trouvent, sous son nom, dans quelques manuscrits; d'une Élégie sur la voix des oiseaux, intitulée : *Philomela*, et qui paraît être l'ouvrage d'un grammairien des premiers siècles de notre ère; d'un Panégyrique en vers, adressé à Calpurnius Pison, et qui est aussi attribué à Lucain ; de deux élégies intitulées, l'une la Puce, l'autre le Songe, publiées par Goldast, sous le nom d'Ofilius Sergianus; et d'un poëme en trois chants qui a pour titre *De Vetulâ* (*V.* Closius, IX, 121). Fabricius, dans sa Bibliothèque la-

tine, Lyser, dans son Histoire des poètes du moyen âge, et Bayle dans son Dictionnaire, ont facilement démontré la supposition de ce poème, qui paraît avoir été composé par quelque moine des bas siècles, ou par le protonotaire de Léon, qui en a fait la préface. L'incontestable médiocrité de tous ces ouvrages ne les a pas empêchés de traverser les siècles : mais nous devons regretter la perte d'un poème qu'Ovide avait composé sur le triomphe de Tibère, et dont il parle dans les Pontiques (III, 4). Il eût été surtout utile que les ravages du temps et des barbares eussent respecté le poème en vers gétiques, qu'il écrivit sur la mort et l'apothéose d'Auguste (1). On eût pu voir s'il existe quelques rapports entre nos langues septentrionales et celles des anciens ; si la poésie des Gètes se composait de longues et de brèves, etc. Il avait appris des idiomes barbares : *Didici geticè sarmaticèque loqui.* (Trist. V, 12). Il réalisa, en quelque sorte, les fables qu'il avait chantées, d'Apollon, berger chez Admète, d'Orphée, de Linus et d'Amphion; il adoucit les mœurs des Gètes et des Sarmates; il les rendit sensibles à l'harmonie, et leur fit aimer sa conversation et ses vers. « Les Tomitains, écrivait-il à » Græcinus, vers la sixième année » de son exil, ne cessent de m'as» sister dans mes besoins... Des dé» crets solennels me comblent d'élo» ges; des actes publics m'exemp» tent de tout impôt; toutes les vil» les m'ont accordé les mêmes pri» viléges. » Transportés d'admiration lorsqu'il lisait ses vers gétiques, les Sarmates voulurent célébrer une fête publique en son honneur. Ils lui décernèrent solennellement une couronne de lierre, consacrée à Bacchus et aux poètes. Ovide avait facilement charmé l'oreille des Romains : il était plus difficile de séduire les Gètes ; et, triomphant de ce peuple barbare, le poète en recevait des hommages que les Césars n'avaient pu obtenir. Un jour qu'il venait de lire son Apothéose d'Auguste, un long murmure s'éleva dans l'assemblée ; un Scythe s'écria : *Ce que tu as écrit de César, aurait dû te rétablir dans l'empire de César.* Et cependant, écrivait Ovide à son ami Carus, en lui rapportant cette anecdote, la dernière qu'on connaisse de sa vie, voilà le sixième hiver qui me voit relégué sous les brouillards du pôle. Les amis d'Ovide à Rome, ne brisèrent, ni ne voilèrent, au pied du trône, la statue de l'amitié. Ils conservèrent à leurs doigts, des pierres précieuses sur lesquelles l'art avait gravé la tête d'un proscrit. Mais le climat de la Scythie avait détruit sa santé. Le temps avait accru ses infirmités et ses chagrins. Il mourut à Tomes, l'an 770 de Rome, âgé d'environ 60 ans, sous le consulat de Pomponius Flaccus, frère de Græcinus : l'un et l'autre étaient ses amis. Cette même année, Tite-Live finit sa carrière. Ovide avait demandé qu'après sa mort, son corps fût transporté à Rome. Ses derniers vœux ne furent point exaucés. Une terre étrangère et barbare couvrit ses ossements. Son nom a traversé les siècles, il remplit l'univers; et l'on cherche les ruines de Tomes, et les lieux où fut son tombeau (1). Il nous reste à examiner

(1) *Ah! pudet! et getico scripsi sermone libellum :*
Structaque sunt nostris barbara verba modis...
Nam patris Augusti docui mortale fuisse
Corpus ; in ætherias numen abisse domos.
(*Ex Ponto*, lib. IV, el. 13.)

(1) *Voyez* ci-après, pag. 305.

le problème qui, depuis plusieurs siècles, a si fort embarrassé les savants de tous les pays. Il s'agit d'expliquer ici un point curieux d'histoire littéraire; et j'ai eu peut-être le bonheur d'y réussir, en éclairant un point obscur bien plus important, l'histoire de la succession d'Auguste. Cette explication, puisqu'elle a été favorablement accueillie par les savants de nos jours, et qu'elle paraît avoir fait abandonner les diverses conjectures qu'Aurélius-Victor, Cœlius Rhodiginus, Bayle, Voltaire, Tiraboschi, Catrou, Rouillé, Goujet, Poinsinet de Sivry, Ginguené, Saintange et tant d'autres, avaient établies et presque rendues probables, fera sans doute excuser la longueur de cet article. La mort avait enlevé les principaux écrivains du siècle d'Auguste. Depuis long-temps, Cicéron, Varron, Salluste, Pomponius Atticus, ne vivaient plus que dans leurs ouvrages; Ovide avait donné d'inutiles regrets à Gallus et à Virgile; il avait pleuré Catulle, Horace et Properce, et il était le dernier vivant des grands poètes de ce siècle fameux. Parvenu au faîte de la puissance, après avoir soumis Rome et l'univers, Auguste avait perdu ses principaux favoris, Agrippa et Mécène; il avait étouffé plusieurs conspirations : on vantait sa clémence, la sévérité de ses mœurs, la sagesse de ses lois. Il réunissait le sacerdoce et l'empire : tribun, censeur, empereur et pontife, il retenait et honorait tous les pouvoirs. Il était appelé Auguste, père de la patrie, fils du dieu César; et déjà lui-même il avait des autels dans diverses provinces de l'empire. Mais, grand, heureux et puissant dans l'univers, Auguste était, dans son palais, faible, crédule et malheureux; les chagrins domestiques assiégeaient sa vieillesse. Depuis long-temps le monde lui coûtait moins à gouverner que sa famille. Tibère, ne pouvant plus supporter les débauches de Julie, qu'il n'osait ni accuser ni répudier, selon Tacite, s'était retiré, pendant sept ans, dans l'île de Rhodes. Caïus et Lucius César lui avaient fait ombrage : Caïus et Lucius César n'étaient plus ; Julie était exilée. Auguste avait perdu Marcellus, Octavie et Drusus. Germanicus, l'orgueil et l'espoir des Romains, était déjà l'objet de la haine de Tibère. Tibère, digne fils de Livie, adopté par Auguste, et désigné son successeur, déjà sur les degrés du trône, craignait de ne pas y monter. Sa sombre politique, son caractère et ses mœurs épouvantaient les Romains et Auguste lui-même. L'ambitieuse Livie remplissait l'ame de son mari d'inquiétudes, de terreurs et de soupçons; elle était le premier artisan des intrigues et des désordres qui troublaient la famille des Césars. Frère de Caïus et de Lucius, que la mort avait moissonnés au printemps de leur âge, Agrippa Posthumius, petit-fils d'Auguste, eût dû lui succéder : Livie le rendit suspect; Auguste l'exila; et, quelques années après, Tibère le fit mourir. Effrayé de Tibère, tourmenté par Livie, affaibli par l'âge, livré à des pratiques superstitieuses, sans conseil et sans amis, aigri, défiant et malheureux, ayant vu périr la moitié de sa famille, et réduit à proscrire l'autre, Auguste chassa de Rome l'héritier le plus proche du trône des Césars. C'est à cette époque, précisément, que fut exilée Julie, sœur d'Agrippa, et qui devait, comme lui, mourir dans son exil. C'est à cette même époque qu'Ovide fut relégué sur les bords in-

hospitaliers du Pont-Euxin. Du rapprochement qui n'avait point été fait de ces trois exils, résulte au moins la possibilité de leur assigner une même cause. Il est déjà permis de croire qu'Ovide fut victime d'une intrigue de cour. Protégé ou amant de la première Julie, avait-il embrassé les intérêts d'Agrippa, fils de cette Julie? Avait-il osé défendre ses droits auprès d'Auguste, dans un de ces moments où les souverains, se souvenant qu'ils sont hommes, épanchent leurs chagrins devant les familiers de leur palais? N'avait-il pas été témoin, non de quelque inceste de l'empereur, mais de quelque retour subit vers le légitime héritier de l'empire, ou de quelque scène violente et honteuse entre Tibère, Auguste et Livie? N'est-ce point là ce qu'il avait vu, ce qu'il ne pouvait révéler, puisque c'était le plus haut secret de l'état? On sait qu'Auguste éprouva quelquefois des remords d'avoir écarté son petit-fils du trône, pour y faire monter l'étranger qu'il avait adopté; on sait qu'il voulut le rappeler de son exil: Plutarque et Tacite l'attestent. Tacite nous représente Auguste, accompagné du seul Fabius Maximus, son confident, et l'ami le plus cher d'Ovide, visitant le malheureux Agrippa, dans l'île de Planasie, où il était relégué, pleurant avec son petit-fils, lui prodiguant les témoignages de l'affection d'un père, et, comme si, maître du monde, il était déjà dépendant de Tibère et de Livie, n'osant donner à son petit-fils, reconnu par lui innocent et calomnié, que l'espoir qu'il serait bientôt rappelé de son exil (*Ann.* l. 1). Maxime osa confier ce secret important à sa femme, et celle-ci eut l'imprudence de le révéler à Livie (1). Maxime se donna la mort, et Ovide s'accusa d'en être la cause: *Caussamque, Maxime, mortis me reor esse tuæ* (*Ex Ponto*, IV, 6); circonstance remarquable, et qui aurait dû ne pas échapper à ceux qui ont voulu expliquer les causes de l'exil d'Ovide. Maxime fut indiscret; Ovide l'avait été sans doute: tous les deux furent punis. Cependant Auguste allait pardonner; il allait rappeler Ovide: *Cœperat Augustus deceptæ ignoscere culpæ* (*Ex Ponto*, IV, 6). Il allait rappeler et son petit-fils et sa fille, peut-être. Auguste mourut subitement à Nole. Tibère fut proclamé empereur; Agrippa fut tué par un centurion: et Julie, sa mère, privée d'aliments, périt du long supplice de la faim. Dès-lors l'exil d'Ovide et celui de la seconde Julie, sœur d'Agrippa, ne durent avoir d'autre terme que la mort (1). Il ne sera pas difficile de prouver que les diverses conjectures émises jusqu'à ce jour, sur les causes de l'exil d'Ovide, ne peuvent soutenir un examen réfléchi. Plusieurs auteurs ont adopté, d'après un historien du quatrième siècle (Aurélius Victor), l'opinion qu'Ovide fut exilé pour avoir composé les trois livres de l'Art d'aimer. Il est certain que cet ouvrage devint le prétexte de son exil. L'Art d'aimer fut exclu de la bibliothèque du Mont-Palatin et de celle qu'Agrip-

(1) Voy. aussi Plutarque, *Œuvr. morales*, tome VI, p. 110 de la traduction de Ricard. Plutarque attribue à Fulvius ce qu'Ovide et Tacite rapportent de Maxime.

(1) L'an 767 de Rome (14 ans avant J.-C.), Maxime et sa femme Martia se donnent la mort pour avoir révélé la touchante entrevue d'Auguste avec son petit-fils. Auguste meurt à Nole; son petit-fils est assassiné par un centurion (dans l'île Planasie); sa fille meurt de faim (*Alimentis detractis*), dans l'île Pandataire (aujourd'hui Sainte-Marie), sur les côtes de la Campanie; Julie, petite-fille d'Auguste et sœur d'Agrippa, meurt après vingt ans d'exil, l'an 781 de Rome, dans la principale des îles Diomèdes, *Trimetum* (aujourd'hui *Tremiti*), sur les côtes de la Pouille. (*Voy.* Tacite, *Annal.*, l. IV, c. 71.)

pa avait fondée dans le vestibule du temple de la Liberté. Mais Ovide dit souvent, dans ses Tristes et dans ses Pontiques, qu'il a été puni, non-seulement pour avoir écrit ce poème, mais aussi pour avoir vu ce qu'il ne devait point voir. Il suppose que, se plaignant à l'Amour de n'avoir obtenu d'autre récompense pour avoir travaillé à étendre son empire, que d'être exilé parmi les barbares, l'Amour lui répond : « Vous savez bien » que ce n'est pas ce qui vous a fait » le plus de tort (*Ex Ponto* III, 3). » « Comment, dit Voltaire, dans ses » *Questions encyclopédiques*, comment » Auguste, dont nous avons » encore des vers remplis d'ordures, » pouvait-il exiler Ovide à Tomes, » pour avoir donné à ses amis, plusieurs » années auparavant, des copies » de l'Art d'aimer? Comment » avait-il le front de reprocher à Ovide » un ouvrage écrit avec quelque » modestie, dans le temps qu'il » approuvait les vers où Horace prodigue » tous les termes de la plus infame » prostitution? Il y a certainement » de l'impudence à blâmer » Ovide, quand on tolère Horace. » Il est clair qu'Octave alléguait » une très-méchante raison, n'osant » parler de la bonne. » Il est donc constant qu'Ovide ne fut point exilé pour avoir publié son Art d'aimer. Le poète avoue souvent, dans ses Tristes et dans ses Pontiques, qu'il a commis une faute; mais il ne veut pas qu'on la qualifie du nom de crime. Cependant il ne fait point connaître la nature de cette faute, et il parle toujours avec mystère de ce qu'il a vu. Tantôt son génie a été la cause de son exil (*Trist.*, I, 1); tantôt ses yeux seuls l'ont rendu criminel (*ibid.*, II). Il écrit à sa femme, que César pouvait le condamner à mort sans injustice (*ibid.*, V, 2). Il dit ailleurs qu'il a été plus insensé que coupable (*ibid.*, I, 2). On le voit sans cesse vouloir et n'oser s'expliquer clairement (*ibid.*, III, 5). Il craint de renouveler les blessures d'Auguste (*ibid.*, II). Il ne veut point qu'on l'interroge; il consent à ce que les Romains croient que l'Art d'aimer a seul causé sa perte (*Ex Ponto*, II, 9). « Il serait, dit-il, trop pénible et » trop douloureux de raconter l'origine » de mes malheurs...... Taisez-» vous, ma langue; je ne puis en dire » davantage (*ibid.*, I, 6; II, 2). » Ces réticences, ces plaintes, ces contradictions, ont ouvert un large champ aux conjectures des savants. Plusieurs ont imaginé qu'Ovide avait surpris l'empereur dans une action criminelle avec sa fille. Il est vrai que, selon Suétone, Caligula publiait que sa mère était née d'Auguste et de Julie. Mais quelle foi peut-on ajouter à cet odieux témoignage d'un prince plus odieux encore? D'ailleurs l'historien des Césars aurait-il négligé de révéler cet exécrable inceste? « C'était son génie, dit Bayle, » de déterrer cette espèce d'anecdo-» tes, et de les insérer dans son ou-» vrage. » Cœlius Rhodiginus cite des fragments d'un certain Cæcilius Minutianus Apuleius, auteur presque contemporain d'Auguste, qui paraît avoir le premier parlé d'un inceste de cet empereur, vu par Ovide, et cause de son exil : *Pulsam quoque in exilium, quòd Augusti incestum vidisset* (*Antiq. Lect.*, l. XIII, c. 1). Mais il suffira de dire que lorsqu'Ovide fut relégué chez les Sarmates, Julie, triste objet de l'indignation de son père, était exilée de Rome depuis dix ans. Plusieurs auteurs ont prétendu qu'Auguste avait

été surpris par Ovide, non avec sa fille, mais avec sa petite-fille. Cette conjecture ne répugne pas, comme la première, à la chronologie, puisque l'exil d'Ovide et celui de la seconde Julie se rapportent à la même époque; mais on peut alléguer, pour la détruire, le silence de Suétone. On doit ajouter que le poète, quelque indiscret qu'on le suppose, ne serait pas revenu si souvent, même avec les expressions les plus vagues, sur ce qu'il avait vu, s'il s'était agi d'un crime qui eût exposé Auguste au mépris du peuple romain. Les révélations d'Ovide pouvaient donc compromettre le repos, mais non la réputation et la gloire de l'empereur. Le poète aurait-il osé dire à ce prince, dans son Apologie : « Ma fortune me paraît trop peu de chose pour que je veuille ici me justifier, en renouvelant vos blessures; c'est déjà trop que vous en ayez une fois ressenti les atteintes. » L'inceste de Julie avec son grand-père, âgé de soixante-dix ans, était-il de nature à pouvoir être rendu public dans certains cas, c'est-à-dire, comme le remarque Bayle, « par une personne qui se serait crue fort importante? » N'était-ce pas un crime qu'absolument et sans réserve, il fallait tenir dans un silence éternel? Et croira-t-on que le maître du monde se fût borné à reléguer Ovide loin de sa patrie, si le secret dont celui-ci était seul dépositaire, avait pu, par une manifestation échappée à la vanité d'un poète indiscret, on légitimée par le desir de se justifier aux yeux de ses contemporains et de la postérité, ou arrachée par le malheur et par le désespoir, attacher au nom d'Auguste une flétrissure éternelle, et faire succéder à l'amour et à la vénération du peuple romain, des sentiments contraires? D'autres écrivains ont pensé qu'Ovide fut exilé pour avoir été témoin de quelques débauches de la petite-fille de l'empereur. Mais il suffit d'observer qu'Auguste ayant lui-même publié le déshonneur de sa famille, Ovide ne pouvait être puni d'avoir vu ce que l'empereur dénonçait au sénat, à Rome, à l'univers; imprudence qui lui fut sans doute arrachée par Livie, et dont il se repentit, avant sa mort : « Il s'écriait souvent, dit Sénèque : *Rien de tout cela ne serait arrivé, si Agrippa ou Mécène avaient vécu.* » La plupart des auteurs anciens, Tacite, Suétone, Dion, Velleïus-Paterculus, Pline, Sénèque, Juvénal, etc., parlent de la dissolution des mœurs de la fille d'Auguste. Valère-Maxime est peut-être le seul qui ait osé lui donner pour compagne assidue la pudeur (Liv. v, c. 1, *de Pudicitiâ*). On pourrait trouver matière à beaucoup de conjectures contre Livie et contre Tibère, en faveur des deux Julies, dans ce passage de Velleïus-Paterculus : « Julie, femme dont la fécondité fut également malheureuse, et pour elle, et pour l'état. » (Liv. II, c. 48). Ceux qui ont voulu donner pour motif à l'exil d'Ovide la découverte d'une intrigue de ce poète avec l'une ou l'autre Julie, ont oublié que c'était un crime de lèse-majesté, qui fut puni de mort dans Jules-Antoine, fils du Triumvir (Tacit., *Ann. l. 1*). Il est vrai que Quintius Crispinus, homme consulaire; qu'Appius Claudius, Sempronius Gracchus, Scipion, et plusieurs autres sénateurs ou chevaliers, qu'on accusa d'avoir déshonoré la fille d'Auguste et la femme de Tibère, ne furent punis que comme s'il se

fût agi d'une femme ordinaire (*Velleïus-Paterculus* , liv. II , c. 50), c'est-à-dire, qu'on leur appliqua la loi Julia, qui condamnait à l'exil les adultères, de quelque condition qu'ils fussent. Mais Ovide ne fut même pas exilé : il conserva ses biens et ses droits de citoyen. Relégué aux extrémités de l'empire, parmi les barbares, tandis que tous les exilés étaient envoyés dans des provinces beaucoup moins éloignées, on eût dit qu'Auguste voulait moins se venger et punir, qu'ensevelir un secret important sur une terre à peine connue des Romains. Ceux qui ont cru qu'Ovide fut relégué sur les bords du Pont-Euxin, pour avoir désigné, dans l'Art d'aimer, sous le nom de Corinne, la fille ou la petite-fille de l'empereur, n'ont point réfléchi que la seconde Julie n'était pas née lorsqu'Ovide, à peine âgé de vingt ans, chantait déjà Corinne et ses amours. Ils n'ont point fait attention qu'Auguste, ami des vers, et poète lui-même, n'avait pu ignorer, pendant vingt ans, qu'Ovide avait célébré Corinne dans ses élégies; et, pendant dix ans, qu'il l'avait nommée dans son Art d'aimer. Dans tous les cas, il devient impossible de croire que le maître du monde ait voulu si longtemps arrêter sa justice, ou que celui qui fut Octave ait pu, pendant dix ans, retarder sa vengeance. Quelques écrivains ayant observé qu'Ovide n'avait parlé de Mécène dans aucun de ses ouvrages, ont imaginé que ce ministre courtisan avait pu être l'ennemi du poète, et l'auteur de sa disgrace. Mais, pour réfuter cette opinion, il suffit de dire que Mécène était mort depuis quinze ans lorsqu'Ovide fut relégué chez les Tomitains; et il est étonnant que le savant abbé Goujet ait lui-même adopté, dans la Vie d'Ovide, cette erreur de chronologie, en paraissant rejeter, pour d'autres motifs, l'opinion que le favori d'Auguste ait été le persécuteur d'un poète, digne émule de ceux qu'il se fit gloire de protéger. Poinsinet de Sivry publia dans le *Mercure de France* (avril 1773), une *Lettre sur la vraie cause de l'exil d'Ovide ;* il lui était réservé, disait-il, de faire enfin cette découverte. Il prétendit, « qu'Ovide » étant décemvir, eut l'imprudence » d'informer *de quelque crime énor-* » *me*, commis par le jeune Marcus » Agrippa, et que ce fut, en consé- » quence de ce forfait ébruité, qu'Au- » guste prit le parti de reléguer ce » prince dans une île, ainsi que » de le déclarer déchu de son droit » à l'empire, et de sa succession, » comme atteint et convaincu de » *cruautés atroces.* » Cette conjecture, la plus insoutenable de toutes celles qu'on a formées sur l'exil d'Ovide, a été longuement réfutée par un anonyme, dans le *Journal encyclopédique* (octobre, 1773, p. 134 à 146, et janvier 1774, p. 300 à 313). Les historiens qui ont parlé d'Agrippa posthume, le représentent comme un homme grossier et brutal, follement vain de la vigueur de son corps, *rudem sanè bonarum artium, et robore corporis stolidè ferocem* (Tacit., *Ann.*, liv. I). Mais Tacite ajoute expressément qu'il ne fut convaincu d'aucun crime, *nullius tamen flagitii compertum.* Un seul vers des Tristes (*Liv. IV*, *El.* 10), eut dû suffire pour faire abandonner à Poinsinet de Sivry sa ridicule hypothèse. Dans ce vers, le plus important de tous, le secret d'Ovide semble près de lui échapper : « Pourquoi, dit-il, » retracerais-je le crime de mes com- » pagnons, et la complicité de mes

» domestiques ? »

Quid referam comitumque nefas, famulosque nocentes?

On voit bien qu'il s'agit de toute autre chose que d'une information juridique. D'ailleurs Auguste fit lui même homologuer, par un sénatus-consulte, l'exil de son petit-fils. Et comment eût-il exilé en même temps le condamné, et celui qui avait été son juge! Comment Ovide espérat-il de voir la fin de son exil, tant que vécut Auguste? et pourquoi, lorsque Tibère régna, Ovide vit-il son malheur sans espoir? Cependant, dans le système de Poinsinet de Sivry, Ovide eût été le complice de Tibère et de Livie. Les pères Catrou et Rouillé conjecturent, dans leur *Histoire romaine*, que le crime d'Ovide fut d'avoir été témoin d'une scène humiliante pour Auguste, rapportée par Dion. Athénodore, un des familiers du palais impérial, ayant su que l'empereur attendait une femme mariée, et voulant lui donner une leçon philosophique mais dangereuse, s'avisa de s'habiller en femme, voila son visage, se fit porter en litière jusqu'à l'appartement d'Auguste; et, sortant brusquement de sa chaise, un poignard à la main: « Ne crains- » tu pas, lui dit-il, que quelque as- » sassin, déguisé de la même ma- » nière, ne t'ôte la vie? » Auguste, ajoute Dion, au lieu de se trouver offensé, remercia Athénodore. Mais eût-il puni d'un exil éternel un autre familier de son palais, qui aurait été témoin de cette aventure? L'abbé Desfontaines a solidement réfuté la conjecture des deux historiens. Il ne reste à examiner que l'opinion qui fait exiler Ovide, pour avoir aimé la chaste Livie, ou du moins, pour avoir eu le malheur de la voir, par hasard, dans le même état où Diane fut surprise par Actéon; et enfin pour avoir commis l'imprudence de parler de ce qu'il avait vu. Ce qui a donné lieu à cette conjecture, c'est que le poète dit, dans son Apologie à Auguste: « Pourquoi ai-je vu quel- » que chose?..... Ainsi Actéon vit » Diane sans vêtements; il la vit sans » chercher à la voir; et il n'en de- » vint pas moins la proie de ses » chiens. » Mais une comparaison n'est pas toujours une allusion. Et en admettant néanmoins qu'Ovide eût aperçu, par l'effet du hasard, la chaste Livie dans le bain, Auguste l'aurait-il puni si cruellement pour une faute involontaire? et s'il l'avait proscrit dans un premier emportement, n'est-il pas vraisemblable qu'il se serait ensuite laissé fléchir aux prières de Maxime, son confident, aux larmes de la femme d'Ovide, qui avait été élevée dans la famille des Césars; aux supplications de plusieurs citoyens recommandables par leur crédit, leurs vertus et leurs dignités? Mais si Auguste avait pu rester inflexible, après sa mort, Livie n'eût-elle pas demandé la grâce du coupable; et Tibère, sollicité par les amis du poète, dont plusieurs étaient ses favoris, aurait-il eu quelques motifs pour ne pas l'accorder? Il est donc vrai que les diverses opinions émises jusqu'à ce jour, sur les causes de l'exil d'Ovide, ne peuvent soutenir un examen réfléchi (1), tandis que nulle invraisemblance ne se trouve dans celle qui suppose ce poète victime d'un coup d'état. Il est certain

(1) J. Fr. Newton a fait paraître à Londres un *Essai pour expliquer trois énigmes*, 1821, in-8°. L'une de ces énigmes est l'exil d'Ovide; et suivant M. Newton, la véritable cause de cet exil aurait été la publication des mystères d'Eleusis. Cette opinion ne mérite pas d'être réfutée. Voyez la *Bibliographie de la France* (20 février 1822, n°. 8, p. 127).

qu'il fréquentait familièrement le palais d'Auguste, qu'il y avait été témoin de quelque fait, ou dépositaire de quelque secret important. Il paraît constant qu'il ne fut pas assez discret. Il écrivait à Pomponius Græcinus : « Lorsque mon vaisseau voguait à » pleines voiles, on pouvait m'a- » vertir de prendre garde aux écueils; » maintenant que j'ai fait naufrage, » il est bien inutile de m'enseigner la » route que j'aurais dû tenir (*Ex Ponto*, II, 6). » Il mandait, du fond de son exil, à son ami Carus, précepteur des enfants de Germanicus : « Tu étais le seul à qui je confiais tous » mes secrets, tous, excepté celui » qui a causé ma perte; et, si je te » l'avais communiqué, tu jouirais en- » core de la présence de ton ami; et, » par tes sages conseils, j'aurais évité » ma disgrace (*Trist. III*, 6). » Ovide appelle ailleurs sa faute imprudence, malheur (*ibid. I*, 6; *III*, 3). « Personne, à Rome, n'ignore, écri- » vait-il à Messalinus, que je ne fus » coupable d'aucun crime (*Ex Pon-* » *to, I*, 7); » et cependant il reconnaît plusieurs fois qu'il méritait d'être puni plus sévèrement. Il loue la clémence d'Auguste (*Trist. V*, 2 et 11); et l'on doit surtout remarquer qu'il ne le conjure pas de finir, mais de changer son exil (*ibid. V*. 2). Il recommande à sa femme, lorsqu'elle implorera Livie; à ses amis, quand ils solliciteront le maître du monde, de se borner à demander pour lui un ciel plus doux, un pays moins barbare (*Ex Ponto*, *I*, 2; *II*, 2; *III*, 1; *IV*, 15). Il savait donc que sa faute n'était pas de nature à être excusée; ou plutôt il n'oubliait pas qu'il avait, dans le palais des Césars, des ennemis puissants qui ne pourraient lui pardonner. Il invitait Brutus, Fabius Maximus, Messalinus, Sextus Pompée, à ne rien négliger pour fléchir Auguste. Il osait l'implorer lui-même; mais il ne s'adressa jamais à Livie ni à Tibère. Il n'exhorta point ses amis à réclamer leur crédit, à les attendrir sur ses malheurs. Une seule fois, près de succomber aux longues misères de son exil, il invita sa femme à tenter une démarche auprès de Livie. Mais avec quelles précautions il lui recommandait de l'aborder, de choisir un moment favorable, lorsque Rome et la famille impériale seraient dans la joie d'une fête publique, lorsque le sénat en corps se trouverait au palais d'Auguste! « Alors, dit Ovide, » passez à travers la foule; tombez » aux pieds de Junon, et, prosternée » à terre, d'une voix tremblante, » entrecoupée de larmes, suppliez... » mais gardez-vous de vouloir justi- » fier ma faute; et ne demandez, » pour toute grâce, qu'un exil moins » rigoureux (*Ex Ponto*, *III*, 1). » Germanicus, haï de Tibère et de Livie, parce que les vœux des Romains l'appelaient à l'empire, protégeait secrètement Ovide. Parmi les amis les plus tendres, les plus constants et les plus courageux du poète, on remarque les plus illustres favoris de Germanicus : Carus, précepteur de ses enfants; Salanus qui, dès sa plus tendre enfance, fut le compagnon des études du prince; Suillius et Sextus-Pompée, qui furent admis dans sa confidence et dans son amitié. Suillius communiquait sans doute à Germanicus sa correspondance avec un poète proscrit, puisque, dans ses élégies, Ovide s'adressait tantôt au favori du prince, tantôt au prince lui-même, et qu'il reconnaissait lui devoir de vivre encore. *Vitamque tibi debere fatetur* (*Ex Ponto*, *III*, 5; *IV*, 15). Ce fut Sextus-Pompée

qui veilla sur les dangers du long et pénible voyage de son exil ; qui le fit passer en sûreté à travers des nations barbares ; qui l'empêcha d'être égorgé par les Bistoniens (*ibid. IV*, 5) : ce fut Sextus-Pompée qui l'assista constamment, sur les bords du Pont-Euxin, de ses immenses richesses, et de tous les secours d'une amitié généreuse et puissante (*ibid. IV*, 1). Mais soit qu'Ovide invoquât directement Germanicus, soit qu'il écrivît à ses favoris, il ne les pressa jamais de solliciter la fin de ses malheurs; qui paraissaient liés à ceux du maître du monde. Après avoir obtenu la proscription des enfants d'Auguste (l'an 762), Tibère avait érigé un temple à la Concorde (l'an 763). L'exil de Julie, d'Agrippa et d'Ovide, avait été suivi de l'association de Tibère à l'empire (l'an 764). Tibère avait triomphé au sujet des guerres de la Pannonie et de la Dalmatie (l'an 765); mais, malgré sa dissimulation profonde, il n'avait pu vaincre les pressentiments et les craintes d'Auguste. Affaibli par l'âge et dominé par Livie, Auguste fut effrayé du maître qu'il allait donner à Rome, du maître qu'il s'était donné à lui-même, en partageant le pouvoir avec Tibère. C'est à cette époque qu'accompagné de Maxime, l'ami le plus cher d'Ovide, Auguste revit secrètement son petit-fils, et songea à lui restituer l'héritage du monde, dont il l'avait dépouillé. En même temps il s'était attendri sur le sort d'Ovide, qui fut adouci par la permission de correspondre ouvertement avec ses amis (*Ex Ponto, IV*, 6). Une fatale indiscrétion perdit Agrippa, Julie, Ovide, Maxime, et sans doute Auguste lui-même : Maxime avait révélé à sa femme le secret de l'état; Martia ne sut point le garder : il parvint à Livie. Peu de jours s'étaient écoulés, et Maxime et sa femme avaient cessé de vivre; Auguste était mort subitement à Nole, dans la Campanie (l'an 767); Tibère régnait; Agrippa était tombé sous le fer d'un assassin; Julie, sa mère, avait terminé ses jours par le supplice de la faim; et désormais Ovide devait achever dans l'exil sa vie et sa misère. Dès-lors, circonstance bien remarquable! dès-lors, les amis du poète n'osèrent plus solliciter son pardon. *Omnis pro nobis gratia muta fuit* (*Ex Ponto, II*, 7). Ils ne pouvaient former que des vœux impuissants ; et Suillius, Carus, Salanus, attachés à Germanicus, craignirent de compromettre ce prince inutilement. Ovide lui-même cessa d'invoquer leur zèle et leur appui. Une seule fois, Sextus-Pompée étant consul, le poète réclama son intervention auprès de Tibère, non pour obtenir son rappel, mais un changement d'exil sous un ciel moins affreux. (*Ex Ponto, IV*, 8 et 14) ; et il ne put même obtenir cette faible consolation. Toutes ces circonstances réunies, et il serait facile de les fortifier par de nombreux extraits des *Tristes* et des *Pontiques*, semblent prouver qu'Ovide était sincèrement attaché aux enfants et à la famille d'Auguste ; qu'il ne se borna pas à faire, comme les Romains, des vœux secrets; qu'il laissa connaître ses sentiments généreux ; qu'il osa peut-être davantage, et qu'il ne fut pas plus difficile à Livie d'arracher à la vieillesse d'Auguste la proscription de ce poète que celle des deux Julies, que celle du malheureux Agrippa, le dernier des petits-fils de l'empereur. Les excès de la première Julie paraissent constatés par les témoignages de l'histoire. La haine toute-puissante de Livie pou-

vait les avoir considérablement exagérés; mais la crainte ou l'adulation avaient dû les propager, quand on vit Auguste lui-même en faire une révélation effrayante. Le scandale de la vie de sa petite-fille est moins certain : elle fut accusée d'adultère par le chef de l'empire, et perdue sans retour. Agrippa fut proscrit, comme ayant un caractère sombre et farouche; et ce fut la mère de Tibère, le plus sombre et le plus féroce des Romains, qui obtint ce triomphe odieux, ridicule, mais nécessaire à son ambition. Enfin Ovide fut condamné, comme corrupteur des mœurs, dans une cour corrompue, par un monarque qui avait aimé et protégé les poëtes les plus licencieux, et qui lui-même avait composé des vers que l'auteur de l'Art d'aimer eût rougi d'insérer dans ses chants. Mais il fallait que Tibère régnât; il fallait perdre la famille d'Auguste; il fallait comprimer ses partisans par la terreur : on chercha des prétextes, on aggrava des fautes, on supposa des crimes, et l'on en commit. L'héritier des Césars fut assassiné, la fille d'Auguste mourut de faim, sa petite-fille de misère, Ovide de chagrin, dans quatre exils différents, mais qui paraissent avoir eu une même cause, et rattacher au même événement quatre victimes de la haine d'une femme, dont l'ambition devait être si fatale à famille d'Auguste et au repos du monde. Il a fallu donner quelque étendue à cet examen de douze systèmes différents, sur les causes de l'exil d'Ovide, et au développement de nouvelles conjectures, tendant à expliquer un mystère que le silence de l'histoire semble avoir laissé impénétrable, et à jeter quelque lumière sur une époque intéressante, mais obscure, de l'histoire des Césars. Un des plus savants littérateurs de ces derniers temps, Ginguené, a le premier adopté l'opinion nouvelle, dans le *Mercure de France* du 2 septembre 1809; et son témoignage est d'autant plus remarquable, qu'il avait lui-même, plusieurs années auparavant, recherché les causes de l'exil d'Ovide, et développé, dans la *Décade* (n°. 15 de l'an IX), une opinion contraire. M. Schœll, qui partage cette opinion, dit, dans son *Répertoire de la littérature ancienne*, que la nouvelle *Vie d'Ovide* « offre » sur le règne d'Auguste, des aper» çus neufs, curieux et intéres» sants. » L'auteur de cet article doit se borner à ajouter que, depuis 1809, le jugement de Ginguené a trouvé beaucoup de partisans, et point de contradicteurs. La vie d'Ovide a offert aux savants deux autres questions à résoudre. Depuis trois siècles ils n'ont pu déterminer la position de Tomes, et le lieu où fut le tombeau du poëte. Plusieurs savants ont pensé que Tomes était Tomi, Tomiswaria ou Tomiswar, dans la Bulgarie; d'autres que c'était Kiew, sur le Boristhène; quelques-uns ont cru retrouver cette ancienne ville dans celle de Sabarie ou Stainen, sur la Save en Autriche. Mais ce qu'Ovide rapporte de la situation de Tomes, en deçà du Danube, à l'égard de l'Italie (Trist., l. II et III), ne peut convenir ni à Tomiswar, ni à Kiew, ni à la ville de Stain. Abraham Ortell prétend, dans ses Synonymes géographiques, en s'appuyant de l'autorité de Gaspar Bruschius, que le tombeau d'Ovide fut découvert, l'an 1518, à Sabarie ou Stain en Autriche, sur le bord de la Save, avec cette épitaphe gravée sur la partie extérieure d'une voûte magnifique, épitaphe que Boxhorn rapporte aussi

dans ses *Monumenta illustrium virorum et elogia*, Amsterdam, 1638, in-fol.

FATVM NECESSITATIS LEX.
HIC SITVS EST VATES, QVEM DIVI CÆSARIS IRA
AVGVSTI, PATRIO CEDERE JVSSIT HUMO.
SÆPE MISER VOLVIT PATRIIS OCCVMBERE TERRIS.
SED FRVSTRA, HVNC ILLI FATA DEDERE
LOCVM.

C'est à Sarwar, ville de la Basse-Hongrie, sur le Raab, que d'autres savants placent la découverte du tombeau d'Ovide, dans la même année 1518, et avec la même épitaphe. Mais il en est sans doute de l'épitaphe et du tombeau, comme de la plume ou du style d'argent d'Ovide, qu'en 1540, Isabelle, reine de Hongrie, fit voir à Pierre-Ange Bargée, et qu'on disait récemment trouvée dans les ruines de *Taurunum*, aujourd'hui Belgrade, à l'embouchure de la Save. En 1802, le *Moniteur* et d'autres journaux de Paris annoncèrent qu'en creusant les fondations d'une forteresse, à l'embouchure du Danube, des paysans russes avaient découvert un tombeau qu'on croyait être celui d'Ovide, parce que c'était là qu'était bâtie la ville de Tomes, et que ces lieux étaient connus depuis long-temps sous le nom de *Laculi Ovidoli*, lacs d'Ovide. Les mêmes journaux ajoutaient qu'on avait trouvé dans le tombeau un buste qui ressemblait parfaitement à ceux qu'on a de Julie, fille d'Auguste; et que les Russes avaient donné à leur nouvelle forteresse le nom d'*Ovidopol*. Le bruit de cette découverte commençait à fixer l'attention des savants, lorsqu'un Allemand, ancien colonel au service de Russie, fit insérer, dans la *Décade* (21 mars 1803), une réfutation de l'article du *Moniteur*, et eut le malheur d'y trouver *presque autant d'erreurs que de lignes*. A quelle époque, disait-il, les Russes ont-il pu creuser une forteresse à l'embouchure du Danube? La Russie moderne n'a jamais reculé ses barrières jusqu'à ce fleuve. Ses armées victorieuses ont occupé passagèrement des places et des positions sur ses bords; mais elles n'ont jamais songé à y bâtir des forteresses. Le lieu que les Moldaves nomment *Lagoul Ovidouloni*, et non *Laculi Ovidoli*, est à plus de trente lieues de la bouche méridionale du Danube, non loin de laquelle la ville de Tomes était située. *Lagoul Ovidouloni* est un lac sur la rive du Dniester (l'ancien Tyras), vis-à-vis d'Akerman, ville et forteresse turque, située sur la rive droite. D'ailleurs le nom que lui donnent les Moldaves, ne signifie pas le *lac d'Ovide;* il veut dire *lac des Brebis*, et a reçu ce nom parce que l'on y lavait et baignait ordinairement, avant de les embarquer, les moutons que la Moldavie était obligée de fournir par milliers, pour la consommation de Constantinople. Sur la fin de septembre 1789, ajoute l'ancien colonel russe, lorsque le fameux Potemkin vint mettre le siége devant Akerman, il entendit parler du *Lagoul Ovidouloni*, qui se trouvait dans le voisinage. Ses courtisans ne manquèrent pas d'assurer qu'Ovide avait certainement donné son nom à ce lac. Potemkin n'en crut rien; mais il fit semblant de le croire, et vit avec plus de plaisir encore que d'autres le crussent. Il n'ordonna ni fouilles, ni recherches; il savait bien que Tomes ne pouvait être sur les bords du Dniester. Pendant quelque temps, on ne parla que d'Ovide, de son lac et des ruines de Tomes; mais lorsque Potemkin eut quitté cette contrée, il n'en fut plus question. Cependant,

on n'avait pas négligé d'instruire Catherine II de cette découverte; elle en fut charmée, et y crut peut-être de bonne-foi. Le tombeau d'Ovide, trouvé dans un pays conquis par ses armes, aurait fait autant de plaisir à cette femme extraordinaire, que le gain d'une bataille. Aussi, lorsqu'en 1791, le traité de Iassi porta les frontières de la Russie jusqu'au Dniester, le premier soin de l'impératrice, qui ne perdit jamais de vue ses projets sur l'empire Byzantin, fut, en faisant construire diverses forteresses sur la rive gauche du fleuve, de leur donner des noms grecs, tels que *Tyraspol*, *Grégoriopol*, en l'honneur de Grégoire Potemkin, et *Ovidiopol*, dans le voisinage de *Lagoul Ovidouloni*. Cette ville est placée sur les nouvelles cartes de la Russie, à l'embouchure du Dniester. Le général de Wolland dirigea les travaux de ces forteresses (1792-1795); et aucune découverte ne fut faite par les ouvriers. — Ovide est un des poètes les plus féconds de l'antiquité. La poésie était son élément: quel heureux génie s'il eût pu modérer son feu et ses transports, s'il eût pu s'astreindre à revoir et à corriger les défauts qu'il reconnaissait, mais qu'il aimait dans ses ouvrages! Sénèque nous a conservé une anecdote qui prouve qu'Ovide aimait ses défauts sans les ignorer (*Controv.* III, liv. II). Ses amis lui dirent un jour qu'il devait retrancher de ses ouvrages trois vers qui les défiguraient. Ovide y consentit, mais à condition qu'on lui en passerait trois, savoir :

Semibovemque virum, semivirumque bovem.
Egelidum Boream, Egelidumque Notum.

On ignore quel était le troisième vers. Or, ces trois vers étaient précisément ceux dont Pedo Albinovanus et ses autres amis demandaient la suppression. Ovide offre beaucoup à la critique, beaucoup à l'éloge; s'il n'est pas le plus parfait des poètes latins, « il est, dit Kervillars, celui » qui pense le plus à la manière fran- » çaise. On dirait presque qu'il est » né parmi nous : ce tour fin, mais » naïf et gracieux, qu'il sait donner » à ses pensées, ces mouvements » tendres et délicats qui animent » tous ses sentiments, sont tout- » à-fait dans le goût de la nation. » (*Préface de la Traduction des Tristes.*) On composerait un volume des jugements divers que les anciens et les modernes ont portés sur ce poète et sur ses ouvrages (1). On lui a beaucoup reproché ses adulations pour Auguste, l'autel qu'il lui avait érigé chez les Sarmates, et le culte qu'il rendait à ce prince, appelé si souvent par lui Dieu et même Jupiter : « On peut » faire à Ovide, dit Voltaire, un re- » proche presqu'aussi grand qu'à » Auguste et qu'à Tibère, c'est de » les avoir loués. Les éloges qu'il » leur prodigue, sont si outrés, qu'ils » exciteraient encore aujourd'hui » l'indignation, s'il les eût donnés à » des princes légitimes, ses bienfai- » teurs; mais il les donnait à des ty- » rans et à ses tyrans. » (*Questions sur l'encyclop.*) Voltaire va au-devant de l'objection qu'on peut lui faire : Horace et Virgile avaient aussi chanté la divinité de César-Auguste : « On » pardonne, dit-il, de louer un peu » trop un prince qui vous caresse, » mais non pas de traiter en Dieu un » prince qui vous persécute. » Jules-César Scaliger va plus loin; et dans

(1) Les beautés et les défauts d'Ovide sont également bien appréciés dans le discours préliminaire de la traduction en vers des Héroïdes, attribuée à M. de Boisgelin, Philadelphie (Paris), 1786, in-8°.

une pièce de vers où Ovide accable Auguste de reproches, il lui fait dire :

Cùm te laudarem tunc tum mentitus : ob unum hoc
Exilii fuerat debita pœna mihi.

Sans doute Ovide eût développé un grand caractère, s'il eût refusé son encens à l'autel des Césars. Mais le lyrique romain et le chantre d'Énée, favoris d'Auguste, comblés de ses faveurs, et honorés dans Rome, étaient-ils donc plus excusables de prostituer leur génie, parce qu'ils étaient plus heureux? Ovide était-il donc plus coupable que le sénat romain qui, au rapport des historiens, décréta, du vivant d'Auguste, qu'il lui serait érigé un temple dans son palais? Ovide fut-il plus digne de blâme que ce sénateur d'Athènes (Numérius), qui reçut de Livie dix mille pièces d'or, pour avoir attesté qu'il avait vu Auguste monter au ciel après sa mort? que les proconsuls qui avaient élevé des autels à l'empereur vivant, dans les provinces romaines, et qui donnaient aux statues de ce prince tous les attributs de la Divinité (1)? C'était la religion du temps; c'était celle du sénat, des chevaliers, des légions et du peuple romain. Cette ridicule idolâtrie avait commencé à Jules César, qu'un sénatus-consulte déclara Dieu après sa mort, *Divo Julio ex senatus-consulto;* et long-temps avant de participer lui-même aux honneurs de la Divinité, Auguste prenait, sur les médailles qu'il faisait frapper, le titre fastueux de fils de César-Dieu, *Cæsar, Divi filius*. Ovide, quand tous les Romains encensaient les Césars, devait-il se montrer seul rebelle à leur culte, parce qu'il n'était peut-être aucun Romain plus à plaindre que lui, aucun qui eût un aussi grand besoin de désarmer le bras qui l'avait frappé? Dans ces Élégies, qu'il composa pour fléchir des tyrans inflexibles, on trouve des détails que les biographes ont trop négligés. Il est vrai que l'on ignore un grand nombre de faits importants. On ne connaît point le nom des trois femmes d'Ovide. On n'a que des notions insuffisantes sur les emplois publics dont il fut revêtu, sur la faveur dont il jouit à la cour et dans la famille des Césars. On doute s'il suivit les exercices du barreau, s'il porta les armes en Asie, sous Varron, comme l'annoncent d'anciennes Vies d'Ovide dans des manuscrits de la bibliothèque Farnèse, et de la bibliothèque de Pomponius-Lætus. Enfin, on ne connaît pas précisément s'il fut l'auteur de tous les ouvrages qu'on lui attribue. — La bibliographie d'Ovide est immense. Les diverses éditions de ses œuvres, les commentaires, les traductions, rempliraient un volume. Nous nous bornerons à citer les éditions principales, et à indiquer les traductions françaises. I. ÉDITIONS DES OEUVRES D'OVIDE : 1°. Bologne, Balthazar Azzoguidi, 1471, in-fol.; c'est le premier livre qui ait été imprimé dans cette ville. L'éditeur, François de Pozzuolo, comprit parmi les ouvrages du poète : *De Philomelâ, De Nuce, De Pulice*, et annonça qu'il donnait tout Ovide : *Opera omnia, Medeâ exceptâ et Triumpho Cesaris, et libello illo ponticâ linguâ composito quæ incuriâ temp. perierunt.* — 2°. Rome, Conrad Sweynheym et Arnold Panartz, 1471, 2 vol. in-fol., édition donnée par l'évêque d'Aleria.

(1) *Puta, radius, hasta, fulmen* (Dio, de Italiâ, l. 54). Tacite parle des temples d'Auguste : *Templum et cœlestes religiones decernuntur* (Annal., l. 1. (*Voy.* Xiphilin, Velleius Paterculus, Eutrope, Suetone, Pline, etc.

— 3°. Celles que publièrent les Aldes, au commencement du seizième siècle, sont estimées. Nous en citerons deux : Venise, 1502-1503, 3 vol. in-8°. Venise, 1515-1516, 3 vol. in-8°, avec des notes d'André Navagero. — 4°. Leyde, 1661-1662, 3 vol. in-8°., fig., *cum notis variorum;* Leyde, Blaeu, 1670, 3 vol. in-8°., fig., *cum notis variorum*, bonne édition due aux soins de B. Cnipping — 5°. Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4°., belle édition donnée par Burmann. On peut voir les autres dans le *Manuel du libraire et de l'amateur*, par M. Brunet, ainsi que la liste des principales éditions de divers ouvrages séparés d'Ovide, publiées dans le quinzième siècle et depuis. II. Traductions. 1°. Les trois livres des *Amours* ont été traduits dans le dix-septième siècle, en prose par le marquis de Villaine et Martignac; en vers, par l'abbé Barrin. Il y a d'autres versions sans nom d'auteurs. — 2°. On a un grand nombre de traductions en vers et en prose des *Héroïdes* d'Ovide; ces versions ont été faites par Saint-Gelais, évêque d'Angoulême, le cardinal Du Perron, les abbés Desportes, Lingendes, La Brosse, La Marre, Marolles, Bellegarde et Barrin; par Ch. Fontaine, Hedelin, Colletet, Percheron, Renouard, Croisilles, Martignac, le président Nicole, Richer, Mlle L'héritier, Boisgelin, etc. (*V.* Méziriac.) Planude traduisit les Héroïdes en grec. — 3°. *L'Art d'aimer* a été traduit en prose par Marolles, Nasse, le président Nicole, Ferrier, Martignac; et en vers, par Saintange, 1808, et par Gournay, 1817. On a encore de ce poème plusieurs versions anonymes, en prose et en vers. — 4°. Le *Remède d'amour* a été traduit par Guiart, Marolles, Martignac, Grainville, etc. (*Voy.* Ch. Fontaine.) Dufour de la Crespelière l'a mis en vers burlesques ; plusieurs auteurs anonymes en ont donné des versions en prose et en vers. — 5°. La première version des *Fastes* est due à l'infatigable abbé de Marolles (1661). Il se vante de n'avoir *employé que six semaines à ce labeur.* Nous avons eu depuis, les traductions de Martignac, 1697 ; de Lezeau, 1714; du P. Kervillars, 1742; et enfin celle de Bayeux, 1783, avec d'amples commentaires. 4 vol. in-8°. Ce poème a été traduit en vers, 1678; et de nos jours par Saintange, 1804, 2 vol. in-8°. — 6°. Les *Métamorphoses* ont été traduites en prose par Colard Mansion 1484; Nic. Renouard, 1619; P. Duryer, 1660; Martignac, 1697; Bellegarde, 1701; Ant. Banier, 1732, Fontanelle, 1767 et 1802; Barett, 1778, Malfilâtre (attribué), 1798; Villenave, 1807 (*V.* Formage) : en vers, par Chrestien Gouays, quinzième siècle, *manuscrit* ; François Habert, 1557; Christophe Deffrans, 1595 ; Raymond et Charles Massac, 1603 ; Du Bartas, 1609; Th. Corneille, 1697 ; Saintange, 1783 et 1788 : en rondeaux, par Benserade, avec fig. de Leclerc, Chauveau, etc. 1667 ; en distiques, par Trepagne de Ménerville, curé de Surêne, 1730, *manuscrit*; en vers burlesques, par Richer, 1662 (*V.* Assoucy). En 1534, Clément Marot traduisit en vers les deux premiers livres, et Barth. Aneau, le troisième: Gaillard, le duc de Nivernais, M. Richerolles d'Avalon et plusieurs autres ont traduit des livres ou des fragments des Métamorphoses. — 7°. Les *Tristes* et les *Pontiques*, ont été traduits en français, par Binard, 1625; Marolles, 1661 ; Mar-

tignac, 1697; et le P. Kervillars, 1724. La version de ce dernier est la plus estimée. — 8°. Le livre d'*Ibis*, composé de 644 vers, a été traduit en français par Marolles, Martignac et le P. Kervillars. Parmi les traductions en prose des Métamorphoses, ornées de gravures, on distingue : 1°. La traduction de Banier, avec les fig. de Bern. Picart, Amst. 1732, 2 tom. in-fol.; avec des figures gravées par Le Mire et Basan, Paris, 1767-1771, 4 vol. in-4°.— 2°. La traduction de G. T. M. Villenave, avec 144 fig. gravées d'après les dessins de Le Barbier, Monsiau, Moreau jeune, Duvivier et autres, Paris, P. Didot, 1806, et ann. suiv. 4 vol. in-4°. et in-8°. On a joint à la traduction de Saintange (*Voy.* SAINTANGE), les 140 planches qui avaient servi à l'édition de Le Mire et Basan, Paris, 1808, 4 vol. in-8°. La Vie d'Ovide a été écrite en latin par J. Masson (Amsterdam, 1709); en italien par Rosmini (Roveredo, 1795); et en français par l'auteur de cet article (Paris, 1809), in-8°. V—VE.

OVIÉDO (JEAN-GONSALVE D'), en espagnol *Gonçalo Hermandez de Oviedo y Valdez*, naquit à Madrid, vers 1478, et fut élevé parmi les pages de Ferdinand et d'Isabelle. Oviédo avait quinze ans, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage : il se montra fort avide de s'instruire des détails relatifs à la merveilleuse découverte de l'illustre navigateur, et fut bientôt au fait de tout ce qui s'était passé dans cette étonnante expédition. Oviédo, ayant embrassé le parti des armes, se distingua dans la guerre de Naples, où il rendit d'importants services à l'Espagne. Ce fut pour l'en récompenser, que Ferdinand lui accorda la commission de directeur des mines d'or et d'argent de l'île d'*Haïti*, nommée par Colomb *Española*, puis *San-Domingo*. Oviédo se rendit à cette destination, en 1513; il employa, pour l'exploitation des mines, d'ailleurs assez peu riches si on les compare à celles du continent américain, les indigènes, hommes doux et bons, naturellement indolents, d'une constitution peu robuste, et affaiblie encore par les ravages de la siphilis, mal qui, jusqu'alors, était inconnu dans l'ancien monde. Oviédo traita plus durement que des bêtes de somme, ces malheureux, qui avaient reçu les compagnons de Colomb avec tant de cordialité; il les forçait à un travail continuel, d'autant plus pénible, qu'ils vivaient auparavant dans l'oisiveté, se nourrissant des abondantes productions naturelles de ce beau climat, et d'une pêche facile, qui n'était pour eux qu'un amusement. L'abominable tyrannie d'Oviédo envers ces insulaires, diminua considérablement leur nombre, en très-peu de temps; et, pour se justifier des cruautés qu'il exerçait envers eux, il eut la mauvaise-foi d'avancer, dans ses écrits, que les Haïtiens étaient dissolus, méchants, et en tout dignes de l'extermination. A ces calomnies, il ajouta le mensonge ridicule, que, chez eux, la siphilis était le résultat de la débauche. Une pareille assertion est d'autant plus absurde, que, d'après tous les historiens impartiaux et observateurs, il a été reconnu par Colomb, que le peuple haïtien était, pour ainsi dire, indifférent aux plaisirs vénériens, chose peu commune dans un climat brûlant, et qui ne peut s'expliquer que par la faiblesse de l'organisation physique de ces insu-

laires, ou du moins par une profonde altération de leurs forces vitales. Oviédo profita d'un séjour de près de douze ans à Haïti, pour faire des recherches sur toutes les parties de l'histoire naturelle de cette île, et spécialement sur la siphilis, et sur les remèdes que les naturels employaient pour la combattre. Le principal de ces remèdes était le gaïac, qui tient encore de nos jours un rang distingué parmi les antisiphilitiques. Oviédo publia, lors de son retour en Espagne, en 1525, un Journal de ses recherches, sous le titre de *Summario de la historia general y natural de las Indias ocidentales*, Tolède, 1 vol. in-fol., dédié à Charles-Quint, traduit en latin (par Urb. Chauveton). L'auteur refondit plus tard cet écrit, qu'il augmenta de faits nombreux sur l'histoire naturelle d'Haïti; et il donna les vingt premiers livres de son grand ouvrage, en 1535, sous ce titre: *La historia general y natural de las Indias occidentales.* L'ouvrage entier, divisé en cinquante livres, n'a paru qu'en 1783, par les soins du marquis de Truxillo. Oviedo atteste, dans sa relation, que la siphilis est une maladie endémique chez les insulaires d'Haïti, au milieu desquels elle a été contractée par les Espagnols de l'expédition de Colomb, qui la communiquèrent aux Napolitains de l'expédition de Gonsalve de Cordoue. Effectivement, la siphilis parut à Naples, immédiatement après que l'escadre de Gonsalve y fut de retour. Plusieurs écrivains, parmi ceux qui prétendent que la siphilis existait en Europe avant la découverte du Nouveau-Monde, ont essayé de prouver cette assertion hypothétique, par les propres écrits d'Oviédo. L'auteur de cet article, qui les a lus attentivement, affirme qu'ils renferment la preuve incontestable de l'erreur où sont tombés ceux qui revendiquent ce fléau pour l'ancien continent. Quelques écrivains assurent qu'Oviédo ayant été infecté par la siphilis, pendant son séjour à Naples, vers 1513, et réfléchissant que ce mal provenait d'Haïti, que, par conséquent, il devait exister dans cette île un remède propre à la guérir, sollicita l'emploi qui l'y conduisit, et reconnut en effet que le bois de gaïac était l'antidote infaillible dont se servaient les insulaires, et qu'il l'employa fort heureusement pour sa guérison. On ajoute qu'à son retour en Espagne, Oviédo se constitua médecin pour les maladies siphilitiques, contre lesquelles il fit usage du bois de gaïac, avec un succès qui augmenta considérablement la fortune qu'il avait acquise en exploitant les mines d'Haïti, aux prix de la vie d'un grand nombre de ses naturels. F—B.

OWEL. *V.* OUEL.

OWEN (JEAN), en latin *Audoënus*, poète latin de la fin du seizième siècle, natif d'Armon, dans le comté de Caernarvon (au pays de Galles), fit ses études à Winchester, puis à Oxford, et fut, en 1584, aggrégé au nouveau collége de cette dernière ville. De là, le titre d'*Oxoniensis*, qu'il ajoutait à son nom, et qui a induit en erreur ceux qui l'ont fait naître à Oxford. Il se fit recevoir bachelier en droit; mais le besoin de se créer des ressources, le força d'abaisser ses facultés à la tâche d'instituteur. Son attachement aux dogmes du protestantisme, et la publication du recueil de ses épigrammes latines, mises à l'*Index*, et remplies de sorties virulentes con-

tre l'Eglise romaine, le perdirent dans l'esprit d'un oncle riche catholique, qui le frustra de sa succession. Owen serait tombé dans l'indigence, sans les secours que lui offrit la bienveillance de Jean Williams, évêque de Lincoln. Ce prélat, après la mort de son protégé, en 1622, lui fit dresser un monument dans l'église de Saint-Paul de Londres. Owen doit être placé sur la ligne de Buchanan et de Cowley, parmi les écrivains qui, de l'autre côté de la Manche, ont cultivé avec le plus de succès la poésie latine. Son titre littéraire consiste dans un recueil d'épigrammes, dont trois livres avaient déjà paru en 1606, mais dont les éditions complètes sont dues aux Elzevirs, Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12. Trois traducteurs anglais s'en sont emparés: Jean Vicars, en 1619, Thomas Peeke, en 1659 (dans son *Parnassi puerperium*), et plus récemment Thomas Harvey. M. A. A. Renouard a donné une édition de l'ouvrage original, Paris, Didot, 1794, 2 vol. in-18. A. L. Lebrun, versificateur oublié, qu'il faut se garder de confondre avec le poète lyrique du même nom, fit un choix des épigrammes d'Owen, et les délaya dans un style lâche et sans trait, Paris, 1709, in-12. On en peut dire autant des imitations hasardées par Coequard, avocat à Dijon, dans ses poésies imprimées en 1752. M. Aug. Labouisse a publié les *Epigrammes choisies d'Owen*, traduites en vers français, par Kérivalant, avec d'autres imitations, Lyon, 1819, in-18. Owen a mérité un double reproche par le ton licencieux de quelques-unes de ses pièces, et par son irrévérence pour le clergé : ces deux défauts sont d'un protestant décidé (1), et d'un poète qui a pris Martial pour modèle. Comme ce dernier, Owen ne présumait pas trop de son recueil. Voici comme il s'en exprime :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

F—T j.

OWEN (Henri), théologien anglais, né vers 1719, dans le comté de Merioneth, pratiqua la médecine, entra ensuite dans la carrière ecclésiastique, où il n'occupa que les deux petites cures, de Saint Olave et Edmonton. Il mourut le 14 oct. 1795. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Harmonia trigonometrica*, ou *Court traité sur la trigonométrie*, in-8°. 1748. II. *Le but et la propriété des miracles de l'Ecriture considérés et expliqués*, in-8°., 1755. III. *Observations sur les quatre Evangiles*, in-8°., 1764. IV. *Recherches sur l'état actuel de la version des Septante*, in-8°., 1769. V. Suite de *Sermons sur les miracles* pour la lecture fondée par Boyle, prononcés en 1769, 70 et 71, 2 vol. in-8°. 1773. VI. *Critica sacra*, ou *Courte introduction à la critique hébraïque*, in 8°., 1774, avec un Supplément, publié en 1775. VII. *Recherches critiques*, in-8°. 1784. VIII. *Exposé historique et critique de la version des Septante*, in-8°., 1787. IX. *Les modes de citation employés par les auteurs evangéliques expliqués et justifiés*, in-4°., 1789. — Owen (Édouard), recteur de

(1) Nous avons sous les yeux un exemplaire de l'édition de Leyde, de 1628, où se trouve annotée, au verso du frontispice, la censure du R. P. Michel, jésuite anglais, portant que ce livre, d'un luthérien calviniste, est prohibé, et doit être purgé (*expurgandus*) des épigrammes qui sont designées par une croix en marge, au nombre d'environ 70. Les dix livres d'épigrammes d'Owen en contiennent à-peu-près 1500, indépendamment des Distiques moraux et politiques. G—CE.

Warrington dans le Lancashire, est auteur de, *A new latin accidence*, in-12, 1770; et des *Satires de Juvenal trad. en vers anglais*, 2 vol. in-12, 1786. Il est mort en 1807. — Owen (Thomas-Édouard), ecclésiastique anglais, était recteur de Llandy Frideg, dans l'île d'Anglesey; il exerça long-temps dans ce comté les fonctions de magistrat, et mourut à Beaumaris, en déc. 1814. On a de lui le *Méthodisme démasqué*, in-8°. 1802. L.

OXENSTIERNA (Axel, comte d'), sénateur et chancelier de Suède, un des hommes d'état les plus illustres du dix-septième siècle, naquit en 1583, dans la province d'Upland. Il perdit de bonne heure son père, membre du sénat; et sa mère, née comtesse de Bielke, dirigea sa première éducation. Après avoir fait quelques études dans son pays, il se rendit en Allemagne, et passa plusieurs années aux universités de Rostock, de Iéna et de Wittenberg, s'appliquant aux langues savantes (1), à l'histoire, à la politique, et même à la théologie. Ce fut à Wittenberg qu'il prit le degré de maître-ès-arts. Ses talents se développèrent rapidement; et, de retour en Suède, il fut employé par Charles IX à des négociations importantes. Il n'avait que vingt-six ans, lorsque le même prince le fit entrer au sénat, et le chargea peu après de la direction générale du gouvernement, le roi ne pouvant plus gouverner lui-même. En 1611, Gustave-Adolphe monta sur le trône, et Oxenstierna fut nommé chancelier du royaume, ou ministre principal. La nature avait formé ces deux hommes pour aller ensemble à la gloire; l'un, par ses exploits, son courage brillant, ses conceptions élevées et hardies; l'autre, par sa prudence, son zèle infatigable, ses combinaisons profondes. Leurs noms sont devenus inséparables comme ceux de Henri IV et de Sully. Oxenstierna termina d'abord, par des négociations habiles, la guerre avec le Danemark, qui avait commencé sous le règne de Charles IX, et qui, depuis long-temps, était onéreuse à la Suède. En 1614, il suivit Gustave-Adolphe en Livonie, assista aux campagnes contre les Russes, et négocia, en 1617, la paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique. Une autre guerre occupait le roi; c'était celle de Pologne: le chancelier en dirigea quelques opérations; et, la Prusse ayant été conquise, il devint gouverneur général de ce pays, avec un pouvoir presque illimité. Dans le même temps, l'Autriche faisait de grands progrès en Allemagne, et menaçait les côtes de la Baltique. Oxenstierna quitta la Prusse, et se rendit auprès du duc de Poméranie pour l'engager à recevoir une garnison suédoise dans la ville-forte de Stralsund. Ayant réussi dans l'exécution de ce projet, il travailla, de concert avec l'Angleterre et la France, à faire signer au roi de Pologne une trêve avec la Suède. Ces mesures mirent Gustave-Adolphe en état d'agir en Allemagne, et de prendre une part directe à la lutte entre les protestants et les catholiques, entre l'empereur et les princes de l'empire. Le héros suédois conduisit ses troupes en Poméranie, étonna par la rapi-

(1) Il acquit une profonde connaissance de la langue grecque; et l'on conserve encore à l'université d'Upsal, un exemplaire de Platon, chargé de notes dans lesquelles il avait corrigé la version de Serranus.

dité de sa marche, et changea tout-à-coup l'horizon politique. Il avait laissé Oxenstierna en Suède; mais il l'appela bientôt auprès de lui, pour profiter de ses conseils, et pour lui confier des négociations importantes. Le chancelier était dans les contrées du Rhin, lorsque Gustave-Adolphe termina sa carrière à Lutzen. La nouvelle de cet événement le plongea dans l'affliction, mais ne put abattre son zèle et sa fermeté. Il concentra les troupes de la Suède et des alliés, fit un voyage en Brandebourg et en Saxe, et combina si sagement toutes ses mesures, toutes ses démarches, qu'il obtint une confiance générale. Le sénat de Suède lui donna des pouvoirs illimités; la ligue protestante le nomma son directeur, et plusieurs voix s'élevèrent pour le faire déclarer électeur de Maïence. Il ne prit jamais possession de l'électorat, soit parce qu'il n'y eut point une majorité suffisante dans les suffrages, soit parce qu'il voulut se mettre à couvert de la jalousie; mais il conduisit avec autant d'énergie que de sagesse, l'administration générale qui lui avait été confiée, et déjoua les intrigues de ceux qui, par des efforts secrets, se flattaient de faire échouer ses entreprises. Les triomphes des Suédois continuaient; et les généraux secondaient le zèle actif, la vigilance du chancelier. Cependant, tout-à-coup, l'aspect des affaires fut entièrement changé par un événement malheureux: une mésintelligence funeste entre Weimar et Horn occasionna (1634) la perte de la bataille de Nordlingue; les impériaux profitèrent de ce succès pour détacher plusieurs princes de l'alliance de la Suède; les généraux se divisèrent, et les soldats prirent part à ces divisions. Tout semblait perdu pour les Suédois et pour la ligue des protestants. Ce fut dans ce moment critique qu'Oxenstierna déploya toutes les ressources de son esprit, toute la force de son caractère. Il parvint à réunir les débris de l'armée, et à soutenir le courage des soldats; il demanda des secours à sa patrie, et en obtint la promesse; il entama de nouvelles négociations, et il les suivit avec non moins de prudence que de dignité. L'appui de la France était nécessaire, et le chancelier se décida de faire un voyage à Paris pour conférer avec Richelieu. Le faste du cardinal l'étonna; les prétentions de ce ministre lui parurent orgueilleuses: il entrevit de la jalousie et de la méfiance; mais il ne se laissa point déconcerter: conservant un calme imposant, il conquit l'estime de son rival, et parvint au but qu'il s'était proposé. La guerre reprit son cours; et Banier appuya par des victoires les mesures qu'ordonnait le chancelier. En 1630, la fortune étant retournée sous les drapeaux des Suédois, et la marche des affaires générales ayant été assurée, Oxenstierna revint à Stockholm. Il présenta un compte détaillé de son administration, et prit sa place parmi les tuteurs de Christine. Cette jeune princesse lui avait été recommandée de la manière la plus pressante, par Gustave-Adolphe. Il donna des soins éclairés à son éducation; et en même temps il veilla à ses intérêts, à la gloire du pays qu'elle devait régir. Il devint l'ame du conseil; et depuis son retour jusqu'à l'époque où Christine prit elle-même les rênes de l'État, ce fut lui qui gouverna la Suède. Il introduisit le plus grand ordre dans les finances, encouragea le commerce, et protégea les scien-

ces. Mécontent de la politique du Danemark, il fit déclarer la guerre à ce pays ; et malgré les difficultés que les Suédois avaient encore à vaincre en Allemagne, ils réduisirent les Danois à signer une paix qui leur fit perdre des provinces. Ce fut Oxenstierna qui en dicta les conditions, en 1646, à Bromsebro, où il s'était rendu. Christine, devenue majeure, suivit long-temps les conseils du chancelier, et lui témoigna les plus grands égards. Mais les courtisans et les favoris écartèrent peu-à-peu l'homme d'état dont la présence les gênait. Il se montra néanmoins dans toutes les occasions importantes, et manifesta son dévouement au bien général. Il fit tous ses efforts pour empêcher qu'une trop grande précipitation à conclure la paix avec l'Autriche n'enlevât à la Suède le fruit de ses victoires. Il retarda, par des représentations énergiques, l'abdication de la reine ; et, lorsqu'elle eut enfin pris la résolution décisive de descendre du trône, il témoigna hautement son improbation. Il refusa même d'assister à l'acte solennel où Christine remit le sceptre à Charles-Gustave. Il fut dénoncé à ce prince, comme un ambitieux qui avait des vues secrètes, et qui travaillait sourdement à faire rivaliser sa famille avec la maison royale. Mais Charles ne prêta point l'oreille à la calomnie, et consulta plusieurs fois le vieillard vénérable dont il appréciait l'expérience et les vertus. Cependant Oxenstierna approchait du terme de sa glorieuse carrière ; il mourut le 28 août 1654. Charles Gustave lui rendit visite pendant sa maladie, et s'entretint avec lui de la situation du royaume. La mort du chancelier fut le sujet d'un deuil général ; et tous les citoyens éclairés sentirent vivement la perte que faisait l'État. Oxenstierna se montra toujours le protecteur zélé de tous les talents ; et les institutions littéraires de la Suède lui furent redevables d'un grand nombre d'améliorations. Il fut long-temps à la tête de l'université d'Upsal, où il appela de l'étranger des professeurs connus par leur mérite. Sa bibliothèque était aussi considérable que bien choisie, et il en faisait un usage journalier. Il écrivait avec la même facilité en suédois et en latin ; et une partie de sa vaste correspondance dans ces deux langues a été conservée. On le regarde comme l'auteur du second volume de l'*Historia belli sueco-germanici*, dont le premier est de Phil. Chemnitz ; et ce fut lui qui rédigea l'ouvrage que le même Chemnitz fit imprimer sous le titre : *De Arcanis Austriacæ domûs ab Hippolyto à Lapide* (1). Axel Oxenstierna eut un fils nommé Jean, qu'il envoya au congrès de Westphalie, et qui signa avec Salvius le traité de paix de 1648. Ce fils, jeune encore, ayant exprimé, dans une lettre à son père, la crainte de ne pouvoir surmonter les obstacles qu'il rencontrait, reçut cette réponse : *Nescis, mi fili, quantillâ prudentiâ homines regantur.* L'extérieur du chancelier de Suède était noble, mais en même temps de la plus grande simplicité. Les mêmes traits caractérisaient sa manière de vivre, sa conversation et toute sa conduite. La reine Christine ayant voulu le créer duc, il refusa ce titre comme trop fastueux en

(1) Oxenstierna avait aussi laissé quelques morceaux historiques, écrits en latin, mais dont on n'a conservé que des fragments. Dieteric Lange en a publié un, relatif aux affaires de Pologne, en 1725, dans une dissertation intitulée : *Monumentorum litterariorum Axelii Oxenstierna pars prima*, *præside Olao Celsio*, Upsal, 1750, in-4°.

Suède. Il avait l'ambition des grandes ames, celle de dominer par le talent, d'influer par le mérite, et de laisser une vaste renommée. C—AU.

OXENSTIERNA (BENOÎT), de la même famille que le précédent, et digne, à plusieurs égards, d'être placé à côté de lui, naquit en 1623; il fit ses études à Upsal, entreprit un voyage, et assista aux négociations d'Osnabruck. Il fut nommé gouverneur de Varsovie et de la Haute-Pologne, par Charles-Gustave, qui lui accorda une représentation royale, pour imposer aux Polonais. Chargé ensuite de négocier les préliminaires de la paix, il en rédigea les articles avec la plus haute sagesse. Après la mort de Charles Gustave, Oxenstierna, retourné en Suède, eut une grande influence dans l'administration. Il se déclara antagoniste du système ambitieux de Magnus de la Gardie; et Charles XI ayant atteint sa majorité, il gagna la confiance de ce prince, au point qu'il devint chancelier du royaume et ministre principal. Il voulait que la Suède tendît surtout à s'agrandir et à se fortifier dans le Nord; qu'elle prît peu de part aux destinées des pays éloignés d'elle, et que l'indépendance politique assurât sa prospérité intérieure. Charles XI le remercia de la manière la plus flatteuse de ses services, dans une lettre qui a été conservée, et qui fait autant d'honneur au prince qu'au ministre. Le système pacifique, maintenu long-temps par Oxenstierna, fut ébranlé par la mort de Charles XI; et les vues hostiles de plusieurs puissances forcèrent Charles XII à commencer la guerre. Ce prince avait remporté des victoires essentielles pour sa sûreté, décisives pour une paix glorieuse: il avait humilié le Danemark, repoussé les Russes et conquis la Pologne. Ce fut alors qu'Oxenstierna, avancé en âge, instruit par l'expérience, éclairé sur les vrais intérêts de sa patrie par de profondes méditations, adressa au jeune héros ce Mémoire inséré dans plusieurs recueils historiques, et qui est un chef-d'œuvre de sagesse, un monument du patriotisme le plus vrai et le plus courageux. Le ministre représente au roi les avantages de sa situation, les circonstances favorables qui s'offrent pour faire la paix; il lui fait entrevoir le rôle qu'il doit jouer à la suite de cette paix, dans le Nord et dans l'Europe entière; en même temps il lui montre les inconvénients que pourrait entraîner la continuation de la guerre. Charles poursuivit la carrière de ses exploits, et mit la fortune à tant d'épreuves, qu'enfin elle le trahit. Oxenstierna ne vit point les malheurs qui accablèrent sa patrie: il mourut, dès l'année 1702, peu après avoir envoyé son Mémoire au roi. Il fut, ainsi que le grand Axel Oxenstierna, un protecteur zélé des sciences et des lettres, et donna, surtout à l'université d'Upsal, dont il avait été chancelier pendant cinquante ans, des preuves de sa munificence. C—AU.

OXENSTIERNA (GABRIEL THURESON, comte D'), gouverneur du duché des Deux-Ponts, de la même famille que les précédents, était arrière-neveu d'Axel. Il naquit à Stockholm, en 1641, fit de bonnes études, entreprit des voyages, et parcourut une grande partie de l'Europe. Il fut employé ensuite par Charles XI, dans la carrière des armes, et dans celle des ambassades. Nommé ambassadeur extraordinaire au congrès de Ryswick, il fut accusé d'avoir négligé les intérêts de sa cour, et éprouva une disgrace dont ses en-

ennemis triomphèrent. Cependant Charles XII continua de l'employer et le nomma, en 1699, gouverneur-général du duché des Deux-Ponts, qui venait d'échoir à la maison régnante de Suède. Oxenstierna occupa cette place huit années : il déploya une grande activité et une grande représentation, mais fut de nouveau en butte à la jalousie et vit consumer sa fortune. Les soucis et le chagrin abrégèrent ses jours : il mourut en mai 1707; et son corps, transporté en Suède, fut enterré solennellement, par l'évêque suédois Billberg ; ce qui donnerait à croire qu'il n'avait point ostensiblement quitté le luthéranisme pour se faire catholique, comme il est dit dans quelques Mémoires du temps (1). Ce fut pendant les dernières années de sa vie, que le comte Oxenstierna écrivit (en français) l'ouvrage connu sous le titre de *Pensées sur divers sujets avec des Réflexions morales*. Bruzen de La Martinière, qui en a été l'éditeur, y a laissé subsister des fautes de style et des lieux-communs, qui diminuent l'effet des idées profondes et des traits saillants qu'on y rencontre. — On trouve, dans le Magasin encyclop. de 1805 (1, 383), l'annonce d'une édition complète des ouvrages, en vers et en prose, du comte J.-G. Oxenstirn, publiée à Stockholm, en 3 vol. in-8°. : l'ancienne édition de ses ouvrages, y est-il dit, ne contenait que le *Jus publicum*, et quelques autres écrits sur la politique. Parmi les plus remarquables, on cite les *Commentarii rerum Suecicarum* (1). C—AU.

OXFORD. *V.* HARLEY (XIX, 436).

OYSEL. *V.* LOISEL et OUSEL.

OZANAM (JACQUES), laborieux mathématicien, était né en 1640, à Bouligneux, dans la principauté de Dombes, d'une famille d'origine juive. Il avait reçu de la nature le goût des sciences exactes; mais son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, se garda bien de favoriser un penchant qui contrariait ses vues. A mesure qu'il avançait en âge, il voyait augmenter son éloignement pour tout ce qu'on lui enseignait, et son ardeur pour les sciences qu'on lui tenait cachées. A quinze ans, il composa un ouvrage de mathématiques, dans lequel il trouva plus tard des choses dignes d'être publiées. Pendant qu'il achevait son cours de théologie, son père mourut, et il se hâta de renoncer à la cléricature. Comme, d'après la coutume de Bresse, la fortune appartenait à son frère aîné, il ne lui resta d'autre ressource que d'enseigner les mathématiques qu'on ne lui avait pas permis d'étudier. S'étant fixé à Lyon, il s'y soutint quelque temps par le produit de ses leçons, auquel suppléait le gain du jeu. Des étrangers, ses élèves, à qui il prêta cinquante pistoles, sans billet, ayant raconté ce trait au père du chancelier d'Aguesseau, ce magistrat le fit engager à venir à Paris, où il devait trouver plus de facilités qu'à Lyon. Ozanam accepta cette proposition,

(1) Dans quelques passages de ses *Pensées*, il s'exprime, à la vérité, comme les protestants; mais ailleurs il parle positivement de son bannissement de sa patrie, et de la perte de ses biens pour la religion catholique : il semble indiquer assez clairement son retour à la communion romaine, dans son épitaphe faite par lui-même, et qui nous a paru trop remarquable pour n'être pas insérée ici.

Patriâ, domo et mundo,
Veræ religionis, pravæ uxoris, et podagræ causâ
Carui.
Peccator eram, cinis sum,
Amplius nihil.
Apage, viator. brevi talis eris.

C. M. P.

(1) Ce comte Johan-Gabriel Oxenstierna, que Millin a mal-à-propos confondu avec le précédent, fut reçu membre de l'académie des sciences de Stockholm, le 24 août 1786.

avec d'autant plus d'empressement, qu'il desirait connaître les grands géomètres dont il avait étudié les ouvrages. Il renonça dès-lors au jeu pour se livrer tout entier aux mathématiques, et eut bientôt un grand nombre d'élèves. Il était jeune, bien fait, et d'un caractère assez gai. Des aventures de galanterie vinrent le chercher; et le célibat lui paraissant dangereux, il épousa une femme presque sans biens, qui l'avait touché par son air de douceur, de modestie et de vertu. Ces belles apparences, ajoute Fontenelle, ne le trompèrent point. Satisfait de sa condition, il partagea son temps entre l'étude et l'enseignement. Il donnait des leçons pendant la paix; et il employait les temps de guerre à composer des ouvrages qui ajoutèrent à son aisance et à sa réputation. Il eut jusqu'à douze enfants, dont la plupart moururent en bas âge, et qu'il regretta, dit encore son panégyriste, « comme s'il eût été riche, ou plutôt comme ne l'étant point; car ce sont les plus riches qui se tiennent les plus incommodés d'une nombreuse famille. » Il perdit, en 1701, sa femme, et avec elle tout le repos et le bonheur de sa vie. La guerre de la Succession, en lui enlevant ses écoliers, le réduisit à un état fort triste. Ce fut dans ce temps-là qu'on l'admit à l'académie des sciences, comme élève; titre qu'on avait dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa patience ne se démentit pas un instant; et, malgré les embarras où il se trouvait, il ne perdit rien de sa gaîté. Il eut le pressentiment de sa mort prochaine; et, par cette raison, il refusa des seigneurs étrangers, qui voulaient le prendre pour maître. Enfin, le 3 avril 1717, il venait de dîner avec appétit, lorsqu'il se sentit incommodé et demanda à se coucher; peu d'instants après, il fut frappé d'une apoplexie, qui l'enleva en moins de deux heures. Ozanam était pieux; il ne se permettait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion, et il disait en propres termes, « qu'il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire. » Il composait avec une extrême facilité; il ne faisait jamais de rature, ni de correction sur ses manuscrits; sa première rédaction était toujours la dernière. Outre des éditions augmentées des *Éléments d'Euclide*, du P. De Challes; de la *Géométrie pratique* et du *Traité de la sphère*, de Boulanger, et quelques *Mémoires* dans le recueil de l'académie, dans le Journal des savants, etc., on a de lui : I. *Tables des sinus, tangentes et secantes, et des logarithmes*, Lyon, 1670, Paris, 1685; 1720, in-8°. II. *Traité de gnomonique*, Paris, 1673, in-12; nouvelle édit. augmentée sous le titre de *Méthode générale* pour tracer les cadrans, ibid., 1685, in-12. III. *La Géométrie pratique*, etc., ibid., 1684, in-12. IV. *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équations*, etc. ibid., 1687, in-8°. L'auteur servit utilement les mathématiques par cet ouvrage, dit Montucla : s'il eût suivi cette carrière, il se serait fait une réputation plus solide; mais il lui fallait vivre, et et pour cela travailler à des ouvrages d'un débit plus courant (*Hist. des Mathémat.*, II, 168). V. *L'Usage du compas de proportion expliqué* et démontré d'une manière courte et facile, etc., ibid., 1688, in-8°.; ibid., 1700; nouv. édit. revue par Gar-

nier, ibid., 1794, in-12. Cette édition est estimée. VI. *Dictionnaire mathématique*, ibid. 1690, in-4°. VII. *Cours de mathématiques*, ibid., 1693, 5 vol. in-8°.; réimprimé à Amsterdam, en 1699. VIII. *Traité de la fortification*, contenant les méthodes anciennes et modernes pour la construction et la défense des places, Paris, 1694, in-8°. IX. *Récréations mathématiques et physiques*, ibid., 1694, 2 vol. in-8°.; nouv. édit. augmentée, ibid. 1720, 1735, 4 vol. in 8°. Il y a des exemplaires avec la date de 1741. Cet ouvrage curieux, beaucoup plus ample que ceux qui avaient déjà paru sous le même titre (*V.* MYDORGE), contient la solution d'une foule de problèmes d'arithmétique, de géométrie, d'optique, de gnomonique, de mécanique, de pyrotechnie, etc. On y trouve encore un Traité des *Horloges élémentaires*, (ou dont le moteur est le feu, l'eau, l'air ou la terre), traduit de l'italien (de Dominique Martinelli); une dissertation *sur les lampes perpétuelles*, remplie de niaiseries et dénuée de critique; enfin un ample recueil de tours de gobelets et d'escamotage, qui pouvait offrir quelque intérêt avant la publication des ouvrages de Decremps, Guyot et Pinetti. Un savant, homme d'esprit, a fait de ces *Récréations* un livre tout neuf par la multitude d'articles, ajoutés, élagués ou substitués dans l'édition qu'il en a donnée, Paris, 1778 ou 1790, 4 vol. in-8°. (*V.* MONTUCLA, XXX, 45). X. *Nouvelle Trigonométrie*, etc., 1699, in-12; réimprimée sous le titre de *Méthode pour lever les plans et les cartes*, Paris, 1750, in-12; avec des augmentations, par (Jacques) Audierne, Paris, 1781, in-12. Audierne, comme Montucla, a fait du livre d'Ozanam un ouvrage entièrement neuf. XI. *Méthode facile pour arpenter ou mesurer toutes sortes de superficies*, ibid. 1699, in-12; ibid., 1725, avec des corrections; réimprimé, avec des additions, par Audierne, sous le titre de *Traité de l'arpentage et du toisé*, ibid., 1779, in-12. XII. *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8°. Leibnitz jugeait cet ouvrage supérieur à la plupart des traités d'algèbre (Voy. le *Journal des savants*, ann. 1703). Il en parle aussi avantageusement, dans son *Commercium epistolicum* avec Bernoulli, à cause de quelques méthodes algébriques utiles dans la réduction des quantités irrationnelles. XIII. *La Perspective théorique et pratique*, ibid., 1711, in-8°.; nouv. édit. 1720, in-8°. XIV. *La Géographie et Cosmographie, qui traite de la sphère*, etc., ibid., 1711, in-8°. Ozanam a laissé en manuscrit un *Traité de l'analyse*, de Diophante, qui se trouvait dans la bibliothèque de d'Aguesseau. On peut consulter son *Éloge*, par Fontenelle, dont on a tiré la plupart des détails qui composent cet article, les *Mémoires* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. Le portrait d'Ozanam a été gravé de format in-4°. W—s.

OZANNE (HILAIRE), philologue et poète latin, né à Dole, en 1608, était petit-fils d'un professeur en droit à l'université de cette ville. Il s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude de la jurisprudence, et se fit recevoir avocat au parlement: mais son goût l'entraînait vers la culture des lettres; et il consacrait ses loisirs à apprendre les langues orientales, dans lesquelles, si l'on en croit ses contemporains, il fit des progrès très remarquables. Son but était de

se livrer à une étude aprofondie de la Bible, qu'il regardait comme la source la plus abondante où peuvent puiser les nobles esprits qui ont reçu le talent de la poésie; mais il fut arraché à ses douces occupations, et nommé, en 1644, auditeur-général de l'armée de Flandre. La vie des camps devait déplaire à un homme du caractère d'Ozanne; pour se distraire de ses ennuis, il composa, un petit poème intitulé: *Vita Christi ordine chronologico epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8°. de 79 pag. L'auteur en promettait une seconde édition augmentée de cent épigrammes; mais elle n'a point paru. W—s.

OZANNE (CHRISTOPHE), simple paysan, du hameau de Chaudray, près de Mantes, acquit, à la fin du dix-septième siècle, une réputation extraordinaire par les cures qu'il opérait à l'aide de quelques médicaments et de simples. Coulanges écrivant à Mme. de Sévigné, le 27 janvier 1696, lui disait: « Le duc de Nevers partit avant-hier pour aller » dans le voisinage de la Roche-» Guyon, consulter Christophe *aux* » *Anes* (1), qui est un laboureur, » mais un homme admirable pour la » guérison de tous les maux, par la » connaissance qu'il a des simples, » qu'il tient de son père; ce qu'il » laissera, faute d'enfants, à un de » ses neveux.... On ne parle que » des cures étonnantes qu'il fait, et de » son désintéressement. Il donne aux » pauvres ses remèdes pour rien; il » les fait payer aux riches précisé-» ment ce qu'ils valent, n'exige pour » toute récompense que trente sols » ou un écu, qu'il fait mettre dans » un trone pour les pauvres.... Le » duc de Gramont et Turmenies sont » guéris par lui; le dernier lui a en-» voyé cent pistoles, qu'il lui a ren-» voyées aussitôt. » On peut voir, dans le tome VIII des *Diversités curieuses* de l'abbé Bordelon, d'autres détails singuliers sur cet honnête charlatan, qui, très-différent de ceux de notre siècle, ne dut, à ce qu'il paraît, toute sa renommée qu'à la recommandation qu'il faisait à ses malades d'observer une diète austère, et de boire beaucoup d'eau. La poésie lui paya son tribut de reconnaissance: plusieurs pièces de vers furent composées à son sujet; nous ne citerons que celle-ci, qui paraît être l'ouvrage d'un homme qui se croyait en droit de se plaindre de la faculté:

> Ozanne n'eut jamais dessein
> De s'ériger en medecin;
> L'honneur qu'on lui fait le chagrine;
> Lui medecin! Comment? Par où?
> Il guérit ceux qu'il traite, et n'en veut pas un sou,
> Deux points essentiels contre la medecine.

Le portrait de Christophe Ozanne a été gravé par Bonnart et par Lochon: il destinait, comme ledit Coulanges, son neveu Jean Ozanne, à lui succéder; mais aucun mémoire ne nous étant parvenu sur ce dernier, nous présumons qu'il aura renoncé à l'art de guérir pour reprendre sa charrue. M—É.

OZANNE (NICOLAS-MARIE) né à Brest, le 12 janvier 1728, montra dès l'âge le plus tendre, de si grandes dispositions pour le dessin, que ses parents se décidèrent à le placer sous la direction de Roblin, professeur de l'école de la marine dans la même ville. Ses progrès, sous ce maître habile, furent tellement rapides, qu'à peine âgé de quatorze ans, on le jugea capable de le seconder dans ses leçons. Le ministre de la marine, Rouillé, voulant faire exécuter les planches représen-

(1) Coulanges altère ainsi à dessein le nom de notre Esculape.

tant les vues du Havre, qui avaient été composées à l'occasion du voyage de Louis XV en ce port (1749), jeta les yeux sur Ozanne, pour en dessiner les vaisseaux : appelé à Paris, Ozanne profita de ce séjour pour se perfectionner dans son art, en prenant les conseils des peintres Natoire et Boucher, ainsi que du graveur J. Ingram. Son travail terminé, il alla continuer ses fonctions au port de Brest; mais il y était à peine arrivé, qu'il reçut l'ordre de se rendre à Toulon, pour y exécuter les dessins de l'escadre de La Galissonnière, qui allait entreprendre l'expédition de Minorque. En 1762, étant depuis dix ans dessinateur de la marine, il fut attaché au bureau des ingénieurs-géographes de la guerre; mais il se démit de cette place, après six années d'exercice. Lorsque le marquis de Courtanvaux se chargea de faire, à ses frais, l'épreuve à la mer des montres marines présentées à l'académie des sciences par Pierre Leroy, ce fut à Ozanne qu'il confia la construction de la frégate l'*Aurore*, qu'il destinait à cette expédition (1). Ce bâtiment appareilla du Havre, au mois de mai 1767, ayant à bord les commissaires nommés par l'académie; Leroy, qui devait diriger les montres, et Ozanne, qui voulait juger par lui-même des qualités de cette frégate. Dans sa relâche à Rotterdam, les Hollandais, frappés de l'élégance et de la solidité de sa construction, tentèrent par les propositions les plus avantageuses, de déterminer l'ingénieur à se fixer chez eux; mais son patriotisme ne lui permit pas d'accepter les honneurs qui lui étaient offerts. Peu de temps après, Ozanne fut choisi pour diriger l'éducation des princes, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale; et dans sa nouvelle carrière, il trouva souvent l'occasion de profiter de la confiance dont l'honoraient ses augustes élèves pour servir le département de la marine. En 1789, il obtint, après cinquante années de travaux, la liberté de quitter le service. Les arts et les sciences qu'il avait professés avec tant de succès, vinrent embellir sa retraite. Cet artiste est mort à Paris, le 3 janvier 1811. Les dessins d'Ozanne sont tous remarquables par une grande facilité dans l'exécution. Il a su profiter habilement des masses de fumée produites par l'artillerie dans les combats de mer; et il les a souvent fait concourir à en rendre l'effet plus piquant. Ses nombreuses vues de ports sont citées avec éloge : la vérité et la scrupuleuse exactitude qui en font le principal mérite, y sont au plus haut degré. On connaît près de trois cents planches à l'eau-forte, de sa main : dans ce nombre on distingue le *Traité de la marine militaire*, dédié à M. de Choiseul. Cet ouvrage, qui contient cinquante planches in-8°., représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats ainsi qu'à l'attaque et la défense des ports. Les autres planches forment des cahiers de principes, des paysages maritimes, vues de ports, évolutions de vaisseaux, et des vignettes. H—Q—N.

OZANNE (PIERRE), frère du précédent, ingénieur-constructeur de la marine, né à Brest le 3 décembre 1737, entra fort jeune au service; et après avoir parcouru une hono-

(1) On conserve à la bibliothèque de Sainte-Geneviève un modèle en relief de la frégate l'*Aurore*, exécuté fort en grand et avec un luxe et une précision extraordinaires.

rable carrière, tant dans les ports qu'à bord des vaisseaux, il mourut dans sa ville natale, le 10 février 1813. Sa collection d'ornements pour les poupes et les proues des vaisseaux est fort estimée; cet œuvre se fait surtout distiguer par le goût et le sentiment des convenances. Ozanne était, en outre, un excellent ingénieur. Sa corvette, la *Diligente*, dont la marche supérieure n'a point encore été surpassée, a suffi pour établir sa réputation dans l'art si difficile de la construction. On ignore quel fut son maître; mais l'esprit de ses ouvrages ne permet pas de douter qu'il ne cherchât à imiter Aliamet aîné. On connaît de lui une suite de petites pièces en travers, qui représentent des *Vaisseaux*, des *Ports de mer* et des *Paysages*, d'après ses propres dessins. Les plus remarquables sont une collection de douze pièces, gravées à l'eau-forte, et terminées au burin. Elles sont marquées d'un P, suivi d'un O et d'un Z entrelacés. Ses ouvrages les plus nombreux sont ceux qu'il a gravés conjointement avec son frère Nicolas et ses deux sœurs, Jeanne-Françoise (morte à Paris, le 20 février 1795), et Marie-Jeanne, épouse d'Yves-Marie Le Gouaz. Les pièces auxquelles ils ont travaillé en société, s'élèvent à quatre-vingt-une, et ont été publiées sous le titre de : *Nouvelles vues perspectives des ports de France, dessinées par Ozanne, et gravées par Le Gouaz*, in-fol. oblong. M. Ponce a rédigé le texte descriptif de la nouvelle édition, qui est intitulée : *Vues des principaux ports et rades du royaume de France et de ses colonies*. Les *Vues* et les *Marines* qui appartiennent aux deux frères, sont en général de leur composition : elles ont le mérite d'une entente parfaite dans toutes les parties qui concernent la marine ; tout y est rendu avec une vérité surprenante. On connaît de Jeanne-Françoise, leur sœur aînée : I. Une *Vue de Dieppe*. II. Une *Vue de Saint-Valeri*. III. Une seconde *Vue du port de Livourne*, d'après Vernet. IV. Différentes *Vues des colonies françaises*. On doit à sa sœur Marie-Jeanne : une première *Vue du port de Livourne*, également d'après Vernet; le *Temps serein*, d'après le même; les *Relais flamands* et la *Ferme flamande*, d'après Wouwermans. Cette dernière artiste mourut à Paris, le 16 février 1786. Voyez la *Notice* sur cette famille, imprimée en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coiny*, 1811, in-8°. H-q-n et P-s.

OZELL (Jean), littérateur anglais du dix-huitième siècle, possédait une connaissance profonde des langues grecque, latine et hébraïque, de l'italien et de l'espagnol, et surtout du français, dont il a traduit un grand nombre de pièces de théâtre, particulièrement toutes celles de Molière. Mais son goût pour la littérature n'était pas assez exclusif pour le détourner des travaux plus profitables. Il occupa plusieurs emplois lucratifs dans le commerce et dans l'administration civile. En outre, un gentilhomme qui paraissait avoir eu des obligations à sa famille, lui avait laissé, en mourant, un héritage qui aurait suffi pour le faire vivre dans l'indépendance. Ozell était un homme de lettres estimable, mais de peu de génie, et auquel ses prétentions exagérées ont peut-être empêché qu'on ne rendît la justice qu'il méritait. Pope l'ayant introduit, on ne sait pourquoi, dans sa *Dunciade*, Ozell publia un avis, signé de son nom dans le *Weekly*

Medley de septembre 1729, où il donne un libre cours à son ressentiment, et trace un parallèle entre Pope et lui, sous le rapport des lumières et du génie poétique; parallèle où il ne balance pas à se donner tout l'avantage. Un de ses ennemis ne l'aurait pas servi plus mal; et Pope ne vit rien de mieux, en effet, pour justifier le ridicule qu'il avait jeté sur lui, que d'imprimer cet étrange avertissement dans les notes de la *Dunciade*. Ozell, d'ailleurs, quand on ne choquait point son amour-propre, était un homme aimable dans la société. On a de lui des traductions de différentes langues. Celle qu'il a faite des comédies de Molière n'est pas la meilleure; et ce n'était point, à la vérité, une tâche facile. Il réussissait mieux dans les ouvrages sérieux. Les autres pièces qu'il a traduites du français, sont: le *Cid*, *Alexandre*, *Britannicus*, 1714; les *Plaideurs*, *Manlius*, 1715; *Caton*, 1716; l'*Embarras des richesses*, 1735. Il mourut à Londres, en 1743. Il paraît avoir fait une traduction d'Homère, que Toland et Gildon ont déclarée non-seulement *antérieure*, mais *supérieure* à celle de Pope; une traduction du Lutrin de Boileau; une autre de la *Secchia rapita* du Tassoni. L.

OZI (Etienne), premier basson à la chapelle du roi, ensuite à la chapelle impériale et à l'orchestre de l'Opéra, et professeur de cet instrument au conservatoire de musique, naquit à Nimes, le 9 décembre 1754. Le basson est un instrument assez ingrat, et borné: mais le talent supérieur d'Ozi sut en étendre les effets; et, sans altérer le caractère qui lui est propre, il en tira un parti dont jusqu'alors on ne l'avait pas cru susceptible. Le secret de cette espèce de prodige ne consistait cependant que dans une grande pureté de son, dans une exécution nette et précise, simple et naturelle. La réputation de cet artiste, commencée dès 1779, par l'éclat avec lequel il parut au Concert spirituel pour la première fois, et progressivement accrue par de nouveaux succès, atteignit le plus haut degré aux concerts du théâtre Feydeau. Les compositions d'Ozi sont estimées; et la *Méthode nouvelle et raisonnée* qu'il publia, en 1788, est encore suivie pour l'enseignement, à l'école royale de musique. L'auteur est mort à Paris, le 5 octobre 1805. V. S. L.

OZIAS, roi de Juda. *V.* Osias.

OZIAS, prophète, plus connu sous le nom d'Azarias que lui donnent les livres saints, était fils d'Obed, et florissait dans Juda, vers l'an 970 avant J.-Chr. Il alla à la rencontre d'Asa, qui revenait vainqueur de Zara, roi d'Ethiopie (*V.* Asa, II, 561); et après l'avoir félicité sur sa victoire, il lui prédit les malheurs qui fondraient sur Israël après que le peuple aurait abandonné le Seigneur. « Pour vous, Roi, lui dit-il, prenez courage; que vos mains ne s'affaiblissent point, et votre persévérance sera récompensée. » Asa suivit les conseils du prophète, et acheva de détruire dans ses états le culte des idoles. Les Livres saints ne disent plus rien d'Ozias, qui mourut, sans doute, peu après cet événement. (*V.* les *Paralipomèn.* II, 15.) W-s.

P

PACATIEN (*Titus-Claudius-Marcius Pacatianus*), empereur, dont l'existence n'est constatée que par les médailles. Ce fut le P. Chamillart qui rapporta d'un voyage dans les Pyrénées la première médaille de ce prince; et il en donna la description dans une *Lettre* à Baudelot, où il établit, avec beaucoup de sagacité, qu'il occupait le trône vers la fin du règne de Philippe. (*Voy.* Chamillart, VIII, 15.) Il paraît que Pacatien fut proclamé auguste dans la partie méridionale des Gaules; c'est du moins la seule contrée où l'on ait trouvé jusqu'ici de ses médailles. Son règne ne put être que très-court. Dèce, successeur de Philippe, se hâta sans doute d'étouffer la révolte, en faisant marcher contre lui un de ses lieutenants, ou en soulevant ses propres soldats. Ainsi l'année 249, qui est la dernière du règne de Philippe, et la première du règne de Dèce, doit avoir été l'époque de l'avénement de Pacatien à l'empire, celle de sa chute du trône, et probablement aussi de la fin de sa vie. Il existe au cabinet du Roi plusieurs médailles de cet empereur, en argent. Le *Catalogue* d'Ennery en cite deux, page 358: Pacatien y est représenté la tête radiée avec le paludament. Au revers de la première, on voit une femme debout, tenant une branche d'olivier, et une haste transversale, avec ces mots: *Pax æterna*; et sur la seconde, une femme debout, tenant deux enseignes militaires, avec la légende: *Fides militum*, W—s.

PACATUS. *V.* Drepanius.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, s'acquit une grande réputation, comme prédicateur, par la noble simplicité de ses sermons. Il n'est connu aujourd'hui, que par ses *Discours de piété, ou Sermons sur les plus importants objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Cet ouvrage avait paru avec une approbation du docteur Tamponnet: mais ensuite on cruty voir des propositions répréhensibles, et l'on y mit des cartons, qui furent rédigés par un autre docteur, l'abbé Millet. On trouve des détails sur cette affaire dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, du 26 juin 1745, qui, comme on peut s'y attendre, critiquent ces cartons avec beaucoup de sévérité. Pacaud n'avait point mis son nom à cet ouvrage, et il n'est pas nommé non plus dans les *Nouvelles*. Il n'avait point pris le parti d'une opposition déclarée, dans les disputes de ce temps-là; il passait cependant pour être favorable aux appelants. Il fut exclus, en 1746, de la maison de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, où il résidait, et envoyé dans une maison de province. Il mourut le 3 mai 1760.

P—c—t.

PACCHIAROTTO (Jacopo), peintre, natif de Sienne, florissait en 1535. S'il ne fut pas élève de Pietro Perugino, il imita son style avec un grand succès. En 1535, il fut un des chefs de la révolte qui éclata dans sa patrie; et il aurait perdu la vie à un infame gibet, si les PP. de l'Observance ne l'avaient tenu caché dans un sépulcre. Échappé à toutes les

recherches, il se réfugia en France, où il fut accueilli par Le Rosso, qui l'admit à travailler avec lui; et l'on croit qu'il mourut dans ce pays. On conserve à Sienne plusieurs de ses tableaux de galerie et d'église, dans la manière de Perugino, parmi lesquels on distingue celui qui orne l'église de Saint-Christophe. Dans les fresques qu'il peignit pour les deux églises de Saint-Bernard et de Sainte-Catherine, en concurrence avec les meilleurs artistes de Sienne, il brille par l'invention et la beauté de la composition. On estime beaucoup celui qui représente la *Visite que sainte Catherine rend au corps de sainte Agnès de Montepulciano*, tableau remarquable par la richesse de l'ensemble. Il en existe encore quelques autres, qui sont une nouvelle preuve de la fécondité de son génie. Il est hors de doute qu'il avait fait une étude aprofondie des ouvrages de Raphaël. On remarque dans ses tableaux des figures d'une beauté, et des airs de tête d'une grâce, qui, de l'aveu des connaisseurs, ne seraient pas désavoués par ce grand maître. Néanmoins Pacchiarotto est presque inconnu hors de sa patrie, attendu que Vasari n'en a dit qu'un mot, et que la plupart des tableaux qui sont reconnus aujourd'hui pour être de lui, ont été long-temps attribués au Perugino lui-même et aux meilleurs art stes de son école. P—s.

PACCHIONI (Antoine), anatomiste, né en 1664 à Reggio, réunit de bonne heure l'étude des mathématiques et de la philosophie spéculative, à celle de la médecine, et se distingua dans ces trois sciences. Devenu docteur, il fut attiré à Rome par l'illustre Malpighi, qui se l'adjoignit dans la pratique médicale. Les progrès du disciple furent rapides, et bientôt son maître l'indiqua aux habitants de Tivoli, où l'élève exerça la médecine avec un tel succès, qu'au bout de six ans, la réputation qu'il s'était acquise, le ramena dans Rome où il ne réussit pas moins. A cette époque, son génie prit une nouvelle direction : le célèbre Lancisi brillait dans cette capitale, et comme praticien et comme anatomiste; il devint l'ami de Pacchioni, qui fut dès-lors associé à ses travaux. Pacchioni disséquait avec une grande habileté, et dut lui être fort utile. Travaillant ensuite pour son propre compte, il fit de nombreuses dissections; et ses recherches se dirigèrent spécialement sur le cerveau, en général, et sur la dure-mère, en particulier. Il étudia les fibres de cette membrane, et il établit qu'elles sont musculaires, comme celles du cœur, auquel la dure-mère ressemble, sous ce rapport qu'elle partage le cerveau en quatre cavités, ou ventricules. Outre la découverte d'une foule de rapports anatomiques de la dure-mère, soit avec la pie-mère, soit avec la masse encéphalique, soit avec les cordons nerveux, soit avec le crâne, Pacchioni fit celle des glandes lymphatiques propres à la première de ces membranes, situées aux environs du sinus longitudinal du cerveau. La physiologie eut part aussi à ses recherches; il fit une foule d'expériences remplies de sagacité, au moyen desquelles il reconnut que la dure-mère jouit de la sensibilité et de l'irritabilité musculaire. Telle est l'analyse des travaux et des opinions de cet habile anatomiste: les uns et les autres ont servi de texte à une foule de controverses ; et Baglivi entre autres, a combattu ses assertions sur la nature musculaire de la

dure-mère : mais ce médecin ingénieux ne savait point assez d'anatomie, et il était trop peu exercé à manier le scalpel, pour se constituer le juge d'un homme tel que Pacchioni. Toutefois, en même temps qu'il les critiquait, Baglivi s'appropriait ses découvertes ; et il les développait avec ce talent qui lui assigne une place élevée parmi les grands écrivains de la médecine. Quoi qu'il en soit, Pacchioni figure au rang des anatomistes investigateurs les plus distingués du dix-septième siècle, bien que, depuis, quelques-unes de ses théories aient été rangées parmi les hypothèses. Il fut membre des académies de Bologne, de Sienne, et des Curieux de la nature. Ses opinions, comme médecin, étaient celles des iatro-mathématiciens. Il mourut à Rome, en 1726. Pacchioni n'a rien écrit sur la médecine proprement dite; mais il a composé une foule de Mémoires sur l'anatomie et sur la physiologie, dont les principaux sont : I. *De Duræ matris fabricâ et usu disquisitio anatomica*, Rome, 1701, in-8°. II. *Dissertatio epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, indeque ortis lymphaticis ad piam meningem productio*, ib., 1705, in-8°. III. *Disputationes binæ illustrandis duræ-meningis et ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ*, ibid., 1713, in-8°., avec les réponses de Fantoni, à qui ces dissertations étaient adressées. IV. *Dissertationes physico-anatomicæ de durâ meninge humanâ, novis experimentis et lucubrationibus auctæ et illustratæ*, ibid., 1721. Les ouvrages de Pacchioni ont été réunis et publiés à Rome, 1741, in-4°., sous le titre d'*Opera omnia*, avec figures. F—R.

PACCIOLI (Luc), en latin *Paciolus*, religieux franciscain et mathématicien du quinzième siècle, surnommé *De Burgo*, parce qu'il était né à Borgo-San-Sepolcro, en Toscane, eut beaucoup de part à la renaissance de la science qu'il cultivait. Il paraît qu'il avait voyagé dans l'Orient. Il enseigna les mathématiques à Naples, et ensuite à Milan, où il remplit le premier une chaire fondée par Louis Sforce. Il rapporte lui-même, dans son *Traité d'architecture*, qu'il s'y trouvait avec Léonard da Vinci, de 1496 à 1499, et que de là ils passèrent ensemble à Florence. Il enseigna aussi à Rome, et se loue de l'accueil qu'il reçut de Paul III. Enfin il expliquait *Euclide* à Venise, en 1508. Il eut beaucoup de disciples, dont il donne les nombreuses listes dans ses ouvrages. On a de lui, en italien mêlé de dialecte vénitien : I. *Summa de arithmetica, geometrica, proportioni è proportionalità*, etc. (*Traité de l'arithmétique, de la géométrie des proportions*, etc.) Venise, 1494, in-fol. ; ibid., 1523, in-fol. Ce livre est divisé en deux parties, l'une relative à l'arithmétique, l'autre à la géométrie. La première est très-remarquable : 1°. Paccioli, ajoutant beaucoup à ce qu'un de ses compatriotes (*V.* Fibonacci) avait introduit en Italie près de trois siècles auparavant, expose fort au long les différentes règles de l'arithmétique avec quelques inventions dues aux Arabes, comme celles des règles de fausse-position simple et double, qu'il nomme des règles d'*Elkathaim*. 2°. Il s'occupe de l'arithmétique commerciale avec beaucoup de détail, y joignant une grande profusion de questions et d'exemples. C'est là que l'on trouve

les plus anciennes notions de l'*Art de tenir les livres en partie double*, aujourd'hui généralement adopté dans le commerce en gros, et même pour la comptabilité des caisses de l'état dans plusieurs pays. Colbert avait eu le projet de l'introduire dans les finances de France; « mais, dit Barême, de qui l'on tient le fait, il ne se rencontra pas nombre suffisant de gens capables. » Ce n'est que près d'un siècle et demi après la mort de ce grand ministre, que l'opération a été effectuée dans le ministère du trésor public, en 1807. Cependant Barême ajoute que les frères Pâris venaient d'introduire « ce magnifique arrangement, dans les Fermes, et dans les recettes générales. » (*V.* le *Journ. de Verdun*, août 1721, page 82). Paccioli, ayant visité les villes les plus commerçantes de l'Italie, avait soigneusement recueilli les diverses pratiques en usage chez les négociants; il les cite toutes. Son livre offre aussi des exemples de comptes de retour, d'arbitrage, d'operations en participation, etc. On y lit, sur les rapports des poids et mesures d'Italie, à cette époque, ainsi que sur les changes, des détails que l'on chercherait vainement ailleurs. 3°. Il traite fort au long de l'algèbre, qu'il appelle *arte maggiore;* c'est de là qu'est venue la dénomination d'*arte magna*, *ars magna*, que Cardan et d'autres ont donnée à l'algèbre. Montucla observe que le langage de cette science était alors bien différent de ce qu'il est aujourd'hui; la chose inconnue et qu'on cherche, on l'appelait la *cosa;* ce qui donna même, pendant quelque temps à l'algèbre le nom d'*arte della cosa* (*ars cossica*). L'algèbre de Paccioli ne va pas au-delà des équations du second degré. Les deux éditions de son livre sont rares, notamment la première; et des bibliothèques, fort riches d'ailleurs, n'en possèdent aucune. L'ouvrage est imprimé en caractères du temps, semi-gothiques, avec beaucoup d'abréviations. La première édition est dédiée à Marco Sanuto, noble vénitien: la seconde, par une double épître dédicatoire en italien et en latin, à Guid'Ubaldo, duc d'Urbin, etc., que Paccioli loue beaucoup sur ses connaissances mathématiques. Le titre, fort prolixe, indique que l'ouvrage fut imprimé « sur les bords du lac Benacus (ou de Garda,) qui donne les meilleures carpes du monde, et dont les rives sont parsemées de belles antiquités, entre autres de celles de la ville de Benacus. » II. *De divinâ proportione opera à tutti gl'ingegni perspicaci e curiosi necessaria*, etc., Venise, 1509, in-fol., figures. L'ouvrage est dédié à Louis Sforce, et commence par les éloges de la ligne divisée en moyenne et extrême raison, dont il détaille treize *effetti* ou utilités. Cette division joue effectivement un grand rôle dans la géométrie des polygones et des corps réguliers, et justifie presque le nom emphatique que lui donne Paccioli, en l'appelant proportion divine. Une forte partie du livre est composée de planches représentant l'application de la proportion divine à l'architecture et à la formation des lettres capitales, qui ont paru de si bon goût à Montucla, qu'il soupçonne qu'elles sont tirées des monuments anciens dont il est question dans le titre de la *Summa de arithmetica* (1). Sui-

(1) Geoffroy Tory a reproduit ces proportions avec plus de détails dans son *Champ fleury*, 1529, in-4°., 1549, in-8°, et il prétend que *Paciol* (c'est ainsi qu'il le nomme), n'est qu'un plagiaire, qui les a pillées dans Léonard de Vinci.

vent enfin des représentations perspectives des corps réguliers, solides et évidés, recoupés par leurs angles, ou surmontés, sur chacune de leurs faces, de pyramides équilatérales, ainsi que de quelques autres corps plus composés et régulièrement irréguliers (*V.* FRANCESCA). III. *Libellus in tres partiales tractatus divisus, quorumcunque corporum regularium et dependentium activæ perscrutationis*, Venise, 1508, in-fol. Ces trois traités roulent sur les polygones et les corps réguliers, sur l'inscription mutuelle de ces corps les uns dans les autres, et une foule d'autres problèmes analogues, qui y sont, la plupart, résolus algébriquement. IV. Une Traduction des quinze livres d'Euclide, en latin, ou plutôt une révision de celle de Campanus, qu'il corrigea et augmenta de ses notes, Venise, 1509, in-fol. La rareté des productions de Paccioli, la prolixité de leurs titres, et la confusion causée par la différence de son nom de religion et de son nom de famille, ont fait commettre des erreurs aux bibliographes et aux biographes: tantôt ils ont fait deux personnages de cet auteur; tantôt ils ont cité comme des ouvrages séparés, des parties qui en composent un seul. La bibliothèque du Roi possède les deux premiers. (Voy. Tiraboschi, *Stor. letter. ital.*, VI, 1-312). E—s.

PACCORI (AMBROISE), auteur d'écrits de piété, né à Céaucé, dans le Bas-Maine, embrassa l'état ecclésiastique, mais il resta diacre. Il dirigea, comme principal, le collège de Céaucé, puis celui de Meung près Orléans, qui avait été établi par les évêques de cette ville pour favoriser les vocations à l'état ecclésiastique. Il occupa ce dernier emploi pendant dix-huit ans, sous l'épiscopat du cardinal de Coislin; mais, ce prélat étant mort en 1706, Paccori, qui passait pour être attaché aux opinions des disciples de Port-Royal, fut obligé de se retirer, et vint se fixer à Paris, où il vécut dans une profonde solitude. Déjà il avait fait imprimer à Orléans quelques écrits de morale et de piété, comme: *Avis salutaire aux pères et mères pour bien élever leurs enfants; — Entretien sur la sanctification des dimanches et fêtes; — Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*, 1700, in-12, etc. Depuis, ses loisirs furent employés à composer d'autres ouvrages du même genre, comme: *Société chrétienne; — Abrégé de la loi nouvelle; — Devoirs des Vierges chrétiennes; — Pensées chrétiennes*, etc. Parmi ces écrits, il y en a un d'un titre assez singulier, savoir: *Les Regrets de l'abus du Pater*, in-12. La plupart de ces écrits sont courts. Paccori donna aussi une nouvelle édition augmentée des *Épîtres et Évangiles, avec des explications par demandes et par réponses*, Paris, 1727, 4 vol. in-12. Il mourut le 12 février 1730, à l'âge d'environ quatre-vingt-un ans: il paraît qu'il était appelant. Le Moréri de 1759, qui cite la liste exacte de tous ses écrits, en nomme aussi quelques-uns qui sont restés manuscrits. P-C-T.

PACE (RICHARD), né dans le diocèse de Winchester, en 1482, annonça de si heureuses dispositions dès sa plus tendre enfance, que Langton, son évêque, voulut se charger de son éducation, et pourvoir aux frais de son cours académique. Au sortir de l'université d'Oxford, Pace se rendit à celle de Padoue, la plus renommée de l'Europe pour l'étude du droit public, civil et canonique. De retour en Angleterre, il s'at-

tacha au cardinal Bambridge, archevêque d'York, qui le produisit à la cour, où il obtint une charge de secrétaire-d'état, et plusieurs bénéfices. Il fut successivement chanoine d'York, archidiacre de Dorset, doyen d'Exeter, enfin doyen de Saint-Paul de Londres. Henri VIII l'envoya, en 1522, à Venise, pour assister à une négociation importante entre l'Empereur et le roi de France. Sa conduite répondit à la confiance de son maître; mais elle excita, contre lui, la jalousie du cardinal Wolsey, qui lui sut mauvais gré de ce qu'en prenant les intérêts de l'Empereur, il avait nui au projet qu'avait ce prélat ambitieux de parvenir à la papauté. Wolsey, pour le faire échouer dans sa mission, détourna les sommes d'argent qui lui étaient destinées, au point que celui-ci se trouva réduit à la plus grande détresse. Pace conçut tant de chagrin des tracasseries du cardinal, qu'il en tomba malade, et fut hors d'état de continuer sa mission. Ayant été rappelé en Angleterre, son ennemi continua de le persécuter, et réussit à prévenir tellement l'esprit du roi contre lui, que Pace fut enfermé à la tour de Londres, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans de détention. Sa disgrace lui causa un dérangement mental dont il ne put guérir entièrement. Il se retira à Steppey, dans le voisinage de Londres, et mourut dans cette retraite, en 1532, ayant à peine atteint sa cinquantième année. Il passait pour un excellent politique, très-instruit des intérêts des cours; mais il avait trop de franchise pour un courtisan, et ne savait pas assez déguiser ses sentiments, quoiqu'il n'eût jamais profité de sa faveur pour nuire à ses ennemis. Il possédait à fond les langues anciennes et modernes, et il avait la réputation d'un bon littérateur. Erasme l'appelle *utriusque litteraturæ callentissimus*. On a de lui: I. *De fructu qui ex doctrinâ percipitur*, Bâle, in-4°., 1517. II. *Oratio de pace et fædere inter Angl. et Franc. reg.* III. *Præfatio in Ecclesiast. recogn. ad hebraïcam veritatem, et collat. cum translatione 70 interpret.*, in-4°. IV. *De lapsu hæbraïcorum interpretum.* V. *Traité contre le mariage de la reine Catherine*, en anglais, où il s'exprime, avec beaucoup de retenue, sur la conduite de Henri VIII. VI. *Sexdecim orationes ad principes.* VII. *Exemplum litterarum ad regem Henricum VIII*, 1526. VIII. *Carmina diversa.* IX. *Epistolæ ad Erasmum, Leium*, etc.; elles se trouvent dans les *Epistolæ aliquot virorum eruditorum.* X. Des Traductions latines de divers Traités de Plutarque, de celui de la Mort d'Apollonius de Tyanes, de la préface de Simplicius, et quelques autres ouvrages. T—D.

PACE ou PACIO (JULES), en latin *Pacius à Berigâ* (1), jurisconsulte distingué, né à Vicence, en 1550, avait composé un Traité d'arithmétique à l'âge de treize ans. Il fit des progrès rapides dans l'étude des langues, particulièrement du grec et de l'hébreu, et se créa un fonds très-varié de connaissances avec le secours de la théorie de Raimond Lulle. Il commençait à exercer la profession d'avocat dans sa patrie, lorsqu'il fut déféré à l'évêque, comme un propa-

(1) *Beriga* ou *Berga*, est le nom que porte le quartier de Vicence, situé sur la pente du *Monte-Berico*, où Pace reçut le jour. Ce nom de *Beriga* a trompé Aug. della Chiesa, qui l'a pris pour une traduction de Briga dans le comté de Nice, et a classé *Giulio Paccio*, parmi les écrivains niçards. (*Catalogo di tutti li scrittori Piemontesi*, Turin, 1614, in-4.°, p. 124.)

gateur de livres hétérodoxes; et il s'enfuit à Genève, pour se soustraire à l'animadversion du prélat. L'enseignement devint son moyen de subsistance. Il épousa une Lucquoise, réfugiée comme lui, et en eut jusqu'à dix enfants. Des embarras de finances forcèrent la petite république genevoise de suspendre le traitement des professeurs qu'elle employait. Pace s'éloigna. Retenu pendant dix années à Heidelberg, par une chaire qu'il occupa dans l'université de cette ville, il y soutint par de nouvelles productions la réputation que déjà lui avaient assurée de nombreux ouvrages. Il alla ensuite professer à Sedan, sur l'invitation du duc de Bouillon; mais, attaché au protestantisme, il craignit pour sa sûreté au milieu des troubles civils, et se rendit à Nîmes, qu'il quitta pour remplir une chaire de droit civil à Montpellier. Il eut pour élève et pour pensionnaire le célèbre Peiresc; et une étroite amitié se forma entre eux. Peiresc fit de vains efforts pour le ramener à la religion romaine, et le déterminer à se fixer à Aix. En 1616, Pace, cédant à des conditions avantageuses, vint s'établir à Valence; et quatre ans après il y prononça son abjuration. Des sollicitations parties de Leyde, de Pise et de Padoue, se croisèrent pour l'arracher à sa nouvelle destination. Louis XIII, voulant contrebalancer ces captations étrangères, le nomma conseiller-honoraire au parlement de Grenoble, et augmenta ses appointements d'une pension de six cents écus. Pace laissa sa famille à Valence, comme un gage de son retour, et partit pour Padoue, avec un desir très-vif d'y faire au moins ses preuves. Il était accompagné de Jacques, son quatrième fils; et tous deux ils prirent rang parmi les professeurs. La possession d'une chaire fixa Jacques à Padoue; mais son père était revenu à Valence, en 1621, après avoir reçu le collier de Saint-Marc, par décret du sénat de Venise, en récompense de son livre *De jure maris Adriatici*. Pace mourut dans l'exercice de ses fonctions, en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages nous indiquerons : I. Des versions latines de quelques traités d'Aristote (1), traduites en français, par Ithier Hobier, Paris, 1619, in-12, citées comme des modèles par le savant Huet. II. *De arte Lullianâ*, ou Précis de la méthode de Lulle. (*Voy.* LULLE.) III. *Œconomia juris.* IV. *De contractibus tractatus sex.* V. *Commentarius in titulum Codicis de rebus creditis, seu de obligationibus quæ re contrahuntur.* VI. *De juris methodo libri duo.* VII. *Legum conciliatarum Centuriæ* x, Lyon, 1643; Cologne, 1661, in-8°. C'est à-peu-près le seul des écrits de Pacio, que l'on recherche encore. Il s'y montre, en général, ami de la clarté, mais plus subtil que judicieux. La série de ses ouvrages, donnée par Niceron, tome XXXIX, se compose de 29 articles. Le P. Ange-Gabriel di Santa Maria, en indique

(1) Les traductions que Pace a données de l'*Organum* (dont la meilleure édition est celle de Francfort, 1598, in-8°.), des huit livres *Naturales auscultationis*, et du traité *De animâ* d'Aristote, se trouvent dans l'édition de G. Duval, en 2 vol. in-folio. Il est assez remarquable que ce n'est point sa propre version de ces mêmes traités, que Pace a insérée dans l'édition d'Aristote, grecque et latine, dont il fut éditeur en 1597, imprimée chez Guill. Lemaire, en 2 vol. in-8°., mais qu'il y a conservé l'ancienne traduction de Joach. Perion, retouchée par N. Grouchy, pour l'*Organum*, et celle de J. Argyropule, pour les deux autres ouvrages. Cette édition de 1597, inconnue à Niceron, à Senebier, et au P. de Santa-Maria, est complète, quoi qu'en dise Chaufepie, qui trouve peu vraisemblable que tout Aristote puisse être contenu en deux volumes in-8°: ce savant ignorait que ces deux volumes ont chacun plus de 1500 pages, d'un caractère très-serré.

jusqu'à 33, dans sa *Biblioth. des auteurs Vicentins*. (*V*. Corvinus, X, 27, Papinien, et Peiresc.)

F—t j.

PACHECO, marquis de Villena. *V*. Villena.

PACHECO (Dona Maria), dame espagnole d'un courage héroïque, avait épousé D. Juan de Padilla, fils aîné du commandeur de Castille. Elle joignait à des talents extraordinaires dans une femme, une ambition démesurée et le plus grand zèle pour la cause de l'insurrection espagnole, qui avait pris le nom de la *Sainte-Ligue*, et dont son mari était le général. En 1522, la ligue se trouvant dans un embarras extrême pour payer les troupes qu'elle avait levées, dona Maria proposa de s'emparer des ornements précieux de la cathédrale de Tolède; mais, afin d'ôter à cette action l'apparence d'impiété qui aurait pu indigner le peuple, elle se rendit à l'église, suivie de ses femmes vêtues de noir, fondant en larmes et se frappant le sein; et là, se prosternant, elle demanda pardon aux saints de la liberté qu'elle prenait de dépouiller leurs autels, les attestant qu'elle ne le faisait que pour l'intérêt de la patrie. Cet artifice prévint l'imputation de sacrilége, et procura à la ligue une somme considérable. Padilla, après la perte de la bataille de Villalor, qui ruina les affaires de la ligue, s'étant jeté au milieu des ennemis, fut fait prisonnier, et condamné à périr sur un échafaud (*V*. Juan de Padilla). Dona Maria étouffa sa juste douleur, pour ne songer qu'aux moyens de venger son époux. L'admiration qu'inspiraient ses rares qualités, lui fit obtenir sur les Tolédans le même ascendant que son mari; elle ranima leur courage, et les détermina à se défendre seuls contre toutes les forces de Charles-Quint dans la péninsule: elle espérait que son entreprise serait appuyée par les Français, qui venaient de pénétrer dans la Navarre; mais les Français ayant été repoussés, l'armée royale vint aussitôt mettre le siége devant Tolède. Dona Maria le soutint avec la plus grande vigueur, et battit l'ennemi dans plusieurs sorties. Son exemple eût peut-être réveillé l'espérance des Castillans, d'obtenir le maintien de leurs priviléges, si dona Maria eût pu conserver quelque temps l'autorité; mais s'étant aliéné le clergé en le forçant à contribuer pour l'entretien de ses soldats, elle se vit bientôt abandonnée par le peuple, à qui l'on vint à bout de persuader qu'elle ne se soutenait que par des sortiléges. Alors cette héroïne se renferma dans la citadelle, qu'elle défendit quatre mois entiers avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant, quoiqu'elle n'eût aucun espoir. Quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions, elle s'échappa à la faveur d'un déguisement, et parvint à gagner le Portugal, où elle acheva ses jours dans sa famille. (*V*. Sandoval et Robertson, *Histoire de Charles-Quint*.)

W—s.

PACHECO de NARVAEZ (Louis), né à Baeça en Andalousie, fut de son temps un habile maître d'escrime. Il donna des leçons de cet art à Philippe IV, fut employé comme instructeur dans des régiments; et ce fut en cette qualité qu'il demeura aux îles Canaries. De retour à Madrid, il y exerça son métier de maître en fait d'armes, et fut brévetė du roi; c'est du moins ainsi qu'il faut entendre, ce me semble, les paroles d'Antonio : *Armorum archi-*

magister regio diplomate nuncupatus. En même temps que l'épée, il mania la plume. Antonio, qui ne donne pas la date de sa naissance, se tait aussi sur celle de sa mort. Il transcrit les titres de huit ouvrages ou opuscules de Pacheco; mais encore prévient-il qu'il croit parler du même ouvrage sous deux titres. Parmi ces ouvrages, on remarque un Abrégé de Carranza: *Compendio de la filosofia y destreza de las armas de Geronimo Carranza*, Madrid, 1612, in-4°. (*V.* CARRANZA, VII, 201.) Le plus ancien des livres de Pacheco est de 1600; il est intitulé: *Libro de las grandezas de la espada*, in-4°. Le dernier est de 1635. Aucun n'a survécu à son auteur; aucun n'est connu hors de la péninsule. A. B—T.

PACHECO (CHRISTOPHE), peintre de l'école de Madrid, florissait en 1568, et jouit de la faveur du duc d'Albe, qui l'occupa de l'embellissement de ses palais. Le talent qu'il déploya dans le portrait, engagea la plupart des personnages les plus distingués de son temps à se faire peindre par lui. Le peu de ses ouvrages qui existent encore en ce genre (tous ceux qu'il avait faits pour le duc d'Albe, ayant péri dans un incendie), prouvent que sa vogue n'était point une affaire de mode. Ils sont traités d'une excellente manière, et peints d'une belle couleur. Il mettait surtout un soin minutieux à rendre tous les détails des vêtements en usage à cette époque, tels que les broderies, les dentelles, etc. — François PACHECO, peintre, écrivain et poète distingué, né à Séville, en 1571, fut élève d'un peintre de Serges, nommé Louis Fernandez, qui avait une école à Séville. En 1598, il fut chargé de peindre en détrempe un des quatre côtés du catafalque immense que l'on éleva dans la cathédrale de cette ville pour les funérailles de Philippe II. En 1600, il fut choisi pour exécuter, au couvent de la Merci, six grands tableaux tirés de la *Vie de saint Raimond*, concurremment avec Antoine Vasquez, peintre d'un talent supérieur. Les tableaux en détrempe qu'il fit, trois ans après, pour son ami le duc d'Alcalà, et qui représentent plusieurs traits de l'*Histoire de Dédale et Icare*, obtinrent le suffrage du célèbre Cespedès. Dans cet ouvrage, l'artiste n'a éludé aucune des difficultés de son art; et l'on remarque, dans quelques-uns des tableaux qui le composent, des raccourcis qui prouvent sa profonde connaissance du dessin. Cependant Pacheco, jaloux de perfectionner son talent, voulut voir et étudier les chefs-d'œuvre que renfermaient Madrid, l'Escurial, et Tolède, où travaillait alors le Greco, et se lia d'une étroite amitié avec Vincent Carducho. De retour à Seville, il ouvrit une école, où il mit à profit les connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages: de cette école sont sortis des élèves distingués, parmi lesquels il suffit de citer Alphonse Coello, et Jacques Velasquez, qui, par la suite, devint son gendre. C'est en 1618, qu'il peignit pour le couvent des religieuses de Ste.-Isabelle, son célèbre tableau du *Jugement universel.* En 1623, il accompagna, à Madrid, son gendre, qui y avait été appelé par le duc d'Olivarèz. Il fut témoin de ses succès, et demeura deux ans dans la capitale, étudiant, avec plus de soin et d'ardeur que jamais, les chefs-d'œuvre qu'elle contenait. Il revint enfin à Séville, où il fut parfaitement accueilli. Un de ses plus beaux ou-

vrages fut le *Saint - Michel* qu'il exécuta pour le collége de Saint-Albert. On connaît de lui plus de cent-cinquante portraits à l'huile, de diverses dimensions. Le plus remarquable est celui de sa femme. Il fit ensuite une collection des personnages les plus distingués de son temps, au crayon noir et rouge. On y distingue le portrait de Michel Cervantes. Il s'exerça aussi dans la miniature. Quelque assidu qu'il fût au travail, ses occupations ne l'empêchèrent pas d'aprofondir la théorie de son art. Il a consigné le fruit de ses études dans son *Traité de l'Art de la Peintùre*, ouvrage élémentaire, malheureusement trop rare, mais qui ne cesse point d'être regardé par les Espagnols, comme le meilleur qu'ils possèdent en leur langue. Il s'était livré également avec succès à d'autres genres d'études littéraires; et l'on connaît de lui une *Dissertation* très-savante, où il prouve, contre le sentiment de François Quevedo de Villegas, que saint Jacques n'était pas l'unique patron de l'Espagne, et que sainte Thérèse pouvait revendiquer sa part de ce patronage. Les vers qu'il a composés contre la mauvaise imitation de la nature dans l'art de peindre, jouissent d'une réputation méritée. Il fut l'éditeur des poésies de son ami Ferdinand de Herrera, qu'il publia en 1619, avec le portrait de l'auteur en tête. Lope de Vega a chanté les talents de Pacheco. Les églises de Séville, de Brenes, d'Alcalà, de Guadayra, etc., sont ornées de ses tableaux. Il en existe un grand nombre dans des galeries particulières. Son dessin, en général correct, offre de la simplicité dans les poses; on y reconnaît une entente parfaite dans la composition des figures, dans la distribution des lumières, et dans le choix des convenances: mais l'exécution manque de franchise; et, contre le caractère ordinaire des maîtres de l'école de Séville, si remarquable par la beauté du coloris, ses tableaux sont d'une couleur généralement terne. Peu de peintres ont été aussi studieux que lui. Avant d'exécuter un tableau, il en faisait deux ou trois dessins différents et étudiés: il copiait à part et à l'huile, d'après nature, les têtes qu'il voulait faire entrer dans ses compositions, et dessinait avec soin sur des cartons toutes les autres parties de ses figures. Cet artiste mourut à Séville, en 1654. P—s.

PACHYMÈRE (George), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire Byzantine, naquit, vers l'an 1242, à Nicée, où sa famille s'était réfugiée après la prise de Constantinople par les Latins. Son père, quoique dépouillé de sa fortune, ne négligea rien pour son éducation, et lui donna d'habiles maîtres, qui lui firent faire de grands progrès dans les lettres. Constantinople ayant été enlevée aux Latins, en 1261, par Michel Paléologue (*V.* Michel, XXVIII, 567), George se hâta de se rendre dans cette ville, où il continua ses études avec beaucoup d'ardeur. Admis dans l'état ecclésiastique, ses talents et sa naissance lui ouvrirent bientôt la route des honneurs. Il mérita aussi la confiance de Paléologue, qui lui donna un emploi à la cour, et le chargea de différentes négociations. George, comblé des faveurs de la fortune, ne cessa pas de cultiver les lettres, auxquelles il avait dû tant de consolations; il s'efforça d'en inspirer le goût à ses compatriotes, et forma plusieurs élèves, parmi lesquels on cite Manuel Philé (*V.* Philé). On ignore l'époque de la mort de Pachymè-

re : mais on ne peut la fixer plus tard que l'année 1310 ; et c'est sans aucun motif plausible, que le savant Lambecius, et après lui D. Nessel, l'ont reculée jusqu'à 1340. L'*Histoire* qu'il nous a laissée, est divisée en XIII livres, qui comprennent le règne de Michel Paléologue, et les vingt-six premières années de celui d'Andronic, son fils et son successeur ; de sorte qu'elle fait suite à l'histoire de Nicétas et d'Acropolite, et finit à-peu-près où commence celle de Cantacuzène. On ne la connaissait encore que par les fragments qu'en avaient publiés Jérome Wolf, le P. Petau et Allatius, quand le savant P. Poussines en donna une édition, accompagnée d'une version latine, Rome, 1666-69, deux vol. in-folio, d'après un beau manuscrit de la bibliothèque Barberine : à la suite de chaque volume l'éditeur a placé trois livres d'observations, dont le premier contient l'explication des mots obscurs ; le second, les notes critiques et les corrections, et le troisième la chronologie (1). Il a en outre, ajouté au premier volume, l'ouvrage de Simeon Sethus, *De sapientiâ Indorum*, avec une traduction latine ; c'est cette édition, assez rare en France, qu'on réunit à la collection de l'*Histoire Byzantine*, imprimée au Louvre. L'histoire de Pachymère a été traduite en français par le président Cousin (*Voyez* ce nom). Malgré la diffusion et l'obscurité du style, cette histoire est intéressante, parce que l'auteur est de bonne-foi, et qu'il est plus sincère qu'on ne pouvait l'attendre de sa position à la cour. On trouve d'ailleurs, dans cet ouvrage, des morceaux de la plus grande beauté (1) et d'une haute éloquence. On cite encore de Pachymère : La *Paraphrase des OEuvres de saint Denys l'Aréopagite*, Paris, 1561, in-8°. Cette édition ne contient que le texte grec ; mais l'ouvrage a été inséré avec une version latine dans le recueil des *OEuvres* de saint Denys (*V.* DENYS, XI, III). — Un petit traité : *De processione Spiritûs sancti*, publié avec une version latine, par Léon Allatius, dans le tome 1er de la *Græcia orthodoxa*. — *Augustalis in templo Sophiæ Constantinopolitano descriptio*, à la suite de l'*Histoire* de Gregoras, édition de Boivin. — La *Paraphrase des ouvrages philosophiques* d'Aristote, dont quelques parties ont été publiées avec des traductions latines, et que l'on conserve en entier parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale à Vienne. Pachymère avait encore composé divers ouvrages qui ne nous sont point parvenus : on regrette surtout la perte de ses *Lettres*, et d'un *Poème*, dans lequel il avait décrit les événements de sa vie. On peut consulter, pour plus de détails, Allatius, *De Georgiis*, ch. XLVII, p. 704-21 ; Fabricius, *Bibl. græca*, VI, 458-69, et Mart. Hanckius, *De Script. Byzantin.*, p. 566-578. W—s.

PACIAUDI (PAUL-MARIE), l'un des plus savants et des plus laborieux antiquaires du dix-huitième siècle, était né à Turin, en 1710. Après avoir achevé ses études à l'université de cette ville, il embrassa la vie

(1) On regrette que dans la réimpression faite à Venise, de l'*Histoire* de Pachymère, on n'ait pas inséré un opuscule aussi rare que curieux, de Maurice David, prêtre de Dijon, intitulé : *Animadversiones in Observationes chronologicas Possinianæ Pachymerum*, Dijon, 1679, in-4°, de 79 p. Voy. sur cet opuscule la *Biblioth. de Bourgogne*, au mot David.

(1) Sans le comparer, dit Gibbon, à Tacite ou à Thucydide, j'admire la clarté, l'éloquence et la liberté avec lesquelles il raconte l'élévation de Paléologue. Voy. l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*.

religieuse dans la congrégation des Théatins, et fut envoyé à Venise, où il se forma, sous les meilleurs maîtres, aux sciences nécessaires à son état. Désigné par ses supérieurs pour professer la philosophie au collége de Gênes, il eut le courage de bannir de ses leçons toutes les vaines subtilités de l'école; et il osa, l'un des premiers, en Italie, expliquer le système de Newton. Malgré les succès qu'il obtenait dans la carrière de l'enseignement, le P. Paciaudi y renonça pour se livrer à la prédication; et, pendant dix ans, il remplit, avec éclat, les principales chaires de la Lombardie, et des États vénitiens. Il se délassait de ses travaux évangéliques par la culture des lettres et de l'archéologie. Indépendamment de quelques discours, il publia, vers cette époque, plusieurs Dissertations sur les monuments d'antiquité, et l'Histoire métallique d'Emanuel Pinto, grand-maître de Malte, ouvrage qui lui mérita le titre d'historiographe de cet ordre (1). L'affaiblissement de sa santé, occasionné par une application trop soutenue, l'obligea, en 1750, de renoncer, pour jamais, à la prédication, et d'interrompre toute espèce de travail. Dès qu'il fut rétabli, ses supérieurs l'engagèrent à se fixer à Rome, où il était déjà connu d'une manière avantageuse. Le pape Benoît XIV, qui aimait les savants, fut charmé du mérite de Paciaudi, l'associa d'abord à l'académie qu'il avait fondée pour la recherche des anciens monuments, et l'admit bientôt à sa familiarité. Paciaudi se vit alors élevé, malgré sa répugnance, aux premières dignités de l'ordre que ses talents illustraient; mais les devoirs que lui imposèrent les différentes charges dont il fut revêtu, ne nuisirent point à ses travaux littéraires, et plusieurs ouvrages ajoutèrent encore à sa juste réputation. Le duc de Parme, voulant établir dans la capitale de ses états une bibliothèque non moins précieuse que celle des princes de la maison de Farnèse, transportée depuis peu à Naples d'après les traités, nomma, en 1761, le P. Paciaudi son bibliothécaire, et lui laissa le soin de former la collection dont il serait le conservateur. Cette place honorable présentait trop d'avantages à Paciaudi, pour qu'il ne s'empressât pas de l'accepter; mais il pria l'infant de lui permettre, avant d'en prendre possession, d'accomplir le projet qu'il avait de visiter la France, où il accompagna, en 1762, le prélat Lenti, chargé d'une mission particulière (1). Il fut accueilli, à Paris, par Caylus, l'abbé Barthélemy, et les savants qui, comme lui, cultivaient la science des antiquités; il leur inspira bientôt, pour sa personne, la même estime qu'ils avaient pour ses ouvrages. Il profita de son séjour en France, pour acheter un grand nombre de livres qu'il aurait eu de la peine à se procurer en Italie, et y établit des correspondants chargés de lui faire passer tous les ouvrages dignes d'être admis dans la bibliothèque dont le soin lui était confié. De retour à Parme, il s'ap-

(1) Cet ouvrage est intitulé: *Medaglie rappresentanti i più gloriosi avvenimenti del magistero di Fra. Emman. Pinto, G. M. dell' ordine Gerosolimitano*, in-fol., s. d.

(1) Monseigneur Lenti était chargé d'apporter la barette au cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon, et au cardinal de Rohan. Paciaudi, pendant son séjour à Besançon, fut reçu à l'académie de cette ville; et il y prononça, dans une assemblée publique, un discours latin, qui fut très-applaudi. Ce fut à cette époque qu'il se lia d'une étroite amitié avec D. Berthod (*V.* ce nom); et sa correspondance avec ce savant bénédictin, fait partie des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Besançon.

pliqua tout entier à ses nouvelles fonctions; en moins de six ans, il eut réuni plus de soixante mille volumes en diverses langues : il en dressa le catalogue exact; et ne croyant pas encore sa tâche remplie, il entreprit d'en faire connaître, par des notices, les ouvrages les plus rares, tant imprimés que manuscrits (1). Ce travail, qui semblait demander une vie entière, fut assez promptement terminé, quoique le P. Paciaudi eût été chargé, dans le même temps, de diriger les fouilles de l'ancienne ville de Velleia, dans le Plaisantin. Lors de la suppression des Jésuites, il fut nommé président des études dans le duché de Parme : il se servit de l'influence que lui donnait cette place pour abroger les anciens réglements dont il avait été à même de reconnaître les vices, et il en fit adopter de plus appropriés aux progrès des sciences. Au milieu d'occupations si diverses, si multipliées, Paciaudi ne perdait pas de vue les devoirs que lui imposait le titre d'historiographe de Malte; et il travaillait à rassembler des matériaux pour l'histoire des grands-maîtres, quand il se trouva enveloppé dans la disgrace du ministre Felino, dont il était l'ami (*Voy.* MILLOT). N'ayant pas reçu l'injonction de s'éloigner de Parme, il s'y tint renfermé dans le couvent de son ordre. Au bout de quelques mois, il fut rétabli dans toutes ses fonctions, et replacé à la tête de la bibliothèque dont l'entrée lui avait été interdite par un raffinement de cruauté; mais craignant le retour de quelque nouvel orage, il demanda et obtint la permission de retourner à Turin. On ne tarda pas à s'apercevoir que le P. Paciaudi laissait un vide difficile à remplir; et on le pressa vivement de venir reprendre ses fonctions de bibliothécaire. Il céda enfin aux instances des personnes qui l'appréciaient, et auxquelles il ne pouvait rien refuser. Il avait le projet d'employer ses loisirs à continuer les Mémoires des grands-maîtres de Malte; mais, épuisé par le travail, il tomba bientôt dans un état de langueur qui ne lui permit plus de se livrer à aucune étude sérieuse. Cet état douloureux se termina par une attaque d'apoplexie, qui enleva ce savant si estimable, aux lettres et à la religion, dans la nuit du 2 février 1785. La bonté du P. Paciaudi, sa bienfaisance et sa piété, égalaient ses talents. Personne ne poussa plus loin que lui le desir d'obliger; il communiquait avec empressement le résultat de ses recherches laborieuses à tous ceux qui pouvaient en avoir besoin, et se privait même des monuments qu'il avait eu le bonheur de réunir, pour enrichir les collections de ses amis, au nombre desquels il comptait Caylus, l'auteur du Voyages d'Anacharsis, J.-M. Gesner, Winckelman, l'abbé de Saint-Non, etc. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, de France et d'Allemagne, et associé étranger de l'académie des inscriptions, où M. Dacier prononça son *Éloge*, dont on a fait usage pour la rédaction de cet article (*Voy.* le Recueil de l'académie, tome 47). Outre quelques Discours et des Dissertations, insérés dans différents recueils, et dont on trouvera la liste dans l'Histoire littéraire des Théatins par le P. Vezzosi, on a de Paciaudi: I. *Delle antichità di Ripa Transone, o sia dell' antica Cupra*, Venise, 1743,

(1) Une seule de ces notices a été imprimée : elle est relative à un manuscrit du Koran, 1772, in-8°

in 8°. Mécontent de cette production de sa jeunesse, le savant auteur se proposait de la refondre et de la publier avec des corrections. II. *De sacris christianorum balneis*, Venise, 1750, in-4°.; deuxième édition, augmentée, Rome, 1758, in-4°. Il y traite non-seulement des bains proprement dits, en usage chez les premiers chrétiens, mais des purifications, des lustrations faites avec l'eau; et il remonte à l'origine de ces rits. III. *De rebus gestis Sebastiani Paulii commentarius epistolaris*, Naples, 1751, in-4°.; Rome, 1755, même format. C'est une vie de Séb. Paoli, son prédécesseur dans la place d'historiographe de l'ordre de Malte; elle est adressée à Scipion Maffei. IV. *Diatribe quâ græci anaglyphi interpretatio traditur*, Rome, 1751, in-4°. V. *De umbellæ gestatione commentarius*, ibid., 1752. VI. *De Beneventano Cereris augustæ mensore exegesis*, ibid., 1753; inséré dans le *Thesaurus antiquitatum Beneventanarum*, p. 329-50., VII. *Antiquitates christianæ: de cultu S. Johannis Baptistæ*, ibid., 1755, in-4°. C'est un chef-d'œuvre d'érudition. On trouve, à la fin du volume, un commentaire sur l'ancienne liturgie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. VIII. *Puteus sacer agri Bononiensis commentar. illustratus*, ibid., 1756, in-4°. IX. *De athletarum cubistesi in palæstrâ Græcorum commentarius*, ibid., 1756, in-4°. Cette petite dissertation, qui est curieuse et recherchée, traite des jeux et des exercices d'agilité des anciens. X. *Ad numos consulares triumviri M. Antonii animadversiones philologicæ; accedit explicatio tabulæ Peloponnensis*, ibid., 1757, in-4°., fig. XI. *Monumenta Peloponnesiaca commentariis explicata*, ibid., 1761, deux volumes grand in-4°., fig. C'est la description des monuments du Péloponèse transportés à Venise: ils sont classés dans un ordre méthodique, et les explications dont le P. Paciandi a accompagné chaque planche, prouvent beaucoup de critique et de sagacité; mais, indépendamment de ce mérite, cet ouvrage a celui d'être écrit avec une pureté et une élégance très-remarquables. XII. *Memorie de gran maëstri dell'ordine Gerosolimitano*, Parme, Bodoni, 1780, trois vol. grand in-4°., fig. Ces trois volumes contiennent les Vies des fondateurs et des dix premiers grands-maîtres de l'ordre de Malte. On lit à la suite de chaque vie, avec les pièces justificatives, des notices pleines d'intérêt sur les lois, les coutumes, les mœurs, les usages et les arts des temps où existaient les personnages dont on vient de lire l'histoire. XIII. *De libris eroticis antiquorum*; cette savante dissertation, insérée dans l'édition de Longus, Parme, Bodoni, 1786, a été publiée séparément, Leipzig, 1803, in-8°. XIV. *Lettres au comte de Caylus*, Paris, 1802, in-8°., fig. Ce recueil est précédé d'un *Essai sur la vie* et les écrits de Paciaudi, par Sérieys. On y trouve quelques anecdotes littéraires, et un grand nombre de détails sur différents monuments d'antiquité, que Paciaudi adressait au comte de Caylus, avec des explications, et dont celui-ci a fait usage dans son *Recueil* (Voy. Caylus). En retour de ces envois, le comte expédiait au théatin toutes les satires que l'on publiait en France contre les Jésuites; et l'on voit, par cette correspondance, que l'arrivée d'un libelle bien malin causait à Paciaudi plus de jubilation, que

la plus curieuse antiquaille n'en avait causée à son ami. W—s.

PACICHELLI (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à Pistoie, vers 1640, acheva ses études à Rome avec succès, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents lui ayant mérité des protecteurs, il fut attaché à la légation du Saint-Siége en Allemagne, et profita de cette circonstance pour visiter les principaux états de l'Europe. Il rapporta de ses voyages, des notes sur les mœurs et les usages de chaque pays, et sur les objets les plus dignes de fixer l'attention d'un observateur. Après dix années d'absence, il revint à Rome; et, ayant obtenu un bénéfice à Naples, il se retira dans cette ville, où il mourut, en 1702. On a de lui: I. *Schediasma de iis qui nullo modo possunt in jus vocari*, Rome, 1669, in-4°. II. *Vita de Gio-Batt. de' Marini, con un indice degli scrittori domenicani*, ibid., 1670, in-4°. Cette Vie du P. Marini paraît n'avoir pas été connue du P. Échard, puisqu'il ne la cite point dans les *Script. ord. fratr. Prædicator.* III. *De distantiis*, ibid., 1672, in-fol. IV. *Chirolitургia, sive de variâ ac multiplici manûs administratione lucubrationes*, Cologne, 1673, in-8°. — *Diatriba de pede*, ibid., 1675. V. *De jure hospitalitatis*, ibid., 1675, in-8°. VI. *Memorie de' viaggi per l'Europa christiana*, etc., Naples, 1685, 3 vol. in-12. C'est un recueil de lettres que l'auteur avait adressées à ses amis pendant ses voyages en Allemagne, en Angleterre et en France; on y trouve des détails intéressants pour l'histoire littéraire de cette époque, et des remarques qui annoncent un esprit judicieux et un observateur impartial. VII. *Memorie nuove*, etc., ibid., 1690, 2 vol. in-12; c'est une suite nécessaire de l'ouvrage précédent. VIII. *Schediasma juridico-philologicum tripartitum de larvis, de capillamentis et de chirothecis*, ibid., 1693, in-12.; ce sont des recherches sur l'origine des masques, des perruques et des gants. Cet ouvrage, singulier par son objet, est peu connu en France. IX. *De tintinnabulo Nolano lucubratio*, ibid., 1693, in-12. X. *Lettere familiari, istoriche et erudite*, ibid., 1695, 2 vol. in-12. Ce Recueil de lettres n'est peut-être qu'une réimpression des *Memorie nuove*. XI. *Il regno di Napoli in prospettiva diviso in dodeci provincie, in cui si descrivono la sua metropoli, e le cose piu notabili*, etc., ibid., 1703, 3 vol. in-4°., avec cartes et fig. C'était l'ouvrage le plus complet et le plus exact qui eût paru jusqu'alors sur le royaume de Naples; et, si l'on en croit M. Boucher de la Richarderie (*Bibl. des voyages*, III, 28), c'est encore celui qui fait le mieux connaître le matériel de ce pays. W—s.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, n'est connu que par l'épitaphe consacrée à sa mémoire, dans la cathédrale de cette ville. Onuph. Panvinio est le premier qui ait publié une partie de cette pièce; mais elle a été donnée depuis en entier par Scipion Maffei, dans la Préface *ad Complex. Cassiodori*, et par Muratori, dans les *Antiquit. Ital. medii ævi*, III, pag. 837. Tiraboschi la trouve si obscure, qu'il la compare à une énigme, dont l'auteur a laissé à la postérité le soin de découvrir le véritable sens. Cette tâche a été entreprise par le P. Jérôme de Prato, Oratorien, dans une Dissertation qui fait partie de la *Raccolta Ferrarese*, tome XIV, page 105; mais le savant et judi-

cieux auteur de la *Storia della letterat. italiana*, déclare qu'il ne garantit pas la justesse des explications du nouvel OEdipe (*V.* la *Storia*, III, 264, note). Pacificus, né en 776, fut revêtu, à l'âge de vingt-cinq ans, de la dignité d'archidiacre de Vérone. Il aimait les arts mécaniques; et l'on peut conjecturer, ou qu'il travaillait avec une égale perfection l'or, l'argent et les autres métaux, les divers bois et le marbre, ou bien qu'il encourageait les ouvriers, et les aidait de ses conseils et de sa bourse. Il avait copié deux cent dix-huit volumes, dont il fit présent à sa cathédrale; car il n'est pas vraisemblable qu'il eût composé un aussi grand nombre d'ouvrages, comme l'épitaphe semble l'indiquer. Si Pacificus est réellement l'auteur d'une *Glose* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, il a précédé tous les commentateurs de la Bible; mais, malgré l'assertion de Maffei, rien n'est plus douteux. Enfin l'épitaphe lui attribue l'invention d'une horloge nocturne: mais le pape Paul Ier. ayant adressé une horloge de ce genre au roi Pepin, dès l'année 757, Pacificus n'a pas pu en être l'inventeur; et tout ce qu'on peut supposer, c'est qu'il y avait ajouté quelques pièces qui en rendaient la marche plus régulière. On renvoie les curieux, pour plus de détails, aux ouvrages déjà cités, et à la deuxième partie de la *Verona illustrata*, de Maffei, où Pacificus a une Notice assez étendue. Il remplit, pendant quarante-trois ans, les fonctions d'archidiacre, et mourut, l'an 844, à l'âge de soixante-huit ans. Le P. Jérôme de Prato a très-bien prouvé que la date de 846 qu'on lit au bas de son épitaphe, indique, non l'époque de sa mort, comme Maffei et d'autres critiques l'ont pensé, mais celle de l'érection de ce monument. W-s.

PACIFICUS Picenus, frère mineur et contemporain de saint François, natif de la Marche de Fermo (le *Picenum* des Romains) et probablement de Ripa-Transone, était *trouvère*, c'est-à-dire un de ces poètes qui faisaient des chansons, et allaient les débiter dans les palais des princes et dans les châteaux. Il paraît que les ouvrages de Pacificus avaient du mérite, puisque l'empereur Frédéric II le couronna et le surnomma le *roi des vers*. Pacificus, dont on ignore le véritable nom, ayant entendu parler de la vertu de saint François, voulut le voir. Il alla l'entendre dans un monastère où le saint prêchait. Il lui parut armé de deux épées lumineuses qui se traversaient en croix, l'une allant de la tête aux pieds, et la seconde d'une main à l'autre. Frappé de cette vision, Pacificus se convertit, et pria saint François de le recevoir parmi ses disciples. Le saint y consentit, et surnomma *Pacifique* le nouveau prosélyte, à cause de sa douceur et de son égalité d'ame. Quatre ou cinq ans après sa conversion, saint François l'envoya en France, où il fut le premier provincial des Frères mineurs. On ne sait ni quand ni où il mourut. Plusieurs couvents se disputent l'honneur de posséder son sépulcre et sa dépouille mortelle. Wading lui attribue un grand nombre de *chansons* et d'autres *poésies*, qu'il avait composées tandis qu'il était dans le monde. L—y.

PACIFICUS (Maximus), poète latin, né à Ascoli, d'une famille noble, partagea sa vie entre les plaisirs et la culture des lettres, et mourut à Fano, vers l'an 1500, âgé de près d'un siècle. On a de lui un grand

nombre d'élégies, et de pièces de vers dont il est très difficile de se procurer le recueil complet. Il a été publié sous ce titre : *Hecatelegium; sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ, laudes summorum virorum, urbium et locorum; invectivæ in quosdam; laudes patriæ Æsculanæ et alia quædam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4°., édit. originale et fort rare; il en existe une seconde de Camerino, 1523, même format. L'édition de Fano, 1506, in-4°., contient, outre les poésies de Pacificus, quelques ouvrages en prose; mais on n'en trouve pas d'exemplaires complets, même en Italie (1) : elle renferme deux livres d'élégies sur Lucrèce, deux sur Virginie, vingt livres d'élégies sur différents sujets, six livres de la guerre de Sparte, sept de la guerre de Cyrus, deux de celle de Marius et Sylla, les règles de la grammaire, un traité de versification, etc. Les poésies de Pacificus ont été réimprimées à Padoue en 1691, in-4°.; mais Magliabecchi, qui a présidé à cette édition, en a retranché toutes les pièces obscènes (2). Pacificus avait une grande facilité à écrire en vers; mais il manque d'élégance, et ceux qui l'ont comparé à Ovide, n'ont pas fait attention que l'abondance et la fécondité ne suffisent pas pour égaler le poète de Sulmone, qui se distingue surtout par l'imagination la plus brillante et le plus admirable naturel. L'abbé Lancelotti a donné quelques détails sur Pacificus, dans les *Memorie per la vita di Angelo Colocci* à la tête du recueil des poésies de Colocci, Iesi, 1772. On peut aussi consulter les *Lettere pittoriche Perugine* d'Annib. Mariotti, qui nous apprend (pag. 273), qu'il a vu au collége de la *Sapienza Vecchia* de Pérouse, un magnifique recueil de poésies de la main de Pacificus. W—s.

PACIFIQUE DE PROVINS (Le Père), missionnaire capucin, était sans doute né dans la ville dont il portait le nom. En 1621, il fut envoyé dans le Levant, passa par Constantinople, visita l'Égypte et la Terre-Sainte, et revint par Seyde, la Sicile et l'Italie. Durant ce premier voyage, le père Pacifique avait examiné les lieux où son ordre pourrait plus commodément et plus utilement établir des couvents; et, à son retour, il en informa le pape. La congrégation de la Propagande approuva ses projets, et nomma deux commissaires pour travailler avec le père Pacifique à la fondation de cette mission. Il fut destiné, en 1627, pour Alep, où, malgré de vives oppositions, il institua un couvent, grâces à la protection du grand-vizyr, Calif Pacha, qui lui fit obtenir un firman du grand-seigneur. L'île de Cypre éprouva aussi les effets de son zèle. Enfin, il partit, en 1628, pour la Perse, avec deux religieux de son ordre. Son arrivée à Ispahan alarma les commerçants anglais et hollandais qui se trouvaient en cette ville, parce qu'ils crurent que ces capucins venaient, avec l'autorité du roi de France, pour y établir une loge de marchands français, dont ils craignaient la concurrence: mais, mieux instruits du but de leur voyage, ils leur rendirent différents services.

(1) L'exemplaire que Tiraboschi avait eu de l'éd. de Fano, ne renfermait que les *Elégies* sur Lucrèce et sur Virginie; et l'on ne s'apercevait pas qu'il y manquât rien, quoique le titre annonçât les autres pièces qu'il a indiquées.

(2) Les poésies licencieuses de Pacificus font partie d'un recueil intitulé : *Quinque illustrium poetarum lusus in Venerem, partim ex codicibus manuscriptis nunc primùm editi*, Paris, 1791, in-8°. (V. le *Catalogue de la bibl. d'un amateur*, II, 322 et suiv.)

Munis de lettres de recommandation pour plusieurs personnages éminents de la cour de Chah Abbas, les missionnaires reçurent de ce monarque un ordre de venir le trouver à Casbin, où un grand du royaume fut chargé d'avoir soin d'eux et de les loger. Le père Pacifique ne voulait point, par esprit d'humilité, accepter les grâces du roi de Perse. Il en obtint ensuite une audience, lui présenta le portrait et des lettres de Louis XIII, et fut très-bien accueilli. On lui permit de fonder un couvent à Ispahan, et un autre à Baghdad, alors au pouvoir des Persans. Chah-Abbas lui donna une lettre pour le roi de France; et le père Pacifique la remit à ce prince, au camp d'Alais. Il alla ensuite dans les Antilles françaises, comme supérieur-préfet des missions de son ordre en Amérique, puis revint à Paris, où il mourut, en 1653. On a de lui : I. *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1622, in-12; elle est datée du 3 mai. L'auteur raconte la déposition et l'assassinat d'Osman II. II. Le *Voyage de Perse, contenant les remarques particulières de la Terre-Sainte, et le testament de Mahomet*, Paris, 1631, in-4°.; ibid., 1642, in-12. La description très-prolixe des Lieux saints occupe la plus grande partie de ce livre. III. *Relation ou Description des îles Saint Christophe et de la Guadeloupe, en Amérique*, ibid., 1648, in-12. IV. La *Bibliothèque des Capucins* lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

E—s.

PACINO-EUSTACHIO, gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, au commencement du quinzième siècle, s'est acquis quelque réputation pour avoir deux fois combattu les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseaux. Pacino Eustachio perdit, il est vrai, la bataille qu'il livra, le 21 mai 1427, à François Bembo, amiral des Vénitiens : les deux flottes s'étaient rencontrées sur le Pô, au-dessous de Crémone, et celle des Milanais fut presque détruite. Mais Pacino ne perdit point courage : dans une seconde guerre entre les mêmes peuples, il prépara un nouvel armement; et dans le même lieu où il avait été défait quatre ans auparavant, il remporta une éclatante victoire, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce siècle. Il leur prit vingt-huit galères, et quarante-deux vaisseaux de transport; et il eut encore la gloire d'avoir pour témoin de cette victoire Carmagnola, le premier général de son siècle, et l'ennemi le plus redoutable du duc de Milan. S. S—I.

PACOME (SAINT), instituteur de la règle des Cénobites, naquit dans la haute Thébaïde, vers l'an 292. Il fut élevé dans les sciences de l'Égypte, et dans la religion de ses parents, qui était le polythéisme; mais il montra de bonne heure beaucoup d'aversion pour les superstitions dont le culte des idoles était accompagné. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé dans les troupes de l'Empire, pour défendre les prétentions de Maximin contre Licinius et Constantius. Vers l'an 312, suivant Tillemont et Godescard, Pacôme était arrivé à Thèbes ou Diospolis, avec d'autres jeunes gens que l'on avait

également enrôlés de force, et que l'on traitait assez durement: il reçut, des nombreux chrétiens de cette ville, tant de secours et de consolations, qu'il en fut vivement pénétré. Le spectacle de la parfaite union des disciples de l'Evangile, de leur désintéressement et de leur charité, fit sur son cœur la plus vive impression, et acheva de le dégoûter de l'idolâtrie. Aussitôt que l'armée dont il faisait partie fut licenciée, il se retira dans une bourgade de la Thébaïde, et se fit inscrire au nombre des catéchumènes. Pendant les épreuves, il se distingua par sa ferveur et son zèle. Il ne cessait de prier le Créateur de lui faire connaître sa volonté. Admis au sacrement de la régénération, il y puisa de nouvelles forces pour accomplir les obligations du christianisme, et se consacrer au service du Seigneur. Mais afin de se décider plus sûrement sur le choix du parti qu'il avait à prendre, il alla consulter le vieillard Palémon, qui lui fit le tableau des austérités pratiquées par les solitaires, et des difficultés qu'il aurait à vaincre. Étonné, mais non découragé, Pacôme se soumit à tout, et se rangea, sans hésiter, sous la discipline d'un si bon maître. Les premiers temps de son noviciat furent pénibles; mais ils ne purent ébranler sa fermeté. Palémon l'occupait sans cesse, l'éprouvait, et le surveillait. Pour l'empêcher de dormir pendant l'office de la nuit, le rigide vieillard lui imposait de rudes pénitences: il travaillait à le délivrer de son penchant à la paresse, en lui ordonnant de transporter du sable d'un lieu à un autre, dans la seule vue de le tenir en haleine. En 325, Pacôme et Palémon bâtirent une cellule à Tabennes, au diocèse de Tentyra, sur les bords du Nil. Palémon ne tarda pas à quitter son disciple, et à regagner sa solitude; mais Pacôme eut bientôt un compagnon dans la personne de Jean, son frère aîné. Après la mort de celui-ci, de nouveaux disciples vinrent en foule se perfectionner dans la vertu, sous les yeux de Pacôme: en peu de temps il se vit à la tête de cent moines. Il agrandit d'abord son monastère; et depuis, il en bâtit six autres dans le voisinage. Il leur donna à tous les mêmes réglements, et s'en réserva l'inspection. En 338, il fixa sa résidence à Pabau ou Pau, sur le territoire de la ville de Thèbes, et bâtit, tout près de là, pour la facilité des bergers, une église, où il exerça quelque temps l'office de lecteur, et pour laquelle son évêque voulait l'ordonner prêtre; mais son humilité s'y opposa. Il contribua, vers la même époque, à l'établissement d'un monastère au-delà du Nil, pour une de ses sœurs, et pour d'autres vierges chrétiennes qui désiraient vivre dans la pratique des conseils évangéliques. Son biographe rapporte que, se trouvant à l'enterrement d'un moine de Pané, dont il connaissait la tiédeur, il ordonna de cesser le chant des psaumes, et de jeter au feu les vêtements dont le corps était enveloppé: *Des honneurs*, dit-il, *ne feraient qu'accroître ses tourments; mais l'ignominie avec laquelle on traitera son corps, pourra porter Dieu à avoir plus de compassion de son ame: il est des péchés qu'il pardonne, non-seulement dans cette vie, mais encore dans l'autre.* Quelque grande que fût la réputation de sainteté dont jouissait Pacôme, quelque estime que les plus illustres personnages de son temps

eussent pour lui, il n'en fut pas moins cité au concile de Latopolis, en 348, pour répondre sur différents chefs d'accusation que ses ennemis lui avaient intentés au tribunal des évêques. La modération avec laquelle il se justifia, lui attira l'admiration de ses juges, et accabla ses envieux. Il mourut la même année, à l'âge de 57 ans, de la peste qui ravagea ses monastères: à sa mort, ses religieux étaient au nombre de sept mille, et répandaient dans tout l'Orient l'éclat des plus sublimes vertus, au rapport de Pallade et de Cassien. Un moine de Tabenne, contemporain de saint Pacôme, a écrit sa vie en grec; Denys-le-Petit l'a traduite en latin: voyez *Acta sanctorum*, tome 3 du mois de mai, pag. 287, et les *Vies des Pères du désert*, par Arnauld d'Andilly. Cette *Vie* est remplie de miracles et de prophéties, attribués au saint abbé. L'Église célèbre sa fête, le 14 mai. Nous avons de lui: I. *Præcepta, judicia et monita*, traduits en latin par saint Jérôme. Voy. ses OEuvres, et le *Codex Regularum*, Paris, 1663, in-4°. Luc Holstenius, éditeur de cette collection, a mis en tête de la *Règle* de saint Pacôme, tous les éloges qu'on lui a donnés. II. *Epistolæ et verba mystica XI*, dans le même recueil. L—B—E.

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, s'est rendu célèbre par les expéditions qu'il fit en Syrie, après la défaite de Crassus. Dès sa plus tendre jeunesse, associé au trône par son père, il se montra digne de cette préférence par ses belles qualités; et l'on peut croire, par ce que l'on connaît de lui, qu'il aurait occupé une place très-distinguée parmi les princes qui s'assirent sur le trône des Arsacides. Quoiqu'il soit mort avant son père, et qu'à proprement parler, il n'ait jamais régné, il n'en est pas moins appelé roi des Parthes par beaucoup d'écrivains. La mort de Crassus et la destruction complète de l'armée qu'il avait conduite contre les Parthes, avaient répandu dans l'Orient une terreur universelle. Les princes de l'Asie étaient fatigués du joug et de l'alliance de Rome; les peuples de la Syrie, nouvellement réduite en province, regrettaient les rois Séleucides, injustement dépouillés par Pompée: tous n'attendaient qu'un moment favorable pour se délivrer des Romains. Au moment où Crassus et ses légions succombaient dans les plaines de la Mésopotamie, sous les armes du vieux Surena, connétable de l'empire parthe, le roi Orodes était en Arménie, à la tête d'une puissante armée; il y cimentait son alliance avec le roi Artavasde, fils de Tigrane, par le mariage de son fils bien-aimé avec la sœur de ce prince, et il mettait fin aux longues dissensions qui avaient divisé les deux branches de la famille arsacide. Le titre de roi des rois, usurpé autrefois par le père de Tigrane, et conservé jusqu'alors par les rois d'Arménie, malgré les revers de Tigrane, était rétrocédé par Artavasde, qui obtenait en échange le second rang dans l'Orient après le roi des Parthes. Les troupes arméniennes, jointes aux armées d'Orodes, devaient passer avec elles l'Euphrate, pour expulser les Romains de l'Asie. Les deux rois résolurent, sans perdre de temps, de profiter des faveurs de la fortune, et d'empêcher les Romains de se relever, après un revers si éclatant. Ils firent donc d'immenses préparatifs pour pousser la guerre avec vigueur, au printemps suivant (51 avant J.-C.) Le jeune Pacorus, à peine âgé de quinze ans,

mais déjà décoré du titre de roi, devait, avec l'armée victorieuse, passer l'Euphrate et entrer en Syrie, tandis que le roi d'Arménie ferait en personne une irruption dans la Cappadoce. Le moment était favorable: ce pays était agité de troubles; le roi Ariobarzane II avait été assassiné; et la reine Athénaïs, sa veuve, redoutait plus les Parthes qu'elle n'aimait les Romains, qui venaient de reconnaître pour roi Ariobarzane, l'aîné de ses fils, qu'elle détestait. Les circonstances n'étaient pas meilleures pour les Romains du côté de la Syrie. C'était avec cinq cents chevaux, échappés à la défaite de Carrhes, et avec de faibles garnisons, que Cassius cherchait à défendre cette province, laissée sans secours par la mort de Crassus. Jamblique, roi d'Emesse, et les autres princes arabes tributaires, attendaient les événements pour se décider, et refusaient des troupes. Antiochus, roi de Commagène, plus affectionné aux Romains, apparemment parce qu'il leur était plus voisin, ne fournissait aucun secours. Cassius n'était pas assez fort pour tenir la campagne; aussi fut-il bientôt contraint de s'enfermer dans les murs d'Antioche, et d'abandonner le pays aux Parthes, maîtres désormais de passer l'Euphrate. Ils ne tardèrent pas en effet à se montrer sur la rive de ce fleuve. Pacorus arriva, à la tête d'une puissante armée, accompagné du vieux Osaces, chargé de guider son inexpérience. Le passage s'effectua sans résistance, vers les lieux où le désert d'Arabie vient atteindre les frontières de la Syrie. Toutes les tribus arabes se joignirent aux Parthes; et Pacorus vint camper à Tybæ, dans la Palmyrène. Ses troupes se répandirent dans la Cyrrhestique, envahirent la vallée de l'Oronte, et assiégèrent Cassius dans Antioche. Le général romain se défendit avec courage: les Parthes, très-redoutables dans les batailles où ils pouvaient tirer parti de leur cavalerie, étaient fort inhabiles dans l'art des sièges. Pendant que Cassius, par sa vigoureuse résistance, arrêtait la marche victorieuse de ces peuples, le sénat s'occupait des moyens de défendre l'Asie. Bibulus devait, en qualité de proconsul, remplacer Crassus dans le gouvernement de la Syrie; et Cicéron allait, avec le même titre, succéder, en Cilicie, à Appius Pulcher. Douze mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents de cavalerie furent donnés à Cicéron, pour défendre son gouvernement contre les attaques de Pacorus. Tous les rois et dynastes de l'Asie furent sommés de lui fournir des troupes auxiliaires. Pour déconcerter les projets du roi d'Arménie, Cicéron prit son chemin par la Cappadoce, en faisant reconnaître roi Ariobarzane, nommé par le sénat, et en rappelant les ministres Metras et Athénée, exilés par les intrigues de la reine Athénaïs, qui voulait placer sur le trône Ariarathe, son autre fils, grand-prêtre de Bellone à Comane. Tranquille sur ce point, Cicéron prit des mesures pour défendre la Cappadoce contre les attaques des Parthes qui pouvaient entrer par les défilés conduisant dans la Commagène, dont le roi était peu sûr; il y fut joint, dans son camp de Cybistra, par Déjotarus, roi de Galatie. Avant de le quitter, Cicéron fut assez heureux pour apaiser les troubles en Cappadoce; et bientôt il se dirigea vers la Cilicie, où les Parthes venaient de pénétrer, et où ils avaient beaucoup de partisans: il

y reçut le contingent de Tarcondimotus, roi de la Cilicie-Trachée, et marcha contre les ennemis, qui s'étaient déjà avancés jusqu'à Epiphanée, où ils furent repoussés avec perte. Cicéron, sans délai, résolut de les rejeter au-delà de l'Amanus; Erana, Sepyra et Canoris, forteresses situées au milieu des montagnes, sont enlevées de vive force; et les Parthes sont défaits dans le lieu même où jadis Alexandre avait vaincu Darius. Ce succès enhardit Cassius, qui sortit d'Antioche et vint attaquer les Parthes devant Antigonia, qu'il n'avait pu prendre: ils y furent battus dans un combat acharné, et leur général Osaces y trouva la mort. Malgré cette victoire, les Parthes n'abandonnèrent pas la Syrie: Cassius était trop faible pour profiter de cet avantage; les ennemis conservèrent donc toutes leurs positions, et passèrent l'hiver dans la Cyrrhestique, attendant l'arrivée de leur roi Orodes. Cicéron avait à peine délivré sa province, qu'il tourna ses armes contre les Tibaréniens et les autres Eleuthero-Ciliciens alliés des Parthes. Après cinquante-sept jours de siége, il se rendit maître de Pindenissus leur capitale, et mit son gouvernement hors de toute atteinte. Cependant Cassius avait été rappelé par le sénat; et Bibulus était arrivé pour prendre le commandement de la Syrie. Ce proconsul était loin de posséder les talents militaires de son prédécesseur. Au retour du printemps, les Parthes se mirent en campagne, et reparurent sous les murs d'Antioche, sans que Bibulus, qui avait à sa disposition plus de forces que n'en avait eu Cassius, osât sortir pour arrêter Pacorus. Toute la Syrie fut livrée sans défense aux ravages des ennemis. Les lieutenants de Bibulus, indignés de la lâcheté de leur chef, implorèrent le secours de Cicéron, qui ne pouvait que défendre sa province. Il semblait que les Parthes dussent rester les maîtres de la Syrie, quand les intrigues de Bibulus parvinrent à gagner un puissant seigneur parthe, appelé Ordonopante, qui excita une révolte dans l'intérieur du royaume, de sorte qu'Orodes fut obligé de rappeler son fils; et la Syrie repassa sans combat sous l'empire des Romains. Il paraît que ces troubles furent d'assez longue durée, puisque ce ne fut que plusieurs années après, que les armées parthiques reparurent en Syrie. Pacorus y revint, l'an 45 avant J.-C. Pressé par les sollicitations du préteur Cecilius Bassus, qui avait tué le gouverneur Sextus Julius, parent de Jules-César, et qui cherchait à se rendre indépendant dans cette province, le prince parthe passa l'Euphrate. Il ne fit rien de bien remarquable dans cette expédition; et, au retour de l'hiver, il rentra dans ses états. La mort du dictateur délivra Bassus de toute inquiétude: soutenu d'ailleurs par tous les phylarques arabes de la Syrie et de la Mésopotamie, il crut, au milieu des guerres civiles qui déchiraient la république, n'avoir aucun besoin du secours des Parthes, dont il redoutait les projets d'envahissement. Bientôt cependant, Cassius qui avait conservé une grande réputation en Syrie, à cause de la belle conduite qu'il y avait tenue après les revers de Crassus, vint dans cette province pour punir le rebelle, qui fit une longue résistance sans invoquer le secours des Parthes. Assiégé dans Apamée, sa place d'armes, Bassus s'y défendit long-temps, et ne se rendit à Cassius qu'à des conditions très-honorables pour lui. Après la défaite

et la mort des assassins de César, le roi des Parthes, qui s'était montré favorable à leur parti, résolut d'entreprendre une nouvelle expédition contre les Romains; et il en confia encore le soin à son fils Pacorus. Un grand nombre de Romains fugitifs qui avaient trouvé un asyle dans ses états, grossirent ses armées et facilitèrent ses succès. Le commandement en fut donné à Titus Labienus, fils d'un ancien compagnon d'armes de César, qui était ensuite passé dans le parti de Pompée. Ce Romain avait été envoyé auprès d'Orodes par Cassius et Brutus, pour en obtenir des secours; et il était encore à la cour du roi parthe, quand il apprit la bataille de Philippes. Il ne jugea pas à propos de repasser l'Euphrate autrement qu'avec le secours des Parthes. La Syrie était au nombre des provinces tombées en partage à Antoine. Les vexations dont celui-ci l'accabla, pour la punir d'avoir suivi le parti contraire aux triumvirs, y causèrent un soulèvement universel. Les Parthes en profitèrent; et bientôt Pacorus et Labienus passèrent l'Euphrate avec des forces considérables. Antiochus, roi de Commagène, et les autres princes tributaires, se joignirent ouvertement à eux. Decidius Saxa, lieutenant d'Antoine, fit de vains efforts pour les arrêter: la plupart de ses soldats, qui avaient servi sous Pompée et Cassius, s'empressèrent de se réunir à Labienus. Celui-ci se hâta de livrer bataille à Saxa. La valeur de Pacorus et la cavalerie parthique décidèrent bientôt la victoire; Apamée et Antioche ouvrirent leurs portes au vainqueur, et Saxa fut obligé de se retirer dans la Cilicie. Attaqué encore une fois par Labienus, il y fut vaincu, et contraint de se donner la mort pour ne pas tomber dans les mains de son ennemi. Après cette victoire, Labienus ne trouvà plus d'obstacles; il soumit toute l'Asie mineure. Plancus, qui aurait dû la défendre, se sauva dans la mer Égée: toutes les villes se rendirent, et Labienus porta ses armes jusqu'à l'Hellespont. La seule ville de Stratonicée, en Carie, lui résista, et soutint contre lui un siége long et opiniâtre. Les deux rhéteurs Hybréas et Zénon de Laodicée rendirent tous ses efforts inutiles. Après d'aussi brillants succès, Labienus, contre l'usage des généraux romains, qui n'ajoutaient à leur nom que celui des nations qu'ils avaient vaincues, prit le titre d'*Imperator parthicus*, et pour en conserver le souvenir, fit frapper des médailles qui existent encore. Pendant qu'il soumettait l'Asie mineure, Paçorus n'obtenait pas de moindres avantages en Syrie; il entra dans la Phénicie, tandis que le général Barzaphrane (que les Arméniens qualifient de prince du pays des Rheschdouniens) se rendait maître de l'intérieur du pays. Toute la Phénicie se soumit à Pacorus; Tyr seule lui résista: Sidon et Ptolémaïs le reçurent avec empressement, et il s'avança jusqu'aux frontières de l'Égypte. Les Parthes ne tardèrent pas à entrer dans la Judée: Antigone, qui en disputait depuis long-temps la souveraineté à son oncle Hircan et à Phazaël, vint trouver Barzaphrane, et promit de donner à son maître mille talents et 500 femmes, s'il le plaçait sur le trône. Ces offres sont acceptées, et bientôt Antigone est seul souverain de la Judée: Hircan son oncle lui est livré avec son général Phasaël, tandis que Hérode, frère de ce dernier, s'enfuit chez les Arabes pour éviter un pareil sort. Hircan, privé de la vue, fut emmené captif au-delà

de l'Euphrate, et Phasaël se donna la mort. Pendant que Pacorus achevait la conquête de la Syrie, Labienus éprouvait dans l'Asie mineure un destin contraire. Antoine, réconcilié alors avec Octave, se préparait à recouvrer l'Asie, où son lieutenant P. Ventidius l'avait précédé. Labienus n'avait auprès de lui, dans ce moment, que de nouvelles levées; les Parthes étaient loin : il ne put résister au premier choc; il fut vaincu, et fit, en toute hâte, sa retraite vers la Syrie, poursuivi par Ventidius à la tête de ses troupes légères. Arrivés au passage du mont Taurus, les deux généraux s'arrêtèrent, Labienus pour attendre les Parthes, et Ventidius ses légions. Les renforts arrivèrent bientôt. Ventidius, qui redoutait la formidable cavalerie des Parthes, resta sur les hauteurs; mais ceux-ci, fiers de leur nombre et des victoires qu'ils avaient remportées, marchèrent aux ennemis, sans attendre Labienus. Leur nombre et leur valeur furent inutiles: l'avantage de la position assura la victoire aux Romains; les Parthes regagnèrent promptement la Cilicie, abandonnant Labienus, qui fut aussi obligé de prendre la fuite. Peu après, il fut arrêté et livré aux Romains par Démétrius, gouverneur de l'île de Cypre. Les Parthes ne cherchèrent point à défendre la Cilicie. Popedius Silo passa, derrière eux, les défilés du mont Amanus avec la cavalerie romaine. Pharnapates, lieutenant de Pacorus, l'attendait à Trapezus, sur les bords du fleuve OEnoparas, au nord d'Antioche, avec des forces considérables, et l'arrêta dans sa marche : bientôt on en vint aux mains; et la victoire se déclarait pour les Parthes, quand Ventidius arriva subitement avec toute son armée. Ce secours ranima les Romains; les Parthes succombèrent, et leur général trouva la mort en combattant vaillamment. Cette victoire fut décisive : tous les rois tributaires s'empressèrent d'implorer la clémence des Romains; et Pacorus fut contraint d'évacuer la Syrie. Il ne perdit pas toutefois l'espoir de la reconquérir; et au commencement de l'année 38 avant J.-C., il se préparait à repasser l'Euphrate : les Romains, encore dans leurs quartiers d'hiver, et dispersés dans des cantonnements fort éloignés, n'étaient pas en mesure de repousser cette nouvelle invasion. Ventidius, sentant tout le désavantage de sa position, et connaissant d'ailleurs l'amour des Syriens pour Pacorus, eut recours à la ruse. Il feignit de confier ses craintes à un dynaste de la Cyrrhestique, qu'il savait être secrètement attaché aux Parthes, disant qu'il appréhendait que Pacorus ne traversât pas comme à l'ordinaire, l'Euphrate à Zeugma, mais qu'il effectuât son passage beaucoup plus bas, dans des lieux où la proximité du désert lui donnerait les moyens de déployer sa cavalerie. Comme Ventidius le prévoyait, Pacorus fut bientôt informé de ces prétendues craintes; et pour empêcher les Romains de se réunir, il se mit en marche avec une partie de ses forces, et se hâta de passer le fleuve à Zeugma, d'où il entra dans la Cyrrhestique, région montagneuse et fort désavantageuse pour lui. Il attaqua aussitôt les Romains campés dans une position favorable, et fut repoussé avec perte. Pressé par les frondeurs ennemis, il ne put se servir de sa cavalerie; après s'être défendu vaillamment, il fut accablé par le nombre, et succomba. Plusieurs de ses compagnons d'armes

se firent tuer sur son corps; cependant à la fin, il fallut que les Parthes abandonnassent le champ de bataille. Les uns repassèrent l'Euphrate, tandis que les autres se réfugièrent auprès de leur allié Antiochus de Commagène. La vue de la tête de Pacorus, que Ventidius fit porter dans toutes les villes de la Syrie, ramena dans le devoir les peuples prêts à se révolter. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Eutrope, Pacorus fut tué le jour même où Crassus avait été vaincu à Carrhes, quinze ans auparavant. Ventidius ne poursuivit pas ses avantages; il s'arrêta sur les rives de l'Euphrate, où il remit son armée à Antoine, qui entra dans la Commagène, et alla mettre le siége devant Samosate. Ventidius se rendit à Rome; et il fut le premier Romain qui triompha des Parthes. La nouvelle de la mort de Pacorus causa une désolation générale en Asie; sa valeur, ses belles et excellentes qualités, lui avaient concilié l'amour de la nation. Orodes en fut inconsolable. Livré long-temps à une douleur insensée, il redemandait sans cesse son fils, l'appui et la gloire de l'empire. Il ne lui survécut pas longtemps. Accablé de vieillesse et de chagrin, son fils Phrahates, indigne frère de Pacorus, hâta, par le poison, un trépas trop lent à son gré, et occupa, par un parricide, en l'an 37 avant J.-C., le trône que son père avait déjà consenti à partager avec lui. S. M—n.

PACORUS, roi des Parthes, contemporain de Domitien et de Trajan, ne nous est connu que par quelques légères indications des auteurs anciens. Les Arméniens donnent à ce prince le nom d'Ardaschès, dénomination fort en usage chez eux, et qui signifie *grand roi*; ils le font fils d'Artaban IV, et mettent son avénement en l'an 91. Cette date paraît très-vraisemblable. La Perse était alors fort agitée: les peuples du Dilem et des monts Padoschkhargner s'étaient révoltés, et ils étaient soutenus par toutes les nations qui habitent sur les bords de la mer Caspienne. Le roi d'Arménie envoya des secours au nouveau roi des Parthes, pour soumettre les rebelles, et pour l'établir sur le trône paternel. Sempad, prince des Pagratides et connétable d'Arménie, fut chargé de cette expédition; il fit reconnaître Pacorus, et emmena en Arménie Zarman, un des chefs des rebelles. Ce qu'on sait des événements arrivés sous le règne de Pacorus, se réduit à peu de chose. Un passage de Martial (1) nous apprend que ce prince causait de l'inquiétude à Domitien. Pline le Jeune parle (2) d'un certain Callimorphus, qui s'était réfugié auprès de lui, dans son gouvernement de Bithynie. Ce Callimorphus avait été serviteur de Laberius Maximus; et il avait été pris dans la Mœsie par Susagus, général des Daces. Le roi Decebale l'avait envoyé en présent à Pacorus, et il était resté plusieurs années à sa cour. Ce fait isolé donne lieu de croire que le roi des Parthes était allié du redoutable adversaire de Trajan, et qu'il était lui-même ennemi de cet empereur. Un passage de Suidas (*sub voce* Ἐπέλκυμα) qui paraît venir des Parthiques d'Arrien, nous apprend en effet que Trajan fit la guerre à Pacorus, sans nous dire rien de plus. La chronologie d'Arménie place en l'an 111, la mort de Pacorus; cette date semble assez sûre; elle correspond au moins fort

(1) Epig. 36, lib. IX.
(2) Lib. X, epist. 26.

bien avec le récit des auteurs grecs. Selon eux, en l'an 113, Chosroès, frère de Pacorus, était déjà assis sur le trône des Parthes; et, en cette année, il envoya des ambassadeurs pour demander la paix à Trajan, qui était alors à Athènes. On connaît deux médailles avec le nom de Pacorus : la première, publiée par Pellerin (1), fait maintenant partie de la collection du roi. L'autre, qui est en Angleterre, appartient au comte de Nortwich; et elle porte la date de l'an 394 de l'ère des Séleucides (83 et 84 de J.-C.) (2) S'il en est ainsi, si cette médaille appartient réellement à Pacorus, il faut renoncer à la chronologie que nous avons adoptée dans cet article. Nous pensons cependant que ce monument a encore besoin d'un autre examen, pour constater s'il faut y lire le nom de Pacorus, ou celui d'Arsace, qui appartient à tous les autres rois Parthes. Pacorus a déjà obtenu dans cet ouvrage (tom. XVI, p. 208), sous le nom de Fyrouz, un article qui diffère du nôtre en plusieurs points; il y est question d'une ère des Arsacides qui n'a jamais existé que dans l'imagination de Vaillant, et qui est abandonnée depuis longtemps. On y dit aussi que Pacorus était fils de Vologèse Ier; la chose est possible, mais elle n'est appuyée sur aucun témoignage ancien. Il en est de même de la vente qu'il aurait faite du royaume d'Edesse à Abgare. Le nom de Firouz ne peut non plus convenir à Pacorus; aucun roi parthe n'a été appelé ainsi. Ce nom ne se trouve que dans les listes des écrivains arabes, listes tronquées et tout-à-fait indignes de confiance. D'ailleurs, quand elles auraient une autorité qu'elles sont loin d'avoir, il serait encore très-difficile de déterminer si le nom de Firouz doit s'appliquer plutôt à Pacorus qu'à tout autre. S'il peut convenir à quelqu'un des Arsacides, nous croyons que c'est à Vologèse II, qui, selon les auteurs arméniens, prit le nom de *Péroz* (vainqueur), en persan *Pirouz*, après les victoires qu'il remporta sur les Romains sous le règne d'Antonin. S. M—n.

(1) Mélanges de médailles, tome Ier., p. 147.

(2) Visconti, Suppl. à l'Iconographie grecque, p. 24.

PACORUS, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse Ier, roi des Parthes. Celui-ci le fit roi de la Médie Atropatène, vers l'an 51, pour lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il l'avait laissé, sans contestation, succéder à son père Vononès, quoiqu'il fût né d'une concubine grecque. Suivant l'usage des princes de l'Orient, qui, pour éviter les guerres civiles, éloignaient leurs enfants de leur cour, il profita du voyage que son frère Tiridate, roi d'Arménie, fit à Rome en l'an 66, pour y envoyer ses fils avec ceux de son autre frère Vologèse, ceux de Tiridate, et ceux de Monobaze, roi de l'Adiabène. Plusieurs années après, les Alains traversèrent les portes Caspiennes d'Albanie, qui leur avaient été ouvertes par le roi de ce pays; et ils firent une irruption dans les états de Pacorus. Ce prince fut vaincu par eux, et obligé de chercher un asile dans des lieux difficiles; sa femme et ses concubines furent prises, et il ne put les retirer des mains des barbares qu'en leur donnant cent talents. Les Alains portèrent ensuite leurs armes dans l'Arménie; et, chargés de butin, ils repassèrent le Caucase pour rentrer dans leur pays. Depuis cette époque, il n'est plus question, dans

l'histoire, de Pacorus roi des Mèdes : on ignore l'époque de sa mort.

S. M—N.

PACORUS (AURELIUS), roi d'Arménie, n'est connu que par un passage ancien tiré par le grammairien Etienne de Byzance (*sub voce* Ὠτηνή), du troisième livre des Parthenіques d'Asinius Quadratus. Tout ce qu'on peut voir dans ce fragment, c'est qu'il se rapporte à un voyage ou à une expédition de Pacorus vers Artaxate et la province d'Otène qui est dans l'Arménie orientale, sans indiquer l'époque où vivait ce roi d'Arménie. La nature même de l'ouvrage de Quadratus ne peut offrir rien de bien précis sur ce point; car il paraît qu'il traitait de toute l'histoire des Parthes : cependant, comme Capitolin dit que cet auteur avait raconté fort au long les expéditions de Lucius Verus dans l'Orient, on pourrait conjecturer que Pacorus était contemporain de ce César et de l'empereur Marc-Aurèle. Une inscription gravée sur un marbre qui se trouve à Rome dans le collége des Maronites, vient à l'appui de cette conjecture : elle nous apprend que Pacorus, décoré du titre de roi de la grande Arménie, portait le prénom romain d'Aurélius, et qu'il fit élever à Rome un tombeau pour son frère Aurélius Merithatès, mort âgé de 56 ans et deux mois. On voit donc que Pacorus était un de ces princes de l'Orient, qui, chassés par un revers de fortune, ou par le caprice des empereurs, avaient achevé obscurément leur existence dans la capitale du monde. Le nom d'Aurélius indique assez qu'il avait régné en Arménie par la permission ou sous la protection des Romains. Cette dernière circonstance, jointe à un passage des lettres de Fronton, découvertes récemment par le célèbre abbé Maï (1), achève de démontrer que Pacorus vivait effectivement au milieu du deuxième siècle de notre ère, et que, placé sur le trône d'Arménie, par l'empereur Marc Aurèle, le nom qu'il avait adopté était un témoignage de sa reconnaissance pour ce prince. Le passage de Fronton se trouve dans une lettre de ce philosophe, adressée au César Lucius Verus. Quoiqu'il soit fort court, il nous fournit le moyen de fixer la véritable époque de ce Pacorus jusqu'à présent inconnu dans l'histoire. Ce passage est ainsi conçu : *Vel quod Sohæmo potius quàm Vologæso regnum Armeniæ dedisset; aut quòd Pacorum regno privasset, nonne oratione hujusmodi explicarunt.* En demandant à Lucius Verus pourquoi il a préféré, pour le royaume d'Arménie, Sohème à Vologèse, et pourquoi il en a privé Pacorus, il nous apprend que l'époque de la déchéance de ce dernier est la même que celle de l'élévation de Sohème. Or nous voyons, par un passage de Dion Cassius, conservé dans Suidas (2), que Martius Verus, chargé, par Lucius Verus, de faire la guerre en Arménie, avait confié à un officier nommé Thucydides, le soin de conduire dans ce royaume Sohème fils d'Achéménes, de la race des Arsacides, qui semblerait avoir régné antérieurement en Arménie. Des médailles de la quatrième année tribunitienne de Lucius Verus, qui répond à l'an 164, portent la légende : *Rex Armeniis datus.* On ne peut douter que ces médailles ne se rapportent à l'élévation ou au rétablissement de

(1) *Oper. Fronton. ed. Mai*, part. secundâ, p. 310.

(2) *Dion. Cass., ed. Reimar.*, tome II, p. 1201.

Sohème sur le trône d'Arménie. Comme il est presque sûr, d'après l'autorité de Fronton, que l'avénement de ce prince suivit la déchéance de Pacorus, on pourrait croire qu'elle fut une conséquence de la conduite que Pacorus avait tenue dans la guerre que les Romains faisaient alors dans tout l'Orient, contre les Parthes. Il ne s'était sans doute pas montré assez dévoué aux Romains, ou peut-être avait-il mécontenté Verus en favorisant secrètement les Parthes; et César avait cru pouvoir le traiter en ennemi. Une autre considération vient appuyer cette dernière induction: les Arméniens sont comptés au nombre des nations vaincues par L. Verus; et c'est en l'an 163 de J.-C. que l'on commence à voir sur les monuments le surnom d'*Armeniacus*, qu'il prit en mémoire de ses succès en Arménie. Cependant, comme c'est avant l'arrivée de Martius Verus en Arménie, que le général Statius Priscus avait remporté les grandes victoires qui procurèrent à L. Verus le surnom d'*Armeniacus*, on peut supposer que ce fut à cette époque (162 ou 163), que Pacorus fut déclaré roi d'Arménie. Il est difficile de se persuader qu'il ait été le souverain allié des Parthes qui fut vaincu par Statius Priscus. Le général romain prit Artaxate; et l'on voit, par le passage de Quadratus que nous avons cité, que Pacorus partit de cette ville pour s'avancer vers l'Otène, c'est-à-dire, vers l'Orient, ce qui convient bien à un prince allié des Romains. Quelques motifs particuliers qui nous sont inconnus, purent changer ensuite les dispositions de L. Verus à son égard, et le faire priver de la couronne: c'est alors que Martius Verus fut chargé de conduire en Arménie, Sohème, qui y avait déjà régné. Cela arriva en l'an 164, comme le fait d'ailleurs est indiqué par les médailles. Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il semble qu'on peut regarder comme constant que Pacorus, élevé sur le trône d'Arménie par la protection des Romains, en fut dépouillé par Lucius Verus, en l'an 163. Pacorus vécut ensuite à Rome, où il avait auprès de lui son frère Merithatès, nom qui paraît être une altération de celui de Mithridate, en arménien Mihrtad. S. M—N.

PACORUS, prince arménien, qui vivait au quatrième siècle de notre ère, était descendu de Sennakerim (Sennachérib), roi d'Assyrie. On voit, dans l'Écriture, que les fils de ce roi se réfugièrent en Arménie, après le meurtre de leur père; ils s'y établirent, et y donnèrent naissance à plusieurs familles, qui se sont perpétuées jusqu'à des époques très-modernes. Pacorus était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie; fonction héréditaire dans sa famille. Il était l'un des plus puissants des petits princes de l'Arménie. Vers l'an 315, il voulut profiter des troubles causés par la mort du roi Tiridate, pour se rendre indépendant. Il se révolta contre Khosrov ou Chosroès, fils de son souverain; il fit alliance avec les Persans, toujours ennemis de l'Arménie; et, à l'exemple du rebelle Sanadroug, qui s'était déclaré roi dans le nord du royaume, il se fit proclamer dans le midi. Antiochus, qui avait été envoyé par l'empereur Constantin, pour placer sur le trône le fils de Tiridate, entra bientôt en Arménie, avec une puissante armée; et pendant qu'il s'occupait à réduire les rebelles du midi et du nord, il donna ordre à

Manadjihr, dynaste des Kheschdouniens, de marcher contre Pacorus avec l'armée du midi. Dchon, prince de la Gordyène, Vaghinak, dynaste de la Siounie, et plusieurs autres seigneurs arméniens, joignirent leurs forces aux troupes royales, qui avaient déjà été renforcées par les légions romaines de la Cilicie. Pacorus voulut résister à cette attaque formidable; soutenu par les secours qu'il avait reçus de la Perse, il tenta le sort des armes. La résistance fut longue; mais à la fin, vaincu dans un dernier combat, il trouva la mort sur le champ de bataille, et sa tête fut portée au roi d'Arménie. Le cruel Manadjihr mit tout à feu et à sang dans l'Arzanène: voulant exterminer la race de Pacorus, il fit périr les frères et tous les parents de ce malheureux prince. Deux enfants de Pacorus, un garçon et une fille, échappèrent cependant à ce massacre. Le roi Khosrou donna la fille à Vaghinak, dynaste de la Siounie, et lui conféra la souveraineté de l'Arzanène, qui était l'héritage de cette princesse. Pour le fils, appelé Kheschа, il fut porté très-jeune encore, à la cour de Vatché, connétable du royaume, et prince des Mamigoniens. On l'y éleva avec soin: par la suite il fut rétabli dans la possession des pays qui avaient appartenu à son père; et il la transmit à ses descendants, qui la conservèrent jusqu'à la fin du neuvième siècle.—On trouve, dans l'histoire de l'Orient, plusieurs autres princes du même nom. Nous allons faire mention de quelques-uns. Pacorus, roi d'Édesse, monta sur le trône en l'année où Pacorus, fils d'Orodes, roi des Parthes, et son général Barzaphrane, entrèrent en Syrie, c'est-à-dire, en l'an 40 avant J.-C. Il régna cinq ans, et fut remplacé par Abgare III. — Pacorus, dynaste de la Siounie, dans l'Arménie orientale, vivait au milieu du second siècle de notre ère. Il avait accordé un asile dans ses états à Tiridate, prince des Pagratides, qui causa beaucoup de troubles en Arménie; celui-ci lui enleva sa femme, Nazinig, qui était d'une rare beauté, et l'emmena dans la forteresse de Sber, en sa principauté. Cet événement arriva vers l'an 145.—Pacorus Ier., roi d'Ibérie, fils de Vatché, selon la chronologie géorgienne, régna depuis l'an 231 jusqu'en 246, et fut remplacé par son fils Mirdat Ier. — Pacorus II, roi du même pays, qui ne se trouve pas dans les listes géorgiennes, mais qui est mentionné par les auteurs arméniens, vivait au commencement du cinquième siècle. C'est sous son règne que S. Mesrob, inventeur de l'alphabet actuel des Arméniens, vint en Ibérie, pour y mettre en usage un nouvel alphabet, destiné à remplacer les lettres dites syriennes, qui avaient alors cours dans la plus grande partie de l'Orient. L'alphabet qu'il porta en Ibérie, est le même qui est encore en usage chez les Géorgiens, pour écrire les livres liturgiques. Mesrob fut aidé dans cette opération par Dchagha, interprète du roi Pacorus, pour les langues grecque et arménienne; il laissa en Ibérie ses disciples Der de Khordseu et Mousché de Daron, pour instruire les ecclésiastiques du pays, et alla exécuter en Albanie une entreprise du même genre. — Pacorus III, fils de Datchi, monta sur le trône, en l'an 528, selon les Géorgiens; il régna peu de temps, et fut remplacé par Pharasman V. — Pacorus IV, fils et successeur de Pharasman VI, régna, en l'an 557:

il était alors en bas âge. Le roi de Perse, Khosrou Noushirewan profita de sa minorité, pour faire une irruption en Géorgie : il se rendit maître de ce pays, qu'il soumit à un tribut annuel. Pacorus régna peu de temps; il fut remplacé, en l'an 568, par un roi qu'envoya l'empereur de Constantinople. S. M—n.

PACUVIUS (Marcus), poète dramatique latin, né à Brindes, vers l'an 218 avant J.-C., était neveu d'Ennius. Il vint jeune à Rome, où il se distingua par le double talent de peintre et de poète. Pline l'Ancien cite avec éloge un tableau dont il avait orné le temple d'Hercule (*V. Pline*, xxxv, ch. 4). Pacuvius était d'un caractère doux et obligeant, qui lui mérita l'affection de ses plus illustres contemporains. On connaît son amitié pour Accius, qui, beaucoup plus jeune, lui soumettait ses compositions avant de les exposer aux regards du public (*V.* Accius, I, 124). Accablé de chagrins et d'infirmités, il se retira, sur la fin de sa vie, à Tarente, et y mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Il fit lui-même son épitaphe, conservée par Aulugelle (1, 24), qui la juge digne de ce grand poète. De toutes les pièces de Pacuvius, il ne nous reste que des *fragments*, recueillis par Henri Estienne, Paris, 1564, in-8°., et insérés depuis dans les différentes éditions du *Corpus poëtarum* (*V.* Maittaire). Cicéron a mis dans la bouche de Lélius, l'hôte et l'ami de Pacuvius, un bel éloge de sa tragédie d'*Oreste*, qui avait été très-applaudie (*V.* le *Livre de l'Amitié*, ch. vii, 24). Parmi ses autres pièces on cite : *Anchise*, *Antiope*, le *Jugement des armes*, *Atalante*, *Hermione*, *Ilion*, *Médée* et *Paullus*, etc. Il avait, en outre, composé un recueil intitulé, *Erotopegnion*, dont il ne reste qu'un seul vers du second livre. On a souvent comparé Accius et Pacuvius. Pour la solidité des pensées, dit Quintilien, pour la noblesse de l'expression et la dignité des personnages, ils sont tous les deux également recommandables. On donne néanmoins l'avantage de la force à Accius; et ceux qui affectent quelque savoir, trouvent plus d'art et d'habileté dans Pacuvius (*Instit. Orator.*, x, ch. 1). Gaspar Sagittarius a inséré la vie de Pacuvius dans le Recueil des Vies des anciens poètes latins, Altenbourg, 1672, in-8°.; mais le chanoine Annibal de Leo en a donné une plus exacte et plus intéressante, qu'il a intitulée : *Dissertazione intorno la vita di Pacuvio*, etc., Naples, 1763. W-s.

PADILLA (Dona Marie de), demoiselle espagnole, d'une naissance distinguée, avait été forcée, par sa mauvaise fortune, d'entrer au service de la femme d'Alfonse d'Albuquerque, ministre de Pierre-le-Cruel, roi de Castille. Elle joignait, à une rare beauté, beaucoup d'esprit, et les qualités les plus séduisantes. Pierre, ayant eu l'occasion de voir Dona Marie, lors de son expédition dans les Asturies (1352), conçut pour elle la passion la plus violente, et mit tout en usage pour la satisfaire. Les obstacles furent levés par un oncle de Marie, qui sacrifia lâchement l'honneur de sa nièce à l'espoir de relever par ce moyen la splendeur antique de sa maison. Pierre, déjà fiancé avec Blanche de Bourbon, et ne pouvant rompre cet accord sans s'exposer à une guerre avec la France, en retarda la conclusion le plus qu'il lui fut possible. Ce fatal mariage fut enfin célébré, le 3 juin 1353; et dès le lendemain, si l'on

en croit Ferreras, mais certainement peu de jours après, Pierre, malgré les pleurs et les prières de sa mère, quitta sa femme pour courir, au château de Montalban, prodiguer ses tendresses à Marie, qui était accouchée récemment d'une fille. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à lui faire sentir tout ce qu'un pareil procédé avait de révoltant; il fallut employer les supplications pour le ramener près d'une épouse jeune et belle, si indignement outragée : mais ce rapprochement n'eut pas l'effet que la reine-mère s'en était promis; et Pierre ne tarda guère à s'échapper de nouveau pour rejoindre Dona Marie, que la voix publique accusait de l'avoir ensorcelé. Albuquerque, commençant à redouter l'ascendant qu'elle prenait sur l'esprit du roi, voulut rompre une liaison qu'il avait d'abord favorisée; mais il fut bientôt éloigné de la cour avec tous ses partisans, dont les emplois furent distribués aux parents de la favorite. Le ministre disgracié se ligua avec les frères du roi, pour demander la fin d'un scandale dont le peuple murmurait hautement : tous leurs efforts n'aboutirent qu'à rendre Blanche de plus en plus odieuse à son barbare époux, et à augmenter sa passion pour sa rivale. Ce n'est pas que Pierre fût assez épris de Dona Marie pour rester insensible aux charmes des autres femmes; il continuait de se livrer à tous ses caprices, et il alla même jusqu'à profaner la sainteté du mariage pour déshonorer la belle et vertueuse Jeanne de Castro (*V.* Pierre-le-Cruel) : mais toujours il revenait avec un nouvel empressement à Dona Marie. Sous prétexte que la malheureuse Blanche entretenait des relations avec la ligue des princes, il l'avait fait enfermer dans un château; et craignant que ceux qu'il nommait des rebelles ne vinssent à bout de la délivrer, il la fit empoisonner (*V.* Blanche, IV, 566). Ce dernier crime reçut une punition éclatante. Dona Marie mourut peu après, à Séville, dans les premiers jours de juillet 1361. Ses funérailles furent célébrées avec la même magnificence que celles d'une reine. D'après ses intentions, son corps fut transporté dans le monastère de N.-D. d'Estervillo, dans la vieille Castille, qu'elle avait fondé et richement doté. Mais l'année suivante, Pierre ayant déclaré qu'il était uni à Marie par un mariage secret, fit transférer ses restes dans le lieu de la sépulture des rois de Castille. Il désigna pour son successeur, au préjudice de ses frères, Alfonse, le seul fils qu'il eût eu de Marie, et qui survécut peu de temps à sa mère. Mariana, qu'on ne peut soupçonner de partialité, a tracé un portrait flatteur des qualités brillantes de Marie de Padilla (liv. XVII, ch. 5); mais les autres historiens espagnols n'en parlent pas d'une manière si avantageuse. W—s.

PADILLA (Don Juan de), l'un des chefs de la ligue Castillane, joignait à une ame fière toutes les qualités qui, dans un temps de troubles, peuvent faire parvenir à un degré éminent de pouvoir et d'autorité. Les habitants de Tolède s'étant soulevés, en 1522, pour demander le renvoi du vice-roi Adrien et le rétablissement de leurs anciens priviléges, élurent D. Juan pour leur chef. Padilla marcha aussitôt au secours des Ségoviens, qui avaient suivi l'exemple des Tolédans, et les aida à repousser les troupes du vice-roi : il indiqua ensuite une assemblée dans

Avila, où les villes de Castille envoyèrent des députés, et il y fit adopter le traité d'union, qui devint la base de la *sainte Ligue*. Peu après, il s'empara de Tordesillas, où la reine Jeanne faisait sa résidence depuis la mort de son époux, et engagea les députés de l'Union à transférer leur assemblée dans cette ville, pour y continuer leurs délibérations, qui recevraient plus d'autorité du consentement apparent de la reine. La ligue devint en effet toute-puissante du moment qu'elle put agir au nom de l'autorité royale; et la plupart des nobles s'empressèrent d'adhérer à ses décisions. Padilla fut chargé de se rendre à Valladolid avec un nombreux détachement, pour arrêter les membres du conseil de Castille, et se mettre en possession des sceaux ainsi que des archives du royaume. Cependant Charles-Quint, informé de ce qui se passait dans ses états de la Péninsule, tenta de faire rentrer les mécontents dans l'ordre, en leur promettant la suppression des abus qu'ils avaient signalés; mais la ligue, fière de ses premiers succès, mit à son obéissance des conditions que Charles-Quint ne crut pas de sa dignité d'accepter. Il fit avancer des troupes pour dissoudre l'Union; et les Castillans coururent aux armes. D. Pedro de Giron, qui s'était déclaré depuis peu pour les mécontents, fut nommé général en chef de l'armée de l'Union: mais les revers qu'il éprouva par suite de son inexpérience, l'obligèrent à se démettre d'une charge supérieure à ses talents; et il fut remplacé par Padilla, qui inspirait plus de confiance aux bandes castillanes. Depuis que l'Union ne pouvait plus se couvrir de l'autorité royale, elle avait beaucoup perdu de son crédit. Padilla manquait d'argent pour payer ses soldats; sa femme, qui l'égalait en courage et en fermeté, lui en procura, en dépouillant la cathédrale de Tolède de ses précieux ornements (*V.* D. Maria Pacheco). Il marcha ensuite contre les troupes royales, et obtint quelques succès, dont il ne put profiter par l'irrésolution des députés de la ligue, qui ne s'arrêtèrent à aucun plan. La désertion éclaircit ses bandes; elles furent mises en déroute par les troupes royales à Villalor, le 23 avril 1522; et Padilla, ne voulant pas survivre à la ruine de son parti, se précipita au milieu des bataillons ennemis, espérant y trouver une mort glorieuse. Il fut trompé dans cette attente, et resta prisonnier. Dès le lendemain, il eut la tête tranchée, sans jugement. Il vit les apprêts de son supplice avec un calme héroïque, et consola ses compagnons d'infortune, en les invitant à faire le sacrifice de leur vie au bien de leur pays. On lui permit d'écrire deux lettres, l'une à sa femme, et l'autre à la ville de Tolède. Robertson les a trouvées d'un style si éloquent et si noble, qu'il les a rapportées dans une note de l'*Histoire de Charles-Quint*, livre III. W—s.

PADILLA (Laurent), chroniqueur espagnol, était né à Antequera, au commencement du seizième siècle; il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé à la dignité d'archidiacre de Renda, dans le diocèse de Malaga. Ses talents le firent connaître de l'empereur Charles-Quint, qui le nomma son historiographe. Il s'appliqua, avec beaucoup de zèle, à la recherche des antiquités civiles et ecclésiastiques de l'Espagne, et mourut vers 1540. Il a publié: *Catalogo de los santos de*

España, Tolède, 1538, in-folio. Lenglet du Fresnoy lui attribue encore un recueil intitulé : *Las Antiquedades de España*, Valladolid, 1669, in-fol. (Voy. *Méthode pour étudier l'histoire*, XIII, 408); mais cette date est suspecte. Laur. Padilla eut pour successeur, dans la charge d'historiographe, Florian d'Ocampo, que l'on accuse de s'être emparé du travail de son devancier (*Voy.* OCAMPO). — PADILLA (François), neveu du précédent, embrassa aussi l'état ecclésiastique ; il professa la théologie à l'université de Séville, avec beaucoup de distinction, et obtint un canonicat de Malaga, où il mourut, le 15 mai 1607, à l'âge de 80 ans. On cite de lui : I. *Conciliorum omnium index, chronographia seu epitome*, Madrid, 1587, in-4°. II. *Historia ecclesiastica de España, hasta el anno 700 de Christo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol. W—s.

PADOUAN (JEAN LE). *V.* CAVINO.

PAESIELLO. *V.* PAISIELLO.

PAEZ (FRANÇOIS) missionnaire jésuite, naquit, en 1564, à Olmedo en Espagne. Étant entré dans l'Ordre à l'âge de dix-huit ans, il se consacra aux missions, et, en 1588, partit pour Goa. Désigné, l'année suivante, pour l'Abissinie, il prit l'habit arménien, afin de voyager avec plus de sûreté dans les pays mahométans, et se rendit à Ormus, où il attendit pendant un an l'occasion de s'embarquer. Ces précautions ne le sauvèrent pas; il fut pris par un navire arabe, maltraité, conduit à Emoné sur la côte d'Arabie, et jeté dans un cachot. Mené ensuite à Canee avec des compagnons d'infortune, on exigea pour leur liberté une si forte rançon, qu'ils ne purent la payer. Paez fut enchaîné sur les bancs d'un navire, et passa sept ans dans cette dure captivité. En 1596, il fut racheté, et revint à Goa. Ses souffrances n'avaient pu le décourager : il porta son zèle à Cambaye, à Diu, à Baçaim, mais sans perdre de vue le projet de sa mission en Éthiopie. Ses supérieurs accédèrent à ses vœux. Il s'habilla de nouveau en arménien, et fit voile de Diu. Il était le seul chrétien à bord du navire. Cette fois il atterit sans accident à Maçouah, et pénétra en Abissinie au mois de mai 1603. Paez ne s'empressa point de paraître à la cour comme l'avaient fait les précédents chefs de la mission, et comme le firent ses successeurs : renfermé dans le couvent de Fremona, il étudia sans relâche le gheez, et il acquit bientôt une connaissance si profonde de cette langue qu'il l'emportait même sur les naturels du pays. S'adonnant alors à l'instruction de la jeunesse, il recevait dans son école les enfants des Abissins comme ceux des Portugais. Les progrès singuliers des disciples portèrent au loin la réputation du maître. Un des officiers portugais les plus distingués parla de lui à Jacob, qui régnait alors dans cet empire ; et ce prince fit donner ordre à Paez de venir le joindre dès que la saison des pluies serait passée. Au mois d'avril 1604, Paez, accompagné de deux de ses jeunes élèves, se présenta devant Za-Denghel, qui avait succédé à Jacob, et qui tenait sa cour à Dancas. Il fut reçu avec les honneurs accordés aux personnages du premier rang. Cette distinction choqua les moines abissins : ils présagèrent que leur abaissement suivrait l'élévation de Paez, et ne se trompaient pas. Dans une dispute qui eut lieu le lendemain en présence du roi, les

élèves de Paez confondirent les prêtres abissins; la messe fut célébrée suivant le rite romain, et Paez prononça ensuite un sermon en gheez, qui frappa tellement Za-Denghel par la pureté de la diction, que ce prince résolut d'embrasser la religion catholique, et confia son projet à Paez sous le sceau du secret. Mais, d'un caractère trop ardent pour se contraindre, ce prince fit éclater sa conversion par toutes ses démarches. Il écrivit en même temps au pape et au roi d'Espagne, pour leur offrir son amitié et leur demander des hommes capables d'instruire son peuple. Paez tâchait de modérer ce zèle, dont il prévoyait que les suites seraient fâcheuses : effectivement une révolte éclata; le roi fut abandonné par une partie de ses troupes, et périt dans une bataille qui fut livrée le 13 octobre, dans la province de Goïam. Paez, qui lui avait conseillé de traîner la guerre en longueur, était alors dans le Tigré. La mort de Za-Denghel rejetait bien loin les espérances du missionnaire; mais l'avénement de Socinios (ou Melec-Seghed), à la couronne, lui en fit concevoir de nouvelles; car, dès le premier moment, il fut appelé à la cour, y dit la messe, y prêcha, et fut comblé de grâces et de faveurs par le monarque. Socinios lui donna, pour son Ordre, un grand terrain à Gorgora, dans le Dembea, et lui permit d'y bâtir un couvent : il le chargea aussi de construire un palais pour lui-même. Paez déploya en cette occasion toute l'étendue de ses talents et de son industrie. Il fut à-la-fois architecte, maçon, charpentier, serrurier. Le roi le faisait souvent venir auprès de lui, et lui confiait ses projets sur sa conversion future; quelquefois Paez accompagna le monarque dans ses expéditions guerrières. Il profitait de ses loisirs pour examiner les curiosités du pays. Les sources du Nil d'Abissinie (l'*Astapus* des anciens) étaient trop fameuses pour qu'il ne desirât pas les visiter : ce fut en 1618, qu'il en fit la découverte; et il fut le premier Européen qui eut la gloire de les contempler. Mais il ne perdait pas de vue le grand ouvrage de la réunion des Abissins à l'Église romaine; tous ses efforts y tendaient : il eut enfin la satisfaction d'accomplir ce dessein qui avait été vainement essayé pas ses prédécesseurs. Le roi, son frère, le premier ministre, tous les nobles attachés à la cour, proclamèrent solennellement leur adhésion à la religion catholique. Paez ne jouit pas long-temps de ce succès. Après avoir reçu l'abjuration publique de l'empereur, et sa confession, il s'en retourna à Gorgora en chantant le cantique de Siméon : les paroles en furent prophétiques. Echauffé par les travaux de son apostolat, il fut saisi d'une fièvre violente; et, malgré les soins assidus de son confrère, Antoine Fernandez (*V.* ce nom, XIV, 383), il rendit le dernier soupir le 20 mai 1622. Il emporta les regrets des Abissins, et de ses compatriotes; et sa mort fut une perte irréparable pour le catholicisme en Abissinie. Il avait composé en amharique, un *Traité des Mœurs des Abissins*, et traduit dans cette langue un *Traité de la Doctrine chrétienne*: on a de lui diverses lettres dans les *Litteræ annuæ*. Il avait parlé fort au long des affaires d'Abissinie, dans un ouvrage inédit qui va de 1555 à 1622. Ce manuscrit, qui se compose de deux gros volumes in-8°., est écrit d'un style simple et naturel. On en répandit des copies

dans tous les colléges de l'Ordre; et à l'époque de sa destruction, ces copies se sont trouvées dans plusieurs bibliothèques. Bruce déclare qu'il en a lu trois, et qu'il n'y a rien trouvé de relatif à la découverte des sources du Nil. En conséquence il taxe Kircher d'imposture pour avoir inséré dans son *Œdipus Ægyptiacus* une relation de cette découverte, et une description de ces sources qu'il dit avoir tirées du journal ou de l'histoire de Paez (1). Enfin il copie cette description, et s'efforce d'en démontrer la fausseté. Il est fâcheux pour lui que toute la peine qu'il prend, produise un effet contraire à celui qu'il attendait; car la description du jésuite et la sienne ne diffèrent que dans des minuties. Ainsi celle de Kircher ne peut pas être contraire à la vérité. Bruce prétend de plus que Ludolf et Vossius se sont beaucoup égayés sur l'histoire de cette découverte. Malgré toute l'attention possible, on n'aperçoit pas l'ombre de plaisanterie dans Ludolf sur ce point; loin delà, il reprend Vossius sur celles qu'il s'est permises. Au reste, il est assez curieux de voir le grave Écossais se démener pour faire regarder les gaîtés de l'érudit Hollandais, comme des preuves, dans une discussion sérieuse. La mauvaise humeur de Bruce perce à chaque ligne; et son orgueil lui trouble le jugement. Il se révolte à la seule idée que Paez ait découvert les sources du Nil: mais d'ailleurs, il rend justice aux vertus de ce missionnaire. — PAEZ (Gaspar), aussi missionnaire et jésuite, était né, en 1582, à Covilham, dans le diocèse d'Écija, en Andalousie. Il fut également envoyé en Abissinie, lorsqu'après sa conversion, Melec Seghed demanda un renfort de jésuites: mais six ans après la mort de François Paez, le catholicisme, établi par la modération et la constance de ce religieux, ne put résister aux attaques des prêtres abissins, malheureusement justifiés par la conduite peu mesurée du patriarche Mendez. Melec-Seghed mourut, en 1632; son fils Facilidas ordonna aux prêtres catholiques de sortir de ses états. Gaspar Paez trouva le moyen d'y rester caché; mais, découvert peu de temps après, il fut mis à mort, le 25 avril 1635. On trouve des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ*, de 1624 à 1626. E—s.

PAGAN (BLAISE-FRANÇOIS, comte DE), ingénieur et astronome, né en 1604 (1), d'une famille noble d'Avignon, reçut une éducation toute militaire. Entré au service à douze ans, il se trouva, en 1620, au siége de Caen, au combat du Pont-de-Cé, et à la prise de Navarreins, où il montra une valeur supérieure à son âge. L'année suivante, il assista aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, de Clérac et de Montauban, et fut blessé devant cette dernière ville d'un coup de mousquet qui le priva de l'œil gauche. La mort du connétable de Luynes, son proche parent, le laissa bientôt après sans protection; mais se sentant assez de talents pour ne devoir qu'à lui-même son avancement, il redou-

(1) La relation du P. Paez, telle que Kircher l'avait donnée en latin, a été traduite en français, et imprimée à la suite de la version d'un opuscule de Vossius, sous ce titre: *Dissertation touchant l'origine du Nil*, etc., Paris, Billaine, 1667, in-4°. de 92 pag.

(1) Il naquit probablement, au château du Pont de Sorgue, dont son père était gouverneur, et non pas au village de *Remes*, nom qui ne se trouve pas dans la *Table alphabétique* de Doisy. Si Pagan était né près de Marseille, Papon ne l'aurait pas omis dans la liste des *Hommes illustres de Provence*.

bla de zèle, et se distingua à la prise des villes du Languedoc sur les protestants, ainsi qu'au fameux siége de la Rochelle. Il faisait partie de l'expédition chargée d'appuyer les droits du duc de Nemours sur Mantoue. Arrivé devant Suze, Pagan se mit à la tête des enfants perdus; et apercevant un rocher escarpé qui domine le fort: « Mes amis, leur crie-» t-il, voici le chemin de la gloire. » Il se laisse glisser le long du rocher; ses compagnons suivent son exemple : ils parviennent aux barricades qui arrêtaient la marche de l'armée, et les enlèvent à la baïonnette. Louis XIII témoigna sa satisfaction de la conduite de Pagan, qui eut presque tout l'honneur de cette journée. Il accompagna ce prince en 1633 au siége de Nanci, et traça sous ses yeux les lignes de circonvallation. Il fit toutes les campagnes de Picardie et de Flandre sous les ordres du chevalier Deville, regardé comme le premier ingénieur de son temps. Désigné, en 1642, pour aller en Portugal avec le grade de maréchal-de-camp, il tomba malade, au moment de partir, et perdit l'œil qui lui restait. Quoique aveugle, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques, qu'il cultivait depuis sa jeunesse avec succès, et publia différents ouvrages qui ajoutèrent chaque année à sa réputation. Sa maison devint une espèce d'académie, où se réunissaient les savants et les littérateurs attirés par sa politesse, et par le charme de sa conversation, tout-à-la-fois piquante et instructive. A une mémoire heureuse Pagan joignait beaucoup d'esprit et de jugement, et des connaissances variées. Il ajoutait cependant quelque foi à l'astrologie judiciaire; mais cette faiblesse était alors partagée par la plupart des mathématiciens. Après une maladie pendant laquelle Louis XIV le fit visiter par son premier médecin, Pagan mourut, le 18 novembre 1665, et fut enterré dans l'église des religieuses de la Croix au faubourg Saint-Antoine. « C'est lui, dit l'abbé de Marolles, qui fut cause de ma *Version* de Lucrèce, pour satisfaire à sa curiosité dans l'intelligence de ce poète que d'autres ne lui expliquaient pas à son gré. » Perrault a publié une *Notice* sur Pagan, avec son portrait, dans ses *Éloges des hommes illustres*. On a de cet ingénieur: I. *Traité des fortifications*, Paris, 1645, in-fol. Hébert, professeur royal de mathématiques, en donna une nouvelle édition, précédée de la vie de l'auteur avec des notes, Paris, 1689, in-12; et J. J. Wermuller le traduisit en hollandais, la Haye, 1738, in-8., fig. Le grand nombre de siéges où Pagan s'était trouvé, lui avait fourni l'occasion de remarquer les défauts du système de fortification alors en usage; et il tâcha d'y remédier. Il est le premier ingénieur qui ait su loger dans l'épaisseur des flancs de ses bastions, assez de canons, à couvert des batteries de l'ennemi, pour défendre longtemps le passage du fossé, et rendre presque impossible toute tentative d'escalade, dans une place suffisamment pourvue d'hommes et de munitions. On peut dire, ajoute Leblond, sans rien diminuer de l'estime qu'on a pour les illustres ingénieurs qui l'ont suivi, qu'ils n'ont presque fait que perfectionner sa construction, et corriger ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans une première pensée, qu'il n'eut jamais le temps ni l'occasion de rectifier. On trouvera la comparaison du sys-

tème de Pagan avec celui de Vauban dans le *Dict. encyclopédiq.* au mot *Fortification* (*V.* Deville et Vauban). Samuel Morland a réduit sa méthode de tracer à la mesure anglaise. (*V.* Morland, xxx, 187.) II. *Théorèmes géométriques*, ibid. 1651, in-8°; 2e. édition, augmentée, 1654, in-8°. Hébert les a réunis à l'ouvrage précédent. III. *Relation historique et géographique de la rivière des Amazones*, extraite de divers auteurs, ibid. 1655, in-8°., rare. On trouve au commencement du volume une petite carte très-défectueuse, mais qui n'en mérite pas moins l'attention des curieux, si, comme on le prétend, elle a été dressée par Pagan aveugle. On a eu tort, dit La Condamine, de regarder cette relation comme une paraphrase de celle du P. Acuña (*V.* ce nom) : car Pagan le contredit et le relève en divers endroits; ce qui fait présumer (1) qu'il a eu d'autres mémoires pendant son séjour en Portugal. (*Journ. d'un voyage à l'équateur*, p. 192.) IV. *La Théorie des planètes*, ibid. 1657, in-4°. Elle n'est point au-dessous des connaissances astronomiques qu'on avait de son temps. V. *Tables astronomiques*, ibid. 1658, 1681 in-4°. Il y a joint des méthodes pour trouver la longitude sur terre et sur mer (*V.* Morin, xxx, 165). VI. *L'Astrologie naturelle*; ibid., première partie, contenant les principes et les fondemens de la science, 1659, in-12. VII. *L'homme héroïque ou le prince parfait sous le nom du roi*, ibid. 1663, in-12. VIII. *OEuvres posthumes*, ibid. 1669, in-12, avec l'Éloge de l'auteur : c'est le recueil de divers petits écrits trouvés dans son cabinet : on y remarque une *Notice* sur Hugues Pagan ou *de Paganis*, fondateur et grand-maître des templiers. W—s.

(1) La présomption de La Condamine, comme on l'a vu, n'est pas fondée.

PAGANI (Vincenzo), peintre, naquit à Monte Rubiano, dans la Marche d'Ancone, vers la fin du quinzième siècle. Le style de ses tableaux, et l'époque à laquelle il a vécu, ont fait croire qu'il avait été élève de Raphaël; et ses ouvrages ne démentent pas cette supposition. On conserve, dans la collégiale de sa ville natale, une *Assomption* remarquable. Il existe encore de lui deux autres tableaux très-estimés, l'un à Fallerone, et l'autre à Sarneno. Un de ses fils, nommé Lattanzio Pagani, ayant été nommé bargello de Pérouse, appela son père auprès de lui. Il paraît que celui-ci se rendit à cette invitation; car on trouve dans cette ville plusieurs tableaux signés de Pagani, et datés de l'année 1553. C'est lui qui fut chargé des peintures de la chapelle des Oddi, dans l'église des Conventuels. Il fut aidé dans ces travaux par Paparelli, que plusieurs peintres de ce temps employèrent pour les parties secondaires de leurs tableaux. Depuis cette époque on n'a plus de détails sur la vie ni sur les ouvrages de Pagani. — Lattanzio Pagani, fils du précédent, surnommé *Lattanzio della Marca* ou *da Rimini*, du nom de son pays, fut élève de son père; et c'est à tort que quelques historiens l'ont regardé comme élève de Giov. Bellini, qui mourut en 1516. Après la mort de Pietro Perugino, il succéda à la renommée de ce peintre, et fut chargé des entreprises importantes qui avaient été confiées au premier, telles que les peintures dont la citadelle fut enrichie. Il les termina, en se faisant

aider de Raffaellino dal Colle, de Gherardi, de Doni et de Paparelli. Il commença le tableau de *Sainte-Marie del Popolo*, et en finit la partie inférieure, qui se fait remarquer par la belle disposition des nombreuses figures qu'il renferme, par la beauté du paysage, par la vigueur et l'harmonie de la couleur, et par un goût général qui n'a plus rien de celui du Perugin. La partie supérieure du tableau, qui fut achevée par Gherardi, n'est point d'une égale force. Ainsi qu'on l'a vu à l'article de son père, il fut pourvu, en 1553, de l'office de *bargello*, office alors très-honorable. Il paraît que c'est dès ce moment qu'il abandonna la peinture. Il existe seulement un document par lequel il déclare avoir reçu quatre écus d'or de la famille Sforza degli Oddi, pour un tableau qui représente la *Trinité avec quatre Saints*, dont l'exécution devait être confiée à son père Vincenzo. Ce doit être le tableau que l'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle des Oddi, où se trouvent, en effet, les figures désignées dans l'acte. — Francesco Pagani naquit à Florence, vers l'an 1531, et fut élève de Maturino. Il étudiait à Rome, lorsque ce dernier peintre, qui avait été obligé de fuir, lors du sac de cette ville par le connétable de Bourbon, y reparut. Il y trouva Pagani, et charmé des dispositions de ce jeune homme, il le prit sous sa direction. Cependant l'élève avait un goût décidé pour la manière du Caravage; et quoiqu'à peine sorti de la première jeunesse, il se fit connaître par plusieurs tableaux estimables en ce genre. A vingt-un ans, il revint à Florence, où il épousa la fille de Crocini, célèbre sculpteur en bois, qui fut chargé, sous la direction de Michel-Ange, d'exécuter les admirables boiseries de la bibliothèque Laurentienne. A son arrivée dans cette ville, on lui confia la peinture des deux façades du grand palais de Giuliano de' Ricasoli, qui avait été élevé sur les dessins de Michelozzo Michelozzi. Pagani n'avait pas atteint sa vingt-deuxième année. Parmi les fresques dont il orna ce palais, on distinguait une peinture monochrome en jaune, où il avait représenté *Jupiter et Junon*. Ces deux figures étaient tellement belles, que le Pontorme, passant un jour devant elles, dit à ceux qui l'entouraient, que s'il n'avait pas la certitude que ces figures fussent de Pagani, il les croirait de Michel-Ange. Le temps a détruit cette belle peinture. On ne connaît de lui que deux grands tableaux à l'huile; ils sont d'un pinceau ferme et hardi. L'un d'eux fut envoyé en France; l'autre resta entre les mains de son fils Gregorio. Pagani fut, à cette époque, appelé à Castelfiorentino, petite ville située sur les bords de l'Elsa, à six milles de Florence, pour y peindre quelques tableaux: mais en arrivant, il fut attaqué d'une maladie à laquelle il succomba, dans les premiers jours de 1561. — Gregorio Pagani, fils du précédent, naquit à Florence en 1558: resté orphelin presqu'au sortir du berceau, il suivit l'école de Sante di Tito. Le Cigoli le mit ensuite dans une meilleure route. Grégorio fut regardé, dans sa patrie, comme un second Cigoli par tous les connaisseurs, tant que l'on put voir une vaste composition de lui, représentant l'*Invention de la croix*, dont il existe une gravure qui suffit pour faire apprécier tout son mérite: mais l'église et le tableau étant devenus la proie d'un incendie, il n'est plus resté sous les

yeux du public aucune autre grande composition de ce maître, à l'exception de quelques fresques, dont l'une, que l'on voit encore dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, est un des plus beaux ornements de ce cloître, quoiqu'elle ait beaucoup souffert des ravages du temps. Ses ouvrages sont rares dans les galeries de Florence, attendu qu'il a presque toujours travaillé pour les étrangers. Parmi ses meilleurs tableaux, on citait une *Vierge avec l'Enfant-Jésus, entourés de plusieurs saints.* On y admirait surtout les figures de saint Jean-Baptiste et de sainte Marguerite, où tout dénotait le maître supérieur. Il avait peint ce tableau pour l'église paroissiale d'une terre que Jean Berti possédait dans le Val-d'Elsa. Cette église ayant besoin d'être réparée, le tableau en fut retiré, et vendu en 1738 au roi de Pologne, pour subvenir aux dépenses. Ce tableau fait aujourd'hui partie de la célèbre galerie de Dresde, dont il n'est pas un des moindres ornements. Parmi les autres beaux ouvrages de Pagani, on cite encore la *Descente du Saint-Esprit*, qu'il peignit pour l'église du dôme de Pistoie; celui de *Loth et ses filles*, que l'on voit au palais Pitti; le *Sommeil de Diane*, et le *Dieu Pan entrant dans une grotte.* Ces deux derniers tableaux obtinrent un tel succès, qu'on en fit un grand nombre de copies conservées dans plusieurs collections particulières. Tel est encore celui où il a représenté *Moïse frappant le rocher*, vaste composition, enrichie de quantité de belles figures de vieillards, de jeunes gens, de femmes, remarquables par la beauté des chairs. Ce tableau fut envoyé au cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X. On admire encore la richesse de la composition, la beauté et la délicatesse du coloris, et la manière grande et majestueuse dont il exécuta un grand tableau d'*Adam et Ève cueillant la pomme*, qui fut envoyé à la cour d'Espagne. Cet artiste n'était pas seulement habile dans la peinture: il montra beaucoup de talent comme architecte. On estime les modèles qu'il avait faits pour les orfèvres, les joailliers, les mouleurs et les fondeurs, et qu'il travaillait lui-même en terre cuite et en cire. On cite particulièrement les modèles en bas-relief de trois sujets représentant le *Christ dans le jardin des Olives*, la *Flagellation* et le *Couronnement d'épines*, qui ornent les nouvelles portes en bronze de l'église du dôme de Pise. La mort de sa mère lui causa un tel chagrin, qu'il en devint pour ainsi dire, incapable de travailler: aussi l'affaiblissement de ses facultés se fait-il sentir dans ses derniers ouvrages, et particulièrement dans une *Adoration des Mages*, qui lui avait été demandée par Neri Alberti, pour une église d'une de ses maisons de campagne, située auprès de Florence. Il fut le maître de Matthieu Rosselli, que l'on regarde comme le fondateur d'une nouvelle époque dans l'histoire de la peinture. Pagani mourut, en 1605, après avoir institué son légataire universel Domenico Fedeni, son cousin et son élève. — Paul Pagani, peintre, né en 1661, à Valsolda, dans le duché de Milan, s'établit à Venise, et y ouvrit une école. Il y introduisit une nouvelle manière de peindre le nu, peut-être un peu chargée, mais qui produit un grand effet. Il obtint l'exécution de plusieurs ouvrages publics, commandés par le gouvernement. On voit aussi, de lui, à Dresde, une *Madelène en méditation sur*

un livre et un crucifix, dans la belle collection du roi de Saxe. Sur la fin de sa vie, il quitta Venise, pour retourner dans la Lombardie, où il termina ses jours, en 1716. Il existe dans les églises et la plupart des galeries de Milan, un grand nombre de ses tableaux. P—s.

PAGEAU (RENÉ), avocat au parlement de Paris, fut regardé comme le second orateur du barreau de son temps. Fourcroy était en possession de la première place; et l'on citait après eux, Nivelle, défenseur de la Brinvilliers, et Pousset de Montauban (*V.* MONTAUBAN, XXIX, 455), quoiqu'on reconnût en celui-ci un rhéteur bien plus qu'un organe de la loi. Pageau sut se préserver de la pompe et de la recherche d'expressions trop familières à ce dernier: il remplaça le luxe des figures par un style égal, plein de justesse et de netteté, emprunta peu d'ornements des anciens, et se distingua surtout par une heureuse facilité dans la disposition des faits, par un langage naturel et abondant, et par une raison douce et insinuante, que secondait un extérieur avantageux. Tels sont les traits sous lesquels Pageau est dépeint dans les *Sentiments de Cléanthe, sur quelques-uns des fameux avocats plaidant au barreau de Paris*, en 1679, manuscrit attribué à Barbier-d'Aucourt, et dont l'abbé Goujet a donné un extrait dans le IIe. volume de sa *Bibliothèque française*. Les admirateurs d'une imagination extravagante méprisaient dans Pageau la sagesse de son élocution : ils le trouvaient dépourvu de sel, vide, sec et rampant. Il est probable que les mêmes reproches furent adressés à Érard. Nous ne connaissons de Pageau qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Letellier*, Paris, 1687, in-12. C'est une pièce qui peut servir à l'histoire de notre ancienne éloquence judiciaire : elle rappelle une destination de la parole à laquelle Patru attachait une importance fort exagérée. Pageau mourut à Bagneux, près de Paris, le 8 juillet 1683. F-T.

PAGÈS (PIERRE-MARIE FRANÇOIS, vicomte DE), voyageur français, né à Toulouse, en 1748, d'une famille noble, entra de bonne heure dans la marine royale, à l'âge de 19 ans : il conçut le projet de connaître les mers de l'Inde, et de s'y rendre par la voie de l'ouest; il se proposait ensuite de traverser la Chine, et de pénétrer par la Tartarie jusqu'aux côtes de la mer du Kamtchatka : « Mon objet, dit-il, » était de chercher le passage du » Nord, en parcourant les côtes-» nord. Les moyens que je comptais » employer, m'avaient paru assez » simples : je voulais connaître les » mœurs et la manière de vivre des » peuples du nord, adopter ces » mœurs pour suivre long-temps ces » peuples dans leurs courses; et me » porter ainsi de village en village » le long des bords de la mer : je » n'aurais pas manqué, tenant cette » route, de trouver ce passage vers » le nord de la Sibérie, ou de m'as-» surer de son impossibilité, si la » continuité des côtes m'avaient con-» duit dans l'Amérique septentrio-» nale. » On voit par cet exposé le plan de Pagès, et les idées sur lesquelles il fondait une partie de l'exécution. Il voulait visiter les habitants des régions boréales du globe: il ne vit que ceux des contrées chaudes. Son service l'ayant conduit de Rochefort à Saint-Domingue, il fit les préparatifs de son long voyage; et, le 30 juin 1767, il partit du Cap-

Français pour la Louisiane. Le 28 juillet il était à la Nouvelle-Orléans. Il remonta ensuite le Missisipi, et la rivière Rouge jusqu'à Natchitoche; il traversa les régions peu habitées du Texas, puis le Mexique, et entra le 28 février 1768 à Mexico. Après un court séjour dans cette capitale, il alla s'embarquer au port d'Acapulco. Le 2 avril, il voguait sur le grand Océan : on attérit au sud du cap Spiritu-Santo dans les Philippines, le 1er. d'août; et les vents d'ouest forcés ne permirent d'arriver, à Manille, que le 15 octobre. Pagès n'ayant pas trouvé, dans cette ville, les facilités dont il s'était flatté pour pénétrer dans la Chine, se proposa de continuer son voyage autour du globe, en passant par la voie de l'Inde. Il vit successivement Batavia, Bombay, Mascate, Bassora, s'engagea dans le grand-désert, où il courut plus d'un danger. De Damas il alla dans le pays des Druses; et le 5 décembre 1771, il prit terre à Marseille. On le croyait mort depuis long-temps; son costume turc, son teint noirci par le soleil, l'avaient tellement changé, que sa famille même hésitait à le reconnaître. Enfin, le vicomte Dubouchage (mort le 12 avril 1821), vit en lui, l'ami, le compagnon de ses premiers travaux; et Pagès fut rétabli dans son grade. Sa vive passion pour les courses lointaines lui fit recevoir avec plaisir sa nomination, lorsqu'en 1773 il fut compris dans l'expédition aux terres australes sous le commandement de Kerguelen : elle n'eut pas le succès que l'on avait espéré (*Voy.* KERGUELEN, XXII, 317). Mais les observations que Pagès avait faites sur l'âpreté du climat de la zone froide dans le sud, lui inspirèrent le desir de les comparer avec celles que lui offriraient les parages voisins du pôle arctique. Muni de l'agrément du ministre, il vint, sur une frégate, de Toulon à Brest, et alla s'embarquer en Hollande, sur un vaisseau armé pour la pêche de la baleine au Spitzberg. Le 16 avril 1776, il fit voile du Texel; le 16 mai, on était à 81° 30' de latitude nord. La mer était libre de glaces; mais bientôt elles furent sur le point de fracasser le bâtiment. Le 16 août, on entra dans le port d'Amsterdam. Pagès avait obtenu le grade de capitaine de vaisseau, et la croix de Saint-Louis; l'académie des sciences le nomma son correspondant. Il servit dans la guerre d'Amérique, qui se termina par la paix de 1783. Il s'était retiré à Saint-Domingue, dans une habitation qu'il possédait au quartier des Baradaires : il y fut égorgé, en 1793, dans la révolte des esclaves. On a de lui : *Voyages autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer, pendant les années* 1767-1776, Paris, 1782, 2 vol. in-8°., avec cartes et figures. On ne peut s'empêcher, en lisant ce livre, d'admirer le courage, la patience et l'activité de l'auteur, qui, par pure curiosité, a passé quatre ans à courir le monde, à travers mille périls. Son récit intéresse, parce qu'il narre avec un ton de franchise et de sincérité qui prévient en sa faveur, et que ses observations sont exposées sans prétention. Il n'emprunte rien à personne, et ne parle que de ce qu'il a vu. M. de Humboldt, qui, trente ans après Pagès, a parcouru dans le Mexique une partie de la route que celui-ci avait suivie, dit que les détails contenus dans son ouvrage annoncent un esprit juste et animé de l'amour de la vérité; mais il ajoute que ce

voyageur est malheureusement trop peu correct dans l'orthographe des noms mexicains et espagnols. La Relation du Voyage aux terres australes ne contient rien d'offensant pour le chef de cette expédition malencontreuse; mais il n'y est pas plus nommé que ne l'a été le capitaine Baudin par les naturalistes de l'expédition à Nouvelle-Hollande. Le Voyage vers le pôle Nord présente de bons renseignements sur la pêche de la baleine, et sur l'état des mers dans ces parages. On pourrait cependant contester la justesse de quelques hypothèses. E—s.

PAGÈS (François-Xavier), compilateur et romancier infatigable, né à Aurillac, en 1745, d'une famille distinguée, se fixa à Paris, peu de temps avant la révolution, dont il embrassa les principes. Privé, par suite des événements, de tout moyen d'existence, il se fit une ressource de sa plume, et publia un grand nombre de romans, accueillis, dans leur nouveauté, par une certaine classe de lecteurs, mais dont aucun ne lui a survécu. Il regardait ce genre comme supérieur à celui de l'histoire; et s'applaudissait d'avoir répandu, dans ses productions, une très-grande variété. Dans *Amour et Vengeance*, dit-il, nous avons pris le genre sombre, ce qu'on appelle la manière noire; dans les *Erreurs de la vie*, nous nous sommes attachés à présenter les tableaux les plus voluptueux, mais sans blesser la décence; l'ouvrage intitulé le *Délire des passions*, offre un grand fracas d'événements; enfin, le *Triomphe de l'amour et de l'amitié* présente plusieurs beaux tableaux et modèles, etc. Pagès exigeait une telle réunion de talents dans un romancier, que, quelque bonne opinion qu'il eût des siens, il ne pouvait se flatter de les posséder tous. C'est le premier des genres, dit-il (Discours préliminaires d'*Amour, Haine et Vengeance*); mais pour y réussir, il faut l'ame de Confucius, la prudence de Numa, la tête de Solon ou de Lycurgue, et la plume de Rousseau ou de Fénélon. Il est mort obscur, à Paris, le 21 décembre 1802. On citera de lui : I. *Tableaux historiques de la révolution française*, ouvrage orné de 222 gravures, avec des discours, Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol. Le texte des vingt-cinq premières livraisons avait été rédigé par l'abbé Fauchet, Chamfort et Ginguené; mais Pagès ayant été chargé, par l'éditeur, de continuer un travail que les circonstances les avaient forcés d'interrompre, supprima les premiers discours, et y en substitua d'autres rédigés dans un sens plus modéré (Voy. le *Dict. des anonymes*, par M. Barbier, n°. 6754). II. *Histoire secrète de la révolution française*, ibid., 1796-1801, 6 vol. in-8°. Elle a été trad. en italien et en allemand. C'est une rapsodie faite sans talent et sans discernement. III. *Nouveau Voyage autour du monde*, en Asie, en Amérique et en Afrique, précédé d'un Voyage en Italie, ibid., 1797, 3 vol. in-8°. C'est une espèce de compilation dans le genre du *Voyageur français*, de l'abbé de Laporte. M. Boucher de la Richarderie, trompé par le nom de l'auteur, a cru que c'était une réimpression du Voyage autour du monde de Pagès, capitaine de vaisseau (Voy. la *Bibl. des voyages*, I, 130). IV. *Cours d'études encyclopédiques*, ou Nouvelle Encyclopédie élémentaire, ibid., 1799, 6 vol. in-8°., avec un atlas de 64 pl. ou tabl. C'est une compi-

lation très-médiocre. L'auteur en avait publié une première édition sous le titre de *Nouveau Cours de littérature ancienne et moderne*, 3 vol. in-8°. V. *Mes Souvenirs*, ou Choix de lectures dans tous les genres, ibid., 1798, 2 vol. in-18. VI. Les *Erreurs de la vie*, ou Mémoires de Félice, ibid., 1799, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est précédé d'un *Discours* sur les romans, considérés quant à la morale. VII. *Amour, Haine et Vengeance*, ou Histoire de deux illustres maisons d'Angleterre, 1799, 2 vol. in-12. VIII. Le *Triomphe de l'amour et de l'amitié*, ou Lettres d'Adélaïde de Rainey, 1799, 2 vol. in-12. IX. Le *Délire des passions*, ou les Aventures de Gérard Montclar, 1799, 2 vol. in-12. X. *Vies, amours et aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, ou les Malheurs des grandes passions, 1800, 4 vol. in-12. XI. Les *Amants comme il y en a peu*, ou les Délices du sentiment, 1800, 2 vol. in-12. XII. *Journées et veillées maritimes*, ou Confidences de voyageurs sur la mer, 1808, 2 vol. in-12. XIII. *Vie et aventures de Jean-Louis de Fiesque*, ibid., 1802, 4 vol. in-12. « Le sujet, dit l'auteur, nous a mis à même de nourrir ce roman des maximes politiques dont Salluste, Machiavel, Saint-Réal et Saint-Évremond ont enrichi leurs écrits. Cela nous a paru encore mettre cet ouvrage *à l'ordre du jour*.... On y trouvera un mélange de tout ce que le roman peut offrir de plus varié et de plus intéressant par la peinture des différentes passions des hommes.» Quelques bibliographes attribuent encore à Pagès, la *France républicaine*, poème en dix chants; et l'*Histoire du consulat*, ou Annales de France, in-8°. W—s.

PAGET (Lord WILLIAM), homme d'état anglais, naquit à Londres, vers la fin du quinzième siècle. Malgré l'obscurité de sa naissance, les talents qu'il montra de bonne heure pour les affaires, déterminèrent Henri VIII à se l'attacher. Ce prince le nomma d'abord clerc du cachet; ensuite clerc du conseil et du sceau-privé, et peu de temps après clerc ou greffier du parlement. L'habileté et la prudence que Paget montra dans ces divers emplois, le firent envoyer en France, comme ambassadeur. Lorsque sa mission fut expirée, le roi lui donna le titre de chevalier, et le nomma secrétaire-d'état. Il le désigna ensuite pour être un des seize exécuteurs de son testament, qui avaient en même temps le titre de régents du royaume, et de tuteurs du jeune Édouard VI, son fils. Paget partageait les principes des réformateurs: il était l'ami particulier de Cranmer et du comte d'Hartford; et ses opinions connues influèrent sans doute beaucoup sur le choix honorable que fit de lui Henri VIII. La forme du gouvernement ne fut pas plutôt réglée conformément à la volonté de ce prince, qu'on y proposa un changement important, celui d'élire un président sous le titre de protecteur. Paget contribua à diriger les voix sur le comte d'Hartford, qui fut créé, à cette occasion, duc de Sommerset. En 1549, il fut envoyé comme ambassadeur auprès de Charles-Quint, pour engager ce souverain à s'allier avec l'Angleterre contre la France. Les ennemis du protecteur, qui savaient combien Paget lui était dévoué, l'avaient mis en avant pour cette négociation, afin de rejeter sur lui le peu de succès qu'on en attendait, et de noircir Sommerset. A son retour il exerça

les fonctions de secrétaire-d'état, et ne négligea rien pour rétablir l'union entre le protecteur et lord Seymour, son frère, en représentant à ce dernier que leur rivalité favoriserait les nombreux ennemis de leur maison, et amènerait sa ruine. N'ayant pu parvenir à persuader Seymour, Paget instruisit Sommerset des intrigues de son frère, et lui conseilla d'abandonner l'Écosse, où il avait porté la guerre, pour venir se défendre contre les ennemis qu'on lui avait suscités dans l'intérieur. Le protecteur suivit ce conseil; il déjoua les projets formés contre lui, et fit périr son frère sur l'échafaud. Mais, en 1549, le nombre des mécontents se grossissant chaque jour, et le roi ayant été prévenu contre lui, Sommerset fut arrêté, condamné à mort et exécuté. Paget et Cranmer furent les deux seuls personnages un peu importants qui lui restèrent fidèles. Le premier partagea sa disgrace, et fut, à sa mort, enfermé dans la Tour de Londres, après avoir été dépouillé de tous ses emplois, et condamné à une forte amende. A l'avénement de la reine Marie (1553), Paget, rétabli dans ses fonctions, prit une part active aux affaires publiques. Il fut un des membres du conseil qui engagèrent cette princesse à se marier avec Philippe II. L'histoire ne parle plus de lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1564, sixième année du règne d'Elisabeth. Cette princesse, voulant récompenser les services que Paget avait rendus à l'état, fit transporter son corps à Londres aux dépens du trésor public, et lui fit faire de magnifiques funérailles. D—z—s.

PAGGI (Jean-Baptiste), peintre, né Gènes, en 1554, était d'une famille patricienne; mais, entraîné par un penchant irrésistible, il se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude de la peinture, malgré l'opposition de son père. Il fut dirigé dans ses premières études par le Cambiaso, qui l'obligea de dessiner beaucoup d'après des plâtres moulés sur les principaux bas-reliefs de l'antique, afin de se former une idée exacte du beau idéal, et pour copier ensuite plus aisément la nature. Accoutumé de bonne heure à dessiner, il apprit, pour ainsi dire, de lui-même à peindre; et il parvint, sans le secours d'aucun maître, à s'instruire dans la perspective et l'architecture, en lisant les livres qui traitent de ces matières. Il commençait à se faire un nom dans son art, lorsqu'un meurtre, dont il se rendit coupable, le força de fuir sa patrie. Il alla chercher un asile à Florence, où il demeura vingt ans, protégé par la cour du grand-duc. Une foule d'hommes célèbres florissait alors dans cette ville. C'est à cette époque que le Cigoli et la plupart des jeunes élèves abandonnèrent le style de leur école, désormais trop faible, pour embrasser celui de l'école lombarde, plus vigoureux et plus rempli de vie. Paggi n'eut pas besoin de fortifier sa manière, ainsi que le prouvent les ouvrages qu'il a laissés à Florence, lorsqu'il y vint chercher un refuge. On y conserve encore une *Sainte-Famille*, et un autre tableau dans l'église *Degli Angioli*, ainsi qu'une *Sainte-Catherine de Sienne*, dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, où il a représenté la Sainte, qui délivre un condamné. C'est une riche composition, ornée de belles fabriques, pleine de variété, et exécutée avec un tel talent, que beaucoup de connaisseurs la préfèrent à toutes celles qui

ornent ce cloître, si abondant en beaux ouvrages. Toutefois, à cette époque, la qualité distinctive de Paggi n'était pas la force, mais une certaine mollesse dans les airs de tête, qui tient beaucoup du Baroche, et qui l'a fait comparer au Corrége lui-même. En avançant en âge, il acquit plus de vigueur : la preuve en est dans la remarquable *Transfiguration* qu'il a peinte pour l'église de Saint-Marc, et qui semble l'ouvrage d'un autre peintre. C'est dans le même goût qu'il a peint à la Chartreuse trois sujets de la *Passion de Jésus-Christ*, que l'on peut mettre au nombre de ses meilleurs ouvrages. Sa réputation l'avait fait appeler à la cour de France et à celle de Madrid; mais la république de Gènes s'étant décidée, en 1600, à le rappeler dans son sein, l'amour de la patrie l'emporta sur les offres brillantes qui lui étaient faites. De retour à Gènes, il orna de ses tableaux un grand nombre d'églises et de galeries. Tous ses ouvrages n'ont pas le même mérite. Selon quelques auteurs, ses chefs-d'œuvre sont les deux tableaux qu'il a peints pour l'église de Saint-Barthelemi, et le *Massacre des Innocents*, exécuté par lui au palais Doria, en 1606, en concurrence avec Van-Dyck et Rubens. Il forma une foule d'excellents élèves, et on lui doit la restauration de la nouvelle école génoise. Il était à craindre que cette école ne devînt une pépinière de coloristes habiles, mais mauvais dessinateurs. Paggi fit tous ses efforts pour mettre en honneur le dessin, cette partie si importante de l'art. Il avait reçu, dans sa jeunesse, d'excellents principes, qu'il avait encore perfectionnés à Florence. Il avait composé, pour l'instruction des jeunes élèves, un écrit intitulé: *Definizione o sia Divisione della pittura*, qu'il publia en 1607. Le Soprani le donne comme un abrégé extrêmement utile, où, sans grands mots ni divagations, l'auteur traite de toutes les parties de l'art de la peinture. George Vasari, le jeune, a écrit sur cette brochure une lettre qui fait regretter que cette pièce, devenue extrêmement rare, n'ait pas été réimprimée. On connaît encore de lui un écrit assez long, qu'il composa pour défendre l'art de la peinture, et qui a été inséré dans le *Recueil des Lettres des Peintres*, publié par Bottari (tome VII, pag. 148). Parmi les élèves sortis de l'école de Paggi, on compte Domenico Fiasella, Giov. Domenico Paporellino, Giulio Benso, etc. Cet artiste distingué mourut à Gènes, en 1627.

P—s.

PAGI (Antoine), chronologiste, né en 1624, à Rognes, petit bourg de Provence, entra fort jeune dans l'ordre des Cordeliers, par le conseil d'un oncle, qui y jouissait d'une grande considération. Il fut chargé d'y enseigner la théologie et la philosophie, et s'acquit l'estime de ses confrères, qui l'élurent quatre fois provincial. Malgré ses occupations, il s'appliquait avec beaucoup de zèle à l'étude de l'histoire et de la chronologie, et y fit des progrès remarquables. Une lecture attentive des *Annales* de Baronius lui ayant fait apercevoir les imperfections de cet ouvrage, d'ailleurs si important (*V.* Baronius); il entreprit d'en relever les erreurs chronologiques, et ayant fait imprimer, en 1689, la première partie de son travail, il la présenta à l'assemblée du clergé, qui lui accorda une pension, pour qu'il fût plus à même de le continuer.

Le P. Pagi consacrait tous ses moments à l'étude. On ne pouvait le tirer de ses livres : « Attendez, disait-il, voici la plus belle chose du monde » (*Longueriana*). Le genre de vie qu'il avait adopté, détruisit sa santé, sans diminuer son ardeur pour le travail. Il ne quittait plus son lit ; mais il ne cessait pas de lire et de dicter ses remarques à son secrétaire: il refondit entièrement son premier travail, qu'il regardait lui-même comme un essai informe ; et il eut la satisfaction de terminer ce grand ouvrage peu de temps avant sa mort, arrivée à Nice, le 5 juin 1699. A une grande érudition, le P. Pagi joignait beaucoup de douceur et de modestie : « Jamais, dit Longuerue, je ne vis un si bon homme, si docile, si dévoué à l'étude, si amateur de la vérité. » Il était en correspondance avec Spanheim, Cuper, Dodwel, le cardinal Noris, et l'abbé de Longuerue, dont les conseils lui furent très-utiles (*V.* LONGUERUE). On a de lui : I. *Dissertatio hypatica seu de consulibus cæsareis*, etc., Lyon, 1682, in-4°. Le P. Pagi composa cette dissertation au sujet d'une inscription d'Aurélien, trouvée à Frejus. Il se propose d'y éclaircir la chronologie par le moyen des consulats des empereurs, et il établit qu'ils ne prenaient le consulat qu'en six occasions : à leur avénement à l'empire ; à la célébration des quinquennales, decennales et autres cérémonies semblables ; lorsqu'ils s'associaient un collègue ; à l'occasion d'une guerre importante ; dans les années où ils avaient obtenu le triomphe ; et enfin dans celles où ils célébraient les jeux séculaires. Cette dissertation fut critiquée par l'illustre cardinal Noris, dans une lettre au P. Pagi, qu'il nomme le plus savant de ses amis (*V.* NORIS). Malgré sa docilité habituelle, il ne crut pas devoir se rendre aux raisons de Noris ; et ayant découvert, dans son couvent d'Aix, le manuscrit des sermons de S. Antoine de Padoue, *De sanctis et de diversis*, il les publia en 1685 (Avignon, in-8°.), avec une *préface* adressée à Magliabecchi, dans laquelle il s'efforce de justifier les règles de critique qu'il avait établies précédemment. II. *Dissertation sur les consulats des Empereurs romains* ; (Journal des savants, novembre, 1688 :) c'est une nouvelle réponse à ses critiques. III. *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos card. Baronii*, Anvers (Genève), 1705, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage, auquel le P. Pagi doit toute sa réputation, a été réimprimé à Genève, en 1724 ou 1727, et inséré dans l'édition des Annales de Baronius, Lucques, 1738 (*V.* BARONIUS). On en trouvera une bonne analyse dans les *Mémoires de Trévoux*, septembre 1711. C'est l'abbé de Longuerue qui a rédigé l'*Éloge* de l'auteur, placé à la tête du premier volume, avec son portrait gravé par Seb. Barras. Ce premier volume avait déjà paru en 1689, à Paris, mais sur un plan moins étendu : l'auteur au lieu de s'attacher à Baronius, y suivait plutôt Sponde son abréviateur. On trouve à la tête de ce volume une Dissertation chronologique *De periodo græco-romanâ*, que H. L. Schurzfleisch fit réimprimer avec quelques additions, Wittemberg, 1705, in-4°. Cette période, dit Lenglet (*Méthod.* X 185), convient mieux pour les supputations, que la période Julienne, quoique composée des mêmes cycles. — PAGI (le P. François), neveu du pré-

cédent, né en 1654 à Lambesc, annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions, que son oncle se chargea de développer. A son exemple, il embrassa la règle des Cordeliers; et, après avoir professé quelque temps la philosophie, il obtint de ses supérieurs la permission d'aider son oncle dans ses recherches chronologiques. C'est à lui qu'on est redevable de la première édition de la *Critique* des annales de Baronius. Il continua de s'appliquer à l'étude de l'histoire ecclésiastique avec beaucoup de zèle. Ses talents et la douceur de son caractère lui méritèrent d'être élevé aux premiers emplois de la province. Une chute l'obligea de suspendre ses travaux littéraires; il se fit transporter, dans la maison de son ordre, à Orange, où, après avoir langui onze ans, il mourut le 21 janvier 1721. On a de lui: *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustrium pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta*, etc. *complectens*, Anvers (Genève), 1717-27, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, dit Lenglet-Dufresnoy, est estimé et assez bien fait, quoique peu lu. Il a été réimprimé à Venise, en 1739. On attribue encore au P. Fr. Pagi: *Continuatio historiæ chronologicæ ab Alexandro XII usque ad Innocentium XII*, Lyon, 1694, in-12. C'est la suite de l'*Histoire chronologique des papes*, par le P. Franc. Carrière, cordelier, de la ville d'Apt, en Provence. — PAGI (Antoine), neveu du précédent, entra aussi dans l'ordre des Cordeliers, et l'aida dans ses travaux historiques. Il termina son *Histoire des papes*, dont il fut l'éditeur. On peut consulter, pour plus de détails, outre les auteurs déjà cités, les *Mémoires* de Niceron, tom. I, VII et X; le *Dictionnaire* de Chaufepié; et surtout Bougerel: *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*. — PAGI (L'abbé), de la même famille que les précédents, était né à Martigue, vers 1690. Après avoir terminé ses études avec succès, il fut admis chez les Jésuites; mais il en sortit avant d'avoir prononcé ses derniers vœux, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Cavaillon, dont il devint prévôt. L'abbé Pagi s'appliqua à la culture des lettres, et publia: I. *Histoire des révolutions des Pays-Bas*, Paris, 1727, 2 vol. in-12. II. *Histoire de Cyrus le Jeune, et de la retraite des Dix-mille*, avec un discours sur l'histoire grecque, ibid., 1736, in-12. Les rédacteurs de la *Bibliothèque d'un homme de goût* (III, 320), trouvent cet ouvrage bien écrit; mais l'auteur des *Siècles littéraires de la France* (Desessarts), dit que le style en est ampoulé, diffus, romanesque, et très-souvent négligé. L'auteur promettait une *Histoire d'Athènes*, dont sa mort prématurée a privé le public. W—s.

PAGLIA (FRANCESCO), peintre, naquit à Brescia, en 1636. Élève du Guerchin, il suivit avec succès les traces de son maître. Son principal talent était le portrait. Il a peint quelques tableaux d'église, parmi lesquels on estime particulièrement une *Charité*. Cet artiste, dont la couleur est d'une belle pâte, est habile surtout dans la science du clair-obscur; mais il a peu d'imagination, et ses formes sont parfois trop longues et trop maigres. Il mourut dans les premières années du dix-huitième siècle.—Antonio PAGLIA, son fils et son élève, naquit en 1680. Il acquit un nom célèbre dans la peinture.

Après s'être perfectionné par l'étude des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, il se plut à imiter la manière des anciens maîtres, et particulièrement celle du Bassano; et il y réussit à un tel point, que les plus habiles connaisseurs s'y trompaient. Sante Caligari, sculpteur, lui avait enseigné l'art de modeler. En conséquence, il faisait les figures de ses compositions, les habillait, les groupait de la manière la plus pittoresque, et disposait ainsi le sujet qu'il avait l'intention de peindre; il l'éclairait ensuite à la lampe, et obtenait par ce moyen les effets de clair-obscur les plus piquants. Ce procédé était aussi celui du Poussin. La plupart des églises de Brescia possèdent un grand nombre de ses tableaux. Il mourut le 9 février 1747, assassiné à coups de marteau dans la tempe, par un de ses domestiques, qui voulait le voler. — Angelo Paglia, frère du précédent, né à Brescia, en 1681, fut aussi un peintre correct et soigneux. Les églises de Brescia, contiennent un grand nombre de ses tableaux. Il mourut en 1763. P—s.

PAGNINI (Luc-Antoine), né à Pistoie en 1737, reçut l'éducation la plus chrétienne, et annonça de très-bonne heure les plus heureuses dispositions. Ce fut surtout par les soins et les leçons de César Franchini, qu'il fit de rapides progrès dans le grec, le latin et l'italien. Ce maître habile le prit tellement en affection, qu'il se plaisait à lui montrer en particulier la meilleure méthode de lire et d'imiter les grands modèles. Le vicaire-général des Carmes de Mantoue (Mazzei), étant venu visiter leur couvent de Pistoie, entendit faire de toutes parts l'éloge de Pagnini, et lui proposa d'entrer dans leur ordre. Le jeune étudiant y consentit avec reconnaissance, et se rendit à leur maison de Florence, où il prononça ses vœux, en prenant le nom de *Joseph-Marie*. De là, il fut envoyé à Parme; et deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'il prononça, en 1758, en présence d'une assemblée générale, un discours très-remarquable par sa latinité cicéronienne. Il obtint des succès distingués en mathématiques et en poésie, comme dans la philosophie et la théologie. Il offrit ensuite au public de très-bonnes traductions italiennes des Bucoliques de Théocrite, Bion et Moschus (Parme, 1780, 2 vol. in-4°.); d'Hésiode, d'Anacréon, de Callimaque, d'Horace, d'Epictète, et d'un grand nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et français, sous les noms de Luc-Antoine, ou de Joseph-Marie, ou d'Eristice Pilène, de l'académie des Arcadiens. On recherchait surtout ses Poésies légères, ses Épigrammes grecques, latines et italiennes, qui joignaient à l'élégance de Pétrarque le piquant de l'anthologie et le sel de Martial. S'il a publié en italien et en latin plusieurs discours estimés, il n'a pas écrit avec moins de solidité en géométrie et en mathématiques; et il n'est presque aucun genre de littérature sur lequel il ne se soit exercé. Les savants des pays les plus lointains se faisaient un devoir de visiter dans sa cellule le modeste Pagnini. Il fut comblé des plus honorables témoignages d'estime et d'amitié, par Charles et Philippe de Bourbon, princes de Parme, qui daignaient l'appeler souvent auprès de leurs personnes. Après avoir professé la philosophie dans son ordre, il enseigna la rhétorique, et développa les richesses de la langue grecque à

l'académie de Parme. Il se consacra depuis plus spécialement à l'enseignement de l'éloquence; et l'on accourait en foule à son école. Les principaux littérateurs de son siècle, tels que Frugoni, Zanotti, Bettinelli, Césarotti, Alfieri, Condillac, furent en correspondance avec lui. En 1806, il fut agrégé à l'université de Pise, en qualité de professeur d'humanités, et ensuite des lettres latines, par Marie-Louise de Bourbon, régente d'Étrurie, pendant la minorité du roi Charles, son fils. Il était convaincu qu'on ne saurait écrire élégamment en latin sans posséder la langue grecque; et non-seulement il ne passa jamais un seul jour sans lire Cicéron; mais à l'exemple du prince des orateurs, chaque jour on le voyait aussi traduire du grec en latin. En 1813, l'académie *della Crusca* décerna le prix de poésie à sa belle traduction d'Horace en vers italiens. Après l'occupation de la Toscane par les Français, l'université de Pise ayant été réunie à celle de France, devint *académie;* et le P. Pagnini, doyen de la faculté des lettres, fut nommé professeur de poésie latine. Sa piété, son amour pour les pauvres, son zèle à remplir les devoirs de sa règle, même dans ses derniers temps, furent inaltérables; et, comme il possédait aussi éminemment l'hébreu que le grec, il se servait habilement, dans ses leçons, du rapprochement de l'une et de l'autre langue, pour la défense de la religion, en comparant l'Ancien et le Nouveau Testament avec les poèmes d'Homère. Dans la même année 1813, l'évêque de Pistoie le nomma chanoine de sa cathédrale. Peu de jours avant sa mort, on le vit encore se traîner à l'académie, malgré son grand âge, pour s'acquitter des devoirs de sa chaire, toujours entourée d'auditeurs. Frappé d'apoplexie, il reçut les derniers secours de l'Église avec les sentiments de la plus grande piété, et mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ses obsèques furent célébrées avec pompe à Pise, où son compatriote et son collègue (Sébastien Ciampi) prononça son Éloge en latin, imprimé depuis à Pistoie, in-8°. de 65 pages. On en trouve l'extrait dans le *Magasin encycl.* de janv. 1815 (1, 5-16), avec la liste bibliographique de tous les ouvrages de Pagnini, au nombre de trente-sept. H. A.

PAGNINO (SANTE), en latin *Sanctes Pagninus*, savant orientaliste, naquit à Lucques, vers l'an 147[illegible]. En 1486, il embrassa l'état religieux dans l'ordre de saint Dominique. Il entra au couvent réformé de Fiesoli, où il eut pour maître Savonarola, et les hommes les plus habiles de l'Italie dans les langues orientales et dans la théologie. Ses progrès furent étonnants, et lui méritèrent l'estime du cardinal de Médicis, qui monta depuis sur le siége de saint Pierre, sous le nom de Léon X. Promu au sacerdoce, Pagnino se livra d'abord à la prédication, et se distingua dans cette partie par une éloquence douce et pressante. L'histoire lui attribue un grand nombre de conversions éclatantes. Léon X, ayant établi à Rome une nouvelle école pour les langues orientales, voulut que Pagnino fût un des professeurs. Après la mort de ce pontife, il sortit de Rome, et accompagna le cardinal légat à Avignon, où il demeura trois ans. Ne trouvant point dans cette ville toutes les ressources qui lui étaient nécessaires, il alla fixer son séjour à Lyon. Ce fut par ses conseils, que Thomas Guadagni, Florentin, y fonda un hôpital

pour les pestiférés. En récompense de ce service, et de beaucoup d'autres, la ville de Lyon lui décerna le titre de citoyen, avec tous les priviléges qui y étaient attachés. Ce témoignage de reconnaissance de la part des magistrats de Lyon, anima de plus en plus le zèle apostolique de Pagnino. Ce savant religieux contribua puissamment à préserver sa nouvelle patrie, des erreurs des prétendus réformés. Il mourut le 24 août 1541, et fut enterré avec la plus grande pompe dans le chœur de l'église des Dominicains. Les principaux habitants de la ville assistèrent à ses funérailles, que les pauvres honorèrent de leurs regrets et de leurs larmes. On a de Pagnino plusieurs ouvrages sur l'Écriture-Sainte et sur des matières de controverse, estimés par les uns, sévèrement critiqués par les autres. Nous indiquerons : I. *Veteris et Novi Testamenti nova Translatio*, Lyon, 1528, in-4°.; reproduit plusieurs fois depuis. Cette version, qui coûta trente ans de travail à l'auteur, avait obtenu l'approbation de Léon X, et devait être imprimée à ses dépens; mais comme ce pontife ne la vit pas terminer, ce furent deux Italiens qui fournirent aux frais de l'impression. On y remarque une préface, dans laquelle Pagnino rapporte quelques circonstances de sa vie, et les soins qu'il s'était donnés pour la perfection de son travail. On y remarque aussi un bref d'Adrien VI, et un autre de Clément VII. C'est la première Bible latine, où l'on ait numéroté et distingué les versets de chaque chapitre. Les PP. Touron et Fabricy ont peut-être beaucoup trop loué cette traduction, ainsi que Buxtorf, et même Huet qui ne l'avait pas lue; mais Richard Simon l'a certainement trop déprimée. Suivant lui « Pagnino a trop négligé les anciens interprètes de l'Écriture, pour s'attacher aux sentiments des rabbins.... Il s'est imaginé que pour faire une traduction fidèle, il était nécessaire de suivre la lettre exactement et selon la rigueur de la grammaire; ce qui est tout-à-fait opposé à cette exactitude prétendue, parce qu'il est rare que deux langues se rencontrent dans leurs locutions; et ainsi, bien loin d'exprimer son original dans la même pureté qu'il est écrit, il le défigure et le dépouille de tous ses ornements.... Bien loin qu'on doive réformer la Vulgate sur la version de Pagnino, il serait beaucoup mieux, ajoute Simon, de réformer la version de Pagnino sur la Vulgate... La méthode qu'il a suivie dans sa traduction, ne l'a pas seulement rendue obscure et barbare; mais elle change quelquefois le sens du texte. » Quels que puissent être les défauts du travail de Pagnino, on conviendra qu'il lui fait beaucoup d'honneur, et qu'il peut être très-utile, en ce qu'il fixe la propriété de la plupart des termes hébreux. Les deux éditions les plus notables de cette version, sont celle de Michel Servet, Lyon, 1542, in-fol., et celle d'Arias Montanus, dans la Polyglotte d'Anvers. La première est empreinte des erreurs de l'éditeur, et la seconde n'a fait qu'outrer les vices reprochés à Pagnino. Néanmoins les éditions de 1599 et de 1610-13, in 8°., offrant la version interlinéaire et mot à mot sous le texte avec les points-voyelles, forment encore aujourd'hui la Bible hébraïque la plus commode pour les commençants. II. *Thesaurus linguæ sanctæ*, Lyon, 1529, in-fol., édition estimée; Paris, 1548, in-4°.; Genève, 1614, in-fol., par

les soins de Jean Mercier, et d'Antoine Cavalleri, très-mauvaise et corrompue en plusieurs endroits. Fabricy dit que Pagnino s'est immortalisé par son *Trésor de la langue sainte:* cela est vrai; cependant Richard Simon ne le croit pas irréprochable, et il remarque, avec raison, que ce *Trésor*, qui est un dictionnaire hébreo-latin, ne s'accorde pas toujours avec la traduction de l'*Écriture-Sainte*. On a donné un abrégé du *Trésor* de Pagnino, sous le titre de *Thesauri Pagnini Epitome*, Anvers, 1616, in-8°.; souvent réimprimé. III. *Isagoges, seu introductionis ad sacras litteras liber unus*, Lyon, 1528, in-4°.; ibid., 1536, in-fol., avec un éloge de l'auteur, par Champier. IV. *Hebraïcarum institutionum libri quatuor ex Rabbi David Kimchi, priore parte ferè transcripti*, Lyon, 1526, in-4°.; Paris, 1549, in-4°. L'abrégé de cette grammaire a été imprimé à Paris, 1546 et 1556, in-4°. On n'en fait guère de cas maintenant. V. *Grammatica Rabbi David, quæ Michlol nuncupatur, in latinum translata eloquium*. (*V.* l'art. KIMCHI.) VI. *Catena argentea in Pentateuchum*, Lyon, 1536, in-fol., 6 vol.; c'est un recueil des explications que les interprètes hébreux et les commentateurs grecs et latins ont écrites sur les cinq livres de Moïse. VII. *Isagoge græca*, Avignon, 1525, in-fol.; on peut voir le catalogue de ses autres ouvrages imprimés et inédits, dans Moreri, et dans l'*Histoire littéraire de Lyon*, par Colonia, tome II. On lui attribue une traduction de l'Odyssée et de l'Iliade, avec des Notes sur ce dernier poème. *V.* l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, par le P. Touron, tome IV, et la *Biblioth. sancta* de Sixte de Sienne, livre IV, où les ouvrages de Pagnino sur l'Écriture sont justement appréciés. L—B—E.

PAIGE (THOMAS LE), religieux né en Lorraine le 25 novemb. 1597, entra chez les Dominicains, au couvent de cet ordre à Toul. La nature semblait l'avoir formé pour le ministère de la parole évangélique. Il avait la composition facile, une voix sonore, une figure pleine de dignité, l'action grave, véhémente, et s'était formé, par l'étude, un style convenable. Il possédait les Saintes-Écritures, avait lu les Pères, surtout saint Augustin, et en faisait un grand usage dans ses discours. Son premier essai à Paris fut l'Oraison funèbre de M. de Verdun, premier président du parlement; il la prononça le 17 mars 1627, au couvent de Saint-Honoré, en présence de toutes les chambres et de plusieurs grands personnages. On dit qu'il n'eut que quatre jours pour se préparer; cependant, quoiqu'il fût encore jeune, on le considéra dès-lors comme l'égal des prédicateurs les plus célèbres. On le demandait pour prêcher les stations des églises les plus fréquentées de la capitale. Les évêques l'appelèrent dans leurs villes épiscopales, pour des avents et des carêmes; et, pendant trente-six ans qu'il exerça les fonctions de prédicateur, il jouit de la plus honorable célébrité. On croyait que le cardinal de Richelieu, qui, plusieurs fois, avait entendu ce religieux avec plaisir, l'élèverait à l'épiscopat; on prétend même qu'il l'avait promis: mais la promesse ne fut point effectuée. Le père le Paige, à l'âge de soixante-un ans, devait prêcher le carême à Langres; il était en route pour s'y rendre lorsqu'il tomba malade à Château-Villain, et y expira le 14 mars 1658.

On a de lui : I. Le *Manuel des confrères du Saint-Rosaire*, etc., Nanci, 1625, in-12. II. L'*Homme content, œuvre pleine de graves sentences, d'heureuses reparties et de bonnes pensées*, Paris, 1629, in-8°. L'ouvrage a deux volumes, dont le premier, dès 1634, avait déjà eu cinq éditions ; le second, même format, ne fut imprimé qu'en 1633. III. *Harangue funèbre sur la mort de Nicolas de Verdun, premier président du parlement de Paris*, etc., Paris, 1627, in-12. IV. *Oraison funèbre du maréchal de Vitri*, Paris, 1649, in-4°. V. *Harangue funèbre du duc de Chaulnes*, Paris, 1651, in-4°. — Jean Le Paige, procureur-général des Prémontrés, puis curé de Nantouillet, mort vers 1650, est auteur de *Bibliotheca præmonstratensis ordinis*, (Paris, 1633, in-fol.) ; compilation dédiée au cardinal de Richelieu, où l'on trouve une Notice historique sur tous les abbés de Prémontré. L—y.

PAIGE (André-Renéle), né au Mans, vers 1699, fit ses études au collége de cette ville, entra dans l'état ecclésiastique, et obtint la cure de Chemiré-le-Gaudin, sur les bords de la Sarthe. Après y avoir exercé, pendant vingt-cinq ans, les fonctions pastorales, il fut nommé, en 1756, chanoine de l'église du Mans. La communication qu'il eut alors d'un Mémoire sur la généralité de Tours, rédigé par l'intendant Miroménil, pour l'instruction du duc de Bourgogne, détermina le genre d'études auquel il devait se livrer. La province du Maine manquait d'un bon ouvrage de statistique et d'économie civile ; Le Paige osa l'entreprendre. Après avoir rassemblé un grand nombre de Mémoires particuliers, qui lui furent adressés par les curés du diocèse, et par les seigneurs de paroisse, en réponse à une circulaire qu'il avait publiée en 1772, il mit au jour son *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, le Mans, 1777, 2 vol. in-8°. Ce livre contient des notions détaillées sur l'histoire naturelle, ecclésiastique, civile et littéraire, l'agriculture, l'industrie, le commerce et les arts de chaque commune. On y trouve, sur le Mans, Laval, Maïenne, La Ferté Bernard, Sablé, Mamers, etc., des notices et des faits qu'on chercherait vainement ailleurs; mais ce dictionnaire serait moins imparfait, si l'auteur eût mis plus de sévérité dans l'insertion de quelques généalogies inexactes et insignifiantes. Le Paige mourut au Mans, le 2 juillet 1781. — Louis Adrien Le Paige, avocat, né à Paris, où il mourut, en 1802, âgé de quatre-vingt-dix ans, a publié entre autres ouvrages : I. L'*Histoire de la détention du cardinal de Retz, à Vincennes*, 1755, in-12. II. *Lettres historiques sur les fonctions du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12. III. *Lettres pacifiques*, Paris, 1752, in-12, et 1753, in-4°. IV. *Mémoire* au sujet d'un écrit (de l'abbé Capmartin de Chaupy), contre le parlement, intitulé : *Observation sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la chambre royale*, 1754, in-12. L—v.

PAINE (Thomas), naquit à Thetford, dans le comté anglais de Norfolk, le 29 janvier 1737. Son père, fabricant de corsets, et quaker de religion, lui apprit sa profession, et, à l'âge de vingt ans, il le fit partir pour Londres. Thomas Paine y travailla quelque temps, ainsi que sur la côte

de Kent: la vue de la mer lui inspira l'envie de faire des excursions sur cet élément; il quitta son état, s'enrôla comme matelot sur des corsaires, et il avait déja fait deux campagnes, lorsque les instances de son père le ramenèrent à sa profession. Il s'établit fabricant de corsets à Sandwich, et y épousa, à l'âge de 23 ans, la fille d'un employé de l'accise. Paine voulut alors être employé aussi dans la même partie, et il le fut en effet, mais seulement pour un an. Il abandonna l'accise, on ignore pourquoi, et se fit sous-maître dans des écoles des faubourgs de Londres. Il avait reçu peu d'instruction, mais il avait beaucoup réfléchi; quand il fut obligé d'enseigner aux autres, il commença de véritables études: bientôt l'horizon de ses idées s'agrandit, il fréquenta les cours publics de mathématiques et d'astronomie; son imagination travailla, et produisit d'abord des poésies. Obligé de chercher un emploi pour vivre, il était rentré dans l'accise, et avait été envoyé à Lewes en Sussex. Ses pièces de vers faisaient du bruit dans cette petite ville, quand les employés de l'accise s'adressèrent à lui pour la rédaction d'un mémoire tendant à obtenir du parlement une augmentation de salaire. Ce mémoire fut son premier écrit en prose; il y insistait très habilement, sur la nécessité de mettre l'employé à l'abri de la tentation de gagner, par des voies malhonnêtes, ce que lui refuserait le gouvernement. Nous ignorons si la demande des employés fut accueillie: Paine n'en profita point; car il quitta une seconde fois et pour toujours les emplois subalternes. Il avait perdu sa femme: il se remaria, mais ne cohabita point avec sa seconde épouse. Il n'a jamais voulu dire les motifs de cette séparation bizarre, prétendant que cela ne regardait que lui seul. Il s'était lié avec Goldsmith: une connaissance qui influa davantage sur son sort, ce fut celle de Franklin, qui alors (en 1774), était député de l'Amérique auprès du gouvernement anglais, et qui reconnut probablement que Paine pouvait être utile à la cause des Américains. Il lui conseilla de leur vouer ses talents, et le recommanda aux hommes d'état et à ses amis. Paine se rendit à Philadelphie, et y débuta, à-peu-près comme Franklin, par des articles de journaux, ayant pour but l'utilité publique. Le *Magasin de Pennsylvanie* dut à sa coopération un succès rapide. Parmi les pièces dont il enrichit les feuilles américaines à cette époque, on distingue des Réflexions sur la vie et la mort de lord Clive: abstraction faite d'un peu d'enflure, qui contraste avec le style habituellement simple et naturel de Paine, ce morceau est un tableau historique d'un certain effet. Uni de principes et de sentiments avec les compatriotes de Franklin, Paine ne put manquer de prendre un vif intérêt à la question de l'indépendance américaine, qui s'agitait alors; ce fut donc pour la défense de cette cause, qu'il publia, en 1776, son fameux pamphlet du *Sens commun* (traduit en français par Labaume, Paris, 1793, in-8°.), où il osa ramener la question de la suprématie de l'Angleterre à l'origine des gouvernements, et déploya des principes entièrement républicains, en prétendant que la royauté était un *papisme politique*, et réprouvé par la Bible même. L'auteur insiste fortement sur la nécessité de l'émancipation des colonies, et dissuade les

Américains de toute espèce de sujétion. Ce pamphlet, qui répondait à beaucoup d'arguments mis en avant par le gouvernement anglais, eut un grand débit: il s'en fit plusieurs éditions; et on lui a fait l'honneur de croire que Franklin y avait travaillé. Dès que la guerre fut déclarée, Paine se rendit à l'armée; et ce fut dans les camps qu'il entreprit une suite de petites brochures, portant le titre de *Crise* (*The crisis*, Philadelphie, 1776-83, quinze numéros), et destinées à entretenir l'esprit public : il en parut un cahier tous les trois ou quatre mois, jusqu'à la paix. De grands événements le faisaient sortir de sa médiocrité habituelle; et il dit lui-même que ce fut la cause de l'Amérique qui le fit auteur. Quoique Anglais, il sut gagner la confiance des Américains, qui lui donnèrent, en 1779, une place de secrétaire dans le comité des affaires étrangères. Après avoir exercé cet emploi pendant deux ans, il mécontenta une partie du congrès, en signalant dans les journaux, comme un agent infidèle, Silas Deane, sur lequel il avait trouvé, dans la correspondance étrangère, des rapports très-défavorables : peut-être Paine choisit-il mal le temps et la forme de l'accusation; du moins il fut si vivement blâmé, qu'il se vit obligé de donner sa démission. Cependant il fournit dans la suite tant de preuves des concussions de Silas Deane, que celui-ci, n'osant plus rentrer en Amérique, se cacha en Angleterre. En 1781, Paine fut envoyé en France, avec le colonel Lawrence, pour y négocier un emprunt. Cette mission, appuyée par l'ascendant de Franklin, réussit complètement. Le gouvernement français fit présent de six millions aux Américains, et se rendit garant du prêt de dix millions avancés par la Hollande. Celui qui aurait prédit alors à Louis XVI, que le commissaire américain, Paine, siégerait un jour au nombre de ses juges, et déciderait de son sort, aurait passé pour un insensé. Dans une lettre à l'abbé Raynal, rendue publique (1), Paine releva quelques erreurs qui étaient échappées à l'écrivain français sur la révolution d'Amérique. Il voulut se rendre secrètement de Paris en Angleterre, et y publier un ouvrage sur l'état des affaires, afin d'ouvrir les yeux au public anglais sur la situation de l'Amérique; mais le commissaire Lawrence, ne voulant pas consentir à ce projet, le ramena aux États-unis, où, bientôt après, la paix fut conclue, et mit fin à la carrière politique de Paine dans ce pays. Pour récompense de ses services, le congrès lui accorda un don de trois mille dollars; l'état de New-York le mit en possession du bien confisqué d'un royaliste, consistant en une maison et trois cents acres de terres cultivées. L'état de Pennsylvanie lui fit présent de cinq cents liv. sterling; enfin ces exemples allaient être suivis par l'état de Virginie: mais Paine avait nié dans un pamphlet (2) la validité des titres des Virginiens sur certain territoire à l'ouest de cet état; la Virginie ne crut pas devoir donner des terres à celui qui voulait l'évincer des siennes : toutefois la motion concernant la récompense de l'auteur du *Sens commun* ne fut rejetée qu'à la majorité d'une voix. Dans le temps de la guerre et des embarras financiers qui en résultaient, Paine avait proposé d'ouvrir des souscriptions pour les dépenses de l'armée; et il

(1) *To the abbé Raynal*, Philadelphie, 1782.
(2) *Public good*, Philadelphie, 1782.

avait donné l'exemple, en déposant cinq cents dollars pour cet objet. Ce don patriotique ayant été imité par un grand nombre de personnes, le congrès convertit cette société de souscripteurs en compagnie de banque; mais à la paix il retira leur privilége. Paine ne craignit point d'attaquer cette résolution comme un acte d'ingratitude et d'injustice, dans une brochure intitulée: *Dissertations sur les gouvernements, les affaires de la banque et le papier-monnaie.* Philadelphie, 1786. Rendu à la vie privée, il ne se livra plus qu'à l'étude des sciences. Il fut reçu membre de la société philosophique américaine, et nommé maître-ès-arts par l'université de Philadelphie. En 1787, il retourna en Europe, et soumit à l'académie des sciences à Paris, un plan de construction de ponts de fer, qui, alors, étaient dans leur nouveauté. (*V.* MONTPETIT). Il ne trouva personne qui voulût risquer l'exécution de ce projet; mais, s'étant rendu en Angleterre, où il revit sa ville natale, et vint au secours de sa mère devenue veuve, il s'associa avec un maître de forges à Rotherham, dans le Yorkshire, pour construire un pont de fer, d'après le plan qu'il avait donné à l'académie de Paris, ainsi qu'à la société des arts à Londres, et qu'il développa dans une *Lettre adressée à sir George Staunton*, et imprimée à Rotherham, 1789. Cette entreprise exigeant des fonds considérables, Paine fut obligé d'emprunter sur ses biens en Amérique; mais la banqueroute de son agent le jeta dans l'embarras, et le conduisit même en prison pour quelques semaines. Ses spéculations malencontreuses ne l'empêchèrent pas de suivre attentivement la politique de l'Europe. Dès son arrivée en Angleterre, l'intention de Pitt de se mêler des affaires du stathouderat de Hollande avait engagé Paine à prendre la plume pour écrire contre les projets ministériels, et faire voir que chaque nouvelle guerre entreprise par l'Angleterre, dans le dix-huitième siècle, n'avait fait que grossir les taxes et la dette publique, et augmenter les embarras financiers. Il y a, dans cette brochure, des vues remarquables sur la situation de la Hollande, de la France et de l'Angleterre: « C'est, dit-il (1787), un fait connu de tous ceux qui ont été récemment en France, qu'un changement très-extraordinaire s'opère dans l'esprit du peuple de ce royaume; changement qui rendra la France formidable aussitôt que son gouvernement voudra saisir l'heureuse occasion qui se présente, pour doubler sa force, en unissant, s'il est permis de le dire, la majesté du souverain à la majesté de la nation. » Cette brochure, publiée à Londres, eut trois éditions; la dernière, est de 1793. Bientôt l'importance des événements publics ouvrit une nouvelle carrière aux talents du publiciste démocrate. La révolution française venait de commencer. Paine s'était lié avec des hommes marquants en Angleterre et en France, entre autres, avec Burke, dont les premiers écrits avaient annoncé un ennemi du système ministériel de l'Angleterre: le zèle avec lequel cet orateur avait pris la défense de la cause des Américains, suffisait pour faire croire à Paine que Burke partageait ses principes; il avait fait part à Burke des conférences qu'il avait eues, en 1787, à Paris, avec le secrétaire de l'archevêque de Toulouse, alors ministre, au sujet d'une paix constante entre

l'Angleterre et la France: il espérait parvenir à amener les Français et les Anglais à vivre en bonne intelligence, et à mieux s'apprécier mutuellement. S'étant rendu de nouveau en France, Paine continua de correspondre avec Burke, et de lui faire part des progrès de la révolution, croyant lui faire plaisir par ces communications. Mais celui-ci se déclara enfin, par son éloquente philippique et par son traité non moins éloquent, contre la révolution française. Cet ouvrage fut combattu par plusieurs écrivains: mais il fallait un adversaire vigoureux pour se mesurer avec cet athlète redoutable. Paine promit aux amis de la révolution de s'en charger, et il tint parole en publiant à Londres, en 1791, ses fameux *Droits de l'homme*, que l'on peut regarder comme l'apologie et le commentaire des principes sur lesquels était fondée la constitution française de 1791. Paine y est supérieur à Burke par l'avantage de raisonner de sang-froid, et de ne jamais s'emporter; mais il n'a ni la chaleur, ni la vigueur de son adversaire. Cependant, on le lit encore : le libraire Carlile, à Londres, assure, dans la vie de Paine, publiée en 1820, que, durant les trois dernières années, il avait débité cinq mille exemplaires des *Droits de l'homme*. Ils furent traduits en français, par Soulès, Paris, 1791, in-8°.; mais la traduction n'eut pas le même succès que l'original : le style n'en était pas assez animé pour être goûté en France. Il paraît que, vers le même temps, Paine concourut avec Achille Duchâtelet à un ouvrage périodique de Condorcet, intitulé le *Républicain*, ou le *Défenseur du gouvernement représentatif*. Les *Droits de l'homme* furent vivement critiqués en Angleterre par les ministériels: comme miss Woolstonecraft, à l'imitation de l'ouvrage de Paine, écrivit les *Droits de la femme* (*V.* Godwin). Un plaisant fit paraître une *Esquisse des droits des petits garçons et des petites filles*. Cependant, encouragé par le succès populaire de son livre, Paine en publia la seconde partie, (*contenant la théorie et la pratique*, 1792), qui fut traduite la même année en français, par son ami Lanthenas. Le libraire Jordan, à Londres, lui avait offert mille guinées pour le manuscrit; Paine les avait refusées, et avait fait imprimer l'ouvrage pour son compte. Cette 2e. partie, plus hardie que la première, quoique fondée sur les mêmes principes, alarma d'autant plus la cour de Saint-James, que l'effet en coïncidait avec celui que produisait sur le peuple anglais chaque bouleversement opéré en France. On résolut de poursuivre l'auteur comme ayant excité le peuple anglais à la révolte contre son gouvernement. Traduit devant la cour du banc du roi, Paine y fut défendu par un des avocats les plus distingués du barreau anglais, Thomas Erskine. Plusieurs démarches avaient été faites auprès de celui-ci, pour l'empêcher de se charger de cette défense. Il en parla devant la cour, en déclarant qu'il n'appartenait pas à un avocat de préjuger la culpabilité de l'accusé, et de se mettre à la place des juges, au lieu de remplir à son égard les devoirs de défenseur. Le plaidoyer d'Erskine passe pour un beau morceau d'éloquence judiciaire anglaise. L'orateur n'y entreprend point l'apologie des principes de son client : il se déclare, au contraire, sincèrement attaché aux lois et au gouvernement de son pays;

mais il fonde toute sa défense sur ce que la liberté de la presse établie par les lois anglaises, donnait à Paine la faculté d'écrire comme il l'avait fait: à l'appui de cet argument, l'avocat cite des passages tirés des écrits d'hommes dévoués à la monarchie, tels que Hume et Burke, qui ont attaqué avec force les abus du gouvernement monarchique. Malgré ce plaidoyer fort adroit, qui dura plusieurs heures, le jury sans entendre la réplique du procureur-général, déclara l'auteur coupable. Erskine perdit, par son plaidoyer, la place lucrative d'avoué-général du prince de Galles; mais la société des amis de la presse lui vota des remercîments : toutefois cette société jugea ne devoir point faire mention, dans son arrêté, de l'ouvrage de Paine, et remercia simplement l'avocat d'avoir pris le parti de la liberté de la presse. Pendant qu'un jugement de la cour du banc du roi laissait à Paine l'alternative de subir la peine décernée par les lois anglaises contre les séditieux, ou de se bannir à jamais de l'Angleterre, et pendant qu'on brûlait dans les comtés de ce royaume son effigie et ses écrits, il trouva dans un pays voisin un triomphe tel que les circonstances extraordinaires de cette époque pouvaient seules le produire. Avant même que son procès fût instruit à Londres, un décret de l'assemblée nationale lui conféra le titre de citoyen français, pour avoir soutenu les droits de l'homme; le département du Pas-de-Calais le nomma son représentant à la Convention nationale, et lui envoya une députation pour l'informer de ce choix, peut-être unique dans les annales des corps représentatifs. Paine ne balança point d'accepter; et après avoir essuyé quelques insultes à la douane de Douvres, il franchit ce canal au-delà duquel il était attendu comme un bienfaiteur. On assure que vingt minutes après son départ de Douvres, l'ordre de l'arrêter y arriva de Londres. Dès qu'il fut débarqué à Calais, le peuple accourut sur la plage pour le recevoir : les soldats étaient sous les armes; un officier lui présenta la cocarde nationale, et les jolies mains d'une jeune femme l'attachèrent à son chapeau. Une salve d'artillerie annonça son arrivée, et la foule l'escorta aux cris de *vive* Thomas Paine! De son auberge, il fut conduit à l'hôtel-de-ville, et harangué par le maire: malheureusement le nouveau représentant de Calais n'entendait pas bien le français, et il ne put remercier la municipalité qu'en mettant la main sur son cœur. Le soir, le peuple se pressa aux Minimes, où le député fut introduit dans la société constitutionnelle; et le lendemain, ce local étant devenu insuffisant, on prit l'église pour lieu d'une séance extraordinaire, tant la curiosité et l'empressement d'y assister étaient grands. Au théâtre, on réserva une loge pour l'auteur des *Droits de l'homme*. D'autres départements se disputèrent l'honneur d'être représentés par ce publiciste étranger; Abbeville, Beauvais et Versailles l'élurent: mais Paine donna la préférence au département qui l'avait appelé, sans se douter qu'en raison de sa vivacité, l'admiration du peuple ne pourrait être de longue durée. Il publia une adresse au peuple français pour le remercier de l'honneur qu'on lui faisait. Dès qu'il fut arrivé à Paris, il se hâta d'écrire au procureur-général de Londres, une lettre très-vive, dans laquelle il dit, entre autres choses, que sa situa-

tion comme membre de la Convention nationale l'empêchant de se présenter devant ses juges, il considère son procès comme devant être fait à un homme de la lune; qu'il n'a jamais trouvé douze personnes en Angleterre qui réprouvassent son livre; que le ministère pourra bien rassembler douze jurés pour le condamner, mais que les Anglais commencent à voir que leur gouvernement est le type de la corruption, et qu'ils n'ont pas besoin d'un *maître guelphe et de ses fils prodigues* pour être bien gouvernés. Le procureur-général déposa cette lettre au greffe; et elle fut comprise parmi les pièces de la procédure, malgré l'opposition de M. Erskine. Paine, ne sachant pas parler français, ne put jouer un grand rôle a la Convention nationale; son ami Lanthenas lui servait d'interprète: mais un interprète était une chose absurde dans une assemblée dirigée par tant de passion et de fureur. Il fut nommé membre du comité de législation, où il semblait qu'il pût être plus utile qu'à la tribune: cependant madame Roland, qui devait être prévenue en faveur d'un homme de sa société et de ses principes, ne le jugeait pas propre à ces travaux: « La hardiesse » de ses pensées, l'originalité de » son style, ces vérités fortes, jetées » audacieusement au milieu de ceux » qu'elles offensent, dit Mme. Roland, ont dû produire une grande » sensation; mais je le croirais plus » propre à semer, pour ainsi dire, » ces étincelles d'embrasement, qu'à » discuter les bases ou préparer la » formation d'un gouvernement. Paine éclaire mieux une révolution » qu'il ne peut concourir à une constitution. Il saisit, il établit ses » grands principes, dont l'exposé » frappe tous les yeux, ravit au club, » et enthousiasme à la taverne. Mais, » pour la froide discussion du comité, pour le travail suivi du législateur, je présume David Williams » infiniment plus propre que lui. » Avant le procès de Louis XVI, Paine ne prononça ou ne fit prononcer qu'un seul discours; ce fut, sur le changement des autorités. Quand Louis XVI fut traduit à la barre, on dut être choqué de voir siéger parmi ses juges un étranger qui n'avait point vécu sous le règne de ce prince, et qui entendait à peine la langue du pays. Cependant il ne se récusa pas; mais son vote dut étonner. Républicain par sentiment et par habitude, éloigné de toutes les affections qui lient les sujets à leurs souverains, ayant aidé à la chute de la royauté dans l'ancien et le nouveau monde, Paine devait partager l'opinion de la majorité, d'autant plus qu'il ne pouvait se dissimuler qu'il courait plus de risques que les nationaux à contrarier la faction dominante. Cependant il ne vota que pour le bannissement et pour la détention jusqu'à la paix, et motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Un pareil vote pouvait passer alors pour un acte d'humanité et même de courage, si celui qui le prononça n'avait pas contribué à précipiter le monarque dans un procès d'où il ne pouvait plus le sauver. Au reste, si Paine tenait beaucoup au triomphe de ses principes en France, il ne persécuta point les hommes, et ne fut complice d'aucun des crimes commis par les chefs de parti. Marat lui reprocha de n'avoir que les principes d'un quaker; Robespierre le fit rayer de la liste des membres de la Convention, comme étranger; enfin

le département du Pas-de-Calais, qui l'avait accueilli au bruit du canon et aux cris de *vive l'auteur des Droits de l'homme*, le déclara indigne de la confiance de ses commettants; déclaration plus honorable dans de pareilles circonstances que n'avait été son triomphe. Robespierre le fit arrêter, en 1794, et conduire au Luxembourg, où le glaive fut longtemps suspendu sur sa tête. Lorsqu'il siégeait encore à la Convention, il eut un jour, dans un café, une dispute avec un capitaine anglais, qui, indigné de l'entendre injurier le gouvernement de sa patrie, lui appliqua un coup violent. Le capitaine fut arrêté sur-le-champ, et son supplice paraissait inévitable; mais Paine obtint du comité de salut public qu'il fût renvoyé de France. Onze mois de captivité s'étaient passés; et Robespierre n'était plus depuis quelque temps, lorsque Paine fut enfin remis en liberté, sur la réclamation de Monroë, ministre américain. Il ne pardonna point à Washington, son ancien ami, de n'avoir pas sollicité sa liberté, et lui adressa, en 1796, une lettre virulente, que ses partisans mêmes regardent comme une tache dans sa vie. Paine avait employé le temps que la fièvre lui laissait dans sa prison, à terminer un ouvrage sur la religion naturelle (*l'Age de la raison*), dont la première partie, traduite en français, avait paru, en 1793, à Paris, et dont il publia la seconde en 1795. Après tant de livres publiés en France, pendant le dix-huitième siècle, sur la religion naturelle, celui de Paine ne put faire beaucoup de sensation. Il n'en fut pas de même en Angleterre, où l'apparition de *l'Age de la raison* souleva, pour ainsi dire, tout le clergé anglican. Watson, l'antagoniste de Gibbon, publia, pour réfuter *l'Age de la raison*, son *Apologie de la Bible*. Paine, ayant été remis en liberté, réclama son droit de siéger dans la Convention, et il y reprit sa place le 8 déc. 1794. Il présenta sa *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement*, Paris, 1795, et l'accompagna d'un Discours où il fit sentir la nécessité de changer la constitution. Il fit encore un Discours sur la motion concernant la division départementale de la France et le placement des municipalités. Ce fut à cela que se borna son rôle pour le reste de la session: il fut plus actif au-dehors. Il écrivit un pamphlet sur la chute imminente du système financier de l'Angleterre, et déclara que ce système ne survivrait pas à Pitt. Il fit partie du cercle constitutionnel, en 1797: « C'est, dit-il, la seule société en » France dont j'aie été membre; j'y » allai parce qu'il était alors néces- » saire que les amis de la liberté se » ralliassent sous l'étendard de la » constitution; j'y rencontrai nom- » bre de vieux amis de la liberté, les » anciens partisans de la révolution. » Mais ce cercle, ayant donné de l'ombrage au gouvernement, fut fermé. Paine écrivit contre Camille Jordan, qui avait proposé de rétablir les cultes; et il l'accusa de s'être entendu avec les émigrés dans ses voyages à l'étranger. A l'occasion de la journée du 18 fructidor (an V), il adressa une Lettre *au peuple français et à ses armées* (Paris, 1798, in-8°.), dans laquelle il soutient que la constitution de 1795 est la mieux *organisée* qui ait été faite; que quiconque veut un *individu héréditaire, comme pouvoir exécutif*, est un *animal vil et niais*; que la journée du 18

fructidor, considérée sous le point de vue politique, est un de ces événements qu'on ne peut justifier que par la loi suprême d'une absolue nécessité; enfin que l'Angleterre avance à grands pas vers sa ruine. Il offrit, dans la même année, un don patriotique pour la descente dans cette île, qu'on projetait en France, encourageant ainsi l'invasion de sa propre patrie. En 1797, il fit paraître une brochure intitulée : *Thomas Paine à la législature et au Directoire*, ou *la Justice agraire opposée aux lois et aux privilèges agraires*, dans laquelle il développa un projet tout nouveau. Prenant pour point de départ la vie des sauvages d'Amérique, qui ont tout leur sol en commun, il soutient que, dans son état primitif d'*inculture*, la terre est la propriété commune de toute la race humaine, sans exception; que la seule chose qui puisse leur appartenir, c'est la valeur qu'ils ont donnée aux terres par leur travail, ce sont les améliorations qu'ils ont faites, et que s'ils continuent d'être possesseurs de ces terres, et de les transmettre à leurs descendants, c'est par une sorte de tolérance de la part de la société. Pour que justice distributive soit faite, Paine propose donc d'établir en principe que ceux qui tiennent des terres sont tenus d'indemniser la société, par une rente foncière, pour la renonciation à son droit naturel. A cet effet, il veut qu'on établisse une caisse ou un fonds national pris sur les propriétés, pour payer à tous les individus qui auront atteint l'âge de vingt-un ans, la somme de 15 livres sterl. à titre d'indemnité du droit naturel dont le système des propriétés territoriales les a dépouillés; et pour payer annuellement la somme de 10 livres sterl., durant leur vie, à tous ceux qui ont atteint l'âge de cinquante ans. Voilà sa *justice agraire*. Il censure en passant la constitution française d'avoir attaché à l'impôt le droit de vote; c'est, selon lui, avilir un droit appartenant à tous les citoyens. La direction que prirent les affaires en France, et une vie crapuleuse, firent perdre au républicain d'Amérique le crédit dont il avait joui : voyant les Français rentrer peu à peu sous la domination d'un seul, il sentit s'affaiblir son attachement pour eux, et ne songea plus qu'à retourner aux États-unis. Ce ne fut qu'à la paix d'Amiens qu'il put s'embarquer en sûreté pour sa seconde patrie. De retour dans ce pays, où il possédait toujours les terres reçues en don après la guerre d'indépendance, et où il faillit être assassiné d'un coup de fusil, le 24 décembre 1805, dans sa maison de New-Rochelle, état de New-York (*V.* le *Moniteur* du 13 mars 1806), il recommença de prendre part aux affaires publiques, par des articles de journaux et des feuilles volantes, dont nous ne citerons que : *Lettres aux citoyens des États-unis*, Washington, 1802-3. — *Mémoire au congrès sur la construction des ponts de fer*, 1803. — *Sur le déisme et les écrits de Thomas Paine*, 1804. — *Cause de la fièvre jaune*, New-York, 1806. — *Remarques sur les affaires politiques et militaires d'Europe*, New-York, 1806. — *Des forces comparées et des dépenses des bâtiments de guerre et des chaloupes canonières*, 1807. — *Examen des prophéties, appelé communément la 3e. partie de l'Age de la raison*, New-York, 1807. Un de ses anciens amis, Samuel Adams, lui ayant écrit pour lui exprimer sa

surprise de ce qu'il se faisait le défenseur de l'irréligion, Paine répondit par une lettre, dans laquelle il motive de la manière suivante le but de son *Age de la raison* : « Je voyais ma vie en danger continuel ; mes amis tombaient aussi promptement que la guillotine pouvait les abattre ; moi-même je m'attendais chaque jour au même sort. Dans ces circonstances, je résolus de commencer mon ouvrage : il me semblait que j'étais sur mon lit de mort; car la mort m'environnait de tous les côtés, et je n'avais pas de temps à perdre. En effet, j'avais fini la première partie depuis six heures, quand je fus arrêté et conduit en prison. J'avais vu le peuple français se jeter tête baissée dans l'athéisme; je fis donc traduire et publier l'ouvrage en français, pour arrêter la nation dans cette route, et la ramener au premier article de foi, de quiconque a une foi, c'est-à-dire à la croyance en un Dieu. J'avais exposé ma vie, en m'opposant, dans la Convention, au supplice du roi; je courus de nouveaux dangers, en m'opposant aux progrès de l'athéisme. » En passant à Baltimore, Paine reçut la visite d'un ministre de la secte de la nouvelle Jérusalem, qui lui déclara que cette secte avait trouvé la véritable clef de la Bible, perdue depuis des milliers d'années; Paine se contenta de dire : « Elle doit être bien rouillée! » Environ quinze jours avant sa mort, deux ecclésiastiques voulurent travailler à sa conversion ; il les renvoya : son médecin même voulut le ramener à la foi en Jésus-Christ; Paine répliqua qu'il ne se souciait point de cette croyance. Les anecdotes que quelques journaux anglais ont publiées sur ses derniers jours, sont probablement apocryphes : ils prétendent qu'il se convertit, qu'il déclara avoir été l'agent du diable, qu'il desira que tous les exemplaires de son *Age de la raison* fussent brûlés, etc. (1) Après sa mort, arrivée le 8 juin 1809, les quakers refusèrent de recevoir son corps ; et il fut, selon son desir, enseveli dans sa ferme de New-Rochelle. Environ huit ans après, Cobbett, écrivain populaire anglais, qui avait long-temps écrit contre Paine, se trouvant auprès de la ferme, conçut l'idée de porter ses ossements en Angleterre, où le parti des *radicaux* professait une haute estime pour les écrits de ce publiciste. Les journaux ministériels cherchèrent à tourner cette translation en ridicule; ils prétendirent que ce n'étaient pas les restes de Paine, mais ceux d'un pendu, que Cobbet avait déterré. Cependant les radicaux accueillirent avec vénération ces ossements; et il fut résolu d'élever un monument à l'auteur de l'*Age de la raison.* En 1820, le libraire Carlile fut mis en jugement et condamné à la prison et à l'amende. Ce fut de la prison de Dorchester, qu'il data la *Vie de Paine*, Londres, 1820, in-8°., destinée à faire partie de l'édition de ses œuvres, donnée par

(1) D'autres journaux ont rapporté ce fait d'une manière différente, sur la foi d'un ecclésiastique, qui offrait d'en affirmer la vérité par serment. Thomas Paine, dit-il, était au lit de la mort, et dans cet instant terrible où le méchant, malgré lui, laisse pénétrer les secrets replis de son cœur. Cet écrivain irréligieux était tombé dans une si profonde misère, qu'une dame qui habitait près de lui, cédant à une charité véritablement chrétienne, alla porter des secours au plus violent ennemi du christianisme. Un jour, Paine, après avoir essayé de lui peindre sa reconnaissance, lui demanda si elle avait lu l'*Age de la raison.* Pour ne point le faire rougir, sa bienfaitrice hésitait à répondre. « Eh bien! Madame, lui dit le moribond en saisissant sa main d'une manière convulsive, c'est moi qui ai fait ce livre! Oui, si le Diable a jamais eu un agent sur la terre, c'est moi qui le fus et qui le suis encore! » Il expira bientôt dans les angoisses du désespoir.

celibraire (1); on trouve, à la fin de cette *Vie*, une liste de tous les écrits de Paine, publiés par Carlile, au nombre de 113 pièces en prose, et 18 en vers. Deux brochures posthumes, *Essai sur l'origine de la franc-maçonnerie* (traduit en français par Bonneville, 1812, in-8°.), et *Extrait d'une réplique à l'évêque de Landaff*, avaient paru à New-York, en 1810, ibid. En France, on n'a publié, outre les ouvrages cités plus haut, qu'un *Recueil de divers écrits de Th. Paine, sur la politique et la législation*, Paris, 1792, un vol. in-8°., orné de son portrait. Il existe une traduction allemande de ses principaux écrits en 6 vol. in-8°., Copenhague, 1793-94, attribuée à C. F. Cramer: on y trouve l'histoire du procès criminel de Paine, devant le banc du roi à Londres. D—G.

PAISIELLO et non point *Paësiello* (JEAN), compositeur de musique, né à Tarente dans le royaume de Naples, le 9 mai 1741, était fils d'un artiste vétérinaire très-distingué, que le roi des Deux-Siciles, don Carlos, avait employé dans la guerre de Velletri. Destiné au barreau, le jeune Paisiello fut mis, dès l'âge de cinq ans, chez les jésuites de Tarente, et y fit ses études pendant huit ans. Là se développèrent ses dispositions naturelles pour la musique. Ayant eu de fréquentes occasions de faire remarquer la beauté de sa voix et la justesse de son oreille dans les solennités religieuses, il reçut bientôt d'un ecclésiastique, excellent chanteur, des leçons qui achevèrent de le détourner du but vers lequel son éducation avait été dirigée. Ses progrès dans la musique furent si rapides, que ses parents, malgré leur répugnance à éloigner d'eux un fils unique, se décidèrent à le placer, en 1754, au conservatoire de Saint-Onuphre, à Naples. Il y eut pour maître le célèbre Durante: il devint, au bout de cinq ans, premier répétiteur parmi les élèves; et, pendant les quatre ans qu'il passa encore dans cette école, il composa des messes, des psaumes, des oratorio, et un intermède bouffon qu'il y fit exécuter par ses condisciples. Sur le bruit de ses succès précoces, la ville de Bologne l'invita, en 1763, à venir travailler pour le théâtre de Marvigli; et il y donna, *La pupilla*, *I Francesi brillanti*, et *Il Mondo al rovescio*, qui répandirent sa réputation dans toute l'Italie. Appelé successivement à Modène, à Parme, à Venise, il composa trois opéras-bouffons dans les deux premières villes, et quatre dans la dernière, entre autres, *Amore in bello*, en 1765, et *Le nozze disturbate*, en 1766. Il vint ensuite à Rome, d'où son nom fut porté au-delà des Alpes, par le succès mérité d'*Il Marchese Tulipano*. Ce charmant opéra, joué depuis à Saint-Pétersbourg, en 1776, sous le titre d'*Il Matrimonio inaspettato*, est plus connu sous son premier nom tant en italien qu'en français; et c'est de tous les ouvrages de Paisiello, celui qui a paru le plus souvent sur tous les théâtres de France. Persuadé qu'il lui importait d'établir solidement sa réputation dans la métropole de la musique, Paisiello revint à Naples, où, malgré ses soins à ne pas laisser pénétrer ses secrètes prétentions, il se montra bientôt un ri-

(1) Cette *Vie de Paine* par Carlile, n'est qu'un panégyrique. Cheetham en a donné une plus exacte, et dans laquelle Paine est jugé fort sévèrement, 1818, in-8°., publiée aux États-unis, et réimprimée à Londres. On en peut voir l'extrait dans le Recueil hebdomadaire de Galignani (*Weekly repertory*), 1818, in-8°., tome III, p. 145-153.

val dangereux pour les grands maîtres qui se disputaient alors le sceptre du goût et de la vogue. Parmi les ouvrages qu'il y composa, nous citerons *Pélée*, cantate pour le mariage du roi Ferdinand IV avec Marie-Caroline d'Autriche, en 1768; l'*Arabó cortese*, 1769; en 1770, *Le Trame per amore*, *L'Idolo cinese* le premier opéra-bouffon qui ait été représenté sur le petit théâtre de la cour, et quatre opéras *seria*, les premiers qu'ait donnés l'auteur, *Lucio Papirio*, de Zeno; *Olimpia*, *Demetrio* et *Artaserse* de Métastase; une messe des morts à deux chœurs, pour les funérailles du prince Xavier de Bourbon en 17... Paisiello, pendant cette première époque de ses travaux, enrichit les différentes villes de l'Italie d'un grand nombre d'autres compositions, dont il serait difficile ou superflu d'indiquer les titres et les dates. Nous nous bornerons à citer les plus remarquables : A Naples, *Il Furbo mal accorto; Don Anchise campanone; Il Tamburo notturno; La Luna habitata*, jouée depuis sur d'autres théâtres, sous les titres d'*Il Mondo della luna* et d'*Il Credulo deluso*, et à Paris, en 1786, sur des paroles françaises, sous celui d'*Orgon dans la lune*, ou *Le Crédule trompé; La Discordia fortunata*, et *Del Finto el vero*, qui fixa l'époque où la cour alla pour la première fois au théâtre bouffon. A Venise, l'*Innocente fortunato*; et en 1774 la *Frascatana*, jouée sur tous les théâtres de l'Europe, et parodiée en 1778, par Framery, sur des paroles françaises, sous le titre de l'*Infante de Zamora*: de tous les opéras de Paisiello c'est peut-être le plus riche de mélodie. Il en donna deux à Milan, et y composa douze quatuors à deux violons, viole et clavecin, pour l'archiduchesse Béatrix, épouse de Ferdinand d'Autriche, gouverneur de Milan. Parmi les ouvrages qu'il fit paraître à Rome, il faut citer, *Le due Contesse*, en 1776, joué à Dresde, à Londres, à Milan, à Vienne, et parodié en français, par Framery, en 1778; *La Disfatta di Dario*, opéra-séria, où l'on entendit, pour la première fois, un air à deux mouvements, qui depuis servit de modèle à d'autres compositeurs. Paisiello avait su alors adapter à la méthode italienne les deux manières qui divisaient la France. Il donna plus de mouvement au langage de l'orchestre, sans rien ôter à l'expression du chant, et multiplia les accompagnements, de hautbois et de clarinette, sans nuire à la simplicité de ses compositions. L'Angleterre, Vienne et Pétersbourg lui ayant fait, presque en même temps, les plus brillantes propositions, il rompit un engagement contracté avec le théâtre de Londres, et partit pour la Russie, en juillet 1776. Il entra au service de Catherine II avec 4000 roubles d'appointements qui, joints à ceux de maître de musique de la grande-duchesse, aux revenus d'une maison de campagne dont il jouissait cinq à six mois de l'année, etc., lui formaient un traitement annuel de 9000 roubles. Paisiello résida neuf ans en Russie, et y composa, *Gli Astrologi imaginari; La Serva Padrona; Il Barbiere di Seviglia*, parodié en français par Framery et Moline en 1784 pour les théâtres de Paris et de Versailles, et joué depuis en italien tant en France que dans toute l'Europe : il donna aussi *La Finta amante*, composé pour le voyage de l'impératrice à Mohilow, où elle eut une entrevue avec Joseph II,

en 1780, et joué depuis à Paris en 1804; *I Filosofi imaginari*, en 1782, parodié en français par Dubuisson et joué à Paris en 1789; *Il Matrimonio inaspettato* (*Tulipano*), et *Il mondo della luna* (*Orgon dans la lune*), dont nous avons parlé; il mit également en musique, *La Niteti*, *Lucinda et Artemidoro*, et deux autres opéras de Métastase. Il composa encore une cantate pour le prince Potemkin; un intermède pour le prince Orloff, et deux volumes de sonates, caprices et pièces de piano, pour la grande-duchesse. Il publia aussi un *Recueil de règles de l'accompagnement*, imprimé à Pétersbourg, et qui lui valut une pension de 300 roubles. Comblé des bienfaits de cette souveraine, il quitta la Russie, en 1784, et mit en musique à Varsovie, pour le roi Stanislas Poniatowski, l'oratorio de la *Passion*, par Metastase. La même année, à Vienne, il composa, pour l'empereur Joseph II, douze symphonies concertantes, et le fameux opéra *Il Re Teodoro*, parodié, en 1786 et 1788, en français, par Moline et Dubuisson. C'est dans ce bel ouvrage que Paisiello offrit le modèle des grands morceaux d'ensemble, dits *finales*, dont ses prédécesseurs n'avaient eu que l'idée. Celui du roi Théodore, aussi étonnant par l'effet qu'il produit, que par son extrême simplicité, passe pour un chef-d'œuvre qui désarme la plus sévère critique. De retour en Italie, Paisiello donna, dans le carnaval de 1785, à Rome, *L'Amore ingegnoso*. Fixé à Naples par les bienfaits de son souverain, dont il devint maître de chapelle avec un traitement de 1200 ducats, il n'accepta point les offres du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, qui l'appelait à Berlin; et il refusa plus tard un nouvel engagement pour la Russie. Cette troisième époque de la carrière de Paisiello est marquée par un plus grand nombre de chefs-d'œuvre. Nous citerons, parmi les opéra-seria, *L'Olympiade*, 1786, dont le célèbre duo est un modèle de pathétique, et rivalise avec celui de Piccini; *Pyrrhus*, 1787, opéra plein de noblesse et de fierté, joué depuis à Paris, en 1811 et 1813; cet ouvrage est le premier de ce genre où l'on a employé les introductions et les *finales*; la scène où le monologue du principal personnage est interrompu par une marche militaire qui s'accorde avec le chant, a été imitée par plusieurs compositeurs; *Phèdre*, 1788; *Caton à Utique*; *Elfrida*; *Didon*; *Andromaque*; *Les jeux d'Agrigente*, 1792. Parmi les opéras bouffons: *Le Gare generose*, joué à Prague, en 1786; *Gli Schiavi per amore*, Londres et Venise, 1787, parodié en français, en 1788, et deux fois en 1790, par Dubuisson, par G**, et par Parisau, sous les titres du *Maître généreux*, des *Esclaves par amour*, et du *Bon Maître*; *La Grotta di Trofonio*; *Nina* ou *La Pazza d'amore*, remarquable par sa touchante ingénuité; *La Molinara*, si simple et si naïve; *La Modista Raggiratrice*; *I Zingari in fiera*, dont on sait par cœur le joli duo *Pandolfetto*. En 1787, il avait composé la cantate de *Giunone Lucina*, pour les relevailles de la reine de Naples: on y entendit un air entremêlé de chœurs, innovation imitée depuis. Demandé à Londres, et ne pouvant s'y rendre, il y envoya l'opéra de *La Locanda*, joué ensuite sur le théâtre de Naples, sous le titre d'*Il Fanatico in Berlina*, et à Paris, en 1792, sous celui

de *La Locandiera*, avec divers morceaux de différents auteurs. Il mit ensuite en musique un grand *Te Deum*, pour le retour d'Allemagne du roi et de la reine de Naples, et deux cantates, *Dafne ed Alceo*, et *Il Ritorno di Perseo*, pour l'académie *dei Cavalieri*, et pour celle *dei Amici*. Les armes françaises, ayant pénétré en Italie, y exercèrent bientôt leur influence sur les arts, comme sur la politique. En 1797, Paisiello, composa, pour les funérailles du général Hoche, une symphonie funèbre, dont il fut payé par Buonaparte. Naples s'étant érigée en république, en 1799, il fut nommé maître de musique de la nation; mais la famille des Bourbons ayant recouvré le trône, la même année, il fut inquiété pour avoir accepté un emploi des révolutionnaires, et ne rentra en grâce qu'en 1801. Il avait plus d'une fois refusé d'aller à Paris; mais après la conclusion de la paix entre la France et le roi de Naples, il ne put se dispenser de céder aux desirs du premier Consul, et d'obéir aux ordres de son souverain, à qui Buonaparte l'avait demandé. Il partit sans vouloir faire aucune condition, et arriva à Paris, en septembre 1801. On lui fournit un appartement meublé, un carrosse de la cour; et on lui assigna un traitement de 12000 francs, avec une gratification de 18000 francs, pour ses frais de voyage et de séjour. Divers emplois lui furent proposés, tels que la direction de l'opéra ou du conservatoire; il accepta seulement celle de la musique de la chapelle. Il y attacha d'excellents artistes, et y composa seize services sacrés consistant en messes, motets, etc. Il coopéra la même année à une pièce de circonstance, *La Pace*, jouée au mois de novembre. En 1803, il donna à l'opéra, sa *Proserpine*, qui n'eut qu'un succès médiocre, à cause de la monotonie du poème. Plusieurs morceaux sont néanmoins des chefs-d'œuvre. La scène où l'une des nymphes de Cérès perd la parole au moment de divulguer l'enlèvement de Proserpine, est un trait de génie. Paisiello touchant à l'âge où s'affaiblit l'imagination, craignit de compromettre sa gloire en s'exposant à de nouveaux hasards, et ne composa plus sur des paroles françaises; mais il fit une grand'messe à deux chœurs, un *Te Deum* et des prières pour le couronnement de Napoléon, et un intermède italien, *Camilletta*, joué en avril 1804. Pendant son séjour en France, on remit plusieurs de ses opéras bouffons: *Tulipano*, *Trofonio*, *Il re Teodoro*, *Nina*, *I Zingari*, etc.; et l'on joua son *Inganno felice*, sa *Modista Raggiratrice*, et sa *Finta amante*, qui n'y étaient pas connus. Dans ses fonctions de directeur de la chapelle, Paisiello montra un caractère ferme et indépendant. Un jour Napoléon lui ayant témoigné, à la suite d'un concert, qu'il était peu satisfait de ses musiciens: « Sire, répond le virtuose, je » ne sais point commander à des » gens qui se plaignent avec raison » de n'être pas payés. » Après deux ans et demi de séjour à Paris, Paisiello prétextant que le climat de cette capitale ne convenait pas à sa femme, obtint la permission de retourner en Italie. Il partit en août 1804, et rejeta sur le mauvais état de sa santé le refus des offres qu'on lui fit de revenir à Paris l'année suivante; mais quoique éloigné de la France, il continua long-temps d'envoyer une composition sacrée pour l'anniversaire de Napoléon. Joseph Buonaparte,

ayant usurpé, en 1806, le trône de Naples, confirma Paisiello dans ses places de maître-de-chapelle, de compositeur et directeur de la musique de sa chambre et de sa chapelle, avec 1800 durats d'appointement. Il lui remit aussi la croix de la Légion-d'honneur, et lui assura une pension de 1000 francs. Paisiello donna, en 1807, à Milan, l'opéra *Dei Pithagorici*, qui dit on, peut servir de modèle aux poètes et aux musiciens, et qui lui valut la décoration de l'ordre des Deux-Siciles. On cite encore deux opéras, joués aussi à Milan, en 1808, *La Scuffiera* et *Oro non compra amore*, qui vraisemblablement ont été ses derniers ouvrages. Nommé membre de la société royale de Naples, et président de la direction musicale du conservatoire royal, il fut maintenu dans tous ses emplois par Joachim Murat, successeur de Joseph. En 1810, il célébra le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, par une composition sacrée, et en reçut une gratification de quatre mille francs. Il était en outre maître-de-chapelle de la cathédrale de Naples et de la municipalité; correspondant étranger du conservatoire de musique de Paris, membre des académies de Lucques, de Livourne, etc. : il fut agrégé par l'institut de France, en qualité d'associé étranger, en 1809, et par l'académie des beaux-arts, en 1816. Ce musicien jouit peu de tous ces honneurs. Il mourut à Naples, le 5 juin 1816, à l'âge de soixante-quinze ans. Une messe de mort, trouvée dans ses papiers, fut exécutée à ses funérailles. Le même soir, à l'Opéra, on jouait sa *Nina;* le roi de Naples Ferdinand IV et toute sa cour y assistèrent pour témoigner l'intérêt qu'ils portaient à l'illustre compositeur qui, pendant un demi-siècle, avait honoré l'Italie. Les sœurs de Paisiello lui ont fait élever un monument en marbre dans l'église de Santa-Maria la Nova, à Naples. Pensionné par plusieurs souverains de l'Europe, il jouissait d'une fortune considérable. Au-dessus du besoin dès l'âge de trente ans, il a pu créer un très-grand nombre d'ouvrages. Outre une infinité de cantates, oratorio, messes, motets, *Te Deum* et six œuvres de piano, pour la reine d'Espagne, femme de Charles IV, il a composé 30 grands opéras, environ 80 opéras bouffons, et plusieurs intermèdes. Il serait impossible d'en donner la liste complète, plusieurs ayant été joués sur divers théâtres et sous différents titres. Ce qui caractérise Paisiello, c'est la verve, l'originalité; c'est une fertilité d'invention extraordinaire; une rare facilité à trouver des motifs neufs et naturels; un goût, une grâce, une fraîcheur de mélodie, par lesquels il surpasse tous les compositeurs qui l'ont précédé, et sert de modèle à ceux qui sont venus après lui. Sa manière est simple, correcte, élégante; ses accompagnements sont clairs, brillants et pleins d'effets. Il est tout ce qu'il veut être, et soumet tous les objets, toutes les situations, toutes les passions à la langue qu'il prête à la musique. Pour l'apprécier, il fallait l'entendre improviser sur le clavecin. L'inspiration, l'enthousiasme, l'élevaient au-dessus de la sphère des idées musicales : mais il en descendait, lorsque la réflexion le ramenait aux calculs de la composition; et quoique toujours admirable, il n'était plus alors qu'un grand musicien. Il connaissait tellement la nature de son talent, qu'il ne manquait jamais de faire le matin cette courte

prière, avant de se mettre au piano : *Sainte Vierge, obtenez-moi la grace d'oublier que je suis musicien.* Energique, pathétique, et souvent terrible et sublime dans le genre sérieux ; gai, naïf, aimable, charmant dans le comique; pittoresque dans ses accompagnements, varié dans ses tours mélodieux, contrasté dans ses détails à-la-fois pleins d'art et de simplicité; ce grand maître observe toutes les bienséances, évite tous les excès, et sait néanmoins quelquefois s'affranchir des règles, et remplacer par des beautés originales les fautes que les hommes de l'art lui reprochent peut-être injustement, et qu'admirent les véritables amateurs. Paisiello est le premier qui ait introduit la viole dans les orchestres de Naples, ainsi que les clarinettes et bassons concertants. Ce fut lui aussi qui fit lever la défense d'applaudir les exécutants au théâtre de Naples, dans l'opera de *Papirius*, où le roi donna l'exemple en applaudissant le premier. Si quelque compositeur peut être comparé à Paisiello sous le rapport du talent, aucun n'a surpassé, n'a égalé même sa prodigieuse fécondité, si ce n'est Piccini, dont toutefois les ouvrages, représentés en Italie, paraissent aujourd'hui oubliés : aucun n'a peut-être été aussi universellement goûté, recherché, chanté, applaudi chez toutes les nations ; aucun n'a plus joui de tous les genres de succès. Paisiello se montra supérieur, non-seulement dans l'opéra-comique et l'opéra sérieux, mais encore dans la musique d'église. Il a laissé, dans la bibliothèque de la chapelle du roi de France, vingt-six messes, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, tels que celles de la Passion et de Noël, et son motet *Judicabit in nationibus*, remarquable par sa couleur sombre tragique, ainsi que son *Miserere*, et son oratorio de la *Passion*. « Dans un autre motet, où il peint les grandeurs de Dieu (dit M. Le Sueur), » il semble s'être élevé au-dessus de » lui-même. En entendant les pittoresques et terribles tableaux de cette » musique imitative, si bien adaptée » aux paroles sacrées qu'elle anime, » l'impie croirait entendre la marche formidable de son juge, le bruit » de son char de feu, et son jugement » irrévocable. Tout-à-coup succède » une musique brillante et des chœurs » aériens. Dans ce moment, les chants » de Paisiello, dignes de la voix du » prophète, prédisent l'envoi de l'es» prit créateur, la terre renouvelée, » et le bonheur de la vie future.... » Tout semble resplendir, et l'on est » frappé de l'éclat de cette harmonie » auguste. Mais en exprimant..... » les images les plus frappantes, et » une prodigieuse variété de sen» timents élevés, ces mêmes chants » conservent toujours leur naturel » et leur grâce. » Paisiello joignait beaucoup d'instruction aux talents qui l'ont rendu célèbre. Versé dans les langues anciennes, familiarisé avec tous les genres de littérature, lié avec les hommes les plus distingués de son siècle, placé par son immense réputation au-dessus de toutes les petites passions, il ne connut jamais le sentiment de la rivalité. Persuadé que, dans tous les arts, il existe plusieurs places au premier rang, il rendait la plus entière justice aux chefs-d'œuvre de nos deux théâtres lyriques; et, admirant le caractère et le style de nos divers compositeurs : *L'école française*, disait-il, *en vaut bien une autre*. Aussi regardait-il comme le plus beau jour de sa vie celui où il apprit sa nomi-

nation à l'Institut. Compositeur aimable et classique à-la-fois, il a reçu les hommages de son siècle, et mérité ceux de la postérité. A—T.

PAITONI (JACQUES-MARIE), savant bibliographe, né à Venise vers 1710, embrassa l'institut des Somasques, et devint, par la suite, conservateur de la bibliothèque de leur maison *di Salute*, riche en éditions du quinzième siècle, dont il publia de curieuses *Notices* dans les tomes XI et XII des *Memorie della stor. litterar.* (Venise, 1758), I et II des *Nove memorie* (1). Tandis qu'il était occupé de rédiger le Catalogue de cette bibliothèque, ayant relu l'*Historia typographica* de Sassi (*V.* ce nom), il fut choqué de lui voir soutenir que Milan a été le berceau de l'art typographique en Italie, et revendiqua cet honneur pour la ville de Venise, dans une dissertation intitulée: *Venezia la prima città fuori della Germania, dove si esercitò l'arte della stampa*, ibid., 1756, in-8°., de 48 pages; nouvelle édition corrigée, 1772, même nombre de pages. Paitoni cite, à l'appui de son opinion, le *Decor puellarum* (2), et soutient que ce rarissime opuscule est sorti des presses de Nicolas Jenson, dès 1461, ce qui assurerait à Venise la priorité, non-seulement sur Milan, dont il dédaigne d'examiner les titres, mais sur Subbiaco et Rome, dont les premières éditions connues sont de 1465 (*V.* LACTANCE). Malgré tous ses efforts, le sentiment de Paitoni n'a pu prévaloir; et il est même démontré que Jenson n'est pas le premier imprimeur qui ait exercé son art à Venise (1). Depuis long-temps Paitoni avait rassemblé des Notes sur les traductions italiennes : le résultat de ses recherches avait paru dès 1742, dans la *Raccolta Calogerana*, tomes XXXII-XXXVI. A la sollicitation de quelques amis qui se chargèrent des frais d'impression, il se décida enfin à publier son travail, qu'il n'avait pas cessé d'augmenter, sous ce titre : *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati*, Venise, 1766-67, 5 tomes in-4°. Les 4 premiers contiennent les auteurs anciens, rangés d'après l'ordre alphabétique; et le cinquième, qui n'est pas moins curieux, les traductions de la Bible et des livres d'église. Chaque article est suivi de Notes littéraires ou bibliographiques, la plupart très-intéressantes, et de Remarques critiques sur les *Traduttori* de Scip. Maffei (*V.* MAFFEI, XXVI, 105); la *Biblioth. dell'eloquenza*, de Fontanini (*Voy.* FONTANINI et APOST. ZENO), et la *Biblioth. de' Volgarizzatori*, de Phil. Argelati (2). C'est

(1) Il n'a publié de notices que sur les éditions imprimées, de 1461 à 1484; les éditeurs des *Nove memorie* refusèrent d'y insérer la suite de son travail, par la crainte de fatiguer leurs souscripteurs de détails bibliographiques, auxquels tous ne pouvaient pas prendre le même intérêt.

(2) C'est un vol. pet. in-4°. de 118 feuillets de la plus grande rareté; on lit effectivement dans la souscription la date de M. CCCCLXI; mais il est bien reconnu qu'il y a erreur dans cette date, par l'omission d'un X, et que cet ouvrage n'a pas pu être imprimé avant 1471. Le P. Laire est un des bibliographes qui ont discuté cette question avec le plus d'étendue dans le *Specimen historicum typogr. roman.*, p. 34-38. Le *Decor puellarum* est attribué à D. Jean de Dieu, chartreux vénitien qui florissait en 1480.

(1) Voy. la dissertation de M. Pellegrini : *Della prima origine della stampa di Venezia per opera di Giovani di Spira*, Venise, 1794, in-8°.

(2) La *Bibliotheca* de l'Argelati, fut imprimée, comme on sait, à Milan, après la mort de l'auteur, mais les exemplaires en restèrent plus de dix ans dans les magasins du libraire. Le P. Paitoni ayant obtenu la communication de cet ouvrage, le trouva si rempli d'erreurs et si défectueux sous tous les rapports qu'il n'hésita plus à donner une nouvelle édition de son travail sur les *Traductions*. Le succès qu'elle obtint, ranima le zèle du libraire de Milan, qui fit enfin paraître la *Bibliotheca* de l'Argelati, avec un nouveau frontispice, portant la date de 1767. L'éditeur (Angelo-Theodoro Villa), y a joint une *Préface*, où il nous apprend que Paitoni avait renoncé à continuer son travail sur les traductions,

l'ouvrage le plus exact et le mieux fait que l'on connaisse en ce genre; et il suffit pour assurer à son auteur une réputation durable (1). Le P. Paitoni mourut à Venise, vers la fin de l'année 1774 (*Voy.* le Journal des savants, d'avril, 1776, p. 232), emportant les regrets de ses confrères et de ses nombreux amis. Outre les écrits déjà cités, on connaît de lui, la traduction des *Problèmes* de Diophante, insérée dans les *Elementi di fisica*, de Crivelli (Venise, 1744); celle du *Traité de l'amitié*, de Cicéron, ibid., 1763, in-8°.; et enfin celle du *Discours pour Milon*, qu'il se proposait de publier avec quelques autres opuscules auxquels il n'avait pas mis la dernière main. W—s.

PAJON (CLAUDE), ministre protestant, naquit à Romorantin, en l'année 1626. Ses qualités morales lui firent beaucoup d'amis, même parmi les catholiques. Mais, en matière de dogme, ses opinions particulières lui attirèrent des tribulations de la part des docteurs de sa communion. Il pensait à-peu-près comme Arminius sur la prédestination, sur l'universalité de la rédemption, sur la corruption de l'homme, sur la conversion et la persévérance. Les sentiments peu orthodoxes de Claude Pajon sur ces matières, commencèrent à se manifester dans un discours qu'il prononça devant le synode d'Anjou, assemblé à Saumur, en 1665. Au mois d'avril 1668, il fut appelé au ministère de l'église protestante d'Orléans. Là, il persévéra dans sa doctrine; et il s'y montra inébranlable, dans une conférence qu'il eut avec le ministre Claude, en 1676. L'année suivante, Dubosc, Claude, Mesnard, et Jurieu, ministre à Mer, s'assemblèrent à Paris. Le résultat de leurs conférences prépara la disgrace de la doctrine pajoniste. Peu de temps après, les synodes de l'Ile-de-France, de Normandie et d'Anjou, condamnèrent les nouvelles opinions, mais avec ce ménagement, que le nom de leur auteur ne fut point prononcé dans leurs décisions. L'académie de Sedan, à laquelle le consistoire de Charenton communiqua ce que le synode de l'Ile-de-France avait résolu, prit ensuite un décret sur cette matière. Tous ces événements affligèrent Pajon; mais il n'en fut point découragé. Il estimait assez peu Jurieu, pour voir sans ressentiment à la tête de ses antagonistes, l'homme qui n'avait jamais pu lui pardonner d'être plus considéré que lui. Pajon mourut à Carré, près Orléans, le 27 septembre 1685. L'année suivante, le *pajonisme* fut condamné à Rotterdam, dans le synode wallon. (*V.* Bayle et Chaufepié.) Les écrits de Pajon jouissent d'une grande réputation parmi les Calvinistes. Ce sont: I. *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, la Haye, 2 vol. in-12. II. *Remarques sur l'avertissement pastoral*, etc. — PAJON, prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, et curé de Notre-Dame de la Rochelle, était fils de Claude Pajon, dont les enfants du second lit avaient embrassé la religion romaine. Il a publié à Paris, en 3 vol. in-12, les

---

avait fait le sacrifice de ses notes à l'Argelati, et y a ajouté *trois supplémens*, contenant des additions et des corrections; mais, malgré tout son zèle, l'ouvrage de l'Argelati, quoique plus ample, est resté très-inférieur à celui de Paitoni, que les amateurs doivent consulter de préférence.

(1) Rotermund cite un Supplément à cet ouvrage, inséré en 1775 dans le trente-troisième volume des *Opuscoli scientifici e filologici*, imprimés à Venise, et une Notice donnée par Paitoni, dans le tom. 42 du même recueil, sur l'*Etica di Aristotile, ridotta in compendio da Ser Brunetto Latini*, Lyon, 1568.

œuvres de son cousin Isaac Papin, qui avait aussi abjuré. L'abbé Goujet dit de ce Pajon, que « c'était » un homme de beaucoup d'esprit, » dont on a plusieurs pièces de poé- » sie française, très-spirituelles, » imprimées sans nom d'auteur. — PAJON (Henri), avocat, mort en 1776, à Paris, sa ville natale, a publié : I. *Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12. II. *Histoire des trois fils d'Haly-Bassa*, 1746, in-12. III. *Contes nouveaux et Nouvelles nouvelles*, en vers, 1753, in-8°. IV. *Essai d'un poème sur l'esprit*, 1757, in-8°. V. *Observations sur les donations*, 1761, in-12. VI. *Dissertation sur les articles* 15 *et* 16 *de l'ordonnance de* 1731, *concernant les donations*, 1765, in-12. L-P-E.

PAJOT (MARIE-ANNE). *Voy.* CHARLES IV de Lorraine, et LASSAY.

PAJOT. *V.* ONS-EN-BRAY.

PAJOU (AUGUSTIN), statuaire, naquit à Paris, en 1730. Il était fils d'un sculpteur compagnon-ornemaniste du faubourg Saint-Antoine, qui le destinait au même métier; mais les dispositions que le jeune Pajou manifestait pour l'art de modeler, décidèrent son père à le placer chez Lemoine, qui, à cette époque, occupait le premier rang dans la sculpture. Il ne tarda pas à se distinguer; et, à l'âge de 18 ans, il obtint le grand prix, succès inoui à cette époque dans les fastes de l'académie. Dès ce moment, loin d'être à charge à sa famille, ce fut lui qui vint à son secours. Envoyé à Rome, il y conçut l'idée d'une meilleure route que celle qu'il avait suivie jusqu'alors. Après des études aprofondies, qui ne durèrent pas moins de douze ans, il revint à Paris, et présenta, pour être reçu de l'académie, un groupe de *Pluton qui tient Cerbère enchaîné*. C'était le meilleur ouvrage que l'on eût vu depuis long-temps; et l'on s'étonna qu'un jeune homme osât s'écarter des principes adoptés qui avaient dirigé ses études. Cette nouvelle route, dans laquelle il se montra le premier et où la génération suivante devait l'éclipser, fut parcourue par lui avec assez de succès pour lui mériter le titre d'un des restaurateurs de l'art statuaire en France. Doué d'une extrême facilité, il a exécuté plus de cent quatre-vingts morceaux de sculpture en marbre, en bronze, en plomb, en pierre, en bois et même en carton. Mais, quelque fût son talent, le vrai style de la sculpture monumentale était totalement perdu en France; et ses travaux en ce genre, quoique supérieurs à ceux de ses contemporains, ne prouvent que trop cette vérité. C'est à lui qu'on doit toute la sculpture qui décore la grande salle de spectacle du château de Versailles, les frontons de la cour du Palais-Royal, plusieurs ouvrages pour l'embellissement du Palais-Bourbon et pour la cathédrale d'Orléans. Louis XVI, en ordonnant d'élever des statues aux grands hommes qui ont illustré la France, vint ouvrir une nouvelle route au talent de Pajou. Chargé de faire les statues de *Descartes*, de *Pascal*, de *Turenne*, de *Bossuet* et de *Buffon*, il se surpassa lui-même; et si la statue de Descartes, qui est la première dont il s'occupa, offre encore quelques traces de timidité, on le voit s'élever successivement avec Bossuet et Pascal. Peu d'artistes ont su tirer un aussi heureux parti de la forme ingrate de nos vêtements. Ce mérite se fait surtout remarquer dans les figures de Turenne, de Pascal et de Bossuet; et ces deux dernières statues, ainsi-

que celle de Descartes, peuvent être rangées parmi les plus belles productions de cette époque. C'est alors que Pajou entreprit sa statue de *Psyché, au moment où l'Amour vient de fuir.* L'on crut y reconnaître une courtisane pour modèle; et elle fut seulement exposée dans l'atelier du sculpteur. Cette statue, que l'on voit aujourd'hui dans la galerie de tableaux de la chambre des Pairs, n'est pas la production qui fait le plus d'honneur à son ciseau: elle manque d'expression et d'idéal; les formes en sont lourdes et communes, et les défauts qu'on peut lui reprocher, trahissent à l'œil le moins exercé le vice de ses premiers principes. En 1767, il était professeur à l'académie de peinture et de sculpture: en 1768, il exposa au Louvre l'*Esquisse du Tombeau du roi Stanislas;* une figure en plomb, de grandeur naturelle, représentant l'*Amour dominateur des Éléments*, pour la duchesse de Mazarin; et quatre figures en pierre de neuf pieds de proportion, pour l'avant-corps neuf du Palais-Royal, du côté du jardin, représentant *Mars, ou les Talents militaires, la Prudence, la Libéralité*, et *Apollon ou les Beaux-arts*. Ce fut en 1773 qu'il exposa le *modèle de sa statue de Turenne*, et en 1775, la *statue en marbre de Descartes.* Cette même année, le public se porta en foule au jardin des-Plantes, pour y voir la statue de Buffon, qu'il avait exécutée par ordre du roi. En 1777, il termina sa figure de Bossuet, qui fit partie de l'exposition du Louvre. Lorsqu'il fut question de transporter *la Fontaine des Innocents*, de l'angle de la rue Saint-Denis, où elle se trouvait, au centre de la place du Marché, on démolit toutes les parties qui formaient la décoration de cette fontaine, on les transporta et on les mit en place avec toutes les précautions que réclamait ce chef-d'œuvre. Suivant le nouveau plan, il fallait composer une fontaine monumentale et isolée; les deux faces de l'ornement de la décoration primitive ne suffisant pas, on dut y suppléer par de nouveaux pilastres et de nouveaux bas-reliefs: mais le point difficile était d'ajouter aux cinq figures de Naïades de Jean Goujon, trois autres figures de même style et du même goût; c'étaient les deux Naïades de la face méridionale, et celle de la face occidentale. Cette entreprise délicate fut confiée à Pajou; et le plus grand éloge que l'on puisse faire de son ouvrage, c'est qu'il est parvenu à reproduire quelques-unes des qualités de son modèle, l'une des productions les plus précieuses de la sculpture moderne: la seule chose qu'il n'ait pu rendre, c'est cette grâce et cette naïveté qui sont le principal caractère du ciseau de Jean Goujon. Pajou avait senti lui-même combien le défaut d'instruction pouvait nuire au développement de son génie: cherchant à réparer par son travail le manque d'éducation que n'avait pu lui donner son père, il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire, de la mythologie et de l'antiquité, sous le rapport des arts, et sut acquérir ainsi une instruction peu commune, qui rendait ses conversations pleines d'intérêt et de charme. La révolution, en le privant d'une fortune que d'honorables travaux lui avaient acquise, ne put abattre son courage; mais de douloureuses infirmités accablèrent sa vieillesse et le détournèrent de ses travaux. Il mourut à Paris, le 8 mai 1809. Il a laissé un fils qui cultive la peinture. Pajou était membre de l'Institut de-

pris sa formation; il fut même un des 48 nommés par l'arrêté du Directoire exécutif, du 29 brumaire an IV, chargés d'élire les 96 autres. Une *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Pajou, lue dans la séance publique du 6 octobre 1810, par Joachim Lebreton*, est imprimée en 8 pages in-4°. P—s.

PALADINI (FILIPPO), et non *Palladino*, peintre florentin, naquit vers 1544, et fut élève de Poccetti. Après avoir étudié les principes de son art dans sa patrie, il se mit à voyager. Pendant son séjour à Milan, il se rendit coupable d'un délit dont on ignore la nature, et pour lequel il fut obligé de se sauver et de se réfugier à Rome, où il fut accueilli par le prince Colonna. Ne se croyant pas encore en sûreté dans cette ville, il alla chercher un asile en Sicile, dans un fief de cette famille nommé Mazzarino. Pendant son séjour dans cette île, il parcourut successivement Syracuse, Palerme et Catane, et laissa dans chacun de ces lieux, des preuves de son talent. Ses divers ouvrages se distinguent par la grâce et par la beauté du coloris; mais ils ne sont pas exempts de cette espèce de manière que l'on remarque dans les productions même les plus estimées de ses compatriotes. On ne connaît de lui, à Florence, qu'un seul tableau représentant la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*. Ce tableau est digne d'attention sous tous les rapports. Son auteur, abandonnant les routes battues par les artistes de son pays, a cherché à s'y rapprocher de l'école lombarde; et l'on s'aperçoit que le Barroche ne lui était pas inconnu. Cet artiste mourut à Mazzarino, en 1614.—Arcangela PALADINI, fille du précédent, naquit à Pise, en 1599. Douée d'une imagination riche et brillante, elle cultiva la peinture, la poésie et la musique, avec un égal succès. Son père fut son maître dans le premier de ces beaux-arts; elle y joignit aussi le talent de la broderie, autre genre de peinture, qu'elle porta au plus haut degré de perfection. Elle était à peine parvenue à la fleur de l'âge, que la réputation qu'elle s'était acquise par des connaissances aussi variées, engagea la princesse Madelène d'Autriche, femme du grand-duc Côme, à l'appeler près d'elle. L'artiste sut gagner la bienveillance de cette princesse, qui la combla de sa faveur; et elle lui ordonna de faire son propre portrait, placé depuis dans le cabinet des peintres célèbres, qui fait partie de la galerie de Florence. Lanzi regarde comme une preuve incontestable du mérite de ce portrait, d'être resté dans cette galerie depuis l'an 1621 jusqu'à nos jours; surtout lorsqu'on réfléchit que tous les portraits médiocres en disparaissent successivement, pour être remplacés par d'autres plus dignes de l'estime des connaisseurs. En 1616, Arcangela Paladini se maria, pour se conformer au desir de sa protectrice. Ornée de toutes les grâces et de tous les talents, elle faisait le charme de tous ceux qui pouvaient jouir de sa société; mais elle mourut à la fleur de son âge, le 28 octobre 1622, et fut enterrée avec solennité dans l'église de Sainte-Félicité, où sa protectrice lui fit élever un tombeau, avec l'épitaphe suivante, qui contient l'énumération de toutes ses qualités :

D. O. M.

Arcangela. Paladina.
Joannis. Broumant. Antuerpiensis. Uxor.
Cecinit. Etruscis. Regibus. Nunc canit. Deo.
Vere. Palladinia. Quae. Palladem. Acu.
Apellem. Coloribus. Cantu. Æquavit. Musas.
Obiit. An. Suae. Aetatis. XXIII. Die. VIII. Octobris.

M. D. CXXII.

Sparge. Rosis. Lapidem. Cœlesti. Innoxio. Cantu. Thusca. Jacet. Siren. Itala. Musa. Jacet.

P—s.

PALAFOX (Jean de), évêque espagnol, né dans le royaume d'Aragon, en 1600, étudia dans l'université de Salamanque, et remplit d'abord des places dans l'administration civile. Il fut membre du conseil de la guerre, à Madrid, puis du conseil des Indes. Mais bientôt, las du monde, et désirant se consacrer entièrement à Dieu, il embrassa l'état ecclésiastique. Philippe IV, qui l'estimait, le nomma, le 3 octobre 1639, au siége épiscopal de Puebla de los Angelos ou Angelopolis, dans le Mexique. Ce prince lui donna même une part à l'administration civile; et l'évêque remplit quelque temps les fonctions de gouverneur de la province, pendant l'absence d'un des vice-rois. Il eut de longs démêlés avec les Jésuites, soit relativement à l'exercice de la juridiction, soit pour le paiement des dîmes. Ces démêlés produisirent de part et d'autre des écrits assez vifs. Palafox alla jusqu'à dénoncer ses adversaires au pape, dans une lettre du 25 mai 1647, et dans une autre du 8 janvier 1648. Cette dernière lettre est même conçue en termes si aigres, que quelques-uns croient que c'est à tort qu'on l'attribue au prélat. On cite aussi des passages de ses écrits postérieurs, où il parle des Jésuites avec plus de modération. Mais Arnauld prétend prouver, dans sa *Morale pratique*, que Palafox n'est point revenu à des sentiments plus doux par rapport à la Société. Ce docteur parle souvent de Palafox, dans ses Lettres et dans sa *Morale pratique*: il donne l'histoire des démêlés de ce prélat avec les Jésuites; et, sur cette affaire, comme sur toutes les autres dont il est question dans ce recueil, les Jésuites y sont toujours représentés sous les plus noires couleurs. Quoi qu'il en soit, Palafox, étant venu en Europe pour rendre compte de sa conduite, fut transféré, le 24 novembre 1653, à l'évêché d'Osma, dans la vieille Castille. Il gouverna peu de temps cette église; car il mourut le 30 sept. 1659, laissant la réputation d'un prélat pieux, attaché à son devoir, et rempli de charité. On a de lui des écrits, dont plusieurs ont été traduits en français, comme le *Pasteur de la nuit de Noël;* des *Homélies* sur la passion de Notre-Seigneur; des Traités mystiques; l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares.* Les autres ouvrages les plus remarquables de l'évêque d'Osma sont: l'*Année spirituelle;* une édition des *Lettres de sainte Thérèse*, avec des notes; la *Vie intérieure d'un pécheur repenti*, etc. Il y a eu plusieurs Vies de Palafox, qui ont été publiées en Espagne et ailleurs. En France, un jésuite, que l'on dit être le père Champion, en fit paraître une en 1688; l'abbé Dinouart en donna une nouvelle édition en 1767: mais il en changea entièrement la couleur et l'esprit, et il y inséra, entre autres, de longs extraits de la *Morale pratique des Jésuites;* de sorte que cette Vie est plutôt un factum qu'une histoire. La réputation de vertu de Palafox fit commencer des procédures pour sa béatification. Des informations furent ordonnées sur la fin du dix-septième siècle; et la cause fut introduite à la congrégation des rits, en 1726. Le 12 août 1760, le roi d'Espagne, Charles III, écrivit à Clément XIII, pour presser l'instruction. Après avoir examiné les ouvra-

ges de l'évêque, la congrégation des rits déclara qu'il ne s'y trouvait rien contre la foi et les mœurs; et Clément XIV ordonna de passer à l'examen des vertus du prélat. C'est à cette époque surtout que les écrits se multiplièrent; dans quelques-uns on accusait Palafox de jansénisme: mais cette allégation ne paraît guère fondée que sur les éloges donnés à l'évêque par les jansénistes; car d'ailleurs il n'eut point de rapports avec eux: mais ils voyaient en lui l'ennemi de leurs ennemis, et ils prirent un vif intérêt à sa canonisation. Le ministère espagnol la sollicitait aussi avec instance. Parmi les écrits où cette affaire est discutée avec le plus d'impartialité, on peut citer les Lettres publiées par Mamachi, sous le nom de Philarète. Le 28 février 1777, il se tint, en présence de Pie VI, une dernière séance de la congrégation des rits, sur la béatification de Palafox. Sur quarante-un votants, vingt-six furent, dit-on, d'avis que l'on pouvait procéder à la béatification. Cependant le Saint-Siége n'a point ratifié cette décision; et la cause est restée pendante, quoique la cour d'Espagne ait depuis encore fait des démarches. Les papes ont suivi dans cette affaire la même conduite que dans celle de Bellarmin. On n'a pas canonisé ce pieux et savant jésuite, par égard pour les réclamations qu'avaient excitées quelques-uns de ses principes. De même il y avait contre Palafox une opposition assez déclarée; et beaucoup de gens ne voyaient dans le zèle avec lequel on poursuivait cette cause, que des vues et des intérêts étrangers à la religion. P—c—t.

PALAPRAT (Jean de Bigot), né à Toulouse, en mai 1650, d'une famille de robe distinguée, prit d'abord le parti du barreau, mais fut détourné de cette carrière par son amour pour les lettres. Plusieurs prix remportés aux jeux floraux achevèrent de lui persuader qu'il était né pour la poésie. A peine âgé de vingt-cinq ans, il fut nommé capitoul, et quelques années après chef du consistoire: ces honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Entre autres voyages, il fit en 1686, celui de Rome, où la reine Christine l'engagea vainement à se fixer auprès d'elle. Arrivé à Paris pour la seconde fois, il plut au duc de Vendôme et au grand-prieur son frère, qui le fit son secrétaire des commandements. Sa familiarité avec ces deux princes était extrême. Catinat, qui fut un jour témoin de la franchise et même de la rudesse avec laquelle il parlait au grand-prieur, lui dit: *Vous me faites trembler.* — *Rassurez-vous*, répondit Palaprat, *ce sont mes gages.* Comme il était question devant lui du Temple où régnait un assez grand désordre et où l'on faisait alternativement très-bonne et très-mauvaise chère, il prétendait qu'on y courait *risque de mourir d'inanition ou d'indigestion.* M. de Vendôme, l'ayant vu un jour battre son domestique, lui en fit des reproches assez vifs. *Savez-vous bien, Monseigneur*, dit Palaprat, *que, quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente.* Passionné pour le spectacle, par suite de sa liaison avec l'acteur Raisin, et ne desirant d'abord qu'y avoir ses entrées, il composa la petite comédie du *Concert ridicule*, qui fut suivie du *Ballet extravagant*, du *Secret révélé*, et de la *Prude du temps.* Ces ouvrages, dont aucun n'est resté au théâtre, font partie des *Œuvres*

de Palaprat, un vol. in-12, Paris, 1711; il surveilla lui-même l'impression. On trouve à la fin de ce volume, quelques poésies diverses, presque toutes à l'honneur des deux princes protecteurs du poète. Il y a une édition en deux volumes in-12, Paris, 1712; enfin une de 1735. C'est à son association avec Brueys que Palaprat doit sa plus grande gloire. Il n'eut cependant que la moindre part à la composition des pièces qui se jouèrent sous leurs noms réunis (*V.* Brueys, VI, 88.) Ils ne se disputaient que les endroits faibles de leurs ouvrages; et ne cessèrent de travailler ensemble, que parce que Palaprat fut obligé de suivre le grand-prieur à l'armée d'Italie. Brueys, retiré à Montpellier, continua de faire des comédies. Palaprat ne s'occupa plus du théâtre, et mourut à Paris, le 23 octobre 1721, âgé de soixante-onze ans. A l'esprit vif et plaisant d'un gascon, il joignait, dit-on, la candeur et la simplicité d'un enfant. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brueys, sont: le *Secret révélé*, le *Sot toujours Sot*, le *Grondeur*, le *Muet*, le *Concert ridicule*. Celles qu'il a faites seul, sont: *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, le *Ballet extravagant* et la *Prude du temps* (*V.* Gigli, XVII, 347). Le recueil de Brueys et Palaprat a été publié en cinq volumes in-12. Brueys et Palaprat ont fourni à M. Etienne le sujet d'une comédie qui se joue au Théâtre-Français. A—g—r.

PALAZZI (Jean), historien médiocre, né à Venise vers 1640, de parents nobles, mais mal partagés de la fortune, embrassa l'état ecclésiastique, et fut bientôt pourvu de riches bénéfices. Nommé chanoine de l'église ducale, il obtint en 1684 la chaire de droit canon à l'université de Padoue; mais il en remplissait les fonctions avec tant de négligence, qu'il aurait été destitué s'il n'eût prévenu cette mesure en offrant sa démission (Voy. l'*Histoire de l'acad. de Padoue*, par Papadopoli). Il fut élevé, quelque temps après, à la dignité d'archiprêtre et de curé de la collégiale de *S. Maria mater Domini*, à Venise; et l'empereur Léopold I[er] lui conféra le titre de son historiographe et celui de conseiller aulique. Palazzi mourut vers 1703, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont aucun ne lui a survécu. Outre des *Commentaires* sur les Institutes, et sur les Décrétales, une *Vie* de l'apôtre saint Pierre, etc., on cite de lui: I. *De dominio maris*, Venise, 1663, in-12: c'est une dissertation en faveur du droit que les Vénitiens s'attribuaient sur la mer Adriatique. II. *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia, Saxonica sancta sive Bavarica, Franca, Suева et vaga Austriaca, Romana*, etc., ibid., 1671-73, neuf volumes in-fol. max. (1) C'est l'histoire de l'empire, depuis Charlemagne jusqu'à Léopold. Si la magnificence de l'édition, dit Tiraboschi, était une preuve de la bonté de l'ouvrage, on trouverait à peine une histoire comparable à celle de Palazzi: mais malgré tout le luxe de l'impression et la beauté des gravures, elle est tombée dans l'oubli. III. *Gesta pontificum Romanorum*, ibid. 1687-90, 5 vol. in-fol. C'est ici, dit Lenglet-Dufresnoy (*Méthod. pour étudier l'histoire*), l'un des plus beaux, mais des plus mauvais livres que je connaisse; il contient moins l'histoire

(1) Le neuvième volume est en italien; il est intitulé: *Aquila romana overo Monarchia occidentale*, etc.

que les éloges des papes : il y a peu d'instruction, mais beaucoup de mauvaises gravures, la plupart étrangères au sujet, incapables de plaire aux yeux et de satisfaire l'imagination. IV. *Aristocratia ecclesiastica cardinalium usque ad Innocentium XII cum stemmate gentilitio, etc. gesta eorumdem representans*, ib., 1703, 5 vol. in-fol. C'est une suite de l'ouvrage précédent, et elle ne vaut pas mieux. V. *Vita Justiniani Venetorum ducis*, ibid., 1688, in-fol. VI. *Fasti ducales ab Anafesto ad Sylvestrum Valerium Venetorum ducem, cum eorum iconibus, insignibus*, etc., ibid., 1696, gr. in-4°.
W—s.

PALEARIUS (Aonius), l'un des bons écrivains du seizième siècle, naquit à Véroli, dans la campagne de Rome. Le véritable nom de sa famille n'était pas *de' Pagliaricci*, comme l'écrivent plusieurs biographes, mais *della Paglia*. Il reçut, au baptême, le nom d'*Antonius*, qu'il changea en celui d'*Aonius*, par goût pour l'antiquité, suivant l'usage de cette époque. La raison de ce changement est fort bien expliquée dans un quatrain grec, traduit en quatre vers latins, dont voici les deux premiers :

Aonius qui nunc es, eras Antonius olim ;
Aonii Aonidum dat tibi nomen Amor.

Latino Latini supposa un autre motif que l'amour des Muses, et vit, dans la suppression de la lettre T, figure de la croix, l'abjuration du christianisme. Il composa même, à ce sujet, après la fin tragique de Palearius, des vers qui ne donnent pas une idée fort avantageuse de son esprit ni de son cœur. Lorsque Paléarius eut achevé ses premières études, il parcourut l'Italie, pour se perfectionner dans la théologie et la phi-

losophie, en assistant aux leçons des professeurs les plus célèbres. Il se trouvait à Rome, lorsque cette ville fut prise, en 1527, au nom de Charles-Quint. Les désordres qu'y commirent les troupes de ce prince, le déterminèrent à se réfugier d'abord à Pérouse, ensuite à Sienne, où il se maria. Vers 1536, il ouvrit une école particulière, et y reçut seulement quelques jeunes gens de distinction. Il vendit alors les biens qu'il avait à Véroli, pour acheter, dans le voisinage de Sienne, une maison de campagne qu'on prétend avoir appartenu à Cécina, le même qui fut défendu par Cicéron. Le mérite de Palearius lui suscita des envieux, et son repos ne tarda pas à être troublé. Un professeur, qu'il n'a désigné que par un nom supposé, et qu'il dépeint comme un ignorant, lui fit une querelle dont il ne nous apprend pas le sujet, mais dans laquelle il eut pour défenseur Pierre Arétin, qui composa, en cette occasion, une pièce italienne fort satirique, qu'on représenta publiquement à Venise. Cette première tracasserie fut suivie de plusieurs autres, dont les suites furent plus graves. Deux discours que Palearius prononça devant le sénat de Sienne, pour la défense d'Antoine Bellanti, accusé d'avoir introduit furtivement du sel dans la ville, excitèrent, si l'on en croit Paléarius lui-même, l'animosité des grands, et furent la principale cause de ses malheurs ; mais la vérité est qu'il en fut l'unique auteur, en se déclarant pour les opinions des novateurs. Le Traité *del beneficio di Cristo*, que l'on attribue à Paléarius, et le Livre intitulé, *Actio in pontifices romanos, et eorum asseclas*, qu'il composa lorsqu'il fut question de

convoquer le concile de Trente, expliquent assez quels étaient ses sentiments. Il est vrai que le premier ouvrage ne porte pas son nom, et que le second ne fut imprimé qu'après sa mort. Cependant il ne sut pas dissimuler les opinions dont il était imbu. Accusé d'hérésie, en 1542, il écrivit, pour sa justification, un mémoire qui existe encore, et dans lequel, sans se montrer ouvertement partisan de la réforme, il parle de manière à laisser entrevoir le fond de sa pensée. Toutefois, il fut absous à cette époque; mais le soupçon élevé contre lui, fut peut-être cause qu'il ne put obtenir alors, une chaire publique, comme il le desirait. Ce n'est qu'en 1546, que Paléarius fut nommé professeur d'éloquence à Lucques. Pendant qu'il occupa cet emploi, il composa neuf des harangues qui se trouvent dans ses œuvres. Appelé à Milan, pour succéder, dans la chaire d'éloquence, à Majoragius, il y fut accueilli avec distinction; et bien qu'il se soit plaint plusieurs fois que son salaire ne fût pas proportionné à ses travaux, néaumoins, dans une lettre écrite dix ans après au sénat de Milan, il s'exprime bien différemment: « *Sénateurs*, dit il, *je suis depuis dix ans auprès de vous. quelle est l'année où je n'aie pas été comblé de vos bienfaits?* « En effet, les magistrats de cette ville lui avaient accordé diverses immunités, et une pension considérable: mais pendant qu'il jouissait en paix de ces avantages, on renouvela contre lui les accusations d'hérésie. Cité à Rome, il fut jeté dans les prisons de l'inquisition. Pie V venait de s'asseoir sur le trône pontifical. Tout le monde sait quelle était, alors, la rigueur des lois contre les hérétiques. On n'eut pas de peine à convaincre Paléarius d'avoir soutenu et enseigné les opinions de Luther. On lui imputa d'avoir nié le purgatoire, et blâmé l'usage d'enterrer les morts dans les églises. Un autre motif de sa condamnation, fut d'avoir dit, si l'on en croit le président de Thou (*Hist. libro* XXX, *initio*), que l'inquisition était un poignard dirigé contre tous les gens de lettres: *Sica districta in omnes scriptores* (1). Dans ses derniers moments, Palearius écrivit, à sa femme et à ses enfants, des lettres que nous avons encore. Il rétracta ses erreurs, se disposa pieusement à la mort; et, le 3 juillet 1570, il fut pendu, et son corps fut livré aux flammes. Son poème sur l'*Immortalité de l'ame*, en vers hexamètres, Lyon, 1536, 1552, in-12, est un des principaux monuments de la poésie latine du seizième siècle: mais les beautés de ce poème ne sont pas à la portée du commun des littérateurs. Malgré l'obscurité de certains endroits, il est remarquable par la force de l'expression, et quelquefois par des grâces qui l'ont fait comparer à *Lucrèce* son modèle. Sadolet, à qui Paléarius en avait envoyé une copie avant de le publier, lui écrivit, entr'autres choses: *S'il faut vous dire mon avis, et vous parler franchement, je pense que, de tous ceux qui ont traité un pareil sujet, il y en a peu qui aient écrit avec autant d'élégance que vous; et certes, personne n'a été plus érudit. Ce qui m'a surtout étonné, et ce que j'approuve, c'est que, dans votre ouvrage, il n'y a ni recherche, ni afféterie, et que, pour vous rendre*

(1) Ce mot, qui a été défiguré par tous les biographes, se trouve dans le discours que Paléarius prononça pour sa justification, à Sienne.

plus poétique, il vous a suffi de notre sainte et vraie religion, sans que vous ayez eu besoin de recourir à l'antiquité fabuleuse. Sadolet écrivit, dans le même sens (en 1536), à Sébastien Gryphe, imprimeur à Lyon, en l'engageant même avec instance à mettre au jour le poème sur l'immortalité de l'ame; ce qui eut lieu en effet la même année. Il existe encore une autre lettre que Sadolet écrivit à Paléarius, lorsqu'il eut fait lecture des discours que ce dernier, accusé d'hérésie à Sienne, avait composés pour sa défense. On y trouve l'aimable caractère et le bon cœur de ce prélat, qui regardait la modération comme le moyen le plus efficace d'éloigner de l'erreur les partisans des nouvelles doctrines, et de les ramener à la vérité. Il interprète, le mieux qu'il peut, certains passages qui rendaient suspecte la foi de Paléarius : il le presse, en même temps, d'exercer son génie sur des sujets de littérature, et d'éviter certaines questions dangereuses : mais Paléarius ne se soumit pas à de si sages conseils; c'est ce que prouvent assez son discours contre les papes, et sa lettre à Luther, Calvin, et autres principaux réformateurs. Outre les ouvrages déjà indiqués, on a de Palearius, quatorze harangues latines sur divers sujets, écrites avec une élégance égale au talent qu'il avait pour la poésie, un recueil de lettres, et quelques pièces de vers. C'est parmi les harangues, que se trouve le Plaidoyer qu'il composa pour Sulpicius contre Muréna. Ce plaidoyer, dont le jurisconsulte Alciat fait le plus grand éloge, est peut-être son plus beau titre à l'immortalité. L'abbé d'Olivet, qui l'a inséré dans le cinquième volume de son Cicéron in-4°., en trouve le style si élégant, qu'il est persuadé que le lecteur, s'il n'en eût pas été prévenu, aurait pu croire ce discours écrit du temps même de Cicéron. L'auteur de cet article en a une traduction dans son portefeuille. Les meilleures éditions des œuvres de Palearius, sont celles de Bâle, sans date; d'Amsterdam, Wetstein, 1696, et de Iéna, 1728; toutes trois in-8°.: la dernière est la plus complète.

A. P.

PALÉMON. *Voy.* PACOME.

PALÉOLOGUE (JEAN VI), empereur d'Orient, né à Constantinople, en 1332, était fils d'Andronic le jeune, et d'Anne, sœur du comte de Savoie. A l'âge de neuf ans, il resta sous la tutelle de sa mère, et de Cantacuzène, grand domestique du palais. Cantacuzène, reconnaissant des bienfaits d'Andronic, demeura fidèle à son fils; il déjoua les conspirations toujours si fréquentes pendant les minorités, gouverna l'état avec sagesse, et le préserva des invasions étrangères. Mais tandis que les intérêts de son pupille le retenaient loin de la cour, ses ennemis l'accusèrent d'avoir formé le projet d'usurper l'autorité souveraine; et l'impératrice Anne, accueillant trop facilement des bruits calomnieux, le fit déclarer ennemi public. Pour échapper à la proscription, il ne restait d'autre parti à Cantacuzène que de commettre le crime dont on n'avait pas craint de l'accuser. Il se fit proclamer empereur; et ayant acheté l'appui des Turks, par le mariage de sa fille Théodora avec Orkhan (*Voy.* ce nom), il s'empara successivement de toutes les provinces de l'empire, et finit par se rendre maître de Constantinople. Cantacuzène, victorieux, offrit à Paléologue de partager le

trône, dont il pouvait le dépouiller, et lui donna sa fille Hélène en mariage. (*V.* CANTACUZÈNE, VII, 30). Les deux partis qui avaient déchiré l'empire pendant cinq années, parurent également satisfaits d'une union qui promettait une tranquillité durable: mais ce calme n'était qu'apparent. Ceux qui s'étaient attachés à Cantacuzène, réclamèrent bientôt le prix de leurs services, et les emplois dont ils étaient privés, tandis que les partisans de Paléologue, affectant un zèle outré pour l'honneur du jeune prince, se faisaient un mérite près de lui de leur haine contre l'usurpateur. Cantacuzène, persuadé que Paléologue restait étranger aux divisions des courtisans, s'attachait à le rendre digne du trône qu'il devait occuper seul un jour; et après l'avoir initié dans les secrets de la politique, il le forma au grand art de la guerre. Cependant Paléologue, à mesure qu'il croissait en âge, montrait moins de déférence pour les sages avis de Cantacuzène; et ses flatteurs n'eurent pas de peine à lui persuader de se débarrasser d'un censeur importun. Il était à Thessalonique, où son tuteur l'avait laissé pour l'éloigner des séductions de la cour, quand il prit les armes. Ayant levé des troupes, et s'étant assuré de l'appui du crâle de Servie, il annonça à Cantacuzène qu'il allait marcher sur Constantinople, pour reconquérir son trône. Il céda cependant aux prières de sa mère, qui le conjura d'éloigner de l'empire une guerre désastreuse, et se borna à demander le gouvernement de la Chalcidie, pour en dépouiller Matthieu, fils aîné de Cantacuzène. Cette concession ne put apaiser la jalousie de Paléologue; il ne tarda pas à attaquer Matthieu dans le gouvernement d'Andrinople, qu'il avait obtenu en échange de celui de Chalcidie. La guerre embrasa bientôt toutes les provinces; et les deux partis appelèrent à leur secours les Barbares, à qui ils donnèrent ainsi le secret de leurs divisions et de la faiblesse de l'empire. Paléologue, battu sur terre et sur mer, chercha un asile dans l'île de Tenedos; et Cantacuzène, abusant cette fois de la victoire, associe Matthieu à l'empire, et le fait couronner dans la basilique de Sainte-Sophie. Cependant Paléologue revient à Constantinople sur une galère génoise, qui est admise dans le port, sous prétexte de détresse; les partisans qu'il avait conservés dans la ville, lui en ouvrent les portes: le peuple se déclare en sa faveur; et Cantacuzène, fatigué des vicissitudes de la fortune, descend du trône qu'il avait honoré par de grands talents, pour entrer dans un cloître (janvier 1355). Paléologue, réconcilié avec Cantacuzène, dépouille, bientôt après, Matthieu, des provinces dont la possession lui avait été garantie par le dernier traité. Matthieu, qui conservait le titre d'empereur, essaie, avec l'aide des Turcs, d'en recouvrer l'autorité; mais battu par les Serviens, il est livré à Paléologue, qui le force d'abdiquer (*V.* CANTACUZÈNE). Devenu seul possesseur du trône de l'Orient, Paléologue déclare la guerre aux Bulgares, et remporte sur eux quelques avantages: bientôt dépouillé par les Turcs de ses plus belles provinces, et trop faible pour les reconquérir, il passe en Italie pour mendier des secours, et n'obtient partout que de vaines promesses (1369). Les Vénitiens, qui lui avaient prêté des sommes assez considérables, ne veulent pas le laisser rembarquer qu'il n'ait satisfait à ses engagements envers ses

créanciers; et Manuel, le second de ses fils, est obligé de vendre ses bijoux, ses meubles et ses domaines, pour le tirer de leurs mains. De retour à Constantinople, Paléologue cède au sulthan Amurath toutes les provinces qu'il lui avait enlevées, et se plonge dans les débauches les plus honteuses, comme pour oublier son humiliation. Andronic, l'aîné de ses fils, et Cuntuze, fils d'Amurath, forment, de concert, le projet d'arracher à leurs pères, le sceptre avec la vie. Amurath punit son fils en lui faisant brûler les yeux avec un fer ardent; et il ordonne à Paléologue d'infliger le même châtiment à Andronic. Le faible empereur obéit; mais, par une précaution qu'Amurath ne lui avait pas commandée, il enveloppa dans la punition du coupable, Jean, fils aîné d'Andronic. L'opération se fit avec si peu de soin, qu'Andronic conserva l'usage d'un œil, et que son fils n'éprouva d'autre infirmité que celle de voir de côté. Les deux princes, exclus de la succession au trône, furent enfermés dans la tour d'Arsema; et Paléologue associa à l'empire, Manuel, prince vraiment digne de sa tendresse. Au bout de deux ans, Andronic gagne les Génois, établis dans le faubourg de Galata, s'empare de Constantinople, et enferme son père et son frère dans la même tour qui lui avait servi de prison. Paléologue s'échappe à son tour avec Manuel; et tous deux gagnent Scutari, d'où ils font connaître à leurs partisans qu'ils ne tarderont pas à rentrer dans Constantinople. Andronic, effrayé, se hâte de proposer à son père de partager avec lui les débris de l'empire. Paléologue et Manuel conservèrent la capitale; et Andronic fixa sa résidence à Selybrie, où il termina ses jours. Tandis que Manuel se rend aux ordres du sulthan Bajazet, suivi de cent Grecs des plus illustres familles, Paléologue, devenu veuf, épouse la princesse de Trébizonde, fiancée à son fils bien-aimé : il s'alarme enfin des progrès de Bajazet, et emploie au rétablissement des fortifications de Constantinople, les marbres précieux des anciennes basiliques qu'il fait démolir. Bajazet en est informé, et le menace de faire brûler les yeux à son fils Manuel, s'il ne détruit pas tous les nouveaux ouvrages. Cet ordre est exécuté; mais Paléologue, usé de débauche, et accablé de chagrin, ne survécut que peu de temps à cette dernière humiliation; il mourut méprisé des étrangers et de ses sujets, à l'âge de 59 ans, Son fils Manuel lui succéda (*V.* MANUEL, XXVI, 548). W—s.

PALÉOLOGUE (JEAN VII), empereur, petit-fils du précédent, naquit le 25 décembre 1390. Il fut associé, en 1419, à l'Empire, par Manuel, son père, et lui succéda en 1425. Il acheta la paix, du sulthan Amurath, par la cession des villes qui lui restaient dans la Morée, et s'obligea, en outre, à lui payer annuellement la somme de trois cent mille aspres. L'Empire ne s'étendait pas alors au-delà des faubourgs de Constantinople. Paléologue ne pouvait attendre de secours que des Latins; et il espéra en obtenir plus sûrement au moyen de la réunion des Églises grecque et latine, souhaitée depuis longtemps. Il envoya donc plusieurs ambassades au pape, qui les accueillit avec empressement, et se décida enfin à se rendre lui-même au concile indiqué pour mettre un terme au schisme. Le page Eugène IV lui envoya huit galères chargées de présents, et promit de fournir aux frais

du voyage, que l'empereur grec n'était pas en état de payer. Paléologue partit de Constantinople, vers la fin de novembre 1437, avec une suite de sept cents personnes, parmi lesquelles se trouvait le savant Bessarion, archevêque de Nicée (*V.* BESSARION). Il fut reçu à Venise avec des honneurs extraordinaires, et se rendit ensuite à Ferrare, où le pape l'avait précédé pour l'ouverture du concile. Il y fit son entrée sous un dais soutenu par des princes et des seigneurs, dont quelques-uns étaient plus riches et plus puissants que lui. Le pape le reçut à la porte de son appartement, et, après l'avoir embrassé tendrement, le conduisit à un siége qu'on lui avait préparé. Le concile s'ouvrit quelques jours après; mais la peste s'étant déclarée à Ferrare, on le transféra, en 1439, à Florence, où l'affaire de la réunion fut terminée solennellement (1). Paléologue reprit le chemin de ses états avec moins de pompe qu'il n'était venu; il rentra à Constantinople, le 1er. février 1440. La conduite que les prélats grecs avaient tenue au concile, fut généralement désapprouvée dans l'Orient: Marc d'Ephèse, le seul qui eût refusé de souscrire l'acte de réunion, l'attaqua publiquement; et le clergé de Constantinople en prononça la nullité. La division s'était glissée dans la famille impériale. Constantin Dracosès dépouilla de tous ses domaines Démétrius, son frère, qui avait accompagné l'empereur en Italie. Démétrius, ayant vainement demandé à être remis en possession de ses biens, vint assiéger Constantinople, et, ne pouvant s'en emparer, ravagea les environs. Paléologue eut recours à Amurath, pour rétablir la paix entre ses frères, et mourut de chagrin, le 31 octobre 1448. Ce prince avait des vues politiques qu'il ne put pas réaliser; sa douceur et son affabilité lui méritèrent l'affection de ses peuples. Il eut trois femmes: Anne, fille du duc de Moscovie, qui mourut avant l'âge de nubilité; Sophie, fille du marquis de Montferrat, qu'il répudia à cause de sa laideur; et Marie Comnène, fille de l'empereur de Trébizonde, dont il n'eut pas d'enfants. Son successeur fut Constantin-Dracosès, le dernier des empereurs grecs en Orient (*V.* CONSTANTIN DRACOSÈS, IX, 484). W—s.

PALÉOLOGUE, empereurs de Constantinople. *V.* ANDRONIC II et III, et MICHEL VIII.

PALÉOLOGUE (MISHA). *V.* MESIH-PACHA.

PALÉOLOGUE (JACQUES), fameux hérésiarque, né vers 1520, dans l'île de Scio, descendait des Paléologues qui ont occupé le trône de Constantinople. Il fut envoyé en Italie, pour y faire ses études; et ayant embrassé les nouvelles opinions, qui y comptaient alors de nombreux partisans, il se réfugia en Allemagne, où il se flattait de jouir de la liberté de conscience. Après avoir erré quelque temps en différentes provinces, il se fixa dans la Transsylvanie, et succéda, en 1569, à Jean Sommer, dans la place de recteur du gymnase de Clausenbourg. Alors il adopta les principes des Budnistes (*V.* Sim. BUDNÉE, VI, 230), dont les conséquences étaient si dangereuses pour la tranquillité publique, que Fauste Socin, lui-même, s'empressa de les réfuter. Le scandale qu'occasionnait la doctrine de

(1) Sguropoli a écrit en italien l'*Histoire du concile de Florence*; elle a été trad. en latin par Robert Creyghton, la Haye, 1660, in-fol.

Paléologue, éveilla l'attention des magistrats; il fut arrêté sur la demande du pape Grégoire XIII, conduit à Rome, et livré à l'inquisition qui le condamna à être brûlé vif. Paléologue fut conduit au supplice le 22 mars 1585. Ciappi rapporte (*Compendio della vita di papa Gregorio*), qu'à la vue du bucher, il témoigna le plus grand repentir du mal qu'il avait causé par ses écrits, et demanda un délai pour le réparer; que les inquisiteurs s'étant assurés de sa sincérité, le firent reconduire en prison, où il composa quelques ouvrages aussi pieux que savants. Cette anecdote est si peu vraisemblable, qu'on ne saurait l'admettre sur le seul témoignage de Ciappi, qui a négligé de l'appuyer de preuves. Le P. Richeome, et après lui, le P. Théoph. Raynaud, ont avancé que Paléologue avait pris, dans sa jeunesse, l'habit de saint Dominique; mais c'est une fable réfutée par le silence de tous les écrivains contemporains (*V.* la *Bibl. prædicator.* des PP. Echard et Quetif, II, 320). On ne connaît de Paléologue que quelques opuscules, dont on trouvera la liste dans la *Bibl. anti-trinitariorum*, de Saudius, pag. 58-59. Le plus remarquable est intitulé, *De Magistratu politico*, où il soutient, contre l'opinion des Unitaires, que Jésus-Christ n'a point abrogé la magistrature civile, et qu'il est permis à un chrétien de remplir des fonctions publiques. Cet ouvrage fut imprimé par les soins de Simon Budnée, à Lose, en Lithuanie, 1573, in-8°. Grégoire Pauli y répondit au nom du synode de Racovie; et Paléologue opposa à cette réfutation, à laquelle répliqua Socin au nom du synode: *Defensio veræ sententiæ de magistratu politico*, Lose, 1580, in-8°. W—s.

PALÉPHATE, Athénien, est mis, par Suidas, au rang des poètes qui ont vécu avant Homère. Il est cité par Christodore, dans l'Anthologie, comme un ancien poète. Suidas lui attribue une *Cosmopée* (ou *Création du monde*), en cinq mille vers; la *Naissance d'Apollon et d'Artémise* (ou Diane), en trois mille vers; les *Discours d'Aphrodite et d'Eros* (de Vénus et de l'Amour), en cinq mille vers; la *Dispute de Pallas et de Poseidôn* (Neptune), en mille vers; et la *Chevelure* (ou les allées et venues) de Latone. — Un autre PALÉPHATE, né dans l'île de Paros, et selon d'autres, à Priène, florissait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers la 77me olympiade, l'an 472 avant notre ère. C'est à lui que Suidas attribue l'ouvrage *sur les choses incroyables*, en cinq livres, dont le premier est parvenu jusqu'à nous sous ce titre. Il a été imprimé, pour la première fois, en grec, par Alde Manuce, 1505. Dix ans après, Philippe Fasignano de Bologne y joignit une version latine, qui a été réimprimée plusieurs fois. Corneille Tollius en donna une meilleure à Amsterdam en 1649, imprimée par Elzévir. Claude Brunner la plaça à côté d'un texte amélioré, en 1663, à Upsal. L'ouvrage a été souvent publié de cette manière, et nommément à Amsterdam, en 1688. Jean-Frédéric Fischer en a donné le texte grec revu sur de nouveaux manuscrits, en 1789. On l'a joint quelquefois aux fables d'Ésope. Ce que saint Jérôme, dans la chronique d'Eusèbe, Théon, Eustathe, Tzetzès et quelques autres, ont cité de Paléphate, se trouve dans le livre qui nous est resté, et dont il a paru une traduction française à Lausanne, en 1771. L'auteur est Charles God. Polier, fils aîné du

doyen Polier de Bottens. Dans une préface, ce traducteur fait l'histoire de son entreprise et des divers auteurs qui ont porté le nom de Paléphate, sans décider quel est le sien. Celui-ci était certainement un incrédule de la religion païenne. Son ouvrage, en 51 chapitres, explique les miracles de la mythologie grecque d'une manière très-naturelle; il est curieux pour la connaissance de l'antiquité. Deux chapitres paraissent être ajoutés d'après la Chronique d'Alexandrie. La traduction n'est pas mal écrite, et les notes sont assez bien faites. Fischer trouve que le style du texte ressemble à celui d'Ératosthène, et conjecture que l'auteur a écrit sous les Ptolémées; mais la distance d'Artaxerxès à Eratosthène n'est pas assez grande pour que nous soyons autorisés à contredire la date que nous donne Suidas, et pour que nous confondions le Paléphate dont nous venons de parler d'après lui, avec les deux suivants qu'il nous fait aussi connaître. — Paléphate, historien grec, de la ville d'Abydos, près de l'Hellespont, vivait sous Alexandre-le-Grand, et faisait les délices d'Aristote. Suidas cite, à ce sujet, Philon et Théodore d'Ilion. Ce Paléphate avait écrit des Mémoires sur l'île de Cypre, sur l'île de Délos, sur l'Attique et sur l'Arabie. — Enfin un quatrième Paléphate, grammairien et philosophe, Egyptien de naissance, ou Athénien selon d'autres, avait traité de la philosophie des Egyptiens, écrit une interprétation des fables, une histoire de Troie et d'autres ouvrages. On ignore dans quel temps a existé celui-ci, qui est cité par Strabon. Fischer a réuni en tête de son édition tous les passages des anciens, relatifs à ces Paléphates, ainsi que l'article que leur a consacré Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, et les Préfaces des éditeurs qui l'ont précédé. F—a.

PALESTRINA (Jean-Baptiste-Pierre-Aloïs da), proclamé par ses contemporains le *Prince de la musique*, naquit en 1529, à Palestrina (l'ancienne *Preneste*), dans l'état de l'Église. On lui en donna le nom, par la suite, selon l'usage du temps. Né de parents pauvres, et désirant se faire une ressource en chantant dans les églises, il obtint d'un maître flamand quelques leçons de musique, ou plutôt de plain-chant, Les Flamands avaient alors plus de réputation que les Italiens mêmes. Cependant une vaine prétention à la science les avait jetés dans un genre si bizarre, que la musique sacrée avait perdu toute sa noblesse et toute son expression. Le pape Marcel II en était tellement choqué, qu'il allait bannir la musique des temples, lorsque Palestrina eut la permission de lui faire entendre une Messe qu'il avait composée d'après ses idées particulières. Cet ouvrage a été conservé comme un monument curieux de la renaissance de l'art; on le nomme encore la *Messe du pape Marcel*. La réputation de Palestrina augmentait de jour en jour; et il y mit le comble, lorsqu'en 1571, il fut nommé maître-de-chapelle de Saint-Pierre. Sa supériorité reçut un hommage éclatant: plusieurs compositeurs, qui s'étaient réunis pour publier un Recueil de psaumes, lui en firent la dédicace, en le reconnaissant pour leur chef et leur guide. Palestrina ne cessait d'enrichir l'église de nouveaux chefs-d'œuvre, lorsqu'il mourut, le 2 février 1594. Ses funérailles furent magnifiques: on y chanta une Messe de sa com-

position, qui n'avait pas été exécutée. Le souverain pontife, voulant donner un dernier témoignage d'estime à ce grand artiste, ordonna qu'il serait inhumé dans l'église de Saint-Pierre, aux pieds de l'autel de saint Simon et saint Jude. On plaça sur sa tombe l'inscription qui s'y lit encore : *Joannes Petrus Aloysius* PALESTRINA *musicæ princeps.* Il avait tellement saisi le caractère du vrai beau, ses chants sont si purs, sa manière est si noble, si large, que, malgré les vicissitudes de l'art, ses compositions s'exécutent encore tous les jours, et produisent une admiration qui ne se dément pas. Les œuvres de Palestrina, tant gravées que manuscrites, se conservent religieusement en Italie : elles sont, malheureusement, presqu'inconnues en France. On distingue, dans le nombre des premières : 1°. la fameuse *Messe du pape Marcel*; 2°. douze livres de Messes, à 4, 5, 6, 7 et 8 voix ; 3°. six livres de Motets ; 4°. un recueil d'Hymnes à plusieurs voix, etc. Le docteur Burney, dans son Recueil des pièces qui se chantent à Rome pendant la semaine-sainte, a fait graver le *Stabat* de Palestrina, ainsi que le motet célèbre, *Popule meus.* S—v—s.

PALEY (GUILLAUME), théologien anglais, fils d'un maître d'école, naquit, en 1743, à Peterborough, fut élevé à Cambridge, devint archidiacre de Carlisle, et mourut à Sunderland, le 25 mai 1805, âgé de soixante-deux ans. Son mérite lui avait valu tant de bénéfices ecclésiastiques, que, par une sorte de pudeur trop peu commune, lui-même en résigna plusieurs. Il est auteur de divers ouvrages en faveur de la religion, dans lesquels on admire une grande vigueur d'esprit, une force et une beauté de style remarquables. Les principaux sont : I. *Eléments of moral and political philosophy*, Londres, 1785, 1 vol. in-4°.; il a été traduit en français (par J. L. S. Vincent, 1817, 2 vol. in-8°. Ce livre, plein d'instruction et d'intérêt, a obtenu, du vivant de l'auteur, l'avantage d'être, en même temps que les *Eléments de Newton* et l'*Essai de Locke sur l'entendement humain*, le sujet de discussions scolastiques dans l'une des grandes universités d'Angleterre. Le manuscrit en fut payé deux mille livres sterling, à l'auteur, par un libraire de Londres. Quelque succès qu'il ait obtenu, il a cependant trouvé des contradicteurs. Gisborne y opposa, en 1789, *The principles of Moral philosophy investigated.* Pearson publia, en 1800, *Remarks, on the Théory of Moral*, et en 1801, *Annotations on the practical pact of Dr. Paley's Principles of moral and political philosophy.* II. *Horæ paulinæ; or, the truth of the scripture history of St. Paul evinced, by a comparaison of the epistles wich bear his name with the acts of the apostles, and with one another*, Londres, 1787, in-8°., et plusieurs fois depuis; traduit en français par M. Levade, Nîmes, 1809. Ce traité, rempli de recherches et très-bien raisonné, a placé l'auteur parmi les plus célèbres défenseurs de la vérité et de l'authenticité des saintes Écritures. III. *The young christian instructed in reading, and the principles of religion*, 1788 : compilation très-utile pour inspirer à la jeunesse, les principes de la religion, et la prémunir contre les sophismes de l'incrédulité; il est peu connu en France. IV. *Reasons for contentment*,

addressed to the labouring Classes, 1792. Les ravages de la révolution française, qui menaçaient tous les états de l'Europe, portèrent Paley à composer cette espèce d'adresse, pour calmer l'effervescence des laboureurs anglais. V. *A View of the evidences of christianity*, etc., Londres, 3 vol. in-12, et ensuite in-8°.; traduit en français par M. Levade, sous le titre de *Tableau des preuves évidentes du christianisme, en trois parties: part. 1re. De l'évidence historique et directe du christianisme, distinguée de celle qu'on allègue en faveur d'autres miracles. Part. 2e. Des Preuves auxiliaires en faveur du christianisme. Part. 3e. Examen abrégé de quelques objections rebattues.* Paris, 1806, 2 vol. in-8. VII. *Natural theology; or evidences of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearances of nature*, Londres, 1802, in-8°. M. Charles Pictet, de Genève, a donné une traduction libre de ce livre, sous ce titre: *Theologie naturelle, ou Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la nature*, Genève, 1815, et 1818, in-8°. Il n'y a aucun de ces ouvrages qui n'ait obtenu au moins dix éditions. On a traduit séparément en français, un morceau estimable de Paley, sur le jury. VII. *Sermons* publiés par sa veuve, et accueillis du public avec le même empressement que ses autres écrits. George Wilson Meadley a donné des *Mémoires* de Paley, et une *Vie* de ce docte théologien, dans le *Gentleman's Magazine*, vol. 57, 58, 62, 75 et 76. L-b-e.

PALFIN (Jean), chirurgien, né à Courtrai, en 1649 ou 1650, mourut à Gand, en 1730. Il s'était adonné de bonne heure à l'étude de l'anatomie, très-peu cultivée de son temps en Belgique, surtout parmi les chirurgiens, qui y étaient réduits à la barberie, comme le plus grand nombre l'étaient naguère, même à Bruxelles, où ils ont encore le privilége exclusif de raser et même de clystériser. Palfin n'étudia pas avec moins d'ardeur la chirurgie. Peu satisfait des ressources que lui offrait sa patrie, il alla fréquemment à Leyde et à Londres, et il faisait régulièrement un voyage à Paris, tous les ans, pour y recueillir les préceptes les plus exacts sur les deux objets de ses études. Devenu professeur d'anatomie et de chirurgie à Gand, il y acquit une grande réputation. L'anatomie, dont il répandit le goût parmi ses élèves, ne lui doit point de découvertes; mais il perfectionna plusieurs points de chirurgie. Ce grand praticien donna plusieurs préceptes, fruits de son expérience, sur le traitement et l'opération du cancer, particulièrement de celui qui se développe à la mamelle des femmes. Il traça des règles judicieuses sur l'opération de l'empyème; sur l'époque la plus convenable pour pratiquer la paracenthèse, dont il détermina le lieu d'élection; sur le traitement des plaies des intestins, dans lequel il réforma le premier la suture vicieuse, usitée avant lui. Enfin il confirma la découverte de Remi Lasnier, en constatant que la cataracte résulte de l'opacité du cristallin. Palfin inventa, en 1722, un forceps, dont on se sert encore aujourd'hui dans quelques accouchements laborieux, et qui est connu sous le nom de *tire-tête* de Palfin. Ce chirurgien a publié en flamand plusieurs compilations, destinées à ses élèves. Il nous reste de lui: I. *Traité d'ostéo-*

logie, Gand, 1701, in-12. Cet ouvrage, fut réimprimé à Leyde plusieurs fois, et en allemand, Breslau, 1730; en français, traduit par l'auteur, Paris, 1731, in-12. II. *Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération*; il y a joint le Traité des monstres, de Fortunio Liceti, et la description d'un monstre né à Gand, en 1703, Leyde, 1708, in-4°. III. *Anatomie chirurgicale*, ou *Description exacte des parties du corps humain, avec des remarques utiles aux chirurgiens dans la pratique de leur art*, Leyde, 1710, in-8°.; Leipzig, 1717, in-8°., en allemand. Le mérite de cet ouvrage ayant été apprécié par Devaux, il engagea l'auteur à le mettre en français; l'aida dans ce travail, et surveilla l'édition qui en fut faite à Paris, 2 vol. in-8°., 1726. Il en parut une seconde édition, en 1734, 2 vol. in-8°., due aux soins de Baudon, qui augmenta l'ouvrage de notes, des observations chirurgicales de Ruysch et de celles de Brisseau. Antoine Petit en donna une édition refondue, Paris, 1753, 2 vol. in-8°., avec un grand nombre de figures, et y joignit un Traité d'ostéologie de sa façon. Cette édition est estimée; elle est devenue rare. Palfin a eu le mérite, dans cet ouvrage, de joindre la pathologie des parties à la description anatomique. Peut-être est-ce cet exemple qui a donné à Desault l'idée de suivre le même plan dans ses leçons d'anatomie. On trouve, dans ce livre, l'énumération des instruments connus dans ce temps-là, et la description de ceux que Palfin avait inventés, et parmi ceux-ci, un bistouri pour les hernies, dont Ledran s'est depuis approprié l'invention. F—R.

PALICE (Jacques II de Chabannes, seigneur de La), un des plus grands capitaines de son temps, suivit Charles VIII, à la conquête de Naples, et fut nommé lieutenant de ce royaume, après la mort du comte d'Armagnac. Il aida Louis XII à recouvrer le Milanez. En 1502, il fut nommé juge du combat singulier entre Bayard et Alonso de Sotomaior. La même année, commandant dans Rubos, il envoya des trompettes défier Gonsalve et les Espagnols renfermés dans Barlette: il ne craignit pas de se présenter plusieurs fois, suivi de trente ou quarante hommes, aux portes de la place, ou de faire le tour de ses remparts, sans que l'ennemi, insulté par ces bravades, osât sortir pour le combattre. *Heureux La Palice*, s'écria un jour Mendoce! *Que Ferdinand avec toute sa puissance, que Gonsalve avec toute son habileté, me paraissent petits auprès de toi!* Cependant, l'année suivante, Nemours, qui commandait en chef, ayant dégarni Rubos pour aller chasser les Espagnols de Castellanet, Gonsalve, profitant de cette faute, vint, au milieu de la nuit, foudroyer les murs de Rubos, qui tombaient en ruine. En vain La Palice se montra partout habile général et soldat intrépide; il fut forcé de céder au nombre. La ville fut emportée; et, sans avoir le temps de gagner la citadelle, déjà blessé, pouvant à peine se soutenir, debout contre une muraille, ayant son casque brisé, il arrêtait la fureur des combattants, lorsqu'un soldat l'atteignit à la tête avec sa pique, et le fit prisonnier. On le présente à Gonsalve, qui le menace de la mort, s'il n'oblige sur le champ son lieutenant à rendre la citadelle. Il est aussitôt conduit aux

pieds des remparts. Il appelle son lieutenant : « Cormon, s'écrie-t-il, » Gonsalve que vous voyez, menace » de m'ôter la vie, si vous ne vous » rendez promptement. Mon ami, » regardez-moi comme un homme » déjà mort ; et si vous pouvez tenir » jusqu'à l'arrivée du duc de Ne- » mours, faites votre devoir ! » Cormon se défendit : la citadelle fut emportée d'assaut ; mais Gonsalve ne ternit point sa gloire par un assassinat : il fit même soigner La Palice par les plus habiles chirurgiens de son armée. On peut néanmoins lui reprocher d'avoir rejeté toutes ses offres qui lui furent faites pour la rançon de son prisonnier : il ne pouvait, au reste, mieux louer ses talents militaires et sa bravoure. En 1507, La Palice se signala dans l'expédition de Louis XII contre les Génois, et fut blessé à la gorge après avoir fait des prodiges de valeur. Il fut encore blessé, en 1509, à la bataille d'Agnadel. La même année, il empêcha Vérone et Vicence de se soulever, en forçant, avec sept cents lances, les troupes vénitiennes à s'éloigner. Maximilien lui donna de grands témoignages d'estime au siége de Padoue. La Palice était, de tous les généraux français, celui en qui cet empereur avait le plus de confiance. En 1512, lorsque Nemours tomba sur le champ de victoire de Ravenne, toute l'armée demanda l'assaut et La Palice pour général. Ravenne se rendit. La Palice arrêta la furie du soldat, et fit pendre le capitaine Jacquin, dont la troupe s'était portée à d'indignes excès. Bientôt après, l'armée française fut obligée d'évacuer l'Italie, et la Palice la ramena en-deçà des monts : Bayard fut blessé dans cette retraite. La Palice entra dans la Navarre, dont Ferdinand le Catholique s'était emparé ; mais cette expédition ne fut point heureuse. En 1513, il fut battu à Guinegâte, où Bayard, le duc de Longueville, Clermont d'Anjou, et Bussy d'Amboise, furent faits prisonniers. En 1515, François Ier monta sur le trône, et créa La Palice maréchal de France ; mais il lui retira la charge de grand-maître, pour la donner à Gouffier de Boisy, qui avait été son gouverneur. Bientôt après La Palice commanda un des grands corps de l'armée qui passa les Alpes avec le monarque français, et combattit avec gloire à la bataille de Marignan, qui décida la conquête du Milanez. En 1521, il se rendit, avec le chancelier Duprat, à Calais, où Wolsey vint ouvrir des conférences pour la paix. Gattinara, grand-chancelier de Charles-Quint, y assista pour son maître : elles n'eurent d'autre résultat que de laisser à Charles-Quint, à Henri VIII et à François Ier. le temps de se préparer à la guerre. Chabannes fut enfin rappelé, et nommé lieutenant du duc de Vendôme dans la campagne de Flandre, qui fut sans grands événements, mais où François Ier. vit Charles Quint abandonner son armée, à la veille du combat, et s'enfuir dans les Pays-Bas. La même année Chabannes se trouva, en Italie, à la malheureuse affaire de la Bicoque, où commandait Lautrec, et que suivirent la défection des Suisses et la perte du Milanez. La Palice ayant fait d'inutiles efforts pour détourner Lautrec et les Suisses de se battre : « Eh » bien, s'écria-t-il, que Dieu favo- » rise donc aux fols et aux super- » bes. Quant à moi, afin qu'on ne » pense point que je refuse le péril, » je m'en vais combattre à pied avec

» la première infanterie. Et vous, » gendarmes français, combattez si » vaillamment que l'on connaisse » qu'en tel cas périlleux la fortune » vous a plutôt manqué que non pas » le courage. » La Palice prit, bientôt après, le commandement de l'armée qui battit les Espagnols devant Fontarabie, et délivra cette place près de succomber. En 1523, il fut chargé, par François Ier. d'aller arrêter, avec ses compagnies d'ordonnance, le connétable de Bourbon dans le château de Chantelle. Mais le connétable ne l'avait pas attendu. L'année suivante, La Palice eut à le combattre dans la Provence, dont le connétable s'était rendu maître : il assiégeait Marseille, et prenait déjà, dans les sauf-conduits qu'il délivrait, le titre de comte de Provence. La Palice s'empara d'Avignon, s'avança jusqu'à Salon, et contraignit le connétable à se retirer en Italie. Il l'atteignit au passage du Var, tailla en pièces son arrière-garde, et le fit poursuivre jusque dans le comté de Nice. La Palice se trouva, en 1525, à la fatale journée de Pavie. Il était d'avis, avec le vieux La Trimouille et le maréchal de Foix, qu'il fallait éviter la bataille. Il ne s'agissait que de temporiser : Dans quinze jours l'armée du connétable devait se débander, faute de solde et de subsistances. « Si résolu» ment, disait La Palice, on ne leur » donne présentement de l'argent, » ils feront révolte et amutinement; » ou bien ils se retireront tous qui de» çà, qui delà, en leurs pays et mai» sons. Notre gent gaguera la force » avec l'espace et la tardance; et au » contraire la leur se débilitera du » tout. » L'auteur espagnol de la vie de Pescaire observe que La Palice parlait contre son naturel belliqueux, et qu'il était *mas valeroso y bravo, que moderado y recatado*. Mais Bonivet, Chabot, et quelques jeunes favoris se déclarèrent contre l'avis des vieux capitaines; et la bataille fut résolue. (*V.* François Ier.) La Palice, dit Brantome, « fit en ce jour » d'aussi beaux combats que jamais il » en avait fait au plus beau de son » âge. » Il avait renversé deux fois tout ce qui se trouvait devant lui, lorsqu'entraîné par la chute de son cheval, il fut fait prisonnier par un capitaine italien nommé Castaldo. En ce même moment, un capitaine espagnol, nommé Busarto, prétendit avoir sa part de la capture, et du prix de la rançon qu'offrait le prisonnier. Mais l'Italien ne voulant point de partage, le barbare Espagnol appliqua son arquebuse sur la cuirasse du vieux guerrier, et le renversa mort sur le champ de bataille. *Il ne pouvait mourir autrement*, dit Brantome; *car qui a bon commencement a bonne fin.* Le nom de La Palice fut long-temps cher aux soldats français qui célébraient ses exploits dans des chansons guerrières. Le peuple en chante encore une (1), aussi ridicule que celle qu'on composa depuis sur la mort de Marlborough. Mais ces chants même attestent la célébrité de ces grands capitaines. Les Espagnols appelaient La Palice, *el grand capitan de muchas guerras y victorias.* On trouve sa *Vie* dans les *Hommes illustres* de Thevet, dans les *Capitaines français* de Brantome, et dans la *Vie de plusieurs grands Capitaines*, par Franc. de Pavie, baron de Forquevault, Paris, 1643, in-4°. V—VE.

PALINGÈNE. *V.* Manzoli.

(1) La chanson de M. *de La Palisse*, dont le peuple altère les paroles à sa guise, fut un jeu d'esprit de Lamonnoye : elle se trouve dans ses œuvres, et dans le *Menagiana* de 1715, et l'a emporté, pour la vogue, sur les Noëls bourguignons.

PALISOT DE BEAUVOIS (AMBROISE-MARIE-FRANÇOIS-JOSEPH), naturaliste français, né à Arras, le 27 juillet 1752, d'une famille de robe, fit ses études au collége d'Harcourt, à Paris; il fut reçu, en 1772, avocat au parlement de cette ville, et remplaça, peu d'années après, son frère aîné dans la charge de receveur-général des domaines, supprimée en 1777. Regrettant peu une place qui contrariait ses goûts, et que sa fortune ne lui rendait pas nécessaire, Palisot se livra tout entier à l'histoire naturelle, sa science favorite, et surtout à la botanique, dans laquelle il fut guidé d'abord par le docteur Lestiboudois. Le professeur et l'élève herborisaient en Flandre et dans le nord de la France. Les plantes cryptogames attirèrent particulièrement l'attention de celui-ci; et après quelques années de recherches, il apporta à l'académie des sciences son herbier et les résultats de ses observations. Dès l'an 1781, il fut nommé correspondant de ce corps savant, auquel il présenta ensuite plusieurs Mémoires de botanique et de physiologie végétale, entre autres sur les moyens d'améliorer les bois, sur les trachées, sur les plantes sarmenteuses. Ne pouvant réussir à être adjoint au naturaliste danois Niebuhr, pour le voyage d'Arabie, il voulut faire partie de l'expédition de La Pérouse; mais profitant de l'occasion du départ d'un nègre d'Oware, qui, par une convention clandestine entre le roi d'Oware et le gouvernement Français intéressé à établir des relations de commerce avec ce pays de la côte d'Afrique, passait, à Paris, pour le fils du roi nègre, sous le nom de prince Boudakan, Palisot obtint la permission de s'embarquer avec le capitaine Landolphe, de Nantes, qui devait ramener le nègre, et jeter les fondements d'un établissement français: on partit de Rochefort, le 17 juillet 1786. Il fit d'intéressantes observations et collections d'histoire naturelle, pendant la traversée, qui fut longue et pénible: au milieu de novembre, il débarqua dans l'embouchure de la rivière Formose, et fut présenté au roi d'Oware, dont il obtint la permission de visiter ce pays qu'aucun naturaliste n'avait encore exploré. Le roi non-seulement lui donna une escorte, mais daigna encore invoquer pour le savant européen, son fétiche, c'est-à-dire le Diable. Dès-lors Palisot parcourut en tous sens les pays d'Oware et de Benin. A peine pouvait-il suffire à recueillir toutes les richesses végétales qui s'offraient à ses regards; ni les bêtes féroces, ni l'ardeur du climat, ni la cruauté des brigands nègres, ni enfin la difficulté de traverser des déserts sans chemin frayé, ne furent capables de ralentir son ardeur: les hommes, les animaux, les plantes, les minéraux, tout fixait sa curiosité. Dans le Benin il faillit être tué pour avoir cueilli une branche d'un arbre fétiche; et dans un autre endroit il lui en coûta une somme pour avoir osé douter que le roi de Benin vécut sans manger, et qu'il revient sur terre dix ans après sa mort. La fièvre jaune, dont il fut attaqué, suspendit ses excursions: son beau-frère et son domestique succombèrent à l'influence du climat; mais Palisot, ayant, par sa bonne constitution, surmonté le mal, tenta l'entreprise hardie de traverser l'Afrique dans la direction de l'ouest à l'est, d'arriver ainsi d'Oware à l'Abissinie, et de revenir en Europe par la Nubie et l'Égypte.

Accompagné de quelques nègres et muni d'une pirogue, il partit pour cette grande expédition, remontant une rivière qui le conduisit jusqu'à environ trois cents lieues de la côte. Des troncs d'arbres tombés en travers du fleuve l'arrêtèrent. Les nègres, harassés de fatigues, déclarèrent cet obstacle insurmontable; Palisot ne trouvait rien de plus simple que de s'enfoncer dans l'eau avec la pirogue pour passer par-dessous: ses compagnons n'aimaient pas assez les découvertes pour risquer une tentative de ce genre; d'ailleurs l'apparition des brigands de Guinée les effraya au point qu'ils menacèrent le naturaliste de l'abandonner au milieu des déserts s'il ne retournait à la côte. Après avoir essayé inutilement tous les moyens de persuasion, Palisot renonça tristement à sa grande entreprise, et revint, en mai 1787, à la capitale de Benin; attaqué par le scorbut et par la fièvre jaune, il fut de nouveau en danger de périr; mais l'échec de son projet l'affligea plus que ces maladies; il reprocha vivement au roi d'Oware de ne l'avoir pas secondé comme il l'avait promis. Voyant enfin que la côte d'Afrique serait son tombeau s'il y prolongeait son séjour, il s'embarqua, tout malade qu'il était, pour Saint-Domingue, n'emportant qu'une partie de ses collections, et laissant le reste dans la colonie française, qui malheureusement fut détruite peu de temps après par les Anglais. Sa traversée fut des plus pénibles: quand on le débarqua, au mois de juin 1788, au Cap-Français, on le regardait comme perdu. Cependant sous le climat de Saint-Domingue, il recouvra promptement sa santé; et deux mois après son arrivée, il reprit ses excursions de naturaliste. Ses vastes connaissances lui acquirent l'estime des savants et du gouvernement; il fut admis successivement dans la société des sciences et arts du Cap, dans l'assemblée coloniale, et dans le conseil supérieur. Il fut revêtu de la charge de conseiller à une époque fort orageuse, celle de l'approche de la révolution des nègres. Palisot se montra constamment opposé au projet de l'abolition de la traite, et écrivit, en 1790, une brochure où il il accusa les philanthropes anglais de ne favoriser ce projet que par une politique perfide. Rien n'a pu le guérir de cette opinion, qu'il a exposée de nouveau vers la fin de sa vie. Il se chargea de la mission imprudente et inutile de solliciter les secours des États-unis contre les noirs de l'île. Revenant de cette mission en juin 1793, il trouva l'île en proie à la plus affreuse révolution; ses collections et ses manuscrits avaient été détruits dans l'incendie du Cap: saisi lui-même comme ennemi des noirs, il fut jeté dans un cachot, et ne dut son salut qu'à une mulâtresse qu'il avait affranchie, et qui par reconnaissance sollicita son renvoi aux Etats-unis. Dépouillé de tout, Palisot reparut à Philadelphie, dans un état d'indigence: pour comble de malheur, il apprit, au moment où il s'apprêtait à retourner en France, qu'il avait été proscrit comme émigré. Avec l'énergique activité qui le caractérisait, il chercha promptement une ressource dans ses talents: il avait beaucoup cultivé la musique; il se fit maître de langues, et le soir il allait jouer du basson et du cor à l'orchestre du théâtre et du cirque d'équitation: le temps qui lui restait, était consacré, comme de raison, à l'histoi-

re naturelle. Il ne put manquer de se faire apprécier par les savants américains : chargé de l'arrangement du cabinet d'histoire naturelle d'un riche amateur, Peal, il vit sa situation s'améliorer ; et à l'arrivée du ministre de France, Adet, il obtint de ce chimiste, des secours qui le mirent à même d'entreprendre, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, un voyage qu'il méditait depuis quelque temps. Il examina les règnes végétal et animal dans les Monts Apalaches, y découvrit des fossiles curieux, entre autres, des dents molaires et des machoires du grand mastodonte, qu'il trouva sur les bords de l'Ohio, dans les marais de Kentucki, ainsi qu'une dent de mégalonix, qu'il tira de l'ouest de la Virginie. Il observa les habitudes des diverses espèces de serpents, et prit vivants trois serpents à sonnettes, qui furent transportés au jardin des Plantes à Paris; il en découvrit une espèce nouvelle, le crotale à lozange. Il pénétra dans le pays des Criks et des Chérokis, et passa quelques mois au milieu de ces peuples sauvages : il voulait aller plus avant, et voir les autres nations qui vivent encore dans l'indépendance ; à cet effet, il revint avec ses collections à Philadelphie, afin de s'y préparer à son nouveau voyage. Il y fut admis dans la société philosophique, à laquelle il communiqua une partie de ses observations. A la nouvelle de sa radiation de la liste des émigrés, l'amour de la patrie l'emporta chez lui sur l'amour de l'histoire naturelle ; d'ailleurs sa présence devenait indispensable en France pour l'arrangement de ses affaires de famille, que sa femme n'avait pu tenir en ordre au milieu d'événements qui en avaient dérangé tant d'autres. Mais le retour dans sa patrie ne fut point pour lui le retour au bonheur domestique : il vendit en partie ce qui restait de ses propriétés ; et le divorce suivit de près la réunion des deux époux. La science lui fournit des consolations ou du moins des distractions. Il avait rapporté tant de plantes, d'insectes, d'oiseaux, de coquillages, de fossiles, etc., que tout le reste de sa vie devait être employé à faire connaître ces richesses. Il avait imaginé une méthode particulière de classification pour les insectes : il en proposa une nouvelle pour la classification des quadrupèdes, d'après les caractères des dents, des ongles et des pieds. Dans le règne végétal, il insista sur la nécessité de changements à adopter, en substituant l'*Æthéogamie* à la *Cryptogamie*, et en rangeant les æthéogames sous sept classes ou familles (les algues, champignons, lichens, hépathiques, mousses, lycopodes et fougères). Il avait fait des travaux particuliers sur quelques-unes de ces familles : dans les mousses il avait observé jusqu'aux détails les plus subtils des organes sexuels ; et comme l'existence de ces organes fut niée, il confirma ses premières recherches par de nouvelles observations : quant aux champignons, la connaissance lui en était devenue assez familière pour qu'il pût composer plus tard un manuel à l'aide duquel le public devait distinguer les espèces vénéneuses. Il s'était aussi occupé des palmiers, et il en esquissa la monographie. Dans la physiologie végétale, il fit des observations intéressantes sur la moelle et la sève, sur la formation du bois, ainsi que sur les feuilles, particulièrement sur leur chute ; enfin sur les fruits. A l'égard des graminées, il

entreprit un travail sur les soixante-deux genres nouveaux de son système; ce qui lui fit porter à 213 le nombre des genres établis d'après les caractères des organes de la fructification. Les critiques qui furent faites de cette multitude de genres, le firent revenir plus tard sur sa classification, pour la réduire et la modifier. Il s'occupa également de classer les genres de la famille des cypéracées ou cypérées, et de déterminer la fructification des plantes aquatiques connues sous le nom de lenticules ou *lemna*. L'année pluvieuse de 1816 le mit à même d'observer, parmi les petits végétaux parasites, plusieurs espèces nouvelles; et en rapprochant les insectes qui ont le caractère des parasites, des plantes de ce genre, il fit une étude comparative de tous ces êtres qu'il comprit sous le nom général de *phyllopolites* ou habitants des feuilles. Il fit part de ces divers travaux et de plusieurs autres à l'Institut, qui l'avait admis parmi ses membres en 1806 en remplacement d'Adanson, à la société centrale d'agriculture et à la société philomatique, auxquelles il appartenait également. Il coopéra aux ouvrages périodiques sur l'histoire naturelle, et mit en ordre les nombreux matériaux rapportés de ses voyages. C'était surtout au règne végétal des royaumes d'Oware et de Benin, si bien explorés par lui seul, qu'il voulait élever un monument. Il entreprit, en conséquence, la publication du bel ouvrage de la *Flore d'Oware*, puis celle d'un autre ouvrage sur les insectes recueillis en Afrique et en Amérique. Ce fut probablement par reconnaissance pour son rappel en France, que, contre l'usage des botanistes, généralement plus disposés à honorer leurs confrères qu'à flatter le pouvoir, il donna le nom de Napoléon Buonaparte à une plante d'Oware, qu'il avait rapportée et fait connaître en Europe. M. Desvaux a proposé récemment d'appeler cette plante *Belvisia cærulea*, en l'honneur de Palisot de Beauvois même, avec d'autant plus de raison que les plantes que M. Mirbel avait désignées sous le nom générique de *Belvisia*, ne peuvent pas constituer un genre particulier. Buonaparte, de son côté, ne songea à récompenser Palisot, que lors de son retour en 1815, où il le fit conseiller titulaire de l'université. Palisot s'était remarié après la mort de sa première femme: il eut de la peine à rétablir l'ordre dans ses revenus. Cependant il fut infatigable dans ses travaux scientifiques jusqu'à ses derniers moments. « Il se levait de très-grand matin, dit M. Silvestre, travaillait tout le jour, souvent aux heures des repas même. » Il dessinait lui-même avec soin les plantes sur lesquelles il travaillait, copiait et recopiait ses manuscrits pour les améliorer; il rendit aux petits-fils de son premier maître Lestiboudois les conseils instructifs qui lui avaient été si profitables dans sa jeunesse. En janvier 1820, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, qui le mit au tombeau le 21 de ce mois. M. De Jussieu prononça un discours sur la tombe que Palisot s'était choisie au cimetière de l'Est de Paris. A la société royale d'agriculture, M. Silvestre, secrétaire perpétuel, lut sur ce savant une Notice biographique qu'on trouve à la suite du Rapport sur les travaux de cette société pendant l'année 1819 (Paris, 1820, in-8°.) A l'académie des sciences son éloge n'a pas encore été prononcé. La société pour l'encouragement des

sciences, lettres et arts d'Arras, patrie de ce naturaliste, proposa son éloge pour le sujet d'un prix qui a été décerné en 1821 à M. Thiébaut de Berneaud. Cet écrit publié sous le titre d'*Éloge historique* etc., Paris, 1821, in-8°., est orné du portrait de Palisot, et contient, outre sa vie, une analyse savamment faite de tous ses travaux scientifiques, et l'indication précise de ses ouvrages tant publiés qu'inédits, dont voici la liste: I. *Flore d'Oware et de Benin*, Paris, 1804-21, vingt livraisons ou deux volumes in-fol., avec 120 planches. Ce bel ouvrage riche en découvertes exposées avec un talent digne de leur importance, n'a pas été entièrement achevé, puisque, d'après le plan de l'auteur, mort avant la publication du vingtième cahier, son travail devait avoir au moins vingt-quatre livraisons. Il a publié séparément, en 1804, la planche et la description de la plante qu'il avait dédiée à Napoléon Buonaparte. II. *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, Paris, 1805-21; quinze livraisons en un volume in-fol. avec 90 planches coloriées. Ce recueil est encore moins achevé que le précédent: Palisot voulait en faire au moins trente livraisons; il n'en a publié que quatorze: la quinzième a été donnée après sa mort, par M. Audinet-Serville. III. *Prodrome d'æthéogamie*, Paris, 1805, in-8°. Ce Mémoire concernant les genres de plantes connues sous le nom de cryptogames, est imprimé aussi dans le tome V de la neuvième année du *Magasin encyclopédique*, et accompagné d'une table de synonimie très-utile. IV. *Éloge de Fourcroy*, Paris, 1811, in-4°. Palisot avait préparé cet éloge pour l'athénée de Paris où Fourcroy avait professé. V. *Essai d'une nouvelle agrostographie*, ou *Nouveaux genres des graminées*, Paris, 1812, un volume in-4°. et in-8°., avec 25 planches. VI. *Réfutation d'un écrit intitulé: Résumé des témoignages*, etc. *touchant la traite des nègres*, Paris, 1814, in-8°. Palisot avait publié en 1790, à Saint-Domingue, une brochure contre Wilberforce et d'autres philantropes: dans ce nouveau pamphlet on le voit attaquer et combattre Clarkson, un des promoteurs les plus zélés de la prohibition. Palisot n'approuve pas le trafic des noirs; mais il voudrait de grands ménagements pour les colons, et de longs termes pour l'abolition de la traite. Ses autres travaux sont, ou dispersés dans un grand nombre d'ouvrages périodiques et autres, ou restés inédits. On trouve de lui, dans l'*Encyclopédie méthodique*, partie de la botanique, l'article Champignons; dans le tome XXXVI du *Journal de physique*, février 1790, une *Lettre* contre l'opinion des médecins au sujet des champignons; dans le tome LXXIII du même recueil, de *Nouvelles observations sur la fructification des mousses et des lycopodes*; dans le troisième volume des *Transactions of the philosophical society held at Philadelphia*, des *Observations sur les plantes dites cryptogamiques*, et dans le quatrième volume du même recueil, des *Mémoires sur une nouvelle espèce de syrène* qu'il appelle *operculée*, *sur une nouvelle plante de la Pensylvanie* (*l'heterandra raniformis*), *sur des amphibies*, et *sur une nouvelle espèce de serpents à sonnettes* (le crotale à lozange); dans la *Décade philosophique*, année IX, n°. 12, une *Notice sur le peuple de Benin*, qu'il avait lue à la séance publique de l'Institut le 5 janvier 1801; dans les

tomes III et IV de l'Histoire naturelle des reptiles par Sonnini et Latreille faisant suite au Buffon, édition in-8°., des *Mémoires sur les serpents;* dans le tome II du *Journal de botanique*, un *Mémoire sur les palmiers en général, et en particulier sur un nouveau genre de cette famille*, et des *Observations sur les champignons et sur leur manière de croître;* dans le même volume; et dans le quatrième, des Articles sur les Esquisses historiques de la botanique en Angleterre et sur la Muscologie de Bridel; dans les *Mémoires de l'Institut*, classe des sciences physiques, année 1811, deux *Mémoires et observations sur l'arrangement et la disposition des feuilles, sur la moëlle*, etc., et, année 1811, *Description du mur naturel dans la Caroline du nord* (réimprimée dans le tome I de la description des États-unis par M. Warden); dans le tome VIII des *Annales du muséum d'histoire naturelle*, des *Observations sur les champignons en général et sur quelques espèces peu ou mal connues;* dans le premier cahier des *Éphémérides des sciences naturelles et médicales*, une *Notice préliminaire sur les palmiers.* Il a fourni des articles de botanique au *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (entre autres un excellent article sur les fruits), au *Dictionnaire des sciences naturelles* et à la *Revue encyclopédique.* Il est fort à regretter qu'il n'ait pas publié les relations de ses voyages en Afrique, à Saint-Domingue et dans l'Amérique septentrionale. Quant aux deux premières, elles sont assez avancées pour pouvoir être imprimées sous la direction de quelque habile naturaliste: on nous assure que sa veuve s'en occupe. Son Voyage dans l'Amérique septentrionale a perdu de son intérêt, depuis que les Américains ont eux-mêmes décrit cette partie du monde, et depuis que Palisot en a détaché les Observations d'histoire naturelle. M. Thiebaut se propose de publier, dans la *Bibliothèque physico-économique*, le Manuel sur les espèces comestibles des champignons, pour lequel Palisot avait préparé 25 dessins. Le mémoire sur les mousses doit paraître dans le premier volume des Mémoires de la société linnéenne à Paris. Quelques-uns des Mémoires manuscrits de Palisot ne sont pas achevés; et ils ne traitent pas tous de la science naturelle. Palisot ne possédait pas seulement, dit M. Thiebaut, le grec, le latin, l'anglais et l'espagnol; mais il était familier avec la littérature de ces langues. Il a laissé des plaidoyers qui auraient pu lui faire un nom au barreau. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, une entre autres sous le titre du *Railleur*, qui ne serait pas indigne de la représentation; c'est une comédie à caractère, en cinq actes et en vers, où le sujet est traité d'une manière large, et avec une parfaite entente des passions et du jeu de la scène. Son éloge de Fourcroy, écrit d'abondance, est l'expression d'une ame sensible: en faisant celui de Rollin (écrit en 1815 et inédit), il avait voulu, disait-il, payer une dette de cœur. Son herbier a été acquis par M. Delessert. D—G.

PALISSOT DE MONTENOY (CHARLES) naquit à Nanci, le 3 janvier 1730. Son père, conseiller du duc de Lorraine, et ensuite avocat, était un homme de mérite, qui sentait tout le prix d'une bonne éducation. Il surveilla celle de son fils; et celui-ci fit des progrès si rapides et si extraordinaires, que dom Calmet, occupé alors à rédiger sa *Bi-*

bliothèque de Lorraine, crut devoir en faire mention, et consacra, dans ce grave ouvrage, quelques lignes aux succès d'un enfant. A douze ans, Palissot avait fait son cours de philosophie, et il était maître-ès-arts. A treize ans, il soutint une thèse de théologie; à seize ans, il était bachelier dans cette faculté. Des études trop précoces seraient plutôt un mal qu'un bien, si les années qui les suivent n'étaient sérieusement employées à perfectionner ce qu'elles ont nécessairement de superficiel et d'incomplet. Excité par le double motif de l'amour des lettres et du desir de la célébrité, Palissot ne négligea ni les fruits de sa première éducation, ni les dispositions heureuses qu'il avait reçues de la nature. Il entra dans la savante congrégation de l'Oratoire, y resta peu de temps, et cultiva, avec plus d'indépendance, la littérature, et surtout la poésie, qui fut son premier attrait. D'un caractère vif et ardent, et précoce dans ses passions comme dans ses talents, Palissot, à dix-huit ans, avait fait une tragédie, et il était déjà marié. Cette première tragédie ne fut point jouée, il est vrai; mais, à dix-neuf ou vingt ans, il en fit une seconde, qui le fut, et qui eut trois représentations. Cette tragédie, qu'il appela d'abord *Zarès*, et ensuite *Ninus*, n'est pas bonne; car un style correct, mais froid, quelques vers heureux et quelques scènes passables, ne suffisent pas pour faire une bonne tragédie. Palissot abandonna cette carrière qui lui promettait peu de succès, et trouva, dans la comédie, un genre plus analogue à son talent, et qui convenait mieux à son esprit observateur, caustique et malin. Il fit représenter, en 1754, les *Tuteurs*, pièce dont la gaîté est un peu froide, parce que les caractères et les ridicules qui y sont peints, sont forcés et peu naturels. On lit, en tête de cette comédie, un bon discours préliminaire. Cette pièce fut bientôt suivie du *Barbier de Bagdad*, petite bluette assez gaie, mais qui n'est qu'un conte des *Mille et une Nuits*, agréablement dialogué. Jusque-là la carrière littéraire de Palissot, fort jeune encore à la vérité, avait été sans éclat, mais sans orage. Le reste de sa vie fut une guerre vive, violente même, opiniâtre et continuelle. Ces cruelles et déplorables querelles eurent des motifs particuliers à l'époque où il vécut, et qui en font, dans l'histoire des lettres, une sorte d'ère nouvelle, que l'historien de Palissot doit observer et peindre. Dans tous les temps, une sensibilité très-irritable, l'amour-propre et la jalousie, ont armé les auteurs les uns contre les autres, et leur ont rarement permis de se tenir dans les bornes d'une noble émulation et d'une rivalité généreuse; mais presque tous les écrits du dix-huitième siècle, et particulièrement de la dernière moitié de ce siècle, n'attestent que trop qu'à ces motifs de mésintelligence et de division, il s'en joignit de nouveaux encore, qui aigrirent prodigieusement les esprits, et portèrent au plus haut degré les injustices mutuelles et les haines réciproques des écrivains divisés en deux partis. De nouvelles opinions s'établirent, et ces opinions n'étaient ni frivoles, ni simplement spéculatives : elles touchaient aux plus graves intérêts de l'homme. Les apôtres de ces nouvelles doctrines soumettaient à leur imprudent examen et à leurs tranchantes décisions, la morale, la religion, la politique, l'autorité

publique, tous les fondements de la société. On sait jusqu'à quels excès quelques-uns d'entr'eux portèrent l'audace des pensées, et la licence des déclamations. Ces excès choquèrent l'esprit naturellement droit de Palissot; la morgue, le ton doctoral, le despotisme des écrivains de ce parti, l'enflure, le pédantisme, la recherche et l'obscurité de la plupart de leurs écrits, choquèrent son goût généralement pur, et excitèrent sa verve satirique : il les attaqua, sans ménagement, dans quelques ouvrages qui eurent beaucoup de succès. Mais son esprit, assez indépendant et assez courageux, comme le prouve cette conduite, était aussi un peu indécis et irrésolu, et n'était point fixé sur la plupart des questions les plus importantes qui divisaient les deux partis. Ennemi des excès d'une secte réformatrice, et choqué du mauvais style de quelques-uns de ses écrivains, il était partisan de leurs principes; il hésitait du moins, et penchait vers leurs doctrines. Ces dispositions se firent sentir dans ses écrits. De là ces variations, ces fluctuations, ces jugements divers et opposés sur les mêmes choses et les mêmes personnes, qui firent assez justement accuser son caractère, et qui déplurent presqu'également aux deux partis. Palissot semblait en effet tour-à-tour appartenir tantôt à l'un, tantôt à l'autre; et c'est au moins une mauvaise politique : il en fit la dure expérience. Objet de la haine d'une secte intolérante et implacable, attaqué avec violence et même avec une sorte de rage dans tous les mémoires, dans toutes les correspondances, dans les satires et les libelles des écrivains de cette secte orgueilleuse et humiliée, il ne fut point défendu par leurs adversaires : il fut même harcelé par eux. Ce n'est donc point dans les écrits de ses contemporains, qu'on doit chercher, à son égard, et la justice et la vérité : il faut tâcher de démêler celles-ci à travers les injustices de la passion, et les fureurs de l'esprit de parti. C'est ce que témoigne un de ses contemporains lui-même : Collé, qui, dans son *Journal historique*, dit beaucoup de mal de tout le monde, et ne ménage pas plus Palissot que les autres, écrit en note ces réflexions singulières: « Quant à Palissot, il ne » faut pas s'arrêter à ce que je dis » ici, sur des bruits peut-être trop » légèrement adoptés; car enfin sa » comédie des *Philosophes*, ses *Petites Lettres contre de grands philosophes*, et sa *Dunciade*, lui ont » fait un monde d'ennemis. J'ai lu, » depuis, des réponses apologétiques » qu'il leur fait; j'ai éclairci nombre » d'imputations calomnieuses. Je reviens de quelques préventions; il » faudrait examiner encore ce qu'il » m'en reste pour juger définitivement : je ne m'en donnerai pas la peine. » C'est à nous à prendre cette peine, que, dans sa légèreté, mais du moins dans sa franchise, Collé déclarait ne vouloir pas prendre. Le premier ouvrage de Palissot, qui souleva contre lui ces fureurs, et commença pour lui cette longue période de vie agitée par de continuels et de violents combats, fut la comédie du *Cercle*, donnée sur le théâtre de Nanci, sa patrie, en présence du roi Stanislas, le 26 novembre 1755; l'auteur n'avait pas encore 26 ans. Dans une scène de cette comédie, un philosophe joue un rôle fort ridicule; et il était impossible de méconnaître J.-J. Rousseau dans ce philosophe. C'était la manière d'Aristophane, que Molière ne s'était

pas toujours interdite, mais que le génie même de Molière n'excuse pas. Des philosophes qui, depuis, outragèrent Rousseau cent fois plus cruellement qu'il n'est outragé dans cette scène, affectèrent alors pour lui le plus vif intérêt, et s'élevèrent avec animosité contre l'auteur du *Cercle*. Dans cette première et déjà assez violente querelle, Palissot montra de la fermeté, et J.-J. Rousseau de la noblesse. L'affaire se termina enfin; mais le ressentiment de Palissot contre les philosophes qui l'avaient suscitée, ne s'éteignit point avec elle : il éclata dans les *Petites Lettres contre de grands philosophes*, qui furent imprimées l'année suivante, en 1756. Diderot surtout, dont l'emphase et le galimatias prêtaient au ridicule, y était fort maltraité. Les esprits s'aigrirent de plus en plus : la comédie des *Philosophes*, représentée en 1760, les exaspéra au plus haut degré. Considérée sous le rapport de l'art, cette pièce fameuse manque d'invention; l'intérêt en est très faible; le dénouement n'en est pas heureux. Le plan est trop servilement calqué sur celui des *Femmes savantes;* mais elle est écrite avec correction, avec naturel, souvent même avec élégance; le style est bien celui de la comédie, surtout de la comédie satirique; quelques caractères sont bien peints, entre autres, celui de la femme philosophe; il y a des scènes excellentes, et la pièce entière eut un très-grand succès : le ressentiment des philosophes fut extrême. Quoique la plupart de leurs libelles soient oubliés, il ne reste encore que trop de monuments de leur fureur, assurément très-peu philosophique. Si dans sa comédie, Palissot avait passé les bornes de cette censure générale et indirecte des mœurs que doit se proposer le théâtre, ses adversaires n'en respectèrent aucunes, pas même celles de l'honnêteté publique et de la pudeur. Jamais la littérature ne fut déshonorée par des libelles plus calomnieux, plus remplis d'injures, d'insultes et de grossièretés. Nous avons un témoignage bien irrécusable des excès auxquels se portèrent les adversaires de Palissot; c'est l'aveu de l'un d'eux, l'abbé Morellet, dans des Mémoires imprimés soixante ans après cette querelle, et qui, respirant toujours une grande animosité et contre la comédie des *Philosophes* et contre son auteur, s'accuse néanmoins d'avoir passé toute mesure dans les écrits qu'il publia pour venger l'honneur de la philosophie. Tel était à cette époque l'ascendant d'une secte dominatrice, que le duc de Choiseul, qui voulait du bien à Palissot, et qui lui avait demandé lui-même cette pièce, cause de tant de scandales, ne crut pas devoir la protéger ouvertement. Rien, en effet, ne mettait à l'abri de l'insulte, ceux qui s'en déclaraient les partisans; ni le crédit, ni la puissance, ni le sexe. Palissot n'abandonna pas le champ de bataille à des ennemis si redoutables par leur nombre et par leur fureur. Il défendit sa pièce contre Voltaire lui-même. La correspondance qui s'établit à cette occasion entre le patriarche des philosophes et l'auteur hardi qui avait traduit les philosophes sur la scène, est curieuse à plus d'un égard, et offre plus d'une singularité. Voltaire, si emporté, si irascible, si incapable de garder des ménagements, surtout lorsque des intérêts si chers à son cœur étaient compromis, en garde beaucoup avec Palissot : il y a même une sorte de faiblesse dans ses plaintes. On voit

qu'il craint d'armer contre lui, vieux soldat de la philosophie, un jeune athlète plein d'ardeur, de vivacité, de malice, et avide de combats. « Vous méritiez, lui écrit-il en le » flattant, d'être l'ami des philoso- » phes, au lieu d'écrire contre les » philosophes.... J'ai toujours rendu » justice à vos talents, lui dit-il ail- » leurs; et j'ai toujours souhaité que » vous ne prissiez les armes que » contre nos ennemis. » S'il lui décoche quelques traits, c'est furtivement, et dans des correspondances dont il suppose que Palissot n'aura pas connaissance; mais son secret est souvent trahi par ses correspondants, qui sacrifient toutes les lois de la discrétion et des bienséances au desir d'humilier l'auteur de la comédie des *Philosophes*. Celui-ci se plaint de cette duplicité avec beaucoup de fermeté; il n'en met pas moins à défendre ses principes et sa pièce, « cette comédie, écrit-il à » Voltaire, que vous me reprochez » toujours, et que je ne me repro- » cherai jamais.... Pour tout au » monde, écrit-il ailleurs, je ne vou- » drais pas admettre à ma commu- » nion les écrivains scandaleux qui » ont osé, dans leur fougue impuden- » te, saper les fondements de la mo- » rale et de tous les devoirs natu- » rels. » A ces déclarations courageuses, Palissot mêle des compliments ingénieux, et *flatte, irrite, apaise* ainsi tour-à-tour. Il continua la guerre contre les encyclopédistes et les philosophes, dans un poème satirique, dont le titre est emprunté d'un poème de Pope. La *Dunciade* française parut en 1764; elle n'était alors qu'en trois chants. Voltaire, à qui l'auteur l'envoya, lui accusa poliment la réception de sa *petite drôlerie*. « Un mot d'un homme comme M. » de Voltaire, dit, dans une note, » Palissot, suffit quelquefois pour » faire naître une *grande idée*. » Ce mot de *petite drôlerie* fit donc concevoir à Palissot le dessein d'alonger son poème, et de le porter à dix chants; c'est ce qu'il appelle une *grande idée*, et que nous appellerons peut-être plus justement une mauvaise idée. En France, on aime la satire; mais on n'aime pas les longs poèmes satiriques, et il serait facile de concilier cette apparente contradiction. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucun long poème satirique n'y a réussi; et ce n'est pas la *Dunciade* qui donnerait un démenti à cette preuve de fait. Dans les dernières éditions et les dernières années de sa vie, l'auteur a encore alongé ce poème, en intercalant, dans plusieurs chants, de nouvelles satires contre ses nouveaux ennemis, et des tirades contre des hommes exécrables, accolant ainsi, par un amalgame fort étrange, les crimes politiques aux sottises littéraires qui seules avaient d'abord été l'objet de sa verve satirique, et associant sans raison et sans goût les noms de Marat, de Robespierre, de Couthon et de Saint-Just, à ceux de Marmontel, de Diderot, de Fréron, de Lemierre, etc. Dans ce poème, la satire, souvent outrée, est injuste et plus mordante que gaie; il y a cependant des endroits plaisants, et la versification en est facile et correcte. La Dunciade ne devait pas apaiser les ennemis de Palissot; les haines redoublèrent, les libelles se multiplièrent. Long-temps porté vers le théâtre, et par un attrait naturel, et par un succès mêlé d'orages, mais que ces orages lui rendaient plus cher encore, le même auteur avait fait, avant sa Duncia-

de, les *Nouveaux Ménechmes*, qui furent représentés en 1762; et, depuis la Danciade, le *Satirique*, ou l'*Homme dangereux*, et les *Courtisanes*. Ces deux pièces essuyèrent beaucoup de difficultés pour être jouées: les actrices trouvaient le sujet des *Courtisanes* trop peu décent. Des intrigues assez compliquées suspendirent long-temps les représentations du *Satirique*. Palissot joua, il faut en convenir, dans ces intrigues, un rôle peu franc et en même temps mal adroit; il répandit le bruit que cette pièce était d'un de ses ennemis, et que c'était lui qu'on avait voulu peindre sous les traits d'un satirique odieux. On prétend même que, pour mieux donner le change, il fit supplier le lieutenant de police, par l'abbé de Voisenon, de défendre la représentation, et qu'il fut ensuite furieux du succès de cette demande. Cette dernière partie de l'anecdote n'est point avérée, quoique l'abbé de Voisenon n'ait jamais voulu la désavouer: mais pour qu'il ne la désavouât pas, il n'était pas nécessaire qu'elle fût vraie, il suffisait qu'elle lui parût plaisante. Quant à la première partie, elle est incontestable, puisque c'est Palissot lui-même qui s'en vante, dans une lettre à M. de Sartine, comme d'un stratagème très-ingénieusement imaginé pour faire applaudir sa pièce par ses ennemis, et les couvrir ensuite de confusion, en s'en déclarant l'auteur: si au contraire la pièce tombait, il gardait son secret, et triomphait encore de la chute d'un ouvrage dirigé contre lui. Mais le secret fut éventé; et les ennemis de l'auteur, obtinrent par l'intervention de Madame Geoffrin, que la pièce fût défendue. Plusieurs années après, en 1782, elle fut jouée, ainsi que les *Courtisanes*, toutes les deux avec un succès médiocre. La comédie des *Philosophes*, qui fut reprise à la même époque, n'eut pas, à beaucoup près, le succès qui avait signalé sa première apparition sur le théâtre. Elle n'avait plus l'attrait piquant d'une nouveauté hardie; et les philosophes avaient alors pris cet ascendant qu'ils n'avaient point encore en 1760. Au milieu de ses travaux dramatiques et de ses écrits polémiques, Palissot avait publié des *Mémoires sur la littérature*, qu'on peut encore ranger parmi ses ouvrages polémiques, car il y attaque et s'y défend: il y juge les principaux écrivains de la langue française; c'est le plus considérable de ses ouvrages en prose. Il faut se défier, comme dans tous les livres de ce genre, de la partie qui regarde les contemporains. Il était presque impossible que Palissot, objet de tant d'injustices, fût toujours juste; mais ce qu'il y a de pis, c'est que dans les diverses éditions de cet ouvrage, qui eut du succès, et qui le méritait à plus d'un égard, tantôt il encensa, tantôt il déchira les mêmes écrivains, suivant que, d'une édition à une autre, il croyait avoir à s'en louer ou à s'en plaindre. Rien ne peut excuser une pareille versatilité de jugements. Il prétend la justifier dans un endroit où il substitue la satire à l'éloge, en disant qu'il s'était, dans l'édition précédente, laissé entraîner par la *séduction de l'amitié*; mais on voit trop souvent que d'autres *séductions*, celles de la haine, de la vengeance et de l'envie, ont aussi exercé leur influence: il s'y occupe avec complaisance des auteurs qui ont cultivé l'art dramatique, et y répand de bonnes réflexions sur cet art; mais il semble toujours trop

préoccupé de lui-même et de ses comédies : l'affectation qu'il met à priver Regnard de la place qu'on lui accordait après Molière, et à laisser cette place vacante, pourrait faire présumer qu'il se la réservait à lui-même. En général, c'est un ouvrage superficiel, et qui offre peu d'idées neuves. Dans sa prose comme dans ses vers, Palissot ne se distingue, ni par la richesse de l'invention, ni par la fécondité des idées ; mais il est toujours pur, correct, naturel et facile : il appartient toujours à la bonne école, et ne se laisse jamais pervertir par les mauvaises doctrines et les mauvais exemples. Ces qualités en auraient fait un très bon académicien ; il ne le fut cependant point. Les ennemis implacables qu'il s'était attirés par ses irrévérences envers la philosophie, l'en écartèrent toujours. Dans les commencements de la révolution, Palissot, déjà avancé en âge, publia une édition des œuvres de Voltaire, en cinquante-cinq vol. in-8°. Cette édition, mal exécutée dans sa partie matérielle, trop abrégée pour ceux qui ne veulent perdre ni un billet, ni une variante, ni une facétie de Voltaire ; trop complète pour ceux qui n'en veulent avoir que ce qui ne choque ni la religion, ni la morale, ni les bienséances, ni le goût, n'eut point de succès. Il rassembla et publia en un volume séparé (1806), sous le titre de *Génie de Voltaire*, les divers jugements qu'il avait portés sur les divers ouvrages de ce génie universel, et qui étaient répandus dans toute l'étendue de son édition. Ces jugements sont en général très admiratifs : toutefois l'admiration de Palissot pour Voltaire, n'est pas, comme celle de quelques fanatiques, sans raison, ni restriction. Mécontent des critiques trop sévères, et souvent injustes, que Voltaire s'était permises contre le père de notre théâtre dans son *Commentaire de Corneille*, Palissot, dans une édition des œuvres complètes de ce grand poète, publia ce commentaire avec des notes et des éclaircissements où il venge, souvent avec beaucoup de justesse et de goût, l'auteur du *Cid* et de *Cinna*, des remarques rigoureuses, des observations peu bienveillantes, on pourait dire des hostilités de son commentateur. C'est ainsi que Palissot occupait utilement les dernières années de sa vie littéraire. Dépouillé de sa fortune par la révolution, forcé de se défaire d'une belle campagne qu'il avait longtemps possédée à Argenteuil, il vivait retiré dans une maison plus modeste à Pantin, ou à la bibliothèque Mazarine, dont il avait été nommé administrateur : c'est là que l'auteur de cet article l'a vu fréquemment ; et il s'est convaincu que cet homme, dont le caractère avait été présenté, dans tant d'écrits et de discours, comme intraitable, méchant et même odieux, était doux, liant, affable, communicatif ; et que son ame, dont l'âge n'avait point éteint la chaleur, avait besoin d'affections. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours une parfaite liberté d'esprit, son goût pour la littérature, et sa mémoire : à plus de quatre-vingts ans, il citait fidèlement et à propos les vers des poètes classiques, latins et français. Ayant plus de quatre-vingt-deux ans, il voulut encore rompre une lance en faveur du poète Lebrun, qu'il avait peut-être trop admiré, mais qu'un critique célèbre, M. Dusault, avait peut-être trop rigoureusement jugé : il adressa à ce critique une lettre, insérée dans le Journal des Débats : *Telum imbelle sine ictu conjecit*

senior. L'esprit de Palissot parut alors se tourner vers des réflexions sérieuses et graves, qui fixèrent enfin ses irrésolutions et ses incertitudes sur un point important; et il mourut avec de grands sentiments de religion, le 15 juin 1814, dans sa quatre-vingt-cinquième année. Quelques-uns de ses ouvrages, la Dunciade, entre autres, et les Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature, ont eu un assez grand nombre d'éditions. Ses œuvres ont été rassemblées dans trois éditions, plus ou moins complètes, l'une publiée à Liége, chez Plomteux, 7 vol. in-8°. et in-12; la seconde imprimée à l'imprimerie de MONSIEUR, en 1788, quatre gros vol. in-8°., et la dernière publiée sous les yeux de l'auteur, Paris, 1809, six vol. in-8°. F—z.

PALISSY (BERNARD), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, était né, au commencement du XVIe. siècle, dans le diocèse d'Agen, (1) de parents si pauvres qu'ils ne purent donner presqu'aucun soin à son éducation. Il apprit cependant à lire et à écrire; et s'étant appliqué, dans sa jeunesse, à l'arpentage, il obtint quelques commissions qui lui procurèrent une sorte d'aisance. L'habitude de tracer des lignes et des figures géométriques lui inspira le goût du dessin, qu'il développa en copiant les ouvrages des grands maîtres de l'Italie. On le crut bientôt, comme il le dit naïvement, plus savant en l'art de peinture qu'il ne l'était; ce qui fut cause qu'on l'employa à peindre des images et des vitraux. Ce fut avec les faibles ressources de son talent, qu'il visita les principales provinces de France, examinant les monuments d'antiquité, et faisant, sur les diverses espèces de terres et de pierres, des observations dont la sagacité étonne encore, aujourd'hui que l'histoire naturelle a fait de si grands progrès. Son goût pour cette science s'accrut par ses voyages; et il sentit bientôt la nécessité d'étudier la chimie, afin de connaître la composition et les propriétés des minéraux. Mais la véritable chimie n'existait pas encore; et il fut obligé de se contenter de visiter les laboratoires des alchimistes et des pharmaciens, où il devina, plutôt qu'il n'apprit, la recette de quelques *arcanes* qui formaient alors toute la science. Palissy avait terminé ses voyages avant 1539. Il s'était établi à Saintes, ou dans les environs de cette ville; et il y vivait, avec sa famille, du produit de son talent pour la peinture. Ayant vu, à cette époque, une coupe de terre, tournée et émaillée, d'une grande beauté, il se persuada que s'il pouvait trouver le secret de la composition de l'émail, cette découverte le mettrait à même de mieux élever ses enfants; et dès-lors ses idées se dirigèrent de ce côté. Il eut bientôt dépensé toutes ses économies en essais infructueux; mais ayant été chargé, en 1543, de lever la carte des marais salants de la Saintonge, ce travail lui rapporta une somme assez considérable; il n'hésita pas à la consacrer à de nouvelles expériences, qui ne réussirent pas mieux que les premières. Ni les plaintes de sa femme, qui lui reprochait de négliger un état qui assurait l'existence de leur famille, ni les représentations de ses amis, ne purent l'empêcher de continuer ses tentati-

(1) M. de Saint-Amans, qui a visité, il y a peu d'années, les tuileries de Palissy, nous apprend que la famille de ce nom existe encore aux environs du village de Biron, près de Montpazier, sur les limites du Périgord et de l'Agenois (*Mém. de la société royale des antiquaires de France*, II, 396).

ves. Il emprunta de l'argent pour faire construire un nouveau fourneau; et, comme le bois lui manquait, il brûla les tables et les planchers de sa maison pour terminer l'opération, qui ne réussit cependant qu'imparfaitement. Il renvoya ensuite l'ouvrier qui l'avait aidé à préparer ses terres, et n'ayant point d'argent pour le payer, il lui donna une partie de ses habits. Palissy était alors si misérable, qu'il n'osait plus sortir, dans la crainte d'être exposé aux railleries de ceux qui l'avaient vu dans un état plus heureux; et qu'il tremblait de rencontrer les regards de sa femme et de ses enfants, dont la maigreur semblait l'accuser d'insensibilité (1). Dévoré de chagrin, il affectait un air riant, et persistait toujours à poursuivre ses expériences, qui eurent enfin le résultat qu'il avait si long-temps attendu. Ce fut en 1555, après seize années d'essais plus ou moins malheureux, que Palissy découvrit enfin la composition de l'émail; et bientôt ses belles poteries et ses *rustiques figulines* (2) le firent connaître de la manière la plus avantageuse. Le roi Henri II, et, à son exemple, les plus grands seigneurs, s'empressèrent de lui demander des vases et des figures pour l'ornement de leurs jardins; et le connétable de Montmorenci le chargea de décorer le château d'Écouen, où naguère on admirait encore plusieurs de ses ouvrages (3). Palissy avait embrassé les principes de la réforme; et quand les lois défendirent aux protestants l'exercice public de leur culte, il s'associa avec d'autres artisans pour former une église, où chacun d'eux expliquait à son tour les maximes de l'Évangile (1). Le parlement de Bordeaux ayant ordonné, en 1562, l'exécution du nouvel édit contre les protestants, le duc de Montpensier donna une sauvegarde à Palissy, et son atelier fut déclaré un lieu de franchise: mais, malgré cette protection spéciale, il fut arrêté, et son atelier détruit, par l'ordre des juges de Saintes; et il fallut que le roi lui-même réclamât, pour lui sauver la vie. Il fut appelé à Paris, et logé aux Tuileries; et c'est sans doute à la faveur qu'il avait obtenue d'habiter une maison royale, qu'il dut, comme Ambroise Paré, le bonheur d'échapper au massacre de la Saint-Barthélemi. Palissy employait ses loisirs à former un cabinet d'histoire naturelle, le premier qu'on ait vu à Paris: il en avait disposé toutes les parties, dit son biographe (M. Gobet), d'après une méthode si simple et si conforme aux principes de la nature, qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas imité. Il y ouvrit, en 1575, un cours d'histoire naturelle et de physique; et Palissy est le premier en France qui ait substitué, dans l'enseignement de cette science, aux vaines explications des anciens philosophes, des faits positifs et des démonstrations rigoureuses. Les hommes les

(1) Il faut lire, dans son traité de l'*Art de la terre*, le détail de tous les maux que Palissy eut à souffrir, racontés avec une touchante naïveté, bien propre à intéresser en sa faveur.

(2) Il prit alors le titre d'inventeur des rustiques figulines du mot latin *figulina*, qui signifie toutes sortes d'ouvrages de poterie.

(3) M. Lenoir a préservé d'une destruction inévitable, quelques beaux fragments des ouvrages de Palissy, en les faisant transporter au Musée des monuments français. M. Lenoir conjecture que Palissy a peint, non-seulement les pavés du château d'Écouen, mais les vitraux qui représentent l'histoire de Psyché, d'après les dessins de Raphaël; et il en a publié la suite en 45 estampes, dans le tome VI du *Musée des monuments français*, contenant l'*Histoire de la peinture sur verre*.

(1) C'est la source de l'erreur de d'Aubigné, qui cite Palissy comme ministre de l'Évangile, dans la table de son *Histoire universelle*.

plus instruits s'empressèrent d'assister à ses leçons, qu'il continua, jusqu'en 1584, avec un succès toujours croissant. Ce fut alors qu'il donna les premières notions de l'origine des fontaines, de la formation des pierres, et de celle des coquilles fossiles que les physiciens de ce temps-là regardaient comme un simple jeu de la nature, et qu'il démontra être de véritables coquilles déposées par la mer: il y ajoutait une foule de faits curieux qui depuis ont acquis le dernier degré d'évidence. Tant et de si grands services ne purent faire trouver grâce à Palissy aux yeux des ligueurs; il fut arrêté par l'ordre des Seize, et enfermé à la Bastille. Henri III alla le visiter dans sa prison, et lui dit: « Mon bon homme, si vous ne vous accommodez sur le fait de la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis. — Sire, répondit ce généreux vieillard, ceux qui vous contraignent ne pourront jamais rien sur moi, parce que je sais mourir. « On n'en vint cependant pas à cette extrémité: le duc de Maïenne, ne pouvant le délivrer, fit du moins retarder l'instruction de son procès; et il termina en prison (vers 1589), à l'âge de 90 ans, une vie qu'il avait honorée par de grands talents et par de rares vertus. A un génie extraordinaire Palissy joignait beaucoup de probité, de candeur, et une ame forte. Si Plutarque, dit son biographe, eût connu un tel homme, il l'aurait représenté avec les couleurs vives de son pinceau sublime. Palissy était très-savant, quoiqu'il ne sût ni grec ni latin; et son style simple et clair a quelque chose de la vivacité et de l'énergie de celui de Montaigne. On a de lui: I. *Déclaration des abus et ignorances des médecins, œuvre très-utile et profitable à un chacun studieux et curieux de sa santé*, Lyon (la Rochelle), 1557, in-8°., très-rare: c'est une réponse à Sebast. Collin, médecin de Fontenai, qui avait écrit avec beaucoup de vivacité contre les apothicaires (Voy. COLLIN, IX, 264). On y trouve des principes d'une physique saine, et des détails intéressans sur la manière dont on exerçait la médecine en France au XVI siècle. Palissy a publié cet ouvrage sous le masque de *Pierre Braillier*, Me. apothicaire à Lyon. C'est à M. Gobet qu'on doit la découverte de ce pseudonyme échappé aux recherches de Baillet et des autres bibliographes. II. *Recepte véritable par laquelle tous les hommes de la France peuvent apprendre à multiplier et augmenter leurs trésors*, etc., la Rochelle, 1563 ou 1564, in-4°. Cet ouvrage, en forme de dialogue, est divisé en quatre livres: le premier traite de l'agriculture et en particulier des engrais; le second, de l'histoire naturelle et des pierres, de leur formation et accroissement; dans le troisième, il trace le plan d'un jardin *délectable*, avec un parterre, des terrasses, des grottes, des cabinets de verdure, etc., et parle, par occasion, des forêts, qu'il se plaint déjà de voir détruire, « parce qu'après que tous les bois » seront coupés, il faut que tous les » arts cessent, et que les artisans » s'en aillent paître l'herbe, comme » fit Nabuchodonosor » (p. 605, éd. de 1777). Le quatrième livre présente le plan d'une ville fortifiée. On s'aperçoit qu'il y a peu d'ordre et de méthode dans cet ouvrage; mais Palissy s'y montre déjà un grand naturaliste, et l'on y trouve beaucoup d'idées utiles. III. *Discours admirables de la nature des eaux*

et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux, avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles; plus un traité de la marne, etc., Paris, 1580, in-8°. Ce sont des dialogues entre *Théorique* et *Pratique*, dans lesquels Palissy, sous le nom de *Pratique*, explique toute sa doctrine, rend compte de toutes ses expériences avec une admirable simplicité. Ces deux derniers ouvrages ont été réimprimés à Paris, en 1636, 2 vol. in-8°., sous ce titre : *Le moyen de devenir riche*, etc. Cette édition, inexacte et incomplète, est peu recherchée. Faujas de Saint-Fond et Gobet ont publié les *Œuvres* de Palissy, Paris, 1777, in-4°., avec des notes utiles et précédées de *Recherches* intéressantes (par M. Gobet), sur la vie de l'auteur, avec des extraits de tous les écrivains qui ont cité ce grand naturaliste. W—s.

PALITZSCH (Jean-George), paysan saxon, né le 11 juin 1723, au village de Prohliz près de Dresde, s'occupait d'astronomie et de botanique. Malgré le tumulte des armes qui agitait alors l'Allemagne, il eut le bonheur d'apercevoir le premier, c'est-à-dire, le 25 et le 26 décembre 1758, la comète dont le retour avait été prédit par Halley, que tous les astronomes attendaient, et que Messier cherchait inutilement depuis si long-temps. Delisle, dans les Mémoires de l'académie, *a peine à concevoir comment ce paysan aura pu la découvrir à la vue simple, sans la chercher et la soupçonner, un mois plutôt qu'on ne l'a vue à Paris, lorsque sa lumière était si faible qu'il n'était pas possible de l'apercevoir à la vue simple*. Mais quand Messier l'aperçut, elle était près de se perdre dans les rayons du soleil. Un mois plutôt, elle en était beaucoup plus éloignée, elle se montrait plus long-temps, elle devait être plus facile à découvrir; et le fait est que, quelques jours après, elle fut aperçue par le docteur Hoffmann, et enfin par un professeur de Leipzig. Delisle cherchait à se disculper du mauvais résultat des instructions peu raisonnées qu'il avait données à son élève Messier. Quant à Palitzsch, dont ce hasard fera vivre la mémoire, il continua de joindre le goût de l'astronomie à la culture de ses terres, fut reçu correspondant de la société royale de Londres et de l'académie de St.-Pétersbourg, et mourut, dans son village de Prohliz, à la fin de février 1788 (*V.* le *Mercure de France*, du 29 mars 1788). D-l-e.

PALKIRA (Sem Tob, ben Joseph ben), rabbin espagnol, florissait vraisemblablement dans le treizième siècle; c'est l'opinion de Jean-Bernard de Rossi, mal combattue par Castro. Nous avons de ce savant rabbin, poète, philosophe et jurisconsulte : I. *Sepher mahaloth* (Livre des degrés); l'auteur y développe les systèmes des philosophes sur les prérogatives et les différents degrés des vertus morales. Il est douteux qu'il ait jamais été imprimé. Pic de la Mirandole en possédait une traduction latine. II. *Zeri haïgaon* (Baume odorant). Palkira dans ce livre adresse des consolations à l'ame affligée. Crémone, 1557, et Prague, 1612, in-4°. III. *Russith chomah* (Principe de la sagesse); manuscrit. Cet ouvrage est divisé en trois parties: dans la première, Palkira traite de la manière de bien diriger nos actions; dans la deuxième, des opinions des philosophes

sur la science; et dans la troisième, de la nécessité de la philosophie pour la véritable félicité. Quelques-uns l'attribuent à Joseph Palkira, son père. IV. *Higgèreth havicoah* (Lettre polémique), Prague, 1525 et 1610 in-8°. L'auteur y démontre que l'étude des sciences et de la philosophie n'est point condamnée par le Talmud. V. *Iggireth battri hanehagath haggoph vehanephes* (Lettre sur le régime du corps et de l'ame), en vers. L'abbé de Rossi conjecture que ce poème est traduit d'Aristote par Rabbi Sem Tob de Toulouse: manuscrit, dans la bibliothèque de Florence et d'Oppenheim. VI. *Dehoth haphilosophim* (Science des philosophes). Voyez Castro, *Escritores rabinos españoles*. VII. *Commentaire sur le* More Nevochim *de Maïmonides*, et *Apologie de cet ouvrage*, inconnu à tous les bibliographes avant de Rossi. Voy. *Dizionario storico degli autori ebrei*. VIII. *Sepher hammebaquès* (Livre des prières). Il en est question dans la bibliothèque de Castro. IX. *Mevakesch* (Le spectateur), imprimé à la suite du *Vahad lachachamim* d'Azulay, 1778, in-8°. L-B-E.

PALLADE de Galatie, né en 368, voyagea fort jeune, et vint à Alexandrie, où, dans le dessein de mener une vie régulière, il se fit instruire de la discipline monastique par l'anachorète Dorothée (*Voy*. ce nom). Il se retira d'abord chez les moines de Nitrie. Tourmenté par de violentes tentations, il alla ensuite s'ensevelir dans les déserts de la Thébaïde. Mais on le tira de cette solitude; et il fut appelé à l'épiscopat d'Hélénople, dont il occupa long-temps le siége. Néanmoins il est douteux qu'il y mourût; car il finit par être persécuté. Il avait eu Evagre le Pontique pour maître, et puisé dans ses leçons les sentiments qui l'ont fait taxer d'origéniste par Théophile d'Alexandrie, de même que les moines de Nitrie, dont saint Jean Chrysostome était l'apologiste. Si ce n'est pas le même Pallade qui défendit ce saint prélat contre Arcadius, et qui partagea son exil avec la vertueuse dame Olympiade (1), il paraît au moins avoir composé dans la retraite, à l'âge de cinquante-trois ans, son Histoire des anachorètes, dite *Lausiaque* (dédiée au préfet Lausus). Rufin, évêque d'Aquilée, son ami, la traduisit en latin. Elle a été publiée dans cette version, avec les *Vies des Pères*, par Rosweyde; puis en grec, par Meursius, en 1619; dans les deux langues, par Fronton du Duc, en 1624; et, avec des additions, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi et de celle de Colbert, par J. B. Cotelier, en 1680. On en a une vieille traduction française, par Gentien Hervet, Paris, 1570, in-4°. Une *Vie de saint Chrysostome*, sous le titre de Dialogue de l'évêque d'Hélénople, a été un motif pour l'attribuer au même écrivain. Mais Émeric Bigot (*Voy*. ce nom), éditeur du manuscrit qui avait servi à la version latine donnée par Ambroise le Camaldule (Venise, 1532, in-16), prouve, avec quelques critiques, que cette vie est d'un autre auteur du

(1) Cette sainte et riche veuve distribuait les revenus de ses biens aux évêques et aux familles pauvres, non-seulement à Constantinople, mais dans tout l'Orient. Les services qu'elle rendit à l'Église lui firent conférer le titre de diaconesse, et celui de supérieure des dames généreuses qui s'étaient mises sous sa conduite. Comme elle correspondait avec S. Épiphane, avec Pallade, avec S. Chrysostome, son directeur, dont on a 17 Lettres à cette dame, elle fut calomniée. Mais elle ne laissa pas de soulager l'exil du dernier, et de pourvoir à ses besoins. Persécutée pour ses sentiments, elle mourut, selon Pallade, accablée sous le poids de ses malheurs, vers l'an 410. Les Grecs l'honorent le 25 juillet; et le martyrologe romain en fait mention le 27 décembre.

même nom de Pallade, aussi évêque d'Hélénople, et ami de saint Chrysostome. On a encore attribué au premier, le livre *De Gentibus Indiæ et Brachmanibus*, publié par Ed. Bisse, Londres, 1665, in-4°., qu'on croit traduit par J. Gregory, et que Guillaume Cave juge avoir été composé par Moïse, évêque sarrasin, florissant vers 370. *Voyez* sur la Vie et les écrits de Pallade l'historien, une *Dissertation* de Martini, professeur d'Altdorf, ibid., 1754, in-4°. — Saint PALLADE, diacre de l'église de Rome, animé du même esprit qui lui avait fait proposer saint Germain d'Auxerre pour aller propager la foi chez les Bretons, fut ordonné évêque par le pape Célestin, et envoyé, en 431, dans l'Hibernie (l'Irlande), chez les Scots, qui s'y étaient établis. Mais par une suite des événements qui amenèrent une émigration de ces peuples dans le nord de la Bretagne, la mission de Pallade éprouva beaucoup d'obstacles; néanmoins elle s'accomplit. Il suivit les Scots, fut leur premier évêque, et fut regardé comme leur apôtre, pour le zèle avec lequel il affermit la foi parmi eux. Aussi ce ne fut pas en Irlande que l'évêque Pallade put exercer une mission, dont le succès était réservé à saint Patrice (*Voy.* ce nom). Ce fut seulement en Écosse, qu'il forma, par ses prédications, une église considérable, d'où sont sortis un grand nombre de saints, d'après le calendrier écossais publié par Robert Keith. Le vénérable évêque Pallade, suivant la chronique de S. Prosper, mourut à Fordun, près d'Aberdeen, vers 450. L'ancienne liturgie écossaise célèbre sa mémoire le 6 juillet. G—CE.

PALLADINO (JACQUES). *V.* TERAMO.

PALLADIO (ANDRÉ), célèbre architecte, né à Vicence, en 1518, d'une famille originaire du Frioul, fut désigné sous le nom d'André Palladio, par Bernardino Liccinio, élève du Pordenone, qui fit son portrait, en 1541. Ce portrait donne lieu de croire que ce grand artiste n'était pas d'une naissance commune; il y est représenté avec un riche vêtement, et un anneau précieux au doigt: le compas et l'équerre, qu'on lui donne pour attributs, n'indiquent pas non plus qu'il ait commencé par être sculpteur; et l'ouvrage de Vitruve, qui était son manuel, donne lieu de supposer qu'il avait reçu une bonne éducation. Il le confirme lui-même dans la dédicace de son premier livre d'architecture, lorsqu'il dit, « que dès son jeune âge, entraîné par un goût naturel vers l'étude de l'architecture, il se proposa Vitruve pour maître et pour guide. » Ces études, faites dans sa jeunesse, démentent l'assertion qu'il l'avait consumée toute entière au laborieux métier de manœuvre. Néanmoins le célèbre Trissino, qui fut son ami et son Mécène, peut lui avoir ouvert les trésors de l'érudition, comme il lui aplanit la carrière des beaux-arts; mais il ne l'a pas plus surnommé Palladio, comme on l'a prétendu, qu'il ne lui a montré les principes de l'architecture: et la décoration de la façade de la Villa Cricoli, qu'on attribue au poëte, paraît être le premier essai du jeune architecte. Ce dernier vit bientôt l'insuffisance des études restreintes aux écrits de Vitruve, de Leo Alberti, et des autres maîtres, ses devanciers. Voulant dessiner et mesurer les restes de la magnificence antique, il se transporta en diverses parties de l'Italie, et même en France, où il vit les an-

tiquités de Nîmes. Le Trissino le mena plusieurs fois à Rome; et ils y étaient ensemble lorsque ce dernier fit imprimer les neuf premiers livres de son poème. L'appui d'un tel Mecène auprès du Saint-Siége, lui fut d'un grand secours dans ses recherches. Non content de relever, avec soin, tous les antiques monuments de Rome et de ses environs, Palladio interrogea jusqu'aux fondations à peine visibles; et, au moyen de fragments ruinés, il donna, un des premiers, l'idée de restituer l'élévation de ces monuments dans leur proportion primitive, et d'en recomposer l'entière restauration. Une lettre du Trissino prouve que, cette même année, 1547, Palladio, âgé de vingt-neuf ans, revint se fixer dans sa patrie, qu'il devait enrichir, en quelque sorte, des dépouilles de Rome. On rapporte à cette époque la construction de l'hôtel-de-ville d'Udine, dit le Château, commencé par Gio. Fontana, et dans lequel on reconnaît aisément la main de Palladio. Revenu dans sa patrie, cet architecte fit preuve d'une grande habileté, en restaurant la salle de la *Ragione*, ancien monument du goût gothique. Déjà Jules Romain avait tracé un modèle de cette restauration; mais sa mort permit à Palladio de proposer de nouveaux projets, qui furent adoptés, et qu'il expose, dans son traité d'architecture, à l'article *Basiliques*. Il fut appelé à Rome, une quatrième fois, pour concourir aux projets de la nouvelle basilique de Saint-Pierre: mais la mort du pape Paul III fit suspendre les travaux; et Palladio perdit, presque en même temps, son ami le Trissino. Il profita de ce voyage pour recueillir de nouvelles lumières sur les monuments antiques; et il entreprit quelques travaux d'architecture, tels que la façade du palais du grand-duc de Toscane, à Campo-Marzo. Palladio fut un des fondateurs, et l'un des plus fermes appuis de la célèbre académie olympique de Vicence, instituée vers cette époque. Ses longues études de l'antiquité le mirent à même d'exécuter les figures du Vitruve dont Daniel Barbaro publia la première édition, avec ses commentaires, en 1556. C'est pour le frère de ce célèbre patriarche d'Aquilée, que Palladio construisit une belle maison de plaisance dans le Trevisan. On rapporte aussi à l'an 1556 l'exécution de l'arc dorique qui sert d'entrée au château d'Udine. Le caractère de son architecture le fait attribuer à Palladio. Un peu plus tard (1560), il donna les plans de la maison-de-ville de Feltre. La décoration de cet édifice isolé de trois côtés, consiste en un beau portique à deux étages: le premier, d'ordre dorique; le second, ionique. Le nom de Palladio, déjà connu dans presque toute l'Italie, retentit enfin à Venise, l'une des villes où un architecte devait être le plus jaloux de se distinguer. Il venait de construire, non loin de cette capitale, sur les bords de la Brenta, le palais Foscari, remarquable par une magnifique *loggia* d'ordre ionique: plusieurs autres édifices demandaient de nouvelles décorations; et le Sansovino, âgé de quatre-vingts ans, qui avait joui, pendant sa longue carrière, de toute l'estime des Vénitiens, rendant justice aux talents de l'architecte vicentin, lui céda volontairement le sceptre de l'art. Le premier ouvrage de celui-ci fut le monastère des chanoines de Saint-Jean-de-Latran. Plein de l'idée des édifices antiques, il voulut en appliquer l'ordonnance à cette

vaste construction : un magnifique *atrium* corinthien en formait l'entrée; il menait à une cour entourée de portiques, qui se rattachaient aux bâtiments d'habitation, à l'église et à ses dépendances. Cette fabrique, l'une des plus parfaites compositions de Palladio, fut, avant d'être terminée, la proie d'un violent incendie; quelques parties, échappées aux flammes, font déplorer la perte du reste de l'édifice, dont on peut prendre une idée dans les plans et les élévations du livre 2, chap. 6, du Traité de Palladio. Dans le même temps, on construisait, sur ses dessins, le beau réfectoire des moines de Saint-George-Majeur, ainsi que le péristyle qui y conduit. Les religieux, enchantés du style élégant et pur que Palladio donnait à toutes ses compositions, résolurent d'abattre leur ancienne église, qu'on attribuait à Albert Durer, et le chargèrent de sa reconstruction. Il substitua la forme de croix latine, surmontée d'une coupole, à celle de basilique; et changeant la façade qui était au levant, suivant l'usage de la primitive église, il la tourna vers la place de Saint-Marc. Ces grands travaux n'empêchaient pas le célèbre artiste vicentin de travailler pour sa patrie, où l'on se faisait honneur de le charger de tous les ouvrages importants. C'est ainsi que, pendant le carnaval de 1561, on lui demanda les plans d'un théâtre qu'on voulait construire dans la grande salle de la maison-de-ville, pour y représenter la tragédie d'*Œdipe*. Toujours inspiré par les anciens, qu'il rivalise si souvent, Palladio les surpassa peut-être en magnificence dans cette occasion. On desirait y jouer aussi la *Sophonisbe* du Trissino : mais, le temps ayant manqué, on laissa subsister cette salle pour l'année suivante. C'est de là sans doute que vint à Venise l'idée de faire élever un théâtre dans le couvent de la Charité. Ce théâtre devait être magnifique, puisque le célèbre Frédéric Zuccaro y peignit douze tableaux d'une grande proportion. On y représenta l'*Antigone* du comte de Monte-Vicentino. Quoique l'habile architecte fût très au courant de ces sortes de constructions, qu'il avait particulièrement étudiées dans Vitruve et dans les monuments antiques, il avoue que cet ouvrage lui coûta beaucoup de temps et de peines. Ce théâtre fut conservé comme un modèle de ce genre, jusqu'à ce qu'un incendie eût dévoré la plus grande partie du monastère. On était alors dans l'usage de célébrer l'entrée des personnages éminents, dans une ville, par des fêtes et des réjouissances publiques; c'est ce qui eut lieu à Vicence, lors de l'arrivée d'un nouvel évêque. Palladio composa de magnifiques décorations. Son inépuisable génie lui suggéra, dans cette circonstance, des idées d'une fécondité remarquable : les arcs de triomphe, les obélisques, les figures et les groupes colossaux, les fontaines, etc., furent distribués avec goût dans les divers quartiers; et il en fut de même lors du passage à Venise, de Henri III, quittant la Pologne pour monter sur le trône de France. Palladio fut chargé de décorer la ville pour cette entrée triomphale, dont la représentation a été conservée dans un tableau d'André Vicentino, et décrite par Marsilio della Croce. La ville de Brescia, après de longues dissensions, ayant trouvé le calme sous la domination de Venise, tourna son activité du côté des arts de la paix; sa vieille cathédrale menaçait ruine; Palladio

proposa divers changements, qui auraient fait de cet édifice un des chefs-d'œuvre de l'architecture, si de nouveaux troubles n'en avaient arrêté l'exécution. Un événement désastreux, arrivé en 1567, lui fournit une nouvelle occasion d'exercer ses talents. La Brenta débordée, ayant renversé le pont de Bassano, il composa le dessin d'un pont en pierre, qu'on voit au chapitre XIV de son IIIme. livre; mais l'énormité de la dépense effraya les habitants, et l'on se réduisit à lui demander un pont en bois, qui fut exécuté en 1570, et dont on voit la figure au chap. IX du même livre. Ce pont, de 180 pieds de long sur 26 de large, est d'une simplicité remarquable; il est couvert d'une galerie à jour, supportée par des colonnes qui contribuent à sa solidité comme à l'agrément du coup-d'œil, et garantissent en même temps les bois des injures de l'air: il est demeuré intact jusque vers la fin du dix-septième siècle: restauré pour lors, il a perdu une partie des avantages qu'il devait au génie de Palladio, et a servi a faire briller le talent d'un mécanicien (*V.* FERRACINO). Il fit, sur le Cirmone, un autre pont (livre III, chap. VII); mais ce pont fut emporté peu de temps après par le torrent. Nous avons dit que ce savant architecte avait étudié les anciens non seulement dans leurs édifices, mais encore dans leurs écrits: c'est ainsi qu'ayant lu, dans les Commentaires de César, la description du pont de bois que ce grand capitaine avait fait jeter sur le Rhône, il essaya d'exécuter les idées que lui suggérait cette description, dans un pont qu'il fit construire sur le Bacchiglione, auprès de Vicence, et dont on peut voir les détails dans son ouvrage, liv. III, chapitre VI. On y remarque aussi le projet d'un pont triomphal pour une grande capitale: il pensait à Venise, et ce pont devait être celui de Rialto, qu'on avait depuis long-temps projeté de construire en pierre. Déjà Fra-Giocondo et Michel-Ange avaient donné des projets restés sans exécution. Enfin un concours fut ouvert entre Vignole, Sansovino, Palladio, Scamozzi et Ant. Delponte. Le modèle de ce dernier fut préféré; et certes il ne vaut pas celui de Palladio, qui aurait été le monument de ce genre le plus magnifique qui eût existé. Palladio construisit encore, dans le Vicentin, un grand nombre d'édifices du goût le plus exquis; et les Godini, les Caldagno, les Tiene, les Pisani, ainsi qu'une foule d'autres familles illustres, possèdent encore des délices palladiennes, comme on les appelle dans le pays. Cependant on lui en attribue un grand nombre, qui ne sont évidemment pas de lui: il en est à Venise, de ce grand architecte, comme de Raphaël et de Michel-Ange à Rome, où tout ce qui est beau en peinture est attribué à ces deux hommes illustres. Après avoir établi sa réputation par d'utiles travaux, Palladio crut devoir publier ses observations sur les monuments antiques: il les accompagna de figures explicatives. Ce fut en 1570 que son ouvrage parut à Venise, d'abord en deux livres, puis en quatre. Il y traitait des cinq ordres d'architecture, de divers genres de construction, des maisons particulières, des chemins, des ponts, des places, des palestres et des temples. Il avait le dessein d'y ajouter quelques livres où il eût traité des théâtres, des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des thermes, des aqueducs et

de l'architecture militaire. Mais la mort l'empêcha d'y mettre la dernière main. On assure que la plupart des dessins originaux de ce complément existent en Angleterre, où lord Burlington en a même publié un volume sur les thermes antiques. Quoique Palladio fît de fréquents voyages à Venise et dans les autres contrées de l'Italie, sa demeure principale et celle de sa famille était à Vicence, où il s'était construit une agréable retraite; c'est une maison a deux étages, décorée extérieurement par un ordre ionique et un ordre corinthien avec un attique. Il eut trois fils Léonidas, Horace et Scilla. Un sonnet d'Horace qui a été conservé prouve que ce jeune homme avait profité de l'éducation qu'il avait reçue. L'aîné, Léonidas, s'était livré à l'étude des arts, et il aidait son père dans ses travaux; mais une mort prématurée les enleva presque en même temps, et lorsqu'ils pouvaient se promettre les plus grands succès, l'un dans l'architecture, l'autre dans la jurisprudence. Il ne resta plus à Palladio que son troisième fils dont il n'avait pas conçu les mêmes espérances. Ce fut en 1575 qu'on publia les Commentaires de César sur la version de Baldelli, accompagnés de notes, ornés de quarante-une planches; les deux fils de Palladio, Léonidas et Horace, l'avaient secondé dans cette entreprise, et il leur donna lui-même ce témoignage de sa tendresse et de ses regrets. Ce savant architecte écrivit aussi sur Polybe; mais son ouvrage qu'il avait dédié au grand-duc de Toscane, François de Médicis, est resté inédit. Lors de la peste de Venise en 1576, les habitants ayant fait le vœu de construire un temple au rédempteur du monde, Palladio fut chargé de cet édifice qui devait porter un caractère de grandeur et de simplicité digne de sa destination: c'est un temple d'ordre corinthien à une seule nef, d'une unité parfaite dans toutes ses parties; il est élevé sur un soubassement de seize marches, et en acquiert plus d'élégance et de majesté. La peste avait à peine cessé, que Venise fut désolée par un incendie, qui détruisit le palais ducal, où périrent les belles peintures du Bellini, du Pordenone et du Titien. Les plus habiles architectes furent appelés pour réparer le dommage. L'avis de Palladio était de démolir les parties incendiées, et de les reconstruire sur un meilleur dessin, qu'il fut chargé de composer: néanmoins, peu de temps après, on restaura l'édifice, sans rien changer à son antique décoration. Palladio fut dédommagé de cette contrariété par ses compatriotes dont le vœu l'appelait à construire un édifice d'un genre neuf, qui convenait à son génie et devait le faire briller de tout son éclat; ce fut le Théâtre olympique. On trouve dans l'ouvrage du comte Gio. Montanari la description de ce monument célèbre, où l'artiste a réuni tout ce que la convenance des modernes pouvait accorder au goût de l'antiquité. Ce chef-d'œuvre couronna dignement une vie si honorable. Les études, les voyages et les fatigues de son état, avaient altéré la santé de Palladio; et ils avancèrent le terme de ses jours à un âge où il pouvait encore produire de nouveaux ouvrages et terminer ceux qu'il avait commencés. Comme il arrive trop souvent, plusieurs de ces derniers furent gâtés par les architectes auxquels on en confia l'achèvement. Palladio mourut à Vicence, le 19 août 1580, âgé de soixante deux ans, vi-

vement regretté des habitants d'une ville qu'il avait illustrée par ses talents et décorée de ses ouvrages. Ses collègues, les académiciens de la société olympique, lui rendirent les derniers devoirs, et composèrent de nombreuses pièces de vers en son honneur. Son fils Scilla, qui l'avait aidé dans ses derniers travaux, lui survécut, et sa famille exista quelque temps d'une manière honorable. André Palladio, d'une petite taille, d'une physionomie agréable, était modeste et discret; il avait des relations d'amitié avec tous les hommes de mérite de cette époque. On peut citer parmi eux: Paul Véronèse, Vasari, Frédéric Zuccaro, le Sansovino, Salviati, Ridolfi, etc. Il était excellent dessinateur; et ses dessins sont touchés avec une liberté, une franchise et un goût parfaits. Son nom fameux en Italie était connu dans le reste de l'Europe. Aussi fut-il loué par tous les historiens des arts. Boschini le nomme le Titien, et Algarotti le Raphaël de l'architecture. Cette dernière dénomination paraît la plus juste: en effet il semble qu'après ces deux hommes extraordinaires, leur art respectif n'a plus fait de progrès; et, dans une carrière immense déjà parcourue à pas de géant par les Alberti, les Bramante, les Michel-Ange et les Vignole, Palladio semble avoir posé les bornes que nul autre n'a dépassées. Il réunit dans le stile de ses édifices, la simplicité à la grandeur; l'aspect en est toujours élégant et agréable, les détails sont corrects, et dans une convenance et une harmonie parfaite avec le tout. Il semble n'avoir pris dans les anciens que la quintessence de leur goût. Le tact le plus fin lui a fait distinguer ce qui était pur, de ce qui commençait à sentir la décadence; et l'on croirait qu'il n'a imité dans l'antique que ce qui appartenait au siècle de Périclès ou à celui d'Auguste. Il varia cependant la modénature de ses ordres d'architecture, d'après leur genre et leur destination, et surtout leur application aux usages modernes, sans s'éloigner des modèles antiques qui lui servirent de type, au moins pour son style toujours pur et correct. Quoiqu'il se servît alternativement des cinq ordres, il avait une sorte de propension pour l'ordre ionique. Il en fit souvent usage dans les maisons particulières, et même dans la décoration de quelques églises entre autres dans celle de Ste.-Lucie à Venise. Il fit le chapiteau de cet ordre à deux faces à la manière antique, comme le décrit Vitruve. Il sut aussi donner des proportions convenables à la capacité des intérieurs, mais en ayant moins en vue la disposition moderne, que la commodité de la distribution, et en suivant, comme il le dit lui-même, les règles arithmétiques, géométriques et harmoniques déjà établies par Léon-Baptiste Alberti. Il était assez porté à imiter les anciens dans leurs constructions en brique, les considérant avec raison comme les plus solides; il mélangea aussi le marbre avec la terre cuite, observant toujours de faire les arcs et les voûtes de cette dernière matière. Ce mélange ne nuit en rien au grandiose de l'aspect; et il y ajoute une variété de tons qui est aussi riche que pittoresque. Il n'est point de parties de l'architecture et des connaissances qui y ont quelque rapport, que cet artiste n'ait étudiées et approfondies. La mécanique applicable à son art lui était familière; il perfec-

tionna la vis d'Archimède, et donna le moyen d'en tracer toutes les courbures et les développements pour en faciliter la construction. L'édition des Commentaires de César enrichie de figures composées par Palladio, représentant les travaux des siéges et les manœuvres de la guerre, prouve combien il était instruit dans la tactique militaire des anciens. On vient de rendre à Rome un hommage public à sa mémoire, en plaçant son buste dans le Panthéon, à côté de ceux de Raphaël et du Poussin; cette espèce d'apothéose est d'autant plus remarquable, qu'elle est l'ouvrage d'un artiste dont Venise s'honore autant que Vicence se glorifie de Palladio. Canova était digne d'associer ainsi son nom à celui de l'artiste vicentin. Au reste, Palladio de son vivant, a joui de toute sa renommée; et l'estime qu'on faisait de ses ouvrages était telle, qu'on inscrivit son nom sur plusieurs des monuments qu'il avait érigés. Le succès de son Traité d'architecture fut tel, que, dans l'espace de soixante-douze ans, on en fit six éditions à Venise: depuis il a été publié et traduit dans toutes les langues, en français, par Dubois, la Haye, 1726, 2 vol. in-fol.; (*V.* Chambrai, XIII, 6; Lemuet, XXIV, 74; et Patte): mais c'est surtout en Angleterre qu'on a conçu la plus haute estime de cet architecte, et que son traité est devenu classique, comme chez nous le Vignole. On a même construit dans ce pays une foule de maisons et de palais sur ses plans, ou tout au moins dans son style; et l'habile architecte anglais Inigo-Jones peut être considéré comme le disciple, et, pour ainsi dire, le continuateur de sa manière. On croit que Palladio laissa plusieurs élèves, particulièrement à Vicence; le plus connu est Vincenzio Scamozzi, qui publia un traité d'architecture estimé. On trouve, à la suite de la vie de Palladio, par Temenza, deux petits écrits de l'artiste vicentin, qui n'avaient point encore paru; l'un est relatif au *Duomo* de Brescia, et l'autre au pont projeté sur la Piave, près Bellune. Les éditions du *Traité* d'architecture étaient, en 1762, au nombre de quinze. Paolo Gualdo écrivit en 1617, une Vie de Palladio, dont on voyait le manuscrit original dans la bibliothèque d'Apostolo Zeno. Le comte Jean Montanari la publia à Venise, en 1749, et y joignit sa *Dissertation sur le théâtre olympique.* Le Recueil d'*Éloges* fait par Rubbi, à Venise, contient une Notice étendue sur Palladio. Le père Angelo-Gabr. di Santa-Maria, en parle longuement dans sa *Bibliothèque des écrivains de Vicence*. Enfin l'architecte Th. Temenza, en a publié une Vie extrêmement détaillée, Venise, 1762. C—n.

PALLADIUS (Rutilius Taurus Æmilianus), l'un des plus anciens agronomes dont les ouvrages nous sont parvenus, est, suivant Barth et D. Rivet, le même que Pallade, fils d'Exsupérance, préfet dans les Gaules (*V.* l'*Histoire littéraire de France*, II, 297). La plupart des critiques ont adopté cette conjecture, qui n'est pourtant fondée que sur une homonymie. D'un autre côté, ceux qui supposent que Palladius était né en Italie, et qu'il florissait vers le milieu du deuxième siècle, ne peuvent apporter aucune preuve solide à l'appui de leur opinion. Ainsi l'origine de cet écrivain reste incertaine. Né, si l'on en croit D. Rivet, à Poitiers, au com-

mencement du ve. siècle, après s'être formé à l'éloquence dans les écoles des Gaules, il alla étudier la jurisprudence à Rome ; où il trouva le poète Rutilius, son parent, qui s'empressa de lui procurer tous les agréments dont on peut jouir dans une grande ville. Il accompagna Rutilius, à son départ, jusqu'à Porto, et revint à Rome achever ses études (*V.* l'*Itinér.* de Rutilius). Après la mort de son père, tué, en 524, dans une émeute (*V.* Exsupérantius, XIII, 568), il devint indifférent à Pallade d'habiter la Gaule ou l'Italie; et l'on croit qu'il s'établit dans la campagne de Naples. Il nous apprend lui-même qu'il possédait des terres aux environs de cette ville et dans la Sardaigne, et qu'il en dirigeait l'exploitation. Une longue expérience lui avait démontré l'avantage de plusieurs pratiques : il rassembla ses observations dans un traité (*De Re rusticâ*), divisé en 14 livres. Dans le premier, il donne des préceptes généraux : les douze suivants contiennent des remarques sur les travaux particuliers à chaque mois de l'année; et enfin le quatorzième, qui est écrit en vers, concerne la *greffe* (1). Ce livre est adressé à Pasiphilus, qu'il appelle un très-savant homme, et à qui Palladius a dédié son ouvrage par une lettre que l'inattention des premiers copistes a renvoyée au commencement du livre dixième. Le *Traité* de Palladius a été publié, pour la première fois, par les soins de F. Colocci de Verzina, à la suite des *Rei rusticæ scriptores*, Venise, 1472, in-fol. (2) Il fait partie de toutes les éditions de ce précieux recueil, dont J. Math. Gesner a donné la liste parmi les prolégomènes de l'édition qu'il a publiée à Leipzig en 1735 (*V.* J. Math. Gesner). Cet ouvrage n'a été imprimé qu'une seule fois séparément, à Paris, chez Louis Tiletan, 1536 ou 1539, in-4°. Phil. Beroalde, Paul Manuce, Pier. Victorius, Jer. Commeliu l'ont successivement corrigé et annoté; il a été traduit plusieurs fois en italien, en allemand et en français. La version française, par Jean Darcci, Paris, 1553 ou 1554, in-8°., n'a d'autre mérite que celui de la rareté (*V.* Darcci, X, 544); mais on estime celle que Saboureux de la Bonneterie a publiée dans son *Recueil d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture*, Paris, 1771-75, 6 vol. in-8. Parmi les traductions italiennes, on recherche surtout celle de Vérone, 1810, in-4°., due aux soins de Paul Zanotti. W-s.

PALLAS, affranchi de Claude, était esclave d'Antonia, mère de ce prince, et avait su gagner sa confiance, au point qu'elle le chargea de porter à Tibère l'avis de la conspiration de Séjan (*V.* ce nom). Sous le règne de Claude, il fut revêtu de la charge d'intendant du trésor, et partagea toute l'autorité avec Narcisse et Calliste. Il n'osa pas avertir Claude des débordements de Messaline, et laissa courir à Narcisse seul les dangers de cette accusation (*V.* Narcisse); mais après le succès, il se déclara pour Agrippine, décida le faible Claude à épouser sa nièce, et, peu de temps après, lui fit adopter Néron. Son crédit était si énorme, que les courtisans placèrent sa statue en or parmi celles des dieux domestiques (*V.* Vitellius). Claude, en présentant au sénat (l'an de R. 803, dep. J. C. 50) un

(1) Ce quatorzième livre (*De insitione*) a été inséré, par Maittaire, dans le *Corpus veterum poëtarum*.

(2) On sait que c'est George Merula qui est l'éditeur de tout le recueil (*V.* G. Merula).

réglement pour arrêter les débauches des dames romaines, annonça que c'était l'ouvrage de Pallas. Le sénat lui décerna aussitôt les honneurs de la préture, et lui offrit, comme une récompense de sa fidélité, une gratification de quinze millions de sesterces (près de trois millions de notre monnaie), qu'il refusa; et le sénat ne trouva pas de termes capables d'exprimer son admiration pour le désintéressement *antique* de l'orgueilleux affranchi, qui s'obstinait à rester dans une honorable pauvreté. Sa fortune ne s'élevait alors qu'à cinquante-huit millions cinq cent mille livres de notre monnaie (*V.* les *Annal.* de Tacite, XII, 53). Le commerce criminel de Pallas et d'Agrippine parvint à la connaissance de Claude, qui, dans un moment d'ivresse, menaça de punir les coupables; mais sa mort les débarrassa de toute crainte (*V.* CLAUDE). Néron, quoique redevable du trône à Pallas, ne pouvait supporter son insolence: convaincu qu'il nourrissait en secret l'orgueil de sa mère, il lui ôta l'administration de ses finances, et l'éloigna de la cour, malgré les réclamations d'Agrippine. En quittant ses fonctions, Pallas stipula qu'on ne le rechercherait en rien sur le passé, et qu'on accepterait ses comptes sans examen; aussi Néron dit-il plaisamment que Pallas avait abdiqué (*Annal.*, XIII, 14). On accusa celui-ci d'avoir conspiré avec Burrhus pour faire passer l'empire à Cornélius Sylla, gendre de Claude. Cette accusation était si absurde qu'il n'eut pas de peine à en démontrer la fausseté; mais on fut moins satisfait de sa justification que choqué de son arrogance. Pallas mourut, l'an 813 (60), empoisonné par l'ordre de Néron, impatient de s'approprier ses immenses richesses. Il s'était fait élever sur le chemin de Tibur, un magnifique tombeau, avec une inscription qui rappelait son refus des gratifications du sénat. Pline découvrit cette inscription qu'il rapporte dans une lettre à Montanus (liv. VIII, 6). Pallas avait un frère, nommé Felix, gouverneur de la Judée, qui n'est connu que par ses exactions, et par la conduite qu'il tint à l'égard de l'apôtre saint Paul (*V.* SAINT-PAUL). W—s.

PALLAS (PIERRE-SIMON), naturaliste et voyageur célèbre, naquit à Berlin, le 22 septembre 1741. Son père, chirurgien estimé, qui le destinait à la médecine, eut l'heureuse idée de lui faire apprendre de bonne heure plusieurs langues; et le jeune Pallas fut bientôt en état d'écrire en latin, en français, en anglais et en allemand. Ce talent lui coûta si peu, qu'il se montra encore le premier parmi ses camarades dans les autres parties de leurs études, et que, non content de ce que leur enseignaient les maîtres, il employa ses heures de loisir à l'histoire naturelle, avec tant de succès, que, dès l'âge de quinze ans, il esquissait des divisions ingénieuses de diverses classes d'animaux. Après avoir entendu à Berlin Gleditsch, Meckel et Roloff, et à Gœttingue, Rœderer et Vogel, il alla terminer ses études à Leyde, sous Albinus, Gaubius et Musschenbroeck. Avec les dispositions qu'il apportait dans un pays tel que la Hollande, où le commerce du monde avait accumulé, pendant deux siècles, les plus rares productions de la nature, il était impossible que l'ardeur de Pallas pour l'histoire naturelle ne s'y accrût point: un voyage en Angleterre ne fit que l'augmenter; et, décidé à en

faire désormais l'occupation de sa vie, il sollicita de son père la permission de s'établir à la Haye. C'est là qu'il publia, en 1766, son *Elenchus Zoophytorum*, le premier de ses grands ouvrages, très-remarquable pour un auteur de vingt cinq ans. Les *Miscellanea zoologica*, qu'il fit paraître la même année, lui acquirent encore plus de réputation. Ce livre jeta une lumière nouvelle sur les classes les moins connues du règne animal, celles que l'on confondait sous le nom de vers. Ces deux ouvrages avaient fait connaître au loin leur auteur, et divers gouvernements cherchèrent à l'attirer: peut-être eût-il préféré le sien, s'il en avait reçu la moindre avance; mais, comme il n'arrive que trop souvent, dit M. Cuvier, ce fut chez lui qu'on le méconnut. Réduit à s'expatrier, Pallas n'hésita point; le pays qui offrait un champ plus neuf à ses recherches fut préféré: il accepta une place qui lui fut offerte par Catherine II, à l'académie de Pétersbourg. Cette princesse ne voulant point que des savants étrangers se chargeassent d'observer, en Sibérie, le passage de Vénus sur le Soleil, en 1769, comme ils avaient observé celui de 1763, choisit, pour ce travail, des astronomes de son académie, et jugea nécessaire d'envoyer avec eux des naturalistes capables d'explorer le pays. Ce fut pour avoir part à cette entreprise, que Pallas eut le bonheur de se voir appelé. Au milieu de tous les préparatifs d'un si grand voyage, il rédigea plusieurs nouveaux écrits, pleins de vues intéressantes, et donna surtout à l'académie ce fameux Mémoire sur les os des grands quadrupèdes si abondants en Sibérie, où il fit voir qu'il s'y en trouve d'éléphants, de rhinocéros, de buffles et de beaucoup d'autres genres d'animaux du midi, dont la quantité est presque innombrable. L'expédition se mit en marche au mois de juin 1768: elle était composée de sept astronomes et géomètres, de cinq naturalistes, et de plusieurs élèves, qui devaient se diriger en différents sens dans l'immense territoire qu'ils avaient à exploiter. Pallas, après avoir parcouru les plaines de la Russie d'Europe, et passé l'hiver de 1769 à Simbirsk, sur le Volga, au milieu des tribus tartares, aujourd'hui en grande partie agricoles, s'arrêta à Orenbourg, sur le Iaïk, rendez-vous de ces hordes encore nomades, qui errent dans les déserts salés du nord de la mer Caspienne, et des caravanes qui font, au travers de ces déserts, le commerce de l'Inde. Descendant le Iaïk, il séjourna à Gourief, sur la mer Caspienne, et observa avec soin la nature de ce grand lac. L'année 1770 fut employée à visiter les deux côtés des monts Oural, et les nombreuses mines de fer que l'on y a établies. Après avoir vu Tobolsk, capitale de la Sibérie, Pallas vint hiverner à Tchiliabinsk, au centre des plus importantes de ces mines. Il en repartit au printemps de 1772, pour les mines de Kolivan, sur la pente septentrionale des monts Altaï. Cette course se termina à Krasnoïarsk, sur le Ieniseï. L'année d'après, Pallas, marchant toujours vers l'est, traversa le grand lac Baïkal, et parcourut cette contrée montueuse, connue sous le nom de Daourie, qui s'étend jusque sur les frontières de la domination chinoise. C'est là qu'il observa pour la première fois une nature entièrement différente de celle de l'Europe. Après avoir vu

une infinité de peuplades à demi-sauvages, il retrouva enfin une nation civilisée, mais dont la civilisation ne ressemble, par aucune de ses formes, à celle de l'Europe. Revenant sur ses pas, et après avoir passé une seconde fois l'hiver à Krasnoïarsk, il retourna, en 1773, sur le Iaïk et sur la mer Caspienne, visita Astrakhan, étudia les Boukhares et les autres habitants du centre et du midi de l'Asie, qui viennent se mêler à la bizarre population de cette ville: il se rapprocha du Caucase, passa encore un hiver dans la contrée qui sépare le Volga du Tanaïs, et fut enfin de retour à Saint-Pétersbourg le 30 juillet 1774. Tout jeune et vigoureux qu'il était, Pallas revint accablé de souffrances, suites d'un voyage si pénible. A trente-trois ans, ses cheveux étaient blanchis: des dysenteries réitérées l'avaient affaibli; des ophtalmies opiniâtres menaçaient sa vue. Ses compagnons avaient encore été plus maltraités: presqu'aucun d'eux ne vécut assez pour donner lui-même sa relation; et ce fut Pallas qui redoubla d'activité pour rendre ce soin à leur mémoire. Les grands objets qu'il venait de voir, l'avaient trop frappé pour qu'il pût se contenter de publier le journal qu'il en avait tracé à la hâte; il avait observé à fond le terrain et les plantes, les animaux et les hommes; ses observations nourries, combinées par la réflexion, devinrent pour lui les sujets d'autant d'ouvrages où il montra pleinement la force de son génie. Il donna l'histoire de quelques quadrupèdes les plus célèbres de la Sibérie, et publia la description d'une foule d'oiseaux, de reptiles, de poissons, de mollusques, de vers et de zoophytes inconnus. Il ne fut pas même effrayé du projet immense d'une histoire générale des animaux et des plantes de l'empire russe; et il en a réellement fort avancé l'exécution, bien que ce dernier travail ait dû lui présenter plus de difficulté qu'aucun autre. En effet, c'était, pour ainsi dire, en voyageant qu'il était devenu botaniste; jusque-là, l'histoire des animaux avait été son étude de prédilection: mais, à peine arrivé, il se livra avec ardeur à celle des plantes. L'impératrice, dont la Flore de Russie flattait le goût par sa magnificence, fit remettre à l'auteur les herbiers recueillis avant lui par les voyageurs du gouvernement, et se chargea des frais de gravure et d'impression. Lui-même avait formé des collections considérables de plantes; et l'ouvrage promettait d'étendre, d'une manière remarquable, nos connaissances sur le règne végétal; mais il n'en a été publié que deux volumes. Pallas chercha, dans la suite, à faire connaître une partie de ses découvertes botaniques dans des ouvrages moins somptueux, mais qui pussent paraître sans secours étrangers. L'interruption de la grande Flore de Russie ne l'empêcha point d'entreprendre un ouvrage sur les animaux du même empire. On en a déjà imprimé un volume à Saint-Pétersbourg; mais il n'est pas publié. Pallas y a travaillé jusqu'à ses derniers moments. Il avait commencé un recueil particulier sur les insectes de Russie, dont il n'a paru que deux cahiers. « Rarement, des hommes aussi laborieux, observe M. Cuvier, ont-ils assez de calme pour concevoir de ces idées-mères propres à faire révolution dans les sciences; mais Pallas fit exception à

» cette règle. Il avait tenu à peu » qu'il ne changeât la face de la zoo» logie; il a vraiment changé celle » de la théorie de la terre. Une con» sidération attentive des deux gran» des chaînes de montagnes de Sibérie, » lui fit apercevoir cette règle géné» rale, qui s'est ensuite vérifiée par» tout, de la succession des trois or» dres primitifs de montagnes, les » granitiques au milieu, les schis» teuses à leurs côtés, et les cal» caires en dehors. On peut dire que » ce grand fait, nettement exprimé, » en 1777, dans un Mémoire lu à » l'académie, a donné naissance à » toute la nouvelle géologie: les Saus» sure, les Deluc, les Werner, sont » partis de là pour arriver à la vé» ritable connaissance de la structure » de la terre, si différente des idées » fantastiques des écrivains précé» dents. » Pallas rendit d'ailleurs un grand service à la géologie, par son deuxième Mémoire sur les ossements fossiles de Sibérie. Indépendamment de ses écrits qui importent aux naturalistes, il en a publié sur les nations mongoles, qui intéressent tous les hommes instruits. Catherine II ayant eu l'idée ingénieuse de faire rédiger des vocabulaires comparatifs de toutes les peuplades soumises à son sceptre, elle y travailla elle-même pendant quelque temps, et chargea Pallas, celui de tous les savants qui avait vu le plus de peuples et appris le plus de langues, de recueillir les vocabulaires asiatiques, mais en l'astreignant à suivre la liste des mots qu'elle avait formée. L'impératrice lui donna beaucoup d'autres preuves de confiance: il fut membre du comité chargé, en 1777, de faire une nouvelle topographie de l'empire russe, et historiographe de l'amirauté. Le grand-duc Alexandre, aujourd'hui empereur, et son frère Constantin, reçurent de lui des leçons d'histoire-naturelle et de physique. Occupé d'une manière aussi honorable, décoré de titres proportionnés à ses emplois, applaudi de l'Europe, Pallas jouissait à Pétersbourg de toute la considération qui pouvait s'allier avec sa qualité d'étranger, et avec l'état d'homme de lettres; mais il paraît que l'habitude des voyages, comme celle d'une vie pour ainsi dire sauvage, lui rendait le séjour des villes difficile à supporter. Également fatigué de la vie sédentaire, et de l'affluence des gens du monde et des étrangers, pour qui la maison d'un homme aussi célèbre était un rendez-vous naturel (*V.* PATRIN), il saisit l'occasion que lui offrit l'envahissement de la Crimée, pour visiter de nouvelles contrées; et il employa les années 1793 et 1794 à parcourir, à ses frais, les provinces méridionales de l'empire russe. Il revit Astrakhan, et suivit les frontières de la Circassie; mais il ne voulut pas se hasarder parmi des hommes encore plus dangereux qu'ils n'étaient intéressants. Il se rendit dans la Crimée. On sait avec quel appareil Potemkin avait conduit l'impératrice dans cette nouvelle conquête, et par quels prodiges de dépense et de despotisme, ce favori avait donné, pour quelques jours, à des déserts, l'apparence de contrées fertiles et florissantes. On dirait que Pallas partagea l'illusion de sa souveraine; ou peut-être le contraste entre les agréables vallons de la côte ouverte au midi, jouissant de la vue de la mer, plantés de vignes et de rosiers, et les tristes plaines du nord de la Russie, le frappa-t-il trop agréablement: il traça un tableau

enchanteur de la Tauride ; et la preuve qu'il était de bonne-foi, c'est qu'il souhaita d'y obtenir une retraite. Ce repos qu'il avait fui si long-temps, lui était devenu nécessaire. Dans son dernier voyage, en voulant examiner les bords d'une rivière dont la surface était gelée, la glace se cassa sous lui, et il tomba dans l'eau jusqu'à mi-corps : loin de tout secours, par un très-grand froid, il fut obligé de se faire traîner à plusieurs lieues, enveloppé dans une couverture. Cet accident lui causa des douleurs qu'il espéra de voir se calmer dans un climat plus doux que Saint-Pétersbourg ; mais son changement de séjour, loin de le soulager, ajouta encore à ses souffrances physiques des maux plus insupportables, des chagrins et des soucis de tout genre. L'impératrice, avertie du desir qu'il témoignait d'habiter la Tauride, lui fit présent de deux villages situés dans le plus riche canton de la presqu'isle, d'une grande maison dans la ville d'Akhmetchet, nommée par les Russes *Sympheropol*, et d'une somme considérable pour son établissement. Pallas s'y rendit à la fin de 1795 ; mais ce climat, qui lui avait paru si beau dans un court passage, se montra, à la longue, inconstant et humide : l'hiver y est très-rude ; on y éprouve les incommodités du nord et du midi. De plus, des biens donnés un peu légèrement, parce qu'on les croyait entièrement dépendants de l'ancien domaine des Khans de Crimée, se trouvèrent en partie litigieux, et attirèrent au nouveau titulaire des procès interminables. Enfin, et par-dessus tout, Pallas n'avait pas assez prévu quel vide il ressentirait lorsqu'éloigné de tous les hommes instruits, il se verrait dans l'impossibilité de communiquer ses idées. Bientôt détrompé, il exprimait déjà son chagrin, avec amertume, dans la Préface du deuxième volume de son second Voyage. Il a cependant passé en Crimée quinze années presqu'entières, continuant ses grands ouvrages, et exerçant envers les étrangers l'ancienne hospitalité du pays ; travaillant surtout à un projet fort important pour la Russie, celui d'améliorer la culture de la vigne. Mais aucune occupation ne put l'accoutumer à une vie si triste : les marques d'estime qu'il reçut de l'Europe, ne servirent qu'à augmenter ses regrets, et à lui rappeler davantage ce qu'il avait quitté. Voulant enfin s'arracher à sa situation, il vendit ses terres à vil prix, dit pour jamais adieu à la Russie, et revint, après quarante-deux ans d'absence, terminer ses jours dans sa ville natale. Rendu à des amis faits pour l'apprécier, rapproché d'un frère aîné qu'il chérissait, soigné par sa fille unique, qui lui avait voué l'attachement le plus tendre, il devait espérer encore quelques années heureuses : il projetait de visiter les villes de France et d'Italie, les plus riches en collections instructives ; de faire connaissance avec les hommes distingués qu'elles possédaient, et de rassembler ainsi de nouveaux matériaux pour mettre la dernière main à ses ouvrages ; mais les germes de maladies qu'il avait contractés dans ses voyages, et pendant son séjour en Crimée, se développèrent plutôt qu'on ne le craignait. Ses anciennes dysenteries le reprirent à un tel point, qu'il comprit aisément que son état n'offrait plus de ressource ; et, sans se fatiguer par des remèdes inutiles, toujours semblable à

ce qu'il avait été, il employa ses derniers jours à prendre les arrangements nécessaires pour assurer la continuation des travaux qu'il laissait incomplets, et pour placer utilement ce qui lui restait d'objets et d'observations à publier : il mourut le 8 sept. 1811, après avoir toujours mené la vie d'un véritable savant, uniquement occupé du progrès des sciences. Il unissait à un haut degré la sagacité à l'ardeur pour le travail ; et la paix qu'il entretint avec ses émules, annonce la douceur de son caractère. Il était conseiller-d'état de l'empereur de Russie, chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir, membre des académies des sciences de Pétersbourg, et des principales villes de l'Europe, et associé étranger de l'institut de France. Les principaux ouvrages de Pallas sont : I. *Elenchus Zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, la Haye, 1766, in-8°.; traduit en hollandais, par Boddaert; en allemand, par Wilkens, version publiée avec des additions et des notes, par Hermstædt, Nuremberg, 1787, in-4°. Pallas, encore jeune, prit sur lui de faire la revue et le catalogue d'un ordre entier d'êtres organisés, que vingt-cinq ans auparavant on regardait comme des plantes, et que les observations de Peyssonel, de Trembley, de Bernard de Jussieu, d'Ellis, apprirent à ranger parmi les animaux. Pallas disposa, avec une rare sagacité, la riche moisson de zoophytes, que lui fournirent les collections de Hollande. La netteté de ses descriptions, le soin avec lequel il rapporte à ses espèces les synonymes des autres naturalistes, étaient déjà bien remarquables. Son introduction l'était encore davantage : il y rejette cette division ancienne des êtres naturels en trois règnes, et y montre que les plantes ne sont, pour ainsi dire, qu'une des classes du grand règne organique, comme les quadrupèdes, les poissons, les insectes en sont d'autres. En admettant toutefois ce rapprochement de deux règnes, il n'a garde d'admettre aussi cette échelle unique des êtres à laquelle le talent de Bonnet venait de donner tant de vogue : il présente, au contraire, l'arbre de l'organisation comme produisant une multitude de branches latérales, qu'il est impossible de disposer sur une seule ligne sans faire violence à la nature. Quant aux coraux en particulier, il établit que leur tronc est lui-même vivant ; que c'est une sorte d'animal à plusieurs branches et à plusieurs têtes ; un animal composé, dont la partie pierreuse n'est que le squelète commun, lequel croît en même temps que les animaux particuliers, mais n'est point fabriqué par eux. Linné venait de soutenir le premier, avec force, ces idées hardies, reçues aujourd'hui par tous les naturalistes. II. *Miscellanea zoologica*, la Haye, 1766, in-4°. Dans cet ouvrage, Pallas prit hardiment pour modèles Buffon et son collaborateur Daubenton. On vit, avec étonnement, un auteur si jeune se charger à lui seul de leur double travail, et, sans se laisser éblouir par leur autorité, joindre encore, à la sagacité de l'un et à l'exactitude patiente de l'autre, ces vues méthodiques et rigoureusement coordonnées par tous les deux. Ne se laissant pas plus imposer par les erreurs de Linné que par celles de Buffon, il fit voir que la présence ou l'absence d'une coquille ne peut fournir la première base de la distribution des ani-

maux auxquels on donnait le nom de vers, mais que l'on doit d'abord consulter l'analogie de la structure. Certainement le naturaliste dont le coup-d'œil était si perçant, aurait débrouillé le chaos où gisaient pêle-mêle ces animaux sans vertèbres, s'il eût continué à s'en occuper avec la même suite: mais lorsqu'il publia ses idées, elles n'étaient pas entièrement mûres. Il commit donc des erreurs qu'un peu plus d'examen lui aurait fait éviter, et qui ont probablement contribué à réserver pour d'autres temps une révolution nécessaire, et sur la trace de laquelle il était. En faisant réimprimer cet ouvrage, il omit précisément le Mémoire le plus précieux du premier recueil. III. (En allemand): *Voyage dans différentes provinces de l'empire russe* de 1768 à 1773, Saint-Pétersbourg, 1771-1776, 3 vol. in-4°., avec cartes et figures; traduit en français par Gautier de la Peyronie, Paris, 1788-93, 5 vol. in-4°. avec atlas; 2e. édition, avec des notes de MM. Lamarck et Langlès, ibid., 1794 (an II), 8 vol. in-8°. avec atlas. Pallas employait le loisir de ses quartiers d'hiver à rédiger son journal; et, d'après le plan prescrit par le comte Orloff, il l'envoyait chaque année à Saint-Petersbourg, où l'on en publiait les volumes à mesure qu'ils étaient imprimés. On conçoit que, travaillant ainsi à la hâte, privé, dans ces solitudes, de tous moyens de comparaison, il devait être exposé à faire quelques méprises; à insister sur des choses connues, comme si elles eussent été nouvelles; à revenir plusieurs fois sur les mêmes objets : il aurait pu aussi mettre plus de mouvement dans sa relation, et faire saillir davantage les objets intéressants. Mais, comme l'observe M. Cuvier, des hivers de six mois, passés dans des cabanes, loin de toute idée d'instruction, avec du pain noir et de l'eau-de-vie pour unique restaurant, un froid qui faisait geler le mercure; des étés insupportables par la chaleur pendant le peu de semaines qu'ils duraient; la plus grande partie du temps de la course employée à gravir des rochers, à passer des marais à gué, à se frayer un chemin dans les bois en abattant les arbres; ces myriades d'insectes qui remplissent l'air du nord, l'ensanglantant à chaque minute; des peuplades empreintes de toutes les misères du pays, d'une malpropreté dégoûtante, souvent d'une laideur monstrueuse, toujours tristement stupides; les Européens même abrutis par le climat et l'oisiveté : tout cela aurait pu refroidir l'imagination la plus vive. Pallas s'est distingué par l'exactitude de ses descriptions et par la justesse de ses observations souvent profondes : il s'est fait une loi de ne parler que de ce qu'il avait vu; et son Voyage est, suivant l'expression de Saussure, une mine inépuisable pour le naturaliste et pour l'homme d'état. Il en parut un extrait en allemand (Francfort et Leipzig, 1776-1778, 3 vol. in-8°., figures); il contient tous les événements: d'autres extraits ne renferment que les mœurs des divers peuples. Il a été fondu en partie avec celui de Gmelin, et d'autres de ses compagnons dans l'ouvrage suivant: *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse*, etc. Berne et la Haye, 1779-1783, 3 vol. in-4°, cartes et figures; Lausanne, 1784-1787, 6 vol. in-8°, cartes et figures. Enfin il en existe un extrait très-incomplet, in-

titulé : *Voyages chez les peuples Kalmouks et les Tartares*, Berne, 1792, in-8°., avec cartes et figures. Les 382 premières pages ne sont guère qu'une réimpression du premier volume de l'ouvrage précédent : les caractères sont les mêmes jusqu'à la page 352 ; l'impression change à la page 353. Un morceau avec ce titre, *Fragment de voyages de MM. Pallas, Gmelin*, etc., termine le volume. Il y a aussi une traduction russe de tout le Voyage, Saint-Pétersbourg, 1773, in-4°., avec un supplément. IV. *Recueil de documents historiques sur les peuplades mongoles*, Saint-Pétersbourg, 1776 et 1801, 2 vol. in-4°., figures. Ce livre ne traite pas seulement de l'origine et des caractères physiques de ces peuples mongols, de leurs mœurs et de leurs gouvernements; une grande partie est consacrée au détail de leur religion. A la demande de l'académie, Pallas réunit aux observations qu'il avait faites lui-même chez les Kalmouks, celles de Müller, de Gmelin et de Iæhrig, habitant de Tzaritzyn sur le Volga. Ce dernier qui, avec Nitschmann, son compatriote, avait servi d'interprète à Pallas dans cette colonie allemande, voisine d'un camp de Kalmouks, fut, sur sa proposition, renvoyé en Sibérie par l'académie de Saint-Pétersbourg pour se perfectionner dans la langue des Mongols, en vivant au milieu de leurs hordes, et traduire des livres mongols et tibetains. Iæhrig, homme studieux, s'appliqua beaucoup à ces langues ; mais il oublia la sienne pendant un séjour de dix ans chez ces peuples : de sorte que ses traductions du mongol et du kalmouk présentent plutôt des phrases étrangères exprimées en mots allemands, que des phrases allemandes ; ce qui le rend extrêmement difficile à comprendre. L'ouvrage de Pallas est diffus et mal rédigé. Dans son état actuel, il est très-malaisé d'y trouver quelque chose; car il manque de tables des matières et même des chapitres. Le style est négligé ; l'orthographe des noms-propres incorrecte. Avec ses défauts, ce livre offre une riche mine à exploiter : suivant l'observation de M. Cuvier, il mérite d'être traduit en français ; mais il faudrait le refondre entièrement. V. (En français). *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe*. Pétersbourg, 1777, in-8° ; Paris, 1782, in-12; traduites en allemand, Saint-Pétersbourg, 1777, in-8°. VI. *Spicilegia zoologica*, en quatorze fascicules, Berlin, 1767-1780, in-4°. Pallas a fait réimprimer sous ce titre, ses *Miscellanea zoologica*, enrichis de beaucoup d'additions. Il traduisit, en allemand, les sept derniers fascicules ; il en destinait encore six autres à l'impression. On y trouve la description de différents quadrupèdes. L'histoire de quelques-uns des plus célèbres de la Sibérie, est si complète, qu'aucun, même les plus communs parmi nous, ne sont aussi bien connus. VII. *Novæ species quadrupedum è glirium ordine cum illustrationibus variis complurium ex hoc ordine animalium*, deux fascicules contenant 27 planches, Erlang, 1778-1779 ; ibid., 1784, in-4. L'histoire et l'anatomie de plusieurs espèces de rongeurs de l'empire de Russie, sont traitées dans ce livre avec cette richesse dont Buffon et Daubenton avaient seuls donné l'exemple ; et quoique, par modestie, il n'ait pas voulu y présenter de nouveaux genres, ses

descriptions sont faites avec un tel soin, que tout *méthodiste* intelligent pourrait en extraire les caractères génériques. VIII. (En allemand) *Nouveaux Essais sur le Nord, pour servir à la Géographie physique, à l'Ethnographie, à l'Histoire naturelle, et à l'Économie domestique*, Saint-Pétersbourg et Leipzig, 1781-1796, 7 vol. in-8°., avec cartes et figures; les 3 derniers vol. portent aussi le titre d'*Essais les plus nouveaux*, etc. Ce précieux recueil, qui commence à devenir rare, et que l'on ne rencontre pas toujours complet, renferme un grand nombre de morceaux intéressants. On remarque principalement: *Description du buffle de Tangut, à queue de cheval, et Remarques sur les espèces de bœufs sauvages*; c'est la traduction d'un Mémoire en français, inséré dans les *Actes de Saint-Pétersbourg*: ce petit buffle est celui dont la queue, garnie de longs crins comme celle du cheval, a fourni les marques de dignité militaire que les Turcs ont empruntées des Tatars, leurs ancêtres. — *Histoire naturelle d'une petite espèce de renard, des déserts méridionaux de l'Asie moyenne*: ces corsaks ou petits renards jaunâtres des déserts du nord de l'Inde, ont, suivant quelques écrivains, donné lieu à la fable des fourmis aurifères, rapportée par Hérodote. — *Observations sur la continuation des montagnes de Suède, qui se prolongent sur le territoire d'Olonetz, entre la mer Blanche et les lacs Ladoga et Onega*: Pallas avait parcouru, en 1768, ces hauteurs riches en fragments de diverses roches. — *Rapport sur des ossements de grands animaux étrangers, trouvés, en 1776, dans le gouvernement d'Astrakhan*: c'est une simple indication de la découverte d'os d'éléphants, de rhinocéros, de buffles, etc., trouvés sur les bords de la Sviiga. — *Détails sur la culture du Kountchout (Sesamum orientale) dans le gouvernement d'Astrakhan*, par C. Hablizl: l'auteur rend compte des tentatives faites pour acclimater cette plante usuelle, et en donne la description. — *Relation du Tibet, recueillie des récits de prêtres Tangoutains, établis parmi les Mongols de Selinghinsk.* Cette petite pièce, qui offre des renseignements authentiques sur un pays peu connu, a été traduite en français sous ce titre: *Description du Tibet, d'après la relation des lamas Tangoutes, établis parmi les Mongols*, Paris, 1808, in-8°. Reuilly, à qui l'on doit cette version, avait connu Pallas en Crimée; il y a joint, *Relation des fêtes et cérémonies qui eurent lieu à la régénération du Koutoukhtou, un des principaux prêtres de la Mongolie.* — *Description géographique du cours du fleuve Anadyr, et des ruisseaux qui s'y jettent.* Cette version est fidèle. — *Description des monts Altaï*, traduite du chinois, par Rossokhin. — *Voyage d'Andreief, Léontief et Lyssof, aux îles situées à l'embouchure de la Kowyma*: le voyage eut lieu sur la glace. — *Description du cap des Tchoukktchis et des îles voisines*, traduite du russe. — *Voyage du Kamtchatka aux îles nouvellement découvertes à l'est, et jusqu'à Alachka, sur le continent d'Amérique, fait en 1768 et 1769.* — Eclaircissements *sur les découvertes faites dans l'océan Oriental, entre la Sibérie et l'Amérique.* — *Description du dshikketai, demi-âne sauvage des déserts orientaux de l'Asie moyenne*: la description de cet ani-

mal, intermédiaire entre l'âne et le cheval, est traduite d'un Mémoire inséré dans les *Acta Petropolitana;* de même que les *Observations sur l'onagre ou âne sauvage des anciens.* — *Relation d'un voyage de caravane de Kiakhta à Peking, fait en 1727 et 1728, sous la conduite de Laurent Lange.* — *Journal d'un voyage de caravane de Tzourokaïtou, à travers la Mongolie, à Peking, fait en 1736, sous la conduite de Lange et de Fiesof.* Ils sont tous les deux importants pour la géographie de la partie orientale de l'Asie moyenne (*V.* Lange, XXIII, 352). — *Description géographico-historique de Peking:* elle est tirée du manuscrit d'un jésuite, et diffère en quelques points de celle qu'a publiée Delisle.—*Description topographique et physique de l'île de Béring;* elle est de Steller. — *Description de l'île de Cuivre ou Mednoï-Ostrof, sur la côte du Kamtchatka.* — *Voyage de quatre ans aux îles situées entre le Kamtchatka et l'Amérique, entrepris en 1772, sous la conduite de Pragin.* — *Extrait du voyage à la presqu'île d'Alachka, fait de 1770 à 1775,* par Solovief. — *Notice sur les Indous demeurants à Astrakhan.* — *Voyage de Messerschmidt en Sibérie, de 1720 à 1725;* — *Relation succincte d'un voyage physique, fait pendant près de six mois dans quelques gouvernements septentrionaux de l'empire Russe,* par Laxmann: il sert de complément aux observations de Pallas sur les montagnes d'Olonetz. — *Itinéraire de Kiev à Constantinople.* — *Voyage à la côte d'Amérique au nord de la Californie,* fait en 1775, par Maurelle, pilote de la frégate espagnole, commandée par La Bodega. — *Idées sur l'origine des Américains,* par Fischer. — *Extrait succinct de l'histoire de Géorgie.* — *Description du brûlement d'un principal lama ou prêtre calmouk.* — *Observations sur la province du Ghilan, en Perse, et sur ses montagnes,* par C. Hablizl. — *Nouvelle description des îles Kouriles.* — *Extrait du Journal du Cosaque Ivan Kobelef, sur le pays de Tchouktchis, et sur les îles situées vis-à-vis le détroit, et sur la pointe de l'Amérique;* ce Kobelef était allé, en 1779, du fort d'Ichighin sur le golfe de Pengina, dans le pays des Tchouktchis, et dans les îles voisines, et avait communiqué avec les habitants, qui lui avaient donné beaucoup de détails curieux. — (En français): *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce, en Sibérie, fait en 1781,* par Patrin. — *Description des mines et des usines de Nertchinsk, dans la Sibérie orientale;* plus étendue et plus moderne que celle qui se trouve dans le voyage de Georgi.—*Relation de la Crimée,* par Souyef; plus importante pour l'histoire que pour la géographie physique. — *Mémoire sur les occupations des paysans russes:* morceau couronné, en 1782, par la société économique de Saint-Pétersbourg.—*Voyage dans la mer Glaciale, de 1764 à 1766,* par Tchitchakof. — *Voyage dans les monts Altaï russes, pour la recherche de pierres, telles que le porphyre, le vert antique, etc., propres à faire de beaux vases,* par Changin. — *Voyage de Mozdok, dans l'intérieur du Caucase;* cette relation est très-intéressante. — *Notice sur les îles de Liakhof, dans la mer Glaciale.* — *Lettres écrites pendant un voyage dans la Sibérie méridionale, et dans le pays des Dsoungars,*

autour du lac Zaisan, par Sivers. IX. *Icones insectorum, præsertim Russiæ, Sibiriæque peculiarium*, Erlang, 1781-82, 2 fascicules in-4°. X. *Flora rossica, seu stirpium imperii rossici per Europam et Asiam indigenarum descriptiones et icones*, Pétersbourg, 1784-85, 2 vol. in-fol.; réimprimé à Francfort, 2 vol. in-8°., 1789-1790; traduit en russe, par Tzouef, Saint-Pétersbourg, 1786. Ces deux volumes, les seuls qui aient été publiés, contenant 101 fig., offrent principalement les arbres et les arbustes; on n'a que quelques planches du troisième. XI. *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa, Augustissimæ curâ collecta*, Saint-Pétersbourg, 1787-89, 2 vol. in-4°. Bacmeister, homme docte et studieux, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et bibliothécaire de l'académie des sciences de Saint Pétersbourg, conçut le premier en Russie le projet de publier un vocabulaire comparatif de toutes les langues. Il entretint à cet effet une correspondance avec les savants de divers pays, et sut intéresser Catherine II à son entreprise (*V.* Bacmeister, III, 177). On ne sait pas comment il abandonna son projet; mais l'impératrice en confia l'exécution à Pallas. L'ouvrage devait avoir trois volumes. Les deux premiers contiennent 286 mots de deux cents langues d'Europe et d'Asie: les langues d'Afrique et d'Amérique étaient réservées pour le troisième; il n'a point paru. L'impératrice avait fait elle-même la liste de cent trente mots à comparer; Pallas fut astreint à suivre cette liste, dont le choix eût pu être meilleur. A l'exception du titre et de la préface, l'ouvrage est en caractères russes; ce qui en rend l'usage difficile et borné. Il paraît que Catherine ne fut pas contente de la besogne de Pallas; car, en 1790 et 1791, elle fit publier une autre édition, en 4 vol. in-4°., rédigée par ordre alphabétique, et dans laquelle on avait fondu les langues de l'Asie et de l'Afrique, qui se trouvaient entre les mains de l'éditeur: mais cette édition est encore inférieure à la première. Au reste, Pallas avait travaillé malgré lui à ce Glossaire, qui a été assez bien apprécié par Volney, dans un rapport lu à l'académie celtique en 1805 (Voy. le *Moniteur* du 24 oct. 1805 et l'art. C. F. P. Masson, p. 431). XII. (En français): *Tableau physique et topographique de la Tauride, tiré du journal d'un voyage fait en 1794*, Saint-Pétersbourg, 1795, in-4°.; réimprimé à Paris, an VII (1799), in-8°. et in-4°. XIII. *Observations recueillies pendant un voyage fait, en 1793 et 1794, dans les provinces méridionales de l'empire russe*, Leipzig, 1789-1801, 2 vol. in-4°.; ce livre fut publié en allemand et en français, figures coloriées et cartes; ibid., 1803, 2 vol. in-8°., avec cartes et figures en noir; traduit de nouveau en français, par La Boulaye et Tonnelier, avec des notes, sous le titre de *Voyages entrepris dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie*, Paris, 1805, 2 vol. in-4°. et atlas; ibid., 2 vol. in-8°. La première partie de ce Voyage renferme la description des steppes du Volga, et des contrées sablonneuses qui bordent la mer Caspienne jusqu'au Caucase; la seconde traite de la Crimée: l'ouvrage précédent est réimprimé à la fin du livre. Pallas, ayant parcouru cette fois des pays moins sauvages que ceux qu'il avait visités auparavant, ses observations sont plus liées entre elles, et la

lecture du livre est plus agréable. On y trouve beaucoup de faits nouveaux sur l'histoire naturelle, la physique, l'agriculture, la population, le commerce et les arts. XIV. *Species astragalorum descriptæ, et iconibus instructæ*, Leipzig, 1800, 13 fascicules in-fol., fig. XV. *Illustrationes plantarum imperfectè vel nondùm cognitarum*, ibid., 1803-1807, 4 fascicules in-fol., fig. On y trouve l'histoire des halophytes, ou de ces plantes maritimes de la famille des salicors, si abondantes dans les steppes qui couvrent la Russie méridionale. Les absintes, les armoises, non moins nombreuses dans ces steppes, et qui y avaient déjà été remarquées par les anciens, devaient faire suite aux halophytes; mais les malheurs causés par la guerre ont fait abandonner ce projet. XVI. *Fauna Asiatico-Rossica*, Saint-Pétersbourg, 1811 et 1812; cet ouvrage n'a pas été publié. Tous les manuscrits relatifs aux animaux vertébrés sont rédigés; des juges compétents assurent qu'il s'y trouve plusieurs espèces nouvelles, et beaucoup d'observations intéressantes. XVII. Un grand nombre de Mémoires, en latin ou en français, dans les *Acta Naturæ curiosorum*, et dans les *Commentarii Petropolitani novi*; les plus intéressants sont: *Descriptiones quadrupedum et avium, anno 1769 observatorum, et descriptiones fugitivæ animalium atque plantarum, annis* 1768 et 1769 *observatorum*. — *De reliquiis animalium exoticorum per Asiam Borealem repertis complementum.* — *Equus hemionus Mongolis Dshikketaï dictus.* — *Tetras arenaria.* — *Lacerta apoda.* — *De dentibus molaribus fossilibus ignoti animalis, canadensibus analogi.* — *Description du buffle à queue de cheval.* — *Observation sur l'onagre.* — *Observationes circa myrmecophagum africanum.* — *Descriptiones plantarum Sibiriæ peculiarium.* — *Réflexions sur les anciens travaux des mines en Sibérie.* Bailly avait voulu attribuer ces exploitations à ces antiques peuples du Nord, premiers inventeurs, selon lui, des arts et des sciences. Pallas prouva qu'elles sont dues au contraire tout simplement aux Madjars, ancêtres des Hongrois. — *Mémoire sur les variations des animaux*; cet opuscule contient beaucoup d'idées, sinon démontrées, au moins très-ingénieuses, sur la dégénération des animaux. — *Felis manul*; Pallas pense que c'est de ce chat sauvage que dérivent les chats angoras. XVIII. Divers Traités ou Mémoires, insérés dans des recueils écrits en russe ou en allemand. On remarque dans le nombre: *Notice sur les découvertes des Russes, entre l'Asie et l'Amérique*; — *Sur l'orographie de la Sibérie*; — *Description de la manière de préparer le chagrin ou parchemin grenu, comme à Astrakhan*; — *Sur la préparation de la soude*; — *Sur deux plantes soyeuses qui croissent naturellement en Russie*. XIX. Il a publié les Voyages de Guldenstaedt et de Steller, et le quatrième volume de celui de S. Th. Gmelin (*V.* ces noms); ces éditions sont généralement incorrectes. M. Rudolphi a composé un *Essai historique sur Pallas*; et M. Cuvier a prononcé, dans la séance de l'Institut du 5 janvier 1813, un Éloge, dont on a en partie extrait cet article. Plusieurs botanistes, voulant reconnaître les services rendus par Pallas à l'histoire naturelle, ont donné son nom à divers genres de plantes, qui n'ont pas été adoptés, par-

ce qu'ils ont été réunis à d'autres. Ce nom est resté à l'*Encelia* d'Adanson, qu'Aiton et Willdenow ont nommée *Pallasia* : c'est une plante vivace, de la syngénésie, et de la famille des corymbifères, qui croît au Pérou, et se cultive en Europe dans les jardins de botanique. E-s.

PALLAVICINI ou PELAVICINO (Le marquis OBERTO) fut, au milieu du treizième siècle, chef d'une maison illustre de Lombardie, et feudataire immédiat de l'Empire. C'était un grand capitaine, qui augmenta la célébrité de sa famille, mais qui, après d'éclatantes victoires, attira sur elle de grands revers. Dès le commencement des démêlés de l'empereur Frédéric II avec les papes, Pelavicino embrassa le parti de ce monarque, et lui assura l'alliance de la ville de Plaisance, près de laquelle sa famille possédait des fiefs considérables qui lui sont demeurés jusqu'à nos jours. Mais un légat de Grégoire IX réussit, en 1236, à exciter la défiance des citoyens de Plaisance contre Pelavicino, et à le faire chasser de sa patrie. Cet affront lui inspira une haine irréconciliable contre les prêtres et les Guelfes. Frédéric II s'empressa de l'affermir dans ces sentiments : il le nomma vicaire impérial en Lunigiane ; et il le chargea, pendant les années 1240 et 1241, de conduire la guerre qu'il faisait aux Génois. Ce fut alors que Pelavicino commença de développer ses grands talents militaires. Ses succès, qu'il devait bien plus à son génie qu'à l'emploi de forces peu considérables, lui attachèrent irrévocablement ses soldats ; et il se forma pendant cette guerre un corps redoutable de cavalerie, qui ne voulait reconnaître d'autre autorité que la sienne. La mort de l'empereur, et l'anarchie de l'empire, augmentèrent, en 1250, la puissance des généraux de Frédéric II. Les villes et les gentilshommes attachés au parti Gibelin recherchèrent leur protection. Crémone offrit la charge de podestat à Oberto Pelavicino : comme général et comme juge, il exerça, dans cette république, un pouvoir souverain, qu'il affermit bientôt par une grande victoire, remportée le 18 août 1250 sur les Parmesans. Bientôt après, les habitants de Plaisance, revenus au parti Gibelin, recherchèrent son alliance ; et, en 1254, ils choisirent pour leur souverain ce même gentilhomme qu'ils avaient autrefois exilé ; néanmoins ils se révoltèrent contre lui, le 24 juillet 1257, et secouèrent son autorité : Pavie, d'autre part, s'était volontairement donnée à lui ; et l'alliance des seigneurs Gibelins, parmi lesquels on distinguait le féroce Eccelin da Romano, consolidait encore son pouvoir. L'alliance de ce tyran, dont les talents et la bravoure égalèrent la cruauté, n'était cependant pour Pelavicino ni sans danger ni sans honte. Ils s'étaient rendus maîtres ensemble de Brescia ; mais Eccelino, voulant garder seul cette conquête, prit des mesures qui devaient le défaire de son associé. Pelavicino en fut averti ; il se retira précipitamment de Brescia, et proposa son alliance aux Guelfes, pour délivrer avec eux la Lombardie du monstre qui l'opprimait. Il eut une grande part, le 27 sept. 1259, à la victoire de Cassano, à la suite de laquelle Eccelino, prisonnier, mourut de ses blessures ; et Pelavicino, qui, malgré sa réconciliation momentanée avec les Guelfes, n'avait point perdu son crédit auprès des Gibelins, demeura chef de leur parti en Lombardie. Il en

profita pour s'assurer la seigneurie de Brescia, et pour partager, bientot après, celle de Milan avec la maison de la Torre. En 1261, il recouvra de nouveau la souveraineté de Plaisance; et il y joignit celle de Tortone. Ainsi le marquis Pelavicino avait déjà fondé en Lombardie un état d'autant plus puissant que les villes de cette province étaient à cette époque plus riches et plus populeuses que celles de tout le reste de l'Europe. Mais, en 1265, l'armée de Charles d'Anjou, qui marchait à la conquête du royaume de Naples, renversa cette nouvelle souveraineté avant que le temps l'eût affermie. Pelavicino n'osa point livrer bataille à l'armée française qui traversait la Lombardie; et il perdit beaucoup de soldats dans des affaires de postes. Le 30 janvier 1266, la ville de Brescia fut surprise par les Guelfes, et lui fut enlevée. Crémone qui était demeurée dix-sept ans sous sa domination, y fut soustraite l'année suivante: déjà il avait perdu d'autres cités, et il ne lui restait plus aucune de celles qui s'étaient soumises volontairement à lui. Mais un grand nombre de châteaux-forts, dans toute la Lombardie Cispadane, étaient encore garnis de ses soldats, et retenaient les campagnes sous son obéissance. Les Parmesans, pour achever de le dépouiller, mirent le siége devant Borgo san-Donino, grande bourgade où il avait établi sa résidence, et qu'il fut forcé d'évacuer le 21 octobre 1268. Oberto Pelavicino ne survécut pas long-temps à ce dernier malheur: il mourut au mois de mai 1269, ayant à regretter toutes les conquêtes qu'il avait faites pendant une vie aussi agitée. Il s'était vu, dans un même temps, seigneur de Crémone, Milan, Brescia, Plaisance, Tortone et Alexandrie; il avait exercé, comme chef de parti, une autorité presqu'aussi illimitée à Pavie, Parme, Reggio et Modène. Enfin, comme seigneur de Milan, les villes de Como, Lodi et Novare dépendaient aussi de lui; en sorte que ses états surpassaient en étendue le duché de Milan, objet de l'ambition des plus puissants monarques au seizième siècle. Mais Pelavicino, plus guerrier que souverain, et plus chef de parti qu'arbitre suprême, n'était pas fait pour fonder une monarchie durable; il souilla ses exploits par de fréquentes cruautés, et son administration intérieure se ressentit de la violence de son caractère. Son fils Manfred lui succéda dans le gouvernement de ses fiefs héréditaires, qu'il transmit ensuite à ses descendants. Dans le siècle suivant, la famille de ces marquis changea son nom en celui de Pallavicini, pour effacer le souvenir des usurpations qui l'avaient agrandie par la spoliation de ses voisins.

S. S—i.

PALLAVICINO (Le cardinal Sforza) célèbre par son Histoire du concile de Trente, était né à Rome, en 1607, d'une des premières familles de cette ville. Il se distingua de bonne heure par son ardeur pour l'étude; et, à l'âge de vingt-un ans, il soutint, pendant trois jours, des thèses sur toutes les parties de la théologie, avec un applaudissement universel. Sa piété le détermina à embrasser l'état ecclésiastique, malgré l'opposition de ses parents; et la sagesse de sa conduite lui mérita bientôt d'être admis dans les congrégations chargées de maintenir l'ordre public à Rome. Il se délassait de ses occupations par la culture des lettres; et l'académie des *Umoristi*, qui s'était empressée de

l'associer à ses travaux, lui déféra plusieurs fois l'honneur de la présider. Le pape Urbain VIII, charmé des talents de ce jeune prélat, le nomma successivement gouverneur de Iesi, d'Orviette, et enfin de Camerino : il avait l'espoir de parvenir rapidement aux premières dignités, quand il y renonça, en 1637, pour entrer dans la société des Jésuites. Après deux années de noviciat, il fut chargé de professer la philosophie, et ensuite la théologie, et fut enfin nommé préfet des études au Collége romain. La réputation de Pallavicino lui mérita la confiance du pape Innocent X, qui le chargea de différentes missions importantes; et le cardinal Fabio Chigi, son ancien ami, étant parvenu au trône pontifical, sous le nom d'Alexandre VII, le décora, en 1657, de la pourpre romaine. Pallavicino continua de vivre avec la même régularité que dans le cloître, partageant tous ses moments entre ses devoirs et l'étude; et il mourut le 5 juin 1667. Il fut enterré dans l'église Saint-André, où il avait prononcé ses vœux, et où l'on mit son épitaphe rapportée par Sotwel (*Bibl. soc. Jesu*, p. 739). L'ouvrage le plus connu de Pallavicino, celui auquel il doit toute sa réputation, est l'*Istoria del concilio di Trento*, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol.: il l'opposa à celle de Fra Paolo, avec lequel il est pourtant d'accord dans l'essentiel des faits; mais il en tire des conséquences diamétralement opposées (*V.* SARPI). Cette histoire, composée sur de bons mémoires (*V.* Ter. ALCIAT, I, 456), est très bien écrite; Robertson la cite souvent comme une de ses autorités (Hist. de Ch. V) : mais on reproche à l'auteur de s'être livré à de fréquentes digressions, qui auraient mieux trouvé leur place dans un traité de controverse, et d'avoir élevé trop haut les prétentions de la cour de Rome sur le gouvernement temporel. J. Lenoir, théologal de Séez, publia une critique de cet ouvrage sous ce titre : *Les Nouvelles lumières politiques*, ou l'évangile nouveau du cardinal Pallavicino, révélé par lui dans son histoire du concile de Trente (*V.* LENOIR) (1). Pallavicino publia une seconde édition, corrigée et augmentée, de cette Histoire, Rome, 1664, 3 vol. in-4°.; elle a été traduite en latin par le P. Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4°., et l'on assure qu'elle l'avait été en français par l'abbé Godon, chanoine de Rouen, qui n'osa pas mettre son travail au jour (Voy. les *Mélanges de Vigneul Marville*, I, 22). On peut voir dans l'Ami de la religion et du roi n°. 762 (XXX, 78), la notice de deux autres versions françaises inédites du même ouvrage (2). Il existe un abrégé en

(1) On a parlé, à l'art. DUMARSAIS, d'un ouvrage attribué à ce philosophe, intitulé : *Politique chancelle de la cour de Rome, tirée de l'histoire du concile de Trente, du cardinal Pallavicini*, 1719, in-12. Il est probable que cet ouvrage n'est qu'une réimpression de celui de Jean Lenoir, dont l'éditeur aurait seulement changé le titre et rajeuni le style.

(2) Le manuscrit original de la traduction de l'abbé Leveel, est en 6 vol. in-fol.; elle est faite sur la seconde édition de Pallavicino, in-4°., et le traducteur y a joint quelques additions qu'il a trouvées dans l'édition de Milan, de 1745. La traduction nous a paru plus fidèle qu'élégante. L'abbé Leveel y a joint un grand nombre de notes, dont la plupart pourraient, ce semble, être retranchées sans beaucoup d'inconvénient; et comme ces notes sont à-peu-près aussi étendues que le texte même, du moins dans le premier volume que nous avons sous les yeux, il en résulte que l'ouvrage, si on l'imprimait sans les notes, serait beaucoup moins volumineux. Il serait à désirer sans doute que cette traduction fût publiée pour faire connaître en France toute la malice et la mauvaise-foi de Fra Paolo dans son histoire du concile de Trente. L'abbé Leveel publia, en 1785, le prospectus de sa traduction, et demanda à l'assemblée du clergé d'en favoriser l'impression. Il intéressa aussi l'archevêque de Paris, à son entreprise. Toutefois sa traduction n'a pas vu le jour. Leveel était né au diocèse de Coutances en Normandie; étant venu à Paris, il fut

italien de l'*Histoire* du concile de Trente, sous le nom de J. Pierre Cataloni, Rome, 1666, in-8°.; mais il est certain que Pallavicino y eut lui-même la plus grande part. Rinaldo Lucarini, évêque de Piève, et Ang. Marie Taja, ont publié, chacun, un *Recueil* de sentences et maximes tirées de l'histoire de Pallavicino. Outre quelques *Thèses* et des *Opuscules* dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jes.*, on a de ce prélat, un *Cours* entier de théologie, un *Commentaire* sur la *Somme* de saint Thomas, divers traités ascétiques, tels que, l'*Art de la perfection chrétienne*, quatre livres du *Bien*, etc., une défense de son institut (*Vindicationes societatis Jesu*), Rome, 1649, in-4°.; et enfin quelques écrits littéraires : I. *Gli fasti sacri, in ottava rima*. Cet ouvrage était sous presse lorsque Pallavicino entra chez les jésuites; il fit aussitôt détruire tout ce qui était imprimé. Cependant il en existe un exemplaire dans une bibliothèque de Parme, contenant deux chants de ce poème (Voy. la *Vita del card. Pallavicino*, par Affò, p. 15). II. *Ermenigilde*, tragédie, Rome, 1644, in-8°., 2e. éd., 1655, in-8°. Cette pièce qui fut représentée au College romain est précédée d'un discours qui renferme, au jugement de Tiraboschi, d'excellentes réflexions sur l'art dramatique : l'auteur s'attache surtout à démontrer que la tragédie doit être écrite en vers rimés; mais il n'a pu réussir à en convaincre ses compatriotes. III. *Gli Avvertimenti grammaticali*, ibid., 1661, 1675, in-12. Ce petit ouvrage qui contient des préceptes très-utiles, parut sous le nom du P. Fr. Rainaldi. IV. *Trattato dello stile e del dialogo*, ibid. 1662, in-12, réimprimé plusieurs fois. V. *Lettere*, Rome, 1668, in-8°.; Venise, 1669, in-12, etc. J. B. Pavarelli est l'éditeur de ce recueil. Crasso a publié l'éloge de Pallavicino avec son portrait, dans le premier volume de ses *Elogii d'uomini letterati*. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* de cet illustre prélat, par Affò, dans le tome v de la *Raccolta Ferrarese*, et la *Storia della letteratura italian.* de Tiraboschi, VIII, 132-36. W—s.

PALLAVICINO (Ferrante), littérateur italien, qui doit sa célébrité moins encore à ses talents qu'à ses malheurs, était né, vers 1618, à Plaisance, d'une famille illustre par son ancienneté, et par le grand nombre d'hommes de mérite qu'elle a produits. Ses parents le destinèrent à l'état religieux, sans consulter sa vocation, et lui firent prendre fort jeune l'habit des chanoines de Latran. Il acheva ensuite ses études à l'université de Padoue, avec beaucoup de succès, et vint habiter la maison de son ordre à Venise, où, s'étant fait connaître sous des rapports avantageux, il fut admis, avant l'âge de vingt ans, à l'academie des *Incogniti*. Une passion qu'il conçut, à cette époque, pour une belle Vénitienne, troubla la tranquillité dont il jouissait. Comme il ne pouvait pas voir sa maîtresse aussi souvent qu'il l'aurait desiré, il sollicita de ses supérieurs la permission de voyager en France : mais il se tint caché dans Venise; et pour confirmer l'idée de son éloignement, il adressait à ses amis des lettres qu'il supposait écrites de Paris, et dans lesquelles il

successivement supérieur de la maison de la Trinité, et chanoine de Saint-Marcel. Il se cacha pendant la terreur, et mourut à Paris, vers 1793, étant alors âgé d'environ 70 ans. P—c—t.

leur rendait compte de ce qu'il avait vu. Ces lettres, remplies de détails piquants, ajoutèrent encore à l'idée qu'il avait déjà donnée de son esprit; et quand, lassé de sa passion, il jugea à propos de reparaître, on l'accueillit avec plus d'empressement qu'avant son prétendu voyage. Il partit, quelque temps après, pour l'Allemagne, avec le duc d'Amalfi, qui l'avait nommé son chapelain, et puisa, dans ses entretiens avec les théologiens protestants, des principes qu'il ne tarda pas de manifester, sans prévoir les suites funestes que pourrait avoir sa légèreté. De retour à Venise, après un an d'absence, il commença de se déchaîner contre la cour de Rome, et en particulier contre les Barberins, dont il croyait avoir à se plaindre. Cédant aux sollicitations de quelques libraires, il publia différents opuscules satiriques, dont le produit lui servait à satisfaire ses passions; le succès qu'ils obtinrent, l'enhardit à suivre cette carrière périlleuse. Sur les plaintes du légat, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'au bout de six mois, par les sollicitations d'une courtisane à laquelle il s'était attaché. Loin de profiter de cette leçon, il quitta l'habit de son ordre, et continua d'inonder l'Italie de libelles. Les Barberins irrités résolurent de l'en punir; mais, comme il était à Venise sous la protection du sénat, il pouvait, tant qu'il y resterait, braver leur colère impuissante. Un de leurs émissaires (1), ayant gagné sa confiance, sut le décider à passer en France, où il lui promettait la protection du cardinal de Richelieu. Pallavicino, ne croyant pas devoir suspecter la bonne-foi de son guide, se laissa conduire en Provence; mais arrivé sur les confins du Comtat, il y fut arrêté par ordre du légat, et enfermé dans une prison d'Avignon. Ayant trouvé le moyen d'adoucir son geolier, il en obtint, sous le prétexte de lire, des chandelles dont il se servit pour mettre le feu à la porte de son cachot: elle était malheureusement pour lui doublée en fer; et cette tentative n'aboutit qu'à le faire resserrer avec la dernière rigueur. Il n'avait cependant pas perdu l'espérance de recouvrer la liberté; et il commençait à retrouver assez de force pour chercher des distractions à ses douleurs dans la culture de la poésie, quand l'ordre arriva de Rome de presser son supplice. Pallavicino eut la tête tranchée le 5 mars 1644, à l'âge de vingt-six ans. Le traître qui l'avait livré, fut assassiné, quelques mois après, dans Paris, par un Italien, à qui le cardinal Mazarin fit accorder sa grâce. On est obligé de convenir que Pallavicino avait mérité en partie son sort: mais sa grande jeunesse le rendait digne de plus d'indulgence; et il est probable que, mûri par l'âge, il aurait fait un plus noble emploi de ses talents. On a de lui un grand nombre d'*Opuscules*. Brusoni en a donné la liste détaillée à la suite de la vie de cet écrivain, son ami; et Prosp. Marchand l'a copiée dans la note C de son article *Pallavicino*. Ses ouvrages permis (*Opere permesse*) ont été publiés à Venise, 1655, 4 vol. in-12, précédés de la vie de l'auteur par Brusoni; mais les curieux ne font aucun cas de ce recueil, et recherchent seulement les *Opere scelte*, Villefranche (Genève), 1660, 2 parties in-12. Les éditions sous la rubrique de Ville-

(1) C'est un Français qui est accusé de cette action infame; il se faisait nommer à Venise *Morone*; mais c'était, dit-on, Charles de Bresche, fils d'un libraire de Paris.

franche, 1666 ou 1673, ont été imprimées en Hollande. Les morceaux les plus remarquables de ce recueil, sont : Le *Rete di Vulcano*, sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide, dont on trouvera l'extrait dans le *Conservateur*, Amsterdam, 1757. — *Il divorzio celeste ;* c'est une satire assez vive contre les abus de la cour de Rome. La Monnoye prétend qu'elle n'est pas de Pallavicino; mais Prosp. Marchand et la plupart des autres bibliographes ne partagent pas cette opinion (1) : elle a été traduite en français, par un anonyme, Villefranche (Genève), 1644, in-12, et par Brodeau d'Oiseville, Amsterdam, 1696, in-12, précéd. de la vie de l'auteur (2). — *Il Corriero svaligiato* (le Courier dévalisé), trad. en franç. (Hollande), 1644, in-12. Le comte de Mirabeau a emprunté le titre et le cadre de cet ouvrage (*V.* MIRABEAU). — La *Buccinata, overo Butarella per le api Barberini.* C'est une satire contre les Barberins, qui, comme l'on sait, avaient des abeilles dans leurs armoiries ; elle était accompagnée d'une planche représentant un crucifix planté dans des épines, et environné d'un essaim d'abeilles, avec ces mots du psalmiste : *Circumdederunt me sicut apes*, etc. — *Dialogo tra due soldati del duca di Parma ;* c'est encore une satire contre Urbain VIII, qui avait déclaré la guerre au duc de Parme : elle a été traduite en français, à la suite du *Divorce celeste.* — La *Pudicizia schernita ;* la *Rhetorica delle P....* deux productions licencieuses. On peut consulter, pour plus de détails, outre les auteurs déjà cités, le *Dict.* de Chaufepié, et surtout les *Memorie* de Poggiali, *per la storia letterar. di Piacenza, II*, 170 et suiv. — PALLAVICINO (Nic. Marie), jésuite, né à Gènes, fut le théologien et le panégyriste de la reine Christine de Suède, et publia, en 1686, à Rome, une *Défense de l'Église catholique ou du saint Pontificat*, 3 vol. in fol. ; ouvrage remarquable par l'érudition, et qui a fourni, à beaucoup d'apologistes de l'Eglise romaine, des raisonnements et des preuves qu'ils ne se sont pas vantés d'y avoir puisées. W—s.

(1) Dans tous les cas, le premier livre est le seul qui soit de Pallavicino; les deux autres, publiés pour la première fois, à Genève, en 1679, sont attribués à Gregoire Leti (*V.* LETI.)

(2) Cette Vie est un abrégé de celle que Brusoni avait publiée en italien.

PALLIOT (PIERRE), imprimeur, né à Paris, en 1608, d'une famille de robe, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude du blason. Louvan Geliot, son cousin, avocat au parlement de Dijon, lui fit épouser la fille d'un imprimeur de cette ville ; et il succéda à son beau-père dans l'exercice de cette profession. C'était un homme exact à remplir ses devoirs, et très-laborieux : tout le temps qu'il ne passait pas dans son atelier, il l'employait à graver au burin, ou à déchiffrer de vieux manuscrits et d'anciens titres, dont il parvint, en peu de temps, à former une collection très-considérable. Il s'attacha particulièrement à la recherche des antiquités de la province de Bourgogne, devenue sa patrie adoptive; et il acquit une grande connaissance des familles nobles, de leur origine et de leurs alliances. Les talents qu'il développa en ce genre, lui méritèrent le titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états de Bourgogne. Son atelier était fréquenté par tous les savants et les littérateurs

qui brillaient à cette époque (1). Il mourut à Dijon, le 5 avril 1698, dans un âge très-avancé. On a de lui : I. *Le Parlement de Bourgogne, son origine, son établissement et ses progrès ;* avec les noms, qualités, armes et blasons, etc., Dijon, 1649, 2 vol. in-fol. C'est Palliot qui a gravé le frontispice, les lettres grises et les armoiries en grand nombre, qui décorent cet ouvrage. Cette *Histoire du parlement* a été continuée, jusqu'en 1733, par François Petitot ; et l'on en conserve la *Suite* jusqu'à la suppression des cours souveraines, dans différentes bibliothèques de Bourgogne. Le *Traité de la chambre des comptes de Dijon, son antiquité, et son établissement*, etc., est sorti de son imprimerie, 1651, in-fol. II. *Fondation, construction et règlement des hôpitaux du Saint-Esprit et de Notre-Dame de la Charité, en la ville de Dijon*, ibid., 1649, in-4°. III. *Dessin et idée historique et généalogique de la Duché de Bourgogne*, ibid., 1654, in-4°. Palliot n'a pas donné de suite à ce projet. IV. *La vraie et parfaite science des armoiries ou Indice armorial*, ibid., 1660 ou 1664, in-fol. Cet ouvrage est de Louvan Geliot ; mort le 3 mai 1641, de chagrin d'avoir perdu son fils unique ; mais Palliot l'a augmenté d'un grand nombre de remarques, et de plus de six mille écussons. Les amateurs de l'art héraldique font beaucoup de cas de cette édition, qui est devenue rare. V. *L'Histoire généalogique des comtes de Chamilly*, ibid., 1671, in-fol. deux parties, dont la seconde renferme les preuves. On conserve, à la bibliothèque du Roi, un exemplaire de cet ouvrage, couvert de notes critiques de la main de Pierre d'Hozier, qui rejette comme fausses différentes preuves alléguées par Palliot, observant qu'elles lui ont été données par Albert de Launay, insigne faussaire, pendu à Tournai pour des fabrications de titres (Voy. la *Bibliothèque historique de la France*, n°. 41496). VI. Il a laissé en manuscrit plusieurs *Généalogies*, citées dans la *Bibliothèque historique*, et un *Recueil* de pièces concernant la province de Bourgogne, en 14 vol. in-fol. Jean-Bernard Michault, avocat à Dijon, a publié un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Pierre Palliot*, in-12, de douze pages. Le portrait de Palliot a été gravé in-folio, par Drevet. W—s.

PALLUEL (François Cretté de), agronome distingué, né à Dugni, près Paris, le 31 mars 1741, mourut dans ce village, le 29 novembre 1798. Nommé, en 1789, membre de l'assemblée électorale de l'Ile de France, il fut admis dans la société royale d'agriculture. Élevé au milieu des travaux de la campagne, et s'y étant livré par goût, il ne les interrompit jamais, même à une époque où l'estime et la considération de ses concitoyens le désignèrent pour remplir des emplois honorables. Il fut nommé, en 1790, juge de paix à Pierrefite, administrateur du département de Paris, membre du directoire de ce même département, et, en 1791, député à l'assemblée législative. Il fut enfin choisi, en 1796, pour être membre de

(1) La Monnoye lui a adressé les vers suivants :

Vrai registre vivant, oracle plein de foi,
Trésor en recherches fertile,
Fameux Palliot, explique-moi
Cette énigme si difficile :
Comment sans cesse à lire appliquant ton esprit,
Tu sus trouver le temps d'écrire ?
Et comment ayant tant écrit,
Tu sus trouver le temps de lire ?

la commission d'agriculture, et membre du jury de l'école d'Alfort. Parmi les nombreux travaux auxquels s'est livré Palluel, on observe qu'il dirigea surtout son attention vers les objets qui intéressaient le perfectionnement de notre agriculture. Il fut un des premiers qui démontrèrent, par leurs exemples et par leurs écrits, le système vicieux des jachères, et la nécessité des prairies artificielles, de la multiplication des bestiaux, de l'amélioration des races, et de l'augmentation des engrais. On trouve, dans le recueil des Mémoires de la société d'agriculture de Paris, et dans la feuille du Cultivateur, plusieurs Mémoires ou observations qu'il a publiés sur ces divers sujets. Il abolit entièrement les jachères dans son domaine de Dugni, lorsque cette suppression était encore purement théorique parmi les cultivateurs. Le premier, il a cultivé en grand la chicorée sauvage, comme fourrage pour les bestiaux; et Arthur Young dit, à ce sujet, que le temps qu'il a employé dans ses voyages chez l'étranger, ne serait pas perdu, lors même qu'il n'en aurait pas retiré d'autres avantages pour sa patrie, que celui d'y avoir fait adopter cette culture. Palluel avait aussi introduit dans son exploitation la culture de plusieurs plantes fourragères, telles que les choux, le colsa, le seigle, le trèfle, la vesce, les racines, etc. Il cultivait en grand la pomme de terre, à une époque où ce tubercule précieux était fort rare. Voulant démontrer les avantages qu'elle présentait, même dans les mauvais terrains, il établit sa culture dans la plaine des Sablons, aux portes de Paris, et fit venir à cet effet les meilleures espèces des pays étrangers. Il a écrit sur l'éducation et le croisement des races de moutons, sur la manière de les nourrir et de les engraisser; sur le lavage et la fabrication de leurs laines. L'amélioration des chevaux, et celle des vaches, fixèrent également l'attention et le zèle de ce cultivateur infatigable. Il fit des expériences sur la nourriture la plus économique pour ces animaux; et il construisit à cet effet un hache-paille, dont l'usage était inconnu dans presque toute la France. Il imagina plusieurs autres instruments, tels qu'un cylindre à dents pour diviser les mottes, une charrue à butter les pommes de terre. Cretté de Palluel a prouvé, par sa gestion dans les différentes fonctions qu'il a remplies, son habileté dans les matières d'administration et d'économie politique. Il a publié, sur l'amélioration des communes, des avis, dont plusieurs ont été adoptés; il a écrit sur la plantation des bois. Son Mémoire sur le dessèchement des marais et leur mise en valeur, a été couronné par la société de Laon. Les travaux, les écrits, et les expériences multipliées de cet agriculteur, dans un temps où la théorie et la pratique n'étaient pas aussi avancés que de nos jours, ont beaucoup contribué au progrès des bonnes méthodes, et lui ont mérité, de la part d'un célèbre agronome étranger, un éloge confirmé par toutes les personnes qui l'ont connu: « Si toutes les fermes de France » étaient cultivées et portées au même degré de perfection que celle » de M. Cretté à Dugni, dit Arthur » Young, ce pays l'emporterait sur » le nôtre. » L—IE.

PALM (Jean-Philippe), né en 1766, à Schorndorf dans le Wurtemberg, était libraire à Nuremberg, en 1806, lorsque cette ville libre,

qui n'était point en guerre avec la France, fut cependant occupée par l'armée française. Accusé d'avoir distribué, au printemps de 1806, une brochure attribuée à M. Gentz, et dirigée contre Buonaparte, sous le titre de l'*Allemagne dans son profond abaissement*, Palm fut arrêté par un ordre venu de Paris, et conduit à Anspach, puis à Braunau, où il fut traduit devant une commission militaire, trois jours après son arrivée. N'ayant pas de défenseur, il parla lui-même avec beaucoup de fermeté, persistant à déclarer qu'il avait reçu la brochure en commission par la poste, et qu'il ignorait le nom de l'auteur. Tous les habitants s'intéressaient à lui ; et les juges eux-mêmes parurent attendris: mais l'ordre était positif; on le condamna à être fusillé, et ce cruel arrêt fut exécuté le même jour. Ce fut en vain que les dames des premières maisons de Braunau se rendirent chez le gouverneur Saint-Hilaire, tenant leurs enfants dans leurs bras, pour le supplier de différer cette exécution au moins de quelques heures. Le général ne leur cacha point son émotion ; mais il déclara qu'il ne pouvait rien changer à un ordre donné par l'empereur lui-même. Le malheureux libraire fut traîné au supplice dans une charette, et fusillé le 26 août 1806, trois heures après sa condamnation. L'indignation publique était extrême ; et elle n'aurait pas manqué d'éclater si la garnison toute entière n'eût été sous les armes. Palm fut honoré dans toute l'Allemagne comme un martyr; et, malgré la terreur qui s'était répandue dans cette contrée, on y ouvrit une souscription publique pour sa veuve et pour ses enfants. On en ouvrit aussi une à Londres, et une autre à Petersbourg, où l'empereur et l'impératrice douairière s'empressèrent de contribuer. Le comte de Soden a publié : *Jean Philippe Palm, libraire à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon*, Nuremberg, 1814, in-8°. (en allemand), à la librairie de Stein (c'était le nom de la maison que Palm avait dirigée). Z.

PALMA (Victor). *V.* Cayet.

PALMA (Jacopo), surnommé le *Vieux*, célèbre peintre de l'école vénitienne, naquit près de Bergame, vers l'année 1518. Lacombe, qui, dans son *Dictionnaire des artistes*, le fait naître en 1540, et mourir en 1588, l'a confondu avec un autre Jacopo Palma, petit-neveu du *Vieux*, et qui, tant que le Titien vécut, reçut, comme l'atteste Borghini, les leçons de ce maître. Palma le vieux, séduit par la manière de Giorgion, l'imita dans la vivacité du coloris et le vaporeux de son pinceau; et il semble qu'il rechercha surtout son faire, dans la *Sainte-Barbe*, que l'on voit à *Santa-Maria Formosa*, et que l'on regarde comme l'ouvrage où ce peintre a déployé l'exécution la plus vigoureuse et le plus beau caractère. On connaît plusieurs autres de ses tableaux, où il se rapproche davantage du Titien, dont il prit cette douceur qui caractérise principalement les premiers ouvrages de ce grand maître. Telles sont la *Cène*, à Sainte-Marie *Mater Domini*, et une *Madone*, dans l'église de Saint-Étienne de Vicence, qu'il a peintes avec une suavité incomparable, et que l'on regarde, à bon droit, comme deux de ses meilleures productions. Cependant, selon le témoignage de Zanotti, il a développé une plus grande originalité dans quelques autres tableaux, notamment

dans l'*Epiphanie*, qu'il a peinte à Santa-Helena. Tout y annonce un artiste qui n'imite la nature que dans ce qu'elle a de plus régulier, qui drape ses figures avec choix, et qui compose d'après les meilleures règles du goût. Le caractère général de ses productions est le fini soigné, l'union des teintes, de manière qu'il est impossible d'apercevoir le travail du pinceau; et l'un de ses historiens assure que chacun de ses ouvrages l'occupait long-temps, et qu'il le retouchait plusieurs fois. Dans l'empâtement des couleurs, et dans plusieurs autres parties, il se rapproche beaucoup du Lotto; et, s'il a moins de feu, s'il est moins élevé que ce dernier, il est peut-être plus constamment beau, surtout, dans ses têtes de femmes et d'enfants. On croit assez généralement que sa fille, Violante, que le Titien aimait avec passion, lui servait de modèle. On attribue à Palma un grand nombre de tableaux de galerie, répandus dans toute l'Italie, ainsi que plusieurs tableaux de *Vierges*, peintes sur des tuiles en hauteur, comme c'était l'usage des peintres de cette époque. On lui a encore attribué une foule d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Il a souvent suffi pour cela, qu'un tableau, dont l'auteur était inconnu, tînt le milieu entre la sécheresse de Gio. Bellini, et la belle fonte de couleurs du Titien, surtout quand on y remarquait des visages bien arrondis et bien colorés, des paysages touchés avec soin, des draperies roses, qu'il préférait aux teintes rouges, comme trop éclatantes. Cet artiste n'excellait pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Vasari parle avec enthousiasme de celui où il s'est peint lui-même, regardant une sphère: il le met au-dessus de tous les ouvrages connus en ce genre; et il ne craint pas d'avancer que ce seul portrait suffirait pour placer son auteur au rang des plus grands peintres qui ont existé. Le Musée du Louvre possède quatre tableaux de ce maître: I. Le *Portrait du chevalier Bayard remettant son épée dans le fourreau, après avoir armé François Ier. chevalier*. II. *La Vierge et l'Enfant-Jésus recevant les hommages de six autres saints*; ce tableau est un des plus beaux de ce maître. III. *Ex voto*: la Vierge et saint Joseph présentent l'Enfant-Jésus à l'adoration d'un jeune berger. IV. *La Vierge et l'Enfant-Jésus, sainte Catherine, saint Jean et sainte Agnès*. Le Musée possédait encore sept autres tableaux de ce maître, dont six, provenant de la galerie de Vienne, ont été rendus en 1815. Le septième, représentant *Saint Joseph d'Arimathie emportant le Christ au tombeau*, était placé dans le Musée de Bruxelles, où il est resté. Il faisait autrefois partie du cabinet du roi. Palma, doué d'une figure aussi distinguée que ses manières et son talent, mourut à Venise, à l'âge de quarante-huit ans. — Jacopo Palma, surnommé le *Jeune*, pour le distinguer du précédent, dont il était le petit-neveu, naquit à Venise, en 1544; il peut être regardé comme le dernier peintre du grand siècle, et le premier du temps de décadence qui le suivit. Il reçut les principes de son art d'Antonio Palma, son père, peintre médiocre; et il s'efforça d'imiter le Titien et les autres meilleurs artistes de son pays. A l'âge de quinze ans, le duc d'Urbin l'ayant pris sous sa protection, l'emmena dans la capitale de ses états, et l'envoya ensuite à Rome, où il

l'entretint à ses frais pendant huit ans. Palma y puisa les principes qu'il a développés dans ses ouvrages, et qu'il dut à l'étude de l'antique, et à la copie des plus beaux ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, et surtout des monochromes de Polydore. C'était le modèle qu'il affectionnait le plus : il plaçait le Tintoret au second rang dans son estime, et il était naturellement porté à mettre dans ses figures l'élégance et la vivacité qui distinguent ces deux peintres. De retour à Venise, il se fit connaître par quelques travaux qu'il conduisit avec soin et talent; les connaisseurs les estiment d'autant plus, qu'il a su y réunir les excellents principes de l'école romaine aux meilleurs de l'école vénitienne. Zanotti remarque que la vigueur du dessin et la fermeté du style ont fait attribuer quelques-uns de ses tableaux à Joseph dit Salviati, dont le mérite sur ces deux points est incontestable. Ils sont exécutés avec cette facilité qui est la marque distinctive du talent de l'artiste, mais qui n'est pas moins dangereuse en peinture qu'en poésie. Quel que fût cependant son talent, on l'employa d'abord très-peu; mais on cesse d'en être étonné, lorsqu'on pense qu'il avait pour rivaux le Tintoret et Paul Véronèse, que l'on chargeait de tous les travaux. Toutefois, il réussit à entrer en tiers avec eux. Il eut le secret de gagner, par ses attentions, le Vittorio, architecte et sculpteur, qui jouissait du plus grand crédit, et qui était parvenu à se rendre comme l'arbitre des travaux confiés aux peintres eux-mêmes. Cet artiste, mécontent du peu d'égards que lui témoignaient le Tintoret et Paul Véronèse, se plut à favoriser Palma, et à l'aider même de ses conseils. C'est ainsi qu'il vint à bout de le faire généralement connaître. C'est alors que celui-ci, accablé de travaux auxquels il ne pouvait suffire, s'éloigna de cette manière soignée qui l'avait mis d'abord en réputation. Le temps ne fit qu'ajouter à ses défauts, surtout quand la mort l'eut délivré de ses rivaux les plus redoutables, et même de Corona, dont les derniers ouvrages commençaient à surpasser les siens. Il parcourut alors sans réflexion le champ qu'il trouva libre devant lui. Souvent ses tableaux ne paraissaient que des ébauches, comme le lui reprochait le Josepin en plaisantant. Pour en obtenir un tableau, il fallait lui donner le temps qu'il voulait, et en laisser le prix à sa discrétion; or la discrétion sur ce point, n'était pas sa vertu favorite. Cependant, c'est à cette époque que l'on doit rapporter le beau tableau de *Saint Benoît*, qu'il peignit pour l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien, et qui égale, en quelque sorte, ceux qu'il avait exécutés dans ses meilleures années, particulièrement la *Célèbre victoire navale remportée par Francesco Bembo*, et qui orne une des salles du palais de Saint-Marc. On cite encore de lui, une *Sainte Apollonie*, à Crémone; un *Saint Ubaldo* et une *Annonciation*, à Pesaro, et l'*Invention de la croix*, à Urbin. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de ce maître, représentant, le premier, *Saint Stanislas, évêque de Cracovie, ressuscitant un mort*; le sujet de l'autre était le *Christ au tombeau, pleuré par trois anges*; ces deux tableaux ont été rendus en 1815. Les teintes du Palma sont fraîches, suaves et diaphanes; moins gaies que celles de Paul Véronèse, mais plus agréables

que celles du Tintoret; et, quoique posées, pour ainsi dire, avec économie, elles se sont mieux conservées que dans certains tableaux d'autres artistes, dont la manière de peindre paraissait plus solide. Il approche de ces deux derniers par son talent d'animer les figures, dans ses ouvrages les plus étudiés, tels que le *Serpent d'airain*, qu'on voit à Saint-Barthélemi, sujet qu'il a traité avec toute l'horreur qu'il comporte. Dans tous ses autres ouvrages, il a toujours le secret de plaire; et l'on ne peut que s'étonner de ce qu'un homme, accusé justement d'être le corrupteur du goût de son siècle, ait dû à la nature et à l'art le secret de toujours flatter l'œil, et de captiver le sentiment. Le Guerchin et le Guide sentaient toute la force de son pinceau, lorsqu'ils s'écrièrent, en considérant un de ses tableaux, qui se trouve dans l'église des Capucins, à Bologne: *Quel malheur qu'un homme de ce talent ait cessé de vivre!* Le musée du Louvre possède encore de ce peintre un dessin à la plume et lavé au bistre, qui représente *Jésus-Christ porté au tombeau*. Palma le *Jeune* a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces qui se font remarquer par une exécution facile et spirituelle. Les amateurs les recherchent avec empressement. Elles sont d'ordinaire marquées de son nom; quelquefois il les signait d'un P traversé par une *palme*. Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, ont donné le titre de quatorze des pièces les plus recherchées de cet artiste. P-s.

PALME (Marc d'Alverny de la), l'un des rédacteurs du *Journal des savants*, était né à Carcassone, le 3 mars 1711, d'une ancienne famille. Il perdit ses parents fort jeune, et fut élevé par les soins de son aïeul, qui lui fit faire de bonnes études. Comme il était sans fortune, il embrassa l'état ecclésiastique. Il vint à Paris vers 1736; et ses talents joints à son caractère aimable, lui procurèrent des amis empressés à le servir. Il obtint une pension de mille livres sur une abbaye; et, en 1752, il fut nommé l'un des collaborateurs au *Journal des Savants*. Content de la médiocrité de son sort, il ne chercha point à l'accroître; il refusa des bienfaits qu'il eût pu accepter sans rougir, puisqu'ils étaient offerts par l'amitié. Le 10 nov. 1759, il avait passé la soirée dans une société dont il faisait les délices; en se rendant chez lui, il traversait le jardin du Luxembourg dont l'approche de la nuit avait écarté les promeneurs, lorsque frappé d'apoplexie, il tomba sans pouvoir appeler du secours. On le trouva le lendemain matin, glacé de froid, mais respirant encore; il fut transporté à l'hôpital de la Charité, où tous les soins lui furent inutilement prodigués. Ainsi périt, à l'âge de 48 ans, un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps, et que sa modestie seule a empêché de jouir de la célébrité qu'il méritait. Gaillard, son ami et son collaborateur, a publié dans le *Journal des Savans* (*Supplém. au mois de janvier* 1760), l'éloge de l'abbé de La Palme. Fréron lui a consacré aussi une notice dans l'*Année littéraire*, (1760, tom. IV, p. 18): « L'esprit, dit ce critique, le » savoir, le jugement, la sagacité, » caractérisent les différents mor- » ceaux sortis de sa plume; mais » son style n'est pas assez naturel, » assez facile: il est serré, concis, » abstrait, pénible et recherché. » Le chevalier de Laurès a composé

une *Élégie* touchante sur la mort de l'abbé de La Palme ; elle est imprimée dans les deux journaux qu'on vient de citer. W—s.

PALMIERI (Matthieu), historien, né à Florence, en 1405, appartenant à une famille distinguée par les places qu'elle y avait occupées, était fils de Marc Palmieri, dont on conserve un opuscule manuscrit dans la bibliothèque *Riccardiana*. Matthieu avait étudié sous les plus habiles maîtres, parmi lesquels on compte Charles d'Arezzo, Jean Argyropule et Ambroise le Camaldule (Traversari). En 1439, il assista au concile tenu dans sa patrie. Le 1er. novembre 1445, il fut élu *prieur* (1), et occupa cette charge, selon la coutume, pendant deux mois. En 1455, il fut envoyé en ambassade auprès d'Alphonse, roi de Naples; ce fut alors qu'il composa le poème théologique dont il sera parlé plus bas. De retour à Florence, il exerça la dignité de gonfalonier, pendant les mois de septembre et octobre 1455. Il paraît qu'il était habile négociateur, puisqu'en 1466, il fut envoyé, d'abord à Rome, vers le pape Paul II, puis à Bologne, vers le cardinal légat. Il était, en 1467, membre du conseil des dix; et en 1468, il fut une seconde fois élu prieur. La mission qu'il remplit, en 1473, auprès de Sixte IV, avait pour objet la ligue contre les Turcs. Il mourut en 1475; c'est du moins ce qu'on est en droit de penser, puisque son oraison funèbre fut prononcée le 15 avril 1475. On a de lui : I. *Della vita civile quattro libri*. Une des premières et des meilleures éditions est celle de Florence, 1529, in-8°. Il en existe une traduction française, par Deroziers, et non Des Rosières, comme l'appelle Chaufepié (*V.* Deroziers, XI, 126). II. *La vita di Nicolò Acciajoli*, 1588, in-4°. III. *De captivitate Pisarum historia*, 1656, in-8°., et dans les recueils de Burmann et de Muratori. IV. *Chronicon seu de temporibus*. Cette chronique s'étendait depuis la création du monde jusqu'à l'année 1449. L'auteur avait extrait des chroniques d'Eusèbe et de saint Prosper, ce qui est antérieur à 448. Voilà ce qui explique pourquoi tout le travail de Palmieri n'a pas été imprimé. A la suite de l'édition d'Eusèbe et de saint Prosper, Bonin Mombrizio, donna (vers 1475), pour la première fois, la continuation depuis 448 jusqu'à 1449. Les éditions de Venise, 1483, in-4°., Bâle, 1529 et 1536, in-fol., contiennent de plus une nouvelle continuation de 1450 à 1481, par un autre Palmieri, qui s'appelait Mathias. Dans l'édition de Bâle, 1559, in-fol., on a encore ajouté une continuation de 1482 à 1512, par Jean Muttival, de Tournai (et qui se trouvait déjà dans une édition de Paris, 1518, in-4°.), et une autre de 1526 à 1559, par un anonyme allemand. Matthieu Palmieri avait composé des *Harangues*, des *Lettres* et *Annales* ou *Histoire de Florence*, dont le manuscrit était à la bibliothèque de Strozzi. Ces annales embrassaient quarante-deux ans (de 1432 à 1474). Le plus célèbre des ouvrages de Palmieri est aussi resté manuscrit. C'est un poème qu'il composa pendant son ambassade vers Alphonse, et qu'il avait intitulé : *Cicta* (pour *Citta*) *di vita*. Ce poème scandalisa quelques personnes : on accusa l'auteur d'arianisme et d'origénisme. Après la mort de Palmieri, l'inquisition

(1) C'est le titre que portaient alors les premiers magistrats de la république de Florence.

condamna solennellement son ouvrage; et c'est ce qui l'a sauvé de l'oubli. A. B—T.

PALMIERI (Mathias), né à Pise, en 1423, d'une famille illustre, mais différente de celle de Matthieu dont on vient de parler, fut prélat de la cour de Rome, abréviateur, secrétaire apostolique, et était très-savant dans les langues grecque et latine. Il mourut le 19 septembre 1483. Outre sa continuation de la Chronique de son homonyme (*Voy.* ci-dessus), on lui doit une traduction latine de l'Histoire des septante interprètes, par Aristée. Cette traduction parut pour la première fois à la tête de la Bible latine, Rome, 1471, 2 volumes in-fol., et a été imprimée plusieurs fois, soit séparément, soit dans des recueils; l'édition de Cologne, 1578, est, dit Fabricius, augmentée d'une espèce de commentaire, par Jacques Middendorp. Mathias Palmieri a laissé aussi des ouvrages manuscrits. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Roi contient, sous le numéro 6583 : *Aristotelis Meteororum libri quatuor, interprete Mathiâ Palmiero.* Labbe dit que la bibliothèque du Vatican possède une version latine, par Palmieri, du sixième livre d'Hérodote. Tout cela ne fait pas de Mathias un homme remarquable; mais il était nécessaire de signaler ce qui le distingue de Matthieu. A. B—T.

PALMIERI (Vincent), professeur de théologie à Pavie, né à Gènes en 1753, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fondée en Italie par saint Philippe Néri, et en sortit pour remplir les places de professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie dogmatique, d'abord à Pise, puis à Pavie. Il se trouvait dans cette dernière école avec Tamburini, Zola et les autres partisans des réformes opérées sous Joseph II; et il fit cause commune avec eux. Quoique étranger au diocèse de Pistoie, il voulut prendre part au synode tenu en 1786, par l'évêque de cette ville, et fut un des théologiens de cette assemblée et un des promoteurs de ses décrets. En 1797, il donna la démission de sa chaire, quitta Pavie, et se retira dans sa ville natale. Quelques prêtres génois, amis de la révolution française, avaient formé une académie pour en propager les principes; parmi eux étaient Solari, Molinelli, Degola : Palmieri se joignit à ces ecclésiastiques patriotes, et signa la lettre de communion qu'ils adressèrent, le 23 octobre 1798, au clergé constitutionnel de France, et qui fut lue dans le concile dit national, en 1801. Palmieri mourut le 13 mars 1820: il s'était répandu qu'avant de mourir il avait rétracté ce qu'il avait dit dans plusieurs de ses ouvrages contre les droits du Saint-Siége; mais ses amis assurent qu'il a persévéré jusqu'à la fin dans les mêmes sentiments. Ses principaux écrits sont, un *Traité historique, critique et dogmatique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8°., qui a été réfuté par le P. Anfossi, dominicain, maître du sacré palais à Rome; —*La Liberté et la loi considérées dans la liberté des opinions et la tolérance des cultes*, qui a été aussi critiqué, et qui était une suite du plan formé par l'académie dont on a parlé;— une *Défense* de ce même ouvrage en 3 petits volumes; — une *Défense du dogme de la confession auriculaire*, contre Ranza;—la *Perpétuité de la foi de l'Église catholique concernant les dogmes des indulgences*, Gènes, 1817, in-12; c'est une réponse au P. Anfossi; —

enfin une *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules*, 7 vol. Ces ouvrages sont en italien. P—C—T.

PALMQUIST (MAGNUS, baron DE) président au conseil des mines en Suède, naquit dans ce pays, en 1660. Il fut long-temps employé dans la carrière militaire, et se distingua par son habileté dans les fortifications. L'étude des mathématiques l'occupa pendant toute sa vie, qu'il termina en 1729. On a de lui une Lettre à Regis, sur la solution d'un problème d'arithmétique, (*Journal des savants*, de 1690, pag. 311.) — Il ne faut pas le confondre avec Frédéric PALMQUIST, auteur de plusieurs ouvrages écrits en suédois. Nous citerons comme les plus importants : I. L'*Introduction à l'algèbre*, 3 part., 1741, in-4° II. Le *Traité de la force et de la densité des corps*, 1749. III. L'*Extrait de l'ouvrage de l'Hôpital sur les sections coniques*, 1754. IV. Les *Principes de la mécanique*, 1756, in-8°., avec 26 pl. Palmquist avait commencé, peu de temps avant sa mort, une traduction suédoise du Spectacle de la nature de Pluche. Il fit insérer plusieurs Mémoires dans le Recueil de l'académie des sciences de Stockholm dont il était membre. C—AU.

PALMSCHOELD (ELIAS), antiquaire suédois, fut employé dans le dix-septième et le dix-huitième siècle à la chancellerie de Stockholm pour la partie des antiquités : il avait hérité de son père, (1) un recueil de documents, de Lettres et de Pièces de tout genre relatives à Christine de Suède. Il augmenta ce recueil, avec une assiduité constante, pendant une longue suite d'années; et il le communiquait à ceux qui voulaient y faire des recherches. A sa mort en 1719, toute la collection fut achetée par le gouvernement pour la bibliothèque d'Upsal, où elle est conservée sous le nom de *Collectio Palmschoeldiana*. On en trouve une espèce de table dans l'*Historia bibl. Upsaliensis*, d'Olaus Celsius. C—AU.

PALNATOKE chef de pirates danois du dixième siècle, au sujet duquel les historiens du nord et les *sagas* islandaises diffèrent beaucoup dans leurs récits, était, à ce qu'il paraît, d'une riche famille de Fionie; et il se livra suivant les usages du temps à des croisières dans la mer Baltique. Selon la Jomsvikinga-saga, il s'appelait Palner, fils de Toke, et épousa Ingeborge, fille d'un comte ou *iarl* de Gotland. Il eut des guerres à soutenir contre les petits rois danois, et devint un des plus forts pirates du nord. Il fonda une espèce d'association ou de chevalerie piratesque dont le chef-lieu était le fort de Jomsbourg, et il donna des lois aux membres de cet ordre. Ils étaient tous solidaires des injures faites à l'un d'eux, et tenus de les venger. Palnatoke obligeait les Jomsbourgeois à se considérer comme frères; le butin qu'ils faisaient, se mettait en commun, et le produit en était partagé à portions égales. Les femmes ne pouvaient résider dans le fort. Cette association fit des prodiges de valeur, et se soutint quelque temps ; on croit que Jomsbourg était situé dans l'île Poméranienne de Wollin, et que c'est la même place que le *Jullin* dont quelques historiens allemands parlent comme d'une place-forte maritime. On ignore

(1) Éric Palmschœld, mort en 1686. Joseph Thun a donné (en latin) l'*Idée d'un politique chrétien*, *dans la vie d'Éric Palmschœld*, 1709, in-4°. Voyez-en l'extrait dans le *Journal des Savants*, 1709, p. 696.

comment Palnatoke termina ses jours. Une tombelle dans l'île de Fionie a long-temps porté son nom, qui vit encore dans les traditions populaires : les paysans racontent qu'il apparaît de temps en temps avec l'attirail d'un chasseur. Ces traditions ont fait penser à quelques savants que Palnatoke était revenu vers la fin de sa vie en Fionie, ou qu'on y avait transporté ses ossements. Saxon le Grammairien ne fait pas mention de l'institution de Jomsbonrg ; mais il parle d'un habile archer nommé *Tocco* ou Toko, et lui attribue la fameuse aventure de la pomme qui a rendu célèbre le nom de Guillaume Tell ; aventure que les sagas d'Islande donnent sous le nom de deux autres héros. L'ouvrage ancien qui contient le récit le plus détaillé de la vie de Palnatoke est la saga islandaise intitulée *Jomsvikinga-Saga*, dont il y a une copie manuscrite à la bibliothèque du Roi, à Paris. Plusieurs auteurs danois se sont occupés de nos jours à éclaircir l'histoire de ce héros; surtout P. E. Muller dans le tome III de la *Bibliothèque des sagas*, Copenhague, 1820. Vedel Simonsen a inséré dans le tome II des *Annales archéologiques* du Danemark, Copenhague, 1813, une dissertation sur la tombelle de Palnatoke : enfin le poète Oehlenschlæger a fait de Palnatoke le héros d'une tragédie danoise. D—G.

PALOMARÈS (FRANÇOIS - XAVIER DE SANTIAGO), calligraphe espagnol du dix-huitième siècle, vivait encore en 1787. Il s'est fait surtout une réputation par son habileté à imiter les écritures anciennes. Il fut employé par le P. Buriel, jésuite, à copier les manuscrits que ce savant était autorisé à tirer de la bibliothèque de Tolède, pour les faire connaître. Palomarès transcrivit sur vélin, la liturgie mozarabe, en imitant parfaitement le caractère et la musique gothiques. La copie était même tellement semblable à l'original, que l'on fut obligé de faire une marque au vieux manuscrit, de peur qu'on ne le confondît un jour avec l'imitation de Palomarès, laquelle doit se trouver à la bibliothèque de Madrid. Le manuscrit original, conservé à Tolède, consistait en onze volumes; nous ignorons si Palomarès les a copiés tous : une lettre du P. Buriel, publiée par l'abbé de Saint-Léger, dans le *Journal des savants*, janvier 1787, le donne à entendre. La Serna Santander ne parle que du volume contenant les messes depuis la huitaine avant Noël jusqu'à l'Epiphanie. Un charlatan ayant, en 1758, dans le journal de Madrid, porté un défi à tous les maîtres d'écriture, pour l'imitation des lettres anciennes, Palomarès se présenta dans la lice ; mais son antagoniste esquiva le combat. Cependant l'habile calligraphe, pour montrer au public qu'il n'avait pas trop présumé de ses forces, composa l'histoire du défi, dans un manuscrit magnifique, intitulé : *Historia del ruidoso desafio sobre escribir letras orientales y antiguas de España*, 1761, grand in-fol. Ce manuscrit, exécuté en présence de trois commissaires du roi, fut exposé pendant quelques jours au public; il se trouvait en dernier lieu dans la bibliothèque de La Serna Santander, qui en parle de la manière suivante, dans le quatrième volume de son *Catalogue* : « Manuscrit original, infiniment précieux, où l'on » trouve un grand nombre d'extraits, » contenant la forme ou la figure » exactement copiée, des caractères » chinois, hébreux, samaritains, sy-

» riaques, égyptiens, étrusques, phé- » niciens, arméniens, arabes, grecs, » illyriens ou esclavons, gothiques, » latins, anciens et modernes; etc. » Mais ce qu'il y a encore de plus » intéressant, c'est une suite de quel- » ques feuillets, contenant les abré- » viations ou mots liés, qu'on trou- » ve dans les vieux manuscrits sur » vélin, des huitième, neuvième et » dixième siècle, déposés dans les » archives de l'église de Tolède, co- » piés d'une manière parfaite. Cette » suite peut servir de supplément au » *Lexicon diplomaticum* de Wal- » ther. » On trouve aussi quelques planches d'anciens caractères arabes, gravées d'après Palomarès, dans la *Paleografia española* de Terreros y Pando. D—G.

PALOMINO DE VELASCO (ACISCLE-ANTONIO), l'un des plus grands peintres de l'Espagne, était né, en 1653, à Bajalance, petite ville non loin de Cordoue, où il fut conduit très-jeune, pour achever son éducation. D'après le vœu de ses parents, il étudia la philosophie, la jurisprudence et la théologie; mais, entraîné par son goût, il s'appliquait en secret à la peinture, et copiait les estampes et les tableaux qu'il pouvait se procurer. Le peintre Valdès lui enseigna les règles de son art. Palomino, ayant terminé ses études, se rendit, en 1678, à Madrid, pour suivre les leçons des artistes que la magnificence de Philippe IV avait attirés dans cette capitale. Il se lia d'une étroite amitié avec Coëllo, qui le fit agréer par le roi, pour peindre les fresques de la galerie des Cerfs, au *Prado*. Palomino y représenta les différents sujets de la fable de Psyché; et il déploya dans cette suite de tableaux, un talent si fécond et si varié, qu'il reçut, peu de temps après, le brevet de peintre du roi, auquel on ajouta, en 1690, un traitement considérable. Il fut appelé à Valence, à Salamanque, à Grenade et à Cordoue; et les travaux qu'il exécuta dans ces différentes villes, ajoutèrent à sa réputation. Occupé sans cesse de quelques compositions nouvelles, il ne trouvait de délassement que dans la culture des lettres; et, après avoir tracé les règles de la peinture dans un ouvrage très-estimable, il se fit le premier historien des artistes espagnols, parmi lesquels il occupe un rang distingué. Palomino s'était marié, et avait eu un fils qu'il associa à ses travaux. Ayant eu le malheur de perdre sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, quoique dans un âge très-avancé. Il mourut à Madrid, le 13 avril 1726, et fut inhumé avec une pompe digne de sa réputation. Palomino joignait à l'entente de la perspective, le mérite du coloris et un dessin pur et correct: mais on lui reproche d'avoir choisi ses modèles dans une nature commune; ce qui suffit quelquefois pour détruire tout le charme de ses compositions les plus nobles et les plus gracieuses. On cite parmi ses ouvrages les plus remarquables, sa *Confession de saint Pierre*, à Valence, et les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue: les belles fresques de l'église de Saint-Jean du *Marché*, et de la chapelle de Notre-Dame des *Délaissés*, à Valence, celles de l'église St.-Étienne à Salamanque, du chœur des Chartreuses à Grenade, et du Paular, sont dignes de tous les éloges que leur donnent les artistes espagnols. Comme littérateur, on a de Palomino : *El Museo pictorico, y Escala optica*, etc., Madrid, 1715-

24, 3 vol. in-fol. Les deux premiers contiennent la théorie et la pratique de la peinture; et le troisième, les Vies des artistes espagnols les plus célèbres. Cet ouvrage est estimé : les règles qu'y donne Palomino, sont toutes le résultat de sa propre expérience, et appuyées d'ailleurs sur l'autorité des grands maîtres. Dans ses Vies des artistes espagnols, Palomino s'est laissé souvent aveugler par le préjugé national, au point de ne trouver presque rien à reprendre dans les ouvrages de deux cents artistes, peintres ou sculpteurs, qu'il ne cite guère que pour les louer, tandis qu'il critique, même un peu sévèrement, les productions des artistes étrangers qui ont habité l'Espagne. Les *Vies des Peintres espagnols*, etc., ont été réimprimées à Londres, en 1742, in-8°.; et la *Notice* des villes, églises et couvents qui possèdent leurs ouvrages, ibid., 1746, même format. Ces deux volumes ne doivent point être séparés. On a une traduction française de l'*Histoire abrégée des plus fameux Peintres espagnols*, par Palomino, Paris, 1749, in-12. M. Quilliet avertit que « malgré l'incorrection et l'in- » complet de son narré de peinture, » il a saisi la marche de Palomino, » dans son *Dictionnaire des Pein-* » *tres espagnols*, Paris, 1816, in- » 8°. » W—s.

PALSGRAVE (Jean), né à Londres vers 1480, est l'auteur de la plus ancienne grammaire française imprimée que l'on connaisse. Il la publia en anglais, au commencement du seizième siècle. Ce grammairien apprit les éléments des lettres dans sa ville natale, ceux de logique et de philosophie à l'université de Cambridge, et vint ensuite à Paris, où il employa plusieurs années à l'étude des sciences. Il y prit le degré de maître-ès arts, et se perfectionna tellement dans la connaissance de la langue française, qu'il fut choisi, en 1514, pour l'enseigner à la sœur de Henri VIII, la princesse Marie, qui devait épouser Louis XII. Ce roi étant mort trois mois après son mariage, Palsgrave revint avec la reine en Angleterre, donna des leçons de français à plusieurs seigneurs, obtint un riche bénéfice, et fut nommé par Henri VIII l'un de ses chapelains ordinaires. En 1531, il demeura quelque temps à l'université d'Oxford, en qualité d'agrégé, après avoir pris le degré de maître-ès-arts comme à Paris, et de plus celui de bachelier en théologie. A cette époque, la langue française, quoique bannie des procédures judiciaires en Angleterre depuis 1362, et des actes du parlement depuis le commencement du règne de Henri VII, continuait d'être employée dans les écrits des jurisconsultes, et n'avait point cessé d'être en faveur auprès de la noblesse. Ce ne fut cependant bientôt qu'un jargon barbare, moitié ancien français, moitié anglais, comme le prouvent des écrits de J. Perkins et de J. Rastall fils, publiés en 1567 et 1572. Cette décadence s'était opérée dans l'espace d'un siècle; car le chancelier Fortescue, contemporain de Palsgrave, et qui avait composé en France, en 1463, son ouvrage sur les lois d'Angleterre, prétend, au chapitre XVIII, que notre langue s'était mieux conservée dans son pays, parce qu'elle était une langue écrite plutôt qu'une langue parlée. Henri VIII et ses ancêtres, ainsi que les seigneurs anglais, étaient dans l'usage de confier à des hommes habiles le soin d'enseigner notre langue. Sous le règne seul de ce

roi et avant l'année 1530, Gyles Dewes, son maître de français, Alex. Barclay et Petrus Vallensis, pour mieux s'acquitter d'une semblable commission, composèrent, sur la langue française, des Traités, qui sont restés manuscrits. Palsgrave, chargé, de même que Gyles Dewes, par Charles Brandon, duc de Suffolk, d'écrire sur ce sujet, prit pour modèle la grammaire grecque de Théod. Gaza, et profita des travaux de ses devanciers, que nous venons de nommer. Son ouvrage, d'abord divisé en deux livres, traitant, l'un de la prononciation, et l'autre des neuf parties du discours, imprimé par R. Pynson, fut offert au duc de Suffolk et à son épouse, la reine Marie. Ces augustes protecteurs, dont il instruisait le fils, le duc de Richmond, dans la langue française, l'engagèrent à présenter son livre à Henri VIII. Il est permis de conjecturer que Palsgrave suspendit la distribution ou du moins la vente de ce premier travail, pour le rendre plus digne de son souverain, par l'addition d'un troisième livre. Celui-ci, qui est le plus considérable, n'offre que le développement du second, avec des tables ou dictionnaires des mots de quelques parties du discours. L'ouvrage, précédé d'une dédicace à Henri VIII, et augmenté d'une introduction, fut achevé d'imprimer par J. Haukyns, et parut, le 18 juillet 1530, sous ce titre : *Lesclarcissement de la langue francoyse, compose par maistre Jehan Palsgrave, angloys natif de Londres, et gradué de Paris*, avec cette épigraphe : *Neque luna per noctem*, M. D XXX, petit in-fol. goth., en anglais, de 1134 p., ou 567 feuillets, en deux séries, compris les feuillets des pièces préliminaires. On pourrait croire qu'il y a une lacune à la fin du premier livre, entre les feuillets XXIV et XXXI, et que la signature L manque à la fin du second. Mais M. W. Collins, libraire de Londres, s'est assuré que tous les exemplaires sont semblables. Cet ouvrage est très-rare et peu connu en France. Plusieurs biographes et bibliographes se sont trompés dans sa description; c'est ce qui nous a obligés d'entrer dans d'assez longs détails. Il faut ajouter aux sept exemplaires cités par M. Dibdin, et dont il indique les possesseurs (*Ames's typogr., antiq.*, tome III, p. 367), celui de lord Haddington, pair écossais, et celui de la bibliothèque Mazarine, à Paris. On découvre une grande sagacité dans les remarques du grammairien, qui entreprit, quoique étranger, de débrouiller le chaos de notre langue encore dans l'enfance: il en a aperçu le génie; les formes et les avantages, et a fait preuve de goût, en prenant ses exemples, non-seulement dans un manuscrit du roman de la Rose, dont les éditeurs, selon lui, n'avaient point assez conservé l'originalité; mais encore dans les écrits d'Alain Chartier, de Le Maire de Belges et de Mélin de Saint-Gelais. Geoffroy Tory avait indiqué déjà, en 1526, sans que Palsgrave en eût connaissance, ces trois derniers auteurs, parmi un grand nombre d'autres actuellement oubliés, à celui qui entreprendrait de rassembler les règles de notre langue, qu'il regrettait de voir se dénaturer de jour en jour. Le premier livre sur la prononciation est curieux, mais moins complet que ce qu'ont écrit, vers ce temps, Jacq. Dubois et Théod. De Bèze. Quoique Palsgrave se pique d'enseigner à prononcer comme les habitants des pays situés

entre la Seine et la Loire, on s'aperçoit qu'il figure de temps en temps une prononciation anglo-normande et romane ancienne. C'était sans doute un reste de la prononciation usitée dans les siècles précédents. Indépendamment de plusieurs causes de même nature, Henri III, comme on sait, avait possédé la Normandie et la Guienne, et avait épousé Éléonore de Provence, qui, avec les nobles de sa suite, apporta à la cour d'Angleterre la langue provençale, qui avait été la plus polie des langues modernes. Il faut ajouter que Palsgrave avait eu communication d'une Introduction à la manière de prononcer et d'écrire le français, Ms. d'Alexandre Barclay, et d'un autre ouvrage analogue, écrit plus de cent ans avant l'*Éclaircissement*. L'auteur de ce dernier manuscrit, peut, dit Palsgrave, avoir eu connaissance d'autres écrits, composés dans le temps où il était ordonné d'apprendre aux enfants le français en même temps que l'anglais, ce qui indiquerait une époque voisine de la conquête. L'orthographe des anciens statuts du parlement atteste encore le mélange qui a existé des deux prononciations anglo-normande et romane ancienne. La figure de l'accent aigu a été employée, pour la première fois, par Palsgrave et non par Jacq. Dubois (*V.* MEIGRET). Palsgrave reprend la prononciation des Parisiens, qui disaient déjà, comme du temps de Th. De Bèze, en 1584, *Pazisiens, Mazie*. La prononciation du mot *chaise* a seule prévalu; on disait autrefois *chaiere*. Il y a encore dans ce premier livre un renseignement utile pour l'histoire de notre langue. Avant la publication de l'*Éclaircissement*, et par conséquent, plus de dix ans avant la fameuse ordonnance de François Ier., Palsgrave nous apprend qu'on n'était admis à remplir aucune charge si l'on ne savait la langue française. Elle avait déjà triomphé des patois wallon, picard, liégeois, ardennois, et autres qui tous, dit Palsgrave, conservaient beaucoup de la prononciation du wallon ou roman. Ce triomphe était dû principalement à ce que beaucoup de traductions d'auteurs latins et quelques-unes d'auteurs grecs, entreprises par les ordres de nos rois, depuis Charles V jusqu'à François Ier., avaient été écrites ou imprimées dans la langue parlée entre la Seine et la Loire, et que Palsgrave appelle la langue française parfaite. On doit s'attendre à trouver dans cette grammaire un grand nombre de locutions barbares, beaucoup de diffusion; mais les tables ou dictionnaires du troisième livre peuvent être encore utiles aux lexicographes, pour déterminer la signification des mots anciens. M. Jamieson en a profité pour son dictionnaire étymologique écossais, Edinbourg, 1808, 2 vol. in-4°. A l'époque où Palsgrave écrivait, et où l'on pouvait croire, comme lui, à l'influence du nombre ternaire sur la prononciation des mots, sur la construction des phrases, il était impossible de mieux réussir: le temps n'était pas encore venu d'avoir une bonne grammaire: la langue n'était point fixée; et Jacques Dubois, qui publia en latin la sienne, qu'il regardait comme la première, laisse aussi beaucoup à désirer. *Nulla*, dit-il, *quod sciam, de sermonis gallici proprietate, scripta in hunc usquè diem aut vidi, aut à quoquam visa audivi* (*Jac. Sylvii in Ling. Gall. Isagoge*, p. 119, Paris, R. Estienne, in-4°., publié le VII des ides de janvier 1531, c'est-à-dire, six mois après la Grammaire de Palsgrave).

Au surplus, cette priorité est un hommage rendu à notre littérature, qui, de l'aveu même de nos voisins, a beaucoup contribué, dans le quinzième siècle, à polir et à enrichir leur langue. C'est une chose assez remarquable, pour le dire en passant, que la première grammaire française connue, et la grammaire de Levizac, regardée généralement comme l'une des meilleures de celles que nous possédons actuellement, aient été composées de l'autre côté de la Manche, et pour l'usage des Anglais. En comparant les deux méthodes de Palsgrave et de Jacq. Dubois, on trouve que celui-ci n'a point traité, comme son prédécesseur, de l'article, dans un chapitre séparé, et qu'il a calqué ses règles sur celles de la langue latine, moins analogue que la grecque avec les formes de la nôtre. On a cru trop long-temps en France que la langue latine était seule propre à faire connaître les principes du français. Ce ne fut que plus d'un siècle après ces deux grammairiens, et lorsque de nombreux essais eurent été publiés, que les solitaires de Port-Royal, et Wallis avant eux, purent donner à leur nation une Grammaire raisonnée. Palsgrave annonce, dans plusieurs endroits de son ouvrage, un Vocabulaire français, pour traduire nos auteurs, et un Livre de proverbes, qui ni l'un ni l'autre n'ont été imprimés. Quelques bibliographes parlent d'un recueil de ses Lettres latines, qui n'a point été imprimé non plus. Il a seulement publié, outre sa Grammaire, une Traduction ou Paraphrase mot à mot, en anglais, d'une pièce composée en latin, sur le sujet de l'Enfant prodigue, par G. Fullonius ou Le Foulon, et représentée, en 1529, devant les bourgeois de la Haye; elle est intitulée : *The Comedye of Acolastus*, in-4°., 1540 (*V*. Foulon, XV, 344). Palsgrave mourut vers 1554. B-r j.

PALU (Pierre de La), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'ordre des Dominicains, était né, vers 1280, dans la Bresse, d'une noble famille, dont une branche s'est établie dans le comté de Bourgogne. Le dernier des six enfants de Gérard de La Palu, seigneur de Varembon, il embrassa jeune la vie religieuse; et, après avoir fait ses premières études à Lyon, il vint les continuer à Paris, au couvent de la rue Saint-Jacques. Ses progrès dans toutes les sciences qu'on enseignait alors, furent également rapides. Il reçut, en 1314, le degré de docteur en théologie, et professa cette science de la manière la plus brillante. Il présida, en 1317, le chapitre de l'ordre, à Pampelune, en l'absence du général, Bérenger de Landon, que son titre de légat du S. Siége, retenait à la cour de France; et l'année suivante, il fut député par le pape vers Robert, comte de Flandre, pour tenter de le réconcilier avec Philippe de Valois. L'éloquence de Pierre échoua dans cette négociation; et ses ennemis l'accusèrent de n'avoir point cherché à remplir les vues du S. Siége : sa conduite devint l'objet d'un sévère examen; mais il sortit triomphant de cette épreuve. Il se hâta de reprendre l'enseignement de la théologie, et partagea ses loisirs entre la prédication et la publication de différents ouvrages. Nommé, en 1329, patriarche de Jérusalem, il s'embarqua aussitôt pour la Palestine, et fut si touché de l'état dans lequel il trouva les chrétiens d'Orient, qu'il ne balança pas d'aller près du sulthan d'Égypte, dans l'espoir d'adoucir leur sort.

Cette démarche n'ayant pas eu le résultat qu'il s'en était promis, il repassa en France, et sollicita du pape l'autorisation de prêcher une nouvelle croisade. Il se rendit ensuite à la cour de Philippe de Valois, qui convoqua une assemblée des prélats et des grands du royaume, pour aviser aux moyens de soutenir la guerre. Pierre leur exposa la triste situation des chrétiens avec tant d'énergie, que tous les assistants se levèrent en jurant qu'ils étaient prêts de sacrifier leur vie et leurs biens pour les délivrer : mais ce premier élan n'eut pas de suite; et s'il est vrai que Pierre soit retourné dans la Palestine, il ne tarda pas à la quitter une seconde fois, ne pouvant rien entreprendre pour la soustraire au joug des Turks. On croit qu'à son retour en France, il fut chargé de l'administration du diocèse de Couserans : il se démit de cet emploi pour passer ses dernières années dans la retraite, et mourut à Paris, le 31 janvier 1342. Ses restes furent déposés dans l'église Saint-Jacques, où l'on voyait son épitaphe. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth.* des PP. Échard et Quétif, I, 603-609; II, 820. Les principaux sont : Des *Commentaires* sur la Bible; des *Postilles* sur les Psaumes et sur les Épîtres de saint Paul; des *Commentaires sur les quatre livres des Sentences* de P. Lombard (*V.* LOMBARD); des Sermons *de tempore et de sanctis*; et une Histoire des croisades intitulée : *Liber bellorum Domini*. Les Commentaires sur le troisième livre des Sentences ont été imprimés, par les soins de Pierre de Nimègue, Paris, 1517, in-fol. Paul Soncina avait déjà publié les Commentaires sur le quatrième livre, précédés d'une Lettre sur la vie et les écrits de l'auteur, Venise, 1493, in-fol.; et cette édition ne suffisant pas à l'empressement des acheteurs, il en parut une seconde, la même année, à Paris. Ces deux livres ont été réimprimés plus correctement, Paris, 1530, 2 vol. in-fol. Il existe plusieurs éditions d'un recueil de *Sermons* qui porte le même titre que celui de La Palu; mais on ne peut pas affirmer que ce soit l'ouvrage dont il est auteur. Outre la *Biblint.* des PP. Échard et Quetif, on peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par Touron, II, 223-37. W—s.

PAMÈLE (JACQUES DE), né à Bruges, le 13 mai 1536, commença ses études dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, puis étudia la philosophie à Louvain. Il s'adonna ensuite à l'étude de l'Écriture sainte, pendant neuf ans, et, pour s'y rendre plus habile, vint à Paris en Sorbonne. Revenu à Louvain, il y prit ses degrés en théologie, et fut appelé à Bruges, où il eut un canonicat. Son premier soin fut d'y former une bibliothèque, de rechercher les écrits des Pères de l'Église, pour corriger ceux qui avaient déjà été publiés, et pour publier ceux qui étaient jusqu'alors restés inédits. Il fut plus tard pourvu d'un canonicat à Ste.-Gudule de Bruxelles, et à Saint-Jean, de Bois-le-Duc. Les troubles civils qui désolèrent son pays, le contraignirent d'en partir; et ce fut à Saint-Omer qu'il se réfugia, auprès de l'évêque, qui lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. Philippe II le nomma prévôt de l'église de Saint-Sauveur à Utrecht, et en 1587, évêque de Saint-Omer. Ce fut en allant prendre possession de son siége, que Pamèle mourut à Mons, le 29 sept. de la même

année. Foppens, dans sa *Biblioth. Belg.*, donne la liste des ouvrages de Pamèle, parmi lesquels on distingue : I. *Liturgica Latinorum*, Cologne, 1571, in 4°.; 1576, 2 vol. in-4°. II. *Catalogus commentariorum veterum selectiorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8°. III. *Relatio ad Belgii ordines, de non admittendis unà in republicâ diversarum religionum exercitiis*. IV. Des *Éditions* de saint Cyprien (1568, etc.), de Tertullien (1579). Il avait préparé une édition des œuvres de Raban Maur, qui ne fut publiée qu'après sa mort, par Ant. de Hennin, 1627, 3 vol. in-fol. A. B—T.

PAMPHILE, peintre grec, né en Macédoine, sous le règne de Philippe, eut Eupompe pour maître, et Apelle pour disciple. Il avait une si grande idée de son art, qu'il ne croyait pas qu'on y pût être habile sans l'étude des belles-lettres et de la géométrie : il était lui-même savant en ces deux choses. Sa réputation lui attira des disciples considérables : il n'en prenait point qui ne lui payassent un talent (environ six mille francs de notre monnaie), durant l'espace de dix années qu'il les retenait dans l'étude de la peinture. Apelle et Mélanthius lui donnèrent cette somme. Z.

PAMPHILE (Saint), prêtre et martyr, né vers le milieu du troisième siècle à Béryte, ville alors renommée par son école de droit, occupait dans la magistrature une des premières places lorsqu'il embrassa la religion de J.-C.; il quitta les études profanes qu'il avait suivies jusqu'alors, pour se livrer uniquement à l'étude des Livres saints. Ayant entendu, quelque temps, les leçons de Pierius, qui, après Origène, dirigeait l'école d'Alexandrie, il se rendit à Césarée, en Palestine, où il établit une école pour les lettres sacrées. Ses élèves, dans leurs moments de loisir, transcrivaient les ouvrages des anciens : il formait ainsi une bibliothèque, qui, au rapport d'Isidore de Séville, était composée de trente mille volumes. Pamphile en fit don à l'église de Césarée. L'Église dut à ses veilles une très-bonne édition de la Bible, qu'il avait lui-même reproduite avec le plus grand soin, et dont il distribuait des copies. Il fit, sur les Actes des apôtres, un court Commentaire, qui a été publié par Montfaucon (*Biblioth. Coisl.*) Plein d'un profond respect pour les ouvrages d'Origène, il les transcrivit la plupart, de sa main ; et il en multipliait et répandait les copies, comme celles des saintes Écritures. Il écrivit même en partie, durant la détention qui précéda son martyre, l'apologie de ce docte ecclésiastique, en cinq livres, dont il ne nous reste plus que le premier dans la traduction latine faite par Rufin : elle se trouve parmi les œuvres de saint Jérôme. Le tyran Maximin, qui s'était emparé de la Palestine, y renouvela, en 307, les persécutions de Dioclétien et de Maximien. Pamphile, arrêté par l'ordre du gouverneur, ayant confessé J.-C. au milieu des plus horribles tortures, fut détenu pendant deux ans, et ensuite condamné à mort, avec plusieurs autres saints confesseurs. Porphyre, jeune esclave qu'il avait toujours traité comme son fils, l'ayant appris, vint hardiment trouver le gouverneur, pour lui demander la permission d'enterrer le corps de son bon maître qui allait bientôt être exécuté. Le gouverneur, transporté de fureur, le livra lui-même à la torture, comme professant la même

religion. Quoique la chair de Porphyre fût en lambeaux, quoiqu'on eût découvert ses entrailles, ce généreux esclave ne laissa échapper ni plainte ni soupir. Séleucus, brave officier, qui, ayant quitté l'armée, s'était fait le protecteur des malheureux, courut à la prison pour annoncer à Pamphile ce qui venait d'arriver à Porphyre, et pour se réjouir avec lui de ce qu'il avait si glorieusement triomphé. Le gouverneur, au récit de ce nouvel acte de dévoûment, le condamna également à mort. Ces confesseurs de la foi eurent encore de nouveaux compagnons. Un autre esclave, Théodule, qui servait dans la maison du gouverneur, ayant embrassé l'un des martyrs que l'on conduisait au supplice, fut condamné à être crucifié le jour même. Enfin, un catéchumène, appelé Julien, fut brûlé à petit feu, comme Porphyre, parce qu'après l'exécution, il était allé, le soir, rendre ses devoirs aux saints martyrs, dont on fixe l'époque de la mort le même jour, 13 février 309. Leurs corps, par ordre du gouverneur, restèrent exposés sur la place, jusqu'à ce qu'au quatrième jour, les chrétiens réussirent à les enlever, pour leur donner les honneurs de la sépulture. Eusèbe de Césarée prit le surnom de Pamphile, par respect pour la mémoire de ce vénérable martyr, avec lequel il avait été détenu dans les prisons. Outre ce qu'il dit de lui dans sa Chronique, il avait composé une histoire particulière de sa vie, fort estimée de saint Jérôme, et que nous n'avons plus. G-Y et G-CE.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, naquit dans l'île de Rhodes, vers l'an 190 avant J.-C, si l'on prend pour règle la naissance de Polybe, à-peu-près de son âge, et qui vint au monde vers la fin de la 143e. olympiade. Les ancêtres de Panætius avaient commandé les armées des Rhodiens. On croit que, dans sa première jeunesse, il alla suivre les leçons de Cratès à Pergame; il se rendit ensuite à Athènes, et devint successivement le disciple des chefs des trois écoles qui se partageaient alors le domaine de la philosophie, Diogène, Carnéade et Critolaüs. Enflammé, sans doute, par les exhortations de ses parents, qui lui mettaient sans cesse sous les yeux la gloire de ses pères, il se sentit attiré par les principes des Stoïciens, qui jouissaient d'une haute considération; mais, loin d'imiter cette déférence sans réserve que professaient les sectateurs de Zénon pour les dogmes de leur école, il se forma un système mixte de philosophie, un fonds de doctrine indépendant sur plusieurs points, mais où dominait toujours l'esprit du Portique. Les magistrats d'Athènes lui ayant offert le droit de cité, il répondit qu'un homme modeste devait se contenter d'une seule patrie. Panætius vint à Rome, où sa grande réputation l'avait précédé; une jeunesse illustre courut avec avidité à ses leçons, et il compta bientôt parmi ses disciples Lælius, Posidonius et Scipion. Ce dernier voulut que le philosophe s'établit dans sa maison, et l'accompagnât dans les diverses missions dont il fut chargé (*Voy.* SCIPION l'Africain). Si Polybe lui fut d'une grande utilité dans ses opérations militaires, les lumières de Panætius ne secondèrent pas moins Scipion dans des occasions importantes. Il recourut surtout avec succès, à ses talents, dans une ambassade où, sous prétexte d'entretenir une bonne intelligence entre

Rome et ses alliés, il s'agissait de s'enquérir avec adresse des forces et des ressources de ces auxiliaires, dont prenait ombrage la politique du sénat. Panætius profita de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de Scipion pour rendre plusieurs services aux Rhodiens; cependant il ne retourna pas dans son pays, où le rappelaient les vœux des habitants; il préféra le séjour d'Athènes, où il vécut long-temps, chéri de ses nombreux disciples. Il y mourut plus que nonagénaire. Son âge avancé embarrassant Suidas, celui-ci a supposé deux philosophes du même nom, qui auraient vécu à la suite l'un de l'autre. Cette erreur, adoptée par la plupart des savants, a été réfutée victorieusement par M. Van Linden. Panætius, comme la plupart des anciens philosophes, admettait l'éternité de la matière: il niait le dogme si consolant de l'immortalité de l'ame, par la double raison que tout être qui a été produit doit avoir une fin; et que tout ce qui peut souffrir, peut être malade et par conséquent mourir (*V.* la *Première Tusculane*). On conçoit difficilement comment un homme, d'ailleurs si estimable, a pu produire de pareils arguments, dont Cicéron a fait sentir toute la faiblesse. Panætius n'osait pas rejeter tout-à-fait les prédictions: mais il n'y avait aucune confiance; et quand on l'interrogeait à cet égard, « cela peut être, » disait-il. Tout le monde sait la belle réponse qu'il fit à un jeune Romain, qui lui demandait s'il est permis au sage d'aimer les femmes: « A l'égard du sage, répon» dit Panætius, c'est une grande ques» tion que nous pourrons exami» ner une autre fois; mais, pour » vous et pour moi, qui sommes » bien éloignés de la sagesse, nous » ferons parfaitement bien de nous » défendre de l'amour autant que » nous pourrons. » Panætius avait composé un traité des *Devoirs*, dont Cicéron a adopté les principes, à quelques corrections près, persuadé que personne n'avait mieux traité cette matière (*De Officiis*, III, 2). Cicéron écrivait à Atticus (*lib. XVI, epist. II*): « J'ai renfermé » dans les deux premiers livres des » *Offices*, ce que Panætius a mis en » trois; il promettait de terminer » son ouvrage, mais il ne l'a point » fait; et c'est Posidonius qui a » achevé ce que Panætius avait com» mencé (*V.* POSIDONIUS). » L'estime que Cicéron faisait de cet ouvrage, doit augmenter le regret qu'on éprouve de sa perte. Panætius avait soumis les philosophes à la censure, dans un ouvrage intitulé, *Des Sectes*, dont on trouve quelques fragments dans les *Vies* de Diogène Laërce. Il avait en outre composé un traité, *Des Magistrats*; deux autres, *sur la Divination* et *sur la Tranquillité d'esprit*, dont M. Van Lynden conjecture que Plutarque a fait usage dans l'opuscule qu'il a donné sous le même titre. Cicéron parle d'une *Lettre* de Panætius à Tubéron, dans laquelle il faisait un grand éloge du *Poëme d'Appius l'Aveugle*, ouvrage d'un pythagoricien (*Tusculanes*, IV, 2). Nous avons présenté Panætius comme un philosophe éclectique: il s'était fait aussi, sur le *style*, des idées opposées à celles des Stoïciens, et s'attachait à répandre dans ses écrits les ornements et la grâce dont ils pouvaient être susceptibles. Cicéron lui a donné également des éloges à cet égard. On peut consulter, pour plus de détails, les *Recherches* de l'abbé Sevin sur la vie et les ouvrages de

Panætius, dans le tome x des *Mémoires de l'acad. des inscript.*, et surtout la dissertation de M. Van Lynden, *De Panætio Rhodio, philosopho stoïco*, Leyde, 1802, in-8°. Chardon de la Rochette a donné, dans le *Magasin encyclopédique*, 1803, tome IV, et dans ses *Mélanges philologiques*, I, 226-61, une bonne analyse de cette thèse, qu'il regarde comme une des plus savantes qui aient paru jusqu'à nos jours.

F—T j, et W—s.

PANAJOTI (PANAGIOTES NICUSIUS, connu sous le nom de), célèbre drogman de la Porte-Othomane, et chrétien grec, se fit connaître, vers l'an 1667, époque du fameux siége de Candie. Il servait le grand-visir Achmet Kiuperli, comme interprète de la langue italienne. La prise de la ville qui fut due à son adresse, mais aussi à l'extrémité où les Vénitiens se trouvaient réduits, après un siége de 29 mois, porta au plus haut degré sa faveur auprès du grand-visir. Il le nomma interprète ou drogman; poste qui, jusque-là, avait été occupé par des renégats. Panajoti avait un génie fécond en ressources, et beaucoup d'astuce: les Othomans l'ont comparé à Ulysse, et les chrétiens grecs, au traître Achitophel. Les premiers lui ont attribué de grandes connaissances en astrologie judiciaire; et grâce à quelques conjectures heureuses, il passait, à leurs yeux, pour prophète. Il assura, par exemple, que la ville de Caminiek serait prise le dixième jour. S'il faut en croire la tradition, sa mort ne démentit pas sa renommée. Le grand visir Achmet lui demanda si, après avoir rencontré si juste sur tant d'événements, il n'avait pas quelques données sur son propre sort. On ajoute que Panajoti lui répondit: « Si le » grand-visir daigne venir dans ma » tente, vers la sixième heure de la » nuit, il y verra avec quelque re- » gret un spectacle inattendu. » En effet, Achmet Kiuperli vint à minuit dans la tente de Panajoti, et le trouva rendant les derniers soupirs. Quoi qu'il en soit de la vérité de l'anecdote, il est certain qu'il mourut le 21 sept. 1673, et qu'on sollicita, en son nom, du grand-visir, la permission que son corps fût porté à Constantinople pour y être inhumé; honneur qui n'appartient qu'aux sulthans: il est remarquable que Kiuperli y ait consenti. Il envoya ordre au caïmacan de veiller à ce que le patriarche grec fit les obsèques de Panajoti, avec la plus grande pompe: tous les chrétiens grecs et étrangers accompagnèrent le mort jusqu'à l'île de la Propontide, où est situé le monastère de la Sainte-Trinité, dont Panajoti avait été le bienfaiteur, et qui fut le lieu de sa sépulture. C'est de lui que date l'époque où les Grecs parvinrent à obtenir l'importante et lucrative place de premier drogman de la Porte-Othomane, et, par suite, montèrent sur les trônes de Moldavie et de Valachie, qui sont à-la-fois la récompense et le châtiment de leur ambition (*V.* MAUROCORDATO). Panajoti avait fait imprimer, en 1662, à Amsterdam, une *Confession de foi orthodoxe des églises catholiques d'Orient*, dirigée contre Cyrille Lucar, et qui fut traduite en latin par Laurent Normann, Leipzig, 1695. — PANAJOTI de Sinope, prêtre grec, mort à Brescia, vers 1748, après avoir long-temps enseigné la langue grecque dans cette ville et à Vérone, mérita les éloges et l'amitié du marquis Maffei, et du cardinal Barbarigo. Sa vie et ses lettres ont été pu-

bliées (en italien et en grec), par l'abbé P. A. Barzani, son élève, Brescia, 1760, in-8°. (Voyez en l'extrait dans le *Journal des savants*, de février 1761, pag. 174.)

S—y.

PANARD (Charles-François), né à Nogent-le-Roi, près de Chartres, vers 1694, et mort d'apoplexie, à Paris, le 13 juin 1765, a été appelé par Marmontel, le *La Fontaine du Vaudeville*. Laharpe, qui trouve la qualification un peu trop honorable, convient que les couplets de Panard sont d'une tournure beaucoup plus heureuse que ceux de tous les autres chansonniers de son temps. Sa ressemblance avec La Fontaine était encore plus grande, sous le rapport du caractère et des mœurs, que sous celui du talent. C'était la même simplicité, la même incurie, la même imprévoyance. « Le soin de se » nourrir, de se loger, de se vêtir, » dit Marmontel, ne le regardait » point: c'était l'affaire de ses amis; » et il en avait d'assez bons pour mé» riter cette confiance... Jamais l'ex» térieur n'annonça moins de déli» catesse; il en avait pourtant dans » la pensée et dans l'expression. » Plus d'une fois à table, et, comme » on dit, entre deux vins, j'avais vu » sortir de cette masse lourde et de » cette épaisse enveloppe, des cou» plets *impromptu* pleins de facilité, » de finesse et de grâce. » Dans le temps où l'académicien qui s'exprime ainsi, était chargé de la rédaction du *Mercure*, il avait souvent recours à lui pour quelques jolis vers. *Fouillez*, lui disait Panard, *fouillez dans la boîte à perruque*. Les chiffons de papier griffonnés de vers qui étaient entassés pêle-mêle dans cette boîte, étaient presque tous tachés de vin. *Prenez, prenez*, ajoutait-il, *c'est-là le cachet du génie*. Il ne parlait du vin qu'avec tendresse, et souvent, en regardant son verre, les larmes lui venaient aux yeux de plaisir et d'émotion. La circonstance qui l'affligea le plus dans la mort de son ami Gallet, c'est qu'on l'avait enterré sous une gouttière, *lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau*. Collé confirme tout ce que dit Marmontel du caractère de Panard, et il enchérit sur l'éloge de son talent. Ce n'est pas seulement le La Fontaine, c'est le *Dieu du Vaudeville*, le plus grand chansonnier que la France ait eu et que peut-être elle aura. Il regrette seulement que, trop renfermé dans une société bourgeoise et presque abjecte, il n'ait point assez étendu le cercle de ses idées, et se soit borné dans ses couplets à des plaisanteries sur les commis, les notaires, les procureurs et les médecins. Ses œuvres forment quatre volumes in-12, Paris, 1763: elles contiennent une comédie donnée aux Français, en société avec Laffichard, et intitulée les *Acteurs déplacés*; cinq pièces jouées aux Italiens; treize opéras-comiques, représentés au théâtre de la Foire, et qui ne sont qu'une faible partie de ce que l'auteur avait fait en ce genre; enfin des divertissements, des chansons et de petites pièces de vers sous différents titres, dont les sujets sont galants, bachiques ou moraux: il y en a dont les vers de diverse longueur figurent une bouteille et un verre. Les pièces de théâtre sont toutes dénuées d'invention et d'effet dramatique; il y a un grand choix à faire parmi les poésies diverses et même les chansons. On y trouve en général du naturel, de la gaîté et de la finesse; mais elles ne sont pas exemptes de négligences, de lon-

gueurs et de traits de mauvais goût. Quelques-unes sont de véritables puérilités. Panard n'avait point fait d'études. Il vivait ignoré dans une petite place de bureau : ce fut le comédien Legrand qui le déterra et reconnut le premier sa supériorité dans un genre où lui-même s'exerçait avec succès. Le surnom de *Bien-Aimé* fut donné à Louis XV, par Panard, et non point par Vadé, comme l'a dit Voltaire. M. L. Armand Gouffé a publié des *OEuvres choisies de Panard, hommage rendu à sa mémoire*, 1803, 3 vol. in-18.

A—G—R.

PANASSAC (BERNARD DE). *V.* CAMO.

PANCEMONT (ANTOINE-XAVIER MAYNAUD DE), évêque de Vannes, né à Digoing-sur-Loire, le 6 août 1756, fut nommé, au sortir de sa licence, grand-vicaire de Marbeuf, évêque d'Autun, puis archevêque de Lyon. En 1788, l'abbé de Tersac, curé de Saint-Sulpice, à Paris, lui résigna sa place qui était très-importante, cette paroisse comprenant alors tout le faubourg Saint-Germain. La cure de Saint-Sulpice avait été occupée par des ecclésiastiques d'un mérite distingué, entre autres dans le dix-huitième siècle, par la Chétardie et Languet, qui avaient refusé l'un et l'autre l'épiscopat; elle procurait nécessairement beaucoup d'influence, par les rapports que le curé entretenait avec ses paroissiens, parmi lesquels il en existait un grand nombre d'opulents. L'abbé de Pancemont y fut appelé dans les circonstances les plus difficiles : le rigoureux hiver de 1788 à 1789 avait augmenté considérablement le nombre des pauvres et leurs besoins. Le nouveau curé, se livrant tout entier au soin de les soulager, fit une quête générale, avec son ami, l'abbé de Verdière, évêque de Mariana (1), et parvint, à force de zèle, et de sacrifices, à rendre plus supportable le poids d'une grande calamité. La révolution vint donner à l'abbé de Pancemont de nouveaux sujets de chagrin et d'inquiétude; il eut quelques démêlés avec sa section, relativement à des cérémonies publiques, et fut dénoncé à l'assemblée nationale pour avoir refusé la bénédiction nuptiale au comédien Talma. Il avait fait éprouver le même refus à Camille-Desmoulins, qui promit de rétracter ses impiétés dans un des numéros de son journal; alors le curé le maria, en présence de Robespierre, de Péthion, et du général Montesquiou (2). On voulut, en 1791, forcer Pancemont au serment de la constitution civile du clergé : pendant qu'il était en chaire, le dimanche 3 janvier, des factieux attroupés cherchent à l'intimider par ces cris, *le serment! à la lanterne!* Il descend de la chaire; on le contraint d'y remonter, on exige qu'il prononce la formule. Il s'y refuse; et il aurait péri victime de son zèle, sans le dévoûment de plusieurs de ses amis, et de ses paroissiens, qui lui firent un rempart de leur corps. La famille royale envoya, le jour même, savoir de ses nouvelles;

(1) Le curé sollicita dans cette occasion toutes les personnes riches de sa paroisse : le prince de Condé lui envoya cent louis; le marquis de Villette répondit à sa demande par un refus net : *Maintenant*, dit-il, *que les pauvres sont citoyens, on aurait honte pour les nourrir d'attendre tout des âmes pieuses.* La lettre du marquis philantrope est fort curieuse; elle se trouve dans l'écrit intitulé : *Histoire des événements arrivés sur la paroisse Saint-Sulpice*, p. 13.

(2) Les détails du refus et du mariage se trouvent dans l'écrit déjà cité, page 23; ce qui prouve que l'anecdote racontée à l'article Bérardier (tome IV), n'est pas exacte. L'auteur de l'*Histoire des événements* paraît mériter plus de confiance, parce qu'il écrivait dans le temps même, et qu'il raconte des faits qui s'étaient passés sous ses yeux. M. Barbier avait déjà fait cette remarque dans l'*Examen critique*.

et le maire de Paris, le fameux Bailly, vint lui exprimer ses regrets de ce qui s'était passé. On désigna pour son successeur, dans la cure, le P. Poiré, de l'Oratoire, qui fut installé le 6 février, mais qui ne fut pas reconnu par l'universalité des paroissiens. L'abbé de Pancemont, qui voulait rester au milieu de son troupeau, et qui se flattait encore que le décret rendu sur la liberté des cultes protégerait l'exercice de son ministère, loua l'église des Théatins pour y faire l'office. Le bail était payé, et les clefs de l'église avaient été remises à Pancemont, quand des attroupements se formèrent, le dimanche 11 avril, pour empêcher les fidèles de se réunir. En vain les autorités parurent vouloir maintenir la liberté des cultes; les factieux triomphèrent, et l'église ne put être ouverte. Le curé, objet des cris et des menaces du parti dominant, se retira pour quelque temps à Bruxelles, d'où il adressa, le 10 mai 1791, à ses paroissiens, une lettre qui fut imprimée (16 pages in-8°.) Il revint au bout de six mois; et en évitant de donner de l'ombrage aux amis du trouble, il continua, autant qu'il le put, les fonctions de son ministère. Les fidèles de Saint-Sulpice se rassemblaient alors dans les églises des religieuses du Saint-Sacrement et du Calvaire; ce fut à leur intention que l'abbé de Pancemont fit imprimer huit *Exhortations* pour les dimanches du carême, et pour ceux de la quinzaine. Ces *Exhortations*, de 16 pages d'impression chacune, se trouvent souvent avec la lettre dont nous avons parlé, et avec l'écrit intitulé : *Histoire des événements arrivés dans la paroisse Saint-Sulpice pendant la Révolution*, 1792; 96 pages in-8°. Les progrès de la terreur forcèrent Pancemont de se soustraire à la haine des révolutionnaires : en 1797, le Directoire le poursuivit, et l'on publia sur lui des notes trouvées dans les papiers de Brottier. Il paraît avoir passé en Allemagne une partie du temps de l'émigration. De retour en France, il se lia étroitement avec l'abbé Bernier, lors des négociations pour le concordat, et le seconda dans plusieurs circonstances; il fut chargé, entre autres missions, d'aller à Augsbourg, en 1801, pour engager M. de Juigné, archevêque de Paris, à se démettre de son siége. Il sollicita vivement le légat d'accorder des bulles aux évêques constitutionnels, attestant que ceux-ci étaient revenus à l'unité catholique; la déclaration qu'il donna sur ce fait avec l'abbé Bernier, a été rendue publique. Les amis même de Pancemont le virent avec peine mêlé dans cette affaire, où, par son caractère facile, il n'était que l'instrument d'une politique ambitieuse et rusée. Quoi qu'il en soit, l'ancien curé de Saint-Sulpice fut nommé à l'évêché de Vannes, et sacré le 11 avril, par le cardinal légat, ainsi que Cambacérès et Bernier, nommés à Rouen et à Orléans. Quand il partit pour son diocèse, le gouvernement lui ordonna de s'arrêter à Rennes, où le parti constitutionnel inquiétait, par son opiniâtreté, le nouvel évêque. Pancemont s'efforça de calmer des esprits ardents, et se rendit ensuite à Vannes, où il trouva une double opposition. D'un côté, M. Amelot, évêque de Vannes, retiré en Angleterre, n'avait pas donné sa démission; et quoiqu'il parût vouloir éviter tout ce qui pouvait tendre au schisme, plusieurs prêtres de son diocèse persistaient à soutenir sa juridic-

tion, et refusaient de reconnaître son successeur. D'un autre côté, il y avait un évêque constitutionnel à Vannes, Charles Lemasle; et son parti, assez nombreux, dominait dans quelques villes. Le préfet le favorisait; et, à Lorient, on était allé jusqu'à lire au prône des brochures en faveur des constitutionnels et contre les rétractations. Pancemont ne négligea rien pour se rattacher ce parti : il ne parla point de rétractations; il accueillit Lemasle et ses adhérents avec une indulgence que quelques-uns trouvèrent excessive. Il visita son diocèse à l'occasion du jubilé, rétablit son séminaire en 1804; et fit tout ce qu'il put pour réparer le mal qu'avaient produit les persécutions et les divisions précédentes. On crut néanmoins voir en lui une trop grande disposition à se prêter, en plusieurs rencontres, aux vues du gouvernement. Une lettre circulaire qu'il écrivit à ses curés, le 26 octobre 1805, sur la conscription, et qui fut insérée dans le *Moniteur*, indisposa contre lui plusieurs de ses diocésains. Ils lui surent mauvais gré de se faire ainsi l'apologiste d'une loi tyrannique, rendue plus désastreuse encore par les mesures prises pour son exécution. La nomination de l'évêque à la place d'aumônier d'une sœur de Buonaparte, devenue princesse de Piombino, ne contribua point à dissiper de fâcheuses préventions. Le 28 août 1806, cinq hommes armés arrêtèrent Pancemont à une lieue de Vannes, le dépouillèrent, et ne le laissèrent libre que lorsqu'il eut promis de leur envoyer 24,000 f. en or : ils retinrent même son secrétaire, jusqu'à ce que la somme eût été comptée. Le prélat fut très-affecté de cet incident. Le 5 mars 1807, il essuya une attaque de paralysie; et il mourut le 13 du même mois, dans sa cinquante-troisième année. Buonaparte fit son éloge dans une lettre datée du camp de Finckenstein, le 5 mai suivant, et publiée alors dans les journaux; et il ordonna que la statue en marbre de l'évêque serait placée dans la cathédrale de Vannes. Pancemont était un prélat d'un esprit aimable, d'un caractère liant et d'une parfaite régularité de mœurs.

P—c—t.

PANCIATICHI, famille illustre de Pistoia, qui, dans cette république, livrée plus qu'aucune autre à la fureur des partis, fut, pendant près de trois siècles, à la tête des Gibelins. Au commencement du seizième siècle les Panciatichi pouvaient encore soulever la moitié de Pistoia par leur crédit, et par le souvenir de leur ancienne haine contre les Cancellieri : et cependant, à cette époque, leur patrie était depuis longtemps asservie; la première cause des querelles entre les Guelfes et les Gibelins était entièrement oubliée, et ces factions étaient assoupies dans tout le reste de l'Italie.

S. S—i.

PANCIROLI (Gui), jurisconsulte, né en 1523, à Reggio en Lombardie, employa sept ans à ses cours de droit, qu'il alla terminer à Padoue. Son père, jurisconsulte estimé, avait été son premier maître, et Panciroli avait surtout profité des doctes leçons d'Alciat, à l'exemple duquel il chercha depuis à éclairer la jurisprudence par l'histoire. On jeta les yeux sur lui; en 1547, pour professer les *Institutes* dans l'université de Padoue; et il y remplit, pendant 15 ans, la seconde chaire de droit romain. Blessé de l'injustice avec laquelle il s'était vu repoussé trois fois de la première chaire de ce droit, il accepta les offres d'Émanuel Phi-

libert, duc de Savoie, qui l'appelait à Turin; et c'est là qu'il composa son curieux traité sur les inventions dont les traces se sont perdues. Le séjour du Piémont lui devint funeste : il y perdit un œil; et, menacé d'être privé de l'autre, il se rendit, en 1582, aux instances du sénat de Venise, qui lui assura, parmi les professeurs de Padoue, la première place qu'il avait tant desirée. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions, vers le 15 mai 1599 (1). Il fut redevable de sa réputation à de savants ouvrages, tels que : I. *Notitia utraque dignitatum cùm Orientis, tum Occidentis, et in eam commentarius*, Venise, 1593 et 1602, in-fol.; Lyon, 1608; Genève, 1623. Grævius a inséré, dans le tome VII de ses *Antiquités romaines*, cette explication lumineuse du tableau des charges publiques du Bas-Empire, dressé par ordre de Théodose le Jeune, dans une forme assez semblable à celle de nos almanachs de cour. La partie géographique manque d'exactitude. II. *De Magistratibus municipalibus et Corporibus artificum*, traité qui se rattache au précédent, auquel il fait suite dans plusieurs éditions : dans celle de Lyon, il est suivi du petit livre *De rebus bellicis*, et de la dissertation *De quatuordecim regionibus urbis Romæ earumque ædificiis*. Le 3e. volume du recueil de Grævius renferme le premier et le dernier de ces morceaux. III. *Thesaurus variarum lectionum utriusque juris*, Venise, 1610, 1611, in-fol.; Lyon, 1617, in-4°. IV. *De claris legum interpretibus libri IV. Accessêre Fichardi vitæ recentiorum jurisconsultorum, Mantuæ epitome virorum illustrium, J.-B. de Cazalupis historiæ interpretum et glossatorum juris, et Alberici Gentilis de juris interpretibus dialogi sex*, Leipzig, 1721, in-4°. (*Voy.* FICHARD.) La première édition est celle de Venise, 1637, in-4°. Ce recueil, dont les notices sont pourtant trop succinctes, est précieux surtout pour la biographie des jurisconsultes de l'Italie. Malgré quelques défauts et quelques erreurs, dit Ginguené, c'est le plus complet pour les temps qu'il embrasse. Il donne une idée juste des révolutions de la jurisprudence, et des notions exactes et peu communes, toutes les fois que, laissant à l'écart les traditions populaires, Panciroli écrit d'après les ouvrages des auteurs et les monuments authentiques. V. *Rerum memorabilium deperditarum et nuper inventarum libri II*, Amberg, 1599, 2 vol. in-8°.; Leipzig, 1707, in-4°. Ce traité fut composé par Panciroli, en italien, pour le duc de Savoie (1). Ce fut Henri Salmuth qui le mit en latin, avec d'amples commentaires. La première partie a pour objet les découvertes des anciens dont nous avons perdu le secret : la seconde rend compte de celles qui sont particulières aux modernes et qui furent inconnues à l'antiquité. Pierre de La Noue a donné une traduction française de cet ouvrage, dégagée de tout commen-

(1) Et non le 1er. juin, comme le dit Niceron; car son oraison funèbre, qui est imprimée, fut prononcée le 16 mai, par François Vedova.

(1) L'édition italienne parut sous ce titre : *Raccolta breve d'alcune cose più segnalate ch'ebbero gli antichi, e d'alcune altre moderni, con alcune considerationi di Flavio Gualterio*, Venise, Giunti, 1612, in-4°. de 443 pag. sans les tables. L'éditeur, dans sa dédicace au duc de Savoie (Charles-Emmanuel), se plaint vivement des CALOMNIES du traducteur hérétique, qui avait publié l'ouvrage en latin, avec des commentaires de sa façon. Ce fut néanmoins sur le texte latin de Salmuth, que Gualterio, à la prière des neveux de Panciroli, mit l'ouvrage en italien, car on ne put retrouver de copie du texte primitif. (*V.* les *Notes* d'*Apostolo Zeno* sur la *Biblot.* de Fontanini, II, 250.) W—s.

taire, Lyon, 1617, 2 parties in-12. On y peut joindre une espèce de supplément par Michel Watson, intitulé : *Theatrum variarum rerum in libros de rebus memorabilibus*, Brême, 1663, in-8°. Borrichius, dans une Dissertation dirigée contre le traité de Panciroli, établit que les siècles modernes n'avaient été frustrés d'aucune invention utile connue des anciens. Le savant auteur de l'*Origine des Lois, des Sciences et des Arts* (*V.* GOGUET) traite encore plus sévèrement l'indigeste compilation de Panciroli. Il est juste d'observer que ce dernier n'avait point, comme un auteur récent (*V.* DUTENS), la prétention d'établir la supériorité des anciens sur les modernes. Panciroli a laissé encore quelques autres productions, parmi lesquelles on distingue un ample *Commentaire* sur les *œuvres* de Tertullien, dont Muratori a publié un fragment (les notes sur le traité *De oratione*), dans le 3e. vol. des *Anecdota latina;* et une *Histoire* de la ville de Reggio, conservée parmi les manuscrits de la biblioth. d'Este. *Voy.* Niceron, tome IX, et surtout Tiraboschi, *Bibl. Modenese*, tomes IV et VI. F—T j. et W—S.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire à Lille, y était né, en 1700. Doué d'une heureuse mémoire, il avait fait de bonnes études; et non content de vendre des livres, il se mit à en composer : il mourut le 17 juillet 1753. Le curé de sa paroisse voulut, avant de l'administrer, lui faire signer le formulaire : Panckouke, persistant dans les opinions qu'il avait toujours manifestées, refusa d'accéder à la demande de son pasteur, qui à son tour lui refusa les sacrements et même la sépulture ecclésiastique. L'autorité intervint pour faire cesser cette opposition. On a de Panckoucke : I. *Dictionnaire historique et géographique de la Chatellenie de Lille*, 1733, in-12. II. *Éléments d'astronomie*, 1739, in-12. III. *Éléments de géographie*, 1740, in-12. Lalande, dans sa *Bibl. astronomique*, cite, de ces deux ouvrages réunis, une édition de 1748, 2 vol. in-12. IV. *Essai sur les philosophes, ou les égarements de la raison sans la foi*, 1743, in-12; reproduit en 1753, sous le titre d'*Usage de la raison.* V. La *Bataille de Fontenoi*, poème héroïque, en vers burlesques, par un Lillois, natif de Lille en Flandre, avec des notes historiques, critiques et morales, pour l'intelligence de ce poème, 1745, in-8°. de 27 pag., avec deux vignettes. C'est la critique et la parodie du poème de Voltaire, sur le même sujet. VI. *Manuel philosophique* ou *Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12. VII. *Dictionnaire des proverbes français*, 1749, in-12; ouvrage qu'a rendu inutile celui que M. La Mésangère a publié sous le même titre, en 1821 (2 éditions). VIII. Les *Études convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12. Ce livre a été long-temps en usage dans les maisons d'éducation. IX. *Amusements mathématiques*, 1749, in 12. X. *Art de désopiler la rate*, un volume in-12. L'édition posthume, de 1773, est augmentée, et a deux volumes. XI. *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre, contenant les traits remarquables des comtes de Flandre, depuis Baudouin Ier. jusqu'à Charles II, roi d'Espagne*, in-8°. (avec une introduction par l'abbé Montlinot.) La *Bibl. historique de la France* ne cite qu'une édition de cet ouvrage, sous la date de 1762; ce qui en fait un ouvrage posthume. A. B-T.

PANCKOUCKE (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, naquit à Lille, le 26 novembre 1736. Sa première jeunesse fut négligée; mais l'activité extraordinaire de son esprit eut bientôt réparé le temps perdu. Il n'avait que vingt-huit ans, lorsque trouvant sa ville natale trop étroite pour ses projets, il vint s'établir à Paris. Il y était déjà connu par quelques écrits qu'il avait publiés, et par des ouvrages de mathématiques qu'il avait envoyés à l'académie des sciences. Sa maison devint le rendez-vous des écrivains les plus distingués. Panckoucke se conduisait généreusement envers les auteurs qu'il employait dans ses entreprises; et il n'en fit pas plus mal ses affaires. Entre ses mains, le *Mercure* eut jusqu'à quinze mille abonnés. Son nom est attaché aux plus grandes opérations de librairie, qui se firent alors : les *OEuvres de Buffon*, le *Grand vocabulaire français*, le *Répertoire universel de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, par Laharpe. Ses liaisons avec un de ses compatriotes, admirateur de Voltaire, lui donnèrent l'idée de publier une édition soignée des œuvres de l'auteur de la *Henriade*; c'était en 1775. Les deux Lillois allèrent ensemble à Ferney. Voltaire approuva le plan des divisions de l'édition. Un exemplaire de l'édition encadrée lui fut remis interfolié de papier blanc, pour recevoir ses additions, corrections et observations. A la mort de Voltaire, on rendit à Panckoucke les volumes que l'on trouva de cet exemplaire, et d'autres matériaux. Desirant avoir une protection puissante pour son entreprise, Panckoucke imagina de la dédier à Catherine II; il écrivit à l'impératrice. Depuis long-temps il attendait la réponse, lorsque Beaumarchais, qui était bien aise d'avoir une opération qu'il pût présenter comme la source de sa fortune, afin d'en déguiser l'origine (ses fournitures aux Américains insurgés), traita du *Voltaire* avec Panckoucke. Le lendemain de la signature du traité, le libraire, après sept mois d'attente, reçut une lettre de l'impératrice, qui acceptait la dédicace, se chargeait des frais de l'édition, et accompagnait sa réponse d'une lettre de change de cent-cinquante mille francs. Beaumarchais n'était pas homme à résilier son marché; et il donna les éditions des *OEuvres de Voltaire*, connues sous le nom d'édition de Kehl, du nom du fort où elles furent faites. Panckoucke tourna donc ailleurs ses idées, et conçut le plan de l'*Encyclopédie méthodique* (Voyez ci-après, n°. VI), dont jusqu'à ce jour (juin 1822), il a paru 90 livraisons. Laharpe, qui n'était pas du nombre des collaborateurs, reprochait à Panckoucke d'avoir confié des parties importantes à des hommes très-médiocres, et de n'avoir en général choisi que les personnes que lui avait désignées Suard, son beau-frère. Panckoucke avait successivement réuni au *Mercure*, divers autres journaux, savoir : le *Journal de littérature et de politique*, le *Journal français*, que rédigeaient Palissot et Clément, le *Journal des dames*, de Dorat. Il avait ainsi, pour la manutention des ouvrages périodiques, l'expérience et des notions que peu de personnes possédaient. Ce fut lui qui, après un voyage à Londres, imagina le *Moniteur* (1),

(1) Il eut, d'abord peu d'abonnés; mais l'éditeur grossit les souscriptions par l'acquisition de celles du *Journal de l'assemblée nationale*, où H. B. Maret insérait par extrait les discours dont il prenait des notes, et qu'il donna tout au long dans le nouveau journal in-fol.; ce qui en assura le succès. G—CE.

journal qu'on a toujours vu ami du pouvoir existant, dont le témoignage est quelquefois récusable, mais qui contient un grand nombre de renseignements précieux pour l'histoire. Peu de temps avant sa mort, il fonda la *Clef du cabinet des souverains*, journal à la rédaction duquel il appela des gens d'un mérite reconnu, mais dont le gouvernement consulaire ne toléra pas l'existence. Panckoucke mourut le 19 décembre 1798. Outre les traductions du Tasse et de l'Arioste, faites en société avec Framery (*V.* FRAMERY, XV, 426), on a de lui : I. *Traité historique et pratique des changes*, 1760, in-12. II. *De l'homme et de la reproduction des différents individus;* ouvrage qui peut servir d'introduction et de défense à l'*Histoire naturelle*, par Buffon, 1761, in-12. III. *Contre-prédiction au sujet de la nouvelle Héloïse*, roman de M. Rousseau de Genève (dans le *Journal encyclopédique* du 1er. juin 1761, page 102). Le 2 février 1761, Panckoucke avait écrit à J.-J. Rousseau une lettre anonyme, qui toucha tellement le philosophe de Genève, que ce dernier y fit une réponse par la voie des journaux, sous la date du 11 février 1761. Panckoucke ne put qu'être flatté de la lettre de Rousseau; et lorsque parut, dans le *Journal encyclopédique* du 1er. mai 1761, la *Prédiction, tirée d'un vieux manuscrit*, *sur la Nouvelle Héloïse*, *roman de J.-J. Rousseau*, il crut de son devoir de répondre à cette critique, que l'on attribua d'abord à Voltaire, mais que l'on sait être de Ch. Bordes : la *Contre-Prédiction* a été reproduite sous le titre de *Prédiction faite sur l'auteur de la Nouvelle Héloïse*, par un anonyme; et c'est sous ce dernier titre qu'on la trouve à la suite de quelques éditions de la *Julie*. Dans ses *Mémoires historiques sur M. Suard*, liv. IV, M. Garat raconte que *la voiture de Panckoucke était souvent rencontrée sur la route de Montmorenci, allant chez Rousseau*. Rousseau, qui, en avril 1756, avait accepté l'asile que lui offrait Mme. d'Épinay, en sortit en décembre 1757. Ce ne fut que près de sept ans après, que Panckoucke vint à Paris; et l'on a vu que ses relations avec Rousseau ont commencé tout au plus en 1761. Les voyages à Montmorenci peuvent donc être rangés dans la classe des voyages imaginaires. IV. *Traduction libre de Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12. V. *Discours philosophiques sur le beau*, 1779, in-8°. VI. *Plan d'une Encyclopédie méthodique, et par ordre de matières*, 1781, in-8°. (1) VII. *Avis d'un membre du tiers-état sur la réunion des ordres*, 1789. VIII. *Observations sur l'article important de la votation par ordre ou par tête*, 1789, in-8°. IX. *Discours sur le plaisir et la douleur*, 1790, in-8°. X. *Nouvelle grammaire raisonnée, à l'usage d'une jeune personne, par une société de gens de lettres* (Ginguené, Laharpe, Suard), 1795, in-8°.; quatrième édition, 1802, in-8°. XI. *Mémoire sur les assignats et sur la manière de les considérer dans la baisse actuelle*, 1795, in-8°. XII. *Nou-*

(1) Le prospectus général est imprimé en entier dans le *Mercure* du 8 déc. 1781. On promettait aux souscripteurs que cette édition contiendrait toutes les planches de l'Encyclopédie in-folio, serait augmentée de plus de moitié du discours, et ne coûterait pourtant que la moitié du prix de la première. Elle ne devait avoir que 42 vol. in-4°. de texte et 7 de planches « Il serait possible, disent les éditeurs, qu'il y eût quelques volumes de plus ou de moins.... Nous déclarons que les volumes in-4°. excédants ne pourront être que de deux à trois volumes de discours, et d'un de planches, et que si nous sommes nécessités à un plus grand nombre.... ils seront donnés gratis aux souscripteurs. »

veaux mémoires sur les assignats, ou *Moyens de liquider sur-le-champ la dette nationale*, 1795, in-8°. XIII. *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfants de dix à quatorze ans, et des écoles primaires*, 1795, in-12; nouvelle édition, 1799, in-12. XIV, Des articles dans le *Journal encyclopédique*, et une lettre dans le *Magasin encyclopédique*. Panckoucke était en correspondance avec J.-J. Rousseau et avec Voltaire. Plusieurs des lettres que ces deux grands hommes lui adressèrent, font partie de leurs *OEuvres*. C. J. Panckoucke a laissé deux enfants, tous les deux imprimeurs-libraires, à Paris, M. Charles Panckoucke et Mme. Agasse. — Henri PANCKOUCKE, cousin de Charles-Joseph, cultiva aussi la littérature. Il est auteur de la *Mort de Caton, tragédie en trois actes et en vers*, 1768, in-8°., dont il existe une contrefaçon avec le nom de Voltaire. C'est probablement Henri Panckoucke, qui est l'auteur de *Don Carlos à Elisabeth, héroïde, avec des imitations de Gesner*, 1769, in-8°., que l'on attribue ordinairement à Charles-Joseph. A. B—r.

PANDENOLFE, quatrième prince de Capoue, fils de Landone, successeur de Landolfe II, régna de 879 à 884. Exilé avec son frère Landone le Jeune, par l'évêque Landolfe, son oncle, Pandenolfe avait été rappelé en 865, dans sa patrie; et comme il avait survécu à son frère, il recueillit l'héritage de son oncle, en 879: mais la principauté de Capoue fut, pendant son règne, engagée dans des guerres continuelles, d'abord avec Guaifer, prince de Salerne, qui disputait son indépendance, et, depuis 882, avec la république de Gaëte, et les Sarrasins qui étendaient leurs conquêtes dans l'Italie méridionale, et qui s'étaient déjà emparés d'Acropolis et du passage du Garigliano. Pandenolfe mourut en 884; et son frère Landenolfe lui succéda. S—S—i.

PANDOLFE Ier. ou *Tête-de-Fer*, prince de Bénévent, Capoue, Salerne, Spolète et Camerino, succéda en 961, à Landolfe IV de Capoue, ou II de Bénévent, son père. Il avait fixé sa résidence à Capoue; et c'est là qu'il accueillit, en 963, l'empereur Othon-le-Grand. Il étala devant lui toutes les magnificences de cette ville, où le commerce et les arts avaient conservé quelque éclat. Ses prédécesseurs, situés entre les deux empires, avaient tour-à-tour porté leur hommage à celui d'Orient, et à celui d'Occident. Pandolfe se déclara vassal d'Othon-le-Grand; mais en retour, il obtint, en 967, que le duché de Spolète et le marquisat de Camerino fussent réunis à ses états. En 968, il perdit son frère, Landolfe V, que son père lui avait associé dans le gouvernement: à sa place il se donna pour collègue, l'aîné de ses fils, Landolfe VI. Il se trouvait alors le plus puissant et le plus indépendant des feudataires d'Italie, allié plutôt que vassal d'Othon-le-Grand, et arbitre de toute l'Italie méridionale. Il voulut poursuivre ses conquêtes dans la Calabre, sur les Grecs; il lui manquait peu de chose pour avoir réuni toutes les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples: Othon lui prêta un corps de troupes allemandes pour cette expédition, et Pandolfe Tête-de-Fer vint mettre le siége devant Bovino. Mais les Grecs avaient envoyé secrètement des forces considérables en Calabre; Pandolfe se vit

tout-à-coup entouré par une armée dont il ne soupçonnait pas l'existence : après une vaillante résistance, il fut fait prisonnier par les Grecs, au mois de juin 969, et envoyé à Constantinople. Landolfe VI, son collègue et son fils, de concert avec Aloara sa femme, soutinrent, pendant sa captivité, les attaques des Grecs et celles des Napolitains; cependant la révolution, qui en 970, priva Nicéphore-Phocas de la vie et du trône, rendit la liberté à Pandolfe Tête-de-Fer. Il revint à Bari; et il reçut bientôt d'Othon-le-Grand de nouvelles marques de faveur. Il se vengea ensuite des Napolitains, qui avaient profité du temps où il était prisonnier pour ravager le territoire de Capoue. En 973, son neveu, Landolfe, fils d'Atenolfe II, avait usurpé la principauté de Salerne, et en avait chassé Gisolfe Ier., le légitime souverain : Pandolfe rétablit Gisolfe dans Salerne; et celui-ci, par reconnaissance, adopta, en 974, Pandolfe II, fils puîné de Pandolfe Ier., pour être son successeur. Cet héritage s'ouvrit en 978, par la mort de Gisolfe. Pandolfe Ier. le recueillit au nom de son fils; et, réunissant ainsi les trois principautés lombardes, Capoue, Salerne et Bénévent, au marquisat de Camerino et au duché de Spolète, il fut compté parmi les souverains les plus puissants de l'Italie : mais il mourut au printems de l'année 981; et comme il partagea ses états entre ses enfants, sa vaste puissance se détruisit d'elle-même. Landolfe VI, son fils aîné, fut prince de Bénévent et de Capoue; Pandolfe II, le second, fut prince de Salerne; et les duchés de Spolète et de Camerino furent donnés par Othon II, à Trasmondo, qui n'était pas de sa famille.—PANDOLFE II recueillit le fruit de la protection que son père avait accordée à Gisolfe II. Il fut adopté par lui; et il lui succéda, en 978, dans la principauté de Salerne, la plus riche des trois souverainetés lombardes, dans l'Italie méridionale. Mais les Salernitains n'obéirent à Pandolfe II, qu'aussi long-temps qu'ils furent tenus en respect par son père : à la mort de Pandolfe Tête-de-Fer, en 981, ils chassèrent leur nouveau prince, et se soumirent à Mansone, duc d'Amalfi.—PANDOLFE III, fils de Landolfe V, prince de Capoue et de Bénévent, et neveu de Pandolfe Tête-de-Fer, régna sur Bénévent, de 981 à 1021 : étant fils d'un cadet des princes de Capoue, il n'avait, selon notre jurisprudence actuelle, aucun droit à la succession, tant que subsistait la branche aînée. Mais aucune loi précise, et aucun usage généralement reconnu, ne réglaient encore la succession des princes souverains : Pandolfe III demandait une part dans l'héritage de ses ancêtres; et, à la mort de Pandolfe Ier, il réussit, en 981, à se rendre maître de Bénévent, séparant de nouveau cette principauté de celle de Capoue, à laquelle elle était réunie depuis un siècle. Ces partages, et les guerres qui s'ensuivirent, causèrent la ruine de toutes les principautés lombardes : celle de Bénévent finit entre les mains de Landolfe, fils de Pandolfe III, avant 1022.

S. S—I.

PANDOLFE IV, fils et successeur de Landolfe VII, succéda, en 1007, à la principauté de Capoue, à une époque où des princes du même nom régnaient à Salerne et à Bénévent; ce qui a augmenté la confusion déjà répandue sur cette partie de l'histoire. Les Lombards,

ses sujets, étaient parvenus au dernier période de leur dégénération; le luxe, la mollesse et la pusillanimité des peuples, comme la perfidie des princes, annonçaient la chute prochaine de l'état : aussi les Grecs avaient-ils fait de grandes conquêtes dans la Capitanate; et les Normands, arrivés comme pèlerins dans le midi de l'Italie, commençaient-ils à s'y rendre redoutables. Pandolfe IV, de concert avec Guaimer III, prince de Salerne, avait contracté alliance avec Melo, le plus puissant citoyen de Bari, qui voulait chasser les Grecs de l'Italie. Mais Melo fut battu à Cannes, en 1019; la petite armée de Normands qu'il avait soldée fut détruite. Pandolfe IV, pour faire sa paix avec les Grecs, arrêta Datto, parent de Melo, qui s'était réfugié au Garigliano; et il le livra à ses ennemis, qui le firent périr par un cruel supplice. Pandolfe, en même temps, fit hommage de sa principauté à l'empereur de Constantinople, et détourna ainsi l'orage dont il était menacé. Cependant le pape Benoît VIII, alarmé des progrès des Grecs en Italie, et craignant pour la sûreté de Rome, appela de Germanie l'empereur Henri II, afin de repousser les schismatiques. Pandolfe, qui avait quitté les Latins pour les Grecs, se vit, en 1022, assiégé dans Capoue, par les Allemands : ses peuples commençaient à se soulever contre lui; et, dans la cour de l'empereur, il était accusé de félonie pour avoir fait cause commune avec les ennemis de l'empire. Pandolfe, dans cette extrémité, se rendit auprès de Henri II, et demanda la permission de se justifier. Tous les seigneurs allemands qui exigeaient des Italiens une obéissance qu'eux-mêmes ne voulaient point observer, condamnèrent Pandolfe à perdre la tête : Henri lui fit grâce, parce qu'il s'était livré lui-même; mais il l'envoya prisonnier en Allemagne, et donna le gouvernement de Capoue à un autre Pandolfe, comte de Trano. Cependant Henri II mourut; et Conrad le Salique, qui lui succéda, rendit, en 1025, la liberté à Pandolfe IV. Celui-ci, revenu en Campanie, obtint des secours du prince de Salerne et des Normands : il assiégea Capoue, qui lui ouvrit ses portes, en 1026; et remontant sur le trône de ses pères, il s'associa son fils sous le nom de Pandolfe V. Pandolfe IV voyait avec inquiétude son rival, le comte de Trano, réfugié à Naples : il attaqua brusquement cette ville en 1027, et s'en rendit maître. C'était la première fois que Naples, dont les ducs relevaient de l'empire grec, se trouvait soumise à un prince lombard; mais cette ville lui fut enlevée de nouveau, en 1029, par son ancien duc. Pandolfe chercha aussi à étendre sa domination sur les terres du couvent du Mont-Cassin, qui relevaient de l'empereur; mais les moines surent si bien intéresser Conrad à leurs souffrances, que, dans sa seconde expédition en Italie, en 1038, cet empereur chassa Pandolfe de Capoue. Celui-ci, laissant à son fils Pandolfe V la garde de sa forteresse de Sainte-Agathe, alla demander à Constantinople des secours qui lui furent refusés. Il vivait encore, en 1047, lorsque Pandolfe V obtint de l'empereur Henri III la restitution de sa principauté; et il finit ses jours à Capoue, en 1059. S. S-i.

PANDOLFE V, prince de Capoue et de Bénévent, fils et successeur de Pandolfe IV, régna de 1047 à 1060 : il avait été associé à son père dès l'année 1026; et en 1038,

il avait été chargé de la garde de ses forteresses, tandisque l'empereur Conrad avait donné la ville de Capoue à Guaimer IV, prince de Salerne. Pandolfe V trouva moyen, en 1047, d'intéresser à son sort Henri III, lorsque cet empereur visita le midi de l'Italie : il recouvra, par son autorité, la principauté de Capoue, en donnant à Guaimer IV un dédommagement pécuniaire. Son père Pandolfe IV étant mort en 1050, il prit pour collègue dans la principauté son fils Landolfe VIII. Cependant les Normands faisaient chaque jour des conquêtes sur les princes lombards; et ceux-ci, qui ne savaient pas se défendre par eux-mêmes, perdaient leur ancienne indépendance, en recourant à la protection de l'empereur. Henri III fit si peu de cas de leurs droits, que, pour recouvrer l'évêché de Bamberg cédé au Saint-Siége par un de ses prédécesseurs, il donna en échange, en 1052, la ville de Bénévent, au pape Léon IX, en l'ôtant aux princes de Capoue. C'est sur cette donation que sont fondés les droits des papes à la principauté de Bénévent. Le pape Nicolas II crut à son tour pouvoir disposer des états des princes lombards; et, en 1059, il donna Capoue à Richard, comte d'Avene, un des conquérants normands les plus dévoués au Saint-Siége. Pandolfe acheta cependant un repit, par une somme d'argent, qu'il paya au Normand. Il mourut peu de temps après; et son fils Landolfe VIII lui succéda.
S. S—I.

PANEL (Alexandre-Xavier), savant numismate, né, en 1699, à Nozeroi, petite ville de Franche-Comté, fut admis, à l'âge de vingt ans, dans la société des Jésuites, et professa les humanités et la rhétorique dans les colléges de Besançon, Lyon et Marseille. Son goût le portant vers l'étude de l'antiquité, il fit de rapides progrès dans la connaissance des médailles. Quelques dissertations qu'il publia l'ayant fait connaître, il fut appelé, en 1738, en Espagne, où il obtint le double emploi de précepteur des infants, et de garde du cabinet des médailles du roi. En 1742, il vint en France, pour examiner le riche médailler de Rothelin, dont il était chargé de faire l'acquisition (*V.* Rothelin); et il ne quitta Paris qu'après s'être assuré que cette belle collection irait bientôt augmenter celle de l'Escurial. Incertain de revoir jamais la France, il voulut dire un dernier adieu à ses parents, et aux amis qu'il avait en Franche-Comté. En passant à Dijon, il s'y arrêta, moins pour voir les restes du médailler du P. Chifflet (*V.* Pierre-Franç. Chifflet) que pour jouir, quelques jours, de la conversation du P. Oudin, l'un des hommes les plus distingués que la société eût produits (*V.* Franç. Oudin). A Besançon, il retrouva Mairot de Mutigney, qui partageait son goût pour la numismatique (*V.* Mairot); et ce dernier lui céda une suite de médailles celtiques ou gauloises, recueillies en Franche-Comté. Le P. Panel, à son retour en Espagne, fut nommé professeur de rhétorique au collége royal de Madrid; et quoiqu'il remplît tous les devoirs de cette place avec beaucoup de zèle, il n'en continua pas moins de se livrer à l'étude de la numismatique : il mit en ordre le cabinet du roi, et en fit la description conservée parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Escurial. Il préparait une nouvelle édition du recueil des médailles des empereurs romains, par Adolphe Occo,

édition que les savants attendaient avec impatience (*V.* Occo); et il s'occupait en même temps de décrire les médailles grecques, égyptiennes et latines, qu'André Morell n'a point citées dans son *Thesaurus* (*V.* Morell) : mais il n'eut pas le loisir de terminer ces deux grands ouvrages; il mourut à Madrid, en 1777. Le P. Panel joignait à une érudition immense beaucoup de sagacité et de pénétration : mais il aimait les opinions singulières; et, comme le P. Hardouin, il n'a guère fait servir son érudition qu'à contredire les récits des historiens. On a de lui : I. *De cistophoris seu numis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1734, in-4°., fig. Cette dissertation rare et curieuse traite des médailles sur lesquelles on voit des cistes ou corbeilles que les prêtres portaient aux fêtes de Cybèle. II. *Dissertation* en forme de lettre sur le triumvirat de Galba, Othon et Vitellius, et sur celui de Pescennius Niger, Albin et Sévère (*Mémoires de Trévoux*, août 1735, pag. 1349). Le P. Panel cherche à prouver que ces triumvirats ont réellement existé; mais son opinion, opposée au témoignage de tous les historiens, a été réfutée par le P. Tournemine, dans le même Journal. III. *Lettre touchant le médailler de M. Lebret*, premier président du parlement de Provence, Londres, 1737, in-4°. IV. *Explication d'une médaille d'Auguste, frappée à Lyon*, sans date, in-4°., et insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, juin 1738, pag. 1263. Il commençait alors un ouvrage intitulé : *Lugdunum vetus nummis et marmoribus illustratum*; mais son départ pour l'Espagne l'empêcha d'exécuter ce projet. V. *Lettre à M. D. B.* (De Boze), sur une médaille de la ville d'Iconium, *Mémoire de Trévoux*, mars 1739, pag. 540. VI. *Remarques sur les premiers versets du premier livre des Macchabées*, ou Dissertation sur une médaille d'Alexandre-le Grand, Lyon, 1739, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1753, in-4°., avec le texte français. Le P. Panel promettait une *Histoire des Macchabées, prouvée par les médailles*; il est probable qu'elle n'a jamais existé qu'en projet. VII. *De nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus*, ibid., 1742, in-4°. VIII. *De Coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Augustum, Juliam Augustam Cæsaris Augusti filiam, Tiberii uxorem, et Drusum Cæsarem, utriusque filium exhibente*, Zurich, 1748, in-8°., fig.; ibidem, 1748, in-4°. En regard du texte est la trad. espagnole, par Don Bouavent. Garcias. Le P. Panel prétend prouver, par cette médaille, que tout ce que les historiens ont rapporté de l'exil de Julie, et de sa mort prématurée, doit être regardé comme fabuleux, (*V.* Julie). IX. *De nummis exprimentibus undecimum Treboniani Galli Augusti annum; Galli Augusti decimum et tertium; decimum quartum Æmiliani Augusti, Coloniæ Viminacii; undecimum denique Valeriani senioris*, ibid. 1748, in-4°., fig. Cette dissertation est adressée au comte d'Etling, qui avait fait part au P. Panel de son embarras pour expliquer ces médailles qui ne s'accordent point avec les récits des historiens. Le P. Panel, fidèle à son système, prétend que les médailles doivent servir à rectifier les historiens, par la raison que le témoignage d'un métal, exempt de passion, et qui garde fidèlement

l'empreinte qui lui est confiée, doit être préféré aux relations des hommes quelquefois trompés, et souvent trompeurs. Il est difficile, disent les rédacteurs des Mémoires de Trévoux, de soutenir une mauvaise cause avec plus d'esprit (*V.* déc., 1748). X. *De Ferdinandi regis natalibus : de virorum principum natales celebrandi apud veteres consuetudine*, Madrid, 1750, in-4°. Cette Dissertation fait autant d'honneur au goût qu'à l'érudition du P. Pauel. XI. *La sabiduria y la locura en el pulpito de los monjos*, ibid., 1758; c'est une critique du mauvais goût qui régnait encore en Espagne à cette époque, particulièrement dans la chaire. On trouve l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal encyclopédique*, ann. 1759. La Serna Santander possédait trois manuscrits du P. Pauel : *Dissertation sur l'éloquence de la chaire, et économie d'un sermon.* — *Dialogues des morts*, concernant l'Histoire d'Espagne, in-fol. de 85 pag. — *Mémoire sur l'Histoire d'Espagne et d'Afrique*, in-fol. (*V.* le *Catal. de la Bibl.* de Santander). — PANEL (Antoine), frère du précédent, entra, comme lui, chez les Jésuites ; mais la délicatesse de sa santé ne lui permettant pas de suivre la carrière de l'enseignement, il quitta la société, et revint à Nozeroi, où il mourut vers le milieu du dix-huitième siècle. L'abbé Pauel cultivait la poésie latine avec quelque succès. On a de lui des *Odes* imprimées séparément : deux à Philippe V, roi d'Espagne, une à la reine, son épouse, une à Charles, roi de Naples, et deux à Antoine-Pierre de Grammont, archevêque de Besançon. W—s.

PANÉTIUS. *V.* PANÆTIUS.

PANIGAROLA (FRANÇOIS), prédicateur célèbre, qui a joui d'une grande célébrité, mais dont les sermons sont tombés dans l'oubli, était né en 1548, à Milan, d'une famille patricienne. Il avait reçu au baptême le nom de *Jérôme*, qu'il quitta pour prendre celui de *François* qu'un de ses oncles avait honoré par ses talents pour la chaire. Il eut pour précepteurs Noël Conti, et Aonius Palearius (*V.* ces deux noms), et fit, sous ces habiles maîtres, de rapides progrès dans les lettres. A un esprit vif et pénétrant, il joignait beaucoup d'ardeur pour l'étude, et une mémoire étonnante. Un jour qu'il avait entendu prêcher Cornel. Musso, il répéta en sa présence une partie du sermon, et mit dans son débit tant de grâce et de facilité, que Musso, ravi, lui annonça, en l'embrassant, qu'il deviendrait l'un des plus grands orateurs de l'Italie. Son père, qui fondait de grandes espérances sur la précocité de ses talents, l'envoya, à l'âge de treize ans, à Pavie, étudier la jurisprudence. Panigarola avait déjà le projet d'embrasser la règle de saint François; et il n'en retardait l'exécution que pour ne point affliger ses parents. Mais, à peine arrivé à Pavie, il se laissa entraîner, par l'exemple de ses camarades, à toutes sortes de désordres, dont le moindre était de chercher la nuit des aventures qui, pour être sans gloire, n'étaient pas sans péril. Ayant eu le malheur de blesser grièvement un jeune gentilhomme, dans un combat nocturne, il n'échappa aux poursuites qu'en fuyant à Bologne, où il trouva un asile chez un ami. Frappé du danger qu'il avait couru, il renonça au rôle de spadassin, mais sans profit pour ses études : il soigna davantage sa mise, se fit présenter dans les assemblées, fréquenta les bals,

et se livra aux plaisirs avec tout l'emportement de son âge. Indifférent sur son avenir, il dissipait sa vie au milieu d'un monde frivole et corrompu, quand il reçut la nouvelle que son père, mourant, desirait lui dire un dernier adieu. Il ne put pas arriver à Milan assez tôt pour recueillir les derniers témoignages de sa tendresse. Le cœur navré de douleur, il reprit le chemin de Bologne, et courut se présenter au supérieur des Cordeliers, qui ne l'admit qu'après s'être assuré de sa vocation. Panigarola reçut l'habit religieux à Florence, le 15 mars 1567. Sa ferveur et son application à ses devoirs le rendirent bientôt l'exemple de ses confrères. Pendant qu'il achevait ses cours de théologie à Pise, le prédicateur qui devait prêcher le carême à Sarzane étant tombé malade, Panigarola fut chargé de le suppléer; et quoiqu'il n'eût pas eu le loisir de s'y préparer, il s'acquitta de cette tâche avec tant de succès, qu'à son retour les chanoines de Pise le prièrent de prêcher à la cathédrale. Sa réputation fit desirer au grand-duc de Toscane d'entendre un jeune orateur qui s'annonçait d'une manière si brillante; et il ne recueillit pas moins d'applaudissements à Florence que dans les autres villes où il avait paru. Il fut désigné, en 1571, pour prêcher devant le chapitre général de l'ordre à Rome; et le pape Pie V, après l'avoir félicité sur les talents qu'il avait développés, l'engagea à se rendre à Paris pour s'y appliquer à l'étude de la théologie. Son nom était déjà connu à la cour de France; et Catherine de Médicis voulut l'entendre dans sa chapelle. Panigarola retourna en Italie, en 1573; et, pendant treize ans, il se partagea entre l'enseignement et la prédication avec un succès toujours croissant, et qui, jusque-là, n'avait point eu d'exemple. Toutes les villes se disputaient l'honneur de le posséder; et les églises les plus vastes ne pouvaient suffire à l'affluence de ses auditeurs. En traversant les villes sur son passage, il était souvent entouré par le peuple, qui manifestait sa joie par des cris et des battements de mains; et conduit ou plutôt porté en triomphe à l'église la plus voisine, il était forcé de prêcher avant d'avoir pris le repos et la nourriture dont il avait besoin (1). Panigarola fut revêtu, en 1586, de la dignité de suffragant de l'évêque de Ferrare : il en remplissait les fonctions depuis quelques mois, quand il reçut l'ordre de sortir de cette ville. Il paraît qu'on l'accusait d'entretenir, avec le cardinal de Médicis, une correspondance suspecte : mais, quelle qu'ait été la cause de sa disgrace, il n'en fut pas moins accueilli à Rome avec distinction; et peu après, il fut nommé à l'évêché d'Asti, dont il prit possession le 13 décembre 1587. Le nouveau prélat s'occupa de faire fleurir dans son diocèse les lettres et la discipline; mais il se vit forcé d'interrompre ses plans de réforme par le pape Sixte-Quint, qui l'envoya, en 1589, en France, avec le cardinal Cajetan, pour appuyer le parti de la Ligue. Il était enfermé dans Paris pendant le siége de cette ville, et il ne négligea rien pour engager les habitants à la plus vigoureuse résistance. Dès que Paris eut ouvert ses portes à Henri IV, Panigarola se

(1) Rossi dit que les personnes sensées voyaient avec peine cet engouement de la multitude pour le nouveau prédicateur; et il nous apprend que Muret a eu en vue Panigarola, dans les *Notes* sur les *Epîtres* de Sénèque, où il s'élève avec force contre les orateurs qui recherchent les applaudissements de la populace. (Voy. la *Pinacotheca*.)

hâta de retourner dans son diocèse ; il mourut à Asti, le 31 mai 1594, à l'âge de quarante-six ans. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné ; mais Rossi, qui s'appuie du témoignage du cardinal Bellarmin, dit qu'il mourut d'une indigestion (*V.* la *Pinacotheca*). Panigarola avait composé un grand nombre d'ouvrages (1) : ce sont des *Sermons*, des *Panégyriques*, des *Discours*, des *Pièces de vers* (2), des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien Testament, un *Abrégé* en italien des *Annales* de Baronius, un *Traité de la Rhétorique ecclésiastique* (en latin), sujet qu'il a développé dans un ouvrage intitulé : *Il predicatore ossia parafrasi et commento intorno al libro dell' eloquenza di Demetrio Falereo;* souvent réimprimé. Tiraboschi convient que les *Sermons* de Panigarola manquent de méthode, et qu'ils n'offrent ni profondeur, ni connaissance du cœur humain : mais il en trouve le style vif, énergique, entraînant ; et il croit que les orateurs modernes pourraient y puiser bien des traits d'un effet assuré. On conserve, dans la bibliothèque du couvent des Saints-Anges à Milan, le manuscrit autographe des *Mémoires* que Panigarola avait rédigés pendant son dernier séjour à Paris ; il y raconte, avec beaucoup de candeur, les égarements de sa jeunesse, et les torts qu'il a pu avoir à se reprocher dans le cours de sa vie. Tiraboschi en a cité plusieurs passages dans la Notice très-intéressante qu'il a consacrée à ce prélat. W—s.

(1) Argelati donne, dans la *Biblioth. scriptor. Mediolan.*, les titres de quatre-vingt-dix-sept ouvrages ou opuscules de Panigarola; et cette liste n'est pas complète. Comme on n'en lit aucun, on n'a pas jugé à propos d'entrer dans d'autres details sur les différentes éditions.

(2) « Il nous reste de Panigarola, dit La Monnoie, » quelques épigrammes, peu correctes véritablement et mal limées, mais pleines de feu et d'esprit. » La Monnoie en cite une, adressée à une grille (*Ad clatra ferrea*), qu'il a trouvée si jolie, qu'après avoir essayé de la rendre plus correctement en latin, sans rien lui faire perdre de sa vivacité, il l'a traduite en grec de deux manières, et en français (Voy. le *Menagiana*, I, 258, éd. de 1715).

PANIN (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'état russe, naquit, en 1718, d'une famille originaire de Lucques (*V.* Pagnini), qui était venue s'établir en Russie. Son père avait été lieutenant-général sous le règne de Pierre I[er]. Le fils prit aussi du service ; il entra dans la garde de l'impératrice Elisabeth, devint un de ses chambellans, puis son grand écuyer. En 1747, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Copenhague ; et, deux ans après, il remplit la même mission à Stockholm. A son retour, il fut nommé gouverneur du grand-duc Paul, fils de l'empereur Pierre III. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions que Panin se laissa gagner par Catherine, pour entrer dans le complot contre son mari. Il paraît que sa conscience ne fit pas une résistance très-vive ; cependant il ne prit pas une part fort active à l'exécution du plan des conjurés. Ceux-ci crurent un moment leur parti dans le plus grand danger. La princesse Daschkof courut chez Panin pour le presser d'agir : mais il se retrancha dans la gravité diplomatique. D'après une autre version, il refusa d'abord de seconder l'ambition de Catherine; mais la princesse Daschkof, à laquelle il avait fait la cour sans succès, employa, pour le gagner, un moyen qui ne dépendait que d'elle-même. Lorsque le complot eut réussi, ce fut lui que Catherine envoya auprès de l'empereur détrôné, pour le faire abdiquer. La consternation de Pierre fit encore

plus que les moyens de persuasion ou les menaces de Panin; et celui-ci rapporta à l'impératrice l'acte le plus humble que jamais souverain ait signé. Le ministère des affaires étrangères fut le prix de sa soumission aux volontés de Catherine; il conserva aussi la direction de l'éducation du grand-duc Paul. Dans quelques notices biographiques, on fait honneur à Panin seul de tous les actes importants qui ont été signés sous son ministère; mais ceux qui savent que Catherine ne se laissait influencer que par ses amants, et qu'elle donnait l'impulsion aux autres, ne croiront pas que Panin ait eu le mérite des grandes transactions auxquelles il a apposé sa signature. Catherine n'aimait pas à confier trop d'autorité aux hommes supérieurs; et, parce qu'elle ne comptait pas le gouverneur de son fils dans ce nombre, elle ne craignit pas de lui remettre un ministère important. Il avait, dit Levesque, assez de capacité pour justifier le choix de l'impératrice, et n'avait pas une assez grande réputation de génie et d'activité pour qu'on lui fît honneur de ce qui devait être l'ouvrage de la souveraine. Il avait une grande facilité, des manières affables, et affectait beaucoup de franchise, ce qui pourtant ne pouvait guère en imposer aux cabinets étrangers. On prétend qu'il rédigeait lui-même toutes les instructions pour les agents russes dans les cours étrangères, et qu'il se chargeait personnellement de la correspondance avec ces cours. Le partage de la Pologne ne prouve pas en faveur de la droiture de sa politique, si toutefois il en avait une qui lui fût particulière. Quoique très-bon courtisan, il osa quelquefois avoir une volonté à lui, et contredire même l'impératrice. Son frère, le général Pierre Panin, alla plus loin; il murmurait contre Catherine, qui ne récompensait pas suffisamment à son gré les services qu'il avait rendus dans la guerre contre les Turcs, surtout à Bender, et dans l'expédition contre le chef de révolte Pougatchef. Mais Catherine, avertie, par la police, des propos du général, les dédaigna, en disant que Panin était au fond un honnête homme, et qu'il l'avait bien servie. Panin le ministre mourut le 11 avril 1783. Son neveu, comte de Panin, fut ministre de Russie à Berlin, puis vice-chancelier sous le règne de Paul Ier. On a imprimé un *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8°. D—G.

PANNARD. *Voy.* PANARD.

PANNARTZ (ARNOLD), né en Allemagne, était employé dans les établissements de Guttemberg et de Schœffer à Maïence, lors de la prise de cette ville par Adolphe de Nassau, le 27 octobre 1462. Cet événement occasionna la dispersion des ouvriers. Pannartz, et l'un de ses compagnons, Conrad Sweynheim, se réfugièrent en Italie et s'arrêtèrent dans le monastère de Subiaco; ils y imprimèrent d'abord un *Donat*, dont les exemplaires sont peut-être entièrement détruits; du moins, jusqu'à présent on n'a pu en recouvrer un seul. Le 29 octobre 1465, ils achevèrent leur Lactance (*V.* LACTANCE, XXIII, 86). Les deux artistes, après avoir imprimé le traité de saint Augustin *De civitate Dei*, en 1467, quittèrent Subbiaco ou Sublac, et allèrent s'établir à Rome: c'était dans le mois de juin; et avant la fin de l'année, ils publièrent *Ciceronis Epistolæ familiares*, première production typographique de la ville

de Rome. Un nombre considérable d'ouvrages sortit de leurs presses établies dans la maison de François de Maximis, riche Romain qui les avait attirés dans sa patrie. Le dernier livre publié par la société est le *Polybii historiarum libri quinque priores ex versione N. Perotti*, achevé le dernier jour de l'an 1473. Pannartz continua seul l'exercice de son art dans le même local, et donna, *Nicolai Perotti rudimenta grammatices*, 1474, in-4°.; c'est le premier livre imprimé sous son seul nom : le *Josèphe*, l'*Hérodote* et le *Stace* sont de 1475; les *Quæstiones divi Thomæ* sont de 1478. Son dernier ouvrage est le premier volume d'une édition des *Epîtres de saint Jérôme*, daté de 1476 : le second volume fut imprimé avec les mêmes caractères par George Laver; ce qui autorise à penser que Pannartz était mort, en 1476, de la peste qui ravageait Rome. George Martin Raidel (*Commentatio critica de Claudii Ptolomei geographia ejusque codicibus tam manuscriptis quàm typis expressis*, Nuremberg, 1737, in-4°.) prétend qu'Arnold Pannartz est le même qu'Arnold Bucking (*V.* BUCKING, VI, 207). La conformité des prénoms est ce qui peut avoir motivé l'opinion de Raidel, adoptée par Ch. Th. de Murr dans sa *Notitia libri rarissimi geographiæ Francisci Berlinghieri Florentini*, Nuremberg, 1791, in-8°, pag. 16. Pannartz n'a pas craint de mettre son nom sur ses livres; on le lit dans les souscriptions en vers des *Epîtres familières* de Cicéron de 1467, des *Epîtres* de saint Jérôme de 1468, etc. Dans la souscription des *Dissertations* de Lactance, 1468 in-fol., les noms des deux imprimeurs forment un vers :

Conradus Sweynheim, Arnoldus Pannartzque magistri.

Pourquoi Pannartz aurait-il changé de nom ? On a vu qu'après la dissolution de la société il avait continué d'imprimer; il faut ajouter qu'il employa de nouveaux caractères dans les livres qu'il a imprimés seul : il n'est guère probable qu'il ait pu mener de front son imprimerie et la gravure. Il mourut à-peu-près en même temps que Sweynheim, et peut-être avant lui. Dès-lors encore ce ne peut être Pannartz que la préface de Ptolémée désigne par ces mots : *Arnoldus Buckinck.... ad imperfectum opus succedens* (*V.* SWEYNHEYM). A. B—T.

PANNINI (JEAN-PAUL), l'un des meilleurs paysagistes du dix-huitième siècle, naquit à Plaisance, en 1691. On le désigne quelquefois sous le simple nom de *Jean-Paul*. Il avait déjà, dans sa patrie, quelque réputation pour le paysage, lorsqu'il se rendit à Rome, afin d'acquérir plus d'habileté dans la figure. Il y fréquenta l'école de Benoît Luti. Personne ne peignit la perspective d'une manière plus séduisante, moins pour l'exactitude des lignes, partie dans laquelle il est possible de lui trouver des égaux, que pour le charme et la grâce avec laquelle il sait toucher ses paysages, et l'esprit qu'il donne à ses figures. On voit à Rome un grand nombre de ses perspectives dans la *Villa Patrizi*. Il a aussi décoré de ses peintures le rez-de-chaussée du palais *de' Carolis*, aujourd'hui chambre apostolique, et la salle de café, dans le palais Quirinal. Il possédait aussi le talent de l'architecture; et la chapelle des frères *della Scala in Trastevere*, est son ouvrage. Il est peu de peintres de perspective dont les ouvrages

soient aussi recherchés des amateurs. Il n'a cependant pas su conserver la juste proportion entre les personnages qu'il introduit dans ses tableaux et l'architecture; et l'on ne peut se dissimuler que ses figures ne soient quelquefois trop longues en proportion des fabriques, et que pour éviter la dureté que l'on a lieu de reprocher à Viviani, il n'ait mis de la manière dans quelques-unes de ses ombres, en leur donnant une teinte trop rouge. Le premier défaut n'a point d'excuse : le temps corrige chaque jour le second, en éteignant ce que son coloris peut avoir de trop exagéré. Parmi ses chefs-d'œuvre, on cite un tableau représentant les *Vendeurs chassés du temple*, que possèdent les pères de la Mission; et dont les figures sont d'une dimension beaucoup plus grande que celle de ses autres ouvrages. Ce tableau se fait remarquer par la richesse de l'architecture, l'esprit et la variété de la composition. On cite encore les différentes vues dont Pannini avait orné le château de Rivoli, maison de plaisance du roi de Sardaigne, et qui représentent les plus beaux sites des environs. Ce peintre mourut à Rome, en 1764. Le Musée du Louvre renferme de lui sept tableaux représentant : I. Un *Festin donné sous un portique d'ordre ionique*; l'artiste s'y est représenté la tête couverte d'un bonnet bleu, couleur changeante, et portant la main sur sa poitrine; tableau de forme ronde. II. *Répétition en petit du sujet précédent*; tableau carré-oblong. III. *Concert donné dans l'intérieur d'une galerie circulaire d'ordre dorique.* IV. *Ruines d'architecture d'ordre dorique.* Un homme monté sur une partie d'entablement renversée, parle en présence de personnages bizarrement vêtus; dans le fond on aperçoit un temple d'ordre ionique. Ce tableau passe pour un des plus beaux de son auteur. V. *Ruines enrichies de figures*: dans le fond on voit le Panthéon, et sur le devant la statue de Flore. VI. *Ruines du temple de Vesta, à Tivoli.* VII. *Ruines doriques et ioniques.* A la gauche du spectateur on voit une pyramide : la statue de la déesse, qui porte une corne d'abondance, se détache sur le ciel. Ce tableau en hauteur est attribué à Pannini par quelques personnes seulement. Le Musée possède aussi quelques dessins de J. P. Pannini, entre autres une magnifique *Vue* des décorations élevées à Rome sur la place Navone, pour les fêtes données à la naissance du Dauphin, fils de Louis XV, par le cardinal de Polignac, dont la figure est représentée sur le premier plan, d'une manière remarquable. — Cet artiste laissa un fils, nommé François, qui cultiva le même genre de peinture, et dont le Musée du Louvre possède seize dessins lavés à l'aquarelle, représentant diverses vues de l'église Saint-Pierre et du Vatican. On peut en voir le détail dans la *Notice des dessins, exposés au Musée du Louvre, dans la galerie d'Apollon.* P—s.

PANNONIUS (JANUS). V. CIZINGE.

PANORMITA (ANTOINE BECCADELLI, plus connu sous le nom DE) l'un des plus célèbres littérateurs du quinzième siècle, était né, en 1394, à Palerme, d'une ancienne et noble famille originaire de Bologne (1). Il fit ses premières études dans sa patrie avec beaucoup de succès, et fut

(1) Il est souvent nommé *Antonius Bononia*, et plus souvent encore *Antonius Panormita*, du nom latin de la ville de Palerme, sa patrie.

envoyé, vers 1420 (1), à Bologne, où il acheva son cours de droit. Mongitore assure qu'il y reçut le laurier doctoral (*Bibl. Sicula*); mais Laurent Valla prétend que Panormita ne fut jamais gradué. Ce ne fut du moins pas à Bologne qu'il prit ses grades, puisqu'on sait qu'il quitta bientôt cette ville pour visiter les plus célèbres universités de l'Italie. Ses études terminées, il s'attacha au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui lui donna un logement dans son palais, et lui assigna un traitement de 800 écus d'or. Selon Paul Jove, Panormita était chargé de donner à ce prince, des leçons d'histoire. Il fut nommé, peu après, professeur de belles-lettres à l'université de Pavie: mais on ignore l'époque précise à laquelle il prit possession de cette chaire; et il paraît qu'il continua de faire son séjour habituel à la cour de Milan. En 1432, l'empereur Sigismond lui décerna la couronne poétique; et ce fut à Parme qu'il l'alla recevoir des mains de ce prince. Alphonse, roi d'Aragon, prisonnier à Milan, connut Panormita; et, ayant recouvré sa liberté, il l'engagea, en 1435, à l'accompagner à Naples, où il le retint par ses bienfaits. Panormita suivit ce prince dans ses expéditions et dans ses voyages, et lui rendit des services importants. Chargé de différentes ambassades à Gênes et à Venise, envoyé près de l'empereur Frédéric III et de quelques autres souverains, il s'acquitta toujours des missions qui lui étaient confiées, de manière à mériter de plus en plus la faveur d'Alphonse, qui le combla de richesses et de dignités. Après la mort d'Alphonse, Panormita continua de remplir les fonctions de secrétaire et de conseiller de Ferdinand, fils et successeur de ce prince. Il mourut des suites d'une rétention d'urine, à Naples, le 6 janvier 1471, et fut enterré dans l'église Saint-Dominique, où ses enfants lui firent élever un tombeau, sur lequel on grava des vers qu'il avait composés peu de jours avant sa mort, et qui peignent la tranquillité de son ame. Panormita, malgré ses différents emplois, ne cessa jamais de cultiver les lettres auxquelles il devait son élévation. Il aima et protégea les savants, et contribua puissamment à établir, à Naples, une académie qui a joui d'une grande célébrité (*V.* J. PONTANO). Il avait formé une collection de livres précieux pour le temps; et il n'épargnait ni soins, ni dépenses pour s'en procurer. On sait qu'il vendit une maison de campagne pour acheter du Pogge un manuscrit des histoires de Tite-Live, qu'il paya cent-vingt écus d'or. Sa générosité et la franchise de son caractère lui avaient acquis des amis nombreux; mais il eut aussi des ennemis, dont les plus acharnés furent Philelphe, et Laurent Valla, qui publia contre lui divers écrits, dans lesquels il s'efforce de le représenter comme le plus vicieux des hommes. Un recueil d'épigrammes obscènes, que Panormita a intitulé *Hermaphroditus*, sans doute, dit Ginguené, pour indiquer qu'il n'oublie rien dans les deux sexes de ce qui peut les scandaliser tous deux, fournit une ample matière aux invectives de ses adversaires, dont le zèle alla jusqu'à souhaiter que l'auteur fut brûlé avec son ouvrage. Ce recueil, que Panormita dédia à Cosme de Médicis, et

(1) On lit dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, de Ginguené, III, 403, première édition; que Panormita fut envoyé dès l'âge de *six* ans à l'académie de Bologne; c'est évidemment une faute d'impression: il en avait près de vingt-six.

dont les copies se multiplièrent promptement en Italie, fut dénoncé dans les chaires, et brûlé publiquement dans plusieurs villes. Panormita s'efforça de se justifier d'avoir traité des sujets licencieux, par l'exemple des anciens, dont il n'a que trop bien imité l'élégance et le cynisme. Il sentait lui-même l'insuffisance d'une pareille excuse ; mais il n'en devait pas trouver de meilleures pour se défendre d'avoir fait un si coupable usage de son talent. L'*Hermaphroditus*, dont il existe des copies à la bibl. Laurentienne et dans d'autres bibliothèques d'Italie, a été inséré dans un recueil de vers licencieux, intitulé : *Quinque illustrium poëtarum lusus in Venerem*, Paris, 1791, in-8°., dont Mercier de Saint-Léger passe pour être éditeur. On a de Panormita : I. *Epistolæ familiares ac Campanæ* (Naples, Reusinger), sans date, petit in-fol. L'abbé Morelli a donné la description de cette rarissime édition, dans le *Catalogue* Pinelli, n°. 3968. Les lettres de Panormita ont été réimprimées avec quelques autres opuscules du même auteur, sous ce titre : *Epistolarum libri V, orationes duæ et carmina varia*, Venise, 1553, in-4°. Ce recueil intéressant et curieux ne se trouve que difficilement. II. *De dictis et factis regis Alfonsi libri quatuor*, Pise, 1485, in-4°. Cet ouvrage valut à Panormita une gratification de mille écus d'or. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une histoire du roi Alfonse, mais un recueil de ses saillies et des actes les plus remarquables de son règne. L'auteur en adressa une copie à Enéas Silvius (depuis, Pie II) son ami, qui y joignit un *Commentaire*. Cet ouvrage, réimprimé à Bâle, 1538, in-4°., l'a été plusieurs fois depuis, avec des notes et des additions. Jean Santes l'a refondu et augmenté sous ce titre : *Speculum boni principis sive vita Alphonsi regis Aragoniæ*, Amsterd. Elzevier, 1646, in-12. III. *Alphonsi regis triumphus*. C'est la description de l'entrée magnifique de ce prince à Naples, en 1443 ; elle est imprimée à la suite de l'ouvrage précédent (éd. de Bâle), avec les notes de Jacq. Spiegel. IV. *In coronatione Frederici III, imperatoris, anno* 1452. Cette harangue, imprimée à Venise, dans le quinzième siècle, in-4°., a été insérée par Marq. Fréher, dans le tom. III des *Rerum germanicar. scriptor.* On la trouve, en outre, dans les *Principum et illustrium viror. epistolæ*, Venise, 1574; Amsterd., Elzevier, 1644, in-12. V. *Orationes duæ ad Gaëtanos et ad Venetos de pace*. Ces deux harangues ont été insérées par Fazio, dans son ouvrage : *De rebus gestis Alphonsi* (*V*. FAZIO, XIV, 240). Il y a quelques pièces de Panormita dans le tome II des *Carmina illustr. poëtar. italor.* Il avait composé plusieurs autres ouvrages (1) dont on ne voit que la moindre partie dans les biblioth. d'Italie. On peut consulter, pour des détails, la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore; les *Dissertaz. Vossiane* d'Apostolo Zeno, I, 305; Niceron, tome IX, et Tiraboschi, *Storia della letteratur. ital. VI*.
W—s.

PANSA (CAIUS-VIBIUS), consul romain, avait servi dans la guerre des Gaules, sous les ordres de César, et l'aida ensuite à usurper l'autorité souveraine. Étant tribun, il s'opposa, avec quelques-uns de ses collègues, aux réglements proposés par

(1) On voyait, dans la bibliothèque de M. Mac-Carthy, un exemplaire sur vélin, d'un recueil d'*Hymnes* de Panormita, Rome, 1516, in-8°.

le sénat pour déjouer les projets de l'ambitieux général; et quand César eut été créé dictateur perpétuel, il lui conseilla de s'entourer d'une garde fidèle, et de se méfier de la facilité avec laquelle il permettait qu'on l'approchât. Pansa fut élu consul avec Hirtius, pour l'année qui suivit la mort du dictateur (711 de Rome, 43 avant J.-C.) Tous les deux chérissaient sa mémoire; mais, redoutant les suites de la guerre civile, ils se réunirent au sénat pour jeter un voile sur le passé, et engager Antoine à cesser de poursuivre Brutus dans son gouvernement. Serv. Sulpicius, l'un des députés envoyés à Antoine par le sénat, étant mort pendant sa mission, Pansa proposa d'ériger une statue à sa mémoire; et cet avis fut adopté, après un discours éloquent de Cicéron, qui jugea bien que les honneurs décernés à Sulpicius seraient une tache éternelle pour Antoine. Le refus d'Antoine de déférer à l'invitation du sénat et des consuls, ayant motivé la guerre, Pansa resta à Rome, où il organisa quatre nouvelles légions, qu'il conduisit à son collègue. L'approche de ce renfort mit les deux partis en mouvement. Antoine s'avança avec une partie de ses troupes près du *Forum Gallorum* (Castel Franco) pour s'opposer à son passage; et, de son côté, Hirtius détacha quelques légions pour assurer la marche de son collègue. Les soldats qui composaient les deux armées, étaient si animés, que, dès qu'ils furent en présence, ils se précipitèrent les uns sur les autres avec un tel acharnement, que Pansa fut obligé de prendre part à l'action : il reçut, dans la mêlée, deux blessures, et se fit transporter à Bologne, où il mourut quelques jours après (*Voy.* ANTOINE et HIRTIUS). Le bruit courut qu'il avait été empoisonné par Glycon, son médecin, séduit par Octave (*Voy.* Suétone, *Vie* d'Auguste, XI); d'autres prétendent que Pansa, sentant qu'il ne pouvait guérir, fit venir Octave, et l'engagea à se réconcilier avec Antoine, en lui dévoilant le projet des sénateurs, de détruire, les uns par les autres, les partisans de César. Ce fait est loin d'être prouvé, et s'accorde mal avec l'idée qu'on a du caractère de Pansa. C'était un honnête homme, aimant son pays: Cicéron l'estimait; et, sans partager toutes ses opinions, il ne cessa jamais de vivre avec lui dans l'union la plus intime. W—s.

PANTAGATHUS (OCTAVIUS), religieux servite, d'une vaste érudition, naquit le 30 juillet (1) 1494, à Brescia, et fit ses études à Rome. Son nom de famille était *Bacato*; il le changea, suivant l'usage des savants de ce temps, en celui de *Pantagathus*. Étant entré chez les servites, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris faire sa théologie. Il y fut reçu docteur en cette faculté et en droit : de retour en Italie, il fut appelé à Rome, où Jean X lui donna une chaire au collège de la Sapience. Il s'était attaché au cardinal Salviati, neveu du pape, qui le fit nommer à une riche abbaye en Sicile. Alors Pantagathus quitta son habit de servite, prit celui d'ecclésiastique séculier, et sortit de son cloître. Il paraît qu'il vécut dans le palais du cardinal Salviati, jusqu'à la mort de ce prélat, en 1553. Il loua une maison, où il continua de vivre des revenus de son abbaye; chose qui, dans ce temps, était tolérée; mais, à son avénement au pontificat, Paul IV enjoignit à

(1) Quelques-uns placent la naissance de Pantagathus au 15 d'août. On a préféré la date du 30 juillet, qui se trouve dans sa *Vie*.

tous les religieux sortis de leur cloître, d'y rentrer sans délai. Pantagathus fut forcé d'obéir : il se retira au couvent de Sainte-Marie *in Via*. Le 17 septembre 1562, il eut une attaque d'apoplexie, qui lui paralysa la moitié du corps ; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre ses travaux : il recevait, comme à l'ordinaire, les savants qui venaient s'entretenir avec lui. Mais il eut une seconde attaque, à laquelle il succomba le 19 décembre 1567. Peu de savants out eu une érudition plus variée et plus étendue. C'est le témoignage que rendent, à Pantagathus, les personnages les plus illustres de son temps : cependant on n'a de lui que très-peu d'ouvrages imprimés ; et s'il en laissait échapper quelques-uns dans le public, c'était en manuscrit. Deux *Lettres* de lui ont été insérées parmi les *Epistolæ clarorum virorum*, Venise, 1508, pag. 122. On prétend qu'Onuphre Panvinio a eu en main un de ses *Traités*, intitulé, *Notitia rerum Romanarum*, et qu'il en a beaucoup profité. Le cardinal Baronius a eu communication d'une partie d'une *Histoire ecclésiastique* de cet illustre servite ; et le savant Lagomarsini qui, dans le volume IV des *opere del Poggiano*, a donné une notice exacte sur Pantagathus, prétend savoir où se trouvent ses ouvrages, qu'il aurait volontiers publiés, si ceux qui les possédaient, par une jalousie mal entendue, ne s'y étaient opposés. Mais si Pantagathus se montra peu prodigue envers le public du fruit de ses veilles, il n'en agit pas de même à l'égard des hommes de lettres qui allaient le consulter. Panvinio, Antoine Augustin, Fulvio Orsini, et un grand nombre d'autres, se louèrent de son obligeance, et ils ont déclaré qu'ayant souvent eu recours à ses lumières, il les a toujours favorablement accueillis, et qu'elles leur ont été fort utiles. La *Vie* de Pantagathus a été publiée par *Jean-Baptiste Rufus*, Rome, 1657, in-8°. *V.* aussi Quirini, dans son *Specimen variæ litteraturæ Brixianæ*, p. 2e., pag. 322 et suiv. L—Y.

PANTALÉON (Henri), historien et littérateur, né, en 1522, à Bâle, de parents peu favorisés de la fortune, annonça, dès son enfance, des dispositions pour l'étude, qui décidèrent sa vocation. Un patricien nommé Rodolphe Frey, charmé de la rapidité de ses progrès dans les langues anciennes, l'admit dans sa maison, et lui fit partager les soins que recevaient ses enfants. Il entra ensuite dans l'atelier de Michel Isengrin, imprimeur, à qui l'on doit quelques bonnes éditions des classiques latins ; mais il renonça bientôt à la typographie, pour aller étudier à Fribourg, sous d'habiles professeurs. Il revint à Bâle, après une année d'absence ; et, par le conseil de Simon Grynæus, il s'appliqua, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude de la philosophie et des sciences naturelles. Michel Kriestein, son oncle, imprimeur à Augsbourg, l'appela dans cette ville, pour lui faire achever, disait-il, ses cours académiques : mais cet oncle ayant voulu le mettre à la tête de son atelier, il le quitta pour s'attacher à César Delfini, médecin italien, qu'il suivit à Ingolstadt ; et là, pendant un an, il lui servit de secrétaire et d'interprète. Ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre ; et Pantaléon, qui avait amassé une somme assez considérable, vint continuer ses études à l'université d'Heidelberg, où il prit ses premiers grades en 1541. Rappelé à Bâle, dès l'année suivante, il

fut attaché à l'académie, pour l'enseignement du latin; mais il continua de se livrer à l'étude de la théologie et de la médecine, deux sciences qui n'étaient point alors regardées comme incompatibles, et dans lesquelles il fit de rapides progrès. Il fut admis au saint ministère, en 1545, et attaché à l'église Saint-Pierre, en qualité de diacre: la place de pasteur étant devenue vacante, en 1552, il la sollicita vivement; et n'ayant pu l'obtenir, il abandonna toutes ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer uniquement à l'étude de la médecine. L'année suivante, Pantaléon se rendit en France, sous prétexte que sa santé l'obligeait à voyager; et après avoir reçu le doctorat en médecine, à l'université de Valence, il visita nos provinces méridionales, observant avec soin les plantes et les productions naturelles étrangères à l'Allemagne. Il revint à Bâle, en 1555; et après avoir justifié de sa capacité, il obtint l'autorisation de pratiquer la médecine. Malgré les succès qu'il eut en ce genre, il consentit, en 1556, à reprendre la chaire de dialectique qu'il avait déjà remplie plusieurs années d'une manière distinguée; mais il la quitta, en 1557, pour celle de physique, qui lui convenait encore davantage. Il fut élu, en 1558, doyen du collége de médecine, dont il s'attacha à faire revivre les anciens réglements, tombés en désuétude; et il mérita ainsi l'estime de ses collègues. Les talents de Pantaléon, comme littérateur et comme historien, avaient déjà étendu sa réputation dans toute l'Allemagne. En 1566, l'empereur Maximilien II, à qui il avait dédié un de ses ouvrages (la *Prosopographie*), lui décerna la couronne poétique, et lui accorda en même temps le titre de comte palatin, avec de grands priviléges. L'auteur eut le bonheur de jouir plusieurs années des faveurs que lui avaient méritées ses talents, et mourut le 3 mars 1595: l'année précédente, il avait célébré la cinquantaine de son mariage avec Cleophe Koesin, dont il avait eu douze enfants. On trouvera l'épitaphe de Pantaléon dans la *Basilea sepulta*, pag. 43. Outre quelques *Opuscules* en vers latins, des notes, des préfaces et des corrections sur différents ouvrages sortis des presses de Froben, et des *Traductions*, en allemand, des *Histoires* de Sleidan, de Paul Jove, de Cromer, de Nicole Gilles, de la *Chronique* de Nauclerus, etc., cités dans les *Athenæ Rauricæ* (p. 260-61), on a de lui: I. *Phylargirus* et *Zachæus publicanorum princeps*, *comoediæ*, Bâle, 1546, in-8°.; ces deux comédies sont très-rares. II. *Chronographia ecclesiæ christianæ*, ibid., 1550, in-4°. III. *Historia martyrum Galliæ, Germaniæ et Italiæ*, ibid., 1563. IV. *Libellus de pestis præservatione et remedio*, ibid., 1564. C'est le seul des nombreux écrits de Pantaléon, qui ait rapport à la médecine. V. *Prosopographia heroum atque illustrium virorum totius Germaniæ*, ibid., 1565-66, 3 parties, in-fol., avec un grand nombre de portraits gravés en bois. La première partie contient les notices sur les illustres Germains, jusqu'à Charlemagne; la seconde finit à Jean Aventinus, mort en 1534 (Voy. AVENTINUS); et la troisième, qui est la plus intéressante, offre une espèce de galerie des contemporains de Pantaléon, qui a terminé son ouvrage par sa notice biographique. Cet ouvrage est rare, mais peu recherché, parce qu'il

renferme beaucoup de détails fabuleux. Pantaléon l'a traduit en allemand, ibid., 1578; et il donnait la préférence à cette version sur l'original. VI. *Diarium historicum*, ibidem, 1572, in-fol.; rare. VII. *Omnium regum Galliæ vitæ breviter illustratæ atque certis epigrammatis complexæ*, ibid., 1574, in-fol. et in-4°. Denis Godefroy a inséré cet ouvrage dans l'édition qu'il a publiée de l'*Histoire de Charles VIII*. VIII. *Militaris ordinis Johannitarum, Rhodiorumque aut Melitensium equitum historia nova*, ibid., 1581, in-fol., fig.; rare. W—s.

PANTALEONE, né à Confienza (1) dans le Vercellèse, professeur en médecine à Verceil, premier médecin du duc de Savoie, vers la fin du quinzième siècle, se fit une brillante réputation en Piémont et en France, où il était fort recherché. On en parle comme d'un homme rempli de vertus, de douceur et de modestie. Il avait beaucoup voyagé; il avait aussi accompagné le duc de Savoie à Paris, où il demeura treize mois; et il s'établit dans la Touraine, suivant Symph. Champier. Pantaleone composa divers ouvrages dont on connaît particulièrement les deux suivans : I. *Summa lacticiniorum*; écrit très-curieux et très-rare, dont on a une édition de Turin, 1477, in-4°. II. *Pilullarium*. On les a imprimés ensemble à Pavie et à Lyon. La première édition de Pavie a pour titre : « *Pillularium* » clarissimi doctoris magistri Pantaleonis. *Summa lacticiniorum* » completa omnibus idonea ejusdem » doctoris. Cautellæ medicorum » non inutiles clarissimi doctoris » magistri Gabrielis Zerbi Vero- » nensis. » A la dernière page on lit : « Impressum Papiæ, per magistrum Jacobum de Burgo Franco. Anno Domini MCCCCCXVII. fol. die 9 januarii. » En colonnes. La 2e. est : « Apud Ant. Blanchardum, Papiæ, 1518 in-fol. Celle de Lyon est de 1525, in-4°. et a reparu dans la même ville, 1528, in-8°. Maittaire et Marchand ajoutent aux ouvrages publiés par Pantaleone, celui-ci : *Pantaleonis Vitæ sanctorum*. Le baron Vernazza, savant bibliothécaire de l'académie de Turin, dans une Dissertation sur l'imprimerie, en donne le titre ainsi, d'après la souscription mise à la fin du volume : « Per clarissimum medicum et phi- » losophum dominum magistrum » Pantaleonem. Per que Johannem » Fabri Galicum egregium artificem. » De Vitis Sanctorum Patrum vo- » lumina in Casellarum oppido feli- » citer impressa sunt, anno Domini » MCCCCLXXV. Heroys Calidoney » luce penultima mensis Augusti. » Amen. » Z.

PANTÈNE (SAINT), père de l'Église, florissait dans le second siècle de notre ère. Sicilien de naissance, il s'était attaché à la philosophie stoïcienne : selon le témoignage de Clément d'Alexandrie, on l'appelait, à cause de son éloquence, l'*Abeille de Sicile*. Instruit dans les dogmes du paganisme, l'exemple et la doctrine des disciples des apôtres lui firent embrasser la foi chrétienne : il quitta les sciences profanes, afin de se livrer entièrement à l'étude des Livres saints. Il vint fixer sa demeure à Alexandrie, en Égypte, où

(1) En latin *de Confluentiâ*; ce nom latin d'un bourg peu connu dans l'étranger a fait croire à quelques bibliographes que ce médecin était de Coblentz. Par une erreur plus singulière, Prosper Marchand a cru que le lieu d'impression de ses Vies des Saints, publiées en 1475, *in Casellarum Oppido*, était Cashel en Irlande, au lieu de Caselle en Piémont.

son mérite fut bientôt connu, et le mit, vers l'année 179, sur la fin du règne de Marc-Aurèle, à la tête de la célèbre école chrétienne qui, fondée par ses disciples de saint Marc, défendait avec succès les grands principes de la religion contre les philosophes payens appelés éclectiques. Saint Clément d'Alexandrie, qui fut un de ses disciples, assure que ses leçons avaient une douceur et une force auxquelles on ne pouvait résister. Joignant l'explication des prophètes à celle des apôtres, il élevait et gagnait le cœur de ceux qu'il instruisait, en les portant à l'amour de la vertu et de la religion. Des Indiens, que le commerce attirait à Alexandrie, l'ayant prié de passer dans leur patrie, pour y annoncer Jésus-Christ, il se rendit à leurs instances. Démétrius, qui, en 189, fut élevé sur le trône patriarcal d'Alexandrie, l'institua dès-lors apôtre des nations orientales, et Pantène partit pour les Indes. Il y reconnut quelques semences de la foi, et y vit un exemplaire de l'évangile de saint Mathieu, écrit en hébreu, et qui avait été copié et apporté dans les Indes par saint Barthelemi. En revenant à Alexandrie, Pantène rapporta ce livre avec lui, suivant le témoignage d'Eusèbe. Ayant trouvé l'école chrétienne d'Alexandrie sous la direction de saint Clément, il remplit les simples fonctions de catéchiste jusqu'au règne de Caracalla, vers l'année 216. Il n'en fut pas moins révéré par saint Clément et par Origène, qui citent ses commentaires que nous n'avons plus, et par Jean de Jérusalem, patriarche d'Alexandrie, à qui Pantène, qu'il nommait son père, avait fait connaître, et recommandé Origène. L'Église honore ce saint docteur, le 7 juillet. G—cE.

PANTHOT (Louis), chirurgien à Lyon, au dix-septième siècle, y exerça son art avec distinction. « Il » accrédita, dit Pernetti, l'opération » césarienne, dont il fit l'expérience » sur une femme de Messimi, en » 1626. » Il eut trois fils, Simon, Jean-Baptiste et Horace. — « Simon » se distingua dans la chirurgie, dit » encore Pernetti, et eut pour fils » Jean-Louis PANTHOT, doyen du col- » lége des médecins de Lyon, mort » depuis peu, dans un âge très-avan- » cé. » L'ouvrage de Pernetti est de 1757. — Jean-Baptiste, second fils de Louis, était né vers 1640; il se fit recevoir docteur à Montpellier, et vint exercer à Lyon, où il mourut, en 1707. A l'âge de soixante-trois ans, il fut, trois fois en six mois, opéré de la pierre, par Horace, son troisième frère. Les ouvrages de Jean-Baptiste sont : I. *Traité des dragons et des escarboucles*, 1691, in-12. Il y réfute les fables rapportées par les anciens naturalistes sur ce sujet. II. *Traité de la baguette*, 1693, in-4°. et in-12. III. *Reflexions sur l'état présent des maladies qui règnent dans la ville de Lyon, dans le royaume et en diverses parties de l'Europe*, 1693, in-12. IV. *Dissertation sur l'usage des bains chauds, et principalement de ceux d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure dans la guérison de la vérole*. Cette dernière Dissertation tend à prouver que le mercure pris intérieurement est plus efficace et moins dangereux qu'extérieurement et en emplâtre, 1700, in-4°. V. *Dissertation instructive et très-curieuse pour la pratique de trois opérations de la pierre, faites en six mois de temps*, 1702, in-4°.; il est lui-même le sujet de l'observation. VI. Onze *Lettres* ou Observations insérées dans le Journal des sa-

vants, de 1678 à 1695, sur divers sujets de médecine, d'histoire naturelle et de physique. A. B—T.

PANVINIO (ONUPHRE) laborieux antiquaire, historien et compilateur, naquit, en 1529, à Vérone, d'une famille noble, mais pauvre. Il avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour l'étude : afin de pouvoir les cultiver plus tranquillement, il prit, jeune, l'habit des ermites de saint Augustin et fut envoyé à Rome, où il acheva ses cours de la manière la plus brillante. A peine reçu bachelier, il fut appelé à Florence en 1554 pour y enseigner la théologie; mais il obtint de ses supérieurs la permission de se faire remplacer dans cet emploi, et de parcourir les principales villes d'Italie pour recueillir les inscriptions et les autres monuments d'antiquité. Il se lia à Venise avec le fameux Sigonio, qui, plus âgé que lui, était plus avancé dans l'étude de l'histoire; et leur amitié se resserra par l'empressement réciproque qu'ils mettaient à s'aider dans leurs travaux (*V.* SIGONIO). Il fut accueilli à Rome par le cardinal Cervini, depuis pape sous le nom de Marcel II; et ce fut par ses conseils qu'il entreprit de débrouiller les antiquités ecclésiastiques. Panvinio, après la mort de son illustre protecteur, fut attaché à la bibliothèque du Vatican, avec un traitement de dix ducats d'or par mois; il passa ensuite au service du cardinal Alex. Farnèse, qui le logea dans son palais, l'admit à sa table, et le combla de marques de sa libéralité. Ayant accompagné ce prélat dans un voyage en Sicile, il tomba malade à Palerme, et y mourut le 7 avril 1568, à l'âge de trente-neuf ans. Il fut enterré dans l'église des Augustins de cette ville, et non pas à Rome, comme on le croit communément, trompé par le monument qu'on y voit à sa mémoire. Fr. Daniele, savant antiquaire étant à Palerme, demanda à voir le tombeau de Panvinio, et surpris qu'on eût négligé d'indiquer le lieu de la sépulture de cet homme illustre, lui érigea à ses frais une inscription rapportée dans le *Giornale Modenese* (XXXIX, 107), où l'on trouve de plus les motifs qui ont déterminé ce savant à fixer la date de la mort de Panvinio au 7 avril, et non pas au 15 du même mois, comme l'auteur de l'inscription qui se lit à Rome. Panvinio joignait à beaucoup d'esprit et de pénétration une activité infatigable. Il avait lu et extrait tous les ouvrages des anciens; aussi Paul Manuce le nomme-t-il, *Helluo antiquarum historiarum*. Il ne s'est point borné, comme les historiens qui l'avaient précédé, à en coudre des lambeaux; il appuie tous ses récits sur les médailles, les monuments et les inscriptions, dont il apprécia le premier l'importance pour éclaircir les points douteux de la chronologie et expliquer des usages qui nous étaient inconnus. Il avait rassemblé près de trois mille inscriptions, qu'il se proposait de mettre au jour: son manuscrit fut dérobé quelque temps après sa mort; et l'on soupçonne qu'il n'a pas été inutile à Smetius. Il est presque inconcevable que Panvinio, étant mort si jeune, ait eu le loisir de composer un si grand nombre d'ouvrages, tous sur des matières qui exigeaient beaucoup de recherches et d'application. Niceron, dans le tome XVI de ses *Mémoires*, en indique vingt-sept d'imprimés; mais Scip. Maffei en a inséré une liste plus exacte dans la *Verona illustrata*, II, 348 et suiv., où

il cite d'ailleurs tous les manuscrits de Panvinio qui sont conservés dans différentes bibliothèques d'Italie et d'Allemagne (1). Phil. Argelati avait formé le projet de publier le recueil des ouvrages de Panvinio; et l'on doit regretter qu'il ne l'ait pas exécuté. On citera de lui : I. *Epitome Pontificum romanorum usque ad Paulum IV*, Venise, 1557, in-fol. Cette édition, faite à l'insu de l'auteur, est remplie de fautes typographiques; il en donna une plus correcte, ibid. 1567, in-4°., qui a servi de base aux suivantes. II. *Viginti-septem pontificum romanorum elogia et imagines*, Rome, 1568, in-fol. (2); Anvers, 1572, même format, avec des figures de Ph. Galle. III. *Fasti et triumphi Romanorum à Romulo usque ad Carolum V*, Venise, 1557 (*V.* MADER); — *In Fastos consulares appendix*; — *De ludis sæcularibus et antiquis Romanorum nominibus*, Heidelberg, 1588 in-fol. Le traité des jeux séculaires a été inséré par Grævius, dans le tome IX, et celui des noms des Romains, dans le tome II du *Thesaur. antiquit. Romanar.* IV. *De baptismate pascali origine, et ritu consecrandi agnos Dei*, Rome, 1560, in-4°.; ibid., 1630, in-8°. V. *De Sibyllis et carminibus sibyllinis*, Venise, 1567, in-8°. On retrouve cette Dissertation dans divers recueils d'antiquités. VI. *De triumpho commentarius*, ibid., 1573, in-fol.; Helmstadt, 1676, in-4°. (*V.* MADER), et dans le tome II du *Thes. antiquit. Romanar.* VII. *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos et eorum cæmeteriis*, Louvain 1572, in-8°.; Rome, 1581, in-8°. Cet ouvrage, rare et curieux, a été traduit en français, Arras, 1613, in-8°. VIII. *De republicâ romanâ, libri tres*, Venise, 1581, in-8°. Boissard a inséré cet ouvrage dans le *Roman. urbis topograph.* (*V.* BOISSARD), et Grævius dans le tome III du *Thes. antiquit.* IX. *De bibliothecâ pontificis Vaticanâ*, Tarragone, 1587, in-4°. Cette édition a été publiée d'après un manuscrit de l'Escurial, par Cardona, évêque de Tortose. Mader a inséré cet ouvrage, devenu très-rare, dans le *Syntagma libellorum de bibliothecis* (*V.* MADER). X. *De ludis circensibus libri duo, et de triumphis liber unus, quibus universa ferè Romanorum veterum sacra, ritusque declarantur*, Venise, 1600, in-fol. Cette première édition ne contient que les notes de Jean Argoli et de Nicolas Pinelli: elle a été reproduite à Padoue en 1642, in-fol.; mais l'édition publiée dans la même ville en 1681, même format, est plus recherchée, parce qu'on y a inséré les notes de Mader sur le livre des *Triomphes*. XI. *Amplissimi, ornatissimique triumphi, ex antiquissimis lapidum, nummorum monumentis, etc., descriptio*, Rome, 1618, in-fol. obl., fig.; rare et recherché des curieux. XII. *De antiquitate et viris illustribus Veronæ libri VIII*, Padoue, 1648, in-fol. Outre les ouvrages déjà cités on peut consulter sur Panvinio, les *Éloges* de Teissier, le *Dict.* de Chaufepié, la *Biblioth. medii ævi* de Fabricius; mais surtout Tiraboschi, qui a corrigé les erreurs dans lesquelles étaient tombés ses devanciers (*Storia della letterat.*

(1) Son grand traité *De Cæremoniis ecclesiæ romanæ*, en onze vol. in-fol., se conserve manuscrit à la bibliothèque royale de Munich. Voyez l'extrait qu'en a donné le baron d'Aretin, en 1803, dans le 6e. cahier de ses *Notices* sur cette bibliothèque.

(2) *V.* LAVRERY, XXIII, 143, où, par erreur typographique, cette édition est datée de 1569.

italiana, VII, 825-31). Le portrait de cet illustre antiquaire a été gravé plusieurs fois; on le trouvera dans les *Elogia viror. illustrium ex ordine eremitar. S. Augustini*, par Camille Corte, Anvers, 1636, in-4°. et dans l'*Acad. des sciences* de Bullard. W—s.

PANZANI (GRÉGOIRE), ecclésiastique italien, vivait sous le pontificat d'Urbain VIII. Ce pape l'envoya en Angleterre, en 1634, pour y concilier quelques différends qui s'étaient élevés entre les catholiques. Panzani écrivit des Mémoires concernant sa mission. Ils n'avaient point été imprimés : il en existait seulement quelques extraits que Dodd, historien anglais, avait publiés. Joseph Berington, prêtre catholique anglais, les traduisit de l'italien en anglais, et les fit imprimer sous ce titre : *The memoirs of Gregorio Panzani, giving an account of his mission in England in the years* 1634-1636; Birmingham, 1794, in-4°. Berington y blâme la conduite de la cour de Rome, à l'égard de l'église catholique d'Angleterre. Il trouve peu convenable qu'elle ne soit gouvernée que par des vicaires apostoliques, évêques en effet, mais non titulaires des églises dont le soin leur est confié, auxquelles par conséquent ils n'appartiennent que précairement, et sur lesquelles ils n'ont qu'une juridiction déléguée. Il voudrait que ces vicaires fussent évêques en titre. Si ce n'était qu'un vœu, il n'aurait rien de répréhensible; mais Berington va plus loin: il exhorte les catholiques anglais à se donner eux-mêmes un gouvernement ecclésiastique, indépendant des vicaires apostoliques délégués par le pape; c'est-à-dire, sans doute, à se choisir des évêques, à les faire instituer sans recourir à Rome, en un mot à former en Angleterre une église semblable à celle de Hollande : ce conseil, au moins imprudent, ne pouvait tendre qu'à rendre schismatique l'église catholique-anglaise, et blessait le respect dû au premier pasteur, qu'on devait supposer savoir ce qui convenait le mieux à une église établie dans un pays non catholique, et où des mesures d exception pouvaient être nécessitées par des circonstances qu'il était, plus que personne, en état de juger. L—Y.

PANZER (GEORGE-WOLFGANG-FRANÇOIS), bibliographe, né à Sulzbach, dans le Haut-Palatinat, le 16 mai 1729, fit ses études à l'université d'Altdorf, y prit, en 1749, le degré de docteur en philosophie, et plus tard celui de docteur en théologie. De retour dans sa patrie, il se livra au ministère évangelique et à la littérature. Nommé, en 1751, ministre à Eyelwang, et en 1760, diacre à la paroisse de Saint-Sebald à Nuremberg, il eut, en 1773, le titre de pasteur de cette église. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à supprimer quelques pratiques qui lui semblaient des vestiges du catholicisme : il introduisit l'usage de la confession publique, et améliora les recueils de cantiques. Pendant toute sa vie, il avait rassemblé une belle collection de livres; elle fut vendue au duc Charles-Eugène de Würtemberg, qui, pour l'examiner lui-même, fit le voyage de Nuremberg. Panzer venait de célébrer le triple jubilé de son doctorat, de son ordination et de son mariage, lorsqu'il succomba, le 9 juillet 1805, à une attaque réitérée d'apoplexie. Il était président de la société pastorale de la Pegnitz, à Nuremberg. Une santé robuste lui per-

nuit de supporter des veilles fréquentes, et de se livrer aux pénibles travaux qui lui ont mérité le surnom de Maittaire allemand. Le plus important de ses ouvrages est, sans contredit, celui qui est intitulé : *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum M D post Maittairii, Denisii aliorumque doctissimorum virorum curas in ordinem redacti, emendati et aucti*, Nuremberg, 1793-1803, onze volumes in-4°. « Cet ouvrage, dit M. Brunet, est le plus complet que nous » ayons sur cette matière : cependant il ne remplace pas entièrement les *Annales* de Maittaire ; et » il laisse encore beaucoup à désirer, » surtout par rapport aux éditions » de 1501 à 1536, dont il ne contient pas la moitié. » Quoique le titre du 1er. volume, transcrit plus haut, ne promette que les éditions du quinzième siècle, il n'y a que les cinq premiers volumes qui leur soient consacrés ; savoir : les trois premiers aux villes, qui sont rangées par ordre alphabétique ; le quatrième volume comprend les livres avec date, mais sans nom de ville ni d'imprimeur, les livres n'ayant ni date, ni nom de ville, ni nom d'imprimeur, avec *Supplément*, soit pour le volume même, soit pour les trois premiers. Le cinquième contient trois tables alphabétiques : 1°. des ouvrages ; 2°. des villes et des imprimeurs ; 3°. des imprimeurs par prénoms et noms. Les tomes six, sept, huit et une partie du neuvième, sont consacrés aux villes par ordre alphabétique ; le neuvième est terminé par les livres avec ou sans date, mais sans nom d'imprimeur ni de ville. Le dixième contient une partie des tables, dont le reste se trouve dans le onzième, ainsi que divers suppléments. Parmi les ouvrages que Panzer a composés, la plupart en allemand, outre ses nombreuses traductions du français et de l'anglais, il suffira de citer : I. *Description des plus anciennes Bibles allemandes*, imprimées dans le quinzième siècle, conservées dans la bibliothèque de Nuremberg, 1777, in-4°. II. *Histoire des Bibles* imprimées à Nuremberg depuis l'invention de l'imprimerie, 1778, in-4°. III. *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg, jusqu'en 1500*, 1779, in-4°. IV. *Annales de l'ancienne littérature allemande* ou *Annonces et descriptions des livres allemands, imprimés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1520*, 1788, in-4°. L'auteur publia en 1802, à Leipzig, un *Supplément*, dans lequel il en annonçait un second qui devait s'étendre jusqu'en 1546. Il ne paraît pas que ce supplément ait vu le jour. Le Catalogue de la bibliothèque de Panzer a été publié sous ce titre : *Catalogus bibliothecæ à D. G. W. Panzero multo studio collectæ*, Nuremberg, 1806-1807, 3 vol. in-8°, qui contiennent 16807 articles, outre un appendix de 280 ; en tête du premier volume, est une Notice sur Panzer.

A. B—T.

PAOLI (D. SEBASTIEN), littérateur et antiquaire distingué, né à Lucques, en 1684, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, et partagea tous ses moments entre ses devoirs et l'étude. Les talents du P. Paoli le firent bientôt connaître, et la plupart des académies d'Italie s'empressèrent de lui expédier des lettres d'associé. Il passait pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et se fit entendre avec applau-

dissement dans les princip des chaires de l'Italie. En 1729, il fut nommé procureur-général de la Congrégation, et fut ensuite recteur du collége de Sainte-Brigite, à Naples : cet établissement fut enrichi, par ses soins, d'une belle bibliothèque, dont il rédigea lui-même, avec autant de soin que d'érudition, le Catalogue raisonné, en 2 vol. in-fol. Après une vie consacrée entièrement à d'utiles travaux, il mourut, le 20 juin 1751. On citera de lui : I. *Della poesia de' S. S. Padri greci e latini, ne primi secoli della chiesa*, Naples, 1714, in-8°. II. *Lettera sopra tre manoscritti greci antichi*, Venise, 1719, in-8°. : cette lettre a été insérée dans le *Giornale de' letterati*, tome XXXII, pag. 58-67. III. *Ragionamento sopra il titolo di Divo dato agli antichi imperadori*, Lucques, 1722, in-4°. ; inséré dans la *Raccolta Calogerana*, tome XV. IV. *Dissertatio de numo aureo Valentis imperat. in quâ et de C. Cejonii Ruffi Volusiani præfecturâ et gente fusiùs disseritur*, ibid., 1722, in-4°., et dans la *Raccolta*, tome XXIV. V. *Codice diplomatico del sagro militare ordine Gerosolimitano oggi di Malta, raccolto da varii documenti di quell' archivo, per servire alla storia dello stesso ordine in Soria, ed illustrato con una serie cronologica de' gran maestri*, etc., ibid., 1733-38, 2 vol. in-fol. Cette collection de pièces relatives à l'histoire des chevaliers de Malte est très-recherchée. Le savant éditeur y a joint plusieurs dissertations, dans lesquelles il relève les erreurs des historiens de l'ordre, et en particulier de l'abbé de Vertot (*V.* VERTOT). VI. *Modi di dire toscani ricercati nella loro origine*, Venise, 1740, in-4°. Cet ouvrage est estimé. VII. *De patenâ argenteâ Foro-Corneliensi olim ut fertur S. Petri Chrysologi. dissertatio*, Naples, 1745, in-8°. VIII. *Orazioni*, Venise, 1748, in-4°. C'est un recueil de Discours prononcés par l'auteur dans différentes académies. On doit au P. Paoli une bonne édition des *Sermons* de Saint Pierre Chrysologue, Venise, 1750, in-fol. (*V.* S. PIERRE CHRYSOLOGUE); et il a laissé entièrement terminé : *Biblioteca Gerosolomitana osia Notizia degli scrittori ed uomini illustri in lettere, del sagro militare ordine Gerosolomitano*, dont le P. Sarteschi annonçait, en 1753, l'impression comme prochaine. On peut consulter, pour plus de détails, son Éloge en latin, par le P. Paciaudi, sous le titre de *Commentarius epistolaris* (Naples, 1751); et l'*Histoire littéraire* de la Congrégation des Clercs réguliers de la mère de Dieu, par le P. Sarteschi. W—s.

PAOLI (HYACINTHE), général corse, né dans la classe plébéienne, s'agrandit aux yeux de ses compatriotes par l'énergique impulsion qu'il sut donner à leurs efforts contre la tyrannie génoise. Se destinant à la profession de médecin, il avait étudié dans les universités du continent, et en avait rapporté un esprit cultivé, qui tempéra en lui les accents d'une éloquence agreste qu'il tenait de la nature, et lui dicta quelques vers remarquables par leur facilité. La supériorité de ses lumières le fit comprendre dans le nombre des douze délégués qui représentaient la population corse auprès du gouverneur génois. Hyacinthe se choisit une épouse issue d'une famille de *Caporali*, espèce de noblesse secondaire, qui devait son origine aux luttes des communes contre l'ancienne aristocratie de l'île. Cette

femme, pour passer dans ses bras, fut relevée, par l'officialité de Mariana, de l'empêchement d'un premier lien. Lorsque les Corses, armés en masse pour secouer l'odieux joug des Génois, songèrent, en 1734, à régulariser leur insurrection, ils conférèrent l'autorité de généraux, et en même temps de chefs politiques, à Hyacinthe Paoli, à Giafferi et à Ceccaldi, illustrés tous les deux par une belle résistance contre les troupes allemandes que Gênes avait appelées à son secours. Obligés de combattre avec des forces inégales, les nouveaux chefs offrirent, mais sans succès, la domination de leur île aux cours de Rome et de Madrid. Ils publièrent alors qu'ils plaçaient leur pays sous la protection de l'*immaculée Conception*. Ils ne savaient plus à quels ressorts ils devaient recourir pour relever l'enthousiasme de leurs adhérents, lorsque le baron de Neuhof (*V.* ce nom) parut au milieu d'eux. Son extérieur avantageux, ses promesses mystérieuses, sa jactance et la chaleur de ses démonstrations, en imposèrent aux Corses, naguère abattus : Paoli et ses collègues, qui avaient pénétré ce personnage, le jugèrent néanmoins utile à leur cause; et certains de le tenir dans leur dépendance, ils ne balancèrent pas à se dépouiller du pouvoir suprême entre ses mains. La fortune trahit leur protégé; et le cabinet de Versailles prit, avec l'empereur d'Allemagne, l'engagement de garantir aux Génois la possession de la Corse. Comme la France, éloignée alors de toute idée de conquête, entrait dans la voie des négociations, Paoli rédigea, au nom de ses concitoyens, un manifeste, qui fut mis sous les yeux de Louis XV. Cette pièce oratoire, mêlée de quelques images outrées, mais écrite sous l'inspiration d'une chaleur vraie, se terminait par ces mots : « Pardonnez-» nous de ne pouvoir, sans exhaler » de si tristes plaintes, marcher au » sacrifice : il est d'autant plus grand, » que c'est celui de la volonté, vic-» time uniquement réservée à la gloi-» re de V. M. Si donc vos ordres » souverains nous obligent absolu-» ment de nous soumettre à Gènes, » allons, buvons ce calice amer, et » mourons. » Malgré cette protestation, le calice parut trop amer à des insulaires guerriers : le retour du baron de Neuhof leur donna un nouvel élan : sur l'appel de Paoli et de Gafforio, ils coururent aux armes. Le comte de Boissieux, commandant français, essuya l'affront d'une défaite. Ce fut dans ces conjonctures, que, par une noble action, Paoli se sépara de la barbarie de ses compatriotes. Une flotille, qui amenait un renfort au comte de Boissieux, ayant été dispersée par la tempête, six compagnies qui en faisaient partie prirent terre, pendant la nuit, sur une côte qui leur était inconnue, et tombèrent entre les mains des Corses. Ceux-ci dépouillèrent leurs prisonniers, et les entraînèrent à travers les rochers, presque nus, blessés, exténués de faim, de froid et de fatigues. Paoli apprend qu'un mouvement se prépare pour égorger ces malheureux : il rassemble un détachement de quatre cents hommes, se fait remettre les prisonniers, les place au milieu de cette escorte, et les conduit aux postes français, satisfait d'avoir épargné un crime à sa nation, et d'avoir protégé les droits de l'humanité. En 1739, ce général eut de nouveaux combats à livrer aux Français. Tous ses plans de défense échouèrent; et cédant à la fortune de Maillebois (*V.*

ce nom) une rapide conquête, il désarma, vint se présenter au vainqueur avec ses deux fils, et, emmenant avec lui le plus jeune, il se soumit à un exil volontaire. Le roi de Naples le mit à la tête d'un régiment de Corses réfugiés. Paoli renferma dans son fils chéri toutes les consolations de sa vieillesse, et mourut à Naples, les yeux tournés vers son ancienne patrie, et lorsqu'à peine il avait été témoin des premiers succès qui y attendaient Pascal Paoli. F-T.

PAOLI (PASCAL), fils du précédent, naquit, en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia. Son enfance s'écoula au milieu des haines qu'excitait le nom génois, et au bruit des armes de ses concitoyens, qui commençaient à se débattre avec avantage contre l'oppression sous laquelle les avait courbés une oligarchie faible et perfide. Lorsque les Français, conduits par Maillebois, eurent reconquis, au profit de Gènes, la Corse révoltée, les défenseurs de la liberté de cette île durent céder à l'empire de la force, et se soustraire, par l'exil, au joug qu'ils avaient voulu briser. Paoli suivit son père, qui avait choisi Naples pour asile. Admis à l'école militaire de cette ville, il y puisa une instruction forte. Le célèbre Genovesi, son professeur de législation (*V.* GENOVESI, XVII, 86), lui trouvant une portée d'esprit peu commune, annonça que cet élève étonnerait un jour l'Europe. Paoli se prépara en silence à l'accomplissement de cet augure. L'imagination remplie des sentiments pénibles de l'exil, des conseils de son père, et de cet instinct qui agite l'âme du besoin d'une haute destinée, il demeura grave et sérieux, et échappa aux penchants de la jeunesse. Clemente, son frère aîné, que la Corse plaçait au rang des plus braves, était resté dans cette île, pour y entretenir la popularité de sa famille, et pour indiquer à son père l'instant propice du retour. Porté par la reconnaissance de ses concitoyens à la magistrature suprême, qui se partageait entre plusieurs, il profita de l'opportunité des circonstances pour représenter les inconvénients de pouvoirs ainsi divisés. Il avertit son père, qui, glacé par l'âge, et ne pouvant répondre lui-même à l'appel de Clemente, fit effort pour se séparer de Pascal, dépositaire de toutes ses espérances. Pascal, encore simple enseigne dans un régiment de cavalerie, s'embarqua pour la Corse, emportant les bénédictions et les mâles instructions d'Hyacinthe. La noblesse de ses traits et de ses manières, son affabilité insinuante, la chaleur de ses discours, le nom qu'il portait, et sa réputation agrandie par l'éloignement, attirèrent sur lui la bienveillance générale. Il eut l'adresse de faire ajourner les délibérations d'une *consulte* ou assemblée nationale, qu'il savait disposée à lui conférer le généralat, mais en lui donnant un collègue. Une autre consulte, siégeant à San-Antonio di Casabianca, en juillet 1755, le proclama, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune de Paoli ne sembla pas se soutenir; il échoua devant plusieurs postes génois, et perdit beaucoup de monde à San-Pelegrino. Marius-Émanuel Matra, naguère l'un des généraux électifs de la nation, mortifié de la préférence que Paoli avait obtenue, se porta son ennemi, fut vaincu dans une première lutte; et, n'obéissant plus qu'à cet esprit de parti qui dégrade presque toujours les caracté-

res, accepta le rôle de stipendié de Gènes. Surpris par ce rival supérieur en forces, et cerné dans le couvent de Bozzio, Paoli allait périr, sans la résolution généreuse d'un autre de ses ennemis. Thomas Cervoni (1) était irrité contre Paoli pour des motifs également personnels. Sa mère apprend ce qui se passe à Bozzio, et lui crie de prendre les armes. — « Mais l'outrage que j'ai reçu. — Il » s'agit bien de ton injure; la cause » de la liberté est en péril dans la » personne de son défenseur. Mar- » che, ou je maudis le sang et le lait » que je t'ai donnés. » Cervoni ne balance plus; suivi d'une poignée d'hommes déterminés, il se jette dans la mêlée, et dégage Paoli. Celui-ci, après l'action, demande son libérateur; mais, fidèle à sa haine, le libérateur était parti. Matra fut trouvé parmi les morts; Paoli donna des larmes à son sort, et voulut qu'il fût inhumé honorablement. Il fit respecter son autorité dans les pièves d'*au-delà des monts*, qu'il visitait, pour la première fois, avec un appareil qui parut tenir du merveilleux aux yeux des habitants de cette contrée. Peu de temps après, il chassa la garnison génoise du poste de Rogliano, éleva des fortifications à Nouza, et surtout à Furiani. Bastia se trouva ainsi bloqué; et l'ex-doge Grimaldi s'étant présenté avec six mille hommes, pour bombarder Furiani, éprouva une résistance meurtrière, que les Corses rappellent avec orgueil. Une petite marine, créée par Paoli, désola le commerce de Gènes par ses croisières, et surprit la plupart des tours du Cap-Corse. La présence d'un visiteur-général du clergé, envoyé par le pape Clément XIII sur la demande de Paoli, fortifia encore l'ascendant de ce général. Les Génois prirent ombrage des démarches du commissaire du Saint-Siége, et le décrétèrent de prise de corps: le clergé corse écrivit pour sa défense; et les productions d'une polémique animée sortirent, avec le journal de l'île, d'une humble imprimerie, la première qu'on y eût connue. Cependant le sénat de Gènes recourait aux négociations. Paoli repoussa hautement les propositions d'un ennemi humilié, et fit décréter, en 1761, par la consulte de Vensolasca, que la nation n'entendrait aucune parole de paix, avant que son territoire eût été évacué, et son indépendance reconnue, sauf à régler une indemnité pour les pertes du gouvernement génois. Paoli écrivit dans toutes les cours pour justifier cette résolution, et poursuivit ses avantages. Le petit port de Macinajo l'arrêta près de huit mois. Il remporta deux victoires à Furiani, et acheva de ruiner, presque sans combat, le parti de Matra, son ancien antagoniste. Un nouvel adversaire se déclara; c'était Abbatucci (1), qui, protégé par le souvenir des services militaires de sa famille, et par les avantages d'une éducation distinguée, qu'il avait acquise sur le continent, s'était arrogé, au-delà des monts, une autorité indépendante: Paoli triompha de cette dernière opposition. De ce moment commença l'époque la plus brillante de sa vie. L'habileté avec laquelle il combinait toutes ses entreprises, appuyée de l'intrépidité de Clemente, lui avait soumis tout l'intérieur de l'île. Les rivalités se taisaient devant lui; et les Génois, forcés de se re-

(1) Père du général de ce nom. *V.* tome VII, 566.

(1) Père du général républicain, tué en 1796 à la défense du pont d'Huningue.

plier sur les places maritimes, qui seules leur restaient, y gardaient la contenance de garnisons prisonnières. Paoli, attentif à recueillir, dans les pages de Plutarque et de Tite-Live, les exemples des anciennes républiques, s'attacha constamment à nourrir parmi les siens l'enthousiasme national. Il leur montra en perspective une prospérité comparable à celle dont jouissait la Hollande. L'Europe, qui l'avait proclamé le vengeur de sa patrie, admira encore plus en lui le génie du législateur. Paoli essaya peu, en fait d'organisation militaire; il se contenta de former deux corps réguliers, et maintint la prise d'armes en masse et les marches temporaires, comme une coutume nécessaire aux prodiges de la bravoure personnelle. Il profita de l'amour des Corses pour la justice, en créant des tribunaux permanents, qui leur offraient un double degré de juridiction : il suspendit le cours des vengeances particulières, qui perpétuait la haine dans les familles; introduisit une nouvelle monnaie, établit l'uniformité des poids et mesures, et coordonna les élémens d'une administration stable, résultat pour lequel ses compatriotes avaient fait des efforts continuels, quoi qu'en ait dit Voltaire, mais dont ils n'avaient pas connu les moyens. Des juntes de guerre, ou des commissions qui parcouraient l'île, escortées de forts détachemens et revêtues d'un pouvoir extra-légal, jetèrent la terreur dans l'ame des partisans secrets de Gênes, et continrent les mécontents qu'offusquait la puissance du général. Deux inspecteurs reçurent la mission de ranimer l'agriculture dans chaque province. Les consultes eurent à leur tête un président, qui communiquait avec le chef du gouvernement et son conseil, et de plus un orateur, chargé de transmettre les vœux du peuple. L'initiative demeura partagée entre la consulte et le pouvoir exécutif : celui-ci put se prévaloir d'un *veto*, qui suspendait seulement les résolutions de l'assemblée s'il n'était pas motivé, mais qui, dans le cas contraire, les arrêtait indéfiniment. Paoli fit sans danger un essai de la tolérance civile, en admettant un juif à l'exercice des droits politiques. Prodigue de respects envers le clergé, il sut l'assujétir aux charges communes, restreindre l'influence de ce corps dans les consultes, et s'en appuyer utilement en d'autres circonstances. Cependant il échoua dans son projet de séculariser tout-à-fait la justice, en cessant de reconnaître le privilége de la juridiction ecclésiastique; il ne put même abolir le déplorable abus du droit d'asile. Sous son administration, la population, malgré la guerre, s'accrut d'environ 16000 ames. L'instruction publique, à son tour, excita sa sollicitude. Il établit une espèce d'université à Corté : des professeurs nationaux y enseignèrent la théologie, le droit civil et canonique, le droit naturel et la philosophie, les mathématiques et la rhétorique, à une jeunesse nombreuse, auparavant condamnée à chercher sur le continent de dispendieuses leçons. Suivant l'exemple du général, les moines lurent avec affection les ouvrages français : Montesquieu, Voltaire, et Rousseau se glissèrent dans leurs mains. L'imagination de ce dernier philosophe s'était exaltée en faveur des Corses; et dans quelques lignes de son *Contrat social*, il avait eu la confiance de leur promettre un glorieux avenir.

Paoli lui demanda, par l'intermédiaire du comte de Buttafuoco, officier corse au service de France, un plan de législation pour son pays, et l'invita plus tard à y venir chercher le repos. Son dessein était moins d'invoquer les lumières d'un homme célèbre, que de fixer auprès de lui un écrivain dont l'éloquence ajoutât une nouvelle force à ses manifestes. Rousseau céda aux instances dont il était l'objet; mais les circonstances l'empêchèrent de se transporter au milieu des Corses. Paoli avait conçu quelques alarmes, en voyant débarquer des troupes françaises sous le commandement du comte de Marbeuf. La cour de Versailles les envoyait au secours des Génois, pour leur tenir lieu d'intérêts des sommes qu'ils avaient prêtées à la France pendant la guerre de Sept-Ans. Paoli se rassura, et vécut en bonne intelligence avec les Français, lorsqu'il se fut aperçu qu'ils avaient ordre de garder seulement les places maritimes pendant quatre ans, et nullement d'aider les Génois à prendre l'offensive contre leurs anciens sujets. Cette inaction aurait dû le convaincre, au contraire, des vues secrètes que la France portait sur la Corse. Paoli fut tellement dupe des négociations entamées entre lui et le duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères, qu'il demeura persuadé que, si l'indépendance de son pays était encore menacée, c'était l'Espagne qu'il devait craindre. Pour entretenir l'ardeur guerrière de ses compatriotes, il entreprit, au commencement de 1767, une conquête hors de l'île : il enleva Capraïa aux Génois. Ceux-ci, désespérant de résister, prirent enfin le parti de céder à la France une souveraineté qui leur échappait. Paoli réclama, mais en vain, contre un pacte qui disposait d'une nation sans la consulter. S'aveuglant sur les résultats d'une lutte trop inégale, il s'occupa dès-lors constamment à opposer aux armes de la France toutes ses ressources et toute son énergie. Favorisé par l'inexpérience présomptueuse du marquis de Chauvelin, le premier général qu'il eut à combattre, il prit en peu de temps une supériorité marquée sur les Français, qui, dispersés sur des lignes trop étendues, furent battus successivement et en détail. Leur camp de San-Nicolao fut forcé à la suite d'une attaque opiniâtre de dix heures; mais une plus grande humiliation était réservée au marquis de Chauvelin : Paoli lui enleva Borgo sous ses yeux, fit la garnison prisonnière, et mit l'armée française complétement en déroute après lui avoir tué trois cents hommes. L'abattement, parmi les soldats français, fut porté à un tel point, que cinquante Corses battirent huit compagnies de grenadiers. Tout changea de face par le rappel de Chauvelin. Le comte de Vaux, à la tête de vingt-deux mille hommes aguerris, soumit en moins de quarante jours, une population armée qui n'avait à lui opposer qu'un courage indompté, étranger à la discipline, et les difficultés d'un terrain coupé de montagnes. Le combat de Ponte-Nuovo, où les Corses, enveloppés entre deux feux, essuyèrent une défaite meurtrière, ruina les espérances de Paoli : il s'embarqua précipitamment pour Livourne, et passa en Angleterre avec son frère et ses neveux. Ils y vécurent obscurément du peu de ressources qui lui restaient, et des secours du gouvernement qui leur

offrait un asile (1). Alfieri dédia son *Timoléon* à l'illustre exilé. L'assemblée constituante ayant, en 1789, associé la Corse au bénéfice des lois françaises, Mirabeau se hâta de déclarer à la tribune qu'il était temps de rappeler les patriotes fugitifs qui avaient défendu l'indépendance de cette île, et présenta cette mesure comme une expiation de l'injuste conquête à laquelle il se reprochait d'avoir lui-même participé dans sa jeunesse. Sa proposition fut décrétée; et Paoli accourut de Londres à Paris, pour remercier les nouveaux législateurs. « Vous avez, leur dit-il, honoré de » vos suffrages ma conduite passée : » elle vous répond de ma conduite » future. J'ose dire que ma vie en- » tière a été un serment à la liberté : » c'est l'avoir déjà fait à la cons- » titution que vous établissez. » Paoli fut salué par les acclamations de la multitude parisienne; et Louis XVI, auquel il fut présenté par le marquis de Lafayette, lui conféra le titre de lieutenant-général, et le commandement militaire de la Corse. Son retour dans cette île excita un enthousiasme qui tenait du délire. Le vœu de ses concitoyens le mit à la tête de la garde nationale, et le porta en même temps à la présidence de l'administration du département. On le vit seconder sincèrement les opérations de l'assemblée constituante : ses lettres étaient pleines de sentiments d'estime pour les membres les plus marquants de cette assemblée; et il usa de tout son pouvoir pour installer à Bastia l'évêque constitutionnel. La défiance refroidit son attachement pour le gouvernement français. Une motion de l'abbé Charrier, qui proposait de céder la Corse au duc de Parme, en échange du Plaisantin, dont la possession indemniserait le pape de la perte d'Avignon, devint aux yeux de Paoli un indice du peu d'importance que mettait la France à conserver son pays. La progression effrayante de la révolution française acheva de l'ébranler. Il pleura Louis XVI, se détacha insensiblement du parti démocratique de l'île, et promit son appui au parti contraire, que révoltaient les assignats, la persécution religieuse, les exactions et l'immoralité de la Convention. Cette assemblée retentit bientôt de dénonciations contre Paoli; on l'accusa de chercher à rendre à la Corse son indépendance, et d'avoir fait manquer une expédition contre la Sardaigne, dirigée par le vice-amiral Truguet. Placé sur une liste de vingt généraux inculpés de trahison, il ne garda plus de ménagements, et résolut de rompre tous les liens qui l'attachaient à la France. Les mécontents se rallièrent à sa voix; et il fut élu, le 26 juin 1793, généralissime et président d'une consulte formée à Corté. Mis hors la loi par la Convention, le 17 juillet, il expulsa les Français de l'île, après y avoir appelé les Anglais. Trois députés de la consulte qu'il présidait se rendirent à Londres pour offrir la couronne au roi d'Angleterre. Ce prince l'accepta, et consentit que les formes du gouvernement britannique fussent adaptées à la Corse. Mais Paoli avait été joué pour la vice-royauté, qui fut donnée à lord Minto. Il fut même frustré de la présidence du parlement du nouveau royaume, pour laquelle Pozzo di Borgo fut préféré. Une mésintelli-

(1) L'orgueil corse se consola, par ce distique, de la nécessité de se soumettre à la France :

Gallia, vicisti profuso turpiter auro :
Armis pauca, dolo plurima, jure nihil.

gence ouverte s'éleva entre lui et le vice-roi. Persuadé que l'intérêt de son pays était de lier irrévocablement sa cause avec celle de l'Angleterre, il étouffa ses ressentiments pour exhorter ses concitoyens à demeurer fidèles à S. M. britannique, et passa de nouveau à Londres (1796), où il fit entendre des plaintes auxquelles le gouvernement ne donna que peu d'attention. Parmi les regrets qui poursuivirent Paoli sur une terre étrangère, un des plus vifs, sans doute, fut de voir les destinées de la France entre les mains d'un Corse dont il avait protégé l'obscurité première, et qu'il avait ensuite compté dans les rangs de ses ennemis. Il acheva sa carrière dans un village près de Londres, le 5 février 1807. Son testament contenait des legs pour l'amélioration de l'instruction publique dans son ancienne patrie. L'unité de conduite qui caractérise la vie de Paoli, doit le défendre contre les calomnies dont il fut l'objet. Ses talents politiques sont suffisamment attestés par les institutions qui furent son ouvrage, et dont plusieurs ont été de nouveau consacrées par le gouvernement français. Ses qualités militaires ont pu être contestées par ceux qui prennent la fortune pour règle de leur jugement : le grand Frédéric le regardait cependant comme un habile capitaine. Son courage a été révoqué en doute, parce qu'il n'exposait pas sa personne : on n'a pas vu combien il était absurde de supposer une ame timide au chef d'une nation belliqueuse. Si Paoli ne se commettait point habituellement dans la mêlée, s'il paraissait accompagné de gardes, c'est qu'il avait à se prémunir contre les assassins payés de l'or de Gènes. Nous ajoutons que, dans sa jeunesse, il avait passé à Naples pour un spadassin redoutable. Paoli, selon ses adversaires, aspirait à régner. Si le souvenir de Théodore ne l'éclairait pas sur le ridicule d'un pareil projet, il faut convenir qu'il s'y préparait par une transition bien étrange. Les Corses, dit Voltaire, étaient saisis d'un violent enthousiasme pour la liberté ; et leur général avait redoublé cette passion si naturelle, devenue en eux une espèce de fureur. Paoli ne pouvait pas même modérer cet amour de la liberté, sans risquer sa vie et sa gloire. On le soupçonna un moment d'avoir pensé à placer son pays sous la domination de l'Autriche. « Eh quoi ! lui dit un vieillard, » le sang de tant de braves n'aura » donc servi qu'à teindre la pourpre » d'un étranger ! » Paoli ne voulut jamais se marier ; et d'ordinaire on ne desire une couronne que pour la transmettre aux siens. Pommereul lui impute d'avoir grossi des deniers publics sa fortune particulière, d'avoir soutenu la guerre contre la France avec les subsides des Anglais, et extorqué une assez forte somme du grand-maître de Malte Pinto, sous la promesse de lui frayer les voies à la souveraineté de la Corse. A ces assertions, qui ne reposent sur aucune base de crédibilité, il suffit d'opposer une lettre où Paoli exprime le vœu de se fixer à Naples, parce que ses *circonstances domestiques* ne lui permettent plus de vivre honorablement en Angleterre. La sévérité reprochée à Paoli n'était point dans son caractère, et porte avec elle ses motifs. L'opinion qu'il ne fut, dans la dernière époque de sa vie, qu'un mannequin politique, a été accréditée par Volney, tout chaud encore de ressentiment contre Paoli, qui avait écarté de lui les suffrages

pour la députation à la Convention. Les détracteurs du général corse ont encore prétendu qu'il emprunta la plume du P. Guelfucci, servite, pour sa correspondance et ses manifestes. Ce bruit a été démenti par ceux qui, ayant également approché du religieux et du général, ont reconnu la supériorité de celui-ci sous le rapport purement littéraire. On a publié un volume de Lettres de Paoli, écrites en italien. Pommereul a donné sur sa vie, des détails étendus, mais où domine la constante intention de le dénigrer. L'anglais Boswell, au contraire, n'a fait qu'un panégyrique des plus insipides. Le baron Fréderic, fils du roi Théodore, a semé un très-petit nombre de particularités sur Paoli, à la suite de sa *Description de l'île de Corse*. C'est dans l'écrit intitulé: *De l'État de la Corse*, par Pompeï (Paris, 1821, in-8°.), que nous avons puisé les renseignements les plus abondants et les plus exacts sur l'homme le plus remarquable que la Corse eût produit avant Buonaparte. Le portrait de Paoli, exécuté par Drolling, en 1791, a été gravé par Henriquez. F—T.

PAOLO (FRA). *V.* SARPI.

PAOLUCCIO. *V.* ANAFESTE, II, 86.

PAON, DU PAON ou LE PAON, peintre, fils d'un paysan des environs de Paris, naquit vers 1740: il entra fort jeune dans les dragons, où il porta des dispositions pour peindre les batailles. Les campagnes auxquelles il assista, servirent également à signaler son courage, et à développer son talent. Ayant obtenu son congé, il vint à Paris, muni de ses dessins, se présenter à Carle Vanloo, premier peintre du roi, et à Boucher, qui l'accueillirent très-bien, et l'engagèrent à prendre le pinceau. Il fut successivement le disciple et le rival de Casanova. Le palais Bourbon, la salle du conseil de l'École royale militaire, contiennent des morceaux qui prouvent qu'il peut soutenir le parallèle avec son maître. Moins coloriste, moins fougueux que celui-ci, Paon était plus dessinateur, plus exact dans ses plans, plus fidèle imitateur de la nature. Bon fils, bon mari, chéri dans la société, il mourut en mai 1785. T—D.

PAPA (JOSEPH DEL) né, en 1649, à Empoli en Toscane, étudia la médecine à Pise sous François Redi. Il professa ensuite, dans la même école, la logique, puis les institutions théoriques et enfin la médecine pratique, et ne quitta la carrière de l'enseignement que pour remplir les fonctions de premier médecin du grand-duc son souverain. Del Papa mourut en 1735; on a de lui: I. *Lettere intorno alla natura del caldo e del freddo*, Florence, 1674, in-8°. II. *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima*, Florence, 1675, in-8°. Ces écrits sont empreints du cachet qui caractérise, dans les sciences physiques, les travaux de l'académie *del Cimento*. III. *Exercitatio de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum historiâ, qualitatibus et officiis*, Florence, 1733, in-4°.; Venise, 1735, in-8°.; Leyde, 1736, in-8°., avec le traité de Jérôme Barbato, *De sanguine ejusque sero*. Les doctrines chimiques dominent plus que l'observation dans cette double production. IV. *Consulti medici*, Rome, 1733, in-4°.; Venise, 1734, également in 4°. Les bons critiques en médecine estiment assez peu les Consultations; ils ne font pas plus

de grace à celles de Del Papa qu'à celles de son maître, qui sont pourtant beaucoup plus célèbres, et qu'on ne lit plus aujourd'hui que comme un élégant modèle de la prose toscane. V. Enfin, *Trattati varii fatti in diverse circonstanze*, Florence, 1734, in-4°. D—G—S.

PAPACINO. *V.* ANTONI, II, 284.

PAPADOPOLI (NICOLAS COMNÈNE), savant littérateur né, en 1655, dans l'île de Candie, de parents grecs, fut envoyé fort jeune à Rome, où il fit ses premières études avec succès, sous la direction des jésuites, dont il embrassa l'institut en 1672; mais il en sortit bientôt après. Il nous apprend qu'il avait assisté aux obsèques de son compatriote, le savant Allatius (1669), et qu'il eut de sa succession les *Notes* manuscrites du P. Combefis sur saint Athanase. Après avoir achevé son cours de belles-lettres, il s'appliqua, avec beaucoup d'ardeur, à la théologie et au droit-canon, et fut admis à l'état ecclésiastique. Le desir d'acquérir de nouvelles connaissances l'engagea à visiter les principales villes de l'Italie; et partout il fut accueilli des savants avec la bienveillance qu'inspiraient ses talents et son caractère. Nommé, vers 1680, recteur du collège à Capo-d'Istria, il s'acquitta de cet emploi d'une manière distinguée; et, en 1688, il fut appelé à Padoue pour remplir une chaire de droit-canon, qu'il n'avait point sollicitée. Les curateurs de l'académie, satisfaits de son zèle, le récompensèrent en augmentant, presque chaque année, son traitement; et l'on sait qu'avant 1697, il était pourvu de l'abbaye de Sainte-Zénobie. La reconnaissance l'attacha pour toujours à l'académie de Padoue, où il occupa successivement les différentes chaires de droit canonique, et dont il écrivit l'histoire, d'après les monuments les plus authentiques. Avant d'entrer dans des détails sur cet ouvrage, on doit faire connaître les autres travaux de Papadopoli. Fabricius dit, qu'après Allatius, il ne connaît aucun auteur grec qui ait mis plus de zèle et d'assiduité que Papadopoli à justifier ses compatriotes des imputations calomnieuses dont la plupart des écrivains modernes se plaisent à les charger (Voy. Fabricius, *Bibl. gr.*, x, 418); mais ce savant bibliographe avoue en même temps que, malgré toutes ses recherches, il n'a pu se procurer de lui qu'un seul ouvrage : *Prænotiones mystagogicæ ex jure canonico, sive responsa sex in quibus una proponitur communè ecclesiæ utriusque græcæ et latinæ suffragium*, etc., Padoue, 1697, in-fol. Ce volume est précédé de deux dédicaces, l'une adressée à Constantin Cantacuzène, et l'autre au cardinal Albani, depuis pape sous le nom de Clément XI. Dans la dernière, il établit, comme un principe incontestable, que, bien qu'il y ait un grand nombre de Grecs schismatiques, on ne doit point regarder les Grecs comme séparés de l'Église catholique. Papadopoli s'attache surtout à combattre les Photianistes; et l'on peut dire que c'est contre ces hérétiques que l'ouvrage entier est dirigé: cependant il saisit toutes les occasions de signaler les erreurs dans lesquelles sont tombés Baronius et Bellarmin, en parlant des Grecs; et il accuse celui-ci d'avoir fait de larges emprunts aux auteurs grecs du moyen âge, sans avoir indiqué les sources où il avait puisé. Il cite aussi plusieurs *écrits* qu'il avait composés, et qui de-

vaient être intéressants, si l'on en juge par les titres : car il ne paraît pas qu'ils aient été imprimés; et l'on ignore s'il en existe des copies dans les bibliothèques d'Italie. Il continua de travailler à la défense de ses compatriotes; et c'est dans ce but qu'il publia en 1703, Venise, in-8°.: *Responsio adversus hæreticam epistolam Joan. Hokstoni angli, Constantinopoli scriptam*, etc. Mais de tous les ouvrages de Papadopoli, le plus curieux est l'histoire de l'université de Padoue (*Historia gymnasii Patavini*), Venise, 1726, 2 vol. in-fol. Elle est divisée en cinq livres: dans les deux premiers, il traite de l'origine de cette académie, dont il fixe la fondation à l'année 1260; de son accroissement et de ses vicissitudes, jusqu'à l'année 1724; des réglements et des différents emplois. Le troisième offre le tableau chronologique des professeurs, avec de courtes notices sur leur vie et leurs ouvrages; et dans les deux derniers, sont des notices sur les principaux élèves sortis de cette école célèbre. L'ouvrage de Papadopoli est très-supérieur, sous tous les rapports, à celui d'Ant. Riccoboni (*Commentar. de gymnasio Patavino*) : mais on lui reproche des omissions et des inexactitudes; et son neveu, Apostolo Zeno, en relève un grand nombre dans ses lettres. Papadopoli s'occupa de revoir et de perfectionner son travail jusqu'à sa mort, arrivée sur la fin de janvier 1740. Ses manuscrits furent remis à Facciolato, qui refondit entièrement l'ouvrage, et le continua jusqu'à l'année 1756, (*V.* Facciolato, XIV, 70.) W-s.

PAPE (Gui) ou plutôt De La Pape *Voy.* Gui, XIX, 54.

PAPEBROCH, ou plus exactement Papebroeck (Daniel), jésuite, l'un des plus laborieux éditeurs des Actes des saints, naquit, en 1628, à Anvers, de parents originaires de Hambourg, dont ils s'étaient éloignés par attachement pour la foi catholique. Après avoir achevé ses cours de philosophie à Douai, il embrassa, en 1646, la règle de saint Ignace, et ne tarda pas à être imité par ses trois frères, Destiné à l'enseignement; Papebroch régenta quelques années dans différents colléges de Flandre. Il fut ensuite associé par Bollandus à la vaste entreprise qui sauvera son nom de l'oubli (*V.* Bollandus); et, en 1660 il accompagna Henschen en Italie, où ils recueillirent une foule de pièces et de documents précieux pour l'histoire du moyen âge (*V.* Henschenius). En 1668, ils firent paraître les Actes des saints du mois de mars, qui furent très-bien accueillis des savants. Les éditeurs avaient inséré au 29 de ce mois, une *Vie* du B. Berthold, précédée d'une courte dissertation, dans laquelle ils démontraient, d'après des autorités incontestables, que ce saint a été, sinon le fondateur, du moins le premier général de l'ordre du Carmel. Les Carmes de Flandre, qui avaient la prétention de tirer leur origine du prophète Elie, réclamèrent avec chaleur contre une assertion qu'ils regardaient comme injurieuse à leur ordre: mais Papebroch ne crut pas devoir répondre à des adversaires qui mettaient si peu de sang-froid dans une discussion historique; et il continua de se livrer paisiblement à l'examen et à la critique des pièces qui devaient trouver place dans le grand ouvrage dont il était seul chargé après la mort d'Henschen. Cependant le nombre de ses antagonistes augmentait; et cha-

que année voyait éclore quelques nouveaux écrits, pleins de passion et d'emportement. Ce fut un motif de plus pour Papebroch de persister à garder le silence. D'ailleurs l'approbation que son travail recevait des savants de France, d'Italie et d'Allemagne, le vengeait, d'une manière suffisante, des injures de ses obscurs ennemis. Les Carmes, outrés de ne pouvoir l'amener ni à se rétracter, ni à se justifier, s'avisèrent, au bout de vingt-deux ans, de dénoncer au Saint-Siége les quatorze volumes des Actes des saints, qui portaient le nom de Papebroch, comme renfermant les plus graves erreurs. L'ouvrage fut envoyé à l'examen de la congrégation de l'*Index* : mais la sage lenteur dont elle avait coutume d'user, ne pouvait convenir aux ennemis de Papebroch, impatients de le voir condamner ; ils déférèrent en même temps son ouvrage à l'inquisition d'Espagne, qui passait pour agir avec plus de célérité. Le P. Sébastien de Saint-Paul, sans doute pour faciliter le travail des juges, publia, en 1693, un volume (*Exhibitio errorum quos Papebrochius in Notis ad Acta sanctorum commisit*), dans lequel il signalait plus de deux mille erreurs échappées au savant éditeur des Vies des saints. Le 14 novembre 1695, l'inquisition espagnole rendit enfin un décret portant condamnation des volumes qui lui avaient été soumis, comme renfermant plusieurs propositions hérétiques, sentant l'hérésie, scandaleuses, impies, etc. Après un tel éclat, il n'était plus possible à Papebroch de se taire. Il demanda un nouvel examen, et sollicita la permission de repousser les imputations de ses adversaires ; et en particulier du P. Sébastien de Saint-Paul ; ce qu'il fit avec succès, dans un ouvrage intitulé : *Responsio ad Exhibitionem errorum*, etc., 3 vol. in-4°., imprimés à Anvers, de 1696 à 1699. Dans l'intervalle, l'inquisition d'Espagne avait défendu d'écrire sur la dispute entre les Jésuites et les Carmes ; et le pape mit enfin un terme à cette longue querelle, en imposant silence aux deux partis sur la question de la primitive origine de l'ordre du Carmel. Le P. Papebroch fut libre de reprendre ses utiles travaux, qu'il ne cessa de poursuivre avec la même ardeur jusqu'au moment où la perte de la vue l'obligea de renoncer à toute occupation. Il consacra les cinq dernières années de sa vie à des pratiques de piété, et mourut à Anvers, le 28 juin 1714, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Papebroch est l'un des savants les plus distingués qu'ait produits l'ordre des Jésuites, qui en compte un si grand nombre. Également profond dans l'histoire, la chronologie et la diplomatique (1), il a rendu d'immenses services par les savantes Dissertations qu'il a publiées sur l'histoire du moyen âge, dont il a éclairci les points les plus obscurs. Il était en correspondance avec Ducange, Mabillon, Muratori, etc. Il a publié, avec Henschen, les *Actes des saints* du mois de mars, 3 vol. ; seul, les 3 vol. d'avril, et les trois premiers de mai ; avec Fr. Baërt et Conrad Janning, les 4 derniers vol. de mai, et il a eu part à la publication des 7 vol.

(1) Dans le *Propylæum antiquarium circà veri falsique discrimen in vetustis monumentis* (tome II des *Actes* du mois d'avril), le P. Papebroch avait établi des règles pour déterminer la date et l'authenticité des manuscrits. Mabillon en démontra l'incertitude, et Papebroch reconnut franchement qu'il s'était trompé, dans une *Lettre* à Mabillon, imprimée dans la préface du Supplément au traité *De re diplomaticâ* (Voy. MABILLON).

de juin. On joint au mois de mai un huitième volume, intitulé : *Propyleum ad Acta sanctorum*, qui contient, outre des Suppléments : *Conatus chronologico - historicus ad catalogum romanorum pontificum*, morceau de chronologie très-estimé, dans lequel il a inséré la traduction latine de la *Chronique* de Math. Spinello (*V.* ce nom) (1). Le P. Papebroch a laissé, en manuscrit, les *Annales* de la ville d'Anvers, depuis sa fondation jusqu'en 1700, d'après les monuments les plus authentiques. On peut consulter, pour les détails, sa *Vie* par le P. Piens, à la tête du tome VI des Actes du mois de juin, et le tome II des *Mémoires* de Niceron. W—s.

PAPENDRECHT (Corneille-Paul Hoynck Van), théologien flamand, né à Dordrecht, en 1686, d'une famille noble et catholique, entra dans l'état ecclésiastique, et, après avoir exercé le ministère à la Haye, devint secrétaire du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines; ce prélat l'employa en cette qualité pendant vingt-quatre ans, le nomma chanoine de Malines, puis archiprêtre de cette église, et grand-vicaire du diocèse pendant un voyage qu'il fit à Rome. Papendrecht ne se borna pas à remplir dignement ces divers emplois; il s'occupa d'histoire ecclésiastique et de controverse, et combattit particulièrement les partisans du schisme d'Utrecht. On a de lui : I. *Histoire de l'église d'Utrecht, depuis le changement de religion dans les Provinces-Unies*, Malines, 1725, in-fol. : cette histoire était d'abord en latin comme les autres ouvrages de Papendrecht; elle fut ensuite traduite en flamand, et imprimée en Hollande, en 1728, aussi in-fol. II. *Six lettres sur l'hérésie et le schisme de quelques prêtres d'Utrecht*, Malines, 1729, in-4°. III. *Exemple (Specimen) de l'érudition de Broedersen*, Malines, 1730, in-4°. ; c'est une réponse à Nicolas Broedersen, pasteur à Delft, et doyen du chapitre d'Utrecht, qui avait pris la défense de ce chapitre dans un *Traité historique*. IV. *Analecta Belgica*, la Haye, 1743, 6 vol. in-4°. ; c'est un recueil de pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes. Il y a toute apparence que Papendrecht eut beaucoup de part à un rescrit du cardinal d'Alsace contre Van Der Croon, archevêque d'Utrecht. C'est pour répondre à Papendrecht, que Varlet, évêque de Babylone, composa sa 2e. *Apologie*. Le chanoine de Malines mourut dans cette ville, le 13 décembre 1753, regardé comme un prêtre instruit, laborieux et zélé. P—c—t.

PAPHNUCE (Saint), un des prélats d'Égypte les plus distingués, vivait au quatrième siècle. Après avoir mené une vie sainte parmi les solitaires du désert, nommé évêque dans la Haute-Thébaïde, il fut au nombre des confesseurs qui souffrirent pour la foi sous la persécution de Maximin. Au rapport de Rufin, il eut l'œil droit arraché, et le jarret gauche coupé. Rendu à son église, sous Constantin, il porta au concile de Nicée ces honorables cicatrices. La vénération pour ce vivant martyr était telle, que l'empereur, s'entretenant avec le prélat, lui donnait

(1) On trouve dans le premier volume de mars des *Acta sanctorum* une curieuse Dissertation où Papebroch examine si, d'après les conjectures de Suarez, évêque de Vaison, quelqu'un des livres de l'*Imitation* de J.-C. peut être attribué avec vraisemblance à Pierre de Corbière, anti-pape, sous le nom de Nicolas V. Il est remarquable que le jésuite flamand, en réfutant l'opinion de Suarez, n'en attribuait pas davantage l'*Imitation* à Kempis, dont il avait le manuscrit sous les yeux. G—ce.

chaque fois une marque de sa haute estime, en lui baisant le front. On cite, de ce Père du concile, un trait remarquable. Le troisième canon de Nicée défendait aux ecclésiastiques de garder chez eux aucune femme qui pût faire suspecter la pureté de leur ministère. Le concile se proposait d'étendre, par une loi générale, cette défense à la cohabitation avec les femmes qu'ils auraient épousées lorsqu'ils étaient laïcs. Socrate et Sozomène rapportent que saint Paphnuce, l'un des prélats vierges du concile, s'éleva contre cette résolution, en représentant que c'était imposer à plusieurs de ces ecclésiastiques un joug qu'ils ne pourraient porter, et à leurs femmes un devoir préjudiciable à l'honneur conjugal; qu'il fallait se conformer à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors (et qui se pratique encore dans l'église grecque), que les clercs non mariés restassent célibataires, et que les clercs mariés continuassent d'être époux. On ajoute que le concile adopta cet avis, et ne porta aucune loi à ce sujet. Des critiques modernes ont révoqué en doute la vérité de ce fait. Henri de Valois fait même observer que la présence de Paphnuce au concile de Nicée n'est rapportée par aucun autre historien. Cependant, Rufin, écrivain presque contemporain, l'affirme positivement. Le cardinal Baronius ne rejette pas le récit de ces historiens; il restreint seulement ce qui est rapporté du discours de Paphnuce, en l'appliquant à ceux des époux qui ne pouvaient observer la continence. Les théologiens hétérodoxes lui ont donné plus d'extension, comme on peut le voir par la dissertation de J.-H. Schmid, intitulée : *Paphnutius episcopus cœlebs, conjugii clericorum patronus et vindex*, Helmstadt, 1703, in-4°. Saint Paphnuce ne témoigna pas moins de fermeté pour soutenir l'unité de doctrine, qu'il n'avait montré de douceur pour conserver la paix de l'Église. Il défendit, en 335, au concile de Tyr, la cause des catholiques attaquée dans le saint patriarche Athanase, et détacha du parti des Ariens, par son zèle courageux, Maxime, évêque de Jérusalem, le compagnon de son martyre. On ignore l'époque de la mort de Paphnuce, dont le *Martyrologe romain* célèbre la mémoire le 11 sept., et qu'on distingue d'un autre confesseur du même nom, évêque de Saïs, et banni sous Constance, pour avoir cherché, dans le concile d'Alexandrie, en 362, à ramener les évêques dissidents à la foi catholique. G—CE.

PAPIAS (SAINT) évêque d'Hiérapie, proche Laodicée en Phrygie, vivait vers le commencement du second siècle. Il fut disciple de saint Jean l'Évangéliste, et l'ami de Polycarpe, suivant le témoignage de saint Irénée, qui l'appelle un homme recommandable par son antiquité. Eusèbe, au contraire, le croit disciple d'un autre Jean, dit l'Ancien; mais son opinion ne paraît pas probable. Papias écrivit cinq livres d'*Expositions des discours du Seigneur*, que l'on trouvait encore du temps de l'abbé Tritheim, mais dont il ne reste plus que quelques fragments dans les écrivains ecclésiastiques. Suivant Eusèbe, qui en parle assez longuement dans son histoire ecclésiastique, c'était un homme d'un médiocre génie à en juger par ses livres, fort crédule, et qui admettait légèrement tout ce qu'il croyait venir des apôtres. Saint Jérôme nous a laissé une idée plus favorable des ouvrages

de Papias dans sa lettre à un Espagnol qui lui avait demandé s'il n'avait pas traduit les traités de Papias? Le saint docteur répondit qu'il n'avait eu ni le temps, ni le talent de traduire d'aussi excellents ouvrages et d'en faire passer dans une langue étrangère les beautés simples et naturelles. Papias est regardé comme ayant donné cours à l'erreur des Millénaires, et accrédité une hérésie dans laquelle tombèrent quelques docteurs, entraînés par son autorité. Il embrassa cette erreur pour avoir entendu trop littéralement quelques instructions des apôtres; mais ni lui ni les saints Pères qui l'ont soutenue, n'ont admis les rêveries grossières de Cérinthe et des autres millénaires. Eusèbe, qui l'a mis au nombre des auteurs ecclésiastiques, nous a laissé ignorer toutes les particularités de sa vie et le genre de sa mort. (Voy. Elie Weihenmaier, *Dissertatio de Papiâ Hieropolitano, in Asiâ episcopo antiquissimo*, Wittenberg, 1694, in-4°.) P—c—t.

PAPILLON (Almaque), Dijonnais, né en 1487, fut valet-de-chambre de François Ier., et intime ami de Marot, qui remplissait les mêmes fonctions. Ses poésies, quoique Marot en parle avec beaucoup d'estime, n'ont pas fait, dans la postérité, la même fortune que celles du favori de la reine de Navarre. Lacroix-du-Maine parle d'un *Trône d'honneur*, que Papillon avait donné sous le voile de l'anonyme; il paraît que cet ouvrage s'est perdu, ainsi qu'un poème consacré par cette muse dijonnaise à la louange des exploits de François Ier. Mais il nous reste, sous le titre de *Nouvel amour*, une production de six ou sept cents vers, où Papillon célèbre les *chastes amours* de son royal protecteur. Cette pièce est reproduite dans plusieurs recueils poétiques du temps. Corneille Agrippa était lié avec Papillon; et il rend hommage, dans ses lettres, à l'érudition de ce poète. Papillon s'était trouvé à la bataille de Pavie; et il suivit, après cette journée, la fortune de son maître. Il mourut en 1559. — Thomas Papillon, né en 1514, de la même famille que le précédent, se fit un nom au seizième siècle, parmi les jurisconsultes et les orateurs du parlement de Paris, et mourut en 1596. Son érudition était étendue; et il était particulièrement versé dans l'étude des langues. Il s'exerça sur le droit romain; et ce qu'il fit imprimer sur cette matière, obtint une estime méritée. Son Traité du droit d'accroissement, *Libellus de jure accrescendi*, in-8°., parut en 1571. Ses deux autres productions, *De directis hæredum substitutionibus*, et *Commentarii in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, publiées séparément, l'une en 1616, in-8°, et l'autre, en 1624, in-12, ont été reproduites par le jurisconsulte Otto, dans la collection qu'il a donnée à Leyde, en 1729, sous le titre de *Thesaurus juris*. C'est là qu'elles ont reçu, pour ainsi dire, une seconde vie, et qu'elles ont échappé au sort de tant d'œuvres éparses qui, recherchées d'abord avec empressement, ont dû nécessairement être négligées depuis que, par la réforme et la simplification des lois modernes, le droit romain a perdu de son importance et de son autorité. F—t.

PAPILLON (Philibert), né à Dijon, en 1666, eut pour père un riche avocat au parlement. Envoyé à Paris, pour continuer ses études, il fut long-temps incertain sur la pro-

fession qu'il embrasserait; l'anatomie, la botanique, le droit, l'attirèrent tour-à-tour: enfin le commerce des savants, qu'il était avide d'entendre, détermina sa vocation pour les lettres; voulant sacrifier à leur culture de longs loisirs, et n'être pas distrait du goût passionné qui le dominait, par les soins ordinaires de la vie, il entra dans l'état ecclésiastique. Une difficulté à s'énoncer, qu'il ne put jamais vaincre, l'éloigna de la chaire et des fonctions de confesseur. Il se contenta d'un médiocre revenu, attaché à son titre de chanoine de la Chapelle-aux-Riches; son patrimoine, assez considérable, lui suffisait, et lui fit refuser des bénéfices plus productifs. Il compta, parmi ses nombreux amis, le président Bouhier, le jésuite Oudin et La Monnoie. Dès 1693, il avait figuré dans une société académique, composée de ce dernier, des Dumay, des Lantin, des Legoux, des Baudot, des Taisand et de quelques autres. Ses études continuelles avaient fait de sa mémoire un dépôt précieux: les érudits exploitaient ses souvenirs, comme dans sa jeunesse il avait recueilli lui-même dans la capitale les richesses littéraires renfermées dans la tête de ses plus doctes contemporains. Il mourut le 23 février 1738. Le père Lelong dut à son amitié un grand nombre de notices, d'additions et de corrections, dont il enrichit son travail sur les historiens de France. L'abbé Papillon fournit aussi plusieurs articles à différents recueils, et surtout aux Mémoires d'histoire et de littérature du P. Desmolets. Le tome VII de cette dernière collection renferme une dissertation sur le temps auquel les imprimeurs ont introduit le J et le V. Papillon y soutient que cette amélioration est due aux presses françaises, et non à celles de Hollande, et que Wechel distingua le premier ces deux lettres, de l'I et de l'U, dans la grammaire et les autres ouvrages de Ramus. Niceron reçut aussi de lui des morceaux biographiques sur Philib. Collet, et Ch. Fevret, jurisconsultes, sur Abailard et Amyot. Mais l'ouvrage le plus important de Papillon, le fruit de ses plus grandes recherches, est sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, Dijon, 1742-45, 2 vol. in-fol., publiés par son frère, et ornés d'un portrait de l'auteur. Une scrupuleuse exactitude a présidé à ce monument élevé à la gloire littéraire de sa province. Les abbayes de Cîteaux, de la Ferté, de Cluni, lui fournirent ses matériaux les plus amples; et son travail fut singulièrement facilité par les communications qu'il obtint de Bouhier et de l'abbé Lebeuf. Quoique l'éditeur ait retranché les noms des auteurs qui n'appartenaient à la Bourgogne que par les charges ou les bénéfices qu'ils y avaient possédés, quoiqu'il ait pareillement fait main-basse sur ceux qui n'apportaient d'autres titres à une mention qu'un dixain, un sonnet, une ode, ou de minces feuilles de circonstance, et qu'il eût promis d'indiquer les manuscrits avec beaucoup de circonspection, il a laissé encore trop de choses inutiles et sans intérêt. Papillon ne sut pas tirer, des détails biographiques, ce qui pique le plus la curiosité: dans ses perquisitions, il s'arrêta trop souvent au titre des ouvrages. Si ce bibliographe se fût environné de collaborateurs, et si la main d'un homme de goût eût passé sur les éléments de leur travail, on parcourrait avec un plaisir soutenu la nomenclature des hommes qu'a donnés à la littérature française la contrée qui en a le plus

produit, après la capitale. Papillon laissa en manuscrit un Voyage de Bourgogne, auquel il n'avait pas mis la dernière main. Il faut ajouter aux obligations que les lettres peuvent lui avoir, qu'il fut l'éditeur de l'Histoire de la conquête de la Franche-Comté, composée par Pellisson.

F—T.

PAPILLON (MARC DE). *V.* LASPHRISE.

PAPILLON (JEAN), graveur sur bois, naquit à Rouen, en 1639. C'est de Du Bellay, qu'il apprit ce genre de gravure. Il n'était pas dépourvu de génie; mais son ignorance dans le dessin l'empêcha d'aller aussi loin que le promettaient ses dispositions. Malgré l'incorrection de ses ouvrages, on y remarque un grand talent pour l'exécution: ses coupes sont nettes et hardies; et lorsque ses tailles étaient bien dessinées, il les exécutait avec beaucoup de propreté. Il avait entrepris d'exécuter des billets d'enterrement qui n'eurent aucun succès. Il ne put supporter les frais que lui occasionna cette entreprise, et sa fortune s'en trouva dérangée. Il mourut à Paris en 1710. Tous ses ouvrages sont marqués de ses lettres initiales J. P. — Jean PAPILLON le Jeune, fils du précédent, naquit à Saint-Quentin, en 1661. Le célèbre Cochin fut son maître, et lui inspira le goût le plus vif pour le dessin. Charmé de ses dispositions, il se plaisait souvent à le mener au marché aux chevaux, et à lui faire étudier les différentes allures de ces animaux. Il lui fit ensuite dessiner des batailles, des siéges de ville; et, pour exciter son émulation, il les gravait lui-même. Sous un tel maître, les progrès de l'élève furent aussi rapides qu'éclatants. C'est surtout à dessiner des chevaux qu'il excellait: il reproduisait tous les mouvements de ce bel animal avec autant de facilité que de légèreté; et il aimait tellement à le représenter qu'il n'a jamais signé un seul de ses ouvrages sans y ajouter un petit cavalier, ou un cheval échappé, ou toute autre figure semblable exécutée avec délicatesse. Cependant le besoin de vivre, que lui faisait plus vivement sentir le dérangement de la fortune de son père, le força de quitter Cochin pour entrer chez un négociant qui vendait des patrons de dentelles et de broderies; mais il n'abandonna point pour cela le dessin ni la gravure en bois. Bientôt il imagina les papiers de tenture, et profita des loisirs que lui laissait le négociant chez lequel il vivait, pour graver des ornements de livres qui eurent beaucoup de succès. C'est à lui qu'est due l'invention du *trusquin*, instrument au moyen duquel il formait de distance en distance des traces propres à guider ses tailles, afin de les rendre droites et égales. On reproche à ses vignettes et à ses fleurons d'être trop chargés d'ornements: mais ils sont coupés d'une manière si nette, que la belle exécution fait pardonner la profusion des détails; et ce défaut, que l'on doit attribuer au goût du temps, est racheté d'ailleurs par la correction du dessin et la douceur de l'exécution. Les amateurs conservent de cet artiste plusieurs portraits en bois, vraiment admirables, notamment ceux des *papes Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*, remarquables par de belles contretailles et des entretailles conduites avec la plus grande adresse. Le portrait de *Jacques II*, *roi d'Angleterre*, réunit à une coupe savante la plus parfaite ressemblance. Ces divers morceaux sont regardés comme des chefs-d'œuvre en leur genre; mais ils

le cèdent cependant à la copie des estampes d'un livre de messe, en trente-six pièces, d'après Leclerc, que Papillon publia en 1695. Cet artiste mourut à Paris en 1710. — Jean-Nicolas PAPILLON, frère cadet du précédent, naquit à Saint-Quentin en 1663, et cultiva le même art, mais avec bien moins de succès. Il a peu travaillé: cependant ses ouvrages ne sont pas sans mérite; et sa manière de tailler le bois prouve qu'il se serait fait un nom dans son art, s'il l'avait cultivé avec plus d'assiduité et plus d'ardeur. Il mourut à Paris en 1714. — Jean-Baptiste PAPILLON, neveu du précédent, naquit à Paris en 1698. Formé par son père dans l'art de la gravure en bois, il le surpassa. La quantité de pièces qu'il a gravées, est extrêmement considérable; mais rien ne lui fait plus d'honneur que les *culs-de-lampe* qu'il fit, conjointement avec Nicolas Lesueur, pour l'édition in-folio des *Fables de La Fontaine*. Après s'être distingué comme graveur, il publia le résultat de ses études sous ce titre: *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, par J.-B. Papillon, *graveur en bois et ancien associé de la Société académique des arts*; tome I *contenant toute la partie historique*; tome II *contenant tous les principes de cet art*, Paris, 1766, grand in-8°. Le jugement des connaisseurs ne lui fut pas favorable. Heinecke, dans son *Idée générale d'une collection complète d'estampes*, page 150, en porte le jugement suivant : « Papillon a renchéri sur toutes les absurdités » avancées par l'abbé de Marolles et » par Florent Lecomte, au sujet des » anciennes tailles de bois. Son livre est tellement rempli d'erreurs, » de fables et de minuties, qu'il ne » vaut pas la peine d'être réfuté. » Mais si la partie historique mérite ces reproches, le second volume, qui traite des principes de l'art, offre des détails intéressants sur la manière de traiter la gravure en bois, et sur la perfection qu'il serait possible de donner à cette partie de l'art. Cet ouvrage est enrichi de son portrait gravé en bois par Nicolas Caron, son ami, et non par lui-même, ainsi que l'avancent Hubert et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*. L'œuvre de cet artiste, qui ne consiste qu'en *vignettes*, *culs-de-lampe*, *fleurons*, *armoiries*, et autres ornements pour la typographie, est très-considérable. Jusqu'en 1722, il a marqué toutes ses planches des mêmes initiales que son père, ce qui donne lieu de les confondre; depuis, il les a marquées de son nom entier. Il mourut à Paris, en 1776. — Jean-Baptiste Michel PAPILLON, frère du précédent, mais d'un second lit, naquit à Paris, en 1720, et cultiva l'art dans lequel toute sa famille s'était distinguée. Élevé par son frère, il se serait fait un nom, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à son art, en 1746. On ne connaît de lui que quelques planches gravées pour une *Bible de Royaumont* ; et signées des lettres J. B. M. P. — Marie-Anne ROUILLON, seconde femme de Jean-Baptiste Papillon, a également cultivé la gravure. On connaît d'elle un *arbre généalogique* et une vignette in-4°., qui fait partie du recueil en trois volumes de l'œuvre de ces divers artistes, qui se trouve dans le cabinet des estampes du Roi. P—s.

PAPILLON DE LA FERTÉ (DENIS-PIERRE-JEAN), né à Châlons-sur-Marne en 1727, était intendant des menus-plaisirs du roi. A l'âge de soi-

xante-sept ans, il périt sous la hache révolutionnaire, le 19 messidor an II (7 juillet 1794), ainsi que Nicolas-Jacques Papillon, dit *d'Autroche*, fermier-général, âgé de soixante-quatre ans. On a de Papillon de la Ferté quelques ouvrages anonymes : I. *Extrait des différents ouvrages publiés sur la vie des peintres*, 1776, 2 vol. in-8°. II. *Éléments de géographie*, 1783, in-8°. de 116 pages avec 20 cartes. III. *Système de Copernic*, ou *abrégé de l'astronomie*, 1783 (*V.* le *Journal des savants* d'août 1783, p. 1722, in-12). IV. *Leçons élémentaires de mathématiques*, 1784, 2 vol. in-8°. V. *Éléments d'architecture, de fortification et de navigation*, 1787, in-8°., avec 23 planches. A. B—T.

PAPIN (Isaac) né à Blois, le 27 mars 1657, d'un receveur-général des domaines, était par sa mère, neveu de Claude Pajon, ministre à Orléans, et connu dans le temps par ses opinions, auxquelles on donna le nom de *Pajonisme*. il fut envoyé à Genève pour y faire ses études. Il acheva de s'y prévenir en faveur de la réforme; mais en même temps les divisions qui existaient dans cette ville entre les *particularistes* et les *universalistes*, le conduisirent à étudier la matière de la tolérance, et à condamner le procédé de Desmarets, professeur de Groningue, qui, contre les principes de la réforme, voulait qu'on ne souffrît point les *universalistes*. Il se fortifia dans ces sentiments en étudiant à Orléans sous Pajon, si bien qu'étant allé ensuite à l'académie de Saumur, il refusa de signer la condamnation de la doctrine de son oncle, et ne put en conséquence obtenir le témoignage ordinaire. Il fit imprimer en Angleterre, en 1688, le traité intitulé : la *Vanité des sciences* ou *Réflexions d'un philosophe chrétien sur le véritable bonheur.* A Bordeaux il publia la *Loi renfermée dans ses justes bornes et réduite à ses véritables principes*, où il appliquait ses principes de tolérance à ceux des Bordelais qui s'étaient réunis à l'Église catholique lors de la révocation. Il y commença aussi ses *Essais de théologie.* On avait voulu l'attirer dans le commerce; mais il s'en dégoûta, passa en Angleterre et reçut les ordres suivant le rit anglican, en 1686. La publication des *Essais de théologie*, qui eut lieu en 1687, fut ce qui excita Jurieu contre l'auteur et attira à celui-ci tant de persécutions. Papin s'étant rendu successivement en Hollande, à Hambourg et à Dantzig, y fut poursuivi par Jurieu, qui ameutait les esprits contre lui. Il commença, étant à Hambourg, à concevoir une idée plus favorable et plus saine de la doctrine catholique; et il entra en relation de lettres avec Bossuet, qui le confirma dans ces dispositions. Il se décida donc à revenir en France avec sa femme, qui était une réfugiée. Ils débarquèrent à Calais, en 1689; et, étant venus à Paris, ils furent accueillis par Desmahis, chanoine d'Orléans, qui était aussi un ministre converti. Ils eurent plusieurs conférences avec Bossuet, et firent abjuration entre ses mains le 15 janvier 1690, dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Papin alla ensuite passer quelque temps à Orléans chez Mme. Pajon, sa tante, veuve du ministre; et sa conversion avait été si sincère, qu'il contribua beaucoup à fortifier dans la foi trois jeunes Pajon, ses cousins-germains. Il passa le reste de sa vie à Blois, dans la profession constante du catholicis-

me, et dans des travaux qui avaient tous la religion pour objet. Il mourut le 19 juin 1709, à Paris, où il était allé pour soigner une nouvelle édition de ses ouvrages. Sa veuve, ou plutôt le P. Pajon, de l'Oratoire, son cousin, en publia le *Recueil* après sa mort, avec une Notice d'où nous avons extrait ce qui précède. Ce *Recueil* en 3 volumes in-12, porte en tête une approbation de M. de Caumartin, évêque de Blois, du 28 mars 1723; le prélat fait l'éloge de l'auteur et de ses écrits. On trouve dans le premier volume, *Les deux voies opposées en matière de religion : l'examen particulier, et l'autorité*; écrit solide et estimé. Il est suivi d'une lettre à Jurieu, et d'une à Basnage. Le second volume renferme la *Revue des controverses*, ou *Réflexions sur les justes bornes de la tolérance chrétienne*, et des *OEuvres mêlées;* et le troisième, *La cause des hérétiques instruite et jugée par la méthode du droit; Les fondements de la religion démontrés*, et les *Lettres de Mademoiselle de Royère à madame Rouph, sa sœur.*

P—c—T.

PAPIN (Denis), habile physicien, était né à Blois, vers le milieu du dix-septième siècle, et de la même famille que le précédent. Il s'appliqua d'abord à la médecine; et, après avoir pris ses degrés à Paris, y pratiqua son art sous les yeux de ses maîtres. Il employait ses loisirs à l'étude de la physique, et y fit de rapides progrès, guidé par Huygens. Il s'était déjà fait connaître avantageusement des savants, quand il passa en Angleterre, où il fut accueilli par le célèbre Boyle, qui l'associa à ses expériences sur la nature de l'air, et le fit recevoir, en 1681, à la société royale de Londres. Les divers Mémoires qu'il inséra dans les Transactions philosophiques étendirent promptement sa réputation; et on lui offrit, en 1687, la chaire de mathématiques à l'académie de Marbourg. Il alla prendre aussitôt possession de cette chaire, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du landgrave de Hesse, prince éclairé, qui a contribué aux progrès des sciences physiques dans ses états. Papin fut nommé, en 1699, correspondant de l'académie de Paris, et mourut en 1710. Outre un grand nombre de Lettres et de Mémoires, dans les *Journaux des savants*, les *Transactions philosophiques*, les *Nouvelles de la république des lettres* et les *Acta eruditorum* de Leipzig (1), on a de lui : I. La *Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes*, en fort peu de temps et à peu de frais, avec une description de la marmite dont il faut se servir pour cet effet, ses propriétés et ses usages, confirmés par plusieurs expériences, Paris, 1681, ou Amsterdam, 1688, in-12, fig. Cet ouvrage, rare et curieux, avait paru, l'année précédente, en anglais, in-4°. La machine, connue aussi sous le nom de digesteur ou marmite de Papin, est

(1) On citera : *Expériences* faites avec la machine pneumatique sur la manière de conserver les corps dans le vide, 1676. — *Description* d'un siphon qui produit les mêmes effets que celui de Wirtemberg, 1685. Reischius avoue que Papin avait deviné le mécanisme de cette machine, dont il ne connaissait que le nom. — *Nouvelle manière d'élever l'eau.* — *Observations* sur un écrit touchant le mouvement perpétuel. Papin, qui s'était attaché à en démontrer l'impossibilité, eut à ce sujet une discussion avec J. Bernoulli. — *Description* d'une canne à vent qui se décharge par la raréfaction de l'air, 1686. — *Démonstration* de la vitesse avec laquelle l'air rentre dans un récipient épuisé. — *Description* et usage de la nouvelle machine à élever l'eau. — *Réponse* aux objections du médecin Nuis, sur cette machine, 1687. — *Nouvelles* expériences sur la poudre à canon, 1688. *Examen* de la machine inventée par Parrault, pour augmenter l'effet des armes à feu. — *Description* du soufflet de Hesse, 1689. — *Description* d'un nouveau pressoir, etc.

décrite dans l'*Encyclopédie*, au mot *Digesteur;* dans le *Dictionnaire de physique* de Brisson, etc. Mais la découverte récente des *autoclaves*, et l'emploi de l'acide muriatique pour dissoudre la partie calcaire des os, en y laissant toute la gélatine, ont fait abandonner la machine de Papin, en fournissant un moyen bien plus prompt et plus économique pour extraire des os cette base nutritive. II *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines*, Cassel, 1695, in-8°., fig.; en latin, sous le titre de *Fasciculus dissertationum*, etc., Marbourg, 1695, in-8°. Papin a réuni, dans ce volume, la plupart des morceaux qu'il avait publiés dans les journaux, avec des corrections et des additions importantes. On y lit une *Description* de la pompe de Hesse; des *Lettres* sur les moyens d'obtenir le même degré de chaleur, en diminuant le combustible; sur la manière de dessécher promptement les marais et les terres couvertes d'eaux stagnantes; sur l'emploi du feu pour transporter les objets les plus pesants; une *Réponse* à Guglielmini, sur quelques questions d'hydraulique; l'*Abrégé* de la discussion que Papin avait eue avec Leibnitz, sur différents articles de dynamique; une *Lettre* sur le moyen de conserver de la lumière au fond de l'eau; la *Description* de l'appareil que Papin avait employé pour répéter cette expérience en présence du landgrave de Hesse; et enfin le *Discours* qu'il avait prononcé, en prenant possession de sa chaire de Marbourg. III. *Ars nova ad aquam ignis adminiculo efficacissimè elevandam*, Leipzig, 1707, in-8°.; l'ouvrage parut aussi en français à Cassel, la même année. Dès l'année 1685, Papin avait fait des expériences à cet égard; il convient que Savery ou les Anglais ont trouvé de leur côté le même emploi du feu. Mais quoique la machine de Papin soit plus imparfaite que celle de Savery, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir été ainsi l'un des premiers inventeurs des machines à vapeur. (*V.* NEWCOMMEN, XXXI. 123). W—s.

PAPINIEN (ÆMILIUS-PAPINIANUS), contemporain d'Ulpien, de Paulus, de Tryphoninus et de Modestin, fut regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité. Des écrivains ineptes, prenant mal-à-propos pour les paroles de Papinien lui-même, la teneur d'un fidéicommis sur lequel il était consulté, ont placé son berceau à Bénévent. A défaut d'autres témoignages, on a tiré des inductions d'un passage de Spartien, qui désigne ce célèbre jurisconsulte comme parent de Julia Domna, seconde femme de l'empereur Sévère. Cette princesse, illustrée par son goût pour la philosophie, appartenait à une famille peu relevée d'Émèse en Phénicie : il est donc tout-à-fait vraisemblable que Papinien, né dans la même contrée, fut amené très-jeune à Rome, où affluaient ses compatriotes. Les judaïsmes semés dans les Pandectes, et recueillis par Ant. Augustin (*libro IV Emendationum*, *cap.* 8), sont une preuve de plus de l'origine syrienne de plusieurs jurisconsultes accrédités, qu'il convient de placer à cette époque. Papinien eut pour maître dans la science des lois, Cervidius Scévola, et se lia d'une étroite amitié avec Septime Sévère, qui fréquentait la même école. On peut croire qu'il existait entre les deux condisciples une légère différence d'âge : Sévère, avec quelques années

de moins, dut obtenir, à la faveur d'une noble extraction, un avancement plus rapide. Des travaux journaliers du barreau, il passa aux fonctions d'avocat du fisc, dont il se démit avant sa trentième année: Marc-Aurèle lui donna pour successeur Papinien, qui se rappela une des louanges les plus délicates décernées à Trajan par Pline, et crut entrer dans la pensée d'un prince philosophe, en laissant prévaloir souvent la cause des particuliers contre le domaine impérial. Il paraît que Papinien figura sous Commode, parmi les assesseurs du préfet du prétoire, et qu'il exerça la charge d'édile. Aussitôt que Sévère eut saisi les rênes de l'empire, il nomma Papinien maître des requêtes (*magister libellorum*). Les devoirs de ce conseiller du prince consistaient à lever les doutes exprimés par les juges et les gouverneurs de province, et à répondre aux suppliques des particuliers : de là résultait une législation mendiée, formant de continuelles exceptions au droit commun, et ouvrant de nouvelles voies à l'arbitraire. Les actes du pouvoir statuant ainsi sur des particuliers, portaient le nom de cas *Rescrits*. Ceux que Papinien rédigea au nom de Sévère, furent remarquables par l'équité et par la pureté de l'expression. Il fit sentir à cet empereur la nécessité d'abroger la loi *Pappia*, qui n'était plus qu'un frein inutile, et de renouveler la loi *Julia* contre l'adultère, en ajoutant à ses dispositions. Les mauvaises mœurs avaient triomphé de cette barrière; et la facilité des juges avait laissé tomber en désuétude l'œuvre du législateur. Papinien, en obtenant que la loi *Julia* reprît vigueur, écrivit un commentaire, où il en développait les nombreux articles. Plus tard la sévérité de la morale chrétienne eût affermi son ouvrage, qui trouvait peu de garanties dans l'état de société au milieu duquel il vivait. La préfecture du prétoire était, de fait, la première dignité de l'empire : office purement militaire dans l'origine, elle cumula, sous Marc-Aurèle, les plus hautes fonctions civiles. Le préfet du prétoire proposait les édits et les réglements d'administration générale, donnait des ordres aux proconsuls et aux gouverneurs de province, instituait, censurait ou destituait les juges : les causes civiles et criminelles les plus importantes étaient évoquées à son tribunal, ou bien lui étaient déférées par l'appel des parties ou par le désistement des magistrats qui en étaient saisis. Un pouvoir aussi exorbitant eût été trop dangereux dans les mains d'un seul : le chef militaire, et le dignitaire de l'ordre civil, devaient d'ailleurs être distincts; il y eut donc ordinairement deux préfets du prétoire. Papinien fut appelé à cette place éminente; et il eut pour principaux assesseurs Ulpien, Paulus, Tryphoninus, Messius, et Marien. Sévère lui conféra les honneurs dont jouissaient ceux qui avaient passé deux fois par le consulat, dernier degré par lequel il le rapprochait de sa personne. Baronius accuse Papinien de s'être montré l'ennemi violent des Chrétiens; et il lui impute les cruautés dont ils eurent à souffrir sous Sévère. Il n'a pas pris garde qu'Eusèbe rapporte à la dixième année du règne de cet empereur la persécution dont il s'agit; et qu'à cette époque, ce n'était point Papinien qui exerçait les fonctions de préfet du prétoire, mais Plautien, qu'Hérodien représente comme un homme sanguinaire. Le caractère

humain de Papinien autoriserait même à croire qu'il ramena Sévère aux sentiments d'une tolérance éclairée. Tertullien (*ad Scapulam*, cap. 4) rend témoignage des dispositions favorables de ce prince à l'égard des Chrétiens. Les paroles de Spartien confirment cette conjecture : « Papinien, dit-il, adoucit l'humeur farouche de Sévère, et lui apprit à » mériter l'amour et le respect de ses » sujets. » Lorsque Caracalla eut attenté à la vie de son père, Papinien s'interposa pour les réconcilier. Sévère, sur son lit de mort, le pria de servir de guide à ses deux fils, chargés sans partage du fardeau de l'empire. Papinien porta bientôt toutes ses affections sur Géta (*V.* ce nom, XVII, 261), dont les qualités heureuses excitaient l'intérêt, et que la douceur de son caractère exposait presque sans défense aux fureurs d'un frère qui n'attachait de prix qu'à la bienveillance vénale et séditieuse des soldats. Caracalla, importuné par la présence d'un homme qui s'efforçait avec persévérance de maintenir la paix dans la famille impériale, le relégua pour quelque temps dans la Grande-Bretagne. Enfin il assouvit sa haine par le meurtre de Géta, il s'assure par des largesses, de l'indifférence des prétoriens, et prononce dans le sénat un discours imposteur, où il se vante d'avoir tiré une vengeance légitime des pièges que lui tendait son frère. Cependant le peuple ne dissimule pas l'horreur que ce crime lui inspire. Le tyran est alarmé : il commande à Papinien de colorer aux yeux du sénat et du peuple le meurtre de Géta, et lui annonce qu'un refus l'expose à une mort certaine. Papinien répond avec douleur *qu'il est plus facile de commettre un parricide que de le justifier*. Le monstre insiste, et le presse de persuader au moins au peuple que Géta a mérité son sort, et déclaré le premier une guerre à mort à son frère. *C'est se souiller d'un nouveau parricide, que d'accuser une victime innocente*, s'écrie le vieillard indigné. Caracalla n'a point menacé en vain ! Il ordonne aux prétoriens d'abattre cette tête vénérable; elle tombe sous la hache d'un soldat : le fils de Papinien, déjà honoré de la questure, et tous ceux qui avaient eu avec Géta des rapports même éloignés, sont enveloppés dans une commune proscription. Tel est le récit de Dion-Cassius, auteur contemporain, récit généralement adopté par les modernes. Cependant un scepticisme raisonnable invite à rejeter la partie dramatique de cette version, que n'appuient nullement les autres historiens. Dion était un rhéteur ; il aura voulu embellir le trait qu'il raconte. Xiphilin dit sèchement, sans rien ajouter, que Papinien fut massacré. Hérodien va plus loin ; il garde sur cette mort un silence absolu. Zosime fait périr Papinien avant Géta ; Caracalla, selon lui, crut devoir se défaire d'abord d'un censeur incommode, qui l'empêchait de consommer son crime. Aurelius-Victor contredit également les faits rapportés par Dion ; mais il résulte de son texte qu'il ne mérite aucune confiance. On n'en peut accorder davantage à Spartien, qui, après avoir dit, dans la Vie de Sévère, chap. 21 : *Papinianum, quòd parricidium excusare noluisset, Bassianus occidit*, traite de fables les circonstances que nous avons rapportées : Dion en reste donc l'unique garant. Le publiciste Bodin, qui l'a suivi sans scrupule, prétend que Papinien montra plus de courage que de sagesse. Le raisonnement sur lequel

il se fonde, dans le chapitre 4 du livre III de sa *République*, a servi à Diderot pour l'apologie de Sénèque; et il est demeuré la maxime et l'excuse de tous les complaisants du despotisme et de tous les lâches des révolutions. Dans le seizième siècle, Socin le jeune produisit une inscription, qu'un paysan, disait-il, avait découverte avec l'urne d'argent qui devait renfermer les cendres de Papinien. Malheureusement pour cette mystification, deux passages combinés d'Hérodien et de Spartien nous apprennent que le corps de Papinien fut ignominieusement traîné avec ceux des autres victimes de Caracalla, et que ces corps furent brûlés pêle-mêle hors de la ville. Une autre inscription, recueillie par Gruter, a trouvé généralement faveur. Cujas, Terrasson, Gravina lui-même, l'ont adoptée sans difficulté, comme un monument authentique; la voici : *Æmilio Paulo Papiniano præf. præt. jur. cons. qui vix. ann. XXXVI. M. IV. D. X. Hostilius Papinianus, Eugenia Gracilis, turbato ordine in senio heu parent. infeliciss. filio optimo p. m. fecerunt*. Presque tous les jurisconsultes qui ont écrit sur Papinien, ont pris texte de ces paroles, pour s'exalter sur le phénomène d'un mérite aussi extraordinaire, dans un homme qui n'avait pas vécu trente-sept ans; et c'est précisément par l'endroit où se prenait leur admiration que la fausseté de l'inscription est démontrée. Nous avons dit que Papinien fut le condisciple de Sévère, et par conséquent à-peu-près du même âge : or Sévère mourut, l'an de J.-C. 211, dans sa soixante-sixième année, et Papinien lui survécut d'un an. D'un autre côté, Papinien fut nommé avocat du fisc par Marc-Aurèle, et la mort de cet empereur tombe sous l'an 180 de J.-C. Supposons, si l'on veut, que Papinien ne soit entré en fonctions que sur la fin du règne de ce prince, il restera toujours incontestable qu'il avait alors vingt ou vingt-cinq ans, attendu que la plaidoirie était interdite à ceux qui n'avaient pas atteint leur dix-septième année, et que Papinien dut au préalable faire ses preuves par une suite de succès dans la carrière du barreau. Nous insistons encore sur ce qu'il eut un fils, qui était parvenu à la questure, et qui ne pouvait être âgé de moins de vingt-cinq ans, suivant les réglements des questeurs. Il n'est plus besoin, d'après cela, de s'appesantir sur d'autres invraisemblances que présente l'assertion que nous réfutons. Si, en accordant une juste mesure aux probabilités, on place la naissance de Papinien sous Antonin-le-Pieux, l'an de J.-C. 140, il aura parcouru une carrière de soixante-douze ans, ce qui satisfait à toutes les objections; et c'est l'opinion de Gennaro et d'Everard Otto. Papinien publia la plupart de ses ouvrages dans sa vieillesse; ils existaient encore en entier dans le quatorzième siècle, suivant Harménopule (*Promptuarium*, lib. II, tit. 4). Il s'était conformé, pour la distribution des matières, à l'*édit perpétuel*, rédigé par Salvius Julien. Il faisait un grand cas de ce jurisconsulte et de Sabinus, et s'appuyait volontiers de leur autorité : cependant il se montre éclectique dans ses opinions, comme la foule de ses contemporains, qui n'adoptèrent plus exclusivement les principes d'une secte. Elevé dans la philosophie stoïcienne, il voulait que l'on considérât l'embryon comme une portion des entrailles de la mère, et non encore

comme un être humain. Il aime à généraliser; il recherche curieusement les étymologies, et s'attache à la concision et à la propriété des termes. L'élégance de son style lui donne une place distinguée parmi les écrivains de cette époque. Rarement il se prévaut du nom des jurisconsultes qui l'avaient précédé: qu'avait-il besoin, en effet, de se retrancher derrière une opinion empruntée? Ses décisions se présentent toujours sous les tournures les plus modestes: *Potest dici*, *cujus rei ratio forsitan est*, *propè est*, *dixi posse defendi*, *deliberandum est*, tels sont les termes dont il entoure l'énoncé de ses propres opinions. S'il combat un sentiment opposé, c'est avec la même réserve: *Verius est; commodius est; quidam putant, sed ratio faciet; interpretationem esse perduram, pernimium severam*. Papinien avait composé trente-sept livres de *Questions*, dix-neuf de *Réponses*, deux de *Définitions*, deux sur la loi Julia *de Adulteriis*, un livre séparé, contenant la procédure spéciale en cette matière, et enfin un livre écrit en grec, où, sous le titre d'Ἀστυνόμικος βίβλιον, il traite des fonctions des édiles des villes municipales. Le grec était plus répandu que le latin dans certaines provinces; et ce motif avait déjà engagé Adrien à choisir la première de ces langues pour les *Rescrits* qu'il adressait aux magistrats des municipes. Les *Questions* étaient des dissertations, des développements de doctrine, sur des points difficiles et livrés à la controverse. Les *Réponses* offraient, en peu de mots, des solutions pour les cas proposés par les parties qui voulaient s'éclairer sur leurs intérêts. Dans les premières, le jurisconsulte enseignait: dans les secondes, il prononçait comme juge de cabinet. Les *Définitions*, dans le langage des jurisconsultes, n'avaient rien de commun avec la définition logique; ils appliquaient ce nom à des règles ou maximes générales du droit. Dans les écoles de droit de l'Empire, les écrits de Papinien formèrent la base de l'enseignement de la troisième année. Les élèves, parvenus à ce degré de leurs études, étaient désignés sous le nom de papinianistes; et ils célébraient, par une fête, le premier jour qui les réunissait pour puiser dans les leçons d'un si grand maître. Ulpien, Paul et Marcien avaient écrit des notes sur les écrits de Papinien; ils le contredisent avec affectation, pour paraître eux-mêmes plus habiles aux yeux de Caracalla. Les empereurs Valentinien III et Théodose-le-Jeune le vengèrent de leurs critiques. Par la loi unique du code théodosien, *De responsis prudentum*, ils condamnèrent ces notes, comme ne méritant aucune autorité; en même temps ils imprimèrent force de loi aux écrits de Papinien, de Paul, de Caïus, d'Ulpien et de Modestin, et ajoutèrent que dans le cas où il y aurait égalité numérique entre les partisans de deux opinions contraires, les juges devaient se déterminer pour l'opinion que favoriserait Papinien. Justinien ordonna que ce dernier cesserait d'avoir voix prépondérante. A travers les éloges qu'il lui accorde, on reconnaît qu'il cite Ulpien avec une préférence marquée. Cependant il fit des emprunts à Papinien, concernant l'action hypothécaire; matière que celui-ci avait traitée avec un soin particulier. Papinien avait encore enrichi la jurisprudence romaine, en ce qui touche aux fidéjusseurs. Les fragments de ses ouvrages sont épars dans le corps

de droit de Justinien, et dans l'abrégé du code Théodosien, rédigé par ordre d'Alaric. Une autre compilation abrégée du droit romain, exécutée sous les auspices du roi des Bourguignons, Gondebaud, porte le titre de *Responsa Papiniani*, ce qui atteste à-la-fois l'ignorance des copistes et la vénération attachée au nom de ce grand homme. Cujas a formé un ensemble de tous les fragments de Papinien qu'il a pu recueillir, et y a joint d'excellents commentaires (*V.* FAVRE, XIV, 225). Jules Pace a écrit *in Papinianum de fructibus inter virum et mulierem soluto matrimonio dividendis*, à la suite d'un autre opuscule, Spire, 1587, in-8°. Everard Otto a publié une Vie de Papinien, où le défaut d'ordre se fait sentir au milieu des nombreuses divisions que l'auteur a adoptées dans son travail. Nous n'approuvons pas plus ses digressions et ses citations oiseuses que sa vétilleuse admiration; mais il ne manque pas de critique, et c'est dans son livre qu'il faut chercher les pièces justificatives de cet article. F—T.

PAPIRE - MASSON. *V.* MASSON.

PAPIRIUS (PUBLIUS - SEXTUS), patricien considéré sous Tarquin-le Superbe, fut chargé à-la-fois par le sénat et par le peuple, de recueillir et de rendre publiques les lois émanées des six premiers rois de Rôme; car le dernier Tarquin méprisait trop les lois pour chercher à les compléter. Les citoyens accueillirent avec reconnaissance l'ouvrage de Papirius; et le nom de *Code Papirien* prévalut sur celui de *Constitutions royales*. Julius Paulus nous apprend que Papirius trouva un commentateur dans Granius Flaccus. Le sénat, en produisant au grand jour des actes de puissance qui n'avaient été connus jusqu'alors que des seuls patriciens, voulait substituer une règle certaine à l'empire arbitraire des usages; mais son espérance fut trompée: l'expulsion des Tarquins rejeta dans l'oubli les lois auxquelles Papirius avait donné un moment d'existence. Un chef des pontifes, qu'il ne faut pas confondre avec lui, Caïus Papirius, remit seulement en vigueur les réglements de Numa sur les sacrifices. Guil. Forster, Ant. Augustin, Fulvio Orsini, Joseph Scaliger, Juste Lipse et Gravina, ont multiplié les recherches, pour former un ensemble satisfaisant des fragments de la compilation Papirienne. Franç. Baudouin en présenta dix-huit lois, comme transcrites d'après une table ancienne, trouvée au Capitole; et Pardoux Duprat en ajouta six autres. Cujas n'eut pas de peine à démontrer que le style de ces fragments n'était pas en harmonie avec la vétusté de langage que supposait une époque antérieure aux lois des douze Tables. Terrasson, dans son *Histoire de la jurisprudence romaine*, a classé avec un nouveau soin les dispositions du code Papirien, éparses dans les auteurs de l'antiquité. Il est parvenu à rassembler trente-six articles de lois, concernant le culte, le droit public, la police, le mariage et la puissance paternelle, les contrats, la procédure, et les funérailles. Vingt-une de ces dispositions ne sont rapportées qu'en substance; les quinze autres sont données comme conformes à leur texte originaire, c'est-à-dire, comme empreintes de toute la rudesse de la langue osque, qui était encore parlée à Rome après la première guerre punique. L'inscription de la colonne de Duilius et d'autres monuments en font foi. F—T.

PAPIRIUS CURSOR (Lucius), l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, joignait aux talents d'un général, un caractère inflexible et une force de corps extraordinaire. Il était d'une agilité telle, qu'il remportait tous les prix; et c'est ce qui lui fit donner ou confirmer le surnom de *Cursor*. L'an 430 (avant J.-C. 332), les peuples voisins s'étant ligués avec les Samnites pour faire la guerre aux Romains, le sénat jugea que les circonstances nécessitaient l'établissement de la dictature, et Papirius fut revêtu de cette haute dignité. Il ordonna aussitôt les dispositions nécessaires pour entrer dans le Samnium, et remit le commandement de la cavalerie à Q. Fabius Maximus, jeune patricien, que sa valeur rendait digne de ce choix (*Voy.* Q. Fabius, XIV, 12). Le dictateur établit son camp en face de celui des Samnites; mais, obligé de revenir à Rome pour renouveler les auspices qui ne s'étaient pas montrés favorables, il défendit à Fabius de quitter sa position, et d'en venir aux mains avec l'ennemi, pendant tout le temps que durerait son absence. Fabius, informé que depuis le départ du dictateur, les Samnites cessaient de se tenir sur leurs gardes, crut pouvoir oublier sa défense, et, les ayant attaqués à l'improviste, les défit complètement. Ayant rassemblé ensuite les dépouilles de l'ennemi, il y mit le feu, dans la crainte, dit-on, qu'elles ne servissent à orner le triomphe de Papirius; et il écrivit, non pas au dictateur, mais au sénat pour lui annoncer sa victoire. Loin de partager la joie que causait un si brillant succès, Papirius rompt l'assemblée, et sort brusquement du sénat en disant que Fabius a bien moins vaincu les Samnites qu'humilié la majesté de la dictature, et anéanti la discipline militaire. Il arrive au camp, la colère et l'indignation peintes sur le visage, cite sur-le-champ Fabius à son tribunal, et, après lui avoir reproché sa désobéissance, le somme de se justifier en peu de mots. Les allégations de Fabius, ses réponses embarrassées, dans lesquelles il mêle des reproches, ne font qu'acroître la colère du dictateur : celui-ci se lève de son siége, et ordonne aux licteurs de saisir le général de la cavalerie. Fabius, tremblant, s'échappe de leurs mains, et se réfugie au milieu des soldats qui avaient juré de le défendre. Il s'élève dans le camp un tumulte toujours croissant que les tribuns s'efforcent en vain d'apaiser; et le dictateur se voit forcé de renvoyer l'affaire au lendemain. Fabius s'enfuit, favorisé par les gardes du camp; mais Papirius le poursuit jusque dans l'enceinte du sénat, et sans égard, ni pour la sainteté du lieu, ni pour les prières des plus illustres sénateurs, donne aux licteurs l'ordre de saisir le coupable, et de le traîner au supplice. Le malheureux père de Fabius essaie de justifier son fils, et d'adoucir le dictateur; mais le trouvant inflexible, il déclare qu'il en appelle au peuple. On se transporte sur la place publique. Fabius et son père s'y rendent, accompagnés des personnages les plus distingués: Papirius n'est suivi que de quelques tribuns que la crainte retenait près de lui; il ordonne à Fabius de descendre de la tribune, et, élevant la voix, après avoir rappelé l'importance de la discipline militaire, et les nobles exemples de Manlius et de Brutus, qui avaient sacrifié leur tendresse au bien de l'état : « Aujourd'hui, s'écrie-t-il, des pères indulgents comptent pour rien l'autorité des

lois violée, et pardonnent à un jeune homme le renversement de la discipline comme une faute légère. Quant à moi, je suis résolu de ne pas souffrir qu'on porte atteinte à la majesté du pouvoir suprême ; et ce n'est pas entre mes mains que sera avilie et détruite l'autorité de la dictature, et la dictature elle-même (Voy. *Tite-Live*, VIII, 34). » Ce discours changea la disposition des esprits. Le peuple cessa de murmurer contre la sévérité de Papirius. Le père de Fabius, et Fabius lui-même, se jettent aux pieds du dictateur en le suppliant de se laisser fléchir : leur attendrissement se communiqua à toute l'assemblée, qui ne fait plus entendre que des sanglots. Alors Papirius, ayant imposé silence, déclara qu'il était satisfait, puisque la discipline avait triomphé. « Vous reconnaissez, dit-il, que Fabius est coupable, et réclamez seulement son pardon. Relève-toi, Fabius, tu as ta grâce ; et félicite-toi de l'empressement des citoyens à défendre tes jours plus que de la victoire dont tu t'enorgueillissais si follement. » Le dictateur, ayant interdit à Fabius toute fonction, et nommé un autre général de cavalerie, retourna au camp, où il fut reçu avec un morne silence, qui lui prouva qu'on n'y avait point oublié sa rigueur. Dès le lendemain, il fut attaqué par les Samnites ; mais les Romains firent si mal leur devoir, que, malgré les habiles dispositions du général, la victoire fut presqu'incertaine. Papirius, sentant que sa trop grande sévérité avait nui à ses succès en lui aliénant le cœur des soldats, s'empressa de regagner leur affection. Il visita dans leurs tentes ceux qui avaient été blessés au dernier combat, ordonna des distributions, prit les noms de ceux qui avaient droit à des récompenses, et montra pour tous des attentions si obligeantes qu'il les eut bientôt ramenés. Il les conduisit alors à l'ennemi ; et, par une suite de victoires, il réduisit les Samnites à demander la paix : mais le sénat ne voulut leur accorder qu'une trêve d'un an. A son retour à Rome, Papirius reçut les honneurs du triomphe, et se hâta d'abdiquer la dictature. Les Samnites rompirent eux-mêmes la trêve qu'ils venaient de signer ; et tantôt seuls, tantôt aidés de leurs voisins, presque toujours défaits sans être vaincus, ils continuèrent de faire la guerre aux Romains avec un mélange de revers et de succès. L'an 433 (avant J.-C. 319), Pontius, général des Samnites, ayant attiré l'armée romaine dans les défilés de Caudium, ne lui permit d'en sortir qu'à la condition humiliante qu'elle passerait sous le joug. Papirius, regardé comme l'un des hommes les plus capables d'effacer l'affront imprimé au nom romain, fut élu consul pour la seconde fois, et on lui donna pour collègue Q. Publilius Philo. Les nouveaux consuls rejetèrent aussitôt avec indignation l'infame traité de Caudium, et se préparèrent à continuer la guerre. Publilius resta dans le Samnium ; et Papirius marcha contre Lucérie, où étaient enfermés les chevaliers donnés en otage à Caudium. Il se borna à empêcher cette ville de recevoir des vivres ; et l'ayant réduite par famine, il força la garnison de subir un genre d'ignominie, dont l'invention appartenait aux Samnites. On retrouva dans Lucérie les enseignes et les armes enlevées aux Romains ; et tous les prisonniers furent délivrés. Jamais victoire n'avait été aussi agréable au peuple romain : aussi Papirius, après avoir obtenu

l'honneur du triomphe, fut continué consul, dignité dont il fut revêtu jusqu'à cinq fois. De nouveaux revers ayant obligé de recourir encore à l'établissement d'un dictateur, l'an 444 (avant J.-C. 308), Papirius fut choisi par Fabius, qui, dans cette circonstance, fit taire son ressentiment. Il rentra dans le Samnium, et remporta une victoire si éclatante, que le sénat lui décerna pour la troisième fois le triomphe, dont les riches armures enlevées aux Samnites formèrent le principal ornement. L'histoire ne nous apprend rien des dernières années de Papirius. Ce grand capitaine, infatigable lui-même, assujétissait ses soldats aux plus rudes travaux. Un jour, après une action dans laquelle les cavaliers s'étaient signalés, quelques-uns osèrent lui demander d'être dispensés de certaines corvées. « Afin que vous ne » puissiez pas dire, leur répondit-il, » que je ne fais rien pour vous, je vous » dispense de vous appuyer sur la » croupe de vos chevaux quand vous » mettrez pied à terre. » Il commandait aux alliés avec la même sévérité qu'aux soldats romains. Pendant un combat, ayant remarqué un préteur de Preneste, qui se conduisait lâchement, après l'action il le fit sortir de sa tente, et donna l'ordre en même temps au licteur d'apporter sa hache. A ces mots le Prenestin pâlit; mais Papirius se tournant vers le licteur : « Coupe, lui dit-il, cette racine qui embarrasse le chemin; » et jugeant le préteur suffisamment puni par la frayeur qu'il lui avait causée, il lui infligea une amende et le renvoya. Tite-Live termine l'éloge de Papirius, en disant que, dans ce siècle si fertile en grands hommes, il n'en est aucun qui ait autant contribué à affermir la puissance romaine; et qu'on aurait pu l'opposer avec avantage à Alexandre, si, après avoir soumis l'Asie, le vainqueur eût tourné ses armes contre l'Europe (*Tite-Live*, IX, 16). W—s.

PAPIRIUS CURSOR (Lucius), fils du dictateur, soutint par ses exploits le nom glorieux que son père lui avait transmis. Les Samnites, si souvent défaits, trouvaient toujours des ressources nouvelles dans leur courage, et perpétuaient la guerre. Ils venaient de réunir la plus grande partie de leurs forces dans Aquilonie, d'où ils se proposaient de désoler le territoire de Rome et de ses alliés. Papirius, élu consul, l'an 461 (avant J.-C. 293), s'élance dans le Samnium; et tandis que Carvilius, son collègue, presse le siége de Cominium, il s'empare de Duronia, et marche sur Aquilonie, dont l'ennemi avait fait sa principale place. Il prépare ses troupes au combat; et quoique les auspices n'eussent pas été favorables, il livre aux Samnites une bataille sanglante, dont Tite-Live a laissé une description détaillée (x, 39 et suiv.) On observa qu'au fort de l'action Papirius conservait sa gaîté naturelle; et dans un de ces moments où les anciens ne manquaient jamais de promettre des temples aux dieux, il fit vœu, s'il était vainqueur, d'offrir à Jupiter une petite coupe de vin miellé. Ce vœu, ajoute Tite-Live, satisfit le dieu; et les auspices devinrent favorables (ibid. 42). Les Samnites perdirent, dans cette journée, plus de trente mille hommes, et abandonnèrent en fuyant un grand nombre de prisonniers, quatre-vingt-dix-sept enseignes, et un butin immense. Cette bataille entraîna la prise d'Aquilonie; dans le même temps, Carvilius s'é-

tait emparé de Cominium. Les consuls livrèrent ces deux villes au pillage, et y firent mettre ensuite le feu, de sorte que le même jour les vit périr l'une et l'autre. Ce double succès causa dans Rome une joie d'autant plus vive, que les Etrusques, profitant de l'éloignement des armées, s'étaient révoltés. La guerre d'Etrurie fut dévolue par le sort à Carvilius; et Papirius ayant terminé la campagne par la prise de Sepinum, rentra dans Rome en triomphe. Cette cérémonie se fit avec une magnificence inconnue dans ces temps-là. Papirius était précédé et entouré de soldats décorés des prix de leurs victoires, et suivi d'une longue file de chariots de butin; il rapportait un million six cent soixante mille livres de cuivre, et deux mille six cent soixante marcs d'argent, qui furent déposés au trésor public. Pendant son consulat, Papirius fit la dédicace du temple voué par son père à Quirinus, et le décora, ainsi que la place voisine, des dépouilles enlevées aux Samnites; mais la plus grande partie du butin restant sans emploi, on le distribua aux villes et aux alliés. Papirius, fit, dit-on, tracer près de ce temple une horloge solaire, la première que l'on ait vue à Rome (*Pline*, VII, 60); mais on croit que le premier cadran solaire fut placé à Rome, trente ans plus tard, par le consul Valerius Messala, qui l'avait fait transporter de Catane, et dont on se contenta, pendant près de cent ans, quoiqu'il remplît mal sa destination, à raison de la différence entre la latitude de Rome et celle de Catane (Voyez l'*Hist. des Mathémat.*, I, 483). Papirius fut élu consul, pour la seconde fois, l'an 482 (av. J.-C., 272), avec Carvilius; il dompta les Brutiens et les Lucaniens, et s'empara de Tarente, pendant que son collègue achevait de soumettre les Samnites. Les deux consuls, qui avaient eu une part égale à ces événements, reçurent ensemble les honneurs du triomphe. W—s.

PAPON (JEAN), né, en 1505, à Croiset, à trois lieues de Roanne, était fils d'un notaire de campagne. Il s'éleva, en 1529, à la charge de juge-royal, et devint ensuite lieutenant-général du bailliage de Montbrison, et maître des requêtes de Catherine de Médicis. On a gratuitement avancé qu'il obtint le titre de conseiller au parlement de Paris, puisqu'on ne trouve aucune trace de ce fait dans ses écrits, et que Blanchard, qui a dressé une nomenclature exacte des conseillers selon l'ordre de leur réception, a passé sous silence le magistrat du Forez. Papon était un bon homme, doué d'un esprit peu éclairé, peu instruit, et encore moins méthodique. Tous ses écrits sont empreints de ce caractère, et méritent peu d'attention. Ce sont: I. *In Borbonias consuetudines commentarius*, Lyon, 1550, in-fol. II. *In sextum Decalogi præceptum*, NON MOECHABERIS, *libri IV*, ibid., 1552, in-4°. III. *Rapport des deux princes de l'éloquence grecque et latine, Démosthène et Cicéron, à la traduction d'aucunes de leurs Philippiques*, ibid., in-8°., 1554. IV. *Recueil d'arrêts notables des cours souveraines de France*, ibid., 1556, in-fol.; compilation indigeste, et, de plus, inexacte. V. *Le Notaire*; 3 volumes imprimés séparément, en 1568, 1574 et 1578, in-fol.: ils contiennent, non ce que promet le titre, mais un ensemble de doctrine sur les différentes parties du droit. Papon mourut dans l'exercice de sa charge, à Montbrison, en 1590. — Son

fils Louis, chanoine à Montbrison, a, suivant l'abbé Leclerc, traduit en français le traité *De Risu*, de Laurent Joubert : mais c'est évidemment une bévue de ce bibliographe ; car le traité *Du ris*, de Laurent Joubert, est écrit originairement en français (*V.* JOUBERT). F—T j.

PAPON (JEAN-PIERRE), historien, associé à l'institut de France, classe des sciences morales et politiques, naquit au Puget de Témers, près Nice, en janvier 1734. Après ses premières études, il fut envoyé à Turin pour y faire son cours de philosophie. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord, avec distinction, les humanités, puis la rhétorique, à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon. Il était dans cette dernière ville, lorsque ses supérieurs le chargèrent d'aller traiter avec le ministre du roi de Sardaigne, d'une affaire qui intéressait le corps ; il la termina au gré de la congrégation. On lui confia ensuite le soin de la bibliothèque de Marseille ; c'est là que, maître de tout son temps, il commença de travailler à l'histoire de Provence, qui, malgré une mauvaise épigramme de Mirabeau (1), est un des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre. Il entreprit le voyage d'Italie, pour chercher dans les archives du royaume de Naples, que les comtes de Provence avaient possédé, ce qui pouvait avoir rapport à son Histoire. A son retour, il vint à Paris, où il se fit un grand nombre d'amis parmi les gens de lettres et les personnes du premier rang. Ce fut pour cultiver leur connaissance et se livrer avec plus de liberté à son travail, qu'il quitta l'Oratoire, en conservant les sentiments d'estime et d'attachement qu'il avait toujours eus pour ce corps. La révolution le priva du fruit de ses travaux et des bienfaits qu'il tenait de l'ancien gouvernement. Il supporta cette perte avec philosophie, on pourrait même dire avec indifférence. Préférant à tout sa tranquillité, il habita quelques années le département du Puy-de-Dôme, et ne revint à Paris qu'après que les temps d'orage furent passés. Il profita du calme dont il y jouit, pour s'occuper de son principal ouvrage. Il mettait la dernière main à son Histoire de la révolution, qui va jusqu'au 18 brumaire, lorsque, le 25 nivôse an XI (15 janvier 1803), une attaque d'apoplexie l'enleva subitement aux lettres et à ses amis. De l'esprit et de l'enjouement, un caractère franc et loyal, qui se peignait sur sa physionomie et jusque dans son maintien ; de la prévenance, le ton de la bonne société, qu'il avait toujours fréquentée, une manière de narrer agréable, et qui lui était particulière ; telles étaient les qualités qui le faisaient rechercher, et qui l'ont fait regretter de tous ceux qui l'avaient connu. Ses ouvrages sont : I. *Ode sur la mort ;* insérée dans le *Recueil des jeux floraux* de la ville de Toulouse. II. *L'Art du poète et de l'orateur*, in-12, Lyon, 1766 ; souvent réimprimé. Ce livre didactique, conçu dans un bon esprit, n'est point une répétition servile des préceptes des anciens. L'auteur sait les modifier dans leurs applications à nos usages ; mais son travail n'embrassant que le barreau, la chaire et la tragédie, est demeuré insuffisant dans une multitude de chapitres ; les détails de l'art sont plutôt indiqués qu'exposés, et l'on

(1) Lisez-vous l'histoire de plomb
Du révérend père Papon?

desirerait que tous les exemples choisis appartinssent à des modèles du premier ordre. Papon a placé en tête de l'édition de 1801, qui est la cinquième, un Essai sur l'éducation. III. *Oraison funèbre de Charles Emanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-8°. IV. *Voyage* (littéraire) *de Provence*, suivi de quelques lettres sur les troubadours, 1780, in-12; 1787, 2 vol. in-12; trad. en allemand, par Hebenstreit, avec des additions, Leipzig, 1783, in-8°. V. *Histoire de Provence*, 1777-86, 4 vol. in-4°. Papon y ajouta plusieurs titres et documents relatifs aux anciens historiens provençaux. Parmi les pièces curieuses qu'il découvit dans son voyage de Naples, dit M. Bernardi, on remarque la quittance que Jeanne donna au pape Clément VI, du prix de la ville d'Avignon, qu'elle lui avait vendue. Dans la notice insérée par M. Bernardi, après la mort de l'abbé Papon, au journal des Débats, et qui a été copiée littéralement par les auteurs du Dictionnaire universel, il est dit que les états de Provence récompensèrent leur historien par une pension de 6000 francs; mais elle ne fut jamais que de 2000, et cessa aussitôt après l'impression du quatrième et dernier volume de l'histoire de Provence. Il est vrai que Louis XVI, et Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII, dédommagèrent l'auteur par leurs bienfaits; mais les États ne furent pour rien dans cette munificence. VI. *Histoire du gouvernement français*, depuis l'assemblée des notables, du 22 février 1787, jusqu'à la fin de 1788, in-8°. Papon avait gardé l'anonyme. Il prédit dans cet ouvrage les événements arrivés depuis. On y joint ordinairement : VII. Un Discours de l'auteur, intitulé *De l'Opinion sur le gouvernement*. VIII. *Époques mémorables de la peste*, et moyens de se préserver de ce fléau, 1800, 2 volumes, in-8°. L'auteur y donne l'histoire de la peste, depuis celle qui désola Athènes du temps de Périclès et d'Hippocrate, jusqu'à celle de Marseille. IX. *Méthode pour apprendre facilement la langue grecque*, et quelques *Opuscules* d'un moindre intérêt. X. Trois *Mémoires* (lus à l'Institut et indiqués d'après le rapport des secrétaires, dans le *Magasin encycl.* de 1797 à 1801), sur les *Républiques italiennes* et principalement celles qui furent établies en Provence au moyen âge; sur une *Inscription* découverte dans les fondations de l'arsenal de Marseille; sur le *Commerce du Levant*, dans le moyen âge, et principalement sur celui des Génois. XI. *Histoire de la révolution*, 6 vol. in-8°. M. Bernardi et le Dictionnaire universel se sont encore trompés en disant que l'abbé Papon continuait cet ouvrage lorsque la mort le surprit. L'histoire était terminée; mais ce ne fut qu'après la première restauration, en 1815, que M. Papon jeune, frère de l'auteur, a pu la faire imprimer, parce que la publication n'aurait pas été tolérée sous Buonaparte. L'abbé Papon dit cependant et prouve assez bien dans sa préface, que l'histoire doit être publiée du vivant même de ceux qu'elle châtie. Il n'aurait donc pas craint de la faire paraître lui-même, quoiqu'il ne dissimule ni les faits, ni les noms. En général, il y règne beaucoup de sagesse; et il était difficile d'être mieux instruit que Papon, qui n'écrit que sur des monuments publics, et qui choisit avec art, parmi la multitude des matériaux que fournissent les pièces authentiques du temps même, ceux

qui peuvent former un ensemble à la portée des lecteurs les moins attentifs, en présentant les faits sous leur véritable point de vue. On desirerait cependant une proportion plus exacte dans l'exposé des événements, sur lesquels Papon s'appesantit dans ses premiers volumes, tandis qu'il se borne trop souvent à les effleurer dans les derniers. L'abbé Papon avait vécu soixante-neuf ans, et non soixante-cinq, comme le disent M Bernardi et le Dictionnaire universel,

F—A.

PAPPAFAVA (Marsiljetto), seigneur de Padoue. *V.* Carrare.

PAPPENHEIM (Godefroi-Henri comte de) fut un des plus illustres généraux de l'empereur d'Allemagne dans la guerre de trente-ans. Distingué par sa prudence, son courage et son bonheur, il fut encore remarquable par son zèle pour la religion catholique, qu'il avait embrassée, en 1614. Né le 29 mai 1594, Pappenheim fit ses études, d'abord dans l'université d'Altorf, dont il fut élu recteur à l'âge de quatorze ans, et ensuite à Tubingue. Après avoir voyagé dans les Pays-Bas, en France, en Italie, en Espagne, et après avoir appris les langues de ces pays, il devint conseiller aulique de l'empire; mais bientôt il quitta cette carrière paisible pour celle des armes. Partout où il combattit, en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, ce fut toujours avec éclat, et le plus souvent avec succès. A la bataille de Prague (1620), où Pappenheim commandait mille chevaux, il fut grièvement blessé, et laissé pour mort sur le champ de bataille. Il disait plaisamment à ce sujet, « qu'il s'était vu » en purgatoire, n'ayant ressenti ni » les joies du paradis, ni les peines » de l'enfer. » En 1626, il défit, avec peu de monde, quarante mille insurgés, en Autriche, dans trois combats consécutifs. A la prise de Magdebourg, (1631), il monta le premier à l'assaut. Dans la même année, après la perte de la bataille de Leipzig, où il avait commandé l'aile droite, disputant long-temps la victoire aux Suédois, il rallia les débris de l'armée autrichienne, et combattit dans différentes occasions avec gloire. Au jour de la bataille de Lützen, Pappenheim se trouvait avec son corps d'armée à Halle, et il ne put, rappelé par Wallenstein, le rejoindre que vers le soir, avec sa cavalerie seulement. Son arrivée rétablit le combat; et il allait peut-être arracher la victoire aux Suédois, lorsqu'il reçut une blessure mortelle, dont il mourut le lendemain 7 novembre 1632, au château de Pleisseubourg, âgé de trente-huit ans, et portant sur son corps les cicatrices de plus de cent blessures. L'ordre de la Toison-d'or, que la cour d'Espagne lui envoyait, ne fut remis qu'après sa mort, et orna seulement son tombeau. Gustave-Adolphe l'appelait *le soldat*; et ils se cherchaient dans cette mémorable bataille, où tous les deux devaient trouver la mort. Lorsque Pappenheim apprit celle du roi, il s'écria en se ranimant : « Di- » tes au duc de Friedland, que je suis » sans espoir, mais que je meurs » content, puisque l'ennemi irréconciliable de ma religion a péri dans » le même jour. » Pappenheim, qui n'avait, dit-on, pleuré de sa vie qu'une seule fois lorsqu'au moment de sa naissance on le mit au bain, avait en venant au monde deux raies rouges sur le front, semblables aux deux glaives qui se trouvaient dans les armes de sa maison, comme le

symbole de la dignité de maréchal héréditaire de l'empire, qui y était attachée. Ces raies que la superstition du temps regardait comme un pronostic de son état futur, avaient disparu avec l'âge; mais elles reparaissaient quand il était agité. Pappenheim avait été marié deux fois. — Son fils unique, qui lui survécut, succomba en 1647, dans un duel, sans laisser de postérité. T—NN.

PAPPUS, mathématicien d'Alexandrie, vivait vers la fin du quatrième siècle de notre ère. Il est connu par ses *Collections mathématiques*, dont il a paru deux éditions; la première à Pesaro, en 1588, in-fol.; la seconde à Bologne, 1660, in-fol. Ce recueil est intéressant par les extraits qu'il donne d'ouvrages perdus pour la plupart, ainsi que par nombre de lemmes et de propositions d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius et d'autres grands géomètres. Il y développe, en l'appliquant à des problèmes curieux, la méthode analytique des anciens. Montucla attribue à Pappus la première idée du principe souvent cité sous le nom de Guldin, c'est-à-dire, l'usage du centre de gravité, pour la dimension des figures. On doit à Commandino la traduction latine de cet ouvrage. Le texte grec est à la bibliothèque du Roi; mais il est incomplet. M. Peyrard parcourt l'Italie en ce moment (1822), pour y recueillir dans les diverses bibliothèques, les fragments qui nous manquent. Des huit livres qui composaient les *Collections mathématiques*, nous n'avons en entier que les cinq derniers: le troisième est acéphale; il y manque le commencement. Wallis a publié en grec et en latin un fragment du second. Les deux premiers contenaient l'arithmétique grecque, qu'Archimède et ensuite Apollonius avaient cherché à étendre par des idées qui auraient dû les conduire à l'arithmétique indienne, devenue aujourd'hui celle du monde civilisé. Mais on voit, dans le tome II de l'*Histoire de l'astronomie ancienne*, que ces deux grands géomètres s'étaient arrêtés à la moitié du chemin. Pappus a commenté quelques livres de Ptolémée; et cette partie de son travail a été mise à contribution, pour remplir quelques-unes des lacunes du Commentaire plus étendu et plus intéressant de Théon. Pappus était moins astronome que géomètre. Ce que nous avons de ses notes sur Ptolémée fait peu regretter ce qui est perdu; on peut en juger par ce qu'il nous a transmis sur l'obliquité de l'écliptique. Disons, en finissant, qu'on doit à Pappus une solution élégante, quoique indirecte, du fameux problème de la trisection de l'angle. (*Voyez*, au reste, Montucla, tome I, pages 329-339.) Tout ce qui concerne cet ancien géomètre, y est traité avec beaucoup de soin. On voit que l'auteur avait effectivement lu l'ouvrage dont il rend compte: le contraire se voit avec la même évidence, à l'occasion de quelques livres grecs, que l'historien des mathématiques ne s'était pas donné la peine de voir par lui-même. Parmi les ouvrages de Pappus qui sont perdus, on doit regretter une *Géographie*, dont on n'a conservé qu'un abrégé latin, fait sur une version arménienne. Le baron de Sainte-Croix se proposait de l'insérer dans la nouvelle édition des *Petits géographes*, dont il donna le plan dans le Journal des savants d'avril 1789, p. 247. D—L—E.

PAPROCKI ou PAPROZ (BARTHÉLEMI), historien, généalogiste et

poëte polonais, vivait dans le seizième siècle. On a de lui : *Proba cnot*, etc. (*Epigrammata in apophtegmata selecta veterum scriptorum latin. et græc.*) Cracovie, sans date, in-8°. et in-4°. — *Panosza*, etc. (*Stemmata præcipuarum familiarum Palatinat. Russiæ et Podoliæ, cum octostichis in singula : effigies item regum Polonorum cum similibus versiculis*, etc.), Cracovie, 1575. Ce livre curieux est extrêmement rare.) — *Gniazdo cnoty*, etc. (*Nidus virtutis, seu stemmatographico-heraldicum opus de familiis nobilibus Poloniæ, Lithuaniæ, Prussiæ, Masoviæ et Samogitiæ*), ibid., 1578, in-fol. On trouve rarement ce livre complet.) — *Herby*, etc. (*Stemmata ordinis equestris gentilitia, seu posterius stemmatographico-heraldicum opus*), 1584. Ce livre a aussi été rendu incomplet par la suppression de plusieurs feuilles. On peut encore remarquer le poëme de Paprocki ayant pour titre : *Kolo*, etc., ou *les Comices des animaux, où ils rendent compte de leurs sentiments*, ibid., 1576, in-4°. C—AU.

PAQUOT (JEAN-NOEL) naquit, en 1722, à Florennes, petite ville d'entre Sambre-et-Meuse, principauté de Liége. Il commença ses études dans sa ville natale, et alla les achever au collége des Jésuites, à Liége. Ce fut à Louvain qu'il fit son cours de philosophie et de théologie, et qu'il prit, en 1751, le grade de licencié en cette dernière science. Peu après il fut nommé professeur de langue hébraïque, et bibliothécaire de l'université. On l'appela ensuite à la présidence du collége d'Houterley; et on lui conféra une prébende de l'église collégiale de Saint-Pierre de Louvain. L'impératrice Marie-Thérèse lui décerna, le 23 avril 1762, le titre de son conseiller historiographe. Par suite de démêlés qu'il eut, en 1770, avec quelques membres de l'université de Louvain, on l'obligea de quitter cette ville : il se retira à Liége, où, en 1787, il fut nommé professeur de l'Ecriture-Sainte, dans le séminaire. Marie-Thérèse avait fait remettre, à son historiographe, plusieurs caisses de chartes et d'archives, en lui ordonnant de les examiner et de s'en servir pour appuyer les prétentions de la maison d'Autriche sur le bourg de Saint-Hubert et autres villages dans la principauté de Liége, dont cette maison s'était emparée. Paquot, après une exacte révision des pièces, déclara franchement qu'elles constataient les droits des Liégeois dont les réclamations avaient toujours été étouffées. Le rapport du savant ne répondant point aux vues de la cour de Bruxelles, Paquot fut disgracié, et dépouillé d'une partie de ses emplois. Sur la fin de ses jours, il se trouva sans ressource. Un Liégeois généreux lui offrit un asile dans sa maison; et Paquot y est mort, en 1803, à quatre-vingt-un ans. Ce n'est qu'en 1812, le 25 avril, que parut, dans le *Journal politique du département de l'Ourte*, une notice sur cet écrivain laborieux, la première et la seule que nous connaissions. Paquot avait une très-grande mémoire; il savait plusieurs langues vivantes, outre le latin, le grec et l'hébreu. Son érudition était mal digérée; il manquait de goût, et il écrivait pesamment le français; mais les défauts de l'écrivain étaient, suivant l'auteur de sa notice, rachetés par d'excellentes qualités : il aimait le pape, et haïssait les philosophes. Outre les édi-

tions qu'il a données de quelques ouvrages dont on a déjà parlé (*V.* Dicæus, XI, 426; Marne XXVII-231; Molanus, XXIX, 280), on lui doit, comme éditeur : I. *Historiæ Flandricæ synopsis ab anonymo scriptore Flandriæ generosæ titulo circà annum 1162 exhibita; anno 1643, cum brevissimis G. Gatopini scholiis primùm edita, cum iisdem nunc aliisque amplioribus et perpetuo usque ad annum 1482 supplemento luci reddita*, 1781, in-4°. II. *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant et des charges palatines héréditaires avec une réponse à la Défense des fleurs de lys de France, par le P. Ferrand; par J. B. de Vaddère, avec des remarques historiques*, 1784, 2 volumes petit in-8°.; l'édition originale est de 1672, in-4°. Paquot en a revu le style d'un bout à l'autre, et y a ajouté des remarques. Mais son plus beau titre littéraire est son ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liége et de quelques contrées voisines*, Louvain, 1765-1770, 3 vol. in-fol., ou 18 vol. in-12; ouvrage peu agréable à lire, mais utile. L'auteur n'a suivi ni l'ordre alphabétique, ni l'ordre chronologique, ni les divisions géographiques : à mesure qu'un article était fait, il l'imprimait. Des tables alphabétiques, à la fin des volumes, facilitent les recherches. Paquot n'avait pas épuisé la matière; mais il paraît qu'il avait presque renoncé, depuis long-temps, à continuer son travail; car, à sa mort, on ne trouva qu'une très-petite quantité d'articles, et de quoi faire tout au plus un volume in-12: ces articles ont passé dans la bibliothèque de M. Van-Hulthem, à Bruxelles. M. Barbier attribue à Paquot la rédaction du *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. de Sarcola*, Liége, 1785, in-8°.

A. B—T.

PARA, roi d'Arménie, de la race des Arsacides, régnait dans le quatrième siècle de notre ère; il était fils d'Arsace II, et de la reine Pharandsem. Il est nommé Bab, par les auteurs arméniens. En l'an 366, son père ayant été attiré par trahison dans le camp des Persans, alors en guerre avec l'Arménie, il y fut retenu prisonnier par le roi Sapor II, qui l'envoya dans la forteresse de l'Oubli, en Susiane, où l'infortuné prince resta jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après. Séparés à jamais du reste des vivants, ceux qui étaient renfermés dans cette redoutable prison, étaient considérés comme morts; il était même expressément défendu de prononcer leur nom. Un serviteur d'Arsace (Trasdamad) obtint cependant la faveur de voir son souverain, et de passer un jour entier avec lui. C'était la récompense des services que Trasdamad avait rendus à Sapor dans la guerre contre les Bactriens. Ce sujet fidèle fournit à son roi le moyen de terminer son long esclavage par une mort volontaire, et s'immola après lui. Pendant qu'Arsace était emmené captif dans la Susiane, Méroujan, prince des Ardzrouniens, qui avait été la cause du malheur de son souverain, entrait en Arménie à la tête d'une puissante armée persane, grossie encore par les troupes de sa principauté, et par celles de Vahan, prince des Mamigoniens. Moujan avait abandonné la religion chrétienne, pour embrasser celle de Zoroastre; et, fier de l'alliance qu'il avait contractée avec Ormizdokht, sœur de Sapor, il se

flattait de devenir roi d'Arménie. Il eut bientôt envahi la plus grande partie du royaume. Cependant la reine Pharandsem s'était réfugiée dans la forteresse d'Artogerassa, avec son fils Para, qui était encore fort jeune. Cette place, située au milieu de l'Arménie, était très-forte par sa position sur une montagne escarpée : elle opposa donc une vigoureuse résistance aux attaques des Persans. Le siége traînait en longueur, et l'on désespérait de triompher de vive force, quand l'eunuque Cylaces, autrefois en grande faveur auprès d'Arsace, et Artaban, qui avait servi chez les Romains, en qualité de maître de la milice, et qui était alors au service de Sapor, s'introduisirent dans Artogerassa, comme transfuges, pour en favoriser la conquête. Il n'en fut cependant pas ainsi. La vue de leur roi, l'intérêt que leur inspiraient sa jeunesse et ses malheurs, l'espoir peut-être de faire une brillante fortune, les firent changer de dessein ; ils se concertèrent avec la reine, et lui facilitèrent les moyens de surprendre, à la faveur de la nuit, le camp des Persans, et de délivrer la place. On profita de la retraite momentanée de l'ennemi pour mettre en sûreté la personne du jeune roi. Accompagné d'une suite peu nombreuse. Para se rendit à Néocésarée, dans le Pont, auprès de l'empereur Valens. Le patriarche Nersès, Mouschegh Mamigonien, connétable du royaume, et Sbantarad, arsacide de la race de Camsar, s'occupèrent cependant de repousser l'ennemi; ils rassemblèrent des troupes, et écrivirent à l'empereur, en le priant de leur donner pour roi le jeune Para, et de le leur renvoyer avec une armée romaine. Valens, enchaîné par les traités, et ne voulant pas agir ouvertement contre Sapor, n'osa leur accorder ce qu'ils désiraient, et se contenta de leur envoyer Para sans le revêtir d'aucun titre. Il le fit seulement accompagner par le duc Térentius, avec une faible escorte. Les Perses rentrèrent donc en Arménie. La reine Pharandsem tomba entre leurs mains ; et Para, effrayé de leurs rapides succès, s'enfuit, avec ses ministres, Cylaces et Artaban, dans les montagnes de la Lazique où il trouva un sûr asile. Cette nouvelle invasion décida l'empereur à s'opposer sérieusement aux conquêtes de Sapor ; et le comte Arinthée eut ordre de secourir Para et Térentius. Arinthée fut bientôt joint par le connétable Mouschegh, et leurs troupes réunies prirent l'offensive. Le connétable marcha sans délai aux ennemis. Il rencontra, dans la province de Taranaghi, l'avant-garde de l'armée persane, commandée par Caren et Gin : elle fut aussitôt vaincue qu'attaquée. Ce succès fut suivi de nouvelles victoires; les Persans furent défaits dans plusieurs batailles, et les forteresses assiégées furent délivrées. Les trésors du royaume qui étaient renfermés dans le fort de Tarounits furent sauvés, et Sapor fut obligé de se retirer dans l'Atropatène. Le connétable Mouschegh vint l'y attaquer. Sapor et son allié Méroujan furent de nouveau vaincus dans les plaines de Tauriz. Le roi de Perse prit honteusement la fuite, laissant entre les mains du vainqueur ses femmes et une quantité innombrable de prisonniers. Mouschegh fit mettre à mort tous les Arméniens qui étaient tombés entre ses mains : pour ses autres captifs, il les renvoya sans rançon, ainsi que les femmes de Sapor. Les ennemis de Mouschegh présentèrent sous un jour coupable cette action généreuse;

et abusant de l'inexpérience du jeune roi, naturellement fort défiant, ils répandirent dans son esprit, sur la fidélité du connétable, des soupçons qu'il conserva pendant tout son règne. Cependant Sapor revint à la tête d'une nouvelle armée pour venger sa défaite. Para, Térentius, Mouschegh avec les troupes réunies des Arméniens et des Romains attendaient les ennemis dans la plaine de Pakavan, au pied du mont Nebad, dans la province d'Ararad : une bataille long-temps disputée se livra ; Ourhnair, roi d'Albanie, et allié de Sapor, y fit des prodiges de valeur ; mais il ne put empêcher la défaite des Persans, qui furent encore une fois réduits à rentrer dans l'Atropatène. Une autre tentative qui suivit de près celle-ci, n'eut pas plus de succès. Le roi de Perse fut obligé de soutenir encore une guerre contre les Arsacides de la Bactriane, ce qui l'empêcha de tenter une nouvelle expédition en Arménie : désespérant d'ailleurs d'y être plus heureux que par le passé, il eut recours à la ruse ; il affecta beaucoup de bienveillance pour Para, afin de le détacher du parti des Romains qui l'avaient replacé sur le trône paternel, et de lui donner des soupçons contre ses ministres Cylaces et Artaban. Le roi de Perse réussit dans son projet ; il sut gagner la confiance de Para, et lui inspirer le desir de secouer le joug des Romains. La mort des deux ministres que Sapor savait être dévoués aux Romains, fut le gage de son alliance avec Para, qui les fit périr sous prétexte de trahison. Cependant le roi d'Arménie n'osait se déclarer ouvertement ; l'armée romaine qui était chez lui le gênait. Afin de l'en débarrasser, Sapor envoya des ambassadeurs à l'empereur Valens pour lui rappeler que, suivant le traité conclu avec Jovien, après la mort de Julien, il ne devait fournir aucun secours à l'Arménie. Valens était instruit des véritables intentions de Sapor : aussi n'eut-il aucun égard à cette ambassade, et fit-il aussitôt partir de nouvelles troupes pour l'Arménie ; et le général Térentius, avec douze légions, fut chargé de rétablir Sauromacès sur le trône d'Ibérie. Pendant que Para était forcé de rester malgré lui dans l'alliance des Romains, son connétable Mouschegh soumettait tous les seigneurs qui avaient profité des troubles pour se rendre indépendants, obligeait les princes de l'Ibérie, de l'Albanie, et des montagnes du midi, de reconnaître la suprématie du roi, et rendait à l'Arménie la puissance qu'elle avait eue autrefois. Cet état prospère fut de peu de durée. Le roi Para, dans la fougue de la jeunesse, et trompé par ses flatteurs et par les émissaires du roi de Perse, s'abandonnait à toutes ses passions désordonnées. Le patriarche Nersès, issu du sang des Arsacides, qui essaya de lui représenter l'indignité de sa conduite, périt victime de son zèle vertueux : Para le fit empoisonner en l'an 372. Debarrassé de ce censeur importun, le jeune roi se laissa diriger plus que jamais par les suggestions de Sapor. Il voulait faire ouvertement alliance avec lui, et déclarer la guerre aux Romains, si on ne lui cédait Césarée de Cappadoce, dix autres villes, et le territoire d'Édesse, qui avait autrefois appartenu à ses ancêtres. Térentius, qui commandait les troupes romaines en Arménie, fut instruit de ces projets extravagants ; il en avertit l'empereur, qu'il engageait à envoyer un autre roi en Arménie. Sous prétexte de s'entendre avec Va-

lens, Para fut mandé auprès de ce prince; il ne put se soustraire à cet ordre : on le conduisit à Tarse en Cilicie, et on le garda avec soin sans l'instruire de son sort ultérieur. Cependant Para apprit secrètement les manœuvres de Térentius afin de s'opposer à son retour; il résolut donc de s'enfuir à tout prix. Secondé par les Arméniens qui l'avaient accompagné, il parvint à s'ouvrir un chemin de vive force; il repassa l'Euphrate : Barzimère et Daniel, que Valens avait envoyés à sa poursuite avec des troupes, ne purent l'empêcher de rentrer dans ses états. Para continua d'y être en butte aux soupçons de Térentius et des autres officiers romains cantonnés en Arménie. Ce prince ne se détacha pas néanmoins de l'alliance de l'empereur, malgré l'offense qu'il en avait éprouvée; au contraire, il s'efforça en toute occasion de lui montrer le plus entier dévouement. Sachant que c'était principalement aux mauvais offices de Térentius qu'il devait attribuer sa captivité à Tarse, il avait conçu contre lui une haine aussi forte que celle de ce général. De concert avec les autres ennemis du roi, Térentius peignit sous des couleurs si noires, à l'empereur Valens, la conduite de cet infortuné prince, que celui-ci donna l'ordre de le mettre à mort. Trajan, qui commandait sous Térentius l'armée romaine en Arménie, fut chargé de cette cruelle commission; il attira le jeune et infortuné roi à un festin où celui-ci fut assassiné par un soldat. Knel, dynaste des Andsévatsiens, essaya de défendre son souverain, et fut également immolé. Ce meurtre, généralement blâmé, arriva en l'an 374. Para avait régné sept ans environ. Valens envoya quelque temps après, pour le remplacer, Varaztad, fils d'Anob, qui était frère du roi Arsace, père de Para. Les fils de Para, Arsace III et Valarsace III, ne furent replacés sur le trône qu'en l'an 379; ils étaient encore bien jeunes, et ils régnèrent sous la tutelle de Manuel, prince des Mamigoniens. S. M—n.

PARACELSE (Philippe-Auréole-Théophraste Bombast de Hohendeim), fameux alchimiste et enthousiaste du seizième siècle, naquit, en 1493, à Einsiedeln, petit bourg du canton de Schwitz, à quelques lieues de Zurich. Son père, qui exerçait la médecine à Villach en Carinthie, était proche parent de George Bombast de Hohenheim, qui devint dans la suite grand-prieur de l'ordre de Malte : conséquemment Paracelse n'est point sorti de la lie du peuple, comme le prétend Th. Eraste, son ennemi juré. Celui-ci raconte aussi (*Disput. de medic. nová Paracelsi*, pars 1, pag. 237) que Paracelse subit la castration à l'âge de trois ans. D'autres disent qu'il perdit sa virilité par suite de la morsure d'un cochon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait point de barbe, et qu'il détestait les femmes. Il paraît que sa première éducation fut fort négligée, et qu'il passa une partie de sa jeunesse menant la vie des scolastiques ambulants de cette époque, c'est-à-dire qu'il errait de contrée en contrée, prédisant l'avenir, d'après l'inspection des astres et des lignes de la main, évoquant les morts, et répétant les diverses opérations d'alchimie et de magie, auxquelles il avait été initié, soit par son père, soit par différents ecclésiastiques, au nombre desquels il cite l'abbé Tritheim et plusieurs évêques allemands. Comme Paracelse montre partout l'ignorance des pre

miers éléments des connaissances les plus vulgaires, il n'est pas probable qu'il ait sérieusement étudié dans les académies. Il se contenta de visiter les universités d'Allemagne, de France et d'Italie; et, quoiqu'il se vante d'avoir fait l'ornement de ces écoles, rien ne prouve qu'il ait acquis légalement le titre de docteur, dont il se pare. Seulement on sait qu'il travailla long-temps chez le riche Sigismond Fugger de Schwatz, pour apprendre de lui le secret du grand-œuvre. Suivant l'usage des alchimistes, Paracelse voyagea dans les montagnes de la Bohème, en Orient et en Suède, pour voir les travaux des mineurs, se faire initier dans les mystères des adeptes orientaux, observer enfin les merveilles de la nature et la célèbre montagne d'aimant. Il dit aussi avoir parcouru l'Espagne, le Portugal, la Prusse, la Pologne et la Transsylvanie, où il se mit en rapport, non-seulement avec les médecins, mais encore avec les vieilles femmes, les charlatans et les magiciens de ces diverses contrées. On croit même qu'il poussa ses voyages jusqu'en Égypte et en Tartarie, et qu'il accompagna le fils du khan des Tartares à Constantinople, pour apprendre le secret de la teinture de Trismegiste, d'un Grec qui habitait cette capitale. Une vie aussi vagabonde devait laisser à Paracelse bien peu de temps pour se livrer à la lecture: aussi assure-t-il lui-même qu'il n'ouvrit pas un seul livre dans l'espace de dix ans, et que toute sa bibliothèque médicale ne se composait pas de six feuillets. En effet, l'inventaire dressé après sa mort, constate que les seuls livres qu'il laissa, furent la Bible, la Concordance de la Bible, le Nouveau-Testament, les Commentaires de saint Jérôme sur les Évangiles, un volume de médecine, imprimé, et sept manuscrits. On ignore à quelle époque il revint en Allemagne; on sait seulement que, vers l'âge de trente-trois ans, plusieurs cures éclatantes qu'il opéra sur des personnages éminents, lui donnèrent une telle célébrité, qu'il fut appelé (en 1526), d'après la recommandation d'Œcolampade, à l'université de Bâle, pour y remplir une chaire de physique et de chirurgie. Là Paracelse commença par brûler publiquement, dans l'amphithéâtre, les ouvrages d'Avicenne et de Galien, assurant à ses auditeurs que les cordons de ses souliers en savaient plus que ces deux médecins; que toutes les universités, tous les écrivains réunis étaient moins instruits que les poils de sa barbe et de son chignon, et qu'enfin on devait le considérer comme le vrai monarque de la médecine. « Vous » me suivrez, s'écriait-il, vous, Avi» cenne, Galien, Rhazès, Monta» gnana, Mésué; vous me suivrez, » messieurs de Paris, de Montpel» lier, de Germanie, de Cologne, » de Vienne, et tous tant que vous » êtes, que le Rhin et le Danube » nourrissent; vous qui habitez les » îles de la mer; vous aussi, Italiens, » Dalmates, Athéniens; toi, Grec; » toi, Arabe; toi, Juif, vous me » suivrez, la monarchie m'appar» tiendra. » La nouveauté de sa doctrine, l'emphase avec laquelle il parlait de ses succès, le pouvoir qu'il s'attribuait de prolonger la vie et de guérir même les maladies incurables, l'usage de faire des cours en langue vulgaire, toutes ces circonstances réunies attirèrent à Bâle une foule de gens crédules, oisifs et enthousiastes. Nous possédons encore les leçons qu'il fit sur la médecine pratique: elles sont dans un langage mêlé

d'allemand et de latin barbare; et l'on n'y trouve autre chose qu'une multitude de remèdes empiriques, indiqués avec la plus grande prétention. Tant d'impudence, loin de diminuer sa renommée, ne fit que l'accroître, suivant le témoignage de Ramus, au point qu'Erasme lui-même, qui souffrait depuis long-temps de la gravelle, invoqua le secours de Paracelse; ce qui établit entre ces deux hommes si différemment célèbres, une correspondance qui est parvenue jusqu'à nous. Mais à Bâle, on ne tarda pas à s'apercevoir que le nouveau professeur n'était qu'un insigne charlatan. A peine une année s'était-elle écoulée, que personne ne voulut plus assister à ses leçons, faute de pouvoir entendre son jargon emphatique. Ce qui acheva surtout de ternir sa réputation, ce fut la vie crapuleuse qu'il menait. Suivant le témoignage d'Oporin, qui vécut deux ans dans son intimité, Paracelse ne montait presque jamais en chaire sans être à moitié ivre, et ne dictait ordinairement à ses secrétaires qu'après avoir égaré sa raison dans le vin. Si on l'appelait chez un malade, rarement il s'y rendait avant de s'être gorgé de cette liqueur. Il avait l'habitude de se coucher sans quitter ses habits. Quelquefois il passait les nuits dans les cabarets avec les paysans, et ne savait plus le matin ce qu'il faisait; et pourtant il n'avait bu que de l'eau jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Enfin, craignant un jour d'être puni pour avoir gravement injurié un magistrat, il s'enfuit de Bâle vers la fin de l'année 1527, et se réfugia en Alsace, où il fit venir son secrétaire Oporin, avec tous ses appareils chimiques. Il recommença alors la vie de théosophe ambulant, qu'il avait menée pendant sa jeunesse. Ainsi il se trouvait à Colmar, en 1528; à Nuremberg, en 1529; à Saint-Gall, en 1531; à Pfeffers, en 1535; à Augsbourg, en 1536. Il fit ensuite quelque séjour en Moravie, où il compromit encore sa réputation par la perte de plusieurs malades distingués; ce qui le força de se diriger sur Vienne: de là, il passa en Hongrie, et, en 1538, à Villach, où il dédia sa *Chronique* aux états de Carinthie, en reconnaissance de toutes les bontés dont ils avaient honoré son père. Enfin, de Mindelheim, où il était en 1540, Paracelse alla mourir à Saltzbourg, dans l'hôpital de Saint-Etienne, le 24 septembre 1541. C'est ainsi que termina son existence, âgé seulement de quarante-huit ans, et dans un état voisin de la pauvreté, celui qui se prétendait possesseur du double secret de transmuter les métaux, et de prolonger la vie pendant plusieurs siècles. Pour bien juger Paracelse, ainsi que la réforme qu'il voulut opérer en médecine, il faut d'abord écarter tout esprit de prévention, et ne s'en rapporter, par exemple, ni à Th. Éraste, qui l'a poursuivi avec acharnement, ni à Murr, qui a souvent dénaturé les faits pour présenter sous un jour favorable la science et le caractère de Paracelse. Il faut ensuite se reporter à l'esprit dominant du siècle où il vivait, et se rappeler que cette époque est fameuse par le règne de l'astrologie et de l'alchimie, par l'abus de toutes sortes de pratiques superstitieuses, par l'apparition des spectres, des revenants, des loups-garous, par la fréquence des maladies démoniaques, enfin, par les jongleries d'une foule d'illuminés et de fanatiques qui exploitaient par toute l'Europe, et surtout en Allemagne, la crédulité humaine. Telles

sont les causes qui préparèrent l'élévation du système de Paracelse, et qui portèrent un coup sensible à celui de Galien. Parler un langage vulgaire, écrire plutôt pour le peuple que pour les savants, introduire l'art cabalistique en médecine, parce qu'il dispense de cultiver les connaissances que donne l'étude, employer une foule de termes mystiques et barbares, qui font d'autant plus d'impression sur la multitude qu'ils sont moins intelligibles : tels sont les moyens qui réussirent à notre hardi réformateur. Son système philosophique et médical est curieux par son absurdité même ; le voici en abrégé. Il prend d'abord pour appuis la religion et les livres saints. Il assure que la contemplation des perfections de la Divinité suffit pour procurer toutes les lumières et la sagesse ; que l'Écriture-Sainte conduit à toutes les vérités ; que la Bible est la clef de la théorie des maladies ; qu'il faut interroger l'Apocalypse, pour savoir ce que c'est que la médecine magique. L'homme qui obéit aveuglément à la volonté de Dieu, et qui parvient à s'identifier avec les intelligences célestes, possède la pierre philosophale ; il peut guérir toutes les maladies, et prolonger sa vie à volonté, parce qu'il tient en sa possession la teinture dont Adam et les patriarches se servaient avant le déluge pour prolonger jusqu'à huit ou neuf siècles le terme de leur existence. Paracelse faisait profession du panthéisme le plus grossier : il admettait de purs esprits sans ame. Selon lui, tous les êtres, même les minéraux et les fluides, prennent des aliments, des boissons, et expulsent des excréments. Sa théorie physiologique, amas confus des idées les plus incohérentes, est fondée sur l'application des lois de la cabale à la démonstration des fonctions du corps humain. Ainsi la force vitale est une émanation des astres. Le Soleil se trouve en rapport avec le cœur, la Lune avec le cerveau, Jupiter avec le foie, Saturne avec la rate, Mercure avec les poumons, Mars avec la bile, Vénus avec les reins et les organes de la génération. Avant de chercher à expliquer les fonctions ou à guérir les maladies, le médecin doit connaître les planètes du microcosme, son méridien, son zodiaque, son orient et son occident : c'est à l'aide de ces connaissances qu'il parvient à la découverte des secrets les plus cachés de la nature. Le corps est formé par le concours du sel, du soufre et du mercure sydériques, c'est-à-dire, immatériels. Chacun des éléments peut admettre toutes les qualités, en sorte qu'il y a de l'eau sèche, du feu froid, etc. Une autre doctrine est celle qui concerne l'*archée*, espèce de démon, qui fait dans l'estomach la fonction d'alchimiste, en séparant la matière vénéneuse que contiennent les aliments, d'avec celle qui sert à la nutrition. Cette archée, que les Paracelsistes traduisent par *esprit architecte*, et qui n'est autre chose que la nature, entreprend, de son autorité privée, tous les changements, et guérit aussi les maladies. Chaque partie a son estomac propre, qui effectue des sécrétions particulières. Paracelse n'est pas moins absurde dans sa théorie pathologique. Revenant toujours à la magie, il assure qu'elle est l'art des arts, que c'est en elle qu'il faut puiser la connaissance de la médecine. Il se glorifie de passer pour magicien ; il se vante même d'avoir reçu des enfers des lettres de Galien, et d'avoir eu, dans le vestibule de ces lieux ténébreux, de vives disputes avec Avicenne, sur l'or

potable, la teinture des philosophes, la quintessence, le mithridate, la pierre philosophale, etc. Il attribue les maladies à cinq causes générales, qu'il nomme *entités*, lesquelles se rattachent au système astrologique; en sorte qu'au lieu d'observer les symptômes, on doit consulter les planètes, pour distinguer si l'entité est divine, ou astrale, ou naturelle, ou spirituelle, ou vénéneuse. Il établit une différence essentielle entre les maladies de l'homme et celles de la femme, parce que l'*utérus*, en sa qualité de microcosme du microcosme, joue un grand rôle dans toutes les affections des femmes. Il attribue au sang menstruel une qualité vénéneuse et les propriétés les plus extraordinaires. Il explique chaque maladie en particulier, à l'aide de ses trois principes ou entités chimiques, qu'il substitue aux quatre éléments des anciens. Quoiqu'il déclame contre l'uroscopie, il n'en disserte pas moins subtilement sur l'analyse de l'urine et sur les applications qu'on en peut faire à la connaissance des maladies. En thérapeutique et en matière médicale, sa théorie est toute cabalistique. Il regarde l'or comme spécifique dans tous les cas où le cœur est le siége primitif du mal, parce que ce métal précieux se trouve en harmonie avec l'importance de l'organe malade. Il veut que, pour découvrir les vertus des végétaux, on en étudie l'anatomie et la chiromancie; car, dit-il, les feuilles sont leurs mains, et les lignes qui s'y remarquent (*signatures*), font apprécier les propriétés qu'elles possèdent. Avant d'user d'un médicament, il est indispensable d'observer l'influence des constellations, et de s'assurer si elle est favorable. Dans l'exercice de la chirurgie, Paracelse rejette tout-à-fait l'usage des instruments tranchants, des caustiques et même des sutures, parce qu'il compte sur l'efficacité de ses arcanes, de ses caractères, et de ses paroles magiques, et que, dans les plaies et les ulcères, il attend tout de l'archée. Il prétend guérir les fractures sans appareil contentif, mais uniquement avec la consoude. Il employait beaucoup l'aimant contre les hémorragies, l'hystérie, l'épilepsie et la plupart des affections spasmodiques. Il étendit plus que jamais l'abus des talismans. Cette antique invention de la superstition et de la fraude renfermait communément des figures magiques, et devait préserver des enchantements, guérir presque toutes les maladies, procurer le bonheur et une vie de plusieurs siècles: mais le fauteur de tant de rapsodies et d'impostures éprouva lui-même la vanité de ses promesses. On ne peut cependant lui contester le mérite des efforts qu'il a faits pour introduire en médecine l'usage des préparations antimoniales, mercurielles, salines et ferrugineuses, qui ont sur nos organes une action si efficace. On ne peut non plus nier que l'alchimie, qui a ruiné tant d'adeptes, n'ait été avantageuse aux sciences médicales, sous le rapport des importantes découvertes dont elle fut la source. Paracelse publia très-peu d'ouvrages de son vivant. Comme ceux qui lui sont attribués présentent de nombreuses contradictions, on est porté à croire que plusieurs ont été composés par ses élèves. Si nous voulions citer les titres de tous ses écrits, ils comprendraient plusieurs pages; nous nous bornerons donc à l'indication des diverses collections complètes. I. Editions allemandes: Bâle, 1575, in-8°.; ibid.

1589-1590, dix volumes in-4°., par les soins de J. Huser; Strasbourg, 1603-1618, quatre volumes in-fol., par le même J. Huser, qui mourut après avoir publié les deux premiers volumes. Le quatrième passe pour ne renfermer que des écrits apocryphes. II. Éditions latines : *Opera omnia medico-chymico-chirurgica*, Francfort, 1603, dix vol. in-4°.; Genève, 1658, trois vol. in-fol. III. Editions françaises: *La grande chirurgie de Paracelse*, traduite sur l'édition latine de J. Dalhem, par Cl. Dariot, Lyon, 1593, in-4°., 1603, in-4°.; Montbéliard, 1608, in-8°. — *La petite chirurgie*, du même, Paris, 1623, in-8°. Ce sont presque les seuls ouvrages qui aient passé dans notre langue. Pour l'intelligence de Paracelse, et l'histoire de sa vie, on peut consulter les livres suivants : Mich. Toxitis, *Onomasticum medicum et explicatio verborum Paracelsi*; Ger. Dorn., *Dictionarium Paracelsi*; P. Severini, *Idæa medicinæ philosophicæ*; D. Leclerc, *Histoire de la médecine*; l'*Histoire littéraire de Paracelse*, avec un *fac-simile* de son écriture (dans le tome 2, p. 177-285 du *Nouveau journal des Arts et de la littérature*, par Th. de Murr); Adelung, *Histoire de la folie humaine*, tom. VII°.; Sprengel, *Histoire pragmatique de la médecine*, tom. III°.

R—D—N.

PARADÈS (VICTOR-CLAUDE-ANTOINE-ROBERT comte DE), espèce d'intrigant que le prince de Ligne désigne, dans ses Mémoires, comme servant à-la-fois d'espion à la France et à l'Angleterre, se prétendait issu de la maison espagnole de Paradès. Il était, suivant d'autres, bâtard d'un comte de ce nom, grand d'Espagne, mort au service de France. Mais, d'après l'opinion la plus accréditée, il avait pour père un pâtissier de Phalsbourg, nommé Richard; et il naquit en 1752. Il paraît qu'il se présenta en 1778, à la cour de France, sous le nom et les titres de la famille espagnole de Paradès; qu'il y obtint des grades, des pensions et d'autres faveurs, et qu'il eut même l'honneur de monter dans les carrosses du roi. Si l'on s'en rapporte aux Mémoires qu'il a laissés, le desir d'entrer au service de France, et de commencer par se rendre utile afin d'être placé ensuite plus avantageusement, le détermina à passer en Angleterre, pour acquérir une connaissance exacte des forces de terre et de mer de cette puissance, examiner ses places-fortes et ses établissements maritimes. A son retour, il communiqua au ministre de la marine (Sartine), la relation de son voyage, et les Mémoires qu'il avait recueillis. Ce ministre loua son zèle, et le renvoya en Angleterre pour y faire une reconnaissance plus particulière de chaque port, en lever les plans, dresser des Mémoires sur chacun d'eux, et faire connaître le nombre et l'état des vaisseaux. Il le chargea enfin de prendre, sur les diverses branches de la marine anglaise, tous les renseignements qu'il pourrait se procurer. Il paraît que cet émissaire exécuta, non-seulement avec adresse, mais à la grande satisfaction de M. de Sartine, la mission qui lui avait été confiée. Il établit des liaisons à Plymouth, Portsmouth, Chatham, et dans les principaux ports d'Angleterre, pour être instruit de tout ce qui s'y passait (1). Paradès assure, dans ses

(1) Et afin de mieux remplir son rôle, il fréta un petit bâtiment sous pavillon anglais, au moyen duquel il fit ses observations avec toute sécurité.

Mémoires, que si le comte d'Orvilliers eût voulu profiter des avis qu'il lui avait donnés, il eût pu battre l'amiral Keppel, et empêcher Byron de se rendre en Amérique. Il attribue à l'amour-propre de quelques officiers français, le peu de confiance qu'on accorda aux renseignements qu'il avait transmis. Sans se décourager par le défaut de succès de ses premières ouvertures, Paradès proposa de livrer à la France les ports de Plymouth et de Portsmouth, où il était parvenu à se procurer des intelligences; et il obtint, (le 31 août 1778), en récompense de ses services, le brevet de capitaine de cavalerie, et une pension. Il visita ensuite tous les ports d'Irlande; et au moyen de sommes considérables, que M. de Sartine lui avait remises, il s'y créa facilement des agents. Si l'on ajoute foi à l'état joint à ses Mémoires, on voit qu'il aurait reçu de M. de Sartine, depuis le mois d'avril 1778 jusqu'au 1er janvier 1779, environ six cent quatre vingt dix mille livres. Au commencement de 1779, Paradès fut envoyé en Angleterre avec un officier du génie français, chargé de recueillir de son côté des informations, et de lever des plans. Plusieurs fois ils coururent tous deux le danger d'être pris; et il paraît que le premier ne réussit à conserver sa vie et celle de son compagnon de voyage, que par une grande audace et une présence d'esprit extraordinaire. Au retour de cette mission périlleuse, Paradès fut fait mestre-de-camp de cavalerie (3 juin 1779). Il fit encore plusieurs voyages en Angleterre, d'où il rapportait toujours des renseignements qu'il s'empressait de communiquer au ministre de la marine. Au commencement de l'année 1779, il proposa de faire opérer une descente en Angleterre, par l'armée navale aux ordres du comte d'Orvilliers; et il désignait Plymouth comme le point où cette opération pouvait avoir lieu le plus facilement, étant alors sans défense. Il prétend que ce fut pour n'avoir point suivi ses avis, que la France perdit cette occasion de s'emparer d'un des plus beaux ports d'Angleterre; mais on peut voir, à l'art. d'Orvilliers, les causes réelles qui empêchèrent cette descente d'avoir lieu. Sur ses instances, il obtint de M. de Sartine l'ordre d'observer les mouvements d'une escadre qu'on armait dans les ports d'Angleterre pour s'opposer à la sortie de celle qui devait transporter en Amérique l'armée aux ordres de Rochambeau. Mais avant qu'il eût pu remplir cette nouvelle mission, il fut arrêté (avril 1780) et enfermé à la Bastille comme soupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'État. Il y resta quatorze mois, et ne fut remis en liberté que le 15 mai 1781. Il paraît que les diverses réclamations qu'il présenta, ne furent pas accueillies; et qu'il se retira à Saint-Domingue, où il est mort, vers 1786. Il est assez difficile de se former une opinion bien positive, sur le comte de Paradès. Si l'on s'en rapporte aux Mémoires qu'il a laissés, et qui furent adressés, en 1782, à M. le maréchal de Castries, alors ministre de la marine, il aurait servi fidèlement la France, et rendu de très-grands services, payés d'ingratitude. Mais si on le juge d'après la conduite que la cour de France tint à son égard, et par ce qu'en dit le prince de Ligne, il n'aurait joué qu'un rôle très-vil. L'opuscule que le comte de Paradès avait adressé au maréchal de Castries, a été imprimé

sous ce titre : *Mémoires secrets de Robert, comte de Paradès* ; etc. (Paris, Deseune), 1789, in-8.° de 188 pages. (*Voyez* en l'extrait, dans le Mercure du 9 oct. 1790.) C'est par erreur que le rédacteur du septième catalogue du dépôt bibliographique, publié en 1822, prétend qu'il n'existe qu'une copie du manuscrit de Paradès, achetée, suivant lui, au poids de l'or, par l'amirauté anglaise, qui l'aurait fait déposer dans ses archives. On en trouve au contraire un assez grand nombre, qui d'ailleurs ont perdu presque tout leur prix depuis l'impression du manuscrit. Z.

PARADIN (Guillaume), historien, qui s'est occupé l'un des premiers à débrouiller les annales de Bourgogne, était né, vers 1516, à Cuiseaux, bailliage de Challon, de parents peu favorisés de la fortune. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint instituteur des enfants de Prevost, lieutenant-général du bailliage de Dijon, grand amateur d'antiquités, et qui lui légua, en mourant, ses recueils des pièces tirées de la chambre des comptes et des archives de l'abbaye de Saint-Bénigne. Il s'appliqua dès-lors entièrement à l'étude de l'histoire, et parcourut une partie de la France et des Pays-Bas, pour rassembler des matériaux. Ses talents l'ayant fait connaître du cardinal Charles de Lorraine, ce prélat le prit en affection, et le présenta au roi Henri II, qui l'assura de sa bienveillance particulière. Paradin fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Beaujeu, dont il devint doyen ; et il mourut en cette ville, le 16 janvier 1590, dans un âge avancé. C'était un homme savant et très-laborieux, mais beaucoup trop crédule, défaut commun aux écrivains du même siècle. On a de lui, outre des *Traductions* de quelques ouvrages de Vivès, de Léonard Fuchs, d'Aristée, de l'*Histoire de la guerre des Goths*, par Procope, quelques écrits peu importants dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XXXIII, et dans la *Bibl. de Bourgogne*. De toutes les productions de Paradin, on ne recherche plus que les suivantes : I. *De antiquo statu Burgundiae*, Lyon, 1542, in-4°. Cette édition est sortie des presses du fameux Dolet, qui engagea Paradin à mettre au jour cet ouvrage que celui-ci lui avait communiqué pour avoir son avis. Il a été réimprimé à Bâle, en 1550, in-8°., avec quelques autres opuscules historiques. II. *De rebus in Belgio gestis à duce Andegavensi epistola*, Paris, 1544, in-8°. Cette lettre a été traduite en français (par Philibert Hegemon Guide), sous ce titre : *Discours de la guerre de l'an 1542 et 1543*. III. *Histoire de notre temps*, Lyon, 1550, in-16. Paradin avait publié d'abord cette histoire en latin ; mais, d'après le conseil de ses amis, il la traduisit en français : elle embrasse le règne de François Ier., et contient bien des particularités curieuses, racontées avec beaucoup de candeur et de naïveté. Le succès de cet ouvrage engagea l'auteur à le continuer jusqu'à l'année 1556. Les éditions postérieures sont les seules complètes. IV. La *Chronique de Savoie*, Lyon, 1552, in-4°. ; avec des additions, ibid., 1561, in-fol. ; et enfin avec une *Continuation jusqu'à la paix de* 1601, tirée de divers auteurs, ibid., 1602, in-fol. V. Le *Blason des danses où se voyent les malheurs et ruines venant des danses, dont jamais homme ne revint plus sage, ni fem-*

me plus pudique, Beaujeu, 1566, in-8°.; très-rare. VI. *Historiarum memorabilium ex Genesi descriptio tetrastichis versibus*, Lyon, 1558, in-8°. C'est sans doute la traduction des *Quatrains historiques* de la Bible de Cl. Paradin (Voy. plus bas). VII. *De motibus Galliæ, et expugnato, receptoque Iccio Caletorum commentarius*, ibid., 1558, in-4°., et dans le tom. III des *Scriptor. rerum Germanicar.*, de Schard. VIII. Les *Annales de Bourgogne*, ibid., 1566, in-fol. Cette histoire commence à l'an 378, et finit à 1482. Suivant Saint-Julien de Balleure, « c'est un très-excellent volume, lequel est si utile, que l'ayant, on peut se passer de Froissard, Monstrelet, Olivier de la Marche, et autres tels historiographes » (*Meslanges* de Saint-Julien, 304). Les Annales de Paradin tiennent encore leur place dans les grandes bibliothèques; mais on ne les consulte plus guère depuis qu'on a des ouvrages plus complets et plus exacts sur la Bourgogne (Voy. D. Plancher). IX. *Mémoires de l'histoire de Lyon, en trois livres*, avec les inscriptions antiques, les tombeaux et épitaphes, etc., Lyon, 1573, in-fol.; nouv. éd., avec les *priviléges* de la ville de Lyon, par Cl. de Rubys, ibid., 1625, in-fol. Cet ouvrage, rempli des fables de Symphor. Champier, est tombé dans l'oubli. X. *Epigrammata; accessit Francorum regum series, etc.*, ibid., 1581, in-4°. de 72 pag. — Claude Paradin, frère du précédent, embrassa à son exemple l'état ecclésiastique, et fut aussi pourvu d'un canonicat du chapitre de Beaujeu. On ignore l'époque de sa mort. On cite de lui : I. *Quadrins historiques de la Bible*, Lyon, 1553, in-8°.; avec des fig. du petit Bernard, fameux graveur en bois, ibid. 1558, in-8°. Cette édition, qui est augmentée, contient 226 quatrains avec autant d'estampes, et non pas 231, comme le dit Niceron. II. *Devises héroïques et emblêmes*, ibid. 1557, in-8°.; revus et augmentés de moitié, Paris, 1614; ibid., 1621 in-8°. « J'ai communiqué ce livre, » dit l'imprimeur J. Milot, à un seigneur d'honneur et de doctrine » qui a donné quelques heures à la » correction et augmentation d'iceluy en faveur du public; » et le privilége pour l'impression nous apprend qu'on est redevable de ces additions au sieur Dancry, conseiller et maître des requêtes ordinaires de l'hôtel. Cependant l'édition de 1621 les attribue à François d'Amboise (1). III. *Alliances généalogiques des rois de France et princes des Gaules*, Lyon, 1561, in-fol. Cet ouvrage, réimprimé avec des additions, en 1606 et 1636, est tout-à-fait inutile, puisqu'il ne renferme point de preuves. — Jean Paradin ou Parradin, cousin des précédents, né à Louhans, fut, si l'on en croit le P. Jacob (*De Scriptor. Cabillonensibus*), médecin du roi François Ier.; mais La Monnoie, et après lui Niceron, prétendent qu'il était clerc au greffe du parlement de Dijon. Papillon, dans sa *Biblioth. de Bourgogne*, embrasse le sentiment du P. Jacob, et dit que J. Paradin mourut en 1588, âgé de plus de quatre-vingts ans, à Belleneuve, près de Mirebeau, d'où son corps fut rapporté à Dijon, et inhumé dans l'église Saint-Michel. On a de lui : *La Micropédie*, Lyon, 1546, in-8°.; Paris, 1547, in-16.

(1) Les *Emblêmes* de Cl. Paradin ont été traduits en latin avec ceux de Gabr. Simeoni, Leyde, 1600, in-16, sous ce titre : *Symbola heroica*.

C'est un recueil de pièces de vers, dont la plus importante est une traduction du poème de Simon Nanquier : *De lubrico temporis curriculo ; deque hominis miseriâ et funere Caroli VIII, regis Franciæ*, (Paris, 1505, in-8°.) Les autres morceaux du recueil de J. Paradin sont les *Dialogues* trad. de Ravisius Textor, des *Distiques* de Fauste Andrelin, des épigrammes, des dixains, huitains, etc. W—s.

PARADIS (Paul), appelé *Le Canosse*, né à Venise, d'une famille juive, quitta la religion dans laquelle il avait été élevé, pour embrasser le christianisme, qu'il professa toujours avec la plus grande sincérité. Instruit dès son enfance dans la langue hébraïque, il la possédait parfaitement, et en donnait des leçons, quand il fut choisi, en 1530, par François Ier., à la recommandation de la reine de Navarre, pour l'enseigner au Collége royal, qui venait d'être fondé. La réputation qu'il s'était faite de bien savoir l'hébreu, et, ce qui est mieux encore pour un professeur, de connaître la méthode de bien enseigner, attirait une foule d'auditeurs. Nous ne savons rien autre chose de cet hébraïsant. Il n'occupait plus sa chaire en 1538 ; selon Duval dans son *Collége royal* ; et l'on présume qu'il mourut vers 1554. Un de ses disciples, nommé Jean Dufrêne, publia, de son consentement, un dialogue latin de sa composition, sur la vraie manière de lire l'hébreu : *Pauli Paradisi, Veneti, hebraïcarum interpretis, de modo legendi hebraïcè dialogus*, Paris, 1534, in-8°. Wolf en parle avec éloge dans sa *Bibliothèque hébraïque*, et dans ses notes sur l'*Italia orientalis* de Colomiès. Paul Paradis n'a pas publié d'autres ouvrages, malgré la promesse qu'il avait faite de traiter des *parties du discours*, de la *construction*, de la *prononciation*, des *accents*, des *tropes* ou *figures*. (Voy. l'abbé Goujet, *Mémoire historique et littéraire sur le Collége royal de France*, tome 1.) L—B—E.

PARASOLS (B. (1) de), poète provençal, n'est connu que par les *Vies* de Jean de Nostre-Dame. Suivant Saint-Cezari, il était né dans le Limousin ; mais Nostre-Dame place le lieu de sa naissance à Sisteron, et ajoute qu'il était fils d'un médecin de la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence. Il paraît qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique ; ce qui ne l'empêcha point de composer, à la louange des dames, divers écrits en rime provençale dont le Monge des îles d'Or (*V.* Oberto), avait lu plusieurs fragments. La vie de la reine Jeanne lui fournit aussi le sujet de cinq tragédies. Nostre-Dame, qui en rapporte les titres (ch. 72), dit que ces pièces « valoient tous les trésors du monde, et que le poëte les remit secrètement au pape Clément VII, qui tenoit alors sa cour à Avignon. Le pontife lui témoigna sa reconnoissance de ce présent, en lui donnant un canonicat du chapitre de Sisteron, avec une prebende à Parasols, où il se retira, et peu de jours après y trespassa esteint de poison », environ l'an 1383. Le récit de Jean de Nostre-Dame est la seule source où ont puisé nos anciens bibliothécaires et les frères Parfaict, qui ont consacré un assez long article à Parasols dans l'*Histoire du théâtre*

(1) J. de Nostredame ne désigne pas autrement ce poète. Les frères Parfaict supposent qu'il se nommait *Barthelemi*, Crescimbeni conjecture qu'il avait nom *Bertrand*, et les auteurs du *Dict. universel* le nomment *Bernard*.

français. Mais l'abbé Millot, qui s'est trompé en supposant que Nostre-Dame avait confondu Parasols avec Berenger de Palasols, poète catalan, de la fin du douzième siècle, n'en a pas moins démontré que tous les détails donnés par ce biographe étaient imaginés pour relever la gloire des poètes provençaux, et leur attribuer l'invention de l'art dramatique, « art » qui fut toujours ignoré des trouba- » dours. Environ quatre mille piè- » ces que nous avons rassemblées » d'eux, ajoute Millot, rappellent » une infinité d'usages de leur temps; » et aucune, l'idée de tragédie ou de » comédie. Quoi cependant de plus » capable d'intéresser des poètes, de » leur fournir des images et des ré- » flexions? Leur silence prouve que » le théâtre n'existait point (*Histoire des troubadours*, I, 443). » Malgré une autorité si imposante, les auteurs du *Dictionnaire universel*, qui fixent la mort de Parasols au 19 novembre 1383, ne craignent pas d'ajouter que ce poète « est le » premier auteur connu des *Mystères* (quoiqu'on ne lui attribue » point de mystères), qui paraissent » avoir commencé l'an 1378 (en » Provence sans doute), et qui ont » occupé la scène cent soixante-dix » ans. Dans ses ouvrages, grossiers » ainsi que son siècle, on voit bril- » ler de temps à autre quelques étin- » celles de talent (Nostre-Dame lui- » même ne les avait pas lus). « La » reine Jeanne, qui avait été insul- » tée dans les vers de Parasols (c'est » une supposition), défendit dans » ses états la représentation de ses » comédies (l'auteur ne les fit pas » représenter; il les remit *secrètement* au pape). « Cette défense fit *avorter* » *l'enfance de l'art* qui ne recom- » mença ses essais que long-temps » après. » Ce n'est point là écrire l'histoire, mais mettre les rêves de son imagination à la place de la vérité. W—s.

PARC (Du). *V.* Sauvage.

PARCELLES (Jean), peintre de marines, naquit à Leyde, vers 1597, et fut élève d'Henri Vroom. Il a excellé à peindre la mer sous tous ses aspects. Pour mieux rendre les tempêtes sur mer, il se plaisait à les étudier; et il s'exposa souvent aux plus grands périls pour rendre son imitation plus parfaite. L'habitude d'étudier la nature lui avait donné la plus grande facilité d'invention; mais il savait retenir son génie dans de justes bornes, et il ne s'écartait jamais de la vérité. Il défia un jour Knipberghen et Van Goyen, tous deux habiles peintres de paysages, à qui ferait le mieux un tableau dans le cours de la journée, et en présence d'amis communs. Knipberghen choisit une grande toile pour faire son paysage. Il semblait qu'il prît sur sa palette les ciels, les lointains, les arbres, les rochers tout faits, et qu'il ne fit que les transporter sur la toile: ce bon tableau fut achevé avant le temps. Van Goyen se contenta d'appliquer sur sa toile du clair, du brun, sans laisser deviner ce qu'il voulait représenter. Bientôt on vit, pour ainsi dire, éclore de ce chaos un ciel léger, des lointains, des fabriques, des hameaux, une chute d'eau qui s'étendait en rivière, où l'on voyait de nombreuses embarcations, pleines de figures touchées avec finesse: ce tableau heurté avec esprit, et d'une excellente couleur, charma les spectateurs. Parcelles suivit une marche toute différente: il resta long-temps à méditer sur le tableau qu'il voulait exécuter sans rien dessiner ni rien

peindre; et lorsqu'il eut bien arrêté toutes ses idées, il se mit à peindre avec une extrême rapidité, et, dans le temps prescrit, il eut fini son tableau représentant une marine, qui enleva tous les suffrages. Les productions des deux autres concurrents étaient plus riches de détails; les effets en étaient plus piquants, peut-être: mais l'ouvrage de Parcelles était la nature elle-même, et renfermait toutes les parties de la peinture. Cet habile artiste mourut à Leyerdorfs, laissant un fils, nommé Jules, qui marcha sur ses traces. On a souvent confondu leurs tableaux; et l'erreur est d'autant plus facile que tous deux les marquaient des lettres J et P. Plusieurs marines du père ont été gravées, Amsterdam, N. J. Visscher, 1620. P—s.

PARCIEUX (De). *V.* Deparcieux.

PARDAILLAN, duc d'Antin (Louis-Antoine de). *V.* Gondrin, XVIII, 62.

PARDIES (Ignace-Gaston), habile géomètre, né, en 1636, à Pau, était fils d'un conseiller au parlement de cette ville. Il entra chez les Jésuites à l'âge de seize ans; et après avoir professé quelque temps les belles-lettres avec succès, il s'appliqua à l'étude de la philosophie, et embrassa les principes de Descartes, sans l'avouer cependant pour son maître. Regardé par les partisans, encore très-nombreux, du péripatétisme, comme un cartésien déguisé, il s'en défendit constamment, mais sans pouvoir les convaincre: il fut obligé, plusieurs fois, de justifier les principes qu'il avait avancés, par la seule raison qu'ils ne s'accordaient pas avec ceux de l'école. Chargé de professer les mathématiques au collége de Louis-le-Grand, à Paris, il s'en acquitta d'une manière brillante; et l'on attendait de lui des ouvrages importants, quand une fièvre, qu'il contracta en portant les secours de la religion aux prisonniers de Bicêtre, l'enleva aux sciences, en 1673, à l'âge de trente-sept ans. Le P. Pardies joignait à des connaissances variées, le caractère le plus heureux et une piété solide; il était en correspondance avec plusieurs savants, parmi lesquels il suffit de nommer Newton, qui faisait un cas particulier de ses lumières. On a de lui: I. *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4°. Cet opuscule contient la description du sciatère, instrument ingénieux pour tracer toutes sortes de cadrans, même sur les surfaces irrégulières. Il en a publié l'extrait en français, ibid., 1673, in-12. II. *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12. III. *Discours du mouvement local*, Paris, 1670; ibid., 1673, in-12. L'auteur a joint à la seconde édition quelques notes pour écarter le soupçon de cartésianisme. IV. *Éléments de géométrie*, ibid., 1671, in-12; réimprimés plusieurs fois. La clarté fait le principal mérite de cet ouvrage, qui a été traduit en latin par Schmitz, Iéna, 1685, in-12, et par Joseph Serrurier, professeur de mathématiques, à Utrecht, 1711, in-12. V. *Discours de la connaissance des Bêtes*, ibid., 1672, in-12. C'est de tous les ouvrages de Pardies celui qui a fait le plus de bruit lors de sa publication: après avoir présenté tous les raisonnements des Cartésiens, pour démontrer que les animaux sont de pures machines, l'auteur les réfute si faiblement qu'on dut le regarder comme un transfuge. VI. *Lettre d'un Philosophe à un*

Cartésien de ses amis, ibid., 1672, in-12: le fond de cet ouvrage appartient au P. Rochon, jésuite de Bordeaux; mais c'est le P. Pardies qui l'a mis en état de paraître, de sorte qu'on le lui attribue assez communément. C'est une réfutation de quelques principes de Descartes. VII. La *Statique* ou *la Science des forces mouvantes*, ibid., 1673, in-12. Cet ouvrage est la suite du *Discours sur le mouvement*; et ces deux opuscules faisaient partie d'un traité complet de *Mécanique*, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer. La plupart des ouvrages qu'on vient d'indiquer ont été réunis sous le titre d'*OEuvres* du P. Pardies, Lyon, 1725, in-12. Le *Recueil* de ses traités de mathématiques avait déjà paru en latin, 1701, in-8°. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la Guerre* et un d'*Optique*, ainsi qu'une *Description du Globe céleste*, en latin et en français. L'*Atlas céleste* a été publié par le P. de Fonteney, Paris, 1674, in-fol. max.: on y voit les routes des comètes qui avaient paru jusqu'à cette époque; et dans un nouveau tirage qui fut fait de ces cartes, vers 1693, on a ajouté les comètes qui avaient paru depuis la première édition (1). L'Atlas de Pardies eut beaucoup de succès jusqu'à la publication de celui de Flamsteed, qui est incomparablement supérieur (*V.* la *Biblioth. astronomique* de La lande, pag. 282). On a encore du P. Pardies une traduction française de l'ouvrage du P. Bartoli: *Des Miracles de saint François-Xavier*, Paris, 1672, in-12; avec une *Préface* sur la foi due aux miracles; et l'on trouve dans les *Transactions philosophiques* de 1672 et 1673 (n°. 84 et 85), ses Remarques sur la théorie newtonienne de la lumière, avec les réponses de Newton. On peut consulter, pour plus de détails, son *Éloge* dans les *Mémoires de Trévoux*, avril 1726, dont Niceron a donné un extrait dans le tome 1er. de ses *Mémoires*. Le P. Pardies a un article assez étendu dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. W—s.

PARÉ (Ambroise), le père de la chirurgie française, naquit à Laval dans le Maine, vers le commencement du seizième siècle. Son père, après lui avoir fait apprendre ce que l'on enseignait alors dans les écoles, le mit en pension chez un chapelain, nommé Orsoy, lequel, à raison de l'extrême modicité de la somme qu'on lui payait pour enseigner le latin à cet enfant, tâchait de se dédommager en le faisant travailler à son jardin, en lui donnant sa mule à soigner, et en l'employant à d'autres corvées semblables. Le jeune Paré, en sortant de la maison du chapelain, fut placé chez un chirurgien de Laval, nommé Vialot, duquel il apprit à phlébotomiser. Le lithotomiste Laurent Colot, fort jeune alors, étant venu opérer de la taille un des confrères du chapelain, Paré assista avec empressement à l'opération; et se sentant une vocation décidée pour la haute chirurgie, il prit la résolution de se rendre à Paris, pour suivre les leçons des maîtres qui y brillaient à cette époque, et qui expliquaient les ouvrages de Lanfranc, et de Gui de Chauliac. Jacques Goupil, professeur au collège de France, l'employait auprès de ses malades, pour la petite chirurgie, et contri-

(1) Ces cartes, passablement exécutées, ne sont qu'une compilation des cartes ou catalogues qui existaient alors, et n'ont jamais été d'une grande utilité pour l'astronomie; on y peut reconnaître à-peu-près les longitudes et les latitudes, les ascensions droites et les déclinaisons. L'époque est celle de 1686. D—L—E.

bua à développer en lui le goût de l'étude et le talent de l'élocution; car Paré parlait très-bien. Attaché, en qualité de chirurgien, au sieur René de Monte-Jean, colonel-général des gens de pied, Paré accompagna, en 1536, ce seigneur en Italie, et revint à Paris, après la prise de Turin et la mort de son protecteur. Sa grande expérieuce et sa bonne renommée le firent élever au rang de chirurgien gradué, ou docteur en chirurgie au collége de Saint-Edme: il en devint le prévôt, et ne fit jamais partie de la communauté des barbiers. En 1552, il fut nommé chirurgien ordinaire du roi Henri II, et servit en cette qualité François II, Charles IX et Henri III. Ce fut peu de temps après sa nomination, que la faible garnison de Metz, attaquée par Charles-Quint en personne, à la tête d'une armée de cent vingt mille hommes, et consternée de voir que la mort était la suite de presque toutes les blessures, réclama des bontés du roi que Paré y fût envoyé. Les ordres furent aussitôt donnés; et grâce à l'infidélité d'un capitaine italien, le chirurgien français fut introduit dans la place. Sa présence fut regardée comme un bienfait du ciel: généraux et soldats, pressés autour d'Ambroise, lui prodiguaient les témoignages de leur estime et de leur affection, et s'écriaient: « Nous ne craignons plus de mourir de nos blessures; notre ami est parmi nous. » L'auteur des Anecdotes françaises et la plupart des écrivains ont attribué à Paré la guérison du duc François de Guise, qui avait reçu, devant Boulogne, un coup de lance, dont le fer, et une partie du fût qui avait traversé depuis un peu au-dessus du nez jusqu'entre la nuque et l'oreille, furent retirés avec le plus grand succès, à l'aide d'une tenaille de maréchal. Ambroise Paré, vivant à la cour, eut de bons amis, et beaucoup d'ennemis. Des médecins qui le haïssaient, l'accusèrent d'avoir empoisonné François II, en lui faisant des injections dans l'oreille droite, qui depuis long-temps coulait et était douloureuse. Cette horrible imputation parvint jusqu'à Catherine de Médicis, qui s'écria: « Non, non, Ambroise est trop » homme de bien, et notre bon ami, » pour avoir eu la pensée de ce pro» jet odieux. » Charles IX souffrait cruellement des accidents qui lui étaient survenus à la suite d'une saignée au bras, et déjà tout faisait craindre une issue funeste, lorsque, par une thérapeutique aussi habile qu'énergique, Paré sut conjurer le danger, et sauva la vie du prince. Il en fut bien recompensé; car à l'époque du massacre de la Saint-Barthélemi, le roi, dit Brantôme, ne voulut sauver la vie a personne, sinon à maître Ambroise Paré, son premier chirurgien. « Il l'envoya quérir, et venir le soir dans sa chambre et garderobe, lui commandant de n'en bouger, et disoit qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré. » Ambroise sut, dans une autre occasion, profiter de son crédit près du prince, pour sauver la vie d'un de ses confrères. Jean Chapelain, premier médecin de Charles IX, avait été accusé de haute-trahison par ses ennemis. Le roi, qui l'aimait, s'en plaignit à son cher Ambroise, qui lui dit: « Non Sire, non, les coupables » sont les accusateurs qui cherchent » à vous enlever un de vos meilleurs » serviteurs »; et Charles alla dîner chez son médecin, reçut la coupe de sa main, et but d'un trait. (Nancel,

in opusc. page 102.) Henri III n'eut pas moins de bienveillance pour Paré. On sait que le savant Duret (Louis) avait élevé Achille de Harlay, ce magistrat si integre, si éclairé, si courageux. Un jour le roi s'écria, en le voyant : *Durete, si filium haberem, tuæ curæ ejus educa io et institutio esset.* Ambroise était présent. « M'avez-vous com» pris, lui demanda le roi ? — Oh » qu'oui, Sire, répondit le chirur» gien, c'est-à-dire que vous donne» riez l'esprit du prince à manier à » maître Louis, et le corps à mai» tre Ambroise. » Le roi s'amusa fort de cette réponse. Henri aimait à s'entretenir avec son premier chirurgien, de l'anatomie et de la chirurgie. Paré fit graver les instruments et fit imprimer, dans un cahier à part, les figures d'anatomie qu'on voit dans ses OEuvres, pour complaire au roi, qui n'ayant pas le temps de lire des ouvrages de ce genre, se contentait de voir les portraits et les figures. Paré parle des frais que les gravures lui avaient coûtés; mais il ajoute : « Je » ne me soucie pas de ces frais, pour » complaire à mon bon maître. » Paré avait toujours eu le goût de l'histoire naturelle. Il se plaisait dans les cabinets de ce genre, et avait fait lui-même une collection de pièces rares et curieuses, dont il devait une grande partie à la munificence de Charles IX, qui lui envoyait la plupart des oiseaux étrangers qu'on lui apportait, pour les embaumer. En 1575, Henri III eut une otalgie si aiguë, et accompagnée de symptômes si étranges, qu'on renouvela les soupçons d'empoisonnement. Mais ce fut vainement qu'on essaya de rendre Paré suspect : il ne fit aucun remède, ni injections, ni applications, qu'en présence des médecins que Catherine avait placés près de son fils. Les médecins de la cour, jaloux de la considération que l'on accordait à Paré, cherchaient toujours à l'éloigner de leurs consultations ; il dit un jour au docteur Auger Ferrier, médecin de Catherine de Médicis, lequel avait empêché qu'il n'assistât à une consultation à la cour, et lui avait montré peu d'égards : « Ingrat ! tu as » battu ton père. » Ferrier était fils d'un chirurgien de Toulouse. Ce fut par ordre du roi et de la reine, que Paré fut appelé lors de la maladie à laquelle Charles IX succomba. On le consulta en cachette dans plus d'une circonstance ; et l'on a trouvé dans ses papiers que, si l'on eût voulu le croire, le fils aîné de Jeanne d'Albret ne serait pas mort. Les seigneurs de la cour appelaient les tisanes que leur donnait Paré, de l'ambroisie : « Je vis d'ambroisie, » disait un jour à Henri III, Saint-Megrin, son mignon, que Paré traitait d'un mal galant. L'anecdote suivante prouve la haute considération dont Paré jouissait à la cour. Bussy d'Amboise, l'un des plus braves seigneurs du temps, descendait un matin avec Ambroise Paré. Un huissier du roi vint, de la part de S. M., appeler Ambroise. Bussy entendit *d'Amboise*, et, croyant que c'était lui que le roi appelait, s'empressa d'entrer chez S. M. ; mais c'était le chirurgien que le roi demandait. Les courtisans ayant ri de cette méprise, Bussy leur dit : « Si je n'é» tois pas d'Amboise, je voudrois » être Ambroise ; il n'est pas un » homme dont je fasse plus de cas. » Cette justice était due au mérite d'Ambroise, comme chirurgien, et à ses vertus privées. Il refusa les offres qui lui furent faites par un prince étranger pour l'attirer à son service ; et il se déguisa, afin de se

soustraire à l'avidité des Espagnols, qui l'avaient fait prisonnier dans Hesdin, voulant ménager au roi et à l'état le prix d'une forte rançon, qu'on n'eût pas manqué d'exiger. Ambroise Paré mourut à Paris, le 20 déc. 1590. Nous avons de lui : I. *Manière de traiter les plaies faites par arquebuses, flèches*, etc., in-8°., Paris, 1545, 1552 et 1564. C'est un heureux hasard qui mit Paré sur la voie d'une méthode plus rationnelle de traiter les plaies d'armes à feu, qu'il regardait encore d'après Jean de Vigo, comme vénéneuses, et qu'il cautérisait avec l'huile de sambuc bouillante. Voici comme il raconte le fait : « Enfin, mon huile » me manqua, et fus contraint d'ap» pliquer en son lieu un digestif fait » avec jaune d'œuf, huile rosat et » térébenthine. La nuit, je ne pus » bien dormir à mon aise, craignant, » par faute d'avoir bien cautérisé, » trouver les blessés où j'avois failli » à mettre de ladite huile, morts » empoisonnés, qui me fit lever de » grand matin, pour les visiter, où, » outre mon espérance, trouvai ceux » auxquels j'avois mis le médicament » digestif, sentir peu de douleur, et » leurs plaies sans inflammation ni » tumeurs, ayant assez bien reposé » la nuit. Autres où l'on avoit appli» qué ladite huile bouillante, les trou» vai fébricitans, avec grande dou» leur et tumeur aux environs de » leurs plaies. Adonc je me délibé» rai de ne jamais plus brûler ainsi » cruellement les pauvres blessés » d'arquebusades. » Il raconte aussi avec quelle assiduité il fit la cour au chirurgien de Turin, François Voste, qui lui racontait des choses *moult instructives*, et duquel il obtint enfin, après deux ans de soins et à force de présents, le secret du baume avec lequel il traitait les plaies d'arquebuses. II. *Briève collection de l'administration anatomique*, Paris, 1549, in-8°. On ne fait honneur à Ambroise d'aucune découverte en anatomie : au contraire, on l'a toujours accusé, Riolan surtout, d'ignorer cette partie de la science, et d'y avoir fait des bévues. Cependant il est incontestable qu'il a le premier décrit la membrane commune des muscles. Il connaissait les nerfs récurrents, et sut expliquer une paralysie du bras produite par un coup qui en avait offensé les nerfs. III. *Les OEuvres d'Ambroise Paré*, etc., in folio, fig., Paris, 1561 : l'édition de Lyon, 1685, est au moins la treizième. Jacques Guillemeau, élève de Paré, en donna une traduction latine (*Ambrosii Paræi opera, novis iconibus elegantissimis illustrata*), etc., Paris, 1582, in-fol., Francfort, 1594, 1610, 1612, in-fol. L'ouvrage parut aussi en anglais, Londres, 1578, 1634, in-fol. ; en allemand, Francfort, 1604, 1631, in-fol. ; en hollandais, Leyde, 1604, in-fol. M. P. Reydellet annonçait, en 1821, une nouvelle édition des OEuvres de Paré, augmentée de notes explicatives, et des opinions, méthodes et procédés nouveaux comparés avec ceux de l'auteur. La publication de ce grand ouvrage, dans lequel Paré avait traité de la médecine, lui valut la jalousie et l'animadversion des médecins ses contemporains ; ils lui suscitèrent les plus grands obstacles. Ambroise Paré, dit Louis Guyon (*Diverses leçons*, tome II, liv. 2, ch. 8, page 298), « chirurgien de » trois rois consécutivement, docte » et expert, qui a mis en lumière » beaucoup de bonnes et belles œu-

» vres, lesquelles furent pour quelque » temps empêchées d'être imprimées » et mises en lumière par le collége » des doctes médecins de Paris, non » pour aucune erreur qu'on y eût re» connue, touchant l'art duquel il » traitoit, mais parce qu'en son livre » de la génération, en aucuns passa» ges, par inadvertance, il en avoit » écrit un peu irrévéremment; et » après qu'il eut corrigé, il ne se » trouva plus d'opposition. » Paré, obligé de céder à l'orage, avoua *que ce qu'il y avoit de meilleur dans ce traité étoit compilé des bons médecins*. Mais cet aveu ne regarde que son traité des Fièvres : « Pour ce qui » est de la chirurgie, dit-il, ne veux » me faire ce tort que de ravir à ma » diligence ce qui lui est dû, pour » l'attribuer aux autres, à qui je n'en » suis redevable. Je dis donc que » tout cet ouvrage est à moi, et n'en » puis être fraudé comme attentant » nouvelleté, puisque je l'ai bâti en » mon propre fonds, et que l'édifice » et les matériaux m'appartiennent.» Son ouvrage lui attira de nombreux ennemis, et fut le signal de mille persécutions. Gourmelin, Dalechamp et Riolan voulurent en effacer jusqu'aux traces; et l'on vit les Delacorde, les Paulmier, les Duchesne, les Compagnon, les Filioli, athlètes sans nom et sans vigueur, se ranger tour-à-tour sous la bannière de ses injustes persécuteurs. On a prétendu que Grevin l'avait aidé dans la rédaction de son traité de la Peste, dans celui des Fièvres, des Monstres, etc. Plût à Dieu que jamais aucun de ces écrits n'eût vu le jour! et si Paré montra souvent une grande crédulité, il ne fit que se conformer à l'esprit de son siècle. Mais il est faux que ce jeune médecin, mort à l'âge de trente ans, à Turin, au service de Marguerite de France, femme du duc de Savoie, ait jamais aidé Paré dans la rédaction de ses œuvres. Il s'occupait plus de littérature que de médecine. Les biographes, et surtout Haller, qui n'a cessé de montrer le plus grand acharnement contre les chirurgiens, ont fréquemment répété, sur la parole des premiers détracteurs d'Ambroise, que ce fut le médecin Canape qui composa l'ouvrage de ce chirurgien célèbre, et que son traité sur les Plaies d'arquebusades n'était qu'une copie de ceux de Ferri, Maggius, Rota et Botal. Rien n'est plus faux : Paré n'eut besoin du secours de personne pour écrire; et les médecins de son temps ne firent peut-être que défigurer ses œuvres, en y liant quelques mauvais traités qui n'étaient pas de lui. Nous devons aussi le justifier du plagiat dont on l'a accusé. Avant Paré, Maggius, Gersdorf, Riff, Devigo et Ferri étaient les seuls qui eussent écrit sur les plaies d'armes à feu. Le premier n'en avait parlé que très-brièvement; et l'on sait, par ce que nous avons rapporté plus haut, si Paré a pillé les autres qui étaient tous des cautérisateurs. Son premier traité est de 1545 : Maggius ne fit imprimer le sien qu'en 1548, et Paré ne le connut qu'en 1565, lorsqu'il eut à repousser les outrages et la jalousie de Gourmelin. De même, Rota et Botal dans les traités desquels M. Portal (*Hist. de l'anatomie et de la chirurgie*) prétend que Paré puisa le sien, ne les firent imprimer, l'un qu'en 1555, et l'autre en 1560. On a aussi reproché à Paré d'avoir hérissé son ouvrage de noms d'auteurs grecs et latins; mais en cela il n'a eu que le tort de sacrifier au mauvais goû de son temps, qui était de faire pa-

rade d'érudition. Quant au style, il est sien, et nul n'a mis un mot dans ses œuvres. Il y a plus, personne de son temps n'écrivait mieux que lui : habituellement à la cour et avec les grands, il en avait contracté l'aisance et la pureté de langage. Il parlait fort bien l'italien, et Catherine de Médicis aimait à s'entretenir avec lui dans cette langue. On peut d'ailleurs comparer les ouvrages de ses contemporains; et l'on jugera qu'il n'est point de médecin qui ait mieux écrit qu'Ambroise. De quelque point de chirurgie que l'on traite, il faut citer Paré, qui n'en a pas, il est vrai, toujours parlé avec une grande perfection, mais qui l'a aperçu et quelquefois aprofondi. Avant que Monro, Simson, Bromfield, Theden, Bell, et surtout Desault, eussent reconnu l'existence des concrétions articulaires, et en eussent fait l'extraction, Paré avait fait, en 1558, la même découverte et la même opération. Il fut le restaurateur de la ligature immédiate des artères, et parla le premier de la fracture du col du fémur, comme d'une maladie distincte de celles qui arrivent au reste de la longueur de cet os. Il a signalé la squirrosité de la glande prostate, comme la cause des dysuries chroniques, qui sont si souvent la suite des gonorrhées invétérées. Il a très-bien décrit les maladies des yeux, et perfectionné plusieurs procédés opératoires. Il a aussi perfectionné l'opération du trépan, et inventé plusieurs instruments utiles. Il a le premier constaté qu'une dent peut bien reprendre, lorsqu'après l'avoir arrachée, on la replace de suite. Du temps de Paré, il y avait partout des renoueurs, qui étaient presque exclusivement en possession de réduire les luxations, et de traiter les fractures. Ambroise criait souvent contre ces gens-là, et se fâchait contre les seigneurs de la cour, qui les protégeaient, et qui entretenaient l'absurde préjugé qu'un chirurgien ne devait pas se mêler de cette partie si essentielle de la chirurgie. IV. *Traité de la peste*, Paris, 1568, in-8°. La peste avait, en 1564, rendu Paris presque désert. La cour était allée à Lyon. Ambroise montra le plus grand zèle dans les soins qu'il donnait aux malades. Ce fut sur l'invitation de Charles IX qu'il composa ce Traité, dédié au docteur Castelan, premier médecin de la reine, et médecin ordinaire du roi. Voici comment Paré se justifie de l'avoir écrit : « J'ai » (dit-il à Castelan, qu'il appelle » son bon ami), volontiers entre-» pris cette œuvre; combien que je » sçusse avant qu'y mettre la main, » que plusieurs doctes personnages » avoient traité cet argument si doc-» tement, qu'il ne falloit pas que je » songeasse à y ajouter quelque cho-» se, et encore moins reprendre on » ajouter. Mais quoi? sa Majesté a » voulu entendre de ma bouche ce » que Dieu m'en a departi, et, par » ce moyen, le faire entendre à un » chacun; je ne puis autre chose que » lui obéir. » Cet aveu prouve que ce n'était pas pour empiéter sur les droits des médecins, que Paré avait écrit ce Traité, dont on a dit qu'il n'était point l'auteur. Son *Éloge*, par le docteur Vimont, in-8°. de 60 pages, Paris, 1814, a remporté le prix, au jugement de la société de médecine de Bordeaux. P. et L.

PARÉ. *V.* PAREUS.

PAREDÈS (GARCIA DE). *V.* GARCIA, XVI, 438, et GONZALVE, XVI, 78, not.

PAREJA (JEAN DE), peintre de portrait et de genre, naquit à Sé-

ville, en 1606, de parents esclaves. Il vint en la possession de Velasquez; mais on ne sait si ce fut par héritage ou par achat. Lorsque son maître fut appelé à Madrid, il le suivit, et fut employé à nettoyer ses pinceaux et à préparer ses toiles. La vue des ouvrages de son maître lui inspira le goût de la peinture: mais l'état de servitude dans lequel il vivait, et la timidité de son caractère, l'empêchèrent de se livrer ostensiblement à son goût; et ce n'était qu'en secret et à l'insu de tous les autres élèves, qu'il s'occupait à copier chaque ouvrage de Velasquez. Quelque profitable que lui fût cette étude, il n'osait découvrir son talent. Velasquez ayant été chargé par Philippe IV de se rendre en Italie, pour y réunir des objets d'art, Pareja le suivit; et la vue des chefs-d'œuvre que renfermait cette contrée augmenta encore son amour pour son art, et elle ajouta à ses progrès. A son retour à Madrid, en 1651, il prit la résolution de découvrir son savoir-faire. Il se mit à peindre un petit tableau avec tout le soin dont il était capable; et lorsqu'il fut achevé, il le plaça dans l'atelier de son maître, ayant soin de tourner la peinture du côté de la muraille. Le roi se plaisait souvent à venir dans l'atelier de Velasquez, pour le voir travailler: apercevant cette toile tournée contre le mur, il voulut savoir ce que c'était; Velasquez, ignorant lui-même ce que ce pouvait être, ordonne à Pareja de retourner ce tableau: celui-ci obéit. Le roi demande alors quel est l'auteur de cet ouvrage: Pareja tremblant se jette aux pieds du monarque, et lui avoue que c'est lui qui, à l'insu de son maître, s'est livré à la peinture. Philippe IV était non-seulement un connaisseur éclairé, mais un artiste qui n'était pas sans talent; charmé du mérite de Pareja, il s'adresse à Velasquez, et lui dit: « Un homme doué d'un » semblable talent ne peut rester es- » clave; » et le maître, pour obéir au prince, comme pour témoigner le plaisir que lui causait la conduite de son serviteur, lui accorda sur-le-champ la liberté, et lui donna le titre de son élève. Une telle faveur, loin d'enorgueillir Pareja, ne fit que redoubler son affection pour son maître: il continua ses services avec le même zèle; et, après la mort de ce grand peintre, il voulut servir également sa fille, qui avait épousé le célèbre paysagiste Martinez del Mazo. Il demeura auprès d'elle jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. Pareja acquit la réputation d'un excellent peintre de portraits. Il imitait d'une manière surprenante les belles teintes de son maître; et l'on attribue un grand nombre de ses portraits à Velasquez lui-même. Son plus bel ouvrage est la *Vocation de saint Matthieu*, qui est au palais d'Aranjuez. Le nombre de ses tableaux de genre est assez considérable, et ils jouissent d'une estime méritée. P—s.

PARENNIN. *V.* Parrenin.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre de genre, naquit à Madrid, en 1747, et eut d'abord pour maître don Antoine Gonzalez Velasquez; mais il entra bientôt après dans l'école de Charles-François Traverse, peintre français, qui avait suivi le marquis d'Ossun, ambassadeur de France, en qualité de gentilhomme. Son nouveau maître lui défendit de copier aucune estampe; il voulait qu'il ne dessinât que d'après l'antique et la nature. Il l'obligeait en outre d'improviser sur la toile différents sujets historiques. Cette mé-

thode donna une telle facilité au jeune Paret, que les dessins qu'il fit dans ce temps, paraissent l'ouvrage d'un maître consommé, et dénotent une grande fécondité d'invention. Son maître ne voulait même pas qu'il copiât ses ouvrages; et il l'engageait à imiter les beaux tableaux des premiers maîtres des écoles lombarde et flamande. C'était surtout dans la peinture des figures de petite dimension que Paret excellait; et ses ouvrages ne tardèrent pas à lui attirer les faveurs de la cour. Il voyagea en Italie, pour perfectionner ses talents. En 1780, il fut désigné par le roi, pour peindre les *Ports d'Espagne*. Il exécuta en partie cette collection; et le plus bel éloge qu'on puisse en faire, c'est que la plupart rappellent, sous beaucoup de rapports, les meilleurs ouvrages de Vernet. Un de ses grands mérites est de bien choisir ses points de vue. Peu de peintres ont eu, de son temps, autant d'instruction et de finesse dans le goût. Il a aussi fait, pour plusieurs ouvrages de librairie, de très-bons dessins qui ont été gravés. Ce qui contribue surtout à leur mérite, c'est le caractère national qu'il a su imprimer aux sujets qu'il traite. On fait un cas particulier des dessins qu'il a composés pour les *Nouvelles de Michel Cervantes*; et ses *Muses* pour le *Parnasse* de Quevedo, sont recherchées des amateurs. On connaît encore de lui une gravure à l'eau-forte, représentant un *Turc et des femmes*, qui prouve jusqu'où il aurait pu s'élever dans cet art, s'il l'avait cultivé. Parmi les nombreux tableaux qui ont fixé sa réputation, on en cite particulièrement deux: l'un représente le *Serment du prince des Asturies dans l'église de Saint-Jérôme*, ouvrage estimé pour l'exécution, que l'on voit au palais de Madrid, et dont l'architecture est digne de Pannini; l'autre est un *Tournoi*, dont tous les personnages figurent les portraits de la famille royale. Ce dernier tableau, d'une couleur brillante et d'une riche composition, fait partie du cabinet du palais d'Aranjuez. Les ouvrages de cet artiste sont répandus dans une grande partie de la Navarre et de la Biscaie; et une galerie, en Espagne, ne serait pas complète, si l'on n'y trouvait au moins un de ses tableaux. Cet artiste, dont le talent promettait de prendre un essor encore plus élevé, mourut dans la force de l'âge, le 14 février 1799.

P—s.

PAREUS (Philippe Waengler, plus connu sous le nom de), philologue allemand, était fils de David Pareus, Silésien d'origine, professeur de théologie à l'université protestante de Heidelberg, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de controverse, aujourd'hui oubliés, et mort le 15 juin 1622. Philippe prit, dans ses premiers ouvrages, les noms de Jean-Philippe; mais, depuis, il s'en est tenu au dernier. Il était né à Hemsbach (près de Worms), en 1576; il fit ses études à Neustadt et à Heidelberg, visita les académies étrangères, se fit recevoir maître-ès-arts à Bâle, étudia un an sous Th. de Bèze à Genève, fit quelques autres voyages, et revint à Heidelberg auprès de son père. Après avoir professé les humanités à Neuhausen, il devint recteur du collége de Neustadt. Les Espagnols s'étant emparés de cette ville, au mois de juillet 1622, en chassèrent Pareus, et pillèrent sa bibliothèque. Il eut depuis plusieurs rectorats de collége: il avait celui de Hanau, en 1645; sur quoi Bayle obser-

ve que Freher a donc eu tort de le faire mourir en 1643. D'ailleurs, en 1647, Philippe mit au jour les œuvres exégétiques de son père. Comme il n'a pas publié le reste de ses ouvrages, ainsi qu'il l'avait promis, il est à croire qu'il mourut peu après, et peut-être en 1648. Niceron a donné un article à Pareus, dans lequel on trouve une longue liste de ses productions. Les plus remarquables sont les écrits nombreux qu'il a publiés sur Plaute : I. *Plauti comediæ cum dissertationibus et notis perpetuis*, 1610, in-8°., 1619, in-4°., 1641, in-8°. II. *Lexicon Plautinum*, 1614, in-8°., 1634, in-8°. III. *Electa Plautina*, 1617, in-4°. IV. *De imitatione Terentiana ubi Plautum imitatus est*, 1617, in-8°. V. *Ad senatum criticum adversus personatos quosdam Pareomastigasprovocatio pro Plauto et Electis Plautinis*, 1620, in-8°. C'est une réponse violente et brutale à la critique violente et brutale que Gruter avait faite des écrits de Pareus, sur Plaute : les malheurs, les dangers dont était menacé le pays où ils demeuraient, ne détournèrent pas de leur querelle les deux adversaires, et ne purent adoucir leur aigreur. VI. *Analecta Plautina*, dans un septième volume que Pareus publia, en 1623, du *Thesaurus criticus* (de Gruter). Les *Analecta*, datés de 1611, mais imprimés après la fuite de Paréus, sont remplis de fiel, et témoignent que le malheur n'avait rien rabattu de son humeur emportée. Moreri, Bayle, Freher, et le continuateur de Boissard, parlent d'un *Anti-Owenus*, composé par Ph. Pareus contre l'*Anti-Pareus* de David Owen. Baillet, ni Prosper Marchand, n'ont parlé de cet *Anti-Owenus*, qui n'existe pas sous ce titre ; l'opuscule de Ph. Parcus, qu'on désigne ainsi, est intitulé : *Vindicatio*, et fait partie de *D. Davidis Parei de Potestate ecclesiastica et civili ; propositiones theologico-politicæ, earundemque vindicatio, pietatis ergò instituta à Philippo Pareo*, Francfort, 1633, in-12. A. B—T.

PAREUS (Daniel), fils du précédent, né à Neuhausen, vers 1605, avait suivi son père dans ses voyages ; il s'en sépara pour suivre une femme dont il était épris. En 1632, il habitait les environs de Metz ; de là il se rendit à Kaiserlautern, pour y enseigner les humanités. Cette ville ayant été prise, le 17 juillet 1635, Pareus fut massacré, ainsi que quelques autres ministres. Suivant une autre version, il fut tué par des voleurs de grands chemins. Outre des éditions de Musée, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucrèce, d'Héliodore, de Salluste, on lui doit : I. *Mellificium atticum*, Francfort, 1627, in-4°. ; recueil de sentences tirées des auteurs grecs. II. *Medulla historiæ universalis profanæ*, 1631, in-12. Bayle, ayant découvert que cet ouvrage était de Henri Alting, fait le reproche à Thomasius et à Almeloveen de n'avoir point parlé de ce plagiat. Mais Niceron croit justifier Paréus, en disant que, dans son épître dédicatoire, il avoue que le fond n'est pas de lui. III. *Lexicon Lucretianum*, 1631, in-8°. IV. *Rhetorica*, 1632, in-12. V. *Historia Palatina*, 1633, in-12 ; 1717, in-4°. VI. *Universalis historiæ ecclesiasticæ medulla*, 1633, in-12. A. B—T.

PARFAICT (François), né à Paris, le 10 mai 1698, fit, du théâtre et de son histoire, l'objet particulier de ses études. Il mourut le

25 octobre 1753. On a de lui : I. (Avec Marivaux), le *Dénouement imprévu*, comédie, 1724, in-12. II. (Avec le même) la *Fausse suivante ou le Fourbe puni*, comédie, 1724, in-12. III. Le *Quart-d'heure amusant*, janvier-mai 1727, in-12. IV. *Etrennes calotines, par le sieur Perd-la-raison*, 1729. V. Des *Notes* de l'édition des *Bains des Thermopyles par Mlle Scudery*, 1730, in-12. VI. *Aurore et Phœbus*, 1734, in-12. VII. *Agenda historique et chronologique des théâtres de Paris pour l'année* 1735, in-24. VIII. (Avec Claude Parfaict son frère) *Histoire générale du Théâtre français depuis son origine jusqu'à présent*, 1734-1749, 15 volumes in-12. L'ouvrage se publiait lentement; on refit les titres des premiers volumes en 1745, où on les réimprima. C'est à tort que le Moreri de 1759 donne 18 volumes à cet ouvrage. Le quinzième, dernier qui ait vu le jour, finit avec l'année 1721. C'est le fruit d'immenses recherches, et qui laisse cependant beaucoup à desirer. Leduchat (*Ducatiana*, I, 175-176) cite un exemple qui donne lieu de penser que les frères Parfaict ne sont pas exacts dans leurs citations. IX. (Avec le même), *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire par un acteur forain*, 1743, 2 vol. in-12. X. (Avec le même), *Histoire de l'ancien théâtre Italien, depuis son origine jusqu'à sa suppression en l'année* 1697, 1753, in-12. XI. (Avec le même), *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, 1756 ou 1767, 7 volumes in-12, dont le septième est intitulé *Additions et Corrections*. Cet ouvrage avait été achevé et fut publié par un nommé d'Abguerbe. C'est un répertoire très-considérable de renseignements, mais moins exact et moins méthodique que le *Dictionnaire* de Léris qui n'a cependant qu'un volume (*V.* Léris, XXIV, 233). C'est Voltaire lui-même qui a fourni l'article qui le concerne dans le *Dictionnaire* des frères Parfaict. Le septième volume ne vient pas jusqu'au 20 août 1755. XII. *Panurge, ballet comique en trois actes*, 1803, in-8°. L'éditeur fut Montonnet de Clairfons, qui y ajouta une préface et un petit écrit de sa façon contre Morel de Chefdeville (*V.* Moutonnet, XXX, 348). François Parfaict avait encore laissé en manuscrit une *Histoire de l'Opéra*, qui n'a pas vu le jour, et une tragédie lyrique intitulée, *Atrée*. Il fut éditeur des *OEuvres de Boindin*, 1753, 2 vol. in-12. — Claude Parfaict, frère du précédent, né à Paris, vers 1701, avait pour le théâtre le même goût que François; aussi, non-seulement fut-il, comme on l'a vu, son collaborateur pour plusieurs ouvrages; mais il entreprit une *Dramaturgie générale*, ou *Dictionnaire dramatique universel* : il n'a pas exécuté ce projet. Un chevalier du Coudray, qui prenait le titre d'*Itinérographe de l'empereur* (Joseph II), annonça, en 1777, qu'il avait les matériaux rassemblés par C. Parfaict, et qu'il donnerait la *Dramaturgie générale* : il n'en a rien fait. C. Parfaict avait obtenu, par la protection de la Pompadour, une pension de douze cents livres; il en jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 26 juin 1777. Le chevalier du Coudray, qui fit imprimer, en 1777, une *Lettre au public, sur la mort de MM. de Crébillon* (fils), *Gresset, et Parfaict*, a mis à la suite un petit écrit contre les comédiens, intitulé, *Il est temps de parler*, et que du Coudray dit être de Cl. Parfaict. Bien n'en

prouve l'authenticité; et, après l'avoir lu, on est tenté de soupçonner du Coudray lui-même de l'avoir composé. Mais c'est à Claude Parfaict que l'on doit la *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite, traduite du grec*, 1730, in-12. A. B—T.

PARIGI (GIULIO), architecte florentin et graveur à l'eau-forte, fut choisi par l'épouse du grand-duc Ferdinand Ier., pour enseigner le dessin et l'architecture militaire à ses quatre fils, Côme, Charles, Laurent et François, qui ne cessèrent, par la suite, de le combler de leurs faveurs. Tous les grands édifices qui s'élevèrent de son temps à Florence, lui furent confiés. C'est lui qui dirigea les fêtes magnifiques qui furent célébrées lors du mariage du grand-duc Côme II, et pour la réception de la reine Marie, en 1612. On peut en voir une relation détaillée, faite par le docteur Jacopo Cicognini, dans la *Vie* de notre artiste, écrite par Baldinucci. Il s'amusait quelquefois à la sculpture; et on lui doit la figure en stuc de *Saint Simon*, faisant partie des statues d'apôtres dans le couvent des Carmes déchaussés. Enfin les Italiens le regardent comme l'inventeur de la manière de graver à l'eau-forte des figures de petite dimension, et prétendent que Callot, ayant vu de ses ouvrages, se rendit exprès à Florence, pour apprendre de lui l'art dans lequel il s'est si fort distingué par la suite, sans avoir encore rencontré d'égaux. Parmi les planches que l'on doit à Parigi, on cite la *Vue de la flotte des Argonautes*, qui fit partie du spectacle donné sur l'Arno, lors du mariage du grand-duc Côme II, et les cinq *Intermèdes de la comédie de la Flora*, représentée lors du mariage d'Odoardo Farnèse, duc de Parme, avec Marguerite de Toscane. Ces gravures, supérieures aux premières, sont dans la manière de Callot, qui, sous la direction de son maître, grava lui-même une foule de fêtes, dont Parigi avait fourni les dessins. Cet habile artiste avait établi dans sa maison une académie où il expliquait Euclide, enseignait la mécanique, la perspective, l'architecture, et un procédé neuf et très-bon pour dessiner le paysage à la plume. Cette académie était fréquentée, non-seulement par les sept fils du fondateur, mais par une foule de citoyens de Florence et de toutes les parties de l'Europe, qui, par la suite, se distinguèrent dans la carrière des arts et dans celle des armes. On doit citer parmi eux le célèbre Ottavio Piccolomini, duc d'Amalfi, et les trois frères Remi, Antoine et Jean-François Cantagallina. Jules Parigi mourut en 1635.—Alfonso PARIGI, l'un de ses sept fils, fut le seul qui suivit la carrière de l'architecture. Lorsque Jules le crut suffisamment instruit, il voulut lui faire joindre la pratique à la théorie; et, le confiant aux officiers allemands qui avaient suivi ses leçons, il lui fit embrasser le métier des armes; et le jeune Alfonso ne tarda pas à se distinguer. Il obtint un grade supérieur dans l'artillerie. Mais, comme son père avançait en âge et avait besoin d'un aide éclairé, Alfonso revint à Florence, et, jusqu'à la mort de Jules, il partagea ses travaux. Malgré la solidité avec laquelle Brunelleschi avait construit le palais Pitti, le mur de la façade principale avait perdu son aplomb, et penchait de plus de huit pouces et demi du côté de la place. Les moyens qu'il employa pour le remettre d'aplomb

sont remarquables : il fit faire plusieurs ouvertures au mur extérieur, et y fit passer de fortes chaînes de fer, qu'il fixa au dehors avec de grandes clefs ; il adapta ensuite à l'extrémité des chaînes, qui passaient dans l'appartement, de fortes vis ; et, à force de les resserrer également, il parvint peu-à-peu à remettre en équilibre l'édifice qui penchait. C'est à lui que Florence doit encore le palais Scarlati, divisé en trois étages d'une manière très-habile, mais dont les fenêtres ne paraissaient pas aussi bien entendues. Il mourut le 17 octobre 1656. P—s.

PARINI (JOSEPH), littérateur italien, naquit le 22 mars 1729, à Bosizio, dans le Milanez. Ses parents étaient pauvres : il embrassa, d'après leurs conseils, l'état ecclésiastique ; et, afin de pourvoir à ses plus urgents besoins, il se vit contraint de travailler pendant quelques années chez un avocat. Mais un penchant irrésistible l'entraînait vers la poésie ; et il négligeait souvent Suarez et Barthole, pour ne s'occuper que de la lecture de Virgile, Horace, Dante, Arioste, et autres classiques latins et italiens. En 1752, il fit imprimer à Lugan (sous la rubrique de Londres), quelques compositions anacréontiques, qui eurent de la vogue, et le firent recevoir dans l'académie des *Trasformati*, où il eut occasion de se lier avec des auteurs déjà célèbres. D'autres compositions, non moins applaudies, l'appelèrent ensuite à l'Arcadie de Rome, et à d'autres sociétés littéraires d'Italie. Ces succès, cependant, n'améliorèrent pas sa fortune ; et il dut accepter l'emploi de précepteur, successivement dans les nobles familles de Borromeo et de Serbelloni. Se livrant alors à son goût dominant, il étudia de nouveau le grec ; et devint un des premiers poètes et hellénistes de l'Italie. Il se distingua comme bon critique, dans l'*Examen* qu'il publia en 1756, des *Progrès des Lettres humaines*, ouvrage de Bandiera, où cet auteur traite sans ménagement le père Segneri. Parini prit victorieusement la défense de ce célèbre prédicateur, contre les assertions hasardées de Bandiera. Le triomphe littéraire qu'il remporta quelque temps après sur le père Branda, ne s'obtint qu'aux dépens de sa délicatesse. Branda, dans son ouvrage *De la Langue toscane*, avait justement critiqué Maggi, Tanzi et Balestreri, qui, avec un véritable talent poétique, se plaisaient à écrire dans le barbare et insipide dialecte milanais. Le père Branda avait, en outre, été maître de Parini, dans le collége Arcimboldi à Milan ; et ce dernier lui avait d'assez grandes obligations pour lui devoir au moins des ménagements. Cependant l'ouvrage qui établit la réputation de Parini, fut un petit poème intitulé *Il Mattino* (la Matinée), qui parut en 1763. A cette époque, le comte Firmian était gouverneur de la Lombardie autrichienne, où il faisait renaître les sciences et les arts. (*V.* FIRMIAN.) Déjà il avait accordé sa protection spéciale au marquis Beccaria, à Pierre et Alexandre Verri (*V.* ces noms), et à d'autres littérateurs distingués, lorsqu'il voulut connaître l'auteur du *Mattino*, et lui confia la rédaction de la Gazette de Milan. Parini s'acquitta de ce travail avec succès, et donna lieu, dans une occasion, à une plaisante équivoque. A mesure qu'il écrivait, il plaçait la copie manuscrite dans une espèce de guichet, d'où l'imprimeur la tirait chaque fois qu'il en avait besoin. Son tailleur ayant passé par-

devant ce guichet, et ayant besoin de papier pour faire des mesures, aperçut le manuscrit qu'il crut avoir été mis là comme au rebut; il le coupa, sans s'embarrasser de ce qu'il contenait. Quand Parini apprit l'accident, ne pouvant pas se rappeler le contenu du dernier feuillet, qui était celui que le tailleur avait enlevé, et la gazette étant sous presse, il imagina d'y suppléer par la notice suivante, tout-à-fait de son invention, et qu'il mit sous la rubrique de Rome : « Le Saint-Père Ganganelli, » pour bannir à jamais le crime de la » castration, malheureusement trop » répandu en Italie, ordonne qu'on ne » reçoive plus ni dans les églises, » ni sur les théâtres des états ro- » mains, aucun chanteur qui ait subi » cette opération infamante; il en- » gage, en outre, tous les princes » chrétiens à promulguer cette même » défense dans leurs états. » Cette nouvelle supposée fut répétée par la gazette de Leyde et par les journaux français, de sorte que le pape en reçut des compliments publics des protestants, des catholiques, et surtout des philosophes. Alors parut, sur ce bref, une épître en vers, qui passa pour être de Voltaire, mais dont l'auteur était Ch. Bordes, de Lyon. Elle finit ainsi :

Aimez un peu moins la musique
Et beaucoup plus l'humanité.

Malgré toutes ces félicitations, la castration n'a paru cesser que depuis l'entrée des Français en Italie. Parini en fut quitte pour voir démentir sa fausse nouvelle dans le *Diario di Roma*. Après la publication du *Mattino*, il mit au jour, à différentes époques, d'autres petits poèmes, qui en sont la suite, tels que le *Midi*, le *Soir*, et la *Nuit*, dont nous parlerons plus bas. Le comte Firmian, de plus en plus favorable à son nouveau protégé, lui confia la chaire de belles-lettres et d'éloquence dans les écoles Palatines; et, après leur suppression, il lui conserva le même emploi dans le collége de *Brerae* (en 1769). Les leçons de Parini étaient très-suivies, et il avait tous les moyens de s'en acquitter avec succès : clarté, précision, savoir, éloquence, et desir de faire de bons élèves. Il remplit, avec un égal honneur, la chaire de beaux-arts, qu'il obtint quelque mois après, en conservant toujours la première. En 1776, il fut admis dans la société Patriotique de Milan, qu'on venait de créer, et qui le choisit ensuite pour faire l'éloge de l'impératrice Marie-Thérèse (morte en 1780). Parini en chargea un de ses amis : *Quel éloge puis-je faire de l'impératrice*, disait-il? *elle n'a été que généreuse; donner aux autres, c'est plutôt une politique qu'une vertu.* Cette impertinence lui attira quelques désagréments : son Mécène, le comte Firmian, venait de mourir; mais, heureusement pour Parini, la princesse Marie-Beatrix d'Este, épouse de l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanez, le prit sous sa protection. Quand l'empereur Léopold arriva dans la capitale de la Lombardie, il voulut voir Parini, lui fit un gracieux accueil, et le nomma préfet des études de Brera. Buonaparte, lors de son entrée à Milan, le nomma l'un des officiers municipaux. Agé de 67 ans, et affligé d'une cataracte à l'œil droit, il eut la faiblesse d'accepter cette place. Cependant, il sut par sa fermeté et sa prudence, comprimer les factieux, et épargner à la ville bien des malheurs : *On ne gagne pas les esprits*, disait-il,

par la persécution; on n'obtient pas la liberté avec la licence et les crimes. On gouverne le peuple avec du pain et de bons conseils; il ne faut pas le contrarier dans ses préjugés, mais les vaincre par l'instruction, par l'exemple, plus encore que par les lois. Le chirurgien Buzzi lui fit habilement l'opération de la cataracte dont il souffrait depuis plusieurs mois; et il reprit alors ses études avec la même assiduité qu'auparavant. Plutarque était un de ses auteurs favoris; aussi l'appelait-il le plus honnête homme parmi les écrivains. Parini avait le jugement sain, et le cœur droit et bienfaisant; il aimait une liberté raisonnable, et il condamna toujours les excès commis au nom de cette liberté qui n'est souvent qu'un prétexte aux diverses passions. Il se trouvait un jour à l'hôtel-de-ville, au milieu de gens dont il soupçonnait la probité: un inconnu, étant venu présenter une requête, se tenait, le chapeau à la main, et dans le maintien le plus respectueux. Parini, qui l'avait reçu avec politesse, lui dit: « *Point de façon, » mon ami, couvrez-vous la tête, » et prenez-garde à vos poches.* » Le général Despinoy ayant adressé des reproches amers et même des menaces aux officiers municipaux, Parini, qui était présent, dit en se tournant vers ses collègues: *Peu s'en faut que Monsieur ne fasse remonter nos écharpes jusqu'au cou, pour le serrer encore davantage au nom de la liberté.* Un furieux qui se trouvait un soir au spectacle à côté de Parini, voulait lui faire crier avec d'autres énergumènes: « Mort aux aristocrates! » Parini répondit d'une voix forte: — « *Mort à personne.... pas même à vous qui » êtes un factieux.* » Un fanatique lui reprocha un jour d'avoir fait l'aumône à des Allemands prisonniers. — *Je la ferais*, dit Parini, *à un Turc, à un Juif, à toi-même qui ne la mérites pas.* Dans ces temps de troubles, il répétait souvent à un de ses amis: *Etes-vous aujourd'hui aussi honnête homme que vous l'étiez hier?* A la rentrée des Autrichiens dans Milan, il eut à souffrir quelques persécutions; elles lui causèrent une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau. Il chercha dans la religion les consolations que le monde lui refusait, et il nourrissait, dit-on, sa piété par la vue des figures admirables du *Cénacle* de Léonard de Vinci; mais il ne put terminer la *Dissertation* qu'il se proposait de publier sur ce chef d'œuvre (1). Il ne se coucha pas durant sa maladie; et, une heure avant sa mort, il dicta au mathématicien Brambilla un sonnet improvisé sur la fragilité de la vie. Sentant les forces lui manquer, il se jeta sur son lit; et, après avoir fait ses adieux à ses amis: *Je me console*, dit-il, *avec l'idée de la Divinité; car je ne trouve d'autre règle pour la justice humaine que dans la crainte ou l'espérance d'un éternel avenir.* Ce furent ses derniers mots, et il expira aussitôt après, le 3 septembre 1799. Parini fut un des meilleurs poètes lyriques de l'Italie: il avait un talent remarquable pour l'ode, ainsi qu'il l'a prouvé dans celles qui ont pour sujet la *Chute*, la *Tempête*, la *Musique*, la *Nécessité*, l'*Auto-da-fé*, la *Guerre*, etc. Il s'essaya avec succès dans la poésie dramatique, et donna, pour l'arrivée de l'archiduc Ferdinand à Milan, son

(1) Voy. le *Cénacle de Léonard de Vinci*; par M. A. Guillon, 1811, in-8°., Avant-propos, p. xvii.

opéra d'*Ascanio in Alba*. Ce furent, pourtant, comme nous l'avons dit, ses quatre petits poèmes, la *Matinée*, le *Midi*, le *Soir*, la *Nuit*, qui établirent sa célébrité. On y trouve une satire de la vie que menaient les nobles milanais des deux sexes. L'ironie est d'autant plus fine, qu'elle est soutenue par un style élevé et plein d'images. Il décrit leurs mœurs et leurs occupations dans les quatre parties du jour employées à leur toilette, à leurs visites, à leurs somptueux repas, à leurs promenades, à leurs sociétés, jeux de hasard, spectacles, etc. On peut dire de lui ce que disait Voltaire de l'abbé Guenée, auteur des Lettres *de quelques Juifs*... « Il » mord jusqu'au sang, en faisant sem» blant de baiser la main. » Si Alfieri a créé en Italie un nouveau style tragique, Parini s'en est fait un pour la satire, dans laquelle il s'est éloigné de la route tracée par l'Arioste, Salvator Rosa, Adimari, etc. Ses poèmes sont écrits en vers libres non rimés, les plus difficiles de la poésie italienne. Frugoni, ayant lu la *Matinée*, dit : « Je reconnais à présent que je n'ai jamais su faire de vers libres, moi qui me croyais un maitre. » Alfieri, qui était en correspondance avec Parini, l'appelait *primo pittor del signoril costume*, premier peintre des mœurs de la noblesse. Parini était boiteux et souffrait d'une grande faiblesse aux bras et aux jambes. On attribua généralement cette infirmité à une cause bien cruelle. Le duc de Belgiojoso ayant cru reconnaître son portrait dans le *Mattino*, s'en était, dit-on, vengé, en faisant donner des coups de bâton au malheureux auteur, qui en était resté estropié, et qui n'en avait jamais pu tirer vengeance. Il est certain, que depuis la publication de cet ouvrage, les maisons de presque tous les nobles furent fermées à Parini. Ses *OEuvres* ont été réunies en six volumes in-8°. (Milan, 1801-04), et dédiées au consul Buonaparte. A la tête se trouve la vie de Parini, par l'éditeur (François Reina), écrite d'un style diffus et prétentieux. Les *Quatre Parties du jour à la ville* ont été traduites en français (par l'abbé Desprades), Paris, 1776, in-12; une autre traduction a été publiée, Paris, 1814, in-18.

B—s.

PARIS (Matthieu). *Voy.* Matthieu, XXVII, 482.

PARIS (François), prêtre, né à Châtillon, près Paris, d'une famille pauvre, fut secondé dans ses dispositions, mis à portée de suivre ses études, et promu au sacerdoce. Après avoir desservi la cure de Saint-Lambert près de Port-Royal-des-Champs, il vint à Paris, où il exerça la fonction de sous-vicaire à Saint-Etienne-du-Mont, et mourut fort âgé, en 1718. Outre quelques dissertations où il prouve, contre l'abbé Bocquillot, qu'un auteur d'ouvrages de théologie et de morale peut tirer un profit légitime et honnête de ses écrits, on a de lui divers livres de piété, entre autres, un *Traité de l'usage des sacrements*, imprimé en 1673, par ordre de Gondrin, archevêque de Sens; et une *Traduction de l'Imitation de J.-C.*, dont le privilége est sous le nom de Goury, mais que l'abbé Goujet attribue à l'abbé Pâris, imprimée chez Mariette, 1706; troisième édition, 1728, in-12. Un avertissement de 15 pages, et qui mérite d'être remarqué, offre un précis clair de la doctrine, du sujet et de l'esprit du livre de *l'Imitation*, dont cette traduction n'est pas seulement une explication, mais une pa-

raphrase continuelle. Le titre de la traduction annonce *qu'elle contient plusieurs choses très-édifiantes qui ne se trouvent que dans quelques anciennes versions;* et l'avertissement porte, que comme le sens est obscur ou indéterminé en plusieurs endroits dans les éditions communes, on l'a fixé comme on l'a trouvé dans l'ancien gothique français. C'est ce que répètent les Mémoires de Trévoux, en même temps qu'ils portent un jugement hasardé sur l'*Internelle consolation*, à laquelle le traducteur doit les choses édifiantes dont il parle. Voyez, au sujet de ce jugement, la *Dissertation sur les traductions françaises de l'Imitation*, par M. Barbier (Paris, Lefèvre, 1812). Nous ajouterons à ses remarques, que les journalistes de Trévoux, en faisant gratuitement, de la *Consolation internelle*, une version non-seulement retouchée, mais changée à beaucoup d'égards, donnent à entendre que la paraphrase du nouveau traducteur ne serait que l'extrait de la version d'un texte défiguré, tandis que le vieux gothique français ne porte point le titre de version, et que les différences, fondues avec onction dans cette paraphrase, peuvent être quelquefois explicatives, mais ne sont point des altérations, et offrent, au contraire, un caractère original. Voyez la préface de la *Traduction française stéréotype de l'Imitation*, publiée chez Treuttel et Würtz, en 1820. — Un autre abbé PARIS (François), nommé, en 1729, associé de l'académie des inscriptions et belles lettres (à la place de l'abbé Banier, qui devint alors académicien pensionnaire), lut, la même année, à cette compagnie, un Mémoire pour établir *que les anciens ont fait le tour de l'Afrique, et qu'ils en connaissaient les côtes méridionales* (Ac. inscr., tome VII, H, p. 79-86). Sa place fut déclarée vacante, en 1733, pour cause d'absence, et donnée à l'abbé Du Resnel (ibid. IX, H, p. 5). G-CE.

PARIS (FRANÇOIS DE), diacre fameux, bien moins connu par ses vertus singulières que par les miracles qui lui ont été attribués après sa mort, était fils d'un conseiller au parlement de Paris, et naquit en cette ville, le 30 juin 1690. Élevé par une mère pieuse, il fut confié de bonne heure aux mains des chanoines réguliers de la congrégation de Sainte-Geneviève, chez lesquels s'était distingué un de ses oncles, le P. Anselme de Paris. Il confesse que peu disposé à l'étude, il y désapprit à lire; qu'à l'instigation de ses camarades, il avait eu le dessein, en amassant des matières combustibles, de mettre le feu au collége, et qu'il pleura toute sa vie ce péché de son enfance. Il fut rappelé au bout de quelques années dans la maison paternelle. A un précepteur sévère, qui exerça d'abord sa patience, succéda un instituteur plus doux, qui lui inspira le goût du travail, et le fit repentir du temps qu'il avait perdu. Des lectures édifiantes lui donnèrent du zèle pour la vie studieuse; et sa sensibilité, nourrie par la piété, le porta en même temps à compatir à la misère d'enfants pauvres, avec lesquels il partageait en secret son déjeûner. Après avoir terminé ses humanités et son cours de philosophie, il eut l'idée d'entrer chez les bénédictins de Saint-Germain-des Prés, dont il aimait à suivre les exercices solitaires et pieux. Mais comme aîné de sa famille, et destiné à remplir la charge de son père, on lui fit étudier le droit et achever sa li-

rence. Malgré sa résignation, la répugnance qu'il montrait pour exercer un état dans le monde ne pouvant être vaincue, on l'adressa, pour l'examen de sa vocation, à un père de l'Oratoire. Les conseils de cet ecclésiastique l'emportèrent sur les vues de sa famille; et, après quelques mois d'éloignement de la maison de son père, il obtint enfin d'entrer au séminaire de Saint-Magloire. Là, on le mit à l'étude de l'hebreu et du grec, pour qu'il acquît l'intelligence du texte des Livres saints; mais sentant bientôt le besoin d'un maître pour les entendre et les connaître dans toute cette pureté que ses supérieurs lui paraissaient avoir en vue, il se rendit aux conférences publiques de Saint-Roch, sur l'Écriture; et il devint un auditeur assidu de l'abbé d'Asfeld. L'ardeur du disciple en fit un instructeur non moins fervent. Le temps qu'il n'employait pas aux exercices studieux, il le consacrait aux fonctions de catéchiste; et dans son zèle généreux pour l'instruction, c'était aux frais de sa bourse qu'il distribuait, avec profusion, des livres aux élèves. Aussi son père, qu'il perdit en 1714, ne lui laissa-t-il par testament que le quart de son bien. Cependant notre jeune clerc, dont la fortune fut encore diminuée par un remboursement en papier sans valeur à la chute du système de Law, ne se relâchait en rien dans l'instruction qu'il donnait aux enfants. Il fut chargé de la supériorité des jeunes clercs à Saint Come, où il avait catéchisé avec succès : il reçut le diaconat; et bientôt, quoiqu'il eût non-seulement appelé, mais réappelé de la bulle *Unigenitus*, même après l'accommodement souscrit par l'archevêque de Paris, on le proposa pour la cure de Saint-Côme; mais il déclara que sa conscience ne lui permettrait pas de signer le formulaire exigé: la carrière sacerdotale fut fermée dès-lors au diacre Pâris. Il résolut de se vouer entièrement à la retraite. Il eût même voulu établir un nouveau Port-Royal. Il alla visiter différentes solitudes; au Mont Valérien, à la Trape, s'édifier par la vue des nouveaux anachorètes; à Melun, consulter dans son asile, un autre ermite connu par ses jeûnes : enfin, retiré dans une petite maison dont on montre encore l'entrée au faubourg Saint-Marceau, il n'en sortait que pour aller répandre ce qui lui restait du revenu d'une pension que lui faisait son frère, auquel il avait laissé le soin d'administrer son bien. Il avait eu le projet de se défaire de sa bibliothèque, pour en distribuer le prix aux pauvres; mais comme elle pouvait être utile aux ecclésiastiques qu'il recueillait, il préféra, pour augmenter le fonds de ses aumônes, de s'imposer un travail manuel. Il acheta un métier à bas; et tandis qu'une règle commune réunissait dans sa maison plusieurs solitaires qui vivaient en partie à ses dépens, il ne voulait vivre, lui, que du produit de son propre métier. Les jeûnes, les macérations et les veilles, achevèrent de ruiner sa santé. En châtiant sa chair, il prétendait souffrir pour le *corps de J.-C.* (l'Église), qu'il regardait comme outragé par la bulle *Unigenitus*; et il se glorifiait d'être un des opposants les plus zélés à cette bulle. Par une pratique assez commune chez les appelants, mais qui provenait en lui d'un excès d'humilité et de scrupule, il passa une fois jusqu'à deux ans sans communier, et même sans faire ses Pâques : enfin épuisé par ses austérités, il tomba

gravement malade. Réduit par sa défaillance à ne pouvoir plus se servir lui-même, il souffrait, à regrèt, les soins et le service des autres. Il fit prier son frère, dont la sensibilité l'affligeait, de ne plus le visiter. Après avoir fait ses dispositions en faveur des ecclésiastiques ou des laïcs qu'il logeait ou assistait, il reçut des mains du curé de Saint-Médard, le viatique, en déclarant qu'il persistait dans ses sentiments sur son appel de la bulle au concile, et mourut le 1er. mai 1727, à peine âgé de trente-sept ans. A cette époque l'effervescence des esprits était extrême: bientôt, dans le petit cimetière de Saint-Médard, où il fut inhumé, on vit affluer de la ville, et des environs, une multitude, qui baisait jusqu'à la poussière du lieu de sa sépulture, et en emportait comme un préservatif, ou un moyen de salut. Une si religieuse vénération promettait des miracles que la foi ou la confiance devait réaliser. Le cardinal de Noailles autorise l'érection d'un tombeau en marbre au diacre Pâris; et tout en confessant que le plus grand miracle du saint diacre était sa vie pénitente, il s'occupe de faire constater, par le ministère des curés, les prodiges qu'on annonçait s'opérer sur sa tombe. Après la mort de l'archevêque, plusieurs curés de Paris présentèrent des requêtes à M. de Vintimille, pour demander la continuation des informations faites sous son prédécesseur (1). L'enthousiasme allait croissant. A des crises salutaires qu'on attestait être survenues chez quelques-uns des nombreux malades que la confiance amenait au tombeau de Pâris, succédèrent les convulsions, les transports, l'exaltation prophétique de l'imagination en délire (*V.* FOLARD, XV, 145). Le magistrat Montgeron (*V.* ce nom) est témoin d'une de ces scènes; il compose un gros livre, où il décrit et figure ce qu'il témoigne avoir vu ou entendu. Suivent un second et un troisième volume, qui ajoutent le fanatisme à l'exagération. Mais ce fut en vain. Le gouvernement avait fait clore le cimetière; et l'enthousiasme, plus factice que réel, s'était promptement dissipé. Ni l'apologie des miracles, ni la publication des conférences que le diacre avait faites à Saint-Médard, les *Explications des épîtres aux Romains et aux Galates*, qui avaient paru en 1732 et en 1733, et les *Méditations sur la religion et la morale*, en 1740, ne purent le ranimer. Ces écrits du diacre Pâris, malgré quelques erreurs, ne manquent pas d'onction. Sa vie a été écrite, en 1731, par P. Boyer (in-12, de 223 pag.); par Barthélemi Doyen, in-12, augmentée par Goujet, etc., en 1733 et 1743; par Barbeau-la-Bruyère (*V.* ce nom, III, 336). Son portrait a été gravé trois fois in-folio; deux fois in 4°.; in-12, in-24; on a gravé en vignettes les principaux traits de son histoire, formant au moins seize pièces: en un mot les partisans de ses miracles n'ont rien négligé pour lui donner une illustration que la postérité ne lui a pas conservée. G—CE.

PARIS-DUVERNEY (JOSEPH), célèbre financier, était le troisième de quatre frères qui eurent une grande part à l'administration des finances sous Desmarets, le duc de Noailles et d'Argenson. L'aîné se nommait Antoine, le second la Montagne, et le

(1) L'enquête eut lieu; et, en 1735, les cinq miracles choisis à cet effet, furent, après un examen rigoureux, déclarés faux et illusoires. Z.

quatrième Montmartel (1). Ils étaient nés à Moras, dans le Dauphiné, où leur père tenait une petite auberge à l'enseigne de *la Montagne*, dont le second garda le nom. Les frères Pâris furent assez heureux pour rendre un service important au munitionnaire de l'armée d'Italie, qui n'avait pas eu le temps de former des magasins; ils préservèrent ensuite le Dauphiné des horreurs de la famine, en faisant arriver des blés de la Bourgogne, qui en avait en abondance. Au lieu de leur témoigner la reconnaissance qu'on leur devait, mais qu'ils ne demandaient pas, on les accusa de monopole; et ils furent obligés, pour se mettre à l'abri des poursuites de l'intendant, de chercher un asile dans la capitale du royaume. Duverney entra au service dans la garde royale; et ses frères trouvèrent de l'emploi dans les bureaux du munitionnaire de l'armée, auquel ils avaient eu le bonheur d'être utiles. Leur bonne conduite leur mérita bientôt de l'avancement et la confiance de leurs supérieurs. En 1704, l'aîné des Pâris ayant été chargé de la direction des vivres de l'armée de Flandre; s'associa ses trois frères dont il connaissait le zèle et l'activité; et triomphant des obstacles de tout genre, occasionnés par la pénurie des finances et par les revers de nos armées, il pourvut à la subsistance des troupes au moyen de l'immense crédit que lui donna sa fidélité scrupuleuse à remplir ses engagements. Les talents et la probité des frères Pâris étaient déjà si bien connus, que le fameux Samuel Bernard leur prêta quatre millions pour les aider à faire face aux besoins du service. En 1708, Pâris l'aîné fut nommé trésorier des troupes; et, quoiqu'il n'eût reçu, en entrant en campagne, que la faible somme de 28,000 livres, les soldats furent toujours payés exactement, et la solde se trouva mise à jour quand l'armée prit ses quartiers d'hiver. Pour ne point augmenter l'embarras du contrôleur-général Desmarests, il consentit à attendre le remboursement des sommes énormes qui lui étaient dues par le trésor, sans exiger autre chose que l'intérêt qu'il payait lui-même à ses créanciers. Cette preuve de désintéressement lui valut la protection de Desmarets, qui lui fit obtenir, peu après, l'agrément du roi pour une charge de receveur-général des finances, et procura de l'avancement à ses frères. Le renvoi du ministre (1715) éloigna momentanément des affaires les frères Pâris, qui eurent beaucoup de peine à être liquidés de leurs créances. Cependant le duc d'Orléans s'occupait des moyens de réparer le désordre des finances et de combler le déficit occasionné par les dernières guerres. Le régent obligea les frères Pâris de se charger du Bail des fermes; et dès la première année, ils en augmentèrent le produit, de plusieurs millions, par le bon ordre qu'il établirent dans la comptabilité (*V.* PACCIOTR, p. 327 ci-dessus), et par des opérations sagement combinées qui tournèrent au profit de l'État, sans accroître la charge des contribuables. Duverney présenta au prince différents plans de finances qui reçurent son approbation (1). La

(1) Nous ne parlerons pas, dit Luchet, dans l'*Histoire de MM. Pâris* (p. 9), du quatrième frère, parce qu'il n'avait que des talents utiles, qui trouvent difficilement leur place dans une histoire.

(1) Ce fut alors que Duverney rédigea, de concert avec ses frères : *Traité des monnaies de France*, depuis le commencement de la monarchie, 4 vol. in fol.; — *Traité des domaines du roi*, depuis leur origine, 4 vol.; — *Traité des gabelles de France*, 4 vol.; — *Traité des rentes depuis François Ier*,

plus importante de toutes les opérations dont les frères Pâris furent alors chargés, est celle du *visa*, qui, en écartant tous les titres falsifiés ou usuraires, diminua la dette de l'État de 337 millions, et raffermit le crédit ébranlé par la crainte d'une banqueroute. Mais l'Écossais Law, ayant séduit le Régent par son *système* (*V.* LAW, XXIII, 467), réunit le bail des fermes à la compagnie des Indes et s'opposa au succès des plans que les frères Pâris avaient imaginés pour éteindre dans dix ans la dette de l'État, sans accroître les impôts. Duverney pensa qu'il était de son devoir d'éclairer le Régent sur les suites qui résultaient déjà de la confiance aveugle de ce prince dans les promesses de Law, et lui remit un mémoire dans lequel il prouvait qu'en moins de dix-huit mois la dette du royaume était augmentée de huit pour un. Le prince communiqua ce mémoire à Law; et celui-ci, furieux d'avoir été démasqué, fit exiler Duverney avec ses frères dans le Dauphiné. La chute du *système*, qu'ils avaient prédite, termina l'exil des frères Pâris; on se hâta de les rappeler pour les consulter sur les mesures les plus propres à réparer le mal qu'ils n'avaient pu empêcher. Duverney conseilla d'assurer le paiement des dettes réelles, et de recourir au *visa* pour tous les papiers du *système*, dont l'État ne pouvait être garant, pour leur valeur fictive : il en fut chargé avec ses frères, et ils s'acquittèrent, dit Voltaire, avec un talent prodigieux, de cette opération de finances et de justice, la plus grande et la plus difficile qui ait jamais été faite chez aucun peuple (*Siècle de Louis XIV*) (1). Dans le même temps Duverney pourvoyait aux différents services; et il se chargea de l'exécution des mesures adoptées par le conseil de santé, pour arrêter les progrès de la contagion dans les provinces méridionales. Il fournit, de sa propre caisse, les fonds nécessaires pour les médicaments et les vivres qu'on faisait passer dans la Provence, dévastée par la peste. Des services si importants méritaient des récompenses extraordinaires : les frères Pâris reçurent des lettres de noblesse; et le cardinal Dubois fit créer quatre charges d'intendant des finances pour les quatre frères. Mais leur fortune rapide avait soulevé contre eux trop de passions basses, pour qu'ils ne craignissent pas de leur fournir de nouveaux aliments. Duverney remercia le ministre, et lui demanda pour toute grâce de prier le roi d'écrire au pape, pour faciliter son mariage avec sa nièce (la fille d'Antoine, mort à Sampigni, le 29 juillet 1733). Après la mort du régent, Duverney continua de jouir de la confiance du duc de Bourbon, qui remplissait les fonctions de premier ministre. Quelques services qu'il avait eu l'occasion de rendre à la marquise de Prie, l'avaient mis en crédit près de cette favorite du prince : elle consentit à l'appuyer dans son projet d'éloigner de la cour le cardinal de Fleury, et de mettre le jeune roi dans la dépendance de son amant, en lui faisant épouser Mlle. de Vermandois (*V.* BOURBON, V, 349). La décou-

9 vol.; — *Traité* des colonies françaises, 1 vol.; — *Traité* des charges créées ou supprimées, depuis 1689, 8 vol.; — *Dépouillement* des droits établis sur les marchandises, depuis 1664, 4 vol.; — *Traité* de l'origine des fermes, 1 vol. On doit en outre à Duverney une *Histoire du Système* et du *visa*, 4 vol.

(1) La dette fut reconnue de près de seize cent trente-un millions numéraire effectif en argent.

verte de cette intrigue indisposa contre Duverney le cardinal, qui prenait chaque jour plus d'ascendant sur son auguste élève. La disgrace du premier ministre entraîna celle de son protégé. Duverney fut accusé d'avoir conseillé l'établissement d'impôts qui déplaisaient moins en eux-mêmes que par leur nouveauté; et l'on crut devoir éloigner de la cour les frères Pâris: ils furent exilés en 1726 (1), dans quatre endroits différents. Duverney se retira dans un village près de Langres, chez un ami qui avait eu assez de courage pour lui offrir une retraite dans le malheur; mais, au bout de quelques jours, il fut arrêté dans cet asile, et conduit, comme un criminel, à la Bastille, d'où il ne sortit qu'en 1728. Malgré un arrêt solennel qui le déclara innocent de toutes les préventions que ses ennemis avaient élevées contre lui, il fut renvoyé en exil, où il passa quelque temps, occupé de mûrir et de développer divers plans, qu'il avait conçus dans l'intérêt de l'état. Le ministère sentit enfin la nécessité de rappeler un homme si digne de toute sa confiance; et, depuis 1730, Duverney ne cessa d'être consulté sur toutes les opérations de finances les plus délicates. Ce fut lui qui fit adopter, en 1751, le projet de l'école royale militaire; et il en fut nommé le premier intendant, avec le titre de conseiller-d'état. L'activité qu'il avait conservée dans un âge avancé, ne lui permettait pas de jouir tranquillement de la fortune qu'il avait acquise par d'honorables travaux. Il prenait part à toutes les grandes entreprises de commerce, et se plaisait à aider de ses conseils et de son crédit les négociants qui lui en paraissaient dignes. Duverney mourut le 17 juillet 1770. Comme il n'avait point eu d'enfants de son mariage, il institua son légataire le comte de La Blache, devenu fameux par son procès contre Beaumarchais, qui réclamait de lui une somme de quinze mille francs, d'après un compte réglé avec Duverney, peu de mois avant sa mort (*V.* Beaumarchais, Goezman et Marin). On attribue à Duverney un ouvrage estimable, *Examen du livre intitulé:* Réflexions politiques sur les finances et le commerce, par de Tott, 1740, 2 vol. in-12 (Voy. le *Dict. des anonymes*, par M. Barbier). Le général Grimoard a publié les *Correspondances* du maréchal de Richelieu, de Saint-Germain et de Bernis avec Duverney; on y trouve des matériaux utiles pour l'histoire. — Jean Pâris de Montmartel, frère cadet de Duverney, dont il partagea les travaux, fut nommé, en 1722, garde triennal du trésor royal (charge supprimée en 1726, et rétablie pour lui en 1730); il devint banquier de la cour, et acquit, par ses talents et sa fortune, une telle influence, qu'il fixait le taux de l'intérêt de l'argent, et qu'il était consulté sur le choix des contrôleurs-généraux. On trouve une *Notice* sur sa vie, avec son portrait, dans la *Galerie française*, 1771. — Son fils, le marquis de Brunoi, héritier de son immense fortune, mais non de ses talents, n'est connu que par ses dépenses excessives et par son goût singulier pour les cérémonies religieuses. Ayant, dit-on, employé cinq cent mille livres pour une procession, ses parents demandèrent son interdiction, et l'obtinrent, après des débats qui retentirent dans toute la France. Un

(1) Ce fut dans le moment où l'envie était le plus acharnée contre eux, que Crébillon eut le courage de dédier à Pâris l'aîné sa tragédie de *Pyrrhus*.

anonyme a publié : les *Folies du marquis de Brunoy*, Paris, 2 vol. in-12. On doit à Luchet : *Histoire de MM. Pâris*, ouvrage dans lequel on montre comment un royaume peut passer, dans l'espace de cinq ans, de l'état le plus déplorable à l'état le plus florissant, 1776, petit in-8°. Cet ouvrage, que Luchet assure avoir composé sur un Mémoire de Duverney, est écrit d'un style diffus et emphatique; mais il renferme quelques détails intéressants. — PARIS DE MEYZIEU (Jean-Baptiste), neveu des précédents, sortit du service avec le rang de lieutenant colonel, et obtint la promesse de la survivance de la charge d'intendant de l'École militaire. Il a publié une *Lettre* sur cet établissement, Londres, 1755, in-8°.; et il a fourni au *Dict. encyclopédique* l'article qui concerne cette école. On lui attribue le *Tremblement de terre de Lisbonne*, pièce que, suivant l'abbé Laporte, il aurait rédigée avec Du Coin, son secrétaire (*V.* ANDRÉ, II, 130). Meyzieu mourut le 6 septembre 1778. Il avait une riche bibliothèque dont le Catalogue a été imprimé à Paris, 1779, in-8°. Si l'on en croit M. Peignot, la fameuse bibliothèque, vendue publiquement à Londres, en 1791, et dont le Catalogue, publié sous ce titre, *Bibliotheca elegantissima Parisina*, est très-recherché des amateurs, aurait été formée par Pâris de Meyzieu (Voy. le *Répertoire bibliographique universel*, p. 116 et 117). W—s.

PARIS (LOUIS-MICHEL), ecclésiastique d'Argentan, où il naquit en 1740, cultiva les lettres dès son enfance, et fut chargé de l'éducation de quelques jeunes gens, dont il acquit l'amitié par l'aménité de son caractère. Il avait quitté, jeune encore, sa ville natale; mais attiré par cet instinct, qui ne nous permet jamais d'oublier la patrie, il revint, en 1787, se réunir à sa famille. Là il rassembla un certain nombre d'élèves auxquels il enseignait la langue latine, la géographie et l'astronomie : c'était peu de temps avant la révolution de 1789. N'ayant point prêté le serment exigé des prêtres en 1790, Pâris fut condamné à la déportation, et partit, le 11 septembre 1792, pour l'Angleterre, où il instruisit aussi beaucoup d'élèves. Il passa neuf ans à Londres, et s'y fit connaître de plusieurs personnes distinguées, entre autres du respectable abbé Carron. Pâris resta deux ans dans l'école que ce dernier avait fondée en faveur des enfants de familles françaises réfugiées à Londres. Il y publia une *Introduction à l'étude de la Géographie*, et des *Éléments de Grammaire française* : ouvrages écrits avec beaucoup de simplicité et de netteté. Rentré de nouveau dans le sein de sa famille, le 3 décembre 1801, Pâris reprit ses anciennes occupations, et forma un pensionnat, qui ne tarda pas à obtenir une réputation distinguée : un arrêté du gouvernement l'érigea, dès 1802, en école secondaire. L'ouvrage le plus curieux de Pâris est une jolie collection de quarante-deux petites *Cartes élémentaires d'Astronomie et de Géographie*, in-18, gravées à Alençon, par M. Godard, l'un des meilleurs graveurs en bois que possède la France, et dont le texte a été imprimé sur le revers, à Falaise, chez MM. Brée, en 1807. Ce texte est un modèle de clarté et de précision. L'abbé Pâris travaillait à perfectionner ce petit ouvrage, fort instructif, et retouchait son introduction à la géographie, lorsque la

mort l'enleva, dans sa ville natale, le 16 juin 1806. D—B—s.

PARIS (PIERRE-ADRIEN), architecte, né, en 1747, à Besançon, reçut les premiers principes du dessin, de son père, intendant des bâtiments de l'évêque de Bâle; et vint à Paris, où il se plaça sous la direction de Trouard, architecte du roi, qui lui fit suivre en même temps les cours de l'école d'architecture. Envoyé à Rome, à l'âge de vingt ans, avec le titre de pensionnaire, il partagea son temps entre la numismatique, l'archéologie, et l'examen des monuments d'architecture, dont il dessina les plus remarquables. A son retour en France, il se fit promptement connaître par les beaux dessins dont il enrichit les *Tableaux de la Suisse* par La Borde (*Voy.* ce nom, V, 158), et le *Voyage à Naples* de Saint-Non. Il fut nommé, en 1778, dessinateur du cabinet du roi et architecte des économats, et se trouva chargé de tous les détails des fêtes de Versailles, de Marli et de Trianon: il succéda, peu de temps après, à Soufflot, à l'académie d'architecture, et fit un second voyage en Italie, d'où il rapporta un grand nombre de dessins. Pendant son absence, il avait été nommé architecte de l'opéra; et, depuis 1783, c'est sur ses plans que furent exécutées toutes les décorations de ce théâtre, parmi lesquelles on distingua celles d'Armide, de Panurge, etc. Dans le même temps, il donna le plan du beau portail de la cathédrale d'Orléans, et il en suivit la construction. Les talents de Pâris, la sévérité de ses principes, et son caractère franc et loyal, lui méritèrent la bienveillance particulière de Louis XVI, qui le créa, en 1788, chevalier de Saint-Michel, et lui fit expédier des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables. Peu après, la révolution le priva de ses emplois: mais il resta fidèle au prince qui l'avait honoré de ses bienfaits; et ce ne fut qu'après la fatale journée du 21 janvier, qu'il s'éloigna de Paris, décidé à n'y rentrer jamais. Il accepta un asile que l'amitié lui offrait au château de Colmoulin, près du Havre; et pour ne point gêner ses hôtes, il s'établit dans un colombier au fond des jardins, où il passa dix ans, ne cherchant et ne trouvant de distraction à sa juste douleur que dans la culture des lettres, et dans l'étude de l'histoire naturelle, qui avait été l'un des goûts dominants de sa jeunesse. Ce fut dans cette retraite, qu'il traça le projet d'un monument expiatoire du plus grand attentat de la révolution; et il fut assez heureux pour trouver une occasion sûre de faire remettre une copie de son plan au frère de Louis XVI, qui habitait alors Blankenbourg (1796). Cependant sa santé, naturellement délicate, s'altérait de jour en jour. On lui conseilla de voyager pour se rétablir; et il repassa en Italie, en 1806. A peine arrivé à Rome, il fut désigné pour succéder à Suvée dans la place de directeur de l'école de France, honneur qui n'avait encore été accordé à aucun architecte. Ni les instances des artistes, ni celles des membres de la consulte, ne purent le déterminer à accepter ce témoignage flatteur de la confiance publique; mais il consentit à se charger de l'*interim*, sous la double condition qu'il lui serait permis de disposer de ses honoraires en faveur des élèves, et qu'on n'exigerait de lui aucun serment. Pendant sa courte administration, il s'occupa uniquement d'améliorer le sort des

pensionnaires, traités à cette époque comme des soldats dans une caserne, et assujétis à toutes les formes de la discipline militaire; il démontra, dans un Mémoire qu'il adressa au ministre de l'intérieur, la nécessité d'en revenir à l'ancien réglement, auquel il proposait différentes modifications qu'il eut le plaisir de voir adoptées. La consulte, desirant le fixer à Rome, lui offrit la place lucrative de conservateur de la basilique de Saint-Pierre: mais il ne balança pas à déclarer que cette place appartenait à un architecte italien; et il désigna celui qui lui paraissait le plus digne de la remplir. Il se disposait à quitter l'Italie pour venir passer ses derniers jours dans sa famille, lorsqu'il reçut l'invitation du gouvernement français de traiter de l'acquisition des antiques de la villa Borghèse: et il ne résista pas au plaisir de contribuer à procurer à son pays une collection qui fait aujourd'hui le principal ornement du Musée royal. Il consentit, en 1811, à diriger les fouilles du Colisée; et il profita de cette circonstance pour dessiner, avec une scrupuleuse exactitude, toutes les parties cachées par les décombres, et dresser un plan de restauration de ce monument, le plus vaste que les anciens aient exécuté. Son attachement pour le respectable d'Agincourt, alors malade, et qu'il avait secondé en lui fournissant des dessins pour son *Histoire de l'Art*, ne lui permit pas de rentrer en France, en 1814; il ne pouvait pas s'éloigner de son vieil ami mourant, et dont l'état exigeait les plus grands ménagements: mais dès qu'il lui eut rendu les derniers devoirs (*V.* AGINCOURT au Supplément), il quitta l'Italie, et arriva, en 1817, à Besançon, épuisé de fatigues, et affaibli par un régime austère, qu'on ne put l'engager à modifier. Il se hâta de mettre la dernière main à un travail sur les édifices anciens de l'Italie, dont il s'occupait depuis vingt-ans: il eut la satisfaction de le terminer, peu avant sa mort, arrivée le 1er. août 1819 (1). Ses restes furent déposés, suivant son intention, dans le cimetière du village de S. Ferjeux, sous une modeste colonne, qui porte l'épitaphe qu'il s'était composée. Cet artiste joignait à un goût pur, une imagination facile et brillante, un esprit cultivé, et les qualités les plus aimables: aussi a-t-il eu l'avantage de compter au nombre de ses amis, les savants, les artistes et les littérateurs les plus distingués de France et d'Italie. Il a trouvé peu d'occasions de montrer ses talents comme architecte: outre le portail de la cathédrale d'Orléans, dont on a parlé, et quelques bâtiments de particuliers, il a donné les plans de l'hôtel-de-ville de Neuchâtel et de l'hôpital de Bourg; encore les a-t-il désavoués publiquement, à raison des changements que les constructeurs y avaient faits sans sa participation. Il a traduit en français: *L'Agriculture des anciens*, par Dickson, Paris, 1802, in-8°., 2 vol., fig; et l'*Agriculture pratique* des différentes parties de l'Angleterre, par Marshal, ibid., 1803, 5 vol. in-8°., et atlas. Il a laissé en manuscrit des Traductions des *Observations sur le Vésuve*, par W. Hamilton; du *Traité de la sobriété*, par Cornaro; du *Voyage au nord de l'Angleterre*, par Arthur Young; et des *Lettres écrites de Barbarie*, par Jardin. Le *Recueil*

(1) Et non pas le 1er. avril, comme on l'a dit, par une erreur typographique, dans la notice citée à la fin de l'article.

des dessins et études d'architecture de Pâris, se compose de 9 vol. très-grands in-fol., et peut être regardé comme l'une des collections les plus précieuses en ce genre. On a en outre de lui : *Examen des édifices antiques et modernes de la ville de Rome*, sous le rapport de l'art, etc., in-fol. avec des pl. L'auteur avait adressé ce manuscrit à M. Lenormand, graveur, avec lequel il avait traité pour la publication à des conditions que M. Lenormand ne s'est pas cru obligé de remplir; de sorte qu'il a renvoyé le manuscrit aux héritiers. — *L'Amphithéâtre Flavien, vulgairement nommé le Colisée*, restauré d'après les détails encore visibles de la construction, etc., in-fol. 45 pl. Ce travail a été remis à la bibliothèque du Roi; mais il en existe une copie à la bibl. de Besançon, à laquelle Pâris a légué d'ailleurs ses livres, ses tableaux et ses antiques. Le *Catalogue* raisonné du cabinet de Pâris, a été imprimé à Besançon, en 1821, in-8°., par l'ordre du conseil municipal; il est précédé d'une *Notice* sur la vie de cet artiste, et orné de son portrait, et de 5 planches représentant des antiques. W—s.

PARIS DE CRASSIS. *V.* GRASSI, XVIII, 338.

PARISIÈRE (JEAN-CÉSAR ROUSSEAU DE LA), évêque de Nîmes, né à Poitiers, en 1667, cultiva d'abord les belles-lettres avec succès, mais renonça, dans la maturité de l'âge, aux occupations qui pouvaient le détourner de celles de son état. Nommé à l'évêché de Nîmes en 1711, il ne se montra point indigne de succéder à Fléchier. Il fit paraître beaucoup de zèle dans les contestations qui agitaient alors l'Église, et fut représenté par les appelants, comme un de leurs adversaires les plus violents; mais rien ne justifie ces reproches de l'esprit de parti. Député à l'assemblée du clergé de 1730, l'évêque de Nîmes y fut chargé de la harangue de clôture, qu'on adressait ordinairement au roi; et il y manifesta hautement ses sentiments sur les questions qui divisaient les esprits. Ses ennemis s'élevèrent surtout contre un passage de son discours, où il disait au roi que *son règne était fondé sur la catholicité, et devait toujours se soutenir par les mêmes principes.* On voulut voir là un propos de ligueur, et une maxime propre à produire des troubles; mais l'évêque se justifia dans une lettre au cardinal de Fleury, et fit voir que sa proposition prise dans son sens général, ne signifiait que la protection due par le prince à la religion, et rentrait dans l'ancienne maxime de François Ier: *La foi catholique est le principal fondement de notre royaume;* maxime, disait-il, qui ne pouvait déplaire qu'à l'indifférence ou à l'erreur. Toutefois, cette affaire suscita quelques chagrins à l'évêque de Nîmes. Retiré dans son diocèse, il s'occupa constamment d'y éteindre tout esprit d'opposition et de discorde. Il mourut à Nîmes, le 15 novembre 1736: il avait laissé ses papiers aux Jésuites; mais une partie fut envoyée à Paris, et déposée parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi. On publia, en 1740, le recueil de ses *Harangues, Panégyriques, Sermons et Mandements*, 1 vol. in-12. Il avait ordonné de supprimer tout le reste; on croit pouvoir lui attribuer la fable allégorique sur le *Bonheur et l'imagination*, que l'on trouve dans le recueil des œuvres de Mlle. Bernard. P—c—t.

PARISOT (JEAN-PATROCLE), maître des comptes de Paris, et

homme singulier, se fit connaître par un ouvrage intitulé : la *Foi dévoilée par la raison*, Paris, 1681, in-8°. Il consultait, dit-on, pour composer ce livre, un théologien, un médecin et un chimiste. Il avait fait marché de donner à chacun un écu par heure, pour en écouter la lecture : taxe qu'il paya souvent, et pendant fort long-temps. Le but de l'ouvrage est de prouver que les choses surnaturelles de la religion chrétienne doivent premièrement être crues par la foi, qu'elles peuvent ensuite être expliquées par la connaissance des créatures, comme l'avait fait Sebonde, d'après Raimond Lullé; mais l'auteur prétend que Dieu a voulu établir la religion en un temps par la foi; et en un autre temps par la raison. Il se regarde comme un homme suscité de Dieu pour donner des lumières nouvelles, qui avaient été refusées aux SS. Pères : ce chef-d'œuvre d'extravagance ne part point d'un principe d'incrédulité; c'est la production d'une tête échauffée qui détruit la religion en croyant la défendre. Cet ouvrage fut supprimé dès sa naissance. T-D.

PARISOT. *V.* NORBERT.

PARK (MUNGO), célèbre voyageur anglais, auquel on doit une des découvertes les plus importantes en géographie, naquit, le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, près de Selkirk en Écosse. Son père était un fermier qui, suivant l'usage de ses compatriotes, fit donner à ses enfants une bonne éducation. Dès sa jeunesse, Park montra beaucoup de dispositions pour l'étude : son père eut en conséquence l'idée de lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais Park préféra la carrière médicale, et, après avoir achevé ses cours à Edinbourg, vint à Londres chercher de l'emploi. Un de ses parents l'ayant présenté à sir Joseph Banks, cet homme bienveillant le recommanda aux directeurs de la compagnie des Indes. En 1792, Park s'embarqua sur un vaisseau qui allait à Bencoulen, dans l'île de Sumatra, et revint l'année suivante. A cette époque, la société d'Afrique, de Londres, cherchait quelqu'un qu'elle pût envoyer en Nigritie pour remplacer Houghton, qui avait péri en essayant de pénétrer dans cette contrée (*V.* HOUGHTON, XX, 608). Le triste sort de ce voyageur ne put effrayer Park; il ne vit que la gloire attachée aux découvertes qu'il pourrait faire : il offrit donc ses services à Banks, qui les fit agréer à la société; et il partit, le 22 mai 1795, sur un navire qui allait à l'embouchure de la Gambie, où il arriva le 21 juin. Ayant remonté le fleuve jusqu'à Pisania, dernier comptoir anglais, le docteur Laidley, qui en était le chef, l'aida dans les préparatifs nécessaires pour son voyage, lui donna deux domestiques nègres, Demba et Johnson, qui parlaient différentes langues de ces contrées; lui procura un cheval et deux ânes, et le munit de quelques provisions. Park n'avait qu'un bagage modeste, pour ne pas exciter la cupidité des Nègres; des instruments indispensables, tels qu'un sextant de poche, une boussole, et un thermomètre; enfin deux fusils de chasse, deux paires de pistolets, et quelques autres objets. Quatre nègres qui retournaient dans leurs foyers, se joignirent à lui : le 2 décembre, il partit de Pisania. Laidley, ainsi qu'un autre Anglais, et leurs domestiques, l'accompagnèrent durant les deux premiers jours. Il prit sa route à l'est, et se dirigea ensuite au nord-

est, traversant divers royaumes nègres, dont les souverains l'accueillirent généralement bien; mais l'hospitalité de quelques-uns était intéressée; et eux ou leurs parents dépouillèrent le voyageur anglais, de manière qu'à son arrivée à Kemmou, capitale du Kaarta, il lui restait à peine la moitié de ses effets. La plupart de ces rois avaient connu Houghton, qui n'avait pas toujours eu non plus à se louer de leurs procédés. Le roi de Kaarta reçut Park avec la plus grande bonté; il n'avait vu d'autre blanc que Houghton, et montrait beaucoup de considération pour les hommes de cette couleur. Lorsque Park eut exposé son projet de continuer sa route à l'est, par le Bambara, pour arriver au Niger, qui passait par le milieu de ce grand royaume, le roi s'efforça de le détourner de ce dessein, parce que les Bambaras en guerre avec lui, le voyant venir de ses états, le traiteraient en ennemi ou en espion. Il lui conseilla de retourner dans le royaume de Kasson dont il sortait, afin d'y attendre la fin de la guerre qui durerait au plus quatre mois. Park ne put suivre cet avis très-sage; on était au milieu de février 1796: le temps des grandes chaleurs approchait; il craignait de se trouver dans l'intérieur de l'Afrique, pendant la saison des pluies. Alors le roi lui indiqua la route du Ludamar, pays habité par les Maures, alliés du roi de Bambara, mais en l'avertissant qu'elle n'était pas exempte de dangers; et il lui donna huit cavaliers, qui l'escortèrent jusqu'à Djarra, ville sur la frontière du Ludamar. Ali, souverain du pays, envoya dire à Park, qu'il lui permettait de traverser son royaume, et lui donna un guide pour le conduire dans le Bambara: déjà Park n'était qu'à deux journées des frontières, lorsque des messagers d'Ali le contraignirent de se rendre à son camp de Benoun. On ne peut se faire une idée de tous les mauvais traitements qu'il y essuya. « Ma patience, » dit-il, ma résignation, ne purent » désarmer les Maures. Depuis le le» ver du soleil jusqu'à son coucher, » j'étais obligé de souffrir, d'un air » tranquille, les insultes des sauva» ges les plus brutaux du monde. » Park était en même temps dévoré d'une fièvre ardente, qui mettait le comble à sa triste situation; après un séjour de six semaines à Benoun, il fut traîné dans un autre camp près de Boubakir, sur la limite du désert. Mais la femme d'Ali, ayant jeté sur le pauvre voyageur un regard de pitié, le fit mieux nourrir, et obtint pour lui la permission d'accompagner Ali, qui allait à Djarra. Ce chef impitoyable d'une horde de brigands lui enleva Demba, son nègre fidèle. Déjà son bagage, ses marchandises et ses instruments lui avaient été pris de force par les Maures. On ne lui laissa que son cheval et quelques hardes: il parvint à sauver une boussole de poche. Les dangers de la route avaient tellement effrayé Johnson, son autre compagnon nègre, qu'il saisit une occasion pour retourner à la Gambie. Alors Park résolut de poursuivre seul son entreprise; et le 1er. juillet, il s'échappa des mains des Maures: un détachement le rattrapa, lui vola encore son manteau, et le laissa aller. Park profita de ce répit pour s'éloigner dans l'est. « J'étais » au milieu d'un désert; il avait » perdu à mes yeux son aspect hor» rible, s'écrie-t-il: je n'avais d'au» tre crainte que celle de rencontrer

» quelque horde de Maures errants, » qui m'auraient ramené dans le » pays des bandits et des assassins, » d'où je venais de m'enfuir. » A ces douces émotions en succédèrent d'affreuses, lorsqu'il vint à réfléchir sur sa situation : son cheval, rendu de fatigue, ne pouvait plus avancer; lui-même était excédé de soif. Vainement, lorsqu'il rencontrait un arbre, il montait dessus pour découvrir de l'eau. Réduit à mâcher des feuilles, il les trouvait amères ou desséchées. Il rencontra cependant des hommes et quelquefois du soulagement, et voyagea avec des Nègres fugitifs qui s'éloignaient du théâtre de la guerre. Il subsistait en détachant un à un les boutons de cuivre de son habit, qui étaient reçus en paiement. Enfin, le 20 juillet, il oublia tous ses maux lorsqu'il découvrit l'objet de ses longues et pénibles recherches, le Niger, réfléchissant les premiers rayons du soleil, et, aussi large que la Tamise à Westminster, coulant à l'est avec une majestueuse lenteur. « Je courus au bord du fleu» ve, dit-il, et après avoir bu de » son eau, j'adressai à Dieu mes fer» ventes actions de grâces. » Park était alors à Sego, capitale du Bambara. Arrivé à un bac pour passer le fleuve, il attendit long-temps son tour. La multitude, les yeux fixés sur lui, le regardait avec le silence de l'étonnement. Ce ne fut pas sans de vives inquiétudes qu'il distingua plusieurs Maures dans la foule. Sur ces entrefaites, le roi, informé qu'un blanc était de l'autre côté de l'eau, lui fit dire, par un messager, qu'il ne pourrait pas le voir avant d'avoir connu le motif qui l'amenait; l'émissaire dit qu'il ne devait pas traverser le fleuve sans la permission du roi, et lui conseilla d'aller loger dans un village assez éloigné. Deux jours après, un nouveau message du prince lui ordonna de s'éloigner sur-le-champ; et il reçut en même temps un sac de cauris, pour payer sa dépense : enfin le messager ajouta que s'il allait à Djinny, comme il l'avait déclaré, il lui servirait de guide jusqu'à Sansanding. Park eut des raisons de croire que le roi l'aurait volontiers accueilli, s'il eût été sûr de le garantir des trames perfides des Maures. « Sa conduite » envers moi, ajoute-t-il, fut donc » à-la-fois prudente et généreuse. » Les circonstances de mon appari» tion à Sego devaient faire soup» çonner au roi que je cachais le vé» ritable objet de mon voyage. Il » raisonnait probablement comme » son messager : quand j'eus dit à » celui-ci que j'étais venu de si » loin, et en affrontant des dan» gers nombreux pour voir le Dia» liba (Niger), cet homme me de» manda naïvement s'il n'y avait pas » de rivières dans mon pays, ou si » l'une n'était pas faite comme l'au» tre? » Park quitta Sego avec son guide, et suivit les bords du Niger. A Sansanding, son nègre le quitta; Park fut obligé de laisser dans un champ son cheval, qui ne pouvait plus marcher; et s'embarquant sur le fleuve, il poursuivit sa route à l'est jusqu'à Silla, ville considérable. Une triste expérience venait de le convaincre, que des obstacles insurmontables s'opposaient à ses progrès, et que ce serait se sacrifier en pure perte, que de vouloir atteindre Djinny; car ses découvertes périraient avec lui. Il était alors à près de onze cents milles de l'embouchure de la Gambie. Les pluies continuelles rendaient les chemins impraticables sur la rive méri-

dionale du fleuve : Park, malade, à demi nu, se mit donc en route le 30 juillet, par la rive opposée, pour retourner à l'ouest. Il eut le bonheur de retrouver son cheval, qui s'était refait un peu; mais il apprit en même temps que le roi de Bambara, cédant aux instigations perfides des Maures, avait ordonné de l'arrêter. Il évita donc Sego, en faisant un détour; puis revenant vers le Niger, il traversa un grand nombre de villages et de villes, et, le 23 août, quitta les bords du fleuve à Bammakou, près des frontières du pays Mandingue, où le Niger cesse d'être navigable. Des maraudeurs le pillèrent deux jours après, et emmenèrent son cheval. Dépouillé de tout, abandonné, presque nu, au milieu d'un désert immense, à plus de cinq cents milles de l'établissement européen le plus proche, Park était résigné à mourir. Sa confiance dans la Providence lui donna de la force; il continua sa route, recouvra son cheval et ses effets, laissa le pauvre animal en témoignage de sa reconnaissance au chef d'un village, et enfin, après des fatigues inouies, atteignit, le 16 septembre, Kamalia, ville où Karfa Taoura, nègre, marchand d'esclaves, lui donna l'hospitalité, et lui promit de le conduire au comptoir anglais de la Gambie, aussitôt que la saison le permettrait : mais ses soins ne purent arrêter les progrès de la fièvre qui dévorait lentement Park : elle devint si violente, qu'il fut retenu pendant cinq semaines dans sa hutte, et ne dut sa conservation qu'aux soins empressés de ce nègre et de sa famille. Son long séjour à Kamalia lui permit de prendre beaucoup de renseignements sur l'intérieur du pays. Le 19 avril 1797, jour fixé pour le départ si long-temps desiré, Park quitta Kamalia avec son hôte, et une nombreuse caravane d'esclaves; le 12 juin, il eut le plaisir d'embrasser le docteur Laidley, qui le regardait comme un homme échappé du tombeau : le 17, il monta sur un navire américain qui allait aux Antilles; quelques nègres embarqués sur ce bâtiment l'avaient vu en Afrique; beaucoup avaient entendu parler de lui. Le chirurgien était mort; Park le remplaça. Après une longue traversée, il atterit à Antigoa. Un paquebot le ramena en Angleterre, où il arriva le 22 septembre. Ainsi se termina ce voyage en Nigritie, le plus important qu'aucun Européen eût jamais fait dans cette contrée. Park fut en quelque sorte reçu en triomphe par la société d'Afrique, et par le public. L'intérêt que son retour excita, s'accrut encore, lorsque ses découvertes furent connues. La société lui permit de publier à son profit la relation de son voyage, et, en attendant que ce livre parût, en publia un Extrait, pour satisfaire l'impatience générale. Park alla en Écosse, voir sa famille, refusa une mission que le gouvernement voulait lui confier pour explorer la nouvelle-Hollande, et, après avoir joui du succès de son ouvrage, se maria dans sa patrie, où il exerça la chirurgie. Cependant ses pensées étaient constamment tournées vers l'Afrique; et le gouvernement anglais ayant résolu d'envoyer une expédition considérable pour descendre le Niger, Park écouta volontiers les propositions qui lui furent adressées pour la diriger. Diverses causes retardèrent l'exécution de ce projet; et ce ne fut que le 30 janvier 1805, qu'il fit voile de Portsmouth : le 28 mars il aborda à Gorée, après

avoir acheté des ânes et des provisions aux îles du Cap-Vert. Il avait avec lui deux de ses compatriotes, Anderson, chirurgien, et Scott, dessinateur : on lui avait donné quatre charpentiers ; à Gorée, il prit un officier et trente-cinq soldats d'artillerie ; toute la garnison voulait l'accompagner. En lisant les lettres qu'il écrivait en Angleterre, on est frappé de la satisfaction qu'il exprime, et de sa confiance dans l'heureux succès de son voyage. Cependant il le commençait à une époque bien défavorable ; car la saison des ouragans approchait. Il entra dans la Gambie, vers les premiers jours d'avril ; et tout le monde s'étant réuni à Keyi, petite ville sur le fleuve, au-dessous de Pisania, Park prit à son service Isaac, prêtre mandingue, et marchand, pour guider sa caravane ; elle partit le 27 avril, se dirigeant vers l'est. Le 19 avril, elle arriva, sur les bords du Niger, à Bammakou ; mais dans quel triste état ! il n'y avait plus que onze européens en vie, et les quatre chefs étaient malades. Scott mourut, quelques jours après, sans avoir vu le Niger ; tous les ânes avaient péri. Dans des conjonctures si critiques, Park conservait tout son courage. Le 21, il s'embarqua sur le Niger, et, s'arrêtant à Marrabou, dépêcha, le 28, Isaac au roi de Bambara, pour obtenir la permission de construire un navire à Sansanding. Il ne la reçut que le 25 septembre ; le 27, il atteignit Sansanding au-delà de Sego. Bientôt Anderson mourut ; il ne resta plus avec Park que l'officier et trois soldats, dont un était fou : n'importe, il parvint à faire de deux vieilles pirogues une grande goëlette, qu'il nomma le *Dialiba*. Tout étant prêt, le 16 novembre, il termina son journal, et écrivit plusieurs lettres. Son enthousiasme n'avait pas diminué : « Je vais, » mandait-il à lord Cambden, secré» taire-d'état, faire voile à l'est avec » la ferme résolution de découvrir » l'embouchure du Niger, ou de pé» rir dans cette entreprise. » Dans sa lettre à sa femme, il montrait beaucoup de confiance, probablement pour calmer ses inquiétudes. Il chargea le mandingue Isaac d'apporter ses dépêches à la Gambie, où elles arrivèrent heureusement : ce sont les dernières nouvelles authentiques que l'on ait reçues de lui. Pendant quelque temps on n'en entendit plus parler ; mais, dans le cours de 1806, les marchands nègres apportèrent des nouvelles fâcheuses aux établissements anglais sur la côte-d'Afrique : le bruit courut que Park et ses compagnons avaient été tués. Maxwell, gouverneur du Sénégal, retrouva Isaac, et, au mois de janvier 1810, l'expédia pour l'intérieur. Isaac revint, le 7 septembre 1811, confirmer ces rumeurs sinistres. Il avait rencontré, près de Sansanding, Amadi Fatouma, nègre, que Park avait engagé comme pilote, pour descendre le Niger jusqu'au royaume de Haoussa. Ce nègre avait tenu un journal. Le 19 novembre 1805, Park était parti de Sansanding, avec Martyn, l'officier, trois soldats, trois nègres et le pilote. Après quelques aventures et des combats soutenus contre les indigènes, Amadi se fit débarquer à Yaour, dans le royaume de Haoussa : le lendemain, comme il allait voir le roi du pays, des cavaliers entrèrent, pour informer le prince que les blancs étaient passés sans rien donner pour lui, ni pour le chef d'Yaour. Le roi fit mettre Amadi aux fers, et envoya des troupes pour occuper, sur le bord

du fleuve, un rocher au-dessous duquel les bateaux sont obligés de passer; elles y arrivèrent avant Park: il voulut forcer le passage; on lui lança des piques, des flèches et des pierres. Il se défendit long-temps; deux de ses esclaves furent tués. Alors il fit jeter toutes ses marchandises dans le fleuve, et s'y précipita; ses compagnons en firent autant: tous furent noyés. C'était à-peu-près 4 mois après son départ de Sansanding. On éleva dans ce temps des doutes sur la vérité de cette narration. M. Bowdich étant à Koumassy, dans le royaume d'Assiauti, à quarante-quatre lieues au nord du cap Corse, sur la Côte-d'or, entendit un autre récit, d'après lequel les Nègres étaient accourus sur les bords du Niger, pour engager, par leurs cris, Park à éviter des écueils; il se méprit sur leurs intentions, et les repoussa. Le navire toucha, l'équipage sauta dans l'eau, pour se sauver à la nage; mais le courant entraîna tous ces malheureux, et ils se noyèrent. Ces rapports, qui ne diffèrent que par les circonstances, ne laissent aucun doute sur la fin tragique de Mungo-Park. Si l'on réfléchit à la crainte que montrent les chefs de l'intérieur d'être accusés du meurtre d'un blanc, on conçoit que celui dans les états duquel la catastrophe de Park a eu lieu, se soit efforcé d'atténuer les faits. Cet infortuné voyageur, qui a grossi la liste des martyrs de la science, avait publié la relation de son premier voyage, sous ce titre: *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795, 1796 et 1797, Londres, 1799, un vol. in-4°.; ibid, 2 vol. in-8°., avec cartes et figures, et le portrait de l'auteur. Observateur exact et judicieux, non moins que voyageur intrépide, Park fait le tableau le plus fidèle des mœurs des Maures et des Nègres. Le ton de vérité de ses récits, son style, qui réunit l'élégance à la simplicité, l'éclat de sa découverte, firent la fortune de son livre: il en parut, en peu de temps, plusieurs éditions, et des traductions dans la plupart des langues de l'Europe; il y en a une en français par M. Castera, Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8°., avec cartes et figures. Le major Rennel joignit à l'Extrait du Voyage de Park, publié par la société d'Afrique, et traduit en français par Lallemant avec le Voyage de Houghton, un Mémoire sur les découvertes géographiques du premier; il est annexé aux éditions anglaises, in-4°., et aux traductions. Rennel discute la route de Park, et construit la carte du milieu de l'Afrique d'après l'itinéraire de ce voyageur. Comme son sextant lui avait été volé à Djarra, il n'avait pu continuer ses observations solaires; et par conséquent la moitié de ses découvertes géographiques étaient très-incertaines, relativement à la latitude. Cependant le reste de sa route ne parut pas trop inexact à Rennel. Il l'était néanmoins; car, dans la carte jointe au second voyage, les latitudes sont moindres d'un degré. La relation de cette seconde expédition est intitulée: *Dernier voyage dans les contrées intérieures de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815, un vol. in-4°.; ibid., 1816, in-8°., avec cartes et figures en bois. On y trouve le Journal de Park, jusqu'au 16 novembre 1805, la Vie de l'auteur et la narration d'Isaac; on en a une traduction française, Paris, 1820, un vol. in-4°., cartes et figures. Le Journal n'offre que le canevas d'un récit qui eût été beaucoup

plus intéressant, si la Providence eût laissé à Park le temps de le rédiger et d'y joindre ses remarques. Il eût corrigé, entre autres, une inadvertance qui a occasionné de graves erreurs dans ses observations astronomiques. M. Walckenaer, dans ses *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique*, etc., Paris, 1821, a remarqué que Park, dans son Journal, a compté le 31 avril, qui n'a que trente jours. Park a continué à compter ainsi un jour de moins, de sorte que ses calculs de latitude depuis cette époque, sont erronés, parce qu'il n'a pas pris dans le *Nautical almanac* la déclinaison du jour marqué sur son Journal. Ainsi, depuis Pisania, sa route est tracée inexactement sur la carte de son voyage; et toutes les cartes d'Afrique, publiées depuis, ont copié la faute. M. Bowdich a publié à ce sujet, en anglais, un Mémoire : *Contradictions in Park's last journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4°., dans lequel il corrige les latitudes d'après la véritable hauteur du soleil. E—s.

PARKER (MATTHIEU), second archevêque protestant de Canterbury, naquit, en 1504, d'un marchand de Norwich, et fit de brillantes études à Cambridge. L'éclat de ses premières prédications, et son penchant à partager les principes des réformés, lui valurent la protection de l'archevêque Cranmer; il fut bientôt chapelain de la reine Anne Boleyn, qui, en mourant, recommanda à ses soins l'éducation de sa fille Elisabeth. Nommé, en 1534, doyen du collége de Stoke, près de Clare, en Suffolk, il y établit une école, et commença dès-lors à exercer son zèle intolérant contre les catholiques romains. Il devait par-là plaire à Henri VIII, dont il devint un des chapelains, et qui le fit élire, en 1544, principal du collége de Bennet, à Cambridge. L'année suivante, il était vice-chancelier de l'université. Sous Édouard VI, se trouvant dans le comté de Norfolk, au moment où éclata la révolte de Kett, en 1549, il ne craignit pas de se rendre au camp des rebelles pour leur prêcher, sous le chêne dit de la réformation, l'obéissance au souverain; et son dévoûment pensa lui coûter la vie. Il continua de cumuler des bénéfices jusqu'au jour où Marie monta sur le trône; alors, celui qui avait donné l'exemple de la persécution, se vit lui-même poursuivi à son tour. Il employa le loisir de sa retraite forcée, à traduire les Psaumes en vers anglais, et à écrire en faveur du mariage des prêtres; il défendait ici sa propre cause. Le jour de son triomphe approchait, et son élévation suivit de près le couronnement d'Élisabeth : on prétend qu'il fallut faire violence à sa modération, pour qu'il acceptât l'archevêché de Canterbury; mais à peine y fut-il installé que la reine eut besoin de tempérer son zèle pour cette même religion qu'elle protégeait : il déclara la guerre aux crucifix, aux cierges, aux images. Il se fit abhorrer des catholiques d'Irlande. Servant trop bien les desirs de sa souveraine, il montra surtout beaucoup d'ardeur à faire exécuter une ordonnance dont il était le principal auteur, et qui obligeait les ecclésiastiques à porter un habillement uniforme. Il éprouva beaucoup d'opposition à ce sujet, le peuple réprouvant cette mesure, et insultant les prêtres qui se conformaient à l'ordonnance. La reine avait fini par y renoncer, mais le prélat n'en

fut que plus ardent ; suivant lui, la religion était perdue en Angleterre par un pareil relâchement : les églises furent fermées ; les plus dignes ecclésiastiques ne voulant pas se soumettre à ce qu'ils nommaient une coutume papiste, ils en appelèrent au public par la voie de l'impression : un décret de la chambre étoilée leur imposa silence (1566). Ce furent dès-lors les puritains qui, abandonnant la liturgie anglaise, adoptèrent le rituel (*service-book*) de Genève, et ne se réunirent plus que dans des maisons particulières : ainsi se forma le parti des protestants *non-conformistes*. De nouvelles persécutions, des destitutions nombreuses, atteignirent le clergé en 1572. En 1575, dans une visite métropolitaine, Parker exerça, dans l'île de Wight, un zèle aussi impolitique qu'inhumain, qui lui attira l'improbation du conseil, et les reproches de la reine. Sa santé déclinait rapidement : il mourut de la pierre en mai 1575. Les biographes anglais vantent son savoir, ses talents, sa bienfaisance, surtout envers les colléges de Cambridge, où il fonda des bourses, et auxquels il donna des livres et des manuscrits précieux ; mais ils reconnaissent que ses belles qualités étaient ternies par un orgueil excessif, et un ton impérieux, qui datait seulement de l'époque de son élévation. On lui doit des éditions in-folio de quatre anciens historiens anglais, Matthieu de Westminster, Matthieu Pâris, Thomas Walsingham, et la *Vie du roi Alfred*, par Asser. On a de lui les Vies de ses prédécesseurs, sur le siége de Canterbury : *De Antiquitate Britannicæ ecclesiæ*, etc...... dont la meilleure édition est de 1729, Londres, in-fol. L'édition in-fol. de 1568 de la *Bible anglaise*, fut imprimée sous sa direction ; et il est auteur de la Préface. Cette Bible est connue, en Angleterre, sous le nom de *Bible des Évêques*. L.

PARKER (Samuel), évêque d'Oxford, naquit en 1640, à Northampton, d'un homme de loi qui montra pendant la guerre civile une grande flexibilité de principes, et qui écrivit en 1650, en faveur de la république. Samuel acheva ses études à Oxford, et fut d'abord imbu des opinions des puritains. Il se distinguait par une vive piété, entre un certain nombre de ses condisciples réunis chaque semaine pour jeûner et pour prier, et qu'on appelait les *gruelleurs*, parce qu'ils se nourrissaient principalement de gruau. Peu de temps après la restauration, il abandonna ses principes, et se montra parmi les plus ardents champions de l'église anglicane. Il devint chapelain d'un grand seigneur, qu'il amusait, dit-on, par ses plaisanteries, aux dépens de ses anciens co-religionnaires ; ce qui est rarement l'indice d'un esprit vraiment religieux. Il fut admis en 1695, dans la société royale de Londres ; et ce fut la même année qu'il publia des essais physico-théologiques, sous ce titre : *Tentamina physico-theologica de Deo ; sive Theologia scholastica, ad normam novæ et reformatæ philosophiæ concinnata*, in-4°. Ces essais furent attaqués par le docteur Fairfax, et par André Marvell. Quel que fût le sort de son livre, il en fut dédommagé par le succès de sa dédicace à l'archevêque de Canterbury, Sheldon. Ce prélat le nomma son chapelain en 1667, et lui donna plusieurs bénéfices. Parker continua de publier des écrits où il soutenait les plus hautes prétentions de l'église, ainsi

que la doctrine politique de l'obéissance passive. Sous le règne de Jacques II, en 1686, il fut récompensé de l'appui qu'il prêtait au pouvoir, par sa nomination à l'évêché d'Oxford, qu'il occupa en même temps que l'archidiaconé de Canterbury. Il fut fait aussi conseiller privé, et, en 1687, *par ordre du roi*, président du collége de la Madelène à Oxford. Un livre qu'il publia vers cette époque, alarma un moment l'église d'Angleterre. Le parlement d'Angleterre avait établi en 1678, le serment du *test*, suivant lequel tous ceux qui voudraient avoir séance dans cette assemblée devaient rejeter la transsubstantiation et l'invocation des saints. Parker composa contre ce décret, un ouvrage imprimé en 1688, sous ce titre; *Reasons for abrogating the test*; il y démontrait, 1°. qu'une pareille loi ne pouvait être faite que dans un synode; 2°. que la manière dont J.-C. est dans l'eucharistie, étant douteuse et incertaine, on n'en doit point faire la matière d'une loi; 3°. que l'honneur rendu aux saints et aux images par les catholiques, étant fort éloigné de l'idolâtrie qu'on leur attribue, il ne convient pas, sur cette imputation, de les soumettre aux peines de la loi du *test*. Les papistes, disent les biographes anglais, durent être satisfaits de ce livre, et regarder l'auteur comme un des leurs. A l'appui de cette assertion, ils citent des fragments de lettres de quelques Jésuites, dont l'une était adressée au P. Lachaise. Ils ajoutent que la honte et le chagrin de se voir méprisé de tous les gens de bien, lui firent contracter une maladie, dont il mourut en mars 1687, âgé de 88 ans. La passion perce évidemment dans ce récit: à un pareil âge, on peut bien mourir sans les effets du chagrin. L'évêque Burnet a fait de ce prélat un portrait affreux. Quant à ses ouvrages, il y trouve de l'esprit et de la facilité, mais peu de solidité et d'exactitude. Voici les titres de quelques-uns: I. *Libre et impartiale censure de la philosophie platonicienne*, suivie d'un *Tableau de la domination et de la bonté de Dieu, relativement à l'hypothèse d'Origène sur la préexistence des ames*, en deux lettres, 1666, in-4°., 1667, in-8°. Il y soutient la réprobation absolue et sans condition. II. *Discours sur la police ecclésiastique, où l'on établit l'autorité du magistrat civil sur les consciences dès sujets en matière de religion extérieure*, 1669, in-8°. Il fut attaqué par J. Owen et A. Marvell. III. *Disputationes de Deo et Providentiâ divinâ: an philosophorum ulli, et quinam, athei fuerint*, etc., 1678. IV. *L'Autorité divine de la loi de nature et de la religion chrétienne démontrée*, in-4°., 1681. V. *Religion et loyauté*, etc., 1684, in-8°., dédié à Charles II; deuxième partie, 1685. — Il laissa un fils, aussi modeste qu'instruit, qui ne voulut jamais prêter le serment après la révolution de 1688, et qui, pour soutenir une famille nombreuse, publia plusieurs écrits de sa composition: I. Une traduction anglaise du traité de Cicéron, *De finibus*, 1702, in-8°. II. *Abrégé des histoires ecclésiastiques d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène et Théodoret*, 1729. III. *Bibliotheca biblica*, ou *Commentaire sur les cinq livres de Moïse*, tiré principalement des Pères, in-4°. IV. Un ouvrage latin, de son père, contenant l'Histoire de son temps: *Reverendi admodum in Christo patris Sam. Parkerii episcopi de rebus sui tempo-*

ris commentariorum libri quatuor, 1726, in-8°. Il y en a deux traductions en anglais. V. Une *Défense* de son père. L.

PARKHURST (Jean), théologien anglican, savant hébraïsant, né, en 1728, à Catesby, dans le comté de Northampton, étudia avec succès à l'université de Cambridge. Il était entré dans les ordres, lorsque la mort de son frère aîné le rendit maître d'une fortune considérable : mais cet avantage inattendu ne changea rien à ses habitudes simples et modestes ; et s'il n'eut point d'avancement dans la carrière ecclésiastique, c'est, à ce qu'il paraît, à sa modération, et à son goût pour le repos et pour l'étude, qu'il faut l'attribuer, plutôt qu'au penchant qu'on lui supposait pour les opinions d'Hutchinson, dont il aimait, il est vrai, beaucoup les ouvrages. Il avait le droit de présentation à la cure d'Epsom, en Surrey ; et l'on rapporte comme une preuve de son désintéressement, qu'au lieu de garder pour lui ce bénéfice, il le conféra à un ecclésiastique, Jonathan Boucher (*V.* ce nom), qu'il ne connaissait que par la réputation de son mérite. Jean Parkhurst mourut le 21 février 1797. On a de lui : I. Un *Lexicon hébreu et anglais, sans points*, suivi d'une *Grammaire méthodique de l'hébreu, sans points*, à l'usage des commençants, 1762 ; ouvrage qui fait honneur à son érudition et à l'étendue de ses recherches : il en donna une 2e. édition, en 1778, fort augmentée et perfectionnée, et une troisième en 1792. II. *Lexicon grec et anglais, du Nouveau-Testament*, précédé d'une *Grammaire grecque, claire et facile*, 1769, in-4°. ; deuxième édition, 1794. Il ne cessa pas de perfectionner jusqu'à sa mort ces deux lexiques, pour de nouvelles éditions in-8°. qu'il n'eut pas le temps de publier : elles furent données avec soin, par l'une de ses filles, qui avait une instruction peu commune dans son sexe. III. *La Divinité et la préexistence de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, démontrée d'après l'Ecriture* ; en réponse à la première section de l'introduction à l'Histoire des anciennes opinions touchant J.-C., par le docteur Priestley, etc., 1787, in-8°. Nous terminerons cet article par un trait qui peint la stricte justice dont se piquait ce savant estimable. Un de ses fermiers ayant différé le paiement de sa rente, qui s'élevait à 500 liv. st. par année, et ce retard étant attribué au prix trop élevé du fermage, une estimation nouvelle qui en fut faite, le fixa pour l'avenir à 450 liv. : mais Parkhurst, jugeant, avec raison, que si le fermage était actuellement trop cher, il ne l'avait pas moins été précédemment, retrancha aussitôt, de son propre mouvement, cinquante livres par chaque année, à compter du commencement du bail, et remboursa, presque sur-le-champ, tout ce qu'il avait reçu au-delà de la rente qui venait d'être fixée. L.

PARKINSON (Jean), botaniste, né à Londres, en 1567, exerça d'abord la pharmacie dans sa ville natale, puis abandonna ce commerce, sur la fin de sa vie, pour se livrer plus librement à la botanique et à la culture. Son premier ouvrage parut en 1629, dédié à la reine, sous le titre de *Paradisi in sole, Paradisus terrestris. A garden of all pleasant flowers*, etc., Londres, un vol. in-fol., 612 p., 109 fig. en bois. (*Paradisus in sole*, est une traduction bizarre et fort inexacte du mot Parkinson.) Ce livre contient

les plantes, arbres et arbustes cultivés en Angleterre; il est partagé en trois sections. Le jardin fleuriste comprend les trois-quarts de l'ouvrage. Il est fort curieux, en ce qu'il offre le catalogue le plus étendu des fleurs d'agrément qui ornaient alors les jardins anglais. On y compte plus de cent variétés de tulipes, plus de quatre-vingts de narcisses, environ soixante d'anémones, etc. Il en est de même du verger, où l'on trouve soixante-deux variétés de prunes, soixante-quatre de poires, etc. L'auteur donne des détails nombreux, et souvent intéressants, sur l'histoire et la synonymie des plantes: mais son livre renferme des inexactitudes et de graves erreurs. Les planches, dont quelques-unes sont empruntées de Lécluse et Lobel, sont au total assez médiocres, et inférieures même à celles de Gérard. Parkinson publia, en 1640, son *Theatrum botanicum*, un vol. in-fol., fig., immense ouvrage partagé en 17 tribus et un appendix. Les 7 premières sont rangées d'après les propriétés des plantes; les dix autres, d'après leur conformation générale, certains caractères extérieurs ou leurs habitations. On voit combien cette classification est vicieuse. Des variétés résultant de la culture, sont données comme des espèces. Mais la science n'était pas assez avancée pour faire sentir la nécessité de cette distinction. Lécluse lui même, dans ses *Exotiques* (1605), avait cité des fleurs doubles comme des espèces. La discussion de la nomenclature est souvent trop étendue. L'exposé des vertus des plantes mériterait aussi ce reproche, si, comme l'auteur le dit dans sa préface, il ne s'était pas proposé d'abord d'en faire l'objet principal de son ouvrage, sous le titre de *Jardin médical des plantes*. Il n'a donc guère fait que changer de titre. Ray a remarqué que Parkinson, comme Gérard, décrit plusieurs fois les mêmes plantes sous des noms différents. Quelques espèces nouvelles de Pr. Alpin et de Cornutus font partie du *Theatrum*. On y lit aussi quelques descriptions tirées des manuscrits de Lobel, qu'il avait achetés après la mort de celui-ci. Il y a dans le *Theatrum* environ un quart de plantes de plus que dans Gérard et Johnson, mais moins de planches que dans l'édition de Johnson, et elles sont inférieures pour l'exécution. Il contient peut-être plus de faits que l'*Herbier* de ces deux auteurs; mais il est moins commode à consulter, vu la prolixité des détails. On y trouve aussi plus d'irrégularités, et il est loin de mériter une entière confiance. Ces trois auteurs sont fort inférieurs à leurs prédécesseurs Lécluse et Lobel; et leurs ouvrages sont d'une médiocre utilité. Mais ce sont les plus complets qu'ait eu l'Angleterre, jusqu'à Morison et Ray; et ils sont toujours cités par ce dernier. C'est en l'honneur de ce botaniste, que Plumier a nommé *Parkinsonia* un très-joli arbuste de la décandrie de Linné, et de la première section des légumineuses de Jussieu. D—U.

FIN DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.



